

Valentin Tournier

LA PHILOSOPHIE DU BON SENS



Valentin Tournier

**LA PHILOSOPHIE
DU BON SENS**

Edition posthume avec portraits de l'auteur, fac-similés d'autographes et dessins spirites

Chaque homme doit se dire : j'étais le Créateur, puissé-je le redevenir !

Les Védas

Jésus leur répartit : « N'est-il pas écrit dans votre loi : j'ai dit que vous êtes des Dieux ? »

Saint Jean, chap. X

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Lamartine

85. D. – Quel est celui des deux, le monde spirite ou le monde corporel, qui est le principal dans l'ordre des choses ?

R – Le monde spirite, *il est préexistant et survivant à tout.*

Allan Kardec, le Livre des Esprits

540 – C'est ainsi que tout sert, tout s'enchaîne dans la nature, *depuis l'atome primitif jusqu'à l'archange, qui lui-même a commencé par l'atome* ; admirable loi d'harmonie dont votre esprit borné ne peut encore saisir l'ensemble.

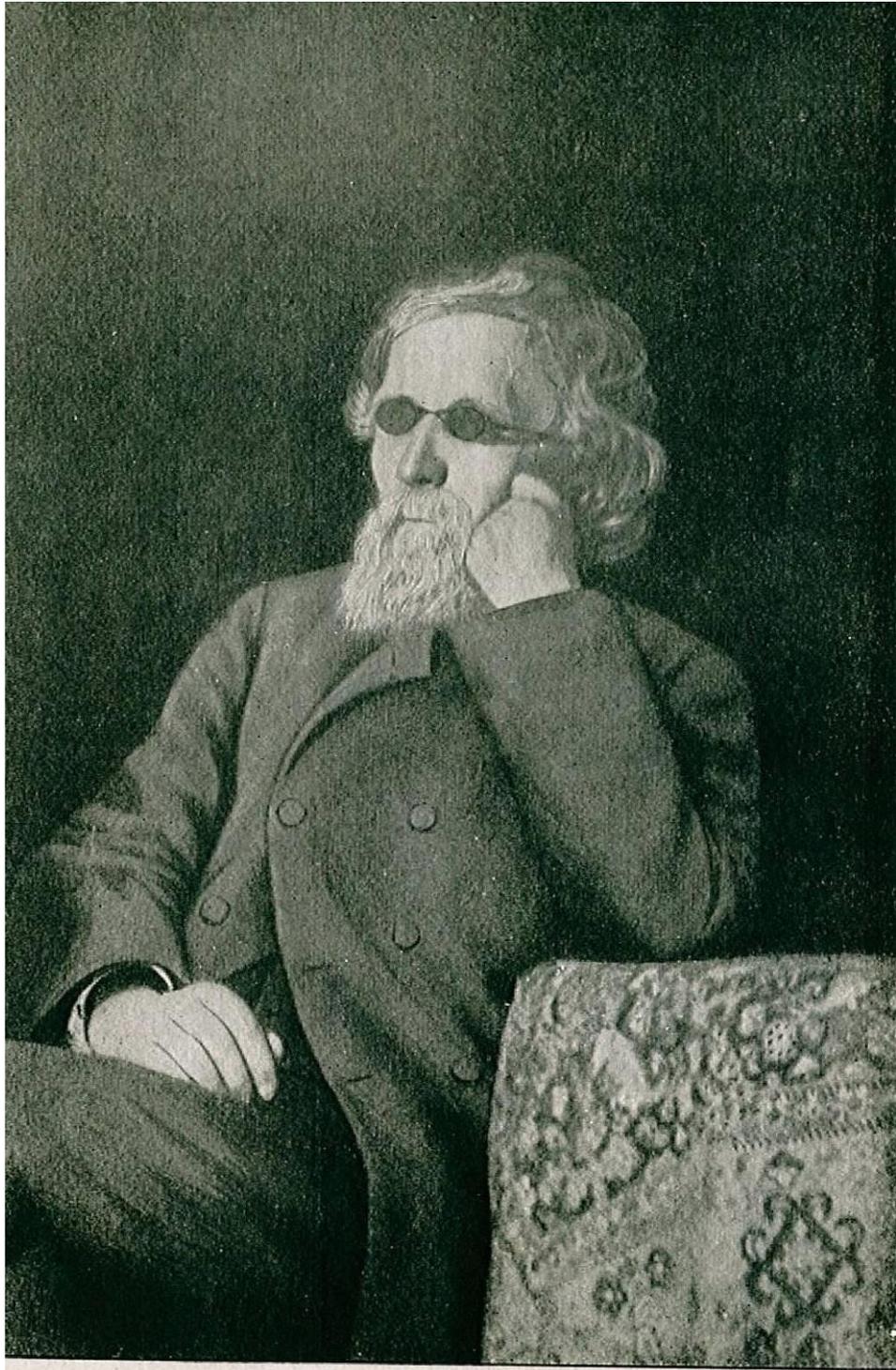
Allan Kardec, le Livre des Esprits

Je crois que vous êtes le plus sage et le plus raisonnable des spirites.

Lettre de J. Simon à V. Tournier

« L'auteur, *spirite fervent et éclairé, a reproduit en vers les principes fondamentaux de la doctrine spirite selon le livre des Esprits.* Nous le félicitons sincèrement de l'intention qui a présidé à son travail ; sous quelque forme que la doctrine se présente, c'est toujours un indice de la vulgarisation de l'idée, et autant de semences répandues qui fructifient plus ou moins selon la forme dont elles sont revêtues ; *l'essentiel est que le fond soit exact, et c'est ici le cas.* » *Allan Kardec*

Compte-rendu des *Lettres aux ignorants* de Valentin Tournier. *Revue spirite, mai 1864*



V. TOURNIER (1898).

PRÉFACE PAR HORACE HENNION

Dans son pieux désir d'élever, en quelque sorte, un monument à la mémoire de celui dont elle fut la digne épouse, Mme Anna Tournier a bien voulu me faire le grand honneur de me demander mon concours pour l'aider à choisir, à classer et à réunir en un volume, les plaquettes et articles épars laissés par son mari.

M'était-il possible de me refuser à rendre à la sympathique veuve ce faible service, et, en même temps, un modeste souvenir à ces dernières et trop courtes années, durant lesquelles il me fut donné d'être en commerce de déférente amitié avec M. Valentin Tournier ?

Comme c'était à cette amitié, – et uniquement à elle, – qu'il était fait appel, je n'ai pas cru pouvoir me dérober à ce devoir ni repousser une telle marque de confiance.

En dehors de toute opinion personnelle, philosophique, religieuse ou politique, je présente donc ce livre. Quelque volumineux qu'il soit, il est loin de renfermer cependant toutes les lignes, sorties de sa plume active et féconde, que M. Tournier fit paraître – sous les pseudonymes *J.-F. Alric*, *Y.-T. Paysan* ou enfin avec sa propre signature – dans les colonnes de maints journaux et périodiques : *le Bon Sens* et *la Fraternité de l'Aude*, *la Revue* et *le Progrès spirite*, *le Messager* de Liège et les *Annali dello spiritismo* de Turin, etc.

Si, à de rares exceptions près, tous les opuscules de philosophie, et particulièrement ceux qui sont consacrés au spiritisme, figurent en ce recueil, il a fallu faire une sélection parmi les articles qui traitent de polémique religieuse et même éliminer la plupart de ceux qui touchent à la polémique électorale, car, inspirés par les circonstances, ils pourraient présenter moins d'à-propos et d'intérêt pour l'époque présente. Je m'empresse d'ajouter qu'en opérant ainsi, nous n'avons fait, Mme Tournier et moi, que suivre les quelques indications laissées par l'auteur lui-même¹. Connaissant ses préférences, notre devoir était de les respecter.

Ces explications étant données, sans doute les lecteurs aimeront-ils trouver en tête de cet ouvrage quelques notes biographiques qui leur permettront de mieux connaître et leur feront assurément aimer M. Valentin Tournier, alors même qu'ils n'approuveraient point toutes ses théories. Peut-être aussi ces renseignements sur la vie de l'auteur aideront-ils, en une certaine mesure, à comprendre plus clairement le *pourquoi* et le *comment* de ses écrits, enfin sa philosophie.

Anne-Marie-Valentin Tournier naquit le 24 mars 1821, à Montlegun (commune de Carcassonne). Son père, Vitalis Tournier, était un ancien soldat de la République et de l'Empire, ayant servi, de 1791 à 1815, dans la fameuse 32^e demi-brigade². Il avait épousé, en 1817, après avoir pris sa retraite comme simple capitaine, une orpheline, Marguerite-Virginie Alric (dite Bourgès) qui habitait alors chez son oncle, curé de Villemoustaussou, village des environs³. Mme Tournier

¹ De ses études, certaines reparurent en brochure du vivant de M. Tournier ; ce sont : *le Spiritisme devant la raison* (pp. 1-92), *le Dieu de la République* (pp. 93-121), *Réponse au mandement de Mgr l'archevêque de Toulouse* (pp. 167-184), *Réponse à la lettre pastorale de Mgr Billard, évêque de Carcassonne* (pp. 185-195), *la Vierge Marie d'après les Évangiles* (pp. 251-259), les *Lettres aux Ignorants* (pp. 578-602).

² Voir en Appendice (pp. 629 et suiv.) les *Souvenirs inédits sur la 32^e* et les *États de service* de Vitalis Tournier (p. 765).

³ Voir *Souvenirs sur la 32^e* (p. 762).

était une habile ménagère, et les femmes du voisinage ne manquaient point de rechercher ses précieux conseils.

Tout jeune encore, Valentin, resté seul de quatre enfants, fut mis à Carcassonne comme externe dans une pension enfantine que tenaient des parents de sa mère. Mais celle-ci dut bientôt l'en retirer pour le soustraire aux mauvais traitements qu'elle trouvait qu'on prodiguait trop à son fils, bien qu'ils fussent un peu motivés par le goût excessif de l'indocile élève pour l'école buissonnière. Cependant à un caractère indiscipliné, il joignait un excellent cœur et un esprit d'observation au-dessus de son âge. Il fit ses classes au lycée de Carcassonne. Ses condisciples ont conservé le souvenir, et de son humeur batailleuse (chevaleresquement, il protégeait la faiblesse des petits contre la brutalité des grands), et de sa surprenante mémoire (par cœur, il sut en entier son histoire grecque après une simple lecture), enfin et surtout de sa merveilleuse facilité à trouver sans raisonnement la solution immédiate des problèmes les plus difficiles, ce qui jetait en une profonde stupéfaction le professeur lui-même⁴.

Valentin Tournier avait alors une quinzaine d'années. Il se préparait à l'examen de Saint-Cyr, lorsqu'il dut brusquement cesser toute étude. Sa vue s'était affaiblie en quelques jours d'une façon effrayante. « Les médecins, – écrivit-il plus tard malicieusement, mais sans rancune, – m'apprirent que mon mal était une amblyopie. Malheureusement pour moi, en me faisant connaître le nom, ils ne me débarrassèrent pas de la chose. » Cette affection visuelle était due vraisemblablement au trop vif désir, au besoin d'apprendre dont l'adolescent était possédé. Comme il couchait souvent chez son grand-oncle, dans sa bibliothèque, il se relevait la nuit et, à la lueur vacillante d'une fumeuse chandelle, il dévorait des livres de théologie et surtout une vieille bible annotée, au grand dam de ses yeux délicats. L'entrée de l'École lui était dès lors interdite. Se trouvant dans l'impossibilité de suivre la carrière de son père, pour qui il avait la plus grande admiration, le jeune Valentin fut pris de découragement. Des idées noires s'emparèrent de son cerveau, mais son naturel foncièrement gai eut bientôt pris le dessus.

Après quelques mois passés à la campagne, il partit pour Paris à la recherche d'un état⁵. Au bout d'un mois de vaines recherches, et malgré des prodiges d'économie, ayant dépensé son modeste pécule, il reprit le chemin de Montlegun et vint s'y fixer pour des années auprès des siens.

De taille moyenne, plutôt maigre, mais robuste et vigoureux, ivre de grand air, il aimait à aider dans leurs travaux les laboureurs et les vendangeurs. Il aimait surtout l'étude. Malgré la faiblesse de ses yeux, il lisait passionnément, et ce n'était pas fait pour les guérir. Ses lectures de prédilection étaient celles des philosophes anciens et modernes et aussi des livres saints. Il se plaisait également à méditer de longues heures et sur la philosophie, et sur la religion, et sur la politique.

En octobre 1850, malgré les soins dont il l'entourait, Valentin Tournier voyait mourir son père ; dans la matinée du 20, il lui fermait les yeux. Quelques mois plus tard, c'était sa mère qui succombait, attristée par de douloureuses questions d'héritage, suivies d'une brouille avec l'oncle, curé de Villemoustaussou, celui-là même qui l'avait recueillie jeune fille avant que le capitaine Tournier l'eût prise pour femme.

Valentin Tournier, qui gardait une dent contre le curé en souvenir des messes qu'il avait dû naguère lui servir, prit, dès lors, en haine le prêtre, et son Église. Républicain ardent, d'une conviction sincère, d'un désintéressement absolu, apôtre enthousiaste de toutes les idées nouvelles du moment qu'elles étaient généreuses ; sa collaboration à divers journaux avancés le

⁴ M. V. Tournier donne de curieux détails sur ce fait dans ses *Souvenirs spirités* (V. p. 482).

⁵ Voir plus loin sur ce voyage une humoristique lettre adressée à Mme A. Tournier par M. N. Salières, ami d'enfance de Valentin Tournier.

désigna aux défiances des défenseurs de l'ordre de choses établi et aux vengeances de la Réaction. Sur ces entrefaites, le coup d'État du 2 décembre 1851 éclata. Des amis avertirent Valentin Tournier de son arrestation imminente. Il n'eut que le temps de fuir. Son nom figurait en effet dans la liste des *Expulsés de France* établie par la Commission mixte. Voici, du reste, son dossier tel que le rédigea la police impériale.

N° 25610. – Tournier, Valentin, 1851. – 3.000 francs d'amende. – Privation de ses droits civiques pendant trois ans. Espèce d'idéologue. – Fervent adepte des doctrines fouriéristes. – Propagandiste des plus entreprenants et des plus dangereux.

De fait, Valentin Tournier, qui n'avait pas encore dépassé la trentaine, n'était pas, à cette époque, sans avoir quelque peu droit aux qualifications sus-énoncées. Mais, – sans renoncer à l'optimisme qui était le fond de sa nature et qui l'inclinait à croire au progrès indéfini, – un esprit de sa portée, sous la leçon des événements, devait bientôt s'assagir. Il ne tarda guère à mettre, comme il disait familièrement, de l'eau dans son vin.

« J'ai été, dans ma jeunesse, un très fervent socialiste, – écrit-il en 1885 dans un de ses articles électoraux, – mais le coup d'État m'ouvrit les yeux. Je me demandai pourquoi nous avions été vaincus et il ne me fut pas difficile de voir que c'était surtout parce que nos doctrines avaient affolé le pays, et que la peur qu'elles lui inspiraient, l'avait fait se jeter entre les bras du despotisme. C'est une expérience qu'il ne faudrait pas recommencer : la France, cette fois, pourrait y périr.

Quoique depuis longtemps je ne puisse plus lire et que j'en sois réduit à me servir d'une autre main que la mienne pour écrire ces lignes, je sais assez du socialisme actuel pour voir qu'au fond ce sont toujours les mêmes idées avec des noms différents.

Le socialiste de bonne foi est un homme chez qui le cœur domine la raison. Il veut le bonheur immédiat du genre humain, et il ne s'aperçoit pas que les hommes ne pourront être heureux que lorsqu'ils seront honnêtes. On parle beaucoup des réformes sociales et on ne parle pas de la réforme individuelle, sans laquelle toute réforme sociale sera toujours stérile. Tant que nous serons paresseux, imprévoyants, jaloux, haineux, tant que, qu'on me permette cette expression vulgaire, chacun s'efforcera de tirer la couverture à soi, sans se soucier de découvrir son voisin, le bonheur complet ne sera pas possible sur la terre. Oh ! Si la fraternité était dans les cœurs comme elle est sur les lèvres, si chacun de nous aimait son prochain comme soi-même, alors, j'en suis convaincu, le tien et le mien n'auraient plus de valeur ; l'égalité parfaite régnerait sur la terre, et tous les hommes seraient heureux, parce qu'ils seraient réellement frères. Mais en sommes-nous là, et ne comprend-on pas qu'il faudra bien longtemps avant d'y arriver ? Pour le moment, contentons-nous des réformes compatibles avec notre infériorité morale et gardons-nous de mettre la charrette devant les bœufs. Ce ne serait pas le moyen de la faire avancer. »

Donc, à la suite du coup d'État du 2 décembre, Valentin Tournier dut fuir de son pays. Il voulut se diriger du côté de l'Espagne, mais la route était dangereuse. Il gagna la Corse et de là passa à Gênes. Il devait y demeurer tout le temps de son exil. Chaque année, lorsque se couvraient de fleurs les marronniers de *l'Acquasola*, avec un douloureux soupir il se disait qu'une année de plus venait de s'écouler – et combien d'autres encore la suivraient – loin de la terre natale !

Craignant que la petite fortune qu'il possédait dans l'Aude ne lui fût confisquée, l'exilé s'arrangea de manière à ne dépenser que le strict nécessaire. Heureusement il était très frugal. Qu'on en juge : le matin, un petit pain de deux sous et l'eau fraîche de *l'Acquaverde* lui suffisaient pour son déjeuner ; il dînait à un franc et s'octroyait une tasse de café moyennant neuf centimes, plus un centime pour le garçon.

Ayant horreur des dettes, il vécut ainsi économiquement sans que ses dépenses de toutes sortes

montassent à plus de six cents francs par an. C'était même un peu moins que ce qu'il gagnait grâce aux leçons qu'il donnait, – leçons de français d'abord, puis d'italien ; il ne fut pas long en effet à se familiariser avec la langue de Pétrarque, – surtout, prétendait-il, en suivant attentivement les sermons des prédicateurs – il parla bientôt l'italien comme s'il n'eût jamais vécu ailleurs que dans la Péninsule ; il l'écrivit même avec une élégance de style remarquable. Quelques années plus tard, il se trouvait en mesure d'enseigner l'anglais dont il possédait à merveille l'accent si difficile à saisir pour un Français.

Une des places de caissier à l'Hôtel de la Ville, – le premier établissement de Gênes, – s'étant trouvée vacante, Tournier y entra. Il s'y fit tellement apprécier par ses qualités d'ordre et d'affabilité qu'un parent du propriétaire lui proposa la gérance d'un grand hôtel qu'il avait à Nice. Mais l'amnistie du 15 août 1859 venant lui rouvrir les portes de la Patrie, le proscrit, – qui n'avait point voulu, comme bien d'autres, s'incliner devant un pouvoir dont il ne pouvait amnistier l'origine, – quitta tout pour rentrer aussitôt en France.

Pendant son exil, il avait réussi à vendre sa petite propriété de Montlegun et il ne lui restait plus que quelques petits champs aux environs de la Cité. Aussi, ayant quelques parents à Pau, il ne se fixa point à Carcassonne, mais partagea son temps entre ces deux villes, de 1860 à 1870. – En 1871, il revint à Carcassonne avec l'intention de s'y établir définitivement. Dès lors, plus que jamais, les questions politiques, religieuses et philosophiques devaient le passionner.

En bon citoyen, Tournier prit une part importante à la gestion des affaires publiques, comme à celle des œuvres philanthropiques. C'est ainsi qu'en décembre 1879 il fonda la *Société du Sou des Ecoles laïques*. De cette œuvre, il fut le membre, le propagateur, le président le plus actif, l'âme même. Aussi, grâce à la cordialité persuasive de ses manières, grâce à son dévouement éclairé et infatigable, grâce à son désintéressement à toute épreuve, la Société ne cessa de prospérer.

Plusieurs fois, il fut élu conseiller municipal connu républicain modéré. Mais, malgré l'insistance de ses amis politiques, il déclina toute candidature, soit au Conseil général, soit à la Chambre ou au Sénat, donnant à son refus des prétextes qui stupéfieraient bon nombre de nos « honorables ».

Sa mauvaise vue l'empêchait, disait-il, de travailler sérieusement. Il se regardait, – ce sont ses propres expressions, – comme aussi ignorant qu'un vieux tronc d'arbre, et, de plus, incapable d'étudier convenablement aucune question. Et il ajoutait : « Si j'ai toujours été un ignorant, je me suis toujours efforcé de ne pas être un malhonnête homme. Or, j'eusse été un malhonnête homme si j'avais accepté des fonctions que je ne pouvais remplir !... Le mal dont nous souffrons aujourd'hui est dû, en grande partie, à la présence dans nos assemblées de nullités vaniteuses qui, non seulement ne font pas le bien, mais qui, de plus, empêchent les autres de le faire... Les affaires ne marcheront jamais bien et la France ne se relèvera pas si le corps électoral ne remédie pas à cet état de choses, en nommant des « hommes capables et honnêtes. »

Vers 1880 ou 1881, le Recteur choisissait Valentin Tournier comme membre de la commission de surveillance de l'École normale primaire d'institutrices de Carcassonne, puis de celle des instituteurs. En reconnaissance des services qu'il rendait à l'Instruction publique, Valentin Tournier était nommé officier d'Académie, le 1er janvier 1884.

Le *Bon Sens*, journal de Carcassonne, enregistra cette nomination en la faisant suivre des lignes que voici : « M. Tournier, tout le monde le reconnaît, est un homme savant autant que modeste, faisant le bien en cachette, passant son temps à découvrir les misères et à les soulager. On connaît son zèle, son activité, son dévouement à la cause du sou des écoles ; pour tout ce qui touche à l'intérêt public, il apporte, en dépit de son âge, le même zèle, la même activité, le même dévouement. C'est un grand homme de bien dans toute la force du terme ; à quelque parti qu'on appartienne, on est forcé de s'incliner devant M. Tournier, dont la vie entière est consacrée aux

bonnes oeuvres, à tout ce qui est noble et beau. Il n'a jamais rien sollicité ; on lui donne les palmes académiques ; nous nous étonnons que le Gouvernement n'en ait pas fait un chevalier de la Légion d'honneur. Dans ce grand Ordre national seul, il serait à sa place. »

Immédiatement après la lecture de cet aimable entrefilet, Valentin Tournier répondait au directeur dudit journal : « Monsieur et cher Compatriote,

Comme vous le dites, c'est à mon insu que j'ai été nommé officier d'Académie. Si les amis qui ont demandé pour moi cette distinction m'avaient consulté, je les aurais priés de n'en rien faire, et ils se seraient rendus aux bonnes raisons que je leur aurais données. Aujourd'hui, c'est chose faite ; et, en refusant, je m'exposerais à blesser ces amis et à faire de la peine à ceux qui n'ont eu d'autre but que de m'être agréable.

Mais il faut songer à l'avenir ; et puisque vous réclamez pour moi le ruban de la Légion d'honneur, que je n'ai rien fait pour mériter je dois déclarer, – tout en demandant pardon à ceux qui professent d'autres idées à ce sujet, – je dois déclarer, dis-je, que mes principes ne me permettent ni de solliciter ni d'accepter une distinction honorifique quelconque. Si donc, par impossible, on me nommait jamais membre de la Légion d'honneur, on me mettrait cette fois dans la pénible nécessité de refuser au Gouvernement de la République, au gouvernement de mon choix. A propos de ma nomination, quelques journaux de la région, le vôtre surtout, m'ont prodigué des éloges qui m'ont vivement touché ; mais on aurait le droit de me mépriser, si j'acceptais en silence tout ce que ces éloges ont d'exagéré.

Je suis si peu un savant que je ne serais pas même en état de subir les examens pour le brevet élémentaire. Atteint dès l'âge de quinze ans d'une infirmité dans l'organe de la vue, il m'a été impossible de terminer convenablement mes études, et depuis environ quatre ans je ne puis presque plus lire du tout. Comment, dans de telles conditions, aurais-je pu devenir un savant ?

Il me serait particulièrement douloureux de me laisser présenter comme un saint Vincent de Paul, ou un monsieur Marcou père. Je n'ai d'autre mérite, si toutefois mérite il y a, que d'avoir fondé la *Société du Sou des Écoles laïques* et de me donner un peu de peine pour la faire vivre. Mais j'ai été nommé cinq fois de suite président de cette Société, et je me montrerais bien insatiable d'honneurs, si je n'étais pas satisfait de celui-là.

Veillez agréer, Monsieur et cher Compatriote, l'expression de mes sentiments les plus affectueux. » V. Tournier

Cette lettre montre assez, il me semble, quel était l'homme qui l'a écrite.

« Se mettre de la ferblanterie sur la poitrine ! disait-il encore. Est-ce qu'il faut porter son honneur à sa boutonnière ? Il faut le porter dans son cœur ! »

Oui, Valentin Tournier avait l'âme vraiment haute. Aussi, lorsqu'en 1882 on dressa la liste des victimes du coup d'État pour donner à chacune d'elles une pension, Valentin Tournier refusa les deux mille francs qu'il devait toucher, estimant que la plupart des inscrits n'avaient rien fait pour le mériter. Malgré tout le temps que lui prenaient ses fonctions gratuites, mais qu'il considérait comme des devoirs civiques, il n'en continuait pas moins ses études philosophiques et particulièrement celles qui ont trait au spiritisme.

Il faisait même des conférences sur les questions de morale et de métaphysique qu'il affectionnait : *l'Homme, le Monde et Dieu* ; *l'Infaillibilité papale, Qu'était Jésus ?* Un public toujours nombreux suivait attentivement l'exposé tout à la fois clair et précis, simple et éloquent des théories chères à l'orateur. Son organe délicieusement timbré faisait goûter à chacun ces séduisantes causeries semées d'anecdotes, de récits heureux, d'aperçus ingénieux, de déductions philosophiques, de traits historiques. Durant deux heures, il tenait ainsi son auditoire sous le charme de sa parole ailée, sincère et ardente.

S'il ne convainquait pas tout le monde, il ébranlait bien des incrédulités. Du reste, le spiritisme avait à Carcassonne de nombreux et fervents adeptes.

De ces spirites, quelques-uns se réunissaient fréquemment, depuis longtemps déjà, chez M. Jaubert, vice-président du Tribunal de première instance, et connu de ses frères en doctrine pour ses poésies dictées par un Esprit frappeur⁶ ; Valentin Tournier obtenait d'ailleurs par lui-même, en sa qualité de médium, de curieuses communications des Esprits. Les résultats de ses recherches, notés par lui avec soin, sont très nombreux et des plus intéressants⁷.

Comme un jour Valentin Tournier assistait à une de ces séances, une demoiselle russe vint chez M. Jaubert., à qui elle était recommandée. Elle se nommait Anna de Boltinn. Elle était fille d'Apollon de Boltinn, général de l'armée russe, qui fit paraître à Paris, chez C. Reinwald, en 1866, un livre intitulé : *les Dogmes de l'Église du Christ expliqués d'après le Spiritisme*. Dès l'année 1864, le général Apollon de Boltinn réunissait dans ses salons de Saint-Pétersbourg l'élite de l'aristocratie pour y assister aux expériences d'un médium voyant et auditif, Mlle Adèle Faivre, une suédoise. Aksakoff parut, dans les dernières années, aux séances données chez le général, et, dans un de ses célèbres ouvrages, le savant écrivain mentionne même certains faits de télépathie entre Mlle Anna et sa sœur jumelle Lise⁸. En mai 1871, le général mourut dans sa propriété d'Ianowo. Mlle Anna de Boltinn y demeura jusqu'en 1880. A cette époque, elle quitta la Russie. En compagnie de sa sœur qui avait épousé l'illustre pamphlétaire et romancier Soltykoff, plus connu en France sous son pseudonyme de Chtchédrine, le « Paul-Louis de la Russie », elle vint à Paris, pour de là se rendre en Espagne. Par suite des inondations, elle ne put prendre la route d'Irun ; elle dut passer par Carcassonne. C'est ainsi qu'elle fut amenée à faire visite à M. Jaubert et à ses amis spirites ; pour eux tous Mlle Anna de Boltinn n'était du reste pas une inconnue. Valentin Tournier, du moins, se souvenait d'avoir lu d'elle dans les *Annali dello spiritismo* certaines communications de l'Esprit de son père, qui furent traduites en italien par la revue de Turin. De son côté, la spirite russe avait maintes fois apprécié les articles que son frère en doctrine donnait au même périodique. L'un et l'autre prirent donc le plus vif plaisir à pouvoir traiter de vive voix le sujet qui leur était cher, si bien que, deux semaines après la première entrevue, Valentin Tournier était fiancé à Mlle Anna de Boltinn. Et le 28 mars 1882, leur mariage civil était célébré. Valentin Tournier devait trouver, en celle qui le vénérât comme un maître, un dévouement absolu d'une rare intelligence et d'une tendresse admirable. *Vala* – elle lui donnait ce coquet diminutif russe — fut tout pour son excellente femme.

Sentant près de lui la présence d'une âme capable de comprendre la sienne, Valentin Tournier en fut, en quelque sorte, encouragé dans la poursuite de ses études et dans la production de nouvelles œuvres. Avec une activité toute juvénile, il s'adonna plus que jamais à la diffusion de ce qu'il estimait être le Vrai et le Bien.

En père attentif, il veille toujours sur la *Société du Sou des Écoles laïques* qu'il peut regarder comme sa fille. Aux enfants de ces écoles, il adresse, lors des distributions de prix qu'il préside, de chaleureuses allocutions où il met tout son cœur. Voici, par exemple, de l'une d'elles la péroraison toute vibrante de patriotisme : « Ne laissons jamais s'affaiblir en nous le sentiment de l'amour de la Patrie. Aimons-la surtout quand elle est malheureuse. Noble et chère France ! Toi autrefois si grande, si glorieuse ! Toi que tout le monde admirait et enviait ! Toi que le plus grand

⁶ Voir *Souvenirs spirites* (p. 484). C'est à M. Jaubert que M. Tournier dédia ses *Lettres aux Ignorants*

⁷ Voir *Souvenirs et Communications spirites* (de la page 480 à la page 574), *Lettres aux Ignorants*, Poésies spirites (de la page 575 à la page 640).

⁸ Voir dans le présent livre une lettre sur ce fait adressée par M. Tournier au spirite italien, l'ingénieur Volpi (p. 678).

poète de l'Angleterre, Shakespeare, appelait le soldat de Dieu ! Nous t'abandonnerions aujourd'hui, ou nous t'aimerions moins, parce qu'un indigne successeur du premier Napoléon a laissé tomber dans la boue de Sedan ton glorieux drapeau ! Non, cela ne sera pas ! Enfants, nous aimerons l'humanité, parce que tous les hommes sont nos frères ; mais nous l'aimerons surtout et avant tout dans la France ».

Ses écrits politiques, véritables pamphlets d'une finesse et d'une logique qu'admiraient même ses adversaires, se multiplient. Cependant les élections législatives de 1885 ne vinrent point couronner de succès les efforts de Valentin Tournier et des républicains de l'Aude. Le triomphe du parti socialiste porta un coup à la confiance du vieux républicain en la raison de ses concitoyens devenus sourds aux conseils de sa longue expérience. Bientôt même il prenait le parti de s'éloigner pour toujours de son pays qui ne le comprenait plus. « Si j'ai quitté Carcassonne où j'ai laissé des amis nombreux et bien chers, – confie-t-il dans une lettre à un de ses anciens camarades, – c'est que j'étais arrivé au point de ne pouvoir rendre aucun service. Tu vois que je dois dicter cette lettre, étant moi-même dans l'impossibilité de l'écrire. J'avais aussi un impérieux besoin de silence et d'obscurité. » Sans doute, M. Tournier ne pouvait plus tenir la plume, vaincu qu'il était par cette sorte de tremblement des doigts de la main qu'on appelle la crampe des écrivains. A force de volonté, il réussit cependant à écrire fort lisiblement de la main gauche⁹. Mais le vrai motif de son départ était bien plutôt le dégoût qui s'était emparé de son âme devant l'échec essuyé par ses convictions.

Donc, aux environs de mai 1886, accompagné de Mme Tournier, le vieux lutteur disait adieu à l'antique Cité, à ses remparts aux pieds desquels il avait vu le jour. Où planterait-il enfin sa tente ? Or, celui en qui tous les Spiritistes saluent l'écrivain au style imagé d'*Après la mort*, l'apôtre éloquent et inlassable de leurs croyances, M. Léon Denis, demeurait à Tours.

Le climat tempéré et sain de la Touraine ne pouvait qu'être favorable à une santé un peu affaiblie. Valentin Tournier vint se fixer à quelques pas du brillant disciple d'Allan Kardec. Devant le jardin des Prébendes-d'Oë, devant ce joli parc tout rempli de joyeux gazouillis, d'harmonieux murmures, d'ombre verdoyante douce aux regards fatigués, il fit l'acquisition d'une confortable petite maison. Retiré dans l'ombre reposante, il devait vivre là les plus calmes, les plus paisibles, peut-être même les plus heureuses saisons de sa vie. C'est qu'il savait, ce sage, que le bonheur est fait de modestie. Il se contentait des pures joies que lui donnait l'amour désintéressé de la méditation, le culte de la philosophie.

De cette époque datent les affectueux rapports que j'eus le bonheur d'entretenir avec M. Tournier durant ses dernières années. Je ne puis sans une profonde émotion me rappeler quel accueil paternel cet homme excellent me faisait chaque fois qu'il m'était donné de me rencontrer avec lui, et surtout avec quelle cordialité touchante ce vénérable ami me traitait, moi encore tout jeune lycéen !

Il ne se passait point de semaine où il ne vint voir mon père, – spiritualiste cartésien et non spirite kardécien, – avec qui il aimait à passer des après-midi entières dans la discussion la plus animée, mais la plus courtoise. L'entretien portait aussi sur la littérature des félibres provençaux et languedociens, dont M. Tournier connaissait personnellement quelques-uns, dont il communiquait même quelques œuvres peu connues au traducteur en vers français de la *Mireille*, de *Mistral*, des *Fleurs félibresques* et du *Lutrin de Lader*, d'Achille Mir, Avouerai-je mon bonheur quand, mon père étant absent, notre excellent ami voulait bien quand même entrer se reposer un instant. Un instant ? C'est-à-dire des heures et des heures ! Mais elles s'envolaient si vite sur l'aile de ses paroles ! – oh ! Les bonnes causeries, – où je le laissais parler tout seul, ce

⁹ Voir plus loin les fac-similés de ses deux écritures.

qu'il faisait très volontiers. Et comment interrompre une conversation à la fois si instructive et si enjouée ? Sa mémoire inépuisable ne tarissait pas d'anecdotes, de mots drôles et piquants, de boutades amusantes et justes. Cela coulait de ses lèvres en une langue pure, spirituelle, vivante, colorée, comme parfumée et relevée du léger accent du pays du soleil ! Point de gros éclats de rire, mais un perpétuel sourire, un peu malicieux parfois, jamais cruel ! – Cela était charmant !

Toutes ces exquisés qualités de simplicité et de finesse ne se retrouvent-elles pas d'ailleurs, quoiqu'un peu estompées, dans ces pages, ces pensées, ces contes et nouvelles, ces soliloques qu'il écrivait ou qu'il dictait, après les avoir mûrement réfléchis au cours des lieues qu'il parcourait chaque matin de son pas toujours alerte malgré ses soixante-dix-sept ans ?

L'été de 1898 le voyait encore errer à travers les vertes prairies du Cher et les rives fleuries de la Loire, jusqu'aux poétiques ruines du prieuré de Saint-Cosme, où mourut Ronsard, à la recherche des jolies fleurs champêtres qu'il cueillait et nouait en d'harmonieux bouquets, en de gracieuses gerbes.

La fin de juillet le trouvait assis à sa table, écrivant de la main gauche un article sur la *Mémoire*, comme s'il eût voulu consacrer son dernier article à cette faculté qu'il conservait si nette, si opulente, si fidèle.

Cependant les chaleurs particulièrement accablantes de cette année-là l'avaient fort affaibli. Et je me souviendrai toujours de la douloureuse impression que me fit le bon vieillard la dernière fois que je le vis, à la veille de mon départ pour les bords de la mer.

Réunis tous autour de la table paternelle, à La Baule d'Escoublac, nous nous demandions précisément dans quel état devait être la santé de notre vieil et excellent ami, dont nous n'avions point de nouvelles, quand nous reçûmes de Tours le billet de deuil ainsi conçu : « Vous êtes prié d'assister aux obsèques civiles de Monsieur VALENTIN TOURNIER, officier d'Académie, décédé en son domicile, rue Lakanal, n° 33, le 15 septembre 1898, à l'âge de 77 ans. Le deuil se réunira au domicile du défunt, le vendredi 16 septembre, à 4 heures du soir.

Déclaration. – La famille et les amis du défunt, conformément à ses volontés, déclarent que, si Valentin Tournier a tenu à être inhumé civilement, sans le concours d'aucun prêtre, ce n'est pas comme une manifestation d'athéisme, mais parce qu'il puisait ses croyances dans sa conscience libre, éclairée, et dans les enseignements du spiritisme. – Valentin Tournier croit en Dieu, principe souverain et régulateur de la vie universelle. Il croit à la continuation de l'existence après la mort, aux vies successives que l'esprit parcourt comme autant de degrés pour s'élever vers l'éternelle lumière. Il croit au progrès infini, à la justice, à la solidarité des êtres, à la communication entre les vivants et les morts. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il est entré dans la nouvelle vie. »

Je n'assistai point, à mon vif regret, aux obsèques de M. Valentin Tournier, qui avaient déjà été célébrées quand nous parvint l'annonce de sa mort. Je ne puis donc en parler par moi-même ; mais voici de Léon Denis une lettre adressée par lui à la *Revue spirite*, où est dit, mieux que par n'importe qui, ce que fut cette cérémonie : « M. V. Tournier a quitté la vie charnelle, jeudi 15 septembre 1898. Il m'avait chargé depuis longtemps de tout régler pour le mieux, et c'est ce que j'ai fait. Nous l'avons inhumé en frères. Malgré la chaleur accablante, tous les spirites présents à Tours en ce moment, cent environ, ont tenu à suivre son convoi, répondant à l'appel que je leur avais adressé. Mme V. Tournier a montré une grande force d'âme. Elle a suivi le cortège dans sa voiture de deuil et a assisté à tous les détails des funérailles.

A la levée du corps j'ai prononcé la prière d'usage, puis, sur la tombe, une allocution par laquelle j'ai rendu hommage à la mémoire de l'homme qui fut un sage, un penseur estimé, dont la vie fut consacrée à l'étude des plus hauts problèmes de la vie sociale et de la destinée. J'ai énuméré tous les services rendus par lui à la cause du spiritisme, rappelé les ouvrages publiés, ses articles de

journaux si remarquables.

J'ai terminé par la profession de foi du défunt en faveur du spiritisme, suivant le vœu émis depuis longtemps par lui. J'ai dit quelles forces morales, quel soutien il avait puisés dans ses croyances, quel effort il avait fait pour le répandre et comment il voulait en faire, avec nous, les bases d'une éducation nouvelle des âmes et des sociétés, par laquelle l'homme, éclairé sur le but de l'existence et la destinée, peut retrouver les forces et l'idéal perdu. J'ai redit ce qu'était le spiritisme, son influence sur la vie et le progrès des peuples. Puis l'assistance s'est retirée, impressionnée par nos paroles. »

Valentin Tournier a sa sépulture au cimetière La Salle : une petite grille encadrant un carré de terre semé de pensées, une croix rustique au pied de laquelle est reproduite son image sur son lit de mort parmi des mousselines nuageuses, selon la coutume russe. Ainsi Valentin Tournier quitta ce monde accompagné des regrets de tous, frères en croyance ou en politique, ou amis de cœur.

« La mort vient d'enlever aux spirites de France et de Belgique l'un des meilleurs, l'un des plus anciens défenseurs de la cause, écrit le *Messenger de Liège*. M. Valentin Tournier, notre érudit et dévoué collaborateur, n'est plus de ce monde. »

« Par ses écrits il occupait une place très en vue dans le spiritisme, dit le *Progrès spirite*. Maître penseur, il était lui-même, ne procédait exactement d'aucune école : aussi aimait-on à le lire pour son originalité ».

Quant au *Télégramme de Toulouse*, il salue en lui « l'un des fondateurs du parti républicain dans l'Aude. C'était un fervent démocrate qui ne comptait que des amis dans le grand parti républicain. » L'Union libérale républicaine perdait en lui un de ses adhérents de la première heure, « un précieux auxiliaire ».

Tous les enfants de Carcassonne pleurent en lui le généreux philanthrope toujours empressé à faire le bien sous toutes ses formes.

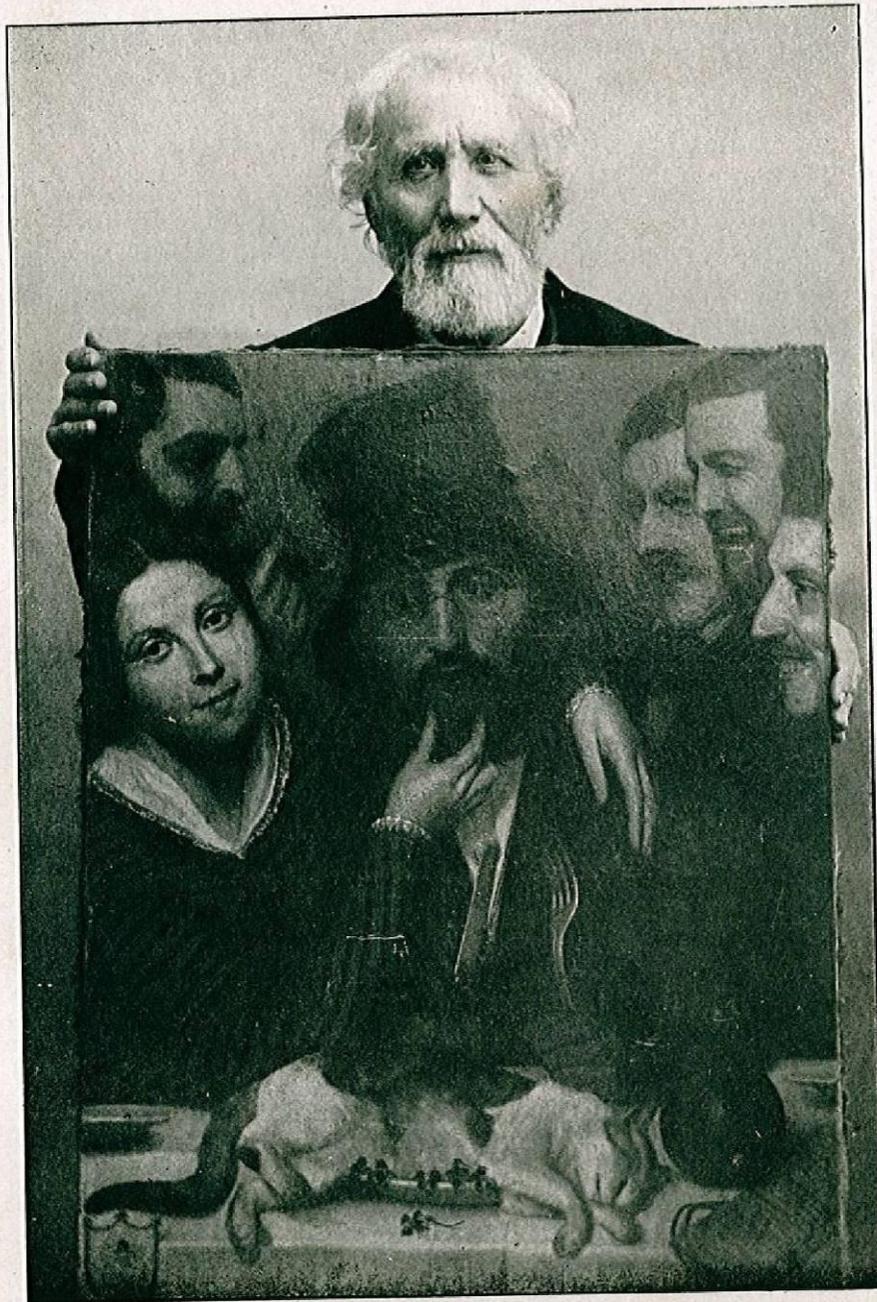
« Madame, vous avez perdu le meilleur des hommes, une conscience droite, un cœur d'or : ainsi s'exprime une des nombreuses lettres de condoléance que Mme Anna Tournier reçut de partout où son mari avait passé, c'est-à-dire de partout où il avait laissé le plus sympathique souvenir. Lorsque des hommes comme Monsieur Tournier disparaissent, le patrimoine de sagesse et de bonté de l'humanité s'amointrit. Et votre deuil, chère Madame, devient le deuil général de tous ceux qui sont honnêtes, qui aiment la justice et la vérité ! »

Franchise, droiture, simplicité, modestie : telles sont les rares qualités que tous, – ses adversaires eux-mêmes, – ont de tout temps reconnues en Valentin Tournier.

Qu'il me soit permis d'ajouter qu'à coup sûr il fut l'une des physionomies les plus distinguées et les plus attachantes, une des intelligences les plus vastes et les plus vigoureuses, un des cœurs les plus aimables et les plus aimants qu'il m'ait été donné de rencontrer jusqu'à ce jour.

Aussi, est-ce avec une émotion tout à la fois amère et douce que j'ai consacré ces trop faibles pages à dire ce que fut sa vie, comment il comprit et remplit sa tâche d'homme et de citoyen. Et c'est pourquoi, de m'avoir cru digne de cet honneur, je veux, en terminant cette préface, remercier affectueusement la bien sympathique femme qui porte si noblement le nom de Valentin Tournier, celle qui lui voua à jamais le culte le plus pieux, et dont, pour ainsi parler, ce livre est l'Évangile.

Horace Hennion



V. TOURNIER, à 75 ans,
tenant son portrait à 25 ans.

LETTRE DE M. N. SALIÈRES A Mme V. TOURNIER

Carcassonne, 14 mai 1899.

Madame,

Vous m'invitez à vous expliquer le tableau (*Charge d'atelier*) que vous possédez, tableau où votre cher mari, un de mes meilleurs et plus anciens amis, est représenté dans une situation burlesque ; vous me priez de dire à cette occasion ce que fut votre cher Vala *jeune homme*. Vous évoquez, Madame, des souvenirs bien doux ; vous reportez ma pensée vers ma vie d'étudiant, vie de labeur opiniâtre sans doute, de dure misère, de bohème mais aussi d'insouciance, de gaîté folle, d'exubérante jeunesse ; joyeuse époque qui a laissé dans ma mémoire une telle empreinte que, malgré un lointain de soixante années, je revois par la pensée les gens et les choses comme si j'y étais. Je puis donc satisfaire votre désir, Madame, avec la plus grande exactitude, et je le fais avec le plus grand plaisir, heureux que je suis d'avoir l'occasion de m'entretenir avec vous de mon excellent ami Tournier, de votre cher et regretté Vala.

Avant de vous expliquer le tableau allégorique et grotesque dont la composition paraît vous intriguer, il est nécessaire de raconter la jeunesse de mon ami Tournier, de dire sa tournure d'esprit, ses mœurs, car le tableau en question est la synthèse de tout cela.

Tournier, après de fortes études au lycée de Carcassonne, alla habiter auprès de son père et de sa mère à Montlegun, son pays natal, petit hameau très voisin de Carcassonne. Là, il vécut très retiré, fuyant le monde, s'adonnant avec passion aux études philosophiques, se récréant dans la lecture de la Bible qu'il commentait à sa façon, et aussi dans la lecture de Rabelais, son auteur favori.

Un peu plus tard, il vint se fixer à Carcassonne avec la ferme intention d'y prendre un état. Il entra, en effet, en qualité d'employé chez un marchand de fer et y passa quelques mois. Mais son âme n'était pas faite pour les banalités du commerce ; dégoûté, il chercha une profession un peu plus relevée : il se fit élève en pharmacie, après avoir passé, je crois, quelques semaines chez un notaire. Oui, Madame, votre mari a préparé des potions, des vésicatoires, des pilules et tout ce qui s'ensuit. Mais, vous le pensez bien, ça ne dura pas longtemps. Comment, en effet, ce philosophe, ce penseur, cet esprit profond et prédestiné aux visions de *l'Au-delà* pouvait-il s'astreindre à l'aridité des formules et à la manipulation du pilon ? Et puis, voyez-vous, il avait trop lu Rabelais pour préparer sérieusement des purgatifs. Ajoutez à cela la tarentule de la politique. Ardent républicain, il fréquentait les clubs et était connu dans Carcassonne pour ses idées très avancées, très exaltées. Il s'amenda plus tard ; tout en restant fidèle aux idées républicaines, il relégua au rang d'utopies certaines doctrines généreuses sans doute, mais illusoire. Sa droiture lui fit accomplir cette conversion, car il était extrêmement honnête et probe. Quelques personnes ont pu, peut-être, le juger autrement à cause de sa haine du cléricalisme. Mais moi qui l'ai connu intimement, je puis affirmer qu'il fut toujours un parfait modèle d'honnêteté, digne de l'estime de tous les hommes sans préventions.

A cette époque, Tournier avait environ vingt ans.

Ici, Madame, mon devoir de fidèle biographe m'amène à vous dire une chose invraisemblable quoique rigoureusement vraie, et qui vous fera plaisir. Tournier était certes ce qu'on appelle un joyeux compère ; sa mémoire farcie d'historiettes gauloises, graveleuses même, et son talent de conteur faisaient de sa conversation quelque chose comme un feu d'artifice rabelaisien où il se complaisait comme si son esprit n'eût été tourné que vers ces choses-là. Eh bien ! Madame, votre

cher Vala ne pécha jamais qu'en paroles. Ses mœurs étaient irréprochables, tout à fait en contradiction avec son langage. Bref, il était chaste, absolument chaste. Vénus n'avait sur lui aucune prise. Pourtant, à cette époque il ne s'occupait pas encore de spiritisme... et il avait vingt ans !!! Explique qui pourra cette étrangeté. – Évidemment l'âme de Tournier n'était point banale.

Encore un détail. Tournier affichait le plus grand mépris pour les conventions sociales qui exigent qu'on ait quelques soins de sa toilette. La mode fut toujours le cadet de ses soucis. Ce mépris s'étendait d'ailleurs à toutes les choses contingentes ; il n'en parlait qu'avec un scepticisme railleur ; son âme voyait plus haut.

En 1840, je quittai Carcassonne et y laissai Tournier de plus en plus plongé dans la politique, la philosophie et Rabelais. J'allai à Paris pour y apprendre la peinture chez Paul Delaroche. Je louai rue de Seine un appartement que j'occupai en commun avec un de mes amis, un nommé Wagner, élève peintre comme moi, originaire d'Alsace, mais qui avait été élevé à Carcassonne par un de ses oncles ; il connaissait Tournier, mais moins intimement que moi.

A Paris, je retrouvai deux jeunes Carcassonnais qui m'y avaient précédé et qui eux aussi avaient plus ou moins connu Tournier à Carcassonne, Miquel, professeur de mathématiques, et Biau, employé de commerce.

Ces détails un peu longs sont nécessaires, Madame, pour arriver à l'explication du tableau.

Vers 1842, deux ans après mon installation à Paris, un jour marqué dans les fastes joyeuses de notre petit clan, Tournier tombe chez moi à l'improviste. Que venait-il faire à Paris ? Tout simplement un voyage d'agrément. Quelle joie de le revoir ! Et, en même temps, quelle hilarité ! Votre mari, Madame, s'était vêtu de façon à faire rire le Quartier Latin tout entier ; je dis *s'était vêtu*, parce qu'il aimait assez la farce, ma foi ! pour avoir prémédité cet accoutrement digne du paysan du Danube ou d'un philosophe, si vous aimez mieux. Figurez-vous un chapeau tromblon de forme invraisemblable et sur lequel trois générations au moins avaient laissé de truculentes empreintes ; des besicles rondes et monumentales ; un habit vert pomme cousu avec du fil blanc, oeuvre évidente de quelque tailleur de Montlegun ; une gourde en bandoulière ; comme breloques, un trousseau de clefs ; pour bouton de chemise, un gros bouton de culotte. Vous pensez si nous rîmes ! Mais nous étions surtout pleins de joie de nous retrouver inopinément avec cet excellent Tournier si aimé de nous tous.

Vite, je lui trouvai une chambre dans un hôtel garni tout voisin de mon domicile. Cette proximité permettait à Tournier, qui n'avait rien à faire, de venir passer la plus grande partie de ses journées chez moi où, tout en racontant des gaudrioles, il me regardait travailler en compagnie de mon ami Wagner.

Nous allions prendre nos repas ensemble dans un restaurant du Palais Royal, à 21 sous : potage, trois plats au choix, un dessert ; un carafon de vin, pain à *discretion*. Tout ça pour 21 sous ! Et Tournier osait dire que c'était cher et qu'à Montlegun on dînait pour bien moins ! Vous dire toutes les bosses de rire que nous nous faisons tous les jours, serait chose impossible. Nous servait-on du bœuf ? Nous persuadions à Tournier que c'était du cheval. Du lapin ? Nous démontrions que c'était du chat. Aujourd'hui, Madame, ayant perdu beaucoup d'illusions, je crois que nous étions dans le vrai sans le savoir. Tournier, lui, doué d'un appétit féroce, ne se rebutait point ; il engouffrait tout, et comme notre estomac était à peu près aussi insatiable que le sien (nous ne faisons qu'un repas par jour, Madame), comme les mets, bœuf ou cheval, lapin ou chat, ne trouvaient point grâce devant nos robustes mâchoires, comme enfin nous consommions du pain jusqu'à *indiscretion*, la dame du comptoir à chaque nouveau cri : *Garçon, du pain !* ne pouvait s'empêcher de sourire d'un air narquois, ce dont Tournier se vengea en donnant à cette dame le sobriquet peut galant de *tioul de ploum* (cul de plomb), bien qu'elle fût jeune et très jolie. Ce sobriquet s'étendit bientôt au restaurant qui ne fut plus connu que sous le nom de Restaurant *tioul*

de ploum.

Dans l'hôtel garni où Tournier avait sa chambre, sur le même palier, porte à porte, habitait une jeune femme qui n'était pas une rosière. Jolie ? Pas précisément ; beauté du diable, comme on dit, mais gentille tout de même, jeune, rieuse, bonne, oh ! combien bonne !!! Naturellement, nous la connaissions ; elle venait très souvent à l'atelier, histoire de rire un brin. Précieuse créature pour des jeunes gens sans le sou, elle ne refusait jamais notre hospitalité invariablement écossaise, sans jamais marquer de préférence pour celui-ci ou pour celui-là. Elle allait de l'un à l'autre sans se fixer, et cependant elle s'appelait Constance. Bref, nous étions tous avec elle du dernier bien, tous... excepté Tournier.

J'ai déjà dit qu'il était chaste. Constance eut beau lui faire les yeux doux, multiplier les avances, les agaceries, les séductions et les pièges ; votre cher Vala fit comme s'il ne voyait rien. Nouveau Joseph, il se montra devant la tentation imperturbable, inexpugnable, magnifique. Constance toute dépitée nous racontait ses échecs, et nous autres de rire ! Au fond de l'âme rabelaisienne de votre cher Vala, Madame, il y avait un lis, et ce lis transporté brusquement des pures campagnes de Montlegun au milieu des miasmes délétères de Paris demeura immaculé, sans une souillure, sans une tache.

Maintenant, Madame, l'explication du tableau est bien facile.

Un jour, mon ami Wagner, qui travaillait avec moi dans le même appartement, proposa à Tournier de faire son portrait, un portrait sérieux bien entendu. En une séance il fit la tête d'une ressemblance frappante. Le reste du portrait fut remis à un autre jour. Je ne me rappelle plus pour quelle cause il resta inachevé ; sans doute, Tournier dut quitter Paris précipitamment, rappelé d'urgence à Montlegun ; le fait est que la toile resta dans notre atelier.

Un jour, quelques mois après le départ de Tournier, l'idée me vint de transformer ce tableau en une charge et de faire à notre ami la surprise de lui envoyer ça à Montlegun. Mon idée fut acceptée par Wagner avec une folle joie.

Après tout ce que je viens de vous raconter, vous devez facilement saisir le sens de ce tableau.

Quoique aplati légèrement d'un coup de poing pour qu'il puisse entrer dans le cadre, l'étonnant chapeau dont je me suis permis de coiffer votre mari est, à cela près, l'image fidèle de celui qu'il portait à son arrivée à Paris. Les besicles sont les siennes ; la redingote verte, la gourde aussi. Le chat qu'il s'apprête à découper est une allusion à nos plaisanteries du restaurant. Pour peindre ce chat, j'avais besoin d'un modèle. La Providence, Madame, se chargea de me le procurer. Par une belle nuit, vers une heure du matin, ce pauvre matou que vous voyez étendu dans un plat sous la fourchette de votre mari cherchait aventure sur les toits ; sans doute il eut une distraction, glissa et, précipité dans le vide, vint se tuer raide sur le pavé de la rue, aux pieds mêmes de deux de mes amis qui venaient de sortir de chez moi et regagnaient leur logis. Sachant que j'avais besoin d'un chat, ils le ramassèrent et s'empressèrent de me l'apporter.

La femme qui caresse le menton de Tournier est, vous l'avez deviné, cette Putiphar de Constance que j'ai voulu représenter dans une de ses tentatives de séduction. Mais vous voyez bien, à la mine de votre mari, que ça ne mord pas ; il a l'air bien indifférent, bien impassible ! La tête de Constance n'est pas une tête de fantaisie, mais son portrait véritable, et, j'ose le dire, très ressemblant.

La tête qui sort à peine du cadre, à droite, c'est la mienne, peinte par Wagner qui d'ailleurs n'a fait dans ce tableau que le visage de votre mari et le mien. J'avoue que tout le reste est de moi.

Au-dessus de ma tête apparaît celle de Wagner, le grand rieur, puis celle de Miquel que l'abus des mathématiques empêcha toujours de rire franchement. Enfin, à gauche, c'est Biau, le beau brun.

A gauche du tableau, en bas, il y a un écusson portant un vase intime d'où émerge Tournier ; c'est le symbole des plaisanteries scatologiques dont il se plaisait à émailler sa conversation. Sur ce

vase figurent, en guise d'armoiries, des pincettes et un pilon, emblèmes de son passage dans la quincaillerie et la pharmacie.

En 1846, je quittai Paris et regagnai Carcassonne où je retrouvai mon ami Tournier. Il était devenu beaucoup plus grave. Très lancé dans la politique, il collaborait à un journal républicain, *le Bon Sens*. En 1851, lors du coup d'État, il fut obligé de s'exiler en Italie.

Inutile de m'étendre davantage sur la vie de votre cher mari.

Ses oeuvres, que je vous félicite de publier, le montreront assez comme penseur, philosophe, spirite ; ce fut un sage, une âme d'élite, le meilleur des amis.

Je vous remercie, Madame, de l'honneur que vous m'avez fait en m'invitant à écrire ce bout de biographie. Ces lignes n'ont d'autre mérite que celui de la plus stricte vérité. Je les ai écrites avec joie. Il est si doux de parler de qui l'on aime et d'évoquer des souvenirs lointains ! Ça ne va pourtant pas sans une pointe de mélancolie qui me fait dire avec le poète :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait ?
Hélas ! Pour revenir m'apparaître si belles
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait ?

Veillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués et les plus respectueux.

N. Salières

EN MÉMOIRE DE MON VIEIL AMI REGRETTÉ

A la Terre emprunté, réclamé par la Terre,
De celui qui pour nous fut Valentin Tournier
Le corps dut de nouveau se dissoudre en poussière ;
Seul, l'Esprit, que la chair ne tient plus prisonnier,
Vêtu d'une moins vile et moins lourde matière,
Au Néant illusoire échappe tout entier.

Non seulement il vit aux pages de ce livre ;
Mais, selon qu'il aura plus ou moins mérité,
Un temps plus ou moins long dès qu'il sera resté
Dans le monde invisible – où brûle de le suivre
L'épouse que l'espoir de l'y rejoindre enivre
Et qui déjà le sent toujours à son côté, –
En vertu de la loi de suprême équité
Qui – ce fut son *credo* – régit l'humanité,
Il devra, reprenant l'heureux combat que livre
L'Esprit pour s'élever de l'ombre à la clarté,
Au rang qui lui convient par son effort porté,
Renaître dans la chair, remourir et revivre,
Tant que de toute impureté
L'épreuve bien subie à la fin le délivre,
Et que, sans tache, au sein de la Divinité,
Rentre en la paix originelle
Et pour un temps illimité
Son essence immatérielle,
Vivant d'une vie éternelle.

C. H.



Je crois profondément en Dieu et en l'immortalité de l'âme. — Je crois que le seul et unique moyen de racheter nos fautes est de nous débarrasser des imperfections qui en sont la cause. — Je crois qu'il est impossible d'accomplir une œuvre semblable dans une seule existence ; que, par conséquent, nous devons nous réincarner jusqu'à ce que nous ayons acquis ce degré de pureté qui nous élève au dessus de la nature humaine et nous fait entrer en possession de la nature angélique. — Je crois que les prêtres, en préconisant des procédés artificiels et faux pour obtenir la rémission des péchés, ne tendent qu'à établir leur domination sur leurs semblables. — Je crois qu'en agissant ainsi ils détruisent dans les âmes les véritables principes religieux, détournent l'humanité de sa voie et lui causent un immense dommage, en empêchant son progrès moral. — Je crois que tout honnête homme doit en toute occasion, sans l'orfantorie comme sans faiblesse, affirmer sa foi religieuse. — Je crois que l'honnête homme doit surtout le faire à la mort. C'est pourquoi j'exprime ici ma volonté formelle qu'il n'y ait à mon enterrement de ministre d'aucun culte.

V. TOURNIER en 1875 et fac-similé de son écriture.

— A La Science Aveugle —

Pourquoi vouloir, ainsi que ce roi de Castille,
Dont la science avait trouble l'entendement,
Reformer du bras haut l'œuvre sublime où brille,
Du prévoyant amour le sage arrangement ?
Pourquoi devant un fait dont ton intelligence
Ne peut saisir le sens, t'écrier aussitôt :
« C'est injuste, c'est mal ; et la toute Puissance,
« Pour cette fois du moins, est surprise en défaut. »
Pourquoi, dans ton orgueil, follement te complaire
A critiquer Celui devant qui tu devrais
Humblement te courber, adorer ^{te} et taire,
Et, soumis, confiant, accepter ses décrets ?
Tu ne peux de ton corps comprendre la structure,
Savoir comment l'œil voit, la main prend, le pied va,
Et tu voudrais juger l'immense architecture
De ce vaste univers et l'art qui l'éleva !
De ta raison, crois-moi, fais un meilleur usage
Si toute œuvre, pour nous, exige un ouvrier,
L'Univers on voit un, le plus grand, le plus sage !
Insensé qui le blâme au lieu de le prier !

Valentin Tournier

LETTRE DE M. JULES SIMON A M. V. TOURNIER

Je crois, Monsieur, que vous êtes le plus sage et le plus raisonnable des spirites. J'ai le regret de ne pouvoir étudier scientifiquement la question, absorbé que je suis par la politique ; je la regarde passer avec curiosité, n'étant jamais fort pressé, je vous l'avoue, soit à rejeter, soit à admettre. Ce qui m'inquiète dans vos opinions, vues d'un peu loin, c'est la bizarrerie de vos procédés, – vos guéridons, comme vous le dites très bien vous-même. Quant à une surexcitation nerveuse produisant des phénomènes beaucoup trop négligés dans la perception ou dans l'imagination, je l'admets pleinement, et je voudrais qu'un esprit philosophique rapprochât l'étude de cet état exceptionnel, de celui qui est produit par des moyens internes, et qu'on appelle ordinairement l'extase. Après tout, l'extase elle-même ne résulte pas toujours d'une suite de phénomènes purement internes. Sans parler des derviches tourneurs, il y a, dans l'histoire de l'Église chrétienne, autant de procédés externes que de procédés internes pour produire l'extase. Je laisse ces comparaisons à votre sagacité, tout en regrettant de ne pouvoir les pousser assez loin pour que vous puissiez voir très nettement par quel côté je rattache au spiritisme tout l'ensemble de phénomènes désignés jusqu'ici par les philosophes sous le nom de mysticisme. Permettez-moi en finissant de vous remercier des tendances morales exprimées dans votre lettre. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, bien parfaitement, votre très obéissant serviteur.

Jules Simon,
Paris, 23 avril 1868.

LE SPIRITISME DEVANT LA RAISON

Première partie – Les faits

L'an dernier, j'adressai à M. le Ministre de l'Instruction publique une demande en autorisation de faire, à Carcassonne, deux conférences sur le *Merveilleux devant la Raison*. Je poursuivais un double but : je voulais traiter la question du Merveilleux et provoquer la fondation d'une société de conférences. L'autorisation ne me fut pas accordée. Ce sont ces deux conférences que je publie aujourd'hui (1868).

Le Merveilleux, sous son nouveau nom – le Spiritisme – est, depuis quelques années, plus que jamais à l'ordre du jour. Tout le monde s'en occupe ou s'en préoccupe. Mais peu de personnes, même parmi les gens de lettres et les savants, savent au juste ce que c'est. Aussi voit-on se produire à son sujet les opinions les plus absurdes, les plus extravagantes. Et il n'y a pas là matière à s'étonner : quelque bien doué que l'on ait été par la nature, pour sainement apprécier un fait il faut le connaître, et pour le connaître il faut l'étudier. Donnons-nous garde de renouveler la ridicule affaire de la dent d'or, et ne rétrogradons pas vers la scolastique, en croyant suivre la grande route du progrès. La vérité n'est jamais chose indifférente, et sa recherche ne peut, dans aucun cas, déshonorer personne. Le bon sens et l'honnêteté nous font même un devoir de ne jamais formuler une opinion qu'en connaissance de cause, afin de ne pas nous exposer à induire nos semblables en erreur.

Je ne suis pas un savant ; je suis même loin, bien loin d'être un homme instruit, et, à mon grand regret. Mais comme le Merveilleux ne demande, pour être apprécié convenablement, que peu de lectures complétées par la réflexion et l'observation patiente des faits, j'ai pu, en quelques années, arriver à le connaître assez pour ne pas craindre, en traitant un semblable sujet, de dire des choses fausses, ridicules ou dangereuses.

Je diviserai mon travail en deux parties : dans la première, je traiterai les questions préliminaires ; dans la seconde, j'examinerai le phénomène en lui-même.

Je vais donc rechercher tout d'abord :

- 1° Si le Spiritisme est chose sérieuse ;
- 2° Si les études spirites offrent autant de dangers qu'on a bien voulu le dire ;
- 3° Si ces études sont utiles ;
- 4° Enfin, quelle est l'autorité compétente pour connaître de ces faits.

Le Spiritisme est-il chose sérieuse ?

Je le demande au lecteur impartial : Connaît-on de nos jours un fait qui ait eu le singulier privilège de passionner aussi profondément les esprits et de provoquer la manifestation de sentiments aussi opposés que le phénomène spirite ? – Aussi le Père Ventura, dans une lettre adressée à M. de Mirville, l'a-t-il appelé, « *malgré ses apparences de puérité* (je cite textuellement), *un des plus grands événements de notre siècle* ».

Pendant qu'un certain nombre d'hommes le saluaient à son apparition avec un enthousiasme trop peu réfléchi chez la grande majorité d'entre eux pour ne pas produire de regrettables résultats, il faisait naître chez beaucoup d'autres des sentiments d'un caractère bien différent. Le matérialisme bondissait sur l'oreiller où depuis de longues années il reposait sa tête avec confiance, comme si c'était un grand malheur pour l'homme d'apprendre par un fait, que son âme est immortelle, quand sa raison n'est pas assez forte pour lui démontrer seule cette consolante vérité ! – Plusieurs, parmi les ministres des diverses religions révélées, lançaient contre lui l'anathème, quand on pouvait raisonnablement s'attendre à les voir l'accueillir avec bonheur, puisque, par sa nature même, il démontre la possibilité des faits merveilleux sur lesquels toute religion révélée repose. Vérité bien sentie par l'abbé Marouzeau qui, dans une lettre adressée à Allan Kardec, s'exprime ainsi à propos du phénomène spirite : « Montrez à l'homme qu'il est immortel. Rien ne peut mieux vous seconder dans cette noble tâche que la constatation des Esprits d'outre-tombe et leur manifestation... Par là seulement vous viendrez en aide à la religion, en combattant à ses côtés les combats de Dieu. »

Les spiritualistes, les rationalistes eux-mêmes, oubliant leurs principes, ou refusaient de s'en occuper, le déclarant *a priori* impossible, ou bien ne consentaient à le faire qu'à la condition qu'il se produirait dans les circonstances qu'eux-mêmes auraient déterminées d'avance, comme si ce n'était pas à l'observateur de prendre les faits tels qu'ils se présentent et non aux faits à se plier aux caprices de l'observateur !

Chose étrange ! les esprits indépendants, les libres penseurs, les amis des lumières et du progrès jetaient un cri d'alarme et le combattaient, ne voyant en lui qu'une réapparition des superstitions abrutissantes du passé, qu'un retour vers les ténèbres du moyen âge ; tandis que, dans le camp opposé, les partisans de l'obscurantisme, de la foi aveugle et de l'immobilité le repoussaient avec fureur comme leur plus dangereux ennemi.

Seuls, les esprits forts, rassurés par la consolante conviction de leur supériorité intellectuelle, se contentaient de hausser les épaules et de sourire de pitié, en voyant quelques pauvres fous prendre au sérieux de semblables niaiseries. Mais les esprits forts sont ordinairement bien faibles ! et il n'est pas de vérité qui, à sa première apparition sur la scène du monde, n'ait été accueillie par leur rire moutonnier. Leur vrai nom nous a été manifesté par un homme d'esprit : ils s'appellent *le cousin La Routine*.

Nous ne nous laisserons donc pas émouvoir par leurs innocentes plaisanteries, et nous préférons suivre l'avis d'hommes qui n'ont jamais affiché la prétention d'être des esprits forts, mais qui se sont contentés d'être des esprits sages.

Ici, il me serait aisé de faire de nombreuses citations. Je n'en ferai que trois, pour ne pas m'exposer à être trop long, et parce que, d'ailleurs, leur autorité est assez grande pour contrebalancer celle que j'ai en vue de combattre.

Je me contenterai de donner l'opinion de La Bruyère, de Bacon et de Victor Hugo : trois hommes qu'il ne viendra à l'esprit de personne d'accuser de sottise crétulité ou de mysticisme.

La Bruyère, esprit net, pénétrant, analytique, calme et froid ; en un mot, l'auteur des *Caractères*.

F. Bacon, dont le nom seul impose le respect, l'auteur du nouvel *Organum*, celui qui partage avec

Descartes la gloire d'avoir brisé les fers dans lesquels la scolastique retenait l'esprit humain depuis tant de siècles, et de l'avoir remis, en reprenant la tradition socratique, dans les voies de la vraie philosophie et, par conséquent, de la vérité.

Victor Hugo, le grand poète, l'orateur, l'écrivain que chacun connaît et, qui a pour nous, sur les deux autres, l'avantage d'être encore de ce monde, et d'avoir étudié, ce n'est un secret pour personne, le phénomène auquel l'avait initié l'auteur de *Lady Tartufe*, de *la Joie fait peur* et de tant de chefs-d'œuvre, l'illustre et regrettée Mme Émile de Girardin.

Voici ce que dit La Bruyère dans le chapitre intitulé *De quelques usages* : « Que penser de la magie et du sortilège ? la théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, et qui approchent du visionnaire. Mais il y a des faits embarrassants, affirmés par des hommes graves qui les ont vus ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent : les admettre tous ou les nier tous paraît un égal inconvénient ; et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les *âmes crédules et les esprits forts*. » .

Maintenant, voici l'opinion de Bacon. Je la prends résumée par M. Cousin, dans sa 11^o leçon sur *l'Histoire de la philosophie au XVIIIe siècle*.

« Enfin, Bacon ne voulait pas même qu'on abandonnât entièrement la magie ; il espérait que sur ce chemin il n'était pas impossible de trouver des faits qui ne se trouvent pas ailleurs, faits obscurs, mais réels, dans lesquels il importe à la science de porter la lumière et l'analyse, au lieu de les abandonner aux extravagants qui les exagèrent et les falsifient. »

Arrivons à Victor Hugo. « La table tournante et parlante, dit-il, a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; *un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot*. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits que son droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse pas le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment ? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits.

Mission de la science : tout étudier et tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen ; nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Éluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. Le phénomène du trépied antique et de la table moderne a droit comme un autre à l'observation. La science psychique y gagnera sans nul doute. Ajoutons ceci, qu'abandonner les phénomènes à la crédulité, c'est faire une trahison à la raison humaine.

Du reste, on le voit, le phénomène, toujours rejeté et toujours reparaissant, n'est pas d'hier. »

Était-il possible de plaider en un plus magnifique langage la cause du vrai bon sens ?

Le Spiritisme est donc chose sérieuse.

Je passe à la seconde question.

Les études spirites ne font-elles pas courir à ceux qui s'y appliquent des dangers sérieux, et ne serait-il pas plus prudent de s'en abstenir ?

A la rigueur, on pourrait se contenter de donner comme réponse à une semblable question les citations que je viens de faire ; car elles la contiennent, au moins implicitement. Cependant entrons dans quelques développements,

Et d'abord, est-ce une raison suffisante pour s'abstenir de l'étude d'un phénomène, que les dangers que cette étude peut faire courir ? – Une semblable raison, je le reconnais, est excellente pour les égoïstes ; mais elle est sans valeur pour les âmes élevées.

On n'enfante que dans la douleur ; et il n'est peut-être pas une seule des grandes vérités dont se compose le patrimoine du genre humain, qui n'ait été payée par les souffrances du révélateur ou de ceux qui lui préparèrent laborieusement les voies. – Jetez un coup d'œil sur l'histoire de la plupart des sciences : interrogez la chimie, la physique, l'histoire naturelle, la géologie, l'astronomie, la philosophie la géographie, l'histoire elle-même, et elles seront unanimes à proclamer les dangers divers que les éléments ou les passions humaines ont fait courir à ceux qui se sont adonnés sérieusement à leur étude, et ne les ont cultivées que dans le seul et unique but de trouver la vérité et de la proclamer.

Oui, la science a ses martyrs comme la religion ; et ils méritent tous notre respect, notre amour et notre reconnaissance.

Sans doute, le phénomène spirite a ses dangers ; mais c'est une raison de plus pour celui qui se sent la force d'accomplir une semblable tâche, de l'étudier afin de pouvoir planter des poteaux sur la route et avertir le voyageur plus faible des périls qui le menacent.

Auguste Vacquerie, dans ses *Miettes de l'histoire*, raconte le séjour que Mme de Girardin fit chez Victor Hugo, à Jersey, vers la fin de l'été de 1853. Cette dame était alors dans un grand enthousiasme pour les tables parlantes, et elle le communiqua à ceux qui l'entouraient, par les résultats, qu'après beaucoup d'efforts infructueux elle finit par obtenir. Après son départ, Vacquerie, qui avait été très difficile à convaincre, s'en occupa journellement et avec passion. – « Mais, dit-il, neuf ans ont passé sur cela. J'interrompis, après quelques mois, ma conversation quotidienne (il parle de sa conversation avec les Esprits) à cause d'un ami dont la raison mal solide ne résista pas longtemps à ces souffles de l'inconnu. »

Notons bien ceci : *dont la raison mal solide !*

Cela signifie qu'ici, comme dans toute autre entreprise, il faut, avant de commencer, consulter ses forces, et ne pas se laisser emporter par un enthousiasme irréfléchi, une curiosité vaine ou une folle présomption.

Nous n'entrons pas tous dans la vie aux mêmes conditions ; la souveraine Sagesse qui nous y introduit ne nous impose qu'un labeur proportionné à nos forces ; nos fonctions sont indiquées par nos aptitudes, et nous ne sommes pas tous destinés à parcourir actuellement le même stade. Celui qui veut faire plus qu'il ne peut est aussi coupable que celui qui ne fait pas tout ce qu'il peut, car ni l'un ni l'autre ne font ce qu'ils doivent ; et si le châtement suit inévitablement la faute, ne nous en plaignons pas : il est juste et utile qu'il en soit ainsi.

Certes, je ne conseillerais pas à tout le monde de s'occuper de semblables études ! Il faut pour cela, dans certains cas, une énergie de volonté et une solidité de raison que tous les hommes n'ont pas ; et le motif qui fit cesser Vacquerie me porterait à détourner bien des gens de commencer.

Mais pourtant il est juste de dire qu'on a singulièrement exagéré les maux qu'ont produits ou que peuvent produire les pratiques spirites. La passion s'en est mêlée, et la passion gâte tout. La personne des spirites n'a pas même été respectée ; et il y a eu un moment où, à la honte de notre époque et de notre pays, on a reproduit contre eux presque toutes les accusations dont le monde païen poursuivait les premiers chrétiens. On est allé même jusqu'à invoquer la rigueur des lois, comme si c'était un crime pour des hommes de se livrer paisiblement, dans l'intérieur de leurs maisons, à des études dont les résultats leur paraissent devoir être utiles à l'humanité.

– Le Spiritisme, a-t-on dit, peuple nos hôpitaux de fous. – Mais la statistique, qui n'a de complaisance pour personne est venue donner à ces assertions passionnées un éclatant démenti.

La vérité est que le Spiritisme ne peut rendre fous que ceux qui portent déjà en eux un germe de

folie n'attendant qu'une occasion quelconque pour se développer.

Qui ne sait qu'on peut devenir fou à propos de tout et à propos de rien ? L'un le devient par amour, un autre par haine, un autre par ambition, un autre par cupidité.

A Pau, pendant un séjour que j'y fis, un domestique anglais le devint en lisant la Bible. Viendra-t-il à l'esprit de quelqu'un de prohiber la lecture de la Bible comme dangereuse et portant à la folie ?

Il y a à peine quelques années, nous avons tous lu dans les journaux ou entendu avec horreur et tristesse le récit d'un drame affreux dont les États-Unis d'Amérique furent le théâtre. Un père égorga ses enfants encore en bas âge et alla aussitôt se remettre entre les mains du magistrat. Il s'applaudissait d'une semblable action, parce que, disait-il, il était sûr d'avoir envoyé en paradis ses enfants encore innocents, tandis que, s'il les eût laissés vivre, le salut étant si difficile, ils étaient en grand danger d'aller après leur mort brûler éternellement en enfer.

Serait-il juste de faire peser sur la doctrine des peines éternelles la responsabilité de l'épouvantable folie de cet homme ?

On a accusé aussi le Spiritisme de pousser au suicide. Cette accusation est fautive de tous points. Non seulement le Spiritisme ne pousse pas au suicide, mais il en est le préservatif le plus efficace. Tous ceux qui ont lu les réponses faites par les suicidés évoqués connaissent la terrible situation dans laquelle se trouve l'Esprit assez insensé pour avoir brisé les liens qui l'attachaient au corps, avant l'heure marquée par la Providence.

Je crois en avoir assez dit pour montrer que, si, dans certains cas, les pratiques spiritiques peuvent présenter quelques dangers, elles subissent en cela la loi commune de toutes les choses de ce monde, qui sont bonnes ou mauvaises selon l'usage qu'on en sait faire.

J'arrive donc à la troisième question.

Les études spiritiques sont-elles utiles ?

Si, comme j'ai la confiance de pouvoir le démontrer, le phénomène prouve jusqu'à la dernière évidence l'existence de l'âme et sa survivance au corps, qui oserait nier l'utilité de semblables poursuites ?

« L'immortalité de l'âme, dit Pascal, est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

Et Voltaire, répondant à un matérialiste et soutenant la supériorité de la doctrine qui affirme l'âme et son immortalité sur la doctrine contraire : « Cette opinion, dit-il, n'a-t-elle pas un prodigieux avantage sur la vôtre ? La mienne est utile au genre humain, la vôtre est funeste ; elle peut, quoi que vous en disiez, encourager les Néron, les Alexandre VI et les Cartouche, la mienne peut les réprimer. »

– Mais, disent quelques-uns, qu'avons-nous besoin de vos guéridons et de vos médiums pour croire à l'immortalité de notre âme ? La religion ne nous enseigne-t-elle pas cette vérité ? – Sans doute la religion l'enseigne, et il y a même bien longtemps ; ce qui n'empêche pas que le nombre des matérialistes ne soit toujours bien grand. Il est des hommes qu'aucun raisonnement ne peut convaincre ; sur lesquels ni philosophie, ni religion, ni Socrate, ni Christ n'ont de prise. Et c'est pour ceux-là surtout que se produit le phénomène. – Eh bien, si Dieu, dans sa souveraine sagesse, a voulu leur ouvrir cette voie pour arriver à la vérité, ferez-vous un crime aux Spiritiques de s'efforcer de les y faire entrer, parce que vous aurez eu l'avantage d'arriver par une voie différente ? Leur ferez-vous un crime de *combattre les combats de Dieu*, selon la belle expression de l'abbé Marouzeau ?

Ah ! si vous saviez quels trésors de consolation le phénomène renferme pour certaines âmes

desséchées par le souffle des doctrines nihilistes, quelle bienfaisante lumière il fait pénétrer dans leurs ténèbres, vous ne parleriez pas ainsi.

Je cite un fait entre mille. C'est un extrait d'une lettre adressée à Allan Kardec, par un honorable habitant d'El-Afroun (Algérie), M. Pagès. – « Le Spiritisme a fait de moi un tout autre homme ; avant de le connaître, j'étais comme bien d'autres : je ne croyais à rien, et cependant je souffrais à l'idée qu'en mourant tout est fini pour nous. J'en éprouvais parfois un profond découragement, et je me demandais à quoi sert de faire le bien. Le Spiritisme m'a fait l'effet d'un rideau qui se lève pour nous montrer une décoration magnifique. Aujourd'hui je vois clair ; l'avenir n'est plus douteux, et j'en suis bien heureux ; vous dire le bonheur que j'en éprouve m'est, impossible ; il me semble que je suis comme un condamné à mort à qui on vient de dire qu'il ne mourra pas, et qu'il va quitter sa prison pour aller dans un beau pays vivre en liberté. N'est-ce pas, cher Monsieur, que c'est l'effet que cela doit faire ? Le courage m'est revenu avec la certitude de vivre toujours, parce que j'ai compris que ce que nous acquérons en bien n'est pas en pure perte ; j'ai compris l'utilité de faire le bien ; j'ai compris la fraternité et la solidarité qui relie tous les hommes. Sous l'empire de cette pensée, je me suis efforcé de m'améliorer. Oui, je puis vous le dire sans vanité, je me suis corrigé de bien des défauts, quoiqu'il m'en reste encore beaucoup. Je sens maintenant que je mourrai tranquille, parce que je sais que je ne ferai que changer un mauvais habit qui me gêne, contre un neuf dans lequel je serai plus à mon aise, »

Oui, l'étude des faits spirites est éminemment utile ; elle est même obligatoire pour les hommes sérieux ; car ces faits pourraient entraîner des conséquences fâcheuses si, négligeant le conseil de Bacon, on les abandonnait aux extravagants qui les exagèrent et les falsifient.

Avons-nous le droit de nous former par nous-mêmes une opinion sur le spiritisme ?

Il ne me reste plus qu'à examiner si nous avons le droit de nous former par nous-mêmes une opinion sur le phénomène spirite, ou si notre devoir est d'attendre qu'une autorité quelconque nous fournisse cette opinion toute faite pour que nous l'acceptions aveuglément.

A première vue, cette recherche pourra paraître oiseuse à quelques-uns de mes lecteurs, parce que nous sommes en 1868 ; mais s'ils veulent bien un instant y réfléchir, ils verront qu'elle est indispensable, par cette raison que ce droit, on nous le conteste, et que tout le monde n'est pas libre penseur.

D'un côté, les ministres des religions révélées nous disent, : – Ces phénomènes sont d'une nature telle qu'ils soulèvent les redoutables problèmes de l'état des âmes après la mort, des peines et des récompenses futures, de la justice de Dieu et de sa providence.

Nous sommes ici sur le terrain de la foi ; votre raison impuissante doit s'incliner ; à la révélation seule, il appartient de donner la solution désirée ; et comme nous sommes les seuls dépositaires de la révélation et ses légitimes interprètes, c'est notre décision que vous devez attendre en silence.

De l'autre, les représentants de la science élèvent des prétentions, non moins absolues. A les entendre, tout homme qui n'a pas pris ses degrés, qui n'est pas muni d'un diplôme, qui n'a pas passé sa vie à feuilleter les livres, et qui surtout ne fait pas partie d'une commission nommée solennellement *ad hoc*, est incapable de discerner le vrai du faux dans ces phénomènes, et son devoir est d'attendre, pour se prononcer, la décision des corps savants.

Mais la raison ne peut pas être complètement convaincue par ces arguments divers. Elle proteste faiblement, obscurément chez quelques-uns, et alors même qu'elle se rend, elle ne le fait pas sans gémir. Chez d'autres, au contraire, c'est avec fermeté qu'elle revendique ses droits.

C'est donc un conflit de juridiction qui se présente à nous ; et nous avons à trouver le tribunal compétent pour juger la cause du Spiritisme.

Dieu me préserve de me servir d'aucune expression qui puisse affliger un homme, quel qu'il soit, et le blesser dans sa foi. Je professe pour toutes les religions un profond respect, parce que je suis profondément convaincu qu'à l'origine de chacune d'elles il y a eu un grand Esprit, missionnaire de Dieu sur la terre, pour apporter à une race d'hommes la révélation qui lui convenait alors. Car, si Dieu, selon la belle parole de l'Écriture, *mesure le vent à la laine de l'agneau*, il mesure aussi la révélation à l'intelligence des peuples ; et dès lors, il n'y a rien d'étonnant que les religions soient diverses, ni qu'elles se succèdent l'une à l'autre. Un seul fait prouvera jusqu'à la dernière évidence la vérité de mon assertion. La Bible avait dit : – *Œil pour œil, dent pour dent* ; – mais quand la race à laquelle Moïse avait été envoyé eut grandi dans son intelligence et que son cœur ne fut plus aussi endurci, le Christ apparut et dit : – *Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous font du mal*.

La révélation est donc progressive, parce que l'homme est progressif, et qu'elle ne peut produire de fruits sérieux et durables que tout autant qu'elle est comprise et que la raison y adhère.

Et non seulement les diverses races diffèrent entre elles par le degré de développement de leur raison, mais dans la même race la raison se présente avec deux caractères très différents chez les uns, elle est, intuitive, synthétique ; chez les autres, elle est réfléchie, analytique. De là deux espèces d'hommes : les hommes d'enthousiasme, de foi, qui composent la masse des adhérents aux divers cultes ; et les hommes de réflexion, d'analyse, qui s'enrôlent de préférence sous les bannières de la philosophie. Les premiers ont l'avantage de marcher plus vite, les seconds vont d'un pas plus assuré. Ce qui importe, c'est qu'ils arrivent tous.

Nous sommes ainsi faits, et il faut nous accepter tels que nous sommes, puisque nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. Vouloir forcer tous les hommes à puiser leur règle de conduite exclusivement dans la philosophie ou bien dans la religion, ce serait également vouloir mettre notre raison bornée au-dessus de la raison divine.

Mais, dans l'un et dans l'autre cas, c'est toujours, en définitive, la raison qui décide. Toute foi qui ne reposerait pas sur elle serait comme un édifice bâti sur le sable : le premier vent de contradiction qui viendrait à souffler l'emporterait aisément.

Et dans tout ceci, je n'ai pas la moindre intention de prouver la supériorité de la raison sur la foi, car je prouverais contre mes convictions. Je veux seulement montrer que la foi doit, non se subordonner à la raison, mais s'abaisser jusqu'à elle pour s'en faire accepter.

Écoutez plutôt, à ce sujet, un homme qu'on n'accusera pas d'être un ennemi de la foi, saint Augustin : « Le Christ, dit-il, comme un instituteur, nous a enseigné certaines choses, mais, comme un instituteur, il en est certaines autres qu'il n'a pas dû nous enseigner. Un bon maître connaît ce qu'il doit dire, et connaît ce qu'il doit taire. Nous en déduisons qu'il ne faut pas enseigner certaines choses à ceux qui ne peuvent pas les comprendre. Aussi le Christ a-t-il dit à ses apôtres : « *J'ai encore de nombreuses vérités à vous révéler, mais vous n'êtes pas mûrs pour les comprendre quant à présent.* »

Qu'étaient ces vérités que le Christ ne jugeait pas à propos de dire à ceux-là mêmes qu'il avait choisis ? sinon des vérités d'un ordre encore plus élevé que celles qu'il leur déclarait ? Et il ne le faisait pas de peur de les scandaliser et de manquer ainsi le but qu'il s'était proposé en s'incarnant parmi nous. Les temps n'étaient pas venus ; et la vérité est comme la lumière : quand elle est trop vive, elle aveugle et irrite au lieu d'éclairer.

La Genèse elle-même nous offre, dès son début, un argument victorieux en faveur de la thèse que nous soutenons. – Les livres saints ne contiennent la vérité que pour ceux qui savent l'y voir ; pour les autres, ils ne sont qu'un amas de récits puérile de fables absurdes et même odieuses, parce qu'ils ne veulent pas comprendre que ces livres ont été faits pour des peuples encore enfants, et que l'histoire, avec ses formes sévères, ne peut convenir qu'aux peuples arrivés à l'âge

de la virilité. – Ne nous arrêtons donc pas à la surface, pénétrons au fond ; n'imitons pas les Juifs du temps du Christ : ne soyons pas les hommes de la lettre qui tue, mais de l'esprit *qui vivifie* ; brisons l'os si nous voulons pouvoir nous nourrir de la *substantifique mouette*.

Qu'est-ce, en effet, que ce fruit défendu que mangent nos premiers parents, et cette chute qui m'a tout l'air d'une ascension, après laquelle, comme le leur avait prédit le serpent, et comme le confirmera Dieu lui-même, ils sont devenus semblables à des dieux ? « Voilà, dit le Seigneur Dieu, Adam devenu comme *l'un de nous*, sachant le bien et le mal. » (Genèse, ch. III, v. 22.)

Avant le péché, ils n'étaient pas dans l'état d'innocence, comme on a coutume de le dire ; car, pour être innocent, il faut pouvoir être coupable ; ils étaient encore dans l'état de bestialité, ils appartenaient entièrement au règne animal ou brutal, si l'on veut, d'où l'espèce humaine, dans le récit de la Genèse, semble sortir par une progression logique ; et le paradis terrestre, ce lieu de délices, n'était après tout qu'un bercail.

La première révolte, c'est la rupture de la barrière qui retenait l'homme parqué pêle-mêle avec les autres animaux ; c'est la première affirmation de la personnalité indépendante ; le premier pas fait sur le terrain de la liberté morale ; le premier éveil de la conscience ; la première lueur de la raison ! – Et il était naturel qu'il en fût ainsi : ce n'est guère que par l'erreur que l'on débute.

Aussi, voyez comme la colère de Dieu est plutôt feinte que réelle, et quelle bonté de père se cache sous la grosse voix de ce juge irrité ! Son premier soin est de leur faire des habits de peaux pour les mettre à couvert des injures du temps, et il les condamne... à quoi ?... à ce qui seul constitue le vrai bonheur de la vie, parce qu'il en fait la dignité..., au travail !

Le royaume des cieux, dit l'Évangile, veut être emporté de force ; Dieu veut qu'on lutte contre lui ; le seul hommage qui lui plaise est celui d'une raison convaincue, et Jacob ne reçut le nom d'Israël que lorsqu'il eut terrassé l'ange !

Mais le triomphe ne sera pas facile ! La raison humaine, blessée à sa naissance par l'éclat éblouissant de la raison divine, s'obstinera à ne voir en Dieu qu'un ennemi, qu'un tyran jaloux de sa prérogative, et ne se courbera devant lui que vaincue par la terreur.

– « Empêchons donc maintenant, continue le Seigneur Dieu, qu'il ne porte la main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit, et que, mangeant de ce fruit, il ne vive éternellement. » (Genèse, ch. III, v. 22.)

Enfin, après de longs siècles, Dieu, jugeant le moment venu, descend lui-même sur la terre dans la personne de son Verbe, qui apporte à l'homme, au prix de son propre sang, le pacte de la réconciliation.

Dante, le grand poète catholique, l'homme de la puissante intuition, avait bien pressenti cette progression à la fois libre et nécessaire de l'esprit humain dans la moralité. Aussi son voyage d'outre-monde, qui commence par l'Enfer, se poursuit-il par le Purgatoire, pour se terminer au Paradis. Mais ce que son œuvre offre peut-être de plus remarquable, et ce que je n'ai jamais lu sans en être vivement frappé, c'est ce qu'il dit de l'état de ceux qu'il appelle :

l'anime triste di coloro,

Che visser senza infamia, e senza lodo.

(Les âmes méprisables de ceux qui vécurent sans faire ni le bien ni le mal.

Ils sont parqués dans un lieu à part, avant l'entrée de l'Enfer dont ils ne sont pas dignes.)

Caccianli i Ciel, per non essor men belli.

(Les cieux, lui dit Virgile, les repoussent pour ne pas en être moins beaux.)

Nè lo profondo interno gli riceve,
C' alcuna gloria i rei avrebber d'elli.

(Et le profond enfer ne les reçoit pas, parce que les coupables ne tireraient d'eux aucune gloire.)

Misericordia e Giustizia gli sdegna.

Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.

(La Miséricorde et la Justice, poursuit son guide, les dédaignent également. Ne nous occupons pas d'eux, mais regarde et passe.)

Les grands artistes, on l'a dit, mettent souvent dans leur œuvre des choses dont ils n'ont pas une conscience bien nette, mais dont ils sentent follement, quoique confusément, la vérité.

Dante, en ne jugeant dignes ni de miséricorde ni de justice les Esprits dont nous parlons, n'a-t-il pas clairement indiqué l'état de l'âme qui n'est pas encore née à la vie morale, et qui, par conséquent, est incapable de bien et de mal ; et, en les plaçant immédiatement avant l'entrée de l'enfer, ne fait-il pas voir que l'ignorance doit nécessairement passer par l'erreur pour arriver à la vérité ?

Oui, Dante, dans son grand poème, n'est autre chose que le symbole de l'âme humaine qui commence son voyage dans les plus profondes ténèbres, le poursuit dans le clair-obscur, pour ne le terminer qu'au sein de la lumière absolue.

Certes je ne prétends pas qu'il ait voulu formellement exprimer toutes ces choses ; Dante, quoi qu'en puissent dire ses aveugles admirateurs, était un grand poète, mais non un philosophe ; et le poète est une lyre que l'inspiration fait vibrer !

L'homme n'est donc réellement homme et il ne mérite ce nom que lorsque, à un degré quelconque, il affirme sa personnalité et fait usage de sa raison.

Que l'on nous répète donc tant qu'on le voudra que notre raison est faible, incertaine, sujette à errer, et nous ne trouverons rien à répondre ; parce que tout cela revient à dire ce que nous savons depuis longtemps : que nous sommes des êtres perfectibles. Mais que l'on ne conclue pas de là que nous devons considérer la raison comme notre plus dangereux ennemi, le seul obstacle à notre salut, et nous empresser d'en faire abdication ; parce que nous répondrions que telle qu'elle est, cette raison tant honnie est encore le côté le plus élevé de notre nature, ce qui nous distingue du reste de la création et nous en constitue les rois. – Faudrait-il nous crever les yeux parce qu'ils nous trompent quelquefois ?

Je ne voudrais pas m'exposer à fatiguer le lecteur par des lieux communs ; il est des choses qui sont devenues banales à force d'être vraies, mais qu'on ne peut pas tout à fait négliger quand on traite un sujet comme le mien. Je me contenterai donc de les indiquer en passant.

N'est-il pas vrai que ceux-là mêmes qui se posent comme les adversaires de la raison, qui se croient de la meilleure foi du monde ses plus irréconciliables ennemis, en un mot, les champions de la foi aveugle, du *credo quia absurdum*, se donnent chaque jour à eux-mêmes le plus éclatant démenti ? – Que sont, en effet, ces démonstrations que s'efforcent de nous donner de la vérité de la foi qu'ils proclament, les représentants des divers cultes ? sinon l'aveu, au moins implicite, de la nécessité pour une foi quelconque de se faire accepter par la raison, et, par suite, la reconnaissance du droit et du devoir pour l'homme de repousser celle que sa raison désavoue. Et il faut bien que cela soit, car autrement l'homme devrait rester toute sa vie perché dans la foi où il serait né, comme une brebis dans son bercail et, si nos pères avaient agi ainsi, aucun de nous n'aurait l'inappréciable avantage d'être né chrétien.

Ne dirait-on pas, à entendre ces dangereux amis de la foi, qu'il ne peut y avoir entre elle et la

raison aucune espèce d'accord ? qu'elles sont incompatibles de leur nature ? Et n'est-ce pas le cas de dire avec notre grand fabuliste : « *Mieux vaudrait un sage ennemi ?* »

Car, si, comme ils le disent, la raison ne peut que nous égarer ; il en résulte, comme conséquence forcée, que toute foi acceptée par la raison doit immédiatement être rejetée comme fautive et dangereuse.

Dernière contradiction et la plus frappante de toutes ! A quelle faculté dans l'homme s'adressent les ennemis de la raison pour en faire le procès, si ce n'est à la raison elle-même ? – Car aucun d'eux, je suppose, ne se hasarderait à développer ses arguments devant des êtres dépourvus de raison, et, par conséquent, incapables de les comprendre.

C'est donc toujours à cette pauvre raison qu'il faut en revenir : on peut la mépriser, mais on ne saurait s'en passer.

Pourtant, ce ne sont pas de tels sentiments qu'elle a inspirés aux esprits vraiment grands, à quelque classe de la société qu'ils aient appartenu, J'ai bien peu lu, mais enfin j'ai lu un admirable passage de Fénelon, que l'on cite dans les traités de philosophie, et je doute que jamais aucun philosophe ait écrit un éloge plus pompeux et plus vrai de la raison humaine. Le grand archevêque nous y montre Dieu comme le soleil des intelligences, et la raison comme l'œil intérieur au moyen duquel nous pouvons le contempler et entrer en communication directe avec lui.

Il y a donc, d'après Fénelon, un soleil moral, comme il y a un soleil matériel ; et de même que pour jouir de la lumière du soleil matériel il nous faut nécessairement l'œil du corps, de même pour pouvoir profiter de la lumière du soleil moral il nous faut non moins nécessairement l'œil de l'âme, la raison.

Si donc les livres sacrés contiennent, comme je le crois, des lumières capables de jeter un grand jour sur le phénomène spirite, ce n'est qu'à la condition que la raison saura les y découvrir et en faire usage ; et ainsi elle demeure jusqu'à présent le seul juge compétent.

Voyons si elle triomphera également des prétentions exclusives de la science.

Je ne crois pas avoir besoin de protester encore de mon respect pour la science, comme je l'ai fait pour la religion. Elles ne sont en cause ni l'une ni l'autre, et nous n'avons affaire qu'à ceux qui se hâtent trop peut-être de s'en proclamer les seuls légitimes représentants.

La question est simple. Elle se réduit à ceci : – Le phénomène Spirite est-il tel qu'il faille de toute nécessité avoir une spécialité quelconque pour être apte à en constater la réalité ? – Un enfant pourrait répondre.

Supposons, en effet, qu'une chaise, une table ou tout autre objet matériel se mette tout à coup en mouvement, qu'il quitte même le sol et se soutienne dans l'espace, sans aucun point d'appui visible. Sera-t-il nécessaire d'avoir étudié les mathématiques, la chimie, la physique, la médecine pour constater un tel fait ? et n'y a-t-il au monde qu'un Institut assemblé capable de prendre les précautions convenables pour ne pas être la dupe d'une mystification ou d'une illusion ?

Allons plus loin. Si cet objet matériel dont nous venons de parler exécute des mouvements d'une nature telle qu'ils indiquent une volonté intelligente ; si, voulant entrer en communication avec cette intelligence que vous supposez être la cause de ces mouvements, vous convenez de signes, de coups frappés, par exemple, et qu'au moyen de ces coups frappés une conversation s'engage réellement, ne serez-vous pas en droit d'affirmer que ces mouvements sont effectivement produits par un être intelligent, présent quoique invisible ? – Et que penserez-vous d'un homme qui, sans avoir examiné le fait, le niera et vous déclarera halluciné, en se targuant d'une science qui n'a que faire ici, car vous en savez plus que lui sur ce point, puisque vous avez vu et qu'il n'a pas vu ? – Le dernier des pâtres de la montagne, s'il est doué d'une raison saine et qu'il ne soit pas sous l'influence d'une maladie, n'a-t-il pas plus le droit d'affirmer un fait dont il a été témoin que le

plus grand des savants n'a le droit de le nier s'il ne l'a pas vu ?

Et pourtant c'est ce que beaucoup de savants font tous les jours. Parce qu'en réalité un savant est généralement moins apte à accueillir une vérité nouvelle que ne l'est un autre homme.

Les savants ont aussi leurs préjugés ; et il est, très difficile, à moins que l'on ne soit à la fois savant et homme de génie, de se soumettre à faire table rase, selon le sage précepte de Bacon. Quand les idées ont pris une direction, qu'on s'est accoutumé à considérer les choses d'une certaine façon, surtout quand on s'est fait un nom en soutenant certaines doctrines, il faut un effort dont bien peu de gens sont capables pour se déterminer à étudier, sans parti pris, des faits qui viennent donner un démenti aux croyances et aux affirmations de toute une vie. – Quand on a un riche mobilier, on se décide difficilement à le jeter par la fenêtre. – Aussi l'histoire ne nous montre-t-elle peut-être pas une seule grande vérité qui n'ait provoqué à sa première apparition dans le monde l'opposition violente des académies.

Les savants ne consentent généralement pas à étudier le phénomène spirite ; ils se contentent de le combattre, parce que, *a priori* ils l'ont déclaré impossible ; comme si, Dieu leur ayant révélé tous ses secrets, la nature n'avait plus pour eux de voiles. Ou s'ils condescendent à le faire, ce n'est qu'à des conditions ridicules à force d'être impossibles. Ils lui imposent tout un programme : ils veulent fixer eux-mêmes l'heure, le lieu, le mode et la durée de sa production. Ce n'est visiblement pas le fait et la loi qui le gouverne qui sont l'objet de leur étude ; ce qu'ils cherchent, c'est la glorification de leurs propres théories. De tels hommes ne posséderont jamais la vérité : – Le royaume des cieux, dit l'Évangile, n'appartient qu'aux humbles.

Du reste, alors même que tout ce qu'ils exigent leur serait accordé, on n'en serait guère plus avancé. Si le phénomène se produisait devant un institut assemblé, en se pliant aux caprices divers de tous ses membres, et que, par extraordinaire, ils se rendissent tous à l'évidence, les savants qui n'auraient pas assisté à la séance ne tiendraient aucun compte de la décision de leurs collègues. Ils ont pour s'en dispenser un argument tout prêt : – L'hallucination, disent-ils, est quelquefois collective, et nul n'en est exempt, excepté, bien entendu, celui qui la constate chez les autres.

Il est d'ailleurs des gens qu'il faut renoncer à convaincre, parce qu'ils ne veulent pas ou ne peuvent pas être convaincus.

Cette vérité est admirablement démontrée dans un article pétillant d'esprit et, ce qui vaut mieux encore, plein de bon sens, qu'Alphonse Karr a publié dans un journal illustré.

L'auteur y raconte d'abord une séance de table tournante, à laquelle il a assisté, à Paris, chez le grand artiste Gudin. Pour lui, l'expérience a parfaitement réussi, et il est impossible que l'adresse ou la fourberie ait pu y avoir part. Aussi plaisante-t-il très agréablement le savant M. Babinet ¹⁰

¹⁰ Au moment de livrer notre manuscrit à l'imprimeur, un ami nous remet le n°16 d'un journal de Paris, – *le Progrès spiritualiste*, – et nous sommes heureux d'y trouver la preuve qu'on aurait tort de compter le savant M. Babinet au nombre de ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas être convaincus. « Grande nouvelle au palais Mazarin, dit le Dr Feytaud, cité par ce journal. – M. Babinet, le persécuteur des tables tournantes, comme saint Paul, a été renversé sur le chemin de Damas. M. Babinet a vu et touché une table qui, après s'être inclinée à son aspect, a quitté le sol à son commandement, et a percuté l'air : *Le premier pas se fait sans qu'on y pense*, que l'illustre savant avait mentalement demandé. M. Babinet nous a personnellement certifié ces faits... » Le même journal porte la lettre suivante, adressée à M. le Dr Feytaud, rue Rambuteau, 30, dans les premiers jours de septembre 1867 : « Monsieur FEYTAUD, Je voudrais bien avoir avec vous une conférence sur les moyens à prendre pour produire devant le public, qui m'est très sympathique, et sur lequel je crois avoir quelque autorité, les incroyables phénomènes dont j'ai été témoin, et dont votre visite m'a persuadé que nous pourrions démontrer la réalité. Réponse au plus tôt, je vous prie. Marquez-moi une heure, je serai chez moi. Je suis décidé à marcher en avant. Votre dévoué serviteur. BABINET. »

sur les explications quelque peu ridicules qu'il s'est cru en devoir de donner de ce fait, au lieu de dire tout simplement, comme lui, Alphonse Karr : *Je ne sais pas.*

Il parle ensuite d'une visite faite à un somnambule célèbre, en compagnie d'un membre de l'Académie de médecine, le Dr Fourcault.

Le docteur sort un peu surpris de ce qu'il a vu, mais dit que *cela ne prouve rien*. Il lui faut la *certitude mathématique*.

« Huit jours après, le docteur vint me chercher.

– J'ai mon affaire, me dit-il. – Voici ma clef dans ma poche, j'ai donné congé à ma servante. Après son départ, j'ai fait chez moi quelque chose que je ne vous dirai pas. – Si le somnambule voit ce que j'ai fait chez moi, je serai convaincu que l'on peut voir à distance et sans le secours des yeux.

– Vous êtes persuadé que votre expérience a pour vous tous les éléments de la preuve ?

– Oui.

Nous partons, nous arrivons. Le docteur dit au somnambule endormi « Allez chez moi, et dites ce que vous voyez dans la chambre. »

Bref, le somnambule devine le quartier, la rue, le numéro, l'étage du logement du docteur, et lui décrit, dans le plus minutieux détail, non seulement toutes les pièces composant son mobilier, mais encore les changements absurdes qu'il a opérés dans leur arrangement.

Je regardai le docteur, il était disparu. – Je me demandai si c'était par le résultat du magnétisme. – Le lendemain, je le rencontrai dans la rue.

– Eh bien ! lui dis-je, ce que nous a dit le somnambule était-il vrai ?

– Oui, mais qu'est-ce que ça prouve ?

Et le docteur de donner de la chose des explications encore plus absurdes que celles de M. Babinet pour les tables tournantes.

Je suppose qu'à ce moment le Dr Fourcault me regarda pour voir l'effet de son argumentation ; mais il lui arriva à mon égard ce qui m'était arrivé au sien chez le somnambule. Il ne me trouva pas, j'avais disparu. »

Il n'y a, en effet, quand on rencontre de tels hommes, qu'à faire comme Alphonse Karr : disparaître.

La raison est donc la seule autorité compétente pour connaître de l'affaire qui nous occupe, et c'est devant son tribunal, qui siège en chacun de nous, que nous la porterons pour être jugée.

Que doit-on entendre par les mots Spiritisme, Spirite ?

Si je consulte Allan Kardec, qui les a introduits dans notre langue, il me répond – que le mot Spiritisme, pris dans sa signification la plus restreinte, la plus rigoureuse, exprime le fait de la communication du monde invisible avec le monde visible, des Esprits avec les hommes, et que le Spirite est celui qui croit à la réalité de ce fait.

Tous les sectateurs des diverses religions révélées qui se partagent l'humanité sont donc spirites, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent.

Combien ne voyons-nous pas parmi nous de catholiques se proclamer hautement spirites, sans entendre pour cela sortir de leur communion ?

Le Spiritisme n'est donc pas ce monstre que quelques-uns s'imaginent, et la plupart de ceux qui le combattent sont spirites sans le savoir.

Mais si l'on peut être spirite sans cesser d'appartenir à une religion positive, on peut l'être aussi sans faire profession d'aucune.

Il y a des spirites rationalistes, libres penseurs, philosophes. Mais les rationalistes, les libres penseurs, les philosophes existaient avant qu'on parlât du Spiritisme, et ce n'est certes pas lui qui les a inventés.

Ces derniers, en étudiant le phénomène spirite, y ont trouvé, les uns la croyance à l'immortalité de leur âme, qu'ils ne possédaient pas jusque-là ; les autres, la confirmation de leur foi spiritualiste ; tous, des notions plus ou moins claires sur l'état des âmes après la mort et sur la manière dont Dieu gouverne le monde.

Il y a donc des doctrines spirites, une philosophie spirite, une morale spirite, comme il y a diverses religions et diverses philosophies.

Je me propose de traiter plus tard des doctrines spirites que M. Bonnamy, juge d'instruction à Villeneuve-sur-Lot, et auteur d'un récent ouvrage ayant pour titre : *la Raison du Spiritisme*, dans une lettre adressée à Allan Kardec, déclare être la base *la plus sûre, la plus ferme de l'ordre social*, et, que l'abbé Lecanu, dans son *Histoire de Satan*, apprécie en ces termes : « En suivant les maximes du *livre des Esprits* d'Allan Kardec, il y a de quoi devenir un saint sur la terre. »

Pour le moment, je ne m'occuperai que du phénomène en lui-même.

C'est vers 1848 qu'on a commencé à en parler en Amérique, et, vers 1852 qu'il a attiré l'attention du public français.

Il fut d'abord connu sous le nom de phénomène des tables tournantes et parlantes. N'était-ce pas une table qui, se soulevant au contact involontaire des demoiselles Fox, dans les États-Unis, avait servi de point de départ au mouvement spirite ?

Il n'est pas aujourd'hui de personne un peu éclairée qui ne sache que la table n'est rien, absolument rien qu'un instrument. On peut la remplacer et on la remplace effectivement par tout autre objet, plus commode, le crayon, par exemple. Cela dépend de l'aptitude du *médium*.

On entend par *médium* une personne douée de certaines qualités physiques qui permettent aux Esprits de se servir d'elle comme d'un moyen pour se manifester.

La médiumnité est spontanée ou provoquée et se développe généralement par l'exercice. Il paraît que nous en portons tous quelque germe. Mais le nombre des bons *médiums* est assez limité.

Cette faculté affecte, du reste, des caractères très divers, qu'il n'entre pas dans mon plan de décrire. Ceux qui seraient curieux de les connaître n'ont qu'à lire le *Livre des Médiums* d'Allan Kardec ; c'est, un traité *ex professo* sur la matière. – Je ne dois ici examiner ce phénomène qu'à un point de vue général.

Ceux qui le combattent sont de trois sortes :

Les premiers le nient *a priori*, comme contraire à la raison. Ils le déclarent impossible et se dispensent ainsi de l'étudier ;

Les seconds en contestent seulement la réalité ;

Les troisièmes enfin, spirites sans le vouloir, prétendent qu'il est l'œuvre exclusive de l'Esprit du mal, du Démon.

Nous allons examiner successivement ces trois opinions.

Le phénomène est-il possible ?

« Celui qui en dehors des mathématiques pures prononce le mot impossible manque de prudence. »

Ces paroles sont de l'illustre F. Arago. D'après lui, le phénomène spirite serait donc possible, car il ne rentre évidemment pas dans le domaine des mathématiques pures. Et, en effet, que faut-il pour qu'il le soit ? – Que la croyance en un monde des intelligences ne répugne pas invinciblement à la raison ; qu'elle puisse admettre, au moins comme possibles, l'existence de Dieu et, l'immortalité de l'âme.

Or, s'il y a des matérialistes, il y a aussi des spiritualistes, et en nombre au moins aussi grand. Et je fais en parlant ainsi une bien grande concession. Si parmi les matérialistes on compte des hommes éminents, on en compte certes un bien plus grand nombre parmi les spiritualistes ; et les plus beaux génies dont s'honore l'humanité ont cru en Dieu, en l'immortalité de l'âme, en un monde invisible. Newton y a cru ; Pascal y a cru ; Leibniz, Descartes, Bacon, Galilée, Dante, Marc-Aurèle, Platon, Socrate y ont cru. – Voltaire n'a-t-il pas dit : « Il est si naturel de croire un Dieu unique, de l'adorer, et de sentir au fond de son cœur qu'il faut être juste, que, quand les princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. » – Et dans le discours d'un théiste « Je confesse que je ne vois nulle impossibilité dans l'existence de plusieurs êtres prodigieusement supérieurs à nous, lesquels auraient chacun l'intendance d'un globe céleste. » – Enfin, dans sa réponse à l'auteur du *Système de la nature* il dit : « La philosophie, selon vous, ne fournit aucune preuve d'un bonheur à venir, non, mais vous n'avez aucune démonstration du contraire. Il se peut qu'il y ait, en nous une monade indestructible qui sente et qui pense, sans que nous sachions le moins du monde comment cette monade est faite. La raison ne s'oppose point absolument à cette idée, quoique la raison seule ne la prouve pas. »

Il n'est donc pas bien déraisonnable d'admettre Dieu, l'immortalité de l'âme, et même des Esprits se hiérarchisant entre nous et Dieu et gouvernant le monde sous l'œil de sa providence.

On pourrait même dire, sans trop de témérité, que le monde s'explique mieux ainsi qu'avec la seule matière. Les difficultés, on en conviendra, sont bien moins grandes.

Comment comprendre, en effet, que des atomes insensibles, par le jeu de hasard de leurs combinaisons, arrivent à produire cette œuvre admirable où tout est calcul, harmonie, mesure ; qui étonne et confond nos plus grandes intelligences ? – Comment comprendre surtout, avec un pareil système, la production de l'intelligence elle-même ?

C'est encore à Voltaire que j'aurai recours. Il dit à l'article *Dieu de son Dictionnaire philosophique* : « L'auteur prétend que la matière aveugle et sans choix produit des animaux intelligents. Produire sans intelligence des êtres qui en ont ! cela est-il concevable ? Ce système est-il appuyé sur la moindre vraisemblance ? »

Mais la grande objection des matérialistes, c'est l'invisibilité de l'Esprit, l'impossibilité de le saisir, même à l'aide de nos instruments les plus perfectionnés ! – Ils ne veulent admettre que ce qu'on peut voir, toucher, saisir. Un anatomiste dissèque un cadavre ; il énumère en détail et montre toutes les parties qui composaient l'être vivant. Une seule lui échappe : le principe pensant. C'est pourquoi il le nie. Ce raisonnement est pitoyable. Il revient à dire qu'il n'y a de réellement existant que ce qui tombe sous nos sens ou sous nos instruments. Mais qui a jamais vu l'atome, l'élément constituant des corps ? – Pourtant les matérialistes l'admettent, puisque c'est sur lui que doit nécessairement reposer tout l'édifice de leurs raisonnements. Et ils l'admettent parce que la raison, ce sens des choses invisibles, le leur montre clairement Et la raison ne nous trompe pas plus que les autres sens ; au contraire, elle nous sert dans bien des cas à en redresser les erreurs.

L'existence de l'Esprit est donc très probable, pour ne pas dire très certaine. – Mais s'il est possible que les Esprits existent, que les âmes survivent aux corps, qu'y a-t-il de si absurde à considérer comme possible leur communication avec nous, par l'ensemble des moyens qui constituent le phénomène spirite ? J'ai beau chercher, je ne trouve qu'une raison : l'impossibilité de comprendre l'action d'un Esprit sur un corps. – Mais l'impossibilité de comprendre une chose n'est pas une raison suffisante pour en nier l'existence. – Est-ce que je comprends comment ma volonté remue mon bras ? – Cependant le fait a lieu. – Je ne comprends pas davantage comment les corps existent ; comment leurs diverses parties sont liées entre elles. L'explication que m'en donne la science n'en est pas une : c'est la vertu dormitive de l'opium. – Les Spiritistes disent que

notre âme est immédiatement revêtue d'un corps fluïdique qui ne la quitte jamais, et que ce corps lui sert d'intermédiaire pour agir sur nos organes, pendant la vie actuelle.

Cette opinion n'est pas nouvelle. Elle a été soutenue, à presque toutes les époques, par des hommes très éminents, et les faits la confirment. – Ce serait en se servant de ce corps fluïdique ou périsprit que les Esprits, comme ils l'ont déclaré, pourraient agir sur la matière.

Quoi qu'il en soit du moyen employé, s'il est possible qu'un Esprit engagé dans un corps agisse sur ce corps, il n'est pas absolument impossible que l'Esprit dans d'autres conditions agisse sur la matière. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le fait est extraordinaire ; mais aussi c'est parmi les faits extraordinaires que les phénomènes spirites sont rangés.

Le phénomène est donc possible :

1° Parce que rien ne s'oppose à l'existence de l'Esprit ;

2° Parce que rien ne s'oppose non plus à ce qu'un Esprit débarrassé de tout corps visible puisse agir sur la matière.

Mais le phénomène est-il réel ?

Deux voies nous sont ouvertes pour arriver à la vérité : l'expérience directe et le témoignage des hommes. Quand on peut suivre l'une et l'autre, c'est un avantage qu'on fait bien de ne pas négliger ; mais chacune d'elles en particulier peut nous conduire sûrement au but, pourvu que nous sachions la suivre, et surtout pourvu que nous nous mettions en route avec le désir sincère d'arriver.

Il est assez de mode aujourd'hui d'accorder peu de valeur au témoignage, et pourtant, dans beaucoup de cas, cette voie est infiniment plus sûre que l'autre.

Je veux, par exemple, connaître la nature des substances qui entrent dans un composé chimique et leurs proportions respectives. Si je fais moi-même l'expérience, il y a tout à parier que je me tromperai, puisque je ne suis pas chimiste. Mais si je m'adresse à un chimiste habile et honnête, il est excessivement probable que le résultat de son expérience sera la vérité. – Si je ne m'en tiens pas là ; que j'en consulte un second, un troisième, un quatrième, et que tous concordent parfaitement ; à moins que je ne sois fou, j'aurai acquis une certitude complète. Et, dans ce cas, je ne m'en serai pas rapporté aveuglément au témoignage d'autrui : j'aurai obéi aux prescriptions de ma raison.

Mais, dit-on, il est des cas où le témoignage humain ne saurait être admis. – Pour mon compte, je n'en connais qu'un : celui où l'on se croit seul capable de juger ; et ce cas est un cas de folie orgueilleuse. – Et la folie est encore plus grande chez celui qui déclare le phénomène spirite impossible, comme contraire à toutes les lois de la nature ; car il affirme par cela même que toutes les lois de la nature lui sont connues.

J'ai suivi les deux voies, et elles m'ont conduit également à reconnaître la réalité des faits spirites. J'y ai appris aussi à ne pas me fier aveuglément aux médiums. Il en est parmi eux, en effet, qui ne peuvent se résigner à la perte momentanée ou définitive de leur faculté. Pour y suppléer, ils ont alors recours à la ruse. Mais, qu'ils le sachent bien, ils ne parviennent ainsi à tromper que les gens crédules et les observateurs superficiels.

Je reparlerai pas de ce que j'ai vu, quoique je l'aie vu si souvent, étudié avec tant de soin, et dans des conditions telles que, pour renoncer à y croire, il me faudrait renoncer à croire à toute réalité du monde extérieur. Ne pouvant agir sur le lecteur que par l'autorité du témoignage, j'aime mieux lui apporter celui d'hommes beaucoup plus autorisés que moi, et dont quelques-uns sont d'une grandeur telle qu'il serait insensé de ne pas s'incliner devant eux.

Le phénomène spirite, qu'on a regardé comme une grande nouveauté, n'est pourtant pas né d'hier : il est aussi vieux que l'humanité. – « Ce qui m'étonne, c'est que l'on s'en étonne, » répondit le R.

P, de Ravignan à ceux qui demandaient au célèbre prédicateur s'il n'en était pas surpris. Et l'abbé Lacordaire, écrivant à Mme Swetchine, le 20 juin 1853: « Avez-vous vu tourner et entendu parler des tables ? – J'ai dédaigné de les voir tourner, comme une chose trop simple, mais j'en ai entendu et fait parler. Elles m'ont dit des choses assez remarquables sur le passé et sur le présent. Quelque extraordinaire que cela soit, c'est, pour un chrétien qui croit aux Esprits, un phénomène très vulgaire et très pauvre. De tous temps il y a eu des modes plus ou moins bizarres pour communiquer avec les Esprits ; seulement autrefois on faisait mystère de ces procédés, *comme on faisait mystère de la chimie* ; la justice, par des exécutions terribles, refoulait dans l'ombre ces étranges pratiques. Aujourd'hui, grâce à la liberté des cultes et à la publicité universelle, ce qui était un secret est devenu une formule populaire. *Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre : le monde des corps et le monde des Esprits.* »

« – Quel que soit le vent du jour (dit M. Guizot dans ses *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*), c'est une rude tâche que l'abolition du surnaturel, car la croyance au surnaturel est un fait naturel, primitif, universel, permanent dans la vie et l'histoire du genre humain. On peut interroger le genre humain en tous temps, en tous lieux, dans tous les états de la société, à tous les degrés de la civilisation ; on le trouvera toujours et partout croyant spontanément à des faits, à des causes en dehors de ce monde visible, de cette mécanique vivante qu'on appelle la nature. On a eu beau étendre, expliquer, magnifier la nature, l'instinct de l'homme, l'instinct des masses humaines ne s'y est jamais enfermé ; il a toujours cherché et vu quelque chose au-delà. »

Pour se convaincre de la vérité des paroles de M. Guizot, il n'est pas nécessaire d'avoir une connaissance bien approfondie de l'histoire. Je ne la connais que très imparfaitement ; et pourtant, si je voulais citer en détail tous les témoignages que j'ai pu y recueillir, j'aurais de quoi écrire des volumes. – Je me contenterai donc de glaner au hasard dans les souvenirs que mes lectures m'ont laissés, et ce sera suffisant.

J'y trouve que les livres sacrés de tous les peuples, que des historiens graves, des orateurs, des philosophes, des savants, des guerriers, des hommes de toutes les conditions, de tous les pays, opposés d'intérêt, d'opinion, de caractère, concordent à affirmer ces faits qualifiés de merveilleux, de miraculeux, de surnaturels, qu'on s'était obstiné à regarder comme impossibles, et dont nous pouvons aujourd'hui constater la réalité, parce qu'ils se reproduisent sous nos yeux avec les mêmes caractères et avec une fréquence qui étonne.

Voyez la Bible ! Moïse y défend à son peuple d'interroger les morts. (Deutér., ch. XVIII, v. 11) – Peut-on supposer que Moïse fût homme à édicter une loi contre un délit imaginaire ? – Et les Hébreux n'étaient pas les seuls à se livrer à ces pratiques ! – En Egypte, d'où ils sortaient, elles étaient très communes ; de même chez tous les peuples leurs voisins.

Tout l'Ancien Testament est plein de faits miraculeux.

Au début, c'est le serpent, symbole évident des mauvaises influences, qui tente nos premiers parents ; c'est le Seigneur ou son Ange, représentant les bons Esprits, qui les remet dans la bonne voie, en leur faisant comprendre que le seul fruit capable d'apaiser complètement la faim de l'homme est celui qu'il produit lui-même par son travail.

Dieu parle à Caïn, à Noé, à Abraham, à Loth, à Sara, à Agar, Jacob lutte contre un ange. Joseph interprète les songes en se servant d'une coupe, comme font encore certains voyants de nos jours. Moïse lutte de prodiges avec les magiciens du Pharaon. Il reçoit d'en haut la loi gravée sur des tables de pierre, et, au moment de mourir, il transmet sa faculté à Josué, par l'imposition des mains, comme feront plus tard les apôtres, et comme font encore de nos jours certains médiums.

– « Pour ce qui est de Josué, fils de Nun (dit le Deutéronome, ch. XXXIV, v. 9), il fut rempli de l'esprit de sagesse, *parce que Moïse lui avait imposé les mains.* »

Plus tard, et après beaucoup d'autres merveilles, c'est la pythonisse d'Endor qui, sur la demande de Saül, évoque et fait apparaître l'Esprit de Samuel. – C'est une intervention incessante du monde invisible dans le monde visible, un dialogue presque ininterrompu entre l'homme d'un côté, Dieu ou les bons Esprits, Satan ou les mauvais, de l'autre.

Enfin, nous arrivons au Christ. L'ère nouvelle s'ouvre. Le Nouveau Testament succède à l'Ancien.

– Que vois-je sur le seuil ? – L'Ange qui annonce à Marie qu'elle enfantera le Sauveur. Et la vie du Christ n'est qu'un tissu de prodiges. – Il meurt. Ses faibles disciples, épouvantés par son supplice, sentent leur foi prête à s'évanouir. Mais il leur apparaît de nouveau, comme il le leur avait promis : Thomas peut le toucher, mettre le doigt dans les plaies de ses mains, de ses pieds, de son côté. – Ce dernier miracle entraîne enfin ces hommes que n'avait pu convaincre le plus grand de tous : la sublimité de sa morale et la sainteté de sa vie ; et le monde est sauvé !

Les Actes des apôtres, les Épîtres ne sont pas moins féconds en faits de ce genre. – Il y a, au point de vue de la production du phénomène, entre cette époque et la nôtre, une analogie frappante. Il me suffira, pour en convaincre le lecteur, de citer textuellement les versets suivants du chapitre XII de la 1^{re} épître de saint Paul aux Corinthiens. L'apôtre y décrit les divers genres de médiumnité, comme pourrait le faire un spirite de nos jours.

« 8. L'un, dit-il, reçoit, du Saint-Esprit le don de parler dans une haute sagesse ; un autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science ;

« 9. Un autre reçoit le don de la foi par le même Esprit ; un autre reçoit du même Esprit la grâce de guérir les maladies ;

« 10. Un autre, le don de faire des miracles ; un autre, le don de prophétie ; un autre, le don du discernement des Esprits ; un autre, le don de parler diverses langues ; un autre, le don de l'interprétation des langues. »

Et le mouvement ne s'arrête pas à l'époque apostolique : il se continue jusqu'à nos jours. L'histoire de l'Église, les vies des saints ne sont-elles pas pleines de faits merveilleux ?

Mais, comme je l'ai dit, notre histoire religieuse n'est pas la seule à nous fournir de tels exemples. Ils abondent dans l'histoire religieuse des autres peuples, ainsi que dans l'histoire profane.

En Chine, dans l'Inde, dès l'antiquité la plus reculée, comme à l'époque actuelle, on évoque les morts, en employant à peu près les mêmes procédés. Apollonius, dans la demeure des Sages, des Brahmanes, voit des statues et des trépieds d'airain se mettre d'eux-mêmes en mouvement et servir à table. Iarchas et les siens se soutiennent en l'air, comme Home et d'autres médiums de nos jours. Dans tous les temples anciens, au rapport d'Hérodote, de Plutarque et des historiens les plus graves, on se sert du sommeil magnétique pour le traitement des maladies. L'histoire de la Grèce et de Rome nous montre les dieux et les demi-dieux intervenant dans les affaires humaines au moins aussi fréquemment que Jéhovah et ses anges dans l'histoire juive. Les pythonisses, les sibylles, les augures, les devins, les médiums, en un mot, sont des personnages revêtus d'un caractère sacré, qui remplissent des fonctions publiques, et on n'entreprend rien d'important sans les consulter. Les rois grecs qui vont assiéger Troie ont Calchas ; et c'est la réponse de ce devin qui cause la mort de la malheureuse Iphigénie. L'oracle a parlé : Agamemnon, le roi des rois, se voit forcé de sacrifier sa fille !

Crésus, roi de Lydie, un sceptique, veut, au rapport d'Hérodote, mettre à l'épreuve la lucidité des oracles de son temps ; mais la réponse de celui de Delphes lui prouve bientôt que, malgré toutes les précautions prises, il n'a pu lui cacher ses actes.

Les songes prophétiques d'Alexandre sont rapportés par plusieurs historiens. Le plus célèbre est celui que fit ce guerrier au moment où il partait pour la conquête de l'Orient. Il vit un homme

revêtu d'ornements pontificaux, qui lui annonça la réussite de ses desseins.

Plus tard, quand il marchait vers Jérusalem, un homme vint à sa rencontre. C'était le pontife de son rêve, le grand prêtre Jaddus, qui avait, pendant son sommeil, reçu l'ordre de Dieu d'aller au-devant du conquérant. Alexandre, frappé, épargna la ville.

Ces sortes de songes se rencontrent à toutes les époques de l'histoire. Les présages y abondent aussi. – César méprise les terreurs de sa femme et les avertissements de Spurina. « Les ides de mars sont venues, » dit-il, en ricanant, à ce dernier. – « Elles ne sont pas passées, » répond l'autre tristement. Et, avant la fin du jour, le fier conquérant tombe, en plein sénat, sous les poignards des conjurés.

Caton le Censeur s'occupait de magie. La formule dont il se servait pour guérir les luxations nous a été conservée dans ses ouvrages. C'est, assure-t-on, la même que prononcent les *toucheurs* dans certaines parties de la France. – Le même spectre apparaît deux fois à Brutus et lui parle – Cicéron a composé un traité de la divination, où il rapporte les faits les plus extraordinaires, qu'on ne peut expliquer que par le Spiritisme. – « Ainsi, dit le marquis de Roys (dans un opuscule que j'aurai l'occasion de citer), l'école philosophique d'Alexandrie, si célèbre et si accréditée de nos jours, voyait ses chefs les plus illustres, Porphyre, Celse, Jamblique, Proclus et leur digne élève Julien l'Apostat, renouveler tout ce qui se passait autrefois dans les sanctuaires égyptiens, faire paraître des fantômes, parler les âmes des morts, mettre en mouvement, sans y toucher, les objets les plus lourds ; plonger dans l'extase (le sommeil magnétique) des personnes éloignées, étrangères, à de grandes distances, par le simple contact de choses préparées (magnétisées) par leur art ; enfin tout ce qu'on voit faire aujourd'hui par les médiums en renom, tels que Home, Squire, etc., et les grands magnétiseurs tels que Regazzoni. »

Je touche au Moyen Age. Si l'on a adressé des reproches à cette époque, ce n'est certes pas celui, on en conviendra, de manquer de merveilleux. Il abonde dans toutes les pages de son histoire. Mais n'allez pas croire qu'on ne le rencontre que chez les historiens qui peuvent être taxés de faiblesse d'esprit. Bien loin de là – Un seul exemple me suffira pour prouver le contraire. Boccace, n'a jamais été, que je sache, regardé comme un esprit faible. Voici, en abrégé, un fait qu'il rapporte dans sa vie de Dante, dont il était, quoique plus jeune, le contemporain.

Dante mort, ses fils et ses disciples cherchèrent en vain, pendant plusieurs mois dans ses papiers, les treize derniers chants de la *Divine Comédie*. Voyant que toutes leurs recherches étaient vaines, Jacques et Pierre, ses deux fils, tous les deux poètes, formèrent le dessein d'achever l'œuvre paternelle. Mais Jacques, le plus fervent des deux, se désista bientôt de sa présomptueuse entreprise ; et voici pourquoi. Une nuit, son père Dante lui apparut en songe, et lui montra que ce qu'ils avaient tant et si inutilement cherché se trouvait, caché par une natte clouée au mur, dans la chambre où il était mort et qu'il avait habitée dans les derniers temps de sa vie.

Jacques se lève aussitôt, va trouver Piero Giardino, disciple de son père, et ils se rendent ensemble au lieu indiqué. On soulève la natte qui cachait, en effet, une espèce de cavité, où l'on trouve ce que l'Esprit de Dante avait annoncé. C'est ainsi que la *Divine Comédie* a pu nous parvenir complète.

Le merveilleux se retrouve encore à toutes les pages de l'histoire Moderne. Il faut reconnaître cependant qu'il y occupe une place un peu moins grande : la part de la fraude et de l'aveugle crédulité diminue nécessairement à mesure que les hommes s'éclairent.

Le marquis Chrétien Juvénal des Ursins, lieutenant-général de Paris, rapporte, comme l'ayant entendu, le tapage épouvantable de voix tumultueuses et de gémissements « *mêlés de hurlements de rage et de fureur* » qui éclata tout à coup dans l'air, autour du Louvre, le 31 août 1572, huit jours après le massacre de la Saint-Barthélemy. Le roi Charles IX, qui venait de se coucher, l'entendit, en fut atterré et ne dormit pas de toute la nuit. – Ce prodige a été attesté par Henri IV

lui-même ! D'Aubigné dit le lui avoir entendu raconter plusieurs fois.

Parlerai-je d'Urbain Grandier et des religieuses de Loudun ? Ces faits sont célèbres. On les a niés. Mais les pièces du procès existent ; et le Père Surin, qui passe pour avoir été un homme éclairé et de bonne foi – sa manière de combattre la possession de la Mère Jeanne des Anges prouve la supériorité de sa raison – nous a surtout laissé l'histoire détaillée des terribles assauts auxquels il avait été en butte de la part des Esprits méchants, et dont, pour un homme de son temps, il ne s'était pas très mal rendu compte.

Je ne ferai que mentionner les prophètes cévenols. Il semble, en lisant leur histoire, que l'enthousiasme relâche les liens qui attachent l'âme au-corps, et qu'elle peut ainsi communiquer plus facilement avec le monde invisible.

Nous sommes sous le règne de Louis XIV. Son historien Saint-Simon, qui n'était pas, lui, un homme d'enthousiasme, rapporte comme vrais, mais sans chercher à les expliquer, plusieurs faits merveilleux. – Le plus connu est celui du maréchal-ferrant de Salons. – On sait que cet homme eut plusieurs fois la vision de la défunte reine, qui lui ordonna chaque fois, et à la fin avec menaces, d'aller trouver le roi, pour lui révéler certaines choses que lui seul devait entendre. Ce pauvre homme se décida enfin, et, du fond de la Provence, se rendit à Versailles.

« Quelques jours après, » dit Saint-Simon, rapportant les entrevues du maréchal avec le roi, « il le vit encore de même et à chaque fois il resta plus d'une heure avec lui et prit garde que personne ne fût à portée d'eux. Le lendemain de la première fois qu'il l'eut entretenu, comme il descendait par ce même petit escalier pour aller à la chasse, M. de Duras, qui avait le bâton et qui était sur le pied d'une considération et d'une liberté à dire au roi tout ce qu'il lui plaisait, se mit à parler de ce maréchal avec mépris, et à dire de mauvais proverbes, que c'était un fou ou que le roi n'était pas noble ; à ce mot, le roi s'arrêta, et, se tournant vers le maréchal de Duras, ce qu'il ne faisait jamais en marchant : « Si cela est, lui dit-il, je ne suis pas noble ; car je l'ai entretenu longtemps ; il m'a parlé de fort bon sens ; et je vous assure qu'il est loin d'être fou. » Ces derniers mots furent prononcés avec une gravité imposante qui surprit fort l'assistance.

Après le second entretien, le roi convint que cet homme lui avait dit une chose qui lui était arrivée il y avait plus de vingt ans, et que lui seul savait, parce qu'il ne l'avait jamais dite à qui que ce soit ; et il ajouta que c'était un fantôme qu'il avait vu dans la forêt de Saint-Germain, et dont il était sûr de n'avoir jamais parlé. »

Nous voici arrivés au XVIII^e siècle, au siècle de la philosophie, de Voltaire, de Jean-Jacques, de Diderot, d'Helvétius, de d'Holbach, du grand Frédéric ! – Le merveilleux n'osera sans doute pas se montrer – Il se montre pourtant ! N'est-ce pas aussi le siècle de Swedenborg, du comte de Saint-Germain, de Cagliostro, de Mesmer, de Cazotte, des Convulsionnaires ? Et ce n'est pas tout ! Voici ce que dit, dans son traité des *Rapports du physique et du moral de l'homme*, cet évangile du matérialisme, le médecin Cabanis :

« J'ai connu un homme très sage et très éclairé, l'illustre B. Franklin, qui croyait avoir été plusieurs fois instruit en songe de l'issue des affaires qui l'occupaient dans le moment. Sa tête forte, et d'ailleurs entièrement libre de préjugés, n'avait pu se garantir de toute idée superstitieuse par rapport à ces avertissements intérieurs. Il ne faisait pas attention que sa profonde prudence et sa rare sagacité dirigeaient encore l'action de son cerveau pendant le sommeil, comme on peut l'observer souvent, même pendant le délire, chez les hommes d'un moral exercé. » – Tout cela n'est-il pas un véritable tissu de contradictions, et la logique du matérialiste Cabanis ne doit-elle pas paraître bien étrange ? – Mais admettons l'intervention d'Esprits étrangers, comme l'admettait le sage Franklin, ou bien l'existence de l'âme indépendante des organes et plus libre pendant le sommeil, et tout s'explique aisément.

La Révolution approche. Environ dix ans avant qu'elle éclate, une jeune créole de la Martinique

se dispose à partir pour la France. Une vieille négresse lui prédit qu'elle se mariera bientôt, deviendra veuve, et, peu de temps après, reine de France. Quelques années s'écoulent, et la jeune veuve de Beauharnais est devenue l'impératrice Joséphine.

De semblables prédictions furent alors faites à d'autres personnages, à Bernadotte, par exemple, qui y croyait fermement.

Le père du premier Napoléon, dans les lucidités de l'agonie, entrevit la grandeur future de son fils, que rien ne pouvait encore faire présager, car il sortait à peine de l'école militaire.

L'Empire eut Mlle Lenormant. Les premiers personnages de ce temps, l'empereur lui-même, l'ont consultée. Ce dernier avait de commun, assure-t-on, avec la plupart des grands conquérants ses prédécesseurs, qu'il croyait au merveilleux. – Était-ce aussi un Esprit faible ?

Sous la Restauration, Thomas-Ignace Martin, pauvre laboureur de la Beauce, remplit auprès de Louis XVIII un rôle tout à fait analogue à celui que le maréchal-ferrant de Salons avait rempli auprès de Louis XIV. – A la même époque, le prince de Hohenlohe était célèbre comme médium guérisseur.

Au début du règne de Louis-Philippe, Mlle Pigeaire, fille d'un médecin de Montpellier, peut lire sans le secours des yeux. M. Pigeaire et plusieurs de ses confrères, entre autres le professeur Lordat, une des gloires médicales de France et l'un des premiers physiologistes d'Europe, avaient constaté sa faculté. Il est vrai que Mlle Pigeaire échoue devant les académiciens de Paris. Mais pourquoi ? Parce qu'on lui impose précisément les conditions que M. Lordat, dans son rapport, avait déclarées inadmissibles, et que le père, craignant pour la santé de sa fille, refuse de s'y soumettre. – Les académiciens triomphent ; mais les gens sérieux, et parmi eux beaucoup de savants, n'en croient pas moins à la faculté de Mlle Pigeaire, parce qu'autrement il faudrait déclarer incapables et M. Lordat et les médecins qui, comme lui, l'ont constatée.

Quelques années plus tard, en janvier 1846, une faculté d'un autre genre, mais non moins extraordinaire, se développe tout à coup chez Angélique Cottin, petite paysanne normande, d'environ treize à quatorze ans. Sa seule présence suffit pour que tous les meubles d'un appartement se mettent d'eux-mêmes en mouvement. Les uns s'élançant vers elle, d'autres fuient dans un sens opposé. Une foule de personnes peuvent voir ces faits, et parmi elles des gens très éclairés, un savant, M de Farémont, qui s'exprime ainsi, dans une lettre adressée, le 1er novembre 1846, à M. de Mirville : « Les phénomènes n'ont pas cessé... J'ai vu, je vois et je verrai toujours, quand je le voudrai, les choses les plus curieuses et les plus inexplicables ; car voilà, Messieurs, la pierre d'achoppement, c'est que tous vos savants n'y comprennent rien, pas plus que moi. Ils auraient dû *voir et étudier*. Nous qui avons vu, nous croyons parce que tous les faits qui se passent sous nos yeux sont palpables et *ne peuvent être réfutés en rien* ; les gens qui se croyaient instruits baissent l'oreille et se taisent ; les masses disent que l'enfant est ensorcelée et non pas sorcière, car elle est trop simple pour qu'elles lui accordent cette dénomination ; quant à moi, j'ai vu tant d'effets divers produits chez elle par l'électricité, j'ai si bien vu dans certaines circonstances les bons conducteurs opérer, et dans d'autres ne rien produire, que si l'on suivait les lois générales de l'électricité, il y aurait constamment le pour et le contre ; aussi suis-je bien convaincu qu'il y a chez cette enfant une autre puissance que l'électricité. »

L'illustre Arago et MM. Mathieu et Laugier, ses collègues, étudièrent attentivement ces faits et en reconnurent la réalité. Arago en fit un rapport détaillé à l'Académie des sciences, sur laquelle il ne fit pas plus d'impression que s'il eût été le dernier des ignorants. Une commission fut nommée, et rien ne se produisit devant elle. On en conclut à la non-existence de la faculté, tandis que, en bonne logique, on aurait dû conclure à son intermittence. A moins pourtant qu'on ne veuille que des savants et un Arago, *homme unique dans la science* ! d'après l'auteur du *Cosmos*, ne soient point capables de bien voir et de bien apprécier des faits, s'ils ne font point partie d'une

commission officielle, comme ce ridicule personnage de comédie qui ne pouvait bien entendre ce qu'on lui disait s'il n'était revêtu de sa robe de chambre !

Nous sommes enfin arrivés à l'époque où le phénomène prend le nom sous lequel il est connu aujourd'hui. Cette époque, nous le savons, commence pour l'Amérique vers 1848, pour la France et l'Europe vers 1852.

Ici, les témoignages sont si nombreux que le seul embarras que l'on puisse éprouver est celui du choix. Il faut pourtant se décider. Nous irons de préférence les prendre chez les adversaires du Spiritisme, ou chez ceux qui, sans le combattre, n'acceptent point la qualification de spirites.

M. le marquis de Roys, ancien élève de l'École polytechnique, dans une brochure que j'ai déjà citée et qui a pour titre la *Vérité sur le Spiritisme*, dit, page 17 : « Un des faits les plus extraordinaires de cette nature qui aient été cités est celui qui a apporté la conviction la plus profonde au grand juge Edmonds, des États-Unis. Jusque-là il s'était montré très incrédule à tous les faits de ce genre. Il avait perdu depuis quelque temps un fils de dix-huit ans, de la plus grande espérance, et son chagrin était extrême. On lui dit d'intimer, mentalement, un ordre au médium, dont la main, poussée par le crayon, écrivit rapidement pendant un temps assez long. On lui passe le papier. Il pousse un cri en reconnaissant non seulement l'écriture de son fils, mais des abréviations qui lui étaient familières et même une faute d'orthographe qu'il faisait presque toujours. » Et plus loin, page 30 : « Parmi les médiums qui, soit par leur organisation, soit plutôt en s'adonnant avec ardeur à ces pratiques, parviennent à une haute puissance, on en cite qui deviennent somnambules volontaires, sans avoir besoin d'être endormis. L'exemple le plus remarquable, à notre connaissance, est celui de Laura Edmonds, cité par M. des Mousseaux. Elle est parvenue à voir, sans extase apparente, des objets ou des événements à une très grande distance, à parler avec une extrême pureté toutes les langues qu'elle ignore. Ces faits sont attestés par son père, le grand juge Edmonds, dont nous avons déjà parlé, et par quelques autres personnages très éminents des États-Unis. »

Mais ce n'est pas seulement en Amérique que les hommes les plus dignes de foi, les personnages les plus élevés croient au phénomène et s'en occupent. Dans toute l'Europe il en est ainsi : des journaux et des livres spirites se publient dans ces diverses contrées.

Plusieurs journaux ont dit et répété que la reine d'Angleterre est médium et communique journalièrement avec l'Esprit de son mari. On n'a jamais donné de démenti à ces journaux : le fait est donc vrai.

La *Gazette du Clergé*, recueil hebdomadaire qui s'imprime à Paris, a porté, il n'y a pas plus de trois à quatre ans, un article signé Th. Paulier, d'où il résulte que le pape Pie IX a été, au moins une fois dans sa vie, médium voyant. Les rédacteurs d'une semblable feuille se seraient-ils permis d'avancer un tel fait s'il n'eût été authentique ? – De plus, le Saint-Père a guéri par ses prières la princesse Sophie Odescalchi, que la Faculté de médecine avait abandonnée. Cette guérison eut lieu en 1865 et fut instantanée, comme les cures du zouave Jacob dont je m'occuperai plus loin.

En France, nous connaissons déjà l'opinion de Victor Hugo, de Vacquerie, de Mme de Girardin, d'A. Karr, du Père Lacordaire, de M. Guizot. Les dessins médianimiques de Sardou, l'auteur dramatique en renom, ont été publiés par des journaux illustrés. Plusieurs des grands journaux, d'abord très hostiles, se sont vus forcés, devant le nombre et l'évidence des faits, de modifier leur polémique. *Le Charivari* lui-même, dans son numéro du 18 février 1866, porte un article signé Louis Leroy, où le signataire rend compte d'une Séance à laquelle il a assisté chez Mme de la R..., en compagnie de M. et de Mme Victor Borie, d'Édouard Plouvier et du Dr Feytaud. Le médium est un jeune ouvrier qu'on ne peut, dit M. Leroy, accuser de charlatanisme, puisque non seulement il refuse toute espèce de salaire, mais ne veut pas même qu'on le nomme. M. Leroy termine ainsi son article (c'est un dialogue supposé avec son lecteur) : « Vous ne craignez donc

pas qu'on vous traite de dupe ? » (c'est le lecteur qui parle.) – « Nullement, et je me permets même de trouver très sots les gens qui, après s'être étonnés bien fort, après avoir poussé toutes les exclamations imaginables, une fois rentrés chez eux, traitent de balivernes ce qui les a si prodigieusement surpris une heure auparavant. *L'homme qui a vu et qui nie est un degré au-dessous de celui qui croit sans examen, et ni l'un ni l'autre de ces deux cas n'est mon fait.* »

Albéric Second, dans le *Grand Journal* du 4 juin 1865, rapporte deux faits dont l'authenticité ne me paraît pas pouvoir être mise en doute. – Le premier est celui « d'une manière de paysanne, récemment descendue des montagnes du Jura », et qui, dans l'état somnambulique, a la propriété de lire dans l'avenir. – Dans le second, il s'agit « d'un de nos professeurs de piano les plus estimés et les plus honorés, arrière-petit-fils du grand Sébastien Bach, dont il porte dignement le nom illustre ».

Le 4 mai 1865, le fils de M. Bach lui apporte une épinette admirablement sculptée. Le père ne se possède pas de joie d'être le propriétaire d'un si précieux instrument. La nuit il a un singulier rêve : un homme lui apparaît, vêtu comme on l'était du temps de Henri III. Il a été, dit-il, le musicien et le favori de ce roi. L'épinette lui appartenait. Elle lui servit souvent à distraire son maître. Il parle d'un air avec paroles que Henri III composa, étant très jeune, « qu'il se plaisait à chanter et que je lui jouai bien des fois ».

Alors l'homme du rêve s'approcha de l'épinette, fit quelques accords et chanta l'air avec tant d'expression, que M. Bach se réveilla tout en larmes. Il alluma une bougie, regarda l'heure, constata qu'il était deux heures après minuit, et ne tarda pas à s'endormir de nouveau.

C'est ici que l'extraordinaire commence.

Le lendemain matin, à son réveil, M. Bach ne fut pas médiocrement surpris de trouver sur son lit une page de musique couverte d'une écriture très fine et de notes microscopiques. C'est à peine si, avec l'aide de son binocle, M. Bach, qui est très myope, parvint à se reconnaître au milieu de ce griffonnage.

L'instant d'après, le petit-fils de Sébastien s'asseyait à son piano et déchiffrait le morceau. La romance, les paroles et la sarabande étaient exactement conformes à celles que l'homme du rêve lui avait fait entendre pendant son sommeil.

Or, M. Bach n'est pas somnambule ; or, il n'a jamais écrit un seul vers de sa vie, et les règles de la prosodie lui sont complètement étrangères.

Suivent la romance et un extrait du journal de *l'Estoile*, d'où il semble résulter qu'elle fut composée en l'honneur de Marie de Clèves, et que l'homme du rêve n'était autre que Baltazarini, musicien italien, favori de Henri III.

Est-ce l'Esprit de Baltazarini qui a écrit la romance et la sarabande ? (dit Albéric Second en terminant). – Mystère que nous n'osons pas approfondir. »

Les journaux de Paris et des départements ont cité beaucoup d'autres faits qu'il serait trop long d'énumérer ici. D'ailleurs peu de gens les ignorent.

Mais je ne puis me dispenser de dire un mot des cures merveilleuses opérées par le zouave Jacob, qui, tout récemment encore, ont tant ému l'opinion publique. On sait que ce simple musicien des zouaves de la Garde n'emploie aucun remède pour guérir des maladies réputées incurables : une seule parole de sa bouche, un seul regard de ses yeux suffisent ordinairement.

Ces faits, malgré quelques dénégateurs obstinés et aveugles, demeurent incontestables.

Une foule aussi considérable ne serait pas allée le trouver s'il n'avait guéri personne ; et j'aime mieux m'en rapporter au témoignage public d'hommes honorables qui ont été guéris par lui, qu'aux affirmations contraires et de parti pris de gens qui n'ont rien vu.

Mais, dit-on, il ne guérit pas tout le monde. – D'accord. – Mais la seule conséquence raisonnable à en tirer, c'est que sa faculté est limitée et ne s'exerce pas toutes les fois qu'il le voudrait ; ne

dépend pas de lui ; et c'est, du reste, ce qu'il dit lui-même. Et cela arrive tous les jours à d'autres, et est arrivé en tout temps et à de plus grands que lui : au Christ, par exemple. – « 58, Et il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité. »

(Saint Mathieu, ch. XIII.) – « 5. Et il ne put faire là aucun miracle, sinon qu'il y guérit un petit nombre de malades, en leur imposant les mains.

« 6. De sorte qu'il admirait leur incrédulité. » (Saint Marc, ch. VI.)

Pourquoi l'incrédulité, les dispositions malveillantes des assistants sont-elles généralement un obstacle à l'exercice des facultés médianimiques ? – C'est sans doute une question de fluides, que les physiologistes, les médecins devraient étudier. Mais il y a aussi souvent une cause plus élevée : l'intervention d'une volonté supérieure devant laquelle tout homme sensé s'incline, respectueux et résigné.

Outre les médiums guérisseurs, il y a ceux qui servent d'instrument aux Esprits pour donner des consultations.

Voici ce que m'écrivait, le 20 mai 1863, un médecin des plus honorables, un vieillard vénéré pour son inépuisable charité, M. le Dr Demeure, d'Albi, qui, malheureusement pour les pauvres de cette ville, n'est plus de ce monde : « Mme R... vous a un peu induit en erreur sur la question de médium guérisseur. Nous n'avons pas de médium guérisseur, mais bien un Esprit médecin qui a la bonté de venir à notre appel et qui est homéopathe parce que je suis homéopathe, peut-être. Cet Esprit m'a rendu de vrais services, soit pour moi, soit pour d'autres malades. *Vous concevez que je n'en abuse pas et que je ne le consulte que pour des cas rebelles à la médecine.* »

Le médium qui servait d'instrument à cet Esprit était la femme d'un haut employé.

Je reviens à la brochure du marquis de Roys. J'y lis, p. 67 : « Un fait bien remarquable, c'est qu'au milieu de tant de révélations trompeuses ils n'aient pas donné de renseignements positifs sur les sciences naturelles. Dans une seule circonstance, dans les réunions qui avaient lieu au musée d'artillerie, en 1864, M. le baron B..., ancien conseiller d'État, demanda s'il pouvait lui éclaircir la théorie assez confuse encore de la *lumière polarisée* : « Certainement, répondit la table, mais l'homme devant y parvenir par ses propres « recherches, nous n'avons rien à lui dire à ce sujet. »

Ces paroles peuvent-elles raisonnablement être attribuées à un mauvais Esprit ? – Et pourtant, comme je le dirai plus loin, M. le marquis de Roys est un de ceux qui soutiennent que le démon seul se communique.

Il n'est pas rare, du reste, d'obtenir des réponses analogues. J'en trouve un exemple dans le récit que Vacquerie nous a fait du séjour de Mme de Girardin chez Victor Hugo, à Jersey, et dont j'ai déjà fait mention,

« Est-ce toujours le même Esprit qui est là ? demanda Mme de Girardin. La table frappa deux coups, ce qui, dans le langage convenu, signifiait non. – Qui es-tu, toi ? La table répondit le nom d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là.

Ici, la défiance renonçait : personne n'aurait eu le cœur ni le front de se faire devant nous un tréteau de cette tombe. Une mystification était déjà bien difficile à admettre, mais une infamie ! Le soupçon se serait méprisé lui-même. Le frère questionna la sœur qui sortait de la mort pour consoler l'exil ; la mère pleurait ; je sentais distinctement la présence de celle qu'avait arrachée le dur coup de vent. Où était-elle ? Nous aimait-elle toujours ? Était-elle heureuse ? Elle répondait à toutes les questions, ou répondait *qu'il lui était interdit de répondre*. La nuit s'écoulait, et nous restions là, l'âme clouée sur l'invisible apparition. Enfin, elle nous dit : Adieu et la table ne bougea plus. »

Quand à toutes les autorités que j'ai déjà citées j'aurai ajouté celles de l'abbé Bautain, docteur en droit, en médecine, en lettres et en théologie ; de M. Thury, le savant professeur d'histoire naturelle, à Genève ; de M. de Saulcy, membre de l'Institut ; de M. Jobard, de Bruxelles ; de

Camille Flammarion, le jeune et savant astronome ; d'André Pezzani, avocat à la cour impériale de Lyon, lauréat de l'Institut ; de M. le comte Agénor de Gasparin, qui tous se sont occupés du phénomène avec toutes les précautions que la prudence inspire à de tels hommes, et en ont constaté, à des degrés divers, la réalité, il me semble que j'aurai suffisamment prouvé que le phénomène est, en effet, réel. – D'ailleurs, chose digne d'être remarquée ! c'est surtout parmi les classes éclairées qu'on compte le plus grand nombre de croyants.

Mais n'y a-t-il pas quelque chose de bien surprenant dans le fait lui-même de cette explosion inattendue et universelle, en plein XIXe siècle, un siècle après Voltaire et les encyclopédistes, de ces faits appelés merveilleux, surnaturels, qu'on croyait ne pouvoir se produire qu'au sein de populations ignorantes, de civilisations encore au début ? – Pourquoi sur tous les points de la terre à la fois, comme si c'était le résultat d'un mot d'ordre, une foule d'hommes de toutes les conditions, depuis le berger jusqu'au roi, depuis le penseur le plus indépendant, jusqu'au chef suprême de la religion catholique, les affirment-ils ou en sont-ils les auteurs, quelquefois inconscients ? – Pourquoi du fond de l'Amérique, comme de l'extrémité de l'Asie, des médiums obéissant aux Esprits écrivent-ils à Paris, à celui qu'ils appellent *le maître*, à un homme qui, hier encore, était confondu dans la foule, et qui tout à coup se trouve en possession d'une des plus grandes renommées de nos jours ? – N'y a-t-il pas là, je le répète, quelque chose qui étonne et qui force à réfléchir ?

Mais, quand même la valeur de ce que j'ai avancé, en glanant presque au hasard dans mes souvenirs historiques et les faits contemporains, serait aussi faible qu'elle est irrésistible, je ne considérerais pas ma cause comme perdue. J'ai gardé pour la fin le plus fort de mes arguments, celui qui, seul, à mon avis, aurait suffi pour me donner la victoire. Je n'ai pas parlé de Socrate ; j'ai à peine dit un mot du Christ et de ses apôtres ; je me suis tu sur Mahomet et Jeanne D'Arc. Ici, le phénomène est si éclatant, l'évidence est telle, qu'à moins que l'on ne soit de ceux dont parle l'Écriture, qui ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre, on ne peut s'empêcher d'être convaincu.

Socrate, on le sait, est le père de la philosophie. On a dit de lui qu'il la fit descendre du ciel sur la terre, pour montrer qu'il la dégagea des nuages du rêve et l'établit sur le terrain solide de la raison. Ce qui le distingue entre tous les philosophes, c'est son exquis bon sens, sa mesure, sa profonde sagesse. Platon, son plus illustre disciple, est bien loin de l'égaliser. Il a mis des ailes à Socrate, dit quelque part Lamartine. – Oui, mais ce sont des ailes d'Icare ! – Mais Socrate a eu un grand malheur aux yeux de certaines personnes : il a été médium ! – Il conversait avec un Esprit, un démon, un dieu ! – Il assurait que, dans plusieurs circonstances, cet être invisible lui avait dévoilé l'avenir, et il en donnait des preuves.

Socrate était halluciné ! Socrate était fou !... C'est la conclusion d'un livre que M. le Dr Lélut a consacré au démon de Socrate.

« Ces mystères (dit Henri Berthoud dans le journal *la Patrie*, 25 juin 1859) appartiennent-ils à la folie ? M. Brierre de Boismont semble les attribuer à un ordre de choses plus élevé, et je suis de son avis. N'en déplaise à mon ami, le Dr Lélut, j'aime mieux croire au génie familial de Socrate et aux voix de Jeanne D'Arc qu'à la démence du philosophe et de la vierge de Domrémy. *Il y a des phénomènes qui dépassent l'intelligence, qui déconcertent les idées reçues, mais devant l'évidence desquels il faut que la logique humaine s'incline humblement. Rien n'est brutal et surtout irrécusable comme un fait.* Telle est notre opinion et surtout celle de M. Guizot. »

Quant à moi, s'il me fallait absolument choisir, j'avoue que j'aimerais mieux croire à la folie de M. Lélut qu'à celle de Socrate.

Quelques siècles plus tard, le Christ apparaît. Ce fils d'un pauvre charpentier de village ose contredire les docteurs les plus renommés de son temps. En face des princes des prêtres, il ne

craint pas de proclamer la puérité des pratiques dont ils ont surchargé la religion. Elle est pour lui renfermée tout entière dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain. – Voilà, dit-il, la loi et les prophètes. – S'il consent à observer quelques-unes de ses cérémonies, c'est visiblement, de sa part, une concession faite à la faiblesse de ceux qui l'entourent ; et en cela éclate sa prudence. M. Renan, frappé de tant de grandeur, ne lui trouve pas d'égal dans toute l'histoire ; et il est sur ce point d'accord avec Voltaire, qui le prend pour son seul maître. (*Voy. Dictionnaire philosophique, article Religion.*) Mais, première et étrange inconséquence ! ce plus grand des hommes n'est qu'un vulgaire prestidigitateur, qu'un grossier faiseur de tours de passe-passe ! – Il fait son premier miracle pour égayer un repas de noces ! – Seconde et double inconséquence ! le grand homme, le trompeur n'est plus qu'une dupe ! Il ne fait pas de miracles ; il croit en faire ! – Tout, se passe dans son imagination ! – Il ne sait distinguer les produits de son cerveau malade de la réalité ! – Cependant il fondera la *vraie* religion et changera la face du monde !

Saint Paul est le plus grand de ceux qui viennent après lui. M. Renan le reconnaît. Ce terrible ennemi des chrétiens marche contre eux vers Damas. Mais Dieu l'attend sur la route. Une vision a lieu tout à coup : Saül tombe ébloui et se relève Paul. Jésus lui est apparu. Il lui a confié le soin de continuer son œuvre. L'idée chrétienne ne périra pas : celui qui en était le plus mortel ennemi en est devenu le plus éloquent et le plus courageux défenseur.

M. Renan n'éprouve aucun embarras pour expliquer ces faits. Saint Paul a été la dupe d'une hallucination produite par une ophtalmie, maladie endémique dans ces contrées. M. Renan l'a éprouvé lui-même ; mais il ne s'y est pas laissé prendre ! Et c'est un grand malheur : – car l'humanité aurait eu un autre saint Paul !

J'ai connu des gens qui ont eu des ophtalmies ; j'en ai même connu qui ont eu des hallucinations. Ce n'étaient que des hommes très ordinaires, et pourtant ils avaient parfaitement conscience de leur état. Ceux qui prennent pour des réalités les fantômes de leur imagination ou de leurs sens malades sont ordinairement envoyés dans des asiles d'aliénés ; mais aucun d'eux, que je sache, n'a jamais puissamment influé sur les destinées du monde.

Le temps marche. Au fond de l'Arabie, dans un pays sauvage, au milieu de populations abruties, sans lien entre elles, toujours en guerre, idolâtres, pratiquant encore les sacrifices humains, que les missionnaires juifs ou chrétiens n'ont pu entamer, vit un conducteur de chameaux. Jusqu'à quarante ans, il ne s'est fait distinguer des autres hommes que par sa parfaite probité et son horreur pour le mensonge. Il attend, comme quelques-uns de ses compatriotes, les hanifes, un prophète qui vienne sauver ce peuple. Tout à coup l'ange Gabriel lui apparaît en rêve et lui dit : « Tu es le prophète attendu. » Il se réveille et s'écrie, en portant la main sur son cœur : « J'ai un livre là. » Il avait vu le Coran dans une illumination rapide. Mais bientôt des phénomènes étranges se passent en lui : il se croit possédé du démon et veut se tuer. Sa femme et son oncle, un hanife, font tous leurs efforts pour le détourner de ce fatal dessein et lui persuader qu'il est réellement le prophète ; mais tous leurs discours ne peuvent le convaincre : il veut une autre vision. Enfin, après de longues souffrances et une lutte terrible, elle a lieu ; et cette fois en pleine veille. L'épreuve a cessé, et, pour lui comme pour Jésus, après la tentation la mission commence. Le conducteur de chameaux est devenu soudain un grand administrateur, un grand général, un grand législateur, un grand poète ! La nation musulmane est créée, et peu s'en faut qu'elle ne devienne en peu de temps la maîtresse du monde entier. Mahomet règne encore sur plus de cent millions d'hommes. Et c'est encore un autre fou !

Arrivons à Jeanne D'Arc. La France est tombée au plus bas degré de l'avilissement : l'Anglais parcourt en maître ses campagnes que n'osent lui disputer nos soldats enfermés dans Orléans ; Charles VII n'est plus appelé, par dérision, que le roi de Bourges ; nos plus braves capitaines désespèrent : c'en est fait du pays. Mais le peuple espère encore !... il attend une vierge qui doit

sauver la France ; absolument comme les Arabes attendaient Mahomet, et comme le monde romain attendait un Messie quand le Christ parut. – Et voilà qu'une jeune paysanne de Lorraine a des visions ; elle entend des voix qui lui disent que c'est elle qu'on attend. – La lutte dut être forte : une âme vulgaire n'eût pu la soutenir. Mais la jeune paysanne est Jeanne D'Arc ! – Elle part : le siège d'Orléans est levé ; les Anglais battus honteusement en rase campagne ; le roi sacré à Reims ; les hautes destinées de la France pourront s'accomplir ! – Et voilà encore l'œuvre d'une folle !

Ainsi donc, Socrate, fou ! le Christ, fou ! saint Paul, fou ! Mahomet, fou ! Jeanne D'Arc, folle !!! Et la plume ne tremble pas dans la main de ces hommes quand ils écrivent de semblables énormités ? Et il ne leur vient pas un seul instant la pensée qu'après tout ils pourraient se tromper ; que ces êtres prodigieux qui apparaissent de loin en loin dans l'histoire ne nous semblent peut-être des fous que parce que leur sagesse est tellement élevée qu'elle éblouit et confond notre faible raison ? Ah ! que la science est une épreuve dangereuse pour certains cerveaux, et qu'il vaudrait mieux mille fois pour eux l'ignorance !

Il nous reste encore à rechercher quelle est la nature de l'intelligence qui se communique. *Est-ce le Démon seul, comme quelques-uns le prétendent, ou bien avons-nous affaire à la fois aux bons et aux mauvais Esprits, et communiquons-nous avec les âmes des morts ?*

Pour le lecteur attentif, il n'y a plus d'autre difficulté à résoudre. – Est-il possible, en effet, après ce que nous avons vu, d'assigner pour cause au phénomène un simple fluide ou le reflet de la pensée du médium ou des assistants ? – Est-il plus possible de soutenir, comme le soutient, sur je ne sais quel fondement, M. le comte de Gasparin, que le phénomène ne présente rien de réel, hors les effets purement physiques, depuis l'époque apostolique jusqu'à nos jours ?

Pour croire que le Démon, si Démon il y a, se communique seul, il faudrait supposer Dieu impuissant, ou animé de mauvais vouloir envers nous ; et les deux suppositions sont également absurdes. De plus, comme beaucoup des communications obtenues, empreintes des sentiments les plus moraux et les plus religieux, et ne respirant que l'amour de Dieu et du prochain, doivent inévitablement amener la défaite des mauvaises passions et le développement du côté divin de notre nature, ce serait bien le cas de répéter avec le Christ : – *Tout royaume divisé périra*. – Car ce serait Satan qui se combattrait lui-même. – « Vit-on jamais, dit Allan Kardec, un marchand vanter à ses clients la marchandise de son voisin aux dépens de la sienne, et les engager à aller chez lui ? En vérité, on a raison de rire du Diable, car on en fait un être bien niais et bien stupide. »

D'ailleurs ceux qui soutiennent une telle opinion, les plus connus du moins, le marquis de Roys, M. de Mirville, M. des Mousseaux, sont tous de fervents catholiques. Eh bien ! ils sont en contradiction avec eux-mêmes, puisqu'ils répudient ainsi la croyance constante de l'Église.

S'ils avaient raison, il en résulterait, comme conséquence forcée, que le Démon seul remplirait l'Ancien et le Nouveau Testament ; que les prêtres de Jérusalem ne se trompaient point en accusant le Christ d'agir au nom de Belzébuth ; que tous les miracles des saints, seraient son œuvre, et que lui, et non la sainte Vierge, serait apparu à Bernadette Soubirous, dans la grotte de Lourdes. Nous n'aurions plus d'ange gardien, et les bibliothèques religieuses qui mettent en circulation des livres où il est question de nombreuses apparitions de personnes mortes devraient être censurées. – Saint Augustin n'était pas de leur avis : « Pourquoi » dit-il, dans son traité *De Curâ pro mortuis*, « ne pas attribuer ces opérations aux Esprits des défunts et ne pas croire que la divine Providence fait un bon usage de tout pour instruire les hommes, les consoler ou les épouvanter ? » – Ni le cardinal Bona qui, dans son traité *du Discernement des Esprits*, dit « qu'on a sujet de s'étonner qu'il se soit pu trouver des hommes de bon sens qui aient osé nier tout à fait les apparitions et les communications des âmes avec les vivants, ou les attribuer à une

imagination trompée ou bien à l'art des démons. »

« Non, » dit Henri Berthoud, dans l'article déjà cité, « la mort ne sépare point pour toujours, même en ce monde, les élus que Dieu a reçus dans son sein et les exilés restés sur cette vallée de larmes, *in hac lacrymarum valle*, pour employer les mélancoliques paroles du *Salve Regina*. Il y a des heures mystérieuses et bénies où les morts bien-aimés se penchent vers ceux qui les pleurent et murmurent à leurs oreilles des paroles de consolation et d'espérance. M. Guizot, cet esprit sévère et méthodique, a raison de le professer : « Hors de là, les croyances religieuses sont superficielles et bien près d'être vaines. »

Oui, – et ce sera la légitime conclusion de cet écrit, – nous communiquons avec les morts ; ils sont autour de nous ; et comme ils conservent les sentiments qui les animaient de leur vivant, pénétrons-nous bien de cette vérité : quand nous voulons commettre le mal, quelque soin que nous prenions de nous cacher, nous ne parvenons jamais à nous soustraire aux regards de la haine qui se réjouit et de l'amour qui s'attriste !

Deuxième partie – Les doctrines

Avant-propos

Dans la première partie – *le Spiritisme devant la raison (les Faits)* – nous avons démontré la possibilité et la réalité du phénomène spirite.

Démontrer la possibilité et la réalité d'un phénomène, n'est-ce pas prouver en même temps que ce phénomène, quelque extraordinaire qu'il puisse être, est un phénomène naturel ?

Le surnaturel est tout bonnement une absurdité. Car un fait ne peut avoir lieu dans la nature que tout autant que la cause qui l'a produit est dans un rapport quelconque avec elle, que cette cause soit une cause physique, ou un homme, ou un Esprit, ou Dieu lui-même. Dès lors elle rentre dans le système de la nature, et le fait ne peut être légitimement qualifié de surnaturel.

Le Spiritisme n'aurait fait qu'affirmer et démontrer la possibilité du miracle, en lui faisant perdre ce caractère surnaturel qu'il n'a pas toujours eu et en lui restituant sa signification primitive de chose admirable, chose extraordinaire, qu'il aurait rendu à l'humanité un service signalé. N'est-ce pas, en effet, donner ainsi à la fois raison au rationalisme qui nie et à la religion qui affirme, en enlevant à la négation de l'un et à l'affirmation de l'autre ce qu'elles ont d'exagéré, de faux ?

Le Spiritisme se pose donc en conciliateur. Il n'est, quoi qu'on en dise, ni le réveil de la superstition, ni l'affermissement de l'incrédulité : il est le rationalisme devenu religieux et la religion devenue rationnelle ; c'est l'abeille qu'on a dépouillée de son dard, tout en lui conservant la faculté de nous donner le miel.

Mais les spirites, en affirmant la réalité de la communication des Esprits et de leur intervention dans les faits humains, ne se sont pas contentés de démontrer le parfait naturalisme de ces phénomènes. S'ils n'avaient fait que cela, ils n'auraient pas soulevé tant de tempêtes, et leur œuvre, sans cesser d'être utile, – car la démonstration d'une Vérité quelle qu'elle soit est toujours une œuvre utile, – n'aurait pas acquis une importance aussi grande.

Ils sont allés plus loin. Ils ont étudié les mœurs, les habitudes, le langage, le caractère, la nature, la situation probable des êtres invisibles avec lesquels il leur était donné d'entrer en

communication. Ils leur ont adressé des questions sur les problèmes qui intéressent au plus haut point l'humanité : sur Dieu ; sur l'âme et sur son état après la mort ; sur ses origines et ses fins ; enfin sur les êtres en général.

De tous ces faits étudiés, de toutes ces réponses comparées est né un corps de doctrines que nous voulons aujourd'hui soumettre au contrôle de la raison, comme nous y avons déjà soumis les phénomènes.

L'œuvre actuelle a déjà été publiée dans le journal *la Fraternité de l'Aude*, en une série d'articles ayant pour titre la *Question religieuse*. Seulement, nous avons retranché de ces articles toute la partie politique, qui ne serait pas ici à sa place, et ce qui touche à la nature de Dieu.

Notre intention n'étant plus d'exposer nos théories personnelles, mais seulement de juger les doctrines spirites, nous avons cru, pour ne pas induire le lecteur en erreur, devoir nous abstenir de traiter les points sur lesquels la majorité des spirites n'est pas encore tombée d'accord, et qui, par conséquent, ne peuvent pas légitimement entrer dans le cadre que nous nous sommes tracé.

Les spirites en général s'accordent à reconnaître l'existence d'un Dieu, intelligence souveraine, qui fait le monde et le gouverne d'après des lois immuables et éternelles.

Les mondes ont un commencement et parcourent successivement tous les degrés d'une échelle commune de progrès, jusqu'à ce que les éléments qui les composent acquièrent un mode d'existence supérieure.

L'homme et le monde sont sinon indépendants, du moins distincts de Dieu. Ce sont donc des réalités et non de simples modes, de simples manières d'être d'un être unique.

Le principe pensant dans l'homme est également distinct du corps et lui survit. C'est ce que nous appelons l'âme. Cette âme une fois sortie du corps constitue l'être qu'on désigne sous le nom d'Esprit.

L'Esprit, dans l'autre monde, se trouve bien ou mal, selon que l'homme qu'il a animé a bien ou mal vécu. Mais les peines qu'il endure ou les récompenses dont il jouit sont toujours proportionnées au mal ou au bien qu'il a fait et en sont la conséquence logique et inévitable.

N'ayant d'autre but que le progrès de l'Esprit, les peines ne sont point éternelles. Elles cessent aussitôt que celui-ci reconnaît ses torts et prend la ferme résolution de se corriger de ses vices.

Après un séjour plus ou moins long dans l'autre monde, l'Esprit revient dans celui-ci et s'y réincarne ; et ses réincarnations se continuent jusqu'à ce que, par l'effort auquel l'obligent les nécessités de la vie matérielle, il ait assez grandi en intelligence et en moralité pour s'affranchir de toutes les passions des sens qui l'enchaînent au monde physique. Alors il a développé en lui des facultés supérieures qui le rendent apte à remplir dans le monde un rôle plus élevé que celui de l'homme ; il a acquis, en un mot, la nature angélique.

Arrivé à ce point, il jouit d'une félicité sans mélange, et son progrès ultérieur s'accomplira désormais sans effort douloureux.

Si jamais il redescend sur une planète et s'il y reprend un corps, ce n'est que pour y remplir temporairement une grande mission volontairement acceptée, au sein d'une humanité fourvoyée à laquelle il vient apporter la loi morale.

De même que la nature angélique est sortie de l'humanité, l'humanité est sortie de l'animalité, et celle-ci du règne végétal, qui lui-même a ses origines dans le monde minéral. « C'est ainsi que tout sert, tout s'enchaîne dans la nature depuis l'atome primitif jusqu'à l'archange, qui lui-même a commencé par l'atome. » (*Liv. des Esp.*, 540.)

D'où vient l'atome ? où va l'archange ? Le Spiritisme ne nous le dit pas encore. Il n'y a pas à ce sujet de doctrine communément acceptée parmi les spirites ; il n'y a que des opinions particulières.

On se borne à affirmer l'éternité de tous les êtres et leur progrès continu et ascendant par l'effort.

La question de savoir si nous sommes séparés de Dieu par un abîme infranchissable, une différence radicale de nature, ou s'il n'y a entre lui et nous qu'une différence de degré, de développement, d'état, question capitale de toute philosophie, n'est pas encore résolue. On en considère provisoirement la solution comme étant au-dessus de notre portée.

Nous ne la traiterons donc pas, quoique nous l'ayons fait dans nos articles sur la question religieuse.

Nous le répétons, ce ne sont pas nos théories personnelles que nous avons l'intention de développer, mais les doctrines spirites que nous voulons soumettre au critérium de la raison, après en avoir, comme nous venons de le faire, exposé sommairement les points les plus importants.

I - C'est l'intelligence, la volonté : Dieu qui a fait le monde

Deux vérités s'imposent avec un égal caractère de nécessité à l'esprit dégagé de tout, préjugé scientifique ou religieux : l'existence de Dieu et l'immutabilité, l'éternité, l'indépendance des lois qui régissent l'univers.

C'est en partie pour avoir plus ou moins méconnu l'une ou l'autre de ces vérités que les divers systèmes philosophiques ou religieux n'ont pu encore satisfaire complètement la raison humaine, je dis la raison réfléchie.

Si Dieu, c'est-à-dire l'intelligence, n'a pas présidé à l'arrangement de ce monde, comment en comprendre la sublime harmonie ?

Cette idée de Dieu est si naturelle qu'on la trouve à toutes les époques, chez tous les peuples, chez les plus sauvages comme chez les plus civilisés. Tous les efforts de l'athéisme le plus savant et le plus raffiné n'ont pu parvenir à l'ébranler sérieusement dans l'esprit des masses, tant le sens commun répugne à admettre l'idée contraire. Aristote s'exprime ainsi en parlant d'Anaxagore : « Le jour où un homme vint dire qu'il y avait dans la nature une intelligence qui est la cause de l'arrangement et de l'ordre de l'univers, cet homme parut seul avoir conservé sa raison au milieu de la folie et de l'ivresse de ses devanciers. »

Si vous voyiez les divers matériaux qui entrent dans la composition d'un édifice se mettre d'eux-mêmes en mouvement, le mortier faire, les pierres se tailler, les murs s'élever, l'édifice s'achever, ne concluriez-vous pas immédiatement, forcément, que des ouvriers et un architecte invisibles auraient accompli ce travail ? Ne jugeriez-vous pas avec la même nécessité de la science de l'architecte et de l'habileté des ouvriers au degré de perfection de l'œuvre ? Eh bien ! pourquoi ne prononceriez-vous pas le même jugement à propos du monde ? Est-ce que la géologie et l'astronomie ne nous font pas assister au travail de sa formation ? et l'intelligence est-elle moins nécessaire dans un cas que dans l'autre ?

Et si, au lieu d'un édifice, il s'agissait d'une machine, ne jugeriez-vous pas le génie de l'inventeur d'autant plus grand que la machine aurait une marche plus régulière et nécessiterait moins souvent l'intervention de l'homme pour son fonctionnement ? – Pourtant la science, parce qu'elle croit pouvoir expliquer la marche du monde sans l'intervention de Dieu, conclut à sa non-existence.

Elle me semble manquer de logique.

Une machine qui fonctionnerait toujours sans jamais nécessiter l'action d'un ouvrier quelconque exciterait au plus haut point l'admiration des savants ; ce serait pour eux une machine parfaite, celle qu'ont rêvée tant de chercheurs du mouvement perpétuel ; et loin qu'il leur vint la pensée

d'en nier l'auteur, ils le proclameraient, sans le connaître, un ouvrier parfait, parce qu'il aurait réalisé l'idéal en fait de machines.

Pourquoi encore ne pas vouloir reconnaître cette machine dans le monde et Dieu dans son auteur ?

Il est vrai que quelquefois l'athéisme, après s'être appuyé, pour soutenir sa thèse, sur l'ordre immuable qui préside aux grands mouvements de l'univers, ne craint pas de se contredire en se prévalant de certains désordres, peut-être plus souvent apparents que réels pour prouver la non-existence de Dieu.

Mais que conclure de désordres partiels qui n'arrivent jamais à troubler l'harmonie de l'ensemble et à en compromettre l'existence, sinon que Dieu, architecte suprême du monde, n'en est peut-être pas l'unique artisan ?

Le rôle que nous jouons nous-mêmes ne constitue-t-il pas une présomption puissante en faveur de cette vérité ? Est-ce que la création est achevée sur notre planète ? et ne travaillons-nous pas tous les jours à la parfaire ?

Et si nous n'arrivons à bien faire qu'à la condition de nous bien pénétrer de l'idée générale, du plan général, pourquoi n'y aurait-il pas au-dessus de nous des êtres plus grands que nous, mais soumis comme nous à cette condition pour l'accomplissement de la tâche qui leur incombe, pouvant comme nous se tromper, et se trompant quelquefois ?

Je vais plus loin. Qu'on réfléchisse bien à ce qu'est le mouvement ; qu'on pénètre par la pensée dans sa nature intime, dans son essence, et l'on verra que tout mouvement nous amènera logiquement à reconnaître à son origine une volonté, et par conséquent une intelligence. Se mouvoir, c'est, après tout, se déterminer, puisque c'est passer d'un état à un autre ; et ce qui est insensible, inconscient, étant incapable de détermination, est aussi incapable de mouvement spontané, propre. La matière, quelque effort que nous fassions pour nous persuader le contraire, est pour nous dans un état complet d'inertie, parce que nous ne pouvons pas nous empêcher de la considérer comme dépourvue de sensibilité, de conscience, de volonté.

Pour expliquer le mouvement autrement que par la volonté, ne faudrait-il pas, comme le reproche M. Paul Janet à M. Littré, dans le numéro du 1er août 1864 de la *Revue des Deux Mondes*, *ressusciter les vertus dormitives et autres de la scolastique* ? – La matière se meut parce qu'elle a une vertu motrice ; l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive.

Dans une machine qui fonctionne et dont chaque partie exécute des mouvements particuliers, qu'elle marche par la force de l'eau, du vent ou de la vapeur, je sais parfaitement remonter, sans me faire un seul instant illusion, de mouvement en mouvement, de cause en cause, jusqu'à la cause première, à l'impulsion initiale ; et là je trouve l'homme, la volonté, l'intelligence !

Voyez les enfants ! pas de mouvement pour eux qui ne révèle une volonté. Une pierre se détache d'un sommet, roule vers eux et les blesse ; ils s'en prennent à la pierre et la battent, parce qu'ils croient qu'elle a agi par intention. Et ils se trompent moins que ceux qui attribuent le mouvement à la matière insensible ; car ils ne se trompent après tout que sur la signification du mouvement et sa cause réelle, et non sur la nature de cette cause, ce qui est l'essentiel. Une volonté à réellement déterminé la chute de la pierre, la volonté de celui qui a fait le monde de façon à ce qu'une pierre se trouvant dans ces conditions dût nécessairement tomber. L'enfant anime la pierre et lui prête une intention, parce qu'il ne comprend que les causes premières, les vraies causes, et que toute cause première est nécessairement une cause volontaire.

Les peuples enfants agissent de même ; ils voient dans toutes les forces de la nature des volontés ; et le fétichisme, le polythéisme sont des formes que la religion a dû nécessairement revêtir au début.

Et si nous nous trompions sur l'essence de la matière ; si les éléments qui la composent n'étaient

pas absolument dépourvus de sensibilité ; si ce qu'on appelle l'attraction moléculaire, sans être la volonté formelle, consciente, en était le germe ; ce que, par exemple, l'instinct est à l'intelligence, il n'en resterait pas moins vrai qu'elle ne pourrait jamais exécuter que les mouvements les plus simples, en rapport avec sa sensibilité rudimentaire ; jamais elle n'arriverait que sous l'impulsion première et la direction de volontés supérieures à réaliser un plan qu'elle n'aurait pas pu concevoir et qu'elle ignorerait. Cela ne se passe-t-il pas ainsi autour de nous, et, dans l'exécution d'une œuvre importante, les volontés inférieures qui y concourent n'obéissent-elles pas toujours à une volonté supérieure qui en a conçu le plan, les forces aveugles aux forces éclairées ?

Et il ne servirait de rien de m'objecter que le monde n'est pas une œuvre qu'on puisse juger à la manière des œuvres de l'homme ; qu'il a en lui et non hors de lui le principe de son propre mouvement ; qu'il est sa propre cause à lui-même et non l'horloge supposant l'horloger ; qu'il n'est, en un mot, que le développement d'un grand être dont chaque être particulier est une détermination. Cela ne résoudrait pas la difficulté, et je persisterais toujours à demander s'il y a ou non à l'origine logique des choses la volonté, l'intelligence, et une volonté, une intelligence proportionnée à l'œuvre qu'on lui attribue. S'il n'y a pas la volonté, il ne peut pas y avoir le mouvement, et le monde ne peut pas être. Vous aurez beau appeler Dieu cet être contradictoire qui accomplit de si admirables choses quand il travaille dans les ténèbres de l'inconscience, quand il ne sait ni ce qu'il fait, ni même qu'il existe ! et qui, plus tard, arrivé à se connaître, en revêtant la forme humaine, ne peut pas parvenir chez les intelligences les plus hautes, malgré tous leurs efforts, à comprendre son propre ouvrage, votre système, qui ne sera que de l'athéisme moins la franchise, ne rendra pas mieux raison de l'existence du monde que le jeu d'éléments aveugles, qu'on les appelle atomes, forces ou de tout autre nom.

Par la même raison, Dieu ne peut pas être un idéal sans réalité propre, qui n'existe qu'en nous et qu'autant que nous le pensons, et cesse d'exister aussitôt que nous ne le pensons plus, pour reparaitre si nous le pensons de nouveau. Ce jeu de paraître et disparaître est d'une puérité telle que, sans la science et la magie de style de l'écrivain, il ne se trouverait pas un homme de sens qui pût s'y plaire un seul instant.

Le Créateur n'est pas davantage une formule ; car, je le demande, quelle peut être la vertu d'une formule, s'il n'y a personne pour l'appliquer ?

C'est donc l'intelligence, la volonté qui a fait le monde et qui veille sur lui ; et c'est cette intelligence, cette volonté, quelle qu'elle soit, que nous appelons Dieu.

II – Les lois physiques et morales existent par elles-mêmes

Mais de ce que Dieu existe, il ne faudrait pas en conclure que les lois qui régissent les mondes dépendent entièrement de lui et qu'il pourrait les changer à son gré. Ce serait tomber dans une erreur grossière.

Si la loi prend sa source et sa légitimité dans la volonté de Dieu, si elle n'a pas d'existence propre, indépendante, si elle n'est pas, en un mot, éternelle comme lui, la morale et toutes les autres sciences s'écroulent faute d'une base solide, la raison n'est plus d'aucun usage, et c'est le prêtre, interprète de cette volonté créatrice, qui la remplace. Le parjure est un crime parce que Dieu le veut ainsi, mais si, dans un cas donné, il plaît à Dieu que l'on se parjure, se parjurer est un devoir et le parjure devient une vertu.

On comprend les conséquences fatales d'une semblable doctrine ; l'histoire les a enregistrées en des pages sanglantes. Qu'un père égorge son fils, tout cœur d'homme frémit d'horreur. Est-il

possible de concevoir une action plus épouvantable, un crime plus odieux ? Abraham pourtant est loué pour n'avoir pas hésité un seul instant à immoler Isaac, sur un ordre de Dieu. « Et toutes les nations de la terre, dit la Bible, seront bénies dans celui qui sortira de vous, parce que vous avez obéi à ma voix. »

Déjà, s'il faut en croire nos savants indianistes, deux mille cinq cents ans avant Moïse, dans l'Inde, Adgigarta avait reçu de Dieu les mêmes félicitations et la même promesse, pour n'avoir pas balancé à lui sacrifier son unique fils Viashagana.

Comme on le voit, la légende du patriarche indien et celle du patriarche hébreu, dans le fond, n'en forment qu'une deux fois répétée ; et le but évident en est l'affermissement du gouvernement théocratique.

Les dieux des païens usent du même privilège que Brahma et Jéhovah ; et Agamemnon, le roi des rois, accomplit un acte vertueux en leur immolant sa fille dont ils lui ont demandé le sacrifice par la bouche du prêtre Calchas.

Dans les sciences, les conséquences ne sont pas moins déplorables. Amrou écrit au Khalife pour savoir ce qu'il doit faire de la bibliothèque d'Alexandrie. Omar lui répond : « Tu me parles de livres ; s'ils ne contiennent que ce qui est déjà dans le livre de Dieu, ils sont inutiles ; s'ils ne s'accordent pas avec lui, ils sont pernicious. Ainsi, fais-les brûler. »

Qui avait raison, de Galilée ou de l'Inquisition ? Évidemment Cette dernière. Que m'importent, ô homme de génie, vos télescopes et vos calculs ? Qu'ai-je besoin d'étudier la nature et ses lois pour connaître la vérité ? Il n'y a de loi que la volonté de Dieu, et il l'a manifestée dans ce livre dont à moi seule appartient l'interprétation. Or le livre dit : Que la terre soit éternellement immobile. La terre est donc immobile. Est-ce à vous de contredire Dieu ? Soumettez-vous.

Et l'Église infallible se trompe lourdement et, traite presque comme un hérétique le grand homme, parce qu'il est raisonnable en soutenant une vérité qui aujourd'hui n'est plus mise en doute par personne. O misère de l'orgueil sacerdotal !

« Mi interessa un tribunale, in cui, per essere ragionevole, sono stato reputato poco meno che eretico. »

« Je ne puis oublier un tribunal par lequel j'ai presque été considéré comme hérétique, parce que je suis raisonnable. » (Galilée au Père Vincenzo Renieri.)

Socrate professa à Athènes une doctrine contraire. Il prouvait que le juste n'est pas le juste, parce qu'il plaît aux dieux, mais qu'il plaît aux dieux parce qu'il est le juste. C'était soutenir les droits sacrés et imprescriptibles de la raison contre la tyrannie de révélations auxquelles elle adhérerait sans réserve, si ces révélations pouvaient jamais être exemptes de l'alliage impur de l'ignorance et des passions humaines, ou garanties contre les dangers d'interprétations inintelligentes ou intéressées.

Les prêtres d'Athènes firent mourir le sage comme impie et blasphémateur.

Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Pourquoi ? Parce que Dieu l'a ainsi voulu ? – Non ; parce que la nature du triangle le veut ainsi, et qu'il est impossible de concevoir un triangle dont la somme des trois angles n'égale pas deux droits. – Tous les rayons d'une sphère sont égaux et son centre est à égale distance de tous les points de sa surface, que Dieu existe ou qu'il n'existe pas.

Il en est de même des lois morales. Vous ne pouvez pas concevoir des hommes, c'est-à-dire des êtres faits pour vivre en société, sans que de leur nature il découle invinciblement, comme conséquence, que le vol, l'assassinat, le parjure, l'adultère, la trahison sont des crimes. La volonté de Dieu, pas plus que son existence, n'a rien à voir là-dedans.

Que Dieu, en même temps qu'il est le formateur du monde, en soit l'arbitre suprême, le grand juge, celui qui veille au maintien de l'ordre, à l'observation de la loi, à sa sanction, cela est pour

moi incontestable ; et c'est ce qui doit réjouir l'homme juste et faire trembler le méchant ; mais que la loi soit une création de sa volonté, cela ne peut pas être, parce que cela est absurde.

Les lois sont l'expression des rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. La nature des choses étant donnée, nous n'avons donc qu'à chercher les rapports nécessaires qui en dérivent pour connaître les lois. Tout autre moyen peut être plus agréable pour les esprits paresseux ou pusillanimes, parce qu'il n'exige ni effort, ni hardiesse, mais il conduit aux abîmes ; en constituant le pouvoir despotique du prêtre, il est un véritable suicide pour la raison.

III – L'âme est immortelle et indépendante du corps

La raison donc nous oblige à admettre, d'un côté l'existence de Dieu, de l'autre l'indépendance des lois qui régissent l'univers. Ces deux importantes vérités une fois constatées, descendons des régions célestes où nous avons dû nous élever pour les conquérir et où nous remonterons plus tard, et occupons-nous en attendant du monde et de l'homme.

Si je débutais dans cette étude en me posant la question de savoir si j'existe et si le monde extérieur est quelque chose de réel, j'amènerais inévitablement le sourire sur les lèvres du lecteur qui se demanderait si j'ai perdu l'esprit ou si je me moque de lui. Et le lecteur aurait raison : il est de ces vérités qui ne se démontrent pas, parce qu'il est impossible à tout esprit sain de les mettre en doute.

Cependant de fort grands philosophes, des savants de premier ordre, des écrivains illustres, ne se sont pas contentés de mettre en doute leur réalité propre et celle du monde, mais les ont résolument niées. « Les panthéistes sont obligés d'en venir là et de dire que nous rêvons les corps, et que Dieu nous rêve, » (J. Simon, la *Rel. nat*)

Ainsi, nous sommes un rêve ! et les corps, les rêves d'un rêve ! Qui sait si les corps à leur tour ne rêvent pas d'autres rêves ?

D'autres philosophes non moins grands ont cru devoir réfuter ces derniers et se démontrer à eux-mêmes leur propre existence. Étaient-ils plus sages ?

Il ressort de là deux grands enseignements. Le premier, c'est que la science, quelque grande qu'elle soit, et la puissance d'expression, quelle qu'en soit la magie, ne prouvent nullement la solidité de la raison, qualité la plus précieuse de toutes et qu'aucune autre ne saurait remplacer. L'ignorant donc, quelque pénible effort que ce travail exige, est toujours en devoir de penser par lui-même et, tout en s'inspirant autant qu'il lui est possible des travaux des autres, de ne pas plus se mettre aveuglément à la remorque des savants qu'à celle des prêtres.

Le second, c'est que le problème de notre destinée est quelque chose de si effrayant, de si redoutable, qu'avant de nous y engager il nous faut avoir bien soin d'établir solidement dans notre esprit ces vérités dont personne ne doute et qui ne comportent pas de démonstration, précisément parce qu'elles sont évidentes. Il nous faut prendre la détermination de ne jamais les abandonner, quelque puissantes et quelque enchanteresses que soient les sollicitations du vertige, ce magicien dangereux, habitant du fond de l'abîme. Sans cela, on tombe inévitablement dans cet abîme, et, désormais entré dans la région des chimères, l'esprit n'enfante plus que des systèmes extravagants.

Donc, nous existons et nous sommes distincts de Dieu, car on n'existe qu'à la condition de se distinguer ; le monde extérieur existe à la même condition que nous. Ce sont les deux vérités que nous n'abandonnerons jamais, quoi qu'il arrive, dans le cours de nos recherches, prêt à leur

sacrifier, sans hésitation, tout ce qui viendrait les contredire.

Mais que sommes-nous et qu'est le monde ? Voilà le problème. Commençons par nous.

« Connais-toi toi-même, » disait la sagesse antique. Et, en effet, comment puis-je, si je ne me connais pas, savoir la destinée qui m'est faite, le but vers lequel je dois marcher, le devoir qui m'incombe ?

Y a-t-il en moi une âme destinée à survivre à la destruction du corps ? ou bien ne suis-je qu'un être éphémère que la Providence a appelé un instant à la vie pour le replonger ensuite dans un éternel néant ?

Selon que la réponse à cette question sera affirmative ou négative, mes idées prendront un cours bien différent ; mes sentiments envers moi-même, envers mes semblables, envers le monde, envers Dieu acquerront ou perdront de l'énergie, et mon respect pour la loi morale sera bien fortifié ou bien affaibli,

Quelles perspectives s'ouvrent devant moi si je dois me survivre, si mon âme est immortelle ! et quelle lumière jetée sur le monde ! Combien les choses changent d'aspect ! Comme je grandis à mes propres yeux ! et combien je sens fortement qu'il est de mon devoir de patienter et d'attendre avant de juger ceux des actes de la Providence qui me semblerait et qui serait, en effet, blâmable, si notre existence se terminait à la mort du corps !

Cette considération seule devrait nous faire comprendre qu'il n'est pas possible que tout finisse avec la vie actuelle ; mais il en est d'autres plus puissantes et plus directes.

Chacun de nous n'est-il pas une cause première, un principe de mouvement, une intelligence, une volonté ? Nous ne sommes donc pas simplement des corps, des êtres matériels, puisque la matière, de soi, nous l'avons reconnu, est incapable de se mouvoir, de sentir, de comprendre, de vouloir.

Alors même que Dieu le voudrait, il ne pourrait pas faire penser la matière, parce qu'il ferait une contradiction, un être non pensant qui penserait ! Il faudrait pour cela qu'il la fît cesser d'être matière, ce qui, nous le verrons, n'est pas impossible, mais ce qui est bien différent.

Pour que l'âme ne fût pas un être distinct du corps, il faudrait, comme le soutiennent les matérialistes, qu'elle ne fût qu'une résultante des parties qui le composent, une harmonie, un rien ! Or, la raison peut-elle admettre que le rien sente, pense, se connaisse, calcule, combine, étudie l'être, agisse sur lui, le modifie, le manipule à son gré, et que l'être s'ignore, soit incapable de sensation, de pensée, de volonté et, par conséquent, d'action ?

Et n'est-ce pas ce qui aurait lieu si l'esprit n'était qu'un produit de l'organisation de la matière ?

Du reste, argument péremptoire ! je me sens parfaitement distinct de mon corps ; je sais que je ne suis ni les ongles de mes doigts ni les cheveux de ma tête, ni les poils de ma barbe, ni la pulpe de mon cerveau. Cette matière s'écoule à toute heure comme un torrent ; de nouvelles molécules viennent constamment remplacer celles que le jeu de la vie élimine ; mon corps est dans un changement continuel ; il n'a aujourd'hui rien de ce qu'il avait l'an dernier. Moi seul je dure au milieu de ce renouvellement, et reste toujours le même. Toute cette matière fait partie de l'organisme auquel je suis, sans savoir comment, momentanément lié, qu'une volonté supérieure m'a donné à gouverner, mais tout cela n'est pas moi. En y réfléchissant un peu, je conçois même très bien que je puisse vivre sans cet organisme qui, après tout, me gêne au moins autant qu'il me sert.

Il faut, on en conviendra, après toutes ces considérations, être bien aveuglé par la passion du néant pour ne pas reconnaître que l'âme existe.

Mais il ne suffit pas qu'elle existe, il faut qu'elle dure ; il faut que, sortie du corps, elle continue à vivre et à marcher dans la voie de ses destinées ; il faut qu'elle soit immortelle. Or, l'immortalité n'est-elle pas une conséquence de l'être ? Est-ce que la nature entière ne nous crie pas cette vérité

à tout instant par ses innombrables voix ? Est-ce que, comme la science nous l'affirme et comme à son défaut la raison suffirait pour nous le faire connaître, dans les compositions et les décompositions, les naissances et les morts dont nous sommes à chaque instant les témoins, il y a un seul atome de matière de créé ou d'anéanti ?

Et ne serait-il pas surprenant, choquant même, que l'âme disparût quand aucun des éléments du corps ne se perd ?

La nature est un livre constamment ouvert devant nos yeux pour nous apprendre la vérité ; mais nous ne savons pas y lire : les choses y sont trop simplement et trop clairement exprimées.

Mais si l'âme survit au corps, dans quel état se trouve-t-elle quand elle en est séparée ? Est-elle, comme certains philosophes le pensent, dans un état virtuel, potentiel, de force sans manifestation, sans conscience, ou bien continue-t-elle à sentir, à penser, à vouloir ? En un mot, conserve-t-elle sa personnalité ou la perd-elle ? – Ceci est très important. Car si l'âme perd à la mort sa personnalité, c'est pour nous absolument comme si elle perdait l'être. Que m'importe de me survivre si j'ignore que je me survis ?

Or, pour que l'âme perdît sa personnalité à la mort du corps, il faudrait que celui-ci la lui eût donnée, c'est-à-dire que les organes donnassent les facultés ! Et n'est-il pas aussi absurde de penser que les facultés naissent des organes qu'il l'est de croire que l'âme naît du corps ? Est-ce qu'une âme sans la sensibilité, l'intelligence, la volonté, serait une âme ?

Quand nous sommes enfermés dans une maison, c'est sans doute grâce aux ouvertures pratiquées dans les murs que nous pouvons voir la campagne environnante ; mais ne la voyons-nous pas beaucoup mieux quand nous sommes dehors ?

« Il est tout à fait plaisant de voir les hommes s'imaginer que les yeux sont nécessaires à la vue, parce que, dans leur état actuel d'emprisonnement, ils ne peuvent rien voir que par cette lucarne. » (J. Simon, *la Rel. nat.*)

Oui, le corps n'est que la prison de l'âme ; prison utile, prison nécessaire dans les phases inférieures de l'existence, comme nous le démontrerons plus loin, mais enfin prison. L'organe, loin de donner la faculté, la localise, la restreint, l'affaiblit. en la voilant, et la mort, au lieu de nous faire perdre notre personnalité, nous en restitue tout ce que le corps nous en avait momentanément enlevé. La mort, c'est l'expansion, c'est l'accroissement de la vie !

IV – D'où vient l'âme et où va-t-elle au sortir du corps ?

Ici se présente un autre problème :

Où va l'âme au sortir du corps ? D'où venait-elle quand elle y entra ?

A ces deux questions, produit d'une curiosité bien naturelle et bien légitime, nos théologiens répondent par une doctrine qu'ils ont la prétention d'imposer à notre foi et contre laquelle se soulèvent en même temps notre cœur et notre raison. La voici en quelques mots :

Pour chaque corps qui se forme, et au moment même de sa formation, Dieu crée une âme destinée à l'animer. Que la vie de l'homme ne dure qu'un instant ou qu'elle se prolonge au-delà d'un siècle, cette épreuve décide à tout jamais de son sort à venir. S'il meurt en naissant, mais après avoir reçu l'eau du baptême, il va tout droit en paradis et y jouit du même bonheur que ceux qui ont combattu et souffert pendant toute une longue vie pour la vérité. Si, au contraire, il a eu le malheur de naître de parents n'ayant jamais entendu parler du baptême ou ne croyant pas à son efficacité, ou si l'on n'a pas eu le temps d'accomplir cette formalité, il se rend dans les limbes où

l'on est privé de la vue de Dieu, et où, selon Dante, grand théologien comme on sait, on n'éprouve d'autre peine que de soupirer. Mais, s'il meurt en état de péché mortel, le gouffre de l'enfer l'attend et il y endure pendant l'éternité d'horribles tourments, tandis que, s'il n'avait eu à se reprocher que quelques péchés véniels ou s'il avait été en état de grâce, il se serait rendu en paradis, dans le premier cas, après un séjour plus ou moins long dans le purgatoire, selon la gravité des fautes à purger, dans le second sans s'arrêter nulle part.

L'écu, non seulement s'abreuve de délices dans la contemplation de Dieu dont il s'occupe à chanter les louanges, mais encore, comme distraction et comme condiment à son bonheur, il entend les hurlements des réprouvés, les crépitations de leurs chairs qui brûlent ; il sent l'odeur qui s'en exhale comme un parfum agréable, et voit, les contorsions horribles que la douleur imprime à leurs membres. Et, charme inexprimable ! parmi ces derniers, il reconnaît souvent un père, une mère, un fils, une fille, un frère, une sœur ou bien quelque ami avec lequel il a eu sur la terre les plus intimes relations. Quelques-uns, sans doute, ont tous ces bonheurs à la fois, et les autres doivent leur porter envie, car ce sont les élus parmi les élus, les aristocrates du paradis !

Ai-je voulu faire, en traçant ces lignes, une lugubre plaisanterie ? Non, j'ai exposé la doctrine que l'Église nous enseigne, la solution qu'elle nous donne du problème de nos destinées. Cela paraît impossible, mais cela est. Écoutez plutôt saint Thomas, le père de la théologie catholique, l'ange de l'école !

« Les bienheureux, sans sortir de la place qu'ils occupent, en sortiront cependant d'une certaine manière, en vertu de leur don d'intelligence et de vue distincte, afin de considérer les tortures des damnés ; et en les voyant, non seulement *ils ne ressentiront aucune douleur, mais ils seront accablés de joie et ils rendront grâce à Dieu de leur propre bonheur en assistant à l'ineffable calamité des impies.* »

« On se demande avec stupeur, dit Eugène Nus, à qui j'emprunte cette citation, comment une religion d'amour et de fraternité a pu aboutir à cette insensibilité monstrueuse, à cet égoïsme forcené. Dieu des conciles, laisse-moi la pitié ou retire-moi le ciel ! »

Et ce n'est pas tout ! n'allez pas croire que les plus grandes vertus, comme celles d'un Socrate ou d'un Marc-Aurèle, par exemple, puissent vous préserver de l'enfer. Le vertu est ici une question très secondaire ; l'important, c'est que Dieu en vous formant ait voulu vous sauver, et, pour cela, vous ait fait naître dans un pays catholique, si vous êtes né après la venue du Christ, et d'une famille juive, si vous êtes né avant sa venue.

« Mais comment donc subsiste encore la vieille idée barbare, la prédestination, qui fait des réprouvés de naissance, créés pour l'enfer ? Idée désespérante qui plane obscure sur l'Ancien Testament, qui, dans les Évangiles, durement se détache d'un fond doux en éclairs sanglants, – qui, forte dans saint Paul, se fait homme, un cruel docteur, – et dans Augustin, un bourreau. » (Michelet.)

Ainsi Dieu n'a fait le monde que pour satisfaire un caprice cruel, en sauvant les uns et en damnant les autres ! Il ne pouvait être heureux qu'à la condition d'entendre résonner éternellement à ses oreilles le double concert des élus chantant ses louanges et des réprouvés le maudissant au milieu des douleurs !

Quel Dieu ! et quel est l'homme de cœur qui voudrait lui ressembler ? Étonnez-vous après cela que Proudhon, en pensant sans doute à cette monstrueuse création de nos théologiens, ait dit : « Dieu, c'est le mal. »

Que nous dit la loi quand elle se révèle à nous ? – Fais ceci, évite cela, parce que ceci est bien et que cela est mal. Ce qui évidemment veut dire qu'il résultera pour nous un bien de ce qu'elle ordonne et un mal de ce qu'elle défend. S'il n'en était pas ainsi, la loi serait fautive ; elle ne serait qu'une pure illusion de notre esprit. La sanction est donc indispensable pour que la loi soit vraie ;

car la sanction, c'est la raison même de la loi, en quelque sorte la loi elle-même. Essayez de séparer la loi de sa sanction, vous ne le pourrez pas. Pourquoi faudrait-il faire une chose et en éviter une autre, si les conséquences pour nous devaient être les mêmes, qu'on ne fit pas la première et qu'on fit la seconde ? La loi me dit : Ne mange pas trop, car c'est mal ; mange suffisamment, car c'est bien. Et la loi est vraie, puisque si je mange trop je m'indigère, et si je ne mange pas assez je perds mes forces. Mais si le contraire avait lieu, la loi serait fautive. Et la douleur qui accompagne l'indigestion ou la perte des forces est un avertissement nouveau pour que je ne persévère pas dans mon erreur et ne me prépare pas ainsi des malheurs plus grands.

La loi nous commande donc dans notre intérêt, et c'est nous qui nous trompons quand nous croyons avoir avantage à la violer : c'est notre vue qui est trop faible pour apercevoir les conséquences éloignées de nos actes. « Pour les rendre meilleurs (les hommes), il faut les éclairer ; le crime est toujours un faux jugement. » (Duclos.)

Pourtant, dans ce monde, nous voyons souvent le scélérat, non seulement se soustraire au châtement mérité, mais encore, comme conséquence de ses crimes, obtenir la fortune, la considération, les honneurs, le pouvoir, et, après de longs jours passés dans les plaisirs, sortir de la vie comme un convive repu et satisfait. L'homme honnête, au contraire, à cause même des scrupules que son amour pour la justice, sa droiture fait naître en lui, voit la plupart du temps la fortune et la considération le fuir, est en butte à la calomnie, aux moqueries, à la haine de ses semblables, et ne termine une vie passée dans les privations et les souffrances que par une mort désolée !

Faudra-t-il s'écrier avec Brutus : « Vertu, tu n'es qu'un nom ? »

Non, il faut voir dans ce fait ce qu'il contient de plus clair, une preuve nouvelle et éclatante d'une vie à venir où s'exerce l'inévitable justice ; car, nous le répétons, la loi doit avoir une sanction.

Mais, en même temps que la loi veut une sanction, elle la veut proportionnée à la gravité de l'infraction, puisque, par le fait, la sanction n'est que la réaction de la nature des choses violentée, et que toute réaction est égale à l'action. Plus j'aurai dépassé la mesure dans la quantité des aliments que j'aurai pris et plus l'indigestion sera forte et douloureuse. De plus, la réaction ne peut durer que tout autant que l'action se continue. Si le coupable reconnaît son erreur, s'il se corrige, s'il ne retombe plus dans la même faute, la loi n'étant plus violée, la nature des choses n'étant plus violentée, la sanction ne peut plus avoir lieu, puisqu'il ne peut plus se produire de réaction. La peine ne pourrait donc être éternelle que s'il était possible qu'il se trouvât un être éternellement obstiné à violer la loi. Et alors ce serait justice. Mais cela ne peut pas être : la douleur, cette grande éducatrice, doit finir par faire ouvrir les yeux au plus obstiné.

Que penser donc d'un Dieu qui infligerait au coupable des peines éternelles, alors même que ce coupable se repentirait, reconnaîtrait ses torts et ne demanderait qu'à réparer le mal qu'il aurait fait ? d'un Dieu qui, enlevant ainsi tout espoir au condamné, ne lui laisserait d'autre parti à prendre que celui de maudire son bourreau ?

Ce Dieu serait de beaucoup au-dessous de nos législateurs modernes qui rougiraient s'ils avaient, en édictant une peine, autre chose en vue, après la sauvegarde des intérêts de la société, que l'amélioration du coupable. Il serait le plus audacieux et le plus criminel violateur de la loi, et se préparerait, en conséquence, à lui-même, des peines encore plus grandes que celles qu'il infligerait aux autres ; car, ne l'oublions pas, la loi ne dépend pas de la volonté de Dieu : il la proclame, l'applique, la sauvegarde, mais ne la fait pas. Quand il nous frappe, c'est dans l'intérêt général et dans notre intérêt propre, afin qu'avertis à temps nous ne commettions pas de plus graves infractions qui, en troublant profondément l'ordre, provoqueraient d'inévitables et terribles retours.

Que penser, encore de cette justice qui punit l'innocent pour le coupable, l'enfant qui naît pour le

crime d'un premier homme avec lequel il n'a aucun lien si, comme l'affirme la doctrine que nous combattons, Dieu tire du néant, à l'époque de notre naissance, l'esprit qui nous constitue ce que nous sommes ?

Enfin que penser de la prédestination ? Était-il possible d'imaginer une plus barbare absurdité ?

Non, cette doctrine, à laquelle du reste de plus compétents que moi prétendent qu'il n'est pas indispensable de croire pour rester dans l'orthodoxie catholique, – ce que je désire vivement pour l'honneur de l'Église, – ne peut être acceptée comme solution aux questions que nous avons posées au début de cet article, parce qu'elle blesse à la fois tous nos sentiments d'humanité, toutes nos notions de justice, et constitue la plus sanglante injure à l'auteur des choses, auquel nous ne pouvons pas croire sans nous le représenter comme le type de toutes les perfections, de l'amour sans bornes où de la justice absolue.

Cherchons donc une autre solution au problème de notre destinée.

V - Préexistence et réincarnation de l'âme

Cette solution, que le Spiritisme a faite sienne, est trouvée depuis longtemps. Je n'en veux pour preuve que les lignes suivantes empruntées au *Phédon* :

« C'est une opinion bien ancienne que les âmes, en quittant ce monde, vont dans les enfers, et que de là elles reviennent dans ce monde, et retournent à la vie après avoir passé par la mort. Il me semble aussi, Cébès, qu'on ne peut rien opposer à ces vérités, et que nous ne nous sommes pas trompés quand nous les avons reçues ; car il est certain qu'il y a un retour à la vie ; que les vivants naissent des morts ; que les âmes des morts existent, et que les âmes vertueuses sont mieux et les méchants plus mal. » (Socrate, dans le *Phédon*.)

Il est digne de remarque que presque tous les peuples anciens ont cru à la préexistence de l'âme et à sa réincarnation. Les Philosophes spiritualistes considéraient la renaissance comme une conséquence de l'immortalité ; pour eux, ces deux vérités étaient solidaires, et l'on ne pouvait nier l'une sans nier l'autre. On ne sait pas bien si Pythagore reçut cette doctrine des Égyptiens, des Indiens ou de nos pères les Gaulois. S'il voyagea chez tous ces peuples, il l'y trouva également, puisqu'elle leur était commune.

« Ce même sol que nous habitons aujourd'hui, dit Jean Reynaud, a porté avant nous un peuple de héros, qui tous étaient habitués à se considérer comme ayant pratiqué l'univers de longue date avant leur incarnation actuelle, fondant ainsi l'espérance de leur immortalité sur la conviction de leur préexistence. »

Et le poète Lucain : « Selon vous, Druides, les ombres ne descendent pas dans les silencieuses demeures de l'Érèbe, dans les pâles royaumes du Dieu de l'abîme. *Le même Esprit anime un nouveau corps dans une autre sphère.* La mort (si vos hymnes contiennent la vérité) est le milieu d'une longue vie. »

Cette croyance était si fortement enracinée chez nos pères qu'ils se prêtaient volontiers des sommes payables dans un autre monde où ils étaient sûrs de se rencontrer et de se reconnaître.

Si les Hébreux ne l'adoptèrent jamais d'une manière aussi générale et aussi entière, ils n'y restèrent pourtant pas étrangers. On sait que les pharisiens, la secte qui se piquait le plus d'orthodoxie, croyaient à une damnation éternelle pour les méchants et à un retour à la vie pour les bons. C'était le contraire de la religion du Sintos, la plus ancienne du Japon, qui, suivant Kempfer, cité par Boulanger, enseigne que les méchants seuls reviennent à la vie pour expier leurs crimes.

Certains passages de la Bible justifient la doctrine des pharisiens et expriment d'une manière très claire la croyance à la réincarnation. Je pourrais en citer plusieurs ; je me contente des deux suivants : « C'est le Seigneur qui ôte et qui donne la vie ; qui conduit aux enfers et qui en retire. » (I., Rois, ch. II, v. 6.) C'est-à-dire qui fait mourir et qui fait revivre.

On sait qu'un des procédés de la poésie hébraïque était de redire, en termes différents, dans la seconde partie de la strophe, la pensée déjà exprimée dans la première partie. Ici, *ôte la vie* correspond évidemment à *conduit aux enfers*, et *donne la vie* à *en retire*. D'ailleurs, dans la Bible, comme dans Platon et chez tous les anciens, les enfers sont synonymes de la tombe, de la mort ; et retirer des enfers veut dire faire revivre dans ce monde, faire renaître.

« Ceux de votre peuple qu'on avait fait mourir vivront de nouveau ; ceux qui étaient tués au milieu de moi ressusciteront. » (Isaïe, ch. XXVI, v. 19.)

Les Juifs modernes chez qui s'est conservée cette croyance appellent *gilgul*, *roulement*, le passage de l'âme d'un corps à un autre.

Si le Christ, qui prévoyait sans doute toutes les divisions qu'enfanteraient des dogmes imposés et tout le sang qu'ils feraient verser, ne donna pour loi à ses disciples que l'amour de Dieu et du prochain, il n'en manifesta pas moins, dans plusieurs occasions, sa croyance à la réincarnation.

– « 13. Car jusqu'à Jean, dit-il au peuple qui se presse autour de lui, tous les prophètes aussi bien que la loi ont prophétisé. – 14. Et si vous voulez comprendre ce que je vous dis, c'est *lui-même qui est cet Élie qui doit venir*. – 15. Que celui-là l'entende qui a des oreilles pour entendre. » (Math., ch. XI.)

Ici, ce ne peut être d'Élie descendu du ciel qu'il s'agit, puisque nous savons que Jean-Baptiste était né de Zacharie et d'Élisabeth, cousine de Marie, mais d'Élie réincarné.

« 1. Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance. – 5. Et ses disciples lui firent cette demande : Maître, est-ce le péché de cet homme ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle ? (S. Jean, ch. IX.)

Pourquoi les disciples demandent-ils à Jésus, comme une chose toute simple, si c'est à cause de son péché que cet homme est né aveugle ? – C'est que les disciples et Jésus étaient convaincus qu'on pouvait avoir péché avant de naître, et, par conséquent, qu'on avait déjà vécu. Est-il possible de donner une autre explication ?

Comment s'étonner dès lors de ce que nous assurent des écrivains érudits, que la croyance à la pluralité des existences était généralement répandue parmi les chrétiens des premiers siècles ? – Du reste, il y a toujours eu et il y a encore parmi eux, comme parmi les Juifs, des hommes qui la professent, sans croire pour cela sortir de l'orthodoxie.

« Pendant que cette ligne de conduite prévalait dans l'Église et, se terminait par la condamnation d'Origène, des docteurs vénérés, qui ont été mis au nombre des saints, n'en continuaient pas moins à soutenir la pluralité des existences et *la non-réalité de la damnation éternelle*. C'est saint Clément d'Alexandrie qui enseigne la rédemption universelle de tous les hommes par le Christ sauveur ; il s'indigne contre l'opinion qui ne fait profiter de cette rédemption que des privilégiés ; il dit qu'en créant les hommes, Dieu a tout disposé, ensemble et détails, dans le but du salut général. » (*Stromat.*, livre VII, Oxford, 1715.) C'est ensuite saint Grégoire de Nysse qui nous dit qu'il y a *nécessité de nature* pour l'âme immortelle d'être guérie et purifiée, et lorsqu'elle ne l'a pas été par sa vie terrestre, la guérison s'opère dans les vies futures et subséquentes. Voilà bien la pluralité des existences enseignée clairement et en termes formels. Nous retrouvons même de nos jours la préexistence et partant les réincarnations approuvées dans le mandement d'un évêque de France, Mgr de Montal, évêque de Chartres, au sujet des négateurs du péché originel, auxquels il oppose la croyance permise aux vies antérieures de l'âme. Ce mandement est de l'année 1843. (A. Pezzani, *Plur. des exist. de l'âme*.)

Voici les propres paroles de Mgr de Montal. Je les prends dans le numéro du 27 octobre 1864 du journal *l'Avenir* : « Puisque l'Eglise ne nous défend pas de croire à la préexistence des âmes, qui peut savoir ce qui a pu se passer dans le lointain des âges, entre des intelligences ? »

Dans une lettre à M. Barlatier, qui a paru dans la *Petite Presse*, du 20 septembre 1868 et dont je parlerai de nouveau, M. Ponson du Terrail raconte qu'à son domaine des Charmettes où il se trouve, il a eu pour convive le curé de son village. Celui-ci s'est montré fort surpris d'entendre son hôte lui affirmer qu'il se souvenait d'avoir vécu du temps de Henri IV et d'avoir connu particulièrement ce roi ; qu'il croyait que nous avions tous déjà vécu et que nous vivrions de nouveau. « Mais enfin, dit l'auteur, il m'accorda que les *croyances chrétiennes n'excluent point cette opinion*, et il me laissa aller mon train. ».

Même pendant le sombre moyen âge, où, selon l'expression de Michelet, Satan a tellement grandi qu'il a enténébré le monde, la croyance à la réincarnation n'a pas pu complètement être étouffée. J'en trouve une preuve dans la *Divine Comédie*, où Dante, qui partageait l'opinion alors générale à ce sujet dans le peuple, place l'empereur Trajan en paradis. Celui-ci, après avoir séjourné cinq cents ans dans l'enfer, en est sorti par la vertu des prières de saint Grégoire le Grand. Mais, chose digne d'attention, il n'est pas allé directement au ciel ; il a repris un corps sur la terre – *torno all'ossa* – et ce n'est qu'après avoir séjourné peu de temps dans ce corps – *in che fu poco* – qu'il a été admis au nombre des élus. Chez les philosophes et les savants, cette idée n'a jamais cessé d'avoir des représentants. L'illustre Franklin, un des hommes qui ont le plus honoré l'humanité par le génie et la sagesse, se composa à lui-même l'épithète suivante qui témoigne de sa foi à la réincarnation :

« Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont arrachés, et le titre et la dorure effacés ; mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu, car il reparaitra, *comme il le croyait*, dans une nouvelle et meilleure édition, revue, et corrigée par l'auteur. »

Dans une lettre à Mme de Stein, Goethe s'écrie : « Pourquoi le destin nous a-t-il liés si étroitement ? Ah ! dans des temps écoulés, tu fus ma sœur ou mon épouse ! »

Le grand chimiste anglais, sir Humphry Davy, dans un ouvrage intitulé *les Derniers Jours d'un philosophe*, s'applique à démontrer la pluralité des existences de l'âme et ses incarnations successives. « L'existence humaine, dit-il, peut être regardée comme le type d'une vie infinie et immortelle, et sa composition successive de sommeils et de rêves pourrait certainement nous offrir une image approchée de la succession de naissances et de morts dont la vie éternelle est composée ». (Trad. de C. Flammarion.)

Charles Fourier était tellement convaincu que nous renaissions sur cette terre, qu'on trouve dans ses ouvrages la phrase suivante :

« *Tel mauvais riche pourra revenir mendier à la porte du château dont il a été le propriétaire.* »

Aujourd'hui la croyance à la pluralité des existences est presque générale chez nos grands écrivains. Je regarde comme superflu de faire des citations qu'on trouve partout et qui me feraient dépasser le cadre dans lequel je veux me renfermer. « Je n'ai, dit M. Chaseray, dans ses conférences sur l'âme, que l'embarras du choix en fait de citations pour montrer que la foi à une série d'existences, les unes antérieures, les autres postérieures à la vie présente, grandit et s'impose chaque jour davantage aux esprits éclairés. »

il n'est pas jusqu'à Proudhon lui-même qui ne se soit senti un moment entraîné de ce côté. Le passage suivant d'une lettre adressée par le grand démolisseur à M. Villiaumé, le 13 juillet 1857, en est la preuve. « En y songeant, je me demande si je ne traîne pas la chaîne de quelque grand coupable, condamné dans une existence antérieure, comme l'enseigne Jean Reynaud ! »

On le voit, c'est la vieille métempsycose qui reparait et tend à redevenir la religion de l'humanité.

Elle a d'autant plus de chances de réussir cette fois qu'elle s'est dépouillée de la souillure qui la fit abandonner : – On ne croit plus aujourd'hui que l'âme humaine puisse rétrograder et rentrer dans le corps d'un animal. Les anciens n'avaient pas le sentiment du progrès continu de l'être et de l'économie de ressorts qui préside à l'œuvre de Dieu : voilà pourquoi ils tombèrent dans cette grossière erreur.

VI – Inégalité dans le développement intellectuel et moral des hommes

L'idée de la réincarnation est si naturelle que sans la tyrannie exercée sur nous par l'habitude d'idées contraires, que l'éducation nous imposa dès notre enfance, nous l'accepterions sans effort. « Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une ; tout est résurrection dans la nature. » Ces paroles que Voltaire (voyez la *Princesse de Babylone*) met dans la bouche du Phénix, au moment où il renaît de ses cendres, ne vous semblent-elles pas, dans leur simplicité et leur énergique concision, l'expression même de la vérité ?

Que de problèmes dans notre destinée, impossibles à résoudre d'une manière satisfaisante par une autre doctrine, et dont celle-ci nous fournit une solution rationnelle ! Que d'obscurités elle éclaire ! Que de difficultés elle lève !

« A la vérité, dit Montaigne, je treuve si loing d'Epaminondas, comme je l'imagine, jusqu'à tel que je cognois, je dis capable de sens commun, que j'enchéris volontiers sur Plutarque ; et dirais qu'il y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle beste ; et qu'il y a autant de degrés d'esprits qu'il y a d'ici au ciel de brasses, et autant innumérables. »

Quelle distance, en effet, entre le Hottentot stupide et l'intelligent Européen ! entre Dumolard et Socrate !

Comment expliquer cette inégalité dans le développement intellectuel et moral, que dans certains cas on serait tenté d'appeler une inégalité de nature, si l'on n'admet pas qu'il y a entre l'esprit inférieur et l'esprit supérieur le même rapport qu'entre l'enfant et l'homme fait, et quelquefois entre l'homme et l'ange ? si l'on n'admet pas que le dernier a plus longtemps vécu que le premier et a pu progresser dans un plus grand nombre de vies successives ? Dira-t-on que c'est un effet de la différence d'organisation physique et d'éducation ? Nous répondrions à cela que ces causes peuvent tout au plus expliquer les supériorités apparentes, mais non les réelles.

L'organe sert plus ou moins bien la faculté, mais ne la donne pas : nous l'avons surabondamment démontré. De telle sorte qu'un esprit très développé, dans un corps mal conformé, peut faire un homme fort, ordinaire, tandis qu'un esprit relativement moins avancé, servi par de bons organes, fera un homme qui lui sera en apparence de beaucoup supérieur. Mais cette fausse supériorité, qui ne consistera que dans la faculté d'expression et non dans la puissance de penser, ne fera illusion qu'à l'observateur superficiel et ne trompera pas l'esprit pénétrant. « Il n'est pas douteux, dit J. Simon, qu'il y ait des esprits d'élite dont la valeur demeurera toujours inconnue, parce que la faculté d'expression leur manque. On voit de ces âmes pleines d'idées, que le vulgaire dédaigne, et qui passent pour inférieures et dénuées de sens, quoique les esprits pénétrants saisissent quelquefois dans leur langage des traits d'une force incomparable. On se demande, en pensant à elles, si on n'est pas en présence d'un Génie enchanté *sous une forme qui l'empêche de se manifester dans sa puissance et sa splendeur.* »

D'ailleurs, ne sait-on pas que Socrate avait reçu de la nature un corps dont toutes les impulsions le portaient à la débauche, et que de ce libertin que la nature semblait avoir voulu faire de lui, le fils

de Sophronisque fit un sage, le modèle des hommes !

Quant à l'éducation, n'avons-nous pas tous les jours sous nos yeux la preuve que, si son influence est grande, elle ne va pas pourtant jusqu'à changer complètement la nature de l'homme, à faire d'un scélérat un prix Montyon et d'un idiot un Newton ?

Que d'honnêtes gens qui n'ont jamais reçu de leçons de personne ! qui même ont été obligés de combattre contre de pernicieux enseignements ! et que d'infâmes coquins qu'on a élevés avec tous les soins imaginables ! Commode n'était-il pas le fils et le disciple de Marc-Aurèle ? et peut-on faire un mérite aux leçons des jésuites, ses maîtres, de l'indépendance de pensée de Voltaire, de son horreur pour l'intolérance et le fanatisme religieux, et de son mépris des superstitions ?

Qui fut le précepteur du bûcheron Lincoln, de son successeur, le tailleur Johnson, et de leur illustre compatriote, le forgeron Elihu Burrit, le promoteur de la société de la paix universelle ?

Et n'y a-t-il pas des hommes dont on peut dire qu'ils se ressouvient plutôt qu'ils n'apprennent ? Mozart, par exemple, qui naît grand musicien, et Pascal, qui, à l'âge de neuf ans, sans avoir jamais lu aucun livre de mathématiques, seul, sans le secours d'aucun maître, arrive jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide et invente la géométrie !

En 1868, les journaux français nous ont entretenus, d'après un journal anglais de médecine, le *Quarterly*, d'un phénomène bien étrange. C'est une petite fille dont le Dr Hun nous fait connaître l'étonnante histoire. Jusqu'à l'âge de trois ans, elle est restée muette et n'a pu parvenir à prononcer que les mots papa et maman. Puis, tout à coup, elle s'est mise à parler avec une volubilité extraordinaire, mais dans une langue inconnue n'ayant aucun rapport avec l'anglais. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle se refuse à parler cette dernière langue, la seule pourtant qu'on lui parle, et oblige ceux avec qui elle vit, son frère, par exemple, un peu plus âgé qu'elle, à apprendre la sienne où l'on trouve quelques mots de français, quoique, au dire de ses parents, on n'en ait jamais prononcé aucun devant elle.

Comment expliquer ce fait autrement que par le souvenir d'une langue que cette enfant aurait parlée dans une existence antérieure ? – Il est vrai qu'on peut le nier. Mais la petite fille existe ; c'est un journal sérieux, un journal de médecine qui le rapporte, et, la négation est un moyen bien commode et dont on fait peut-être un trop fréquent usage. Il est dans beaucoup de cas l'équivalent du diable, ce *Deus ex machinâ* des prêtres, qui vient toujours à point pour tout expliquer et dispenser de l'étude.

Du reste, il est des hommes qui affirment avoir conservé le souvenir d'autres existences. Ceci est plus fort. La lettre de M. Ponson du Terrail, dont j'ai parlé dans le précédent article, en est une preuve. On peut dire aussi qu'il a voulu plaisanter. Mais que ne peut-on pas dire ?

Le poète Méry affirmait également qu'il se souvenait d'avoir successivement vécu à Rome du temps d'Auguste et dans l'Inde où il avait été brahme. Peut-être encore une plaisanterie ?

Mais ce qui ne peut pas en être une, c'est le fait suivant dont j'ai été le témoin. J'étais à Pau, chez une parente. Dans la même pièce que moi se trouvaient une des filles de ma parente, âgée de dix ans, et le petit garçon d'un voisin, ouvrier relieur, qui n'en avait pas encore trois. Ces enfants jouaient et je ne m'en occupais pas, quand, tout à coup mon attention fut attirée par une altercation singulière qui s'éleva entre eux. Le petit garçon soutenait, en se fâchant tout rouge contre la petite fille qui refusait de le croire, qu'il se souvenait d'avoir été soldat et d'avoir été tué. Il donnait des détails et citait des lieux. Je crus devoir intervenir. Je lui fis demander ce qu'était son père à l'époque dont il parlait. Il répondit qu'alors son père n'était pas son père ; que c'était lui qui était père. Et comme j'insistais pour qu'il expliquât pourquoi ayant été tué il était de nouveau vivant, et, petit après avoir été grand « Je n'en sais rien, dit-il ; j'ai été soldat et j'ai été tué ; j'étais grand et je suis petit ; c'est Dieu qui l'a voulu. » Et il frappait de son petit pied avec colère, parce que nous refusions de croire à ses paroles.

Le lendemain, je voulus reprendre avec lui la même conversation.

Il me regarda d'un air étonné et ne comprit pas plus que si je lui avais parlé grec.

Comment supposer qu'un enfant de cet âge voulût plaisanter sur un tel sujet ? Et n'est-il pas plus raisonnable de penser que le voile qui nous cache notre passé s'était un instant soulevé pour lui ?

Le souvenir d'existences passées, quoique très rare, l'est pourtant moins qu'on ne pense, l'histoire en fournit des exemples, et il n'est pas impossible que quelqu'un de mes lecteurs ait été comme moi à même d'en constater.

Maintenant, je le demande, de toutes ces considérations et de tous ces faits réunis, auxquels on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, ne découle-t-il pas la conséquence légitime et irrésistible que la réincarnation est une réalité et que dès lors il n'est pas surprenant qu'à toutes les époques de l'histoire il se soit trouvé des esprits élevés dont elle a constitué la foi ?

Bien plus, quand on y réfléchit sérieusement, on arrive à se convaincre que non seulement cette croyance est vraie, mais encore qu'il est impossible qu'elle ne le soit pas.

Si elle est fautive, comment comprendre la justice de Dieu ? Nous avons reconnu l'absurdité des peines éternelles ; mais, même avec des peines et des récompenses temporaires, pour qu'elles pussent être justement appliquées, ne faudrait-il pas, puisqu'il n'y a qu'une seule épreuve, que nous la subissions tous dans les mêmes conditions de durée, d'obstacles à vaincre, de difficultés à surmonter, et que chacun de nous entrât dans la lice armé des mêmes facultés et avec le même poids à porter ? – Eh bien ! nous savons tous que cela n'est pas. Est-il besoin de le démontrer ?

Le seul moyen de sortir de la difficulté est donc de reconnaître la vérité de cette idée si naturelle et si juste, que les épreuves sont multiples ; que ceux que nous voyons entrer dans la lice avec de plus grandes facultés sont de vieux lutteurs qui les ont acquises par des efforts antérieurs, tandis que ceux qui y entrent avec des facultés moindres sont des débutants qui n'ont pas le droit d'être jaloux des richesses de leurs aînés, puisqu'il ne tient qu'à eux d'en acquérir autant, en suivant leur exemple.

Quant aux diverses positions sociales, elles ne sont que des épreuves diverses auxquelles l'esprit est soumis, selon le besoin, par lesquelles nous passons tous alternativement, tantôt pauvres, tantôt riches, tantôt puissants, tantôt faibles, tantôt maîtres, tantôt esclaves, tantôt doués d'une organisation physique qui, laissant à nos facultés tout leur essor, nous permet de jouer un rôle brillant sur la scène du monde ; tantôt, au contraire, gênés par des organes rebelles, et condamnés à une impuissance et à une infériorité d'autant plus pénible que nous pouvons quelquefois avoir le sentiment de notre supériorité réelle.

Du reste, le ciel ne peut pas être un lieu clos dont Dieu nous ouvre ou nous ferme à son gré la porte ; on ne peut le concevoir que comme un état supérieur de l'âme, qu'il dépend de nous d'atteindre, en nous purifiant de nos souillures et en arrivant à cette hauteur intellectuelle et morale qui constitue la nature que nous sentons devoir être immédiatement au-dessus de la nature humaine et que nous désignons sous le nom de nature angélique.

Oui, nous sommes, pour me servir d'une expression de Dante, la chenille destinée à former l'angélique papillon qui vole vers la Justice, sans que rien puisse lui faire obstacle !

Toutefois, si nous voulons bien réfléchir aux efforts qu'exige, je ne dirai pas l'anéantissement, mais seulement la diminution du plus petit de nos défauts, et l'accroissement, non l'acquisition, de la moindre de nos qualités, nous pourrions comprendre combien d'existences sont nécessaires pour combler la distance qui sépare le Hottentot, esprit peut-être au début dans l'humanité, de Socrate, ange sans doute descendu des cieux pour nous servir de modèle et de guide.

L'effort, voilà la loi, la condition indispensable du progrès de l'Esprit ; et, dans les phases inférieures de son existence, cet effort nécessaire ne pourrait pas se produire sans les réincarnations, comme je le démontrerai bientôt.

Arrière donc les plaintes ridicules et inutiles contre la destinée ! Sachons que la seule chose qui doive nous préoccuper sur cette terre, puisqu'elle est le lieu de l'épreuve, c'est de tirer le meilleur parti possible de la position, quelle qu'elle soit, dans laquelle nous a placés celui qui connaît mieux que nous ce qu'il nous faut et pour qui il ne peut pas y avoir de préférés. « Souviens-toi, dit l'esclave Epictète, de jouer avec soin le rôle que le souverain maître t'a imposé : fais le court, s'il est court ; long, s'il est long. S'il t'a donné le personnage d'un mendiant, tâche de t'en bien acquitter ; sois boiteux, prince ou plébéien, s'il l'a voulu. Ton affaire est de bien jouer ton rôle et la sienne de le choisir. »

VII – Perte de la mémoire comme objection au système de la réincarnation

Mais on fait au système des réincarnations une objection que l'on croit irréfutable, quoiqu'elle n'ait pas la moindre solidité et ne provienne que d'une fausse appréciation de l'existence actuelle, nous voulons dire la perte de la mémoire. Il ne nous sera pas difficile d'y répondre.

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi jusqu'ici avec attention la série de nos raisonnements savent que l'homme est un être éphémère, qui n'existait pas avant le moment où il a été conçu dans le sein de sa mère et qui n'existera plus aussitôt que la mort l'aura frappé. Il résulte de l'union momentanée d'un Esprit avec un corps : avant que l'union se fasse, il n'est pas ; après qu'elle a cessé, il n'est plus. Il n'en est pas de même de l'Esprit : il préexistait à l'homme, il lui survivra. L'Esprit est immortel ; l'homme est périssable. La vraie personnalité est donc celle de l'Esprit, et la véritable vie n'est pas celle-ci, mais l'autre. Celle-ci est pour ainsi dire le sommeil et l'autre le réveil. Ce qui importe donc pour que la vraie personnalité ne se perde pas, c'est que dans l'autre vie nous conservions la mémoire de toutes nos existences passées ; et nous avons démontré que cela ne peut pas manquer d'avoir lieu. Est-ce que l'existence actuelle n'est pas divisée en deux parties, le sommeil et la veille ? Eh bien ! nous retrouvons-nous moins les mêmes au réveil, parce que nous avons perdu la mémoire pendant le sommeil ?

– Mais, dit-on, comment puis-je ici-bas expier des fautes commises dans des existences passées dont je n'ai conservé aucun souvenir ? Je suis après tout un être nouveau. Pourquoi me punir de crimes que je n'ai pas commis ?

Cette considération seule prouve contre la réincarnation..

– Et qui vous dit que vous êtes ici-bas pour expier ? Si quelqu'un vous le dit, il est, à notre avis, dans une grave erreur : il confond les deux existences, celle de l'épreuve et même de la réparation qui est l'actuelle, et celle de l'expiation qui est l'autre.

Eh bien ! la mémoire est conservée dans l'autre vie, où elle est nécessaire pour que l'expiation soit efficace autant que juste, et elle est enlevée dans la vie présente, où elle serait une souveraine injustice et une insupportable gêne.

En entrant dans ce monde, comme nous avons payé nos dettes dans l'autre, il est juste que nous soyons tous sur le même pied d'égalité. Il ne faut pas que nous puissions rien nous reprocher les uns aux autres, puisque, en effet, nous sommes des êtres nouveaux et que nous n'avons encore commis aucun méfait, pas plus que nous n'avons accompli aucun acte méritoire. Avec la mémoire, chacun comprend que cela ne pourrait pas avoir lieu.

D'ailleurs, conservez la mémoire et vous bouleversez toutes les conditions de l'humanité ; vous la rendez impossible. L'homme n'existe plus. C'est l'Esprit qui continue dans des conditions différentes : voilà tout. Qui sait combien de réconciliations s'opèrent, dans ce monde, à la faveur

des liens de parenté ou autres, et qui ne pourraient pas avoir lieu entre des Esprits ennemis qui se souviendraient ?

A quelque point de vue qu'on l'envisage, le souvenir des existences passées pour l'homme serait non seulement une calamité, mais une absurdité.

Ce qu'il lui faut, c'est qu'en entrant dans ce monde il y apporte toutes ses énergies acquises, toutes ses virtualités ; et c'est ce qui a lieu, puisque seulement ainsi on peut logiquement et justement expliquer les différences natives entre les hommes. La perte de la mémoire n'est donc pas un argument sérieux.

Passons à la nécessité de la réincarnation.

Elle résulte de ce fait d'observation qui n'a échappé à aucun esprit sagace, c'est que tout être au début de la vie répugne au travail, à l'effort. Voyez les enfants, voyez les sauvages !

Toutes les Bibles considèrent le travail comme une punition ; le paradis, c'est de ne rien faire ; si l'homme n'eût pas péché, il serait... un propre à rien ! Bienheureux péché !

On a dit avec juste raison que la paresse est la mère de tous les vices. Si en effet on veut se donner la peine d'observer, on découvrira au fond de toutes nos mauvaises passions cette paresse qui, répugnant à l'effort, nous empêche de nous corriger, de progresser.

Pour sauver l'Esprit au début, le pousser dans la voie du progrès, du développement, tout en lui conservant son libre arbitre, tout en lui laissant le mérite qui constitue ce qu'il y a de plus doux dans le triomphe, que fallait-il faire ? L'obliger à l'effort. Et pour cela, le seul parti à prendre était de le lier à un organisme qui lui créât des besoins. *Il bisognino fa trottar la vecchia*, le besoin fait trotter la vieille, dit le proverbe italien. D'après Rabelais, maître Gaster, le ventre, le besoin est le premier maître ès arts de ce monde. Voilà pourquoi la réincarnation est nécessaire. Et elle l'est jusqu'à ce que l'Esprit ait vaincu la grande ennemie, la paresse ; jusqu'à ce qu'il se soit dépouillé de toutes les passions des sens, que les jouissances intellectuelles et morales aient seules de l'attirait pour lui et que le devoir seul lui commande en maître.

Je passe maintenant à une question non moins importante :

Peut-on, dès cette vie, se faire une idée exacte des peines et des récompenses qui attendent chacun de nous dans l'autre ? – Oui, pourvu qu'on se contente des caractères généraux et qu'on ne veuille pas entrer dans de minutieux et inutiles détails.

Prenons l'analogie pour flambeau et pour guide.

Ne voyons-nous pas très souvent l'imprévoyance et la paresse punies par la misère ? la gloutonnerie par l'indigestion ? la débauche par mille maladies honteuses ? la médisance, la calomnie par l'horreur que le médisant et le calomniateur inspirent aux honnêtes gens ? enfin, les crimes en général par les remords ? « Car c'est un ordre immuable de votre sagesse, ô mon Dieu ! que toute âme déréglée trouve sa peine dans ses propres dérèglements. » (S. Augustin, *Confessions*.)

Et il ne peut pas en être autrement : pour que la nature de la peine corresponde exactement à la nature de la faute, il faut que la première soit la conséquence nécessaire de la seconde. De sorte que l'on peut très bien dire que ce n'est pas Dieu qui nous punit, mais que nous nous punissons nous-mêmes : c'est la nature qui est la grande justicière.

Ici-bas, il est possible à l'hypocrite de cacher ses vices sous le masque de l'honnêteté et d'exercer ses scélératesses tout en obtenant l'estime et les éloges de ses semblables. Mais, quand l'heure de la mort est sonnée, l'âme, sortie du corps, se montre sans voiles, avec ses laideurs et avec ses beautés, et elle ne peut pas plus échapper à l'horreur qu'inspirent les premières qu'on ne peut lui refuser l'admiration due aux secondes. Figurez-vous le pharisien et le publicain de l'Évangile. Quel changement de rôles !

Dans le tourbillon des affaires ou des plaisirs, dans les entraînements de la passion, dans les

proportions colossales que l'heure présente prend aux dépens de l'heure à venir, dans les sophismes habiles que nos désirs savent si bien inventer pour colorer nos vices des couleurs de la vertu ou nous faire croire que tout finit avec cette vie, les remords s'émeussent et finissent même par disparaître ; nous savons les étouffer. Mais à l'heure du réveil, quand tous les voiles tombent, que l'inexorable vérité brille, que l'illusion n'est plus possible, comme nos sentiments doivent changer ! comme les remords doivent ressusciter puissants et terribles ! Que de regrets de n'avoir pas voulu écouter cette voix qui nous disait que nous lâchions la proie pour l'ombre ! Nous reconnaissons alors avec désespoir la faute de ne nous être occupés que de l'homme, être éphémère, simple étape dans la vie de l'Esprit, et d'avoir négligé l'être immortel. Nous avons perdu une existence : pour quelques joies passagères, nous nous sommes préparé de longues douleurs ; car nous subissons longtemps l'humiliation de nous trouver bas dans la hiérarchie spirite et de voir au-dessus de nous les honnêtes gens que dans nos triomphes d'un jour, obtenus en foulant aux pieds les prescriptions de la loi morale, nous avons couverts de nos mépris insensés. La satisfaction de nos passions nous procure des jouissances vives mais grossières ; les plaisirs des sens nous enivrent, et nous ne nous apercevons pas que leur répétition fréquente fait contracter à notre âme des habitudes qui l'enchaînent à la matière et la lui rendent indispensable. Ce que nous lions dans ce monde sera lié dans l'autre, et ce que nous déliions sera délié. Si nous lions notre âme aux plaisirs des sens, quand elle aura perdu le corps, ces plaisirs se changeront inévitablement en douleurs, parce qu'elle n'aura plus l'organe nécessaire à leur satisfaction. Et pourtant les objets seront là présents et pleins d'irrésistibles attraits. Voilà le Tantale de la sagesse antique !

L'avare s'arrachera des cheveux imaginaires et éprouvera les plus grands déchirements en voyant qu'on se partage ses trésors ou qu'on les dissipe, sans qu'il puisse l'empêcher. Le gourmand, entraîné par sa passion, visitera les tables splendidement servies, et, dévoré de toutes les ardeurs de la gourmandise, il ne pourra les satisfaire. Le scélérat qui comptait sur le néant se sentira tout à coup saisi d'épouvante en se voyant survivre. Plongé dans les profondes ténèbres morales qu'il aura amassées sur son âme, son imagination effrayée le peuplera de fantômes, ministres des vengeances d'un Dieu justement irrité, dont il croira entendre la voix prononcer avec les retentissements du tonnerre la sentence de sa réprobation éternelle. Et qui sait combien cet état pourra durer ?

Parcourez la liste des crimes et vous trouverez facilement celle des supplices correspondants. Il ne s'agit pas ici de diables cornus et armés de fourches tourmentant les damnés, de chaudières bouillantes, de contes de nourrices et de grand-mères, nous sommes en présence de la froide raison, de l'inexorable logique.

Si, au contraire, loin de nous rendre les esclaves du corps, nous ne lui accordons que ce qu'il lui faut pour l'entretenir dans l'état de santé et de vigueur nécessaire à en faire un instrument utile à l'accomplissement de notre tâche ; si nous le maîtrisons ; si nous ne recherchons que les jouissances élevées de l'intelligence ; si nous nous efforçons d'étouffer en nous la brute et de développer l'ange, comme notre sort devra être différent quand nous rentrerons dans le monde de la vie morale ! Nous éprouverons d'abord la satisfaction indicible de nous trouver grandis, et grandis par nos propres efforts ! Puis, comme nous n'aurons pas à traîner le poids lourd de la matière et qu'elle ne nous aveuglera plus, nous pourrons nous élever plus haut vers les régions de la lumière ; notre œil fortifié en supportera mieux les divins rayonnements, et nous pourrons nous abreuver plus largement aux sources des vérités éternelles. Et notre bonheur sera d'autant plus grand qu'il sera multiplié par celui de nos amis, heureux de nous avoir vus sortir triomphants de l'épreuve, et que les regrets des jouissances matérielles ne viendront pas le troubler.

Enfin, quand l'heure d'une nouvelle réincarnation sonnera, quand il faudra de nouveau descendre

sur une planète pour y reprendre un corps, ce séjour dans une région élevée ne nous aura pas été inutile ; bien au contraire. Les vérités que nous aurons été admis à y contempler et dont nous nous serons nourris ne seront pas perdues pour nous. L'homme que nous formerons les portera en lui à l'état latent ; elles feront partie de sa constitution morale et se révéleront par des aptitudes plus puissantes, des capacités supérieures.

Nous pourrons donc fournir une meilleure carrière que dans nos incarnations précédentes, et, à la mort, nous élancer vers des régions encore plus élevées que celles d'où nous serons descendus.

Mais où, dans quel monde, sur quelle planète s'accompliront toutes ces réincarnations ?

Le moment est venu d'aborder ce nouveau problème.

A notre époque, grâce aux progrès de la science, nous pouvons le faire avec plus de chance de réussite qu'autrefois, parce que nous avons des données plus nombreuses et plus sûres.

VIII – Où doit s'accomplir la série de nos réincarnations ?

Chacun de nous est aujourd'hui convaincu que les mondes innombrables qui, comme la terre, flottent dans l'espace, comme elle sont habités. Nous savons de plus que, semblables en ceci à tous les autres êtres, ces mondes n'ont pas toujours été ; qu'ils sont nés ; qu'ils ont eu leur époque de formation, et qu'ils se développent progressivement dans le temps. Ne peut-on pas ajouter qu'un jour, sans doute, tandis que des mondes nouveaux apparaîtront et se disposeront à les remplacer, la mort viendra les frapper, pour ouvrir peut-être aux éléments qui les composent les portes d'une existence supérieure ?

Le commencement n'appelle-t-il pas inévitablement la fin ? Et puisque les mondes commencent, n'est-on pas en droit de dire qu'ils doivent finir ?

Notre destinée est-elle de gravir à chacune de nos incarnations un échelon de l'échelle immense que forment les mondes ? ou bien ne méritons-nous de nous élever à un monde meilleur que celui où nous sommes qu'en atteignant par l'effort un certain degré de pureté ? ou bien encore toute la série de nos incarnations doit-elle s'accomplir sur la même planète ?

Ces questions ont beaucoup plus d'importance qu'elles ne semblent en avoir au premier abord, et, en y réfléchissant un peu, on s'aperçoit bien vite que leur solution doit puissamment influencer sur la manière de nous conduire dans l'existence actuelle.

Si nous ne faisons que poser en passant le pied sur un monde, pour nous envoler aussitôt vers un autre, celui où nous sommes momentanément doit nous intéresser très peu. Sans liens avec lui dans l'avenir comme dans le passé, nous ne pouvons guère le considérer qu'avec les sentiments du fermier pour la terre qu'avant peu il abandonnera. Nous ne sommes portés à y fonder rien de durable, à y entreprendre aucune œuvre qui demande plus d'une génération pour son achèvement et dont les avantages ne puissent être recueillis que par ceux qui viendront après nous. Si, au contraire, nous y avons vécu et si nous devons y vivre encore, si notre sort est lié au sien, il devient notre propriété et nous nous y affectionnons davantage. Nous le cultivons avec plus d'amour ; nous ne craignons pas d'y entreprendre d'utiles travaux, quelque longue que doive en être la durée ; nous savons au besoin nous imposer des sacrifices et nous condamner à de longs et pénibles efforts pour l'améliorer, parce que nous sommes convaincus qu'en travaillant pour les races futures, c'est pour nous que nous travaillons, et qu'en retardant notre entrée en jouissance, nous ne la rendons que plus certaine.

Ces considérations devraient suffire pour rendre plus que probable l'opinion que nous avons vécu et que nous vivrons de nouveau sur la terre ; mais il en est de plus puissantes et de plus décisives.

Tant dans l'ordre intellectuel et moral que dans l'ordre physique, le progrès de l'humanité à travers les siècles est lent, mais réel. Seuls, quelques esprits chagrins et aveuglés par la passion se refusent à voir ce fait lumineux. L'homme des temps primitifs se confondait presque avec la brute. Que de temps et d'efforts il a dû lui falloir pour arriver à ce degré de civilisation qui lui a permis de laisser quelques traces dans l'histoire !

Celle-ci ne remonte pas bien haut dans la vie de l'humanité, et pourtant la période qu'elle embrasse est suffisante pour nous montrer de sensibles progrès accomplis. Les idées et les sentiments des hommes de nos civilisations modernes diffèrent notablement des idées et des sentiments des hommes des civilisations antiques. Dans la brillante Athènes, à l'apogée de cette civilisation grecque tant vantée, Socrate était obligé de garder beaucoup de ménagements pour dire à ses concitoyens que la femme et l'esclave avaient une âme comme l'homme libre. Plusieurs siècles plus tard, dans le septième de notre ère, un concile de Mâcon agitait encore la question de savoir si les femmes sont des êtres humains ou des brutes.

L'Athénien Athénophore suggéra un jour à Alexandre, *l'unique héros chevaleresque de l'antiquité*, d'après l'historien Cantù, de faire, pour se récréer pendant qu'il était au bain, enduire de naphte un jeune garçon et de mettre le feu à l'enduit.

Qui oserait aujourd'hui faire une semblable proposition au monarque civilisé, même le moins chevaleresque ?

Ce même Alexandre, pour honorer les funérailles de son ami Éphestion, faisait, égorger toute une nation qu'il venait de vaincre.

Les sacrifices humains étaient communs à tous les peuples anciens, même au peuple élu de Dieu, au peuple juif. Le sacrifice d'Abraham et celui de Jephté en sont, une preuve.

Quand, au théâtre, la foule assemblée entendit pour la première fois ce vers de Térence :

Je suis homme, tout homme est un ami pour moi,

la surprise, l'étonnement, l'admiration furent universels. Le poète disait là une chose nouvelle, inouïe, qui n'est pourtant qu'un lieu commun pour notre époque où le sentiment de la fraternité et de la solidarité entre les hommes est devenu si puissant et si général.

Les progrès dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, sont encore plus grands. Il faut être aveugle pour le nier.

Eh bien ! comment expliquer cette marche progressive de l'humanité vers le beau et le bien, si l'on admet que les Esprits passent comme un torrent sur notre terre et n'interrompent jamais leur course à travers les mondes ? si l'on admet même qu'ils n'y séjournent que juste le temps nécessaire à acquérir le degré d'épuration voulu pour trouver un libre accès à un monde meilleur ? S'il en était ainsi, le niveau moral de l'humanité ne devrait-il pas être invariable ?

Mais si, au contraire, ce sont les mêmes Esprits qui renaissent constamment sur la même planète, le progrès s'explique tout naturellement, car il est forcé.

Ce qui ne veut pas dire que toutes les incarnations d'une humanité doivent nécessairement s'accomplir sur le même globe. Non, il se peut que les premières aient lieu dans une planète supérieure, lui servant pour ainsi dire de berceau, et qu'elle ne prenne possession de celle qu'on lui a destinée pour demeurer qu'après avoir atteint ce degré de développement indispensable pour que la lutte soit possible. Les races inférieures qui peuplent à notre époque certaines parties de notre globe semblent témoigner, par leur présence, en faveur de cette opinion.

Il se peut aussi qu'un Esprit soit momentanément appelé à vivre sur un autre monde que le sien. Des faits nombreux dans l'histoire de notre humanité le démontrent jusqu'à l'évidence.

Comment expliquer, en effet, autrement que par l'incarnation parmi nous d'Esprits appartenant à

des mondes plus avancés que le nôtre, je ne dirai pas l'apparition de ces hommes prodigieux dont l'humanité repentante et confondue d'admiration a fait des dieux après les avoir immolés, mais même celle des grands hommes dans les diverses branches du savoir humain, qui, à de certaines époques, ont jeté tant d'éclat sur les nations au sein desquelles ils sont nés ? Si ces Esprits n'étaient pas venus pour un temps seulement dans notre monde, pour remonter ensuite vers le leur, leur mission civilisatrice accomplie ; s'ils avaient réellement appartenu à notre humanité, ce n'est pas sans quelque apparence de raison qu'on pourrait nier la loi du progrès.

Mais non ! Si les civilisations antiques nous ont laissé des œuvres dont la perfection fait l'admiration et l'étonnement des hommes de nos jours, comme les masses de nos pays civilisés sont incontestablement supérieures à celles au sein desquelles ces œuvres se sont produites, la seule conséquence qu'on puisse tirer de leur perfection, c'est que ceux qui les ont exécutées venaient de plus haut, pour nous servir d'initiateurs et de guides, en nous laissant ces modèles.

Il est probable que la terre, à son tour, envoie dans des mondes inférieurs quelques-uns de ses Esprits les plus avancés, pour y accomplir de semblables missions : une étroite solidarité doit relier toutes les parties de l'univers.

Mais cela n'infirmes nullement notre opinion que chaque monde a une quantité déterminée d'Esprits destinés à le faire progresser, en progressant eux-mêmes avec lui.

Ils se bercent donc d'un espoir trompeur ceux qui ne s'efforcent de s'améliorer que pour avoir le droit d'aller vivre dans un monde meilleur !

Quoi ! seulement pour cela ? – Et ceux que nous laissons derrière nous, pas un regret pour eux, pas une pensée ? – Mais si nous sommes partis en même temps, et si nous étions identiques au départ, – et il faut qu'il en soit ainsi pour que la justice soit satisfaite, – ceux qui sont moins avancés que nous doivent nécessairement avoir rencontré plus d'obstacles sur leur route. Et si on leur a imposé une route plus ardue, n'est-il pas juste que ceux qui se sont trouvés dans des conditions plus favorables se retournent pour leur donner la main ?

Non, les ailes de l'égoïsme sont trop lourdes pour qu'elles puissent nous porter bien haut, et ce n'est pas avec leur secours que nous nous élèverons jusqu'aux cieux !

Le meilleur monde, qu'on ne l'oublie pas ! est celui où le devoir nous appelle, celui que nous devons améliorer. Et nous n'y avons pas seulement des devoirs à remplir envers nos semblables, mais aussi envers les êtres inférieurs dont Dieu nous a confié le développement et que nous devons nous efforcer d'élever jusqu'à nous.

« On ne se sauve pas seul.

L'homme ne mérite son salut que par le salut de tous.

L'animal a aussi son droit devant Dieu. » Michelet.

D'ailleurs n'est-ce pas sur le théâtre même de nos faiblesses que nous devons tenir à les réparer ? N'est-ce pas autant notre droit que notre devoir ?

Nous reviendrons donc sur cette terre qui, à son tour, sera un paradis quand, par nos efforts, nous l'aurons embellie, et que corrigés nous-mêmes de nos vices, les maladies, les luttes intestines et les guerres ayant à jamais disparu, à leur place régneront parmi ses habitants la santé et la bonne harmonie. Et nous y goûterons un plaisir qu'aucun autre monde ne pourrait nous procurer : celui d'y jouir des fruits de notre propre travail.

IX – Les origines de l'âme

Jusqu'ici, on le voit, nous sommes arrivés à des solutions de tous points conformes aux doctrines spirites. Il ne nous reste plus que deux questions à traiter : celle des origines de l'âme et celle de la création.

Si la même conformité continue à se produire, le Spiritisme sera encore une fois sorti triomphant de l'épreuve. Poursuivons.

N'est-ce pas la manière la plus raisonnable de comprendre le monde que de se le représenter comme un immense atelier dont Dieu est le chef, où travaillent des ouvriers de toute sorte et de tout degré, et où les fonctions sont distribuées à chacun selon sa capacité ? – Entre Dieu et nous, combien y a-t-il de degrés, de natures de fonctions, d'espèces d'êtres ? Qui pourrait le dire ? Mais ce qu'on ne peut s'empêcher de voir, c'est que l'homme, en se développant, doit nécessairement enfanter un être supérieur à lui-même, destiné à occuper dans l'univers un rang plus élevé, à jouer un plus grand rôle. Cet être immédiatement supérieur à l'homme est celui que nous appelons ange.

Si l'ange était une création à part ; s'il n'était pas le dernier terme des évolutions successives de l'humanité, nous aurions le droit d'accuser Dieu d'injustice, et Dieu ne peut être que la justice même. Pourquoi, en effet, avoir créé cet être privilégié ? pourquoi lui avoir donné gratuitement toutes les qualités que nous n'acquérons que si lentement et au prix de tant d'efforts ? pourquoi l'avoir affranchi des misères du corps et mis en possession de l'immensité de l'espace, tandis que nous serions condamnés, malgré nos mérites acquis, à tourner éternellement dans le cercle fatal des réincarnations ?

Et en admettant que nous dussions un jour être affranchis de la nécessité de la réincarnation et que nous fussions enfin admis au nombre de ces Esprits privilégiés, leurs privilèges ne se tourneraient-ils pas alors en désavantages et n'auraient-ils pas à leur tour le droit de se plaindre, car, ayant conquis par nos propres efforts une position qu'ils ne devraient qu'à la faveur, nous leur serions évidemment supérieurs ? C'est ce qui a fait dire à Bossuet, si je ne me trompe, que les élus sont supérieurs aux anges. Et, cela serait si les doctrines qui considèrent les anges comme une création spéciale étaient vraies.

L'ange donc sort de l'homme. Mais l'homme, d'où sort-il ? Où était l'âme avant de venir pour la première fois animer un corps humain ? Ce degré de sensibilité, d'intelligence, de volonté qu'elle montre au début, est-il un pur don du Créateur ou bien l'a-t-elle acquis par un long séjour dans les mondes inférieurs de la création ? En d'autres termes, l'homme est-il, par rapport à l'animal, ce que l'ange est par rapport à l'homme, le but final de ses évolutions, ou bien une création distincte, séparée de cette nature inférieure par une faveur spéciale ?

Si l'homme est une créature privilégiée, si un abîme infranchissable sépare de lui l'animal, ce dernier, à son tour, n'a-t-il pas le droit d'élever sa plainte vers le Créateur et de l'accuser d'injustice ? L'animal, comme l'a dit notre grand écrivain Michelet, n'a-t-il pas aussi son droit devant Dieu ? N'est-il pas dans bien des cas notre indispensable collaborateur ? Ne nous donne-t-il pas souvent, après le rude travail de toute une vie, son sang et sa chair pour nous nourrir ? N'est-il pas soumis comme nous à la douleur ?

Cet argument de la douleur est si fort en faveur du passage de l'animal à une existence supérieure, que plusieurs grands philosophes, Malebranche, par exemple, ne pouvant s'y soustraire autrement, en sont venus à nier qu'il fût doué de sensibilité, à ne le considérer que comme une pure machine ! Où ne conduit pas l'esprit de système ! – Aujourd'hui encore on trouve des spiritualistes assez inconséquents pour refuser une âme aux bêtes. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils fournissent ainsi aux matérialistes l'arme la plus redoutable. Les bêtes sentent, cela est incontestable, quoique, comme nous venons de le voir, cela ait été contesté. Or la sensibilité

entraîne nécessairement l'intelligence et la volonté, comme ces deux facultés à leur tour la supposent. Si l'on peut donc sentir, comprendre et vouloir, à quelque degré que ce soit, sans avoir une âme, nous ne voyons pas pourquoi l'homme en aurait une. Et si l'animal a une âme, cette âme a autant le droit d'entrer dans l'humanité, quand elle a atteint le *summum* de développement que l'animalité comporte, que la nôtre a le droit de revêtir la nature angélique, quand, par ses efforts, elle l'a mérité.

Que d'animaux à qui, comme on le dit vulgairement, il ne manque que la parole pour être des hommes ! Que d'intelligence dans le chien, ce candidat à l'humanité, d'après Michelet, et que Montaigne avait raison quand il disait qu'il y a plus de distance de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête ! Dupont de Nemours appelait les animaux nos frères cadets, et saint François d'Assise, cette âme affolée d'amour et qui communiait avec la nature entière, les haranguait, en leur donnant aussi le titre de frères. Il avait médité la Bible, et il y avait découvert que l'homme, avant cette évolution qu'on a, je ne sais pourquoi, appelée la chute, quand on aurait dû l'appeler l'ascension, n'était encore qu'un animal, puisqu'il ne connaissait ni le bien ni le mal, et que cette connaissance est le caractère distinctif entre la brute et l'homme.

J'entends l'amour-propre qui se récrie. Il préférerait nous voir sortir du néant. Cette origine lui semble plus noble !

Mais l'amour-propre est un guide dangereux pour celui qui cherche la vérité, et le monde serait, sans nul doute, plus mal fait s'il était tel que ses puérides imaginations se le représentent.

Cette triste passion a toujours été pour l'homme une source funeste d'erreurs. En lui inspirant le constant désir de se distinguer de ses semblables par une origine plus noble plutôt que par la pratique des vertus, elle a créé des âmes d'hommes libres et des âmes d'esclaves ; des âmes de monarques et des âmes de sujets ; de nobles et de roturiers ; de bourgeois et de manants ; de riches et de pauvres ; de blancs et de nègres ; d'hommes et de femmes ! – Déjà dans l'Inde antique, malgré la plus sublime des révélations, n'avait-elle pas divisé les hommes en Brahmes ou prêtres, sortis de la bouche de Dieu (Brahma) ; en Tchattryas, rois, guerriers, sortis de son bras ; en Vaysias, marchands, cultivateurs, sortis de sa cuisse ; et, enfin, en Soudras, artisans, serviteurs, esclaves, sortis de son pied ?

Elle est allée plus loin ! Elle a refusé l'âme à l'esclave et même la femme ! et il a fallu tous les efforts des philosophes pour faire comprendre, après bien des siècles, le ridicule et l'odieux de semblables distinctions.

Voici ce que dit L.-A. Martin (*Histoire de la condition des femmes dans l'antiquité*) de ce concile de Mâcon dont j'ai déjà parlé :

« Dans un concile de Mâcon, en 679, un évêque posa la question de savoir si les femmes appartiennent à l'espèce humaine : le concile se décida pour l'affirmative, *en se référant au texte de la Genèse.* »

Après cela, comment s'étonner que l'amour-propre se cabre quand on lui dit que l'âme humaine n'est que la dernière évolution de l'âme de la brute ? Et pourtant il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'elle vient encore de plus bas. Combien de grands esprits qui, en jetant sur l'œuvre de Dieu un coup d'œil attentif et non troublé par le préjugé, ont été frappés de cette magnifique harmonie résultant de l'ascension, *by gentle degrees*, comme dit Locke, par degrés insensibles, de tous les êtres, à commencer par le minéral, vers son infinie perfection !

La nature ne nous montre-t-elle pas, en effet, les divers êtres qui la composent formant entre eux une chaîne ininterrompue depuis le minéral jusqu'à l'homme, et dont chacun est visiblement destiné à parcourir tous les anneaux ? Pas de saut brusque dans son œuvre ; pas de lacune, de solution de continuité ; la transition est toujours ménagée ; impossible de marquer le point où un règne finit, où un autre commence ; aux confins, toujours un être douteux, incertain, qu'on ne sait

comment classer ; espèce de pont, de trait d'union entre des êtres différents qui, sans lui, ne sembleraient pas appartenir à un même système, à une même création ; moule hybride où il semble que la force doit nécessairement passer pour franchir un grand pas et changer de nature. « Où finit l'animal ? Où commence la plante ? » (Michelet.)

Si les cieus racontent la gloire de Dieu, comme le dit l'Écriture, n'est-ce pas parce qu'ils sont une partie du livre où sa pensée nous est révélée ? Les formes des divers êtres, seules accessibles à nos sens, sont les mots qui l'expriment. Et si ces formes composent entre elles une série progressive et continue, cela n'indique-t-il pas clairement que les êtres dont, elles sont la manifestation forment une série analogue ? « Adieu pierre ! tu seras fleur ! Adieu fleur ! tu seras colombe ! Adieu colombe ! tu seras femme ! » (Balzac.)

C'était l'idée de Leibniz que Bossuet appelait le plus grand homme dans l'ordre de la science, et elle ne déplaisait pas à Voltaire, comme en témoignent les lignes suivantes du *Dictionnaire philosophique*, art. *Corps*. « Enfin, un subtil philosophe remarquant qu'un tableau est fait d'ingrédients dont aucun n'est un tableau, et une maison de matériaux dont aucun n'est une maison, imagina que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont pas corps ; et cela s'appelle des *monades*. Ce système ne laisse pas d'avoir son bon, et s'il était révélé, je le croirais très possible ; tous ces petits êtres seraient des points mathématiques, des espèces d'âmes qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans : ce serait une métempsycose continue. Ce système en vaut bien un autre... »

Cette croyance est aujourd'hui aussi répandue parmi nos grands écrivains que la croyance à la réincarnation. Des voyageurs en ont trouvé des traces évidentes dans les religions de plusieurs peuplades sauvages. L'antiquité, dont nous ne faisons souvent que reproduire les idées quand nous croyons inventer, la connaissait aussi ; elle était même, au dire d'hommes compétents, au fond de toutes ses religions, car c'est après tout la doctrine de la vie universelle. « L'antiquité, malgré ses oscillations entre le spiritualisme et le matérialisme, malgré ses diverses doctrines panthéistiques, n'a jamais professé qu'une croyance fondamentale qui se trouve dans toutes les religions et qui est celle de la vie universelle, » (A. Guépin.)

On sait que les Gaulois, par exemple, faisaient partir l'âme de l'abîme *Annwfn*, le règne minéral, pour la faire entrer dans *Abred*, le cercle des voyages, des transmigrations, où elle parcourait successivement les degrés du règne végétal, animal et de l'humanité, avant de pouvoir entrer dans *Gwynfyd*, le cercle de la félicité, le ciel.

Dans notre société catholique, peu de gens lisent l'Évangile ; un plus petit nombre encore savent le lire. Je livre à la méditation de tous les paroles suivantes, composant le verset 9 du chapitre III de saint Mathieu « Et ne pensez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ; car je vous déclare que Dieu peut faire naître de *ces pierres mêmes* des enfants à Abraham. »

Pourquoi d'ailleurs les anciens avaient-ils appelé l'homme un microcosme, un petit monde, un abrégé, un résumé de la nature qui l'environne, si ce n'est qu'ils avaient vu en lui réunis tous les aspects par lesquels se distinguent les uns des autres les êtres inférieurs ? Ils voyaient ces différentes natures d'êtres aller à lui comme les fleuves vont à la mer, et s'y mêler pour ne plus former qu'un seul être. C'est ainsi sans doute que l'ange doit résumer les différentes natures d'hommes, et qu'en Dieu doivent se fondre, dans une suprême unité, les aspects de tous les êtres de l'univers.

« Expliquera qui voudra ces affinités entre l'homme et certains êtres secondaires de la création. Elles sont tout aussi réelles que les antipathies et les terreurs insurmontables que nous inspirent certains animaux inoffensifs... C'est peut-être que tous les types, départis chacun spécialement à chaque race d'animaux, se trouvent dans l'homme. Les physionomistes ont constaté des ressemblances physiques ; qui peut nier les ressemblances morales ? N'y a-t-il pas parmi nous des

renards, des loups, des lions, des aigles, des hannetons, des mouches ? La grossièreté humaine est souvent basse et féroce comme l'appétit du pourceau. » (G. SAND, *Histoire de ma vie.*)

Cette analogie qui ne s'arrête pas à l'animal, mais descend plus bas jusqu'au règne inorganique, a été pour Charles Fourier et ses disciples une mine féconde, et ils l'ont exploitée avec un talent qui a su en tirer des tableaux saisissants de vérité.

Qui sait si le frottement, la trituration, le broiement, les compositions et les décompositions de la matière n'ont pas pour effet d'éveiller avec le temps la sensibilité dans l'élément qui la compose ? Qui sait si les différents organismes ou habits, comme dit Voltaire, dans lesquels on fait passer successivement la force, ne sont pas gradués et calculés de façon à développer de plus en plus en elle cette sensibilité et, par les besoins qu'ils lui donnent et les habitudes qu'ils lui font prendre, à lui constituer une nature ? L'habitude est une première nature, a dit Helvétius.

Ainsi s'expliqueraient, par les routes diverses que les âmes auraient suivies pour arriver à l'humanité, ces différences de caractères entre les hommes et même entre les races d'hommes, et ces frappantes analogies entre certains hommes et certains êtres inférieurs de la création.

Tout donc, les doctrines anciennes, les idées modernes, la justice, la raison, le sentiment, l'analogie et cette grande loi du progrès qui ne serait pas vraie si elle n'était pas universelle, tout semble se réunir pour nous montrer que les premières origines de l'âme sont dans la forme la plus élémentaire de l'être ; qu'après avoir gravi sous l'empire de la fatalité tous les échelons du règne minéral et végétal, elle a passé par tous les degrés de la série animale, n'ayant encore pour guide que l'instinct aveugle, ce degré inférieur de l'intelligence, et qu'entrée enfin dans l'humanité, en possession, comme le dit la Bible, d'une parcelle de la divinité, par la connaissance acquise du bien et du mal, par l'éclosion de la raison, elle continuera désormais son ascension, responsable non seulement de son propre développement, mais encore de celui des créatures inférieures envers lesquelles elle aura à remplir des devoirs dont la notion lui deviendra d'autant plus claire qu'elle se sera élevée plus haut.

X - La création est un système inadmissible

S'il est une vérité qui doit apparaître lumineuse aux yeux de ceux qui ont apprécié la justesse des idées que nous avons exposées jusqu'ici, c'est qu'il n'y a plus que deux solutions possibles au problème en face duquel nous a enfin placés le mouvement progressif de ces idées. Ou l'âme avant de venir, sous forme de monade élémentaire, prendre rang aux dernières assises du monde, était dans le néant d'où Dieu la fit sortir par un simple acte de sa volonté toute-puissante, ou bien elle préexistait sous une forme et dans un état qu'il restera à déterminer, et elle n'a jamais commencé d'être.

La création du rien, d'un côté ; l'éternité du monde dans ses premiers éléments, de l'autre : voilà donc l'alternative dans laquelle la raison se trouve placée, les deux hypothèses entre lesquelles il lui faut nécessairement choisir.

Examinons d'abord la première.

« La question de la création, considérée dans toute sa profondeur, dit M. Em. Saisset, n'est rien moins que celle du rapport du fini à l'infini, question sublime et redoutable qui inspire un invincible attrait à toute âme philosophique, mais que nul génie n'a pu résoudre complètement encore, et qui, à plusieurs égards peut-être, passe l'esprit humain. »

« La doctrine de la création, a dit plus récemment M. Vacherot, non-sens pour les philosophes, mystère pour les théologiens, ne me semble nullement un progrès sur le dualisme ; ce n'est qu'un

mot de plus ajouté au dictionnaire des abstractions inintelligibles. »

Le problème n'est donc pas encore résolu pour les penseurs, et si nous en croyons M. Tissot, dont la compétence en ces matières ne saurait être mise en doute, les Pères de l'Église étaient loin de l'envisager comme les chrétiens actuels. Par eux, « la création est conçue très diversement, et *l'émanation* y est plutôt dissimulée que niée ; mais cependant le monde est plus détaché de Dieu que dans les philosophies précédentes. » (*Hist. abr. de la phil.*)

Les Pères de l'Église devraient donc être rangés parmi les panthéistes, puisqu'ils inclinaient à faire du monde une émanation de Dieu et que la doctrine de l'émanation n'est autre que le panthéisme. Pourtant ils détachaient le monde de Dieu, l'en distinguaient, ce que nous pourrions démontrer n'être qu'une contradiction apparente ; mais il nous suffit de constater qu'avec l'antiquité entière ils ne pouvaient se résoudre à admettre la création *ex nihilo*.

Et, il n'y a rien-là qui doive nous surprendre, si cette doctrine nous paraît si simple, si naturelle au premier abord, c'est qu'on y a habitué notre esprit dès notre enfance. Nous sommes à cet égard comme ces peuples de l'Asie qui croient sans hésiter que la terre est supportée par un éléphant et celui-ci par une tortue. L'attraction universelle leur semblerait ridicule, et ils ne songent pas à se demander sur quoi repose la tortue. Ainsi pour nous du système de la création, tant que nous n'y avons pas réfléchi ; mais s'il nous arrive d'y appliquer sérieusement notre pensée, nous y découvrons des difficultés tellement insurmontables, des absurdités si choquantes que nous reculons bientôt épouvantés. Et il faut bien qu'il en soit ainsi pour que tant d'esprits éminents le repoussent et lui préfèrent soit le panthéisme, soit le matérialisme.

Nous allons d'abord en signaler une conséquence immédiate et capitale qui, seule, à notre avis, suffirait pour l'infirmer ; nous l'étudierons ensuite dans son principe.

Cette conséquence, c'est qu'il ne fournit aucune garantie sérieuse à notre immortalité et nous laisse ainsi dans l'incertitude la plus complète au sujet de nos fins dernières.

Si, en effet, l'âme est sortie du néant, pourquoi n'y rentrerait-elle pas un jour ? Tout commencement semble devoir aboutir inévitablement à une fin ; ces deux termes paraissent en corrélation intime. Ne voyons-nous pas autour de nous que tout ce qui commence finit ?

On n'a qu'un argument à opposer à cela : la bonté de Dieu. Dieu nous a créés parce qu'il est bon et il nous fera vivre toujours parce qu'il est bon. Mais la loi, nous l'avons vu, ne dépend pas de la volonté de Dieu ; et si elle était telle que tout commencement dût aboutir à une fin, sa bonté ne pourrait nous empêcher de finir.

D'ailleurs la faiblesse de cet argument, devient évidente quand on songe qu'il fait de nos désirs changeants et contradictoires la règle de conduite de Dieu. S'il est des hommes qui désirent vivre toujours, il en est d'autres qui frissonnent d'épouvante à la seule pensée que cette vie pourrait ne pas être la seule. En Asie, d'après nos savants indianistes, une secte religieuse qui compte à elle seule presque autant d'adhérents que toutes les autres sectes de la terre réunies considère la vie comme un mal et l'anéantissement comme le suprême des biens. Les bouddhistes aspirent au nirvâna, au néant, avec la même ardeur que d'autres aspirent à l'immortalité : cesser d'être, c'est la récompense qui attend l'homme vertueux, pour prix des privations qu'il s'est imposées dans ses incarnations successives, de ses sacrifices prolongés au devoir. Voilà Dieu bien embarrassé, et notre immortalité bien compromise !

Passons maintenant à l'examen du système.

Et d'abord commençons par nous faire une idée claire et exacte des mots que nous employons. C'est peut-être pour ne l'avoir pas fait que les métaphysiciens ont dans tous les temps enfanté des systèmes d'une si impénétrable obscurité.

Qu'est-ce que le néant ? rien. Par conséquent, dire que le néant existe est un contre-sens, une contradiction ; c'est dire en réalité juste le contraire de ce qu'on dit en apparence, car c'est au fond

dire que rien n'existe. Ajouter qu'on peut tirer, qu'on peut faire sortir une chose du néant, est un autre contre-sens, une autre contradiction ; c'est affirmer qu'on ne peut tirer, qu'on ne peut faire sortir cette chose de rien. On ne peut donc pas dire que Dieu, a fait sortir le monde du néant, à moins qu'on ne veuille exprimer par là qu'il ne l'a fait sortir de rien, qu'il ne l'a pas créé du tout. Ex nihilo nihil, rien de rien, disait l'antiquité et disent encore la majeure partie des modernes penseurs. Cela nous semble sans réplique.

Quel est l'argument le plus clair, le plus saisissant, le plus irrésistible, le plus populaire de ceux que le spiritualisme emploie pour démontrer l'éternité de Dieu ? C'est celui-ci : – Si Dieu n'était pas éternel, il faudrait que le néant l'eût produit, ce qui implique contradiction, parce que le néant n'étant rien ne peut rien produire. On ne saurait mieux raisonner. Mais si le néant n'a pas pu de lui-même produire Dieu, parce qu'il n'est rien, il n'a pas pu davantage produire le monde sous l'action de la volonté divine, car pour subir une action il n'est pas moins nécessaire d'être que pour en faire une. On est surpris que les partisans de la création ne voient pas que cette conséquence est forcée.

Il est vrai qu'ils essayent de s'y soustraire en prétendant que c'est par pure manière de parler qu'on dit que Dieu a créé le monde de rien ; par le fait, cela signifie qu'il l'a créé uniquement parce qu'il l'a voulu. Le monde sortirait donc de la volonté de Dieu et non du néant.

Mais alors qui ne s'aperçoit qu'on n'évite ainsi le Charybde de *l'ex nihilo* que pour tomber dans le Scylla du panthéisme ? Car enfin quelle différence peut-il y avoir entre un monde que Dieu pense ou rêve et un monde que Dieu veut ? La seule évidemment que dans le premier cas ce monde est une *émanation*, un mode, une détermination de sa pensée, et dans le second une *émanation*, un mode, une détermination de sa volonté. Mais la volonté ne se distingue pas plus de l'être que la pensée ; il n'y a pas dans l'univers des pensées et des volontés, mais bien des êtres pensants et voulants. Dieu donc, qu'il pense ou qu'il veuille, est toujours Dieu, uniquement Dieu, et le monde n'a pas plus d'existence réelle dans un cas que dans l'autre. De telle sorte que le système de la création n'est autre en définitive que ce panthéisme idéaliste dont nous avons démontré la complète fausseté, le manque absolu de consistance, par la simple affirmation de notre existence indépendante et de celle du monde. Une autre considération non moins puissante que celle que nous venons d'exposer ressort, contre le système de la création, de la manière dont ses partisans comprennent Dieu.

Pour eux, Dieu est un être simple, indivisible, une personnalité, une monade sans corps, et la monade suprême. Il est seul, bien seul de sa nature.

Eh bien ! la logique nous impose comme conclusion inévitable qu'un Dieu ainsi conçu, non seulement est impuissant à créer le monde, mais encore ne peut arriver ni à se connaître, ni même à vivre ; c'est l'être-néant de certaine philosophie ancienne.

Toute connaissance n'est-elle pas une distinction ? Et comment se distinguer quand on existe seul, qu'il n'y a rien hors de soi ?

Toute vie, même la plus rudimentaire, ne suppose-t-elle pas la sensation ? Et la sensation qu'est-elle, sinon une impression perçue, sentie ? Et comment percevoir une impression si rien ne peut agir sur nous ?

Il est bien entendu que le mot impression doit être pris ici dans le sens d'action d'un être sur un autre, que ces êtres soient des intelligences pures ou des corps. Il importe peu que nous ne comprenions pas l'action de deux êtres simples l'un sur l'autre, nous ne comprenons pas davantage l'action d'un corps sur un autre corps, quoique nous en voyions à chaque instant les effets.

Un tel Dieu est donc impossible et cependant le monde existe. Le monde peut donc exister sans Dieu.

Et voilà comment la doctrine de la création, après nous avoir conduits au panthéisme, nous conduit maintenant à l'athéisme, système dont nous avons également démontré l'impossibilité, en prouvant la nécessité d'une intelligence ordonnatrice de l'univers.

En résumé, la création est un système que nous ne saurions admettre :

1° Parce qu'il nous laisse dans l'incertitude la plus complète sur les fins dernières de notre âme ;

2° Parce qu'il aboutit, en définitive, soit au panthéisme, soit à l'athéisme.

Force nous est donc de reconnaître que les êtres continuellement, changeants dans leurs états, leurs formes, leurs manifestations, dans le fond sont éternels. Les formes seules, les phénomènes, les apparences naissent, se développent et meurent, les réalités persistent toujours les mêmes.

L'éternité des êtres ne se comprend pas, mais elle s'impose à la raison par l'impossibilité d'admettre qu'il en soit autrement, par l'absurdité choquante de l'idée contraire : l'éternité dépasse la raison, la création la blesse. Vouloir aller plus loin, c'est s'exposer à gagner le vertige et à tomber dans l'extravagance. Il faut attendre, pour comprendre les vérités premières, que la raison, en se développant, ait enfanté une faculté supérieure à elle, comme elle est elle-même supérieure à l'intelligence dont elle sort ; pour le moment il faut nous contenter de savoir que ces vérités existent. Probablement elles sont très simples, et il ne nous manque pour les apercevoir que la faculté dont nous venons de parler, absolument comme l'œil manque à l'aveugle pour percevoir les couleurs et l'oreille au sourd pour distinguer les sons.

Du reste, nous en sommes là pour beaucoup de choses ; l'habitude seule fait que nous ne nous en apercevons pas. La volonté meut les membres, nous le savons ; mais comprenons-nous comment cela se fait ? Sans doute par le contact. Mais comprenons-nous ce contact ? Ainsi de beaucoup d'autres vérités.

Conclusion – Le spiritisme dans ses affirmations est en parfaite conformité avec les données de la raison

Notre œuvre est terminée. Il ne nous resterait plus, si nous voulions offrir au lecteur un système complet, qu'à montrer les conséquences qui, à notre avis, découlent logiquement du principe de l'éternité des êtres et, nécessairement, amènent à résoudre la redoutable question de la nature de Dieu. Mais, comme nous l'avons dit en commençant, notre unique but a été, en écrivant cette brochure, de prouver que le Spiritisme, dans toutes ses affirmations, est en parfaite conformité avec les données de la raison.

Le lecteur jugera si nous l'avons atteint.

CONFÉRENCES

Le dieu de la république
De l'homme, du monde, de Dieu

Lettre de Vespasiana à M. Valentin Tournier

Sanremo, 30 mai 1896

Cercle spirite Campanella

Monsieur,

Bien qu'en retard, nous vous annonçons avoir fait trésor de votre brochure. C'est un livre ! un grand livre : *Le Dieu de la République*.

De plus, nous avons intitulé notre Cercle comme vous l'avez nommé : Circolo Spiritista Campanella, tandis qu'auparavant nous l'appelions : Circolo Spiritista de Sanremo.

Merci, grand merci, de l'hommage fraternel dont vous nous avez honoré et bien reconnaissants tous. « Compositions, décompositions, recompositions » come il nostro Alighier :

Non v'accorgele voi che noi siam vermi

Nati a formar l'angelica farfalla,

Che vola alla giustizia senza schermi !

Votre dévoué frère,
Hyacinthe Vespasiani

The Theosophist. — *A Magazine of oriental philosophy, art, literature and occullism, conducted by H.-S. Olcott.* (Vol. X. N. 112. Jan. 1889, p. 243.)

A NATURAL THEOSOPHIST

M. Valentin Tournier is another instance of a fact which is the cause of ever renewed and pleasant surprise to Theosophists, namely, that there are a large number of persons scattered here and there in the world, in whom a perception of the main truths of Theosophy is innate—who are, in fact, born Theosophists.

M. Tournier tells us that he had, by what may be called intuition, worked out a cosmological system of his own, believing it to be original, when one day he came across a copy of the Vedas in the library at Pau, and was filled with surprise and delight to find therein all his own ideas, and much more besides. — Encouraged by this discovery he gave a lecture in the town hall of Carcassonne, expounding these ideas in May 1880, and a reprint thereof has lately been issued with some additions. — As a sample of the author's habit of bringing his reason to bear upon the problems of which Theosophy treats, we may translate a passage about « suffering ».

He says (p.):

.....
M. Tournier accepts the idea formulated by Jesus, and insisted on by Theosophy, that men are the sons of God, and gods themselves.

Le Théosophe. — *Revue de philosophie orientale, etc., etc., dirigée par H.-S. Olcott.* (Vol. X. N° 112. Janv. 1889, p. 243.)

UN THÉOSOPHE NATUREL

M. Valentin Tournier est un nouvel exemple de ce fait qui cause toujours une surprise agréable aux Théosophes ; c'est qu'il y a, disséminées par le monde, beaucoup de personnes chez qui est innée la perception des principales vérités de la Théosophie qui sont, pour ainsi dire, nées Théosophes.

M. Tournier nous dit que, guidé par ce qu'on peut appeler l'intuition, il avait construit un système cosmologique à lui, le croyant nouveau ; lorsque, un jour, à la bibliothèque de Pau, il trouva une copie des Védas et fut rempli d'étonnement et de joie en y voyant émises toutes ses propres idées et bien d'autres encore. — Encouragé par cette découverte, il donna, à l'hôtel de ville de Carcassonne, en mai 1880, une conférence, dans laquelle il exposa ses idées. Une réimpression de cette conférence parut plus tard avec quelques additions. — Comme échantillon de l'habitude qu'a l'auteur de porter sa raison à s'occuper des problèmes dont traite la Théosophie, nous traduisons un passage sur la « souffrance ».

Il dit (p.):

.....
M. Tournier accepte l'idée, formulée par Jésus, et sur laquelle insiste la Théosophie, que les hommes sont fils de Dieu, et dieux eux-mêmes.

Avant-propos

C'était, si ma mémoire me sert bien, en septembre 1861. Je me promenais sur les bords de l'Aude. Comme je l'avais fait si souvent sur la terre d'exil, je me demandais pourquoi il était si difficile d'établir la république en France. Jusque-là, ma réponse avait toujours été :

– Parce que nous manquons d'honnêteté.

Cette fois, j'ajoutai que peut-être il fallait que les sociétés de la terre, pour durer, s'organisassent sur le modèle du ciel, et que si, comme on le dit, la monarchie est au ciel, la monarchie seule peut durer sur la terre.

Tout à coup, une voix s'éleva en moi ¹¹ qui me dit :

– Et s'il y avait la république au ciel ?

Je fis un bond.

– Quoi ! la république au ciel ! Mais alors ce serait le polythéisme !

– Qu'importe, si polythéisme et monothéisme ne sont au fond qu'une seule et même chose ?

– Polythéisme et monothéisme une seule et même chose !

– Pourquoi non ? N'est-ce pas l'unité de la volonté qui constitue l'unité divine ? Et dès lors qu'importe le nombre des personnes, si, toutes étant identiques, elles ne peuvent avoir qu'une seule et même volonté ?

Est-ce que la religion catholique, celle de la majorité des Français, n'enseigne pas un seul Dieu en trois personnes ? Est-ce que la Bible n'appelle pas Dieu tantôt Jéhovah, c'est-à-dire Dieu, et tantôt Elohim, c'est-à-dire les Dieux ?

Et si tu étais plus instruit, tu saurais que dans toutes les grandes religions de l'antiquité Dieu est à la fois un et plusieurs : l'unité dans la pluralité.

– Cependant, on nous apprend que plusieurs parfaits ne peuvent pas coexister ; que Dieu, pour être tel, doit être simple, indivisible.

– Et si l'on vous apprend une sottise ?

Si Dieu était tel qu'on vous le dit, non seulement il ne serait pas parfait, mais il serait le plus imparfait et le plus impuissant de tous les êtres, un pur néant !

Il n'aurait pas pu créer le monde, car il n'aurait pu en prendre les éléments dans le néant, qui, étant la négation de l'être, ne peut pas donner l'être, et il ne les aurait pas trouvés en lui-même, étant simple, indivisible. Il n'aurait pas même pu arriver à se connaître, toute connaissance étant une distinction.

C'est donc avec lui-même, avec sa propre substance, par la mort d'une partie des personnes qui le constituent, qu'il a créé. La création est une immolation ; la mort est la condition de la vie ; le monde est la résurrection de Dieu. Réfléchis.

La voix se tut.

J'étais ahuri : comme l'écolier de Faust, il me semblait qu'une roue de moulin tournait dans ma tête.

Dès ce moment, une lutte longue, douloureuse, acharnée, impitoyable s'engagea dans mon esprit entre mes croyances anciennes et l'idée nouvelle. Celle-ci enfin l'emporta.

Mais alors un nouveau trouble s'empara de moi, une grande épouvante.

¹¹ Ce dialogue n'est pas une fiction. C'est une réalité que mes frères en croyance comprendront facilement. Seulement, je ne garantis pas l'exactitude rigoureuse des termes. Il y a vingt-six ans de cela ! J'ajoute que je n'ai pas la prétention de donner la vérité absolue, mais simplement ce que je crois être la vérité. Du reste, si l'on veut lire attentivement le LIVRE DES ESPRITS, on se convaincra que mon idée y est contenue. C'était du moins l'opinion d'Allan Kardec, opinion qu'il exprimait dans la *Revue spirite* de mai 1864, en rendant compte de mes *Lettres aux Ignorants*, où j'expose en vers ce que ma conférence exposait plus tard en prose. V. T.

Je me demandais comment moi, pauvre ignorant, homme obscur, perdu dans la foule, j'oserais proclamer une idée aussi hardie, une idée qu'aucun homme – je le croyais – n'avait jamais eue. Quand un jour, à Pau, à la bibliothèque de la ville, je pris un volume de l'histoire universelle de Cantù. Quels ne furent pas mon étonnement et ma joie en y voyant que cette idée, que je croyais si nouvelle, était la plus ancienne de toutes les idées religieuses, puisque c'était celle des Védas, des livres sacrés de l'Inde ?

Je n'avais pas inventé, j'avais retrouvé.

Rassuré dès lors, je l'exposai d'abord en mauvais vers, dans en prose, dans la *Fraternité de l'Aude* ; et plus tard, le 2 mai 1880, dans une conférence publique, que je lis dans la salle de la mairie de Carcassonne, sous ce titre : *L'homme, le monde, Dieu*.

Comme je ne ferais pas mieux aujourd'hui, c'est cette conférence que je donne, en y ajoutant seulement quelques lignes.

I

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai à m'occuper aujourd'hui, devant vous, de l'homme, du monde, de Dieu ; c'est-à-dire de la question la plus haute, la plus ardue, de celle qui a fait dans le passé, qui fait dans le présent, et qui fera longtemps encore dans l'avenir, le tourment de l'esprit humain. Il semble donc, au premier abord, qu'il faille être pourvu d'une vaste science, je ne dirai pas pour la résoudre, mais seulement pour la traiter d'une façon convenable. S'il en était ainsi, je serais l'homme le moins apte à l'accomplissement d'une semblable tâche ; car, plusieurs d'entre vous le savent, malgré l'ardent désir que j'ai toujours eu de m'instruire, j'en ai toujours été empêché par la maladie. Mais heureusement il n'en est pas ainsi. Un peu de réflexion suffit pour nous convaincre que dans les questions philosophiques et religieuses ce n'est pas la science qui importe le plus. Ce qu'il faut surtout et avant tout, c'est une raison saine, non obscurcie par les préjugés, et un amour désintéressé du vrai. La science a cela de commun avec le vin que tout le monde n'est pas fait pour la bien porter : si elle fortifie la raison des forts, des hommes de génie, elle trouble souvent la raison des faibles, des savants vulgaires. Ces derniers ont leurs préjugés, absolument comme les ignorants ; et les préjugés des savants sont de beaucoup les plus dangereux, parce qu'il s'y mêle toujours une question d'amour-propre. Il est bien difficile, en effet, pour ne pas dire impossible, à un homme d'accueillir favorablement une vérité nouvelle, quand cette vérité vient donner un démenti à des théories professées pendant toute une vie et ruiner du coup l'édifice péniblement élevé d'une grande réputation. L'ignorant, lui, n'a pas de ces empêchements son amour-propre n'est engagé dans aucun système, les avenues de son âme sont presque toujours ouvertes, et la vérité peut y trouver un plus facile accès.

C'est ce qui explique pourquoi, dans le monde, les grandes révolutions religieuses ont été accomplies par des ignorants. Qu'était-ce, par exemple, que Mahomet ? – Un simple conducteur de chameaux, illettré. – Le Christ ? – Un pauvre ouvrier charpentier ; et ses disciples immédiats, des hommes du peuple comme lui, pour le moins aussi ignorants que lui.

L'idée chrétienne, si belle, si pure, si rationnelle, quand on sait la découvrir sous l'alluvion dont les passions humaines et surtout les intérêts cléricaux l'ont recouverte, l'idée chrétienne se propagea d'abord parmi les ignorants ; ce ne fut que tard qu'elle fit la conquête des savants.

Ah ! c'est que science et raison sont deux choses bien distinctes.

Elles peuvent aller et elles vont souvent ensemble, mais elles peuvent aussi être séparées. Il n'est pas rare, en effet, de trouver des savants très peu raisonnables, tandis qu'on rencontre parfois des

ignorants dont la justesse des idées, la sûreté du jugement, l'élévation morale vous étonnent. Cela nous prouve combien il est urgent de nous guérir de cette infirmité de notre esprit, qui nous porte à juger des choses sur les apparences et de l'homme sur l'habit.

Une idée fausse, développée en longues et savantes périodes et avec une certaine pompe de style, se fait accepter de préférence à une idée juste, exprimée en quelques mots, sans science et sans art. C'est pourtant le contraire qui devrait avoir lieu. Je lis dans le voyage de Cyrano de Bergerac aux empires du soleil et de la lune les lignes suivantes : « Ce qui fait que je demeure actuellement dans la lune, c'est que les hommes y sont amateurs de la vérité, qu'on n'y voit point de pédants, que les philosophes ne se laissent persuader qu'à la raison, et que l'autorité d'un savant ni le plus grand nombre ne l'emportent point sur l'opinion d'un batteur en grange, quand il raisonne aussi fortement. »

S'il en était ainsi, il faudrait croire que la lune n'est pas cet astre mort dont on nous parle, mais bien une planète de beaucoup supérieure à la nôtre, car, je le crains fort, il y en a pour longtemps avant que nos sociétés humaines aient atteint ce haut degré de sagesse.

Quoi qu'il en soit, c'est sous l'égide de ces considérations préliminaires, que j'ai tenu à me placer avant d'aborder le sujet de ma conférence.

L'humanité, Messieurs, présente dans son développement deux phases bien distinctes. Dans la première, celle de l'enfance, l'homme ne se distingue guère de la brute que par les formes extérieures et par ce degré inférieur de l'intelligence qui ne lui permet pas de sortir du cercle des choses matérielles. C'est évidemment à cet état que fait allusion la Genèse quand elle dit qu'avant le péché Adam et Ève étaient incapables de distinguer le bien du mal. Il y a encore sur notre terre quelques peuplades sauvages qui nous offrent une image fidèle de ce premier âge de l'humanité. Les Latoukas, par exemple, dont nous parle le savant géographe anglais William Baker, ne soupçonnent même pas l'existence d'un bien et d'un mal, d'un juste et d'un injuste. Et, chose qui devrait donner à réfléchir aux partisans de la morale indépendante, en même temps que ces sauvages n'ont aucune notion morale, ils n'ont pas la moindre idée de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu.

L'humanité sort de cette première phase le jour où la raison, ce soleil des intelligences, commence à poindre en elle. Dès ce moment, le calme bestial dans lequel l'homme avait vécu jusque-là cesse, et une inquiétude sublime lui succède. Il se demande qui il est, d'où il vient, où il va ; ce qu'est le monde dans lequel il se trouve placé ; s'il est le produit de combinaisons fortuites d'éléments aveugles, ou si l'intelligence a présidé à sa formation et veille à sa conservation. Les réponses faites à ces diverses questions et recueillies par l'histoire constituent ce qu'on appelle les systèmes philosophiques. Ces systèmes sont fort nombreux et, pour la plupart, fort obscurs ; d'une obscurité telle, que non seulement un profane ignorant comme moi, mais même les pontifes de la science, ne peuvent pas, malgré tous leurs efforts, arriver à les bien comprendre. Il n'est pas rare, en effet, de voir un philosophe appréciant l'œuvre d'un autre philosophe dire : « Si j'ai bien compris l'auteur ou si l'auteur s'est bien compris lui-même. »

Cela, Messieurs, n'a rien qui doive vous surprendre, l'alchimie a précédé la chimie, le chaos précède la création, et la raison, obéissant aux lois générales de l'Univers, a dû nécessairement chanceler avant de marcher, balbutier avant de parler.

Cependant d'éminents écrivains se sont fait une arme de cette obscurité des systèmes métaphysiques pour combattre la métaphysique elle-même. Ils l'ont accusée d'être une science vaine et incapable de donner la certitude à aucun degré. A leur avis, l'esprit de l'homme n'est pas fait pour de telles spéculations, et il doit rester sur le terrain de l'expérimentation sous peine, s'il en sort, de s'égarer infailliblement. Il est pourtant une chose qui indique que l'expérience n'est pas le seul moyen d'arriver à la certitude ; c'est que les mathématiques pures, qui sont des sciences

rationnelles, sont appelées par excellence des sciences exactes.

Il est vrai que Voltaire a dit, et on le répète bien souvent, que quand deux hommes parlent sans s'entendre, on peut être assuré qu'ils parlent de métaphysique. Mais, outre que ce grand homme était plutôt un grand remueur d'idées qu'un philosophe dans la rigoureuse acception du mot, en parlant ainsi il n'a pas entendu faire la critique de la métaphysique, mais seulement des métaphysiciens. La preuve, c'est qu'il a fait lui-même un traité de métaphysique dans lequel il appelle cette science une science sacrée. Et c'est bien là l'épithète qui lui convient, car, sans métaphysique, il ne peut pas exister de morale. « Prenez ma métaphysique et vous saurez quelle est ma morale, » disait le philosophe Fichte à Mme de Staël, qui l'interrogeait sur sa morale.

Comment puis-je connaître mes devoirs si je ne sais pas qui je suis, ce qu'est le monde, dans quels rapports je me trouve avec les êtres qui m'environnent ; si j'étais avant ma naissance et si je serai après ma mort ; ou bien si je ne suis qu'un néant entre cieux néants ; s'il y a au gouvernement du monde une intelligence qui me voit et qui m'entend, ou le hasard aveugle et sourd ? Selon les réponses faites à ces questions, on comprend que la morale doit singulièrement changer.

Les matérialistes ont fait des traités de morale ; mais qui ne voit que leur morale manque par la base, car leurs lois, n'ayant point de sanction, ne peuvent avoir ni force ni autorité ?

Il faut donc s'occuper de métaphysique. On aura beau proscrire ces études, l'esprit de l'homme y reviendra toujours. Poussé par une force irrésistible, il cherchera à découvrir ses origines premières et ses fins dernières, et il n'aura de repos que lorsqu'il aura trouvé le mot de la grande énigme, la solution du redoutable problème. Et l'on peut avoir la certitude et être clair en métaphysique, comme en toute autre science ; il ne s'agit, pour cela, que de procéder avec prudence, d'aller pas à pas, de s'arrêter juste au point où les nuages commencent, et d'attendre sagement, pour continuer, qu'un nouveau jet de lumière vienne éclairer une nouvelle partie de la route. Puis, une fois l'idée bien nettement saisie dans ses contours, il faut l'exprimer en termes bien définis et à la portée de ceux à qui l'on s'adresse.

Enfin, la métaphysique, comme toute autre science, doit reposer sur des axiomes, c'est-à-dire sur des vérités premières, indémontrables, mais qui servent à démontrer toutes les autres. Mais, on le comprend, il ne suffit pas qu'un axiome existe, il faut encore que la raison de celui à qui on le présente soit capable de le saisir : les couleurs existent pour tout le monde excepté pour les aveugles.

S'il se trouvait un homme, et il peut s'en trouver, qui ne comprit pas que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles ; qu'entre deux points donnés on ne peut mener qu'une ligne droite ; que le tout est plus grand que sa partie ; cet homme ne pourrait faire aucun progrès en géométrie, et ce serait peine perdue que de vouloir lui en démontrer les divers théorèmes.

De même en métaphysique.

La raison n'est pas également développée chez tous les hommes ; chacun ne voit qu'un des côtés de la vérité ; et bien petit est le nombre, s'il existe, de ceux qui peuvent l'embrasser tout entière. Ce n'est que lorsque tous seront arrivés à ce point qu'on pourra espérer de voir un seul système, le vrai, triompher définitivement.

Jusque-là, il est du devoir de chacun de nous de propager les idées qu'il croit vraies, tout en se tenant prêt à accepter celles des autres, si elles lui paraissent meilleures.

C'est ce que je fais aujourd'hui devant vous.

Le système que je vais avoir l'honneur de vous exposer vous paraîtra sans doute, comme il me parut autrefois à moi-même, le plus nouveau, quoiqu'il fût le plus ancien. Il repose, à mon avis, sur quatre axiomes fondamentaux.

1° *Tout composé suppose des composants.*

Ceci, comme vous le voyez, est une vérité de M. de La Palice.

En effet, qui dit composé, dit réunion de parties qu'on appelle des composants. Seulement, le composant ne doit pas lui-même être composé, sous peine de n'être qu'une fraction du composé, et non le véritable composant, qui doit être simple, indivisible.

2° *Si nous marchons vers un but, chaque pas que nous faisons diminue la distance qui nous en sépare. Si donc nous marchons toujours vers un but, nous devons finir par l'atteindre, quelque éloigné qu'il soit, et quelque difficulté que nous ayons à comprendre comment nous y arriverons. Si, en effet, nous marchions toujours vers un but sans pouvoir jamais l'atteindre, cela voudrait dire que nous en serions toujours à la même distance ; que nous marcherions sans marcher, que nous avancerions sans avancer, ce qui est contradictoire et absurde.*

3° *L'idée du tout exclut l'idée d'autre chose.*

Ceci, vous le voyez, est encore du La Palice tout pur.

Si, en effet, j'avais l'idée d'autre chose, c'est que je n'aurais pas eu l'idée du tout.

Les êtres forment un tout que nous appelons l'univers. En dehors de ce tout il est impossible de rien imaginer. Il est vrai que nous ne comprenons pas le tout, comme beaucoup d'autres choses, que pourtant nous sommes forcés d'admettre. Cette impuissance de comprendre le tout, nous l'appelons l'infini, mot qui signifie inconnu ou qui ne signifie rien.

Ne serait-il pas contradictoire qu'il y eût des parties, et il y a des parties, et qu'il n'y eût pas un tout ?

4° Enfin : « *Rien ne vient de rien, et rien ne retourne à rien.* » Ce que les anciens exprimaient par cette phrase que je sais sans savoir le latin, parce que tout le monde la sait : « *Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.* »

Il est vrai qu'il est des personnes qui comprennent ou croient comprendre la création *ex nihilo*. Quant à celles-là, je dois renoncer à leur faire adopter mon système.

Messieurs, j'ai posé les bases de l'édifice, je puis procéder maintenant à sa construction.

Quelle est la première vérité dont nous ayons conscience ? C'est évidemment celle de notre propre existence. Nous sommes, et nous ne pouvons douter que nous soyons ; car, en ces matières, le doute lui-même est une affirmation. Je doute, c'est-à-dire je suis doutant ; donc je suis. Descartes disait : Je pense, donc je suis ; ce qui revient au même.

Mais il est une autre vérité qui s'impose également à notre esprit ; c'est la réalité du monde extérieur. Tous les raisonnements les plus savants et les plus subtils des philosophes idéalistes ne parviendront jamais à ébranler en nous ces deux certitudes.

Il faut vraiment avoir une indigestion de science pour éprouver le besoin de se démontrer sa propre existence et celle du monde extérieur.

Si un disciple de Berkeley, voyageant dans la plus reculée des montagnes, y rencontrait le plus ignorant des pâtres, et qu'il lui dît :

« Mon ami, es-tu sûr que tu existes ; que tes troupeaux existent ; que ta cabane existe ; que ta femme et tes enfants existent »

Cet homme lèverait sur son interlocuteur de grands yeux étonnés et se demanderait s'il ne se trouve pas en présence de quelque échappé d'un asile d'aliénés.

Nous sommes donc, et le monde existe. Mais que sommes-nous, et qu'est-ce que le monde ?

Le monde offre à nos regards une quantité d'êtres innombrables. Cependant nous nous apercevons bientôt qu'ils ont entre eux des points de ressemblance qui font qu'on peut les diviser

en trois grandes catégories ou règnes : le règne minéral, le règne végétal et le règne animal. Quelques-uns en ajoutent un quatrième : le règne hominal.

Le règne minéral ou inorganique est à la base. Au-dessus commencent à apparaître les premiers rudiments d'organisation végétale, qui vont s'élevant peu à peu jusqu'aux organismes les plus compliqués. Ici l'individu est fixé au sol, et ne donne, au moins d'une façon appréciable, aucun signe de sensibilité. Il est bien entendu que je ne parle pas de ces êtres hybrides, incertains, douteux, espèces de bielles, de passerelles, qui servent à aller d'un règne à un autre. Je parle de ceux dont le caractère du règne est bien clairement, bien nettement accusé.

Du règne végétal nous arrivons au règne animal ; et ici encore nous partons des organismes les plus simples pour nous élever, peu à peu, jusqu'aux organismes les plus compliqués. Seulement de nouveaux faits nous frappent : la faculté de locomotion et la sensibilité qui engendrent l'instinct, cette première étape de l'intelligence, et l'intelligence elle-même, dans une certaine mesure.

Après l'animal vient l'homme, qui se distingue de lui moins par la forme du corps que par ce développement supérieur, cette floraison sublime de l'intelligence que nous appelons la raison.

Et le progrès ascendant, que nous avons constaté chez les êtres inférieurs, se continue chez l'homme dans de telles proportions que Montaigne a eu raison de dire qu'il y a plus de distance de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Quelle distance, en effet, entre un sauvage Andaman et un Socrate ou un Newton !

Le progrès doit-il se continuer au-delà de l'homme ou doit-il s'arrêter à lui ; et sommes-nous autorisés à limiter la fécondité de la nature aux êtres que nous connaissons ? Ne se peut-il pas qu'il y ait au-dessus de nous des êtres pourvus d'organismes plus subtils, que nos sens grossiers ne peuvent pas saisir, des êtres qui remplissent dans le monde des fonctions plus élevées que celles que nous y remplissons ? Cela paraît excessivement probable.

Mais cette probabilité se change en certitude, si nous considérons que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, qu'aucun des êtres que nous connaissons n'a pu nous faire ni se faire lui-même, ni surtout faire le monde. Et cependant le monde n'est pas le produit du hasard ; car, s'il en était ainsi, comment pourrait-on en comprendre la sublime harmonie ?

Cette idée d'une intelligence créatrice est si naturelle à la raison qu'Aristote put s'exprimer ainsi en parlant d'Anaxagore :

« Le jour où un homme vint dire qu'il y avait dans la nature une intelligence qui est la cause de l'arrangement et de l'ordre de l'univers, cet homme parut seul avoir conservé sa raison au milieu de la folie et de l'ivresse de ses devanciers. »

Quel que soit l'être que nous examinons, nous y découvrons toujours l'ordre, la proportion, la mesure, les combinaisons savantes, les calculs profonds, des desseins d'une sagesse qui nous confond. Aussi, quand Newton a dit que celui qui a fait l'œil doit connaître les lois de l'optique, il n'a fait qu'énoncer une vérité de sens commun. Cependant il s'est trouvé des hommes de science pour dire que l'œil n'a pas été fait pour voir, mais que nous voyons parce que nous avons des yeux. C'est absolument comme si l'on disait que le télescope n'a pas été fait pour découvrir les objets éloignés, mais que nous découvrons les objets éloignés parce que nous avons des télescopes ; que le microscope n'a pas été fait pour étudier les êtres trop petits, pour que notre œil les saisisse, mais que nous les étudions parce que nous avons des microscopes. Je défie que l'on trouve la moindre différence entre ces deux raisonnements.

Si vous voyiez les différents matériaux destinés à entrer dans la composition d'un édifice se mettre d'eux-mêmes en mouvement, la chaux s'éteindre, le sable se charrier, le mortier se faire, les pierres se tailler, le bois se débiter, chaque chose enfin se mettre à sa place et l'édifice s'achever, ne jugeriez-vous pas qu'un architecte et des ouvriers invisibles auraient accompli cette

œuvre, et n'apprécieriez-vous pas d'autant plus la science de l'architecte et l'habileté des ouvriers que l'œuvre serait plus parfaite ?

Eh bien ! pourquoi ne porteriez-vous pas le même jugement sur le monde ? Est-ce que l'astronomie et la géologie ne nous font pas assister au spectacle de sa formation ? Et l'intelligence est-elle moins nécessaire dans ce cas que dans l'autre ?

Et notez que nous n'avons pas à nous occuper du procédé. Cela ne nous regarde pas. L'objet de la métaphysique est la nature de la cause : c'est à la science qu'il appartient de découvrir les moyens qu'elle emploie pour arriver à ses fins.

Nous devons donc rester indifférents aux questions d'hétérogénéité et de panspermie. Il doit peu nous importer que chaque être ait été directement créé dans sa forme actuelle, ou que tous – ce que je serais assez porté à croire – soient sortis, par des évolutions progressives, d'une première forme élémentaire.

Tout ce que nous savons, c'est que l'intelligence créatrice est, dans son travail, soumise à des lois ; que ces lois résultent de la nature des choses ; que ce n'est pas parce que quelqu'un l'a voulu que la somme des trois angles d'un triangle est égale à deux droits, mais parce que c'est la nature du triangle.

D'un autre côté, les lois ne sont pas des êtres et ne peuvent pas s'appliquer d'elles-mêmes : il faut nécessairement quelqu'un qui les applique. Il est donc puéril de dire que, puisque tout se fait en vertu de lois, l'intelligence créatrice est inutile.

On nous parle de l'influence des milieux, pour la formation des êtres. Eh bien ! s'il faut l'influence du milieu, je reconnais la sagesse du créateur à ce fait qu'il a choisi le milieu convenable. Nierai-je l'existence du pâtissier, parce que pour faire un pâté il faut un milieu qu'on appelle four, chauffé à une certaine température ? Bien loin de là ! Car si le hasard aveugle avait été chargé de l'opération, il eût pu mettre le pâté à côté du four, au lieu de le mettre dedans, et remplir le four de glace, au lieu d'y allumer du feu. Dans ce cas, l'existence du pâté eût été fort compromise.

On dit encore que le monde n'est pas une œuvre que l'on puisse juger à la façon des œuvres de l'homme ; que c'est un fait et non un effet : qu'il a en lui et non hors de lui le principe de son mouvement ; qu'il est sa cause à lui-même et non l'horloge supposant l'horloger ; enfin, que c'est le développement d'un grand être dont chaque être particulier est une détermination.

Mais, qu'importe tout cela ? Je demanderai toujours s'il y a ou non à l'origine logique du mouvement l'intelligence. S'il y a l'intelligence, je comprends les effets intelligents ; si elle n'y est pas, je ne puis les comprendre. Je ne puis pas surtout comprendre l'intelligence. Or, nous sommes des intelligences. Et, comme l'a dit Voltaire, faire sans intelligence des êtres intelligents, cela peut-il se concevoir ?

Enfin, je demanderai au matérialiste le plus convaincu, le plus acharné, si, abordant une île inconnue, où personne d'étranger n'aurait abordé avant lui, il trouvait sur sa route une paire de souliers, il ne conclurait pas immédiatement à l'existence de cordonniers dans cette île ?

Or, Si pour faire une paire de souliers – ce qui, après tout, est une œuvre bien pauvre – il faut un cordonnier, ne faut-il pas, à plus forte raison, une intelligence, pour faire les admirables choses dont le monde est rempli ?

Il y a plus. Non seulement nous savons qu'il faut un cordonnier pour faire des souliers, mais nous savons encore que la force créatrice n'a fait ni ne fera une paire de souliers. Pourquoi ? c'est ce que le matérialiste ne saurait dire. Le spiritualiste seul peut donner l'explication de ce fait. S'il y a de l'ordre dans le monde, et il y en a, on comprend, en effet, que chaque être doit avoir son champ d'activité propre, que nul autre ne doit envahir. Or, le champ d'activité de l'homme est la terre, du sein de laquelle il doit faire sortir tout ce qui est nécessaire à la satisfaction de ses besoins. L'effort qu'il fait pour cela est la condition indispensable de son développement.

Donc, si la force créatrice se mêlait de fabriquer pour l'homme les choses dont il a besoin, elle l'arrêterait dans son progrès, et l'ordre serait profondément troublé. Et voilà pourquoi nous savons qu'elle ne le fera pas.

Le monde est donc l'œuvre de l'intelligence.

Il nous reste maintenant à rechercher si cette intelligence est de même nature que celle de l'homme, ou si elle est d'une nature différente. Mais, pour cela, il faut d'abord nous occuper de découvrir la nature de l'intelligence de l'homme.

C'est ce que nous ferons dans la seconde partie de ma conférence.

II

L'intelligence de l'homme est-elle un être distinct du corps ou bien se confond-elle avec lui, et n'est-elle que le produit de l'arrangement de ses parties, une résultante, une harmonie ?

Les matérialistes soutiennent cette dernière opinion. Mais nous venons de voir qu'ils se trompent en disant qu'il n'y a pas dans le monde une intelligence créatrice qui s'en distingue. Ils doivent donc se tromper encore ici ; car il est facile de s'apercevoir qu'il existe entre ces deux questions une parfaite analogie. Si l'intelligence était le produit du corps, il faudrait que l'inintelligent fit l'intelligent, et nous avons reconnu, avec Voltaire, que cela ne peut pas se concevoir.

Il y a plus, l'arrangement des parties n'est pas un être. Ce n'est que ces parties placées dans un certain ordre. Vous pouvez changer cet ordre tant qu'il vous plaira, vous n'aurez jamais que les parties, et rien de plus. Si donc l'arrangement des parties pensait, ce serait le néant qui serait supérieur à l'être, qui aurait plus d'être que l'être lui-même, puisque les parties sont incapables de penser. Cette absurdité est tellement monstrueuse que je crois pouvoir affirmer, sans mettre en avant d'autres arguments, que ce qui pense en nous est un être distinct du corps, l'être que nous appelons âme.

Mais l'âme est-elle d'une nature différente de celle du corps, ou bien sont-ils de même nature ?

Les spiritualistes affirment que l'âme, étant simple, inétendue et par conséquent, immatérielle, est une substance de nature absolument différente de celle du corps, qui est composé, étendu et, par conséquent, matériel.

Par cette affirmation, les spiritualistes se sont créé une difficulté énorme, insurmontable. Il est, en effet, impossible de comprendre l'action réciproque de deux substances de nature absolument différente. Pour l'expliquer, les spiritualistes ont eu recours à des hypothèses qui, chacun le reconnaît, n'ont rien expliqué du tout et, n'ont fait que reculer la difficulté.

N'eût-il pas été plus sage de leur part de raisonner ainsi : Deux substances absolument différentes de nature ne peuvent pas agir l'une sur l'autre. Mais l'âme agit sur le corps et le corps agit sur l'âme. Donc l'âme et le corps, quoiqu'en apparence de nature différente, doivent être, en réalité, de même nature. Et la chose, en effet, est facile à démontrer.

L'âme, il est vrai, est simple et immatérielle, et le corps est composé et matériel. Mais nous savons que tout composé doit se résoudre en composants. Et les composants du corps doivent être simples et, par conséquent immatériels. Donc l'élément du corps est de même nature que l'âme, et il n'est pas surprenant qu'ils agissent l'un sur l'autre.

Cette conséquence étonnera peut-être ceux d'entre vous qui ne sont pas familiarisés avec ces idées. Et cependant c'est la chose du monde la plus simple. Est-ce qu'un régiment est un soldat ? Et cependant un régiment est composé de soldats. Une foule n'est pas non plus un individu, mais une foule est composée d'individus. C'est la question de la pluralité et de l'unité. La pluralité n'est pas un être ; ce n'est qu'un mot exprimant la réunion de plusieurs unités, et elle n'a d'existence réelle que dans les unités qui la composent. La matière, qui n'est que la pluralité, c'est-à-dire le

multiple, n'a donc pas d'existence réelle, indépendante, et l'on comprend que certains philosophes l'aient niée. Il n'y a de réel en elle que l'élément simple et immatériel qui la constitue. C'est un groupement d'êtres et non un être particulier.

Mais si l'âme et l'élément du corps sont de même nature, il en résulte que cet élément n'est pas l'atome de Démocrite et de Lucrèce, condamné éternellement à l'insensibilité et à l'inconscience ; c'est la monade de Leibniz, momentanément privée de sensibilité et de conscience, mais qui, un jour, quand les circonstances favorables se présenteront, manifesterà ces deux facultés. La matière est donc une réunion d'intelligences, le corps un composé d'âmes. Ceci encore paraîtra bien surprenant ; et cependant c'est la croyance la plus universellement répandue, puisque c'est la doctrine de la vie universelle.

Voici ce qu'en dit le Dr A. Guépin :

« L'antiquité, malgré ses oscillations entre le spiritualisme et le matérialisme, malgré ses diverses doctrines panthéistiques, n'a jamais professé qu'une croyance fondamentale qui se trouve dans toutes les religions et qui est celle de la vie universelle. »

Cette doctrine est venue primitivement de l'Inde, berceau de toutes les croyances philosophiques et religieuses. De là, elle s'est répandue dans les autres pays, et particulièrement dans les Gaules. Nos pères, les Gaulois, admettaient, en effet, trois phases nécessaires de toute existence, par rapport à la vie :

Le commencement dans l'abîme (Annwfn), le règne minéral ; la transmigration dans Abred, le cercle des voyages, où l'être parcourait successivement tous les degrés du règne végétal, du règne animal et de l'humanité. Enfin il entrait dans Gwynfid, le cercle de la plénitude, de la félicité, le ciel. Et là, il continuait indéfiniment sa marche ascensionnelle.

On trouve, formellement exprimées, ces croyances, dans nos Évangiles ; ce qui surprendra fort bien des catholiques qui, cependant, ont la prétention d'être les chrétiens par excellence. Mais qui lit l'Évangile chez les catholiques ? Personne. Ce livre est trop dangereux pour la foi. Or, voici les paroles que l'Évangile selon saint Mathieu, chap. III, verset 9, met dans la bouche de saint Jean-Baptiste s'adressant aux Pharisiens, avec l'intention de rabattre leur orgueil : « Et ne pensez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ; car je vous déclare que Dieu peut faire naître, de ces pierres mêmes, des enfants à Abraham. »

« Vois, examine de près, comme tous les êtres se transforment les uns dans les autres, dit le sage Mare-Aurèle. Exerce à cela ta pensée. Rien n'agrandit davantage l'esprit. »

Le fondateur des ordres mendiants, saint François d'Assise, cet homme dont l'aperception d'une vérité, trop forte pour lui, avait gravement troublé le cerveau, saint François d'Assise communiait avec la nature entière. Il appelait l'âne son frère ; il prêchait aux oiseaux, croyant, sans doute, être compris d'eux. Et il ne se trompait que d'époque.

Le maître de Voltaire en philosophie, Locke, croyait que tous les êtres, à commencer par le minéral, montent, par degrés insensibles, *by gentle degrees*, vers la plus haute perfection.

Voltaire, lui-même, montre combien cette doctrine lui agréait, dans les lignes suivantes, empruntées à l'article *Corps* dans son *dictionnaire philosophique* :

« Enfin un subtil philosophe, remarquant qu'un tableau est fait d'ingrédients dont aucun n'est un tableau, et une maison de matériaux dont aucun n'est une maison, imagina que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont pas corps, et cela s'appelle des Monades. Ce système ne laisse pas d'avoir son bon, et s'il était révélé je le croirais très possible ; tous ces petits êtres seraient des points mathématiques, des espèces d'âmes qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans. Ce serait une métempsychose continuelle. Ce système en vaut bien un autre. »

Dupont de Nemours appelait les animaux nos frères cadets.

Quant aux penseurs indépendants de notre époque, ils ont presque tous professé ces idées. Si

l'état de mes yeux m'avait permis de me livrer à des recherches, j'aurais pu vous apporter ici beaucoup de citations. Mais je crois pouvoir vous dire qu'on trouve ces idées dans Jean Reynaud, Lamartine, Quinet, Victor Hugo ; dans Michelet, qui se demande : « Où finit l'animal ? où commence la plante ? » – qui appelle le chien : « un candidat à l'humanité, » – et qui s'exprime ainsi en parlant des eaux : « Les eaux qui se cachent et se montrent, se perdent et se retrouvent, qui, quelque temps nocturnes, obscures, reviennent à la lumière dire en gazouillant : Me voici ! ce ne sont pas des personnes, sans doute, mais elles ont l'air d'être des âmes, – des âmes qui furent ou qui seront, qui attendent l'organisation et la préparent. »

« Adieu pierre ! tu seras fleur ! adieu fleur ! tu seras colombe ! adieu colombe ! tu seras femme ! »
Qui parle ainsi ? C'est Balzac.

Et Mme George Sand, dans *Mademoiselle de la Quintinie* :

« Demander à Dieu d'éteindre nos sens, d'endurcir notre cœur, de nous rendre haïssables les liens les plus sacrés, c'est lui demander de renier et de détruire son œuvre, de revenir sur ses pas en nous faisant revenir nous-mêmes, en nous faisant rétrograder vers les existences inférieures, au-dessous de l'animal, au-dessous de la plante, peut-être au-dessous du minéral. »

Vous le voyez, George Sand pensait que le minéral lui-même était un progrès dans la vie de l'être, et, à mon avis, elle avait raison : le minéral doit être le premier pas fait dans la voie de la grande résurrection.

Le progrès de l'être Commence donc au règne minéral, pour arriver à l'humanité. Doit-il s'arrêter là ? ou bien doit-il continuer encore ? et jusqu'à quel point doit-il arriver ? Locke nous dit qu'il doit arriver à la plus haute perfection. De son côté, le Christ nous a fait ce commandement : – Soyez parfaits comme notre Père céleste est parfait. – Pour lui donc la perfection de l'homme ne devait avoir de terme que la perfection du Père céleste ; c'est-à-dire que l'homme devait devenir le Père céleste, devait devenir Dieu !

Et, en effet, qu'est-ce que le progrès, sinon la marche vers la perfection ? Or, un de nos axiomes fondamentaux est qu'on ne peut marcher toujours vers un but, sans finir par l'atteindre. Nous devons donc, un jour, arriver à la perfection, à la Divinité.

C'est encore une idée qui nous étonne par sa hardiesse et sa nouveauté. Et cependant, comme celle de la vie universelle, c'est une des plus anciennes et des plus universellement répandues. Elle est formellement exprimée dans plusieurs passages des Évangiles, notamment dans le suivant de l'Évangile selon saint Jean, chap. X, du verset 30 à 36.

Le Christ s'adressant aux juifs leur dit : « Mon Père et moi, nous sommes une même chose. – Alors les juifs prirent des pierres pour le lapider. – Et Jésus leur dit : J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres par la puissance de mon Père ; pour laquelle est-ce que vous me lapidez – Les juifs lui répondirent : Ce n'est pas pour aucune bonne œuvre que nous vous lapidons, mais à cause de votre blasphème, et parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu. – Jésus leur repartit : N'est-il pas écrit dans votre loi : « *J'ai dit que vous êtes des dieux ?* – Si donc elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu était adressée, et que l'Écriture ne puisse être détruite, pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que mon Père a sanctifié et envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis fils de Dieu ? »

Vous le voyez, le Christ n'affirmait pas seulement sa propre divinité, mais encore celle des autres hommes. Et, en cela, il se tenait exactement dans la tradition juive. S'il établissait entre lui et ses semblables une différence, et il était si grand qu'il pouvait le faire sans orgueil, ce n'était pas une différence de nature, mais seulement une différence de degré. Ce qui le prouve surabondamment, ce sont les paroles suivantes qu'il adresse à Madeleine, après sa résurrection : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Cette identité de nature entre Dieu et l'homme a été, comme je l'ai dit, pressentie de tous les

temps. Voici ce qu'en dit Edgard Quinet dans le *Génie des religions* :

« Le fond de la Philosophie comme de la religion grecque étant l'identité de la raison humaine avec la raison divine, il s'ensuit que toutes les écoles, malgré leur différence, avaient nécessairement un but commun, qui est le calme, l'immutabilité, le repos imperturbable des Olympiens. »

En effet, en Grèce, comme à Rome, on passait dieu comme on passe aujourd'hui un grade supérieur, dans une administration quelconque.

Messieurs, ce n'est pas seulement parce que le progrès doit nécessairement nous conduire à la perfection absolue que nous savons que l'homme doit devenir Dieu. Il y a des considérations métaphysiques tout aussi puissantes, pour nous amener à cette conclusion.

L'être simple, nous l'avons reconnu, est le seul être véritable, le seul qui ne puisse être ni détruit ni formé, parce qu'il n'est pas composé de parties. C'est donc l'être éternel, l'être nécessaire, *celui qui est*, comme s'appelait Dieu, dans cette inscription célèbre qu'on lisait au fronton d'un temple de l'ancienne Égypte, et comme il s'appelle dans la Bible. Or, *celui qui est* a toute la plénitude, toute la perfection de l'être ; *celui qui est* est Dieu. Donc tous les êtres simples, ayant également la perfection de l'être, tous les êtres simples sont Dieu.

Nous pouvons encore arriver à ce résultat par l'analyse de nos idées. Toutes les idées représentatives des états de l'être, des modes, des attributs, des manifestations de l'être sont, en effet, susceptibles d'augmentation et de diminution ; l'idée, par exemple, de couleur, de forme, d'étendue, de bonté. Une seule ne peut être ni augmentée, ni diminuée : c'est l'idée, mère de toutes les autres, celle que toutes les autres supposent, l'idée d'être. Elle est inextensible et irréductible, parce qu'il est impossible de comprendre l'être plus un peu d'être, ou moins un peu d'être. Il n'y a ici d'autre alternative que l'être ou le néant. Chaque être étant donc l'être dans toute sa plénitude, dans toute sa perfection, tous les êtres sont identiques. Et cependant, nous voyons qu'il y a beaucoup de différences entre eux. Ces différences ne peuvent donc être que des différences d'état et non des différences de nature. Un exemple fera mieux comprendre mon idée.

Supposez le plus grand génie de la terre tombé en syncope. Vous lui parlez, il ne vous répond pas. Et il ne vous répond pas, parce qu'il ne vous entend pas. Que sont devenues ces puissantes facultés que vous admiriez tout à l'heure ? Sont-elles perdues à jamais ? Non, elles existent toujours. Seulement, elles subissent une éclipse. Elles sont passées à l'état de forces sans manifestation actuelle, à cet état que l'on appelle potentiel, virtuel. La preuve, c'est que l'éclipse, la syncope passée, elles entreront de nouveau en exercice, et elles vous apparaîtront aussi puissantes, aussi brillantes que jamais.

L'être peut donc affecter deux états : l'état actuel et l'état virtuel, celui dans lequel il a ses facultés en exercice, et celui où il ne les a qu'en puissance.

D'après cela, voici comment se présente à nous l'Univers : – Au fond de l'abîme, comme l'appelaient nos pères, les Gaulois, le dieu virtuel, la monade élémentaire, la force sans aucun degré de manifestation ; – au sommet rayonnant des choses, le Dieu actuel, l'être possédant toute sa perfection en plein exercice ; – entre ces deux points extrêmes, le spectacle sublime de la vie universelle, à ses degrés divers de manifestation.

Lequel de ces deux états doit-il précéder l'autre ? Évidemment l'état de perfection actuelle, celui qui fait que nous attribuons plus particulièrement à l'être qui en jouit le nom de Dieu. N'avons-nous pas reconnu que l'intelligence doit présider à l'organisation du monde ?

La monade élémentaire est donc une chute de Dieu, et nous sommes des dieux tombés, en voie de regagner les sommets glorieux. Ainsi se justifie ce vers splendide de Lamartine :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

C'est l'idée des Vedas de l'Inde, de ces livres auxquels certains savants assignent une date de plus

de vingt-cinq mille ans. D'après l'historien Cantù, « la Création y est considérée comme un grand sacrifice, où, Dieu, ministre et victime, s'immole lui-même en se divisant. »

« Sublime idée, dit l'illustre de Humboldt, que l'on trouve exprimée dans les livres sacrés de l'antiquité. »

Et, pour bien préciser cette idée, les Vedas portent cette recommandation : « Chaque homme doit se dire : – J'étais le Créateur, puissé-je le redevenir ! »

Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, du 1er mars 1860, M. A. Jacobs, s'appuyant sur l'autorité d'indianistes éminents, prouve que le Nirvana auquel aspirent les bouddhistes n'est nullement, comme on l'a cru, l'anéantissement ; bien au contraire ! Les prédécesseurs de Çakyamouni, les Brahmanes, les Sankyas et Kapila, avaient admis l'immortalité de l'âme. Les premiers, à la suite de ses transmigrations, lorsque la série des épreuves était épuisée, la faisaient rentrer dans la grande âme du monde ; ils ne l'anéantissaient pas, ils la divinisaient dans le sein du Brahma. Il eut été impossible à Çakyamouni de changer une telle croyance en celle de l'anéantissement. Aujourd'hui même, dit M. Jacobs, les docteurs de la religion bouddhique, dans l'île de Ceylan, protestent contre une telle interprétation.

Plus ou moins confuse, cette sublime idée se retrouve dans toutes les religions, car le panthéisme, d'après ceux qui en savent plus que moi, est au fond de tout système religieux, et tout système panthéistique la contient implicitement. On la rencontre même chez les peuples les plus sauvages. Témoin , le chant cosmogonique suivant d'un barde polynésien, que j'emprunte à M.A. de Quatrefages :

« IL était : Taaroa était son nom ; il se tenait dans le vide. – Point de terre, point de ciel, point d'homme. – Taaroa appelle mais rien ne lui répond, et seul existant, il se change en l'Univers. Les pivots sont Taaroa, les rochers sont Taaroa, les sables sont Taaroa. C'est ainsi que lui-même s'est nommé. Taaroa est la clarté, il est le germe, il est la base, il est l'incorruptible, le fort qui créa l'Univers, l'Univers grand et sacré, qui n'est que la coquille de Taaroa. »

Quelque temps après le coup d'État – j'étais alors à l'étranger, – il se passa un fait curieux, qui prouve que l'idée védique s'est toujours confusément agitée au fond de la conscience humaine. Un paysan du Var, Louis Michel, de Figanières, en état, je crois, de somnambulisme, dicta à deux avocats un livre étrange, intitulé la *Clé de la vie*. Louis Jourdan en rendit compte dans le *Siècle*.

Ce livre est fort obscur. Cependant, il s'en dégage surtout cette théorie : Dieu serait un homme immense qui se nourrit comme nous, et, comme nous, fait toutes ses fonctions digestives. Seulement, il se nourrit de nos âmes. Quand elles sont arrivées au degré de pureté voulue, il les absorbe. Nos âmes subissent le sort de tout aliment absorbé ; et, une fois tombées au plus bas degré de l'impureté, elles remontent lentement, pour être absorbées de nouveau.

Vous le voyez, c'est toujours *l'idée sublime*, mais mal comprise et grossièrement exprimée.

La création et le mouvement de la vie universelle s'expliquent donc par la chute et l'ascension successives des personnalités divines.

Nous pouvons maintenant nous représenter un moment, – et ce moment se reproduit peut-être dans le cours des éternités, – où la création matérielle n'existe pas, où tout soit rentré dans le sein de la Grande Unité.

Qu'avons-nous alors ? Des intelligences pures, en un nombre que nous ignorons, mais qui doit être le nombre nécessaire. Ces intelligences, connaissant tout, se connaissent et, par conséquent, se pénètrent les unes les autres, se fondent, sans se confondre, les unes dans les autres, et n'ont entre elles d'autre distinction que celle qui résulte de ce que chacune sent qu'elle n'est pas une autre. Comme elles sont toutes nécessaires, chacune est nécessaire aux autres et aucune ne peut se concevoir sans les autres. Elles forment donc, par le fait un seul et même être, dont chacune est un membre. Voilà l'Etre Universel, le Grand Tout, le Groupe Divin, Dieu !

Maintenant, à qui demanderait comment Dieu a pu se résoudre à tomber des plus hauts sommets de la perfection jusqu'aux plus bas degrés de l'imperfection, on pourrait se contenter de répondre, *a priori*, que Dieu sait ce qu'il fait, qu'il a eu d'excellentes raisons pour cela, et que ce n'est pas à nous, pauvres petits êtres à peine ébauchés, qu'il appartient de critiquer les résolutions prises par l'Omniscient, le Parfait.

Cependant, il n'est pas impossible, il est même facile de deviner les motifs d'une telle détermination.

On ne peut pas comprendre l'être conscient, celui qui sent qu'il existe, toujours dans l'inaction, sans que le plus insupportable des tourments, *l'inexorable ennui*, comme l'appelait Bossuet, l'envahisse. Aussi tous les déistes admettent-ils l'éternité de la création, par l'impossibilité de comprendre Dieu un seul instant inactif.

Les Anciens avaient imaginé, dans leurs enfers, un supplice particulier pour Thésée. Ce supplice, à première vue, paraît des plus doux. Thésée est assis. S'asseoir pour un homme fatigué est une chose bien agréable. Mais le poète dit :

Sedel, ætermunque sedebit, infelix Theseus.

(Il est assis, et il sera *éternellement* assis, le malheureux Thésée.)

Or, cet adverbe *éternellement* change singulièrement la question. Quand on songe qu'on sera là, assis, toujours assis, sans cesse assis, pendant l'éternité assis, sans jamais, jamais pouvoir se lever, on sent un frisson d'horreur courir dans tout son être, on sent qu'on deviendrait fou ; et l'on préférerait un million de fois subir les supplices les plus douloureux, pourvu qu'ils fussent variés, que cet épouvantable supplice de l'inaction, de l'ennui !

Voltaire, dont la vaste intelligence n'était fermée à aucune idée vraie, a exprimé celle-ci dans le trentième et dernier chapitre de *Candide*, avec cette forme simple et saisissante qui lui était particulière.

Vous savez que *Candide* fut écrit pour démontrer que ce monde n'est pas le meilleur des mondes possibles, et qu'il est facile d'en imaginer de meilleurs. Pour cela, Voltaire fait passer ses héros par toutes les épreuves les plus douloureuses. Cependant, à la fin, l'un d'eux a fait fortune. Il se retire, je crois, dans l'Asie Mineure, où il fait l'acquisition d'un beau domaine. Il a l'heureuse chance de pouvoir rassembler autour de lui tous ses compagnons. Ils vivent clans l'abondance, au milieu des plus beaux spectacles de la nature.

« Ces spectacles, dit l'auteur, faisaient redoubler les dissertations ; et quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif, que la vieille osa un jour leur dire : Je voudrais savoir lequel est le pire... de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un autodafé, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères, par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ? C'est une grande question, dit Candide. »

Pour Voltaire, il valait donc mieux passer par les baguettes chez les Bulgares, être fouetté et pendu dans un autodafé, être disséqué, ramer en galère, éprouver enfin toutes les misères, que rester à ne rien faire.

Voilà le secret de la création : l'impossibilité de vivre sans agir. Or, pour agir, il faut avoir un effort à faire, une difficulté à vaincre, un obstacle à surmonter, quelque chose à apprendre, un désir quelconque à contenter. Et l'Être Universel, à l'état de perfection actuelle, n'a rien de tout cela : l'inaction éternelle, c'est-à-dire l'étouffement éternel, telle est sa seule perspective. S'il veut donc pouvoir apprendre, il faut qu'il oublie ; s'il veut vivre, il faut qu'il meure. La mort est la condition indispensable de la vie. Ne la maudissons pas ; bénissons-la au contraire. Sur cette terre même, si sa faux s'arrêtait, la vie s'arrêterait aussitôt, car les naissances ne pourraient continuer, ou bien nous arriverions à un état tel qu'il nous serait à la fois impossible de vivre et de mourir,

sur une planète devenue trop étroite pour nous contenir.

La douleur aussi, qu'on y réfléchisse, est la condition indispensable du plaisir. Tout plaisir ne résulte-t-il pas de la satisfaction d'un besoin, et tout besoin n'est-il pas une douleur ?

Elle est de plus l'aiguillon qui nous pousse dans la voie du progrès, la grande éducatrice dont la voix nous avertit de nos erreurs et nous remet dans le droit sentier.

Il ne faut pas vouloir l'impossible, l'absurde ; il ne faut pas entreprendre une lutte insensée contre la nature des choses ; il faut savoir reconnaître ce qui est inévitable, et l'accepter sans récriminations ridicules.

Tel est, Messieurs, le système que j'avais à vous exposer. Il a cet immense avantage que, seul, il justifie Dieu de toutes les accusations portées contre lui, seul, il rend impossible toute plainte, tout blasphème. Dieu a fait ce qu'il a pu, ce qu'il a dû, ce qu'il y avait de mieux à faire.

S'il était l'être simple des déistes, sans rapport avec sa création, seul de son espèce, isolé dans sa nature particulière, doué d'une puissance infinie, et qu'il nous eût fait sortir du néant, par un pur caprice de sa volonté, oh ! alors, l'homme accablé par les douleurs pourrait se retourner vers lui et lui jeter un cri de malédiction.

Nous pourrions, avec notre grand poète Lamartine, lui dire :

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô hasard ! l'œuvre de tes caprices ?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité ?

Quand on m'enseignait le catéchisme, il y aura de cela bientôt un demi-siècle, on nous demandait : Pourquoi Dieu nous a-t-il créés et mis au monde ? Et nous devions répondre : Pour le connaître, l'aimer, le servir et, par ce moyen, mériter la vie éternelle.

Eh bien ! si ce n'était que pour cela que nous aurions à supporter tant de douleurs, il aurait beaucoup mieux fait de nous laisser dans le néant. Dans le néant on n'est pas mal. On ne jouit pas, à la vérité, mais on ne souffre pas non plus. Mais quand on songe que ceux qui nous disent ces choses nous apprennent en même temps que le nombre des élus est excessivement restreint, et qu'il y a des milliers de chances contre une pour que nous allions rôtir, pendant l'éternité, dans les cuisines de Satan, on ne peut s'empêcher de considérer Dieu comme un monstre d'égoïsme et de cruauté.

Mais heureusement cela n'est pas. Dieu n'a pas pu nous faire sortir du néant ; il nous a faits avec lui-même ; et quand nous souffrons, c'est lui qui souffre en nous. Aussi, lorsque, dans un moment d'égarement, l'homme, vaincu par le mal, élève contre lui une voix accusatrice, il peut le renvoyer à lui-même et lui dire : « Pourquoi t'adresser à moi ? Regarde au dedans de toi ; là tu trouveras le vrai coupable, celui qui, en pleine lumière, a pris la grande résolution, la résolution dont, plus tard, tu apprécieras la sagesse. Jusque-là, attends, toi qui es dans les ténèbres. »

D'ailleurs, la souffrance doit occuper une place relativement petite dans la vie de l'être. Pendant tout le temps qu'il passe dans le règne minéral et dans le règne végétal, il ne souffre pas, il dort. La douleur ne commence à se montrer que chez l'animal ; et là elle n'est pas grande, l'animal vivant tout entier dans le moment présent. Elle n'atteint des proportions considérables que dans l'humanité. Mais dans la série des existences de l'homme, s'il en est de bien pénibles, il en est aussi, par compensation, de bien agréables. Même dans les plus pénibles, le mal ne doit pas l'emporter de beaucoup sur le bien, puisque le nombre de suicides est petit. Et puis, nous oublions trop facilement que la vie actuelle n'est pas la seule, qu'il y a la vie d'outre-tombe, celle qui doit

toujours nous préoccuper. Car, si celle-ci est la vie de l'épreuve, l'autre est celle de la peine et de la récompense. Le meilleur donc, ici-bas, ce n'est pas le plaisir qui engourdit, mais l'effort qui fait progresser. Nous maudissons la pauvreté et nous ambitionnons la richesse et le pouvoir, sans songer que le pauvre et le faible de ce côté de la tombe, s'il est honnête et lutte courageusement, sera le riche et le puissant de l'autre côté, et que celui qui abuse de la richesse et de la puissance se trouvera, faible et nu, en butte au mépris et aux ressentiments de ceux qu'il aura foulés.

Enfin, quand la série des incarnations est terminée, quand l'homme a conquis les qualités morales et intellectuelles qui le rendent apte à remplir dans le monde des fonctions plus élevées, il poursuit sa marche, débarrassé de ce corps grossier, source, pour lui, de tant de tourments. La douleur ne doit plus être désormais que le condiment du plaisir, cet aiguillon du désir, sans lequel la satisfaction ne saurait se comprendre.

Ce système, Messieurs, n'a pas seulement l'avantage de justifier Dieu, il fournit encore à la morale la base la plus large, la plus solide. Il donne, en effet, l'explication de ce grand commandement dans lequel Jésus faisait consister toute la religion : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Le prochain, c'est moi-même, puisque nous faisons partie d'un seul et même être ; que nos destinées sont liées ; qu'on ne peut comprendre l'un sans l'autre. Ce n'est donc pas m'aimer d'une façon complète que de n'aimer que moi, car une partie de moi est aussi dans les autres. Quand un membre souffre, tout le corps, tôt ou tard, s'en ressent. Tous les membres sont donc intéressés au bien les uns des autres, et le commandement du Christ est juste et bon.

Ce système est aussi, le plus vrai et le plus simple, et voilà pourquoi, sans doute, il sera adopté le dernier : l'homme a besoin d'épuiser toutes les formes de l'erreur avant d'arriver à la vérité. On ne peut pas ouvrir les yeux sans le voir écrit partout ; la nature, à tout instant, le proclame par ses innombrables voix. Est-ce que, dans le monde, le neuf ne se fait pas toujours avec du vieux ? Est-ce que ce ne sont pas toujours les mêmes éléments qui vont et qui reviennent, et qui, en se combinant dans des proportions différentes, forment successivement tout ce que nous voyons ? Compositions, décompositions, recompositions : voilà la vie. Aucune des molécules qui composent actuellement mon corps n'en faisait partie il y a quelques jours ; aucune, dans quelques jours, n'en fera partie. Nos corps sont, comme autant de torrents qui coulent continuellement. Nous empruntons, à chaque instant, au milieu dans lequel nous vivons, et, à chaque instant, nous lui rendons. C'est comme un perpétuel jeu de raquette. Nous nous nourrissons des générations passées, les générations futures se nourriront de nous. L'eau qui passe sous nos ponts y a passé des milliards de fois. Le soleil l'élève en nuages, dans les hautes couches de l'atmosphère ; elle retombe en neige ou en pluie, pour s'élever de nouveau et pour retomber encore.

C'est la grande loi du retour, que les Anciens symbolisaient dans leurs temples par la sphère. Mais je l'ai dit, elle est trop simple pour que l'homme l'accepte facilement : il lui faut le compliqué. Elle est trop évidente pour qu'il la voie sans effort.

Messieurs, j'ai fini. Je vous ai démontré, ou, du moins, je crois vous avoir démontré que nous sommes des dieux. Peu d'entre vous, peut-être, s'y attendaient en venant ici. Et pourtant, je n'ai fait que répéter ce que le Christ disait à ses contemporains. Je me suis donc tenu dans la vraie doctrine chrétienne. Est-ce ma faute si on l'a changée ?

Mais, en vous disant que nous sommes des dieux, j'ai ajouté que nous ne sommes des dieux qu'en puissance, des dieux faits hommes, et, par conséquent, soumis à toutes les misères de la condition humaine. Nous sommes des dieux comme les œufs d'oiseaux sont des oiseaux, comme les glands sont des chênes. Si les œufs d'oiseaux prétendaient agir en oiseaux et les glands en chênes, ils seraient ridicules et se feraient moquer d'eux. Évitions de faire ainsi. Mais persuadés que nous avons en nous une personnalité divine, que cette pensée nous porte à nous respecter nous-mêmes

et à respecter nos semblables. Efforçons-nous, dans toutes nos paroles, dans toutes nos pensées, dans tous nos actes, dans toute notre conduite de préserver de toute souillure le dieu intérieur.

Surtout comprenons bien que ce n'est pas par la haine, par la violence, par les luttes fratricides, par les massacres, mais par l'amour réciproque, la paix, l'union, la patience, qui naissent de la connaissance des lois auxquelles notre nature est soumise, que nous parviendrons à résoudre les difficultés politiques et sociales. Pénétrons-nous bien de cette pensée que ce n'est pas avec des membres malades qu'on peut former un corps sain, que la réforme individuelle doit précéder la réforme sociale, pour la rendre féconde ; que le tien et le mien auront toujours leur valeur, tant que les hommes ne s'aimeront pas en frères et que l'égoïsme exigera l'avantage matériel de la propriété personnelle, pour pousser l'homme à l'accomplissement du travail nécessaire à la vie de l'humanité ; que la misère, enfin, ne peut être vaincue que par le travail et la prévoyance, et que l'effort pénible qu'ils exigent est la condition indispensable de notre développement. Vouloir autrement, ce serait, passez-moi cette expression vulgaire, vouloir mettre la charrue devant les bœufs et courir ainsi à de nouvelles et douloureuses déceptions.

C'est là le sens des paroles que le Christ adressait à ses disciples, et qu'ils ne comprirent point :

« Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Si la doctrine que je viens d'exposer porte de tels fruits, et il est impossible qu'elle ne les porte pas chez ceux qui l'adopteront sincèrement, ce sera une nouvelle preuve de sa vérité, car le caractère le plus incontestable auquel on reconnaisse le vrai, c'est qu'il produit le bien.

L'infailibilité papale

Conférence faite à Carcassonne le 24 octobre 1880

Mesdames, messieurs,

Dans une précédente conférence, j'ai parlé de l'homme, du monde, de Dieu. A l'appui des idées que j'ai émises à ce sujet, j'ai fait diverses citations, dont quelques-unes empruntées aux Évangiles. Par ces dernières, j'ai voulu indiquer que mes croyances étaient en parfaite conformité avec les enseignements du Christ, et que, par conséquent, je me trouvais dans la véritable tradition chrétienne.

Aujourd'hui, c'est ce dernier point que j'aurais voulu traiter d'une façon toute spéciale, en lui donnant, autant qu'il est en moi, tous les développements qu'il comporte. Je vous aurais donc invités à rechercher avec moi ce qu'était Jésus de Nazareth et quelles doctrines religieuses il apporta au monde. Mais, après y avoir mûrement réfléchi, j'ai compris que, avant d'aborder ce grand sujet, il était indispensable de débarrasser le terrain d'un obstacle qui l'encombre, en traitant une question préalable de la plus haute importance. Je veux parler de l'infailibilité en matière de foi et de mœurs que l'Église de Rome s'attribue, et du droit qu'elle prétend avoir au gouvernement absolu de nos consciences.

Plus tard, quand l'état de mes yeux me le permettra, je traiterai du Christ et de sa religion.

Il est un grand nombre de personnes, surtout dans le parti républicain, qui considèrent ces questions comme tout à fait oiseuses.

Elles croient que pour réduire à néant les prétentions de l'Église de Rome il suffit d'un

haussement d'épaules et d'un sourire. Ces personnes se trompent étrangement. Il est un fait qu'on ne peut pas ne pas voir et dont il importe au plus haut degré de tenir compte : c'est que la presque totalité des habitants de notre pays sont nés dans le sein de l'Église romaine et en ont sucé les principes avec le lait.

Il en est un grand nombre, je le reconnais, et j'en suis tout heureux, qui ont trouvé en eux assez de force pour se soustraire, dans la sphère religieuse, à toute autorité extérieure et ne se soumettre qu'à l'autorité intérieure de la conscience, de la raison. Mais il en est un nombre beaucoup trop grand encore qui, plus faible, reste courbé sous le joug de l'Église. Pour ces derniers, catholicisme romain, christianisme, religion, sont des synonymes. Ils croiraient, en cessant d'être romains, cesser d'être chrétiens, d'être religieux, et ils tremblent à la seule pensée qu'en agissant ainsi ils se mettraient en révolte ouverte contre le Christ, contre Dieu même. C'est pourquoi ils suivent aveuglément l'Église et acceptent sans examen toutes les doctrines qu'il lui plait d'imposer à leur foi. Or, vous savez combien sont pernicieuses la plupart de ces doctrines, et je n'aurai pas besoin d'entrer à ce sujet dans de grands détails.

Aux mystères que la nature nous offre d'elle-même, en assez grand nombre déjà, l'Église en ajoute de sa propre invention, qu'il nous faut croire sous peine de damnation éternelle. Et les mystères de l'Église ont ce caractère particulier qu'ils ne dépassent pas la raison, comme ceux de la nature, mais qu'ils la choquent.

Elle nous présente Dieu comme un être infiniment puissant sans doute, mais sujet à toutes les infirmités de notre nature : orgueilleux, jaloux, vindicatif, colère, emporté, inconstant, accessible à la flatterie, aux louanges, aux supplications, aux prières, toujours prêt, comme le plus vulgaire des hommes, à contracter des marchés, à passer des compromis.

Avec un tel Dieu, l'homme vertueux qui aura toute sa vie observé rigoureusement les lois de la justice et de la charité est sûr d'aller brûler dans les fournaies infernales, s'il a eu le malheur de ne pas croire un seul des dogmes de l'Église ou de ne pas observer quelque-une de ses pratiques : si, par exemple, il ne s'est pas confessé à un prêtre ; tandis que le plus infâme des scélérats, le plus odieux des assassins ira tôt ou tard jouir des béatitudes célestes, si, au moment de monter à l'échafaud, il se repent – et ces gens-là se repentent toujours sous l'influence de la terreur – s'il s'agenouille devant un prêtre, lui confesse ses crimes et en obtient l'absolution.

De deux enfants morts quelques instants après leur naissance, celui qui aura eu l'heureuse chance qu'on ait aspergé son front de quelques gouttes d'eau, en prononçant une formule consacrée, ira au ciel, tandis que l'autre, qui n'aura pas eu cette bonne fortune, ira non pas précisément en enfer, mais dans un lieu fabriqué tout exprès, qu'on appelle les limbes et où, d'après Dante, grand théologien comme on sait, la peine est de soupirer constamment. Soupirer pendant l'éternité, ce n'est pas une perspective bien gaie, n'est-ce pas ? Et l'on se demande comment il peut se faire que de ces deux enfants l'un soit récompensé et l'autre puni, quand ni l'un ni l'autre n'ont pu ni mériter ni démériter. Ô *altitudo* ! ô profondeur, vous répondront les théologiens, et il faudra imposer silence aux protestations indignées de votre raison.

Au moyen de certaines pratiques, on peut se procurer une denrée, une marchandise, une monnaie si vous voulez, qu'on appelle des indulgences et qui a la vertu de vous mettre à l'abri des peines que vos péchés à venir pourraient entraîner. A ce sujet, permettez-moi de vous raconter une anecdote qui m'est personnelle :

Il y a de cela une douzaine d'années, poussé par la curiosité, j'entrai dans l'église des RR. PP. Capucins. C'était jour de grande solennité, l'église était bondée. Un spectacle singulier attira mes regards. Je vis des personnes qui, marmottant entre leurs dents, je ne savais trop quoi, sortaient de l'église, rentraient, sortaient de nouveau pour rentrer et sortir encore. Ce mouvement de navette piqua vivement ma curiosité ; et comme j'avais aperçu, parmi ces sortants et rentrants, une fillette

d'environ six ans, que je connaissais fort bien, je saisis le moment où elle était dehors pour m'y rendre. Je l'accostai et je lui demandai ce qu'elle faisait. Après quelques difficultés, elle finit par me répondre : « Laissez-moi, je gagne des indulgences ! – Mais, mon enfant, je voudrais bien en gagner aussi. Dis-moi donc comment tu t'y prends. » Elle m'exposa alors comment chaque fois qu'elle sortait de l'église et qu'elle y rentrait, pourvu qu'elle récitât je ne sais plus quelle formule de prière, elle gagnait une indulgence.

Cette réponse m'attrista profondément, et je me demandai si c'était bien pour établir de semblables choses que le Christ était venu tant souffrir et mourir d'une mort ignominieuse. – Voilà, me dis-je, une enfant qui grandira dans cette pensée qu'en sortant d'une église de capucins et en y rentrant, tout en récitant une formule de prière, on peut se procurer une espèce de bon point qui vous met la conscience en repos sur les suites fâcheuses que vos péchés à venir pourraient entraîner.

N'est-ce pas là, je le demande, empoisonner le sens moral dans sa source et briser le frein salutaire de la conscience ? Mais il est un dogme dont je veux plus particulièrement vous entretenir, parce qu'il est la base sur laquelle repose l'édifice de l'Église et qu'il en constitue toute l'économie. C'est le dogme de la rédemption.

Vous savez que, si les calculs à ce sujet sont exacts, il y aura bientôt dix-neuf cents ans que la seconde personne de la Trinité, le Fils, égal au Père et aussi ancien que lui, puisqu'il est éternel comme lui, mais éternellement engendré par lui, vint prendre un corps dans le sein d'une vierge d'Israël, qui, en l'enfantant, ne cessa pas d'être vierge. Il se soumit à toutes les misères de notre condition humaine, alla au-devant de tous les affronts, de toutes les hontes, de toutes les douleurs. Et cela, pour apaiser la colère de Dieu, c'est-à-dire sa propre colère, allumée contre nous par le péché originel.

Ce péché, vous le savez, est celui que nos prétendus premiers parents, Adam et Ève, commirent dans le Paradis, en mangeant, au mépris des défenses formelles de Dieu, du fruit de l'arbre de la science.

Or, que se cache-t-il derrière cette figure ? Le voile en est assez transparent pour qu'il soit facile de l'apercevoir. Comme l'avait prédit à Ève le serpent, et comme Dieu lui-même le confirma plus tard, l'effet de cette manducation fut de rendre Adam et Eve semblables à des dieux, en leur donnant la faculté de distinguer le bien du mal.

« Voilà Adam devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal, » dit le Seigneur.

Le péché originel est donc, en réalité, l'évolution suprême par laquelle l'être s'élève de l'animalité à l'humanité, c'est l'apparition du divin, de la raison dans l'homme ; la première notion morale acquise ; le premier pas fait dans la voie du progrès. Et voilà pourtant ce que l'Église considère comme un crime tellement énorme qu'il n'a fallu rien moins que les souffrances et la mort d'un Dieu pour nous en racheter même imparfaitement. Étonnez-vous après cela qu'elle haïsse la raison, qu'elle déteste le progrès, qu'elle abomine la science. Étonnez-vous qu'elle ait plongé dans les cachots de son inquisition l'illustre Galilée pour avoir démontré au monde une vérité bien innocente pourtant, celle du mouvement de la terre autour du soleil.

Mais l'Église ne se contente pas d'anathématiser la raison, la science, le progrès ; elle anathématise aussi toutes les libertés qui en sont les filles légitimes et nécessaires. Ne voyons-nous pas aujourd'hui ses ministres marcher à la tête de l'armée ennemie de nos institutions et former ce lien puissant qui unit tous les partis monarchiques pour n'en former qu'un seul, le parti clérical ?

Ah ! c'est que, de tout temps, l'histoire est là pour en témoigner, l'Église n'a recherché le pouvoir spirituel que pour obtenir le pouvoir temporel ; elle sait depuis longtemps ce que les républicains semblent n'avoir soupçonné que depuis peu : que celui qui est maître du ciel est bien près d'être

maitre de la terre, qu'à toute conception religieuse doit nécessairement correspondre une forme gouvernementale, et que nous ne serons définitivement affranchis en politique que lorsque nous le serons en religion. Voilà pourquoi les jésuites ont poursuivi avec tant de persévérance la proclamation du dogme de l'infaillibilité du pape, leur instrument ; voilà pourquoi leurs partisans sont les ennemis les plus acharnés et les plus dangereux du progrès et de la liberté. Vous le voyez, j'avais raison de dire qu'au point de vue politique, autant du moins qu'au point de vue moral et religieux, il importe au plus haut degré d'examiner les prétentions de l'Église ; car, si nous arrivons à démontrer, – ce qui ne sera pas difficile, – qu'elles ne reposent sur rien, nous aurons gagné un grand point. Nous aurons trouvé, en effet, le moyen de soustraire à la domination de l'Église ceux qui la subissent de bonne foi et de les amener avec nous sur le terrain de la vraie religion et de la République.

Voyons donc comment l'Église s'y prend pour établir son infaillibilité. Elle nous dit que les mystères de la foi contenus dans les livres saints étant au-dessus de la portée de la raison humaine, Dieu a dû nécessairement instituer une autorité infaillible pour nous les expliquer. Et cette autorité, c'est l'Église de Rome.

Mais pourquoi l'Église de Rome plutôt qu'une des Églises réformées, que l'Église grecque, que l'Église mahométane ou que toute autre Église ? C'est, nous répond-on, parce que Dieu lui-même a désigné l'Église de Rome comme étant la seule revêtue de cette autorité.

Vous savez qu'avant 1870 et, le Concile du Vatican l'organe par lequel se manifestait l'infaillibilité de l'Église était les conciles œcuméniques généraux. Depuis, ce précieux don s'est concentré dans la seule personne du pontife romain, du pape. Et ce n'est pas seulement Pie IX, Léon XIII et leurs successeurs qu'on doit considérer comme infaillibles, mais toute la série des papes qui les ont précédés ; car l'Église ne fait pas des dogmes, elle ne fait que les déclarer. Seulement, avant la décision du Concile du Vatican, on pouvait ne pas croire à l'infaillibilité du pape sans s'exposer à la damnation, tandis qu'aujourd'hui on ne le peut plus.

Quand les conciles étaient infaillibles, on s'appuyait, pour démontrer cette infaillibilité, sur les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament et sur la tradition. Aujourd'hui, sans cependant abandonner ces textes, c'est surtout de trois passages empruntés aux Évangiles canoniques que l'on se prévaut pour démontrer l'infaillibilité du pape. Nous ne nous occuperons donc que de ces passages, car, si nous démontrons que l'Église a tort de s'en prévaloir, nous aurons démontré du même coup qu'elle se trompe en s'appuyant sur les autres ; un infaillible qui se trompe une fois n'est plus infaillible. Je pourrais, du reste, me dispenser d'entrer dans cet examen en coupant court, dès le début, aux prétentions de l'Église et en écrasant, pour ainsi dire, dans l'œuf l'infaillibilité papale par un raisonnement bien simple et bien concluant :

L'infaillibilité papale a été déclarée par le Concile du Vatican. Or, le Concile était faillible, donc il a pu se tromper, et nous ne voyons pas pourquoi nous accepterions sa décision. Mais ce raisonnement est trop simple et je continuerai mon examen.

Et d'abord je demanderai à l'Église pourquoi, en supposant que le dogme de l'infaillibilité papale soit contenu dans les Évangiles canoniques, nous devons nous courber devant l'autorité de ces livres ?

Il y a certes d'admirables choses dans les Évangiles, puisqu'il y a les doctrines prêchées par le Christ. Mais il y a aussi des choses moins belles ; et il y en a même d'odieuses et de ridicules. Celles-ci sont l'expression des préjugés du milieu dans lequel les Évangiles ont été écrits. De plus, ces livres fourmillent de contradictions ; et il n'est pas admissible que le Saint-Esprit, Dieu, se contredise. Je pourrais en citer un grand nombre. Je me contenterai d'en citer une, et ce sera suffisant.

Tout le monde connaît la légende du bon larron. Sur quatre Évangiles, trois seulement s'occupent

de l'attitude de ceux qu'on crucifia avec Jésus ; le quatrième se contente de dire qu'on crucifia deux autres avec lui. Voyons le récit de l'Évangile selon saint Mathieu :

« En même temps on crucifia avec lui deux voleurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.

Et ceux qui passaient par là le blasphémaient en branlant la tête et lui disant : Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâties en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même ? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.

Les princes des prêtres se moquaient aussi de lui avec les scribes et les sénateurs en lui disant :

Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le Roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix et nous croirons en lui.

Il met sa confiance en Dieu : si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant, puisqu'il a dit : Je suis le Fils de Dieu.

Les voleurs qui étaient crucifiés avec lui, lui faisaient aussi les mêmes reproches. »

Vous le voyez, il n'y a pas ici de trace du bon larron : ceux qui étaient crucifiés avec lui, lui adressaient les mêmes reproches.

Le récit de l'Évangile selon saint Marc est à peu près le même et se termine également par ces mots : « Et ceux qui avaient été crucifiés avec lui l'outrageaient aussi de paroles. »

Ici encore pas de bon larron.

Arrivons à saint Luc :

« Lorsqu'ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, ils y crucifièrent Jésus et ces *deux voleurs*, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.

« Or, l'un de ces voleurs qui était crucifié *avec lui* le blasphémait en disant : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi.

Mais l'autre le reprenant lui disait : N'avez-vous point de crainte de Dieu, non plus *que les autres*, vous qui vous trouvez condamné au même supplice ?

Encore pour nous, c'est avec justice ; puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée ; mais celui-ci n'a fait aucun mal.

Et il disait à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez arrivé dans votre royaume.

Et Jésus lui répondit : Je vous le dis en vérité, Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis. »

Eh bien ! je vous le demande, n'y a-t-il pas entre ce récit et celui des deux premiers Évangiles une contradiction formelle ? On est bien obligé de conclure ainsi quand on n'a à sa disposition que les faibles lumières de la raison. L'Église, elle, éclairée qu'elle est par des lumières supérieures, y voit un accord parfait. D'après elle, le Saint-Esprit dictant les premiers Évangiles et arrivé à la scène de la passion a parlé du début, tandis qu'en dictant celui de saint Luc il a entendu parler d'un moment postérieur. Au début, les deux larrons injuriaient le Christ, tandis que plus tard l'un des deux se ravisant reprenait l'autre et priait Jésus.

Nous venons de lire ce que dit saint Luc et vous pouvez juger s'il est possible d'accepter une semblable explication.

Il y a donc pour notre raison une contradiction évidente, et il faudra une autorité bien imposante pour nous contraindre à accepter comme venant de Dieu de semblables récits.

Quelle est cette autorité ?

Vous savez qu'il y a eu plusieurs Évangiles. On en compte, je crois, jusqu'à cinquante-quatre et il en est dont le nom même s'est perdu. Eh bien ! pourquoi faut-il que parmi tant d'Évangiles différents nous ne devions considérer comme ayant une origine divine que les quatre Évangiles canoniques ?

C'est à ne pas y croire ! nous devons considérer comme étant les seuls dictés par le Saint-Esprit les quatre Évangiles canoniques, parce que l'Église, en vertu de son infaillibilité, les a choisis,

élus et triés entre tous les autres et désignés comme tels.

De telle sorte que les Évangiles tirent leur autorité de l'Église et l'Église à son tour tire son autorité des Évangiles. Nous nous trouvons donc en présence de ce qu'on appelle en logique un cercle vicieux, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus misérable en fait de raisonnement. Et, en définitive, nous n'avons d'autre garantie de l'infaillibilité de l'Église que sa propre affirmation.

On conviendra que c'est peu ; surtout si l'on considère comment on s'y prenait dans les premiers temps pour justifier un tel choix.

Voici, en effet, ce que saint Irénée répondait aux attaques des gnostiques à ce sujet. Saint Irénée était évêque de Lyon, disciple de saint Polycarpe, qui avait vu les apôtres, et une des grandes lumières des premiers temps du christianisme. – Je prends la citation dans l'ouvrage de M. Peyrat intitulé : *Histoire élémentaire et critique de Jésus* :

« Confondus d'abord dans la multitude des écrits du même genre, sans que rien indiquât la légitimité de leur origine, les Évangiles canoniques se sont répandus peu à peu, et l'on ne voit nulle part la raison décisive qui en a fait fixer le chiffre à quatre. Pressé là-dessus par les gnostiques, saint Irénée répond : « Quoiqu'il existe plusieurs Évangiles, on n'en doit admettre que quatre, parce qu'il n'y a que quatre vents et quatre points cardinaux. (Vous l'avez entendu : parce qu'il n'y a que quatre vents et quatre points cardinaux !!!) L'Église étant répandue par toute la terre, et l'Évangile étant la colonne et le firmament de l'Église, elle doit avoir quatre Évangiles, qui, semblables à des colonnes incorruptibles, purifient et vivifient les hommes. » Il ajoute que les chérubins qui entourent le trône du Verbe étant de quatre espèces, ressemblant la première à un lion, la seconde à un agneau, la troisième à un homme, la quatrième à un aigle, symboles de la puissance du royaume de Dieu, du sacerdoce, de l'humanité du Christ et des grâces avec lesquelles le Saint-Esprit purifie l'Église, il est rationnel de penser que le Verbe a voulu qu'il y eût quatre Évangiles écrits en quatre formes diverses, mais d'un seul esprit. » (Iren. adv. Hær., lib. III, cap. II et XI.)

Une semblable argumentation exciterait aujourd'hui le rire d'un enfant de dix ans. Et pourtant, on a longtemps raisonné ainsi. En plein XIV^e siècle, Dante, le grand Dante lui-même, dans son traité : *De la Monarchie*, procède exactement de la même façon pour prouver le droit des Romains au gouvernement des autres peuples. L'humanité a donc progressé, quoi qu'on en dise.

Mais si, d'ailleurs, l'Église est tellement sûre que la preuve de son infaillibilité est contenue dans les Évangiles, pourquoi s'est-elle, dans tous les temps, montrée si peu empressée à répandre ces livres ? Pourquoi, au contraire, s'est-elle efforcée constamment d'en empêcher la lecture ? Il faut rendre cette justice aux Églises réformées qu'elles ne craignent pas les livres saints. Au contraire ! Il n'est pas de famille protestante qui n'ait son Ancien et son Nouveau Testament. Quand un enfant fait sa première communion, le pasteur lui donne ordinairement un nouveau testament traduit en langue vulgaire. Il y a à Londres une société chargée de traduire ou de faire traduire les livres saints dans toutes les langues et de les répandre à profusion par toute la terre. Moi-même, pendant mon séjour forcé en Italie, à Gênes, j'ai reçu en cadeau de l'agent de cette société, un nommé Félice Betti, la traduction italienne du Nouveau Testament par Diodati, que j'ai encore.

Il y a évidemment une raison pour expliquer la crainte qu'inspire à l'Église de Rome la diffusion des Évangiles, et il n'est pas difficile de la découvrir ; le fait suivant la mettra en pleine lumière : Le pape Jules III, effrayé des progrès que faisaient les idées de Luther et désirant trouver un moyen de préserver son autorité menacée, assembla à Bologne trois des plus savants évêques d'Italie et leur demanda une consultation à ce sujet.

Or, en voici la conclusion :

« Nous avons réservé pour la fin le plus important des conseils que nous allons donner à Votre Sainteté. C'est qu'il est de toute nécessité d'empêcher la lecture des Évangiles, spécialement dans

la langue nationale, le peu qu'on en lit dans la messe est déjà suffisant et il ne peut être permis d'en lire plus. Aussi longtemps que les hommes se contentèrent de ce peu, les intérêts de la papauté prospéraient, mais ils tombèrent en décadence dès qu'on voulut en lire davantage. Ce livre des Évangiles, plus que tout le reste, a fait éclater les orages et les tempêtes qui ont menacé de nous anéantir complètement. Et, en vérité, si quelqu'un lit ce livre sérieusement et compare les enseignements qu'il renferme avec ce qui se fait dans nos églises, il arrivera à la conviction que notre doctrine diffère des prescriptions de l'Évangile, et qu'elle est même le plus souvent en opposition formelle avec celles-ci. Et si ce peuple parvenait à connaître l'Évangile, nous serions exposés au mépris et à la haine universels. C'est pour ce motif donc qu'il ne peut être mis sous les yeux du peuple. Il faut, toutefois, agir avec prudence afin de ne pas nous attirer de grands reproches. »

Est-ce assez clair ? Donc, alors même que nous accorderions à l'Église que les Évangiles sont l'œuvre du Saint-Esprit, ce n'est pas la justification de ses prétentions, mais leur condamnation qui en sortirait. Nous n'avons pour cela qu'à examiner les passages sur lesquels elle les fait reposer.

Commençons par celui de saint Mathieu, puisque cet Évangile est le premier dans l'ordre et que d'ailleurs le passage est le plus important de tous. Nous sommes au chapitre XVI et nous commençons au verset 13. Je dois, du reste, vous avertir que je me sers à dessein de la traduction de Le Maître de Sacy, également adoptée par les catholiques et les protestants.

« 13. Jésus, étant venu aux environs de Césarée de Philippe, interrogea ses disciples et leur dit : Que disent les hommes touchant le Fils de l'homme ? qui disent-ils que je suis ?

14. Ils lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie, ou quelqu'un des prophètes.

15. Jésus leur dit : Et vous autres, qui dites-vous que je suis ?

16. Simon Pierre, prenant la parole, lui dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

17. Jésus lui répondit : Vous êtes bien heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon père qui est dans les cieux.

18. Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

19. Et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans les cieux.

20. En même temps il commanda à ses disciples de ne dire à personne qu'il fût Jésus le Christ. » Y a-t-il, je le demande, dans ce passage, un mot, un seul, dont l'on puisse inférer l'infaillibilité papale ? Il n'y est évidemment question que de Pierre. Mais l'Église a un singulier système. Elle prétend que toutes les paroles adressées par Jésus à Pierre l'étaient en même temps aux papes, qu'elle assure, bien à tort, nous le verrons plus loin, être ses successeurs.

Mais, alors même qu'il en serait ainsi, l'infaillibilité papale ne résulterait pas des paroles du Christ, puisque l'infaillibilité de Pierre n'en résulte en aucune façon.

Il est évident, en effet, ou que ces paroles n'ont pas été prononcées par Jésus, ou qu'elles l'ont été dans un sens ironique. Jésus, comme Socrate, maniait admirablement l'ironie ; et Pierre, par son caractère étourdi, de primesaut, prêtait beaucoup à l'exercice de cette faculté.

Jugez plutôt ! Pourquoi Jésus dit-il de si belles choses à Pierre ? Parce que celui-ci lui a répondu : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.*

Eh bien il lui a dit tout ce que tous les disciples savaient fort bien, ce que tout le monde disait autour d'eux, et que les démons eux-mêmes proclamaient en sortant du corps des possédés.

Nous pouvons, sans quitter l'Évangile selon saint Mathieu et en nous reportant au chapitre III, avoir une preuve éclatante de ce que nous avançons. Voici, en effet, ce que nous y lisons à propos

du baptême de Jésus par Jean :

« Or, Jésus ayant été baptisé, sortit aussitôt hors de l'eau ; et en même temps les cieux lui furent ouverts : et il vit l'Esprit de Dieu qui descendit en forme de colombe et vint *se reposer* sur-lui. Et au même instant une voix se fit entendre du ciel, qui disait : Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis *toute* mon affection. »

Un miracle aussi éclatant, un prodige aussi inouï, Dieu lui-même entrouvrant les cieux et proclamant Jésus son fils bien-aimé, dut produire sur les foules stupéfiées une profonde impression. La nouvelle dut s'en répandre dans toute la Palestine et même dans tout le monde romain, avec la rapidité de l'éclair. Nous raisonnons, bien entendu, dans l'hypothèse que ce fait serait vrai, comme le croit l'Église. Pierre devait être présent ; mais alors même qu'il ne l'aurait pas été, il n'est pas possible d'admettre que ce fait ne lui ait pas été connu. Mais si, par impossible, il l'avait ignoré, il est d'autres circonstances où il entendit Jésus appelé fils de Dieu. Par exemple, lors de la marche sur les eaux, fait rapporté au chapitre XIV, c'est-à-dire deux chapitres avant celui où les belles promesses sont faites.

Jésus marche sur la mer pour aller rejoindre ses disciples qui sont dans une barque. Pierre, toujours prêt à se lancer dans les aventures extraordinaires, et puis saignant facilement du nez, prie Jésus de commander qu'il aille à lui.

« Jésus lui dit : Venez. Et Pierre, descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus. Mais, voyant un grand vent, il eut peur ; et, commençant à enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi !

Aussitôt Jésus, lui tendant la main, le prit et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? »

Avez-vous bien entendu, Messieurs ? Jésus dit à Pierre : Homme de peu de foi ! D'après le système de l'Église, il le disait donc à tous les papes. Et, il faut l'avouer, pour la plupart d'entre eux, le reproche était juste ; car il y a eu beaucoup de papes qui avaient, en effet, bien peu de foi. Il y a eu même parmi eux de francs athées et de francs matérialistes. Mais reprenons la citation :

« Et étant montés dans la barque, le vent cessa.

Alors ceux qui étaient dans cette barque s'approchant de lui, l'adorèrent en lui disant : « Vous êtes vraiment Fils de Dieu. »

Pierre n'était pas sourd ; les Évangiles, du moins, ne nous disent pas qu'il fût atteint de cette infirmité. Par conséquent, il entendit les disciples appeler Jésus Fils de Dieu. Il n'était donc pas nécessaire pour le lui apprendre d'une révélation particulière *du Père qui est dans les cieux*.

Mais il est vrai qu'il n'appela pas seulement Jésus Fils de Dieu, mais qu'il l'appela aussi Christ. Eh bien ! encore il n'y avait là pour lui aucune espèce de mérite, car les disciples appelaient Jésus Christ comme ils l'appelaient Fils de Dieu. Et si nous en croyons ce qui est dit au premier chapitre de l'Évangile selon saint Jean, c'est André, frère de Pierre, qui, le premier, lui annonça que Jésus était le Christ. Voici, en effet, ce qu'on lit dans ce chapitre :

« Le lendemain, Jean était encore là avec deux de ses disciples ; et jetant la vue sur Jésus qui passait, il dit : Voilà l'Agneau de Dieu.

Ces deux disciples l'ayant entendu parler ainsi suivirent Jésus.

Alors Jésus se retourna et, voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi (c'est-à-dire Maître), où demeurez-vous ?

Il leur dit : Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurait, et ils demeurèrent chez lui ce jour-là. Il était alors environ la dixième heure *du jour*.

André, frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu dire ceci à Jean et qui avaient suivi Jésus.

Et ayant trouvé le premier son frère, Simon, il lui dit : Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire

le Christ.

Il l'amena à Jésus. Jésus, l'ayant regardé, lui dit : Vous êtes Simon, fils de Jean ; vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. »

Mais il y a plus. Si nous continuons la lecture du passage de l'Évangile selon saint Mathieu, nous trouvons que Jésus adresse un instant après à Pierre des paroles qui détruiraient complètement l'effet des premières, dans le cas où celles-ci auraient été prononcées sérieusement. L'Église, qui ne prend dans les Évangiles que ce qu'elle croit être favorable à ses prétentions, se garde bien de citer ces paroles. Mais nous qui n'avons pas les mêmes motifs, nous agissons autrement et nous continuerons la citation :

« Dès lors Jésus commença à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrit beaucoup de la part des sénateurs, des scribes et des princes des prêtres, qu'il y fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour.

Et Pierre, le prenant à part, commença à le reprendre en lui disant : A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera point.

Mais Jésus se retournant dit à Pierre : Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais pour celles des hommes. »

Voilà donc Pierre qui reprend le Christ et ne veut pas croire à ses paroles. Et cela semblerait, en effet, indiquer une certaine parenté avec les papes toujours portés à ne pas croire à ce qu'a dit Jésus et à faire autrement. Voilà donc Pierre traité de Satan par Jésus et du même coup tous les papes.

L'Évangile selon saint Marc raconte les mêmes faits ; et, chose bien significative, s'il reproduit le *retirez-vous de moi, Satan*, il oublie complètement de parler du *Pierre, tu es pierre*, ce qui indiquerait que le Saint-Esprit ne donnait aucune importance à l'élection de Pierre, tandis qu'il en donnait une fort grande à sa réprobation. Le passage se trouve au chapitre VIII et est ainsi conçu :

« Jésus partit de là avec ses disciples, pour s'en aller dans les villages qui *sont aux environs* de Césarée de Philippe, et il leur fit en chemin cette question : Qui dit-on que je suis ?

Ils lui répondirent : Les *uns disent que vous êtes* Jean-Baptiste ; les autres Elie ; les autres que *vous êtes égal à l'un des anciens* prophètes.

Mais vous, leur dit-il alors, qui dites-vous que je suis ? Pierre lui répondit : Vous êtes le Christ.

Et il leur défendit, avec menaces, de le dire à personne.

Il commença en même temps à leur déclarer qu'il fallait que le fils de l'homme souffrit beaucoup, qu'il fût rejeté par les sénateurs, par les Princes des prêtres et par les scribes, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât trois jours après.

Et il en parlait tout ouvertement. Alors Pierre, le tirant à part, commença à le reprendre.

Mais lui, se retournant et regardant ses disciples, reprit Pierre et lui dit : Retirez-vous de moi, Satan ; parce que vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais seulement pour celles de la terre. »

Quand on n'a pas de parti pris, quand on n'est mû par aucun autre intérêt que celui de la vérité, n'est-on pas amené forcément à conclure, comme je l'ai fait, que bien loin qu'il résulte de ce fameux passage de saint Mathieu la justification des prétentions de l'Église, il en résulte, au contraire, leur condamnation ?

Passons maintenant au passage de l'Évangile selon saint Luc. Celui-ci est plus court et moins important. Il se trouve au chapitre XXII, en voici la teneur :

« Le Seigneur dit encore : Simon, Simon, Satan vous a demandé *tous* pour vous cribler, comme on crible le froment.

Mais j'ai prié pour vous *en particulier*, afin que votre foi ne défaille point. Lors donc que vous

serez converti, ayez soin d'affermir vos frères. »

Dans ce passage, comme dans celui de saint Mathieu, il n'est nullement question de l'infaillibilité des papes. Il n'y est question que de Pierre. Le Christ ne dit pas à Pierre qu'il sera infaillible. Il prie seulement pour qu'il le soit. Il ne se reconnaît donc pas le pouvoir de lui accorder l'infaillibilité. Mais quand on prie, on n'est jamais sûr d'être exaucé. Ce n'est donc qu'une espérance que Jésus pouvait concevoir et non une certitude qu'il pouvait donner à Pierre. Par conséquent, nous pouvons dire que ce passage, pas plus que celui de saint Mathieu, ne pouvait servir de fondement au dogme si cher aux jésuites.

Voyons si le passage de l'Évangile selon saint Jean lui sera plus favorable. Et d'abord disons que ce passage se trouve contenu dans le chapitre XXI, qui n'appartient évidemment pas à cet Évangile, ce dont il est facile de se convaincre en lisant les deux derniers versets du chapitre XX, qui sont ainsi conçus :

« Jésus a fait, à la vue de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont point écrits dans ce livre.

Mais ceux-ci sont écrits ; afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. »

Évidemment, l'Évangile finit là ; et l'on est tout étonné de trouver un autre chapitre qui commence par ces mots :

« Jésus se fit voir encore à ses disciples sur les bords de la mer de Tibériade... »

Sans être érudit et avec le seul secours de la traduction de Le Maître de Sacy, dont je me sers, il est facile de s'apercevoir qu'une main étrangère a ajouté ce chapitre ; et cette main est celle d'un partisan de Pierre, qui a voulu rehausser cet apôtre un peu trop oublié par le rédacteur de cet Évangile dont le but évident était d'exalter Jean.

Mais admettons que ce chapitre appartienne à l'Évangile selon saint Jean et voyons quelle est la valeur du passage suivant sur lequel on s'appuie.

« Après donc qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, *fi*ls de Jean, m'aimez-vous plus que ne *font* ceux-ci ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes-agneaux.

Il lui demanda de nouveau : Simon, *fi*ls de Jean, m'aimez-vous ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes agneaux.

Il lui demanda pour la troisième fois : Simon, *fi*ls de Jean, m'aimez-vous ? Pierre fut touché de ce qu'il lui demandait pour la troisième fois : M'aimez-vous ? et il lui dit : Seigneur, vous savez toutes choses ; vous connaissez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes brebis. »

Ici encore, comme dans les deux passages précités, Pierre seul est en cause. Des papes, absolument rien ; pas même une allusion, et l'infaillibilité de Pierre y est encore moins affirmée. Que fait, en effet, Jésus ? Ce qu'un homme, qui a fondé une institution à l'existence de laquelle il tient beaucoup, fait lorsqu'il lègue le soin de la continuer à celui de ses collaborateurs qui lui inspire le plus de confiance. Que Pierre fût plus apprécié par le Christ que les autres apôtres, cela, incontestablement ressort des paroles qu'il lui adresse ; mais il n'en ressort en aucune façon son infaillibilité.

Du reste, observation importante ! Si le Christ avait considéré Pierre comme devant être infaillible, les apôtres l'auraient reconnu comme tel. Pourtant une simple lecture du Nouveau Testament suffit pour nous convaincre que non seulement ils ne lui reconnaissent pas le don d'infaillibilité, mais que même ils ne lui accordaient pas cette primauté absolue que les papes se sont attribuée plus tard. Quand un évêque meurt, c'est le pape qui le remplace sans avoir à consulter personne. Or, lorsque les disciples, après la mort du Christ, se réunirent pour la première fois au nombre de cent vingt, Pierre se garda bien de choisir un remplaçant à Judas. Il

proposa à rassemblée de le faire. Et le moyen auquel on eut recours nous paraîtra aujourd'hui quelque peu étrange.

Après avoir prié Dieu, on tira au sort pour savoir lequel des deux de Barsabas ou de Mathias serait choisi ; le sort désigna Mathias, et c'est ainsi qu'il fut fait apôtre.

Plus tard, lorsque Pierre, après avoir été à Joppé, où il eut une vision, à la suite de laquelle il rompit la barrière qui séparait les juifs des gentils et se mêla avec eux, quand, dis-je, il revint à Jérusalem, les disciples, les apôtres et les frères blâmèrent énergiquement sa conduite en lui disant :

« Pourquoi avez-vous été chez des hommes incirconcis, et pourquoi avez-vous mangé avec eux ? »

Pierre crut devoir se justifier, en leur racontant la vision qu'il avait eue et à la suite de laquelle il avait agi ainsi.

Or, on ne reprend pas celui que l'on croit infaillible et celui qui se croit tel ne descend pas à se justifier.

En l'an 51, des discussions s'étaient élevées à Antioche entre les frères, à propos de la circoncision ; Paul et Barnabé, qui étaient présents, furent envoyés avec quelques autres à Jérusalem ; leur mission était de faire trancher la question par les apôtres et les anciens réunis. Cette réunion est, si je ne me trompe, ce qu'on a appelé le premier Concile de Jérusalem. Eh bien ! ce qu'il y a de remarquable, c'est que non seulement Pierre ne fut pas appelé à fixer lui-même ce point de doctrine, mais que Jacques, l'un des frères de Jésus, semble avoir présidé le Concile. Si Pierre, en effet, parle le premier, c'est Jacques qui parle le dernier et résume les débats, comme le fait tout président. De plus, c'est la rédaction de Jacques qui est adoptée. Jacques semble donc avoir eu, aux yeux des chrétiens assemblés alors, plus d'autorité que Pierre. Mais ce qui indique, encore plus fortement que tout ce que nous avons vu jusqu'ici, que les premiers chrétiens ne considéraient nullement Pierre comme infaillible, ce sont les paroles suivantes, empruntées à l'épître de saint Paul aux Galates :

« Or, Céphas étant venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible.

Car avant que quelques-uns qui venaient de la part de Jacques fussent arrivés, il mangeait avec les gentils ; mais après leur arrivée il se retira, et se sépara d'avec les gentils, craignant de blesser les circoncis. Les autres juifs usèrent comme lui de cette dissimulation, et, Barnabé même s'y laissa aussi emporter.

Mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Céphas, devant tout le monde : Si vous, qui êtes juif, vivez comme les gentils et non pas comme les juifs, pourquoi contraignez-vous les gentils de judaïser ? »

Paul trouve que Pierre ne marche pas droit *selon la vérité* de l'Évangile. Nous sommes ici en plein domaine de la foi. Donc Paul non seulement ne croyait pas à l'infaillibilité de Pierre, mais était très convaincu de sa faillibilité.

Il est donc évident, comme je l'ai avancé, que le Christ n'a nullement accordé à Pierre le don de l'infaillibilité, puisque les apôtres, ses contemporains, ne le lui reconnaissaient pas.

Mais, même en supposant que Pierre eût été reconnu comme infaillible, il ne s'ensuivrait nullement que les papes dussent, en qualité ses successeurs, participer de ce don. Les papes, en effet, ne sont nullement les successeurs de Pierre. Les premiers chrétiens ont vécu longtemps, non seulement sans pape, mais même sans prêtres. Cela résulte des lignes suivantes empruntées au paragraphe 39 de l'*Apologétique* de Tertullien :

« Nous nous assemblons pour lire les saintes écritures... Des vieillards président : ils parviennent à cet honneur, non pas par argent, mais par le témoignage d'une vertu éprouvée. »

Tertullien était né en l'an 160 et écrivit son *Apologétique* au commencement du IIIe siècle. A

cette époque donc les chrétiens n'avaient pas de prêtres, et ceux qui présidaient à la prière étaient *des vieillards d'une vertu éprouvée*. En grec, le mot *presbutéros*, dont on a fait prêtre, signifie vieillard. Et lorsque nous disons un vieux prêtre, nous faisons une tautologie ; car nous disons en réalité un vieux vieux.

Le Christ, que Voltaire a si justement appelé l'ennemi divin des scribes et des prêtres, était en effet venu pour détruire toute hiérarchie sacerdotale. Il voulait abolir le commandement de l'Église qui, d'après lui, détruit le commandement de Dieu. Les premiers chrétiens n'eurent donc pas de prêtres tant qu'ils restèrent fidèles aux recommandations qu'il leur avait faites, comme il appert clairement du passage suivant, emprunté au chapitre XXIII de l'Évangile selon saint Mathieu :

1° Alors Jésus parla au peuple et à ses disciples,

2° En leur disant : « Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse.

3° Observez donc, et faites tout ce qu'ils vous disent : mais ne faites pas ce qu'ils font ; car ils disent *ce qu'il faut faire*, et ne le font pas.

4° Ils lient des fardeaux pesants et insupportables et les mettent sur les épaules des hommes ; et ils ne veulent pas les remuer du bout du doigt.

5° Ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes : c'est pourquoi ils portent *les paroles de la loi écrites* sur des bandes de parchemin plus larges que les autres, et ont aussi des franges plus longues à *leurs robes*.

6° Ils aiment les premières places dans les festins, et les premières chaires dans les synagogues.

7° *Ils aiment* qu'on les salue dans les places publiques, et que les hommes les appellent *rabbi* ou *docteurs*.

8° Mais pour vous, ne désirez pas qu'on vous appelle *rabbi* ou *docteurs* ; parce que vous n'avez qu'un seul maître *ou docteur*, et que vous êtes tous frères.

9° N'appellez aussi personne sur la terre votre père ; parce que vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux.

10° Et qu'on ne vous appelle point maîtres ou *conducteurs*, parce que vous n'avez qu'un maître ou *conducteur*, qui est le Christ.

11° Celui qui est le plus grand parmi vous sera votre serviteur.

12° Car quiconque s'élèvera sera abaissé ; et quiconque s'abaissera sera élevé. »

Jésus, vous le voyez, non seulement ne voulait pas de prêtres, mais il recommanda formellement aux chrétiens de n'appeler personne sur la terre leur père.

Et pourtant nous avons aujourd'hui les pères Carmes, les pères Capucins, les pères Dominicains, les pères Jésuites, et des pères et des pères à n'en plus finir ! Et d'ailleurs chaque prêtre ne se fait-il pas appeler père au confessionnal ? On dirait vraiment que l'Église de Rome s'est étudiée à faire exactement tout le contraire de ce que le Christ a prescrit. Et voilà pourquoi elle redoute tant la lecture des Évangiles.

Mais si les premiers chrétiens n'avaient pas de prêtres, à plus forte raison n'avaient-ils pas d'évêques, et surtout de pape. L'*Episcopus* ou l'*Episcopos* d'alors ne correspondait nullement à l'évêque d'aujourd'hui. L'étiquette est la même, mais combien diffère la marchandise. L'évêque des premiers temps était un simple surveillant qu'on pourrait comparer aux inspecteurs de nos compagnies d'assurance ou de nos diverses administrations. Un seul fait vous fera comprendre la vérité de ce que j'avance :

Dans le III^e siècle, l'évêque de Comane étant venu à manquer, les chrétiens de cette ville prièrent saint Grégoire thaumaturge devenir présider à l'élection de son remplaçant. Quand il fut arrivé, l'assemblée lui demanda de choisir un homme semblable à lui, c'est-à-dire savant, éloquent et avec de brillants dehors. Saint Grégoire leur fit comprendre que ce n'étaient pas de brillants

dehors qu'il fallait demander pour un évêque, ni la science, ni l'éloquence, mais l'honnêteté. Un des assistants lui répondit alors en riant que, s'il en était ainsi, on n'avait qu'à choisir Alexandre le charbonnier. Saint Grégoire demanda alors qu'on lui amenât cet Alexandre. C'était un jeune homme couvert de haillons sales, la figure et les mains noircies par la poussière du charbon. Il le prit à part, l'interrogea et, ayant reconnu qu'il était autre qu'il ne paraissait être, il le présenta à l'assemblée qui le nomma évêque.

Ferait-on aujourd'hui d'un jeune charbonnier un évêque ? Voyons, maintenant, s'il y avait alors des papes.

En l'an 325, l'empereur Constantin, pour faire cesser l'agitation arienne, assembla à Nicée un concile œcuménique qui rédigea le symbole de la foi, qui porte le nom de cette ville. Le concile fut présidé par Osius, évêque de Cordoue. Les catholiques romains disent que sans doute il le présida par délégation du pape, trop vieux pour se rendre à Nicée. Mais ce qui prouve que le seul mérite d'Osius, et non la délégation du pape, l'appela à ces hautes fonctions, c'est qu'il résulte d'un des canons du concile qu'il n'y avait pas alors à Rome de pape, du moins dans le sens moderne de ce mot. Ce canon dispose, en effet, que les trois évêques des trois plus grandes villes du monde, Rome, Alexandrie et Antioche, auront, désormais une juridiction sur les évêques des provinces voisines.

Donc, avant le Concile de Nicée, l'évêque de Rome n'avait pas même de juridiction sur les évêques des provinces voisines. Ce n'était donc pas un pape, car ce qui constitue la papauté, c'est surtout la primauté absolue sur tous les évêques de la catholicité. Il est donc évident qu'alors même que Pierre serait venu à Rome – ce qui est fort contestable et fort contesté, – il n'y aurait pas été comme pape ; et, par conséquent, les papes ne sont pas ses successeurs.

Après tout ce que je viens de dire, je crois, Messieurs, être autorisé à penser qu'il ne reste plus le moindre doute dans vos esprits sur l'inanité des prétentions de l'Église de Rome et que vous repoussez avec moi cette monstrueuse impiété qui s'appelle l'infaillibilité papale.

Si vous ne le faisiez pas, vous chasseriez Dieu de vos âmes pour le remplacer par un homme. Vous commettriez ce péché dont, l'Évangile a dit qu'il ne serait pas remis : le péché contre le Saint-Esprit ;

Vous vous plongeriez volontairement dans les ténèbres morales ;

Vous deviendriez ces aveugles conduits par d'autres aveugles et destinés à tomber ensemble dans la fosse.

O aveugles, conducteurs d'aveugles, disait Jésus aux prêtres et aux dévots de son temps ; si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous les deux dans la fosse.

Pour éviter une telle chute, ayant à choisir entre Dieu et le Pape, vous rejetterez le Pape et vous choisirez Dieu.

Qu'était Jésus ?

Conférence faite à Carcassonne le 23 octobre 1881

Qu'était Jésus de Nazareth et quelle religion a-t-il apportée au monde ? Voilà le sujet que je me propose de traiter, conformément à la promesse faite dans ma dernière Conférence.

Dans cette Conférence, vous le savez, il ne me fut pas difficile de montrer le néant des prétentions de l'Église de Rome à l'infaillibilité en matière de foi, et, par conséquent, au

gouvernement absolu de nos consciences. Du même coup, je prouvai que la seule lumière capable de nous éclairer dans ces recherches et la seule autorité devant laquelle nous devons nous incliner, c'est la lumière, c'est l'autorité de la raison.

Le terrain ainsi déblayé, nous pouvons nous mettre en marche d'un pas ferme et assuré, sans crainte, sans scrupule, sans hésitation, sans trouble.

Dégager la haute personnalité de Jésus et sa doctrine des nuages qui les enveloppent et les cachent à nos regards est, j'ose le dire, l'œuvre capitale de notre époque. Malheureusement les savants, les érudits qui, en grand nombre, s'occupent de ces questions, ne le font pas avec un esprit affranchi de tout préjugé scientifique. Ils semblent bien plus avoir pour but la glorification d'un système que la découverte de la vérité. C'est ce qui explique pourquoi leurs efforts, jusqu'à ce jour, sont demeurés stériles.

Tous, sans exception, rejettent, dès le début, *a priori*, sans les vouloir examiner, et les regardant de parti pris comme dépourvus de toute valeur historique, de toute réalité, ces faits, si nombreux dans le Nouveau Testament et dans l'histoire des premiers temps du christianisme, qu'on a qualifiés de faits merveilleux, faits miraculeux et que je désignerai sous le nom plus récent de faits spirites.

En agissant ainsi, ils négligent, sans s'en douter, la donnée la plus importante peut-être du problème ; et dès lors, quoi d'étonnant qu'ils n'en puissent pas trouver la solution !

M. Renan, moins radical en apparence que la plupart de ses confrères, ne dit pas que le miracle soit absolument impossible, mais il affirme *qu'il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté*. A son avis, *aucun miracle ne s'est produit devant une réunion d'hommes capables de constater le caractère miraculeux d'un fait. Ni les personnes du peuple, ni les gens du monde ne sont compétents pour cela*.

Évidemment, M. Renan veut dire que les savants, les académiciens seuls ont la compétence en ces matières.

Eh bien ! j'en suis désolé, mais il m'est impossible d'être de l'avis de M. Renan. Je crois, au contraire, qu'il n'est pas d'homme moins fait qu'un savant, qu'un académicien, pour découvrir la vérité, à moins toutefois qu'il ne soit homme de génie. L'histoire ne nous apprend-elle pas que la vérité n'est jamais entrée dans une académie qu'en en forçant les portes ?

Du reste, chose qui devrait donner à réfléchir : il n'est pas une époque de la vie de l'humanité où ces faits merveilleux ne se soient produits et où ils n'aient été crus et attestés, non seulement par la foule ignorante, mais encore par les hommes les plus illustres, par les raisons les plus élevées.

Mais nos savants négateurs ne s'arrêtent pas pour si peu : avec une désinvolture plus étonnante que tous les prodiges qu'ils nient, ils rangent parmi les hallucinés, les fous, tous ceux qui, en ces matières, pensent autrement qu'eux. Et voilà comment ils se débarrassent de leurs témoignages gênants.

Ainsi donc Socrate était fou ! le Christ était fou ! tous les philosophes alexandrins étaient fous ! Mahomet était fou ! Jeanne D'Arc, était folle ! Franklin était fou !

Bacon, le chef de l'école expérimentale, ne raisonnait pas ainsi. Il ne voulait pas même, dit M. Cousin, qu'on abandonnât la magie. Il pensait qu'il y avait là des faits qui ne se trouvent pas ailleurs, faits obscurs, mais réels, dans lesquels il importe à la science de porter la lumière et l'analyse, au lieu de les abandonner aux extravagants qui les exagèrent et les falsifient.

Aujourd'hui, en plein XIXe siècle, après Voltaire et les encyclopédistes, quand on croyait les miracles enterrés pour jamais, les voilà qui, sous le nom de phénomènes spirites, reparaissent plus nombreux et plus éclatants qu'autrefois. Il n'est pas de contrée sur la terre où ces faits ne se produisent et où des groupes d'hommes ne les étudient, comme on étudie les autres phénomènes de la nature. Partout il y a des publications, des journaux spirites, jusqu'en Australie ! Des

hommes de toutes les conditions sociales, de tous les degrés de culture intellectuelle affirment ces faits, depuis les savants les plus illustres, comme, par exemple : William Crookes, membre de l'Académie des sciences de Londres, celui-là même qui, tout récemment, a excité l'admiration de nos savants de Paris par ses belles expériences sur le quatrième état de la matière, jusqu'aux hommes les plus ignorants.

Quant à moi, voilà plus de vingt ans que j'étudie les manifestations spirites et que j'en constate la réalité. J'ai beaucoup de respect pour la science ; mais quand tous les académiciens du monde me nieraient la réalité de ces manifestations, je n'y croirais pas moins. Je répondrais aux académiciens qu'un ignorant qui a vu est plus en droit d'affirmer qu'un savant qui n'a pas vu n'est en droit de nier. Après avoir repoussé l'infaillibilité papale, pourquoi accepterions-nous l'infaillibilité académique ?

D'ailleurs les phénomènes spirites sont, en général, d'une nature telle que le premier venu, pourvu qu'il soit sain d'esprit, est très capable de les apprécier. Seulement, il faut vouloir les étudier ; et, malheureusement, bien des gens ne veulent pas : ils trouvent plus commode de nier.

Il existe donc un monde invisible. Cela deviendra certain pour tout homme qui consentira à consacrer à ces études une très faible partie du temps que l'on consacre aux études ordinaires. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que les habitants de ce monde peuvent, dans des conditions et d'après des lois particulières, se manifester à nous et agir sur notre monde. Ce qu'on appelle le miracle est donc une chose naturelle, quoique rare.

Après ces préliminaires indispensables, je puis aborder mon sujet.

Dans ma dernière conférence, j'ai parlé du Nouveau Testament et, en particulier, des Évangiles. Il n'est donc pas bien nécessaire que j'entre à ce sujet dans de grands détails.

On ignore le nom des auteurs des Évangiles. On ne sait pas non plus l'époque précise de leur rédaction. Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils ont été écrits longtemps après la mort du Christ, et lorsque aucun des témoins de sa vie n'existait plus. C'est donc dans la tradition que chaque auteur a puisé pour écrire son livre. Or, on sait ce que c'est que la tradition et avec quelle insouciance elle mêle l'erreur à la vérité. De plus, les auteurs évangélistes, bien convaincus que le Christ était le Messie, lui ont, de très bonne foi, attribué tout ce que chacun d'eux croyait que l'Écriture avait prédit de lui. Cette préoccupation perce à chaque page de ces récits, et il n'était pas besoin de l'immense érudition d'un Strauss pour nous en convaincre. Jugez-en plutôt par un seul exemple. L'évangile selon saint Jean nous apprend qu'à un moment donné le Christ, du haut de la croix, prononça ces mots : « J'ai soif. » Eh bien croyez-vous que ce fût parce qu'il avait réellement soif ? Non, c'était afin qu'une parole de l'Écriture s'accomplît encore ! L'auteur avait cru voir dans l'Écriture que le Christ, au moment de sa mort, devait dire : J'ai soif, et il était plus convaincu qu'il l'avait dit que s'il l'avait entendu de ses propres oreilles.

A ces deux sources d'erreurs ajoutons-en une troisième, celle que j'appellerai la source spirite. Les premiers chrétiens étaient de grands évocateurs d'Esprits, et le mouvement chrétien a été un mouvement essentiellement spirite.

C'est par l'Esprit que Jésus est poussé au désert. Il y est tenté par l'Esprit mauvais qui, après la tentation, ne le quitte que pour un temps. Il connaît par l'Esprit les pensées de ceux avec qui il parle.

A Joppé, sur la terrasse de Simon le corroyeur, Pierre a une vision à la suite de laquelle il rompt la barrière qui séparait encore les chrétiens des païens.

Une autre vision fait de Paul, le farouche persécuteur des chrétiens, leur plus intrépide et leur plus éloquent défenseur. C'est l'Esprit de Jésus qui dirige Paul et qui lui enseigne les vérités évangéliques. Le même Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, décrit, sous le nom de dons spirituels, tous les genres de médiumnité. Parmi ces dons se trouve *celui du discernement*

des Esprits.

Saint Jean dit qu'il ne faut pas croire à tout Esprit, mais mettre les Esprits à l'épreuve pour savoir s'ils viennent de Dieu.

Et ce mouvement se continue longtemps !

En plein troisième siècle, saint Grégoire thaumaturge reçoit le symbole de la foi de l'Esprit de saint Jean l'évangéliste. Un siècle plus tard, Arnobe, comme autrefois Paul, est instruit directement par l'Esprit de Jésus dans la vérité de l'Évangile.

Et si je voulais tout dire, il me faudrait citer tout le Nouveau Testament et toute l'histoire des premiers temps du christianisme. Or, pour celui qui a fait une étude sérieuse des manifestations spirites, ce genre d'informations est des plus dangereux, à cause des Esprits trompeurs dont on peut être dupe. C'est pourquoi saint Paul qui, comme saint Jean, le savait fort a dit : Et les Esprits des prophètes – lisez des médiums – sont soumis aux prophètes ; car Dieu est un Dieu de paix et non de désordre. » Dans toute communication, il doit donc y avoir toujours la part du médium qui, s'il est prudent, accepte ce qui lui paraît vrai et rejette ce qui lui paraît faux. Mais le médium peut se tromper.

C'est sans doute ce qui est arrivé souvent à l'auteur du quatrième évangile. Il a cru, comme l'a parfaitement compris le critique allemand Kœstlin, écrire son livre sous l'inspiration de l'Esprit dont Jésus, selon la tradition, avait promis l'assistance à ceux qui croiraient en lui, et qui devait leur remettre en mémoire les choses oubliées. Si même l'on s'en rapporte à certains passages de cet évangile, cet Esprit n'aurait été autre que celui de saint Jean lui-même. Mais, en définitive, l'auteur n'a dû écrire que ce qui lui paraissait être vrai, d'après les diverses traditions et les divers évangiles qu'il avait à sa disposition.

Enfin les écrits évangéliques, comme le fait, justement observer M. Peyrat, ne nous sont pas parvenus avec leur rédaction primitive : ils ont subi de nombreuses modifications. On ne connaissait pas alors l'imprimerie, et les livres se transmettaient par des copies manuscrites. On comprend dès lors, sans parler des causes secondaires, combien la passion des premiers chrétiens, très divisés entre eux, et qui se faisaient la guerre à coup de textes, a dû amener d'interpolations, de retranchements, d'altérations.

Et ce qui est vrai des Évangiles l'est aussi du reste du Nouveau Testament. On n'est pas toujours bien sûr qu'une épître soit de celui dont elle porte le nom. Si j'en crois M. Renan, parmi les nombreuses épîtres de saint Paul, il n'y en a que quatre sur l'authenticité desquelles la critique sérieuse n'a jamais élevé de doute : l'épître aux Galates, les deux épîtres aux Corinthiens et l'épître aux Romains.

Voilà les matériaux qui sont à notre disposition. Maintenant que nous en connaissons bien la nature, nous savons avec quelle prudence il faut procéder pour arriver à faire une bonne construction.

Commençons par les choses secondaires, par celles qui n'appartiennent pas en propre à Jésus, qui constituent pour ainsi dire le cadre dans lequel on l'a placé, ou qui, tout en lui appartenant, ne peuvent ni augmenter ni diminuer sa valeur morale.

Et d'abord, à quelle époque est-il né ? On ne le sait pas d'une façon précise. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il est né sous Auguste et qu'il est mort sous Tibère. L'année et le jour sont également incertains, Bossuet lui-même le reconnaît.

Où est-il né ? Ici, même incertitude. Sur quatre évangiles, deux, Marc, le plus ancien, et Jean, le plus récent, ne parlent pas du lieu de sa naissance. D'après une tradition, on devait ignorer le lieu de naissance du Messie. Les deux autres évangiles, Matthieu et Luc, le font naître à Bethléem, conformément à ce que d'autres croyaient que le Messie devait être de la race de David et du village de Bethléem. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que, d'après Matthieu, Joseph était de

Bethléem, et c'est dans sa maison que Jésus naquit ; tandis que, d'après Luc, il était de Nazareth et ne vint à Bethléem, avec sa femme, que pour se faire enregistrer dans sa tribu. Il agissait ainsi pour obéir à un édit de l'empereur Auguste, qui voulait faire le recensement de tous les peuples de son empire, recensement qui, assure-t-on, n'a jamais eu lieu, parce qu'il n'a jamais été ordonné.

Évidemment, si Marc et Jean avaient cru que Jésus était né à Bethléem, ils l'auraient dit. D'un autre côté, nous voyons dans Matthieu qu'après la mort d'Hérode, Joseph, rentrant d'Égypte, retourne à Bethléem. Ce n'est que lorsqu'il apprend qu'Archélaüs, fils d'Hérode, règne à la place de son père, que, craignant de nouveau pour la vie de son fils, il change d'itinéraire et se rend en Galilée. Là, il ne choisit pour résidence la ville de Nazareth qu'afin que cette prédiction des prophètes fût accomplie : il sera appelé Nazaréen. Il était donc de Bethléem, d'après l'auteur de cet évangile.

La naissance de Jésus a-t-elle eu le caractère miraculeux qu'on lui attribue et faut-il croire à la réalité des prodiges qu'on nous dit avoir entouré son berceau ? Je n'hésite pas à répondre non.

Sur quatre évangiles, deux encore ne disent mot de ces prodiges. Preuve que leurs auteurs n'y croyaient pas. Si Marc et Jean avaient cru Jésus fils du Saint-Esprit et non de Joseph, auraient-ils, passé sous silence un fait aussi important ? Ce n'est pas admissible.

Quant à Matthieu et à Luc qui, seuls, parlent de ces prodiges, il est à remarquer que leurs récits ne concordent nullement. Ainsi, tandis que Matthieu, par exemple, fait venir au berceau du Christ des mages conduits par une étoile, ce sont des bergers avertis par des anges, que Luc nous y montre. Si Matthieu parle du massacre des innocents, Luc l'ignore complètement ; et lorsque Marie a accompli les cérémonies prescrites par la loi aux femmes qui relèvent de couches, au lieu de la faire fuir en Égypte, il la fait retourner tranquillement à Nazareth.

Plus tard, quand Jésus a atteint l'âge de douze ans, Joseph et Marie montent à Jérusalem, à la Pâque, selon leur habitude. Au retour, après une journée de marche, s'apercevant que l'enfant n'est pas avec eux, ils reviennent sur leurs pas et, le trouvant dans le temple, au milieu des docteurs, ils lui adressent d'affectueux reproches. Chose inexplicable, s'ils avaient connu tous les miracles dont parlent Matthieu et Luc, lorsqu'il leur répond : « *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon père ?* » ils ne comprennent pas ce qu'il leur dit. Mais ils n'avaient pas connu ces miracles.

A Jérusalem, personne ne semble avoir jamais eu le soupçon ni qu'il fût venu au monde autrement que les autres hommes, ni qu'il fût né dans le village voisin de Bethléem. On le croit fils de Joseph, et de la ville de Nazareth. Il y a plus, chez lui, à Nazareth, et surtout dans sa famille, on n'a jamais cru qu'il fût le Messie. Voilà pourquoi il prononce ces tristes et significatives paroles : « *Un prophète n'est sans honneur que dans soit pays et dans sa maison.* »

Sa mère le considéra toujours comme fou ; et les évangiles nous la montrent courant après lui, accompagnée de ses quatre autres fils et de ses filles, pour se saisir de lui. Il eut cette douleur suprême de trouver, dans celle dont l'amour aurait dû le soutenir dans ses luttes pénibles, le plus grand obstacle à l'accomplissement de sa mission. Aussi n'a-t-il jamais pour elle que des paroles dures.

Est-il possible après cela d'admettre l'Annonciation et toutes les autres merveilles que nous racontent les évangiles selon saint Matthieu et selon saint Luc ? N'ai-je pas eu raison de les nier ? Les prodiges qui signalent sa mort sont tout aussi fabuleux que ceux qui marquent sa naissance. Le quatrième évangile n'y croit pas, puisqu'il n'en parle pas. Des trois autres, Matthieu est celui qui en rapporte le plus. Selon l'auteur de cet évangile, des ténèbres couvrirent la terre depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, c'est-à-dire depuis midi jusqu'à trois heures ; la terre trembla, les rochers se fendirent, le voile du temple se déchira, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps de saints en sortirent et se montrèrent à diverses personnes, à Jérusalem. Marc et Luc n'en disent

pas autant : ils ne parlent que des ténèbres et du voile du temple qui se déchire.

Les historiens, à l'exemple du quatrième évangéliste, ne disent pas un mot de tous ces événements ; ce qui ne doit pas nous surprendre, puisque, d'après les évangélistes mêmes, personne ne s'en aperçut à Jérusalem. En effet, on ne voit pas qu'un seul de ceux qui avaient condamné Jésus, qui l'avaient injurié, frappé, ait été pris de terreur et se soit converti. Il y avait pourtant bien de quoi ! Les disciples eux-mêmes devaient dormir pendant que tout cela se passait. S'ils avaient été témoins de ces prodiges, auraient-ils eu tant de peine à croire à la résurrection de leur maître ?

Quant au fait de la résurrection, c'est-à-dire de l'apparition de Jésus aux siens, après sa mort, il est pour moi hors de doute.

Malgré tous ses efforts pour leur ôter leurs illusions à ce sujet, les disciples s'étaient obstinés à croire à son triomphe final. Ils espéraient quand même qu'il délivrerait Israël. Aussi, quand le dénouement fatal arriva, ils perdirent, avec la foi, l'espérance et le courage. Ils se cachèrent et le laissèrent aller seul, bien seul à la mort.

Comment se fait-il donc que, quelque temps après, ces hommes, qui s'étaient montrés timides comme des lièvres, soient devenus plus courageux que des lions, et aient bravé les supplices les plus affreux plutôt que de renoncer à proclamer leur foi ?

Les critiques embarrassés, ne sachant que répondre et ne pouvant admettre le fait de la résurrection, sans donner un démenti à leurs systèmes, s'en tirent en disant que la donnée nécessaire, indispensable de l'histoire du christianisme, c'est, non pas le fait de la résurrection, mais la foi en cette résurrection. Strauss, qui cite ces paroles de Baur, dit de son côté : « La foi en la résurrection de Jésus est d'une importance historique capitale, en ce sens qu'on ne voit pas comment, sans elle, une communauté chrétienne eût, pu se former jamais. »

Mais comment cette foi a-t-elle pu naître, si le fait n'a pas eu lieu ? M. Renan n'est nullement embarrassé pour l'expliquer. C'est l'hallucinée Marie de Magdala qui a tout fait. Quelle belle chose que l'hallucination ! Marie, qui aimait passionnément Jésus, a cru le voir après sa mort et a fait partager sa croyance aux disciples, même à Thomas ! Et M. Renan, heureux de cette trouvaille, s'écrie, dans un transport poétique « Pouvoir divin de l'amour ! moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité ! »

Tout cela est fort beau, sans doute, mais malheureusement ce n'est pas vrai. M. Renan le sait mieux que moi.

Si les Évangiles, écrits anonymes, postérieurs à l'époque apostolique, disent que Jésus, après sa mort, se montra d'abord à Madeleine, la première épître de Paul aux Corinthiens, très authentique, d'après M. Renan, nous apprend qu'il ne s'est jamais montré à elle. Voici, en effet, d'après Paul, et dans leur ordre, les diverses apparitions de Jésus, Il apparut d'abord à Céphas, puis aux douze ; ensuite à plus de cinq cents frères ; puis à Jacques ; et enfin à Paul lui-même. De Madeleine, il ne dit mot. Ce n'est donc pas la passion d'une hallucinée qui a donné au monde un Dieu ressuscité. La vérité est que si les apôtres ont cru, c'est qu'ils ont vu. Il y a aujourd'hui des apparitions, bien constatées, quoi qu'on en dise ; pourquoi n'y en aurait-il pas eu alors ? Qu'on lise ce qu'a publié à ce sujet le savant William Crookes, et l'on verra que les ignorants et les esprits faibles ne sont pas seuls à affirmer ces faits.

Mais comment Jésus s'est-il montré à ses disciples ? Est-ce avec le corps qu'il avait de son vivant ? Certainement non. Saint Paul, dans l'épître aux Corinthiens déjà citée, nous le dit très clairement. D'après lui, il y a deux espèces de corps : le corps terrestre et le corps céleste ; le corps animal et le corps spirituel ; le corps corruptible et le corps incorruptible ; le corps difforme et le corps glorieux. C'est avec le corps céleste, le corps spirituel, le corps incorruptible, le corps glorieux que nous ressusciterons. L'autre mis en terre y pourrira : *la chair et le sang ne peuvent*

posséder le royaume de Dieu. C'est donc avec le corps glorieux, que les païens appelaient ombre, mânes, et qu'on a appelé plus tard corps virtuel, corps aromal, et enfin périsprit, que le Christ se montra à ses disciples, après sa mort. C'est ce qui expliquerait comment il put entrer dans la salle où ils étaient réunis, les portes étant fermées, si toutefois le fait rapporté dans le quatrième évangile est vrai.

Reste à traiter la question des miracles. Jésus en a-t-il fait ? Ici la réponse ne peut être qu'affirmative. Tous les critiques reconnaissent que, sans miracles, il n'eût exercé aucune action sur ses contemporains. « Quant aux miracles, dit M. Renan, ils passaient, à cette époque, pour la marque indispensable du divin et pour le signe des vocations prophétiques... Jésus dut donc choisir entre ces deux partis, ou renoncer à sa mission, ou devenir thaumaturge. » De son côté, M. Jules Soury dit : « Jésus fut thaumaturge ou il ne fut rien. » Jamais, du reste, les adversaires des chrétiens ne nièrent les miracles du Christ. Seulement, ils les attribuaient à la magie. D'après Celse, il aurait appris cet art damnable chez les Égyptiens. Pour nos critiques modernes, nous savons qu'ils n'attribuent aucune valeur réelle aux faits merveilleux qui ne leur semblent que des hallucinations ou de la charlatanerie. Selon M. Renan, Jésus fut tantôt charlatan et tantôt halluciné ; ce qui ne concorde guère, comme nous le verrons bientôt, avec la grandeur du rôle qu'il lui attribue et l'élévation morale qu'il lui reconnaît. Strauss n'est pas plus que moi de cet avis lorsqu'il affirme que les résultats obtenus par Jésus, les discours et les actions que lui attribuent les sources les plus autorisées nous interdisent également, de douter de sa raison ou de sa bonne foi.

C'est qu'en effet Jésus a fait des miracles, et des miracles très réels, Il n'était ni charlatan ni halluciné : il était médium, et, à ce qu'il paraît, un médium très puissant. Il avait même cela de commun avec les médiums actuels que sa faculté ne pouvait pas toujours s'exercer ; ce sont les évangiles qui nous l'apprennent. Ce qui empêche nos savants critiques de le reconnaître, c'est qu'ils ont décidé que les phénomènes spirites ne peuvent pas avoir de réalité, et qu'ils ne veulent pas les étudier de peur d'être obligés d'avouer qu'ils se sont trompés.

Quant à nous, laissons les savants nier à leur aise la possibilité de faits qu'ils ne connaissent pas, et, tout en affirmant que Jésus a dû opérer des miracles, reconnaissons qu'on ne peut pas savoir exactement ceux qu'il a faits. L'imagination, l'amour du merveilleux, la tendance à l'exagération, si naturelle à l'homme, le désir de faire concorder les actes de Jésus avec ce qu'on croyait que l'Écriture avait prédit de lui, doivent nécessairement entrer pour beaucoup dans les récits du Nouveau Testament. A-t-il, par exemple, ressuscité des morts ? Pour y croire, il faudrait avoir d'autres témoignages que ceux de gens dont nous ignorons même les noms. L'illustre François Arago a dit : « Celui qui en dehors des mathématiques pures prononce le mot impossible manque de prudence. » Je suis de l'avis de ce grand homme. Je ne vois pas qu'il soit absolument impossible de rappeler dans un corps l'Esprit qui l'a quitté. Il ne s'agit pour cela que de renouer les liens brisés, en remettant le corps dans son état normal de santé. Peut-être des êtres supérieurs à nous sont-ils capables d'une telle opération ; peut-être le Christ était-il de ceux-là. Mais rien ne nous prouve qu'il l'ait fait.

« Presque tous les miracles que Jésus crut exécuter sont des miracles de guérison, » dit M. Renan. Je suis assez porté à croire que les miracles exécutés par Jésus étaient presque tous des Miracles de guérison ; mais, contrairement à M. Renan, je crois qu'ils étaient réels. Je ne puis pas admettre que l'homme, que M. Renan considère comme le plus grand qui ait jamais paru, fût assez faible d'esprit, assez idiot, disons le mot, pour passer son temps à croire qu'il guérissait les gens alors qu'il ne les guérissait pas du tout. Il y a là deux choses contradictoires que je ne suis pas assez savant pour pouvoir concilier. Tant d'hommes, très ordinaires dans tous les temps, et aujourd'hui comme autrefois, ont eu et ont le don de guérir certaines maladies, que je ne vois pas pourquoi le

Christ ne l'aurait pas eu.

Enfin Jésus était-il fils de David ? « Jamais, dit Renan, il ne se désigna de sa propre bouche comme fils de David. » On pourrait ajouter à cela que, de certains passages des Évangiles, il semble résulter qu'il se raillait de ceux qui lui attribuaient une telle descendance. « Ajoutons, poursuit le même auteur, que, durant les trois premiers siècles, des fractions considérables du christianisme nièrent obstinément la descendance royale de Jésus et l'authenticité des généalogies. » Du reste, les deux tables généalogiques de Matthieu et de Luc ne s'accordent pas entre elles pour les intermédiaires ; mais l'une et l'autre le font également descendre de David par Joseph. Cela prouve incontestablement qu'alors on le croyait fils de Joseph et que la fable de sa naissance miraculeuse n'avait pas encore été formée. C'est naïvement et sans s'apercevoir de la contradiction que le premier et le troisième évangile ont mêlé tout cela. Du reste, qu'il soit fils de Joseph ou non, cela ne peut en rien ni le grandir, ni le diminuer.

Messieurs, j'ai passé en revue et j'ai apprécié à peu près tous les faits secondaires de la vie de Jésus. Il ne me reste plus qu'à m'occuper des choses capitales, essentielles, de ce qu'il nous importe surtout de savoir, de ce qui, seul, peut nous mettre à même de le connaître et de porter sur lui un jugement raisonné. C'est ce que je ferai dans la seconde partie de ma conférence.

Voltaire termine son admirable article *Religion*, dans le dictionnaire philosophique, par ces paroles qu'il adresse au Christ ; « Je vous prends pour mon seul maître. »

Quel était cet homme devant qui Voltaire s'inclinait ; qu'il regardait comme de beaucoup supérieur à lui, à tous les philosophes, à tous les sages, à Socrate même, puisqu'il le prenait pour son seul maître ?

C'est ce qu'il nous reste à déterminer.

M. Jules Soury croit que ce n'est pas possible :

« Mais nul, dit-il, ne trouvera jamais l'énigme du sphinx qui garde les origines du christianisme. Tous les historiens de Jésus seront dévorés par le monstre. »

M. Jules Soury pourrait avoir raison, si l'on prétendait connaître les détails de la vie de Jésus comme on peut connaître, par exemple, ceux de la vie de Napoléon Ier ou de Louis XIV ; mais quand, comme nous, on ne veut connaître de Jésus que ce qui est important, c'est-à-dire sa valeur morale et intellectuelle, son caractère, l'influence qu'il a exercée sur le monde, la nature du rôle qu'il a joué, enfin la doctrine qu'il a prêchée, la chose non seulement n'est pas impossible, mais elle est relativement facile.

Il faut d'abord rechercher quelle fut sa doctrine ; car, comme il le dit lui-même dans l'Évangile, on connaît l'arbre à ses fruits.

Mais comment reconnaître ce qui appartient au Christ dans ce chaos de doctrines contradictoires que l'on trouve dans les livres du Nouveau Testament, et, en particulier, dans les Évangiles ? Quelle lumière était capable d'éclairer ces ténèbres ? Quelle méthode fallait-il suivre ?

Devions-nous imiter l'auteur que nous venons de citer, M. J. Soury ?

Il commence par reconnaître que Jésus est *un des guides de notre espèce, une de ces grandes figures voilées qui dominent de si haut le passé et l'avenir de l'humanité*. Puis, par une de ces contradictions que l'aveuglement, produit par l'esprit de système, peut seul expliquer, ce même Jésus n'est plus qu'un juif austère et dur qui croyait que pas un iota de la loi ne serait aboli. *Il a été un des plus puissants thaumaturges qui aient paru dans le monde. Sa morale appartenait à son temps et à son pays ; seuls, ses miracles sont à lui*. Or, on sait ce que valent les miracles pour les hommes de l'école de M. J. Soury. Plus loin il ajoute : « Ce Galiléen partagea toutes les idées du menu peuple au milieu duquel il vécut... Ce qu'on appelle l'enseignement de Jésus tient en deux mots : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. »

Est-il possible d'acquiescer à un tel jugement ? Est-il raisonnable de croire que l'homme qui fut

un des guides de l'humanité, c'est-à-dire un sage, partagea toutes les idées étroites, superstitieuses du menu peuple le plus ignorant, peut-être de l'antiquité ?

M. J. Soury a suivi une singulière méthode. Après avoir déclaré qu'on ne pourra jamais rien savoir de certain sur Jésus, il a accepté pêle-mêle, les yeux fermés, tout ce que les Évangiles disent de lui, et il est ainsi arrivé à composer un monstre beaucoup plus extravagant encore que celui dont parle Horace.

Nous avons procédé différemment. Comme Strauss, le plus sérieux des historiens modernes de Jésus, nous sommes fermement convaincu que le *véritable esprit de Jésus a été de bonne heure dominé et étouffé dans l'Église par un esprit de superstition, uniquement tourné aux miracles et aux signes*. C'est pourquoi, toutes les fois que nous avons rencontré dans les Évangiles une idée étroite, mesquine, superstitieuse, absurde, nous l'avons mise, sans hésiter, sur le compte des rédacteurs et du milieu dans lequel ils ont écrit. Nous avons puisé, au contraire, pour reconstituer la vraie doctrine de Jésus, à l'exemple de Strauss, dont nous reproduisons les expressions, dans celle riche moisson de sentences et de maximes, vraiment inappréciables, même indépendamment de leur valeur religieuse, pour la justesse du trait, la clarté du coup d'œil, le sens droit et infaillible qu'elles manifestent.

C'est cette méthode, la seule vraie, la seule sensée, que Voltaire a dû suivre, dans l'article déjà cité. Elle l'a conduit à résumer l'enseignement de Jésus dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et, de plus, à reconnaître qu'il n'apportait pas un enseignement nouveau, dans ce *précepte aussi ancien que l'univers*. Jésus, il le disait lui-même, était venu, non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir. On avait mis la lampe sous le boisseau, il voulait la remettre dessus.

Quand on lit sans parti pris les Évangiles, il est impossible de ne pas être frappé de ce fait que, lorsqu'on lui demande en quoi consiste la religion, il répond invariablement : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. » C'est là le plus grand et le premier commandement. Et voici le second qui est semblable à celui-là : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. » Et chose remarquable ! il revient, plus souvent sur le second que sur le premier. C'est qu'en effet le second contient le premier beaucoup plus que le premier ne contient le second. Que de dévots qui croient, en aimant Dieu, pouvoir se dispenser d'aimer le prochain ! qui croient même pouvoir le haïr et le persécuter ! « Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » dit saint Jean.

Jésus reproduit cette pensée de l'amour comme constituant toute la religion avec toutes sortes de variantes : « Faites donc aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent ; car c'est là la loi et les prophètes. » (Matt., VII, 12.) « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient ; afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? les publicains ne le font-ils pas aussi ? » (Matt., V, 44 et suiv.)

Vous connaissez tous la parabole du bon Samaritain. C'est lui, un schismatique pourtant ! qui est déclaré avoir accompli la loi, parce qu'il a été bon, secourable, et non ce prêtre et ce lévite orthodoxes, qui ont détourné la vue du malheureux détroussé par les brigands et laissé par eux, couvert de plaies, sur la route.

Cette doctrine de l'amour sans bornes, Jésus ne se contenta pas de la proclamer, il la mit en pratique. Il en était l'incarnation la plus complète. C'est par là surtout qu'il est grand. C'est sans doute une chose difficile que de voir clairement le bien ; mais combien il est plus difficile de le réaliser ! Toute la vie de Jésus fut un long acte d'amour et de sacrifice au devoir. Il la termina par

ces sublimes paroles, qu'il a très certainement prononcées du haut de la croix, car l'évangéliste n'aurait pas pu les trouver lui-même : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Il y a là non seulement l'expression d'un amour que rien n'est capable de refroidir, ni la haine, ni les moqueries, ni les railleries, ni les tortures, ni la mort, mais encore une pensée philosophique d'une profondeur qui étonne, quand on songe surtout que celui qui la manifeste n'est qu'un pauvre ouvrier sans instruction. Pour le Christ, ceux qui le faisaient mourir n'étaient que des gens qui se trompaient ; le crime n'était qu'une erreur, le criminel qu'un ignorant. Voilà pourquoi il nous montre Dieu toujours les bras ouverts au repentir. Relisez la belle parabole de l'enfant prodigue et celle de la brebis égarée, qu'il termine par ces mots : « Ainsi votre Père qui est dans les cieux ne veut pas qu'un seul de ces petits périsse. » Peut-on condamner d'une façon plus formelle cet enfer éternel qu'on voudrait imposer à notre foi, au nom de Jésus ?

L'amour, représenté comme constituant à lui seul toute la religion, est si bien la doctrine du Christ, qu'on trouve cette doctrine exprimée non seulement dans les quatre Évangiles, mais encore dans tout le reste du Nouveau Testament. « Ainsi l'amour est l'accomplissement de la loi, » dit saint Paul, Saint Jean, arrivé à une extrême vieillesse et ne pouvant plus parler longtemps, ne faisait à chaque assemblée que répéter ces paroles : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. » Et comme les disciples, ennuyés de cette répétition, lui disaient : « Maître, pourquoi nous dites-vous toujours la même chose ? » répondit « Parce que c'est le commandement du Seigneur, et pourvu qu'on l'observe, il suffit. »

Avec de semblables théories, on doit accorder peu d'importance aux formes extérieures du culte. Aussi Jésus ne laisse-t-il jamais passer une occasion de montrer son indifférence et même son mépris pour toutes les cérémonies religieuses, pour toutes les pratiques puérides de la dévotion, pour la tradition, le commandement de l'Église, qui tue le commandement de Dieu. Les Évangiles sont pleins de ses invectives éloqu岸tes contre ces scribes et ces pharisiens hypocrites qui paient scrupuleusement la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin et qui ont abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice, la miséricorde et la foi ; conducteurs aveugles qui coulent le moucheron et avalent le chameau ; qui nettoient le dehors de la coupe et du plat et qui sont au dedans pleins de rapine et de corruption ; qui, sous prétexte de leurs longues prières, dévorent les maisons des veuves. Aux dévots, qui croient faire un acte très méritoire en s'abstenant de certains mets, comme nos carmes, nos bénédictins et autres, il dit que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui en sort. Il opère ses guérisons le jour du sabbat, afin d'avoir occasion de dire à ceux qui s'en scandalisent que le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. Il n'aime pas les longues prières et il recommande à ses disciples de ne pas imiter les païens – on pourrait aujourd'hui dire les catholiques – qui se figurent que c'est par la multitude des paroles qu'ils méritent d'être exaucés. « Votre Père, dit-il, sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. »

Les juifs orthodoxes, qui se rendaient de Judée en Galilée et réciproquement, se gardaient bien de passer par la Samarie, pays schismatique ; ils aimaient mieux faire un grand détour. C'est ainsi que bien des siècles après devait agir le bienheureux Labre ; car les dévots sont toujours les mêmes. Ce vagabond, qui vécut dans la fainéantise, la crasse et la vermine et qu'à Rome on vient de nous donner pour modèle, en le canonisant, faisait toujours de grands détours pour ne pas traverser un pays protestant. Jésus, au contraire, s'étudiait à traverser la Samarie et même à y séjourner. C'est dans un de ces voyages qu'a lieu sa conversation avec la Samaritaine, où je trouve ces paroles remarquables : « Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

C'est, ainsi qu'il fondait le culte intérieur, le seul vrai, le seul bon, le seul raisonnable. Aussi n'aimait-il pas les prêtres, qu'il regardait avec raison comme les destructeurs de la religion ; qui conduisent les dévots, et que, pour ce motif, il appelait des aveugles conducteurs d'aveugles. Il recommandait à ses disciples de ne pas en reconnaître parmi eux, de n'appeler personne sur la terre père, maître, docteur ou conducteur. Il était laïque et il ne voulait que des laïques. « Jamais on n'a été moins prêtre que ne le fut Jésus, dit M. Renan, jamais plus ennemi des formes qui étouffent la religion sous prétexte de la protéger. Une idée absolument neuve, l'idée d'un culte fondé sur la pureté du cœur et sur la fraternité humaine, faisait par lui son entrée dans le monde, idée tellement élevée que l'Église chrétienne devait sur ce point trahir complètement ses intentions et que, de nos jours, quelques âmes seulement sont capables de s'y prêter. »

Et cet enseignement, il ne l'impose pas au nom d'une autorité extérieure quelconque, d'une Église, puisqu'il était venu pour combattre toute autorité extérieure, toute Église. Il met même sa personne complètement de côté ; seule autorité devant laquelle il veut que l'on s'incline, c'est l'autorité de l'Esprit saint qui nous parle par la voix de la conscience, de la raison. « Si quelqu'un, dit-il, parle contre le fils de l'homme, son péché lui sera remis ; mais si quelqu'un blasphème contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pas remis. » Nous devons ici prendre le sens et non les paroles qui n'ont probablement pas été rapportées textuellement. Or, le sens est évidemment celui-ci : Ne pas croire en moi, cela importe peu. Ce qui importe, c'est de croire à la raison. Qu'on en juge plutôt par ces autres paroles : « Votre œil est la lampe de votre corps ; si votre œil est simple et pur, tout votre corps sera éclairé ; s'il est mauvais, votre corps aussi sera ténébreux. Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit, elle-même de vraies ténèbres. » Ne semble-t-il pas entendre Socrate disant : « Prenons bien garde, avant toutes choses, qu'il ne nous arrive un grand malheur ; c'est d'être des misologues, comme il y a des misanthropes : on ne peut éprouver de plus grand malheur que celui de haïr la raison. »

Les apôtres ne reconnurent jamais d'autre autorité ; comme Jésus, ils furent tous des libres penseurs. Au chapitre V des Actes, lorsque le grand prêtre leur défend d'enseigner au nom du Christ, ils répondent tous unanimement : « Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. » C'est la conscience mise à la place du prêtre. Jeanne D'Arc ne répondit pas autrement à l'évêque Cauchon qui lui demandait si elle promettait de se soumettre aux décisions de l'Église : « Oui, dit l'héroïque jeune fille, Dieu le premier servi. » Saint Paul passe à bon droit pour celui des apôtres qui a le mieux rendu la pensée du maître. Eh bien ! lisez ses épîtres, et vous vous convaincrez facilement qu'il ne prêchait pas d'autre évangile que celui de la raison. Cet évangile, il ne veut pas qu'on l'abandonne, quand lui-même ou un ange descendu du ciel en annoncerait un autre.

« Éprouvez tout, dit-il, et approuvez ce qui est bon. » « Or, le Seigneur est Esprit ; et où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. » « Mais la foi étant venue, nous ne sommes plus sous un conducteur comme des enfants. » – « Car vous êtes appelés, mes frères, à un état de liberté. » Pour lui, la foi n'est pas ce qu'il enseigne, mais ce que chacun, d'après sa conscience, croit être vrai. Celui qui croit à la loi, que cependant lui, Paul, veut remplacer par la foi, doit en observer toutes les prescriptions, autrement il pèche. « Je sais et je suis persuadé, dit-il, selon la doctrine du Seigneur Jésus, que rien n'est impur de soi-même, et qu'il n'est impur qu'à celui qui le croit impur. » – « Heureux celui que sa conscience ne condamne point en ce qu'il veut faire. Mais celui qui, étant en doute, s'il peut manger d'une viande, ne laisse pas d'en manger, il est condamné, parce qu'il n'agit pas selon la foi, la conviction. Or, tout ce qui ne se fait pas selon la foi est péché. » Peut-on proclamer plus hautement la religion de la raison ? « La loi parfaite est celle de la liberté, » dit, de son côté, saint Jacques.

Le mouvement religieux provoqué par Jésus est, comme le dit, M. Renan, le mouvement le plus libre et le plus spontané. Est-ce sa faute si l'on en a fait plus tard un culte officiel, assujéti à

l'État, et persécuteur à son tour ? Est-il possible d'affranchir plus complètement l'homme qu'en le soumettant à la seule autorité de sa raison ? Les premiers chrétiens, dans leur enthousiasme pour cet enseignement, avaient fait de celui qui le leur avait apporté l'incarnation même du Verbe, du Logos, de la raison divine. Comme en témoigne saint Justin martyr, dans sa seconde apologie, écrite en l'an 150, c'est-à-dire à la même époque que le quatrième évangile, ils étaient fermement convaincu que tous les hommes vertueux, de tous les temps et de tous les pays, tels que Socrate, Héraclite et leurs semblables, parmi les Grecs, Abraham, Ananias, Ayarias, Misael, Hélie et autres, parmi les barbares, avaient été les disciples du Christ, parce qu'ils s'étaient conduits d'après les règles de la raison. Longtemps après, saint Augustin lui-même déclare qu'il y a eu des chrétiens avant le Christ, et que la religion ne s'est appelée chrétienne qu'après que le Christ est venu prendre un corps, bien qu'elle existât auparavant. C'est qu'en effet c'était toujours à la conscience que Jésus en appelait, comme le reconnaît encore M. Renan ; et la conscience est de tous les temps et de tous les pays.

A cela, il faut ajouter que la parole du Christ avait une autorité incomparable, et, que les foules émerveillées se demandaient d'où pouvait venir à cet humble ouvrier une telle sagesse. – Il n'est pas douteux, dit Strauss, que l'enseignement de Jésus ne produisit l'impression la plus forte et, dans les âmes sympathiques, la plus profonde et la plus durable. Ce ne sont pas seulement les Évangiles qui nous l'apprennent, ce sont les résultats historiques qui l'attestent, et Justin martyr nous en dit la raison dans sa première apologie : « Ses discours, dit-il, étaient courts et topiques, car il n'était pas un sophiste, mais sa parole était la force de Dieu. »

Maintenant que nous connaissons les fruits de l'arbre, il nous sera facile de le juger.

Les solutions que l'on a données au problème que présente Jésus peuvent être ramenées à trois principales :

1° Jésus était Dieu.

2° Jésus était un malade, un névropathe, un halluciné, un esprit mal équilibré, un fou !

3° Jésus était un sage, un grand Esprit envoyé au secours de l'humanité dévoyée, le Messie attendu.

Nous allons les examiner successivement..

Jésus était-il Dieu ? La raison moderne se refuse invinciblement à admettre une telle solution. Nous donnons aujourd'hui au mot Dieu un sens différent de celui qu'on lui donnait dans l'antiquité, et nous ne comprenons pas pourquoi l'intelligence parfaite qui gouverne ces mondes innombrables dont, l'astronomie nous a révélé l'existence s'incarnerait et se soumettrait à remplir le rôle qu'a rempli le Christ. Ce rôle est grand sans doute, eu égard à notre faiblesse, mais bien petit si on le compare à la grandeur divine. Jésus était un Dieu, si l'on veut, c'est-à-dire un Esprit venu d'une sphère plus haute que la nôtre, mais il n'était pas Dieu. Les chrétiens des premiers temps ne l'ont jamais considéré comme tel, et il ne s'est jamais donné comme tel lui-même. « Pourquoi m'appelles-tu bon ? » dit-il à un jeune homme qui le qualifie ainsi. « Il n'y a que Dieu seul qui soit bon. » S'il se dit fils de Dieu, c'est au même titre que les autres hommes. Il croit à la vérité, qu'il n'y a entre l'homme et Dieu qu'une différence de degré et non de nature, et que, par conséquent, on peut, comme la Bible, appeler l'homme un Dieu ; mais tout homme et non lui en particulier.

Les disciples d'Emmaüs l'appellent un prophète puissant en œuvres et en paroles. Au chapitre II des Actes, Pierre dit que Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célèbre ; et, au suivant, qu'il a été un prophète comme Moïse. Saint Paul reconnaît qu'il n'y a qu'un Dieu, ni qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme. Selon le même Paul, l'homme est chef de la femme ; Jésus-Christ est chef et tête de l'homme, et Dieu est chef de Jésus-Christ.

Ce n'est que lentement et avec bien de la peine que le dogme de la divinité de Jésus s'est fait

accepter. On connaît la lutte de l'Arianisme qui a failli devenir l'orthodoxie. Du reste, chose digne d'être notée, plus on a grandi la personne du Christ et moins on a pratiqué sa doctrine, jusqu'à ce qu'on soit arrivé, non seulement à l'oublier, mais à en pratiquer une tout à fait contraire.

La seconde solution n'est pas plus admissible que la première et blesse également la raison. C'est une réaction ; et, comme toutes les réactions, elle dépasse le but. L'école qui nous la donne ne voit partout que des combinaisons chimiques, qu'un jeu de forces aveugles. Le cerveau sécrète la pensée comme les reins sécrètent l'urine ! Le vice et la vertu ne sont que des produits chimiques que l'on pourrait exprimer par une formule, comme le bicarbonate de soude ou le deutochlorure de mercure ! Un peu plus, un peu moins d'une substance peut faire d'un Socrate un Dumolard, et réciproquement. Ces savants remplaceraient facilement les traités de morale par des livres de cuisine. En suivant leurs principes, on pourrait, par un système d'alimentation approprié, élever des hommes pour la potence et d'autres pour le prix Montyon, absolument comme on élève des bœufs pour l'abattoir ou pour le labour. Le génie, les sentiments élevés sont l'indice d'un état maladif, d'un défaut d'équilibre dans les facultés : « Jésus-Christ, comme la plupart des grands hommes, est un problème de psychologie morbide, » a dit M. J. Soury. L'homme bien équilibré, le sage, est le pourceau d'Épicure, qui ne vit que pour lui, qui ne pense qu'à lui, dont la seule préoccupation est de manger, boire, dormir et faire ses affaires. S'il cesse de ramper sur son ventre, s'il a le malheur de se dresser sur ses pieds, de regarder en haut, gare à lui, il est sur la route qui mène à Charenton.

Ceux qui professent de telles théories ne s'aperçoivent pas qu'il y a deux sortes d'équilibre, celui des basses et celui des hautes régions : le crapaud qui se traîne péniblement à la surface du sol est autrement mais non mieux équilibré que l'aigle qui vole au haut du ciel. Quand je vois des hommes, vivant dans le cercle étroit de nos passions matérielles, traiter de fous ceux qui s'abreuvent aux sources élevées du devoir et du sacrifice, il me semble entendre l'escarbot, mangeur d'excréments, appeler folle l'abeille qui va chercher sa nourriture dans le calice embaumé des fleurs.

Dans ma première conférence : *L'Homme, le Monde, Dieu*, j'ai surabondamment démontré la fausseté des doctrines matérialistes. Je ne crois pas nécessaire de redire aujourd'hui ce que j'ai dit alors. Je me contenterai d'ajouter que le phénomène spirite, incontestable, je le répète, vient, par un fait brutal, donner un démenti formel à ces doctrines, en nous mettant en rapport avec les âmes de ceux qui ont vécu parmi nous.

Pour ce qui est du Christ, celui qui voudra lire attentivement et sans prévention les Évangiles se convaincra facilement que non seulement ce n'était pas un visionnaire, un homme mal équilibré, mais que c'était plus qu'un homme de génie, que c'était un sage. C'est l'opinion de Voltaire, comme c'est l'opinion de Strauss, opinions que j'ai déjà citées. Qu'il ait hésité, au début de sa carrière, sur la nature du rôle qu'il avait à remplir, cela est trop naturel pour que cela ne soit pas. Après tout, il était homme, quelque grand qu'il fût. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'est efforcé de combattre, avec la prudence et la mesure qui caractérisent les esprits sains et bien équilibrés, les préjugés de ses disciples à l'endroit du Messie et de la venue du royaume de Dieu. Pour lui, le Messie ne devait pas être un conquérant et le royaume de Dieu n'était qu'une conscience pure. Et pourtant, ses disciples, gens grossiers, se sont obstinés à croire à sa seconde venue à grand spectacle, dans les nuées, au milieu des éclairs et des tonnerres, à ce qu'on a appelé sa parousie. Et c'est en lui prêtant ces croyances, qu'il a combattues pourtant, qu'on arrive à faire de lui un visionnaire. Les paroles suivantes, qu'il adresse à ses disciples, sont-elles, je le demande, d'un visionnaire ? « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement. » N'indiquent-elles pas, au contraire, la raison la plus élevée et la plus saine, le bon sens le plus exquis, la prudence la plus consommée ? Apporter la lumière est l'œuvre du génie ;

mais la distribuer convenablement est l'œuvre bien plus difficile de la sagesse.

Arrivons à la troisième solution. Celle-ci, pour moi, est la vraie : Jésus était le messie attendu. Qu'à l'époque du Christ le monde attendît un messie, cela ne peut être contesté. M. Peyrat, qui n'est pas suspect, nous dit, à ce sujet, dans son *Histoire élémentaire et critique de Jésus* : « L'idéal d'un libérateur suprême était répandu dans tout l'Orient lorsque les Juifs, après leur retour de Babylone, commencèrent à compter sur un messie qui devait rétablir la puissance politique et religieuse d'Israël... D'après les calculs faits sur les soixante-dix semaines de la fameuse prophétie attribuée à Daniel, les signes de la venue du messie coïncidant avec le règne d'Hérode, l'attente du libérateur était alors si générale que la nouvelle s'en répandit jusque dans l'Occident. »

Ainsi donc, on attendait un personnage extraordinaire, destiné à opérer une grande révolution dans le monde, et Jésus vint et changea la face du monde ! De même en Arabie, à l'époque de Mahomet, on attendait un prophète, et Mahomet parut ! De même, en France, à l'époque de Jeanne D'Arc, on attendait une jeune fille qui devait sauver la France, et Jeanne D'Arc se montra et sauva la France !

Machiavel, dans le chapitre LVI de ses discours sur la première décade de Tite Live, dit qu'avant que les grands événements se produisent dans une ville ou une province, il y a des signes qui les pronostiquent ou des hommes qui les annoncent. Et il cite plusieurs exemples. Parmi les explications possibles, il donne celle qui résulterait de l'opinion de certain philosophe, d'après lequel l'air serait plein d'intelligences qui, par une vertu naturelle, prévoyant les choses futures, en avertissent les hommes. Et Machiavel, que je sache, n'était pas un esprit faible.

On dit, je le sais, que ces événements arrivent et que ces hommes se montrent, parce qu'on les a annoncés, mais qu'on ne les a pas annoncés parce qu'ils devaient arriver ou se montrer. On dit aussi que l'œil n'est pas fait pour voir, mais que nous voyons parce que nous avons des yeux. Que ne dit-on pas quand on veut rester dans l'erreur ? Car, enfin, que l'on m'explique comment une prédiction peut faire un grand homme et non deux, trois, quatre. Jeanne D'Arc morte, une jeune fille, qui lui ressemblait parfaitement au physique, voulut continuer son rôle. Elle n'y réussit pas. Pourquoi ? Elle en avait pourtant bien la volonté.

L'idée la plus simple, la plus naturelle, et que, précisément à cause de cela, on a beaucoup de peine à admettre, c'est que le monde ne va pas au hasard, qu'il est gouverné. Voltaire ne répugnait pas à croire qu'il y a entre Dieu et nous de grands Esprits dont chacun est chargé de la direction d'une partie de l'espace. Charles Fourier pensait que chaque système solaire est gouverné par un conseil d'Esprits supérieurs. Quoi qu'il en soit, il y a un gouvernement ; il ne peut pas en être autrement : le hasard est un mot vide de sens et qui ne sert qu'à cacher notre ignorance.

Dès lors, pourquoi n'admettrions-nous pas que, lorsqu'une humanité a fait fausse route ; qu'elle s'est jetée dans une impasse ; a perdu sa boussole morale, le gouvernement du monde envoie un grand Esprit pour la remettre dans sa voie, pour la sauver ?

M. Jules Soury place Jésus parmi les guides de l'humanité. Il reconnaît donc que l'humanité a des guides. Mais le guide doit être supérieur à ceux qu'il est chargé de guider, supérieur surtout en sagesse. S'il sentait, s'il pensait, s'il voulait comme nous, s'il avait les mêmes passions, les mêmes appétits que nous, il ne pourrait pas nous guider. S'il nous semble fou, c'est que sa sagesse est tellement élevée que nous ne pouvons pas la comprendre.

Si Jésus avait voulu, avec ses puissantes facultés, il aurait pu faire son chemin dans le monde, acquérir la fortune, les honneurs, vivre honoré, considéré. Il préféra la pauvreté, la persécution et une mort ignominieuse. Mais, par sa prédication et par son exemple, il sauva l'humanité. Il était venu pour cela ; et pour ces êtres supérieurs, le bonheur est dans le devoir, dans le sacrifice, dans l'accomplissement de la haute mission dont ils ont conscience ; toutes nos jouissances terrestres ne sont rien pour eux.

Inclinons-nous donc avec respect, admiration et amour devant le messie Jésus ; mais, ce qui importe le plus, écoutons ses leçons et efforçons-nous de suivre son exemple.

POLÉMIQUE RELIGIEUSE

Réponse au mandement de Mgr l'archevêque de Toulouse
Carême 1875, Insérée dans le *Bon Sens*, journal qui paraît à Carcassonne.

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE

MONSEIGNEUR,

Je suis spirite, et je viens de lire, dans le numéro du 9 février d'un journal de votre ville, *l'Écho de la province*, l'instruction pastorale contre le Spiritisme, que vous avez adressée au clergé et aux fidèles de votre diocèse, à l'occasion du carême de l'an de grâce 1875.

Cette lecture, permettez que je vous le dise avec une respectueuse franchise, m'a plongé dans un douloureux étonnement. Je n'avais jamais vu le Spiritisme attaqué avec tant de violence et d'injustice. Aussi le soupçon est-il né aussitôt dans mon esprit que cette œuvre n'était pas de vous. J'ai pensé qu'un audacieux faussaire avait réédité contre les spirites quelque réquisitoire menaçant, lancé par un des princes des prêtres de Jérusalem ou par un grand pontife de Jupiter Olympien contre les premiers chrétiens, et que, pour lui donner plus d'autorité auprès des masses, il l'avait signé de votre nom imposant. Ce soupçon a surgi d'autant plus naturellement en moi que j'étais encore sous l'impression profonde que m'avait fait éprouver la représentation de Polyeucte, cette émouvante tragédie de notre immortel Corneille.

Cependant, en réfléchissant à l'opinion du journal dans les colonnes duquel votre instruction était reproduite, j'ai dû reconnaître que mon soupçon était mal fondé. J'ai pensé alors que vos nombreuses occupations ne vous permettant pas de vous livrer vous-même aux recherches nécessaires pour traiter le sujet dont vous étiez préoccupé, vous aviez chargé quelqu'un de votre entourage de les faire pour vous, et que c'était d'après les notes fournies par ce quelqu'un que votre écrit avait été rédigé. Cette interprétation, j'en suis sûr, est la vraie, et je m'y attache : rien au monde ne pourrait me faire admettre qu'un homme de votre caractère eût fulminé contre des gens paisibles, chercheurs de bonne foi de la vérité religieuse, un aussi terrible anathème, s'il n'avait été induit en erreur sur leur compte.

Vous êtes un prince de l'Église, Monseigneur, archevêque de Toulouse et de Narbonne, primat de la Gaule narbonnaise, prélat assistant au trône pontifical, etc., etc. ; vous êtes assis sur les gradins les plus élevés de notre édifice social ; vous avez la science et l'autorité. Moi, au contraire, je ne suis rien : je ne compte guère plus dans notre société que ne comptaient dans la leur le Christ et ses apôtres ; je suis presque aussi ignorant qu'eux, et j'ai de moins qu'eux cette grandeur morale et cette puissance d'intuition qui, dans les questions philosophiques et religieuses, remplace si avantageusement la science.

Pourquoi donc suis-je assez audacieux pour oser m'adresser à vous et vous dire : Prenez garde, Monseigneur, on vous a trompé et vous avez involontairement, à votre tour, induit votre troupeau en erreur ? D'où me vient une telle assurance ? De la conviction où je suis qu'un homme, quelque petit qu'il soit, a pour devoir d'avertir son prochain, quand il s'égare, à quelque condition que son prochain appartienne, haute ou basse, qu'il soit archevêque ou charbonnier, roi ou mendiant. Les saintes Écritures ne disent-elles pas quelque part : *Unicuique mandavit Dominus de proximo suo*.

– Le Seigneur a donné à chacun le mandat de s'occuper de son semblable.

Vous excuserez donc ma hardiesse, Monseigneur, et vous consentirez à ce que nous examinions ensemble votre instruction quadragésimale.

Elle se divise en deux parties principales. Dans la première, qui en est comme l'introduction, vous proclamez les progrès alarmants faits par le Spiritisme dans votre diocèse ; vous dites à quelle cause il a dû sa naissance, et vous en constatez le caractère satanique ou charlatanesque. Dans la seconde, vous l'envisagez comme doctrine, comme procédé pratique, comme société religieuse et vous finissez par demander que, *comme toutes les institutions malfaisantes, il soit l'objet d'une surveillance active et d'une énergique répression.*

D'après vous, c'est aux époques où l'homme *s'émancipe de la vraie foi* et cesse de croire en Dieu qu'il comble le vide qui se fait dans les profondeurs de sa nature, avec des superstitions. Et ces superstitions, ce sont les pratiques spirites, de quelque nom qu'on les ait appelées : magie, sorcellerie, gnose, théurgie. Et vous appuyez votre opinion, Monseigneur, par la citation suivante d'un penseur, Charles Bonnet, dont. très certainement vous n'adoptez pas toutes les croyances et qui était loin de partager votre horreur pour les doctrines des vies antérieures : « Les peuples ont besoin d'être croyants pour n'être pas crédules ; il faut laisser des aliments sains à la foi des masses, si on ne veut pas qu'elles se nourrissent de poison. »

Je suis de votre opinion, Monseigneur, et de celle de Charles Bonnet. Comme vous, je crois que, quand l'homme abandonne la religion et cesse de croire en Dieu, les pratiques spirites, de quelque nom qu'on les appelle, se multiplient. Seulement, je n'assigne pas à ce fait la même cause. J'y vois un acte de la Providence qui pousse le monde invisible à faire invasion dans le nôtre, afin qu'en se révélant à nous il nous préserve des maux que les croyances matérialistes ne manqueraient pas de produire, en se généralisant et en s'affermissant. Telle était aussi la manière de voir sur cette intervention d'un homme qui doit avoir quelque autorité à vos yeux, le Père Lacordaire. Il écrivait, le 20 juin 1853, h Mme Swetchine, à propos des tables parlantes : « Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre : le monde des corps et le monde des Esprits. » Telle semble aussi avoir été un moment la vôtre, Monseigneur, quand vous avez dit : « Certes, si les évocations du Spiritisme ne sont pas des séances de prestidigitation, il faut avouer qu'elles constituent un victorieux démenti jeté par Satan lui-même à la face du matérialisme contemporain. » Quel intérêt, en effet, pourrait avoir Satan, le père de toute ruse, à combattre le matérialisme, en se manifestant, s'il n'y était contraint par Dieu même ?

Comme Charles Bonnet, je crois qu'il faut laisser des aliments sains aux masses, si on ne veut qu'elles se nourrissent de poison. Et c'est pourquoi le Spiritisme *prétend purifier la religion de vaines cérémonies et garder de tous les cultes ce qui fait l'essence même de l'hommage à la Divinité*, comme vous le dites très bien.

C'est le travail qu'entreprirent, il y a dix-huit siècles, le Christ et ses disciples, travail dans l'accomplissement duquel ils furent secondés par les manifestations incessantes des Esprits. Le Christ ne déclare-t-il pas à chaque instant, dans les Évangiles, que ce n'est pas lui qui parle, mais l'Esprit ? Saint Paul n'était-il pas toujours guidé par l'Esprit de Jésus ? Dans chaque groupe chrétien, comme aujourd'hui dans chaque groupe spirite, ne s'occupait-on pas d'évocations ? N'avait-on pas des médiums parlants, guérisseurs, à effets physiques, inspirés, polyglottes, comme il est dit au chapitre XII de la 1^{ère} *Épître aux Corinthiens* ?

Et ce travail est nécessaire aujourd'hui comme alors, Monseigneur, parce qu'aujourd'hui comme alors on n'offre plus des aliments sains à la foi des masses. On a tellement surchargé la religion de cérémonies vaines, de pratiques puérides, de dogmes inutiles, absurdes et dangereux, que la

raison ne peut plus la reconnaître sous ce travestissement et se jette dans les bras du nihilisme. C'est le prêtre qui a tellement grandi qu'il a fini par cacher celui que sa mission est de montrer aux hommes ; c'est le commandement de l'Église qui, selon l'expression du Christ, a détruit le commandement de Dieu. Et l'on s'étonne, après cela, que Dieu pousse les habitants du monde invisible à se manifester, afin que nous puissions savoir qu'il existe encore ! Non, Monseigneur, daignez y réfléchir, en oubliant un instant que vous êtes archevêque, et vous reconnaîtrez avec moi que le contraire seul aurait droit de nous surprendre.

Voilà pour la première partie. Occupons-nous de la seconde.

Au début, je lis : « Comme doctrine, il enseigne qu'il existe naturellement un commerce avec les morts ; *qu'en vertu de certaines formules et de certains actes nous forçons* les âmes de l'autre monde à revenir sur cette terre et à entrer en communication avec nous ; enfin, qu'interrogées par nous, elles rendent des réponses qui sont *l'expression infaillible de la vérité. Tel est le dogme fondamental du Spiritisme*, sans compter d'autres erreurs que nous aurons à vous exposer. »

Eh bien ! Monseigneur, à part l'assertion du début sur le commerce avec les morts, tout le reste est précisément le contraire de la vérité, et vous n'exposez d'autres erreurs, dans cet écrit, que celles que l'on vous fait commettre. Les spirites croient que les âmes de l'autre monde jouissent de leur libre arbitre, absolument comme celles de celui-ci, et qu'il n'est ni formules ni actes capables de les contraindre à se communiquer, si elles ne le veulent pas. Ils croient de plus qu'elles sont généralement sur cette terre et le plus souvent auprès des personnes aimées, – qui ne les troublent point en les appelant, mais au contraire les comblent de joie, – la mère, par exemple, auprès de l'enfant qui la pleure, et réciproquement.

Quant à leurs réponses, ils se font une loi de ne les accepter comme vraies que tout autant qu'après les avoir soumises au contrôle rigoureux de la raison elles leur ont paru telles. Les spirites n'accordent l'infaillibilité qu'à Dieu : ils croiraient commettre une impiété en l'attribuant à une créature quelconque, homme ou Esprit. Ils savent qu'il en est des Esprits comme des hommes, qui se montrent d'autant plus disposés à se produire et à dogmatiser, qu'ils sont plus légers et plus ignorants.

Les spirites, Monseigneur, sont avant tout des libres penseurs, des rationalistes, c'est-à-dire des chrétiens : « Les hommes qui font usage de la raison (logos) pour la conduite de leur vie sont chrétiens, êtres forts et courageux, » disait Justin, martyr. Ils ne reconnaissent à personne le droit de leur imposer une doctrine qui ne leur paraîtrait pas raisonnable. C'est vous dire qu'il n'y a pas une orthodoxie spirite. Cependant j'appuierai surtout mes affirmations sur des citations empruntées aux œuvres d'Allan Kardec, parce qu'il est le vrai fondateur de ce que vous appelez notre secte ; que ses idées sont généralement adoptées par nous, et que c'est du *Livre des Esprits* et du *Livre des Médiums* que votre secrétaire prétend audacieusement avoir tiré l'exposé qu'il vous a fait des doctrines spirites.

Or, si vous consentez à ouvrir le *Livre des Médiums*, vous y trouverez, ch. X, n°133, deuxième alinéa, les lignes suivantes : « Si l'on s'est bien pénétré, d'après *l'échelle spirite (Livre des Esprits, n°100)*, de la variété infinie qui existe entre les esprits sous le double rapport de l'intelligence et de la moralité, on concevra facilement la différence qui doit exister dans leurs communications ; elles doivent refléter l'élévation ou la bassesse de leurs idées, leur savoir et leur ignorance, leurs vices et leurs vertus ; en un mot, elles ne doivent pas plus se ressembler que celles des hommes, depuis le sauvage jusqu'à l'Européen le plus éclairé. Toutes les nuances qu'elles présentent peuvent se grouper en quatre catégories principales ; selon leurs caractères les plus tranchés, elles sont : grossières, frivoles, sérieuses ou instructives. »

Et plus loin, même chapitre, n° 136 : « Les Esprits sérieux ne sont pas tous également éclairés ; il est beaucoup de choses qu'ils ignorent et sur lesquelles ils peuvent se tromper de bonne foi ; c'est

pourquoi les Esprits vraiment supérieurs nous recommandent sans cesse de soumettre toutes les communications au contrôle de la raison et de la logique la plus sévère. »

Voilà pour l'infailibilité des Esprits. Vous commencez, n'est-ce pas, Monseigneur, à pouvoir juger de la bonne foi de celui qui a eu l'honneur immérité d'être choisi pour votre collaborateur ?

A-t-il été plus véridique en parlant de la contrainte que les spirites prétendent exercer sur les Esprits au moyen de certaines formules sacramentelles et de certains actes ? Pour vous en assurer, il faut que vous condescendiez, Monseigneur, à passer avec moi au chapitre XVII, n° 203. Il y est dit : « Il n'y a point ici de formule sacramentelle ; quiconque prétendrait en donner une peut hardiment être taxé de jonglerie, car pour les Esprits la forme n'est rien. » Toutefois l'évocation doit toujours être faite « au nom de Dieu ». Puis, passant à la manière de poser les questions aux Esprits, il indique la suivante : « Es-tu là ? – Veux-tu me répondre ? » Il ajoute : « L'essentiel est que la question ne soit pas futile, *qu'elle n'ait point trait à des choses d'intérêt privé, et surtout qu'elle soit l'expression d'un sentiment bienveillant et sympathique pour l'Esprit auquel on s'adresse.* »

C'est encore, vous le voyez, exactement le contraire de ce qu'on vous a dit et fait dire.

Non, Monseigneur, soyez-en bien convaincu, s'il est quelqu'un, qui prétende, au moyen d'une formule sacramentelle, faire descendre du ciel sur la terre un Esprit ou Dieu même, ce quelqu'un-là n'est pas un spirite.

Vous croyez, Monseigneur, que le commerce avec les morts est ce qu'il y a *de plus contraire à la loi de Dieu.* « Oui, dites-vous, « N. T. C. F., si ce n'est pas le charlatanisme, ce sont les démons ; car, puisqu'il n'est pas permis de consulter les morts, Dieu leur refuse la faculté de satisfaire à nos vaines curiosités. » Il ne refusa pourtant pas, pour ne citer qu'un exemple, à l'Esprit de Samuel la faculté de satisfaire à la curiosité de Saül, par l'entremise de la pythonisse d'Endor. A moins pourtant que le récit de la Bible ne soit faux !

Saint Augustin ne me paraît pas avoir été tout à fait de votre avis à ce sujet. « Pourquoi, dit-il dans son traité *De curâ pro mortuis*, ne pas attribuer ces opérations aux Esprits des défunts et ne pas croire que la divine Providence fait un bon usage de tout pour *instruire les hommes, les consoler, les épouvanter ?* »

Il est vrai que saint Augustin vivait il y a longtemps et que l'Église de Rome a fait bien du chemin depuis lors. Mais le cardinal Bona est moins ancien et a, par conséquent, un peu plus de droit à notre confiance. Or voici ce que dit le Fénelon de l'Italie, dans son *Traité du discernement des Esprits*. « On a sujet de s'étonner qu'il se soit pu trouver *des hommes de bon sens* qui aient osé nier tout à fait les apparitions et les *communications* des âmes avec les vivants, ou les attribuer à une imagination trompée ou bien à *l'art des démons.* »

Son Éminence est dure, Monseigneur, pour ceux qui croient que Dieu ne permet pas aux âmes des morts de se communiquer à nous et qui pensent que les démons répondent à leur place, quand nous les interrogeons. Mais c'est un cardinal, et il lui est beaucoup permis. D'ailleurs il ne prévoyait pas votre instruction pastorale, quand il écrivait son traité.

Un autre ecclésiastique, moins élevé en dignité, mais enfin un membre de l'Église infailible, l'abbé Marouzeau, écrivait à Allan Kardec sur ce même sujet : « Montrez à l'homme qu'il est immortel. Rien ne peut mieux vous seconder dans cette noble tâche que la *constatation des Esprits d'outre-tombe et leur manifestation...* Par là seulement vous viendrez en aide à la religion, en combattant à ses côtés les combats de Dieu. »

Vous comprenez mes perplexités, Monseigneur, quand d'un côté vous me défendez comme abominable et contraire à la loi de Dieu et de l'Église l'évocation des morts, et que, d'un autre côté, l'abbé Marouzeau, qui n'est probablement pas encore archevêque, mais qui enfin pourra le devenir, m'y pousse, me montre cette opération comme très utile à la religion et la qualifie de

combat de Dieu. Je continue mes citations, en ne m'attachant qu'aux points les plus importants, pour ne pas m'exposer à être trop long et à abuser de vos instants précieux : « Écoutez les leçons de cette révélation de Satan ! Quelle est son incarnation ? C'est l'homme passant par une série d'existences pour se purifier. » En un mot, Monseigneur, c'est la croyance aux vies antérieures, à la pluralité des existences de l'âme. Et sur ce point vous avez été bien renseigné. Cette révélation de Satan, nous l'adoptons, en effet, comme faisaient le Christ et ses disciples, selon ce qu'en témoignent les Évangiles. Écoutez plutôt, c'est saint Jean qui parle, chapitre IX, versets 1, 2 et 3 : « Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance ; et ses disciples lui firent cette demande : « Maître, est-ce le péché de cet homme, ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle ? » Jésus leur répondit : « Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux qui l'ont mis au monde ; mais c'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu éclatent en lui. » Les disciples croyaient donc qu'on pouvait avoir péché avant de naître et que, par conséquent, on avait déjà vécu. Le Christ partageait leur croyance, puisque venu pour apporter au monde la vérité, loin de repousser leur question comme contenant une erreur satanique, il y répond comme vous répondriez à celui dont l'interrogation impliquerait la croyance à l'infaillibilité du pape.

Le savant bénédictin dom Calmet confirme ce que j'avance, dans ces quelques lignes que j'emprunte à son commentaire sur ce passage : « Plusieurs docteurs juifs croient que les âmes d'Adam, d'Abraham de Phinées, ont animé successivement plusieurs grands hommes de leur nation. Il n'est donc nullement étrange que les apôtres aient raisonné comme ils semblent raisonner ici, sur l'incommodité de cet aveugle, et qu'ils aient cru que c'était lui qui, par quelque péché secret commis avant sa naissance, s'était attiré cette disgrâce... » Vous savez aussi mieux que moi, Monseigneur, que le Christ, interrogé par ses disciples sur ce qu'était Jean-Baptiste, répond que son précurseur était Élie lui-même.

Mais voici ce qui est plus fort, – car l'Évangile semble aujourd'hui avoir peu d'autorité aux yeux de l'Église de Rome, – la croyance à la révélation satanique de la pluralité des existences de l'âme a toujours existé au sein de cette Église, si j'en crois ce que dit A. Pezzani, dans son bel et savant ouvrage de la *pluralité des existences de l'âme*. Après avoir cité l'opinion de saint Clément d'Alexandrie et de saint Grégoire de Nysse à ce sujet, il ajoute : « Voilà bien la pluralité des existences enseignées clairement et en termes formels. Nous retrouvons même de nos jours la préexistence et partant les réincarnations approuvées dans le mandement d'un évêque de France, M. de Montal, évêque de Chartres, au sujet des négateurs du péché originel, auxquels il oppose la croyance permise aux vies antérieures de l'âme. *Ce mandement est de l'année 1843.* » Voici, du reste, les propres paroles de Mgr de Montal : « Puisque l'Église *ne nous défend pas de croire à la préexistence des âmes*, qui peut savoir ce qui a pu se passer, dans le lointain des âges, entre des intelligences ? »

Ainsi donc, Monseigneur, tandis que vous voyez dans la pluralité des existences de l'âme la négation de la doctrine du péché originel, Mgr de Montal y trouve sa justification. En présence d'un tel conflit d'opinions entre deux princes de l'Église, que pouvons-nous faire, nous, gens du commun ? Nous en rapporter plus que jamais à notre raison.

Arrivons cependant à la morale du Spiritisme qui, à votre avis, bien différente de celle de saint Justin, n'est pas plus chrétienne que ses dogmes, quoique la raison seule en ait établi les principes.

Ici encore je ne m'attacherai qu'aux choses les plus importantes, bien persuadé que, quand je vous aurai démontré encore une fois la perfidie et la mauvaise foi de votre secrétaire, vous voudrez bien lire vous-même les ouvrages spirites et vous convaincre ainsi que cette perfidie et cette mauvaise foi sont les mêmes pour toutes les autres choses.

Poursuivant votre parallèle entre le Décalogue du Sinaï et celui de *cette révélation infernale*, vous dites : « Le premier prescrit aux serviteurs d'honorer les maîtres, le second déclare que *l'inégalité des conditions sociales doit disparaître*. Le premier ordonne de respecter la vie humaine, le second ne reconnaît à cette vie que la dix-millième partie de son importance, puisque nous sommes appelés à vivre dix mille fois ; aussi il traite le suicide comme *une faute légère* dont la conséquence la plus terrible sera *un simple désappointement*, et le crime de l'avortement comme peu grave, l'âme, suivant le Spiritisme, n'étant réunie au corps qu'au moment de la naissance. »

Vous n'êtes évidemment pas, Monseigneur, le rédacteur de ce paragraphe. Quelqu'un l'aura intercalé à votre insu dans votre œuvre, et vous aurez signé de confiance. Car enfin le Décalogue du Sinaï ne dit pas un mot des devoirs des serviteurs envers leurs maîtres, pas plus qu'il n'ordonne de *garder* le dimanche, comme, par inadvertance sans doute, il est dit au paragraphe précédent, l'ancienne loi *gardait* le samedi : le plus petit enfant qui va au catéchisme sait cela. Par contre, l'Évangile dit, à propos des rapports sociaux à établir entre les chrétiens : « Et Jésus, les ayant appelés à lui, leur dit : « Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands les traitent avec empire. Il n'en doit pas être de même parmi vous : mais que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous soit votre serviteur, et que celui qui voudra être le premier d'entre vous soit votre esclave. » (S. Matt., ch. XX, vers. 25, 26 et 27.) Ne trouvez-vous pas, Monseigneur, qu'il y a là une forte tendance à faire disparaître l'inégalité des conditions sociales ? Ah ! c'est que l'Évangile est quelquefois bien radical !

Maintenant, voici comment traite ce sujet le *Livre des Esprits*, d'où l'on prétend avoir tiré la citation. Il faut l'ouvrir au livre III, chapitre IX, n°806 : « L'inégalité des conditions sociales est-elle une loi de nature ? – Non, elle est l'œuvre de l'homme et non celle de Dieu. – Cette inégalité disparaîtra-t-elle un jour ? – Il n'y a d'éternel que les lois de Dieu. Ne la vois-tu pas s'effacer peu à peu chaque jour ? Cette inégalité disparaîtra avec la prédominance de l'orgueil et de l'égoïsme ; il ne restera que l'inégalité du mérite. Un jour viendra où les membres de la grande famille des enfants de Dieu *ne se regarderont plus comme de sang plus ou moins pur ; il n'y a que l'esprit qui est plus ou moins pur, et cela ne dépend pas de la position sociale.* »

Comme une citation perfidement tronquée change pourtant le sens des choses, Monseigneur !

Pour les spirites, ce qui fait la grandeur, vous le voyez, ce n'est pas le rang, mais la pureté de l'Esprit. Ils considèrent les diverses positions sociales comme indifférentes, étant toutes des épreuves nécessaires, et ne croient pas, comme vous semblez le croire vous-même, qu'un Esprit déchoit quand il renaît esclave après avoir été roi. Ils pensent avec le philosophe Épictète que ce qui importe, c'est de bien jouer le rôle qu'il a plu au souverain Maître de nous donner, que ce rôle soit celui d'un prince ou d'un plébéien. Et l'on ne joue bien son rôle que quand on remplit bien les devoirs de son état, ceux de serviteur comme ceux de maître.

La question du suicide, Monseigneur, est longuement traitée dans le *Livre des Esprits*. Les causes qui peuvent y pousser y sont énumérées avec soin, et il y est dit que la punition est toujours en rapport avec la nature de la cause productrice, ainsi que le veut la justice. Or, le désappointement est indiqué comme la conséquence la plus légère, juste le contraire de ce qu'on vous a fait dire.

Jugez vous-même : « Quelles sont, en général, les conséquences du suicide sur l'état de l'Esprit ?

– Les conséquences du suicide sont très diverses ; il n'y a pas de peines fixées, et dans tous les cas elles sont toujours relatives aux causes qui l'ont amené ; *mais une conséquence à laquelle le suicidé ne peut échapper, c'est le désappointement.* » Et un peu plus loin : « L'affinité qui existe entre l'Esprit et le corps produit chez quelques suicidés une sorte de répercussion de l'état du corps sur l'Esprit *qui ressent ainsi malgré lui les effets de la décomposition, en éprouve une sensation pleine d'angoisse et d'horreur, et cet état peu! persister aussi longtemps qu'aurait dû durer la vie qu'ils ont interrompue.* » (Liv. IV, ch. I, n° 957.) Ceci me paraît un peu plus terrible

que le simple désappointement. N'êtes-vous pas de non avis, Monseigneur ?

Et les dix mille incarnations, pas une de plus, pas une de moins, où cela se trouve-t-il donc ? A coup sûr, ce n'est pas dans *le Livre des Esprits*, qui dit formellement que ce nombre est plus ou moins grand, selon que l'Esprit avance plus ou moins rapidement dans la voie du perfectionnement.

Mais arrivons à l'avortement. « A quel moment l'âme s'unit-elle au corps ? – L'union commence à *la conception*, mais elle n'est complète qu'au moment de la naissance. – L'avortement factice est-il un crime, quelle que soit l'époque de la conception ? *Il y a toujours crime* du moment que vous transgressez la loi de Dieu. La mère, ou tout autre, *commettra toujours un crime* en ôtant la vie à l'enfant avant sa naissance ; car c'est empêcher l'âme de supporter les épreuves dont le corps devrait être l'instrument. » (Liv. II, ch. VII, n° 344 et 358.)

L'avortement est donc un crime, d'après le Spiritisme, un crime, dis-je, et non un crime *peu grave* ; et il n'y a pas moyen d'insinuer que les spirites l'excusent ou y poussent. Les raisons que le *Livre des Esprits* en donne sont excellentes. D'abord, la loi de Dieu est violée ; ensuite, un grave dommage est causé à un Esprit. Le Catholicisme, qui croit que l'âme est créée en même temps que le corps, et qu'une seule existence décide à jamais de notre sort, ne peut invoquer cette seconde considération. S'il le faisait, il soulèverait contre lui la conscience et jetterait à la face de Dieu la plus sanglante injure. Comment Dieu, en effet, punirait-il, pour le crime d'autrui, une âme qui n'a pu encore transgresser aucune de ses lois, et l'enverrait-il, pour ce crime, dans l'enfer ou les limbes, tandis que le vrai criminel, confessé et absous, irait prendre place dans le séjour des bienheureux et, selon saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'école, y verrait son bonheur augmenté par le spectacle des douleurs de sa victime ?

Donc, si l'une des deux doctrines pouvait favoriser l'avortement, ce serait certainement la catholique, – telle du moins qu'elle apparaît dans votre mandement, Monseigneur.

Vous continuez ; « Quel est le sixième précepte du Spiritisme ?

Le voici écrit de sa main : « L'indissolubilité du lien conjugal est une loi contraire à la nature. Les jouissances n'ont d'autres bornes que celles qui sont tracées par cette même nature. » Conséquence, Monseigneur, promiscuité bestiale des sexes. C'est bien ce qu'on a voulu faire dire. Eh bien ! je vous laisse juge du procédé jésuitique auquel on a recours pour amener un tel résultat. On a cité, en la dénaturant par le retranchement du qualificatif très important *absolue*, une phrase qui se trouve au chapitre IV, livre III, du *Livre des Esprits*, où l'on traite de la *Loi de reproduction*, et on la fait suivre d'une autre phrase exprimant, de façon à la dénaturer encore, l'opinion émise au chapitre V du même livre, qui traite de la *Loi de conservation*, sur les jouissances des biens matériels. Voici le texte : « Le mariage, c'est-à-dire l'union permanente de deux êtres, est-il contraire à la loi de la nature ? – C'est un progrès dans la marche de l'humanité. – Quel serait l'effet de l'abolition du mariage sur la société humaine ? – Le retour à la vie des bêtes. – L'indissolubilité *absolue* du mariage est-elle dans la loi de nature ou seulement dans la loi humaine ? – C'est une loi très contraire à la loi de nature. » Il n'y a rien là, Monseigneur, que puisse réprover l'Église catholique, puisque c'est sa propre doctrine. N'a-t-elle pas autorisé très souvent le divorce ? Le divorce n'était-il pas la loi de la France catholique sous le premier Empire ? Mais citons l'autre passage, qui a sans doute servi à former la seconde phrase : « Jouissance des biens terrestres. – Les jouissances ont-elles des bornes tracées par la nature ? – Oui, pour vous indiquer la limite du nécessaire. »

Après cela, Monseigneur, et quand on a, pour combattre ses adversaires, employé de semblables armes, est-on bien venu à dire que ces mêmes adversaires n'ont pas le *droit d'être sévères ni sur le mensonge ni sur le faux témoignage*, lorsqu'ils maintiennent au bas des communications les signatures que les Esprits y ont apposées ? Est-on bien venu à parler ainsi, quand on sait que dans

les ouvrages spirites on a soin d'avertir que la signature n'est rien et ne peut acquérir de valeur que tout autant qu'en étudiant avec soin la communication on arrive à se convaincre qu'elle peut bien être, en effet, l'œuvre de celui dont elle porte le nom ? Répondez, Monseigneur, vous dont la religion a été si criminellement surprise.

Continuons : « Le Spiritisme, par la doctrine de la réincarnation, menace *toute intimité de famille*. Il ruine dans les cœurs l'amour de la patrie. Il engendre une folie qui souvent *devient furieuse, et alors les initiés, surexcités par leurs rapports avec les puissances infernales, tournent contre leurs semblables l'ardeur qui les dévore, et vont se réveiller bientôt de leur homicide monomanie sur les échafauds.* » Est-ce bien vous, Monseigneur, qui avez écrit cela ? Et faut-il que je défende contre de si horribles accusations une doctrine dont je vous ai déjà fait connaître les principes élevés et que l'abbé Lecanu, dans son *Histoire de Satan*, apprécie en ces termes : « En suivant les maximes du *Livre des Esprits* d'Allan Kardec, il y a de quoi devenir un saint sur la terre ? » Pour un spirite, Monseigneur, l'enfant qui naît est un devoir qui naît. Qu'importe ce qu'a pu être dans une autre existence l'Esprit qui l'anime ? Plus cet Esprit a été pervers, plus le devoir est grand pour les parents chargés de le diriger dans sa nouvelle incarnation. Pourquoi repousserions-nous l'esprit de *Cain, d'Absalon ou d'Hérodiade* si Dieu nous jugeait dignes de travailler à le rendre meilleur ? Un enfant est-il moins tenu envers ceux qui lui ont prodigué leurs soins, parce qu'il a autrefois vécu ? Et est-ce bien à l'Église catholique qui, dans la personne de ses prêtres, nous offre pour modèle le célibat ; qui a canonisé Élisabeth de Hongrie et Alexis ; qui défend comme d'une honte la mère du Christ d'avoir eu plusieurs enfants, malgré le texte formel des Évangiles ; est-ce bien à l'Église catholique, qui exalte la virginité aux dépens de la maternité, d'accuser le Spiritisme de menacer le lien de la famille ?

Est-ce bien encore à cette Église de Rome, dont les évêques tendirent la main aux barbares envahisseurs de la Gaule, et qui plus tard brûlait dans Jeanne D'Arc l'incarnation même de l'âme de la France, de reprocher à notre doctrine d'être contraire à l'amour de la patrie ?

Si Dieu, en nous faisant naître dans un pays, nous indique que c'est celui-là surtout auquel nous devons nous attacher, puisque c'est dans celui-là qu'il veut que nous accomplissions présentement notre devoir, en nous faisant connaître que nous avons pu ou que nous pourrions être incarnés dans d'autres pays, il veut empêcher seulement que l'amour de notre patrie ne s'égaré jusqu'au point de nous faire haïr la patrie des autres, parce que la terre entière est à lui et que tous les hommes sont ses enfants. Faut-il apprendre ces choses à des chrétiens ?

Pour ce qui est de la folie furieuse provoquée par les pratiques spirites et conduisant à la monomanie homicide, je n'en connais pas d'exemple, Monseigneur, et vous auriez bien fait d'en citer au moins un. Mais je sais que dans ces États-Unis, où le Spiritisme fait tant de mal, d'après vous, la doctrine des peines éternelles, unie à celle du petit nombre des élus, produisit, il y a quelques années, un tel dérangement dans les facultés mentales d'un malheureux père de famille qu'il égorga ses enfants en bas âge, pour leur procurer les joies du paradis, vu leur état d'innocence. Après cette horrible immolation, le pauvre fou alla se remettre entre les mains du magistrat, heureux d'avoir, ainsi, par sa propre damnation, assuré le salut de sa progéniture. Tous les journaux mentionnèrent avec horreur ce lamentable événement, et vous devez en avoir lu le récit, Monseigneur.

Non content de ces accusations contre le Spiritisme, vous lui reprochez, Monseigneur, sa *stérilité* dans toutes les branches du savoir humain. Vous lui imputez à grief de n'avoir apporté au monde aucune vérité, de n'avoir aidé à la découverte d'aucune mine d'or, d'être incapable de donner un plan de bataille à un général placé à la tête de notre armée, etc., etc., etc.

Il y a longtemps, Monseigneur, qu'on a dit : Rien de nouveau sous le soleil. Oui, le Spiritisme n'a apporté au monde aucune vérité nouvelle ; mais en étudiant les manifestations des Esprits,

comme on étudie tous les autres phénomènes de la nature, physiques, chimiques, astronomiques, les spirites ont trouvé le moyen de fonder la religion sur les assises inébranlables de la raison, en la débarrassant des superstitions qui jusqu'ici l'ont souillée et rendue inacceptable à tous les esprits sérieux. Est-ce peu de chose ? et cela ne vaut-il pas mieux que d'indiquer des mines d'or aux pionniers de la Californie, ou de fournir un plan de campagne à un général comme fit, hélas ! la sainte Vierge, pendant le siège de Paris, si nous devons nous en rapporter à ce que dirent alors les feuilles catholiques ? Vous savez, Monseigneur, qu'elle envoya une servante de Lyon, je crois, au général Trochu, avec des instructions pour la conduite de la guerre. Et cette servante ne partit pas, sans doute, sans l'approbation des prêtres, seuls capables de distinguer les bons des mauvais Esprits.

Voici qui est plus grave : « S'il (le Spiritisme) était, dites-vous, ce que prétendent ses propagateurs, quel précieux instrument de découvertes pour les sciences ; quel puissant auxiliaire pour les arts, l'industrie et les mille détails de la vie pratique ! » Eh bien ! Monseigneur, les spirites prétendent que l'homme « doit progresser en tout par l'effort du travail. Si on lui donnait les choses toutes faites, à quoi lui servirait son intelligence ? Il serait comme l'écolier dont un autre ferait le devoir ». (*Livre des Médioms*, n° 294.) Vous voyez qu'encore une fois on vous a fait calomnier les spirites, en leur attribuant des doctrines absolument contraires à celles qu'ils professent. Celui qui, dans le phénomène spirite, cherche autre chose que la preuve de l'existence d'un monde invisible et de l'immortalité de l'âme, est dans une voie bien périlleuse, Monseigneur, et ne mérite pas le nom de spirite.

Une autre citation, qui sera la dernière « N'écoutez jamais, sur les questions de foi, la voix d'aucune autre société que l'Église, vivant toujours en conformité avec cette parole de l'Apôtre : « S'il arrivait qu'un ange descendit du Ciel pour vous enseigner quelques dogmes en dehors de ceux que nous avons prêchés, vous devriez lui dire anathème. »

Eh bien ! Monseigneur, j'en suis désolé, cette citation n'est pas exacte, et de plus elle est incomplète. La voici telle que je la prends dans le chapitre 1er, verset 8, de *l'Épître aux Galates*, traduction de Le Maître de Sacy : « Mais quand nous vous annoncerions *nous-mêmes*, ou quand un ange du ciel vous annoncerait un *évangile* différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème. » Il s'agit ici de l'Évangile, et non de dogmes, et l'on doit dire anathème, non seulement à l'ange du ciel, mais à l'homme. Vous comprenez la différence, Monseigneur !

Pourquoi l'Apôtre parlait-il ainsi, Monseigneur ? Parce que l'Évangile que les apôtres avaient annoncé n'était autre que l'Évangile de la raison, et que chacun peut le trouver en la consultant. Il l'avait résumé, lui-même, au chapitre XIII, versets 8 et 9 de son *Épître aux Romains*, où il dit : « Car celui qui aime le prochain accomplit la loi ;... tous ces commandements, dis-je, sont compris en abrégé dans cette parole : Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. »

Et vous, Monseigneur, vous diriez anathème à un ange envoyé de Dieu, s'il vous annonçait une doctrine contraire, non à l'Évangile prêché par saint Paul, que la raison de tous approuve, mais aux dogmes de l'Église de Rome, à l'infaillibilité papale, par exemple, que cette raison repoussait même chez les prélats les plus illustres de la catholicité, Mgr Dupanloup entre autres, qui faisaient partie du Concile du Vatican. C'est ainsi qu'ont agi tous les sacerdoxes, Monseigneur ; c'est ainsi que les prêtres de Jérusalem en arrivaient à tuer les prophètes, et que le grand prêtre, infaillible aussi, puisque Dieu parlait par sa bouche, prit le Christ pour un envoyé de l'Enfer et le fit mettre en croix. Empêcher Dieu de se manifester, telle semble avoir été de tout temps la grande préoccupation des prêtres, aveuglés, permettez-moi de le dire, Monseigneur, par l'orgueil qui, à son insu, s'empare de l'homme quand il se persuade que lui seul est capable de découvrir la vérité et que lui seul a pour mission de la dispenser aux autres. « Comment pouvez-vous croire, disait le Christ à ceux de son temps, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns

aux autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ? » (S. Jean, ch. V, vers. 44.)

J'ai fini. Si dans la défense de la doctrine spirite, qui est ma religion, – et ce que l'homme a de plus cher au monde est sa religion, – j'ai mis un peu de vivacité, vous voudrez bien m'en excuser, Monseigneur, en considération de la nature de l'attaque. Bien plus, aujourd'hui que vous êtes mieux éclairé à notre endroit, j'espère que, loin d'appeler contre nous une énergique répression, – que vous n'obtiendriez pas, le temps des persécutions religieuses est passé, – vous vous ferez un devoir d'adresser aux prêtres et aux fidèles de votre diocèse une nouvelle instruction, pour leur dire qu'indignement trompé vous-même sur notre compte, c'est bien involontairement qu'à votre tour vous les avez trompés. Et au lieu de leur ordonner, comme un autre Omar, de brûler nos livres, vous les engagerez à les lire, afin qu'ils puissent nous juger.

Tout honnête homme, dans votre cas, agirait ainsi ; et vous êtes un honnête homme.

Dans cette attente, daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

Post-propos

Au lecteur

La réponse qu'on vient de lire au mandement de Mgr l'archevêque de Toulouse parut, pour la première fois, dans les colonnes du journal le *Bon Sens*, de Carcassonne. Je dus la mettre tout entière dans le même numéro, et, par conséquent, me renfermer dans un cadre qui ne me permit pas de développer autant que je l'aurais voulu les questions qui y sont traitées.

Il en est une qui, à mes yeux, a une importance capitale et à laquelle, pour cette raison, je veux aujourd'hui donner quelques développements nouveaux. C'est la question de savoir quel était l'évangile qu'annonçait saint Paul et à propos duquel il disait que, s'il arrivait que lui-même ou un ange du ciel en annonçât un différent, il faudrait lui dire anathème. J'ai dit que c'était l'évangile même de la raison, et il me suffira de quelques citations pour le démontrer jusqu'à la dernière évidence.

Je trouve d'abord dans le chapitre XIV, versets 32 et 33 de la 1^{re} épître aux Corinthiens, les paroles suivantes ; « Et les Esprits des prophètes sont soumis aux prophètes ; car Dieu est un Dieu de paix et non de désordre ; et c'est ce que j'enseigne dans toutes les églises des saints. »

Peut-on plus clairement dire que le prophète ne doit accepter ce que lui dicte l'Esprit que tout autant que sa raison y adhère, que sa conscience l'approuve ? Et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque, selon le même saint Paul, Satan peut se changer en ange de lumière, pour nous tromper.

Ailleurs, au chapitre XIV de son épître aux Romains, il s'occupe de ceux qui, faibles *dans la foi*, se faisaient scrupule de manger de certaines viandes et mettaient de la différence entre les jours, à peu près comme les dévots d'aujourd'hui. Quant à lui, quoique, à l'exemple de Jésus, son maître, il ne fit pas consister le royaume de Dieu dans *le boire ni dans le manger, mais dans la justice*, il pensait que chacun devait agir selon qu'il était pleinement persuadé dans son esprit. Il ajoutait même : « Mais celui qui étant en doute s'il peut manger d'une viande, ne laisse pas d'en manger, il est condamné, parce qu'il n'agit pas selon, la foi. Or, tout ce qui ne se fait pas selon la foi est péché. »

On pèche donc, selon l'Apôtre, non pas quand on n'agit pas d'après la foi qu'il professe lui-même, mais d'après la foi qu'on professe soi-même, d'après les enseignements de sa propre raison. L'Apôtre, que le mandement prétend citer et de l'autorité duquel il veut se prévaloir, ne pouvait donc condamner la doctrine de l'Église de Rome d'une façon plus formelle et proclamer avec plus d'éclat la souveraineté de la raison.

Et l'Évangile que prêchait saint Paul ne pouvait être que l'évangile de la raison, puisque c'était

celui que le Christ était venu annoncer de nouveau au monde, parce que le monde, sous l'influence des prêtres, avait fini par l'oublier presque entièrement.

Si Socrate, quelques siècles avant lui, avait dit que le plus grand malheur pour l'homme est d'être misologue, ennemi de la raison, ne disait-il pas à son tour : « Votre œil est la lampe de votre corps : si votre œil est simple et pur, tout votre corps sera éclairé ; s'il est mauvais, votre corps aussi sera ténébreux. *Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit elle-même de vraies ténèbres.* » (S. Luc, ch. XI, vers. 34 et 35.)

Le Messie d'Athènes et celui de Jérusalem recommandaient également d'aimer la raison, de la cultiver avec soin, de la conserver simple et pure, pour que cette lumière intérieure, cet œil de l'âme ne se convertît pas en ténèbres.

L'homme qui fait la nuit dans son âme, en éteignant sa raison, et qui s'en remet entièrement, pour la conduite de sa vie, à un autre homme qu'égaré l'orgueil, devient en effet cet aveugle conduit par un autre aveugle et destiné à tomber avec lui dans la fosse. « Si un aveugle en conduit un autre, ils tombent tous deux dans la fosse. » (S. Matt, ch. XV, vers. 14.)

L'enseignement du Christ, comme celui de Socrate, comme celui de tous les grands envoyés d'en haut, était si manifestement le respect, le culte de la raison, que ses disciples, dans leur enthousiasme, en arrivèrent à le considérer comme l'incarnation même du Verbe, du Logos, de la Raison éternelle ! Le magnifique début de l'évangile de saint Jean en témoigne hautement. *Celui-là était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant au monde*, y est-il dit en parlant de Jésus. Les chrétiens n'eurent pas d'autre évangile tant qu'ils furent sous l'influence de la pensée du Christ et de ses disciples immédiats. Mais, lorsque le temps eut affaibli cette influence, la grande masse revint peu à peu, et sans s'en apercevoir, aux anciennes croyances. Elle ne les reconnaissait pas parce qu'elles se dissimulaient sous le nom de christianisme, tandis que celui-ci reprenait son ancien nom de philosophie.

La définition du mot chrétien par saint Justin martyr est une preuve de ce que j'avance, et saint Augustin, cité par Thos. W. Higginson, dans la revue *The Human Nature*, vient la corroborer. « Ce qu'on appelle aujourd'hui religion chrétienne, dit-il, existait chez les anciens, et n'a jamais cessé d'exister depuis le commencement du genre humain, jusqu'au jour où le Christ s'est incarné, c'est alors que la vraie religion qui existait déjà commença à s'appeler chrétienne. *« Res ipsa, quæ nunc religio christiana nuncupatur, erat apud antiquos, nec deficit ab initio generis humani, quousque Christus veniret in carnem, unde vera religio, quæ jam erat, cœpit appellari christiana. »*

Comment après cela comprendre que l'Église de Rome puisse prétendre de s'autoriser du Nouveau Testament en général et de saint Paul en particulier, pour nous amener à abjurer entre ses mains notre raison et à accepter aveuglément tous les dogmes qu'il lui plaira de nous imposer ? Une telle prétention ne peut être admise que par ceux qui considèrent la religion comme une chose de peu d'importance et qui mettent les intérêts matériels beaucoup au-dessus des intérêts spirituels. Ils passeraient leurs nuits à compulsier les dossiers les plus volumineux, pour se défendre contre celui qui leur contesterait une propriété de la valeur de quelques francs, et ils ne daignent pas consacrer quelques heures de lecture et de réflexion à la défense de la propriété de leur âme.

Ainsi ne peut agir un spirite.

Réponse à la lettre pastorale de Mgr Billard, évêque de Carcassonne (1883)

Nos Seigneurs les évêques ont entrepris une rude campagne contre l'éducation donnée aux enfants, dans nos écoles laïques. En agissant ainsi, ils obéissent, dit-on, à un mot d'ordre venu de Rome. Dans ce cas, Sa Sainteté Léon XIII aurait sur les yeux un bandeau aussi épais que celui qui obscurcissait la vue de son prédécesseur Pie IX que, de son vivant, on appelait l'immortel.

Le catholicisme romain, comme toutes les institutions humaines, est destiné à périr, et il agonise déjà depuis longtemps. Mais il dépend du clergé de hâter ou de retarder sa chute, en résistant ou en cédant à l'esprit moderne, à l'esprit de progrès, qui, en définitive, n'est autre que l'esprit chrétien. C'est le parti de la résistance à outrance que le pontife infaillible de Rome semble avoir choisi. Attendons-nous donc à une mort prochaine : on ne lutte pas impunément contre Dieu.

Mgr Félix-Arsène Billard, évêque de Carcassonne, a voulu se montrer un zélé combattant, dans ce qu'il appelle *une véritable croisade en faveur de l'enseignement religieux*, et qui n'est en réalité qu'une croisade contre la vraie doctrine du Christ, comme il nous sera facile de le démontrer.

C'est dans ce but que Sa Grandeur a écrit la Lettre pastorale, suivie du Mandement, qu'il adresse aux fidèles de son diocèse, à l'occasion du Carême de l'an de grâce 1883.

Dès les premières lignes, ce document montre bien l'esprit antichrétien dans lequel il a été conçu.

Mgr Billard se dit évêque de Carcassonne, par la *Miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège Apostolique*. Nous ignorons si la *Miséricorde divine* est pour quelque chose dans l'exaltation de Mgr Billard au trône épiscopal ; nous savons qu'il a été préconisé par le pape, c'est-à-dire que Sa Sainteté a déclaré qu'il avait les qualités requises pour être nommé évêque ; mais nous savons aussi que c'est le gouvernement de la République qui l'a nommé. Or c'est précisément le gouvernement de la République que Mgr Billard, avec une intention évidente, omet de nommer. Il méconnaît donc le droit de ce gouvernement, qu'il dut pourtant bien reconnaître quand il voulut coiffer la mitre, et se met implicitement en révolte contre lui. Eh bien ! n'est-ce pas aller ainsi contre les prescriptions du Christ qui a dit : « Rendez à César ce qui appartient à César ? commandement que saint Paul a un peu exagéré dans les lignes suivantes que nous trouvons dans son épître aux Romains : « Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures ; car il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre. Celui donc qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui y résistent attirent la condamnation sur eux-mêmes. »

Monseigneur se montre-t-il plus chrétien, dans les attaques qu'il dirige contre l'enseignement moral donné dans nos écoles ? Evidemment non. Il divise les livres, dans lesquels cet enseignement est contenu, en deux catégories : ceux où le nom de Dieu n'est jamais prononcé, où il n'est jamais question d'une vie future, et dont les auteurs sont évidemment athées, comme M. Paul Bert ; et ceux qui affirment et démontrent Dieu et l'immortalité de l'âme, et où « pour être mieux caché, l'écueil n'en est que plus à craindre ». C'est surtout ici de M. Compayré qu'il s'agit, et son livre est « un serpent caché sous le gazon, qui apprête en secret son venin et cherche à mordre en silence. »

Nous ne connaissons que le livre de M. Compayré ; on ne nous a pas lu celui de M. Paul Bert ; mais si nous devons en juger par les citations que Monseigneur en fait, il ne nous paraît pas aussi noir qu'il le dit. M. Paul Bert est athée. Pouvons-nous lui en faire un crime ? Si sa raison ne lui fait pas voir Dieu, est-ce sa faute ? Et un athée qui aime son semblable et ne trouve pas mauvais qu'il croie en Dieu, qui, en un mot, respecte la conscience d'autrui, n'est-il pas préférable à un fanatique qui s'imagine plaire à Dieu en persécutant, en égorgeant, en brûlant ceux qui n'y croient pas ou qui y croient autrement que lui ? Or, M. Paul Bert est précisément l'athée dont nous

venons de parler. Nous n'en voulons pour preuve que les citations suivantes que Monseigneur a faites de son livre et qu'il aurait dû louer et non blâmer, s'il était vraiment pénétré de l'esprit chrétien.

« Vous pourrez aller ou ne pas aller à l'église, changer de religion, si vous le voulez, ou même n'en avoir aucune. »

« Vous pourrez travailler ou non le dimanche. »

Sont-ce là, nous le demandons, les paroles d'un persécuteur ; et cet athée ne parle-t-il pas comme un vrai chrétien ? Le Christ n'est-il pas venu pour affranchir la conscience opprimée par les prêtres ? Écoutez plutôt saint Paul : « Or, le Seigneur est Esprit, et où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté ¹². » – « Car vous êtes appelés, mes frères, à un état de liberté ¹³. » – « Mais la foi étant venue, nous ne sommes plus sous un conducteur comme des enfants ¹⁴. » – « Éprouvez tout et approuvez ce qui est bon ¹⁵. » Et saint Jacques : « Mais celui qui considère exactement la loi parfaite, qui est celle de la liberté... ¹⁶. » Nous pourrions facilement multiplier ces citations, car elles abondent dans les livres du Nouveau Testament. Mais si nous sommes appelés à un état de liberté, nous devons pouvoir, si notre conscience nous le commande, changer de religion, de musulman devenir catholique ou de catholique Musulman, et même n'en adopter aucune, si aucune ne nous semble bonne. C'est ce que veut M. Paul Bert et ce que ne veut pas Mgr Billard. Lequel des deux, de l'athée ou de l'évêque, agit-il plus en conformité avec les prescriptions évangéliques ?

Il y a plus, Monseigneur. Si votre doctrine avait prévalu à l'époque du Christ, le christianisme serait mort au berceau, et le monde serait resté juif et païen. Vous voyez donc qu'à tous les points de vue celle que vous condamnez est préférable.

Quant à l'observation du dimanche, M. Paul Bert, toujours pénétré, sans s'en douter peut-être, de l'esprit chrétien, veut qu'on soit parfaitement libre de s'y conformer ou non. Vous, Monseigneur, vous voudriez, au contraire, qu'on nous contraignît à cette observation. Et cependant vous savez mieux que nous que le Christ soulevait contre lui l'indignation des prêtres et des dévots de son temps, parce qu'il ne voulait pas observer le repos du sabbat, disant avec juste raison que le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. Et, à ce sujet, il accusait les prêtres d'être les hommes de la lettre qui tue et non de l'esprit qui donne la vie. Il ne faut pas que l'homme compromette sa santé par un travail trop prolongé. C'est une loi de la nature, et, par conséquent, un commandement de Dieu. Mais chacun doit être laissé juge du moment où il lui convient de prendre du repos. Voilà le véritable esprit chrétien.

Arrivons au livre de M. Compayré. Quand on l'a lu, on se demande s'il est possible, non pas de le condamner, mais même de ne pas l'admirer. Et cependant vous l'avez condamné, Monseigneur.

Il est pour vous le serpent caché sous le gazon, dont parle l'Esprit-Saint.

Mais où est donc le venin qu'apprête ce serpent ? Il n'est parlé de la religion dans ce livre qu'avec le plus grand respect. L'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, bases fondamentales de toute religion, y sont démontrées avec une clarté, une simplicité, une éloquence bien faites pour convaincre les intelligences les moins développées. L'enfant, dans des leçons habilement graduées, y apprend tous ses devoirs envers ses parents, envers ses maîtres, envers ses camarades, envers sa patrie, envers l'humanité, envers Dieu, envers lui-même. On lui démontre que le vrai

¹² 2e Corinth., ch. III, vers. 17.

¹³ Galat., ch. V, vers. 13.

¹⁴ Galat., ch. III, vers. 25.

¹⁵ 1^{re} Thess., ch. V, vers. 21.

¹⁶ S. Jacq., ch. I, vers. 25.

bonheur ne peut être acquis que par la pratique de la vertu ; on lui apprend *que l'œuvre de la Révolution ne sera complète que lorsque la fraternité régnera entre tous les citoyens*. On ne lui enseigne pas, à la vérité, que le pontife romain est infaillible et qu'il faut croire à cette infaillibilité, sous peine de damnation éternelle. On ne lui dit pas que l'absolution d'un prêtre peut laver de tous ses crimes le plus noir des scélérats et le rendre blanc comme neige. On ne lui vante pas les propriétés miraculeuses des eaux de la Salette et de Lourdes. Mais, Monseigneur, on ne l'instruit pas davantage dans les dogmes et les pratiques des religions autres que la Catholique. Et c'est parce qu'on veut garder cette neutralité dont vous paraissez être si jaloux. On lui apprend à être honnête homme ; voilà tout. Et il semble que cela ne devrait contrarier les ministres d'aucun culte. Quelques citations suffiront à prouver ce que nous avançons.

« A Rome, quelques années avant l'établissement du christianisme, un père fit égorger son fils, parce que ce fils lui avait désobéi. Le même père pouvait vendre son enfant, et si celui-ci se rachetait, le vendre une deuxième, une troisième fois. »

Ce paragraphe a pour titre : *Ce qu'était la famille autrefois : avant le Christianisme*.

Est-ce cet éloge du Christianisme qui a pu vous causer, Monseigneur, une si profonde tristesse, une si amère douleur, et faire s'échapper un cri d'alarme de votre cœur brisé ?

« Faire comprendre la différence entre l'obéissance passive fondée sur la contrainte et l'obéissance volontaire qui dérive de la confiance et de l'amour. – Il est écrit de Jésus-Christ dans l'Évangile qu'il était « soumis à ses parents. »

Serait-ce encore le fait de Jésus donné comme modèle aux enfants qui vous aurait si profondément attristé, Monseigneur ?

« L'instruction donne la science, l'éducation la sagesse. Ce sont les exemples et les conseils de la famille, *les enseignements religieux*, les leçons de morale qui contribuent le plus à l'éducation. »

« L'homme aspire au bonheur par un penchant naturel, mais il n'a droit au bonheur que par la vertu. Le mérite est l'état d'un homme qui, par la pratique du bien, s'est rendu digne du bonheur. Le démérite est l'état contraire. La vertu est le meilleur moyen d'être heureux ici-bas, bien qu'il arrive quelquefois que le bonheur échappe même à l'homme vertueux. »

« LE MAITRE. – Qu'est-ce que le devoir en général ?

« GEORGES. – Le devoir est l'obligation d'obéir à notre raison, à notre conscience. » (*Ibid.*)

« Mais le plus haut degré de la charité est de *rendre le bien pour le mal*. L'Évangile a dit : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. »

Encore l'Évangile, Monseigneur ! Un musulman pourrait, non sans raison, reprocher à M. Compayré de ne pas garder la neutralité.

« Enfin, mes enfants, Par-delà les personnes humaines votre esprit et votre cœur chercheront la personne divine, créatrice de tout ce qui existe ; votre esprit en reconnaîtra l'existence ; votre cœur lui réservera la première place dans son amour. »

Ici, M. Paul Bert pourrait se plaindre. Mais il ne le fera pas.

« *Résumé*. La meilleure manière d'élever sa pensée à la croyance en Dieu, c'est de considérer l'immensité et la grandeur de l'œuvre divine. Aucune âme humaine ne peut être insensible au spectacle que présente, par exemple, le ciel étoilé. On y découvre à la fois la puissance et la bonté de Dieu. Dieu n'est d'ailleurs pas seulement l'auteur et l'ordonnateur du monde matériel, il est le législateur du monde moral. Les prescriptions du devoir déjà obligatoires et saintes par elles-mêmes, pour tout homme qui se respecte, acquièrent un degré d'obligation plus redoutable encore, quand on considère qu'elles émanent de Dieu, principe et fin de toutes choses. La meilleure manière d'adorer Dieu est donc de pratiquer résolument les devoirs qu'il nous impose. L'homme vertueux est pieux par cela seul qu'il est vertueux. Mais l'accomplissement du

devoir ne dispense pas la créature d'aimer le Créateur lui-même, pas plus que l'obéissance aux ordres paternels n'exempte un bon fils d'aimer son père. »

« Quand votre père est mort, Georges, vous l'avez pleuré, et bien certainement vous n'êtes pas encore consolé de l'avoir perdu ; mais vous espérez dû moins le revoir un jour. *La religion enseigne que son âme n'a point péri et qu'elle vous attend dans une autre vie. Voulez-vous que nous cherchions ensemble les raisons naturelles qui confirment les promesses de la religion ?* »

Voilà la philosophie mise au service de la religion !

« Ne craignez donc pas à vos heures de loisir de vous mêler à la vie politique de votre pays. Le dimanche surtout, ce jour de repos que la nature réclame, et où la religion enseigne particulièrement qu'il faut penser à Dieu, est aussi le jour où vous devez penser particulièrement à la patrie. »

Est-ce assez, Monseigneur ? Qui jamais eût pensé que ce terrible serpent, que vous nous montrez caché sous le gazon, apprêtant en secret son venin et cherchant à mordre en silence, pousserait la dissimulation jusqu'à nous engager à observer le dimanche et, comme l'enseigne la religion, à penser ce jour-là particulièrement à Dieu !

« Livrées à elles-mêmes les communes feraient certainement des sottises : les unes ne voudraient pas d'écoles, d'autres peut-être ne voudraient plus d'églises. »

Décidément, c'est à n'y rien comprendre. Ne voilà-t-il pas que ce farouche ennemi de la religion s'alarme à la pensée que les communes livrées à elles-mêmes n'en vinssent à supprimer les églises ! Et ici il n'y a pas à se tromper, c'est des églises catholiques qu'il est question. S'il avait pensé aux protestants, il aurait dit : temples ; aux juifs : synagogues, et aux musulmans : mosquées. Qu'en dites-vous, Monseigneur ?

M. Compayré, dans son livre, apprend aux enfants à ne se diriger que d'après les conseils de leur raison, à n'écouter jamais que la voix de leur conscience. C'est en agissant ainsi qu'ils deviendront bons, honnêtes, justes envers tout le monde ; qu'ils respecteront les opinions d'autrui, alors même qu'elles leur paraîtront erronées et en opposition avec les leurs ; qu'ils pratiqueront, en un mot, cette grande vertu de la tolérance, que le catholicisme romain anathématise, et sans laquelle pourtant il ne peut pas y avoir de religion, puisque l'essence même de la religion est l'amour, l'union, la concorde, la paix, tandis que l'intolérance engendre nécessairement et a toujours engendré la haine, la division, la discorde, la guerre et les sanglantes persécutions.

Le livre de M. Compayré enseigne donc la vraie religion, la seule qui mérite vraiment ce nom, celle qui a existé de tous les temps au fond de la conscience humaine, et à propos de laquelle saint Augustin s'exprime ainsi dans son traité de *la vraie religion* : « Ce qu'on appelle aujourd'hui religion chrétienne existait chez les anciens et n'a jamais cessé d'exister depuis le commencement du genre humain, jusqu'au jour où le Christ s'est incarné ; c'est alors que la vraie religion qui existait déjà commença à s'appeler Chrétienne. » (*De la vraie Religion*, livre 1er.)

Et ceci n'est pas une opinion particulière à saint Augustin. Déjà, avant lui, saint Justin, martyr, le premier en date des Pères de l'Eglise, et qui touchait presque aux apôtres, avait, dans son *apologie de la religion chrétienne*, défini le chrétien, l'homme qui se conduit d'après les règles de la raison. Pour lui, tous les sages venus avant le Christ, et qui, comme Socrate et ses pareils, s'étaient efforcés de conformer leur conduite aux enseignements de la raison, étaient des chrétiens. Jésus ne s'est jamais donné, du reste, comme le révélateur d'une religion nouvelle. Il disait seulement qu'il était venu pour remettre sur le boisseau la lumière que les prêtres, comme ils le font toujours, avaient mise dessous. Pour lui, toute la religion consistait dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain ; les cérémonies extérieures n'étaient rien, le culte intérieur était tout. Et n'est-ce pas, en effet, ce que nous dit la raison ? Et l'obéissance à la raison, le culte du Dieu intérieur, la conscience, était si bien la doctrine que Jésus prêchait, que les premiers chrétiens,

dans leur enthousiasme, le considèrent comme l'incarnation même du Logos, du Verbe, de la raison divine. « Celui-là était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, » dit de lui, dès le premier chapitre, l'Évangile selon saint Jean.

Mgr Billard dit qu'à ceux qui voudraient lui fermer la bouche il opposerait le cri apostolique : « Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. » Et il aurait raison, si on voulait l'empêcher de proclamer ce qu'il croit être la vérité religieuse. Mais il a négligé de lire les deux versets qui précèdent le vingt-neuvième du chapitre V des *Actes*, qui contient sa citation. S'il l'avait fait, il se serait aperçu que les apôtres, en vrais disciples du Christ qu'ils étaient, proclamaient, en parlant ainsi, le devoir d'obéir plutôt aux ordres de la conscience qu'à ceux du prêtre, et que, par conséquent, la citation se retourne contre lui. Voici, en effet, ces versets : « Quand ils les eurent amenés, ils les présentèrent au conseil ; et le grand prêtre leur parla en ces termes « Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là ? Cependant vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez nous charger du sang de cet homme. » Pierre et les apôtres répondirent : « Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. » Qui peut, en effet, concevoir la pensée d'entrer en lutte avec la conscience et de substituer son autorité à celle de ce dieu intérieur, sinon le prêtre qui se croit infaillible en matière de foi religieuse ?

Mgr Billard fait trop souvent appel à la conscience et à la raison, dans sa lettre pastorale. C'est l'hérésie chrétienne qui sommeille au fond de son cœur d'évêque et qui, sans qu'il s'en aperçoive, monte jusqu'à ses lèvres, tant est grande la puissance de la vérité ! Conscience et Raison doivent être des mots vides de sens pour un catholique romain. Quand le pape a prononcé, son devoir est de s'incliner et si sa conscience a l'insolence de protester, il doit lui imposer silence. – Il faut plutôt obéir au pape qu'à Dieu. Voilà sa devise. Il ne peut en avoir d'autre.

C'est cet anéantissement de la raison, cet étouffement de la conscience qui explique l'abaissement moral, la dépravation dans lesquels sont tombés les peuples où le catholicisme règne en maître. Vous coupez les muscles aux athlètes, quoi d'étonnant alors qu'ils succombent quand le moment de la lutte arrive ?

Ne nous parlez donc pas, Monseigneur, du danger que fait courir à nos jeunes générations l'enseignement moral que l'on donne dans nos écoles, et ne lui opposez pas votre enseignement catholique. Nous pourrions vous répondre par cette parole de l'Évangile, écrasante pour votre enseignement : on connaît l'arbre à ses fruits.

Ne confondez pas surtout avec la doctrine du Christ la doctrine romaine qui en est la négation même, comme nous l'avons démontré. Rome a rétabli tout ce que le Christ était venu détruire. On dirait qu'elle a pris à tâche de combattre celui qu'elle proclame son chef, et que, comme les meurtriers de César, elle ne s'agenouille devant lui que pour le poignarder.

S'il nous fallait une nouvelle preuve de ce que nous avançons, nous la trouverions dans le mandement qui suit votre lettre pastorale. Jésus a dit : « Rien de ce qui venant de dehors entre dans l'homme n'est capable de le souiller ¹⁷. » Et saint Paul, continuant sa pensée : « Car le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire ni dans le manger, mais dans la justice, dans la paix et dans la joie que donne le Saint-Esprit ¹⁸. » Vous, au contraire, Monseigneur, vous ne vous occupez que de ce qu'il faut manger et de ce qu'il ne faut pas manger, et vous défendez le mélange du poisson et de la viande, en carême, même le dimanche, comme si ce mélange pouvait gravement offenser Dieu ! Assurément, M. Compayré ne mettra jamais cette défense dans aucun de ses manuels de morale.

¹⁷ Évangile selon S. Marc, ch. VII, vers. 15.

¹⁸ Rom., ch. XIV, vers. 17.

Vous avez pourtant lu comme nous, Monseigneur, ces paroles que saint Paul adresse à Timothée et qui semblent une prophétie « Or l'Esprit dit expressément que, dans les temps à venir, quelques-uns abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreur et des doctrines diaboliques.....

qui interdiront le mariage et l'usage des viandes que Dieu a créées pour être reçues avec action de grâces par les fidèles, et par ceux qui connaissent la vérité. Car tout ce que Dieu a créé est bon, et l'on ne doit rien rejeter de ce qui se mange avec action de grâces, parce qu'il est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière. »

Mais la pure lumière de l'Évangile, qui brille d'un si vif éclat dans le livre de M. Compayré, n'est pas la seule cause de la douleur profonde et du brisement de cœur qu'éprouve Mgr Billard. Ce prélat professe une admiration sans réserve pour l'ancien régime et ses institutions qu'il voudrait sans doute voir rétablies. Or, M. Compayré est d'un sentiment différent. Il croit, et il cite des faits à l'appui de son opinion, que l'époque d'avant la Révolution, malgré *les preux chevaliers, les guerriers vaillants, les incorruptibles magistrats, l'illustre lignée des rois*, etc., etc., etc., dont parle Monseigneur, n'était pas précisément une époque paradisiaque pour le pauvre peuple de France, qui gémissait sous le poids des oppressions les plus épouvantables.

Voici ce que nous lisons dans le paragraphe intitulé : *Histoire du village* :

« Les maçons et les charpentiers bâtirent alors un château pour le seigneur du village, espérant que le seigneur serait leur chef et leur protecteur. Mais le seigneur devint leur tyran. Il leur imposa les charges de l'esclavage ou du servage ; il les pressura, il les violenta, il les accabla d'impôts et de corvées. Dans cette œuvre d'oppression, le seigneur s'allia souvent avec l'évêque qui habitait la ville voisine. Tous deux firent cause commune pour imposer aux habitants du village un joug arbitraire et violent. Le curé n'était pas moins persécuté, violenté que le peuple. Ce fut l'époque de la *féodalité*.

Plus tard, le seigneur et l'évêque subirent à leur tour la loi du plus fort. Ils se courbèrent sous la domination du roi dont ils devinrent les serviteurs, les courtisans dociles. Mais le pauvre peuple des villages ne gagna rien à ce changement : au lieu d'un seul maître il en eut deux, le seigneur et le roi. Aux impôts, aux corvées du seigneur s'ajoutèrent les impôts, les corvées du roi. Ce fut l'époque de la *royauté*.

Il a fallu des siècles pour changer cet état de choses, pour échapper, soit à la domination de ce château féodal, dont vous voyez encore les ruines au bout du village, soit à l'oppression du despotisme royal. Après de longues luttes et de longues souffrances, nos pères ont enfin conquis pour eux et pour nous, mes enfants, le droit de vivre libres et égaux sous la seule autorité de la loi. C'est l'époque de la *Révolution*. »

Ceci est de l'histoire vraie, Monseigneur, et non de l'histoire fantaisiste, comme en font vos pères Loriguet.

Ce qui suit ne l'est pas moins. Nous le trouvons dans le paragraphe intitulé : *les Droits seigneuriaux*.

« Le comte de Charolais rentrait un jour de la chasse. Sans doute il n'avait pas trouvé de gibier : il était de mauvaise humeur. Il avise un brave bourgeois qui se tenait tranquillement sur la porte de sa maison. La fantaisie lui prend de le coucher en joue : il tire et il le tue. Cela se passait sous Louis XV. Après ce bel exploit, le comte de Charolais alla demander sa grâce au régent qui lui répondit : « Le roi vous l'accorde, mais il l'accordera plus volontiers à celui qui vous en fera autant ! » Le mot pouvait être spirituel, mais il ne rendait pas la vie à la pauvre victime de M. le comte de Charolais. »

Voilà comment, Monseigneur, la justice était rendue à l'époque *des incorruptibles magistrats*, et par les membres de l'illustre lignée des rois de France. Regrettez à votre aise un tel régime, mais ne vous étonnez pas si les peuples se détournent d'une religion dont les ministres éprouvent de

tels regrets.

Vous vous montrez toujours bien jaloux, Monseigneur, des droits de la conscience humaine et vous dites qu'elle n'a jamais subi de persécution *plus désolante et plus désastreuse* qu'à l'époque actuelle. Mais êtes-vous bien sûr qu'à l'époque bénie que vous regrettez tant ce fut pour protéger cette conscience qu'on emmura, qu'on brûla, qu'on égorgea nos pères les Albigeois, qu'on institua le tribunal de l'Inquisition ; que l'évêque Cauchon condamna au bûcher ce sublime envoyé de Dieu, Jeanne D'Arc, l'ange de la France ! qu'on fit la Saint-Barthélemy ; qu'on révoqua l'édit de Nantes, et que les dragons de Louis XIV – encore un de l'illustre lignée ! – rougirent du sang des protestants la terre des montagnes de nos Cévennes ?

Quand un catholique romain parle de conscience, Monseigneur, c'est la conscience catholique romaine qu'il a en vue. Or la conscience catholique, c'est le pape. Si nous avions eu besoin d'une démonstration de ce fait, votre lettre pastorale nous eût suffi. Mais, pour être libre, le pape a besoin de pouvoir opprimer les autres. Cette vérité est écrite en lettres de sang dans l'histoire des cinq à six siècles qui ont précédé notre immortelle Révolution. Et de cette liberté de conscience la nation a horreur.

Les moines

J'ai vu beaucoup de moines dans ma vie ; j'ai même vécu assez familièrement avec quelques-uns. C'est un avantage que je dois au Coup d'État, qui m'envoya passer huit années en Italie.

Quand j'arrivai à Gênes, au commencement de 1852, on ne pouvait pas faire un pas dans les rues de cette ville sans se heurter à quelque capucin, inévitablement suivi d'un petit capucineau, portant comme lui la *sporta*, le cabas destiné à recevoir les aumônes.

Pendant quelque temps, je vécus dans la persuasion que dans ce pays les capucins se mariaient et avaient de la famille. On me détrompa : le petit capucineau n'était qu'un apprenti mendiant. Pouvait-on faire apprendre à ces enfants un plus noble métier ? Espérons que les capucins que Carcassonne a le bonheur de posséder depuis quelque temps se décideront à imiter en cela leurs frères d'Italie, et que les pères de famille seront bientôt admis à mettre leurs enfants en apprentissage chez eux.

Le mot moine, d'après les dictionnaires, vient du grec *monos*, seul, ou de *monios*, solitaire, triste. Eh bien ! l'étymologie est ici prise en défaut, et l'homme ne répond en aucune façon au nom qu'il porte. Les moines vivent en communauté ; leurs couvents, spacieux et commodes, sont généralement situés au sein des villes ou à leurs portes, et toujours dans les positions les plus riantes. La plupart de ceux que j'ai vus – je parle des moines – étaient porteurs de figures fraîches et bien nourries et de respectables bedondayes : indices certains d'esprits que les noirs soucis n'assiègent pas et d'estomacs qui ne plaisantent pas sur le chapitre de leurs devoirs.

Presque toutes les religions ont eu leurs moines. Dans l'antiquité, et bien avant la venue du Christ, il en existait en Égypte, en Perse, dans la Chine et surtout dans l'Inde. Le collège des vestales à Rome était bien une espèce de couvent.

Les premiers temps du Christianisme semblent en avoir été exempts. Ce n'est que vers 259 qu'apparaît le premier anachorète dont la légende fasse mention, saint Paul, ermite. Il se retira dans une grotte de la Thébaïde et y vécut jusqu'à l'âge de cent quatorze ans, époque de sa mort.

Celui-là fut un vrai moine dans toute l'acceptation du mot. Il ne vivait que d'un morceau de pain qu'un corbeau lui apportait tous les jours, avec une régularité qui ne se démentit jamais.

Pareille chose était arrivée plusieurs siècles auparavant à celui que les Carmes se font gloire d'avoir eu pour fondateur de leur ordre, au prophète Élie, retiré dans une grotte du mont Carmel.

Il y a longtemps que les corbeaux n'ont plus pour les moines de semblables attentions ; mais ceux-ci n'y perdent guère. Plus heureux que le prophète, fondateur de leur ordre, les carmes voient de charmantes dévotes remplacer l'oiseau au plumage sinistre, et elles ne manquent pas, nous assure-t-on, d'ajouter au pain quotidien quelques friandises pour en faciliter la digestion. Il est juste de dire qu'Élie n'avait pas le pouvoir d'absoudre les péchés, et que le dernier des carmes est, par conséquent, un personnage beaucoup plus important que lui.

Saint Antoine, ce Nisus qui, comme on sait, alla chercher son Euryale dans la race porcine, vient immédiatement après saint Paul. Il allait quelquefois le visiter, et alors le corbeau, sans aucune augmentation de prix, ne manquait pas d'apporter deux morceaux de pain au lieu d'un.

Quand saint Paul mourut, saint Antoine lui rendit les derniers devoirs et déposa son corps dans une fosse qu'avaient creusée de leurs griffes deux lions accourus tout exprès du fond du désert pour accomplir cette pieuse besogne. L'histoire ne nous renseigne pas sur le rôle que durent nécessairement jouer dans la cérémonie funèbre le corbeau et le cochon.

Déjà le nombre des anachorètes augmentait considérablement. Une fièvre de sanctification s'était emparée des personnes des deux sexes ; femmes et hommes abandonnaient à l'envi leurs familles, foulaient aux pieds les devoirs les plus sacrés que la société impose à tous ses membres, et, couraient dans le désert se livrer à la méditation.

Saint Antoine et saint Pacôme commencèrent à réunir tous ces aspirants à la sainteté et fondèrent les premiers monastères.

Alors on vit quelles monstrueuses déviations peut produire le sentiment religieux quand, dans son essor, la raison ne lui sert pas de guide et de frein. Ces cénobites enthousiastes furent les dignes rivaux des moines indiens, leurs aînés, et, des fakirs mahométans, qui devaient venir quelques siècles après.

Les uns, comme saint Siméon le Stylite, passaient leur vie juchés sur de hautes colonnes. Ils n'en seraient pas descendus pour sauver la vie à leur propre mère. D'autres se tenaient debout, immobiles, la tête nue, exposés, la nuit et le jour, à toutes les intempéries. D'autres s'obstinaient à ne reposer que sur un pied, comme les grues pendant leur sommeil. On en voyait passer leur temps à hurler comme des loups, à pleurer comme des fontaines ou à geindre comme des kangourous ou des garçons boulangers. Ceux-ci regardaient constamment les cieux, tandis que ceux-là ne détachaient pas leurs regards de la terre. Saint Macaire d'Alexandrie mettait sa gloire à ne pas s'asseoir pendant tout le carême et surtout à ne pas dormir. Du mardi gras jusqu'à Pâques, sa nourriture ne consistait qu'en une feuille de chou tous les dimanches. Le reste de la semaine, il ne mangeait rien. Aussi pendant tout ce temps n'éprouvait-il jamais le besoin d'être purgé. Mais le Stylite allait bien plus loin ! Avant de grimper sur sa colonne, il ne mangeait qu'une fois la semaine et passa, au dire de l'évêque Théodoret, vingt-huit carêmes sans prendre aucune espèce de nourriture. A sa mort, l'économe du paradis dut voir sans trop de souci arriver un pareil hôte.

Certains tiraient constamment la langue, à la façon de ce Gaulois que les Romains avaient fait peindre sur leurs étendards. Enfin il y en avait qui ne pouvaient se résoudre à manger leur pain sans le recouvrir de cendres ou de substances plus dégoûtantes ; et d'autres qui se déchiraient les chairs avec des ongles de fer. Tous étaient d'accord pour ne jamais se laver et pour vivre dans la pourriture et le fumier, pensant très judicieusement que Dieu a la propreté en horreur et n'arrête un regard complaisant que sur les gens couverts d'ordures.

Et des miracles ! s'en faisait-il ? Presque autant que parmi les païens, qui en crevaient de dépit.

C'est à saint Jean Climaque que nous devons ces détails.

Hélas ! ce beau temps dura peu. Notre race chrétienne n'est pas aussi persévérante que les races

de l'Extrême-Orient, où l'on voit depuis plusieurs siècles avant le Christ des pratiques analogues se continuer toujours les mêmes.

Les moines abandonnèrent donc vite leurs solitudes et se répandirent dans le monde, où ils passèrent, comme on dit, à de nouveaux exercices.

S'ils avaient fatigué leur estomac par le jeûne, ils l'éprouvèrent par le supplice contraire. C'est par un procédé analogue qu'ils voulurent désormais mortifier leur chair et mater le démon.

Saint Jérôme nous apprend, en effet, que « quand viennent les fêtes, ils se gorgent jusqu'à vomir. » Et saint Benoît nous les représente comme des hommes « ne cherchant que leurs voluptés et la satisfaction de leur gourmandise et de leur penchant à la débauche ». Mais ils restèrent toujours fidèles à la malpropreté.

La société dans le sein de laquelle ils étaient rentrés fut profondément troublée par les prétentions de leur orgueil et leur humeur turbulente et batailleuse. Ils excitaient des séditions, provoquaient ou accomplissaient des assassinats, entre autres celui de la célèbre Hypatie et du gouverneur d'Alexandrie, qui avait voulu la protéger. Ils pillèrent même des églises. Enfin, ils en firent tant que l'empereur Théodose ne put s'empêcher de s'écrier : *Les moines commettent trop de crimes.*

Déjà ils avaient trouvé le moyen d'attirer les donations des personnes désireuses d'aller en paradis. Ils ne négligeaient pas les veuves et savaient, presque aussi habilement que nos jésuites, capter les successions. Aussi leurs richesses s'accrurent-elles rapidement.

Quand vint le moyen âge, les moines, comme le clergé séculier, eurent des fiefs et des esclaves. Ils prirent le casque, la cuirasse et l'épée, se firent soldats et routiers. Les couvents furent transformés en forteresses et soutinrent des sièges. « Les prêtres ont l'épée à la main ; ils pillent sur les routes, tiennent auberge dans les églises, s'entourent de femmes perdues ; les cathédrales et les monastères sont fortifiés et soutiennent des sièges. » (Th. Lavallée, *Hist. des Français.*)

Comme possesseurs de fiefs, ils jouirent de tous les droits iniques que cette triste époque, qu'on ose appeler *le bon vieux temps* et vers laquelle on s'efforce de nous faire rétrograder, accordait aux seigneurs. Ils se montrèrent surtout fort jaloux d'exercer celui qu'aurait dû leur interdire leur vœu de chasteté. Sur ce chapitre, il n'y avait pas avec eux d'accommodement possible : ils auraient mieux aimé renoncer à dire la messe.

La rigueur des moines à exiger de leurs serfs ce honteux tribut eut un singulier résultat : la fondation de la ville de Montauban !

Le fait mérite d'être rapporté.

Les moines de Saint-Théodard jouissaient sur les habitants de Mont-Auriol de ce « *droit aussi déshonorant pour ceux qui l'exigeaient que pour ceux qui y étaient assujettis* », dit de Cathala Coture, dans son *Histoire du Quercy*. Pour se soustraire aux exigences outrageantes de leurs lubriques seigneurs à froc, ces pauvres gens eurent recours au seigneur suzerain, le comte de Toulouse. Celui-ci leur permit de venir s'établir près d'un de ses châteaux, situé non loin de l'abbaye. Et ce furent-là les commencements de la ville de Montauban.

Du reste, la débauche la plus effrénée régnait alors dans tout le corps sacerdotal. Elle trônait au Vatican, où, pendant quelque temps, les courtisanes les plus impures disposèrent de la tiare, et de là descendait jusqu'au dernier des curés de village, qui souvent payait à son évêque un impôt, pour avoir le droit d'entretenir chez lui des concubines. « Après l'arrivée des Normands, les mœurs du clergé furent tellement dépravées que les ecclésiastiques, les prêtres, même les évêques, vivaient publiquement avec des concubines et se glorifiaient de leur grand nombre d'enfants. » (Orderic Vital, *Histoire ecclésiastique.*)

Quelques voix indignées s'élevaient de temps à autre du sein même de l'Église, mais elles n'étaient pas entendues. Les anathèmes que lançaient les conciles n'avaient pas plus d'effet. Il s'en trouvait pourtant qui ne plaisaient pas et avaient recours à des remèdes héroïques. Voici ce que

je lis dans un recueil de canons de ces saintes assemblées. Je copie textuellement :

« Soissons (C. de), l'an 861 (non reconnu) Rothade, évêque de Soissons, à la tête de trente-trois évêques, y déposa et fit mutiler un curé trouvé en flagrant délit. »

Hélas ! peut-être les juges de ce malheureux ne valaient pas plus que lui. Rappelons-nous les accusateurs de la femme adultère de l'Évangile.

Ce Rothade, en effet, fut lui-même déposé l'année d'après.

Tous ces désordres amenèrent les résultats qu'ils devaient nécessairement produire : la conscience indignée se souleva contre l'Église, et les Albigeois arborèrent l'étendard de la révolte.

C'est alors que furent fondés les ordres mendiants, dans le double but de maintenir l'intégrité de la foi, en combattant les hérétiques, et de corriger les vices du clergé, tant séculier que régulier, par le spectacle salubre d'hommes faisant profession de mépriser les richesses et de vivre dans la chasteté et la continence la plus absolue.

Nous verrons comment ces nouveaux athlètes tiendront leurs promesses.

Les ordres mendiants trompèrent complètement les espérances que leur fondation avait fait naître. Ils n'exercèrent ni sur les autres ordres religieux ni sur le clergé séculier aucune salutaire influence.

S'ils firent égorger ou brûler beaucoup d'hérétiques, ils n'arrêtèrent qu'en apparence les progrès de l'hérésie et contribuèrent en réalité au triomphe éclatant, qu'elle obtint au XVI^e Siècle, par la vie scandaleuse que menaient les dominicains en prêchant les indulgences, qu'ils vendaient dans les mauvais lieux ou jouaient dans les tripots.

Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de l'Église, depuis le commencement du XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e, époque à laquelle un décret de l'Assemblée constituante nettoya le sol français de la lèpre des couvents et rendit enfin à la liberté ces pauvres paysans du Jura, serfs des moines de Saint-Claude, à la tyrannie desquels Voltaire s'était en vain efforcé de les soustraire.

Mais si les ordres mendiants ne firent aucun bien, en revanche ils firent beaucoup de mal. Ils provoquèrent les guerres de religion et se mêlèrent à toutes nos luttes civiles, pour les envenimer.

« En effet, jusqu'à la fondation des ordres mendiants, il n'y avait pas eu de guerres de religion dans le christianisme. Sans doute les papes s'étaient livrés à des excès sans nombre, déposant la croix afin de prendre l'épée, dans le but de conquérir un royaume temporel ; les moines et les séculiers avaient bien eu des querelles terribles, mais elles s'étaient généralement réduites à des disputes théologiques et à quelques individus brûlés ou renfermés à perpétuité dans des réduits où personne ne se souciait de les aller chercher. Les dominicains amenèrent la croisade épouvantable contre les Albigeois, et l'Inquisition ; les franciscains, et après eux les jésuites, amenèrent la Ligue, la Saint-Barthélemy et les guerres contre les protestants.

« Il était réservé aux mendiants de tout ordre et de tout costume de prêcher l'Évangile avec le glaive, d'entourer l'Église de bûchers ardents pour retenir ou du moins pour consumer ceux qui seraient tentés de s'en éloigner. » (A. de Rolland, *Hist. des corpor. relig.*)

Dès leur apparition, ils troublèrent profondément l'Église par les prétentions outrecuidantes de leur orgueil. Ils se livrèrent à des entreprises continuelles sur les droits des curés et désorganisèrent les paroisses. « Il était assez naturel, dit l'abbé Pluquet, que des hommes qui se croyaient dans un état plus parfait que le clergé s'estimassent plus propres à conduire le peuple à la perfection. »

Pourquoi s'humilie-t-on, en-effet, sinon pour s'élever ?

Le clergé réclama ; mais les papes donnèrent raison aux moines. Cela devait être. Les moines, surtout les mendiants, n'ont-ils pas toujours constitué la milice la plus aveuglément dévouée au Saint-Siège ? Ne les voyons-nous pas aujourd'hui encore soutenir unanimement dans leurs

sermons ce dogme dont on ne saurait dire s'il est plus impie que ridicule, de l'infaillibilité papale ?

Les luttes avec le clergé séculier ne suffisant pas à satisfaire leur humeur turbulente et l'ardeur guerrière qui les emportait, la discorde éclata entre les divers ordres. Les rivalités furent surtout vives entre les cordeliers et les dominicains, les haines profondes, les vengeances terribles. Ce fut un cordelier qui dressa le bûcher sur lequel périt le célèbre dominicain Savonarole. Celui-ci avait osé ne pas trouver régulière la conduite de ce saint pape, Alexandre VI, amant de sa propre fille Lucrèce, rival de ses deux fils, et qui avait cru ne pouvoir célébrer plus dignement la fête de tous les saints qu'en donnant un bal où parurent cinquante courtisanes toutes nues. Qu'avait à reprendre, en effet, ce dominicain, si les papes sont infaillibles en matière de foi et de *mœurs* ? Son devoir était l'imiter.

Ce n'est pas tout ; les cordeliers se divisent en deux camps, les *spirituels* ou *spiritualistes*, et, ceux de la *commune observance*. La question est grave et touche aux intérêts les plus élevés. Les premiers prétendent que la perfection consiste à porter des habits courts et d'une grossière étoffe ; les seconds, au contraire, les veulent longs et d'une étoffe moins grossière. Les uns assurent qu'ils n'ont pas même la propriété de leur soupe, les autres croient que leur soupe leur appartient. Nous autres, gens du commun, pauvres libres penseurs, qui n'avons pour nous diriger que ce faible lumignon qu'on appelle la raison, nous nous serions contentés de nous habiller à notre convenance et de digérer en paix notre soupe, laissant aux autres la même liberté. Mais pour des cerveaux que la cagoule a mûris et qu'éclaire une lumière supérieure, il ne pouvait pas en être ainsi. Ces saints personnages ont le privilège de voir des choses importantes où nous n'apercevons rien du tout.

La querelle s'envenima et dura près d'un siècle. Des papes, des souverains y prirent part. A Narbonne et à Béziers, les spiritualistes soutenus par les bourgeois chassèrent à main armée leurs adversaires. Enfin, à Rome, on se fatigua de tout ce bruit ; l'excommunication fut lancée et tout se termina, en 1318, par le supplice de quelques spiritualistes qu'on brûla à Marseille.

La passion de la sainteté que saint François avait inoculée à son siècle devint dans le suivant une véritable frénésie. Il n'était fils de bonne mère qui ne voulût être saint. Et, pour atteindre ce but, on s'engagea, comme toujours, dans les voies les plus extraordinaires. Ce fut un vrai retour au III^e siècle.

Il s'agissait d'imiter le saint d'Assise, qui lui-même passait pour avoir été la copie la plus parfaite du Christ. Or, par lui, la besace, les haillons, la vermine avaient acquis une considération que jadis les cyniques d'Athènes s'étaient en vain efforcés de leur donner. On prit donc la besace, on endossa les haillons, on fêta la vermine. Surtout on s'abstint de travailler, ces consciences timorées craignant, d'avoir ainsi droit à quelque chose et ne voulant pas se donner de la peine pour une nourriture qui périt.

On fit plus ! Le saint s'était fait quelquefois promener tout nu dans les rues par des gens qui le fouettaient ; on se mit tout nu et on se fouetta. Mais cela ne suffisait pas ; il fallait dépasser le saint. Quelques cerveaux déliés ayant sans doute découvert que, si c'est Dieu qui nous fait naître, c'est le diable qui nous fait grandir, se refirent enfants pour plaire à Dieu. Alors on vit des bébés de tous les âges : des moines gros et gras et même des laïques se firent emmailloter, prirent une nourrice, vagirent, se firent circoncire et souillèrent leurs langes. Et tout cela, ô Christ, ô divin supplicé du Calvaire, pour te ressembler encore plus que saint François !

L'Église, effrayée des proportions que prenait ce délire et craignant un encombrement au paradis, lança de nouveau ses foudres, et le nombre des saints diminua.

De leur côté, les moines d'Orient ne restaient pas, comme on dit, les mains dans leurs poches. Ils se livraient à de profondes méditations, à de sublimes recherches. Ils s'efforçaient de découvrir la

lumière du Thabor, la lumière incréée, l'essence divine, Dieu lui-même ! Guidés par une inspiration dont leurs pareils seuls sont capables, ils supposèrent que, si Dieu était quelque part, ce ne pouvait être qu'au beau milieu de leur bedaine, à leur nombril ! Ils fixèrent donc sur cette noble partie de leur corps un regard obstiné et ils réussirent dans leur entreprise : ils aperçurent Dieu trônant là dans sa gloire. Aussitôt la chose divulguée, ce fut dans tout l'empire grec comme une traînée de poudre ; chacun se mit à regarder son nombril ; toute autre préoccupation fut écartée. Pendant ce temps, les Turcs qui, en leur qualité de mécréants, avaient des visées moins hautes, s'emparaient peu à peu de toutes les villes. De telle sorte que, quand nos obstinés contemplateurs de nombrils voulurent regarder autour d'eux, ils s'aperçurent qu'ils étaient tombés sous la domination des sectateurs du Prophète. Mais que leur importait ? ils avaient vu Dieu !

Revenons en Occident, Le XIIIe siècle ne touche pas encore à sa fin que les rigides franciscains sont déjà devenus les héros de tous les contes licencieux. Les carmes que saint Louis avait introduits en France à cause de la pureté de leurs mœurs s'enrichissent vite, comme cela arrive presque toujours à ceux qui font vœu de pauvreté. Le relâchement et la débauche suivent de près les richesses, et ces champions de la chasteté se conduisent de façon à donner naissance à des dictons populaires d'une obscénité telle qu'il n'est pas possible de les rapporter ici. Dans le XVIe siècle, sainte Thérèse entreprend de réformer leurs mœurs, et elle ne trouve rien de mieux pour arriver à ce but que de leur ôter leurs chaussettes. Mais l'opération ne réussit pas : avec ou sans chaussettes, les carmes se montrent toujours d'une humeur très galante. Pour prouver au beau sexe tout l'intérêt qu'ils lui portent, ils inventent cette eau de mélisse des carmes, destinée à conserver au teint sa fraîcheur et dont, dit l'abbé C. Baudeville, toute petite maîtresse voulait avoir un flacon. « On leur reprocha leurs goûts mondains et les vices des templiers, et douze d'entre eux furent enfermés, en 1658, au Fort-l'Évêque, à la suite d'un banquet, ou plutôt d'une orgie qui fit alors beaucoup de scandale. » (*Encycl. mod.*, art. *Carmes*.)

Les capucins furent aux cordeliers ce que les carmes déchaussés étaient aux autres carmes. Le réformateur Matteo Baschi ne réussit pas mieux que sainte Thérèse. « Nous ne rappellerons pas, dit le dictionnaire de Lachâtre, les débauches et le libertinage des capucins, les scènes scandaleuses qui attirèrent sur leurs couvents les sévérités de la justice, et prouvèrent que leurs mortifications n'étaient que tartuferies. Nous ne saurions passer sous silence ce qui caractérisait l'esprit de cette plaie ultramontaine, à savoir : une intolérance féroce, qui contribua puissamment à attiser le feu des dissensions religieuses. Leur zèle sans pudeur, l'activité de leurs intrigues, leur loquacité triviale et incendiaire, les rendirent redoutables aux rois eux-mêmes. » Ils purent surtout se vanter d'avoir inspiré de vives craintes à celui qui passe pour avoir été le meilleur de tous ceux qui ont régné sur la France, à Henri IV.

Mgr de Bezons, évêque de Carcassonne, prélat d'une haute vertu, professait pour les moines en général et pour les capucins en particulier une très médiocre estime. Voici le post-scriptum d'une lettre qu'il adressait à M. Airolles, curé de Lagrasse, à propos d'une demande qui lui avait été faite par le P. Jean-Antoine de Sorèze, gardien du couvent des Pères Capucins, à l'effet d'obtenir l'autorisation de faire baptiser ou bénir une cloche : « P.-S. Je ne fais pas de réponse au P. Gardien. La connaissance que vous lui donnerés du contenu de ma lettre l'avertira que c'est vous, Mr, à qui j'ai donné la comition, et de plus, il connoitra ce qu'il convient d'observer de sa part pour éviter les frairies ou *repas souvent indécents* et de plus superflus, surtout dans une communauté qui se plaint toujours qu'elle manque du nécessaire. » (*Mémoires de la Soc. des arts et sciences de Carcassonne*, t. II.)

C'est sous cet évêque, qui a fait tant de bien à notre pays, que furent supprimés plusieurs monastères, entre autres le couvent des minimes de la Trivalle.

En 1780, Mgr de Puysegur, son successeur immédiat, continuant son œuvre, éteignit le couvent

des religieux de la Mercy, de Carcassonne, dont les biens furent réunis au séminaire diocésain. Mgr de Gualy professait les mêmes sentiments que les deux évêques, ses prédécesseurs, que nous venons de nommer. Durant son règne, qui ne se termina qu'à sa mort, vers 1848, il ne voulut jamais permettre l'établissement d'aucun couvent dans son diocèse. « J'ai vu, disait-il, une révolution, et c'est assez. Ces gens-là en amèneraient une autre. »

Je ne me suis occupé pendant cette période que des ordres mendiants ; mais la moralité des autres n'était guère meilleure. En 1431, Ambroise Traversarius, nommé général des camaldules, par le pape Eugène IV, entreprend de visiter les couvents de son ordre. Il trouve que ceux de femmes sont des *repaires de prostituées*. Quant à ceux d'hommes, le crime qu'on y commet le plus habituellement est celui qui amena l'incendie de Sodome, et que plus tard on devait reprocher surtout aux jésuites. « Ici les moines se battaient ; là ils volaient sur les grands chemins, et Ambroise ne pouvait que constater le mal et le cacher autant que possible ; l'Église était corrompue du haut en bas. » (A. de Rolland.)

Au Concile de Latran, en 1512, Viterbe, général des augustins, déplore le triste état de la chrétienté. « Peut-on voir, dit-il, sans verser des larmes de sang, les désordres et la corruption du siècle pervers où nous vivons, le dérèglement monstrueux qui règne dans les mœurs, l'ignorance, l'ambition, l'impudicité, le libertinage, l'impiété triompher dans le lieu saint d'où ces vices honteux devraient être à jamais bannis ? »

Et cet état de choses devait durer, sans trop de changements, du moins dans les couvents, jusqu'à ce que, grâce à notre immortelle Révolution, la Liberté, comme l'Hercule antique, pût venir nettoyer ces écuries d'Augias.

« A la destruction de Port-Royal, dit Pauline Rolland, nous sommes en plein XVIIIe siècle, les couvents sont devenus des asiles de bien-être et de mollesse, quand ils ne sont pas des repaires de débauche. Il n'y a plus de véritables religieux. »

Aujourd'hui tous les pays catholiques chassent les moines, la France seule les accueille de nouveau. Nous ne nous en plaignons pas ; nous demandons seulement que la liberté de s'associer, de se réunir et de parler soit égale pour tous. A ces conditions, ils ne sont pas à craindre.

Nous ne voudrions pas surtout qu'on accordât, ainsi qu'on vient de le faire à Carcassonne, le monopole de la mendicité aux capucins. Pourquoi permettre à des gens valides, propriétaires d'un magnifique établissement et d'un vaste enclos, de mendier, quand on le défend si rigoureusement à de pauvres aveugles et à de malheureux estropiés que la misère seule y contraint ? Alors même que M. le Préfet appartiendrait, comme on pourrait le supposer, au tiers ordre de saint François, il nous semble qu'il ne devrait pas agir ainsi. Ou la mendicité est mauvaise, et alors il faut l'interdire à tous ; ou elle est bonne, et alors il faut la permettre à tous.

« Mais, dit-on, les capucins ont fait vœu de mendicité. » D'accord. Mais si ces bons pères allaient faire vœu de rosser les libres penseurs – et ils ont fait pis autrefois, puisqu'ils les ont brûlés – M. le Préfet leur prêterait-il l'appui de ses gendarmes, au cas où nous voudrions mettre obstacle à l'accomplissement de ce nouveau vœu ?

Fraternité de l'Aude, 2 avril 1870.

Saint Roch

Nul ne prononce le nom de saint Roch sans ajouter : et son chien. Les sculpteurs et les peintres ne représentent jamais l'homme sans l'animal, son fidèle compagnon. Cela pourrait porter bien des

gens à croire que saint Roch était un chasseur passionné ou un aveugle. Ils se tromperaient. Il ne fut ni l'un ni l'autre. La nature l'avait doué d'une excellente paire d'yeux, et il ne chassa probablement jamais aucune espèce de gibier, pas même l'alouette. Le chien fut dans sa vie un accident passager, et il remplit auprès de lui, pendant quelques jours seulement, la mission du corbeau auprès d'Élie et de Paul l'ermite.

Cela résulte de l'histoire de sa vie, écrite par un disciple de saint François, et publiée cette année même sous ce titre :

«*Vie populaire et édifiante du glorieux saint Roch, du tiers ordre de saint François, patron des pèlerins, guérisseur du choléra, de la peste et des maladies contagieuses*, publiée par le P. Irénée d'Orléans, mineur observant, de la province de France de saint Louis d'Anjou, avec l'approbation des supérieurs.

Se vend au profit du collège séraphique de Bordeaux. »

Le style de P. Irénée ne vaut pas tout à fait celui de Voltaire, et son œuvre n'est pas aussi attrayante que le roman de Candide ; cependant elle ne manque pas d'un certain intérêt.

Celui qui entreprend cette lecture apprend la façon dont la secte romaine – qui a la prétention d'être la religion par excellence – comprend Dieu et son action sur le monde ; comment elle entend la charité envers ceux qui ne professent pas ses doctrines ; comment elle apprécie l'amour de la famille et de la patrie ; quels sont ses procédés historiques ; enfin quel est le modèle à suivre et à réaliser qu'elle offre à l'enfant dont d'imprudents parents lui confient l'éducation.

L'analyse rapide que nous allons faire de la brochure du P. Irénée suffira, nous l'espérons, pour décider quelques-uns d'entre eux à la lire.

Roch naquit à Montpellier, en 1295, de Jean, prince puissant, et de Libéra, sa femme. Cette dernière, quand elle l'eut, « avait perdu tout espoir humain d'être mère ». C'est en considération de la grande piété des deux illustres époux que Dieu accorda à leurs ardentes prières cet enfant dont la naissance fut un miracle, ni plus ni moins que celle d'Isaac. Cette naissance avait, du reste, été annoncée à Libéra, par une voix « venue du ciel », dans l'Église de Notre-Dame-des-Tables.

L'enfant vint au monde avec l'empreinte d'une croix rouge fortement dessinée sur la poitrine, du côté gauche. Le P. Irénée voit là « des marques non équivoques de sa future grandeur devant Dieu ». Nos bonnes femmes y verraient la preuve que sa mère, étant enceinte de lui, avait eu envie d'une croix rouge et s'était grattée en cet endroit.

Quoi qu'il en soit, Roch était déjà un excellent catholique, à une époque où il ne savait même pas qu'il existât ! Sa mère qui l'allaitait jeûnait tous les mercredis et vendredis, en l'honneur de la Vierge, – que les jeûnes honorent, à ce qu'il paraît, – et ne prenait qu'un seul repas. « Lui aussi, de son côté, pour honorer Dieu, n'acceptait le sein qu'une fois ces jours-là. » Comme Dieu devait être content ! et quel honneur pour lui !

L'enfant croissait, et ses récréations les plus ordinaires consistaient à dresser dans un coin du palais de petits autels et à y révéler de saintes images. Le prince Jean en était ravi ; et il y avait bien de quoi ! De semblables dispositions dans son fils le consolait dans le présent et le rassuraient sur la continuation du bonheur de ses peuples, dans l'avenir ; car le prince Jean, chose rare toujours, mais alors surtout, aimait ses peuples et en était aimé. Aussi prenait-il ses précautions pour assurer à ce fils chéri la succession à sa principauté. Précautions bien inutiles, comme on va le voir.

Au lit de mort, il appelle Roch et lui fait promettre, entre autres choses, d'être l'appui de la veuve, de l'orphelin et du malheureux. Le pieux jeune homme couvre de larmes et de baisers la main de son père, en jurant d'être fidèle à ses recommandations : serment d'aspirant à la sainteté et qui ne sera pas tenu.

Jean mourut. « Roch, fidèle à ses devoirs de fils et de chrétien, fit enterrer son père avec toute la pompe due à sa fortune et à son rang ; car, en ce temps-là, ne brillait pas la noble philosophie de nos libres penseurs modernes pour qui la sépulture d'un père, d'une mère, d'un frère ou d'un ami mérite au plus d'égaliser celle d'un chien ou d'un cheval morveux. »

Eh ! charitable Père Irénée, les libres penseurs modernes font enterrer leurs morts comme le faisaient, il y a dix-huit siècles, ces libres penseurs d'alors, qu'on appelait chrétiens. Ni le Christ, ni aucun de ses apôtres n'a eu d'enterrement de première classe, avec croix d'or, catafalque gigantesque, cierges sans nombre, prêtres richement parés, orgues, chantres et enfants de chœur en tunique blanche, en calotte et en bas rouges !

Pensez-vous, ô fils de la pauvreté et frère de l'humilité, que ce soit là ce qui différencie l'enterrement d'un père ou d'un ami, de celui d'un cheval morveux ? Nous croyions, nous, que c'était la douleur profonde et les larmes sincères, et non le faste, les prières banales et les acteurs payés. Vous n'avez donc pas lu le *Curé et le Mort*, de La Fontaine ?

Libéra suivit bientôt après son mari dans la tombe. Roch n'avait pas encore atteint sa vingtième année, quand ce nouveau malheur vint le frapper. Il n'avait pas, dit son historien, oublié les saintes recommandations de son père. Pour s'y conformer, il usa d'un étrange moyen : ce fut de faire tout le contraire. Le père avait, on le sait, pris toutes les précautions possibles pour assurer à son fils sa principauté, dans l'espoir qu'il serait l'appui de la veuve, de l'orphelin et du malheureux, à une époque où ils avaient grand besoin d'appui. Roch, se voyant libre, n'eut rien de plus pressé que de se défaire de sa principauté en faveur de son oncle et de jeter au vent ses immenses richesses, pour se faire, à l'exemple de François d'Assise, courtisan de Dame Pauvreté. Il partit, un bâton à la main, des sandales aux pieds, un chapeau de pasteur sur la tête, un pauvre manteau sur les épaules, dans l'accoutrement d'un vrai disciple de Diogène le Cynique, et se dirigea vers Rome. « Son but était d'y révéler les précieuses reliques de tant d'illustres héros qui ont versé leur sang pour la foi et de s'y enrichir au trésor même des indulgences. » Quel noble but ! et quel désintéressement ! Quant à la veuve, à l'orphelin et au malheureux, c'était à eux de se tirer d'affaire comme ils le pourraient : le propre salut avant tout.

Tout le monde, à Montpellier, éclatait en sanglots et en larmes. « Lui, au contraire, le cœur rempli d'une sainte joie et heureux d'être pris pour le dernier des misérables, il allait par les chemins solitaires, passant les jours dans une continuelle oraison, mendiant son pain de porte en porte avec reconnaissance et bénissant ceux qui le lui refusaient », sans penser qu'il eût été plus simple de ne pas le leur demander.

Ce n'est pas précisément l'exemple que lui avait donné un autre saint, Louis IX, roi de France. Mais il paraît qu'on peut arriver à la sainteté par des chemins tout à fait opposés. Nous préférons, pour notre part, celui que prit saint Louis. Et vous, Monsieur, qui appartenez au tiers ordre, dit-on, et possédez une si belle fortune, que conseillerez-vous à votre fils ? Ah ! ce n'est pas douteux, quel bonheur pour vous et votre pieuse épouse, si ce cher enfant se décidait à entrer dans la voie du grand saint de Montpellier, et si vous le voyiez, la besace sur l'épaule, couvert de crasse et de vermine, courir le pays, en mendiant son pain !

Roch arrive à Aix. Il y assiste « à un sermon trop caractéristique des mœurs de l'époque pour que nous ne le rapportions pas ici, » dit le P. Irénée.

Le prédicateur pense que l'auditoire rira ou ne le croira pas. Cependant il affirme qu'un jour il vit le diable, qui, tout fin qu'il est, ne le voyait ni ne l'entendait. Il était occupé à peigner la crinière de son fils, à lui affiler les cornes, à lui aiguiser les griffes, en même temps qu'à lui donner des leçons. Quel bon père ! Et combien le maudissent qui ne le valent pas !

L'auteur ne dit pas si Roch rit et ne crut pas, ou bien s'il crut et ne rit pas. Il ne loue ni ne blâme le prédicateur ; mais on sent qu'il penche plutôt du côté de la louange.

Dante, le grand et sévère catholique, n'éprouve pas les mêmes sentiments, en présence de ces procédés qui consistaient à mettre le mensonge au service de la religion. Il les flétrit au contraire avec énergie, au XXIX^e chant du *Paradis*, dans un passage dont nous nous contenterons de citer les deux premiers vers. Le reste est dur, très dur :

Non disse Cristo al suo primo convento ;
Andate e predicate al mondo ciance.

(Le Christ ne dit pas à son premier collègue apostolique : Allez et prêchez au monde des balivernes.)

Poursuivons. « C'est ainsi que saint Roch, sanctifiant ses voyages, léguait aux pèlerins de l'avenir le vrai modèle des pèlerinages.

Père Irénée, Père Irénée, vous vous ferez excommunier ; car, enfin, c'est contre les vôtres que vous lancez en ce moment vos flèches. Peut-on faire une critique plus sanglante des pèlerinages actuels qu'en disant que saint Roch, parcourant le monde, à pied, couvert de haillons et mendiant son pain de porte en porte, léguait aux pèlerins de l'avenir le vrai modèle des pèlerinages ?

Nous n'avons encore vu aucun évêque, promoteur de ces saintes excursions, se comporter ainsi. Ils s'installent tous au contraire sur les coussins moelleux des wagons de première classe, et se gardent bien de confier au hasard capricieux de l'aumône le soin de les nourrir.

Nous avons même constaté, que les pèlerins de l'ordre le plus infime ne partent jamais sans emporter un cabas bien garni de provisions de bouche. Et les trains qui les emportent ne sont-ils pas appelés trains de plaisir !

Peut-être me direz-vous que c'est là la cause du peu de miracles que l'on obtient et des accidents fâcheux qui, par contre, se produisent assez souvent. Et je ne vous répondrai rien.

Mais revenons à Roch. La peste désolait l'Italie, La ville d'Acquapendente présentait le plus affreux spectacle, « partout des cris, des hurlements, le désespoir, l'épouvante, l'infection, la pourriture, la mort ; et, pour comble de malheur, aucun secours ».

Ici, une tirade en l'honneur des prêtres catholiques, des religieux, des frères ignorantins, « vrais amis du peuple et de l'ouvrier », et contre ces affreux libres penseurs qui fuient devant le choléra et les Prussiens, « sans oublier leurs bourses, » tandis que les premiers « se dépensent jusqu'à la mort au soulagement de toutes les misères de l'humanité souffrante ».

Ceci n'est ni vrai, ni charitable, Révérend Père Irénée. Et le froc dispenserait-il par hasard ceux qui le portent d'observer la vérité et la charité ? Qu'il y ait des prêtres ou des moines qui se dévouent, nous sommes loin de le nier ; car nous tenons à être justes, avant tout ; mais il y a aussi des libres penseurs. Les médecins, par exemple, sont généralement infectés de libre pensée ; et pourtant qui oserait nier leur dévouement dans tous les cas d'épidémie ?

Pour ce qui est des Prussiens et de cette affreuse guerre, dont le souvenir devrait porter tous les Français à s'unir, à s'aimer, quelles que soient leurs opinions religieuses, estimez-vous que les armées improvisées qui, presque sans chefs, mal armées, mal vêtues, mal nourries, ont, pendant cinq mois, héroïquement disputé le sol sacré de la patrie à ses barbares envahisseurs, étaient toutes composées de capucins ou de mineurs observants ?

Roch se dévoue. Il entre dans l'hôpital d'Acquapendente, et il lui suffit de faire le signe de la croix sur le front des pestiférés, pour les guérir. Comme ce moyen est très expéditif, il peut, bientôt partir pour Cète, où sa charité opère les mêmes miracles ; et enfin pour Rome, « où il pensait que le fléau sévissait avec une intensité plus cruelle encore ». Il ne se trompait pas. Écoutons les auteurs du temps.

C'est Pétrarque qui est cité. Le chantre de Laure décrit les horreurs de la peste, mais oublie de

parler de Roch, devant qui, cependant, « la peste semblait fuir comme les ténèbres devant la lumière, comme un ennemi devant un vainqueur redouté ». Et, chose inconcevable les historiens que nous avons lus n'en parlent pas davantage. C'est un miracle que le P. Irénée a oublié de mentionner, peut-être parce qu'il n'est ni édifiant, ni légendaire, mais seulement vrai.

Le séjour à Rome de notre héros fut de trois ans, qu'il passa dans les catacombes, dans les sanctuaires révévés, au Colysée, priant, contemplant les saintes images, « couvrant de ses baisers et de ses larmes cette terre sacrée, engraisnée du noble sang d'héroïques légions ». Et, pendant ce temps, la peste, qu'il lui eût été si facile de faire disparaître, ravageait l'Italie et le reste de l'Europe. Quoi qu'en puisse dire le P. Irénée, il est peu de libres penseurs qui, doués de la merveilleuse faculté de Roch, l'eussent ainsi laissée sommeiller, au grand préjudice de leurs semblables.

Il faut être juste, pourtant : il fit un miracle. Mais ce miracle est d'une nature si singulière que, s'il n'était l'œuvre d'un saint, on pourrait le prendre pour une gaminerie. Un cardinal français du nom de Britannicus, saint comme doit l'être tout cardinal, mais moins saint que Roch, le supplie de le mettre à l'abri de la peste. Roch, entre autres choses, « trace le signe sacré de la croix sur le front du cardinal, et ce signe y demeure gravé et enfoncé bien avant comme si on l'eût imprimé avec un fer chaud ».

Qui fut bien attrapé ? ce fut le cardinal. Il aurait mieux aimé avoir la peste ; car tout le monde se moquait de lui. Il supplie Roch de lui enlever cette fâcheuse empreinte, mais celui-ci lui répond en lui citant les apôtres André et Pierre, et saint François, « homme d'une sainteté sublime », qui se sont fait gloire de la croix, et lui conseille d'en faire autant. Le cardinal, voyant qu'il n'y avait pas moyen de faire revenir sur ses premières déterminations ce terrible graveur, et faisant de nécessité vertu, prend ce dernier parti.

Ce trait est édifiant et légendaire ; voilà pourquoi l'auteur l'a rapporté, « bien que généralement regardé comme un anachronisme, ».

Fiez-vous après cela aux historiens franciscains, pour avoir la Vérité !

Roch se décide enfin à quitter Rome. Toujours sans autre arme que le signe de la croix, il entreprend une vigoureuse campagne contre la peste dont, en un clin d'œil, il débarrasse « le Piémont, le Milanais, les duchés de Montferrat, de Mantoue, de Modène et de Parme », sans compter un grand nombre de villes.

Enfin il arrive à Plaisance. Il va droit au grand hôpital. « Malgré l'horreur de ce séjour, dont l'infection était insupportable, il ne craignit pas d'y demeurer jusqu'à ce qu'il ne restât plus une ombre de contagion. On eût dit d'un conquérant qui ne quitte le champ de bataille que quand il a vu tomber le dernier de ses ennemis. Tant de charité semblait devoir mériter du ciel une récompense. Roch la reçut, en effet. » Devinez laquelle, ô lecteur ! Le Dieu des franciscains a une manière d'agir qui dérouté toute logique, et ses récompenses ressemblent, à s'y méprendre, à des châtements. Il le frappa lui-même de la peste ! Il eut même soin de l'en faire prévenir par une voix « d'un ton fort doux et agréable ».

Roch fut transporté de joie ! – preuve évidente de son bon naturel. – Cela ne l'empêcha pourtant pas de gémir et de crier si fort que ni infirmiers ni malades ne pouvaient, prendre un peu de sommeil.

« On décida que, dans l'intérêt de la salubrité publique, il était de toute nécessité d'en éloigner (de la ville) ce puant, dont, l'infection pouvait ramener la contagion. »

Pauvre Roch ! « sans force et presque mourant, » lui qui jusqu'ici avait fait fuir la peste, il se voit forcé de fuir à son tour. Il se traîne jusqu'à une épaisse forêt, habitée par des bêtes fauves. Il se retire dans une cabane en ruines. Là il remercie Jésus de ce qu'il a daigné lui faire endurer tant de douleurs, et le prie en même temps de ne pas le laisser succomber seul et sans secours, au milieu

des bêtes sauvages. Quelle différence avec les stagiaires de la sainteté de nos jours ! Ce ne sont pas eux qui iraient à Lourdes remercier la Vierge de les faire souffrir !

« Une soif ardente, causée par la fièvre, dévorait le pauvre malade. Sa voix a pénétré les nues. Voilà qu'une douce pluie tombe à la porte de sa cabane et forme un petit ruisseau. Roch s'y désaltère ; » etc., etc.

Voilà ce qu'on peut appeler un vrai miracle, Dieu, à la vérité, aurait pu s'épargner la peine de le faire, en ne rendant pas Roch malade. Mais, enfin, on ne peut le mettre en doute, puisque le petit ruisseau existe encore et porte le nom de Fontaine Saint-Roch, C'est comme à la grotte de Lourdes.

Quelque saint que l'on soit, l'eau ne suffit pas pour vivre : il faut le pain. Dieu y a encore pourvu. Le chien d'un noble seigneur du voisinage, Gothard, vient tous les jours en apporter à Roch un morceau qu'il dérobe à son maître.

Un jour le maître suit le chien jusqu'à la cabane où il le voit entrer, remettre le pain à Roch, et baisser ensuite la tête pour recevoir sa bénédiction.

La vue d'une semblable scène le décide à imiter Roch, et, au lieu de retourner à son château, il reste avec lui. Mais le chien qui, dès ce moment, aurait dû, en bonne logique, apporter deux morceaux de pain, cessa tout à coup ses visites.

Voilà nos deux ermites dans un grand embarras ; car ils ne voudraient pas mourir de faim. Ils n'avaient, à la vérité, qu'à se rendre au château de Gothard, où ils auraient tout trouvé en abondance. Mais alors ils n'auraient pas mangé le pain d'autrui ; et, dans l'opinion de Roch, c'était une condition indispensable pour arriver à la sainteté. Il fallait imiter le Christ et ses apôtres qui s'étaient « fait un honneur de mendier ».

Dans quel évangile Roch avait-il vu cela ? Nous l'ignorons. Le P. Irénée aurait dû nous l'apprendre. A coup sûr, ce n'est dans aucun des livres du *Nouveau Testament*, où il est dit tout le contraire. Jésus dit « qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir », et Paul « que celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. » Il se fait gloire de vivre du produit de son travail et d'éviter ainsi d'être à charge à ceux à qui il annonce l'Évangile. Avec de semblables maximes, il aurait peu de chance aujourd'hui d'être canonisé.

Gothard, dont les scrupules finissent par céder aux raisonnements de Roch, se décide à aller, vêtu des haillons de ce dernier, mendier à Plaisance. Il en revient avec deux seuls morceaux de pain, après avoir été traité de vaurien qui « a dissipé et dévoré follement une immense fortune » et dont « la femme et les enfants meurent de faim ».

Qui sait si les Plaisantins ne disaient pas vrai ? Mais une semblable vérité ne pouvant être ni édifiante ni légendaire, le P. Irénée aura peut-être préféré l'autre version.

Roch, en apprenant tous les affronts faits à son ami, prit, la résolution d'en tirer une vengeance bien digne, il faut le reconnaître, d'un héros chrétien. Quoique impuissant à se guérir lui-même, « j'irai, dit-il, visiter cette ville et guérir les malades dans la vertu de Dieu ».

« Dieu venait, en effet, de couvrir de nouveaux voiles funèbres la cité de Plaisance pour n'avoir pas exercé la charité envers un pauvre de l'Évangile : la peste y promenait ses ravages. Exemple terrible pour ceux qui, voyant mendier à leur porte un époux ou une épouse de la pauvreté, les traitent avec dureté, mépris, outrage, et quelquefois menaces et coups. Que font ces mendiants, dit-on, ces moines quêteurs, ces paresseux ? Ce qu'ils font, ils bénissent votre seuil, votre famille, votre enfant au berceau ; ils protègent votre ville, et sont contre la peste, la famine, la guerre et tous les fléaux d'ici-bas, les paratonnerres de la justice divine. »

Qui diable se serait jamais douté que les moines mendiants eussent tant de vertu ? Enfin, nous sommes avertis ; si nous leur donnons, pas de peste, pas de famine, pas de guerre, pas d'inondations. Dans le cas contraire, gare ! Toulouse, nous en sommes sûrs, ne comptait dans ses

murs aucun franciscain ; il y avait tout au plus un archevêque, des prêtres, des jésuites, gens de petite valeur. Il en était à peu près ainsi de toutes les villes de cette partie de la France ravagée par les Prussiens. Voyez s'ils sont venus à Carcassonne, où nous avons le bonheur de posséder un couvent de capucins et où les jardinières se battent pour être les premières à leur garnir la besace de choux et de carottes !

Revenons à Roch. Ne pouvant, comme nous l'avons dit, se guérir lui-même de la peste, il guérit les autres avec la plus grande facilité. Vous savez comment. Il guérit même les animaux de la forêt, qui, ayant eu vent de cette merveilleuse faculté, et atteints eux-mêmes du fléau, viennent, « dans une posture suppliante, lui demander leur guérison ». Chacun d'eux lui témoigne après coup, « dans son langage particulier, de sa joie et de sa reconnaissance ».

Cependant l'heure de la séparation pour les deux ermites sonna, au grand désespoir de Gothard. Roch, enfin rétabli, résolu de retourner à Montpellier. Mais, avant de partir, il « voulut laisser à son ami de salutaires conseils pour l'avenir ».

Entre autres excellentes choses, il lui dit : « Souvent reviendra à votre mémoire la souvenance du bien-être de votre palais, de l'abondance et des délices de votre table, des toilettes des femmes, l'amour de la famille et du pays, et, enfin, toutes sortes de vanités de ce genre. Armez-vous contre ces attaques, d'une sainte confiance dans le secours de Dieu. » Vous le voyez, lecteur, qui avez un père, une mère, des frères ou des sœurs, des enfants, qui croyez que cette pauvre France tant éprouvée a besoin de l'affection de tous ses fils, l'amour de la famille et celui de la patrie sont des vanités contre les attaques desquelles il faut s'armer du secours de Dieu !!!

Et ces belles maximes sont imprimées avec l'approbation du cardinal-archevêque de Bordeaux.

Que reproche-t-on aux communards de vouloir détruire la famille ? Si tel est leur but, ils ne font que se conformer à vos principes, ô saints de l'ultramontanisme !

Arrivé en France, Roch, toujours persuadé que Dieu ne se complaît que dans les souffrances de ses créatures, s'arrange de façon à être pris pour un espion, On l'arrête comme tel à Narbonne et on le conduit à Montpellier, où commande son oncle. Il est plongé dans un affreux cachot, « au milieu des scorpions et des crapauds dégoûtants ». Pendant cinq ans, il y endure les tortures les plus atroces. Oubliant que c'est lui qui se les est volontairement procurées, il en remercie le Christ : « Mon très doux Jésus, s'écriait-il souvent, je vous rends grâce de l'immense amour que vous témoignez à votre indigne serviteur par toutes ces souffrances ; elles me sont douces, puisqu'elles me viennent de votre main libérale, etc., etc. »

Comment donc, à son avis, Jésus aurait-il dû s'y prendre pour lui témoigner sa haine ? C'est ce que nous voudrions bien savoir.

Du reste, « un mot de sa bouche, en révélant son nom, aurait suffi pour calmer ses amertumes, il ne le dit pas, dans la crainte de perdre le moindre de ses mérites ».

Voilà le secret ! Qu'importe le désespoir de son oncle ; qu'importe la désolation de sa grand-tante, quand, à sa mort, ils apprendront que ce prétendu espion qu'ils ont traité si durement n'était autre que leur neveu ! Ce qui importe, c'est qu'il souffre pendant quelque temps, pour être heureux pendant l'éternité. Quel calcul ! et qu'on nous dise s'il est possible de concevoir une plus insigne folie unie à un égoïsme plus féroce !

La mort approchait cependant. Le corps de Roch devint tellement lumineux que le rayonnement qui s'en échappait pénétra dans les cachots voisins, à travers les fentes de la muraille. Un ange descendit du ciel « et les neuf chœurs firent entendre les plus délicieux concerts ».

L'ange annonça à Roch qu'en considération de ses « glorieux travaux » Dieu lui accorderait « sur le champ » la faveur qu'il demanderait.

« Seigneur, dit le mourant, puisque vous accordez une telle faveur à votre petit serviteur, permettez-moi de vous demander : Que quiconque, étant atteint de la peste ou en danger d'en être

atteint, invoquera mon nom avec foi, en soit délivré. » Et il mourut.

Entre autres prodiges qui suivirent sa mort, « un ange, sur l'Ordre de Dieu, écrivit en lettres d'or sur une tablette le nom de Roch avec ces paroles : – Je déclare que tous ceux qui, étant atteints de la peste même la plus terrible, recourront à la protection de Roch, en seront délivrés. »

La preuve irrécusable de la vérité de ce fait, c'est qu'on le mentionne, dit l'auteur, « dans l'office de notre saint ». Suit la citation. Oserait-on exiger davantage ?

Le nom du prisonnier est donc connu, en même temps que le remède infallible contre la peste est trouvé. Qui est bien désolé ?

C'est le seigneur de Montpellier et sa mère. Ils accourent au cachot et se livrent aux démonstrations les plus passionnées de la douleur. « C'était une scène à fendre le cœur. » Mais Roch s'en moque probablement comme d'un zéro. Il est en ce moment entré déjà dans le paradis des catholiques romains, où l'amour de la famille est considéré comme une vanité et où le bonheur de l'élu s'accroît du spectacle des tourments des damnés, alors même que parmi eux se trouveraient son père, sa mère et ses enfants !

Les funérailles furent pompeuses et signalées par plusieurs miracles : « Un grand nombre d'aveugles recouvrèrent la vue, des malades furent guéris, des boiteux et des paralytiques retrouvèrent l'usage de leurs membres, des possédés furent délivrés. »

Voilà, en résumé, l'histoire de Roch, telle que nous la raconte le P. Irénée d'Orléans. Cette œuvre contient de dangereuses erreurs que nous avons signalées en passant, mais sur lesquelles nous croyons de notre devoir d'appeler un peu plus sérieusement l'attention du lecteur.

Dans l'ordre physique et au point de vue de la santé publique, ne serait-il point déplorable qu'on en vint à croire que les maladies n'ont d'autre cause que la vengeance de Dieu irrité, et que l'unique remède est dans la prière et l'intercession des saints ? C'est cependant ce que dit formellement notre mineur observant. Écoutons-le :

« En vain la science, qui ne veut jamais avoir tort, a essayé de rechercher les causes des maladies contagieuses dans des phénomènes climatériques et appliqué des remèdes analogues. Les peuples, plus sensés que les savants, ont trouvé, avec raison, les causes des calamités publiques dans la vengeance de Dieu irrité contre nos crimes, et le remède dans la pénitence et le recours à la clémence du père des hommes. Coupables, ils ont senti la nécessité d'intermédiaires entre la terre et le ciel, et voilà pourquoi ils ont sollicité l'intercession des saints. Or, l'un de ces puissants bienheureux, saint Roch, fut connu et révérend de son vivant même comme un *Guérisseur* universel, etc., etc. »

Cela est clair : les études médicales sont inutiles, de même que les études météorologiques, et toutes celles qui ont pour but de découvrir les causes des fléaux qui menacent l'existence de l'humanité, afin d'en trouver les remèdes. Il n'y a qu'une cause : la vengeance de Dieu irrité ; qu'un remède : la prière et l'intercession des saints.

Mais alors, ô évêques qui approuvez ces doctrines, pourquoi mettez-vous tant d'ardeur à fonder des écoles de médecine ? Ne craignez-vous pas qu'on vous soupçonne de n'en pas croire un mot ? Comment croire en effet que l'invocation de saint Roch suffise pour nous guérir ou nous préserver de la peste, quand celui qui nous l'affirme se charge lui-même de nous fournir la preuve du contraire ? Nous ne citerons qu'un fait entre plusieurs. Roch mourut en 1327. Il appartenait au tiers ordre de saint François. Les franciscains ont tous une vénération particulière pour ce saint. Ils connaissent toutes les particularités de sa vie et doivent l'invoquer dans toutes les épidémies. Or, en 1720, la peste ravagea la Provence. « Les dévouements signalés à Marseille à cette époque sont historiques : sur deux cent soixante-dix enfants de saint François qui habitaient cette ville, à l'apparition du fléau, il en périt deux cent soixante-sept au service des pestiférés. »

Donc, Révérend Père Irénée, les moines mendiants ne préservent pas les villes de la peste,

comme vous l'avancez avec tant d'assurance, puisque Marseille fut ravagée par le terrible fléau, alors qu'elle comptait deux cent soixante-dix de ces paratonnerres dans ses murs, et que, sur ce nombre, deux cent soixante-sept furent eux-mêmes emportés. Est-ce clair ? L'intercession de saint Roch n'est pas plus efficace. Ah ! c'est que sans doute Dieu n'a jamais promis de préserver ou de guérir ceux qui, en temps de contagion, invoqueraient ce saint ; car Dieu ne promet pas en vain.

Saint Roch, nous voulons bien l'admettre cependant, car, d'ordinaire, les exagérations des légendes reposent sur un fond vrai, saint Roch dut être doué de quelques facilités médianimiques. Ce fut ce qu'on appelait alors un thaumaturge, ce qu'on appelle aujourd'hui un médium, Or, le propre des médiums et de ceux qui les admirent est de s'exagérer leur puissance. Cela est surtout vrai pour les médiums guérisseurs.

Il se peut aussi qu'à la mort de Roch un Esprit, se donnant pour un envoyé de Dieu, ait écrit en son nom la fameuse promesse qui n'a jamais été tenue. Il y a dans l'autre monde des faussaires comme dans celui-ci, puisque ceux de celui-ci y vont. Ce miracle est ce qu'on appelle de l'écriture directe. Nous en avons eu nous-même sans en demander. Mais nous nous serions bien gardé de l'attribuer à Dieu, alors même que l'Esprit l'aurait dit. Nous avons de la majesté divine une trop haute idée pour croire qu'elle s'abaisse jusqu'à produire des phénomènes qui, généralement, ont un caractère très peu sérieux, jusqu'à jouer le rôle de bateleur, pour nous servir d'une expression de M. Thiers.

Le mal est qu'on ne veut pas étudier ces phénomènes, de peur de passer pour un esprit faible, superstitieux. Et pourtant cette étude seule est capable de fournir le moyen de ruiner la superstition, en l'attaquant sur son propre terrain.

Dans l'ordre moral, Roch appartient à cette classe d'hommes, à la raison dévoyée, au cerveau malade, qui, incapables de supporter la vie dans les conditions où Dieu nous l'a donnée, s'affranchissent de tous les devoirs sociaux qu'ils n'ont pas la force de remplir, en se condamnant à la misère et au vagabondage volontaires. Ce sont des cyniques qui croient ainsi faire preuve de puissance, quand ils ne font preuve que de faiblesse, le bon usage des choses étant toujours plus difficile que la privation absolue. Le suicide n'est-il pas avec raison considéré comme une lâcheté ? Et leur conduite n'est-elle pas une sorte de suicide ?

« Ceux qui se desrobent aux offices communs, dit Montaigne, et à ce nombre infini de règles, espineuses à tant de visages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie en la vie civile font, à mon gré, une belle espargne, quelque pointe d'aspreté pécunière qu'ils s'enjoignent ; c'est aulcunement pour fuyr la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir aultre prix ; mais le prix de la difficulté, il ne m'a jamais semblé qu'ils l'eussent, ni qu'en malaysance il y aye rien au delà de se tenir droict emmy les flots de la presse du monde, respondant et satisfaisant loyalement à tous les membres de sa charge et.... l'on a de quoy couler plus incurieusement en la pauvreté qu'en l'abondance justement dispensée : *l'usage conduit selon raison a plus d'aspreté que n'a l'abstinence ; la modération est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance.* »

Quelle étrange aberration d'esprit que celle qui consiste à exalter la pauvreté au-dessus de tout ! Comme si la pauvreté n'engendrait pas nécessairement l'ignorance, cette crasse de l'âme, qui, à son tour, engendre la superstition et toutes les vermines morales qui la rongent et l'avilissent.

Et ce sont pourtant les héros de cette pauvreté dangereuse, les artistes en vagabondage et en mendicité qu'on nous donne comme des modèles à suivre !

Il est vrai que ceux qui approuvent de semblables doctrines et en encouragent la propagation habitent de somptueux palais, se nourrissent de mets délicats, s'habillent richement vivent dans l'abondance et le luxe. Il est vrai que le chef infallible de ceux qui louent si fort saint Roch d'avoir abandonné sa principauté pour aller mendier son pain, se désespère d'avoir perdu la sienne

et mettrait, s'il le pouvait, l'Europe à feu et à sang, pour la recouvrer.

Mais de telles publications n'en sont pas moins dangereuses pour les cerveaux faibles que ces contradictions sont impuissantes à éclairer, et elles peuvent profondément les troubler. Voilà pourquoi, tout en respectant l'auteur, que nous croyons de bonne foi, nous avons combattu celle-ci, comme il pourra nous arriver d'en combattre d'autres.

Nous assistons aujourd'hui à la lutte suprême de la superstition et du fanatisme contre la religion et la raison, du prêtre contre Dieu. Un honnête homme peut-il rester indifférent ?

16 octobre 1875, *Le Bon Sens*.

Les prêtres et la religion

Je vais énoncer une proposition qui me fera passer aux yeux de bien des gens pour un suppôt de l'enfer, un camarade d'Astaroth, un familier de Belzébuth, un chargé d'affaires de Lucifer.

Je vois déjà les dévotes qui se signent, lèvent les yeux au ciel et s'écrient : « Cet homme a perdu son âme. »

Le clergé séculier s'émeut, les carmes s'indignent, les capucins entrent en fureur.

Plus d'un gaillard qui, ne se sentant pas la force d'être honnête homme, comme Adraste de La Bruyère, s'est fait dévot, tord le cou, baisse la tête, se voile la face et fait chorus.

Ce que je vais dire est pourtant une chose très raisonnable, et il ne me sera pas difficile de le prouver. Mais y a-t-il rien de plus paradoxal que la raison dans un monde qui la regarde comme la source de toutes nos erreurs et met sa gloire à s'en passer ?

Les prêtres sont les plus grands et les plus dangereux ennemis de la religion.

La chose est lâchée. Il y a longtemps que je l'avais sur le cœur. Pourquoi ne pas la dire ? Est-ce que les prêtres se font scrupule d'attaquer en chaire et dans les ténèbres du confessionnal les libres penseurs ? Est-ce qu'ils ne les désignent pas à leurs ouailles comme des brebis galeuses, des loups ravisseurs, des pestes, des ennemis particuliers de Dieu, des corrupteurs de la morale, des destructeurs de tout ordre social ?

Et les prêtres sont peut-être de bonne foi en parlant ainsi ; ils croient ce qu'ils disent, et ne le disent que pour se conformer à l'Écriture qui nous apprend que le Seigneur a donné à chacun de nous le mandat de s'occuper de son prochain : *Unicuique mandavit Dominus de proximo suo*.

Imitons en ceci les prêtres ; obéissons comme eux à l'Écriture ; prenons notre mandat au sérieux, et prouvons-leur qu'ils sont dans une erreur profonde, alors qu'ils se croient les ministres de la religion et se donnent comme tels.

Qu'est-ce en définitive que la religion ? – Une chose très simple et que chacun de nous peut trouver, en consultant sincèrement sa raison. Il ne s'agit pas ici d'être savant ; il suffit de ne pas fermer volontairement les yeux à la lumière. La religion, c'est l'honnêteté ; pas autre chose. Tout homme honnête, ou du moins qui s'efforce de l'être, est un homme religieux.

En quoi consiste l'honnêteté ? – A rendre à chacun ce qui lui est dû ; – à ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'autrui nous fit ; à aimer Dieu, c'est-à-dire la justice, par-dessus toute chose, car, le monde vit de justice ; – à aimer notre prochain comme nous-mêmes ; car si nous aimons notre prochain moins que nous-mêmes, dans nos relations avec lui, nous serons portés à faire pencher la balance de notre côté, nous violerons la justice, nous provoquerons des représailles et la société sera menacée de ruine. Et l'homme est fait pour vivre dans la société de ses semblables.

Voilà l'idéal que nous devons nous efforcer d'atteindre. – Ce n'est pas facile.

C'est même ce qu'il y a de plus difficile et de plus pénible, car ce n'est rien moins que le sacrifice de toutes nos mauvaises passions. Et l'homme tient à sa passion plus qu'à toute autre chose. Il se résoudra à tout plutôt qu'à ne plus être ni cupide, ni jaloux, ni colère, ni haineux, ni vindicatif, ni orgueilleux, ni ambitieux, ni débauché. Il tranchera plus volontiers dans son corps que dans son âme et fera plus facilement l'abandon d'un membre que d'un mauvais penchant. Voilà pourquoi il a toujours cherché des équivalents, des compensations. Se figurant que la loi morale est un pur caprice de Dieu et que Dieu est un homme excessivement puissant, mais accessible comme tout autre homme à la flatterie, aux cajoleries, aux offrandes ; qu'il est même cruel et se complaît dans les souffrances de ses créatures, il lui a dit : – Ce que tu me demandes est au-dessus de mes forces ; si tu veux m'en dispenser, je m'humilierai devant toi ; je te proclamerai le souverain maître du monde ; je te prodiguerai l'encens et les louanges ; je t'offrirai les prémices de mes récoltes et de mes troupeaux, et si cela ne te suffit pas, je te sacrifierai les premiers-nés de mes entrailles, car je tiens encore plus à mes vices qu'à mes enfants.

A cet appel, le prêtre a répondu. Il a dit à l'homme : Me voici ; c'est moi que Dieu a chargé de conclure le marché. Je suis son représentant et j'ai ses pleins pouvoirs. Tu dois m'écouter comme si Dieu lui-même te parlait. La raison ne t'est plus d'aucun usage ; jette-la loin de toi comme on fait d'une arme dangereuse ; obéis-moi ; courbe-toi devant moi ; adore-moi. – Et il a composé tout un code de cérémonies, de pratiques, d'observances. Il a tarifé les péchés selon leur gravité et la fortune du pécheur. – *Et non apparebis in conspectu meo vacuus*. Et tu n'apparaîtras pas devant moi les mains vides ! – Voilà quel a été son plus grand commandement, celui qui les résume tous. C'est ainsi que le culte extérieur (la dévotion) est né et a remplacé petit à petit le culte intérieur (la religion) ou du moins l'a considérablement affaibli, en ne le présentant plus aux yeux de l'homme que comme une chose d'une importance secondaire.

Or le dévot a fait un mauvais calcul ; le bœuf, la génisse, la chèvre, l'agneau, le tourteau d'amandes, le gâteau de miel, la mesure d'huile ou de farine qu'il a offerts au prêtre, pas plus que les cantiques qu'il a chantés, les génuflexions qu'il a faites, les prières qu'il a récitées, les macérations et les jeûnes qu'il s'est imposés n'ont avancé ses affaires. Le paradis où il vise est un lieu où l'on n'est reçu que quand on porte une robe sans tache. La robe, c'est notre âme, et les taches, ce sont nos vices. Il faut les enlever, c'est-à-dire s'en corriger. C'est le seul moyen ; il n'y en a pas d'autre. Le sacrifice d'un bœuf dans l'ancienne loi n'y faisait pas plus que n'y fait dans la nouvelle une neuvaine dite à la Vierge ou à saint Joseph, avec l'absolution d'un prêtre par-dessus le marché. C'est pénible à reconnaître, mais c'est cela.

Que penseriez-vous d'une blanchisseuse qui, au lieu de mettre le linge sale à la lessive, de le savonner, de l'aiguayer, de le battre, le laisserait dans un coin, courrait à l'église porter un cadeau au prêtre, lui énumérerait une à une toutes les taches, ayant soin d'en préciser la dimension et la nature, lui commanderait des prières, en dirait elle-même, jeûnerait, se couvrirait d'un cilice, se donnerait la discipline et espérerait ainsi obtenir de Dieu le blanchissage désiré ? – Vous en auriez pitié, n'est-ce pas ?

Eh bien ! cette blanchisseuse, c'est vous, ô charmante dévote ! C'est vous encore, ô moins charmant dévot.

Dieu n'a pas voulu laisser l'homme dans une erreur aussi dangereuse ; il lui a envoyé de temps à autre des missionnaires pour l'éclairer. Ces hommes s'appelaient à Jérusalem des prophètes ; dans le monde païen, des philosophes.

Les prêtres les ont toujours mal accueillis. Ils les ont persécutés, et quand ils l'ont pu, ils les ont fait mourir. Le Christ le reprochait à ceux de son temps, dont il devait être à son tour la victime. Et cela se comprend ! entre les envoyés de Dieu, les hommes de la religion et les ministres de la

dévotion, il ne peut qu'y avoir la guerre, la mission des premiers consistant à renverser l'œuvre des seconds. Pour nous en convaincre, écoutons ce que disait aux juifs l'un des plus grands, le prophète Isaïe :

« Qu'ai-je affaire de cette multitude de victimes que vous m'offrez, dit le Seigneur ? tout cela m'est à dégoût. Je n'aime pas les holocaustes de vos bœufs, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs.

Lorsque vous veniez devant moi pour entrer dans mon temple, qui vous a demandé que vous eussiez ces dons dans les mains ?

Ne m'offrez plus de sacrifices inutilement : l'encens m'est en abomination ; je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes, vos sabbats et vos autres fêtes : l'iniquité règne dans vos assemblées. Je hais vos solennités des premiers jours des mois et toutes les autres : elles me sont devenues à charge ; je suis las de les souffrir.

Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux de vous et lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point ; parce que vos mains sont pleines de sang.

Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées ; cessez de faire le mal ; apprenez à faire le bien ; recherchez ce qui est juste ; assistez l'opprimé ; faites justice à l'orphelin ; défendez la veuve. Et après cela venez, et soutenez votre cause contre moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendraient blancs comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine la plus blanche. »

N'est-ce-pas là, je le demande à tout homme de bonne foi, la condamnation la plus formelle du culte extérieur, de la dévotion, et l'affirmation la plus éclatante du culte intérieur, comme composant seul la religion ?

Le prêtre avait dit « Tu n'apparaîtras pas devant moi les mains vides. » Et le prophète, au nom de Dieu, repousse, au contraire, toute espèce de don.

Ne vous semble-t-il pas entendre Socrate refusant toute rétribution pour ses leçons, par la raison que la sagesse ne doit pas se vendre ? A Athènes comme à Jérusalem, les véritables envoyés de Dieu tiennent le même langage.

Plus tard, le Christ vint répéter ce qu'Isaïe avait dit. Pour lui la religion consistait également dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain, dans l'honnêteté. Il montrait une profonde indifférence pour les cérémonies du culte et ruinait ainsi l'autorité des prêtres qu'il poursuivait toujours de ses sarcasmes amers.

A ceux qui lui disaient : « Pourquoi vos disciples violent-ils la tradition des anciens ? car ils ne lavent point leurs mains lorsqu'ils prennent leurs repas, » il répondait : « Pourquoi vous-mêmes violez-vous le commandement de Dieu pour suivre votre tradition ? » .

Aussi les prêtres le firent-ils mourir. Pilate eut beau intercéder pour lui ; il avait commis le crime abominable de préférer le commandement de Dieu à celui de l'Église ; la mort seule pouvait expier un tel forfait.

Il était si bien venu pour détruire toute hiérarchie sacerdotale et toute pratique extérieure que les premiers chrétiens, tout pénétrés de son souffle divin, se passèrent longtemps de prêtres. Tertullien, dans son *Apologétique*, dit : « C'est à ce Dieu que nous adressons nos prières, les mains levées vers le Ciel, parce qu'elles sont pures ; la tête nue, parce que nous n'avons à rougir de rien ; sans ministre qui nous dicte les paroles que nous devons dire, parce que c'est le cœur qui prie. »

Mais l'humanité n'était pas encore assez forte pour marcher toujours dans la voie où le Christ était venu la remettre. La religion lui paraissant de nouveau trop difficile à suivre, elle rentra peu à peu dans la dévotion ; elle eut encore recours aux équivalents illusoire, aux compensations

impossibles. Alors le prêtre reparut, et avec lui, sous d'autres noms, la plupart des cérémonies et des pratiques des anciens cultes.

Et les prêtres modernes n'ont pas montré beaucoup plus de respect pour les commandements de Dieu que ne l'avaient fait leurs aînés ; ils ont toujours donné plus d'importance à leurs propres commandements. Dans le délire de leur orgueil, ils ne se sont pas contentés de se donner comme ses mandataires, mais ils se sont élevés au-dessus de lui. L'évêque de Reggio, à la reprise du Concile de Trente, faite par Pie IV, ne prouva-t-il pas que l'Église de Rome est supérieure à Dieu même ? et Pie IX n'a-t-il pas dit, au début du présent Concile, que l'Église est plus forte que le Ciel même ?

Un pape souillé de débauches, Paul II, disait en mourant, à Platina, historien du Saint-Siège : « *Tu me parais ignorer que toute la justice et toutes les lois étant déposées dans mon sein, je puis, en qualité de pape, tout faire et tout défaire, selon mon bon plaisir.* (A. de Rolland, *Hist. des Corp. religieuses.*)

Ne sont-ce pas là toujours ces aveugles conducteurs d'aveugles dont parle l'Évangile ? et n'ai-je pas eu raison de dire que les prêtres sont les plus grands et les plus dangereux ennemis de la religion ?

2 février 1870, *La Fraternité de l'Aude.*

L'autorité de l'Église

Dans un précédent article, nous avons montré combien est dangereuse pour la religion la constitution d'un corps sacerdotal. Aujourd'hui, sans la moindre intention de blesser qui que ce soit, et pour obéir seulement aux injonctions de notre conscience, nous voudrions examiner un peu la validité des titres que l'Église met en avant pour établir son autorité.

Nos prêtres, on le sait, assurent qu'ils ont reçu de Dieu la charge toute spéciale de diriger nos consciences et nos volontés. A les entendre, nous leur devons, en matière de foi et de morale, une obéissance aveugle et absolue. C'est à eux de nous dire ce qui est bien et ce qui est mal, ce qu'il faut croire et ce qu'il ne faut pas croire, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. S'il arrivait que la raison élevai en nous une protestation, hâtons-nous vite d'en étouffer la voix qui est celle de l'esprit de révolte, de Satan lui-même.

Mais les prêtres ne sont ni les plus savants ni les meilleurs d'entre nous. Dieu ne les a pas en naissant marqués au front d'un cachet particulier indiquant leur mission. Ils sont comme le commun des mortels, accessibles aux mauvaises passions ; et la plus mauvaise de toutes étant la passion de l'orgueil, de la domination, qui sait si ce n'est pas à ses dangereuses suggestions qu'ils cèdent, sans s'en apercevoir, au lieu d'obéir à la voix de Dieu, quand ils s'attribuent sur nous une autorité aussi exorbitante ? Qui sait si, à l'encontre de ce qu'ils nous disent, Dieu ne nous fait pas un devoir de ne prendre pour guides que notre conscience et notre raison, ses seuls ministres dans ce monde ? s'il ne veut pas que nous nous tenions debout sur nos jambes, la tête haute et les yeux fixés aux cieux qui nous racontent sa gloire, au lieu d'aller à quatre pattes, le museau tourné vers la terre, broutant notre foi comme les moutons broutent l'herbe, sous la conduite de pasteurs qui en savent peut-être moins que nous ?

C'est là, on le voit, une chose grave et qui touche à nos intérêts les plus chers, aux intérêts de l'âme immortelle qui vit en nous.

Peut-on raisonnablement nous en vouloir si, avant de prendre une détermination, nous croyons

devoir réfléchir, examiner, étudier ?

Au début de nos recherches, nous rencontrons quelque chose de fort embarrassant et nous tombons dans d'étranges perplexités : il se présente à nous ce qu'on appelle en logique un cercle vicieux. Cela paraît un rêve, et pourtant on est en plein dans la réalité.

Si nous demandons en effet d'où vient à l'Église son autorité, on nous répond qu'elle lui vient des quatre Évangiles canoniques, qui l'établissent d'une manière irréfutable. Et si nous demandons ensuite d'où ces quatre Évangiles tirent eux-mêmes leur autorité, on nous répond qu'ils la tirent des décisions de l'Église qui les a choisis, élus et triés entre cinquante-quatre environ, et, en vertu de son infaillibilité, désignés comme étant les seuls écrits sous la dictée même du Saint-Esprit.

De telle sorte qu'on prouve l'autorité de l'Église par l'autorité des Évangiles et l'autorité des Évangiles par l'autorité de l'Église, c'est-à-dire que l'Église, en définitive, ne fournit d'autre preuve de son autorité que son autorité elle-même, que sa propre affirmation.

Ce n'est pas, on l'avouera, se montrer fort exigeant que de demander quelque chose de plus. Et l'on n'a pas autre chose à nous donner !

Nous pourrions donc, dès le début, nous refuser net à reconnaître cette autorité dont l'Église se vante, parce qu'elle ne nous en fournit aucune preuve et qu'en des matières aussi importantes l'affirmation pure et simple de la partie intéressée ne saurait suffire.

Mais nous voulons donner beau jeu à l'Église ; nous acceptons l'autorité des Évangiles, quoiqu'on ne sache bien ni quand ni par qui ils ont été rédigés et qu'ils fourmillent de contradictions et d'erreurs, – ce qui ne s'accorde guère avec leur origine divine. Après tout, s'il y a beaucoup de gangue, il y a aussi l'or pur de la parole du Christ,

Nous adresserons tout d'abord à l'Église romaine une simple question. Si les Évangiles contiennent, comme elle le dit, la preuve éclatante de son autorité, comment se fait-il qu'au lieu de s'efforcer de les répandre, elle se soit toujours montrée si pleine de défiance à leur égard et qu'elle ait, par tous les moyens, détourné les fidèles de cette lecture ? N'est-ce pas là une singulière contradiction ?

Nous trouvons à ce sujet dans Dulaure une citation fort curieuse et qu'il est bon de reproduire pour l'édification du lecteur.

En 1553, le pape Jules III, ne sachant plus comment défendre sa puissance contre les envahissements du protestantisme, consulta trois évêques italiens, leur demandant ce qu'à leur avis il y avait de mieux à faire. Ces prélats, entre autres conseils, lui donnèrent celui de ne pas permettre la traduction en langue vulgaire des livres saints, et notamment des Évangiles. « Il suffit des fragments qu'on est en usage de lire pendant la messe, disent-ils..., l'Évangile est de tous les livres celui qui a le plus contribué à soulever contre nous les tempêtes qui nous ont abîmés. Quiconque l'examine avec attention, et le compare ensuite à ce que l'usage a introduit dans nos églises ne peut s'empêcher de remarquer que nos doctrines s'éloignent beaucoup de celles qu'il enseigne, et leur sont même souvent contraires, etc. » (*Fascicalus rerum expectandarum et fugiendarum*, t. II, p. 644.)

Et ces évêques ont raison. Ils ont surtout raison dans la question qui nous préoccupe. L'Évangile, loin de constituer des droits et une autorité quelconque à l'Église, répudie par des textes formels toute constitution d'église, de corps sacerdotal séparé des fidèles par des privilèges particuliers, par des titres, des distinctions honorifiques. Le Christ ne veut pas de nouveaux prêtres en remplacement de ceux qu'il vient combattre, parce qu'il sait qu'inévitablement ils continueraient l'œuvre funeste de leurs devanciers. Il ne veut plus de ces hommes traînant de longues robes, qui aiment qu'on les salue dans les places publiques et qu'on les appelle rabbi ou docteurs, maîtres ou conducteurs, qui, sous prétexte de leurs longues prières, dévorent les maisons des veuves. Il veut que parmi ceux qui suivent ses enseignements règne la plus parfaite égalité ; qu'aucun ne cherche

à s'élever au-dessus des autres ; qu'ils se considèrent comme des frères et se traitent comme tels. La seule supériorité doit être la supériorité morale, celle qui ne réclame aucun privilège, qui ne veut aucun titre, aucun signe extérieur de distinction, parce qu'elle a sa racine dans l'amour qui nous porte à servir et non à commander, à nous abaisser et non à nous élever, à nous sacrifier pour nos frères et non à les courber sous notre domination.

Pour le divin envoyé, qui scella sa doctrine par le sacrifice sublime du Calvaire, le prêtre, c'est le plus honnête, le plus vertueux : il n'en veut pas d'autre.

« Mais pour vous, dit-il à ses disciples, ne désirez pas qu'on vous appelle rabbi ou docteurs ; parce que vous n'avez qu'un seul maître ou docteur, et que vous êtes tous frères. – N'appellez aussi personne sur la terre votre père ; parce que vous n'avez qu'un Père qui est dans les Cieux. – Et qu'on ne vous appelle point maîtres ou conducteurs, parce que vous n'avez qu'un maître ou conducteur qui est le Christ. – Celui qui est le plus grand parmi vous sera votre serviteur. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » (S. Matt., ch. XXIII.)

Et la volonté du Père, nous la connaissons.

A ces écrasantes déclarations, qu'oppose l'Église pour soutenir sa thèse ? Des textes si peu clairs, si peu concluants que les théologiens ne sont nullement d'accord entre eux pour savoir à qui ils accordent cette infailibilité en matière de foi, qui leur est si chère, et que nous assistons aujourd'hui au spectacle édifiant de leurs ardentes querelles à ce sujet. Les uns veulent que l'autorité réside dans le pape seul prononçant *ex cathedrâ* (de sa chaire) et assis ; d'autres la placent dans les conciles généraux ; d'autres enfin dans les décisions de ces conciles, ratifiées par le pape ! Quelle Babylone !

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les forces de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. – C'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux. – Pais mes agneaux, pais mes brebis. – J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point. C'est à toi d'affermir celle de tes frères. »

De ces paroles adressées par le Christ. à Pierre, Mgr Decamps et les ultramontains concluent à la primauté et à l'infailibilité de Pie IX, et à son droit de nous faire paître. La conséquence nous semble un peu forcée.

Quel rapport peut-il y avoir entre le pauvre pêcheur de Galilée et l'homme à la triple couronne, qui siège dans la pourpre et l'or, au Vatican, et qui donne humblement son pied à baiser à ceux qui vont le visiter ?

Pierre, nous dit-on, a été pape de Rome ; Pie IX est son successeur en ligne directe ; et tout ce que Jésus disait à Pierre, il le disait à Pie IX, comme tout ce qu'il disait aux apôtres, il le disait à Mgr Decamps, et tout ce qu'il disait aux disciples, il le disait au curé de Lespinassière.

D'abord il faudrait prouver que Pierre a été pape de Rome et on ne le fait point. Il est vrai qu'on montre dans cette ville son tombeau et les chaînes dont on le chargea. C'est absolument comme si l'on montrait la pantoufle de Cendrillon pour prouver l'existence de cette héroïne d'un conte cher aux enfants !

Non, Pierre n'a jamais été à Rome. Il n'avait rien à y faire, puisqu'il était l'apôtre des Juifs et Paul celui des Gentils.

Il faudrait ensuite prouver que ces paroles de Jésus, qu'on cite avec tant de complaisance, impliquent la primauté et l'infailibilité de Pierre lui-même ; ce qui n'est pas.

Ce n'est pas, puisque le Christ a très explicitement déclaré, comme nous l'avons vu, qu'il ne veut pas de distinctions entre ses disciples ; – puisque saint Paul a pris le titre d'apôtre et a prêché l'Évangile, sans consulter Pierre ni lui demander son autorisation ; – puisque le même Paul, à Antioche, résiste en face à Pierre, parce qu'il était répréhensible, et lui reproche sa dissimulation. (Ép. de S. Paul aux Gal., ch. II.)

Ce n'est pas, puisque le Christ appelle Pierre un homme de peu de foi, et qu'un instant après lui avoir adressé le fameux : Pierre, tu es pierre... il s'en repent et lui dit : « Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais pour celles des hommes. » (S. Malt., ch. XVI, vers. 23.)

Nous ignorons si ces paroles s'adressent à Pie IX, mais ce qui nous paraît évident, c'est qu'elles affaiblissent singulièrement l'effet des précédentes. Aussi se garde-t-on de les citer.

Les Évangiles nous montrent Pierre comme une tête faible, un enthousiaste irréfléchi dont la foi trébuche à chaque pas. Toujours prêt à faire les protestations les plus ardentes, il les oublie un instant après. « Seigneur, dit-il au Christ, au moment de son arrestation, je suis prêt à aller avec vous, et en prison, et à la mort même. »

Deux ou trois heures au plus s'écoulaient et il l'a renié trois fois !

Si après le Christ n'était pas venu Paul, ce n'est certes pas Pierre qui aurait pu avec succès continuer son œuvre ! Paul est si bien le premier et le plus grand des apôtres, que parmi les Juifs encore plusieurs le considèrent, bien à tort selon nous, comme le vrai fondateur du Christianisme, qu'ils appellent le Paulinisme.

Il resterait enfin à prouver que tous les pouvoirs accordés par le Christ à Pierre, aux autres apôtres et aux disciples l'ont été du même coup au pape, aux évêques et aux simples prêtres. De tous ces pouvoirs, on ne mentionne que ceux qu'il nous est impossible de vérifier : le pouvoir d'absoudre les péchés, d'ouvrir et de fermer à volonté les portes du paradis, et de ne jamais errer en matière de foi.

Mais on oublie, ou l'on feint d'oublier, qu'il leur en a accordé d'autres dont la vérification est plus facile.

Ne leur a-t-il pas donné, en effet, la faculté de chasser les démons, de guérir les maladies, de ressusciter les morts, de manier les serpents, de parler de nouvelles langues, de boire des breuvages mortels sans en être incommodés ?

Eh bien, que depuis le dernier des prêtres jusqu'au souverain pontife de Rome tous fassent ces choses-là, et nous croirons peut-être alors qu'ils ont le pouvoir de nous absoudre de nos péchés ou de nous les retenir, de nous ouvrir et de nous fermer les portes du ciel. Mais il faut qu'ils le fassent, sans quoi nous ne le croirions pas, et ni vous non plus, sans doute, cher lecteur.

23 février 1870, *La Fraternité de l'Aude*.

De la confession et ses effets

La confession produit-elle de bons effets ? Voilà la première question que l'on s'adresse. A cela, il n'y a qu'une réponse, à mon avis. Oui, la confession produit de bons effets, si ceux qui la pratiquent deviennent meilleurs que les autres, plus charitables ; non, si c'est le contraire, car l'Évangile dit, avec juste raison, qu'on connaît l'arbre à ses fruits. Or, d'après la belle définition de saint Paul, la charité est patiente ; *elle est douce et bienfaisante ;... elle n'est point téméraire et précipitée ;... elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne se pique et ne s'aigrit de rien ;... elle supporte tout ;... elle souffre tout...* Donc, si ceux qui usent de la confession sont impatients de la moindre contradiction, s'ils sont téméraires et précipités dans leurs résolutions, s'ils se piquent et s'aigrissent facilement, s'ils ne veulent rien supporter, rien souffrir, s'ils sont prompts à rendre injure pour injure, coup pour coup, dommage pour dommage, s'ils s'efforcent d'atteindre

leurs adversaires dans leurs personnes et dans leurs biens ; en un mot, si, au lieu de rendre le bien pour le mal, comme le veut le Christ, ils rendent le mal pour le mal, évidemment la confession est mauvaise. Elle est bonne dans le cas contraire.

Lequel de ses deux effets produit-elle aujourd'hui ? C'est ce que je ne rechercherai pas, chacun pouvant faire cette recherche pour son propre compte, et la faire même à d'autres points de vue. Mon but, en écrivant ces quelques lignes, est uniquement de signaler, à titre de curiosité, un des effets qu'elle a produits dans le passé : celui de donner naissance à un droit féodal permettant à un seigneur de ruiner complètement la famille de qui mourait sans confession (déconfez) ! On considérait alors comme damné celui qui mourait sans s'être confessé et, par conséquent, intestat, – car c'était le confesseur qui recevait le testament. La famille de l'homme mort de mort subite ou par accident perdait son héritage dont le baron s'emparait.

Un usage aussi monstrueux, qui prétendait s'appuyer sur la religion, devait inévitablement blesser les sentiments de justice du roi saint Louis. Comprenant sans doute qu'il lui était impossible de le détruire entièrement, il s'efforça du moins de le modifier. A cet effet, il déclara qu'on ne serait censé *déconfez* que quand on serait resté couché huit jours malade dans son lit, et que si l'on mourait de mort subite ou qu'on laissât un testament, le seigneur n'aurait rien à prétendre sur la succession. C'est ce qui fait le sujet du LX XXVII^e chapitre de ses *Établissements*, ayant pour titre : *D'Ome qui muert déconfès*, et dont voici la teneur :

« Se aucuns hom, ou aucune fame avoit geu malade huit jours, et il ne se voulust confesser, et il mourust desconfès, tuit li muebles seroient au Baron : mès se il moroit desconfès de mort subite, la Justice, ne la Seignorie n'i auroit riens, et se cette chose avenoit en la terre à aucun qui eust toute Justice en sa terre, tout ne fussent il Baron, si en seroit la Justice leur, et se le mort avoit fait son testament, car nule chose n'est si grande come d'accomplir la volonté au mort selon droit, escrit au *Cod. de Sacrosanct. Eccles. l. jubemus*, où il est escrit de cette matere. »

N'est-ce pas que c'était là un singulier effet de la confession, que tout le monde peut-être, excepté les jurisconsultes, ignore aujourd'hui ?

13 mai 1874, *Le Bon Sens*.

Enterrement, enfouissement

Vaut-il mieux être enterré ? Vaut-il mieux être enfoui ?

L'enterrement est-il plus ou moins noble que l'enfouissement ?

C'est une question à laquelle nous sommes fort empêchés de répondre, surtout depuis que nous avons consulté le dictionnaire, qui tient entre ces deux mots la balance parfaitement égale et leur donne une signification identique..

Jugez plutôt ; c'est Littré que nous citons « *Enfourir*, v. a. Mettre dans un trou en terre. Ils vont enfouir leur trésor (La Font., fable X, 5). – Nous trouvâmes que le roy son cors (de sa personne) avait fait enfouir les cors des crestiens que les sarrazins avaient occis (Joinv., 278), – *Enterrer*, v. a. Mettre dans la terre. Enterrer son or, ses bijoux. Un mort s'en allait tristement s'emparer de son dernier gîte ; Un curé s'en allait gaiement Enterrer ce mort au plus vite (La Font., fable VII, 11). – *Enfouissement*, action d'enfourir, d'enterrer les cadavres des animaux morts ou abattus. – *Enterrement*, mise en terre. L'enterrement des charognes. »

Ainsi donc, d'après le dictionnaire, on peut enterrer une charogne et enfouir un chrétien. Si Socrate et ses disciples avaient parlé français, nous dirions que c'est peut-être à cause de cette

identité en entre l'enterrement et l'enfouissement que le Sage répondait à Criton, lui demandant comment il voulait qu'on le mît en terre : « Comme il vous plaira. » Mais ils parlaient grec.

Cependant, depuis quelque temps, les cléricaux en général et les rédacteurs des *Semaines religieuses* (?) en particulier semblent vouloir donner une signification plus noble, plus élevée au mot enfouissement qu'au mot enterrement. Et ils y réussirent.

Pour eux, quand un homme est porté en terre sans la présence d'un ministre d'une des religions reconnues, ses funérailles sont un enfouissement ; si un prêtre quelconque y assiste, c'est un enterrement. De telle sorte qu'à Jérusalem le Christ fut enfoui, tandis que le grand prêtre qui l'avait fait mourir fut enterré.

Monsieur le mort, laissez-nous faire ;
On vous en donnera de toutes les façons ;
Il ne s'agit que du salaire.

C'est ainsi que parle à son mort le curé de La Fontaine : Il l'enterre !

Une foule immense, émue, recueillie, pleine d'un religieux respect et d'une profonde admiration, accompagne, à sa dernière demeure, le corps d'un homme illustre, d'un grand historien, d'une des gloires les plus pures de la France. Le Sénat, la Chambre des députés, l'Institut, le Collège de France, l'École normale, l'École des chartes, toutes les sommités littéraires, scientifiques, artistiques y sont ; des députations de la jeunesse studieuse, non seulement de nos départements, mais des pays étrangers, sont venues se joindre à la population parisienne, pour honorer ce grand homme de bien qui s'appela Michelet ; des discours d'une admirable éloquence sont prononcés sur cette tombe par des Français, des Italiens, des Roumains ; mais le curé, le bedeau, le suisse sont absents ; il n'y a pas un seul chancre salarié : les funérailles de Michelet sont un enfouissement.

N'y a-t-il pas là, nous le demandons, motif de s'écrier :

« O mon Dieu, daignez me préserver de l'enterrement et accordez-moi la grâce de l'enfouissement ! »

Oui, comme nous l'avons dit plus haut, grâce aux cléricaux et aux *Semaines religieuses* ; ou plutôt anti-religieuses, l'enfouissement sera bientôt plus noble que l'enterrement.

Du miracle et de sa signification

I

Nous vivons en un temps très fertile en miracles. Tout le monde se mêle d'en faire, surtout les vierges de marbre, de pierre blanche ou noire, de bois ou de plâtre. Il règne entre elles, à ce sujet, une concurrence acharnée. Enfin le miracle abonde et surabonde. Il court les rues. On en met partout. C'est comme la muscade du festin de Boileau. Ceux qui l'aiment sont servis à souhait. Il tombe du ciel et sourd de terre. On n'est jamais sûr, quand on sort de chez soi, de n'en pas recevoir un sur la tête et de ne pas se casser les jambes à un autre.

Et ce n'est pas seulement en France qu'il en est ainsi. Ceux qui arrivent des pays d'Orient affirment qu'il y est encore plus abondant et surtout plus corsé. Les miracles de nos vierges ne

sont qu'affaires de bibus, à côté de ceux qu'opèrent journallement et en grand nombre des saints musulmans. On pourrait aisément nous en expédier des cargaisons, mais on préfère les consommer sur place. Aussi ces pays prospèrent et jouent parmi les nations un rôle éminent. Mais ne nous décourageons pas, avec un peu de persévérance dans cette voie nous parviendrons bien à égaler en puissance et en autorité morale la Turquie et les autres nations asiatiques.

Car le miracle ne se contente pas, chez nous, depuis quelque temps, de régner dans la sphère religieuse : il envahit la sphère politique et prétend y jouer le premier rôle. C'est lui qui doit décider de la forme du gouvernement, présider à l'organisation des finances, de l'armée, de la flotte, de la justice, de l'administration intérieure et surtout des relations extérieures.

On ne le croirait pas, si cela n'avait été imprimé, publié dans les journaux et signé du nom d'un député de la majorité, de cette majorité qui tient dans ses mains les destinées du pays : ce n'est pas à nos canons, à nos bataillons qu'il faut nous fier dans la croisade que nous devons entreprendre pour rétablir le pape, – car nous devons le rétablir, – c'est au miracle ! Dieu a toujours en réserve des moucheron, des pierres ou quelque ange à l'épée flamboyante pour détruire les armées des Sennachérib modernes. Compter sur autre chose, c'est compter sur des moyens humains. C'est manquer de foi ; c'est de l'impiété, c'est de la folie. Parlez-nous de Marie Alacoque, de la Vierge de Lourdes et de celle de la Salette. Ah ! si les Prussiens avaient eu de semblables appuis, comme ils nous auraient traités !

Puis donc que le miracle veut se mêler à la fois de nos affaires spirituelles et temporelles et élève la prétention de présider en maître à tous les actes de notre vie religieuse, civile et politique ; puisqu'il veut s'emparer complètement de nous, de notre âme et de notre corps, il est naturel qu'avant de nous abandonner aveuglément à lui, nous lui demandions de nous apprendre ce qu'il est : pur rêve ou réalité, pour arriver par ce moyen, à connaître sa signification, c'est-à-dire à savoir quelles conséquences on peut raisonnablement en tirer.

Nous rechercherons donc aujourd'hui ce qu'est le miracle, nous réservant de traiter dans un second article de sa signification.

Dans le sens que l'on attribue ordinairement à ce mot, le miracle est une opération au-dessus des forces humaines, accomplie par une puissance invisible : Dieu, ange, démon, saint, sainte ou Esprit quelconque.

Il est des personnes qui nient absolument les miracles et ne croient qu'à ceux que la nature opère journallement devant nos yeux – mais qu'on ne qualifie pas de ce nom – et qui sont, il faut le reconnaître, beaucoup plus *miracles*, c'est-à-dire *admirables*, que ceux dont nous nous entretenons, véritables jeux d'enfants, si on les leur compare.

Ces personnes sont de deux sortes : les matérialistes athées et, parmi les spiritualistes, ceux qui, tout en croyant en Dieu et en une vie future, nient que Dieu s'occupe de nos affaires autrement qu'en maintenant les lois générales sur lesquelles le monde repose et refusent à tout Esprit la faculté de se manifester à nous.

Nous n'appartenons ni à l'une ni à l'autre de ces deux catégories de personnes : nous croyons en Dieu et en l'immortalité de notre Âme et, d'un autre côté, nous ne voyons rien d'impossible à ce que le monde invisible révèle quelquefois son existence au nôtre par des manifestations d'une nature infiniment moins grandiose, sans doute, que les sublimes spectacles que la nature nous offre tous les jours, mais qui nous frappent davantage, précisément parce que nous n'y sommes pas accoutumés.

Nous croyons, avec l'illustre François Arago, qu'en dehors des mathématiques pures prononcer le mot impossible, c'est manquer de prudence.

Du reste, bien des grands hommes, entre autres le père en philosophie de la méthode expérimentale, Bacon, ont cru à la possibilité de ces faits et pensé qu'il était plus sage de les

étudier que de les nier.

Mais croire à la possibilité des faits miraculeux n'est pas croire nécessairement à tous ceux qu'on annonce comme tels.

Pour admettre un fait semblable, il faut d'abord rechercher avec le plus grand soin s'il est authentique, pour ne pas s'exposer à accepter comme des réalités les illusions de cerveaux troublés par l'hallucination ou les inventions perfides d'ambitieux hypocrites qu'aucun scrupule ne retient, quand ils veulent nous placer sous leur domination et nous exploiter. Il faut de plus voir si un fait, quoique extraordinaire, ne peut pas être expliqué par l'action de lois connues, mais rarement agissantes.

Ce n'est que quand on a pris toutes ces précautions qu'on est en droit d'affirmer le miracle.

En suivant cette méthode, on arrivera à diminuer de beaucoup le nombre des miracles dans le monde, mais la religion n'y perdra pas, car tout ce que la vérité gagne Dieu le gagne, et c'est le servir que de dévoiler l'erreur et de la combattre.

Dans tous les temps, l'imagination, des foules, très portées au merveilleux, a grandi outre mesure des faits très ordinaires et en a fait des miracles ; des hallucinés ont donné comme des réalités les produits maladifs de leurs cerveaux ; des poètes ont créé des images, enfanté des métaphores qui, grâce à l'état mental des peuples enfants, ont pris corps et sont entrées dans le domaine des faits historiques. Mais une source très abondante de faux miracles a été, chez tous les peuples et dans toutes les religions, la ruse des prêtres désireux d'asseoir leur domination et d'accroître leurs richesses. Le miracle a toujours eu la propriété de détourner quelque bras du Pactole et de le faire couler vers le sanctuaire où il s'est produit. Pendant le moyen âge, quand les hauts barons couverts de crimes sentaient la mort approcher, la terreur réveillant leur conscience endormie, ils s'adressaient aux moines, leur faisaient de larges dons par testament et obtenaient d'eux de mourir revêtus de l'habit religieux. Ils espéraient tromper Dieu par ce déguisement. Les moines rusés acceptaient, faisaient de ces monstres des saints et de ces saints des thaumaturges. Les serfs superstitieux apportaient au nouveau saint leurs épargnes. Les moines tiraient ainsi d'un sac deux moutures. Aujourd'hui le miracle fait construire de riches chapelles où l'on dit des messes bien payées ; il fait vendre très cher l'eau des sources, les liqueurs de Lourdes ou de la Salette et mille petits brimborions bénits. Il pousse aussi à la restauration de la monarchie de droit divin.

On comprend du reste qu'à des faits qui produisent de semblables résultats il serait très imprudent de croire à la légèreté.

D'un autre côté, il est certaines maladies, les maladies nerveuses, les paralysies qui, après avoir résisté à tous les efforts de la médecine, cèdent quelquefois sous l'influence d'une forte émotion. C'est la matière de presque tous les miracles opérés par nos vierges actuelles, quand la guérison est réelle, bien entendu.

Une fille dévote est atteinte de paralysie. On lui parle des cures vraies ou fausses, obtenues par l'immersion dans l'eau de la fontaine de Lourdes. Son imagination se monte, sa foi s'allume : elle part. Arrivée à la grotte, on la plonge dans la piscine. Au contact de ce liquide sacré, elle éprouve une violente commotion qui, dans certains cas, suffit pour faire disparaître instantanément le mal. Et l'on crie au miracle opéré par l'Immaculée, qui en est très innocente, puisqu'il n'est dû qu'à la puissance de la foi de la malade. Aussi a-t-on bien soin de vous dire que la Vierge ne guérit que ceux qui ont une foi vive, tandis qu'il semble qu'au point de vue des intérêts catholiques elle devrait guérir les incrédules, pour les rendre croyants. Tous les manchots, soyez-en convaincu, sont des incrédules ; on n'en a jamais vu aucun revenir de Lourdes ou de la Salette avec le membre qui lui manquait.

Le Dr Alibert parle d'une mère qui, clouée dans son fauteuil par la paralysie, voit son enfant tomber dans le feu. Elle se lève aussitôt et l'en retire. La violence de son émotion l'avait guérie

sans le secours d'aucune Notre-Dame.

Dans le fameux incendie de l'hôpital de Lyon, un homme passe devant la salle des paralytiques, les traits bouleversés par l'épouvante, et crie à ces malheureux : « Sauvez-vous ou vous allez tous brûler » Les paralytiques, au nombre de quinze à vingt, se lèvent tous et s'enfuient. La terreur avait plus fait que les remèdes des médecins.

Nous pourrions multiplier les citations et même assigner d'autres causes à certaines guérisons prétendues miraculeuses, les influences magnétiques par exemple ; mais, c'est un simple aperçu et non un traité complet sur la matière que nous avons, l'intention de donner ici.

Il y a donc de faux miracles ; mais, nous en sommes convaincus, il y en a aussi de vrais, dans le sens que nous avons donné à ce mot. Seulement, nous contestons la légitimité des conséquences que nos dévots catholiques romains veulent en tirer, et c'est à déterminer leur véritable signification que nous consacrerons un second article.

II

Nous avons reconnu la possibilité du miracle et même, dans certains cas, sa réalité. Nous prions ceux de nos lecteurs qui le nient de l'admettre momentanément comme une pure hypothèse. Il s'agit à présent d'en déterminer la valeur.

Pour cela, il faut voir dans quelles conditions il se produit ; quels caractères il revêt ; comment il agit sur les sociétés qui en sont les témoins ; quels sentiments il provoque. Un rapide aperçu historique et quelques exemples pris au hasard, dans nos souvenirs, suffiront.

Le miracle a cela de particulier qu'il s'est produit à toutes les époques, chez tous les peuples, dans toutes les religions et en dehors de toutes les religions. Apollonius de Tyane, qui était lui-même un grand thaumaturge, le trouve triomphant chez les prêtres d'Égypte et chez les sages de l'Inde. Simon le Magicien fait assaut de prodiges avec saint Pierre, comme, plusieurs siècles auparavant, avaient fait les sages de la cour du Pharaon d'Égypte avec Moïse. Le saint roi David ne remue pas un doigt sans consulter Dieu qui cause avec lui aussi familièrement qu'avec un égal ; ce qui, soit dit en passant, n'empêche pas l'auteur des psaumes de commettre les crimes les plus monstrueux. Tous les fondateurs de religions sont des thaumaturges, excepté peut-être Mahomet. Celui-ci déclare formellement et à plusieurs reprises, dans le Koran, que si le don des miracles a été accordé à Moïse et à Jésus, il lui a été refusé ; que le seul qu'il puisse faire, c'est le livre qu'il apporte. Cela n'a pas empêché les dévots musulmans de mettre sur son compte plusieurs faits miraculeux. Les dévots ne respectent rien.

On trouve des sorciers, même chez les peuples qui n'ont pas l'idée de Dieu. C'est du moins ce que nous apprend le célèbre voyageur anglais, sir Samuel White Baker ; celui dont les journaux nous ont récemment entretenus, et qui a découvert l'Albert N'yanza, l'une des sources du Nil.

L'école philosophique d'Alexandrie s'occupait tout particulièrement de la production du miracle et y réussissait.

Aujourd'hui les spirites étudient ces phénomènes comme on étudie les phénomènes physiques, chimiques, biologiques, et ils font de la thaumaturgie une véritable science d'observation. Les miracles qu'ils provoquent dépassent certainement de beaucoup, en nombre et en importance, ceux dont les divers sanctuaires catholiques romains sont le théâtre ; et l'authenticité en est beaucoup moins contestable. Qui n'a entendu parler du médium Home et des cures faites par le zouave Jacob, à Paris, ou, tout récemment, par l'Anglais Strong, à Marseille ? Dans quelle ville ne trouve-t-on point quelques hommes graves et intelligents qui affirment avoir été les témoins de faits merveilleux accomplis par des médiums ?

Le miracle était la base sur laquelle reposait l'édifice social des nations antiques. Il en constituait

la vie. A Rome et à Athènes, tout comme à Jérusalem, on ne décidait rien d'important sans consulter les puissances invisibles. Mais on s'aperçut plus d'une fois qu'il était dangereux de se fier aveuglément aux réponses qu'on en obtenait. L'oracle trompait ou se trompait ; et il résultait de là de graves désordres, soit dans l'État, soit dans la famille. C'est sans doute ce qui porta Moïse à défendre aux Hébreux d'évoquer les morts. Démosthène accusait la Pythie de philippiser ; un général romain faisait jeter à l'eau les poulets sacrés, en disant que, puisqu'ils ne voulaient pas manger, il l'allait les faire boire. Plus tard, Cicéron affirmait que deux augures ne pouvaient pas se regarder sans rire.

Tacite, dans ses *Annales*, parle d'un Carthaginois, Cesellius Bassus, qui, après avoir vu se réaliser tous ses songes, rêve une nuit qu'il voit au milieu d'un champ, aux environs de Carthage, un immense trésor renfermé dans une caverne. Il va à Rome proposer à Néron de faire exécuter des fouilles. L'empereur accepte et donne ses ordres en conséquence. Les fouilles n'amènent aucune découverte. Bassus, craignant la colère de Néron, se donne la mort. Le plus important de ses rêves, celui d'où dépendait sa vie, fut précisément un rêve trompeur.

Combien de gens aujourd'hui qui se sont ruinés à la recherche de trésors imaginaires, sur les indications d'une somnambule ou de tout autre médium !

D'un autre côté, Plutarque nous apprend que, lorsqu'on, construisait l'Acropole, le meilleur ouvrier étant tombé d'un échafaudage très élevé se trouvait en grand danger de mort. Périclès en avait conçu un chagrin mortel. Une nuit, Minerve lui apparaît en rêve et lui indique une plante, dont l'emploi guérit, en effet, rapidement l'ouvrier. Et pourtant Minerve n'a évidemment jamais existé.

Aussi ceux qui ont étudié ces phénomènes disent-ils que, dans un cas semblable, un catholique du jour verrait l'Immaculée-Conception, qu'un musulman verrait Mahomet, et un bouddhiste Çakya-Mouni.

L'Église catholique reconnaît en principe, quoiqu'elle l'oublie dans l'application, qu'un miracle peut tout aussi bien venir du diable que de Dieu. Et comment ne le ferait-elle pas ? Ne lui faudrait-il point, pour le nier, brûler tous les livres saints ? Parmi les dons du Saint-Esprit qu'il énumère, saint Paul, en effet, a soin de mentionner celui du discernement des Esprits. Il nous apprend que Satan peut se changer en ange de lumière, pour nous tromper ; que les Esprits des prophètes sont soumis aux prophètes, c'est-à-dire qu'il faut que l'homme n'abandonne jamais le gouvernail et que, quand un Esprit lui parle, quelque nom qu'il se donne et quelque apparence qu'il revête, il n'accepte ce qu'il lui dit qu'après l'avoir éprouvé à la pierre de touche de la raison. N'est-ce pas là ce que Virgile a voulu dire quand, dans l'*Énéide*, la sibylle, au moment où Énée va s'abandonner à l'entreprise insensée de communiquer avec le monde invisible, elle lui donne pour sa défense le rameau d'or, symbole évident de la raison ?

Dans sa onzième épître aux Thessaloniens, le même saint Paul nous dit que l'Antéchrist appuiera ses impostures par des miracles, des signes et des prodiges trompeurs.

Saint Jean recommande de ne pas croire à tout Esprit, mais d'éprouver les Esprits pour savoir s'ils viennent de Dieu.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'antiquité finit par abandonner le miracle, après avoir été convaincue, par une longue et douloureuse expérience, qu'il vaut mieux s'adresser à la raison, dans la conduite des affaires tant publiques que privées.

De tout cela, que faut-il conclure ? Sinon que le miracle n'a pas plus de valeur quand il s'agit de prouver la vérité d'une doctrine philosophique ou religieuse que l'entrechat d'une danseuse n'en peut avoir pour la démonstration d'un théorème de géométrie.

Un homme s'élève dans l'air et s'y soutient sans point d'appui, comme saint Cupertin ou le médium Home. Du sein de l'atmosphère où il est suspendu, il me crie : « Mentir est bien,

assassiner est mieux. Quatre fois quatre font dix-huit. » Voilà, me dis-je, un gaillard qui a une propriété bien extraordinaire, ce qui ne l'empêche pas d'être un fier scélérat et un très mauvais calculateur.

Pour tout homme qui veut sérieusement y réfléchir, il n'y a, en effet, qu'une conséquence légitime à tirer du miracle : il prouve qu'il existe un monde invisible, lequel peut, dans certaines circonstances, se révéler à nous. Tous ceux qui admettent le miracle ne peuvent pas ne pas être d'accord sur ce point. Quant à prouver la sainteté d'un homme ou la vérité d'une religion, il y est impuissant puisque toutes les religions ont leurs miracles, aussi authentiques les uns que les autres et que d'ailleurs, nous l'avons vu, les démons ou Esprits mauvais – le nom importe peu – peuvent en opérer comme les bons Esprits et doivent naturellement choisir pour leurs instruments des hommes qui leur ressemblent.

On comprend donc de quelle prudence il faut être armé, de quelle force d'âme et de quelle hauteur de raison il faut être doué quand on entreprend d'entrer en communication avec un tel monde.

Est-ce dans de semblables dispositions que l'on va à Lourdes, à la Salette ou à Paray-le-Monial ? Évidemment non. On y va avec un parti pris d'avance. On sollicite un miracle pour prouver l'Immaculée Conception, l'infailibilité papale et le droit de la branche aînée des Bourbons à gouverner la France : toutes choses que le miracle ne peut pas faire, nous l'avons démontré. On ne peut donc que se tromper soi-même, si, par hasard, on obtient ce que l'on désire.

Nous sommes convaincus que, si la Vierge apparaissait tout à coup dans les airs à la foule des pèlerins et leur disait qu'elle n'a nullement été telle qu'on la leur dépeint ; que sa naissance ne fut ni plus ni moins immaculée que celle des autres créatures ; que le pape n'est pas plus infailible qu'il n'est le successeur de saint Pierre, lequel fut très faillible et ne fut jamais pape ; enfin qu'il est souverainement absurde de croire que Dieu a fait de la France la propriété d'une famille, si, disons-nous, la Vierge parlait ainsi, on verrait incontinent la foule des évêques et des prêtres s'écrier en chœur, que le démon a emprunté les traits de la mère de Dieu, pour nous tromper.

Le grand prêtre de Jérusalem était infailible comme Pie IX, puisque aussitôt qu'un homme était revêtu de cette dignité, Dieu parlait par sa bouche. Eh bien, en vertu de cette infailibilité, il reconnut le Christ pour un envoyé de l'enfer. Pourquoi ? Parce que le Christ venait combattre ses orgueilleuses prétentions et les fausses doctrines que lui et les siens enseignaient au peuple.

Les hommes n'ont pas sensiblement changé depuis lors.

La femme vêtue de blanc qui apparut à Bernadette, dans la grotte de Lourdes, était la Vierge, parce que, d'après cette petite paysanne, elle lui parla dans le sens des idées et des intérêts catholiques. Si elle avait parlé dans un sens opposé, elle eut été un démon.

Quant à nous, nous sommes convaincus que, si Tertullien vivait aujourd'hui, il s'exprimerait au sujet des cures merveilleuses obtenues dans les divers sanctuaires catholiques, comme il le faisait à l'égard des cures analogues que l'on obtenait de son temps dans les sanctuaires païens. Il les considérait comme l'œuvre des démons, toujours désireux de retenir les hommes dans les ténèbres de la superstition. Il soulevait ainsi les protestations indignées des prêtres de Jupiter, de Vénus, de Mercure et d'autres divinités, et les saintes colères des dévots qui traitaient les chrétiens d'athées, d'impies, de libres penseurs infâmes.

Et d'ailleurs, avant, d'accorder tant d'importance et de pouvoir à la Vierge, avant de croire sur des affirmations intéressées ou aveugles qu'elle est la reine des apôtres et des anges, la première personne du monde après Dieu et, ma foi, presque son égale, a-t-on au moins le soin de rechercher ce qu'elle a été de son vivant ; de consulter les Évangiles qui, seuls, peuvent nous fournir quelques indications à ce sujet ?

On s'en garde bien. Oh ! s'il s'agissait d'intérêts matériels, ce serait différent.

Eh bien ! nous ferons cette recherche dans l'intérêt des dévots de bonne foi.

Lourdes

Il faut bien en parler : le second train de plaisir de Carcassonne pour Lourdes est rentré, hier, 10 juillet, à quatre heures du matin.

Cette fois, ô miracle, il n'y a pas eu de miracle. Aussi nos pèlerins avaient-ils l'air penaud et décontenancé. Dévots et libres penseurs – car il s'y était glissé quelques-uns de ces derniers – ne pouvaient se consoler. Les premiers espéraient de triompher, les seconds de rire : tous ont été déçus.

A quoi attribuer cet échec ? Les opinions sont diverses. Les uns prétendent que Notre-Dame de Lourdes est fatiguée, malade elle-même et a besoin de repos. D'autres affirment qu'elle a dû cesser ses opérations à la suite de plaintes réitérées de la part des autres Notre-Dame qui voient leurs sanctuaires délaissés. Il faut bien que tout le monde vive. Mais l'opinion la plus accréditée est celle qui veut que ce soit le manque de foi vraie, de dévotion ardente des pèlerins. Cette opinion, nous la partageons.

Autrefois, en effet, ce n'étaient pas des voyages de plaisir, mais des voyages de peine que les pèlerinages. On n'y allait pas pour s'amuser, mais pour souffrir. Et l'on sait que la souffrance seule est agréable à Dieu et aux saints. Aussi les miracles pleuvaient-ils dru comme grêle.

A l'exemple des païens, qui doivent être nos modèles, depuis que Rome nous a mis dans la bonne voie, on les faisait nu-pieds. Les Romains appelaient ces démonstrations *nudipedalia*. Les premiers chrétiens, gens simples et imbus encore des doctrines des apôtres et du Christ, s'en moquaient. Mais on y mit bon ordre. On dépassa même les modèles, car on fit des pèlerinages nu-pieds et en chemise et même sans ce *voile incertain*, comme l'appelle Alfred de Vigny.

Joinville, dans son histoire de saint Louis, dit qu'avant de partir pour la croisade lui, Joinville, visita plusieurs monastères où étaient des corps saints, et qu'il fit ce pèlerinage *pieds déchaus et en langes*.

Dans le livre des miracles de saint Dominique, on rapporte qu'un particulier fit vœu de venir visiter les reliques du saint, *les pieds nus et sans chemise, nudis pedibus et sine camisiâ*.

En 1315, les récoltes étant sérieusement menacées, on eut recours, pour détourner le fléau, à un excellent moyen : on fit, de Paris à Saint-Denis, plusieurs processions où tous les assistants excepté les femmes *étaient entièrement nus*. *Quin imo exceptis mulieribus, totis nudis corporibus processionaliter confluentem*. (*Continuatio chronic*, de Nangis.) – Excepté les femmes ! On n'était pas encore assez avancé.

Dans le *Journal d'Henry III*, par de l'Estoile, on trouve plusieurs exemples de processions, « où il y avait plus de mille personnes, tant fils, filles, hommes que femmes, *tous nus...*, comme était le curé François Pigenat, duquel on fait plus d'étast que d'aucun autre, qui était *tout nu...* » – Vous voyez que le progrès, quoique lent, se fait.

C'était le bon vieux temps, celui où l'on a raison de vouloir nous ramener. On foulait tout aux pieds alors, même la décence, pour plaire à Dieu. Ce n'est qu'en imitant ces beaux exemples que nous pouvons espérer d'être sauvés et de revoir des miracles. On les imitera. Déjà, nous assure-t-on, des pèlerins de l'Ouest sont allés à Lourdes, à pied. – Bientôt ils se déchausseront. – Le reste viendra après.

Une visitie à Lourdes

Je partis de Pau, le mercredi 2 septembre 1885, pour Carcassonne, par le train de 2 h. 40. Passer à Lourdes sans m'y arrêter eût été, envers *l'Immaculée Conception*, une inconvenance dont je ne suis pas capable. Je m'arrêtai donc à Lourdes. Mes bagages déposés à *l'hôtel d'Angleterre et de la Basilique*, mon premier soin fut d'aller visiter les immenses travaux qu'exécute notre ami Nelli : une église qui contiendra je ne sais combien de mille personnes et qui aura pour couronnement l'église actuelle. La visite faite, en compagnie de l'aimable frère de notre ami, je gravis la rampe qui conduit à cette dernière.

J'entrai d'abord dans la crypte. Quand je voulus monter le perron qui conduit à l'église, une sentinelle me dit : « Appartenez-vous à un pèlerinage ? – Non. – Dans ce cas, vous pouvez monter. »

L'église était occupée par le pèlerinage de Versailles : – il y en avait quatre autres, ce jour-là. – La proportion était bien de 80 femmes pour un homme ! Heureux sexe ! toujours dans la bonne voie ! témoin notre première mère !

Un prêtre versaillais était en chaire. Sa voix était claire, son geste élégant, sa parole fleurie. Il nous dit d'abord qu'il ne fallait pas crier trop facilement au miracle ; que beaucoup de faits se produisaient par des causes très naturelles ; que, pour qu'une guérison fût considérée comme miraculeuse, il fallait que notre saint-père le pape l'eût déclarée telle, après l'avoir attentivement examinée à la loupe. Il ajouta qu'on ne devait pas venir à Lourdes pour obtenir seulement la guérison des maladies du corps, mais plutôt de celles de l'âme. « Mille fois plus heureux celui qui n'est par guéri de ses infirmités physiques que celui qui en est délivré ! s'écria-t-il dans un transport d'enthousiasme. Il acquiert la vertu de la résignation, vertu sublime, etc., etc. » Je jetai un coup d'œil sur ma voisine, pauvre vieille, affligée, m'assura-t-on, d'un fâcheux cours de ventre qui la faisant aller, aller, l'avait, de Versailles, conduite jusqu'à Lourdes. Elle fit une vilaine grimace qui indiquait bien qu'elle eût mieux aimé ne pas se résigner.

Enfin l'orateur entra sur le terrain politique. C'était obligé. La France est livrée aux démons qui gouvernent à Paris, tandis que les anges se voient confinés sur les hauteurs de Montmartre, dans l'église du Sacré-Cœur. Il faut prier, beaucoup prier. C'est là le salut. Aux élections qui vont avoir lieu ; ce ne sont pas des bulletins de vote qu'on devra déposer dans les urnes, mais des larmes.

Le conseil me parut drôle, et si, par hasard, c'est un mot d'ordre et qu'il soit obéi par les dévotes dans toute la France, il se passera d'étranges choses. Ainsi, par exemple, il pourra se faire que, les bulletins nageant dans les urnes, le farouche Ferroul aille se coller sur le non moins farouche de Cassagnac et que notre ami Marty les annihile tous les deux en se collant à son tour sur Ferroul ; il faut se méfier des avocats.

Le sermon fini, on descendit à la grotte. Là, un autre prêtre, gras et luisant, prit à son tour la parole. Mais deux sermons, c'était trop pour moi ; il ne faut pas trop manger, si l'on veut bien digérer.

Aussi allai-je m'asseoir sur le bord du Gave, en face des piscines, d'où j'observai la foule.

Bientôt une certaine agitation se produisit. Une dame s'avança en criant : « Nous en tenons un ! nous en tenons un ! » Je crus qu'il s'agissait d'un voleur. Pas du tout, c'était d'un miracle ! Une dame qu'on avait plongée dans l'eau sale d'une piscine en était sortie marchant comme vous et moi. Pauvre femme ! elle avait manqué la vertu de résignation. Décidément l'Immaculée avait une dent contre elle.

Déjà un gamin avait été, dans la matinée, guéri aussi des jambes. Des initiés nous assurèrent que, ce jour-là, la Vierge ne s'occupait que de cette partie du corps et que, pour un empire, on ne la

ferait pas monter un pouce plus haut. Caprice de femme. Je me retirai attristé, mon infirmité se trouvant au nez, oh je sentais un prurit fort désagréable.

Le soir, procession aux flambeaux des cinq pèlerinages. C'était la *great attraction* de la journée ; et vraiment c'était un fort beau spectacle qui, seul, vaut la peine qu'on se dérange pour aller voir le charmant pays de Lourdes, où l'on prie, mais où l'on s'amuse aussi. C'est du moins ce que disait, le 28 du mois d'août 1885, dans un wagon de troisième, un prêtre galant à une jeune fille qu'il engageait à y aller avec lui.

Le lendemain matin, au moment de partir, l'hôtesse, à qui je dis que je me rendais à Carcassonne, me témoigna beaucoup de regrets de ne l'avoir pas su la veille. Elle m'aurait remis la croix d'or que M. l'abbé A..., de notre ville, avait oubliée et qu'elle venait de lui expédier par la poste, aux bains d'Ussat où il s'était rendu en quittant Lourdes !

La vierge Marie d'après les Evangiles

I

Deux questions importantes sont soulevées à propos de Marie : sa virginité, dont les catholiques romains se montrent les champions passionnés, et la grandeur du rôle que ces mêmes catholiques lui attribuent.

C'est un devoir pour les spirites de résoudre ces questions : quand on veut élever l'édifice de la vraie religion, il importe au plus haut degré de débarrasser le terrain des superstitions qui l'entourent.

L'entreprise n'est pas du reste aussi difficile qu'on pourrait le croire ; et il n'est pas besoin de la science d'un Peyrat, d'un Renan, d'un Bianchi Giovini ou d'un Strauss pour arriver à se faire une idée suffisante de la valeur morale et intellectuelle et du caractère particulier des principaux personnages mis en scène dans les légendes évangéliques. Ces légendes sont assez transparentes pour qu'un œil, même peu exercé, puisse apercevoir facilement le fond historique qu'elles recouvrent. Il suffit pour cela d'avoir à sa disposition le Nouveau Testament de Lemaître de Sacy, traduction également acceptée par les protestants et par les catholiques.

Eh bien ! nous devons le déclarer, à moins qu'il ne soit décidé à fouler audacieusement aux pieds la vérité, le lecteur attentif des Évangiles, bien loin d'être amené à reconnaître la légitimité des affirmations catholiques à ce double sujet, se voit obligé de les repousser comme complètement erronées. Ici tout est clair et d'une clarté telle qu'il ne peut y avoir la moindre place pour l'hésitation.

Occupons-nous d'abord de la virginité.

Voici ce que, dès le premier chapitre, verset 25 et dernier, l'évangile selon saint Matthieu contient à cet égard : « Et il (Joseph) ne l'avait point connue (Marie) quand elle enfanta son fils *premier-né*, à qui elle donna le nom de Jésus. »

Un fils premier-né suppose évidemment un ou plusieurs autres fils. On ne peut être le premier quand on est seul : on est l'unique. Toutes les subtilités sont impuissantes à prouver le contraire.

Dans le *Credo*, nous lisons : et *en Jésus-Christ son fils unique*, parce que l'on croit que Dieu n'a qu'un fils ; on s'est bien gardé de mettre son fils *premier-né*.

Quand nous n'aurions que cette preuve, nous pourrions donc très légitimement affirmer que Joseph connut sa femme après la naissance du Christ et qu'il en eut un ou plusieurs autres enfants.

Mais nous n'en sommes pas réduits là ; les preuves abondent ; et les Évangiles qui sont en désaccord et se contredisent formellement sur beaucoup d'autres points, sur celui-ci concordent parfaitement et, sont -très affirmatifs.

Le même évangile selon saint Matthieu porte, en effet, ch. XII, vers. 46, les paroles suivantes : « Lorsqu'il (Jésus) parlait au peuple, sa mère et ses frères étant arrivés, et se trouvant au dehors, demandaient à lui parler. » Et chapitre suivant, vers. 55 et 56 : « N'est-ce pas là le fils de ce charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? *Et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ?* Et ses *sœurs* ne sont-elles pas toutes parmi nous ? »

Nous savons donc que non seulement Jésus avait des frères, mais qu'il en avait quatre ; et nous connaissons leurs noms. Quant aux sœurs, il en avait au moins deux. Marie, qu'on s'obstine à nous donner comme vierge, était mère au moins de sept enfants.

Consultons maintenant les autres évangiles, et procédons par ordre. Au ch. III, vers. 31 et suivants, de saint Marc, nous lisons : « Cependant sa mère et *ses frères* étant venus, et se tenant dehors, envoyèrent l'appeler. Or le peuple était assis autour de lui et on lui dit : Votre mère et *vos frères* sont là dehors qui vous demandent. »

Plus loin, ch. VI, vers. 3 : « N'est-ce pas là ce charpentier, ce fils de Marie, *frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon ?* et ses *sœurs* ne sont-elles pas ici parmi nous ? et ils se scandalisaient à son sujet. »

Saint Luc, ch. II, vers. 7, n'est pas moins explicite : « et elle (Marie) enfanta son fils *premier-né*, dit-il, et l'ayant emmailloté, elle le coucha dans une crèche ; parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » Et plus loin, ch. VIII, vers. 19, 20 et 21 : « Cependant sa mère et *ses frères* étant venus vers lui, et ne pouvant l'aborder à cause de la foule du peuple, il en fut averti, et on lui dit : Votre mère et *vos frères* sont là dehors qui désirent vous voir. Mais il leur répondit : Ma mère et *mes frères* sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la pratiquent. »

Enfin l'Évangile selon saint Jean, celui des quatre qui s'occupe le moins de la famille du Christ, renferme cependant ce qui suit, ch. II, vers. 12 : « Après cela il alla à Capharnaüm avec sa mère, *ses frères* et ses disciples. » Et ch. VII, vers. 3, 4 et 5, ses frères lui dirent : « Quittez ce lieu et vous en allez en Judée, afin que vos disciples voient aussi les œuvres que vous faites. Car personne n'agit en secret, lorsqu'il veut être connu dans le public : puisque vous faites ces choses, faites-vous connaître au monde. Car *ses frères* ne croyaient pas en lui ; » vers. 10 : « Mais lorsque *ses frères* furent partis, il alla lui-même à la fête... »

Même les Actes des Apôtres, ch. I, vers. 14, parlent des frères de Jésus.

A ces témoignages écrasants que répondent les champions de la virginité de Marie ?

Que ceux que les Évangiles appellent des frères et des sœurs étaient des cousins et des cousines ; que, chez les Juifs, on appelait frères les cousins. Mais alors comment expliquer que l'ange de l'Annonciation, Gabriel, ait dit à Marie, saint Luc, ch. I, vers. 36 : Et sachez qu'Élisabeth, *votre cousine*, a conçu aussi elle-même un fils dans sa vieillesse... » L'ange Gabriel devait savoir qu'on appelait les cousins frères et aurait pu dire Élisabeth, *votre sœur*. Il aurait même dû le dire, pour éviter de fâcheux malentendus. Mais c'est peut-être Rome qui se trompe et non l'ange.

Voici du reste une autorité presque aussi imposante que celle du pape. Ce n'est plus un ange, c'est Dieu qui, parlant à Jérémie, appelle *cousin germain*, et non *frère*, le fils de Sellum, oncle du prophète : « Hanaméel, dit-il (Jérémie, ch. XXXII, vers. 7), *votre cousin germain*, fils de Sellum, vient vous trouver pour vous dire... » Et même ch., vers. 12, le prophète lui-même s'exprime ainsi : « Et je donnai ce contrat d'acquisition à Baruch, fils de Neri, fils de Maasias, en présence d'Hanaméel, *mon cousin germain*... »

On pourrait certainement faire d'autres citations ; mais il nous semble que, lorsque prophètes, anges et Dieu même appellent les fils des oncles ou des tantes des cousins germains ; lorsque le

Saint-Esprit qui, d'après l'Église catholique, a dicté les quatre Évangiles, donne à Élisabeth la qualification de cousine de la Vierge, on est mal venu à soutenir qu'il a voulu indiquer des cousins et des cousines du Christ, quand il a parlé de ses frères et de ses sœurs, et cela quelque infaillible que l'on se soit proclamé !

Du reste, lorsque Marie courait après Jésus qu'elle croyait fou, n'était-il pas plus naturel qu'elle se fit accompagner des oncles et des tantes de son fils, plutôt que de ses cousins et de ses cousines. Les tantes et les oncles n'ont-ils pas plus d'autorité auprès d'un jeune homme qu'on veut faire rentrer sous le toit domestique qu'il a déserté contre la volonté de sa mère, veuve, que ne peuvent en avoir les cousins et les cousines ?

Toutes ces raisons réunies, nous le demandons au lecteur qui n'a pas un parti pris d'avance, ne prouvent-elles pas jusqu'à la dernière évidence que Marie, loin d'être cette vierge dont on nous parle, était mère de cinq garçons et d'un nombre indéterminé de filles ?

Mais pourquoi la virginité de Marie la rendrait-elle plus respectable à nos yeux que sa maternité ? Est-ce que la maternité serait une honte et la virginité une gloire ? Et serions-nous condamnés à rougir en pensant à nos mères, parce qu'elles nous ont mis au monde ? Une mère de famille, qui élève de nombreux enfants dans les principes de l'honnêteté et en fait des hommes utiles et de bons citoyens, n'est-elle pas cent fois plus méritante qu'une vierge égoïste qui se concentre en elle-même et ressemble à cet arbre dont parle l'Évangile, qu'on doit jeter au feu, parce qu'il ne donne pas de fruit ? Y a-t-il une fonction dans la société plus grande, plus noble, plus auguste que celle de mère ? Quel homme sain d'esprit oserait un seul instant mettre en parallèle la reine Blanche de Castille, qui nous donna saint Louis, avec une inutile carmélite ?

Et ce sont pourtant les mêmes hommes qui se disent les défenseurs de la famille qu'on voit soutenir de semblables théories ! Et ils ne s'aperçoivent pas, les insensés ! qu'ils contredisent leur propre révélation et combattent contre leur propre Dieu. Quel est, en effet, le premier commandement que ce Dieu fit à Adam et à Ève, en les chassant du paradis ? N'est-ce pas de croître et de multiplier et de remplir la terre et de se l'assujettir ?

Les peuples anciens appréciaient fort peu la virginité, qu'ils regardaient même comme une espèce d'opprobre pour les filles nubiles, et la fécondité était chez eux en grand honneur. Ce qui afflige le plus la fille de Jephté, ce n'est pas de mourir, mais de mourir vierge. En Égypte, une fille ne trouvait à se marier qu'après avoir donné des preuves de sa fécondité, et, s'il faut en croire Hérodote, la grande pyramide fut construite avec le produit des prostitutions de la fille du roi. La lutte entre Lia et Rachel, pour donner des enfants à Jacob, par elles-mêmes et, au besoin, par l'intermédiaire de leurs servantes, montrent combien les patriarches, et le plus grand de tous, tenaient à laisser après eux une nombreuse postérité.

De tels sentiments, qui nous révoltent par leurs excès, venaient sans doute de ce que l'homme, au début, ayant à lutter contre une nature hostile, éprouvait le besoin d'accroître ses forces en se multipliant.

Une réaction devait nécessairement se produire, et, comme toutes les réactions, elle dépassa le but et tomba dans l'excès contraire. Au lieu de flétrir la débauche, l'abus, elle flétrit l'usage, l'union légitime et sainte des sexes ; au lieu de subordonner la chair à l'esprit, elle la traita en ennemie et voulut l'immoler.

C'est en grande partie à cette réaction aveugle que nous devons le culte de Marie, vierge immaculée, même dans sa conception ! comme si la conception, sans laquelle les desseins de Dieu ne pourraient pas s'accomplir dans le monde, était une souillure !

Nous venons de voir ce que l'on doit penser de la virginité de la mère du Christ, il nous reste à voir ce qu'il peut y avoir de vrai dans la grandeur du rôle qu'on lui fait jouer.

II

Le moyen le plus sûr d'arriver à nous former une idée de la position qu'occupe dans l'autre monde l'Esprit d'un de nos semblables et de juger de l'importance du rôle qu'il peut être appelé à y jouer, est d'étudier attentivement la vie de celui qu'il a animé. Il doit y avoir un rapport étroit entre l'homme et l'Esprit qui le fait vivre. Un Esprit bon ne peut que faire un homme bon, et un Esprit méchant ne saurait faire qu'un homme méchant. Cependant, nous devons le reconnaître, le problème est très complexe ; les apparences peuvent quelquefois être trompeuses, et dans beaucoup de cas le mieux est de ne pas se prononcer. Le milieu dans lequel un homme a vécu, sa position de fortune, son éducation, les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé, les influences visibles ou occultes qu'il a subies, les tentations qui l'ont assaini, enfin son organisation physique heureuse ou malheureuse, sa chair calme ou en révolte : voilà les éléments nombreux dont il faut tenir compte et qu'il n'est pas toujours facile d'apprécier.

Il y a eu pourtant dans notre humanité des êtres qui se sont élevés si fort au-dessus de leurs semblables et dont la vie a jeté un si grand éclat, qu'il est impossible de conserver le moindre doute sur la grandeur de l'Esprit qui les animait, si l'on considère surtout que presque tous ont été placés dans les conditions de lutte les plus défavorables et ont eu à résister aux entraînements les plus dangereux. Parmi eux, et à des degrés divers, nous citerons Socrate, Jésus, Épictète, Marc-Aurèle, saint Louis, Jeanne D'arc, Thomas Morus, Bayard, L'Hôpital, Franklin, La Tour d'Auvergne.

Y a-t-il dans ce que nous connaissons de la vie de Marie quelque chose qui puisse justifier la grandeur du rôle qu'on lui attribue, et pouvons-nous raisonnablement la placer au-dessus de tous ces sages qui ont honoré l'humanité, à côté de son fils et presque à l'égal de Dieu ?

Ici, n'en déplaise à l'Église romaine, et malgré ses affirmations contraires, les Évangiles consultés répondent non, comme dans la question de sa virginité.

Le plus favorable de tous à la mère du Christ est l'Évangile selon saint Jean. Seul, il nous la montre auprès de la croix, en compagnie de sa sœur, de Marie, femme de Cléophar, et de Marie-Madeleine. Seul aussi il nous la fait voir assistant avec son fils aux noces de Cana, et, une fois cette fête terminée, l'accompagnant à Capharnaüm, où il allait avec ses disciples et ses frères. A Cana, au moment où il va accomplir son premier miracle, se passe une scène qui prouve au moins que Jésus n'avait pas une haute idée de l'élévation de caractère de sa mère. Le lecteur peut, en juger par la citation textuelle suivante « Et le vin venant à manquer, la Mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point de vin. » Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. » (Ch. II, vers. 3 et 4.)

Cette manière de s'exprimer se retrouve assez souvent dans la Bible, et si elle n'indique pas toujours, comme on pourrait le supposer, la répulsion, le mépris ou la haine, elle témoigne du moins, de la part de celui qui s'en sert, du peu d'estime pour celui à qui il parle, et quelquefois d'une certaine terreur, comme quand les démons s'adressent au Christ.

Les autres Évangiles, plus explicites sur les rapports pénibles du Christ avec sa famille, nous donneront l'explication de ces dures paroles qu'on s'afflige de voir sortir de la bouche d'un fils parlant à celle qui lui donna le jour. C'est, en effet, dans le sein de cette famille, où il aurait dû trouver des consolations et des encouragements, que se rencontrèrent pour lui les plus grands obstacles à l'accomplissement de sa sublime et périlleuse mission. « Un prophète, dit-il, n'est sans honneur que dans son pays et *dans sa maison*. » (S. Matt , ch. XIII, vers. 57.) Ses parents le poursuivaient partout croyant qu'il était fou. « ... Ce que ses proches ayant appris, ils vinrent pour se saisir de lui ; car ils disaient qu'il avait perdu l'esprit. » (S. Marc, ch. III, vers. 21.) Aussi ne laisse-t-il jamais échapper une occasion de répudier sa mère et ses frères. « Lorsqu'il parlait encore au peuple, sa mère et ses frères étant arrivés, et, se tenant au dehors, demandaient,

à lui parler. Et quelqu'un lui dit : « Voilà *vo*tre mère et vos frères qui sont dehors, et qui vous demandent. » Mais il répondit à celui qui lui dit cela : « *Qui est ma mère ? et qui sont mes frères ?* » Et étendant la main vers ses disciples : « *Voici, dit-il, ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de Mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère.* » (S. Matt., ch. XII, vers. 46 et suivants.)

Peut-on être plus clair ? Mais poursuivons.

« Cependant sa mère et ses frères étant venus, et se tenant dehors, envoyèrent l'appeler. Or le peuple était assis autour de lui, et on lui dit : Votre mère et vos frères sont là dehors qui vous demandent. Mais il leur répondit : « *Qui est ma mère et qui sont mes frères ?* » Et regardant ceux qui étaient autour de lui : « *Voici, dit-il, ma mère et mes frères ; car quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère ma sœur et ma mère.* » (S. Marc, ch. III, vers. 31 et suivants).

« ... Cependant sa mère et ses frères étant venus vers lui, et ne pouvant l'aborder à cause de la foule du peuple, il en fut averti, et on lui dit : « *Votre mère et vos frères sont là dehors qui désirent de vous voir.* » Mais il leur répondit « *Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent.* » (S. Lue, ch. VIII, vers. 19 et suivants.)

Même évangile, ch. XI, vers. 27 et 28 : « *Lorsqu'il disait ces choses, une femme élevant la voix du milieu du peuple lui dit : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont nourri. » Jésus lui dit : « Mais plutôt heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent. »*

Comme on le voit, Marie n'écoutait pas la parole de Dieu et ne la pratiquait pas ; c'est son fils qui nous l'apprend. Comment ne pas admettre un témoignage aussi imposant ? Qui, mieux que Jésus, pouvait connaître les sentiments de sa mère et apprécier sa valeur morale ? Qui, plus que lui, eût été disposé à lui rendre justice et à la signaler à la vénération du monde, si elle l'eût mérité ? Mais, hélas ! elle ne le méritait pas. C'était une femme d'un esprit étroit, probablement une dévote ; mère de famille vulgaire, elle ne comprenait rien à la grandeur morale de son fils, à son sublime désintéressement ; elle considérait comme une œuvre insensée la grande mission que Dieu lui avait assignée. Aussi courait-elle toujours après lui pour le retenir, escortée de sa nombreuse progéniture, et lui créait-elle mille embarras. Celui qu'on a depuis adoré comme Dieu était pour sa mère un fou !

Cette conduite de Marie se comprend sans effort : elle est toute naturelle chez une mère qui n'est pas un esprit élevé. De bonne heure elle avait dû être frappée de la haute intelligence qui se manifestait chez son fils aîné ; on l'avait complimentée à ce sujet. Qui sait quels rêves de grandeur et de fortune elle avait faits ? Elle voyait dans l'avenir Jésus sortant de la foule, s'élevant au-dessus de ses pareils, jouant un rôle éminent et acquérant de grands biens. Il était le favori des grands et des puissants ; il protégeait ses frères, établissait ses sœurs et rendait toutes les mères jalouses de la sienne : Marie était appelée heureuse !

Mais le Christ avait d'autres visées : les grandeurs mondaines ne le tentaient pas ; les richesses matérielles n'avaient pas d'attrait pour lui ; il s'abreuvait à des sources plus pures que le reste des hommes ; il vivait dans des régions trop élevées pour que sa pauvre mère pût l'y suivre. Ce n'était pas un homme d'ordre, honnête et modéré, un sage suivant le monde, évitant prudemment tout ce qui pouvait préjudicier à ses intérêts et recherchant avec soin tout ce qui était de nature à les favoriser. Il ne reconnaissait qu'un maître, le Devoir ! qu'un guide, la Conscience ! Il aimait mieux plaire à Dieu, qui l'avait envoyé, qu'aux prêtres, qu'il avait pour mission de démasquer et de combattre.

Aussi quel dû être le désenchantement de Marie, quels déchirements ne dût-elle pas éprouver, quand elle le vit entrer dans cette voie dangereuse et que tous ses beaux rêves s'évanouirent tout à coup ! Ne vous semble-t-il pas voir l'effarement d'une poule, à qui on aurait donné à couver un

œuf d'aigle, au moment où l'aiglon, devenu fort, s'élançait au-dessus des nues, sur ses puissantes Ailes ?

Il arriva au Christ ce qui déjà était arrivé à Socrate et ce qui devait plus tard arriver à Jeanne D'arc : quand un Esprit descend des sublimes régions du ciel dans le milieu inférieur où s'agite notre humanité, pour sauver une race d'hommes ou un peuple, il est tellement hors de proportion avec ceux qui l'entourent, que lorsque, meurtri par la lutte, fatigué, poursuivi par la meute des intérêts coalisés, il aurait besoin de se retirer dans le sanctuaire de la famille pour y puiser de nouvelles forces, il éprouve la suprême douleur de ne pas y être compris et de trouver l'obstacle le plus difficile à vaincre là même où il pouvait espérer de trouver l'encouragement et l'appui. C'est ce qui faisait sans doute dire à Jésus ces paroles si profondément tristes : *Le Fils de l'Homme n'a pas une pierre où reposer sa tête !*

Et maintenant, pourquoi ce culte que l'on voue à Marie ? Pourquoi cette importance si grande qu'on lui donne et que les Evangiles, nous venons de le voir, contredisent d'une façon si formelle ? Pourquoi cette dévotion, pourquoi ces pèlerinages ?

L'explication est bien simple. L'homme sent instinctivement que Dieu étant la justice même, il est impossible de le plier à nos désirs, s'ils ne sont pas conformes à cette justice. Alors le catholique, qui est homme, essaye de tourner la difficulté ; il grandit la mère du Christ, fils de Dieu, Dieu lui-même. Un fils ne peut rien refuser à sa mère ; on peut gagner la sainte Vierge, qui est femme et accessible, par conséquent, à la flatterie, aux prières, aux hommages, aux larmes. La sainte Vierge, à son tour, gagne Dieu le fils, qui gagne Dieu le père.

C'est de cette façon qu'on essaye de se tromper soi-même ; et on y réussit.

Du reste, le catholicisme n'est pas la seule religion où il en soit ainsi : toutes au fond sont les mêmes. Qu'on y réfléchisse bien et l'on se convaincra que tout culte extérieur n'est autre chose qu'un système de compensation, un moyen d'arriver à corrompre Dieu ! mais ce système, malheureusement pour les dévots, n'est pas adopté là-haut.

DU LIBRE ARBITRE

Cet article parut dans la *Fraternité de l'Aude* du 28 juin 1884. Il fut écrit en réponse à un journal matérialiste de Carcassonne qui, à propos de l'exécution d'un assassin nommé Guibal, avait fait l'apologie du fatalisme. Il n'est, en grande partie, que la traduction d'un article qu'il y a quelques années je publiai, en italien, dans les *Annali* de Turin.

V. T.

Du libre arbitre

Sommes-nous libres ou ne le sommes-nous pas ? Quand nous voyons le bien et que nous faisons le mal, sommes-nous contraints à agir ainsi par une force à laquelle il nous est impossible de résister, ou bien avons-nous conscience que nous aurions pu agir autrement ? N'y a-t-il, au point de vue moral, aucune différence entre Socrate et Guibal ; et l'homme vertueux dont toute la vie a été un long sacrifice au devoir est-il aussi peu digne d'éloges que ne l'est de blâme le vicieux qui n'a jamais recherché que l'assouvissement de ses honteuses et criminelles passions ? En un mot, sommes-nous, oui ou non, responsables de nos actes ; et est-il aussi injuste de punir un scélérat assassin qu'il le serait de punir un mancenillier de ce qu'il produit des sucs vénéneux ?

Il est facile de comprendre que, selon la réponse faite à ces interrogations, l'esprit qui animera nos lois pénales et nos systèmes d'éducation devra être tout à fait différent. Aussi l'importance de ce problème a-t-elle de tout temps frappé les penseurs ; et ils se sont divisés en deux camps opposés qui, malheureusement, ne semblent pas près de s'entendre. Malgré les flots d'encre répandus, la question n'a pas fait un seul pas ; et nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui qu'il y a des milliers d'années.

Cela vient peut-être de ce qu'on a eu recours à des subtilités, au lieu d'aller tout bonnement devant soi, avec la seule aide des lumières du sens commun. C'est un fait digne de remarque que l'esprit de l'homme n'aime pas le simple ; il lui faut le compliqué. La dernière chose qu'il aperçoit, c'est celle qui lui crève les yeux : l'évidence lui répugne. Aussi Voltaire a-t-il pu dire avec raison que les philosophes ont embrouillé la question du libre arbitre et que les théologiens l'ont rendue incompréhensible.

Ils l'ont embrouillée et rendue incompréhensible, parce que ni les uns ni les autres n'ont voulu accepter l'évidence, qu'ils ont cru nécessaire de démontrer l'indémontrable. Il est des vérités, les vérités premières, qu'on montre, mais qu'on ne démontre pas, ou bien que l'on ne démontre qu'en les montrant. Il fit preuve d'un grand bon sens, ce philosophe de l'antiquité devant qui on niait le mouvement et qui se contenta de marcher, pour toute réponse.

Imitons ce philosophe, et pour cela définissons la liberté ; c'est le moyen de la montrer si la définition est claire et précise.

Un homme quel qu'il soit, savant ou ignorant, barbare ou civilisé, qui prononce la parole *liberté*, a dans l'esprit l'idée d'une force dont l'action est normale, à laquelle rien ne fait obstacle, qu'aucune autre force ne contraint à agir plutôt dans un sens que dans un autre. Je ne crois pas que cela puisse être nié.

La liberté s'appellera *physique*, si la force est physique, comme celle du vent qui souffle, de l'eau qui court, de la plante qui se développe, des membres d'un animal qui se meut. Elle sera *instinctive* et même *intellectuelle* chez la brute qui peut choisir selon l'impulsion irréfléchie ou le jugement formé dans son esprit. Enfin, elle sera morale dans l'homme doué de raison et, par conséquent, capable de distinguer le bien du mal, de vouloir l'un et de repousser l'autre. Mais ce

sera toujours la force se développant normalement et non violentée par une force plus grande.

Donc, demander si un homme jouit de son libre arbitre, c'est-à-dire de sa liberté morale, c'est demander s'il jouit de la plénitude de ses facultés mentales, si ses facultés ne subissent pas l'influence d'une force extérieure qui porte le désordre dans leur fonctionnement. Toutes les fois qu'un homme se trouve dans un semblable état, il est libre moralement, par conséquent responsable et capable de mérite et de démerite, attendu que ses déterminations ne peuvent être attribuées qu'à lui seul. Si je ne me fais illusion, cela est d'une évidence incontestable. Et voilà précisément pourquoi les philosophes ne l'ont pas vu.

Les fatalistes objectent l'influence des motifs, les tendances naturelles, et, ceux qui croient en Dieu, la prescience divine.

L'homme, disent-ils, ne peut jamais se déterminer sans motifs. Or, qui ne voit que c'est toujours le motif le plus puissant qui fait irrésistiblement pencher la balance et contraint la volonté ? Donc l'homme veut par force, et il n'est pas libre.

L'homme obéit nécessairement aux tendances de sa nature, qui le dominant et l'obligent à vouloir d'une façon plutôt que d'une autre. Donc il n'est pas libre.

Enfin, Dieu connaissant de toute éternité les décisions que l'homme doit prendre, et Dieu ne pouvant se tromper, l'homme est contraint à vouloir comme Dieu a prévu qu'il voudrait, et, par conséquent, il n'est pas libre.

A première vue, il est facile de s'apercevoir que ces trois objections n'en forment en réalité qu'une seule : l'influence de la nature de l'homme sur lui-même, et que la première et la troisième rentrent dans la seconde.

Je réponds :

Les motifs n'étant point des êtres, des forces actives, mais de simples points de vue, n'ont, par eux-mêmes, aucune force ; ils n'ont que celle que leur donne la nature de l'homme. Exemple : A deux hommes, l'un honnête et l'autre malhonnête, on propose de commettre une infamie, avec la certitude d'en retirer un avantage. Le premier repousse l'offre avec indignation, le second l'accepte avec transport. Les motifs étaient les mêmes pour ces deux hommes : l'intérêt et le devoir. Et pourtant ils se sont décidés en sens opposé. Ce n'est, donc point dans les motifs que se trouve la force déterminante, autrement nos deux hommes auraient pris une même détermination. Elle se trouve tout entière dans la nature de l'homme.

La prescience divine ne peut provenir que de la connaissance parfaite que Dieu a de la nature de l'homme et des circonstances au milieu desquelles il doit se mouvoir, Or, comme on ne peut jamais se décider sans raison, comme une détermination ne peut naître de rien, mais est nécessairement liée à un fait antérieur dont elle dépend et qui l'explique, Dieu peut, logiquement et avec certitude, inférer de la connaissance qu'il a de la nature de l'homme et de ses rapports avec ce qui l'environne, les déterminations que, *librement*, il prendra. Et, je dis *librement*, parce que la connaissance anticipée que Dieu a de ces déterminations ne les fait pas naître, puisque, si Dieu n'était pas prescient, leur cours serait évidemment le même.

Donc les déterminations de l'homme dépendent toujours de sa nature, et j'ai eu raison de dire que les trois objections des fatalistes se réduisent à une seule, la suivante :

L'homme n'est pas libre, parce qu'il ne peut se soustraire à l'influence de sa nature qui le domine irrésistiblement.

Mais l'argument des fatalistes se retourne en fait contre eux-mêmes et arrive à prouver exactement le contraire de ce qu'ils voulaient prouver.

Qu'est-ce, en effet, que la nature de l'homme, sinon l'homme lui-même ? Est-il possible de mettre l'homme d'un côté et sa nature de l'autre ? En un mot, la nature de l'homme est-elle une force extérieure à lui, qui le contraigne à vouloir autrement qu'il n'aurait voulu sans cette fatale

influence ? Évidemment non ; la nature de l'homme et l'homme sont exactement la même chose exprimée en termes différents. Donc dire, que l'homme obéit fatalement à sa nature, c'est dire qu'il obéit fatalement à lui-même, c'est-à-dire qu'il n'obéit fatalement à personne, qu'il est libre. Et ainsi les fatalistes, comme je l'ai dit, au lieu de nier le libre arbitre, l'affirment. Si l'être qui ne dépend que de lui-même n'était pas libre, aucun être ne serait libre, pas même Dieu.

Mais les partisans du libre arbitre ne pouvant pas se contenter de raisons aussi simples et aussi concluantes, pour combattre celles de leurs adversaires, ont mis en avant des arguments plus savants et plus subtils. Et voilà comment ils sont arrivés à tout embrouiller.

Si les fatalistes, mettant l'homme en opposition avec sa nature, le divisent en deux, eux le divisent en trois et distinguent en lui la sensibilité, l'intelligence et la volonté. Jusqu'ici, il n'y a rien à dire. Mais ils vont plus loin, et, tombant dans une erreur semblable à celle de leurs adversaires, ils se comportent avec ces trois abstractions comme si c'étaient trois réalités. Ils accordent aux fatalistes que la sensibilité et l'intelligence ne peuvent jamais être libres, parce qu'il est impossible à l'homme de changer à son gré la nature de ses sensations et de voir le faux où il voit le vrai et le vrai où il voit le faux. Ils confinent donc la liberté dans la volonté qui, seule, peut la contenir, parce que l'homme a toujours le pouvoir de vouloir autrement qu'il ne veut, et qu'il suffit pour cela qu'il le veuille.

Ils ajoutent de plus que, si la sensibilité et l'intelligence sont diverses et de différents degrés chez les hommes, la volonté est une, infinie et toujours la même en tous, de sorte qu'elle peut produire en tous les mêmes effets. Pour eux, la volonté est tout l'homme, tandis que la sensibilité et l'intelligence n'en sont que de pures appartenances. Ils reconnaissent bien la nécessité de la délibération, pour que les déterminations de la volonté soient libres, mais, chose étrange ! une fois que la délibération a eu lieu, la volonté, selon eux, agit sans en subir en aucune façon l'influence, dans la plénitude de son indépendance, et en puisant en elle seule les raisons de sa façon d'agir. De sorte que la délibération est à la fois nécessaire et sans valeur aucune. Ainsi, quoi qu'ils en puissent dire, dans leur système, la volonté est un être distinct de l'intelligence, et, l'homme voulant n'est pas le même que l'homme pensant.

Donc, en vertu de cette puissance illimitée de la volonté, la même chez tous les hommes – et c'est là le vice et le danger de ce raisonnement – si un sauvage chez qui à peine se montre une lueur de raison et qui, par conséquent, n'a qu'une idée confuse du bien et du mal, ne veut pas aussi vertueusement que Socrate, c'est parce qu'il ne veut pas le vouloir. S'il voulait le vouloir, il le voudrait. Si ce galimatias n'était que ridicule, il n'y aurait pas un grand mal ; mais on comprend qu'au point de vue pénal et éducatif il doit nécessairement avoir des conséquences très graves. Heureusement il est facile d'en montrer la faiblesse, l'illogisme.

L'homme veut comme il veut, d'accord ; mais il sent aussi comme il sent, et il comprend comme il comprend. Voltaire, avec son admirable bon sens, a dit qu'on veut quelque chose, mais qu'on ne veut pas vouloir, parce que le verbe vouloir devant le verbe vouloir n'a aucune signification. Et, si les partisans du libre arbitre reconnaissent que l'homme n'est pas libre dans sa sensibilité et dans son intelligence, parce que la volonté n'a sur elles aucune influence, ils doivent aussi reconnaître qu'il n'est pas libre dans sa volonté, parce que la volonté n'a pas plus d'influence sur elle-même que sur les deux autres facultés. Et ils arrivent ainsi, comme leurs adversaires, à démontrer le contraire de ce qu'ils voulaient.

La vérité est que l'homme est tout entier dans chacune de ses facultés, qui ne peuvent pas être séparées l'une de l'autre. Comment ferait la volonté pour se déterminer, sans le secours de l'intelligence ? Pour choisir, il faut connaître. Et comment comprendre la sensibilité, séparée elle aussi de l'intelligence ? Pour qu'une sensation naisse, force est qu'elle soit perçue, autrement ce ne serait qu'une simple impression. Enfin il n'est pas possible de sentir sans en même temps

connaître et vouloir.

Pour moi, si je devais absolument choisir entre ces trois facultés., je dirais que celle qui constitue plus particulièrement l'homme, ce n'est pas la volonté, mais l'intelligence. L'intelligence entrant en relation avec le monde extérieur prendrait le nom de sensibilité ; elle retiendrait plus particulièrement le nom d'intelligence, quand elle étudie ce monde ; enfin elle s'appellerait volonté, au moment où, cette étude faite, elle se porte vers ce qui lui plaît ou s'éloigne de ce qui lui déplaît. Et le langage ordinaire me donne raison, puisqu'il appelle le monde invisible, non monde des volontés ou des sensibilités, mais monde des intelligences.

Voyez ce qui se passe tous les jours. Quand un homme veut en amener un ou plusieurs autres à prendre une détermination quelconque, est-ce à leur volonté qu'il s'adresse directement ? Non, mais à leur intelligence. Il sait que, pour les amener à vouloir ce qu'il demande d'eux, il faut qu'il commence par les convaincre que c'est bon, juste, utile ou avantageux. C'est quand l'intelligence est persuadée que la volonté naît. La volonté n'est qu'un produit, une résultante. Nous connaissons la nature de l'homme à ses déterminations qui la manifestent, comme nous connaissons l'arbre à ses fruits. Ce n'est donc point la volonté qui rend l'homme méchant, mais la méchanceté de l'homme qui corrompt la volonté. Et cette distinction n'est pas vaine ; elle a, comme je l'ai dit plus haut, les conséquences les plus graves, au point de vue de l'imputabilité,

Il est certain que la culpabilité de deux hommes qui ont commis le même crime peut ne pas être la même : le plus éclairé est toujours le plus coupable. Le sens moral n'est pas également développé chez tous les hommes. On ne s'avisera jamais de dire qu'un animal est vertueux ou criminel. Pour pouvoir observer la loi morale ou la violer, il faut la connaître, il faut être doué de raison. Or, la raison est progressive, et elle n'est pas également développée chez tous les hommes, parce que tous les hommes ne portent pas en eux un Esprit de même âge. S'il y a une enfance pour l'homme, il y a aussi une enfance pour l'Esprit. Nous avons vécu avant de naître. C'est la croyance des hommes supérieurs de tous les temps, et il est impossible d'expliquer autrement, que par les vies antérieures les différences immenses qui séparent, surtout au point de vue moral, les hommes les uns des autres. Est-il possible, par exemple, que l'âme du vertueux Marc-Aurèle et celle du monstre qui fut son fils aient été formées au moment même de la naissance de ces deux empereurs ? Évidemment non. S'il en était ainsi, il y aurait dans la création une monstrueuse injustice, une révoltante partialité. Car, enfin, le père était né bon et le fils pervers. Sans doute, ils étaient libres tous les deux de faire le bien. Mais étaient-ils également forts ? leur raison était-elle également développée et leur montrait-elle avec la même puissance tout ce que le bien a de beau, de grand et même, en définitive, d'utile ; et tout ce que le mal a d'horrible, de vil et de dangereux, sinon pour le présent, du moins pour l'avenir ? S'il en était ainsi, pourquoi Marc-Aurèle a-t-il préféré la vertu, Commode le vice ? Car enfin on ne se détermine pas sans motifs, et les motifs, nous l'avons vu, puisent leur force, non en eux-mêmes, mais dans la nature de l'homme. Que l'âme humaine – comme cela me paraît certain – ait fait, son stage dans les moules inférieurs de la création, que, pour arriver à l'humanité, elle ait monté lentement et par degrés insensibles, pour me servir d'une expression de Locke, à travers le règne minéral, le règne végétal et le règne animal, ou bien qu'elle soit une création spéciale, la justice exige impérieusement que toutes les âmes, au début, soient sinon égales, du moins équivalentes. Toutes ignorantes, toutes elles ont à apprendre. Or, la science du bien et du mal est une science comme toutes les autres ; on la possède d'autant mieux qu'on l'a plus longtemps étudiée. L'homme vertueux est un savant en morale. Et s'il naît vertueux, c'est que, dans des existences antérieures, il a acquis cette science qu'il possède, comme Mozart possédait en naissant la science de la musique et Pascal celle des mathématiques. Le méchant est un ignorant ; le crime, comme l'a dit Duclos, est toujours le résultat d'un faux jugement. Pour améliorer les hommes, il faut donc les instruire, mais les

instruire dans la science du bien, dans la morale. Comme il serait puéril de croire qu'en enseignant l'histoire on forme des mathématiciens, il serait aussi puéril de croire qu'en enseignant toutes les sciences, excepté la morale, on est dans la bonne voie pour former des honnêtes gens. L'expérience est là pour nous prouver qu'un homme très instruit peut être en même temps un épouvantable scélérat, le pape Alexandre VI par exemple. Seulement la vie de l'homme est trop courte pour pouvoir espérer de changer, dans son cours, un cannibale en un La Tour d'Auvergne, de même qu'avec une seule existence il est impossible de démontrer, ce qui est le but de la morale, que le vrai bonheur est dans l'honnêteté, et que si le devoir nous impose souvent de douloureux sacrifices, il nous en récompense toujours avec usure. L'homme cherche avant tout le bonheur, et, si le scélérat se jette dans le crime, c'est parce qu'il espère l'y trouver, Or, si nous ne lui démontrons pas l'immortalité de l'âme, il ne nous sera presque jamais possible de lui prouver son erreur. Voilà pourquoi le matérialisme sera toujours impuissant à donner une base solide à la morale.

Je conclus. Le coupable étant un ignorant, la peine, doit être calculée de façon à le faire rentrer en lui-même, à lui faire reconnaître son erreur, à l'instruire, à l'améliorer. C'est dans ce but et avec amour qu'il faut frapper, et non avec haine et pour se venger. S'il en était autrement, nous deviendrions nous-mêmes criminels, car nous violerions la loi de solidarité qui unit tous les hommes et qui veut qu'ils marchent ensemble et non isolément à l'accomplissement de leurs destinées. « On ne se sauve pas seul, a dit Michelet : l'homme ne mérite son salut que par le salut de tous. » Le solitaire pourra devenir un saint, mais il n'en sera pas moins un odieux égoïste, et, par conséquent, un criminel.

D'ailleurs, ce qui doit nous affermir dans ces sentiments de bienveillance envers nos frères coupables, c'est cette pensée que le plus honnête d'entre nous porte nécessairement dans son passé un scélérat, de même que le plus scélérat doit nécessairement un jour arriver à être honnête. Est-il possible en effet que l'être ignorant arrive à la science sans commettre beaucoup d'erreurs ? On commence toujours par se tromper.

Mais si les défenseurs du libre arbitre avaient raison, si le crime n'était pas une erreur, si le Christ s'était trompé en disant : « Pardonnez-leur, ô mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font, » si le pouvoir de faire le bien et le mal résidait dans cette puissance incompréhensible de vouloir, la même chez tous les hommes, ne connaissant pas de limites, n'obéissant à aucune règle, nous devrions frapper sans pitié tous les coupables et leur appliquer à tous indistinctement la même peine, pour la même faute, sans tenir aucun compte de leur plus ou moins grand degré d'avancement moral.

Nous devrions aussi jeter au feu tous les traités de morale et renoncer pour jamais à amener nos semblables à adopter une ligne de conduite que nous croirions bonne, puisque, alors même que nous aurions convaincu leur raison, nous aurions travaillé en pure perte, la volonté pouvant toujours tromper tous nos efforts par ses décisions impossibles à prévoir, attendu qu'elles n'obéissent à aucune règle, qu'elles ne sont soumises à aucune loi. C'en serait fait de la logique, c'en serait fait de l'éloquence.

Reconnaissons donc que l'homme est libre ; qu'il est, par conséquent, responsable. Mais n'oublions pas, en même temps, qu'il est perfectible, et qu'il serait injuste de demander à l'enfant un effort égal à celui qu'on peut exiger de l'homme fait.

Del libero arbitrio

Voici le texte de l'article publié par M. V. Tournier dans les *Annali* en 1879 :

Citero poco e sarò breve, perché mi è giuocoforza esserlo, non potendo nè leggere nè scrivere che con molta fatica e a spilluzzico. Pure procurerò di non tralasciare alcun elemento del difficile problema, e di farmi intendere dal lettore, ciò che troppo spesso non accade in sì astrusa materia.

La questione del libero arbitrio, ossia della libertà morale, così importante come quelle dell'immortalità dell'anima e dell'esistenza d'Iddio, ha diviso in tutti i tempi, e divide ancor oggi i pensatori in due campi opposti, che non sono vicini ad intendersi.

Ciò proviene forse dall'aver essi dato nelle sottigliezze, invece di andare alla buona e col solo lume del senso comune : ciò che fece dire a Voltaire, che i filosofi hanno imbrogliata la questione del libero arbitrio, e che i teologi l'hanno resa incomprendibile.

L'hanno imbrogliata e resa incomprendibile, perché, a mio parere, hanno voluto dimostrare l'indimostrabile. Vi ha delle verità, che si devono mostrare e non dimostrare, o meglio, che si dimostrano mostrandole. Quel filosofo dell'antichità, a cui un altro negava il moto, invece di perdersi in parole per rispondergli, si contentò di muoversi.

Imitiamo quel filosofo ; e per ciò definiamo la libertà, che così la mostreremo, se la definizione sarà chiara e precisa.

Un uomo qualunque sia, dotto o ignorante, barbaro o incivilito, che pronuncia la parola libertà, ha in mente l'idea di una forza ; la cui azione è normale e non impedita da ostacolo di sorta. Non credo che ciò possa essere negato. Dunque la libertà è lo stato di una forza, che si sviluppa senza che un'altra forza o la costringa ad agire, o la distolga dalla sua direzione.

La libertà si chiamerà *fisica*, se la forza sarà fisica, come quella del vento che soffia, dell'acqua che scorre, della pianta che si sviluppa, delle membra d'un animale che si muovono. Sarà *istintiva* ed anche intellettuale nei bruti, che possono scegliere secondo il giudizio formato nella loro mente. Finalmente sarà *morale* nell'uomo dotato di ragione e quindi capace di distinguere il bene dal male, di voler l'uno e di respinger l'altro. Ma sempre sarà la forza sviluppantesi normalmente e non oppressa dalla prepotenza di un'altra.

Dunque: chiedere se l'uomo gode del libero arbitrio, ossia della libertà morale, è chiedere se gode della pienezza delle sue facoltà mentali, se queste facoltà non sottostanno a una forza esteriore, che porti il disordine nel loro funzionamento normale. Ogni qualvolta un uomo si trova in simile condizione, è libero moralmente, quindi imputabile e capace di merito e di demerito, atteso che a lui solo si possono attribuire le sue determinazioni. Ciò, se non m'illudo, è di un'evidenza incontrastabile.

Ma i fatalisti non la intendono così. Obbiettano :

1° L'influenza dei motivi. – L'uomo non può mai determinarsi senza motivi. Ora chi non vede, che il motivo più potente è sempre quello, che, irresistibilmente, fa pendere la bilancia, e costringe la volontà ? Dunque l'uomo vuole per forza, e non è libero.

2° Le tendenze naturali. – L'uomo obbedisce necessariamente alle tendenze della sua natura, che lo dominano, e l'obbligano a volere in un modo piuttosto che in un altro. Dunque non è libero.

3° La prescienza divina. – Dio, conoscendo da tutta eternità le decisioni che l'uomo deve prendere, e Dio non potendo sbagliare, l'uomo è costretto a volere come Dio ha previsto ; e così non è libero.

Chi non vede, a prima giunta, che quelle tre obiezioni non ne formano in sostanza che una sola : L'influenza della natura dell'uomo su l'uomo, e che la prima e la terza rientrano nella seconda ?

I motivi, non essendo esseri, forze attive, ma semplici punti di vista, non hanno altra forza che quella, che lor dà la natura dell'uomo. Esempio : A due uomini, l'uno virtuoso, l'altro vizioso, si

propone di commettere un'infamia, colla certezza di ricavarne un vantaggio. Il primo respinge disdegnosamente l'offerta ; l'altro accetta con trasporto. I motivi erano gli stessi : l'interesse e il dovere. Eppure quei due uomini si sono decisi in senso opposto. Dunque la forza dei motivi è nell'uomo, e non nei motivi stessi.

La prescienza divina non può provenire che dalla conoscenza perfetta, che Iddio ha della natura dell'uomo e delle circostanze, in mezzo alle quali egli deve muoversi. Ora, siccome l'uomo non può mai decidersi senza ragione, siccome una determinazione non può nascere dal nulla, ma è necessariamente legata a un fatto anteriore, da cui dipende e che la spiega, Iddio può logicamente e con certezza inferire dalla conoscenza, che ha della natura dell'uomo e dei rapporti che sostiene con ciò che lo circonda, le determinazioni, ch'egli *liberamente* prenderà. E dico liberamente, perché la conoscenza anticipata, che Iddio ha di quelle determinazioni, non le fa nascere, poichè, se anche Iddio non fosse presciente, il corso di quelle determinazioni sarebbe evidentemente lo stesso. – Dunque le determinazioni dell'uomo dipendono sempre dalla sua natura, ed ho ragione di dire, che le tre obiezioni dei fatalisti si riducono quest'unica : – L'uomo non è libero, perchè non può sottrarsi alla sua natura, che lo signoreggia irresistibilmente.

Ma l'argomento dei fatalisti pecca in ciò che la conclusione è in manifesta opposizione colle premesse.

Che cosa è di fatti la natura dell'uomo, se non l'uomo stesso ? È egli possibile di metter l'uomo da una parte e la sua natura dalla altra ? In una parola, la natura dell'uomo è ella una forza esteriore a lui, che lo costringa a volere altrimenti che non avrebbe fatto senza quella fatale influenza ? Evidentemente no ; la natura dell'uomo e l'uomo sono una stessissima cosa espressa in termini differenti.

Dunque dire, che l'uomo obbedisce fatalmente alla sua natura, torna come dire che obbedisce fatalmente a sè stesso ; cioè che non obbedisce fatalmente a nessuno ; che è libero. E così i fatalisti, invece di negare il libero arbitrio, lo affermano. Se l'essere, che non ha altro padrone che sè stesso, non fosse libero, nessun essere lo sarebbe, neppur Dio.

Ma i partigiani del libero arbitrio non si sono contentati di tali semplici ragioni per ribatter quelle dei loro avversari, e hanno messo in campo argomenti più dotti e più sottili.

Se i fatalisti, mettendo l'uomo in opposizione colla sua natura, lo dividono in due, essi lo dividono in tre, e distinguono in lui la sensibilità, l'intelligenza e la volontà. Fin qui non c'è nulla a ridire. Ma vanno più oltre, e incorrendo in un errore simile a quello dei fatalisti, si comportano con quelle tre astrazioni come se fossero tre realtà vere. Concedono a torto ai fatalisti, che la sensibilità e l'intelligenza non possono mai essere libere, perché è impossibile all'uomo da un lato di cangiare a suo talento la natura delle sensazioni, e dall'altro di vedere il vero dove vede il falso, e il falso dove vede il vero. Confinano dunque la libertà nella volontà, che sola può albergarla, perché l'uomo è sempre in potere di volere altrimenti che non vuole ; basta per ciò che voglia. Di più aggiungono, che se la sensibilità e l'intelligenza sono varie e di gradi differenti nei diversi uomini, la volontà è una, infinita e sempre la stessa in tutti, dimodochè può produrre in tutti gli stessi effetti. Per essi la volontà è tutto l'uomo, mentre la sensibilità e l'intelligenza non sono che pure sue appartenenze. Riconoscono bensì la necessità della deliberazione, perchè le decisioni della volontà siano libere, ma pure, presa che sia la deliberazione, la volontà, a loro avviso, agisce senza subire in alcun modo l'influenza, nella pienezza della sua indipendenza, e attingendo in sè sola le ragioni del suo agire. Così, checchè ne possano dire, nel loro sistema la volontà è un essere distinto dalla intelligenza, o, se vuoi, l'uomo volente è un uomo distinto dall'uomo pensante.

Dunque, se un selvaggio, in cui appena spunta un barlume di ragione, e che non ha che un'idea confusa del bene e del male, non vuole virtuosamente come un Socrate, egli è perchè non vuole

volerlo ; se volesse volerlo, lo vorrebbe in virtù di quella potenza infinita di volontà, la stessa in tutti gli uomini.

Ma, dico io, se l'uomo vuole come vuole, sente anche come sente e capisce come capisce. Voltaire, col suo ammirabile buon senso, ha detto che si vuole qualche cosa, ma che non si vuole volere, perché il verbo volere dinanzi al verbo volere non ha alcun significato. E, se i partigiani del libero arbitrio riconoscono che l'uomo non è libero nella sua sensibilità e nella sua intelligenza, perché la volontà non ha su di esse alcuna influenza, devono anche riconoscere, che non è libero nella sua volontà, perché la volontà non ha maggiore influenza su di sé stessa che sulle altre due facoltà. E arrivano così, come i loro avversari, a dimostrare il contrario di ciò che volevano.

La verità è che l'uomo è tutto intero in ognuna delle sue facoltà, che non possono andare divise una dall'altra : Come farebbe la volontà per determinarsi, se non le soccorresse l'intelligenza ? Per iscegliere bisogna conoscere. E come capire la sensibilità disgiunta anche essa dall'intelligenza ? Perché una sensazione nasca, fa di mestieri che sia avvertita, altrimenti sarebbe una semplice impressione.

Per me, se dovessi scegliere fra quelle tre facoltà, direi che quella, che costituisce l'uomo, non è la volontà, ma l'intelligenza. L'intelligenza, entrando in relazione col mondo esteriore, assumerebbe il nome di sensibilità ; riterrebbe più particolarmente quello d'intelligenza, allorché studia quel mondo ; finalmente si dimanderebbe volontà nel momento, in cui, fatto quello studio, si muove verso ciò che le aggrada, o si allontana da ciò che le dispiace. E il parlare comune mi dà ragione, poichè chiama il mondo invisibile, non mondo delle volontà o delle sensazioni, ma mondo delle intelligenze.

Il *Libro degli Spiriti*, che pur contiene tanto tesoro di verità, qui è caduto nel comune errore. Riproduco ciò che dice in proposito al n° 121, valendomi della versione italiana di Niceforo Filalete, che trovo riprodotta in un prezioso volumetto *La Fede Nuova*, graziosamente inviati dal suo autore, l'egregio nostro fratello signor Ernesto Volpi.

« 121. Perché alcuni Spiriti hanno seguito la via del bene, ed altri quella del male ? »

« R. – Non hanno libero arbitrio ? Iddio ha creato gli Spiriti non cattivi, ma semplici ed ignoranti, cioè con eguale, attitudine per il bene e per il male. Quei, che sono malvagi, divengono tali per propria volontà. »

Qui la causa è evidentemente scambiata coll'effetto. Non è la volontà, che rende lo Spirito malvagio, ma la malvagità dello Spirito, che corrompe la sua volontà. La volontà è un prodotto, una risultante il frutto dell'albero. Conosciamo la natura dello Spirito alle sue determinazioni, che la manifestano, come conosciamo l'albero a'suoi frutti.

Se gli Spiriti, al loro inizio nell'umanità, avessero tutti una eguale, attitudine per il bene e per il male, dovrebbero decidersi in egual modo, perché avrebbero motivi identici di decisione e identità di natura. Se gli uni camminano più risolutamente nella via del bene, egli è perché la loro ragione è meno ottenebrata, e vede più facilmente il vantaggio che c'è a seguire quella via. La malvagità non è insomma che l'ignoranza. Duclos ha detto, nelle sue *Considérations sur les Moeurs* : « Pour les rendre meilleurs (les hommes), il ne faut que les éclairer : le crime est toujours un faux jugement. »

E Gesù, dall'alto della croce : « Padre, perdona loro, perciocchè non sanno quello che si fanno. »

E non gioverebbe il dire, che vi ha degli uomini dottissimi, i quali sono nello stesso tempo malvagissimi, perché uno può esser dotto in tutti i rami del sapere umano e ignorante nel solo ramo della filosofia. L'uomo, che ha la disgrazia di non credere in una vita futura, non è portato a dare ascolto alla voce della coscienza quanto colui che ci crede, anzi può, in certi casi, considerare quella voce, che gli impone dolorosissimi sacrificii senza speranza alcuna di

compenso, come una nemica mentitrice. Diffatti ci vorrebbe una solenne sfacciataggine a chiamar bene cio che non deve mai fruttare che dolori. In simile caso l'uomo, invece di obbedire riverente alla coscienza, è spinto a combatterla nella credenza di poter solamente colla sua disfatta ottenere la felicità, alla quale agogna.

E questo è il caso anche di certi Spiriti. Una lunga e dolorosissima sperienza me ne ha reso consapevole. Ho rapporti più frequenti che non vorrei con uno Spirito di una infernale malizia. Egli è ateo e materialista. La sua morale è quella, che espose nell'infame romanzo *Justine* il troppo celebre marchese de Sades. Egli si gloria di avere atterato in sè, dopo una lotta accanita, la coscienza, il *gran nemico* ! senza la morte del quale lo spirite non puo acquistare la calma. Ora è re, avendo vinto la forza cieca, che costringe gli Spiriti a reincarnarsi. La sua intelligenza essendo pari alla sua nequizia, non viha travisamento, che non sia capace di prendere per ingannare. Pure, in mezzo a tutte le sue millanterie, non mi è difficile di scorgere il fuoco intorno, che lo divora, e cio lo fa uscir dai gangheri, perché vorrebbe spacciarsi per l'essere più fortunato dello universo.

Un giorno mi dette una lunga comunicazione, ove, con un raro vigor di logica, si sforzava di dimostrare, che, quantunque Dio non esista, il mondo non è l'opera del caso. E la finiva con queste malinconiche parole, che mi commossero : « *Quand viendra l'heure de la grande mort ? quand les atomes, qui me composent, se désagrègeront-ils ? Oh ! je saluerai cette heure avec bonheur !* »

Quello Spirito ha un'energia di volontà immensa e una brama di felicità eguale. Perché dunque, se dipende solo dal suo volere di rendersi felice, non lo diviene, coll'entrare nella via del bene ? Perché la sua ragione oscurata non puô vedere il vero. È libero, ma ignorante.

Tali Spiriti devono esser compianti e teneramente amati, invece che odiati, perché, per ragioni a noi ignote, loro è toccato di prendere la via più irta di difficoltà. Se, come il più degli Spiritisti crede l'anima umana si costituisce una natura col passare a traverso il regno animale, è facile capire, che non è indifferente per lei di avere attraversato una tal serie di animali piuttosto che una tal altra. Dunque quei, che sono giunti prima alla riva, invece di respingere gli altri o di abbandonarli, hanno lo stretto dovere di porger loro la mano e di non allontanarsi dal pelago che insieme. « *On ne se sauve pas seul* (dice Michelet) : *l'homme ne mérite son salut que par le salut de tous.* » Una legge di solidarietà vincola tutti gli esseri dell'universo. Progredire non è altro che imparare a conoscere che siamo uno.

Conchiudo. Il colpevole essendo un ignorante, la perna deve essere un mezzo per farlo ravvedere, e non una vendetta, deve quindi essere misurata con amorc. Persuadiamoci, che, se la nostra natura fosse simile alla sua, i nostri voleri sarebbero gli stessi. Riconosciamo di più, che il bambino non puô volere come l'uomo di età matura, e che vi ha degli Spiriti di diverse età.

Se mettessimo la libertà nell'incomprensibile potere di volere a nostro talento, dovremmo logicamente arrivare a conclusioni affatto opposte : i cattolici e gli altri seguaci delle religioni positive sonologici nella loro credenza in un inferno eterno. Ecco perchè, non per ispirito di contraddizione, ma per puro amore del vero, che è sempre il buono, ho creduto utile di esporre le mie idee a questo riguardo. Se sapessimo leggere nel libro, che natura tien sempre aperto ai nostri occhi, ci vedremmo la loro giustificazione. Essa natura, diffatti, non sembra fare alcuna differenza tra l'errore fisico e il delitto morale, e corregge ugualmente l'uno e l'altro col dolore, unico mezzo per farci conoscere le leggi che violiamo, unico pungolo per farci avanzare nella via del perfezionamento e della felicità.

O dolore ! ti malediciamo, e ti dovremmo benedire !

Annali dello Spiritismo in Italia. N° 7, 1879.

Fatalismo e liberta

En 1856. M. V. Tournier avait publié, dans la *Ragione*, de Turin, sous la signature V.-T. Paysan, l'élude suivante sur la même question :

Mio Caro M.,

In una conversazione su la famosa questione della libertà, voi mi chiedevate : « potreste raccogliere in uno scritto le idee, che siete andato esponendo ? » Risposi in modo evasivo alla vostra domanda ; poichè io so bene la distanza che corre tra quel ragionare libero e scucito, che un discorso familiare comporta, e la gravita che in uno scritto si richiede ; e perche io ho la coscienza profonda della mia poca abilità nell'artedello scrivere. Nondimeno, siccome nulla mi è più caro che rendervi contento, e siccome qui il mio amor proprio non è punto messo a pericolo, mi sforzerei di soddisfare al vostro desiderio,

La questione della libertà, qual si trova proposta fra i due campi avversarij, si divide, se male io non mi appongo, in due parti ben distinte :

La questione della *libertà* in sè stessa, e la questione della *responsabilità* o della *moralità*, che da quella vuol farsi derivare.

Occupiamoci anzi tutto della prima ; tratteremo in seguito della seconda. Che cosa vedo io a prima giunta ? – I due campi opposti sono egualmente partigiani della *libertà* ; soltanto discordano tra di loro nel modo di definirla. Chi è infatti, che desideri di essere schiavo ? E che non riguardi la *libertà* come il supremo dei beni ? Li uni soltanto dicono, che la libertà risiede nella *volontà*, li altri nella *forza*, ossia nella *potenza* di fare.

Potenza di volere – Potenza di fare : Ecco la questione ridotta alla sua più semplice espressione. Solamente queste due definizioni si traggono dietro gravi conseguenze.

Innanzitutto mestieri che io vi dichiaro, che non mi è riuscito mai d'intendere, malgrado tutti i miei sforzi, e con tutta la mia buona volontà, che cosa sia la potenza di volere. Io voglio in questa piuttosto che in quella maniera, perchè la mia natura mi porta a voler così ; è io sento, che mi è egualmente impossibile di governare le mie volontà come le mie impressioni.

Un oggetto mi sembra rosso, perchè tra esso, i raggi della luce, e il mio occhio esistono tali rapporti, che debbe produrre in me una impressione, in conseguenza della quale io provo quella particolare sensazione, per cui li uomini chiamano rossi li oggetti, che a quella sensazione danno origine. Ma io intendo perfettamente, che si dia o possa darsi un occhio conformato in modo, che lo stesso oggetto gli faccia provare una sensazione di natura affatto diversa ; quella, per esempio, che ci fa appellare giallo quel tale oggetto. Lo stesso, avviene degli altri sensi : poichè nel mondo non ci è dato di conoscere la sostanza delle cose, ma isoli rapporti.

Pero, direte voi, che vi ha di commune tra l'impressione fisica degli oggetti su i nostri organi, e la libertà di volere ?

Il rapporto tra queste cose mi sembra strettissimo ; e voi pure lo scorgerete.

Se io non provassi mai alcuna sensazione ; se li oggetti, che mi stanno intorno, non agissero in modo alcuno supra di me ; se essi non avessero con me relazione di sorta : è chiaro, che nessun movimento potrebbe operarsi in me ; io non sarei inclinato a nulla ; non amerei, nè odierci ; non potrei voler niente. Questo mi sembra evidente.

La volontà adunque proviene da una sensazione. Questo ragionamento non è nuovo, ma è preciso. Se infatti si supponesse, che l'anima puo esistere indipendentemente dagli organi fisici : che essa puo, per conseguente, pensare e volere senza bisogno delle sensazioni, che i corpi destano in noi ; io risponderci, che uno spirito che pensa e vuole, pensa qualche cosa e vuole

qualche cosa ; ch'esso ha quindi rapporti con qualche cosa. Se questo *qualche cosa* è uno spirito invece di un corpo, le sensazioni saranno spirituali anzichè materiali : ed ecco tutto. Il che, ben inteso, non implica da parte mia la credenza alla possibilità dei rapporti fra puri spiriti : caso che io non nego, ma che non intendo punto.

Noi dunque non possiamo volere, che a patto di sentire : ma le nostre sensazioni provengono fatalmente dai rapporti esistenti tra noi e le cose che ci attorniano ; e questi rapporti derivano essi pure fatalmente dalla natura nostra e da quella di tutte le cose. Ci è quindi impossibile di mutare il nostro modo di sentire, perchè ci è impossibile di mutare il mondo o noi stessi.

Vediamo ora, se ci sarà più agevole di mutare le nostre volontà ; ovvero se possiam volere o non volere a nostro piacimento.

Dire che un essere vive, vale quanto dire, ch'egli si ama e tende alla sua felicità : il contrario sarebbe assurdo. La controversia potrebbe, tutt'al più, cadere su 'l bene prossimo o lontano ; su l'interesse bene o male inteso ; in una parola, su l'amore illuminato o cieco : – questione molto dibattuta, che mi basta accennare di volo.

Ma il bene è ciò, che ci fa provare grate sensazioni ; il male è ciò, che ci fa provare sensazioni disgustose. Il bene e il male adunque sono il risultato della nostra maniera di sentire : o pure se vi piace meglio, e per evitare più ampj ragionamenti, la sensazione piacevole è il prodotto necessario del bene, quando ci è dato di scoprirlo ; e se il male genera qualche volta in noi quella tale specie di sensazione, gli è perchè si presenta a noi sotto le apparenze del bene, e reciprocamente.

Se io sono dunque fatalmente portato a volere il mio bene, e a fugire il male, la mia volontà dipende intieramente dalla mia maniera di sentire ; e poichè io fatalmente sento, fatalmente voglio. Dunque non vi può essere libertà nella volontà.

E badate, che tutto questo non intacca punto la vera libertà, la quale consiste nel fare tutto ciò che si vuole.

La vostra volontà è fatalmente determinata : ma da chi ? dalla vostra natura, vale a dire da voi ; e finchè una volontà estranea a voi non venga ad imporsi alla vostra, io non vedo dove possa consistere la schiavitù. Quell'uomo, udiamo spesso dire, è libero come l'aria : ei fa tutto ciò che gli talenta. Gli è infatti così, che il buon senso definisce la libertà, e che si è in tutti i tempi compressa. Non vi ha che un filosofo troppo tenero dei cavilli e amante delle chimere, che possa invaghirsi di questa cosa incomprensibile e contraddittoria che si chiama *libertà di volere*. Di certo, quando il vostro eroico popolo di Milano si levò in armi contro i suoi tiranni mandando un grido di libertà, non era quella la libertà che egli chiedeva ; altrimenti Radetzky avrebbe potuto rispondergli derisoriamente, che inutili erano le sue barricate, giacchè non era certo in potere suo di dargli, nè di togliergli quella libertà. L'alto può ben ottenersi con la violenza, ma la volontà !... Io posso bene costringervi a rendermi alcun servizio, ma non potrò mai obbligarvi ad amarmi, ossia a volermi bene, come voi dite in italiano. Di più, non lo potreste nè pure voi stesso : voi mi amate, se io vi apparisco amabile ; se no, no.

Ma, osserverete voi, se le nostre volontà non sono libere ; se sono la conseguenza necessaria dei nostri rapporti co'l mondo ; le nostre azioni, che ne sono il risultato necessario, possono essere previste e fin dal primo instante medesimo della creazione si sarebbe potuta scrivere la nostra storia, in tutti i suoi particolari anche più insignificanti, come, a modo d'esempio, che io in tal giorno, alla tale ora, al tal minuto avrei canticchiato una certa arietta ?

Certamente, ed è forse questo che ha fatto dire ai teologi, che non vi è per Dio nè passato, nè avvenire.

E ciò non dovrebbe sembrarci più impossibile, che il vedere predetta esattamente dall'astronomo un'eclissi di sole o di luna. La sola differenza sta in ciò, che essendo il movimento dei pianeti più

semplice di quello dell'Umanità, più facile riesce il determinarlo. E questo è tanto vero, che a voi non repugna punto di ammettere la possibilità della predizione di grandi avvenimenti ; poichè la storia e l'esperienza di tutti i giorni sono là per mostrarci co'l fatto la possibilità di simili previsioni. E riflettendo bene vi persuaderete, che gli è così naturale il poter prevedere la cosa in apparenza la più insignificante, quanto il più importante degli avvenimenti. Soltanto la cosa diventa più malagevole ; perchè li elementi del problema ci sfugono, à motivo della loro infinità. Che Cesare passi il Rubicone, o che io sputi a destra più che a manca, più facile gli era certo il prevedere il primo, che il secondo di questi fatti. Ma donde ciò ? Da questo, che i motivi, che spinsero Cesare a passare il celebre fiume, erano infinitamente più potenti di quelli, che mi determinano a sputare da una, piuttosto che dall'altra parte, atto quasi indifferente ; e che per conseguenza era più facile di scorgerli e di apprezzarli.

Ma supponiamo un gigante così sterminato, nella cui mano possa stare, come una nocciuola nella nostra, la terra che noi abitiamo. Credete voi, che il passaggio del Rubicone sarà per quel gigante un avvenimento di molta importanza ? E che egli non giudicherà quell avvenimento tanto insignificante quanto voi trovate insignificante, che io sputi a destra anzi che a manca ?

Supponiamo ancora, che quel gigante si trovi collocato nello spazio in modo da avere alla sua destra il nostro globo, e alla sua sinistra un altro pianeta. Credete voi, che agli abitanti di quei pianeti premerà poco, che egli sputi da una parte più che dall'altra ? Si tratta niente meno, che di un diluvio universale per quello dei due pianeti, a cui toccherà quello sputo.

D'altra parte, li avvenimenti meno importanti sono parti integrali dei grandi ; e io non vedo quindi, perchè la parte non debba obediare alla legge, che governa il tutto.

Ma ecco qui il grande affare, ed io vedo già li scrupoli, che si fanno avanti.

Se nel mondo, mi dite voi, tutti li atti sono necessarij la responsabilità scompare, e con essa la moralità. Voi non avete più il diritto di punire l'uomo, che ha commesso un delitto, come noi non abbiamo più il dovere di ricompensare colui, che ha fatto un'azione virtuosa. I due atti essendo egualmente necessarij, non meritano punto nè biasimo, nè ricompensa.

Per il momento lasciamo in disparte le conseguenze. In tanto soverchiare di pregiudizj, esse non potrebbero che contribuire a falsare il nostro giudizio. – Vediamo se il fatto è vero in sè stesso ; esamineremo in seguito le sue deduzioni.

Sebbene non ci sia molto confortevole, noi dobbiamo considerare l'uomo come egli è ; vale a dire, un essere perfettibile, che dallo stato di profonda ignoranza va di mano in mano progredendo nella conoscenza, che si allarga sempre. Si può deplorare questa sua natura, ma non si può mutarla.

Ebbene, non vedete forse voi pure, che da questo solo fatto risulta, come conseguenza logica, che l'uomo è necessariamente sottemesso, nel suo sviluppo, ad una immensità di titubanze, di cadute, di pentimenti, di ricadute, di errori nell'ordine fisico, di delitti nell'ordine morale ? Forse che non vi accorgete voi pure ; come vi sarebbe stato facilissimo di predire esattamente il giorno stesso della creazione, che l'Umanità, nel cammino verso la conquista dei suoi destini, avrebbe inciampato sovente ? Che per conseguenza, l'errore, la colpa, il delitto, che sono effetti di una sola e medesima causa, l'ignoranza, e che non prendono differenti nomi se non giusta l'ordine dei fatti da cui hanno origine, erano inevitabili ? Che vi sarebbero stati fatalmente guastatori nell'ordine morale, come nell'ordine fisico ; cattivi arnesi e guastamestieri ? Voi l'intendete, non è egli vero ? non siete per contradirlo ?

Ora, se dato il mondo e l'uomo, il delitto ne risulta come conseguenza necessaria, il reo è necessariamente reo, o io non so più che cosa sia ragionare.

Certo che queste cose nella loro applicazione sembrano strane ; perochè ordinariamente noi non

abbiamo un giusto concetto del valore delle parole, che adoperiamo. Così, a modo d'esempio, si dice spesso : « io sono libero di volere come meglio mi aggrada » ; ciò che si traduce « se io voglio volere in questa, più che in altra guisa, non dipende che da me. – Io mutò le mie volontà a seconda della mia volontà. »

E si crede di dire una gran cosa, quando invece non si è detto nulla ; poichè il verbo volere dinanzi al verbo volere non ha migliore significazione, che il verbo bere davanti al verbo bere. Io voglio volere, e io bevo bere, è assolutamente tutt'uno. Si vuole qualche cosa, e si beve dell'acqua ; ma non si vuole volere, come non si beve bere.

Ma la morale ! ma la morale !

Oh ! quanto alla morale, essa non corre maggior pericolo nel mio, che nel sistema contrario. Anzi io pretendo, che ne corre assai meno, e m'impegnerei a dimostrarlo.

Per ora mettiamoci d'accordo su 'l significato di questa parola.

E morale ogni atto, che tende al bene ; è immorale ogni atto, che tende al male. Su questo io credo che non possa cadere dissenso. Ma il bene, mi sembra, è ciò che favorisce il nostro sviluppo normale, e ci spinge al compimento dei nostri destini : il male è tutto il contrario.

Quindi senza inquietarmi se vi sia o no libertà nella volontà, io dichiaro morale ogni uomo, che si adopera con tutti i suoi mezzi al suo normale sviluppo, ed a quello degli altri uomini, i cui destini sono inseparabilmente legati al suo, lo dichiaro immorale colui, che opera in senso contrario. Voi vedete, che anche nel mio sistema esiste la morale.

Si, ma pure ripigliate voi, l'uomo reo ed il virtuoso operando entrambi fatalmente, nè il primo può meritare un castigo, nè il secondo una ricompensa. – Certamente ; perciò io riguardo come un nuovo delitto la pena che s'inflige al reo, quando essa non sia rivolta a procurare la sua emenda, o a preservare la società dalla ruina ch'ei le minaccia. Odiare il reo è sciocchezza ; esercitare su di lui una vendetta è delitto. – Quando si infierisce contro un colpevole, è l'Umanità che opera sopra sè medesima, e cerca di guarire un suo membro ammalato ; e non si decide ad amputarlo, che allorché, a ragione o a torto, ella crede di non poter fare altrimenti.

Quando un uomo delinque, è l'Umanità che pecca in quell'uomo ; siete voi, sono io. Noi dobbiamo compiangere ; poichè la parte odiosa che egli fa, poteva ben toccare a noi, e non fu certo per merito nostro che avvenne altrimenti.

Convinti che il delitto altro non è che il risultato d'un falso raziocinio, noi dobbiamo riconoscere, che tanto è assurdo il punire un uomo che ne ha ucciso un altro, quanto il voler punire un matematico che avesse sbagliato un calcolo.

Buon Dio ! io so bene, che ciò repugna a certe idee di pene eterne o di caldaje bollenti ; ma confessate, che se altro non si perde nell'adottare l'opinione che io sostengo, non c'è di che dolersi gran fatto.

Riflettete su queste cose, et vedrete, elle sebbene a prima giunta pajano strane, esse non sono per altro men vere.

Finalmente io ammiro una bella azione, come ammiro una bella statua, un vago fiore ; perchè la mia natura irresistibilmente mi trascina verso il bello, sempre che mi è dato di conoscerlo. Solamente, siccome io sono un essere perfettibile, può avvenire, e avviene di fatto, che io ami oggi ciò che ieri detestavo, e viceversa, senza essere per ciò in contraddizione con me stesso, per il solo fatto del mio sviluppo, e di una conoscenza più profonda delle cose, la quale fa sì, che mi appaiano sotto aspetti non prima da me avvertiti, e agiscano per conseguenza su di me in una diversa maniera.

Ho io bisogno adesso di dedurre tutte le conseguenze dei due opposti sistemi ? Io temerei di annojarvi ; e d'altra parte, sarebbe lo stesso che affaticarmi ad abbattere una porta aperta.

Due parole adunque soltanto per dimostrare anche una volta l'assurdità della teoria della potenza

di volere.

Se l'uomo avesse la libertà di mutare le sue volontà ; vale a dire, se potesse volere indipendentemente da ogni specie di motivi, noi non potremmo fare su di lui alcun assegnamento. La natura ci sfugirebbe ad ogni istante, e non presenterebbe alcuna solida base alle nostre speculazioni. Quando un oratore parla ad un Pubblico, e si sforza di guadagnarlo alla sua opinione, egli usa li argomenti più acconci a muovere le passioni di quel Pubblico, ed a determinare le sue volontà. Ma egli agisce in tal modo, perché ha studiato la natura di quel Pubblico, e conosce fino ad un certo punto, quali sono le cose capaci di commuoverlo. Se le volontà di quel Pubblico non fossero, al contrario, soggette ad alcuna sorta di legge ; se egli volesse in virtù di quell'incomprensibile capriccio, chiamato potenza di volere, all'oratore mancherebbe la base, e non troverebbe più nulla da dire. Perocchè, qual calcolo puo fondarsi sopra gente, che oggi stima buona una cosa, e domani senz'altro motivo che un capriccio della sua libertà di volere, la reputa cattiva ?

Voi vedete, che non solamente crolla la morale, ma crolla tutto con essa ; e l'uomo anch'esso scompare in mezzo all'assurdo.

Io finisco. Forse mi sarò spiegato male ; e ciò dipende dalla mia poca abilità nello scrivere : fors'anche avrò omesse molte cose essenziali, che nella nostra conversazione ho sviluppate, e che mi parve abbiano fatto impressione su di voi. Se me le vorrete indicare, mi farò premura di riprodurle. In fine, se non vi suonano così giuste le mie ragioni scritte, come le mie ragioni parlate, la cosa potrà pure dipendere da questo, che un'idea enunciata nel calore di un discorso ha sovente l'apparenza di un valore, che realmente non ha.

SOLILOQUES

Chaque homme doit se dire : J'étais le Créateur, puissé-je le redevenir !
Les Védas

Jésus leur repartit : « N'est-il pas écrit dans votre loi. J'ai dit que vous êtes des dieux ?
Saint Jean, Chap. x.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieus.
A. De Lamartine.

Poésie

Ce que me dit la raison

Je suis ; le monde existe, et quoi qu'on puisse dire,
A moins que mon esprit ne soit dans le délire,
Je ne douterai pas de ces deux vérités.
Il est triste de voir des hommes entêtés
A vouloir démontrer l'évidence et, de rage
De n'y point réussir, la nier. Il est sage
De ne pas contester que quelque chose soit
Sans démonstration. Ce quelque chose doit
Servir à démontrer le reste : la logique
Veut un point de départ. Ce point, cela s'explique,
Précédant tout, ne peut avoir de précédent.
Donc je suis, le monde est, et je marche en avant.
Dans le monde je vois le minéral, la plante,
La bête, et gravissant cette échelle ascendante,
J'arrive à l'homme ; en lui je trouve la raison
Qui fait de lui le roi de la création.
L'animal a l'instinct, même l'intelligence,
La plante l'organisme, et la simple adhérence
Est chez le minéral ; l'homme résume tout ;
Il veut tout pénétrer, arriver jusqu'au bout,
Monter, monter toujours, dans son ardeur extrême ;
Savoir ce qu'est le monde et ce qu'il est lui-même ;
S'ils sont fils du hasard ou bien enfants de Dieu ;
Si l'atome tournant dans l'immense milieu
Les fit sans le savoir, ou s'ils eurent pour père

Un être intelligent qui voulut bien les faire ;
S'il est un bien, un mal ; si de l'autre côté
Se trouve le néant ou l'immortalité.
Ainsi, sans paix ni trêve, une force invincible
Le pousse à s'occuper du problème terrible,
De l'univers, de Dieu, de l'être, du néant,
De substance, de fond, de forme, d'accident.
Il faut qu'il sache enfin du démon ou de l'ange
Lequel des deux l'attend au sortir de son lange ;
S'il doit fouler du ciel les sentiers radieux,
Ou bien du sombre enfer les gouffres odieux.

Il a raison : c'est là l'affaire principale ;
Aucune, en importance, à mon sens, ne l'égale.
Mais il faut, pour atteindre un but tant convoité,
Procéder avec ordre, avec simplicité ;
Consulter la raison froide, attentive et lente,
Et non la fantaisie enthousiaste, ardente ;
Bien définir d'abord : avant tout la clarté ;
Le vrai vit de lumière et non d'obscurité.

Loin de suivre cet ordre, en des efforts suprêmes,
Entassant follement systèmes sur systèmes,
Ossa sur Pélion, espérant y voir mieux,
Dans sa marche en avant, l'homme a fermé les yeux.
Pour des réalités prenant les apparences,
Changeant les attributs, les modes en substances,
Faisant du néant l'être et de l'être un néant,
Dès lors il est allé dans l'ombre se heurtant
A des fantômes vains, absurdes, à l'espace,
A l'infini, croyant au multiple qui passe,
Niant l'un éternel, se nourrissant de mots,
Sans savoir s'arrêter à ce sage propos
De s'abstenir, prudent, devant l'inexplicable,
De ne prétendre point à sonder l'insondable.

Procédons autrement. Voyons, il est un tout.
Au-delà de ce tout, il n'est rien, et le bout
Existe quel qu'il soit. Donc c'est une chimère
Que l'espace infini : la conséquence est claire,
Elle porte plus loin : l'infini n'est en rien,
Car il exclut le tout, que l'on s'efforce en vain
De comprendre, il est vrai, mais que force est d'admettre,
Ou bien à la partie il faut refuser l'être,
Tout nier, et le monde et soi-même. On admet
Le composé, le nombre, et pourtant on voudrait
Nier le composant, puisqu'on fait la matière

Divisible sans fin. Si l'unité première,
L'atome ou la monade est un pur être abstrait,
La base manque au monde, il croule, disparaît,

Mais l'atome qu'est-il ? D'où vient-il ? De lui-même,
Du rien ou de Celui qu'on nomme Être-Suprême ?
Fit-il, sans le savoir, le monde ? Inconscient,
Est-il le créateur de l'être intelligent ?
Si Dieu le fit, prit-il dans sa propre substance,
Ou bien demanda-t-il au néant son essence ?

Le néant n'étant rien ne saurait rien donner,
Car rien ne vient de rien pour qui veut raisonner.
Rien ne retourne à rien non plus ; dès lors l'atome
Devrait être éternel. Mais on ne voit pas comme,
Sans sentir, sans vouloir, sans comprendre, il aurait
Créé l'être qui sent, comprend et veut, ni fait
L'univers dont le plan confond l'intelligence
La plus vaste, et qu'il faut admirer en silence.
Non, cela ne se peut ; l'intelligence doit
Avoir créé le monde et tout ce qu'on y voit
De matière ou d'esprit, osons le reconnaître.
L'Intelligence est Dieu. Mais Dieu, que peut-il être ?
Est-il un être à part, isolé, sans rapports
Avec l'âme sentante et l'élément des corps ?
Ou bien faudrait-il voir en eux trois apparences,
Trois états d'un même être, et non pas trois substances,
Trois êtres différents ? C'est une question
Qu'il nous reste à traiter, et sa solution
Nous donnera le mot de l'énigme suprême.
Le même seul est apte à connaître le même,
A dit l'antiquité : deux êtres différents
Ne sauraient l'un sur l'autre agir en aucun sens.
Pour qu'en tout son éclat le vrai puisse apparaître,
Ajoutons : l'être doit être identique à l'être.
Peut-il être, en effet, moins un tiers, moins un quart,
Ou bien posséder l'être et de plus une part ?
Il est entièrement ou pas du tout ; l'étude
Nous convainc que de l'être il a la plénitude
Ou bien qu'il n'en a rien. Le simple est donc parfait,
En puissance du moins, sinon en acte, en fait.

Les êtres sont plusieurs, mais la substance est une ;
Vérité rare encore et qui sera commune,
Quand l'homme osera lire au livre précieux
Que la nature tient ouvert devant ses yeux.
Du lâche préjugé perçant le voile sombre,

Autrefois Pythagore enseignait que le nombre
Est le père commun des êtres si divers
Qui remplissent l'espace et peuplent l'univers.
Du philosophe grec, l'analyse chimique
Un jour glorifiera la puissante logique.
Elle montre déjà que quelques éléments,
Ensemble combinés en nombre différents,
Forment tout ce qu'on voit créant les différences
De formes, de couleurs, de vertus des substances.
Ainsi du vil fumier l'horrible puanteur
Se change en noble rose, à la suave odeur ;
L'union de deux gaz, l'oxygène et l'azote,
Comme air donne la vie et comme eau-forte l'ôte.
Suivez l'analogie et ce guide excellent
Vous conduira sans peine à l'unique éléments.

On dira : ce système obscurcit le mystère
De la création plutôt qu'il ne l'éclaire.
Tous les êtres sont dieux, nul n'est le créateur,
Puisqu'ils sont tous égaux, parfaits et sans auteur.
Comment comprendre alors l'existence du monde ?
Quel acte l'a formé ? L'intelligence sonde
Ces abîmes en vain ; elle va jusqu'au fond,
Frappe et l'on n'ouvre pas, crie et nul ne répond.

La réponse s'obtient sans efforts héroïques.
Si les êtres sont tous éternels, identiques ;
Si nous reconnaissons que nul ne peut avoir
Plus de perfection, partant plus de pouvoir,
Et qu'on trouve pourtant dans ce monde visible
L'esprit qui sent et pense et l'atome insensible ;
Si la raison nous dit que l'on doit en montant
Arriver à quelqu'un qui tout voit, tout comprend,
Tout forme, tout dirige, aussitôt le mystère
Se dévoile et l'on sent qu'une mort volontaire,
Suicide fécond, a fourni l'élément
Qui du vaste univers forme le fondement.
Oui, la création est un grand sacrifice
Qu'accomplissent là-haut l'amour et la justice :
On crée en s'immolant ; profonde vérité
Que l'Inde proclama de toute antiquité !

Mais pourquoi cette mort ? Comment l'intelligence
Peut-elle se résoudre à cette déchéance,
A tomber du sommet de la perfection
Jusqu'au plus bas degré de la création ?

De la nature encore interrogeons le livre.
Nous y verrons écrit qu'un être ne peut vivre
Sans agir, s'efforcer, poursuivre un but, avoir
Un problème à résoudre, un plan à concevoir.
Or, si Dieu seul était, si les êtres sans nombre
Qui du monde créé vont progressant dans l'ombre,
Rentraient dans le Parfait, pour eux adieu l'effort,
L'ennui serait leur maître et leur vie une mort !
Qui sait tout, en effet, n'apprend pas s'il n'oublie.
Oublier c'est mourir ; sans la mort point de vie ;
On descend pour monter : le monde est le milieu
Que Dieu tombé parcourt pour remonter à Dieu.
Telle est la loi qu'on doit accepter sans murmure.
Nul ne nous l'imposa : c'est la loi de nature.
Nous ne la subissons que volontairement,
Et ne sommes tombés qu'avec consentement.

Il faut pour remonter bien des efforts sans doute ;
Mais l'effort, c'est la vie, et si longue est la route,
Nous franchissons bientôt l'étape des douleurs,
Des incarnations, des coupables erreurs,
De l'enfance pendant laquelle la paresse,
De l'être qui renaît dangereuse maîtresse,
Sans le corps d'où lui vient le besoin propulseur,
Engourdi le tiendrait au sein de la torpeur.
Mais quand l'esprit enfin est sorti de son linge,
Quand l'homme a disparu pour faire place à l'ange,
Nous goûtons un bonheur dont nous sentons le prix
D'autant plus vivement que nous l'avons conquis.
Tranquilles désormais, sans luttes douloureuses,
Nous gravissons du ciel les pentes glorieuses ;
L'amour grandit en nous à chaque ascension,
L'amour dont le bonheur est l'immolation,
Jusqu'à ce que rentrés en Dieu, groupe sublime !
Quand le devoir le veut, nous plongions dans l'abîme.

Ainsi mourir, renaître et puis encor mourir,
Commencer de nouveau pour de nouveau finir,
Descendre dans l'enfer, en sa nuit ténébreuse
Pour regagner du ciel la clarté bienheureuse,
Voilà pour moi le vrai ! C'est la loi du retour,
Du sacrifice saint et du logique amour.
On voyait autrefois dans les temples la sphère
Symboliser ce grand et sublime mystère.
Sondez le panthéisme, il en est le soupçon ;
Le matérialisme, et vous verrez au fond,
Quoi ? le besoin de croire une même substance,

L'identité dans l'être et non la différence.
C'est le Brahma de l'Inde et c'est l'antique Isis,
Sans voile se montrant à nos yeux éblouis.
De quel nom le nommer ? Déisme ? Panthéisme ?
Polythéisme ? Non, disons-le Spiritisme.
C'est son vrai nom, le monde étant l'œuvre d'Esprits,
En nombre qu'on ignore ; œuvre d'égaux, d'amis,
Tous vivant dans chacun, formant un être unique
Par leur identité. Nul système n'explique
Plus clairement du Christ le précepte divin
D'aimer d'un même amour Dieu, nous et le prochain.
Car le prochain, c'est nous, et Dieu, c'est nous encore !
De l'être universel que ma raison adore,
Chaque être étant un membre, on reconnaît pourquoi
Ce n'est pas bien s'aimer que de n'aimer que soi.
Universel amour ! du vrai le sceau suprême !
Celui qui mieux t'enfante est le meilleur système !

27 Juin 1876. *Le Bon Sens.*

I. De la loi éternelle

On nous dit : Ni Dieu, ni maître. Eh bien, soit : Ni Dieu, ni maître. Seulement il est une autorité dont nous ne pourrions pas nous affranchir, devant laquelle il faudra, bon gré mal gré, se courber. Cette autorité, c'est la loi. Oh ! non la loi inscrite dans nos codes, que nous avons faite et que nous pouvons changer à volonté ; il n'en est plus question. Je veux parler de la loi éternelle, immuable, inflexible, qu'aucune volonté n'a faite, qu'aucune volonté ne peut modifier, car elle est l'expression même des rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses et leur règle souveraine. Toutes les fois que nous la violons, un peu plus tôt, un peu plus tard, inévitablement elle nous frappe. Le poisson est organisé pour vivre dans l'eau. Si, voulant conserver vivant un poisson, vous le sortez de l'eau, il meurt. Vous avez violé la loi et vous êtes puni. L'homme a des besoins à satisfaire, s'il veut vivre et se bien porter. S'il ne les satisfait pas, ou si, en les satisfaisant, il n'observe pas les règles de l'hygiène, il souffre.

Et la loi morale commande tout aussi impérieusement et punit tout aussi inévitablement que la loi physique. L'homme, à cause de ses nombreux besoins, qui vont tous les jours augmentant, ne peut se passer du concours des autres hommes ; livré à ses seules forces, il ne pourrait pas vivre. Il y a donc une solidarité étroite entre tous les hommes, qui doivent forcément vivre en société. C'est la loi. Donc tout acte qui tend à briser ou même à relâcher le lien social, étant une violation de la loi, doit être puni ; car, je l'ai dit, la loi morale frappe aussi inévitablement que la loi physique. Un châtement certain attend donc les meurtriers, les voleurs, les hypocrites, les trompeurs, etc., etc.

Mais on m'objectera qu'on a vu de tout temps l'homme sans scrupules, qui foule aux pieds toutes les lois morales, arriver à la fortune, aux honneurs et même à la gloire, vivre et mourir heureux, tandis que l'honnête homme, le serviteur dévoué du devoir, vit la plupart du temps dans

l'obscurité, l'abjection, la misère, la persécution, et meurt quelquefois dans les tourments.

A cela, je répondrai qu'il n'est pas bien sûr que l'immoralité triomphante soit aussi heureuse qu'elle le paraît. Nous portons tous en nous, le triomphateur comme les autres, un trouble-fête, une voix intérieure qui nous reproche nos fautes, nous menace et mêle son amertume aux douceurs du succès coupable, Cette voix, nous l'appelons la conscience. Mais qu'est-ce que la conscience ? et pourquoi s'acharne-t-elle à appeler *mal* la violation de la loi, quand cette violation nous procure des jouissances, et pourquoi appelle-t-elle *bien* l'observation de cette même loi, quand il n'en résulte pour nous que des dommages ? Ah ! c'est qu'elle sait, peut-être, que tout ne finit pas avec cette vie, qu'elle est suivie d'une autre où la loi, qui avait sommeillé, se réveille et frappe. C'est que la conscience, c'est peut-être nous qui gardons l'empreinte confuse de cette autre vie où nous avons été et où nous reviendrons ; de sorte que le triomphe du méchant et l'abaissement du juste, dans ce monde, serait la preuve de l'existence de l'autre, ou, du moins, une forte présomption.

Mais il y a autre chose pour celui que ce raisonnement ne convaincrerait pas ; il y a un fait, vieux comme l'humanité, fait toujours affirmé par quelques-uns, toujours nié par d'autres, et qu'aujourd'hui on s'est enfin décidé à étudier sérieusement. Et de l'étude sérieuse de ce fait il ressort d'une façon claire, évidente, incontestable que la conscience ne se trompe pas ; qu'il y a un autre monde ; que ce monde est habité par les âmes de ceux que nous appelons les morts ; que là chacun de nous se trouve dans la situation qu'il a créée lui-même par la façon dont il a vécu sur la terre ; et cela par une conséquence logique, sans que, si nous souffrons, nous puissions accuser personne que nous-mêmes de nos souffrances. Et ces souffrances sont graduées depuis les horribles tourments du grand scélérat qui, ayant accumulé, pendant sa vie d'homme, les ténèbres morales sur son âme, se trouve, après sa mort, plongé dans ces ténèbres que son épouvante peuple des fantômes menaçants de ses victimes, jusques aux simples regrets de celui qui n'a commis que de légères fautes. Plus haut, ce sont des joies inénarrables, un bonheur que rien ne vient troubler, juste récompense des fidèles serviteurs de la loi.

Cette étude est à la portée de tout le monde : il suffit de le vouloir pour la faire. Mais il y en a qui ne le veulent pas, de peur d'être obligés de se réformer. Ils font comme l'autruche, et, comme elle, ils seront frappés.

Tours, 14 novembre 1891.

II. Matérialistes d'une rare élévation de caractère

Depuis longtemps, un point d'interrogation trotte dans mon cerveau. J'ai beau le chasser, il revient toujours, avec une persistance que rien ne lasse. Il assiège ma pensée et m'obsède au point que force m'est de le satisfaire, si je veux avoir un peu de repos. Or, voici ce qu'il me demande :

Pourquoi y a-t-il des matérialistes d'une rare élévation de caractère ; d'une vertu à toute épreuve ; que ni les promesses les plus brillantes, ni les menaces les plus terribles ne pourraient plier à commettre une action indigne, un outrage à la loi morale ?

Le problème est difficile à résoudre, mais je ne le crois pas impossible. Voyons :

La beauté exerce, sur ceux qui peuvent la contempler dans tout son éclat, une influence immense. Il y a des organisations musicales sur lesquelles une fausse note produit le même effet qu'une brûlure, et qui, à l'audition d'un beau morceau, supérieurement interprété, sont ravies, en extase. Et il en est ainsi pour tous les autres genres de beauté. Mais la beauté qui a, de tout temps, exercé

la plus grande influence, c'est la beauté humaine.

L'histoire est pleine des actes héroïques qu'elle a inspirés, des prodiges d'abnégation et de sacrifice qu'elle a enfantés. Or, si telle est la puissance de la beauté physique sur ses adorateurs, quelle ne doit pas être, sur les siens, celle de la beauté morale, d'un ordre infiniment supérieur ! Et voilà, sans nul doute, le secret de la haute vertu de certains matérialistes, adorateurs de la beauté morale.

Il reste cependant à expliquer comment de si grands esprits sont impuissants à se démontrer l'existence de l'âme et son immortalité, et s'abaissent jusqu'à se considérer comme un agglomérat fortuit d'atomes aveugles. Cette explication est, à mon avis, la suivante :

L'âme, nous le savons, est enfermée dans le corps comme dans une prison. L'exercice de ses facultés ne peut avoir lieu qu'au moyen d'organes contenus dans le cerveau. Si donc l'organe correspondant à une faculté vient à manquer, la faculté est annihilée. Et c'est parce que l'organe de la métaphysique manque chez les hommes dont il est question que, quelques grands qu'ils soient, ils ne peuvent résoudre les questions d'existence de Dieu et d'immortalité de l'âme.

Ai-je donné une réponse satisfaisante ?

Ce qui me le ferait croire, c'est que mon point d'interrogation s'est tellement éloigné que je l'aperçois à peine dans les profondeurs de l'horizon.

Tours, 21 novembre 1891.

III. Opinion des spirites sur la réincarnation

Dans ma jeunesse, j'ai beaucoup rêvé : on rêvait beaucoup à cette époque. Je fus d'abord communiste avec Cabet, puis phalanstérien avec Considérant. Je croyais alors, dans mon enthousiasme naïf, que, puisque une théorie sociale devait faire le bonheur de l'humanité, il suffisait de la proclamer pour que tout le monde l'adoptât. Je dus en rabattre. Le coup d'État m'ouvrit à moitié les yeux ; la réflexion me les ouvrit ensuite tout à fait. Je compris enfin que les réformes sociales, même les meilleures, ne peuvent produire des résultats sérieux et durables que si elles sont accompagnées de la réforme individuelle, la plus importante de toutes : si nous entrons dans le paradis avec tous nos vices, nous le changerions bien vite en enfer. Le Christ n'a-t-il pas dit : Le royaume de Dieu est dans chacun de nous.

Dans ce naufrage de mes croyances, deux surnagèrent : la croyance à l'immortalité de l'âme et à la réincarnation. Mais elles étaient un peu flottantes dans mon esprit et subissaient parfois des éclipses. Enfin je fus mis en présence du phénomène spirite, dont j'avais tant ri, et, cette fois, je fus bien forcé d'en reconnaître la réalité. Alors ma croyance à l'immortalité de l'âme et à la réincarnation m'apparut plus claire, plus complète, plus logique, et elle s'affermir dans mon esprit de façon à ne pouvoir plus être ébranlée.

Mais la réincarnation n'est pas comprise de la même façon par tous les spirites ; il en est même qui n'y croient pas du tout. De ceux-là je ne veux pas m'occuper, du moins en ce moment. Il en est donc qui croient que chaque incarnation se fait sur un monde nouveau. Cela me paraît difficile à admettre, attendu que, puisque les mondes existent, ils doivent former un nombre, et que, ce nombre une fois épuisé, force sera de s'arrêter.

D'autres croient que ce qui doit surtout nous préoccuper dans ce monde, c'est d'acquérir les qualités nécessaires pour pouvoir nous élever jusqu'à un monde meilleur. Ils oublient, ce me

semble, qu'un monde meilleur n'est qu'un monde amélioré, et qu'en améliorant celui où ils vivent, ils seront dans un monde meilleur, quand ils y reviendront. J'ajoute que, comme le pain qu'on a gagné par son travail, ce monde leur paraîtra d'autant plus meilleur qu'ils auront plus contribué à l'améliorer.

D'ailleurs, n'est-ce pas à une basse pensée d'égoïsme qu'on obéit lorsqu'on ne pense qu'à s'élever, sans le moindre souci de ceux qu'on laisse après soi, au mépris de la loi de solidarité qui nous relie aux autres hommes ? Michelet a dit avec raison :

On ne se sauve pas seul.

L'homme ne mérite son salut que par le salut de tous.

L'animal a aussi son droit devant Dieu.

Nous sommes tous partis en même temps, et nous étions tous identiques au départ. S'il en est qui arrivent plus tôt que les autres, c'est qu'ils ont trouvé moins d'obstacles sur la route. Il est donc juste qu'ils attendent leurs frères moins favorisés et leur tendent la main ; car ce n'est pas la faute de ceux-ci s'ils arrivent plus tard. Ne serait-ce pas là l'explication de la parabole des ouvriers de la dernière heure de l'Évangile ?

D'autres enfin croient que nous nous réincarnerons surtout sur la même planète, celle qui a été destinée à notre humanité pour y vivre et la faire progresser. Je suis de ceux-là.

Si nous devons errer de monde en monde, si nous ne devons pas revenir sur cette terre, elle perd beaucoup de son intérêt à nos yeux, et nous nous en occupons beaucoup moins ; tandis que, si nous sommes persuadés que nous y reviendrons, qu'elle est notre domaine, nos sentiments changent tout à coup à son égard. Nous savons qu'en travaillant pour nos successeurs, c'est pour nous que nous travaillons, et dès lors nous nous efforçons avec plus de soin et d'ardeur à la faire progresser physiquement et moralement. Et voilà pourquoi je suis de cette opinion ; car le caractère le plus incontestable du vrai, c'est qu'il produit le bien.

Tours, 28 novembre 1891.

IV. De la prière

C'est encore une question fort embarrassante que celle de la prière. Les uns disent qu'il faut prier, les autres qu'il ne le faut pas. Il en est même qui prétendent que la prière est nuisible, à cause de la confiance illusoire qu'elle donne à ceux qui prient. Qui a tort, qui a raison ? Peut-être tous ont-ils à la fois tort et raison.

J'ai entendu souvent raconter, par les paysans de mon village, l'anecdote suivante :

Une femme, qui aurait bien voulu que tous les jours de la semaine fussent des dimanches, afin de pouvoir honorer sans cesse le Seigneur, par le repos, avait coutume d'aller chaque jour s'agenouiller, dans une chapelle, devant une statue de la Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Là, avec de grands soupirs, elle disait : « Bonne, sainte Vierge, faites-moi vivre sans rien faire. » Le sacristain, ennuyé de ce manège, se tapit un jour derrière l'autel, et, au moment où elle achevait de dire : « Faites-moi vivre sans rien faire, » il répondit, en imitant la voix d'un enfant : « Il faut tous s'y faire. – Tais-toi, petit, dit la femme, en regardant l'enfant Jésus, laisse parler ta mère qui en sait plus que toi. »

Cette anecdote est logiquement vraie. Combien de gens dont les prières ressemblent à celle de cette femme ! Je connais des personnes dévotes qui, lorsqu'elles veulent l'accomplissement d'un désir, s'adressent à saint Joseph, – car la Vierge est passée de mode. Si le saint est lent à

s'exécuter, elles lui suspendent une pierre au cou et le menacent de l'y laisser jusqu'à ce qu'il les ait exaucées. Une de ces dames me raconta un jour qu'ayant à demander une faveur au saint, elle lui promit, pour l'obtenir, de lui faire dire une neuvaine. La neuvaine fut dite et la faveur ne fut pas obtenue. Elle en fit dire une autre. Même résultat. Une troisième ne produisit pas plus d'effet. Alors notre dévote perdit patience. Elle se rendit à la chapelle du saint qu'elle apostropha ainsi : « Saint Joseph, je vous ai fait dire une neuvaine et vous ne m'avez pas exaucée. Je vous en ai fait dire deux, trois, et vous êtes resté sourd. Maintenant, je viens vous dire que vous pouvez aller vous faire f... » Comme je me montrais un peu étonné d'un tel procédé : « Voyez-vous, me dit-elle, avec les saints il faut agir ainsi. Quand je rentrai chez moi, mon vœu était exaucé. »

Qu'on vienne, après cela, nous parler de ces sauvages qui battent leurs marmousets, quand ils n'en obtiennent pas ce qu'ils veulent. Il est vrai que tout le monde ne prie pas ainsi.

Mais la prière, quelque sérieuse, quelque élevée qu'elle soit, n'en contient pas moins la demande d'une chose quelconque et l'espoir d'obtenir cette chose. Or, la prière s'adresse à Dieu, à l'être parfait, connaissant tout, prévoyant tout et ne faisant que ce qu'il faut ; ou bien, elle s'adresse à un Esprit. Dans le premier cas, elle me paraît inutile et même irrévérencieuse. « Votre père céleste, disait Jésus à ses disciples, sait ce qu'il vous faut, avant que vous le lui demandiez. » N'est-ce pas, en effet, un peu outrecuidant que de vouloir tracer à Dieu sa conduite envers nous ? Ce que nous devons à Dieu, c'est l'adoration. Que votre volonté soit faite : voilà la seule chose que nous ayons raisonnablement à lui dire.

Quant aux Esprits, c'est autre chose. La prière apparaît ici, non seulement comme utile, mais encore comme nécessaire. Nous savons, nous spirites, combien est grande l'action des Esprits sur nous. Nous savons le secours que les bons Esprits peuvent nous prêter, soit en nous inspirant de bonnes pensées, soit en nous fortifiant dans nos épreuves, soit en nous aidant à repousser l'assaut des mauvais Esprits. Quand, sur cette terre, nous avons besoin d'un secours, si nous ne nous adressons pas à celui qui peut nous le prêter et qu'il l'ignore, nous restons dans l'embarras. Or, les Esprits sont de hommes, et si nous voulons qu'ils viennent à nous, il faut les appeler. Mais il ne faut pas oublier qu'ils ne peuvent pas tout, et que, même, ils ne doivent pas toujours nous satisfaire, sous peine de nous faire perdre le fruit de notre incarnation. Ayons surtout toujours présente à l'esprit cette sage maxime : – Aide-toi, le ciel t'aidera¹⁹.

¹⁹ Dans un article qu'il écrivit le 20 mai 1896 et qui parut dans le *Progrès spirite*, M. V. Tournier revient en ces termes sur la *Prière* : « La prière est un acte par lequel nous implorons, pour nous ou pour autrui, un secours que nous espérons obtenir. A qui pouvons-nous et même devons-nous raisonnablement adresser nos prières ? Il me semble être dans le vrai en disant que c'est à ceux qui, comme nous, font partie de l'humanité, hommes ou Esprits. Nous savons qu'ils peuvent entendre notre appel, en être émus, et que le plus souvent, sans cet appel, ils ignoreraient le besoin dans lequel nous nous trouvons et ne pourraient songer à nous venir en aide. Nous, spirites, nous savons de plus que tous les êtres qui composent l'humanité sont unis par un lien d'étroite solidarité ; qu'ils ne peuvent accomplir leurs destinées qu'en combinant leurs efforts, et que, par conséquent, c'est pour eux un devoir impérieux de s'aimer et de se secourir. Nous n'ignorons pas non plus que souvent ce qui nous apparaît comme un mal est en réalité un bien, et que la douleur est notre mère éducatrice qui nous oblige à l'étude, à l'effort, condition indispensable de notre développement ; et nous comprenons qu'il est des cas où il faut savoir se résigner, et subir la loi. Mais si nous devons prier les hommes et les Esprits, devons-nous également prier Dieu ? Je ne le crois pas. Dieu sait mieux que nous ce dont nous avons besoin et il y a pourvu d'avance. C'est donc une puérité que de vouloir lui tracer une règle de conduite et croire qu'on pourra l'émouvoir. Ici la prière doit faire place à l'adoration et à la résignation. C'est la pensée de toutes les grandes intelligences. Victor Hugo l'exprime dans les beaux vers suivants : « Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses ; Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit. Vous ne pouvez avoir de subites clémences Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille Esprit. ! »

Et Voltaire : « Tous les hommes, dans leurs désirs et dans leurs craintes, invoquèrent le secours d'une divinité. Des philosophes, plus respectueux envers l'Être suprême, ne voulurent, pour toute prière, que la résignation. C'est en effet tout ce qui semble convenir entre la créature et le Créateur, Mais la philosophie n'est pas faite pour gouverner le

Tours, 4 décembre 1891.

V. Spiritistes et philosophes nos destinées futures

J'ai souvent entendu-émettre, par des spiritistes, l'opinion que, par le seul fait de notre connaissance du phénomène spirite, nous en savons plus sur nos destinées futures que les plus grands philosophes et que nous leur sommes supérieurs. Je ne puis pas être de leur avis. Sans doute, nous en savons plus que les philosophes matérialistes, et nous leur sommes supérieurs. Mais, quant aux philosophes spiritualistes, c'est autre chose. Ils savent aussi bien que nous que nous avons une âme ; que cette âme survit au corps, et, ce que le phénomène spirite ne donne pas directement, que l'immortalité de cette âme est absolue. Le phénomène spirite ne fortifie dans ces croyances que les esprits indécis, comme je l'étais ; les autres n'en ont pas besoin. L'expérience a certainement une grande valeur et il ne faut pas la négliger ; mais, en ces matières, elle doit céder le pas à la raison... La raison, œil divin, voit l'invisible, tandis que l'expérience ne va pas au-delà de ce que nos sens matériels peuvent saisir. Les savants, aujourd'hui, admettent l'unité de substance que les métaphysiciens ont connue de toute antiquité, et Pythagore a dit que les nombres gouvernent, le monde, plusieurs siècles avant les découvertes de la chimie moderne. Il est même à remarquer que l'expérience ne fait, en général, que confirmer les découvertes : Newton connaissait la loi de l'attraction universelle avant d'en avoir donné la preuve par le calcul. Ce qui démontre, jusqu'à l'évidence, que le phénomène spirite ne peut nous donner ce que nous donne la raison, c'est qu'il y a des Esprits matérialistes qui, absolument comme des hommes, croient que leur intelligence n'est que le produit fortuit de la combinaison des atomes qui les composent ; que la désagrégation arrivera un jour, et qu'ils rentreront enfin dans le néant. Le témoignage de la raison est au moins aussi sûr que celui des sens. Seulement, la raison n'est pas également développée chez tous les hommes. S'il y a des myopes au physique, il y en a aussi au moral. Et comme il n'est pas possible à un myope de voir les objets trop éloignés, de même il ne l'est pas à un homme dont la raison est peu développée de découvrir les vérités trop hautes. Heureux ceux qui, pour croire à l'immortalité, n'ont pas besoin de preuves expérimentales.

monde ; elle s'élève trop au-dessus du vulgaire, elle parle un langage qu'il ne peut entendre. Ce serait proposer aux marchandes de poissons frais d'étudier les sections coniques... En un mot, nous ne faisons des prières à Dieu que parce que nous l'avons fait à notre image. Nous le traitons comme un pacha, comme un sultan qu'on peut irriter et apaiser. Enfin toutes les nations prient Dieu : les sages sa résignent et lui obéissent. Prions avec le peuple, et résignons-nous avec les sages. » Donc, Voltaire, tout en croyant la prière à Dieu déplacée, ne la considérait pas, à l'exemple du radical intransigeant Maxime de Tyr, comme un outrage ou une moquerie, mais comme un simple acte d'ignorance. Ce n'est pas non plus un acte de rébellion, comme le prétendait ce drôle de comte de Créqui-Canaple qui, le trente septembre mil sept cent soixante-trois, fait signifier par acte juridique, au sieur Jean-Baptiste-Laurent Vichery, prêtre, curé de sa paroisse d'Orville, *qu'il ait à se déporter, en ce qui le concerne, de l'usage de nommer le seigneur d'Orville aux prières publiques de l'église, etc., etc.* Celui qui prie n'a certainement pas l'intention ni d'outrager, ni de se moquer, ni de se rebeller. Dans ce cas, *la prière est un acte d'adoration*, comme le dit le *Livre des Esprits*. Laissons donc prier ceux qui veulent prier et adorer ceux qui croient qu'il faut adorer, et efforçons-nous de vivre en paix avec nos semblables. C'est le plus sûr moyen de plaire à Dieu. »

« Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu : heureux ceux qui ont cru sans m'avoir vu, » dit Jésus à Thomas.

VI. Supériorité du spiritisme sur le matérialisme

Les matérialistes nous disent : – Vous autres, spirites, vous ne faites le bien que dans l'espoir d'une récompense et vous n'évitez le mal que par crainte d'une punition. Vous n'êtes, en définitive, que des spéculateurs et ne cherchez jamais que votre intérêt. Nous, au contraire, nous faisons le bien et nous fuyons le mal, sans espoir et sans crainte, avec le plus parfait désintéressement. Nous vous sommes donc supérieurs.

A cela, je réponds : Dans la plupart des cas, le spirite, comme le matérialiste, fait le bien ou repousse le mal, sans réfléchir, spontanément, instinctivement, sans la moindre idée de peine ou de récompense future. Cela dépend de son tempérament moral, c'est-à-dire du degré d'élévation morale auquel il est arrivé. Or, matérialiste ou spirite, il n'y a pas d'homme sur cette terre qui soit arrivé au plus haut degré de la perfection morale. Il y a donc des moments où un homme, quelle que soit la doctrine qu'il professe, hésite entre le devoir et la passion. C'est alors qu'éclate, je ne dirai pas la supériorité du spirite sur le matérialiste, mais la supériorité de la doctrine spirite sur la doctrine matérialiste. Dans un semblable moment, en effet, le spirite, sachant, de science certaine, qu'il y a une autre vie dans laquelle la loi morale, bafouée dans celle-ci, prend inévitablement sa revanche, réfléchira, hésitera, luttera et finira par donner la victoire au devoir. Le matérialiste, au contraire, à égalité de tempérament moral, n'ayant aucun frein qui le retienne, succombera infailliblement.

Eh bien ! je le demande, celui qui s'abstient de commettre une mauvaise action, en considération des suites fâcheuses qu'il prévoit, n'est-il pas préférable à celui qui la commet ? Et, d'ailleurs, le matérialiste n'évite-t-il pas, s'il est sensé, de violer une loi physique, par crainte du danger auquel il s'expose par cette violation ? Et ce qui est bien quand il s'agit de la loi physique, serait mal quand il s'agit de la loi morale !

Mais la question se complique d'un autre élément. Jusqu'ici, en effet, nous ne nous sommes occupés que de l'homme ; il faut bien pourtant s'occuper un peu de la loi qui a besoin d'être justifiée. Qu'est-ce, peut-on dire, si tout finit avec cette vie, que cette loi qui, à l'encontre des lois physiques, accable trop souvent de ses rigueurs ceux qui l'observent et comble de ses faveurs ceux qui la violent ? Comment peut-elle mériter le respect ? Et une loi qui, n'est pas respectable, parce qu'elle n'est pas juste, doit inévitablement être violée. C'est ce qui explique, en partie, pourquoi la plupart des monstres qui ont épouvanté l'humanité par leurs crimes étaient des matérialistes. S'il s'est rencontré, parmi eux des croyants à une autre vie, c'étaient des dévots convaincus qu'on peut, par de certaines pratiques, apaiser la colère divine et satisfaire à la loi violée. Mais les spirites savent, et la logique est avec eux, que la loi morale est tout aussi inflexible et inévitable que la loi physique ; qu'elle n'est satisfaite que par la souffrance et l'amendement de ceux qui la violent et le bonheur de ceux qui l'observent. Et voilà pourquoi, à leurs yeux, elle est respectable et doit être respectée.

Tours, 20 décembre 1891.

VII. Ce que doit être le saint spirite

Qu'est-ce qu'un saint ?

Si j'interroge les dictionnaires, ils me répondent : « C'est un pur, un parfait, un homme qui vit selon la loi de Dieu. »

Mais tout le monde n'entend pas la pureté, la perfection, la loi de Dieu de la même façon.

Il y a beaucoup de religions sur la terre, et autant de manières diverses d'interpréter les choses sacrées. Toutes cependant s'accordent sur un point : c'est qu'avant tout le saint doit croire aveuglément à tous les dogmes qu'elles enseignent, observer scrupuleusement toutes leurs cérémonies, toutes leurs pratiques, se livrer à tous leurs exercices, se courber humblement devant le prêtre et accepter sa direction sans réserve.

Après cela, le saint, à part de rares et brillantes exceptions, livre une guerre acharnée à son corps qu'il exténue par les jeûnes et les macérations, se juche sur le haut d'une colonne, comme Siméon Stylite, ou se cache au fond d'un désert ; ou bien encore vagabonde à travers le monde, mendiant son pain, couvert de sordides haillons et croupissant dans la fainéantise, la crasse et la vermine, comme ce Benoît Labre que Pie IX canonisa, mais qu'il n'aurait sans doute pas voulu avoir pour voisin dans le paradis.

Ces saints ne sont en réalité que de profonds égoïstes. Toute leur affection est concentrée en eux-mêmes ; le reste du monde n'existe pas pour eux ; faire leur salut : voilà leur unique pensée. Ils comptent bien que les souffrances volontaires et momentanées qu'ils s'imposent leur produiront au centuple des joies éternelles dans l'autre monde.

On raconte que sainte Elisabeth de Hongrie, après avoir rompu le dernier lien d'affection qui l'attachait au monde, en refusant de voir son propre fils, s'écriait : « Je n'aime plus que Dieu ! » Elle eût, peut-être, été plus dans le vrai en disant : Je n'aime plus que moi !

Ah ! que Pascal avait raison, quand il écrivait : « Qui veut faire l'ange, fait la bête. »

Tel ne doit pas être le saint spirite, et c'est d'un tout autre idéal que nous devons poursuivre la réalisation.

L'homme, ses origines l'indiquent, est uni par les liens d'une étroite solidarité, non seulement aux autres hommes, mais encore à tous les autres êtres de la création, et il a des devoirs à remplir envers tous. Le saint est celui qui remplit exactement tous ses devoirs. Voilà pourquoi il ne s'isole pas de ses semblables, il ne vit pas dans la paresse et la mendicité ; il ne recherche pas la misère, qui, en soi, est un mal ; il n'exténue pas son corps par les privations ; il ne paralyse pas son âme en mettant sur son intelligence et sa raison l'éteignoir de la foi aveugle.

Bien loin de là ! n'ignorant pas que la première condition pour que l'homme puisse accomplir sa tâche est, comme l'a dit la sagesse antique, d'avoir un esprit sain dans un corps sain, il observe toutes les prescriptions de l'hygiène, pour donner à son corps la santé, la force, la souplesse capables d'en faire un instrument propre aux manifestations de son âme. Il cultive son intelligence et sa raison et acquiert ainsi la science qui, en lui révélant la loi du développement des êtres, lui fait connaître ses devoirs envers eux, et en faisant naître en lui l'amour, lui donne la force de les accomplir.

N'a-t-on pas dit : savoir, c'est aimer.

Ainsi éclairé par la science et fortifié par l'amour, le saint donnera au monde l'exemple de toutes les vertus privées et publiques.

Il sera chaste, sobre, tempérant, sévère pour lui-même, indulgent pour les autres. Il aura la charité qui soulage la misère en évitant d'encourager le vice. Il prêchera le travail et l'économie qui préservent de la misère, ruine du corps, et l'étude qui chasse l'ignorance, ruine de l'âme. Imposant

silence à toutes les basses passions que l'égoïsme nourrit dans le cœur de l'homme et qui brisent le lien social, il ne cherchera jamais la satisfaction de son intérêt particulier que dans la satisfaction de l'intérêt général. A moins d'être dans une de ces rares exceptions dont sa conscience seule sera juge, il ne fuira pas dans le célibat ce qu'on appelle les charges de la famille. Il regardera, au contraire, comme la fonction la plus auguste celle du père qui, après avoir procuré à des Esprits l'incarnation nécessaire à leur avancement, guide les pas chancelants de ses enfants dans les rudes sentiers de la vertu.

A quelque degré de l'échelle sociale que la Providence l'ai fait naître, au plus haut, il ne se laissera pas éblouir ; au plus bas, il ne se laissera pas abattre, parce que dans toutes les conditions l'homme trouve à faire son devoir. Comme le philosophe Épictète, il se dira que c'est au souverain Maître de choisir le rôle et à nous de bien le jouer.

Si cet apôtre de tout ce qui est beau, de tout ce qui est noble, de tout ce qui est grand : de l'amour de la famille, de la patrie, de l'humanité, des créatures inférieures, dont nous avons fait partie et que nous devons faire progresser ; si, dis-je, cet apôtre de l'amour universel voyait la meute des intérêts aveugles se soulever contre lui et lui susciter des persécutions, il n'en aimerait pas moins ses persécuteurs, car ce sont les aveugles, les ignorants, les égarés qui ont le plus besoin d'être aimés. Il leur pardonnerait comme le Christ, du haut de la croix, parce que, disait-il, *ils ne savent ce qu'ils font*.

Voilà, à mon avis, ce que doit être le saint spirite ; voilà l'idéal vers lequel nous devons tendre. Il est bien haut, la route est bien longue, mais le temps ne nous est pas mesuré. Se trop presser même serait un défaut : on s'exposerait à reculer au lieu d'avancer. Il est des spirites qui, cédant à un enthousiasme irréfléchi, sont devenus le jouet d'Esprits mystificateurs et, sous prétexte de bonnes œuvres, se sont livrés à des actes ridicules et ont ainsi compromis la doctrine qu'ils voulaient servir.

Écoutons l'Ecclésiaste, lorsqu'il nous dit :

« Ne soyez pas trop juste, et ne soyez pas plus sage qu'il n'est nécessaire, de peur que vous n'en deveniez stupide. »

Si dans une incarnation nous parvenons à diminuer en nous un défaut et à développer une qualité, nous pourrions nous féliciter, car nous n'aurons pas perdu notre temps.

Tours, 22 janvier 1892.

VIII. La vie est une nécessité

La vie est-elle un bien, la vie est-elle un mal ?

La réponse à cette question embarrassante devra varier selon la personne à qui elle sera adressée et, selon l'état dans lequel se trouvera cette personne.

L'humanité, depuis sa première apparition sur notre planète, a eu bien des misères à supporter, et l'on frissonne en songeant aux tortures que nous devons avoir endurées dans nos précédentes existences. Aujourd'hui le mal a diminué, sans doute, mais il est encore assez grand pour que l'on comprenne ce cri de désespoir arraché à notre grand poète Lamartine :

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être
Ou l'a-t-il accepté ?

Malgré tout, le nombre des suicides est petit ; tout en maudissant la vie, l'homme s'y cramponne avec rage, et quand la mort se présente, il la repousse avec horreur : Il ne veut pas mourir, il préfère souffrir.

La Fontaine a exprimé avec vérité ce sentiment, dans sa fable le *Bûcheron et la Mort* :

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Avant lui, Rabelais nous avait montré, avec non moins de vérité, une vieille femme, pliant sous le poids des ans et de la misère, qui n'avait plus une seule dent *en gueule*, et qui, pourtant, disait : *Bona lux !*

Mais d'où vient cet attachement quand même à la vie, cette horreur de la mort ? Citez ceux qui croient à un enfer éternel et qui craignent d'y tomber, cela se conçoit ; mais chez ceux qui croient, et ils sont nombreux, que tout finit avec cette vie, cela ne se comprend pas du tout. Le néant, par lui-même, n'a rien de bien effrayant. Si l'on n'y jouit pas, on n'y souffre pas non plus, et ce n'est pas un petit avantage. Épicure avait pleinement raison de dire :

Pourquoi vous tourmenter de ce que vous ne serez pas après votre mort, alors que vous ne vous tourmentez pas de ce que vous n'étiez pas avant votre naissance ?

Mais est-ce bien le néant qu'on redoute ? N'est-ce pas plutôt l'inconnu ? Car, enfin, il n'y a pas beaucoup de matérialistes qui soient parfaitement convaincus, et le doute, chez eux, peut naître quelquefois.

Il y a aussi à se sentir vivre une volupté grande qui compense bien des maux, et dont on voudrait prolonger le cours le plus longtemps possible.

Quoi qu'il en soit, je l'avoue à ma honte, si, après la mort, que je ne désire pas, je pouvais choisir entre le néant ou la continuation de la vie, j'aurais la faiblesse de choisir le néant.

Mais cela ne se peut pas : que l'on considère la vie comme un bien, qu'on la considère comme un mal, ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est une nécessité. Si le phénomène spirite nous prouve que notre âme survit à notre corps, la raison va plus loin et nous démontre, avec non moins de certitude, que du moment qu'elle est, non seulement elle sera toujours, mais qu'elle a toujours été : le simple ne peut pas plus être fait qu'il ne peut être défait.

Il faut donc se résigner, sinon à vivre, du moins à être toujours : dans le minéral et dans les autres états de la matière, on ne vit pas, on est.

Ce qui doit nous rassurer et nous faire supporter patiemment les maux passagers qui viennent souvent nous frapper, c'est que, dans la série infinie des évolutions de la monade qui nous anime, les périodes douloureuses sont relativement très courtes.

Donc, puisque la vie est une nécessité, prenons-en virilement notre parti et crions : Vive la vie !

Tours, 5 février 1.892.

IX. Qui avons-nous été ?

Qui ai-je été dans mes précédentes existences ?

C'est une question que s'adressent beaucoup de spirites, peut-être tous.

Cette curiosité est imprudente et fait courir des dangers à celui qui veut la satisfaire. Elle offre, en

effet, aux Esprits mystificateurs, toujours aux aguets et friands de nous rendre ridicules, l'occasion tant désirée de contenter leur passion. Ils se mettent aussitôt à l'œuvre et nous composent le roman le plus flatteur pour notre amour-propre. Nous avons occupé les postes les plus élevés, accompli les actions les plus merveilleuses ; nous avons été doués des facultés les plus éminentes et nous avons mené à bonne fin les entreprises les plus hardies. C'est à peine si dans cette longue série d'éblouissantes incarnations, il s'en est trouvé un petit nombre d'humbles, juste assez pour laisser souffler l'Esprit fatigué de tant de grandeurs.

Cependant, dans la plupart des cas, le mystificateur se borne à nous dévoiler une seule existence, ordinairement la dernière. C'est toujours un personnage historique que nous avons été, un grand rôle que nous avons joué sur la scène du monde, soit par la grandeur de notre intelligence, soit par celle de notre naissance. Et si nous sommes assez simples pour croire à ces sornettes perfides et surtout pour les répéter, nous nous couvrons de ridicule, et, ce qui est plus grave, nous ridiculisons le Spiritisme dans notre personne. Que nous importe, après tout, de savoir qui nous avons été ? Ce qui nous importe, c'est de savoir qui nous sommes.

Je me souviens d'avoir vu, dans mon enfance, une vieille femme qu'on appelait Mme Misère, et qui, pour vivre, faisait danser des chiens dans les rues.

– Ah ! mes bons amis, disait-elle, faut pas regarder à ce qu'on a été ; faut regarder à ce qu'on est. Telle que vous me voyez, j'ai été fort riche, et maintenant voilà à quoi je suis réduite.

Cette vieille femme avait raison : ce que nous avons de mieux à faire, c'est, au lieu de nous préoccuper de ce que nous avons été, de chercher à bien connaître ce que nous sommes. Pour que l'incarnation actuelle nous soit profitable, nous devons faire un inventaire de nos défauts et de nos qualités et nous efforcer de diminuer les premiers et d'augmenter les secondes ; le reste viendra plus tard, quand nous serons rentrés dans le monde où l'on se souvient.

Une simple réflexion pourrait, du reste, nous mettre en garde contre les pièges des Esprits moqueurs : le nombre des existence brillantes étant infiniment plus petit que celui des existences obscures, il est infiniment plus probable que nous avons fait partie de ces dernières plutôt que des premières.

Et puis, pourquoi imiterions-nous le papillon qui vole à la flamme parce qu'elle brille, et s'y brûle les ailes ? Ne savons-nous pas que les qualités morales sont supérieures aux qualités intellectuelles et plus difficiles à acquérir ? L'homme juste et honnête, perdu dans la foule, est plus grand que le poète, l'orateur, le guerrier vicieux qu'on acclame. Ces derniers, pour atteindre à sa hauteur, devront subir plus d'une incarnation obscure.

En somme, si la souveraine sagesse, qui a fait le monde et le gouverne, a voulu cacher notre passé, elle a, sans nul doute, eu ses bonnes raisons pour cela. Respectons donc ses décrets et ne perdons pas notre temps en vains efforts pour soulever le voile qui couvre ce passé.

X. Dompter la bête en nous pour dégager le Dieu

Épictète me dit : « Tu portes au dedans de toi le sanglier d'Erymanthe, l'ours de caverne, le lion de Némée. Dompte-les. »

Et Marc-Aurèle : « C'est au dedans de toi qu'il faut regarder : là est la source du bien, source intarissable, pourvu que tu creuses toujours. Honore la divinité qui est au dedans de toi. Vois, examine de près comme tous les êtres se transforment uns dans les autres. Exerce à cela ta pensée. Rien n'agrandit davantage l'esprit. »

Les vues profondes de ces deux grands moralistes, qui ont été celles des plus grands philosophes de l'antiquité et des temps modernes, et qu'on trouve dans les antiques Védas, sont confirmées de nos jours par de nombreuses communications d'Esprits. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire attentivement le Livre des Esprits. S'il y est dit, en effet, que l'archange a commencé par l'atome, il y est dit aussi que le monde spirite est *préexistant et survivant à tout*.

Chacun de nous, s'il veut sérieusement scruter le fond de son être, peut directement apercevoir ces grandes vérités. Il est, en effet, des moments où l'homme, menacé tout il coup dans son existence, affolé par la peur, sent la bête rugir en lui, et, s'il n'a pas la force de la dompter, devient capable de commettre les actes les plus féroces, pour se sauver. Il est aussi des moments bénis, où, secoué par un noble enthousiasme, il ouvre la voie au dieu intérieur qui remonte à la surface et lui fait accomplir ces actes de sublime dévouement qui nous frappent d'admiration.

Qu'un incendie se déclare dans un théâtre, au milieu d'une représentation, on se précipite aux portes ; on se heurte, on se bouscule on s'écrase. L'atroce égoïsme a éteint tout sentiment d'humanité, de pitié ; la bête hurlante foule aux pieds, sans remords, la femme, l'enfant, le vieillard.

On n'a pas oublié les actes de sauvagerie dont, il y a peu de temps, nous donnèrent l'affligeant spectacle des émigrants italiens, dont le vaisseau sombra dans le détroit de Gibraltar. Et pourtant, dans le cours ordinaire de la vie, il est probable que presque tous ces hommes, tous peut-être, étaient bons, humains, secourables. Mais, sous l'influence de la peur, la bête avait pris le dessus.

Ce fut le Dieu qui rayonna, en décembre 93, dans l'âme de nos forçats de Toulon. On sait que ces hommes, qui pourtant étaient loin d'être des prix Monthyon, saisis du saint enthousiasme qui enivrait alors la France, brisèrent leurs chaînes et se précipitèrent au milieu des flammes, pour éteindre l'incendie que, forcés de quitter la ville, les Anglais avaient allumé. Après cet acte patriotique accompli, ils se remirent à la chaîne comme des agneaux.

Du reste, les origines de l'âme ne se révèlent-elles pas quelquefois, d'une manière frappante, dans le caractère, et même dans la physionomie de certains individus ? Ne nous arrive-t-il pas de dire d'un homme :

– C'est un lion, un tigre, un ours, un renard, un hibou..,

Charles Fourier, et, après lui, son disciple Toussenel, nous ont montré dans des tableaux, dont quelques-uns peuvent être fantaisistes, mais dont plusieurs sont d'une vérité saisissante, les analogues des caractères humains, non seulement dans le règne animal, mais encore dans le végétal et le minéral !

Que conclure de tout cela ?

Qu'il faut nous efforcer de suivre le conseil du sage Épictète : dompter la bête, pour dégager le Dieu.

Tours, 3 et 18 mars 1892.

XI. Hommes supérieurs dans l'humanité

Que sont ces hommes extraordinaires qui, à plusieurs siècles de distance, apparaissent dans l'humanité ? Ils semblent n'avoir de commun avec nous que l'enveloppe matérielle. Leur âme, exempte de nos misérables passions, plane à des hauteurs qui nous paraissent inaccessibles. Rien de ce qui excite nos convoitises, enflamme nos sens, enchante notre amour-propre, ne les touche : richesses, honneurs, pouvoir ne sont rien pour eux. Une seule passion les anime : l'amour de

l'humanité. Ils n'ont qu'une préoccupation : le devoir ; qu'une soif : la justice.

Ils apportent la loi morale à une race d'hommes qui en a perdu la notion. Ils posent devant nous comme des modèles, et semblent nous dire : voilà comment il faut vivre.

Comme les oiseaux nocturnes au lever du soleil, à leur apparition, les préjugés et les intérêts qu'ils blessent s'irritent, et ils ameutent contre eux les foules ignorantes. On les calomnie ; on les outrage ; on les persécute ; on les met à mort.

Plus tard, les hommes, reconnaissant leur erreur, leur élèvent, repentants, des autels, et les adorent comme des dieux.

Non seulement les spirites, mais aussi, en général, les spiritualistes, voient en eux des Esprits supérieurs descendus momentanément des sphères célestes, pour nous aider à rentrer dans la bonne voie, quand nous l'avons perdue.

Mais pourquoi eux et non d'autres acceptent-ils cette douloureuse mission ? Pourquoi, au milieu des supplices, n'ont-ils que des paroles d'amour et de pardon, pour ceux qui les leur infligent ? Socrate fait l'éloge du bourreau qui lui présente la ciguë ; Jésus prie pour ceux qui le sacrifient.

Peut-être ont-ils avec nous des rapports plus particuliers, et nous sont-ils unis par des liens plus intimes.

Voyons si la doctrine spirite ne pourrait pas nous aider à trouver la réponse à cette question embarrassante autant que pleine d'intérêt.

La lutte existe dans le monde des Esprits, comme dans le monde des hommes : d'un côté l'armée des bons, de l'autre celle des mauvais. Chacune de ces armées a ses chefs. Les chefs des mauvais sont des Esprits d'une très grande intelligence et d'une puissance de volonté énorme, mais d'une moralité nulle. Ils sont matérialistes et athées. Ils croient que la combinaison des atomes qui les composent se désagrègera un jour et qu'ils rentreront dans le néant d'où ils sont sortis et auquel ils aspirent. Ils se figurent avoir trouvé le moyen de vaincre la force aveugle, à leur avis, qui oblige les Esprits à se réincarner, et à pouvoir le faire quand ils veulent et dans les conditions qu'ils croient utiles à l'accomplissement de leurs desseins pervers.

On les laisse dans cette illusion jusqu'au jour où l'humanité dont ils font partie étant arrivée à un suffisant degré de moralité, leur action, qui, jusque-là, avait pu avoir son utilité, comme éperon, ne serait plus désormais qu'une cause de trouble. On les précipite alors dans une planète inférieure, et on les force à s'incarner dans son humanité au début, ce qui est arrivé pour la nôtre.

C'est la chute des anges rebelles ; chute doublement utile, car rien dans ce monde n'est livré au hasard ; tout y est calculé ; tout y concourt à l'accomplissement d'un plan sagement conçu.

Comment des hommes émergeant à peine de l'animalité, à intelligence presque nulle, auraient-ils pu faire pour surmonter les obstacles sans nombre que leur opposait une nature sauvage, sans l'aide de ces puissants Esprits incarnés parmi eux ?

Ce sont eux, en effet, qui leur servirent de guides et, en peu de temps, portèrent les progrès des sciences à un tel degré d'avancement, que les vestiges des monuments qu'ils élevèrent confondent d'admiration nos savants qui ne peuvent comprendre qu'une civilisation aussi avancée ait existé dans les temps préhistoriques.

Le progrès moral ne fut pas moins grand. Leur chute foudroyante et inattendue ayant enfin ouvert les yeux à ces Esprits obstinés, ils comprirent qu'il y avait au-dessus d'eux des puissances qu'ils avaient niées ; que le néant auquel ils aspiraient n'était qu'un vain mot, et que, bon gré, mal gré, ils étaient voués à l'immortalité.

Dès lors, ils entrèrent dans la voie du bien, et, en vertu de la puissance de volonté acquise, s'élevèrent rapidement à des hauteurs morales et même physiques telles que Socrate trouvait dans les mystères d'Éléusis des maximes trop relevées pour lui et que nos métaphysiciens les plus éminents ne voient aujourd'hui de progrès véritable que dans le retour aux doctrines des Védas.

Enfin le jour vint où, suffisamment épurés, ils purent quitter notre terre, pour remonter vers les sphères supérieures d'où on les avait chassés. Il était bon, du reste, que notre humanité s'essayât à marcher sans lisières. Mais ses épaules, trop faibles pour soutenir le vaste édifice qu'ils avaient élevé, le laissèrent s'écrouler, et il n'en est resté que les vestiges révélateurs de son existence.

C'est là, sans doute, ce paradis perdu dont le souvenir confus resta dans la mémoire des hommes et que tous nos efforts tendent à reconquérir.

Eh bien ! n'est-il pas naturel de penser que ces Esprits qui ont guidé nos premiers pas et contracté avec nous des liens d'une affection paternelle sont les mêmes qui, quand nous nous égérons, viennent souffrir et mourir pour nous sauver ?

Cette hypothèse me semble avoir tous les caractères de la vérité.

Tours, 24 avril 1892.

XII. Aimer la patrie dans l'humanité

Nos pères de 1792 volaient à la défense de nos frontières envahies, en chantant : *Amour sacré de la Patrie !* Et ces vaillants, au milieu de la fumée des combats, proclamaient les droits de l'homme et conviaient les peuples à établir sur la terre le règne de la liberté, de l'égalité, de la fraternité.

Socrate, le plus sage des Grecs, se disait citoyen du monde, mais si l'Attique était menacée, il était le premier à courir aux armes et le plus vaillant à combattre pour sa défense. Comme nos pères, il aimait sa patrie dans l'humanité.

Aujourd'hui, il est des hommes, heureusement en très petit nombre, qui osent proférer ce blasphème : A bas la patrie ! Ils croient ainsi faire preuve de leur amour de l'humanité, comme si l'on pouvait aimer l'humanité quand on n'aime pas sa patrie ! Ils ne prouvent, en réalité, que leur féroce égoïsme, qui leur rend insupportables les devoirs envers leur pays. Combien plus lourds leur paraîtraient les devoirs envers l'humanité, s'ils étaient obligés de les accomplir !

Singuliers amants de l'humanité, qui n'ont à la bouche que des paroles de haine et de menace contre ceux que la naissance ou le travail et l'économie ont placés dans une situation plus aisée que la leur !

Singuliers amants de l'humanité, qui élèvent le vol, le pillage, l'incendie, l'assassinat au rang de vertus de premier ordre !

Si leurs doctrines pouvaient triompher, ils nous ramèneraient à la plus affreuse sauvagerie, au cannibalisme.

Linné a dit avec raison que la nature ne procède pas par bonds. C'est par degrés lents, insensibles que nous marchons vers le bien. Nous le voyons longtemps avant d'avoir la force de le réaliser. Je vois le bien, je l'approuve et je fais le mal, a dit un ancien. C'est le tourment des âmes généreuses.

Vouloir faire passer l'humanité à une forme sociale supérieure sans qu'elle ait les vertus nécessaires pour y vivre, est du donquichottisme ou de la scélératesse.

Jésus disait à ses disciples qui, eux aussi, auraient bien voulu vivre dans un état social où ils auraient joui de toutes les aises que la richesse procurait aux bourgeois de leur temps :

« C'est pourquoi cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. »

On est confondu en pensant qu'il est quelques hommes d'un talent réel, qui professent naïvement

qu'en supprimant les juges et les gendarmes on supprimerait du même coup le vol et l'assassinat ! C'est comme si l'on croyait supprimer la soif en supprimant les boissons ! Quel mystère que l'homme !

Or il en est des peuples comme des individus, dont ils ne sont qu'une collection. Ils ont les mêmes appétits, les mêmes convoitises. Ils ne donnent le nom de grands qu'à ceux de leurs hommes d'État qui ont le plus pillé, saccagé, opprimé, massacré les autres peuples.

Ce serait une bien grande erreur de croire qu'en supprimant les patries et en licenciant les armées on aurait la paix universelle. On aurait, au contraire, la guerre universelle, et une guerre d'autant plus affreuse que les scélérats, en se groupant, arriveraient vite à opprimer les bons et les naïfs.

Donc, tant que la bonté et la justice ne régneront pas en souveraines dans tous les murs, gardons les juges et les gendarmes pour nous protéger contre les coquins de l'intérieur, et les armées pour nous protéger contre les grands hommes d'État de l'extérieur. Comme nos pères, chantons :
Amour sacré de la Patrie ! Mais comme eux, et comme Socrate, aimons la patrie dans l'humanité.
Tours, 30 avril 1892.

XIII. Le corps fluidique

Dans l'évangile selon saint Matthieu, au verset 29 du chapitre XXVI, se trouvent ces paroles que Jésus adresse à ses disciples : « Or je vous dis que je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce jour auquel je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon père. »

Jésus a-t-il vraiment prononcé ces paroles ? J'en doute.

Les évangiles ont été écrits longtemps après la mort du Christ, et l'on ne sait par qui. Leurs auteurs ont recueilli dans la tradition ce qu'il a dit et ce qu'il n'a pas dit, de bonne foi, mais sans discernement.

Mais, en admettant qu'il l'ait dit, il n'a certainement pas voulu désigner par ces mots – le royaume de mon père – ce que les chrétiens appellent le paradis, ou bien ce paradis ne différerait guère de celui de Mahomet.

On sait qu'il entendait par royaume de Dieu une société où les hommes s'aimeraient comme des frères ; et comme il était réincarnationniste, il faisait sans doute allusion à l'époque où cette société serait enfin fondée sur la terre, et où il se réincarnerait dans son sein.

Quoi qu'il en soit, il est des spirites sérieux qui inclinent à croire que, dans le monde des Esprits, on boit, on mange, on se marie, on a des enfants ; en un mot, on est sujet à toutes les nécessités et l'on satisfait à tous les besoins de notre monde de l'incarnation.

Ce qui les porte à cette croyance, ce sont les communications de certains Esprits qui affirment que les choses se passent ainsi de l'autre côté.

Mais c'est là, il faut le reconnaître, un bien faible élément de crédibilité. Car, enfin, à ne considérer que les communications, celles qui affirment le contraire sont infiniment plus nombreuses. Et, d'autre part, si nous devons croire à tout ce que les Esprits nous disent, notre credo serait un chaos où se heurteraient les contradictions les plus monstrueuses, où s'agiteraient les théories les plus folles et les plus ridicules.

Il ne faut jamais oublier le sage précepte d'Allah Kardec, de n'accepter les communications des Esprits qu'après les avoir soumises au sévère contrôle de la raison.

Or, outre les Esprits mystificateurs, dont le suprême bonheur est de jeter le désarroi parmi nous,

par les dictées les plus extravagantes, n'y a-t-il pas les Esprits dans le trouble ?

Et l'on sait que ces derniers se croient toujours des hommes et se figurent qu'ils accomplissent tous les actes de notre vie charnelle.

Ils nous le disent de très bonne foi, quand nous les interrogeons.

Leur état est le même que le nôtre dans le rêve. Dans le rêve, nous mangeons, nous buvons, nous jouons, nous voyageons, nous nous marions, nous combattons, absolument comme dans la veille, et nous éprouvons les mêmes sensations, avec le même caractère de réalité. Il n'y aurait probablement pas de différence entre l'état d'un mendiant qui, chaque jour, rêverait, pendant douze heures, qu'il est roi, et un roi qui, pendant le même temps, et avec la même régularité, rêverait qu'il est mendiant.

Voilà la vérité. Ce sont ces deux catégories d'Esprits dont les communications ont donné naissance à cette croyance erronée.

Je dis erronée ; et il est facile de voir qu'elle l'est, en effet.

Pourquoi l'incarnation ? – Pour forcer l'Esprit, par les besoins que le corps lui crée, à l'effort nécessaire à son développement, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à ce degré d'élévation morale et intellectuelle où la paresse, vice dominant de l'enfance, désormais vaincue, il peut, poursuivre sa marche ascendante, sous l'unique impulsion du devoir.

Mais si, dans l'autre monde, la vie se poursuit dans les mêmes conditions que dans celui-ci, on doit y être soumis aux mêmes lois, obligé aux mêmes efforts, et celui-ci, dès lors, est inutile.

Non, la vérité est du côté des Esprits qui nous disent que leur corps fluïdique n'est pas soumis aux mêmes nécessités que le nôtre ; que le monde où ils sont est celui de la peine ou de la récompense ; qu'il est en même temps celui où par la réflexion, par l'étude, on se prépare à l'épreuve que nous subissons dans celui-ci.

Quant à ce médium qui affirme avoir contracté une union conjugale avec l'Esprit d'une femme célèbre et en avoir des enfants, malgré la possibilité des succubes, dans certains cas bien rares, on est en droit d'affirmer qu'il est sous l'empire d'une terrible obsession.

Tours, 4 juin 1892.

XIV. L'homme a fait Dieu à son image

Voltaire a dit que si Dieu a fait l'homme, à son image, l'homme le lui a bien rendu. Jamais parole plus vraie ne fut prononcée.

De tout temps, en effet, l'homme a considéré Dieu comme un être supérieur à lui par la puissance, mais identique par la nature. Il l'a cru tantôt bon, tantôt mauvais ; sujet à toutes nos faiblesses orgueilleux, vain, jaloux, vindicatif, avide de louanges, accessible aux flatteries, aux cadeaux, changeant, irrésolu, capricieux, partial. Et comme, en même temps, il a considéré la loi morale et sa sanction pénale comme dépendant entièrement de la volonté de Dieu, il a imaginé ce que j'appellerai le système des compensations, et fondé du même coup la puissance du prêtre, du sacrificateur.

Il s'est dit que si, par un moyen quelconque, il pouvait se rendre Dieu favorable, capter sa bienveillance, provoquer son indulgence, corrompre sa justice, il pourrait, à son gré, lâcher la bride à ses passions et violer toutes les lois morales, sans s'exposer, après sa mort, aux supplices dont on le menaçait et jouir, au contraire, des béatitudes promises aux fidèles observateurs de la loi.

Alors il a chanté les louanges du Créateur, a brûlé de l'encens sur ses autels, lui a offert les prémices de ses moissons, lui a sacrifié des bœufs, des moutons, des chèvres, etc., etc. Il est allé même jusqu'à lui sacrifier ses propres enfants ; car, dans les temps anciens, l'homme tenait plus à ses vices qu'à sa progéniture.

Aujourd'hui, l'homme s'est un peu amélioré, un peu spiritualisé ; et, comme cela devait être, Dieu a progressé avec lui. Aussi le dévot ne lui offre-t-il plus ni le sang des hommes ni le sang des bêtes : il a enfin compris – ce que les prophètes lui ont dit depuis longtemps – que Dieu ne mange ni ne boit. Mais il n'abandonne pas pourtant le système des compensations ; il croit toujours à la possibilité de corrompre son juge ; il veut toujours, tout en conservant ses vices dans ce monde, goûter les joies du paradis dans l'autre. Et le prêtre, dont c'est l'intérêt sciemment ou inconsciemment, l'entretient dans cette illusion.

On se confesse donc ; on fait dire des messes, d'autant plus efficaces qu'elles sont nombreuses et mieux payées ; on fait des pèlerinages ; on jeûne ; on récite cent fois, mille fois la même prière, selon la gravité du cas. Enfin, absous par le prêtre, eût-on été noir comme le charbon, on devient blanc comme neige ; on a payé sa dette et l'on ne doit plus rien.

Bien plus, le dévot qui s'est confessé de ses péchés se croit de beaucoup au-dessus de l'homme vertueux inconfès et qui n'a pas péché, et bien plus agréable à Dieu. Je me souviens qu'une grande dévote, ma parente, parlant à une personne qui n'ignorait pas qu'elle avait commis une indécatesse, lui disait : « Je l'ai fait, c'est vrai. » Et relevant fièrement la tête, elle ajoutait : « Mais je m'en suis confessée ! »

Malheureusement pour les dévots, la vérité est que leur système de compensations ne compense rien du tout. Le seul moyen de se soustraire à la peine qu'entraîne inévitablement après soi toute violation de la loi morale, c'est de se corriger du vice qui nous a fait commettre cette violation. Hors de là, point de salut. C'est pénible, mais c'est ainsi. Autrefois, c'étaient les prophètes qui le proclamaient, et c'est pourquoi on les persécutait et on les mettait à mort. Aujourd'hui, c'est l'étude du phénomène spirite qui nous le démontre jusqu'à la dernière évidence. Et c'est encore pourquoi les prêtres lancent leurs foudres contre le spiritisme et le signalent à leurs ouailles comme plus dangereux que le matérialisme.

Tours, 5 juillet 1892.

XV. Ce que doit croire le spirite

Jésus nous dit : Cherchez et vous trouverez.

Saint Paul ajoute : Éprouvez tout et approuvez ce qui est bon.

Sages recommandations qui ont été bien vite oubliées par les chrétiens des diverses communions. L'Église de Rome semble surtout avoir pris à tâche de recommander exactement le contraire à ses fidèles. Ne cherchez pas, leur dit-elle, vous vous égareriez. Dieu m'a chargée de chercher et de trouver pour vous. N'éprouvez rien et n'approuvez que ce qu'approuve le chef infailible qui siège à Rome. Si, cédant aux suggestions du démon (le Christ, saint Paul), vous cherchiez et vous éprouviez, vous ne trouveriez, pour punition de votre orgueil, que les flammes de l'enfer, où vous iriez brûler éternellement.

Nous, spirites, qui, en définitive, sommes les vrais chrétiens ; nous nous insurgons contre de semblables prétentions, et nous préférons l'humble sagesse du Christ et de Paul à l'orgueilleuse folie du pontife de Rome.

Et nous avons parfaitement raison ; et nous montrons ainsi que nous sommes des hommes vraiment religieux ; car l'homme qui ne pense pas par lui-même ne peut pas être religieux. Sa foi est comme cette maison bâtie sur le sable, dont parle l'Évangile, et que le premier vent de contradiction renverse. – Or le seigneur est Esprit ; et où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté – a dit encore Paul.

Mais il en est parmi nous qui, sans s'en douter, de très bonne foi, avec les meilleures intentions du monde, conduiraient le spiritisme dans les mêmes voies funestes où les successeurs des premiers chrétiens ont conduit le christianisme. Pour eux, il existe une orthodoxie spirite inflexible, inextensible, hors de laquelle il n'y a point de salut.

S'il arrive à quelque coreligionnaire d'avancer une proposition qui n'est point ou qu'ils croient ne pas être contenue dans les livres d'Allan Kardec, ils s'étonnent, se scandalisent et s'appêtent à lancer les foudres de l'excommunication, à chasser du bercail la brebis hérétique.

Cependant, ce n'est pas ainsi que l'entendait Allan Kardec. Comme le Christ et Paul, il était avant tout l'apôtre de la liberté. Il n'avait pas la prétention d'avoir apporté au monde la vérité absolue, toute la vérité ; mais seulement cette portion de vérité qui convenait aux hommes de son temps. Il savait que si, comme le dit l'Écriture, Dieu mesure le vent à la laine de l'agneau, il mesure aussi la révélation à l'intelligence de l'homme. C'est pourquoi il a déposé dans le *Livre des Esprits* des germes qu'il a laissé au temps le soin de développer. S'en tenir aveuglément et obstinément à ce qu'il a manifestement dit et repousser toute idée nouvelle, sans vouloir examiner si elle est vraie, ce n'est pas être son disciple. Tout au contraire !

Il faut pourtant reconnaître que les mots spiritisme et spirite ont un sens particulier ; que le premier indique une doctrine et le second un homme qui la professe.

Il y a donc des vérités qu'il faut adopter pour pouvoir légitimement se dire spirite. Voyons quelles sont ces vérités indispensables. Pour les trouver, procédons par élimination. Celui qui ne croit ni à l'existence de l'âme, ni à l'existence de Dieu, ne peut pas être appelé spirite, puisqu'il nie l'Esprit. C'est un matérialiste.

Celui qui, tout en affirmant l'existence de l'âme et l'existence de Dieu, nie la possibilité de communiquer avec les âmes des morts, est un spiritualiste, mais n'est pas non plus un spirite. C'est même pour éviter toute confusion à ce sujet qu'Allan Kardec a inventé les mots spiritisme et spirite.

On peut dire la même chose des adeptes des diverses religions, qui attribuent le phénomène à l'art des démons, ou qui croient que l'Église seule a qualité pour en apprécier la valeur.

Enfin les occultistes et les théosophes, qui ont aussi leur manière à eux d'expliquer le phénomène, manière bien difficile à comprendre pour de pauvres profanes, peuvent d'autant moins être appelés spirites qu'ils repoussent énergiquement cette qualification.

Je ne crois pas non plus qu'on puisse donner le nom de spirites à ceux qui n'admettent pas la réincarnation, les vies successives, à travers lesquelles s'accomplit le progrès de l'Esprit. Croire qu'une seule existence décide à jamais du sort de l'homme, dans quelque condition qu'il ait été placé et quels que soient les instincts qu'il ait apportés en naissant, ce n'est pas avoir l'esprit de justice, et un spirite doit par-dessus tout avoir l'esprit de justice.

Pour être appelé spirite, il faut donc, à mon avis :

1° Être un libre penseur, et ne reconnaître d'autre autorité que la raison ;

2° Croire à l'existence d'un monde invisible, composé des âmes de ceux qui ont vécu parmi nous et avec lesquels on peut, dans de certaines conditions, entrer en communication. Croire aussi que, dans ce monde, on se trouve bien ou mal, selon qu'on a bien ou mal vécu dans celui-ci ;

3° Croire que le progrès de l'Esprit vers la vertu et le bonheur, qui en est la conséquence, se fait à travers les diverses incarnations qui ne prennent fin que lorsqu'il a acquis le degré de pureté et de

science nécessaire pour remplir dans le monde les fonctions élevées de l'être que nous appelons ange.

Tout homme, même le plus ignorant, peut remplir ces conditions. Reste la question de Dieu, que tout spirite admet, mais sur la nature de qui chacun a sa manière de voir, selon le degré de développement de sa raison.

Tours, 18 Août 1892.

XVI. Les lois physiques et morales sont indépendantes

Quelques savants ont trouvé que le monde était mal fait. Ils y ont signalé beaucoup d'imperfections. L'un d'eux, un roi de Castille, Alphonse X, est allé même jusqu'à dire que, s'il s'était trouvé auprès de Dieu, lorsqu'il créa le monde, il lui aurait donné de bons conseils.

J'ai beaucoup de respect pour les savants, mais je ne peux pourtant m'empêcher de trouver ceux-ci quelque peu outrecuidants, et si j'avais à parier, je pousserais l'audace jusqu'à parier pour Dieu plutôt que pour eux.

Je ne puis, en effet, me résoudre à croire que l'intelligence, auteur de ces mondes innombrables qui exécutent dans l'immense espace des courses vertigineuses, sans jamais se heurter, soit inférieure à celle de nos savants, même les plus diplômés.

Pour être à même de bien juger une œuvre, il faut pouvoir en embrasser l'ensemble et, de plus, connaître le but que s'est proposé d'atteindre celui qui en est l'auteur. Or, pour ce qui est de l'Univers, je ne crois pas qu'aucun homme ait encore rempli ces deux conditions. Si jamais cela arrivait, on reconnaîtrait sans doute alors que ce que l'on avait pris d'abord pour des imperfections de détail était les conditions mêmes du bon fonctionnement de l'ensemble. D'autres savants ont soutenu, au contraire, que ce monde est le meilleur des mondes possibles.

Voici ce que Voltaire dit à ce sujet :

L'optimisme de Platon, renouvelé par Shaftesbury, Bolingbroke, Leibnitz, et chanté par Pope en beaux vers, est peut-être un système faux ; mais ce n'est pas assurément un système impie, comme des calomnieurs l'ont dit.

Être traités d'impies, pour avoir dit que Dieu, en créant, a réalisé tout le mieux possible, voilà certes une accusation à laquelle les optimistes avaient bien le droit de ne pas s'attendre.

Et cependant il n'est pas difficile de le comprendre. C'est, sans nul doute, le limitatif *possible* qui a causé le scandale et soulevé les tempêtes. Car enfin dire que Dieu a fait le possible, c'est dire qu'il est des choses impossibles à Dieu. Or il y a des gens – et ils sont nombreux – qui croient que rien ne peut limiter la puissance de Dieu, pas même l'absurde. Pour eux, si les quatre angles d'un carré sont droits et les quatre côtés égaux, ce n'est pas parce que c'est la nature du carré, mais parce que Dieu le veut ainsi. Pour qu'il en fût autrement, il suffirait qu'il le voulût.

De même dans l'ordre moral. C'est la volonté de Dieu qui fait que le bien est le bien et le mal le mal. Si cette volonté changeait, le bien pourrait devenir le mal et le mal pourrait devenir le bien. La cause des vaincus a beau plaire à Caton, c'est celle des vainqueurs qui est la bonne, puisqu'elle plaît aux dieux.

Dieu n'agit donc pas d'après des lois éternelles, immuables, existantes par elles-mêmes ; il les fait et les change, selon son caprice.

Cette doctrine est des plus dangereuses. En ôtant toute base à la morale, elle fonde le pouvoir funeste du prêtre qu'elle met à la place de la conscience qu'il anéantit en prétendant la diriger.

C'est ainsi que, chez les juifs, Abraham se dispose, sans remords, à égorger son fils unique, sur l'ordre de Dieu. Et on le donne pour modèle aux pères de tous les temps !

Chez les Grecs, c'est Agamemnon, le roi des rois, qui, sur l'ordre du devin Calchas, interprété de la volonté divine, immole sa fille Iphigénie.

Les actions les plus criminelles, les plus atroces : la croisade contre les Albigeois ; la Saint-Barthélemy, les dragonnades, deviennent des faits de la plus haute vertu. Jacques Clément et Ravailiac ne sont plus d'odieux assassins, mais de saints martyrs !

Et voilà pourquoi, dans *l'Eutyphron*, si je ne me trompe, Socrate s'efforce de démontrer que le bien n'est pas le bien parce qu'il plaît à Dieu, mais qu'il plaît à Dieu parce qu'il est le bien.

Il faut donc chercher directement ce qui est bien et ce qui est mal, pour savoir ce que Dieu veut et ce qu'il ne veut pas, et non ce que Dieu veut et ce qu'il ne veut pas, pour savoir ce qui est bien et ce qui est mal. Et dans cette recherche, nous ne pouvons avoir pour lumière et pour guide que la raison.

Celui qui voudra lire attentivement le Nouveau Testament se convaincra que le Christ n'a pas prêché d'autre doctrine. Pour lui, comme pour Socrate, le plus grand malheur qui puisse arriver à l'homme, c'est de laisser s'éteindre la lumière que chacun porte en soi.

Aussi saint Justin martyr, le premier en date des Pères de l'Église, définit-il ainsi les chrétiens :

Les hommes qui font usage de la raison pour la conduite de leur vie sont chrétiens, êtres forts et courageux.

Et nous, spirites, qui sommes les continuateurs des vrais chrétiens, nous avons pour devoir de prêcher comme eux ces vérités, sans lesquelles il ne peut y avoir ni vraie religion, ni vraie morale.

Il faut, si l'on ne veut pas être comme ces aveugles, conduits par d'autres aveugles, dont parle l'Évangile, se bien pénétrer de cette vérité : que les lois morales, comme les lois physiques, ne dépendent d'aucune volonté ; que les trois angles d'un triangle égalent deux droits, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de Dieu ; que la perfidie, la trahison, l'assassinat sont des crimes, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de Dieu.

Est-ce que des athées ne nous ont pas donné l'exemple des vertus les plus sublimes et des dévots fanatiques celui des crimes les plus odieux ?

Tours, 18 septembre 1892.

XVII. Le mouvement chrétien fût spirite

Quand on pense aux anathèmes lancés, à diverses époques, contre les spirites, par nos seigneurs, les évêques, on est porté à se demander si ces hauts dignitaires de l'église de Rome ont jamais lu les livres du Nouveau Testament et l'histoire des premiers temps du christianisme. S'ils l'ont fait, comment ne se sont-ils pas aperçus qu'en lançant leurs foudres contre les spirites ils atteignaient du même coup les premiers chrétiens ?

Il faut être aveugle, en effet, pour ne pas voir que le mouvement chrétien fut un mouvement essentiellement spirite ; que la doctrine chrétienne s'est surtout formée par les évocations des Esprits, et qu'enfin il y a, entre cette époque et la nôtre, en tenant compte de la différence des civilisations, un parallélisme parfait.

Jésus était non seulement un esprit supérieur, à la parole éloquente, mais encore un homme doué de facultés médianimiques puissantes, qui, du reste comme celles des médiums de nos jours,

étaient sujettes à des suspensions. C'est ce que nous apprennent les Évangiles. Mais, malgré tous les prodiges qu'il fit et la magie de ses discours, il ne parvint pas à faire naître dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient une foi profonde, inébranlable. Ses disciples eux-mêmes ne furent jamais bien convaincus, car ils l'abandonnèrent tous au dernier moment et le christianisme serait mort dans l'œuf, s'il ne leur était apparu après sa mort.

Mais il leur apparut, et dès lors tout changea. Eux qui n'avaient guère cru à l'homme et, au moment du péril, l'avaient lâchement abandonné, crurent à l'Esprit, et d'une foi si profonde que, pour la confesser, ils bravèrent tous les supplices.

C'est à compter de ces apparitions que le mouvement chrétien se dessine avec son vrai caractère. De son vivant, Jésus, tout en disant à ses disciples que l'essentiel de la religion consiste dans l'amour de Dieu et du prochain, ne les avait pas fait sortir du judaïsme dont il observa lui-même les pratiques jusqu'à la veille de sa mort.

Chose digne de remarque et qui prouve jusqu'à l'évidence la vérité de la thèse que je soutiens ! Paul, le plus grand des apôtres, qui a tant fait pour la propagation de la doctrine chrétienne que quelques-uns l'ont appelée paulinisme, Paul n'avait probablement, jamais connu le Christ.

On sait que c'est sur la route de Damas que l'Esprit de Jésus se manifesta pour la première fois à lui et de persécuteur le fit apôtre. Dès ce moment, cet Esprit fut constamment pour lui un inspirateur et un guide dont il n'était que le porte-parole.

Mais il arriva à Paul ce qui était arrivé à Jésus et ce qui arrive à tous ceux qui veulent mettre leurs facultés au service de la vérité : un Esprit de ténèbres le poursuivit de ses dangereuses obsessions. Cet Esprit prenait tous les déguisements possibles pour l'induire en erreur. C'est pourquoi, instruit par cette douloureuse expérience, il avertissait les médiums, ses frères, que *Satan peut se changer en ange de lumière pour nous tromper*. Et il ajoutait, comme conséquence : *Les Esprits des prophètes (des médiums) sont soumis aux prophètes*. C'est-à-dire, comme l'a recommandé Allan Kardec, qu'il ne faut pas se laisser aveuglément guider par les Esprits, mais n'accepter leurs communications qu'après les avoir soumises au contrôle sévère de la raison.

De son côté, saint Jean dit : « Mes bien-aimés, ne croyez point tout Esprit, mais éprouvez si les Esprits sont de Dieu. »

Enfin saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, décrit, sous le nom de dons spirituels, tous les genres de médiumnés.

Les Actes des Apôtres sont pleins de récits de faits médianimiques. On y lit que c'est en suivant les instructions des Esprits que les Apôtres sont amenés à ne plus faire de distinction entre les viandes, à briser la barrière qui séparait les juifs des gentils, à remplacer la circoncision par le baptême. Enfin ce fut à Antioche qu'ils rompirent définitivement le cordon ombilical et, rejetant le nom de juifs, prirent celui de chrétiens.

Et la révélation par les Esprits ne prit pas fin avec l'époque apostolique. Elle se continua longtemps encore. Elle ne cessa que lorsque le christianisme ayant triomphé du paganisme, de persécuté devint persécuteur à son tour.

Alors le corps sacerdotal, qu'à l'exemple des païens et contrairement aux prescriptions formelles du Christ les chrétiens avaient eu l'imprudence de constituer, s'attribua le droit exclusif de communiquer avec le monde invisible et de décider des questions de foi. Dès lors, il fut interdit à tout individu d'évoquer les Esprits, et les médiums furent brûlés comme sorciers.

Mais, durant tout le troisième siècle, nous voyons encore les chrétiens s'adresser directement aux Esprits pour apprendre d'eux ce qu'ils devaient croire et ne pas croire. Dans son abrégé de l'histoire ecclésiastique, l'abbé Racine rapporte que saint Grégoire thaumaturge « reçut de saint Jean l'Évangéliste, dans une vision, le symbole de la foi, qu'il prêcha depuis à son église ».

Quelques pages plus loin, je trouve, dans le même auteur, les lignes suivantes :

« Enfin un grand nombre de païens venaient à la connaissance de Dieu par des visions et des songes dans lesquels il les appelait à lui. Nous avons vu que le soldat Basilide fut converti par une apparition de sainte Potamienne. La même chose arriva à beaucoup d'autres. Je ne doute pas, dit Origène, que Celse ne se moque de moi, mais les railleries ne m'empêcheront pas de dire que beaucoup de personnes ont embrassé le christianisme comme malgré eux, leur cœur ayant été tellement changé par quelque Esprit qui leur apparaissait, tantôt pendant le jour, tantôt pendant la nuit, qu'au lieu de l'aversion qu'ils avaient pour notre doctrine, ils l'ont aimée jusqu'à mourir pour elle. Nous avons une connaissance certaine d'un grand nombre de ces sortes de changements, puisque nous en avons nous-mêmes été témoins. Il serait inutile de les rapporter en particulier ; car nous ne ferions qu'exciter les railleries des infidèles, qui voudraient faire passer ces faits constants pour des fables et des imaginations ; mais, ajoute Origène, je prends Dieu à témoin de la vérité de ce que je dis ; il sait que je ne veux pas rendre recommandable la doctrine toute céleste de Jésus-Christ par des histoires fabuleuses, mais seulement par la vérité de faits incontestables. »

On raillait donc alors les chrétiens, comme on raille aujourd'hui les spirites. Et, comme pour rendre la ressemblance encore plus parfaite entre les deux époques, nos prêtres disent que le démon est le seul auteur des manifestations spirites, comme ceux de Jérusalem accusaient Jésus de n'agir que sous l'influence de Belzébuth.

Or, il leur répondait :

« Comment pouvez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ? »

Tours, 5 octobre 1892.

XVIII. Libre arbitre

Donc, il est dit qu'un congrès d'anthropologistes ne pourra pas se réunir sans discuter la question de la responsabilité morale, c'est-à-dire du libre arbitre, et sans pouvoir la résoudre.

A cela, il y a deux raisons. La première, c'est que, chacun le comprend, cette question est aussi importante, aussi capitale que celles de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu. La seconde, c'est que la solution n'est pas du ressort exclusif de la science, mais bien du simple bon sens.

Je laisse de côté les cas où un homme, sous l'influence d'une cause quelconque, a perdu l'usage de la raison. Ici, évidemment, la responsabilité disparaît avec le libre arbitre, et l'homme, quelque acte qu'il ait commis, ne doit pas être traîné devant les tribunaux, mais enfermé dans un asile.

Je ne m'occupe que de l'homme en état de santé morale, jouissant du libre exercice de sa raison.

Certains savants prétendent qu'il n'est qu'une machine montée pour enfanter fatalement telles idées, prendre telles déterminations, accomplir tels actes, sans jamais pouvoir faire autrement. Absolument comme le pommier produit des pommes, le poirier des poires ; ou bien, en nous élevant plus haut sur l'échelle des êtres, comme le loup mange le mouton et le mouton mange l'herbe.

Eh bien ! non, il n'en est pas ainsi. Le pommier produit des pommes, parce qu'il a été, en effet, créé pour cela. Et il ne peut pas produire autre chose, parce que, ne sachant pas même qu'il existe, il ne peut lui venir la volonté de produire autre chose. Le loup mange le mouton et le mouton mange l'herbe, à peu près par la même raison. L'intelligence créatrice, pour des motifs que nous

connaîtrons plus tard, l'a voulu ainsi ; et ils obéissent aveuglément à cette intelligence. Ils ne font ni bien ni mal, attendu qu'ils ignorent qu'il y ait un bien et qu'il y ait un mal, et que, par conséquent, il ne peut pas y en avoir pour eux.

Mais pour l'homme c'est autre chose. Il raisonne ses actes et en connaît la portée. Il les pèse, les apprécie, les juge. Il distingue le bien du mal. Il sait qu'en faisant le bien il est digne d'éloges et qu'en faisant le mal il mérite le blâme. Car, de quelque façon qu'il agisse, il est bien convaincu que s'il a agi ainsi, c'est qu'il l'a voulu, et que pour agir autrement il lui eût suffi de le vouloir. Et toutes les subtilités des savants ne parviendront pas à ébranler en lui cette conviction. Quand on peut choisir et qu'on fait ce que l'on veut, on est libre et responsable. C'est une évidence ; cela ne se démontre pas, mais se sent et se voit. S'il n'en était pas ainsi, il serait impossible de comprendre l'existence d'un être libre.

Il est cependant incontestable que le physique exerce sur le moral une influence parfois bien grande. Il est même une autre influence, plus grande encore, à laquelle les matérialistes ne croient pas, mais qui n'en existe pas moins : celle d'un mauvais Esprit qui obsède un incarné et le pousse à faire le mal.

Celui qui se trouve dans de semblables cas a une lutte plus pénible à soutenir. Aussi a-t-il plus de droits à l'admiration s'il triomphe, à la pitié et à l'indulgence s'il succombe.

Socrate disait qu'il avait toujours senti en lui les instincts les plus pervers, mais qu'il les avait domptés.

Eh bien ! je le demande à nos savants matérialistes, d'où venait à ce sage cette poussée vers le mal et, en même temps, cette force morale capable de la vaincre ? Évidemment de deux sources différentes. Et il faut être aveugle pour ne pas voir, dans ce fait, la preuve de l'existence de cette âme qu'ils nient et dont le devoir est de résister aux impulsions aveugles du corps et de les diriger.

Nous sommes tous, comme Socrate, et à des degrés divers, soumis à de telles épreuves, contraints à de tels combats. J'ai été intimement lié avec un magistrat qui, l'un des premiers, eut le courage de proclamer la réalité du phénomène spirite. Il me disait un jour : « Dans ma jeunesse, j'étais un joueur effréné. Quand je fus nommé magistrat, je compris que cette passion déshonorerait mon caractère et pourrait me devenir funeste. Je résolus donc de m'en corriger. Ce ne fut pas sans peine, mais j'y parvins. » Et pourtant son organisme physique, avant comme après, était le même.

Nous ne sommes donc pas de pures machines. L'homme est un Esprit lié à un corps. Cet Esprit existait avant la naissance du corps et lui survit. Mais comme il y a une enfance pour les Esprits comme pour les hommes, et qu'on ne peut pas raisonnablement demander à un enfant le même effort physique qu'à un homme fait, on ne peut pas non plus demander à un Esprit enfant le même effort moral qu'à un Esprit qui a longtemps vécu. La raison se développe peu à peu ; et il faut avoir usé bien des corps avant d'avoir atteint la hauteur morale d'un Socrate. La terre est à la fois une vaste infirmerie et une vaste maison d'éducation. Les vicieux et les criminels sont des malades et des ignorants. Il faut que la société les traite comme tels ; et la législation pénale doit être inspirée non par un esprit de vengeance, mais par un esprit de charité. La peine doit donc toujours avoir pour but, indépendamment de la préservation sociale, l'amélioration du coupable.

Les bons ont été méchants et les méchants deviendront bons. C'est la loi.

Tours, 23 octobre 1892.

XIX. L'âme et le corps

L'âme et le corps : un maître qui trop souvent obéit ; un serviteur qui trop souvent commande.

Il est des gens, et en grand nombre, ignorants et savants, qui nient l'existence de l'âme. Il en est d'autres, en petit nombre, tous savants, qui nient l'existence du corps et du monde matériel au sein duquel nous vivons. Cela paraît impossible, mais cela est.

J'avais une quinzaine d'années. Je me trouvais aux bains de Rennes, dans l'Aude. Comme la saison n'était pas encore commencée, nous n'étions que cinq ou six baigneurs, et nous vivions dans une certaine intimité. Parmi nous, il y avait un homme de beaucoup de savoir, chef d'institution à Narbonne. Il était idéaliste. Il avait écrit un volume, que je lus plus tard, pour prouver que notre corps et le monde ne sont que vaines apparences, pures illusions, et qu'en réalité, ils n'existent pas. Dans ses conversations, il nous développait ses théories avec beaucoup d'éloquence, sans pouvoir pourtant parvenir à nous convaincre. D'ailleurs, si le savant, chez lui, était convaincu, l'homme ne semblait pas l'être. Ne le voyions-nous pas, en effet, tout comme nous, manger, boire, prendre régulièrement son bain, pour essayer de guérir ses rhumatismes se garer enfin, avec soin, quand quelque chose lui paraissait menacer ce corps qu'il niait ? J'ajoute qu'avec l'aide de son apparence de corps il donna le jour à trois fils qui, tous, devinrent des hommes supérieurs.

Enfin, il s'est trouvé quelques savants qui ne se sont pas donné la peine de nier ou d'affirmer, mais qui se sont contentés de douter.

Quant à nous, spirites, nous ne doutons ni ne nions : nous affirmons. Nous croyons à l'existence de notre corps et à celle du monde extérieur, tout bêtement parce que nous sentons, nous voyons, nous touchons. Nous croyons de plus à l'existence de notre âme, parce que, indépendamment de notre raison, certains phénomènes, bien étudiés, nous la démontrent d'une façon incontestable.

Je prends un fait entre mille. Si un objet matériel quelconque, un guéridon, par exemple, se met en mouvement, avec ou même sans contact, et qu'au moyen de signes convenus il me dicte une communication dans laquelle se trouvent révélés des faits ignorés de moi et de ceux qui sont présents, que dois-je conclure ? Évidemment, que c'est une intelligence invisible qui, par un moyen qui reste à déterminer, s'est servie de ce guéridon pour communiquer avec moi. Cela est simple comme tout ce qui est vrai. Je suis sûr que Newton, Leibnitz, Voltaire lui-même auraient ainsi conclu, parce que les hommes de génie sont des hommes de bon sens. Et ils concluraient aussi, comme nous le faisons, que ces intelligences invisibles ne sont autres que les âmes des morts si, comme cela a lieu, ils avaient constaté en elles les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes passions qui constituent le fonds de l'humanité dont elles déclarent avoir fait partie.

Mais il n'en est pas ainsi de certains savants subtils, à qui les choses simples ne plaisent pas ; qui ne comprennent et n'admettent que le compliqué. Et pourtant Dieu, ou, si l'on veut, la nature, n'est pas un hercule de foire, et ne se plaît pas aux tours de force. Il est, comme le disait Charles Fourier, économe de ressorts.

Or, ces savants expliquent le phénomène, qui se serait imaginé ! par la psychiatrie ! c'est-à-dire par une certaine maladie du médium !

Et il se produit ce fait incroyable, *ce vrai miracle* ! qu'il suffit d'une maladie pour qu'une personne, même ignorante, puisse communiquer à la matière inanimée l'intelligence, et une intelligence rare, puisqu'elle peut découvrir des choses qui nous restent cachées, malgré tous nos efforts. Il arrive même parfois que des faits médianimiques se produisent sans que le médium sache qu'il en est l'auteur ou l'instrument.

Non, décidément, ces savants ont trop d'esprit ; et, en tout, le trop est nuisible. Il se passe, peut-

être, en eux ce qui, dit-on, a lieu en physique : trop de lumière engendre l'obscurité.

Cela m'aide à comprendre ces paroles du Christ :

« Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. »

Le royaume des cieux n'est-il pas le royaume de la vérité ? Et la vérité ne se montre qu'à ceux qui la cherchent d'un cœur simple, d'un esprit dégagé de préjugés. Elle se cache aux yeux des esprits subtils qui, en réalité, n'ont d'autre préoccupation que de faire triompher leurs théories préconçues, et qui, pour cela, au lieu de reconnaître ce qui éclate avec évidence, vont, comme on dit, chercher dans leurs explications, midi à quatorze heures.

Tours, 1er novembre 1892.

XX. L'âme indépendante du corps

Les spirites, en général, croient qu'un Esprit ne peut exister qu'à la condition d'être uni à un corps qui le limite et lui constitue une personnalité.

Je ne puis pas être de cet avis. D'abord, pour être uni à quoi que ce soit, il faut commencer par être : le néant ne peut s'unir à rien. Donc l'Esprit uni à un corps existe par lui-même et indépendamment de ce corps. Ensuite, la limite de l'Esprit n'est pas extérieure, mais bien intérieure : elle n'est autre que le degré de son développement intellectuel et moral. Que de différences dans la moralité et l'intelligence entre des hommes, tous également revêtus d'un corps !

Quant à la personnalité, elle consiste en ce qu'on est soi et non un autre. Et cela a certainement lieu pour l'Esprit, qu'il soit ou non revêtu d'un corps.

Parce que nous ne pouvons pas bien comprendre l'existence d'un pur Esprit, nous ne devons pas conclure qu'un pur Esprit ne peut pas exister. Que de choses nous ne comprenons pas et que pourtant nous sommes forcés d'admettre !

D'ailleurs, un pareil système nous expose au reproche justifié, que les spiritualistes nous font, de n'être, en définitive, que des matérialistes.

Les matérialistes, en effet, – de ce monde comme de l'autre, – soutiennent que l'intelligence n'est autre chose que le produit de l'agencement des diverses parties du corps, matériel ou fluïdique, une résultante, une harmonie ! Si le corps se désagrège, cette intelligence disparaît. N'est-ce pas la conclusion à laquelle conduit fatalement le système qui veut qu'un Esprit ne puisse pas exister sans être uni à un corps ?

Si nous sommes revêtus d'un corps, – et même de deux, pendant l'incarnation, – c'est, sans nul doute, qu'au degré de développement où nous sommes arrivés ces instruments nous sont nécessaires pour accomplir la tâche qui nous est dévolue. Mais cela ne veut, pas dire qu'il doive toujours en être ainsi. Déjà certains phénomènes semblent indiquer que l'Esprit n'est pas absolument limité par ses enveloppes matérielle ou fluïdique, et qu'il peut s'étendre et même agir, dans certains cas, bien au-delà. Dans les premières années de la *Revue spirite*, Allan Kardec parle d'un médium qui, en pleine veille, de Paris, pouvait voir les gens qui passaient dans les rues de New-York et même lire les enseignes des magasins. Et il y beaucoup d'autres faits de ce genre. Des Esprits même nous disent, dans leurs communications, qu'étant dans une autre planète ils sont en même temps à côté de nous.

D'autre part, comment expliquer ces faits si extraordinaires de transmission de pensée, d'action

d'un homme sur un autre, à des distances considérables ? Il me semble qu'ici le périsprit ne suffit pas, et que c'est l'Esprit qui agit directement sur l'Esprit. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Est-il plus difficile de comprendre qu'un Esprit agisse directement sur un autre que par l'intermédiaire d'un fluide quelconque ?

Plus nous monterons et moins, sans doute, nous aurons besoin d'une enveloppe fluide pour agir, jusqu'à ce que, en étant complètement débarrassés, notre action sur le monde n'en devienne universelle et toute-puissante.

Et non seulement nous n'aurons pas perdu notre personnalité, mais nous l'aurons enfin reconquise ; car ce ne sera plus une personnalité éphémère, changeante à chaque incarnation, mais notre vraie personnalité éternelle, immuable, persistante sous toutes les autres qui n'en sont que des modes passagers.

J'ajoute qu'il doit y avoir des formes spirituelles comme il y a des formes matérielles ; mais l'Esprit seul peut les saisir.

A ce propos, il me revient en mémoire un fait assez curieux. J'avais fait, à Pau, la connaissance d'un jeune homme de dix-huit à vingt ans. C'était un être très singulier. Il était enfant naturel, n'avait reçu aucune instruction et exerçait la profession de peintre en voitures. Cela ne l'empêchait pas de rouler continuellement dans sa tête des idées morales et métaphysiques. Un jour, il me dit : « Si Dieu existe, il doit avoir une forme et une couleur. »

Évidemment, il voulait dire : s'il existe, il existe d'une façon quelconque.

Cette idée me parut juste : seul, le néant, ne peut pas avoir de forme.

Tours, 12 novembre 1892.

XXI. Le livre de Job

C'est un livre étrange que le Livre de Job. On voit bien qu'il a été écrit pour des hommes qui sentaient et pensaient autrement que nous. Comme nos dévots seraient scandalisés, s'il leur arrivait jamais de le lire, en voyant sur quel pied de familiarité le Diable vivait alors avec le bon Dieu !

En effet, si l'enlèvement d'Hélène par Pâris nous a valu *l'Illiade*, c'est un défi que Satan porte à Dieu qui nous a valu le Livre de Job !

Un jour, les enfants de Dieu étaient réunis autour de son trône et Satan se trouvait parmi eux. Dieu, qui l'aperçoit, lui demande d'où il vient. Satan répond : « J'ai fait le tour de la terre, et je l'ai parcourue toute entière. » Dieu lui demande alors, avec une certaine pointe de fierté, s'il a vu son serviteur Job, *qui craint Dieu et fuit le mal*. Satan réplique qu'il n'y a à cela rien d'étonnant, puisqu'il l'a comblé de tous les biens. Mais qu'il lui enlève toutes ses richesses, et il verra s'il ne le maudira pas.

Dieu accepte et permet à Satan d'enlever à Job tout ce qui constitue son bonheur, mais il lui défend d'attenter à sa vie.

Satan se met aussitôt à l'œuvre. En un même instant, Job apprend, par divers messagers, que ses sept fils et ses trois filles ont été massacrés et que toutes ses immenses richesses lui sont enlevées. Il soutient ce terrible choc sans s'émouvoir, et bénit le Seigneur à qui il a plu de lui reprendre ce qu'il lui avait donné.

Satan est battu, mais il ne se décourage pas. Si Dieu a gagné la première manche, il compte bien prendre sa revanche et gagner la seconde.

« L'homme, dit-il, donnera toujours peau pour peau, et il abandonnera volontiers tout ce qu'il possède, pour sauver sa vie, mais étendez votre main et frappez ses os et sa chair, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face. »

Le Seigneur dit à Satan : « Va, il est en ta main : mais ne touche pas à sa vie. »

Et aussitôt Job est frappé *d'une effroyable plaie, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête.*

Il est assis sur un fumier et s'occupe à ôter *avec un morceau d'un pot de terre la pourriture qui sort de ses ulcères.*

Sa femme lui reproche de n'avoir pas le courage de maudire Dieu et de mourir.

Puis viennent trois amis. Non pas, comme il est naturel de le croire, pour lui ouvrir leur bourse et lui prodiguer des consolations, mais pour l'accabler sous le poids de harangues ampoulées où ils s'efforcent de lui démontrer que Dieu poursuit, dans ce monde, de sa colère, les impies et les méchants, et que ce sont ses péchés qui l'ont plongé dans la désolation où il se trouve. .

Job proteste. Il répond que Dieu frappe quelquefois le juste aussi bien que le méchant. Généralement même les scélérats triomphent dans cette vie, Dieu se réservant d'exercer sur eux sa justice dans l'autre.

Quant à lui, il est innocent ; et ce n'est pas un châtement qu'il subit, mais une épreuve. « Mais, dit-il, Dieu connaît lui-même ma voie, et m'éprouve comme l'or qui passe par le feu. »

Et Job a raison contre ses égoïstes et verbeux amis. Nous, spirites, nous savons, de science certaine, que ce monde est celui de l'épreuve et l'autre celui du châtement et de la récompense. Nous savons de plus que l'adversité, l'abaissement, la misère ne constituent pas toujours l'épreuve la plus dangereuse. Si nous résistons virilement, notre âme grandit et s'épure, *comme l'or qui passe par le feu.* Et s'il nous arrive quelquefois de broncher, eh bien ! nous ne devons pas, pour cela, nous désoler outre mesure : l'effort que nous aurons fait nous aura toujours servi. Écoutons Michelet, parlant de la religion des Perses :

« Chose profonde ! entre les péchés graves qu'on n'avoue qu'avec honte, on note *le péché du chagrin.* S'attrister au-delà de certaine mesure, laisser tomber son âme de sa fermeté d'homme et de sa dignité, c'est faire tort à l'état de beauté souveraine où cette âme à la fin doit planer, vierge aux ailes d'or (Fravaschi) ! »

Dans la prospérité, au sein des richesses, des honneurs, du pouvoir, nous nous endormons presque toujours. Doucement bercés, nous laissons nos mauvais penchants se développer, se fortifier. Et, à la mort, quand le réveil arrive, avec quelle douleur, premier châtement ! ne voyons-nous pas plusieurs de ceux que, dans notre folie, nous avons méprisés ou foulés aux pieds, bien au-dessus de nous sur l'échelle spirite !

Ah ! sans doute, la prospérité est douce et l'adversité est amère : mais l'homme n'est qu'une étape dans la vie de l'esprit ; sa personnalité est éphémère, tandis que celle de l'Esprit est éternelle. C'est donc un mauvais calcul que celui qui consiste à favoriser l'homme aux dépens de l'Esprit.

Tours, 18 décembre 1892.

XXII. Réunions de savants pour étudier les médiums

Les résultats obtenus valent-ils la peine que l'on se donne pour amener une réunion de savants à étudier les facultés d'un médium et arriver ainsi à se convaincre de la réalité du phénomène spirite? Je me prends souvent à en douter.

Voyez ce qui est récemment arrivé pour le médium Eusapia Paladino. A Naples, d'abord, à Milan, ensuite, elle a été présentée à une assemblée de notabilités scientifiques. Des faits extraordinaires, de ceux que l'on qualifie de merveilleux, se sont produits, malgré toutes les précautions prises pour éviter toute supercherie. Le résultat ? A Naples, à la vérité, le savant Lombroso, jusque-là négateur acharné du phénomène, en a reconnu la réalité. Mais a-t-il admis l'action des Esprits ? Non. Il a expliqué le phénomène par la psychiatrie !!! Matérialiste il était, matérialiste il est resté.

A Milan, le profit n'a pas été plus grand. Peut-être moindre. A-t-on convaincu quelqu'un ? Il ne semble pas. Un adversaire passionné du spiritisme, M. Torelli, a continué à traiter de tours de passe-passe les phénomènes obtenus. Il a même ajouté, ce qui est vrai, qu'en ces matières, les savants n'ont pas plus de compétence que les autres hommes. En effet, à part quelques phénomènes physiques qui, à la rigueur, pourraient s'expliquer autrement que par l'intervention des Esprits, tout homme sain d'esprit, et exempt de préjugés – ce qui n'est pas toujours le cas des savants – est très capable d'apprécier le phénomène.

D'ailleurs, n'avons-nous pas vu de nos jours le peu de cas que l'on fait du témoignage des académiciens, lorsque, au lieu de nier le phénomène spirite, vaincus par la réalité, ils ont le courage de l'affirmer. Tant qu'on espérait qu'ils découvriraient, les trucs – car il faut découvrir les trucs – ces savants étaient doués des qualités les plus éminentes ; c'étaient des observateurs sagaces, des hommes qu'on ne pouvait tromper. Plus tard, les Crookes, les Wallace, les Zöllner et autres ne furent plus que de pauvres esprits crédules, incapables de démêler le vrai du faux, des hallucinés ; et des gens qui ne leur arrivaient pas à la cheville haussaient les épaules de pitié en parlant d'eux. Ah ! c'est qu'il n'est rien de plus vain que la sottise, surtout la sottise scientifique. Elle n'a pas plus épargné les grands du passé, ceux même devant qui l'humanité s'agenouille, qu'elle n'a épargné les grands du présent. Socrate est le sage par excellence, le père de la philosophie. Mais il conversait, avec un Esprit ! C'était un fou, nous dit le Dr Lelut. Pour le même docteur, Jeanne D'arc aussi était folle. Eh bien ! j'avoue que, si j'avais à choisir entre la folie de Socrate et de Jeanne D'arc et la sagesse du Dr Lelut, je n'hésiterais pas un seul instant en faveur de la première.

Le Christ est traité de la même façon par nos matérialistes. De son vivant, du reste, sa mère et ses frères le croyaient fou. Le même sort attendait Paul, le plus grand des apôtres. « Vous êtes insensé Paul, votre grand savoir vous fait perdre le sens » lui dit le gouverneur Festus.

Et c'est ainsi qu'on raisonne encore aujourd'hui. Vous êtes un homme ordinaire : votre témoignage n'a pas de valeur. Vous êtes un savant : votre grand savoir vous fait perdre le sens.

Il est des gens qu'on ne convaincra jamais. Des gens même intelligents et honnêtes ; et parmi eux des spiritualistes. Le phénomène les choque : ils ne peuvent pas y croire. C'est un problème de psychologie que je ne me charge pas de résoudre. Selon le sage conseil d'Allan Kardec, il faut les laisser tranquilles : leur heure n'est, pas venue.

Quant aux savants, pourquoi tant les solliciter ? Est-ce que ce n'est pas plus leur devoir que le nôtre de rechercher la vérité ? S'ils ne le font pas, tant pis pour eux : la vérité triomphera sans eux et à leur confusion.

Il semble, au premier abord, qu'il ne doive pas y avoir pour l'homme de plus grand intérêt que de savoir s'il vivra ou s'il ne vivra pas après la mort. Eh bien ! non ; il est des gens que cela ne touche en aucune façon. Ils ne songent qu'à jouir le plus possible de cette vie. Quant à l'autre, ils n'y pensent même pas. S'ils vous disent : « Faites-moi voir et je croirai, » soyez sûrs qu'ils ne veulent assister à une réunion spirite que pour rire et se moquer. Il n'y a qu'à leur répondre que s'ils ne voulaient croire à l'existence de Pékin qu'à la condition de le voir, force leur serait d'y aller, car ils attendraient eu vain qu'on le leur apportât. Qu'ils fassent de même pour le

phénomène. Qu'ils aillent à lui, comme nous l'avons fait. Ils ont des parents, des amis. Qu'ils s'en occupent avec eux ; et, s'ils persévèrent, ils arriveront.

Pour ce qui est de nous, continuons à affirmer tranquillement, simplement, sans fanfaronnade, la réalité du phénomène spirite ; montrons surtout les conséquences morales qui en découlent, efforçons-nous de conformer notre conduite aux sublimes principes de notre doctrine, et nous l'emporterons, avec ou sans le concours des académies.

Tours, 6 janvier 1893

XXIII. Diverses étapes de l'âme

Que de choses que nous ne comprenons pas et que, pourtant, nous sommes forcés d'admettre ! Que de mystères dans la nature qui nous seront révélés plus tard , et alors quel éblouissement ! Nous ne voyons que ce qui n'est pas réellement, l'attribut, le mode qui passe : la substance, l'être, qui n'a pas commencé et qui ne finira pas, se cache derrière un voile impénétrable. Et pourtant c'est ce qu'il faut connaître ; c'est le but que poursuit le progrès, le dernier échelon de l'échelle de Jacob. Oh ! qu'elle avait raison la sagesse antique, quand elle disait : « Connais-toi toi-même. » Mais si je me connaissais, je connaîtrais tout, car il n'y a qu'une substance, partout la même. Ces réflexions ont été provoquées par les lignes suivantes qu'on peut lire dans *Mademoiselle de la Quintinie*, de George Sand :

« Demander à Dieu d'éteindre nos sens, d'endurcir notre cœur, de nous rendre haïssables les liens les plus sacrés, c'est lui demander de renier et de détruire son œuvre, de revenir sur ses pas, en nous faisant revenir nous-mêmes, en nous faisant rétrograder vers les existences inférieures, au-dessous de l'animal, au-dessous de la plante, peut-être au-dessous du minéral. »

Donc, d'après notre grande romancière, il peut y avoir dans le monde un état de l'être inférieur au minéral. Et elle a raison. Le minéral doit être le premier degré à monter pour reconquérir la plénitude d'expansion de l'être, la jouissance de la vie universelle. Plus nous montons, plus nous nous dilatons, plus nous vivons dans les autres ; plus nous descendons, au contraire, plus la vie diminue en nous, plus nous nous rétrécissons ; l'égoïsme conduit à la mort, comme l'amour conduit à la vie, à la divinisation.

Le grand sacrifice dont parlent les Védas étant accompli, l'atome, ou mieux la monade, tombée des hauteurs les plus sublimes de la vie dans les profondeurs les plus sombres de la mort, flotte isolée dans l'espace, concentrée en elle-même, sans lien avec les autres parties du Grand-Être. C'est l'état soupçonné par George Sand, Mais l'heure de la résurrection sonne : les monades isolées se rapprochent, la force de cohésion les unit, et le minéral prend naissance.

Que se passe-t-il dans le minéral ? Est-il indifférent pour la monade de faire partie de telle ou telle autre combinaison, de constituer, par exemple, de l'or, du fer ou du granit ?

Charles Fourier, dans son analogie universelle ; y retrouvait les analogues des caractères humains, comme dans le règne végétal et le règne animal. Et Charles Fourier a dû voir vrai. Nous sommes identiques au début : des pages blanches sur lesquelles il n'y a rien d'écrit. Et pourtant, quelles différences, quelles variétés à notre arrivée dans l'humanité ! C'est évidemment en route que se sont formés les caractères , les individualités.

Combien de temps restons-nous dans le règne minéral ? Cela importe peu : des milliards de siècles ne comptent pas plus qu'une seconde pour qui ne sent pas, pour qui dort d'un sommeil sans rêves, pour qui est mort.

Enfin, quand la monade a atteint un degré de développement qui lui permette de régir un organisme, on l'introduit, dans le monde végétal, où elle s'élève graduellement de l'organisme le plus simple à l'organisme le plus compliqué, en continuant ce qui a déjà été fait dans le monde minéral, au point de vue de la formation des individualités.

Dans le minéral, tout semble l'indiquer, il n'y a que simple contact, cohésion et pas le moindre indice de sensibilité. Dans le végétal, au contraire, il doit y avoir un commencement de pénétration réciproque, de fusion, et dans quelques espèces la sensibilité, confuse, sans doute, commence à se montrer. C'est ce qu'exprime Michelet dans les lignes suivantes :

« Où finit l'animal ? Ou commence la plante ? Qui le dira ? Les sensitives (Ampère le remarque) sous ce climat puissant approchent de l'animalité. Elles ont leurs peurs, leurs répugnances, comme des femmes délicates, fixées dans la fatalité, sans langage, sans moyen de fuir et d'échapper. Les palmiers visiblement aiment. De tout temps, en Égypte, on servit leurs amours. L'amant séparé de l'amante, par la main secourable de l'homme, en était rapproché.

L'arbre gémit et pleure, et d'une voix tout à fait humaine. Vers 1840, nos Français d'Algérie, qui en coupaient plusieurs, furent surpris, presque épouvantés. Un illustre savant était présent et fut troublé, ému, comme les autres. »

Dans l'animal, c'est le corps qui gouverne en maître absolu et oblige, pour la satisfaction de ses besoins, la monade, devenue manifestement sensible à la douleur et au plaisir, à l'effort qui la développe. Et l'évolution continue d'organisme en organisme supérieur et plus exigeant, jusqu'au jour où l'intelligence commence à poindre. Alors a lieu l'entrée dans l'humanité. Mais quelle humanité ! et combien de temps dure cette période où Adam ne connaît ni le bien, ni le mal, et ne diffère de la brute que parce qu'il se tient debout sur ses jambes et allume du feu ? Jusque-là, le corps continue à gouverner en despote : l'âme n'est que l'esclave inconsciente qui obéit aveuglément.

Mais un jour vient où l'homme, troublé, s'aperçoit qu'il y a un bien et qu'il y a un mal, des choses qu'il faut faire et d'autres dont il faut s'abstenir, en un mot qu'il y a une loi morale à laquelle l'aveugle instinct doit être subordonné. C'est le dieu qui s'éveille ; c'est la raison, ce soleil des intelligences, qui commence à se montrer à l'horizon ; c'est l'humanité qui entre en lutte avec l'animalité. Et cette lutte dure jusqu'au jour où l'âme a définitivement dompté le corps, où la raison domine la passion, où l'intérêt ne trouve sa satisfaction que dans le devoir, où l'homme comprend enfin qu'il ne vit complètement que quand il vit pour les autres et dans les autres, et qu'il réalise ce grand commandement dans lequel Jésus résume toute la loi : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Alors la série des incarnations est à son terme ; l'humanité a atteint sa perfection et elle disparaît dans la nature angélique.

Le dévot qui demande à Dieu d'éteindre ses sens, d'endurcir son cœur, de lui rendre haïssables les liens les plus sacrés, au lieu d'aspirer au ciel, à la vie, aspire donc à l'enfer, à la mort. Il demande à Dieu de détruire son œuvre, comme le dit George Sand. Et, c'est pourtant, le cas de la plupart de ceux que, sous le nom de saints, on nous donne pour modèles.

Tours, 9 mai 1893.

XXIV. Le positivisme et les positivistes

Ce doit être une belle doctrine que le positivisme, puisque tant d'hommes éminents dans la

science et dans la politique la professent. Mais pour moi, malheureusement, c'est comme si elle n'existait pas, car je n'ai jamais pu y rien comprendre. Infirmité de ma nature ou manque d'une instruction suffisante ? Je me suis trouvé, en effet, dans la situation la plus favorable pour être initié aux hautes vérités qu'elle doit renfermer, et cela inutilement.

J'avais un compagnon d'exil, ancien élève de l'École polytechnique, qui savait tout, excepté les choses les plus communes, la valeur de la monnaie, par exemple, à Gênes, que j'habitais et où il venait passer quelques mois chaque année. Il prétendait que ce n'était pas son affaire, mais celle d'Héloïse, Charmante Parisienne qui avait bien voulu partager son exil. C'était un positiviste enthousiaste, et il m'expliquait sa doctrine avec beaucoup d'éloquence. Mais plus il m'expliquait et moins je comprenais. Il me donna enfin à lire un catéchisme positiviste, ouvrage destiné à mettre la doctrine à la portée de toutes les intelligences. Hélas ! il n'était pas à la portée de la mienne.

La chose qui me surprenait le plus et que j'avais le plus de difficulté à admettre, c'est que l'idéal de l'humanité, le but qu'elle doit poursuivre et finalement atteindre, c'est la vierge mère ! la femme qui enfante sans le secours de l'homme, l'androgynie, l'hermaphrodite !

Comprend-on une humanité semblable ? Quelle existence insupportable ! Une des raisons qui me font croire à une intelligence créatrice et ordonnatrice du monde, c'est précisément la division de l'humanité en deux sexes : le hasard n'aurait pas trouvé cela.

Comme conséquence, sans doute, d'une telle croyance, mon savant ami professait un culte passionné pour la sainte Vierge. Or, un été, il s'était installé dans un village des environs de Gênes où il se livrait à l'étude de la composition musicale. Le curé venait journellement le voir et trouvait beaucoup de charme dans la conversation d'un Français si dévot à la Madone. Un jour, il parla de Dieu. Oh ! quant à Dieu, lui répond son interlocuteur, je n'y crois pas. Si le clocher de son église lui était tombé sur la tête, notre pauvre desservant n'aurait pas été plus étourdi. Et, il faut le reconnaître, il y avait bien de quoi !

Le positivisme, comme, du reste tous ces grands systèmes philosophiques qu'on admire d'autant plus qu'on les comprend moins, n'exercera jamais aucune influence sur les masses qui, pourtant, ont besoin d'une direction morale. Ou plutôt il exercera sur elles une influence néfaste.

En leur disant qu'on ne peut rien savoir de l'au-delà, il les enfermera dans le cercle étroit de la vie actuelle et les livrera sans défense aux suggestions de la passion qui ne veut pas d'atermoiement et exige impérieusement une satisfaction immédiate. Et la passion est logique : s'il n'y a que cette vie, le monde est une monstrueuse injustice que les Ravachol cherchent à bon droit à corriger. Il est surprenant que les hommes d'État positivistes ne comprennent pas cela.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant encore chez les positivistes, c'est qu'ils se refusent obstinément à étudier le phénomène spirite et traitent dédaigneusement de mystiques ceux qui se livrent à cette étude. Et pourtant ils repoussent les spéculations métaphysiques, en déclarant bien haut qu'on ne doit s'occuper que de l'étude des faits pour en déduire les lois. N'y a-t-il pas là une contradiction flagrante ? et n'est-ce pas en vertu d'un de ces *a priori* qu'ils conspuent, qu'ils agissent ainsi ? Ils ont décidé que le monde des Esprits n'existe pas, et ils en concluent qu'on ne peut pas entrer en communication avec lui ! Pauvres savants

Tours, 26 mai 1803.

XXV. Le nouveau, c'est ce qui a été dit autrefois

On fait au spiritisme un singulier reproche : celui de n'avoir apporté au monde aucune vérité nouvelle. Mais ceux qui parlent ainsi savent cependant qu'il y a longtemps, bien longtemps, Salomon a dit : rien de nouveau sous le soleil. Des savants érudits ne nous assurent-ils pas qu'il y a eu, à un époque préhistorique, une civilisation très avancée, où les sciences et les arts étaient portés au degré le plus élevé ? On prétend même que les ballons dirigeables étaient connus. Quand nous inventons, nous ne ferions donc que retrouver. Les révélations des Esprits confirment, du reste, ces assertions et nous donnent l'explication de ce fait.

Mais c'est surtout en philosophie, en morale, que les paroles de Salomon sont vraies. Socrate trouvait dans les mystères d'Éleusis des maximes trop relevées pour lui ! Combien grands devaient être ceux qui les y avaient déposées ! Et combien plus grands que nous qui aurons besoin de tant de temps et de tant d'efforts pour nous hisser à la hauteur de Socrate !

Dans ce qui nous reste des Védas, on découvre une philosophie qu'Alexandre de Humboldt qualifiait de sublime, et que quelques savants commencent aujourd'hui seulement à adopter.

Il faut s'y résigner ! nous ne pouvons faire du nouveau qu'en répétant ce qui a été dit autrefois. Jésus ne prétendait pas apporter au monde une vérité nouvelle : « Vous avez mis, disait-il aux prêtres de son temps, la lumière sous le boisseau, je viens la remettre dessus.

Le spiritisme ne fait pas autre chose. Mais ce n'est pas un petit mérite.

Réussira-t-il à fixer cette fois assez solidement cette lumière sur le boisseau, pour qu'on ne puisse plus la remettre dessous ? L'avenir seul peut répondre à cette question. En attendant, travaillons, sans folles illusions, mais aussi sans découragement : on peut être patient, quand on est éternel.

Certainement, le phénomène spirite est vieux comme le monde.

On le trouve à toutes les époques et dans tous les pays. Mais, aujourd'hui, on l'étudie comme on étudie tous les autres phénomènes de la nature, et il est en train de devenir une science, s'il ne l'est déjà, tout comme la physique, la chimie et autres sciences d'observation. C'est peut-être là le nouveau.

On peut en dire autant de la doctrine. Ce qui en constitue le fond, la partie la plus importante, j'oserais presque dire l'intégralité, c'est la réincarnation avec ses épreuves diverses qui obligent l'Esprit à progresser vers le bien. Comme le phénomène, on la retrouve, en effet, partout, plus ou moins explicitement formulée. Si les premiers chrétiens étaient de grands évocateurs d'Esprits, il appert clairement de divers passages des Évangiles que la doctrine ésotérique du Christ, celle qu'il enseignait clairement, sans le voile de la parabole, au petit groupe de ses intimes, était la doctrine de la réincarnation.

Si, aujourd'hui, nous sommes en plein matérialisme, dans mon jeune âge, les maîtres de la pensée étaient, en général, non seulement spiritualistes, mais encore réincarnationniste. On appelait alors la réincarnation la renaissance de l'homme dans l'homme. Il faut espérer que nous n'aurons reculé que pour mieux sauter.

Charles Fourier, par exemple, nous dit qu'on voit des hommes mendier à la porte de palais que, dans une existence antérieure, ils ont occupés comme maîtres.

Et George Sand., dans *Mademoiselle de la Quintinie* :

« Quel que soit cependant votre sort parmi nous, vous verrez clair un jour au-delà de la tombe, et, comme je ne crois pas plus aux châtiments sans fin qu'aux épreuves sans fruit, je vous annonce que nous nous retrouverons quelque part où nous nous entendrons mieux, et où nous nous aimerons au lieu de nous combattre, mais, pas plus que vous, je ne crois à l'impunité du mal et à l'efficacité de l'erreur. Je crois donc que vous expierez l'endurcissement de votre cœur par de

grands déchirements de cœur dans quelque autre existence. »

N'est-ce pas là, en quelques lignes, avec une admirable concision, tout l'essentiel de la doctrine spirite ? Et pourtant cette belle doctrine n'a pas pénétré les masses. Pourquoi ? Parce que la voix humaine seule se faisait entendre. Aujourd'hui, la voix de l'Esprit se joint à celle de l'homme, et le monde entier l'entend et tressaille jusque dans ses couches les plus profondes.

Tours, 20 juin 1893.

XXVI. Le devoir

Il est des questions sur lesquelles ma pensée revient toujours : elles m'attirent, me fascinent, me subjuguent. De ce nombre, et en première ligne, est la question du Devoir.

Quel est celui d'entre nous qui peut se dire que dans toutes les circonstances de sa vie il a fait son devoir ? En tout cas, je ne suis pas celui-là. Que de points noirs j'aperçois quand je regarde en arrière dans ma vie déjà bien longue ! Mais si j'éprouve des regrets, je ne perds pas courage je sais qu'un escalier se monte degré par degré, et, si quand je rentrerai dans le monde d'où je suis venu, je me trouve un seul degré plus haut que quand j'en partis, eh bien ! je n'aurai pas perdu mon temps. C'est l'essentiel. A vouloir aller trop vite, on s'expose à se casser le cou. Socrate était bien grand, le Christ était bien grand ; mais ils n'arrivèrent, sans doute, à cette hauteur que petit à petit. Vouloir les atteindre d'un bond serait de la folie. Mal en prend au corbeau qui veut imiter l'aigle.

Le devoir est donc chose fort difficile à faire, et pourtant il est peut-être encore plus difficile de le connaître que de le pratiquer. Mon devoir envers mes semblables est de leur faire du bien. Or, faute de bien connaître leur situation, de savoir ce qui leur est réellement utile, je puis, avec les meilleures intentions du monde, leur être très nuisible. L'enfer est, dit-on, pavé de bonnes intentions. J'ai cru faire mon devoir, et je ne l'ai pas fait.

Dans l'Évangile selon saint Matthieu, au chapitre XIX, un jeune homme, s'adressant au Christ, lui dit : « Bon maître, quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle ? » Et Jésus lui répond : « Pourquoi m'appelez-vous bon ? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon. »

Pour Jésus, la bonté absolue ne peut donc être qu'en Dieu, parce que, sans doute, seul, il sait exactement ce qu'il nous faut. Et c'est, pour cette raison que Socrate n'avait d'autre prière que celle-ci : – O Dieu, accordez-nous ce qui est bon.

D'autre part, dans la première épître aux Corinthiens de saint Paul, je trouve les mots suivants : « Et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien. »

De sorte que si, pour Jésus, Dieu seul peut être appelé bon, d'après saint Paul on peut avoir distribué tout son bien aux pauvres et livré son corps pour être brûlé, sans, pour cela, posséder la charité. Ah ! c'est que la charité est une vertu dont l'exercice demande un effort souvent pénible et que tout le monde n'a pas le courage de faire. Elle consiste parfois bien plus à refuser qu'à donner. En donnant à l'aveugle, sans se donner la peine de s'enquérir des besoins réels et de la moralité du solliciteur, on peut s'exposer à favoriser un vice au lieu de soulager une misère. Saint François d'Assise, qui distribua tout son bien aux pauvres, était fou, comme l'avait très bien jugé d'abord le pape Innocent III, mais ce n'était pas un homme charitable.

Quel est donc notre devoir envers nos semblables dans le besoin et comment devons-nous nous

comporter pour mériter d'être appelés charitables ?

Je trouve la réponse à cette question dans les lignes suivantes empruntées au livre de Jules Simon, intitulé *le Travail*.

« Quoi ! ne doit-on rien à ceux qui souffrent ? Distinguons. On doit tout à ceux qui ne peuvent rien par eux-mêmes. On ne doit aux autres que le soleil et le champ de bataille : la justice et la liberté ! »

Nous, spirites, nous savons pourquoi : en favorisant la paresse ou tout autre vice, nous faisons manquer l'incarnation.

Mais que faire quand on est dans le doute ? Dans ce cas, il vaut mieux donner. S'il arrive qu'on ne soit pas charitable de fait, on l'est au moins d'intention.

Tours, 8 juillet 1893.

XXVII. Jugeons nos semblables avec prudence

Que de prudence il nous faut, quand nous voulons porter un jugement sur un de nos semblables ! et à combien d'erreurs nous sommes exposés !

L'humanité est un grand bal masqué, où le masque lui-même ne sait pas bien qui il est. Le corps est un domino qui nous cache aux autres et à nous-mêmes ; ou mieux une prison aux murs de laquelle sont pratiquées des lucarnes garnies de verres plus ou moins clairs et correspondant à chacune de nos facultés. Plus les lucarnes sont nombreuses, et plus nous pouvons embrasser les divers aspects que la nature nous présente ; plus les verres sont clairs, et plus nous pouvons acquérir une connaissance exacte de cette nature et en avoir le sentiment vif et vrai.

Si donc un esprit supérieur est enfermé dans un corps dont les organes ne permettent pas à ses facultés de se manifester au dehors, il passera dans la foule sans être remarqué et pourra même s'attirer les dédains des esprits légers plus favorisés que lui sous le rapport physique et dont l'apparence sera plus brillante.

« Il n'est point douteux, dit Jules Simon, – dans la *Religion Naturelle* – qu'il y ait des esprits d'élite dont la valeur demeurera toujours inconnue, parce que la faculté d'expression leur manque. On voit de ces âmes pleines d'idées, que le vulgaire dédaigne, et qui passent pour inférieures et dénuées de sens, quoique les esprits pénétrants saisissent quelquefois dans leur langage des traits d'une force incomparable. On se demande, en pensant à elles, si on n'est pas en présence d'un génie enchanté sous une forme qui l'empêche de se manifester dans sa puissance et sa splendeur. »

Si, d'autre part, un esprit ordinaire se trouve enfermé dans un corps dont les organes permettent à ses facultés de prendre un libre et plein essor, il pourra momentanément jouer un grand rôle sur la scène du monde. Il obtiendra les applaudissements et l'admiration des foules irréfléchies, surtout sa propre admiration, d'autant plus grande qu'il sera moins grand. Et, dans sa folle présomption, il traitera avec mépris des hommes qui, en réalité, lui seront supérieurs. Mais si les gens sérieux analysent avec soin son œuvre, ils s'aperçoivent bientôt que toutes ces choses tant vantées ne sont que vessies pleines de vent et que sous la pompe de la forme se cache la pauvreté du fond. Que de livres, par exemple, où abondent les images brillantes, les périodes sonores et où l'on ne trouve pas une seule idée juste ! Que d'hommes qui, dans les diverses branches de l'activité humaine, se

placent au premier rang et qui, dans la conduite de la vie, ne montrent pas la moindre logique, le moindre bon sens, la moindre mesure ! Et cependant c'est là qu'est la vraie supériorité.

Le savant, par exemple, qui est en même temps un esprit supérieur, possède ces qualités. Il est de plus simple, modeste ; ne croit pas que la nature lui ait révélé tous ses secrets ou qu'elle ne consente à les révéler qu'à lui seul. Comme l'illustre François Arago, il est d'avis que celui qui en dehors des mathématiques pures prononce le mot impossible manque de prudence. Aussi, si un fait nouveau lui est signalé, serait-ce par un simple berger, il l'examine, alors même que les conséquences qui en découlent devraient donner un démenti aux doctrines qu'il professe. Et s'il le trouve vrai, il le proclame sans hésiter et sans craindre les sarcasmes de la tourbe des savants, ses confrères.

C'est ce qui est arrivé pour le spiritisme. La masse des savants l'a raillé ; une élite seul l'a étudié et a eu le courage d'en proclamer la vérité. Ces derniers, rien que ces derniers, soyons-en sûrs, sont des esprits supérieurs.

Tours, 20 juillet 1893

XXVIII. Influence du corps sur l'esprit et vice-versa

Donc, notre Esprit, enfermé dans le corps, ne peut exercer ses facultés et entrer en relation avec le monde qui l'entoure qu'au moyen de certains organes que les physiologistes placent dans le cerveau. Mais le fonctionnement du cerveau n'est pas indépendant du fonctionnement des autres parties du corps. Selon que celles-ci sont en état de santé ou de maladie, il peut être influencé, en bien ou en mal, et quelquefois d'une manière bien puissante.

Une grossesse, par exemple, peut faire de la femme la plus probe une voleuse, et une maladie des organes génitaux, de la plus chaste une dévergondée. Un trouble intestinal suffit pour changer un foudre de guerre en poltron. On dit que le maréchal Blücher, renommé pour son extrême bravoure, était devenu, dans les dernières années de sa vie, plus timide qu'un lièvre. Une entérite, et j'en sais quelque chose, cause le désordre le plus grand dans nos facultés intellectuelles, change complètement le caractère d'un homme et, sous sa néfaste influence, le plus gai, le plus aimable, devient parfois le plus morose, le plus désagréable. Et que d'autres fâcheuses conséquences, pour notre état moral, peuvent-avoir les maladies des divers organes contenus dans le bassin !

Mais les maladies physiques ne sont pas les seules auxquelles nous soyons exposés : il y a aussi les maladies morales. Celles causées par l'action des Esprits. Les expériences de magnétisme, d'hypnotisme, de suggestion, en nous montrant quelle influence peut, dans certains cas, acquérir un homme sur un autre homme, nous font comprendre celle d'un invisible sur un incarné. Les spirites savent qu'elle peut même causer la folie. Mais, sans arriver jusque-là, elle peut exciter les passions les plus basses et pousser l'homme trop faible pour résister, aux actes les plus honteux et même les plus criminels. Les grands esprits sont, comme le commun des mortels, soumis à ces épreuves, et c'est par la puissance de leur volonté qu'ils en sortent victorieux. « La nature, dit Jules Simon, avait fait de Socrate un libertin ; de ce libertin, la volonté de Socrate fit un sage. » Au lieu de nature, mettez : un Esprit obsesseur, et vous serez dans le vrai. Et vous serez encore plus dans le vrai si vous ajoutez que si la volonté de Socrate triomphe de l'obsession, c'est que Socrate était un sage, et que ce sage était déjà fait depuis longtemps. Un autre qu'un sage aurait succombé. Jules Simon, on le voit, n'est pas réincarnationniste.

Tout cela nous fait voir encore une fois combien nous devons être réservés quand il s'agit de

juger les autres et nous-mêmes. Les exigences du corps et l'action des mauvais Esprits peuvent faire succomber des hommes qui, sans cela, se seraient tenus dans le droit sentier, et l'on frémit quand on pense que, dans les mêmes conditions, nous aurions peut-être succombé comme eux.

Cela nous prouve encore qu'alors même que l'Esprit ferait lui-même son corps et pétrirait à sa guise ses organes, comme le croient certains spirites, il n'échapperait pas à l'épreuve, si l'épreuve lui était nécessaire.

Mais l'Esprit fait-il son corps ? Son action sur le germe auquel il est lié peut-elle aller jusqu'à en changer complètement la nature ? Ce n'est pas probable : l'atavisme et certaines affections héréditaires semblent démontrer le contraire.

Sans doute, si le corps a une action sur l'Esprit, l'Esprit, à son tour, a une action sur le corps et peut en modifier les organes ; mais cette action a ses limites. De même que deux ouvriers d'inégale habileté peuvent, avec le même outil, faire deux œuvres de valeur différente, de même deux Esprits d'inégale grandeur peuvent, avec deux germes identiques, faire deux hommes d'inégal mérite. Mais l'outil et les germes restent toujours les mêmes.

D'ailleurs, s'il en était autrement, nous voudrions tous avoir des organes qui permettent un libre essor à toutes nos facultés, et, dès lors, il y aurait des architectes et pas de maçons, des ingénieurs et pas de terrassiers ; des littérateurs, des peintres, des avocats, et pas de cordonniers, de tailleurs, de menuisiers.

Et il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Quelqu'un y veille.

Tours, 3 août 1893.

XXIX. Les casuistes

Je n'aime guère la casuistique, et je me défie des casuistes qui, pour la plupart, sont les termites de la morale. Avec J.-J. Rousseau, et avec beaucoup d'autres avant et après lui, je crois que *le meilleur des casuistes est la conscience*. Sans doute la conscience n'est pas également développée chez tous les hommes et ne les conseille pas également dans des occasions identiques. Mais le fait de consulter sa conscience et de suivre ses inspirations avant d'agir indique déjà un certain degré d'élévation morale. Le serviteur de la conscience peut sans doute se tromper, mais il ne pêche pas. D'ailleurs les erreurs de la conscience sont tôt ou tard réparées par la conscience elle-même mieux éclairée. C'est la lance de la Fable, qui guérissait les blessures qu'elle faisait.

On n'a qu'à lire les *Provinciales* de Pascal pour voir où peut être conduit celui qui, fermant l'oreille à la voix de la conseillère intérieure, se laisse aveuglément diriger par les casuistes. Avec leurs opinions probables et leurs restrictions mentales, il n'est pas d'acte honteux ou criminel qu'ils n'excusent, ne justifient ou même ne glorifient. En les suivant, on peut tranquillement se livrer à la débauche, mentir, tromper et même assassiner. Jacques Clément, Jean Chatel et Ravaillac n'ont-ils pas été exaltés comme des martyrs ?

Et il ne faudrait pas croire que depuis Pascal, les casuistes aient changé de méthode. Non, la méthode est toujours la même ; seulement le nombre de ceux qui la professent s'est considérablement accru : les Jésuites ont essaimé.

Mon ami, le capitaine Azerm, spirite fervent, habitait une paroisse où les tisserands étaient fort nombreux. Or, ces pauvres ouvriers, on le savait, ne se faisaient pas faute de voler de la laine aux fabricants de drap. Cependant ils se confessaient et faisaient leurs pâques. Or, un jour, mon ami

eut l'idée de demander au vieux curé, fort bon homme, du reste, s'ils se confessaient de leurs larcins et s'il les en absolvait. Celui-ci répondit affirmativement et, voyant, que son interlocuteur s'en montrait surpris. « Que voulez-vous, lui dit-il, ces pauvres gens trouvent que leur travail est trop peu payé. Dès lors, pourvu qu'ils ne prennent pas plus qu'il ne faut pour arriver à ce qu'ils considèrent comme la juste rémunération de ce travail, je les absous. »

Il paraît qu'il y a des casuistes qui permettent de voler jusqu'à 2fr.95. Mais il faut bien se garder d'arriver à 3 francs, car alors on pêche.

De 1860 à 1865, j'habitais Pau. Le 68^e d'infanterie tenait alors garnison dans cette ville. Trois officiers, dont un, frère d'un de mes intimes amis, sacrifiaient si ouvertement à Vénus la Populaire, qu'on ne voulait les loger nulle part. Ils trouvèrent enfin une veuve très dévote, qui consentit à les garder, en leur faisant payer plus cher leur chambre. Comme ils savaient qu'elle allait souvent à confesse, ils lui demandèrent, un jour, si elle s'accusait de permettre qu'il vint chez elle des femmes de mauvaise vie et, dans l'affirmative, ce qu'en pensait son confesseur.

– Certainement, répondit-elle, je m'en accuse. Mais, comme je dis que je ne le fais que pour obtenir de mes chambres un loyer plus élevé, afin de pourvoir aux besoins de ma famille, mon confesseur m'absout.

Je ne suis pas un rigoriste farouche, un intransigeant de vertu. Je crois qu'il faut compatir aux faiblesses humaines et être indulgent pour les autres, parce que nous avons besoin que les autres soient indulgents pour nous. Si je faisais partie d'un jury, je ne condamnerais pas un homme qui, poussé par la faim et la misère, aurait dérobé un pain mais je voudrais qu'on lui fit comprendre que son action est mauvaise et qu'il n'est jamais permis de voler. Celui qui ment pour sauver sa vie, si son mensonge ne nuit à personne, ne me paraît pas être un grand coupable, mais celui qui préfère la mort au mensonge est pour moi un héros et excite mon admiration. Le Christ pardonne à la femme adultère, mais il lui dit : « *Allez en paix et ne péchez plus.* »

En un mot, s'il faut quelquefois acquitter le criminel, il faut toujours condamner le crime. Mais bien des casuistes justifient et même glorifient le crime, surtout quand leur intérêt les y porte. Et ceux-là, on doit les avoir en horreur.

Tours, 29 août 1893.

XXX. Jeanne D'Arc médium et inspirée

On commence à élever des statues à Jeanne D'Arc. Armand Barbès aurait voulu que chaque commune de France eût la sienne. Contrairement à certains socialistes de nos jours, ce grand socialiste, cet amant passionné de l'humanité, était un ardent patriote. Il comprenait, sans doute, qu'on ne peut agir puissamment sur l'humanité que par le moyen de la patrie ; et, sans doute aussi, s'il vouait un culte à Jeanne D'Arc, c'est, qu'elle lui apparaissait comme l'ange de la France.

La pensée de Jeanne D'Arc fait naître en nous la pensée de la médiumnité et de l'inspiration, car Jeanne était à la fois un médium et une inspirée.

On sait que la médiumnité est une faculté purement physique et qui peut se trouver chez des hommes de tout degré de moralité. Les médiums à effets physiques, que l'on recherche et qu'on admire le plus, sont ordinairement les instruments des Esprits inférieurs qui jouent dans l'autre monde le même rôle que jouent dans le nôtre les bateleurs et les hercules de foire. Ces Esprits

cependant, produisent quelquefois des effets qui nous étonnent. Ainsi je ne serais pas éloigné de penser que certains voleurs célèbres qui, condamnés à la prison, annonçaient avec assurances à leurs juges, qu'ils en sortiraient à une époque indiquée et qui le faisaient, ne fussent des médiums. N'est-ce pas ainsi que l'apôtre Pierre fut délivré de la Sienne ?

Le médium est un instrument passif entre les mains de l'Esprit et transmet souvent des choses dont il n'a pas la moindre conscience. Il n'en est pas de même de l'inspiré. Celui-ci doit comprendre l'inspiration et la faire sienne, sans quoi il lui manquerait cette force de conviction, cette ardeur d'enthousiasme, cette persévérance qu'aucun obstacle n'arrête et qui sont indispensables le plus souvent pour la traduire en acte. Or, on a dit avec raison : Qui comprend égale. L'inspiré doit être donc un Esprit de même catégorie que l'inspirateur. Seulement, l'incarnation le met dans une situation inférieure, à cause de l'obstacle que les organes opposent, à la manifestation de ses facultés. Cet obstacle, l'action de l'inspirateur doit le vaincre, et souvent au prix de déchirements douloureux, ce qu'exprime très bien, dans les vers suivants, J.B. Rousseau :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux,
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Combien de grands écrivains, J.J. Rousseau, par exemple, qui nous apprennent qu'à de certains moments ils ont été forcés d'écrire, par une puissance extérieure à laquelle ils ont dû obéir. Et cela n'arrive pas seulement aux grands ; cela arrive aussi aux petits. Car il n'est pas d'homme qui ne puisse être inspiré. N'avons-nous pas tous notre Esprit protecteur chargé de nous pousser dans la voie du bien ? Mais on ne réserve, il est vrai, la qualification d'inspirés qu'à ceux qui accomplissent de grandes choses.

Et, en effet, je suis convaincu que rien ne se fait de grand dans ce monde qu'a deux : un incarné et un Esprit qui l'inspire.

Mais ce qui constitue le mérite de l'inspiré et montre bien la différence qui existe entre lui et le médium, c'est qu'il est souvent obligé de choisir entre deux inspirations : une bonne et une mauvaise. C'est surtout le cas des révélateurs religieux. Voyez Socrate, Jésus, Paul, Mahomet !

Il ne semble pas que Jeanne ait été soumise à cette épreuve. Mais que d'autres obstacles elle a dû surmonter ! son extrême jeunesse, son sexe, la bassesse de sa condition, son ignorance, les préjugés du milieu où elle se trouvait !

Quelle force de volonté il lui a fallu pour vaincre tout cela !

Et dire que cette jeune paysanne illettrée s'est montrée dans ses conceptions l'égale des plus grands capitaines !

Si elle n'avait été qu'un simple médium, elle aurait transmis les plans qu'on lui aurait dictés, aux capitaines jaloux, qui s'en seraient moqués, et elle n'aurait pas eu, comme elle l'eut, la hardiesse de les forcer à les exécuter, en se mettant elle-même à la tête de l'armée.

Chose plus étonnante encore ! Ce grand capitaine en jupons, cette fille des champs, à peine sortie de l'enfance, était aussi un grand philosophe. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire ses réponses aux théologiens retors qui cherchent en vain à la faire tomber dans un piège.

« Dieu le premier servi ! » répond-elle à l'évêque Cauchon qui lui demande si elle promet de se soumettre en tout aux décisions de l'Église. Mais c'est la conscience mise au-dessus du prêtre ; c'est Socrate dans *l'Eutyphron* !

Non, Jeanne est l'Esprit le plus grand qui jamais se soit incarné en France ; et si les nations, comme les individus, ont des Esprits protecteurs, Jeanne est son ange gardien !
Tours, 10 septembre 1893.

XXXI. Les occultistes et leur doctrine cachée

Qui jamais aurait pensé qu'à la fin du XIXe siècle, plus de cent ans après Voltaire et notre grande Révolution, il se constituerait une école philosophique ayant une doctrine secrète que les seuls initiés seraient admis à connaître ? Et pourtant cela a lieu, puisque nous avons l'occultisme !

Les occultistes prétendent être en possession de tout ce que la sagesse antique avait déposé de sublimes enseignements dans les mystères, la Cabale, la magie, et surtout de la doctrine ésotérique du grand réformateur religieux Çakya-Mouni. Or, tout cela avait été perdu et ils affirment l'avoir retrouvé.

Personnellement, je n'y contredirai pas, n'ayant aucune compétence en ces matières, comme en beaucoup d'autres. Mais, d'un côté, M. Léon de Rosny, qu'on m'assure en avoir quelque peu, dit que le Bouddha Çakya-Mouni n'avait pas de doctrine ésotérique et que ce qu'il disait à ses disciples dans le tuyau de l'oreille, il leur ordonnait de le crier sur les toits. Et le savant sinologue ajoute que les travaux de l'orientalisme *ont répandu sur le bouddhisme les idées les plus obscures, les plus niaises, les plus contradictoires.*

D'un autre côté, notre éminent coreligionnaire, l'ingénieur Palazzi, de Naples, dans une brochure pleine d'érudition, réduit à néant toutes les prétentions des occultistes. Avec une logique impitoyable, et en s'appuyant sur leurs propres textes, surtout sur ceux de leur grand prophète Eliphas Lévy, il leur prouve que rien des mystères de l'initiation antique n'est parvenu jusqu'à nous et que ce qu'ils prétendent en posséder n'est que de la pure fantaisie.

Enfin, je lis dans le Dictionnaire de Desobry et Bachelet, à l'article *Mystères* « On a écrit tant de sottises sur les mystères que les savants sérieux, en l'absence de documents nouveaux, évitent aujourd'hui d'en aborder le sujet. »

Après cela, il faudrait que les occultistes eussent un caractère bien mal fait s'ils en voulaient à un pauvre ignorant tel que moi, qui n'ai aucun goût pour les fantasmagoriques cérémonies des initiations, de ne pas croire aveuglément à l'existence de ce trésor caché de vérités qu'ils nous disent posséder et qu'ils gardent avec un soin si jaloux.

Que voulez-vous ma pauvre raison, dénuée de toute érudition, me dit qu'en agissant ainsi, si leurs affirmations sont vraies, ils commettent à la fois un crime et un anachronisme. Un crime, parce que c'est un devoir sacré pour celui qui possède la vérité de la communiquer à ses semblables, quand, comme aujourd'hui, il n'y a aucun danger pour eux à la recevoir. Un anachronisme, parce que, à l'époque où nous sommes, si la raison humaine est arrivée à un degré de développement tel qu'on peut, sans voiles, lui montrer toutes les vérités, la liberté complète dont nous jouissons exclut également tout danger pour ceux qui les proclament.

Mais, dans l'antiquité et dans le moyen âge, il n'en était pas ainsi. Des sacerdoces puissants frappaient sans pitié ceux qui avaient l'audace de prêcher aux foules ignorantes des doctrines qui les auraient affranchies du joug odieux sous lequel ils les tenaient courbées. C'est pour l'avoir eue que Socrate but la ciguë, que le Christ fut mis en croix et que tant d'hérétiques furent brûlés.

Et voilà pourquoi surtout on se cachait dans l'ombre du mystère pour pratiquer des rites et donner des enseignements contraires à ceux de la religion dominante.

Mais est-il bien sûr que nous ignorions les hautes vérités que l'on proclamait dans ces assemblées secrètes, même celles que les sages croyaient prudent, à une époque reculée, de ne communiquer qu'aux intelligences cultivées ? Est-il bien sûr qu'il soit, pour les connaître, absolument nécessaire de posséder les procès-verbaux de ces réunions ?

J'en doute un peu. Je serais porté même à croire qu'en fait de vérités morales et métaphysiques nous connaissons tout ce que l'antiquité a eu de plus relevé. Que peut-il y avoir, en effet, de supérieur à ce qui est contenu dans ce qui nous reste des Védas ?

Peut-il y avoir une morale plus pure que celle que Socrate et le Christ enseignèrent ?

Et, probablement, on n'enseignait pas autre chose dans les mystères antiques.

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir comment les choses se passaient dans le moyen âge.

Les livres du Nouveau Testament et les écrits des Pères de l'Église se trouvaient alors dans les bibliothèques du petit nombre d'hommes instruits. Eh bien ! si l'un deux s'était avisé de prêcher aux foules ignorantes :

Que le culte extérieur n'est rien et que le culte intérieur est tout ;

Que toute la religion consiste dans l'amour de Dieu et du prochain ;

Qu'il ne faut pas de prêtres qui, par le commandement de l'Église, tuent le commandement de Dieu ;

Que Jésus n'était qu'un prophète comme Moïse ;

Que la religion chrétienne a existé dans tous les temps et dans tous les pays ; que Socrate était chrétien, qu'Abraham était chrétien ; enfin que le chrétien est celui qui se conduit d'après les règles de la raison ; celui-là, dis-je, aurait été infailliblement brûlé.

Et voilà pourquoi ceux qui, comme notre bon maître François Rabelais, n'aimaient pas à sentir le rôti, se tenaient cois et se contentaient de professer en secret la religion pour laquelle le Christ était mort, religion connue, mais persécutée. Et n'est-il pas raisonnable de penser qu'en agissant ainsi ils ne faisaient qu'imiter les initiés des mystères antiques ?

Il est donc plus que probable que nous ne perdrons pas beaucoup à ne pas connaître la doctrine cachée des occultistes, surtout si nous devons juger de sa valeur par celle de leur doctrine publique.

Tours, septembre 1893

XXXII. Les occultistes et leur doctrine publique

Je ne connais pas bien l'occultisme, et j'ai peut-être cela de commun avec beaucoup d'occultistes. Car, enfin, si les occultistes ne s'entendent pas entre eux, s'ils sont en guerre déclarée, c'est qu'au moins une partie d'entre eux ne connaissent pas la doctrine qu'ils professent. Quoi qu'il en soit, le peu que j'en comprends me confirme dans ce que j'ai dit : qu'il est probable que nous ne perdons pas grand-chose à ne pas connaître la doctrine cachée, si nous devons juger de sa valeur par celle de la doctrine publique.

Ainsi, par exemple, les occultistes nous disent que, lorsque dans notre naïveté, nous croyons communiquer avec les âmes de ceux qui ont vécu parmi nous, nous ne communiquons en réalité qu'avec des loques. Et c'est pourquoi toutes les communications que nous obtenons sont empreintes d'un caractère de vulgarité, de bassesse.

Voyons d'abord ce que sont les loques, nous verrons ensuite ce que valent les affirmations des

occultistes sur la nature des communications médianimiques.

Dans le langage ordinaire, une loque est un morceau d'étoffe usée et déchirée. Dans celui des occultistes, c'est une enveloppe – kama loka – dont l'Esprit se débarrasse à sa sortie du corps, parce que son poids, sans doute le gênerait dans son ascension vers les sphères supérieures. Cette enveloppe, ce pardessus *se dissout d'autant plus rapidement ou moins facilement qu'il était plus vigoureux ou moins accentué*, c'est-à-dire que l'étoffe en était plus ou moins bonne. C'est avec ce par-dessus que le médium entre en relation !

Eh bien ! il est facile de prouver que la loque, même avec l'*élémentaire* qui se fourre dedans, n'est qu'une illusion des occultistes, et cela par l'étude du phénomène spirite – étude qu'ils n'ont pas faite – et la nature des communications obtenues.

C'est en effet, par une semblable étude attentive, patiente, persévérante dégagée de toute idée préconçue, et non par la lecture de livres, que bien des savants regardent comme apocryphes, qu'on peut arriver à connaître la vérité sur l'existence d'un monde invisible, sa composition et la possibilité de communiquer avec ses habitants.

C'est ce que nous, spirites, nous avons fait. Et nous sommes arrivés à reconnaître que les habitants de ce monde, avec lesquels, sous de certaines conditions, nous pouvons entrer en relation, ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu parmi nous et que nous appelons les morts.

Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait parmi eux les mêmes différences de caractères, de sentiments, d'idées, les mêmes degrés d'intelligence et de moralité que parmi les hommes, puisque ce sont des hommes, moins le corps.

C'est pourquoi, de l'autre côté, comme de celui-ci, se trouvent des esprits légers, frivoles, étourdis, ignorants, imprévoyants, répugnant à toute occupation sérieuse, à toute étude. Oisifs, ils ne demandent qu'à se produire et à s'amuser en se faisant passer pour des Esprits évoqués. Ce sont eux qui donnent ces communications triviales, basses, extravagantes que les occultistes attribuent à des loques. Seuls, les spirites peu réfléchis se laissent prendre à ces pièges que les spirites sérieux découvrent facilement.

Mais il y a aussi des Esprits graves, instruits, studieux, prévoyants, qui se préoccupent de préparer leur future incarnation, et qui, pour cela, s'occupent à faire l'inventaire de leurs qualités et de leurs défauts et s'efforcent d'augmenter les unes et de diminuer les autres.

Ceux-ci, en raison même de leurs occupations, sont moins disposés à répondre aux appels souvent inconsiderés des médiums. Mais quand ils le font, leurs communications ont un caractère élevé, et quelques-unes, par le fond et par la forme, pourraient être placées à côté de ce qu'ont écrit nos meilleurs écrivains.

Ce sont ces communications que les occultistes n'ont pas vues ou n'ont pas voulu voir de peur d'être obligés de jeter au panier leurs loques et leurs élémentaires.

Et je ne parle pas des communications où l'Esprit évoqué, par son style, par les sentiments qu'il exprime, par les révélations qu'il fait, donne de telles preuves de son identité que les plus incrédules sont forcés de se rendre.

Les occultistes nous disent encore que les Esprits éprouvent une extrême répugnance à se communiquer à nous. Nos appels les font souffrir, et ils n'y répondent, selon quelques-uns, que s'ils y sont contraints par une formule d'incantation. S'ils ont trouvé cela dans la doctrine des initiations antiques, c'est à faire croire que la sagesse de cette doctrine ne s'élève pas au-dessus de celle que l'on pourrait trouver dans un manuel des sorciers.

Nous croyons tout le contraire, car, enfin, est-il possible d'admettre qu'une mère, par exemple, qui meurt, laissant après elle des enfants adorés, rompt, aussitôt après sa sortie du corps, les liens sacrés qui l'attachaient à eux, n'éprouve plus pour eux que de l'éloignement et ne revient auprès

d'eux que si elle y est contrainte par la vertu d'une opération magique ! Mais c'est méconnaître ce qu'il y a de plus beau, de plus noble, de plus saint dans la nature humaine ! C'est admettre, contre toute logique, que l'Esprit est inférieur à l'homme, tandis que, dégagé des liens du corps, sorti des ténèbres de cette prison de chair, ses sentiments, élargis et éclairés par une notion plus nette du devoir, doivent acquérir plus de force, plus d'élévation, et que, par conséquent, sa puissance d'aimer, bien loin d'être affaiblie, doit être considérablement augmentée.

Et la liberté de l'Esprit, que devient-elle dans un pareil système ? Quoi ! le premier paltoquet venu pourra, à son gré, au moyen de quelque manigance, forcer le plus grand Esprit à répondre à son appel, comme le prêtre fait prétendument descendre Jésus, en chair et en os, dans l'hostie ! Quel est l'homme, non aveuglé par l'esprit de système, qui pourrait admettre une pareille énormité ?

Quant aux Mahatmas, je crains que ceux qui se croient en relation avec eux ne soient tout bonnement le jouet d'Esprits mystificateurs qui se donnent pour tels. Quel est l'occultiste qui est allé dans le Thibet constater l'existence de ces hommes qui ont vaincu la mort et qui s'est fait montrer leur extrait de naissance ?

Tours, octobre 2893.

XXXIII. Le lien de famille et la réincarnation

Le lien de famille se compose de deux éléments. L'un est purement physique, instinctif, aveugle, fatal. L'autre est moral, éclairé, libre, volontaire. Le premier est commun à l'animal et à l'homme et a la même force, comme il a la même nature, chez l'un et chez l'autre. Il attire les deux sexes l'un vers l'autre, les petits et les enfants vers les auteurs de leurs jours, et réciproquement, absolument comme il pousse le fer vers l'aimant.

Seulement, chez l'animal, quand les petits ont acquis tout leur développement et n'ont plus besoin de l'aide de leurs parents, le lien se rompt et chacun va de son côté.

Il en serait, sans doute, de même pour l'homme, si sa destinée n'était pas autre, s'il n'avait pas une grande mission à remplir. Il ne lui suffit pas, en effet, comme à l'animal, de manger, boire, dormir et se reproduire. Il faut qu'il gère sa planète ; qu'il en développe toutes les énergies ; qu'il y fasse régner l'ordre. Seul, isolé, il ne pourrait suffire à une telle tâche. Pour cela, il lui faut d'autres organes. Le premier est la famille.

Des catholiques, des prélats, ont accusé le spiritisme d'affaiblir, par sa doctrine de la réincarnation, le lien sacré de la famille. Une telle accusation nous surprend, surtout venant d'une telle part. Il est facile, en effet, de montrer que la doctrine de la réincarnation, telle que nous la comprenons, loin d'affaiblir le lien de famille, contribue plus que toute autre doctrine à le fortifier, surtout plus que la doctrine catholique qui, en réalité, l'affaiblit, comme de nombreux faits le prouvent.

On dit que, si nous nous réincarçons plusieurs fois, nous pouvons, à chaque réincarnation, avoir un père et une mère, des frères et des sœurs différents ; que nous pouvons même, à notre tour, être le père ou la mère de ceux qui ont été les nôtres dans une existence précédente de telle sorte que, rentrés dans le monde des Esprits, il s'établit une telle confusion dans nos rapports que nous ne pouvons plus nous y reconnaître et que la famille n'existe plus. Une mère ne sait pas non plus qui elle embrasse, quand elle embrasse son fils. Qui sait, si ce n'est pas l'esprit de Caïn ?

D'abord, pénétrons-nous bien de la pensée que l'Esprit n'est pas l'homme ; que notre existence

actuelle est une existence complète et qu'à la mort notre personnalité d'homme disparaîtra pour toujours. Ce serait une grave erreur de croire que de l'autre côté nous rencontrerons monsieur tel ou tel que nous avons rencontré de celui-ci. Nous y rencontrerons son Esprit, nous le reconnâtrons, mais ce ne sera plus lui. Les rapports entre les Esprits ne sont pas les mêmes qu'entre les hommes. Il y a bien le souvenir qui fait que nous savons avoir été, durant l'incarnation, dans des rapports de famille ; mais il n'y a plus ni pères, ni mères, ni frères, ni sœurs : il n'y a qu'un père, qui est Dieu, qu'une fraternité : la fraternité universelle, et la continuation des affections nées et développées pendant l'incarnation.

Ceci dit, voyons quels sont les devoirs de famille que l'incarnation impose au spirite.

L'incarnation est nécessaire à l'Esprit pour développer ses énergies. Les besoins que le corps lui crée sollicitent son intelligence qui, sans ce stimulant, resterait engourdie. Mais le progrès doit être à la fois intellectuel et moral, pour que l'Esprit puisse un jour s'élever au-dessus de l'humanité et revêtir la nature angélique. Les incarnations ne se font pas au hasard, car le hasard n'a pas de place dans le monde. Quelqu'un de supérieur à nous y préside. Quand ce quelqu'un nous envoie un enfant, c'est un grand devoir qu'il nous impose, car c'est un Esprit qu'il nous confie, pour que nous le guidions dans la voie du bien. Et nous n'avons pas à nous préoccuper de ce qu'a pu être cet Esprit dans une existence antérieure. D'ailleurs, plus il est vicieux, plus il a besoin d'être aimé et dirigé, et plus nos devoirs envers lui sont grands. Si nous y manquons, nous souffrirons, car toute loi violée doit avoir tôt ou tard sa sanction.

Quant aux devoirs des enfants envers leurs parents, des frères et des sœurs les uns envers les autres, ils ne sont pas moins indiqués par ce seul fait qu'on les a fait naître dans la même famille. Il faut qu'ils s'aiment, qu'ils s'aident, qu'ils se secourent dans leurs besoins, qu'ils se défendent contre les agressions : l'amour de la famille est le premier degré à monter pour arriver à l'amour de l'humanité. Celui qui n'aime pas ses parents ne peut pas aimer les autres hommes.

Voilà comment nous, spirites, nous comprenons les devoirs de famille.

Voyons maintenant quelle est la doctrine catholique, à ce sujet.

L'Église de Rome place la virginité au-dessus de tout. C'est pour elle l'état de perfection, l'idéal. La maternité ne vient qu'après, et, par le fait, est une déchéance. Tandis que Dieu, dans la Bible, nous dit : Croissez et multipliez-vous, elle nous dit qu'il vaut mieux ne pas croître et nous stériliser. Aussi, parmi ses saints, c'est-à-dire parmi ceux qu'elle nous donne pour modèles, voyons-nous abonder les célibataires, les moines, les religieuses et surtout les anachorètes qui ont rompu non seulement avec la famille, mais encore avec la société. On conviendra n'y a pas là de quoi ajouter beaucoup de force au lien de famille.

Mais il y a plus ! Toujours d'après l'Église de Rome, notre âme est créée en même temps que notre corps, et la vie actuelle décide à jamais de notre sort dans l'autre monde. Le nombre des élus est infiniment petit, celui des réprouvés infiniment grand. Le bonheur des élus s'accroîtra au spectacle des tourments endurés par les damnés. De sorte qu'une mère pourra être heureuse, pendant l'éternité, de voir se tordre dans les souffrances ceux qui auront été ses enfants !

Et bien ! supposons, ce qui est très commun, une famille dont les uns seront libres penseurs, c'est-à-dire voués aux flammes éternelles, et les autres dévots, c'est-à-dire devant, pendant l'éternité, exulter à la vue de leurs tourments. Est-il possible qu'avec de telles croyances ces derniers sentent leur affection pour les autres grandir beaucoup ? Et n'avions-nous pas raison de dire, en commençant, que le reproche adressé aux spirites par les catholiques avait droit de nous surprendre ?

Tours, 3 novembre 1893,

XXXIV. Amour de la patrie et la réincarnation

Ce n'est pas seulement d'être contraire à l'amour de la famille qu'on a accusé le spiritisme, on l'a accusé aussi d'être contraire à l'amour de la patrie.

Voici comment s'exprimait à ce sujet, en l'an de grâce 1875, Mgr l'archevêque de Toulouse, dans l'instruction pastorale qu'il adressait au clergé et aux fidèles de son diocèse, instruction à laquelle j'eus l'honneur de répondre :

« Ne vous vantez pas d'être Français de vieille souche, car sous Jules César vous faisiez la guerre aux Gaulois ; pendant les croisades, vous combattiez avec les Turcs, et quand vos fils vous croiront enseveli sous le sol de la patrie, vous serez ressuscité dans le corps d'un général allemand. »

Ainsi donc, la doctrine de la réincarnation est toujours, aux yeux de l'Église de Rome, la grande coupable, celle d'où nous vient tout le mal ! Cependant elle n'est pas particulière au spiritisme et ce n'est pas lui qui l'a inventée. Quant à moi, j'étais réincarnationniste bien avant d'être spirite, ce qui ne m'empêchait pas d'aimer beaucoup mon pays. La croyance aux vies successives se retrouve à toutes les époques de l'histoire, et l'on se demande avec étonnement comment les ministres d'une Église, qui prétend avoir le dépôt exclusif des vérités chrétiennes, la traitent avec tant de dédain. Cependant elle est contenue dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament et dans les écrits des Pères de l'Église. Bien plus, en 1843, Mgr de Montal, évêque de Chartres, dans son mandement au sujet des négateurs du péché originel, dit que l'Église *ne nous défend pas de croire à la préexistence des âmes*.

Cela paraît impossible, et pourtant cela est ; j'ai pu personnellement le constater ; nos prêtres ne lisent ni la Bible, ni les Pères de l'Église, et ils sont à ce sujet d'une ignorance qui étonne.

Un jour, un de nos amis amena chez M Jaubert, pour assister à une séance, un ecclésiastique d'un âge mûr et homme d'esprit. Au cours de la conversation, M. Jaubert cita saint Jérôme et saint Augustin. – Oui, oui, dit le prêtre, ce sont des noms connus. – Il ne les connaissait que de nom.

Une autre fois, je causais avec un jeune prédicateur qui ne manquait pas de talent. Je lui dis que saint Justin martyr, le premier en date des Pères de l'Église, dans ses deux apologies de la religion chrétienne, définit le chrétien : l'homme qui se conduit d'après les règles de la raison, et qu'il ajoute que Socrate était chrétien, qu'Abraham était chrétien. – Comment s'écria-t-il, tout surpris, cela se trouve dans saint Justin !

– Certainement ! vous ne l'avez donc jamais lu ? – Jamais. Nous ne lisons pas les écrits des Pères. Nous avons des livres auxquels seuls nous devons nous rapporter. Mais je le lirai.

L'a-t-il lu depuis ? je l'ignore.

Mais revenons à l'amour de la patrie et définissons-en bien la nature. Comme l'amour de la famille, avant d'être un devoir, c'est un instinct aveugle auquel nous obéissons, sans que la volonté y ait aucune part ; c'est une impulsion de l'intelligence directrice du monde, qui nous indique la voie dans laquelle nous devons entrer ; c'est un nouvel organe au moyen duquel l'homme peut agir plus puissamment sur l'humanité ; c'est enfin un stade qu'il faut nécessairement parcourir avant d'arriver à la constitution de la famille humaine, que nous rêvons, mais que nous sommes incapables de réaliser, trop de mauvais instincts vivant encore dans nos cœurs. Car, il ne faut jamais l'oublier, l'homme est un être progressif dans son intelligence et dans ses sentiments. Vouloir le faire vivre dans un état social supérieur à son degré de développement, c'est s'exposer à le faire tomber plus bas que celui dans lequel il vit. Qui veut, faire l'ange, fait la bête, a dit, avec raison, Pascal.

Si, comme le veulent nos *sans patrie*, on faisait disparaître toutes les barrières qui séparent les

peuples, on abolissait tous les gouvernements, toutes les lois, l'anarchie aurait-elle la vertu de constituer la famille humaine, de faire régner la paix sur la terre, d'inaugurer l'âge d'or ? Non, les mauvaises passions n'ayant plus de frein, leur déchaînement furieux changerait notre planète en un véritable enfer, dont les procédés employés par les anarchistes, pour nous prouver leur amour de leurs semblables, nous donnent un avant-goût.

Commençons donc par aimer notre patrie. Ce sera la meilleure préparation pour arriver à l'amour de l'humanité.

Mais qu'est-ce que la patrie ? et est-il indispensable, par exemple, pour être bon Français, d'être Français de vieille souche, comme le dit Mgr de Toulouse ? Évidemment, non. La patrie est le pays où l'on est né, où l'on a grandi, où l'on a été élevé, où l'on a contracté ses premières amitiés, et que l'on aime, comme on aime sa mère. Cela est si vrai que souvent les plus grands patriotes sont des fils d'étrangers. Est-ce que Gambetta n'était pas fils d'un Italien ?

On objecte qu'à chaque incarnation nous changeons de pays et que cette pensée doit contribuer à affaiblir notre patriotisme.

D'abord, nous ne savons pas bien comment se font les réincarnations. Qui sait s'il n'y a pas des races d'Esprits comme il y a des races d'hommes ? et qui sait si les mêmes Esprits ne s'incarnent généralement pas dans les mêmes pays ? Les différences de climat et d'alimentation ne semblent pas des raisons suffisantes pour expliquer les différences de caractères entre les divers peuples.

Ensuite, s'il en était ainsi ; si nous étions convaincus qu'à chaque incarnation nous pouvons changer de pays, cela ne nous empêcherait pas d'aimer le nôtre, mais cela pourrait nous empêcher de haïr les autres ; cela nous porterait à être justes et bons envers eux. Les grands scélérats qu'on décore du nom de grands politiques hésiteraient peut-être à envahir un pays, à le piller, à l'incendier, à le démembrer, à la pensée que, dans une prochaine existence, ils pourraient, citoyens de ce pays, souffrir des maux qu'ils lui auraient faits.

Enfin, le Spiritisme nous apprend que si nous sommes différents dans les divers degrés de notre développement, nous sommes les mêmes au fond ; que nous sommes, non pas seulement des frères, mais les membres d'un même être, et que le but de tous nos efforts doit être la reconstitution de notre sublime unité. Pour atteindre ce but, nous devons nous débarrasser des mauvaises passions qui nous posent en ennemis les uns des autres et développer tous les sentiments affectueux. Mais il nous apprend en même temps que nous sommes les éducateurs les uns des autres. Or, le maître, pour corriger son élève, doit quelquefois frapper, mais frapper avec amour. C'est pourquoi, si le devoir de tout homme est de résister à celui qui en veut à sa fortune ou à sa vie, afin de faire comprendre au voleur ou à l'assassin tout l'odieux de sa conduite, le devoir d'un peuple est de résister au voisin envahisseur et de le punir de son injuste agression. Toute guerre offensive est un crime, mais toute guerre défensive est un devoir.

Voilà les enseignements du Spiritisme, avec sa doctrine de la réincarnation. Il honore le patriotisme qui n'empêche pas l'amour des autres pays, mais il proscrit le chauvinisme qui nous porte à les haïr.

Le catholicisme actuel, qui considère cette terre comme une vallée de larmes que nous ne touchons qu'un instant pour l'abandonner à jamais, est-il fait pour inspirer un plus grand amour de la patrie ? Je ne le crois pas. En tout cas, je ne vois pas que dans le calendrier de ses saints figurent beaucoup de grands patriotes.

Tours, 19 décembre 1893.

XXXV. Loi qui préside aux réincarnations

La loi qui préside aux réincarnations n'a jamais été comprise de la même façon par tous ceux qui professent cette doctrine. Aujourd'hui même les spirites sont divisés sur ce point : les communications des Esprits n'étant pas concordantes à ce sujet, chacun de nous se voit obligé de faire un effort de réflexion et d'adopter, en définitive, l'opinion qui lui paraît la plus vraisemblable. Il faut se soumettre : l'effort moral, comme l'effort physique, est la condition inéluctable de notre développement.

Il en est qui croient qu'à chaque incarnation nous changeons de planète. J'ai dit, dans le temps, mon opinion à ce sujet. Elle n'a pas changé. Je crois que chaque planète a son personnel d'Esprits destinés à progresser, en la faisant progresser elle-même. La pensée que, dans une existence future, nous jouirons des améliorations que notre travail aura faites au monde que nous habitons doit puissamment contribuer à soutenir nos efforts, et, ainsi, à produire le bien. Or, le bien est le meilleur indice du vrai.

Je me suis même demandé, dans mon précédent soliloque, s'il n'y aurait pas des races d'Esprits comme il y a des races d'hommes, et si les mêmes Esprits s'incarnant généralement dans les mêmes pays, cela ne serait pas la meilleure explication des différences caractéristiques que l'on observe entre les divers peuples.

Tout ceci ne serait, bien entendu, que la règle générale qui, comme toute règle, souffre des exceptions. Il est évident, en effet, qu'à de certaines époques des Esprits descendent de mondes supérieurs sur le nôtre et s'y incarnent pour y remplir une mission. Nous pouvons aussi, momentanément, nous incarner sur une autre planète, ou même sur celle-ci, mais dans un autre pays, pour des raisons que nous ne connaissons pas. Il est des hommes qui, visiblement, n'appartiennent pas au peuple au milieu duquel ils sont nés. Henri Heine ne s'appelait-il pas un Prussien libéré ? D'autre part, des communications, portant le cachet de la vérité, nous apprennent que des Esprits d'hommes que nous avons connus appartenaient à d'autres mondes.

Mais tout cela, je le répète, ne semble être que des exceptions.

Ce qui n'est pas une exception, c'est que l'homme, après sa mort, conserve toutes les affections qu'il avait contractées pendant sa vie. Il continue à aimer d'un même amour sa patrie, comme ses parents et ses amis. Et cet amour est aussi vif chez celui qui n'a appartenu à un pays que pendant sa dernière incarnation, que chez celui qui y a eu toute la série de ses existences, surtout s'il y a joué un grand rôle.

J'eus de ce fait une preuve éclatante, le 6 janvier 1879.

C'était le lendemain du vote pour le premier renouvellement du Sénat. Le résultat avait été favorable aux républicains. Je me trouvais chez mon jeune et malheureux ami, Armand Tiffou, dont les journaux spirites ont parlé. Je fus pris du désir d'évoquer le premier président de la République. J'avais quelque raison de croire que cet Esprit ne refuserait pas de répondre à mon appel.

Je me mis donc, seul, au guéridon, et Tiffou prit la plume. Je demandai à l'Esprit ce qu'il pensait de ces élections et de l'avenir de la France et de la République.

Voici la réponse immédiate qui me fut faite :

« Votre destinée, mes chers compatriotes d'hier, est désormais fixée. La République triomphe des obstacles que les hommes des vieux partis avaient semés, en si grand nombre, sur ses pas. Mon âme a tressailli d'allégresse, en voyant les magnifiques résultats du scrutin d'hier. Ta vie, ô France, un moment suspendue par l'aveuglement inconcevable de certains de tes enfants à vouloir te ramener sous les vieilles formes de gouvernement, va reprendre son cours glorieux.

Ah ! que de vitalité puissante se cachait sous l'apparence cadavéreuse que la corruption du second empire t'avait donnée ! Va à l'accomplissement de tes hautes destinées : Dieu t'a choisie depuis longtemps pour son soldat, et tu justifieras encore ce glorieux choix.

Ma gloire a été de voir que la forme républicaine était la seule qui pût désormais permettre à ton génie de prendre son essor.

Patrie de Jeanne D'Arc et de Voltaire, ta mission actuelle est de réaliser la tâche difficile de fondre dans un tout harmonieux le sentiment de la religion et celui de la froide critique sans laquelle le sentiment s'égaré trop souvent hélas !

Ma vie fut consacrée au service de ce beau pays que j'aime toujours, parce que c'est encore la contrée bénie entre toutes, malgré ses égarements et ses défaillances nombreuses. Ton radicalisme ne fera pas chavirer la barque qui porte en même temps ton sublime bon sens, ô terre sacrée des Gaules !

La terre de ces fiers railleurs a aussi pour mission spéciale de passer à son crible les idées qui sortent du cerveau des autres peuples, afin de les purger de tout impur alliage.

Ma destinée a voulu que ma dernière incarnation eût lieu chez toi, terre de vaillance et de bonté. J'en remercie Dieu. »

Adolphe Thiers aima, pendant sa vie, passionnément la France. Si cette communication est de lui, comme tout semble l'indiquer, on voit qu'après sa mort il continué à l'aimer avec la même passion. Cet amour lui fait-il illusion sur le rôle que la France est encore appelée à jouer ? Cela pourrait être. En tout cas, comme Français et comme spirite, je le préfère de beaucoup à celui des sanglantes conquêtes qui, d'Iéna, conduit inévitablement à Sedan.

Pour terminer, je dirai que certains Esprits conservent à un très haut degré, trop haut même, non seulement l'amour de la patrie, mais encore l'amour du pays, le patriotisme local, et qu'ils se montrent fort chatouilleux, quand on le froisse. Lorsque Nadaud fit sa charmante raillerie sur Carcassonne, l'Esprit qui dictait de si remarquables fables à M. Jaubert, et qui devait être carcassonnais, prit aussitôt la mouche et répondit en vers enflammés à notre spirituel chansonnier.

Tours, 12 janvier 1894.

XXXVI. L'étude de la cause première

On m'a lu, dans les numéros du 7 et du 14 janvier, du journal *Le Flambeau*, un remarquable article de mon éloquent ami et coreligionnaire M. Léon Denis. C'est une réponse aux rédacteurs de ce journal, qui lui demandaient son avis sur la marche qu'ils lui ont imprimée. J'y relève la phrase suivante :

« L'étude de la cause première est capitale et ne saurait être éliminée. »

Ceci est à l'adresse de spirites, partisans, sans doute, exclusifs de l'expérience, et qui voudraient, à ce que je vois, qu'au prochain congrès cette question fût mise de côté.

De la part de spirites, cela me surprend fort, et je suis entièrement de l'avis de M. Léon Denis.

Il n'est pas de morale qui ne repose sur une métaphysique clairement comprise ou confusément sentie. Comment dicter à l'homme ses devoirs, si l'on ne peut pas lui apprendre d'où il vient, où il va, qui a fait le monde, qui le gouverne, et d'après quel plan ; en un mot, quel est le sens et le but de la vie ? Or, l'expérience est incapable de résoudre ces questions. Il n'est ni télescope, ni microscope, ni scalpel, ni creuset de chimiste qui puisse saisir la cause première : la raison seule

peut le faire. Ferme les yeux et tu verras, disait la sagesse antique. Et comme le spiritisme a pour mission spéciale de moraliser l'homme, en remettant en lumière les enseignements du Christ, si fortement obscurcis par ceux qui s'en prétendent les dépositaires, c'est à lui qu'il appartient d'accomplir cette grande tâche.

Le phénomène spirite nous donne directement et d'une façon incontestable – quoique encore contestée par beaucoup de savants – l'existence d'un monde invisible, Mais c'est tout : l'expérience ne va pas plus loin. Ce n'est que par induction que nous pouvons affirmer que nous communiquons avec les âmes des morts ; que nous nous réincarçons ; que notre âme est à jamais immortelle.

Est-ce qu'on ne nous objecte pas que, lorsque nous croyons communiquer avec ceux qui ont vécu parmi nous, nous ne communiquons, en réalité, qu'avec les démons qui prennent ces déguisements pour nous faire adopter leurs funestes erreurs et nous damner pour l'éternité ? Est-ce que, dans le monde spirite même, beaucoup ne repoussent pas la doctrine de la réincarnation ? Enfin, est-ce que nous ne trouvons pas dans le monde des Esprits les mêmes systèmes philosophiques que dans le nôtre ? Est-ce qu'il n'y a pas des Esprits athées et matérialistes qui, comme ceux de ce côté, croient et aspirent au néant ?

Et ce qu'il y a de dangereux pour ceux qui s'occupent du phénomène, c'est que quelques-uns de ces Esprits athées, arrivés à un très haut degré de développement intellectuel, sont doués d'une habileté et d'une puissance de séduction rares et se font les apôtres des doctrines les plus immorales, les plus détestables. Persuadés qu'ils rentreront un jour dans le néant, par la désagrégation des molécules qui composent leur corps fluide, ils s'efforcent de faire partager leur croyance à ceux qui les écoutent. Comme conséquence logique, ils ridiculisent l'homme qui sacrifie au devoir et exaltent, comme le vrai sage, celui qui lâche la bride à ses passions et ne recule devant rien pour les satisfaire. Que si vous leur résistez, alors ils changent de tactique, et cherchent à vous pousser vers un mysticisme outré qui vous rend ridicule et le spiritisme avec vous.

C'est à l'influence de ces Esprits que nous devons ces systèmes bizarres, extravagants, à apparences religieuses, que les médiums, tant anciens que modernes, nous ont donnés, et qui, dans leur complexité, ne vaudront jamais ce simple précepte dans lequel Jésus renfermait toute la religion :

Tu aimeras Dieu – c'est-à-dire la justice – par-dessus toutes choses et ton prochain comme toi-même. Voilà la loi et les prophètes.

Or, qui ne voit que, pour neutraliser les funestes enseignements de ces Esprits de ténèbres, il faut, de toute nécessité, comme je l'ai dit en commençant, prouver à l'homme que son âme ne mourra jamais ; que l'Intelligence a fait et gouverne le monde, et que, par conséquent,

L'étude de la cause première est capitale et ne saurait être éliminée.

Tours, 6 février 1894.

XXXVII. L'injustice des idées anarchistes et socialistes

Un vent de folie souffle depuis plusieurs années déjà sur le monde civilisé ; la vieille Europe et la jeune Amérique en ressentent également les funestes effets. Des hommes, les uns, esprits faux, mais de bonne foi, les autres, médiocrités vaniteuses, jalouses et dévorées d'ambition, s'adressent

aux passions les plus mauvaises qui grouillent au fond du cœur de l'homme, pour lancer les foules déshéritées de la fortune contre les classes qui en sont favorisées. Tout homme qui jouit d'une certaine aisance, tout bourgeois est un voleur qui condamne l'ouvrier à mourir de faim ; on peut lui courir sus comme à une bête fauve, le piller et le tuer, en sûreté de conscience : le vol et l'assassinat sont élevés au rang de vertus. Et les hommes qui prêchent de semblables doctrines se donnent pour les apôtres de l'humanité ! Et l'on a osé comparer Ravachol à Jésus de Nazareth !

La propagation des idées matérialistes ou positivistes – ce qui revient à peu près au même – est en grande partie la cause de ce désarroi moral. Cependant – même en se plaçant à ce point de vue – il est facile de démontrer aux socialistes révolutionnaires et aux anarchistes combien leurs affirmations sont injustes, alors qu'ils n'appuient leurs revendications que sur la justice.

Deux miséreux ont pris chacun un billet de loterie. L'un gagne un très gros lot et, par ce fait, devient bourgeois. Est-il devenu du même coup un voleur, et l'autre peut-il, en bonne justice, l'assassiner pour le dépouiller ? Je défie l'anarchiste le plus enragé, s'il n'est tout à fait descendu au niveau de la brute, de répondre oui.

Mais pour celui qui n'admet pas une intelligence au gouvernement du monde, la naissance est une loterie. Heureux celui qui gagne un gros lot ; les autres, en bonne justice, n'ont rien à lui réclamer. De même pour ceux qui ont reçu en partage l'intelligence, l'amour du travail qui créent la richesse, et l'esprit d'économie qui la conserve.

Il est vrai qu'il en est qui arrivent à la fortune par une ou plusieurs des formes multiples du vol. Mais c'est le petit nombre, et la tâche du législateur est de le réduire de plus en plus. C'est là le vrai socialisme : empêcher d'arriver à la fortune autrement que par le travail et l'économie.

D'ailleurs, pourquoi les anarchistes en voudraient-ils aux voleurs, puisqu'ils préconisent le vol ?

Une chose que je ne puis pas arriver à comprendre, c'est que, parmi ces violents, ces révoltés, il y ait des spiritualistes, et même, qui s'y serait attendu ? des spirites !

Ces derniers savent pourtant, bien que la vie actuelle est la vie de l'épreuve et que son but principal est le progrès de l'Esprit qui nous anime. Or, le progrès de l'Esprit ne peut avoir lieu que par la lutte, par l'effort. Et là difficulté à vaincre, l'obstacle à surmonter sont les conditions indispensables pour que la lutte, l'effort deviennent nécessaires. La misère est une de ces conditions. Son aiguillon force le paresseux au travail et fait naître chez l'étourdi, le dissipateur, la vertu de la prévoyance, de l'économie. La misère est donc nécessaire tant qu'il y a des paresseux et des imprévoyants, et l'on aura beau faire des révolutions, on ne la supprimera pas, car on lutte en vain contre la nature des choses. Ce serait, du reste, un grand malheur, puisqu'on arrêterait net le progrès de l'Esprit. Et il faut que l'Esprit progresse. Nous devons monter, monter toujours. Là-haut, on nous réclame ; on a besoin de nous. Nul n'a le droit de s'arrêter en chemin.

O hommes, mes frères, notre grand défaut, c'est de trop nous occuper de l'homme et pas assez de l'Esprit. L'homme, pourtant, n'est qu'une personnalité éphémère qui disparaît à la mort. L'Esprit, au contraire, vit toujours et constitue notre personnalité immortelle, notre vraie personnalité.

Si nous considérions ainsi les choses, comme nos jugements changeraient ! Il nous serait indifférent d'être riches ou pauvres, puissants ou misérables, car dans toutes les conditions nous trouverions à faire notre devoir et à grandir notre Esprit, et nous nous inclinierions avec respect, devant l'intelligence qui préside aux incarnations et qui sait mieux que nous l'épreuve qui nous convient.

C'est ainsi que pensait ce grand moraliste qui a nom Épictète, qui fut, pendant la première partie de sa vie, l'esclave d'un maître cruel, et qui passa la dernière dans la misère la plus profonde que les infirmités aggravaient encore.

Jugez-en plutôt par les extraits suivants de ses œuvres :

« Je suis Épictète, esclave, estropié : un autre Irus en pauvreté et en misère, et cependant aimé des

dieux !

Les dieux me laissent dans la pauvreté, dans la bassesse, dans l'esclavage. Ce n'est pas par haine pour moi ; ils veulent que je leur serve de témoin auprès des autres hommes.

La santé est un bien, la maladie est un mal. Faux langage. User bien de la santé est un bien ; en user mal est un mal. User bien de la maladie, c'est un bien ; en user mal, c'est un mal. On tire le bien de tout, et de la mort même.

Souviens-toi que tu es acteur dans la pièce où le maître qui l'a faite a voulu te faire entrer, soit longue ou courte. S'il veut que tu joues le rôle d'un mendiant, il faut que tu le joues le mieux qu'il te sera possible. De même s'il veut que tu joues celui d'un boiteux, celui d'un prince, celui d'un particulier ; car c'est à toi de bien jouer le personnage qui t'a été donné ; mais c'est à un autre à te le choisir. »

Voilà, quoique bien ancien, *l'idéal nouveau* que M. Zola appelle de ses vœux. C'est à nous, spirites, de le donner au monde.

Tours, 21 juin 1894.

XXXVIII. Les miracles et les religions

On parle encore beaucoup de Lourdes, de sa grotte et des guérisons miraculeuses que la mère de Dieu, la reine des anges daigne y opérer. Il me semble qu'il y a bien longtemps que cela dure et que, vu le peu ou le point de conversions que l'on obtient, il serait charitable de ne pas déranger davantage la glorieuse épouse de saint Joseph.

Ces jours derniers, un de mes amis me dit qu'il venait de lire le nouveau roman qu'Émile Zola a fait, au sujet de ce fameux pèlerinage. Notre grand romancier a vu, à ce qu'il paraît, se réaliser une guérison. Pourtant il n'en est pas devenu catholique. Le contraire m'eût fort surpris. Je crois, en effet, que le plus grand miracle qui pourrait s'opérer à Lourdes, c'est qu'il ne s'y en opérât aucun, vu le nombre des malades qui s'y rendent, leur foi ardente, et le désir non moins ardent de la foule des spectateurs de les voir guérir.

Est-ce que les magnétiseurs, les hypnotiseurs et les médiums ne font pas tous les jours des cures plus merveilleuses que celles qui ont lieu à Lourdes ? Et quelle piètre idée ne donne-t-on pas de la puissance de la sainte Vierge, quand on croit qu'il lui faut parfois plusieurs jours pour guérir un malade, tandis qu'il suffit souvent à un hypnotiseur de dire à son sujet : « Sois guéri », pour qu'il le soit instantanément ?

On croit rêver quand on voit, en l'an de grâce 1894, des hommes, intelligents pourtant, qui s'imaginent pouvoir, par de semblables moyens, convertir le monde à une doctrine religieuse qui s'écroule. Mais quels rapports peuvent-ils voir, par exemple, entre le dogme de l'infaillibilité papale, ou de l'immaculée conception, ou de la transsubstantiation et la guérison d'une paralysie ou d'une gastrite ? Ils agissent absolument comme celui qui voudrait démontrer un théorème de géométrie en dansant une gavotte.

D'ailleurs, toutes les religions ayant leurs miracles, on devrait comprendre que le miracle ne prouve rien en faveur d'aucune. A ce que racontent ceux qui ont visité les pays d'Orient, il s'en opérerait même en plus grand nombre et de plus grands chez les Turcs que chez nous. Nous devrions donc, si nous adoptions les idées de ceux qui nous convient à aller à Lourdes, nous faire tous musulmans.

Ceci me remet en mémoire ce que me disait un jour un de mes vieux condisciples. Il avait une sœur, sœur de la charité, qui était restée, en cette qualité, vingt ans à Constantinople. Les Turcs l'appelaient : *la sœur qui trotte*, – parce qu'elle allait visiter les malades en ville et faire les quêtes. Quand elle revint à Carcassonne, elle ne tarissait pas d'éloges sur les Turcs. Elle disait qu'ils étaient trop charitables, pour ne pas être sauvés tout comme nous ; que, d'ailleurs, Dieu ne ferait pas tant de miracles dans leurs sanctuaires, s'il voulait les damner. Elle alla à Moulins, où elle mourut. Mais, jusqu'au dernier moment, on ne put pas la faire changer d'opinion à ce sujet.

Les païens, que nous ne faisons qu'imiter, avaient leurs pèlerinages où il s'opérait, comme chez nous, des guérisons miraculeuses. Et, comme chez nous encore, il y avait parmi leurs guérisseurs célestes des spécialistes. Ainsi, Lucien, qui se moque très spirituellement de ces superstitions, nous apprend que la statue de *l'athlète Polydamas guérit de la fièvre à Olympie, comme celle de Théagène en rite de Thase*. Aujourd'hui même, si la sainte Vierge traite indistinctement toutes les maladies à Lourdes, elle se fait spécialiste dans d'autres sanctuaires. En Italie, par exemple, *la Madonna dell' Oropia* ne s'occupe que de rendre fécondes les femmes qui ont le malheur d'être affligées de stérilité. Même pour un empire, elle ne consentirait pas à s'occuper d'une autre infirmité.

Ce n'est pas seulement au magnétisme, à l'hypnotisme, à la suggestion, à la médiumnité, et enfin à l'influence d'une imagination exaltée par une foi ardente qu'il faut attribuer les guérisons qualifiées de merveilleuses. Dans son *Apologétique*, Tertullien nous indique une autre cause qui ne surprendra pas les spirites. Il s'adresse aux prêtres païens, qui faisaient grand bruit des guérisons qu'ils obtenaient dans leurs temples, et voici comment il explique ces guérisons « XXII. Quelle obligation leur a-t-on (aux démons) quand ils guérissent les maladies ? Ils commencent par les donner, ils ordonnent ensuite des remèdes extraordinaires, souvent même contraires au mal, afin que la guérison en paraisse plus miraculeuse ; et l'on croit qu'ils ont guéri le mal, parce qu'ils ont cessé de nuire. »

Les organisateurs de trains pour Lourdes, s'ils sont de bonne foi, feront bien de méditer ces paroles de Tertullien.

Tours, 29 août 1894.

XXXIX Avars et dissipateurs

Dante met dans le même cercle de son enfer les avars et les dissipateurs. Ils tournent en rond et en sens contraire, et chaque fois qu'ils se rencontrent, ils se heurtent et s'injurient ; les avars reprochent aux dissipateurs leur dissipation, et les dissipateurs reprochent aux avars leur avarice. Et ce branle, dit le poète, durera éternellement.

C'est, comme on le voit, une conception bien puérile. Mais Dante, tout grand poète qu'il était, ne s'élevait pas au-dessus du catholicisme et il en acceptait tous les dogmes. Aussi personne ne lirait son divin poème s'il ne s'y rencontrait quelques épisodes d'une incomparable beauté et si le vers n'y était toujours d'une facture admirable.

Nous avons, nous spirites, une conception bien différente de la vie d'outre-tombe et des peines et des récompenses qui nous y attendent. La raison nous dit que la justice la plus exacte, unie à la bonté, doit y présider, et l'étude des faits spirites confirme le jugement de la raison.

Nous savons donc que d'après des lois immuables, que nous pouvons ne pas bien nous expliquer, mais dont nous constatons les effets, notre situation dans l'autre monde est la conséquence

logique et inévitable de la façon dont nous avons vécu dans celui-ci ; qu'en un mot nous forgeons nous-mêmes les instruments du supplice que nos vices ont mérité, ou nous tressons les couronnes, récompenses de nos vertus.

L'homme, par exemple, qui s'est laissé complètement dominer par ses sens, qui n'a jamais recherché que la satisfaction de ses passions matérielles, qui a constamment fermé l'oreille à la voix du devoir, amasse, par ce fait, sur son âme, des ténèbres dans lesquelles elle se trouve plongée à sa sortie du corps. C'est le fait de l'avare, comme du dissipateur. Ni l'un ni l'autre ne se croient morts et ne peuvent s'expliquer l'état dans lequel ils se trouvent.

L'avare se désole en voyant qu'on s'empare de ses trésors et qu'il est impuissant à l'empêcher. Dans son désespoir, il s'arrache des cheveux imaginaires ; il va se plaindre au magistrat ; et comme il n'en peut rien obtenir, son désespoir redouble et il maudit la magistrature qui le dédaigne et refuse de lui faire rendre justice.

Le dissipateur est témoin de la désolation des siens qu'il a plongés dans la misère ; il entend les malédictions dont ils l'accablent et ce spectacle lui cause de cuisants remords. Les passions coupables qu'il a nourries pendant sa vie et qui ont causé sa ruine le suivent dans l'autre monde. Elles le poussent irrésistiblement vers les lieux théâtres de ses folies. En sa qualité d'Esprit, il y entre sans pouvoir se rendre compte du comment. Le spectacle qui se présente à lui augmente la force de ses désirs. Il se sent dévoré de la rage de les satisfaire et il ne peut y parvenir. Il éprouve, en un mot, tous les tourments du Tantale antique.

Et cet état, pour l'avare, comme pour le dissipateur, ne dure pas éternellement, mais un temps plus ou moins long, selon que la passion, dont il est la conséquence, a été plus ou moins forte.

Le supplice de l'avare et celui du dissipateur ne sont donc pas les mêmes, quoiqu'ils soient peut-être aussi douloureux l'un que l'autre. Et je me suis demandé souvent pourquoi Dante avait infligé le même châtement et réuni dans la même *bolgia* des pécheurs d'une nature si diamétralement opposée. Il a fallu, certainement, qu'un tel homme eût de sérieuses raisons pour cela.

Or, voici ce que je me suis répondu :

Dante a, sans doute, estimé que les maux causés par l'avarice et la dissipation étaient les mêmes et, par conséquent, appelaient une même punition.

En effet, que fait l'avare en cachant son or qu'il contemple et manie avec ivresse ? Il retire de la circulation et stérilise un capital qui aurait pu féconder l'industrie, rémunérer le travail et préserver ainsi des gens de la misère. De plus, il condamne les siens à des privations d'autant plus douloureuses qu'ils savent qu'elles ne leur sont infligées que par son avarice et qu'il suffirait qu'il le voulût pour qu'elles fissent place à l'abondance.

Il est donc coupable et envers la société et envers la famille qu'il blesse également.

Le dissipateur prive comme l'avare la société des services que pourrait lui rendre le capital qu'il dissipe, et, comme lui, inflige aux siens qu'il ruine le supplice de la misère ; mais cette fois, hélas ! sans aucun espoir.

L'avare, au moins, rend, à sa mort, à la société et aux siens, le capital dont il les a privés pendant sa vie.

Le mal causé par le dissipateur est donc plus grand que le mal causé par l'avare, parce qu'il est irréparable. Et c'est pourquoi le poète aurait dû leur infliger un supplice différent. Mais peut-être a-t-il pensé que l'avarice et la dissipation avaient pour cause un égal sentiment d'égoïsme, et c'est la cause et non les effets qu'il a eue en vue, en prononçant sa sentence.

Tours, 6 octobre 1894.

XL. Conférence de M. Richard à Londres

La conférence faite par M. Richard Harte, à l'Alliance Spiritualiste de Londres, m'a causé une surprise voisine de la stupéfaction.

En effet, le conférencier, qui est spirite et veut nous indiquer le chemin que nous devons suivre et le but vers lequel nous devons tendre, semble ignorer les origines du spiritisme, le caractère qu'il a révélé dès son début, les progrès qu'il a faits, la grande révolution philosophique et religieuse qu'il a accomplie, et enfin son véritable état actuel.

J'avoue qu'il m'est bien difficile – peut-être à cause de la faiblesse de mon intelligence – de saisir sa pensée, qui m'apparaît si ondoyante, si diverse et même, si contradictoire. Ainsi, après nous avoir dit, que les *spirites sont nombreux et qu'ils recrutent sans cesse de nouveaux adhérents*, il traite le spiritisme de *corps sans os ni sang, sans énergie ni caractère*, et il ajoute : *Si une chose m'étonne, c'est qu'il accuse encore tant de vitalité*. Mais si les spirites sont nombreux, s'ils recrutent sans cesse de nouveaux adhérents, si le spiritisme accuse tant de vitalité, c'est probablement parce qu'il a des os, du sang, de l'énergie et du caractère, en un mot, c'est qu'il prospère et jouit d'une vigoureuse santé.

Ce qui est plus fort que cette contradiction, qui n'est pas la seule, c'est l'affirmation que, si le spiritisme est en décadence, c'est parce qu'on a trop négligé les séances expérimentales pour se borner à faire de la morale et du sentiment. Or, il n'est pas exact de dire que les spirites négligent les séances expérimentales, car, dans tous les pays, il y a des groupes qui s'occupent de ces études et cherchent à faire éclore de nouvelles médiumnités. Et les spirites ne se contentent pas de faire des expériences eux-mêmes, ils ont l'œil ouvert sur les expériences de ceux qui, tout en s'occupant des mêmes études, repoussent le nom de spirites, et ce, avec le dessein de mettre ces expériences à profit.

Il est vrai que le nombre de ceux qui, il y a quarante ans, faisaient tourner, danser et parler des tables a beaucoup diminué. Mais tous ceux qui, comme moi, ont suivi la marche du phénomène depuis ses débuts jusqu'à nos jours savent que c'est parce que ceux-là seuls qui ont fait de la *morale et du sentiment*, c'est-à-dire ont fait sortir de l'étude de ce phénomène une philosophie religieuse, ou, si l'on aime mieux, une religion philosophique, que ceux-là seuls, dis-je, ont continué de s'en occuper. Les autres l'ont vite abandonné. Et cela se comprend facilement. Le fait de la communication avec le monde invisible, s'il ne sert pas à nous donner une règle de conduite, en nous éclairant sur notre origine et sur notre destinée future, n'a rien de bien intéressant. Par la façon dont il se produit, par les conditions qu'il exige, par les déboires qu'il fait éprouver, par les dangers, réels quoique exagérés, qu'il fait courir, il enfante bientôt le dégoût, et on l'abandonne, à moins toutefois qu'on ne veuille devenir sorcier ou magicien. Mais ce n'est évidemment pas là ce que veut M. Hart. Cependant, je ne suis pas sans quelque appréhension à ce sujet, quand je vois qu'il espère trouver *dans la quatrième dimension, outre les humains désincarnés, une foule immense d'entités de différentes sortes dont chacune peut se manifester dans notre monde, lorsque les conditions qui le permettent lui en sont fournies*. Et il en trouvera ! Il y trouvera même, pour peu qu'il y mette de la bonne volonté, non seulement des élémentaires, des élémentals et des loques, mais encore Don Quichotte, Gulliver et le Petit Poucet ! Quant à moi, j'y ai trouvé le Diable ; et pourtant, j'ai l'irrévérence de ne pas croire à son existence, tant nous sommes difficiles à convaincre, nous, spirites philosophes et religieux.

M. Harte veut que le spiritisme ne soit qu'une science et non une philosophie ou une religion. *Or, la religion et la philosophie prétendent toutes deux donner l'explication du cosmos*, ce qui, d'après le conférencier, exigerait la connaissance du *noumena*, soit de *l'univers phénoménal dans*

son essence, et la constitution de l'esprit humain ne lui permet pas de parvenir à la connaissance du noumena. Mais comment sait-il que l'esprit humain ne peut pas parvenir à la connaissance du noumena, s'il ne connaît pas le noumena de l'esprit humain, c'est-à-dire son essence ? N'y a-t-il pas là encore une contradiction, comme dans les lignes qui suivent ?... Il ne nous reste que les faits et les appréciations de ces faits, tant individuels que généraux ; et il me semble que le spiritisme ne peut, en aucune façon, outrepasser ces limites ; il peut cependant les étendre à l'infini... Mais des limites qu'on étend à l'infini sont des limites que l'on supprime, puisque ce qu'on entend par infini n'a pas de limites. De sorte que , M. Harte affirme encore une fois ce qu'il a entendu nier.

Ce qui surtout choque Harte, dans la philosophie et la religion, c'est que dans chacune d'elles la destinée future de l'homme – quoique considérée d'importance majeure et d'un grand intérêt – ne vient qu'en seconde ligne et comme question incidente ; elle est subordonnée aux théories générales concernant l'univers dans son ensemble et le Pouvoir qui l'anime et le dirige. Et il ajoute : Dans le spiritisme, au contraire, la question de la vie de l'homme après la mort est le point fondamental. C'est là que se trouve la base de toute sa théorie et ce qui est presque l'unique but de ses investigations.

Ici, M. Harte oublie que le fait spirite ne donne pas directement à l'homme la preuve qu'il vivra après la mort. Il lui fait connaître seulement qu'il y a un monde invisible peuplé d'intelligences avec lesquelles il peut, dans de certaines conditions, entrer en rapport. S'il va plus loin ; s'il croit que ces intelligences ne sont autres que les âmes des hommes, destinées à vivre éternellement, c'est que sa raison lui a fourni une théorie générale *concernant l'univers dans son ensemble et le Pouvoir qui l'anime et le dirige.*

Comment, en effet, savoir où nous allons, si nous ne savons pas d'où nous venons ? Comment connaître notre destinée, si nous ignorons qui a fait le monde et le dirige ? Si c'est le hasard aveugle ou une intelligence souveraine ? S'il y a en nous un être simple et, par conséquent, indestructible, qui sent et pense, ou bien si nous ne sommes qu'un agrégat fortuit d'atomes qui se désagrègera un jour, comme persistent à le croire certains habitants du monde invisible ?

La religion et la philosophie, et le spiritisme, qui est à la fois une religion et une philosophie, ont voulu résoudre tous ces problèmes pour pouvoir se prononcer avec assurance sur notre avenir et ont agi sagement.

Que M. Harte y réfléchisse, et il finira par se convaincre de la vérité de ce que nous avançons. Qu'il pense surtout à la façon dont le mouvement spirite a commencé ; qu'il lise les ouvrages d'Allan Kardec, s'il ne les a pas lus ; qu'il les relise, plus attentivement, s'il les a lus, et il acquerra encore cette conviction : que le spiritisme est, comme il le veut lui-même, une révélation scientifique, et de plus une révélation divine.

« 13. Par sa nature, la révélation spirite a un double caractère : elle tient à la fois de la révélation divine et de la révélation scientifique.

En un mot, *ce qui caractérise la révélation spirite, c'est que la source en est divine, que l'initiative appartient aux Esprits, et que l'élaboration est le fait du travail de l'homme.* (La Genèse, les miracles et les prédictions selon le spiritisme, ch. I)

Non, les spirites ne se sont pas trompés quand ils ont cru à une révélation nouvelle que les penseurs avaient, du reste, prévue depuis longtemps ; et si *les révélations des Esprits sur ces questions ne sont plus admises aujourd'hui comme péremptoires par les spirites intelligents*, c'est que les spirites intelligents ne les ont jamais admises comme telles. Ils n'ont jamais admis des communications des Esprits, y compris la plus importante de toutes : la réincarnation, que celles que leur raison leur a fait connaître comme vraies. Je m'étonne encore une fois que M. Harte ne reconnaisse pas à ce caractère cette révélation *scientifique et provisionnelle* que, selon lui, le

Spiritisme doit être.

Quant à la crainte que M. Harte exprime de voir les églises absorber le Spiritisme, elle nous touche fort peu, car il a eu soin lui-même de nous rassurer à ce sujet. Ne nous dit-il pas, en effet, que *ce qu'on appelle les vérités du spiritisme est la négation des vieux dogmes religieux* ? Or, on n'absorbe pas ce qui doit vous faire mourir.

Le spiritisme n'a pas non plus à *recouvrir de son manteau ceux qui l'ont dépouillé et à convertir les voleurs*, attendu que personne ne l'a dépouillé et qu'il ne peut pas y avoir de voleurs, puisque, le phénomène spirite n'étant la propriété exclusive de personne, chacun a le droit de l'interpréter comme il l'entend. Fidèle à sa devise : *Hors la charité point de salut*, il doit vivre en bon voisin avec tout le monde, sans pour cela, fusionner avec personne.

Tours, 2 décembre 1894.

XLI. Deux faits spirites arrivés à deux capitaines

Le 30 octobre 1894, s'éteignait à Toulouse, à l'âge de 82 ans, un spirite de la toute première heure, le capitaine Antoine Fabre. Sa femme, spirite comme lui, et de plus médium, l'avait déjà, depuis quelque temps, précédé dans le monde des Esprits. Ils étaient tous les deux passionnés pour le phénomène spirite, et l'on peut dire sans exagération qu'ils vivaient plus avec les habitants de l'autre monde qu'avec ceux de celui-ci.

Ce qui avait prédisposé le capitaine Fabre à accepter avec enthousiasme les doctrines spirites, dès le début, c'est le fait suivant, que je tiens de sa bouche et qui mérite d'être raconté.

En Crimée, sur le champ de bataille, il était en train d'allumer son cigare à celui d'un camarade, lorsqu'une voix lui dit, dans le tuyau de l'oreille : Change de place. Instinctivement, machinalement, il obéit. Mais, malheureusement pour son camarade, il se fit, comme cela arrive presque toujours dans de semblables cas, un chassé-croisé qui le mit à la place qu'occupait le capitaine Fabre, et un boulet de canon l'emporta aussitôt.

D'où venait cette voix avertisseuse ? Évidemment de quelqu'un qui avait prévu le passage du boulet de canon, mais qui n'avait peut-être pas prévu le chassé-croisé ; à moins cependant que ce quelqu'un ne voulut autant la perte de l'ami du capitaine que le salut de ce dernier.

Quoi qu'il en soit des intentions du mystérieux avertisseur, je défie le plus savant et le plus ingénieux des négateurs du phénomène spirite d'expliquer ce fait autrement que par l'intervention d'un être invisible.

Il est vrai qu'on a toujours la ressource de nier. Mais quand il s'agit d'hommes honorables et sains d'esprit, ce moyen, outre qu'il n'est pas très honnête, n'a pas beaucoup de valeur aux yeux des gens non prévenus, surtout quand on pense au grand nombre de cas semblables que l'histoire a enregistrés et qui se produisent encore tous les jours.

Ainsi, par exemple, en voici un autre tout aussi authentique que celui que je viens de citer, et que je qualifierais de plus extraordinaire, s'il y avait dans ces faits du plus ou moins d'extraordinaire.

Il s'agit encore d'un capitaine en retraite, dont je fis la connaissance à l'hôtel où je prenais ma pension, en 1865, à mon retour de Pau à Carcassonne.

C'était un homme d'un caractère froid et taciturne. Il était berger dans un petit village de nos Corbières et complètement illettré quand la conscription l'appela sous les drapeaux. C'est à l'école du régiment qu'il commença son instruction, et il la poussa à un point qui pouvait faire croire que,

comme d'autres, il avait passé ses jeunes années sur les bancs d'un collège.

A cette époque, on ne pouvait parler spiritisme devant quelqu'un sans exciter ses moqueries. Lui, au contraire, ne disait rien. Cela me frappa. Je lui en témoignai ma surprise. Il me répondit que s'il ne se moquait pas, comme tant d'autres, c'était parce qu'il lui était arrivé une chose qui lui prouvait que nous pouvions avoir raison.

Et voici ce qu'il me raconta :

Il avait à peine rejoint son régiment qu'on les fit partir pour l'Afrique. C'était dans les premiers temps de la conquête d'Alger. Le vaisseau qui les portait fut assailli par une tempête si furieuse qu'on dut abandonner tout espoir de salut. Notre jeune conscrit, pour qui la perspective de mourir dans l'eau salée n'avait rien d'attrayant, et qui, sans doute, avait alors toutes les croyances naïves des paysans de sa montagne, fit un vœu, qu'il ne me dit pas, s'il était sauvé du naufrage. Le vaisseau ne périt point, et l'on aborda heureusement à Alger. Mais là, il n'y avait point, à cette époque, ce qu'il fallait pour accomplir sa promesse. Il remit donc la chose à son retour en France. Seulement quand ce retour eut lieu, il avait complètement oublié : *Passato il pericolo, gabatto il santo*. Le péril passé, le saint oublié, dit le proverbe italien.

Quand il prit sa retraite, c'est-à-dire une trentaine d'années après, il vint se fixer à Carcassonne. Il avait un frère, qui habitait toujours le village natal. Sa belle-sœur, lui rendait visite toutes les fois qu'elle venait au marché. Elle devait nécessairement passer par le village de Greffeil où se trouvait alors un berger fort célèbre dans le pays, comme *armiè – messenger des âmes*. Or, un jour elle lui dit que l'armiè l'avait chargée de lui rappeler qu'il n'avait pas accompli le vœu fait autrefois sur mer, au milieu d'une tempête.

Qu'on se figure son étonnement ! Non seulement il était sûr de n'en avoir jamais parlé à personne, mais il l'avait lui-même tout à fait oublié. Dès lors, comment un berger d'un village perdu de nos Corbières avait-il pu le savoir ? Pour un esprit droit et non obscurci par les préjugés scientifiques, la réponse était simple : le berger était vraiment un *armiè*.

Et voilà pourquoi mon capitaine, sans être spirite, ne riait pas quand on parlait spiritisme devant lui.

Tours, 17 janvier 1895.

XLII. Deux faits spirites arrivés à deux paysans

Aux deux faits spirites dont j'ai parlé dans mon dernier soliloque, je veux en ajouter deux autres non moins authentiques et non moins intéressants.

Ces faits se sont passés, il y a une vingtaine d'années, dans le village de Villegailhenc, à environ 7 kilomètres de Carcassonne, et qu'habite aujourd'hui le médium remarquable qui va donner des séances à Carcassonne, séances dont la *Revue spirite*, à ce qu'on m'assure, a donné un compte rendu.

A cette époque, il y avait à Villegailhenc un riche propriétaire avec lequel je m'étais lié, à cause de nos croyances communes.

Un jour, il m'engagea à aller le voir, me promettant de me faire causer avec deux paysans à qui il était arrivé des choses fort extraordinaires. Je vis ces deux paysans dont l'un s'appelait Espérou, dit Parrache, et l'autre Murat.

Et voici ce qu'ils me racontèrent :

Espérou, avait un fils, âgé d'environ vingt ans, beau garçon, que son père et sa mère adoraient. Une cruelle maladie vint tout à coup l'enlever à leur amour. A son lit de mort, il dit à son père qu'il viendrait le voir, et qu'il ne se désolât pas. Quand il rendit le dernier soupir, une pendule à caisse, arrêtée depuis longtemps, se mit tout à coup à marcher, et la batterie de cuisine s'agita violemment comme sous l'influence d'un fort coup de vent. Presque au même instant, il apparut à son grand-père qui labourait sur la commune de Villalier.

Quelque temps après, en plein été, vers minuit, Espérou, ne pouvant dormir, quitta son lit pour aller travailler à son jardin potager situé à un quart d'heure du village. Une fois sur la route, il aperçut un homme qui semblait attendre quelqu'un. Comme il était encore dans la force de l'âge et très vigoureux, il ne s'en préoccupa pas beaucoup. Mais sa surprise et son émotion furent au comble, quand, arrivé près de cet homme, il reconnut en lui son fils, il était habillé exactement comme quand on l'avait mis en bière, c'est-à-dire qu'il portait ses plus beaux habits et qu'il lui manquait les brodequins qu'on n'avait pu lui qu'on n'avait pu lui mettre, à cause de l'enflure de ses pieds.

« Bonjour, papa, lui dit-il, tu vas au jardin, je t'y accompagne. » Et il le suivit, pendant qu'il travaillait, le félicitant sur la façon dont il entretenait le jardin. Espérou, toujours en proie à la plus vive émotion, ne pouvait articuler un seul mot. Enfin, fatigué, il s'assit sur un banc et invita son fils à s'asseoir à côté de lui. Mais il lui répondit qu'il ne pouvait rester davantage et qu'il devait le quitter.

Alors il se fondit, en commençant par le haut et par le bas, et disparut complètement.

Je demandai à Espérou pourquoi il n'avait pas demandé à son fils des détails sur sa nouvelle existence.

– Que voulez-vous, Monsieur, me répondit-il, j'étais tellement troublé que la pensée ne m'en vint pas.

Pour nous, spirites, qu'un fils, après sa mort, apparaisse, s'il le peut, à son père, ou qu'un père apparaisse à son fils, la chose est toute naturelle, et le cas d'Espérou n'a rien qui puisse nous surprendre ; mais, comme on va le voir, il n'en est pas de même du cas de Murat, qui, je l'avoue, m'a fort embarrassé et met encore mon esprit à la torture.

Murat était un homme d'un âge déjà avancé, très honnête et incapable d'une supercherie. Un soir, il alla souper chez sa fille qui habitait avec son mari, une maison à une petite distance du village. Après souper, il rentrait tranquillement chez lui, lorsqu'il fut accosté par deux hommes de haute stature et vêtus d'un domino qui les cachait entièrement. Ils se saisirent de lui, l'un par un bras, et l'autre, par l'autre, et l'entraînèrent dans une course folle à travers la campagne, franchissant fossés, haies, murs. Murat ne touchait le sol que du bout des orteils. Cette course dura jusqu'au point du jour. A ce moment, ils se trouvèrent à l'entrée du village d'Aragon, à quelques kilomètres de Villegailhenc.

Là, les deux mystérieux personnages lâchèrent Murat, en le chargeant d'un message pour le curé de son village et en lui intimant avec menaces de n'en rien révéler à personne d'autre.

Murat, brisé de fatigue, les orteils surtout fort endoloris, reprit péniblement le chemin de Villegailhenc.

Lorsqu'il arriva, il trouva sa famille alarmée, qui était à sa recherche et à laquelle s'étaient jointes plusieurs autres personnes. On l'accabla de questions, et, naturellement, personne ne voulut croire ce qu'il raconta. Quelques-uns même allèrent jusqu'à l'accuser de s'être saoulé et d'avoir fait un rêve. Mais, outre que Murat n'était pas un ivrogne, si, par extraordinaire, il avait été saoul, il est probable que son gendre ne l'aurait pas laissé rentrer seul chez lui. Dans le cas contraire, au lieu d'errer toute la nuit et d'aller jusqu'à Aragon, il se serait certainement couché dans quelque fossé et y aurait cuvé son vin.

Du reste, Murat affirmait qu'il n'avait pas bu plus que de coutume, qu'il n'était pas ivre le moins du monde, et que les choses s'étaient passées exactement comme il les racontait.

C'est tout de même un fait bien curieux et l'on se demande ce qu'étaient ces deux personnages et pourquoi cette course échevelée à travers la campagne.

Si l'on avait pu connaître le message fait au curé, peut-être aurait-on pu avoir quelque éclaircissement. Mais c'est ce qu'on n'a pas connu.

Tours, 28 mars 1895.

XLIII. Les spirites ne devraient pas chercher à devenir magiciens

Il y a environ un demi-siècle, le monde des Esprits se manifesta tout à coup à nous et nous sollicita à entrer en communication avec lui.

Était-ce pour nous faire assister à des séances de prestidigitation et de physique amusante ? ou bien encore à des tours d'adresse et de force exécutés par les clowns et les hercules de foire que ce monde compte parmi ses habitants ?

Spirite de la première heure, je ne puis me résoudre à le croire. Et cependant c'est dans cette voie funeste que voudraient nous faire entrer des hommes très instruits, très intelligents, très honnêtes, mais qui, je le crains fort, subissent, sans s'en douter, l'influence d'Esprits dont l'habileté égale la profonde méchanceté. On oublie trop qu'il y a de l'autre côté, comme de celui-ci, lutte acharnée entre les bons et les méchants, et que nous sommes l'enjeu.

On nous parle avec enthousiasme des prodiges opérés journellement par les nombreux fakirs de l'Inde et l'on nous donne ce pays pour modèle. Mais à quoi ces pratiques ont-elles conduit les Hindous ? Nous sont-ils supérieurs en moralité ? Les arts, les sciences, l'industrie, toutes les branches de l'activité humaine sont-elles parvenues chez eux à un plus haut degré de développement que chez nous ? Évidemment non, c'est le contraire qui est arrivé. Les plus grossières superstitions règnent dans ce beau pays ; la vie semble y être suspendue, et une poignée d'Anglais suffit pour y tenir sous le joug des centaines de millions d'êtres humains.

Il est vrai que, comme compensation, il y a, dit-on, des hommes, qu'on appelle-des Mahatmas, qui sont parvenus à vaincre la mort : ils vivent depuis des siècles, et l'âme de Mathusalem doit en sécher de jalousie. Il y a là, seulement, une petite difficulté ; c'est que ceux qui en parlent n'en ont jamais vu aucun ; car ils se tiennent soigneusement cachés dans les montagnes du Thibet. Mais, en admettant que ces hommes existent réellement, de quelle utilité sont-ils pour l'humanité et pour eux-mêmes ? car, enfin, il faut toujours en venir là ; si nous-nous efforçons, c'est pour être utiles à nous et aux autres, sans quoi il vaudrait mieux rester tranquilles. Et les Mahatmas, du moins que je sache, n'ont jamais fait profiter personne de l'expérience qu'ils ont dû acquérir dans une si longue existence.

D'autres, des initiés de troisième degré, je crois, sont devenus de puissants magiciens, et ont acquis un empire absolu sur les forces de la nature. Ils peuvent, à leur gré, soulever ou abaisser des tempêtes. Seulement, cette faculté reste stérile entre leurs mains, et nous n'avons jamais appris qu'aucun naufrage ait été évité, grâce à leur intervention. Il faut donc croire que chez ceux qui se livrent à de telles poursuites l'égoïsme se développe parallèlement à la science. Or, nous, spirites, qui avons pour devise : – *hors la charité point de salut*, – en admettant que tout cela soit vrai, de tels résultats n'ont rien qui puisse nous tenter. Ce n'est pas à devenir magiciens que nous

devons aspirer, mais à vaincre nos mauvais instincts, à combattre l'égoïsme qui nous met en opposition avec nos semblables et à développer les sentiments affectueux qui nous en rapprochent. Si les Hindous avaient agi ainsi, si, au lieu de s'étudier à produire des faits merveilleux et de négliger les sublimes enseignements que contiennent leurs plus anciens livres, ils s'étaient pénétrés de ces enseignements et s'étaient efforcés de les mettre en pratique, en cultivant leur raison, ils ne seraient pas tombés dans le degré d'abaissement où nous les voyons aujourd'hui.

Je ne prétends pourtant pas que l'on doive abandonner tout à fait ce genre d'études ; il n'est pas de vérité qui soit indifférente. Mais je crois que la généralité des spirites qui, comme moi, ne sont ni physiologistes, ni physiciens, ni chimistes, feront bien de s'en abstenir. Laissons ce soin aux savants qui pourront peut-être y découvrir quelque nouvelle loi de la nature. Quel profit, en retireries-nous ? Tout au plus la satisfaction d'une vaine curiosité. Et je ne parle pas des dangers auxquels nous nous exposerions ; car, qu'on se pénétre bien de cette Vérité, ce ne sont pas les prix Montyon de l'autre monde qui produisent ces phénomènes, et leur influence peut être néfaste, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral.

Il est même bon de contenir, dans de prudentes limites, l'exercice de la médiumnité en général. L'expérience n'a-t-elle pas démontré que cet exercice peut agir d'une façon funeste sur le système nerveux du médium ?

Quand le monde invisible s'est manifesté à nous, c'était pour nous apporter une révélation nouvelle. Gardons-nous de l'oublier à jamais. L'Esprit de vérité annoncé par le Christ venait combattre le matérialisme envahissant, dégager des ténèbres, dont le cléricisme les a obscurcis, les sublimes enseignements du supplicié du Calvaire et les développer. Notre devoir aujourd'hui est surtout de propager autant qu'il est en nous une doctrine qui en donnant aux hommes la vraie solution du problème de la vie, doit apaiser les haines et faire succéder aux revendications violentes, aux guerres de classes, des sentiments de justice, de paix et de fraternité.

Cela vaut mieux mille fois que la production des phénomènes physiques les plus extraordinaires.
Tours, 11 juin 1895.

XLIV. Proudhon et Jeanne D'Arc

Quand un homme se présente pour se faire recevoir franc-maçon, outre les épreuves auxquelles on le soumet et qui sont aujourd'hui, à ce que l'on m'assure, à peu près insignifiantes, il doit répondre à des questions dont la suivante :

Quels sont les devoirs de l'homme envers Dieu ?

On raconte qu'à cette question Proudhon. répondit :

La guerre !

Quand l'évêque Cauchon demanda à Jeanne D'Arc si elle promettait de se soumettre en tout aux décisions de l'Église, elle répondit :

Oui, Dieu le premier servi.

A première vue, rien de plus contradictoire que la réponse du savant philosophe de Besançon et celle de la jeune paysanne illettrée de Domrémy. Cependant, si l'on y réfléchit bien, on finit par découvrir qu'au fond elles expriment une seule et même pensée.

Proudhon était athée, mais il avait au plus haut point le culte de la justice et le respect profond de

la loi morale. Il aurait dit, avec Voltaire : *Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indigent estropié, s'il peut le secourir, et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes.* Et avec Lucain : *La cause victorieuse plut aux dieux, mais la vaincue à Caton.*

Quand il disait donc que le devoir de l'homme envers Dieu, c'est la guerre, ce n'est pas à l'intelligence souveraine, que nous reconnaissons et qu'il niait, qui fait et gouverne les mondes d'après des lois immuables et éternelles, qui est la justice même ; car on ne fait pas la guerre à ce qui n'est pas.

Le Dieu auquel il la déclarait, c'est cet être de raison, ou mieux de déraison, cette création monstrueuse de l'ignorance humaine et des ambitions cléricales, qui fait et défait, au gré de son caprice, la loi morale, change le crime en vertu et la vertu en crime, punit les uns pour les fautes des autres, damne Marc-Aurèle et glorifie saint Dominique. Et il lui opposait avec raison la conscience de l'homme juste. De son côté, Jeanne D'Arc, en répondant qu'elle promettait de se soumettre aux décisions de l'Église, Dieu le premier servi, voulait évidemment dire que, si l'Église lui commandait quelque chose de contraire à la justice, elle n'obéirait pas, préférant obéir à la conscience qui est la voix de Dieu. Cette jeune paysanne ignorante s'élevait ainsi, par la puissance de son génie, à la hauteur de Socrate, et comme lui professait que le juste n'est pas le juste parce qu'il plaît à Dieu, mais qu'il plaît à Dieu parce qu'il est le juste.

Du même coup, celle que l'Église vient de canoniser se plaçait au premier rang des hérétiques, puisque au-dessus de l'autorité de cette Église elle plaçait l'autorité de la conscience.

Et que l'on soit bien convaincu que, si une voix lut avait commandé une chose injuste, elle n'aurait pas obéi, et se serait écriée : « Ce n'est pas la voix de mes saintes, mais la voix de Satan ! »

Elle croyait donc, par une sublimé intuition, que la loi morale existe par elle-même et qu'il n'est point de volonté qui puisse ni la créer, ni la détruire, ni la changer.

Or, c'était là la croyance de Proudhon. Et voilà pourquoi la réponse de la vierge chrétienne et, celle du philosophe athée, quoique en apparence contradictoires, sont au fond les mêmes.

Seulement, dans Jeanne D'Arc, comme dans tous les philosophes spiritualistes, la loi morale a une sanction, tandis qu'elle n'en a pas chez les matérialistes, comme Proudhon. Et c'est là un point capital. Sans doute, les âmes élevées n'en ont pas besoin. Elles rougiraient de faire le bien dans l'espoir d'une récompense et de s'abstenir du mal, par crainte d'une punition. Dans l'accomplissement d'un devoir, même douloureux, elles trouvent une volupté qui leur suffit. Mais les âmes élevées sont le petit nombre ; la masse a besoin d'un appui pour résister aux assauts des passions criminelles. Et cet appui, elle le trouve dans la croyance en un Dieu juste et à une vie future où le bien trouvera sa récompense et le mal son châtement.

Il est donc, à mon avis, deux vérités que nous, spirites, nous devons, avant tout, nous efforcer de démontrer :

La première, que la loi morale, comme toutes les autres lois, n'est le produit d'aucune volonté et qu'elle existe par elle-même, car elle est l'expression des rapports nécessaires des êtres pensants entre eux. Nous éviterons ainsi qu'un prêtre puisse nous dire qu'Abraham accomplissait un acte vertueux, en égorgeant son fils, sur un ordre de Dieu, et que saint Dominique a mérité le paradis, en passant sa vie à brûler ceux qui ne pensaient pas comme lui.

La seconde, que l'âme est immortelle ; que, de l'autre côté, elle est heureuse ou malheureuse, selon qu'elle s'est bien ou mal comportée dans celui-ci ; et nous fournirons ainsi l'appui nécessaire aux âmes faibles.

C'est par là que le spiritisme servira à l'avancement moral de l'humanité ; et c'est là sa vraie mission.

Tours, 5 août 1895.

XLV. Spiritisme ; développement du Christianisme

Dans *l'Abrégé de l'histoire ecclésiastique* de l'abbé Racine, je trouve les lignes suivantes :

« Dieu laissa vivre saint Jean jusqu'à une extrême vieillesse. Alors ses disciples étaient obligés de le porter à l'assemblée des fidèles. Comme il n'avait plus la force de parler longtemps de suite, il ne faisait à chaque assemblée que répéter ces paroles : Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. Enfin ses disciples, s'ennuyant de cette répétition, lui dirent : Maître, pourquoi nous dites-vous toujours la même chose ? Il répondit : Parce que c'est le commandement du Seigneur, et pourvu qu'on l'observe, il suffit. »

Celui qui a écrit ces lignes n'était pas un philosophe ennemi de la religion chrétienne, mais un prêtre appartenant à l'Église catholique, apostolique et romaine. Nous ne pouvons donc avoir aucun doute sur l'authenticité du fait qu'il nous rapporte.

Or, saint Jean, le disciple bien-aimé, devait avoir le dépôt de la pensée la plus intime du Seigneur. Il est donc de toute évidence que le Christ faisait consister l'essentiel de sa religion dans l'amour du prochain, et nous pouvons considérer comme venant de lui tout ce qui, dans les livres du *Nouveau Testament*, concorde avec ce précepte et le corrobore. Il est vrai qu'aux pharisiens, qui lui demandent en quoi consiste la religion, il répond qu'il y a deux commandements : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Mais la réponse de saint Jean nous montre que Jésus insistait plus souvent sur le second que sur le premier.

Et, en effet, c'est que le second contient implicitement le premier, tandis que la réciproque n'est pas toujours vraie : l'histoire des persécutions religieuses le démontre surabondamment.

Les conséquences de telles prémisses devaient logiquement être les suivantes :

1° Mépris du culte extérieur qui divise ; instauration du culte intérieur qui réunit : *Parabole du bon Samaritain ; Conversation avec la Samaritaine.*

2° Recommandation de cultiver avec soin sa raison, de peur de tomber dans les ténèbres morales et, par conséquent, de perdre la notion du devoir (saint Luc, ch. XI). Et voilà pourquoi, sans doute, saint Justin, martyr, définit le chrétien : *L'homme qui se conduit d'après les règles de la raison.*

Et cette doctrine se trouve formellement confirmée dans plusieurs passages des écrits des apôtres. Ainsi, Paul, dans sa seconde épître aux Corinthiens, ch. III, verset 17, dit : *Or le Seigneur est Esprit ; et où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté.* Et dans sa première aux Thessaloniens, ch. V, verset 21 : *Éprouvez tout et approuvez ce qui est bon.* Et saint Jean, dans sa première épître, ch. Ier : *Dieu est la lumière même et il n'y a point de ténèbres en lui.*

Ainsi donc la religion que prêcha le Christ était claire, simple, raisonnable, à la portée de toutes les intelligences, ne laissant de place à aucune controverse et, par conséquent, à aucune guerre : cultiver sa raison, pratiquer la justice, aimer son prochain et respecter sa liberté, obéir à la conscience, voilà tout.

Heureuse l'humanité, si elle avait pu conserver cette doctrine dans toute sa pureté !

Mais cela n'était guère possible, et le Christ ne se faisait pas d'illusion à cet égard. La sublime clarté de son enseignement était précisément ce qui devait lui nuire : *L'esprit humain est porté à croire plus volontiers les choses obscures*, dit Tacite.

C'est pourquoi les abstrauteurs de quintessence, trouvant sans doute que le christianisme piétinait sur place, en se bornant à répéter les vérités de la morale éternelle, que son fondateur avait prêchées, entrèrent en lice et marchèrent résolument en arrière, en prétendant marcher en avant.

Bientôt d'innombrables sectes surgirent, qui toutes rivalisèrent dans l'invention de dogmes plus absurdes les uns que les autres, de doctrines ténébreuses, de pratiques puérides et ridicules. Le vieux paganisme fut, sous un autre nom, en partie ressuscité, et la lumière que le Christ avait replacée sur le boisseau disparut de nouveau.

Alors, au milieu des profondes ténèbres qu'ils avaient eux-mêmes créées, les prétendus disciples du grand supplicié du Calvaire se livrèrent entre eux à de cruelles guerres ; la haine et la fureur aveugles succédèrent à l'amour éclairé d'atroces tortures furent inventées, des bûchers allumés, et l'on crut plaire au Dieu, père de tous les hommes, en lui immolant ses propres enfants.

Enfin, l'esprit humain, épouvanté par la continuité de ces sanglants spectacles, indigné à la vue de tous les crimes que l'on commettait et révolté par toutes les absurdités que l'on prêchait au nom de Dieu, se jeta dans l'athéisme le plus absolu et le plus grossier matérialisme. Ce fut alors que le monde invisible se mit de nouveau en mouvement ; que l'Esprit de vérité, annoncé par le Christ, intervint et le spiritisme naquit.

Le spiritisme est la résurrection du christianisme et son développement. Si Jésus faisait consister l'essentiel de sa doctrine dans l'amour du prochain, le spiritisme inscrit sur son drapeau : *hors la charité point, de salut* ; s'il recommande de veiller avec soin à ce que la lumière qui est en nous ne soit de vraies ténèbres, le spiritisme prescrit de ne jamais croire que ce que nôtre raison approuve. Ce qui constitue son caractère distinctif et son progrès, c'est qu'il démontre expérimentalement l'existence de l'âme et son immortalité, et qu'il nous instruit de l'état dans lequel elle se trouve après la mort selon que l'homme a bien ou mal vécu dans ce monde.

En effet, « le spiritisme est tout entier dans l'existence de l'âme et dans son état après la mort ». (Allan Kardec, introd. au *Livre des Esprits*.)

Spirites, mes frères, nous avons, comme les premiers chrétiens, une doctrine claire, simple, rationnelle, à la portée de toutes les intelligences ; l'humanité a sans doute progressé depuis Tacite, mais il y a encore des abstrauteurs de quintessence. Ils nous reprochent, comme leurs devanciers aux premiers chrétiens, de piétiner sur place. Veillons à ce qu'ils n'enveloppent pas de leurs ténèbres notre lumière.

Tours, 20 septembre 1895.

XLVI. Mme Blavatsky et le spiritisme

« Le spiritisme se présente sous trois aspects différents : le fait des manifestations, les principes de philosophie et de la morale qui en découlent et l'application de ces principes ; de là trois classes, ou plutôt trois degrés parmi les adeptes : 1° ceux qui croient aux manifestations et se bornent à les constater : c'est pour eux une science d'expérimentation ; 2° ceux qui en comprennent les conséquences morales ; 3° ceux qui pratiquent, ou s'efforcent de pratiquer cette morale. » (*Livre des Esprits*. Conclusion, VII.)

Ainsi donc, il y a spirites et spiritites, comme il y a fagot et fagot. Seulement, il me semble qu'aujourd'hui, quand on dit d'un homme qu'il est spirite, on entend que non seulement il croit aux manifestations, mais encore qu'il adopte les principes de la philosophie et de la morale spirite et s'efforce d'y conformer les actes de sa vie. Si l'on s'était borné à la constatation des phénomènes, le spiritisme n'aurait probablement pas fait grand bruit et la mode en serait vite passée. Il n'aurait pas excité tant de colères, soulevé tant de tempêtes ; les ministres des divers cultes n'auraient pas lancé contre lui leurs foudres, et les vieilles croyances de la magie et de la sorcellerie, qui dormaient, depuis longtemps oubliées, réveillées à son contact, n'auraient pas

cherché, en se mêlant à lui, tout en le dénigrant, à détourner à leur profit le courant d'idées qu'il avait provoqué.

Mais les railleries dont il a été l'objet, les assauts qu'on lui a livrés, les critiques qu'on en a faites ont révélé chez leurs auteurs tant d'ignorance ou de mauvaise foi que sa marche n'en a pas été un seul instant ralentie, et que chaque jour voit augmenter le nombre des hommes éclairés dont il fait la conquête.

Comme, malheureusement, depuis longtemps déjà, je ne peux pas lire, j'ignore beaucoup de critiques dont le spiritisme et les spirites ont été l'objet. Mais parmi les critiques que j'ai pu connaître, il n'en est pas qui m'aient plus surpris que celles dont l'auteur fut la célèbre fondatrice de l'école théosophique, Mme Blavatsky. Je ne sais pas ce qu'elle pense de nous aujourd'hui, mais de son vivant elle ne nous avait pas en haute estime. Elle professait pour nous et nos doctrines le plus profond dédain, et nous étions à ses yeux *la plaie du spiritualisme, des toqués, des dévoyés, des mages noirs, de la clique.*

Quand on parle ainsi, on doit être bien fort et l'on doit posséder à fond le sujet que l'on traite. Eh bien ! pour Mme Blavatsky, ce n'était pas là le cas. Bien loin de connaître à fond la doctrine spirite et le phénomène qui lui a donné naissance, elle n'en avait pas la moindre notion.

Pour elle, la philosophie spirite n'était que du Matérialisme transcendant. Or, je ne sais pas s'il y a du transcendant dans notre philosophie, mais ce que je sais bien, et ce qui est clair comme la lumière du jour, c'est qu'elle est absolument le contraire d'une philosophie matérialiste, et Allan Kardec a eu mille fois raison d'intituler son livre des Esprits : *Philosophie spiritualiste.*

La doctrine contenue dans ce livre est, en effet, tellement spiritualiste qu'elle nie même l'existence de la matière. Deux citations me suffiront pour le prouver.

Voici ce qu'on lit au livre II, chap. Ier :

85. « Quel est celui des deux, le monde spirite ou le monde corporel, qui est le principal dans l'ordre des choses ?

Le monde spirite ; il est préexistant et survivant à tout. »

Et livre II, chap. IX.

54o. «C'est ainsi que tout sert, tout s'enchaîne dans la nature depuis l'atome primitif jusqu'à l'archange, qui, lui-même, a commencé par l'atome. »

Ici, évidemment, l'atome n'est pas l'atome de Démocrite, puisqu'il contient l'archange en puissance, mais la monade de Leibniz. C'est une âme qui sommeille et qui, selon l'heureuse expression de Voltaire, n'attend qu'un habit pour se mettre dedans ; c'est l'indivisible et l'inétendu qui, en s'ajoutant à l'indivisible et à l'inétendu, forme le divisible et l'étendu ; c'est l'esprit qui crée la matière.

La matière n'est donc pas un être ; ce n'est qu'un mode de l'esprit. Que les éléments qui composent les corps se désassocient, que l'archange se réveille de son sommeil, et la matière disparaît comme le régiment dont en licencie les soldats, et le monde spirite, qui lui préexistait, lui survit.

Et voilà pourtant la philosophie que Mme Blavatsky appelait du matérialisme transcendant !

Arrivons au phénomène.

Nous croyons nous, pauvres naïfs que nous sommes, avoir affaire, dans la généralité des cas, aux Esprits de ceux qui ont vécu sur la terre et, le plus souvent, à nos parents et à nos amis. Grossière erreur ! « *L'individualité* consciente des êtres désincarnés *ne peut ni se matérialiser*, ni quitter la sphère *dévachanique* et *mentale* dans laquelle elle se trouve, pour retourner au plan de l'objectivité terrestre. » Et voilà Pourquoi « les Esprits des morts ne peuvent pas retourner sur la terre, sauf en de très rares exceptions »

Cette assertion a à peu près la même valeur que celle du catholique ignorant qui affirme, en

termes plus clairs, que Dieu ne permet pas aux âmes des morts de sortir du paradis, du purgatoire ou de l'enfer pour se communiquer à nous, et que c'est au démon seul que nous avons affaire. Mme Blavatsky aurait été tout aussi embarrassée que notre catholique pour prouver ce qu'elle avançait sur la foi, sans doute, des théosophes anciens dont elle ne faisait que reproduire les doctrines abstruses.

Mme Blavatsky assigne au phénomène spiritiste des causes diverses.

C'est l'Esprit d'une personne endormie qui, dégagé du corps, se manifeste à nous et peut quelquefois se matérialiser, à l'aide de *son corps astral*, *son double (périsprit)* ou celui d'une personne présente. Comme *l'étincelle divine*, dans l'homme, est une et identique en essence avec l'Esprit universel, et que, par conséquent, notre *Moi spirituel* est en réalité omniscient, quand il est dégagé de la matière qui l'empêche *de manifester sa connaissance*, il produit « ces phénomènes vraiment merveilleux, d'un ordre très élevé, qui sont dus à une intelligence et une connaissance que l'on ne peut mettre en doute ».

Nous savons très bien que l'Esprit d'une personne endormie peut dicter une communication ; qu'il peut même se matérialiser, se rendre visible et tangible dans des lieux fort éloignés de celui où le corps repose, parler et même écrire. Mais ce sont des cas fort rares, et d'ailleurs l'Esprit alors se fait connaître. Ce que Mme Blavatsky ignorait sans doute, c'est que, dans de tels cas, l'Esprit du médium peut céder la place à l'Esprit évoqué et lui permettre ainsi de se manifester. Alors des attitudes du corps, les mouvements, l'expression de la physionomie, le ton de la voix et surtout le langage démontrent parfaitement que la substitution a eu lieu et que c'est bien à l'Esprit évoqué que l'on a affaire. Et par ce genre de médiumnité, comme par tous les autres, on peut avoir des communications, d'un ordre très élevé, comme on peut en avoir de *très plates* et de *très insignifiantes*. Cela dépend du degré d'élévation de l'Esprit qui les donne.

« Quelquefois, ce sont les dépouilles astrales, les coquilles *astrales* de Kama-Loka, tout ce qui reste *des personnalités* qui ont disparu d'autres fois, ce sont les *Élémentaux*. »

Ici, nous naviguons en pleine fantaisie. Voyons. Si nous, spiritistes, nous admettons dans l'homme les trois principes que l'expérience nous a révélés : le corps, l'âme et son enveloppe fluidique, que nous appelons périsprit et qu'ils appellent corps astral, les théosophes en admettent sept, comme ils admettent sept états spirituels de l'âme et une constitution septénaire de l'univers. Pourquoi toujours sept et non pas huit, neuf ou douze ? Probablement parce que les anciens Hindous, qui nous ont transmis cette science sacrée, croyaient à la vertu des nombres ; qu'il y en avait pour eux de bon et de mauvais augure et que le nombre sept était le plus merveilleux. N'avons-nous pas encore de nos jours des gens qui redoutent le nombre treize !

Quoi qu'il en soit, Kama Rupa, l'âme animale, – car nous avons trois âmes, plus Atma, l'esprit, – correspond à Kama Loka, *état purgatorial, désirs non satisfaits*, quatrième état spirituel. Or, c'est une dépouille astrale, une coquille astrale de ce Kama Loka, *ce qui reste d'une personnalité disparue*, qui, la plupart du temps, se communique à nous.

Tout cela peut être fort beau, sublime même, pour une grande intelligence, mais la mienne est trop petite pour y rien comprendre, et j'avoue, en toute humilité, qu'elle n'y voit que du charabia. Un reste de personnalité disparue qui me parle ?

Je ne comprends pas davantage notre commerce avec les élémentaux. Il paraît que l'Élémental est, comme son nom semble l'indiquer, l'esprit des éléments : *Sylphe, gnome, ondin, salamandre* ! Par ma foi, je croyais que tout cela n'existait plus que dans les contes que l'on fait aux petits enfants ou dans les opéras. Mme Blavatsky, qui disait que « c'est sur les croyants aux Esprits que doit retomber la charge de prouver », aurait bien fait de prouver l'existence des élémentaux. Elle aurait dû comprendre que, si dans les livres, où elle puisait ses croyances, il y a des vérités sublimes, révélées par de puissants esprits, ces vérités y sont mêlées sans nul doute aux

spéculations extravagantes des rêveurs qui les ont écrits, comme cela a lieu dans les Évangiles pour les enseignements du Christ. Elle aurait dû surtout étudier le phénomène spirite avec plus de soin, plus de persévérance, sans parti pris, sans idée préconçue. Elle aurait ainsi acquis la conviction que, par tous les genres de médiumnité, le médium parfaitement éveillé, on obtient des communications de toute portée, qui prouvent jusqu'à la dernière évidence que c'est bien aux Esprits des morts que nous avons affaire, et elle n'aurait pas traité de *toqués, de dévoyés, de clique*, les hommes éminents qui, dans tous les pays, proclament cette vérité.

Je me garderai bien d'appliquer aux théosophes les épithètes peu flatteuses que nous prodiguait Mme Blavatsky et que quelques-uns d'entre eux nous prodiguent encore, à ce qu'on m'assure. Je sais qu'il y a parmi eux des hommes de beaucoup d'esprit, et de beaucoup de savoir, mais je crains que chez eux l'imagination ne domine les autres facultés et que Diderot ne les ait bien jugés, quand il a dit :

Il suit de ce qui précède que les théosophes ont été des hommes d'une imagination ardente ; qu'ils ont corrompu la théologie, obscurci la philosophie.

Tours, 21 octobre 1895.

XLVII. L'analyse d'un proverbe russe

Dans la traduction que ma femme a faite, pour le *Messenger* de Liège, des articles parus dans le *Rébus de Saint-Petersbourg*, sous le titre *Magnétisation de Varia*, je trouve ce proverbe russe :

Le brochet est dans la rivière pour que le carassin veille – c'est-à-dire soit prudent.

Par qui et à quelle époque ce proverbe a-t-il été fait ? C'est ce que, probablement, même un érudit russe ne pourrait nous dire. En tout cas, comme la plupart des proverbes, il doit être fort ancien.

Quoi qu'il en soit, comme il est reçu que les proverbes sont la sagesse des nations, il serait intéressant de savoir quelle sagesse est contenue dans celui-ci. Or, si un zoologiste peut, à l'inspection d'un os, reconstituer tout l'animal auquel il a appartenu, on doit pouvoir, par l'étude d'une sentence, retrouver le système philosophique dont elle fait partie. C'est ce que je veux tenter.

Si l'auteur avait cru, comme ont cru et croient encore la grande majorité des humains, que les animaux n'ont pas d'âme, qu'à la mort rien ne leur survit, non seulement son proverbe ne serait pas sage, mais il n'aurait même pas de sens.

Quel intérêt, en effet, peut avoir le carassin à ce qu'il y ait dans la rivière un brochet, toujours prêt à le dévorer, dont la crainte le fait vivre dans des trances continuelles, et qui l'oblige à d'incessants et douloureux efforts, pour éviter sa poursuite ? Ne vaudrait-il pas mieux pour lui qu'il n'y en eût pas ? Alors il coulerait une vie douce, tranquille, sans alarmes, et il arriverait à sa dernière heure sans être chargé du poids de cette prudence, si péniblement acquise, et qui ne lui serait plus d'aucune utilité.

Si, au contraire, l'auteur croyait que les animaux ont, comme nous, une âme immortelle, dont la loi est de progresser, de se développer par l'effort, alors tout s'éclaire, et la sagesse profonde contenue dans son proverbe nous est aussitôt révélée. L'utilité, la nécessité même de la présence du brochet dans la rivière devient manifeste, car, par l'effort qu'il oblige le carassin à faire pour éviter d'être mangé par lui, il fait progresser son âme, qu'on incarne, comme le veut la loi du progrès, dans un organisme supérieur, aussitôt qu'on la juge capable de le gouverner. Et

l'ascension de cette âme ne doit se terminer que quand elle est enfin entrée dans l'humanité.

Mais si l'âme du carassin, en s'élevant degré par degré, est parvenue à animer un corps d'homme, la logique veut qu'avant d'entrer dans le corps d'un carassin, elle ait parcouru tous les organismes inférieurs, depuis le plus élémentaire ; et comme tout se tient, tout s'enchaîne dans la nature, qu'elle ait auparavant séjourné chez les plantes et chez les minéraux.

A son arrivée dans l'humanité, l'âme est encore bien imparfaite ; sa marche en avant doit donc nécessairement se continuer, mais dans des conditions nouvelles. La raison, ce flambeau divin, est née, et avec elle, la liberté morale. Ce ne sera donc plus sous l'empire de la fatalité que le progrès se fera, mais sous l'impulsion d'une volonté libre. Et comme il n'y a plus d'organisme supérieur à conquérir, l'âme devra se réincarner dans l'organisme humain jusqu'au jour où, ayant acquis le degré de développement intellectuel et moral qui lui permette de remplir dans le monde une fonction plus haute que celle de l'homme, elle devienne ce pur Esprit que nous appelons Ange.

Avec l'ère des réincarnations sera enfin close celle des dures épreuves, des luttes douloureuses. Désormais, la marche ascendante s'opérera dans le sein d'un bonheur sans mélange et sous l'unique impulsion du désir incessant de grandir, grandir toujours, en intelligence et en amour, jusqu'à ce que l'être ait atteint son complet développement et entièrement satisfait son besoin de connaître et d'aimer.

Voilà, le système philosophique que, par l'étude, j'ai été logiquement conduit à déduire du proverbe russe. Or, cette philosophie n'est autre que la philosophie que nous professons, que la philosophie spirite. Certes, le spiritisme n'a pas le mérite de l'avoir inventée, mais il a celui de l'avoir remise en lumière, d'en avoir logiquement démontré la vérité, et surtout, par la clarté de l'exposition, de l'avoir rendue accessible à toutes les intelligences, de l'avoir popularisée. En outre de la base solide qu'elle donne à la morale, elle a le grand mérite de résoudre, de façon à satisfaire complètement la raison, le redoutable problème de la conciliation de la bonté du Créateur avec le mal qu'on voit dans la création. Ce problème fut tout temps le tourment de l'esprit, humain, et quelques-uns conçurent, pour le résoudre, des systèmes ingénieux, mais puérils, poétiques enfants de l'imagination qui, à la clarté spirite, s'évanouissent, comme les fantômes de la nuit disparaissent aux premiers rayons du soleil.

Le mal, en effet, n'est pas pour nous, comme il n'était pas dans l'antiquité, pour les vrais penseurs, le fait d'une volonté haineuse et cruelle, ou l'erreur d'ouvriers inhabiles ; la douleur ne nous apparaît plus comme une furie acharnée à nous tourmenter, mais comme une mère affectueuse, autant que sévère, ne nous frappant que pour nous montrer nos erreurs et nous faire entrer dans la voie qui conduit au salut.

Nous n'avons donc pas besoin d'un Ahriman ou d'un Thyphon, d'un Dieu mauvais s'efforçant de détruire l'œuvre du Dieu bon. Nous n'avons non plus que faire du Lucifer des mages, des cabalistes, des Manichéens, des gnostiques, dieu créé, créateur à son tour de dieux de plus en plus incapables et brouillons, à qui échut, on ne sait trop pourquoi, le soin de faire l'univers. Et le vieux Satan, l'ange rebelle, aussi ridicule qu'eux, sombre, en même temps qu'eux, dans le naufrage des vieilles superstitions.

Qu'on réfléchisse à ce que dit le *Livre des Esprits* « que le monde spirite est préexistant et survivant à tout », et l'on comprendra que la création est une nécessité, et que le monde, pris dans son ensemble, est le meilleur des mondes possibles.

Voilà surtout ce qu'avaient à nous apprendre les Esprits qui, les premiers, nous ont invités à entrer en relation avec eux. Spiritistes, ne l'oublions pas.

Tours, 15 décembre 1895 (*Le Messager* de Liège).

MÉTAPHYSIQUE

I. Infini. – Éternité

Chaque homme a sa toquade ; la mienne est la métaphysique. Passez-la-moi, car je suis tout disposé à vous passer la vôtre. Mais on dit que la mienne est dangereuse et qu'elle rendit Pascal fou. Cela ne me surprend nullement : Pascal était un géant ; et les géants veulent escalader les cieux, s'en emparer par violence, et les inventorier, comme ferait un commissaire-priseur des meubles d'une maison. Et voilà pourquoi Jupiter foudroie les géants.

Je n'ai pas à craindre un tel sort. Je ne suis qu'un nain, et n'ai pas la prétention de détrôner Jupiter. Je n'aspire pas même à comprendre exactement ce qu'il est, mais seulement à savoir ce qu'il doit être, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Les planètes tournent autour du soleil. On nous dit que le soleil, emportant avec lui son cortège de planètes, tourne à son tour autour d'un soleil central, et qu'ainsi font tous les autres systèmes solaires.

Pourquoi toujours cette marche en rond et jamais en ligne droite ? Si les savants pouvaient nous l'apprendre, ils nous dévoileraient peut-être un grand mystère. Qui sait s'ils ne nous diraient pas que la flèche tant citée de Lucrèce, au lieu d'aller tout droit, eût été, elle aussi, forcée de décrire une courbe ?

Quoi qu'il en soit, il doit y avoir une force, celle qu'on appelle attraction, qui opère ces mouvements ; mais nous ne comprenons pas ce qu'elle est. Que de choses dont nous savons ce qu'elles doivent être, sans que nous puissions comprendre ce qu'elles sont !

Donc, que doit-il y avoir là-haut ? Voilà la question que je me pose toujours, qui m'obsède ; et, de quelque façon que je m'y prenne, j'arrive toujours à la même réponse depuis déjà plusieurs années. Autrefois c'était différent : je fus tour à tour matérialiste, sceptique, et enfin spiritualiste, me grisant d'infini. Je faisais alors, avec la plus grande facilité, sortir de cet inépuisable magasin qu'on appelle le néant des mondes sans compter ; et cela depuis toujours, car je me serais fait une conscience de laisser Dieu un seul instant inactif. Quant à l'espace infini, je ne m'en préoccupais pas plus que du néant, et n'avais à son sujet aucune appréhension : si l'on ne peut pas appauvrir le rien, on ne peut pas davantage encombrer l'infini.

Aujourd'hui, tout cela a bien changé : je ne crois plus à l'infini ; ni à l'infini de l'espace, ni à l'infinité des mondes, ni à la divisibilité infinie de la matière ; enfin à aucun infini. Quand on me dit, par exemple, que Dieu est infini, je réponds : « Pour nous, je l'accorde, car nous ne le connaissons pas ; mais pour lui, non, car il se connaît. » En un mot, l'infini, pour moi, c'est, comme le dit le livre des Esprits, l'inconnu. Être et infini sont, à mon avis, deux termes qui se contredisent formellement. Du moment que quelque chose est, elle est d'une façon quelconque et, par conséquent, n'est pas infinie. Le néant seul a droit à ce qualificatif, car il n'a ni commencement, ni fin.

Voyons d'abord ce qu'il faut penser de l'espace. C'est, en effet, à son sujet que les plus ardentes disputes ont eu lieu. Parmi les plus grands génies, dans l'antiquité et dans les temps modernes, il en est qui ont affirmé l'existence de l'espace et d'autres qui l'ont niée, Descartes et Leibniz la niaient, tandis que Newton et Clarke l'affirmaient. On peut donc, sans crainte d'être ridicule,

soutenir l'une ou l'autre de ces deux opinions.

Pour moi, je suis assez porté à nier l'espace. Et voici comment je raisonne. Deux philosophes anciens étaient en désaccord, ce qui est assez fréquent, même chez les modernes. L'un niait l'existence du mouvement et l'autre l'affirmait. Pour prouver son affirmation, ce dernier se mit à marcher. Convainquit-il l'autre ? Je me permets d'en douter, car il ne m'aurait pas du tout convaincu. Le premier, évidemment, ne niait pas qu'il y eût des corps en mouvement : c'eut été nier l'évidence. Ce qu'il voulait dire, c'est qu'il n'y a pas dans le monde un être qu'on appelle le mouvement ; que c'est une pure abstraction, comme la beauté, la vertu, le vice, etc.

Eh bien ! ne serait-ce pas là le cas de l'espace ? Voyons. Si vous étiez dans ce qu'on appelle l'espace pur et que toute la création matérielle eût disparu, excepté vous, dans quelle position vous trouveriez-vous ? Vous ne pourriez ni monter, ni descendre, puisqu'il n'y aurait plus ni haut ni bas, la terre ayant disparu. Vous ne pourriez pas non plus vous approcher ni vous éloigner de rien, aller, par conséquent, d'un lieu dans un autre. Dès lors, ne semble-t-il pas que le seul espace existant serait celui que constituerait la surface de votre corps ? Pour qu'il y ait de l'espace, disaient les anciens, il faut qu'il y ait des parties hors des parties, c'est-à-dire qu'on puisse aller de l'un à l'autre. Cela me paraît tout à fait logique. L'espace, en effet, n'est que l'expression d'un rapport de proximité ou d'éloignement ; qu'il n'y ait plus de près ni de loin, et il n'y aura plus d'espace. Comme le mouvement, ce n'est donc pas un être, une réalité, mais une pure abstraction. Et c'est pourquoi, avec la philosophie ancienne, je crois qu'au-delà de la sphère du monde il n'y a rien, ni corps, ni espace.

Maintenant, à qui me demanderait si tout cela est bien clair dans mon esprit, je répondrais : non. Mais je comprends qu'il en doit être ainsi, puisque le contraire serait absurde. Car, enfin, s'il y a des parties, il doit y avoir un tout, et hors de ce tout, rien, que je comprenne ou que je ne comprenne pas. Et si je m'y attache, c'est que je suis convaincu qu'il faut nous débarrasser de toutes les espèces d'infini, si nous voulons arriver à la vraie solution du problème de nos destinées.

Passons à l'infinité des mondes. Je la nie absolument. Les mondes existent, donc on peut les compter ; ils forment un nombre que je ne connais pas, mais, enfin, ils forment un nombre. Or, s'ils forment un nombre, ils ne sont pas infinis. Et ici, je ne dis pas que cela doit être, je dis que cela est. D'ailleurs, les astronomes ne nous apprennent-ils pas qu'il y a des mondes qui naissent et d'autres qui meurent ? Chaque fois qu'un monde meurt, l'infini des mondes est donc diminué d'une unité, et chaque fois qu'il en naît un, il est augmenté d'une ! Singulier infini que celui qui est susceptible d'augmentation et de diminution !

Et la divisibilité infinie de la matière ! Y a-t-il une opinion plus absurde ?

On définit la matière : ce qui est composé, étendu, divisible. Mais tout composé suppose des composants. Il faut donc qu'à force de diviser la matière on arrive, à quelque chose qu'on ne peut plus diviser, autrement le composant disparaissant, le composé s'évanouit avec lui, et le monde des corps n'est plus qu'une pure illusion. Nous tombons ainsi en plein dans l'idéalisme de Berkeley, c'est-à-dire que nous en arrivons à nier l'évidence.

Et si l'on me demandait encore si je comprends bien le simple, l'indivisible, l'inétendu, je répondrais : pas plus que je ne comprends le composé, le divisible, l'étendu, la matière, en un mot, que je vois pourtant et que je touche ; et j'ai cela de commun avec les plus hautes intelligences qui ont déclaré ne pas savoir ce que c'est. Si nous ne croyions qu'à ce que nous comprenons, la somme de nos croyances serait bien petite.

Et l'éternité ! qui la comprend ? et pourtant qui pourrait la nier ?

Pour moi, voici quelle est ma règle : entre deux solutions d'une difficulté, dont l'une dépasse ma raison et l'autre la choque, je choisis la première. Voilà pourquoi je repousse l'infini, quoique je

ne comprenne pas le fini.

« Quelle nécessité que les êtres s'étendent à l'infini ? Que serait-ce que l'infini en étendue ? Il ne peut exister non plus qu'en nombre. » Voltaire.

Débarrassé de ce cauchemar, il me sera plus facile d'arriver à entrevoir ce que nous sommes, ce qu'est le monde, ce qu'est Dieu.

Tours, 4 septembre 1896.

II. Le monde invisible. – L'âme

Le phénomène spirite doit infailliblement amener celui qui étudiera sans parti pris, poussé par le seul désir de découvrir la vérité, avec prudence et persévérance, à reconnaître qu'il y a un monde invisible, lequel peut, dans de certaines conditions, entrer en relation avec nous ;

Que les habitants de ce monde invisible ne sont autres que les âmes de ceux que nous appelons les morts ;

Que, par conséquent, nous avons une âme qui survit à la destruction du corps.

Mais le phénomène spirite ne va pas plus loin. Il ne peut pas nous apprendre si nous vivrons toujours, ou si le moment viendra de la mort définitive. Ce qui le prouve, c'est que, parmi les Esprits comme parmi les hommes, il y a des matérialistes dont la conviction est que les atomes de leur corps fluïdique arriveront à se désagréger et qu'ils rentreront enfin dans ce néant auquel ils aspirent.

N'en déplaise aux partisans exclusifs de l'expérience, c'est à la raison seule qu'il appartient d'éclairer de son flambeau divin ces ténèbres ; de nous dire si notre immortalité est restreinte ou absolue ; en un mot, de nous donner le mot de la redoutable énigme de notre destinée.

Seulement, pour éviter le dogmatisme, père de ces deux monstres qui ont nom fanatisme et intolérance, pénétrons-nous bien de la pensée que la raison est progressive dans l'homme ; que c'est un soleil dont les rayons nous éclairent plus ou moins, selon que nous en sommes plus ou moins rapprochés ; que, par conséquent, la solution vraie ne pourra être acceptée de tous que quand tous seront arrivés au degré de développement qui les rendra capables de la comprendre. En attendant, contentons-nous de présenter comme nôtre celle que nous aurons trouvée, quelque convaincus que nous soyons de sa vérité. C'est ce que j'entends faire.

Les matérialistes des deux mondes croient que c'est l'assemblage des atomes dont leur corps est formé, qui sent, pense et veut. Or, ils croient en même temps que les atomes sont absolument dénués de toute puissance de sentir, de penser, de vouloir ; qu'aucun germe de ces facultés n'est en eux. N'y a-t-il pas là quelque chose d'absolument illogique, d'absolument contradictoire ? N'est-ce pas comme si l'on disait qu'en groupant plusieurs poires ensemble on obtiendrait des raisins ? ou mieux encore qu'en combinant des zéros avec des zéros on obtiendrait un nombre ? qu'en ajoutant rien à rien on obtiendrait quelque chose ?

Il y a plus : d'après ce système, ce qui pense en nous n'existe pas ; car un assemblage n'est pas un être. De sorte que le néant est de beaucoup supérieur à l'être, puisque le néant, par une contradiction étrange, sait qu'il est, pense, juge, combine, a en soi un idéal de perfection, pour soi et pour les êtres qui l'entourent, et qu'il s'efforce de réaliser cet idéal, tandis que l'être ne peut même pas soupçonner sa propre existence.

On se demande par quelle aberration du jugement les matérialistes ont pu arriver à de semblables conclusions. Ils ne veulent pas admettre l'existence de l'âme, c'est-à-dire de l'atome vivant,

intelligent, parce qu'ils ne le voient pas, que le scalpel ne peut pas le découvrir, et ils admettent l'existence de l'atome privé de vie, qu'ils ne voient pas davantage, et que leurs instruments sont tout aussi incapables de saisir ! Et cela parce que la raison les force à admettre un élément simple, constitutif de la matière composée, qui n'en est que la manifestation.

Mais si la matière inerte nous conduit à reconnaître l'existence de l'atome inerte, pourquoi l'intelligence active ne nous conduirait-elle pas à reconnaître l'existence de la monade active ? En quoi cela est plus contraire à la raison ?

Et comme, avec l'existence de l'âme, la question s'éclaire et devient plus simple !

L'âme enfermée dans le corps, pour des raisons dont nous parlerons plus tard, exerce ses facultés au moyen des organes dont ce corps est pourvu : elle voit par les yeux, entend par les oreilles, pense par le cerveau ; mais ce ne sont pas les yeux qui voient, les oreilles qui entendent, le cerveau qui pense, pas plus que ce n'est le télescope qui saisit les astres dans les profondeurs des cieux, ou le microscope qui étudie les infiniment petits. Elle est dans le corps comme un homme enfermé dans une tour et qui ne pourrait voir la campagne environnante qu'à travers certaines ouvertures. Si l'on fermait les ouvertures, il cesserait de voir, mais il n'en perdrait pas la faculté ; et si on le faisait sortir, de même que l'âme sort du corps au décès de celui-ci, il verrait d'une façon bien plus complète qu'avant, comme cela doit nous arriver quand nous mourons.

Je le demande à tout esprit réfléchi, cette explication n'est-elle pas plus logique que la théorie matérialiste ?

Si nous voulons arriver à la découverte de la vérité, soyons bien convaincus que les sens ne peuvent saisir que les apparences ; que la raison seule peut nous faire connaître les réalités et que, par conséquent, en ces difficiles matières, c'est à elle et non au scalpel qu'il appartient de se prononcer.

Voyons maintenant ce qu'il faut penser de notre immortalité. L'âme doit-elle vivre toujours ou bien disparaître après une série plus ou moins longue d'existences, comme l'affirment certains habitants de l'autre monde ?

Ici, les matérialistes nous fournissent un argument qui me paraît tout à fait péremptoire. Ils regardent l'atome comme indestructible, parce qu'il est indivisible. Pour eux, il ne peut pas plus rentrer dans le néant qu'il n'a pu en sortir, le néant étant incapable de donner et de recevoir. Il est donc immortel, parce qu'il est éternel.

Je traiterai plus loin la question de savoir si l'atome ne contient pas en puissance toutes les facultés de l'être intelligent, qui ne serait que son réveil ; je me contenterai, pour le moment, de dire que, s'il est impérissable, parce qu'il est simple, l'âme est impérissable comme lui, parce qu'elle est simple comme lui.

Nous sommes donc immortels parce que nous sommes éternels.

Sans doute, les partisans de la création *ex nihilo* repousseront une semblable conclusion. Mais outre qu'avec leur système ils ne parviendront jamais à asseoir sur une base solide la doctrine de notre immortalité, nous verrons à quelles conséquences absurdes ce système logiquement conduit.

Tours, septembre 1896.

III. Les systèmes matérialistes

Qui a fait le monde et qui le gouverne ? Est-ce le hasard ? Une force aveugle, inconsciente ? Ou bien est-ce cette intelligence souveraine que nous appelons Dieu ?

Les matérialistes, conséquents avec eux-mêmes, après avoir nié l'âme, nient Dieu. Pour expliquer la formation du monde sans l'intelligence, ils ont inventé divers systèmes, qui, quoique différents en apparence, en réalité sont identiques.

Démocrite et ses disciples donnent pour créateurs au monde les atomes qui, tourbillonnant au hasard dans le vide, après d'innombrables combinaisons, ont enfin rencontré celle qui constitue l'univers actuel. Et si vous leur objectez qu'il répugne à la raison d'admettre que le hasard seul ait pu faire ces brillants soleils dont l'espace immense est rempli, les établir, comme des rois dans leur cour, exactement au centre de leur système, d'où ils répandent la lumière, la chaleur et la vie sur les planètes qu'ils font tourner autour d'eux avec une régularité parfaite, ils vous répondent que le hasard peut réaliser tout le possible ; qu'il suffit pour cela de multiplier le nombre de jets. Il résulte de là que, si nous avons à notre disposition un assez grand nombre de caractères de toutes les langues, vivantes et mortes, et assez de temps devant nous, nous pourrions, en les groupant au hasard, obtenir tout ce qui a été écrit, et de plus belles choses encore. Eh bien ! énoncer de telles propositions ne suffit-il pas pour en faire voir l'absurdité ? et le simple bon sens ne nous dit-il pas que par un tel procédé nous n'arriverions pas même à composer un couplet de chanson ? Poursuivons.

Un des plus curieux systèmes est celui qui nous est venu de l'autre côté du Rhin, le pays des brumes philosophiques. Dans ce système, qui a valu à son auteur une immense célébrité, Dieu est dans un état de continuel devenir ; c'est-à-dire qu'il n'est jamais, mais qu'il devient toujours. Quel singulier Dieu ! Pendant qu'il travaille dans les ténèbres de l'inconscience, qu'il agit sans savoir ce qu'il fait, puisqu'il ne sait pas même qu'il existe, il fait le monde et tous les êtres qu'il renferme. Seulement, quand il a construit l'organisme humain, et grâce à cet organisme, il prend conscience de lui-même.

Eh mais, est-ce que ce Dieu-là ne serait pas la force aveugle qui pousse les atomes à se combiner, et qui, elle aussi, prend dans l'homme conscience d'elle-même ? Cela me paraît se ressembler beaucoup.

Quoi qu'il en soit, quand le grand Inconscient est arrivé à prendre conscience de lui-même, qu'il a acquis la faculté de réfléchir, de calculer, de combiner, non seulement il est incapable de réaliser la moindre des œuvres qu'il a accomplies quand il ne savait pas ce qu'il faisait, mais encore, il est incapable de comprendre les calculs profonds, les combinaisons savantes, les sages desseins qu'a nécessités la formation du moindre des êtres qui peuplent le monde.

Que le plus grand des hommes, celui en qui l'inconscient a pris la plus haute conscience de-lui-même, me dise, s'il le peut, comment un petit fruit comme le gland, mis en terre, peut produire un chêne immense !... Et s'il fallait qu'il fit le gland !!

Donc, aller à l'aventure, agir sans réflexion, au hasard, est le meilleur moyen pour faire de bonnes et grandes choses ! Une telle conséquence suffit pour juger un système, qui, s'il n'était pas exposé dans de gros livres, avec un grand étalage de science et en termes obscurs, ferait sourire de pitié même les petits enfants.

Encore quelques assertions étranges des matérialistes :

D'après eux, c'est le milieu, le milieu seul qui fait les êtres.

Qu'il faille un milieu convenable pour qu'un être puisse naître, croître et se développer, tout le monde en conviendra. Mais il faut faire le milieu, combiner les germes de l'être et les placer dans

ce milieu. Tout cela ne peut se faire sans calcul et ne peut être l'œuvre d'atomes se groupant au hasard ou d'une force aveugle, de quelque nom qu'on la baptise. S'il nous fallait attendre pour manger du pain qu'un four se construisit tout seul, que le grain se broyât de lui-même, que la pâte se pétrit et s'enfournât de la même façon, dans le four porté à la température voulue, nous risquerions fort de mourir de faim.

Continuons :

– L'œil n'a pas été fait pour voir, mais nous voyons parce que nous avons des yeux. – C'est exactement comme si l'on disait que la charrue n'a pas été faite pour labourer la terre, mais que nous labourons la terre, parce que nous avons la charrue.

– C'est le besoin qui crée l'organe. – Ceci me semble contredire ce qui précède. Mais passons. Pour moi, je dirais au contraire que c'est l'organe qui crée le besoin : si nous n'avions pas de nez, nul n'aurait jamais éprouvé le besoin de priser du tabac. Et puis, d'ailleurs, puisque, d'après les matérialistes, c'est notre organisme qui constitue notre être, comment peut-il se faire qu'avant que l'ensemble de nos organes fût formé, c'est à dire avant que nous fussions, nous ayons éprouvé des besoins ? Pour moi, je ne le comprends pas.

Comme exemple, on cite la girafe, dont le cou s'est allongé, parce qu'elle avait besoin de brouter les feuilles des arbres ! Mais la brebis, mais la chèvre, mais tous les ruminants ne dédaignent pas les feuilles des arbres, et pourtant leur cou ne s'est pas allongé comme celui de la girafe. Il paraît, du reste, que la girafe n'a éprouvé le besoin de brouter les feuilles que jusques a une certaine hauteur, car elle n'a pas le cou assez long pour arriver au sommet des plus grands arbres.

J'ai beau me creuser le cerveau, je ne puis pas non plus arriver à comprendre comment l'éléphant a pu éprouver, avant d'exister, le besoin d'avoir une queue si courte et de si longues oreilles, et le chameau d'avoir une bosse sur le dos !

Encore un système assez curieux. L'auteur est un grand écrivain français, qui n'était certainement pas un grand métaphysicien. Pour lui, le créateur du monde est une formule à laquelle il prodigue les adorations les plus enthousiastes et qu'il décore des qualificatifs les plus pompeux.

J'ignore si la création du monde peut être exprimée par une formule, mais ce que je sais bien, c'est qu'une formule ne peut rien faire s'il n'y a pas quelqu'un pour l'appliquer. Quand on m'aura montré un palais s'élevant par la seule vertu d'une formule, sans l'intervention d'un architecte et d'ouvriers, je croirai à la formule créatrice de l'univers. Sinon, non.

En définitive, les matérialistes ne nient Dieu, comme ils nient l'âme, que parce qu'ils ne le voient pas. Mais est-il bien nécessaire, de voir un ouvrier pour croire à son existence ? L'œuvre ne suffit-elle pas ? Si l'on présentait au plus illustre des matérialistes une paire de souliers, ne conclurait-il pas immédiatement à l'existence du cordonnier ? Et si on lui disait que ce n'est pas un cordonnier, mais le hasard, une combinaison fortuite de matière qui les a faits, ne croirait-il pas avoir affaire à des fous ou à de mauvais plaisants ?

Le monde est incontestablement une œuvre qui nous révèle un ouvrier, Quand Newton a dit que celui qui a fait l'œil devait connaître les lois de l'optique, il a dit une vérité de sens commun ; et quand Voltaire a ajouté : « Produire sans intelligence des êtres qui en ont ! cela est-il concevable ? » il a énoncé une vérité de même espèce.

Oui, Dieu existe : aveugle qui ne le voit pas. Mais qu'est-il en soi ?

Dans quel rapport est-il avec le monde et avec nous ? Avec quels éléments a-t-il fait le monde ?

C'est ce qu'il nous reste à rechercher.

Tours, 6 octobre 1896.

IV. Les systèmes des déistes

Ce grand principe rien ne vient de rien
est aussi vrai que deux et deux font quatre.
Voltaire

Si les athées ont plusieurs systèmes pour expliquer la création, les déistes n'en ont pas moins qu'eux.

Faut-il s'occuper de ceux qui veulent que le monde ne soit qu'un rêve de Dieu, ou bien que Dieu ayant pour attributs l'étendue et l'intelligence, les corps ne soient que des modes de l'étendue, et les Esprits que des modes de l'intelligence ? Je ne le crois pas. Dans ces deux systèmes, l'existence du monde et la nôtre sont également niées ; car les créations d'un rêve ne sont pas des êtres réels ; et les attributs et les modes n'étant que des abstractions, dire que quelqu'un ou quelque chose est un mode d'un attribut, c'est affirmer deux fois sa non-existence. Or, notre existence et celle du monde sont des évidences ; et aucun raisonnement, quelque subtil qu'il soit, ne pourra nous en faire douter.

Le système, qui, du moins dans notre occident, compte le plus grand nombre de partisans, est celui dans lequel Dieu est considéré comme un être unique, éternel, omniscient, omnipotent, qui, par un simple acte de sa volonté, a fait sortir du néant tous les êtres, visibles et invisibles que renferme l'univers.

En parlant de l'âme, j'ai établi son immortalité sur son éternité, parce qu'à mon avis, le néant étant la négation même de l'être, ne peut pas plus recevoir qu'il ne peut donner. Dès la plus haute antiquité, des sages ont dit : *Rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien*. Ce principe, qui me paraît de la plus exacte vérité, suffirait pour démontrer l'erreur de la doctrine de la création *ex nihilo* ; mais, comme tant de grands esprits l'ont professée, admettons-la pour un instant, et voyons quelles en sont les conséquences.

Tous les penseurs sont d'accord pour reconnaître qu'on ne peut concevoir Dieu un seul instant inactif. Il a donc créé de toute éternité, et le monde est coéternel à Lui. Conséquences : il n'y a pas de premières créatures, ni de deuxièmes, ni de troisièmes ; et pourtant il y a des dernières, puisque la création continue toujours, et que, par exemple, à chaque enfant qui naît, une nouvelle âme est créée. La création est donc un bâton qui n'a qu'un bout. De plus, les créatures sont infinies, et pourtant augmentent toujours ! ce que j'ai démontré être absurde. A moins cependant qu'on n'admette que Dieu fait rentrer dans le néant ce qu'il en a fait sortir. Et alors notre immortalité définitive est bien compromise. Et qu'on ne s'appuie pas, pour la garantir, sur la bonté divine, car, depuis Job et, avant lui, le nombre est grand de ceux qui ont maudit le jour de leur naissance, et qui aimeraient mieux ne pas continuer à vivre : dans le néant, il n'y a pas de souffrances.

Écoutez plutôt notre grand poète Lamartine, dans sa septième Méditation : *le Désespoir*.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices ?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices

Pour ta félicité ?

Comme on le voit, ce système est impuissant à nous garantir d'une façon absolue notre immortalité. Mais il a un défaut au moins aussi grand : celui de ne pouvoir concilier la bonté de Dieu avec les maux qui accablent toutes les créatures sentantes. Car on aura beau dire que plus tard ces maux se changeront en joies, on répondra que ces joies sont hypothétiques, tandis que les maux sont réels ; que d'ailleurs, comme nous n'étions pas mal dans le néant, il eût mieux valu nous y laisser que de nous en faire sortir pour nous soumettre à des souffrances souvent atroces, alors même qu'elles ne seraient que temporaires.

Non, un système qui conduit à considérer Dieu comme un bourreau ne saurait être vrai.

Quant à l'existence de deux dieux également puissants, l'un bon et l'autre méchant, dont l'un serait occupé à construire et l'autre à détruire, ce manichéisme est tellement contraire à la raison éclairée qu'il ne compte probablement plus aujourd'hui beaucoup de partisans. D'ailleurs, s'il était possible, il suffirait au dieu bon de ne pas créer pour empêcher l'autre d'exercer sa méchanceté. Et c'est évidemment ce qu'il ferait.

Le système des deux principes ne me paraît pas plus acceptable que celui des deux dieux. Dans cette hypothèse, Dieu ne fait plus sortir le monde du néant ; il ne fait qu'en mettre en œuvre les éléments, éternels comme lui ; il n'est pas le créateur, mais seulement le formateur, l'ouvrier, l'architecte, le Demiurge, comme l'appelaient les platoniciens.

Outre qu'une telle conception, comme celle de la création *ex nihilo*, ne justifie pas Dieu de l'existence du mal, elle est comme celle d'un dieu bon et d'un dieu mauvais, contraire à toute saine métaphysique.. Il semble, en effet impossible que deux ou plusieurs êtres soient éternels, et, par conséquent, nécessaires, sans qu'ils aient la plénitude, la perfection de l'être ; sans qu'ils se complètent ; sans qu'ils soient identiques, et se fondent, sans se confondre, pour n'en former qu'un seul. Ce sont les Elohim de la Bible qui deviennent Jehova et j'espère pouvoir le démontrer, les Archanges du *Livre des Esprits*, dont la réunion constitue Dieu.

Il y a plus : s'il pouvait exister des êtres de nature absolument différente comme Dieu, souveraine intelligence, et les éléments inconscients de la matière, ces êtres, non seulement ne pourraient pas agir les uns sur les autres, mais même n'arriveraient pas à se connaître, n'ayant aucun point de contact, aucun rapport entre eux. C'est ce que la Sagesse antique exprimait de la manière suivante : *Le même ne peut être connu que par le même*, ou : *Il n'y a pas traction du dissemblable sur le dissemblable*.

Quel sera donc le système qui pourra nous expliquer la création de manière à satisfaire notre raison ?

A mon avis, ce sera le plus ancien de tous ; celui qui nous montre Dieu tirant le monde de lui-même, se résignant à un mal passager pour en éviter un pire ; ce sera le système contenu dans les Védas, et que les spirites, s'ils voulaient lire attentivement le *Livre des Esprits*, pourraient aussi y découvrir.

Tours, 2 novembre 1896.

V. Les Védas ; loi du retour

« Je n'ose alléguer cette maxime enseignée dans les mystères, que nous sommes ici-bas comme dans un poste, et qu'il nous est défendu de le quitter sans permission. Elle est trop relevée, et il n'est pas aisé de pénétrer tout ce qu'elle renferme. »
Socrate, dans le Phédon.

Socrate est considéré comme le sage par excellence ; c'est le père de la philosophie ; c'est incontestablement le plus grand homme de la Grèce ancienne, qui a produit tant de grands hommes. Qui avait donc déposé dans les mystères une maxime trop relevée pour lui et dont il ne lui était pas aisé de pénétrer tout ce qu'elle renfermait ? N'y a-t-il pas là une preuve de l'existence, à une époque préhistorique, de cette grande civilisation, dont nous parlent les savants, qui sombra, et dont il nous a été donné de recueillir des épaves qui nous montrent chez certains hommes de cette époque une puissance d'intelligence et une profondeur de sagesse devant lesquelles restent confondus les plus grands de la nôtre ?

La plus précieuse de ces épaves est, à mon avis, celle qui se trouve conservée dans les livres sacrés de l'Inde, les Védas, que quelques savants font remonter à plus de vingt-cinq mille ans. Voici en quels termes parle de ces livres l'historien Cantù :

« Nonobstant, un soin si jaloux, les Européens parvinrent à en dérober quelque chose, de manière à pouvoir se faire une idée de ces livres, mélange de sublime et d'absurdités. La création y est considérée comme un grand sacrifice, où Dieu, ministre et victime, s'immole lui-même en se divisant. »

M. de Humboldt, l'illustre auteur du *Cosmos*, qualifie de sublime cette idée que les Védas précisent d'une façon complète, par cette recommandation : « Chaque homme doit se dire : J'étais le créateur, puissé-je le redevenir ! »

Enfin, dans le Baghavad-Gita, Christna, s'adressant au jeune Ariouna, s'exprime ainsi : « Que parles-tu d'amis, de parents, que parles-tu d'hommes ! Hommes, animaux, troncs d'arbres, sont tous une même chose... ce qui est homme aujourd'hui, fut hier plante, matière indolente, demain retournera à son premier état Éternel est le principe, qu'importent les accidents ? »

Ici, comme on le voit, nous ne sommes plus en présence d'un dieu, seul de son espèce, être simple, indivisible, ne pouvant puiser ni en lui, ni hors de lui, les éléments de la création ; condamné à l'impuissance ; incapable peut-être de se connaître, puisqu'il ne vivrait pas. Brahma est une unité de composition ; c'est l'ensemble de tous les êtres simples, éternels, en un nombre que nous ne connaissons pas, mais qui doit être le nombre nécessaire ; c'est la somme de toutes les intelligences parfaites, identiques, se fondant les unes dans les autres, sans se confondre, pour ne former qu'un seul Dieu.

On comprend désormais la création ; elle est logiquement possible. *C'est un grand sacrifice, où Dieu, ministre et victime, s'immole lui-même en se divisant.* Les personnalités divines, du plus haut rayonnement de la vie, tombent dans les profondeurs les plus sombres de la mort ; l'être de

l'expansion la plus complète, est réduit à la contraction la plus absolue ; la perfection, de l'état actuel, passe à l'état virtuel, et la monade élémentaire est formée.

Les monades, obéissant à une loi d'attraction, ou à la direction d'Esprits chargés de ce soin, se combinent de façon à former les divers éléments du règne inorganique. Là, elles sommeillent, Combien de temps ? Cela importe peu : pour qui dort profondément, des milliards de siècles ne sont pas plus qu'une seconde ; le temps n'existe pas. Le moment vient cependant où un commencement de détente se produit. Cette légère dilatation de la force la rend capable de faire vivre un organisme rudimentaire, et elle fait son entrée dans le règne végétal dont elle parcourt successivement tous les degrés. Arrivée à ces plantes qui semblent indiquer un éveil de la sensibilité et qu'on ne sait trop comment classer, elle est mûre pour entrer dans le règne animal, où elle séjourne jusqu'à ce que, l'instinct se développant en intelligence, elle devienne enfin une âme humaine. Et l'ascension continuant, de l'homme sort l'ange, qui remplit dans le monde des fonctions de plus en plus élevées, jusqu'à ce que l'être arrivé à son complet développement, possédant de nouveau en actualité toute la perfection, a pour fonction suprême le gouvernement de l'univers entier. Puis, de nouveau, la chute, la mort, le recommencement.

C'est ce que les anciens appelaient la loi du retour, et qu'ils symbolisaient par la sphère.

Ce système n'est pas seulement le plus ancien de tous et celui qui explique la formation du monde de la façon la plus logique ; il a de plus l'inappréciable avantage de justifier Dieu de l'existence du Mal. En effet, quand nous souffrons, c'est Dieu qui souffre en nous, puisque la monade qui nous anime est une personnalité divine, un dieu, volontairement tombé, qui lutte pour remonter aux cieux. S'il est tombé ; s'il a accepté des luttes quelquefois très douloureuses, il a eu de bonnes raisons pour cela ; et ce n'est pas à nous, pauvres intelligences à peine entrouvertes, qu'il appartient de condamner les décisions prises par l'Omniscient. Gardons-nous surtout de le maudire. Écoutons plutôt le sage Marc-Aurèle, qui nous dit : « Honore la divinité qui est au dedans de toi. »

Il n'est d'ailleurs peut-être pas impossible, sinon de deviner, du moins de soupçonner les raisons qui ont déterminé Dieu à la chute. Essayons. Si Dieu n'eût pas pris une telle détermination, dans quelle situation se serait-il trouvé ? Il eût été le Dieu Être, mais non le Dieu Vie. Condamné à une immobilité éternelle, il eût subi le supplice de Thésée, assis, et éternellement assis !! Être toujours, toujours dans le même état, sans jamais, jamais changer !! Rien qu'à y penser, cela fait frissonner d'horreur tout notre être. Et voilà pourquoi Dieu a voulu tomber pour remonter, mourir pour revivre, affronter les maux passagers de l'humanité pour éviter les constantes et éternelles douleurs de l'immobilité absolue.

C'est un fait digne de remarque que plus un homme s'élève dans l'ordre de l'intelligence, plus il a besoin d'agir. L'inaction prolongée engendre le tourment de l'ennui, l'inexorable ennui, comme l'appelait Bossuet. C'est ce qu'exprime si bien Voltaire dans les lignes suivantes de son roman de *Candide* :

« Ces spectacles faisaient redoubler les dissertations ; et, quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif, que la vieille osa un jour leur dire : Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ? C'est une grande question, dit Candide. »

J'ai autrefois démontré la supériorité du système que les Vedas nous ont conservé, sur tous les autres systèmes. Je voudrais aujourd'hui faire voir que la *sublime idée* n'a jamais subi une éclipse totale ; qu'elle s'est toujours conservée, plus ou moins confuse, plus ou moins complète, au fond de la conscience humaine, et qu'elle est aujourd'hui en train de reparaître dans toute sa splendeur.

Tours, 19 novembre 1896.

VI. L'identité de nature entre l'homme et Dieu

Comme les morceaux d'une glace brisée, qui seraient dispersés dans les diverses pièces d'un appartement, l'idée védique se trouve, par fragments plus ou moins importants, au fond de toutes les religions et dans les œuvres des penseurs indépendants de toutes les époques. Mais elle est exprimée d'une façon complète dans le chant suivant, d'un barde polynésien :

« Il était : Taaroa était son nom ; il se tenait dans le vide, – Point de terre, point de ciel, point d'homme. – Taaroa appelle, mais rien ne lui répond, et, seul existant, il se change en l'Univers. Les pivots sont Taaroa, les rochers sont Taaroa, les sables sont Taaroa, c'est ainsi que lui-même s'est nommé. Taaroa est la clarté, il est le germe, il est la base, il est l'incorruptible, le fort qui créa l'Univers, l'Univers grand et sacré qui n'est que la coquille de Taaroa. »

La forme est peut-être peu philosophique ; mais le fond est bien le grand sacrifice : Dieu à la fois sacrificateur et victime.

Il est facile de voir que ce qui est à la base de ce système, c'est la croyance à la vie universelle et à l'identité de nature entre l'homme et Dieu. Or, voici ce que dit de la première de ces croyances le docteur Guépin :

« L'antiquité, malgré ses oscillations entre le spiritualisme et le matérialisme, malgré ses diverses doctrines panthéistiques, n'a jamais professé qu'une croyance fondamentale qui se trouve dans toutes les religions et qui est celle de la vie universelle. »

Et voici comment parle de la seconde Edgar Quinet, dans *le Génie des religions* :

« Le fond de la philosophie comme de la religion grecque, étant l'identité de la raison humaine avec la raison divine, il s'ensuit que toutes les écoles, malgré leur différence, avaient nécessairement un but commun, qui est le calme, l'immutabilité, le repos imperturbable des Olympiens. »

Du reste, tous les dieux de la Grèce et de Rome avaient été des hommes ; Jupiter lui-même, le plus grand de tous, fut nourri en Crète, par la chèvre Amalthée. Dans Homère, ils se battent contre les hommes et sont quelquefois blessés.

Nos pères les Gaulois luttèrent aussi contre le ciel ; et, quand ils s'en croyaient menacés, ils lui lançaient des flèches. Pour eux, l'âme faisait ses débuts dans l'abîme (Annwfn), le règne minéral ; de là, elle passait dans Abred, le cercle des voyages, où elle parcourait successivement tous les degrés du règne végétal, du règne animal et de l'humanité. Enfin elle entra dans Gwynfid, le cercle de la plénitude, le ciel.

Les Hébreux n'étaient certainement pas des monothéistes. Si l'on n'en avait pas à chaque instant la preuve dans la Bible, il suffirait du début de ce livre, traduit mot à mot, pour convaincre tout lecteur. Voici, en effet, ce début :

« Et celui qui est, a été et sera
Les Dieux... »

Lorsque Adam eut commis ce bienheureux péché qui, loin d'être une chute, fut une sublime ascension, comme le serpent l'avait prédit, Dieu dit « Voilà Adam devenu comme l'un de nous,

sachant le bien et le mal. » Et, chose qui révèle un curieux état d'esprit chez les peuples de l'antiquité, il ajouta aussitôt : « Empêchons donc maintenant qu'il ne porte sa main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit, et que mangeant de ce fruit, il ne vive éternellement. »

Plus tard, quand la postérité d'Adam conçut le projet d'élever une tour jusqu'au ciel, le *Seigneur descendit pour voir la ville et la tour*, et, craignant que ce projet ne fit mis à exécution, il dit : « *Venez donc, descendons en ce lieu, et confondons-y tellement leur langage, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.* »

C'est Jupiter appelant à son aide les autres dieux, pour repousser l'assaut des géants. Et c'est aussi les dieux qui veulent se maintenir quand même au gouvernement du monde, tandis que les hommes, les considérant comme des usurpateurs, s'efforcent de les en chasser.

Est-il possible d'affirmer plus clairement la croyance à l'identité de nature entre l'homme et Dieu, que cette lutte continuelle, d'un côté, pour conserver le pouvoir, de l'autre, pour le conquérir ?

Ce que dit le Dr Guépin de *la croyance de la vie universelle* peut-il s'appliquer à la religion juive, comme aux autres religions Les paroles suivantes, que Jean-Baptiste adresse aux pharisiens, semblent t'affirmer : « Et ne pensez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ; car je vous déclare que Dieu peut faire naître, de ces pierres mêmes, des enfants à Abraham. » (S. Matthieu, ch. III, vers. 9.) Ne croirait-on pas entendre un Gaulois ?

Jésus n'a pas dit toute sa pensée ; il a laissé le soin de la développer à l'Esprit de vérité dont il annonçait la venue ; mais il en a dit assez pour montrer qu'il croyait à l'identité de nature entre l'homme et Dieu. Cela me semble résulter clairement des passages suivants de l'évangile selon saïsit Jean.

« Mon Père et moi, nous sommes une même chose. – Alors les juifs prirent des pierres pour le lapider. – Et Jésus leur dit : J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres par la puissance de mon Père, pour laquelle est-ce que vous me lapidez ? – Les juifs lui répondirent : Ce n'est pas pour aucune bonne œuvre que nous vous lapidons, mais à cause de votre blasphème, et parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu. – Jésus leur repartit : N'est-il pas écrit dans votre loi : *J'ai dit que vous êtes des dieux* ? – Si donc elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu était adressée, et que l'Écriture ne puisse être détruite, pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que mon Père a sanctifié et envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis fils de Dieu (Ch. X, vers. 30 à 36.) Et ch. XIV, vers. 20 : « En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. »

Marc-Aurèle nous dit : « Vois, examine de près, comme tous les êtres se transforment les uns dans les autres. Exerce à cela ta pensée. Rien n'agrandit davantage l'esprit. »

C'est ce qu'ont fait beaucoup de penseurs modernes.

D'après Locke, tous les êtres, à commencer par le minéral, montent, par degrés insensibles, vers la plus haute perfection.

C'était aussi l'idée de Leibniz, l'auteur de la *Monadologie*, dont Voltaire parle en ces termes, dans son article *Corps* du dictionnaire philosophique :

« Enfin un subtil philosophe, remarquant qu'un tableau est fait d'ingrédients dont aucun n'est un tableau, une maison de matériaux dont aucun n'est une maison, imagina que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont pas corps, et cela s'appelle des *Monades*. Ce système ne laisse pas d'avoir son bon et s'il était révélé, je le croirais très possible ; tous ces petits êtres seraient des points mathématiques, des espèces d'âmes qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans. Ce serait une métempsycose continuelle. Ce système en vaut bien un autre. »

Beaucoup de nos contemporains, et non des moins illustres, professent de semblables théories : Jean Reynaud, Lamartine, Quinet, Victor Hugo. Michelet se demande « où finit l'animal ? où commence la plante » Si Dupont de Nemours appelait les animaux nos frères cadets, il appelle le

chien « un candidat à l'humanité ».

« Adieu pierre ! tu seras fleur ! adieu fleur ! tu seras colombe ! adieu colombe ! tu seras femme ! » (H. de Balzac.)

George Sand, dans *Mademoiselle de la Quintinie*, émet l'opinion qu'il peut y avoir une existence inférieure à celle du minéral. Qui sait si ce n'est pas ce que les physiciens appellent l'éther ? Le minéral, en effet, est le premier échelon de l'échelle que le dieu tombé doit gravir pour remonter aux cieux.

Enfin le *Livre des Esprits* rétablit dans son entier l'idée des Védas dont nous venons de voir des fragments dispersés un peu partout.

C'est ce qu'il sera facile de démontrer.

Tours, 3 décembre 1896.

VII. L'idée védique dans le Livre des Esprits

En 1864, sous ce titre : *Lettres aux ignorants*²⁰, je publiai une brochure où, en trente-deux lettres de trente-deux vers chacune, j'exposais la doctrine philosophique qui n'est autre que la védique. Pour en convaincre le lecteur, il me suffira de la citation suivante que je prends dans la quatorzième lettre :

Mais si nous fûmes Dieu,
Nous le redeviendrons : le monde est le milieu
Qu'il nous faut, dieux tombés, dans une immense course,
Parcourir pour pouvoir remonter vers la source.
Dès lors, on le comprend, la chute, c'est l'oubli ;
Et la mémoire n'est que l'être rétabli,
Par le temps et l'effort, dans son omniscience,
Son unité féconde et sa toute-puissance.

Ce n'est pas fort comme poésie, mais c'est clair. Du reste, mon excuse de l'avoir écrite en vers, c'est que, malgré mon intention, je ne pus le faire en prose, la forme, à mon grand ennui, venant irrésistiblement en vers.

Or, voici le compte rendu que, dans la *Revue spirite* de mai 1864, Allan Kardec fit de cette brochure :

« L'auteur, spirite fervent et éclairé, a reproduit en vers les principes fondamentaux de la doctrine spirite selon le *Livre des Esprits*. Nous le félicitons sincèrement de l'intention qui a présidé à son travail ; sous quelque forme que la doctrine se présente, c'est toujours un indice de la vulgarisation de l'idée, et autant de semences répandues qui fructifient plus ou moins selon la forme dont elles sont revêtues ; *l'essentiel est que le fond soit exact, et c'est ici le cas.* »

Je pourrais me contenter de cette citation pour prouver la vérité de ce que j'ai avancé, car, enfin, Allan Kardec devait connaître mieux que personne la philosophie profonde contenue dans le *Livre des Esprits*. Cependant, je l'appuierai de quelques autres citations, empruntées à ce livre.

²⁰ Voir plus loin dans les *Communications spirites*.

Dans ce cas, abondance ne peut pas nuire.

« 85. Quel est celui des deux, le monde spirite ou le monde corporel, qui est le principal dans l'ordre des choses ?

– Le monde spirite ; *il est préexistant et survivant à tout.*

« 540. C'est ainsi que tout sert, tout s'enchaîne dans la nature, *depuis l'atome primitif jusqu'à l'archange, qui lui-même a commencé par l'atome* ; admirable loi d'harmonie dont votre esprit borné ne peut encore saisir l'ensemble ! »

Si le monde spirite est préexistant et survivant à tout, il s'ensuit rigoureusement que tout vient de lui et que tout retourne à lui. L'archange, qui lui-même a commencé par l'atome, était donc archange avant d'être atome ; et ce sont les archanges qui constituent le monde spirite, ce monde d'où tout vient et où tout retourne ; ce monde qui, seul, a la véritable existence, et dont les divers êtres du monde corporel ne sont que des modes, des accidents passagers qui, comme le dit encore le *Livre des Esprits*, pourraient *cesser d'exister, ou n'avoir jamais existé, sans en altérer l'essence.*

Je suis donc autorisé à dire que les archanges, intelligences éternelles, réunis, forment Dieu, comme les Élohim de la Bible constituent Jéhovah.

On me demandera peut-être pourquoi le *Livre des Esprits* n'a pas dit ces choses d'une manière aussi claire, aussi formelle que je le fais.

A cela, la réponse est facile.

Les Esprits supérieurs qui, sous la direction de l'Esprit de vérité, annoncé par le Christ, firent, en collaboration avec Allan Kardec, le *Livre des Esprits*, nous dirent qu'ils venaient remettre en lumière les enseignements trop obscurcis du grand Crucifié, et développer les parties de sa doctrine qu'il avait cru prudent de ne faire qu'indiquer.

Or, ils avaient affaire, non seulement à des matérialistes que, seul, le phénomène longtemps répété pourrait arriver à convaincre, mais encore à cette foule d'esprits religieux et de bonne volonté, répugnant à croire aux absurdités qu'on voulait leur imposer ; désireux de clartés nouvelles, mais dont la vue, habituée à l'obscurité, aurait pu être blessée par une lumière trop vive et trop brusque. C'est pourquoi ils la voilèrent, mais d'une gaze assez légère pour qu'il fût facile à un libre penseur d'en deviner l'éclat.

D'ailleurs, pendant que le gros de l'armée s'avancait avec cette sage prudence, sur les flancs, des francs tireurs, plus hardis, parce que moins responsables, la proclamaient, ouvertement. L'un d'eux, sans doute, me choisit pour son trucheman, et je fis les *Lettres aux ignorants*. Mais je ne fus ni le seul, ni le premier.

Bien longtemps avant, avait paru un livre étrange, ayant pour titre la *Clé de la vie*. Un paysan du Var, Louis Michel, de Figanières, l'avait, en état de somnambulisme, dicté à deux avocats. Ce livre, dont la publication fit beaucoup de bruit, est fort gros et fort obscur. Il s'en dégage pourtant cette idée : Dieu est un homme immense qui se nourrit de nos âmes. Il les absorbe quand elles sont arrivées à l'état de parfaite pureté. Puis, une fois digérées et rejetées, elles s'épurent de nouveau et sont de nouveau absorbées.

C'est du réalisme un peu grossier ; mais enfin, c'est la sublime idée exprimée au moyen d'un instrument qui, peut-être, ne permettait pas de l'exprimer autrement.

Dans un volume de communications dictées au médium Roze, il s'en trouvait une, signée François Arago, où elle était exprimée avec une convenance, une clarté et un style qui pouvaient faire supposer que la signature n'était point fausse. Dieu, je m'en souviens, y était appelé le *Groupe divin* ; et cela suffit pour la caractériser.

A la Société spirite de Paris, – médium Mme Costel – on évoqua, le 27 janvier 1865, l'Esprit d'Emily de Putron sur la tombe de laquelle Victor Hugo avait prononcé un discours. Voici un

extrait très significatif de la remarquable communication que l'on obtint.

« *Nous sommes éternels* ; ce qui n'a pas commencé ne peut finir, et ton génie, ô poète, semblable au fleuve qui court vers la mer, remplira l'Éternité de la puissance qui est force et amour ! »

Nous sommes éternels , donc nous sommes des dieux.

Ne pouvant presque plus lire depuis longtemps, je ne suis guère au courant de ce qui se passe dans le monde des spirites ; mais il est probable que de semblables communications ont lieu dans plusieurs groupes. Tel me paraît être le cas pour le groupe de Sanremo, composé d'hommes de la plus haute culture, et qui reçoivent les sages enseignements de l'Esprit du grand martyr Campanella. Cet Esprit veut bien que nous vivions en bonne harmonie avec les occultistes, mais non que nous nous laissions absorber par eux. Et il a parfaitement raison. Nous avons tout ce que pourraient nous donner les occultistes et les théosophes, moins leurs rêveries.

J'ai entendu souvent objecter qu'il est répugnant et décourageant de penser que, lorsque après de longs efforts, nous serons arrivés à la perfection, il nous faudra retomber, gravir de nouveau les mêmes degrés, animer peut-être un crapaud ou un rat d'égout. Mais on ne réfléchit pas que cela ne nous arrivera pas : nous sommes des hommes et nous raisonnons en hommes. Or notre personnalité actuelle, qui a commencé le jour de notre naissance, finira le jour de notre mort, et finira pour toujours. Toutes les personnalités que nous avons revêtues et que nous revêtirons encore ne sont que des accidents dans la vie de la substance éternelle qui nous anime ; et, comme le dit Christna à Ariouna : *le principe éternel subsistera ; le reste n'est qu'apparences et illusions*. Laissons donc au principe éternel le soin de décider quand il sera de nouveau là-haut, et, en attendant, efforçons-nous de l'honorer dans notre conduite.

Tours, janvier 1897.

Un curieux état d'esprit

On sait que dans les antiques Védas, la création est considérée « comme un grand sacrifice, où Dieu, ministre et victime, s'immole lui-même en se divisant ». (Cantù.)

Que tous les éléments qui composent l'univers ne sont autres que des personnalités divines tombées et qui, à travers les règnes minéral, végétal, animal, hominal et angélique, remontent aux cieux, pour retomber de nouveau.

Cette idée que l'illustre de Humboldt, comme l'historien Cantù, qualifie de sublime, constitue la nouvelle révélation faite dans le *Livre des Esprits*. Ce qui le prouve jusqu'à la dernière évidence, c'est le compte rendu que fit Allan Kardec dans la *Revue spirite* de mai 1864 d'une brochure que je venais de publier et où j'avais, d'après lui, « reproduit en vers les principes fondamentaux de la doctrine spirite selon le *Livre des Esprits* ». Or, la doctrine contenue dans la brochure en question n'est autre que celle des Védas, doctrine qui, à cette époque, je dois l'avouer, ne m'était guère familière, car je ne fus, en l'exposant, que le truchement d'un invisible.

Du reste, ce n'est pas de cela que je veux m'occuper aujourd'hui, mais bien d'un curieux état d'esprit, créé sans doute par l'infiltration des idées védiques, chez les peuples anciens de notre Occident.

On sait que les dieux de la Grèce et de Rome avaient été des hommes. Jupiter lui-même, le plus grand de tous, était né en Crète, où il fut nourri par la chèvre Amalthée. Il détrôna son père et prit toutes ses précautions pour ne pas être détrôné à son tour. Lors de l'assaut des géants, quand la

plupart des dieux l'abandonnèrent lâchement et allèrent se cacher, en Égypte, dans des légumes, il fut assez heureux, aidé par les plus vaillants, pour l'emporter. Mais ce ne fut pas sans peine.

Dans Homère, les dieux se battent contre les hommes et sont quelquefois blessés. Nos pères les Gaulois luttèrent aussi contre le ciel, et, quand ils s'en croyaient menacés, lui lançaient des flèches.

Les Juifs étaient animés des mêmes sentiments que les païens. Ils étaient tout aussi polythéistes qu'eux ; seulement leur polythéisme revêtait un autre caractère : il était moins matérialiste. S'ils avaient Jéhovah (Dieu), ils avaient aussi Élohim (les dieux). La Bible commence ainsi :

« Et celui qui Est, a été et sera
Les Dieux,
L'unité dans la pluralité. »

Lorsque Adam eut commis ce bienheureux péché qui, loin d'être une chute, fut une sublime ascension, comme l'avait prédit le serpent, Dieu dit : « Voilà Adam devenu comme *l'un de nous*, sachant le bien et le mal. » Et il ajouta aussitôt : « Empêchons donc maintenant qu'il ne porte sa main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit, et que mangeant de ce fruit il ne vive éternellement. ».

Plus tard, quand les descendants de Noé conçurent le projet d'élever une tour jusqu'au ciel, « le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour, » et craignant que ce projet ne fût mis à exécution, il dit : « *Venez donc, descendons* en ce lieu, et *confondons-y* tellement leur langage, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. »

Donc, ces anciens considéraient les dieux comme des hommes arrivés au pouvoir suprême et qui, en vertu d'un coup d'état, voulaient s'y maintenir en empêchant les autres d'arriver à leur tour. De là, lutte de la part des hommes, pour chasser les usurpateurs, et résistance de ceux-ci pour conserver le pouvoir usurpé.

N'est-ce pas là un curieux état d'esprit ?

Tours, 13 mars 1897.

Qu'est-ce que le moi supérieur ?

L'article de M. Michaël²¹, en réponse à celui de M. Léon Denis, m'a vivement intéressé et m'a fait beaucoup réfléchir. Je me suis demandé ce que pouvait être ce Moi supérieur dont on parle tant aujourd'hui.

Je n'ai pas le savoir de M. Michaël, mais, comme lui, j'aime avant tout la vérité, et je vois dans tout contradictoire un collaborateur et non un adversaire.

Voici donc ce que je crois être cette conscience intérieure, supérieure à l'extérieure, ce Moi spirituel qui s'est adressé au savant Aksakoff, par l'intermédiaire, de Mme Marshal.

Nous sommes entourés d'êtres invisibles qui souvent exercent sur nous une grande influence, sans que nous en ayons une conscience bien nette. De là ces pressentiments qui quelquefois nous

²¹ Article occultiste paru dans le *Messenger de Liège*, ainsi que celui de M. Léon Denis, l'auteur universellement connu, d'*Après la Mort* et de *Christianisme et Spiritisme*.

étonnent. Parmi ces Esprits, il est très possible qu'il y en ait un de même caractère, de même degré d'avancement que nous, en un mot, un autre que nous-mêmes. S'il est notre égal comme Esprit, il nous est supérieur comme situation, car il est en pleine lumière, tandis que nous sommes plongés dans les ténèbres de l'incarnation. Il peut donc nous dire, d'une façon figurée : Je suis ton Moi supérieur, c'est-à-dire ce que tu serais, si tu te trouvais dans la même situation que moi ; ou bien : Je suis ton Moi spirituel, par opposition au Moi incarné, corporel.

On ne peut, ce me semble, qu'expliquer ainsi ce que son Esprit inspirateur disait à lady Caithness. Il était l'Esprit qui avait animé Marie Stuart, et lady Caithness était l'incarnation d'un Esprit de même degré, d'un Esprit ami, d'un autre lui-même. Autrement, il faudrait admettre qu'une âme, être nécessairement simple, peut se diviser en deux moitiés, dont l'une s'incarnerait et l'autre resterait dans le monde erratique, ou l'Astral si vous le préférez. Et cela me paraît contradictoire. Tours, 5 mai 1897.

D'où venons-nous ? Où allons-nous ?

Deux points d'interrogation qui, de tout temps, se sont dressés dans le cerveau des penseurs et les ont tourmentés.

Bien des réponses ont été faites, mais aucune n'a encore pu obtenir l'adhésion générale, par la raison sans doute que l'intelligence n'est pas également développée chez tous les hommes. Si plusieurs personnes d'une portée de vue inégale regardaient un objet éloigné, toutes pourraient le voir, mais toutes ne le verraient pas également bien, et chacune s'en formerait une idée différente. Nous spirites, nous faisons, si je ne me trompe, les trois réponses suivantes aux deux obsédantes interrogations.

1° Nous venons de Dieu et nous allons à Dieu. Il est le commencement et la fin de toutes choses. Tout sort de son sein, pour y rentrer et en sortir de nouveau. Il est ce monde spirite, préexistant et survivant à tout, dont nous parle le *Livre des Esprits*, ce Nirvâna des indiens et des théosophes ou occultistes, ou du moins de certains d'entre eux. Pour le mieux définir, il faudrait peut-être l'appeler le *groupe Divin*. Dans un volume de communications, dictées au médium Roze, au début du mouvement spirite, c'est ainsi que le nommait un Esprit qui signa François Arago. Quoique ce soit la solution qui me paraisse la plus probable, je dois reconnaître que c'est celle à laquelle se rallient le plus petit nombre d'entre nous.

2° Nous venons du néant, d'où Dieu nous a fait sortir par un simple acte de sa volonté et nous sommes destinés à marcher pendant l'éternité vers la perfection que nous n'atteindrons jamais.

Cette solution me paraît celle que le plus grand nombre de spirites adoptent.

3° Enfin, nous venons du néant, et la perfection relative est le but que nous devons atteindre. Et nous serons là en nombreuse compagnie, comme en témoignent les lignes suivantes, empruntées au chapitre XI, n° 9, de la *Genèse selon le Spiritisme* :

« Le progrès est la condition normale des êtres spirituels et la perfection relative le but qu'ils doivent atteindre ; or, Dieu, en ayant créé de toute éternité, et en créant sans cesse, de toute éternité aussi il y en a eu qui ont atteint le point culminant de l'échelle. »

Voyons maintenant quelles objections on fait ou l'on peut faire à ces trois diverses solutions.

– A la première, on reproche d'être décourageante. Il semble, en effet, que si, après avoir tant lutté, tant combattu, tant supporté d'épreuves douloureuses ; après s'être tant tourmenté pour

dompter ses mauvais instincts et développer ses bonnes qualités, une fois arrivé à la conquête de la perfection et être monté au sommet, il faut retomber au fond de l'abîme et de nouveau recommencer, il vaudrait mieux s'arrêter en route.

Après avoir été Dieu, courir la chance d'animer un jour un crapaud, un rat d'égout, un stercoraire, n'est pas, je le reconnais, une perspective bien séduisante. Cependant, il ne faudrait pas vouloir faire de nos désirs et de nos répugnances la règle du monde. Nous sommes des hommes, et nous pensons en hommes. Malgré nous, nous nous figurons que c'est notre personnalité actuelle qui, arrivée au sommet, devra retomber. Mais il n'en est rien : notre personnalité actuelle, comme celles que nous avons revêtues et celles que nous revêtirons à chaque réincarnation, a commencé le jour de notre naissance et finira le jour de notre mort. Ce n'est qu'un accident dans le développement de l'être simple qui nous anime et que nous appelons âme. Elle subit le sort de tout ce qui est composé ; à la désagrégation elle est annihilée. Mais l'âme persiste ; et à chaque pas en avant, de nouveaux horizons s'ouvrant devant elle, elle voit les choses sous un autre point de vue et les juge différemment.

Déjà nous pouvons comprendre que, quelle que soit la destinée qui nous attende, nous arrêter en route est impossible. Le progrès étant la condition normale de l'être spirituel, la douleur forcerait à marcher celui qui voudrait rester en arrière.

Et qui sait quelles surprises le progrès nous réserve et comment le monde nous apparaîtra quand enfin, débarrassés du corps, nous entrerons en pleine lumière spirituelle ? Que de préjugés aveugles, que de vues mesquines disparaîtront ! Peut-être alors comprendrons-nous qu'il n'y a dans la nature rien de méprisable, parce que tout y a son utilité ; que, sous les phénomènes les plus divers, la substance est toujours la même ; que celle du crapaud ne diffère en rien de celle de l'homme ; que tout est rapport, et qu'une simple modification dans l'ordre des molécules qui composent notre organe olfactif pourrait nous rendre repoussante l'odeur de la rose et délicieuse celle qui charme rat d'égout et le stercoraire.

D'ailleurs, si l'être a impérieusement besoin d'action, il n'a pas moins besoin de repos. L'homme le plus laborieux, quand il a travaillé toute une journée, se repose avec bonheur dans les bras du sommeil, qui est une espèce de mort dont le réveil est la résurrection.

Qui peut assurer qu'un jour, quand nous aurons vécu peut-être des milliards de siècles, que nous serons arrivés à tout connaître ; que nous serons rassasiés de vie et d'activité, nous n'éprouverons pas l'irrésistible besoin de nous reposer enfin dans la grande mort, dont les morts successives que nous subissons pourraient bien n'être que le présage ? Voilà pour la première.

– La seconde a pour mon esprit des difficultés énormes, insurmontables. Il ne peut pas arriver à comprendre que du néant, qui est la négation même de l'être, puisse sortir l'être. Mais on me dit que Dieu est tout puissant, et qu'il peut faire tout ce qu'il veut. Oui, mais parce qu'il ne veut que le possible. S'il voulait que deux et deux fassent cinq, il ne le pourrait pas.

Les astronomes et la *Genèse selon le Spiritisme*, Chap. VI, n° 50, m'apprennent que, quand un monde meurt, on utilise ses débris pour former d'autres mondes. Pourquoi cette économie, s'il suffit à Dieu de le vouloir pour avoir à profusion tous les matériaux neufs dont il a besoin ?

Et cette perfection vers laquelle nous marcherons éternellement sans jamais en être plus près, puisque nous ne pourrons jamais l'atteindre ! Y a-t-il rien de plus contraire à la logique !

Heureux ceux qui comprennent ces choses ! Peut-être sont-ils éclairés par une lumière supérieure. Quant à moi, tant que je ne serai pas, à mon tour, éclairé par cette lumière, je serai bien forcé de conserver ma manière de voir actuelle. Mais je me garderai bien de condamner les autres, car, en ces matières, comme le dit Voltaire, il n'est rien de si fou que de croire avoir toujours raison.

– La troisième solution n'est pas pour moi plus admissible que la deuxième. Outre qu'elle offre les mêmes difficultés au sujet de la création *ex nihilo*, je m'effraie en pensant à ce mur de la

perfection relative, contre lequel nous viendrons nous buter ; que nous ne pourrons jamais percer, quoique dévorés du désir de savoir ce qu'il y a derrière. Et ces Esprits aussi éternels que Dieu, puisqu'il n'a jamais commencé de créer, et qui pourtant ne sont pas Dieu !

Ma foi ! puisque l'anéantissement est impossible, je persiste à croire qu'il vaut mieux la chute et le recommencement, parce que, s'il est des existences pénibles, les bonnes certainement l'emportent, puisqu'il y a si peu de suicides. Et nous sommes dans un monde inférieur.

Tours, 4 mai 1897.

Les deux Abraham

Il y a dans la Bible deux Abraham, comme il y a deux David. L'un discute avec Dieu et soutient qu'il ne peut pas violer la loi morale, en enveloppant dans le même châtement le bon et le méchant. (Genèse, ch. XVIII.)

« 22. Alors deux de ces hommes partirent de là, et s'en allèrent à Sodome : mais Abraham demeura encore devant le Seigneur.

« 23. Et s'approchant, il lui dit : Perdrez-vous le juste avec l'impie ?

« 24. S'il y a cinquante justes dans cette ville, périront-ils avec tous les autres ? Et ne pardonneriez-vous pas plutôt à la ville à cause de cinquante justes, s'il s'y en trouve autant ?

« 25. Non, sans doute, vous êtes bien éloigné d'agir de la sorte, de perdre le juste avec l'impie, et de confondre les bons avec les méchants. Cette conduite ne vous convient en aucune sorte ; et jugeant, comme vous faites, toute la terre, vous ne pourrez exercer un tel jugement ?

« 26. Le Seigneur lui répondit : Si je trouve dans tout Sodome cinquante justes, je pardonnerai à cause d'eux à toute la ville.

« 27. Abraham dit ensuite : Puisque j'ai commencé, je parlerai encore à mon Seigneur, quoique je ne sois que poudre et que cendre.

« 28. S'il s'en fallait cinq qu'il n'y eût cinquante justes, perdriez-vous toute la ville, parce qu'il n'y en aurait que quarante-cinq ? Le Seigneur lui dit : Je ne perdrai point la ville, s'il s'y trouve quarante-cinq justes.

« 29. Abraham lui dit encore : Mais s'il y a quarante justes, que ferez-vous ? Je ne détruirai point la ville, dit le Seigneur, si j'y trouve quarante justes.

« 30. Je vous prie, Seigneur, dit Abraham, de ne pas trouver mauvais si je parle encore : Si vous trouvez dans cette ville trente justes, que ferez-vous ? Si j'y en trouve trente, dit le Seigneur, je ne la perdrai point.

« 31. Puisque j'ai commencé, reprit Abraham, je parlerai encore à mon Seigneur : Et si vous en trouvez vingt ? Dieu lui dit : Je ne la perdrai pas non plus, s'il y en a vingt.

« 32. Seigneur, ajouta Abraham, ne vous fâchez pas, je vous supplie, si je parle encore une fois : Et si vous trouvez dix justes dans cette ville ? Je ne la perdrai point, dit le Seigneur, s'il y a dix justes.

« 33. Après que le Seigneur eût cessé de parler à Abraham, il se retira, et Abraham retourna chez lui. » Traduction de Le Maître de Sacy.

C'est évidemment cet Abraham que saint Justin, martyr, avait en vue quand, dans son Apologie de la religion chrétienne, après avoir dit que « les hommes qui font usage de la raison pour la conduite de leur vie sont chrétiens, êtres forts et courageux », il ajoute que Socrate et Abraham étaient chrétiens.

Il n'en aurait pas dit autant de cet autre Abraham, de cette brute stupide qui, sur un ordre de Dieu, s'apprête, sans hésiter, à égorger son propre fils, et qui, lorsque l'enfant lui demande : « Où est la victime pour l'holocauste ? » ne sent pas ses entrailles frémir et se soulever contre un Dieu capable de commander à un père un si horrible forfait.

Et voilà pourtant l'homme qu'on a osé nous imposer pour modèle !

La loi Morale, comme toutes les autres lois qui régissent l'univers, est empreinte aux yeux du penseur d'un caractère absolu de nécessité et d'universalité. « La lumière est uniforme pour l'astre de Sirius et pour nous ; la morale doit être uniforme. Si un animal sentant et pensant dans Sirius est né d'un père et d'une mère tendres qui aient été occupés de son bonheur, il leur doit autant d'amour et de soins que nous en devons ici à nos parents. Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indigent estropié, s'il peut le soulager et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. Le cœur a partout les mêmes devoirs : sur les marches du trône de Dieu, s'il a un trône, et au fond de l'abyme, s'il est un abyme. » Voltaire, *Dict. phil.*, art. Religion.

Les lois étant les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, elles ne sont le produit d'aucune volonté, et aucune volonté ne peut les changer. Dieu ne peut pas plus faire que le bien soit le mal et que le mal soit le bien qu'il ne peut faire que les quatre côtés d'un carré parfait ne soient pas égaux et que ses quatre angles ne soient pas droits. Dans sa conduite, il se soumet plus complètement aux lois que tous les autres êtres, précisément parce qu'il en est le plus parfait. C'est ainsi que pensait, l'Abraham chrétien, et après lui Socrate, Jésus, ce Socrate de Jérusalem, comme l'appelait Voltaire, et toutes les grandes et saintes intelligences. On n'offense pas Dieu en limitant ainsi son pouvoir ; on l'offenserait au contraire en le croyant capable d'ordonner la perpétration d'un crime, comme fit l'autre Abraham. En imitant ce dernier, on s'expose à devenir comme lui le triste jouet d'un Esprit de ténèbres, changé en ange de lumière pour nous tromper, ou à tomber sous la domination d'un prêtre orgueilleux et barbare, comme Agamemnon qui, sur un ordre de Calchas, se résigne à sacrifier sa fille Iphigénie.

Que de crimes on a commis ou fait commettre au nom de Dieu !

Si nous voulons rendre impossible le retour de telles horreurs, ayons le viril courage de nous débarrasser de cette erreur d'autant plus dangereuse qu'elle a une apparence sacrée, et qui consiste à nous faire considérer Dieu, non comme le serviteur dévoué de la loi morale, mais comme son auteur. C'est le poison habilement mêlé par le génie du mal à l'aliment moral apporté à l'homme par les grands envoyés d'en haut.

Chez les anciens, le Destin aveugle, c'est-à-dire la loi, était le dieu devant qui tous les autres devaient s'incliner.

Tours, 3 septembre 1897.

Voltaire et l'âme

Tout le monde parle de Voltaire, et bien peu de gens le connaissent. On le représente ordinairement comme le coryphée de l'athéisme et de l'irrégion, et l'ennemi irréconciliable du Christ.

Or, il n'est rien de plus contraire à la vérité. Peu d'écrivains ont démontré en des pages d'une plus grande éloquence et d'une plus rigoureuse logique l'existence de Dieu. Il était tellement convaincu de la nécessité d'un être créateur et providence du monde qu'il a dit : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.*

Je pourrais multiplier les citations. Je me contente de la suivante que je trouve dans la lettre IV, sur les auteurs anglais :

« Une fausse science fait les athées ; une vraie science prosterne l'homme devant la divinité ; elle rend juste et Sage celui que l'abus de la théologie a rendu inique et insensé. »

Quant au Christ, dans l'admirable article *Religion*, du *Dictionnaire philosophique*, il lui dit : « ... Je vous prends pour mon seul maître. » Et dans la *Profession de foi des théistes*, on trouve ces lignes : ... Qu'on ôte tout ce qui lui est étranger, tout ce qu'on lui a attribué en divers temps au milieu des disputes les plus scandaleuses et des conciles qui s'anathématisaient les uns les autres avec tant de fureur, que reste-t-il en lui ? Un adorateur de Dieu qui a prêché la vertu, un ennemi des pharisiens, un juste, un théiste ; nous osons dire que nous sommes les seuls qui soient de sa religion, laquelle embrasse tout l'univers dans tous les temps, et, qui par conséquent est la seule véritable. »

Mais si Voltaire croyait profondément en Dieu et si, en combattant le christianisme, il se déclarait le vrai disciple du Christ, il ne put jamais – chose qui étonne dans une si grande intelligence – arriver à se démontrer l'existence de l'âme et son immortalité. Il ne niait pas, mais il n'affirmait pas, il doutait. Cependant il inclinait plus vers l'affirmative que vers la négative, par la raison que la doctrine de l'immortalité est plus utile à la société, parce qu'elle est plus capable de faire des honnêtes gens et des hommes vertueux.

Au prince royal de Prusse, qui l'interrogeait sur cette question, il répondait, de Ferney, le 28 novembre 1771 : « Il est vrai qu'on ne sait pas trop bien ce que c'est qu'une âme, on n'en a jamais vu. Tout ce que nous savons, c'est que le maître éternel de la nature nous a donné la faculté de penser et de connaître la vertu. Il n'est pas démontré que cette faculté vive après notre mort ; mais le contraire n'est pas démontré davantage. Il se peut, sans doute, que Dieu ait accordé la pensée à une monade

qu'il fera penser après nous ; rien n'est contradictoire dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières, le plus sûr est de ne jamais rien faire contre sa conscience, Avec ce secret, on jouit de la vie, et on ne craint rien à la mort. »

Le passage suivant de la *Prière du curé de Frêne* contient, à mon avis, un des plus forts arguments en faveur de l'immortalité de l'âme, argument qui cependant ne put pas complètement convaincre son auteur.

« Je reconnais que les facultés que vous avez données à mon âme de vous connaître et de vous aimer, de réfléchir sur moi-même et sur vos créatures, de connaître mes devoirs, de distinguer la vertu du vice, de suivre l'un et l'autre, d'être heureux ou malheureux par mes réflexions (attributs qui n'ont presque aucun rapport aux biens de cette vie et qui y sont même inutiles), sont des preuves suffisantes que vous avez créé mon âme pour être immortelle et pour la rendre heureuse dans une autre vie à proportion de l'exactitude que j'aurai eue à remplir mes devoirs en celle-ci. »

Ici, Voltaire, toujours incertain de l'immortalité de l'âme, me fait l'effet du flambeau qui n'éclaire pas sa base. Mais quel est le grand homme qui n'ait pas quelque côté faible ? Il en a bien trouvé lui-même dans Newton qu'il admirait tant.

Ce qui le fit douter, c'est, qui le croirait ! qu'il trouvait Dieu plus grand de nous faire penser sans nous donner une âme qu'en nous en donnant une.

« Le premier qui a montré ces orgues qui jouent des airs par le seul emploi des forces mouvantes a fait un très bel ouvrage ; mais, s'il avait caché dans le corps de cet instrument un homme qui eût touché l'orgue, il n'aurait été qu'un charlatan.

Ceux qui admettent dans les animaux un autre être intérieur qui les fait agir semblent faire réellement une injure à la toute-puissance divine. » *Dict. phil.*, art. Ame.

D'abord, il est difficile de concevoir comment on peut faire injure à Dieu, en croyant qu'il a mis dans les animaux un être pensant et agissant – comme l'a fait Voltaire lui-même, dans tant d'admirables écrits – plutôt que de croire qu'ils ne sont que des machines auxquelles il a accordé la faculté de penser et d'agir.

Ensuite, on ne voit pas qu'il puisse y avoir le moindre rapport entre Dieu dont le but, en faisant le monde, n'a certes pas été d'étonner qui que ce soit, et un prestidigitateur qui ne veut qu'éblouir les foules, pour avoir leur argent.

Enfin Dieu n'est pas un charlatan, en nous donnant une âme, mais il en serait un si, après nous avoir accordé la connaissance de la loi morale, il n'avait pas donné à cette loi une sanction, par notre immortalité.

Et nous sommes immortels. C'est Voltaire lui-même qui le démontre rigoureusement dans les lignes suivantes :

« En effet, la mort n'est autre chose que la séparation des parties d'un sujet ; or l'esprit n'étant composé d'aucunes parties, il ne saurait souffrir cette division, d'où il s'ensuit que la mort ne lui convient non plus que la froideur à la flamme, ou la chaleur à l'eau glacée. » (*Idee qu'on doit avoir de Dieu.*) Si donc nous avons une âme, nous sommes nécessairement immortels. Mais Si l'homme a une âme, l'homme est un dieu. S'il n'en a pas, il n'est qu'une machine. Une machine ou un dieu : voilà l'alternative dans laquelle Voltaire nous place, dans sa diatribe intitulée : *Il faut prendre un parti, ou le principe d'action*. Encore une fois, ou l'homme est un dieu, ou il est exactement tout ce que je viens de prononcer. Il n'est donc pas bien loin de dire comme Lamartine : L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Et c'est, en effet, ce qu'ont cru les profonds métaphysiciens de l'époque préhistorique, comme en attestent les antiques Védas. Et Voltaire, une fois l'existence de l'âme admise, regardait comme une conséquence naturelle toutes les vérités sublimes qu'ils nous ont révélées et que le spiritisme est venu remettre en lumière. Si le *Livre des Esprits* nous dit : « ... Tout sert, tout s'enchaîne dans la nature depuis l'atome primitif jusqu'à l'archange, qui, lui-même, a commencé par l'atome... » qu'on lise l'article *Corps* dans le *Dictionnaire philosophique*, et l'on verra que cela lui paraissait très acceptable : « Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une. « Tout est résurrection dans ce monde, » dit le Phénix dans la *Princesse de Babylone*. Peut-on en moins de mots et d'une manière plus simple et plus saisissante justifier la croyance à la réincarnation ?

Quant au périsprit et à la possibilité de la communication avec les désincarnés, voici ce qu'il en dit dans l'article *Magie* du *Dictionnaire philosophique*, et ce que feraient bien d'étudier les spirituels écrivains qui croient être des Voltaire, en rééditant, de temps à autre, les mêmes railleries à l'adresse des spirites :

« La magie est une science bien plus plausible que l'astrologie et que la doctrine des génies. Dès qu'on commença à penser qu'il y a dans l'homme un être tout à fait distinct de la machine, et que l'entendement subsiste après la mort, on donna à cet entendement un corps délié, subtil, aérien, ressemblant au corps dans lequel il était logé. Deux raisons toutes naturelles introduisirent cette opinion : la première, c'est que, dans toutes les langues, l'âme s'appelait *esprit, souffle, vent* : cet esprit, ce souffle, ce vent était donc quelque chose de fort mince et de fort délié. La seconde, c'est que si l'âme d'un homme n'avait pas retenu une forme semblable à celle qu'il possédait pendant sa vie, on n'aurait pas pu distinguer après la mort l'âme d'un homme d'avec celle d'un autre. Cette âme, cette ombre, qui subsistait séparée de son corps, pouvait très bien se montrer dans l'occasion, revoir les lieux qu'elle avait habités, visiter ses parents, ses amis, leur parler, les instruire ; *il n'y avait dans tout cela aucune incompatibilité. Ce qui est peut paraître.* »

La vaste intelligence de ce sceptique de bonne foi, qui ne cherchait que la vérité, était toujours ouverte à tout le possible. Non seulement il ne se serait pas moqué de la doctrine spirite et il ne

l'aurait pas combattue, comme le dit le capitaine Volpi dans le *Vessillo* d'octobre dernier ; mais, s'il avait vécu de nos jours, il aurait, comme Crookes, étudié le phénomène, et une fois bien convaincu de l'existence de l'Âme, il serait devenu le plus éloquent et le plus ardent propagateur de cette doctrine de salut.

Mais comment se fait-il qu'avec la seule aide de la raison il n'ait jamais pu arriver à se convaincre complètement de l'existence de l'âme ?

A mon avis, c'est qu'il a suivi une méthode inverse de celle que l'on doit suivre en ces matières : Il est allé de Dieu à l'homme, au lieu d'aller de l'homme à Dieu. Il a pensé que celui qui a fait le monde et le gouverne pouvait bien être assez puissant pour accorder à la machine qui est notre corps la faculté de penser et d'agir sans en donner la direction à un être pensant et agissant. Seulement, comme au fond il sentait la différence profonde qu'il y a entre une machine qui va sans savoir même qu'elle existe, qui n'est que quelque chose, et un être pensant qui a conscience de son existence et qui est quelqu'un, il hésitait. Et il hésitait parce que son esprit logique le forçait de conclure que, si nous avons une âme, « elle est de même nature que Dieu, puisqu'elle est spirituelle comme lui et qu'en cela il ne saurait y avoir du plus ou du moins ; car la spiritualité consistant dans une parfaite exemption de mélange de la matière, il est certain que cette perfection n'est pas plus convenable à l'Intelligence divine qu'à notre esprit. » *Réfl. sur l'idée qu'on doit avoir de Dieu.*

Conclusion : Nous sommes des dieux. Et il ne comprenait pas qu'un Dieu voulut se soumettre à toutes les misères de notre condition humaine.

Suivons la méthode que je crois la vraie.

Le premier être de l'existence duquel nous avons conscience, c'est nous-mêmes. Dieu ne vient que longtemps après. Nous ne disons pas comme Descartes : Je pense, donc je suis, car ici le syllogisme n'a que faire. Nous disons : Je suis. Et rien au monde n'ébranlera en nous cette croyance, Mais que ou qui sommes-nous ? Et voilà la difficulté, l'incertitude qui commence. Notre corps, qui vit et se développe sans que nous sachions comment, constitue-t-il à lui seul toute notre personne, qui disparaîtra pour toujours, lors de sa dissolution, ou bien n'en sommes-nous que les locataires d'un jour et lui survivrons-nous ?

Si j'examine avec attention toutes les parties de ce corps, je m'aperçois vite que toutes, sans exception aucune, sont incapables de penser et de vouloir, la pulpe de mon cerveau comme la corne de mes ongles. Qui donc pense et veut en moi ? On me répond que chaque organe a sa fonction ; que le cerveau pense, comme l'œil voit et l'oreille entend. Mais l'œil ne voit pas plus que l'oreille n'entend. Ce sont d'admirables instruments qui nous permettent de voir et d'entendre. Voilà tout. S'il en était autrement, il faudrait croire que c'est le microscope qui voit les infiniment petits et le télescope qui, dans les profondeurs des cieux, contemple les étoiles que notre œil ne nous permet pas d'apercevoir. Et je ne parle pas des gens qui, dans des états particuliers, peuvent voir sans le secours des yeux et à de très grandes distances, parce que Voltaire n'y croyait pas.

Or, le cerveau ne pense pas plus que l'œil ne voit ; l'analogie seule suffirait à me le démontrer. C'est le centre où viennent aboutir et se grouper toutes les impressions que nos sens reçoivent ; une espèce de plaque photographique qui les enregistre et où nous en prenons connaissance. S'il pensait, comme aucune des parties n'est capable de penser, il faudrait que ce fût l'ensemble. Or, un ensemble n'est pas un être ; c'est une abstraction, un néant. Et un néant ne peut pas penser. Ce qui pense en nous est donc un être simple, une substance spirituelle, puisqu'un composé, un ensemble, ne peut pas penser. Et cet être simple, cette substance spirituelle est notre âme, qui est nécessairement immortelle, parce qu'elle n'est pas composée de parties et que *la mort n'est autre chose que la séparation des parties d'un sujet.*

C'est ainsi que nous pouvons, par la seule force de notre raison bien consultée, arriver à nous

convaincre de l'existence et de l'immortalité de notre âme. Plus tard, en examinant l'organisme de notre corps que nous n'avons point fait et ce vaste univers où partout éclatent les calculs profonds, les savantes combinaisons, les sages desseins, nous nous élevons à l'idée d'une intelligence supérieure qui a tout fait et qui veille sur tout.

Tours, octobre 1897.

Le centenaire de Voltaire et de Rousseau

Sans libre pensée, pas de religion : *la Jérusalem d'en haut est vraiment libre*, dit saint Paul.

Pour nous, nous préférons de beaucoup un athée qui raisonne son athéisme, à un dévot stupide qui ne croit en Dieu, à l'immortalité de l'âme, au devoir, que parce qu'un autre homme lui dit d'y croire.

Le premier est sur la voie qui mène à la religion, le second sur celle qui en éloigne ; car ce n'est pas à Dieu qu'il croit, mais à un homme ; et si celui-ci lui disait qu'il doit assassiner son père, il le ferait en toute sûreté de conscience : l'histoire nous fournit de trop nombreux exemples de cette vérité.

Les hommes les plus utiles sont donc ceux qui ont appris à leurs semblables à penser par eux-mêmes, à raisonner leurs croyances, et c'est un devoir pour nous de les honorer. Voilà pourquoi nous adhérons de tout notre cœur et de toute notre âme à l'idée de fêter le centenaire de Voltaire et de Rousseau, en 1878.

Après les grands révélateurs qui, descendus des régions célestes, sont venus apporter aux hommes la loi morale, au milieu des souffrances et des persécutions de toutes sortes, suscitées contre eux par les prêtres et les dévots, y en a-t-il beaucoup qui aient autant fait pour l'avancement de l'humanité que ces deux infatigables apôtres de la raison, que ces deux précurseurs de notre grande révolution ?

La tolérance, l'amour de l'humanité : voilà le résumé de leurs doctrines. Pour eux, il n'y a de vertus que celles qui sont utiles au prochain. « Un solitaire sera sobre, pieux, dit Voltaire, il sera revêtu d'un cilice ; eh bien ! il sera saint, mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. »

Voilà qui est parfaitement chrétien ; et c'est parfaitement chrétien, parce que c'est parfaitement raisonnable.

L'horreur du sang versé était si profonde chez Voltaire que sa plume tremblait dans sa main, chaque jour anniversaire de la Saint-Barthélemy. Parmi ses titres de gloire, – et ils étaient nombreux, – il était surtout fier de s'entendre donner celui de défenseur des Calas.

Oui, honorons Voltaire, honorons Rousseau. Qui sait si en agissant ainsi nous ne commençons pas, sans le savoir, la plus grande révolution religieuse qui se soit accomplie dans notre humanité ; si nous ne jetons pas les fondements du vrai culte, de celui qui ne consiste pas dans de vaines cérémonies, dans des pratiques puérides et ridicules, mais dans l'hommage rendu à la divinité, par l'observation des lois morales, et dans le tribut de reconnaissance et d'admiration, payé aux hommes qui ont voué leur vie au service de leurs semblables ?

Quel calendrier que celui où les noms des grands inventeurs, des grands philosophes, des grands artistes, des grands poètes, des grands patriotes, de tous ceux qui ont travaillé, lutté, souffert pour nous seraient inscrits à la place des noms de ces saints, êtres au moins inutiles, qui n'ont vécu que pour eux, et dont tout le mérite consiste à s'être infligé des privations stériles, à avoir croupi dans

la crasse et la vermine, et avoir possédé quelques facultés médianimiques !

Quelle religion que celle qui placerait dans ses temples les statues de Christna, de Confucius, de Zoroastre, de Moïse, de Socrate, de Jésus, de Mahomet, et, au-dessous d'eux, par ordre de mérite, celles de tous ceux qui ont mérité la reconnaissance des hommes, par les services qu'ils leur ont rendus ! Ne serait-ce pas la vraie religion ? et le livre qui en exposerait les principes ne serait-il pas la Bible de l'humanité ? Tout cela sans doute est encore un rêve, mais un rêve dont, comme nous le disions plus haut, nous commençons peut-être la réalisation.

Tours, 12 mai 1876.

Dieu, l'âme, M. Littré

Je venais de relire encore une fois le discours prononcé par M. Littré, dans la salle du Grand-Orient, à Paris. Je gémissais, de me trouver, moi chétif, en opposition complète d'idées et de croyances avec un savant aussi illustre.

Je professe pour les savants un respect d'autant plus profond que plus grand est mon regret de n'avoir pas pu m'instruire. Cependant ce sentiment ne peut aller jusqu'à me faire adopter aveuglément leurs opinions, car je m'exposerais à en adopter de tout à fait contraires.

Je me disais donc que je ne pouvais admettre avec M. Littré qu'il soit sage et salutaire de ne rien affirmer et de ne rien nier sur Dieu et sur l'âme. En supposant que les solutions qu'on a jusqu'à ce jour données à ce sujet soient puériles, le progrès ne peut pas consister à abandonner le problème, mais à l'étudier encore, de façon à le résoudre d'une manière de plus en plus sérieuse. Comment ne pas voir que ces questions sont celles qui importent le plus à l'humanité et qu'elle ne pourra marcher d'un pas ferme et assuré dans la voie de ses destinées que lorsqu'elle les aura définitivement résolues ? Comment connaître notre destinée si nous ne connaissons pas le monde dans lequel nous vivons et auquel nous sommes indissolublement liés ? Comment connaître le monde, si nous n'en étudions qu'un seul côté, le moins important, celui des phénomènes, des effets, du relatif, du contingent, de ce qui n'est pas, en négligeant volontairement celui des substances, des causes, de l'absolu, du nécessaire, en un mot, de ce qui est ?

M. Littré croit qu'on ne peut pas passer de l'autre côté. Mais alors, à quoi sert la raison ? N'est-elle pas le sens de l'invisible, l'œil destiné à percer le voile qui nous cache l'autre monde ? Et maintenant, nos devoirs ne découlent-ils pas nécessairement de notre destinée ?

Dans notre société, la destinée d'un soldat étant de combattre pour la défense de son pays, son devoir est d'étudier l'art de la guerre. La destinée d'un médecin étant de soigner les malades, son devoir est d'étudier les causes des maladies et les moyens de les guérir.

Et qui ne sent combien nos destinées générales seront différentes, et, par conséquent, nos devoirs différents, selon que Dieu existera ou n'existera pas et selon que l'âme sera ou ne sera pas immortelle ? M. Littré a certainement raison de dire qu'il ne faut pas faire dépendre ses devoirs de ce que l'on ne connaît pas ; et voilà pourquoi il faut étudier l'âme et Dieu et s'efforcer de les connaître de plus en plus. Et cette étude est aussi possible que les autres, quoiqu'elle soit peut-être plus difficile, et conduit à des résultats aussi certains. L'expérience n'est pas la seule voie pour arriver à la vérité : les mathématiques pures sont des sciences toutes de spéculation, et pourtant on les appelle, par excellence, les sciences exactes. Que la chimie, la physique, l'astronomie et les autres sciences expérimentales ne nous donnent ni Dieu ni l'âme, il n'y a rien-là qui doive nous surprendre, puisque Dieu et l'âme ne sont pas leur objet. C'est à la philosophie, à la métaphysique

qu'il faut les demander. Et la métaphysique est une science au même titre que les autres et repose sur des bases aussi sûres. Seulement tout le monde, sur notre terre, n'est pas encore métaphysicien, comme tout le monde n'est pas encore sculpteur ou poète. Je veux dire que la faculté métaphysique n'est pas développée chez tous, comme ne l'est pas non plus la faculté artistique ou poétique : nous sommes des êtres diversement développés.

Oui, je reconnais avec M. Littré que la conscience est le juge suprême de nos actions et que, chez les esprits élevés, mais chez ceux-ci seulement, elle est l'unique rémunérateur et l'unique vengeur. Mais la conscience n'est pas la science : la science relève de l'intelligence, tandis que la conscience relève de la raison. La conscience est à la raison ce que le capital est au travail ; elle est de la raison accumulée. Le travail de la raison, c'est le travail métaphysique ; et, je le répète, on procède ici avec autant de certitude que dans le travail scientifique.

Pour toute raison suffisamment développée et que n'aveuglent pas les préjugés de la science aussi dangereux pour le moins que les préjugés de l'ignorance, cette proposition : *l'inintelligent ne peut pas produire l'intelligent*, est aussi évidente que cette autre : *la ligne droite est la plus courte que l'on puisse mener entre deux points donnés*.

Donc, au début, je ne dirai pas chronologique, mais logique des choses, il y a l'intelligence ; et cette intelligence, quelle qu'elle soit, je l'appelle Dieu. Dieu est le point de départ de la série des évolutions que les êtres accomplissent ; il est probablement aussi le point d'arrivée, l'alpha et l'oméga de la création : le monde vient de lui et retourne à lui.

Le néant n'étant rien ne peut rien donner ; – le tout est plus grand que sa partie, sont encore deux propositions d'une évidence égale.

Donc les éléments qui composent le monde existent de toute éternité, et les lois qui le régissent étant l'expression des rapports nécessaires de ces éléments entre eux, Dieu n'a pas fait ces lois, mais a créé et crée, en s'y conformant. Il est évident qu'il n'a pas plus fait que trahir soit un crime qu'il n'a fait que les trois angles d'un triangle égalent deux droits. Lui demander de changer ces lois, c'est lui demander l'impossible : il est tout-puissant parce qu'il peut tout ce qu'il veut ; mais il ne peut tout ce qu'il veut que parce qu'il ne veut que ce qui est possible.

Il est facile de voir les conséquences morales qui découlent de tels principes : nos devoirs envers Dieu sont de le seconder dans son œuvre, en l'imitant, c'est-à-dire en nous conformant aux lois, à la règle des choses, pour me servir de l'expression de M. Littré. Mais nous ne pouvons nous conformer aux lois qu'en les connaissant toutes : d'où l'obligation incessante pour nous de cultiver à la fois notre intelligence et notre raison, pour acquérir en même temps et la science et la conscience.

Quant à l'âme, elle existe distincte du corps qui, matériel et inintelligent, ne peut la produire, d'après ce que nous avons vu plus haut. Elle n'est pas une harmonie, une résultante, une combinaison fortuite d'atomes, qui se forma hier, et qui se dissoudra demain : elle est un être, et, en cette qualité, elle est éternelle. Elle a vécu et elle vivra, le néant ne pouvant pas plus recevoir que donner. Je suis pour l'éternité citoyen du monde ; j'appartiens à l'humanité passée comme à l'humanité future. Je puis donc, patient et résigné, supporter les douleurs qui accompagnent souvent l'accomplissement du devoir, parce que je sais qu'elles sont une semence féconde d'où sortiront dans l'avenir les meilleurs fruits pour les autres et pour moi.

Que s'il en était autrement, si je n'étais qu'un être éphémère, sorti du néant pour rentrer aussitôt, ce qui est absurde, sans lien avec le passé, sans lien avec l'avenir, où la conscience puiserait-elle son autorité pour me commander le sacrifice ? Comment pourrait-elle justifier cette loi qui ne m'imposerait que des peines, sans aucune compensation ? Car enfin, pour se faire obéir, il faut que la loi soit juste.

Nous avons, du reste, et c'est heureux, un moyen pratique pour nous assurer de la survivance de

l'âme au corps. Seulement, il ne faut pas, après avoir proclamé la méthode expérimentale comme le seul moyen d'arriver à la découverte de la vérité, se donner un démenti à soi-même, en déclarant a priori la chose impossible, et en traitant de fous et d'hallucinés ceux qui vous proposent ce moyen comme leur ayant réussi. Il faut se livrer à l'observation sérieuse et précise de ces phénomènes qu'on nomme spirites et qui ont la vertu d'égayer tous les jours nos pauvres esprits forts de la presse périodique.

Cependant, braves gens qui riez si fort, vous devriez savoir que Socrate, le Christ, saint Paul, tous les philosophes de l'école d'Alexandrie, Mahomet, Jeanne D'Arc, Luther, Benjamin Franklin ont affirmé, dans le passé, qu'ils avaient des communications avec le monde invisible. Sans doute, ils n'étaient pas journalistes ; mais enfin ils avaient quelque valeur. Aujourd'hui des hommes de toutes les conditions et de tous les degrés de culture intellectuelle, et je suis du nombre, donnent la même assurance. « Enfin Bacon – c'est M. Cousin qui parle – ne voulait pas même qu'on abandonnât entièrement la magie ; il espérait que sur ce chemin il n'était pas impossible de trouver des faits qui ne se trouvent pas ailleurs, *faits obscurs, mais réels, dans lesquels il importe à la science de porter la lumière et l'analyse, au lieu de les abandonner aux extravagants qui les exagèrent et les falsifient.* »

Mais ce ne serait pas observer sérieusement que de vouloir imposer au phénomène un programme tracé d'avance. Notre devoir est d'accepter ses conditions et non de lui imposer les nôtres.

N'est-ce pas ainsi que l'on agit dans toutes les expériences scientifiques ?

En suivant cette marche, il est à peu près certain que tout homme sérieux qui voudra y mettre un peu de persévérance arrivera.

J'en étais là de mes réflexions, quand tout à coup je tombai dans un profond sommeil.

Je fis un rêve.

J'étais sur le pont d'un navire, au milieu du Grand Océan. Un vieillard se trouvait à côté de moi. Sa physionomie respirait la bonté et inspirait la confiance. Chose étrange ! en le regardant bien, je reconnus en lui M. Littré, que pourtant je n'ai jamais vu.

Nous causâmes, et, je n'ai pas besoin de le dire, notre conversation roula sur la philosophie. Il m'exposa longuement et éloquemment les principes du positivisme. Je l'avoue à ma confusion, je ne le compris pas toujours très bien.

Au moment où nous nous y attendions le moins, survint une furieuse tempête qui, après avoir fait parcourir à notre navire d'immenses distances, le jeta sur une côte et l'y brisa.

Par une espèce de miracle, M. Littré et moi nous échappâmes seuls au naufrage.

Nous avancions tout mouillés et tout moulus dans les terres, moi, quoique moins avancé en âge, beaucoup plus découragé que lui.

– C'en est fait de nous, lui disais-je ; nous n'avons échappé à la tempête que pour mourir ici de faim et de désespoir. Cette terre doit être déserte.

– Pas le moins du monde, me dit-il ; elle est habitée par des hommes, sinon plus, du moins aussi avancés en civilisation que les Européens. Regardez dans le lointain, à votre gauche, ce que édifice. Il ne s'est pas évidemment fait tout seul ; il ne peut être que l'œuvre d'hommes très intelligents.

Je poussai un cri de joie, et nous nous hâtâmes vers l'édifice.

Arrivés, nous entrâmes. C'était une immense manufacture, où les machines les plus admirables, mues par une force que nous ne pouvions découvrir, exécutaient les ouvrages les plus beaux et les plus compliqués. Les matières premières tombaient d'un étage supérieur et, après avoir subi les plus nombreuses transformations, devenaient des objets d'un fini merveilleux et d'une utilité saisissable au premier coup d'œil.

Mais d'ouvriers, point.

– Qu'importe, disait M. Littré, ils se montreront. Les matières premières ne peuvent arriver indéfiniment ; il faut bien que la provision se renouvelle et que les objets manufacturés soient enlevés.

Spectacle nouveau ! nous voyons venir à nous, glissant sur le sol, un bloc de bois brut.

– Pour le coup, m'écriai-je, nous sommes au pays des fées !

– Pas si loin, mon ami. Si ce bloc glisse ainsi, c'est qu'il est creux et qu'un animal caché dans son intérieur le fait mouvoir. Le bois étant matière ne peut se mouvoir de lui-même.

– Mais alors, dis-je à mon tour, le monde, qui est un édifice incomparablement plus beau et plus compliqué que celui-ci, doit avoir pour architecte un être incomparablement plus intelligent ; et celui qui a fait ces prodigieuses machines qu'on appelle végétaux et animaux doit être un mécanicien infiniment supérieur à celui qui a fait celles que nous voyons fonctionner sous nos yeux et que nous reconnaissons de beaucoup inférieures, tout en les admirant.

Et le bloc de bois, notre corps, n'est-il pas matériel comme lui ? Et si, à cause de sa nature, vous jugez qu'il ne peut se mouvoir de lui-même ; qu'il faut nécessairement qu'il soit mis en mouvement par quelqu'un caché dans son intérieur, pourquoi n'en diriez-vous pas autant du corps ? Pourquoi n'affirmeriez-vous pas l'âme ? Il n'y a pas plus de raison de suspendre son jugement dans ce cas que dans l'autre.

– Hum ! hum ! fit M. Littré, Et au moment où il ouvrait la bouche pour me répondre, à mon très grand déplaisir, je m'éveillai.

24 juillet 1875.

Le génie et la folie²²

Sous ce titre, parut dans les numéros du 8 et du 9 septembre du *Progrès libéral* un article emprunté au *Journal des Débats* et qui produisit une certaine sensation.

Des amis nous engagèrent à le lire et à leur en donner notre appréciation. N'ayant pas pu le faire alors, nous le faisons aujourd'hui.

L'auteur, M. Ch. Richet, débute en nous parlant de la réprobation unanime que ne manque jamais de soulever toute vérité nouvelle, à son apparition dans le monde ; des obstacles sans nombre dont sa route est semée ; des luttes ardentes qu'elle a à soutenir ; des difficultés inouïes qu'elle doit vaincre avant de pouvoir, avec l'aide du temps, arriver à se faire accepter. De telle sorte que le lecteur croit qu'il va lire la glorification de ces génies dominateurs qui, à de longs intervalles, sont venus apporter aux hommes la vérité religieuse ; de ces grands inventeurs dans les arts, les sciences, l'industrie ; en un mot, de tous ces bienfaiteurs de l'humanité, que la sottise et l'ignorance ont toujours persécutés et souvent fait mourir.

Pas du tout : c'est du Dr Lélut que M. Richet va nous entretenir ; et ce qu'il se propose de défendre et de glorifier, c'est sa théorie qui consiste à considérer comme des fous tous les hommes de génie.

La chute, on le voit, est profonde et grand le désappointement.

L'idée nouvelle dont il s'agit n'est, en effet, que le préjugé stupide qui de tout temps a fait considérer comme fous ceux qui voient plus haut, plus loin et plus juste que le commun des

²² Cet article est extrait du journal le *Bon Sens*, de Carcassonne, des 10 et 13 novembre 1875.

hommes :

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous !

Seulement, après les avoir persécutés ou tués, les hommes, ravisés et repentants, leur élèvent des statues, *pour la gloire du genre humain*, ajoute le poète.

M. Lélut et M. Richet après lui se comportent différemment.

Bien loin de dresser des statues aux hommes de génie, s'ils ne cherchent pas positivement à renverser celles que d'autres leur ont élevées, ils s'efforcent du moins de les mutiler et de les ébranler : la sottise humaine élevée à la hauteur d'une théorie scientifique, telle est leur œuvre que nous allons apprécier, avec l'unique secours de la raison et du bon sens.

Le génie n'est pas identique à la folie, dit M. Richet, et ne peut être confondu avec elle ; mais ils sont très proches parents, et leurs domiciles se trouvent si rapprochés que la folie a presque toujours au moins un pied chez son voisin. Nous citons « Or, il est facile à démontrer que beaucoup d'hommes de génie, à un certain point de vue, ont été des fous, et que l'attention, la mémoire et l'imagination extraordinaires qui leur ont donné la gloire ont fait d'eux, en les séparant des autres hommes, de *véritables aliénés*. » Et plus loin « On pourrait presque exprimer par un mot vulgaire cette intensité de la pensée qui rapproche le génie de la folie, en disant que *chez les hommes de génie l'intelligence est mal équilibrée*. » Enfin, d'après Aristote, « il n'y a pas de grand esprit sans un grain de folie. *Le génie*, le talent même n'existe pas sans cette originalité innée qui touche trop à l'excentricité pour ne pas confiner à l'aliénation ». Aristote se contentait des hommes de génie, il faut à M. Richet les hommes de talent.

Pourquoi s'arrêter en si beau chemin ? Pourquoi ne pas dire avec Érasme, La Rochefoucauld et autres, que tous les hommes sont fous, et que « si quelqu'un paraît sage, c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune » (La Rochef.). On serait beaucoup plus dans le vrai, et nous aimerions mieux cela ; car alors nous saurions, à n'en pas douter, que nous avons affaire à un spirituel paradoxe ou à une simple boutade et non à une théorie qui a la prétention d'être sérieuse et scientifique. Le mot folie se prend dans des acceptions bien diverses et s'applique souvent à des pensées et à des actes qui n'impliquent nullement l'altération de la raison, C'est dans ce sens que l'on dit que les amoureux, les avares, les prodiges, les joueurs, les ambitieux et même tous ceux qui ont des habitudes et des goûts différents des nôtres sont fous. On le dit, hélas ! aussi des hommes de génie et de sacrifice, par l'unique raison qu'ils se dirigent d'après des principes plus élevés que les nôtres et que leur réelle sagesse, que nous sommes incapables de comprendre, se montre à nous sous les apparences de la folie. Pour le pourceau d'Épicure, qui concentre tout dans le cercle étroit de son individualité, quelle plus grande folie que celle du Christ mourant pour le salut du genre humain ! Et pourtant, quand on connaît le lien d'étroite solidarité qui unit tous les membres de l'humanité et même tous les êtres de l'univers, et qu'on sait que l'individu ne peut pas se sauver seul et ne saurait arriver au vrai bonheur qu'en compagnie de ses semblables, on comprend qu'il n'y eut jamais sur la terre un acte de plus haute et de plus saine raison que celui qui s'accomplit, il y a dix-huit siècles, sur la croix du Calvaire.

Qui sait si, pour le reptile qui rampe, l'oiseau qui vole n'est pas fou !

Du reste, il n'y a qu'à définir la folie, la vraie, celle qui conduit à Charonton, et à la comparer à la définition que M. Richet nous donne du génie pour voir qu'elle en est l'antipode même.

« Qu'est-ce que la folie ? C'est d'avoir des pensées incohérentes et la conduite de même. »

(Voltaire.)

Qu'est-ce que le génie ? « Peut-être est-ce ce je ne sais quoi de divin, *quid divinum*, dit M. Richet, qui est extraordinaire ; cette faculté de concevoir rapidement de grandes choses, de tout embrasser, d'un seul regard, et de s'élever au-dessus des autres hommes par la promptitude, la profondeur, la nouveauté, *la justesse des idées*. »

Eh bien ! est-ce que la justesse des idées n'est pas ce qu'il y a de plus opposé à l'incohérence des pensées ? Et comment, après une semblable définition du génie, M. Richet peut-il nous dire que beaucoup d'hommes de génie, précisément à cause des puissantes facultés dont ils sont doués, sont de *véritables aliénés* ? Jusqu'à quel point l'esprit de système peut-il donc égarer notre pauvre raison ?

Quoi ! il n'y aura d'intelligence bien équilibrée que celle de cet homme ordinaire, adonné à un métier tranquille, vaquant à ses affaires avec régularité, n'ayant d'autre ambition que d'accroître son petit avoir, connaissant fort bien tout ce qui se rapporte à ses occupations, exact et mesuré en tout, ne se tourmentant pas de ne pas comprendre, ne cherchant pas à approfondir quelques-uns des problèmes qui l'entourent de tous côtés, satisfait des idées banales qu'il rencontre sur son chemin, et les acceptant pour régler sa conduite. Et si cet homme se trouve en présence d'un de ces serviteurs dévoués de la vérité religieuse ou scientifique, qui la cherchent avec passion et savent souffrir et, au besoin, mourir pour elle, d'un Newton, d'un Pascal, ou bien d'un Socrate ou d'un Jésus de Nazareth, « il aura le droit, en se comparant à eux, de trouver que la saine raison est plutôt dans son intelligence que dans celle de ces grands hommes » ! Et « chez eux, en effet, il reconnaîtra une vivacité de conception, une étrangeté d'imagination qui sortent des bornes vulgaires et qu'on retrouve chez les aliénés » !

Vraiment, c'est à se demander, quand on lit de semblables choses, si c'est sérieusement, qu'elles ont été écrites.

Que l'homme dont on nous fait le portrait, soit une intelligence bien équilibrée, nous n'y contredisons pas. Seulement cet équilibre est celui des régions inférieures. Mais il y a aussi l'équilibre des régions supérieures. C'est ce que M. Richet devrait comprendre.

On nous dit que Newton, fortement préoccupé de la solution de quelque problème, fut distrait au point de prendre le doigt de sa petite nièce pour bourrer sa pipe. Eh ! bon Dieu, si l'on connaissait toutes les particularités de la vie des maquignons, on en trouverait bien quelqu'un qui, absorbé par la pensée d'une affaire qu'il voulait conclure le lendemain, aurait eu une distraction analogue. Les grands hommes ont sur nous, gens du vulgaire, le désavantage que non seulement leurs noms, mais les moindres détails de leur vie sont connus.

Mais le génie n'est pas seulement le proche parent de la folie, il l'est aussi de l'épilepsie, de l'idiotisme, du rachitisme. Pourquoi ? Parce que, d'après MM. Moreau, Richet et Lélut, le génie est le produit d'une névrose, d'un état maladif du système nerveux, qui, selon que l'envie lui en prend, s'amuse à faire tantôt des fous, tantôt des épileptiques, tantôt des idiots et tantôt des rachitiques. « C'est, dit M. Moreau, parmi les classes de la société qui comptent le plus d'hommes distingués par les qualités éminentes de leur intelligence que se trouvent le plus d'aliénés. »

C'est bien là la conclusion qui ressort de l'ensemble de l'article que nous analysons, malgré un semblant de protestation un peu obscure que l'auteur fait au début.

Nier l'influence du physique sur le moral, du corps sur l'âme, serait nier l'évidence. Il ne suffit pas, on le comprend, qu'un esprit soit doué de facultés supérieures, il faut encore que l'organisme auquel il est lié, que l'outil qu'il a à sa disposition lui permettent de les manifester convenablement, faute de quoi il fera une apparition très ordinaire et ne pourra être distingué du commun des hommes. Si Raphaël était né aveugle ou si une maladie de son cerveau avait empêché dès son enfance cet organe de fonctionner régulièrement, lequel de ceux qui l'ont connu

eût jamais pu soupçonner qu'il y avait en lui les facultés du plus sublime des peintres ? C'est ce qui, soit dit en passant, doit nous rendre très réservés dans les jugements que nous portons sur nos semblables, de peur d'en éprouver plus tard d'amers regrets. Mais vouloir qu'un certain état maladif de notre système nerveux produise le génie pêle-mêle avec la folie, l'épilepsie, l'idiotisme, le rachitisme, c'est ce que nous ne saurions admettre, surtout après avoir lu l'article de M. Richet. Tout nous porte à croire, en effet, que ses affirmations en physiologie ne sont pas plus fondées que ses affirmations en histoire. Or, celles-ci ne le sont pas du tout, étant le produit évident de l'esprit de système qui, bien loin de rechercher la vérité des faits, n'a qu'un souci, celui de les faire servir, en les torturant, à la justification de la thèse qu'il soutient.

Prenons deux exemples : Newton et Aristote. Newton, d'après M. Richet, « resta trois ans plongé dans une démence complète, et pendant longtemps il perdit la mémoire. » Cela n'est rien moins qu'exact. Montucla, dans son *Histoire des mathématiques*, dit que « Newton jouit d'une santé heureuse jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, elle commença alors à s'affaiblir, et au commencement de 1727 il fut attaqué de la pierre. Il montra dans cette circonstance autant de fermeté qu'il avait déployé de sagacité durant le cours de sa vie. Au milieu des cruels accès qui terminèrent ses jours, on ne le vit jamais proférer une plainte... » Noël Beaudoux, dans son discours préliminaire de sa traduction de *l'Arithmétique universelle* de Newton, dit exactement la même chose ; seulement, au lieu d'heureuse, il qualifie la santé de Newton de *parfaite*. D'après le dictionnaire de Bouillet, il paraît qu'en 1692 sa raison se troubla *un instant*, soit par suite d'un incendie qui dévora une partie de ses papiers, soit par l'effet d'une trop grande contention d'esprit. » Vincent, dans le dictionnaire Desobry et Bachelet, dit que « ses facultés furent un instant affaiblies à la suite d'un incendie de notes et de manuscrits que son chien avait occasionné en renversant une bougie allumée ». Enfin, de Pontécoulant croit, contrairement à beaucoup d'autres, que les facultés de Newton s'étaient affaiblies dans son âge mûr, et ce, parce qu'il se laissa aller à commenter l'Apocalypse.

Nous sommes loin, on le voit, des trois années *de démence complète*. Quant à un simple affaiblissement des facultés, dans l'âge mûr, s'il a eu lieu réellement, il n'est pas besoin pour l'expliquer d'avoir recours à cette névrose ou névropathie qui serait la triste et nécessaire condition du génie. Il n'est pas de bon coureur qui, arrivé à un certain âge, ne sente ses jambes faillir, ni de portefaix ses épaules. Dès lors, pourquoi un cerveau comme celui de Newton, qui avait tant travaillé, n'aurait-il pas subi la loi commune ? Les grands hommes ne sont pas en dehors de l'humanité : ils sont grands, mais ils sont hommes, comme dit Quintilien : *Summi sunt homines tamen*.

M. Richet n'est pas plus vrai quand il parle du philosophe de Stagire que quand il parle de Newton. « Aristote, dit-il, se jeta dans l'Euripe pour ne pouvoir comprendre la cause du flux et du reflux de ses eaux. » Eh bien ! les historiens s'accordent en général à le faire mourir de mort naturelle, à Chalcis, en Eubée, « où il se retira dit Diogène Laërce, d'après Apollodore, la troisième année de la cent quatorzième olympiade, et y mourut de maladie, âgé de soixante-trois ans. » « On débita, dit Virey, beaucoup de fables sur sa mort : selon les uns, il but la ciguë ; d'après d'autres, le dépit de ne pouvoir expliquer le flux et le reflux de l'Euripe le porta à se précipiter dans ses eaux. » C'est cette dernière fable que M. Richet a adoptée pour la justification de sa thèse.

Mais arrivons à l'argument le plus fort de M. Richet, à celui pour la justification duquel l'histoire lui fournit le plus d'exemples, à l'hallucination, aux visions, à la croyance que l'on a ou que l'on peut avoir un commerce avec les Esprits. Tous ceux qui ont eu des apparitions quelconques, qui ont vu des Esprits, les ont entendus ou ont conversé avec eux sont des hallucinés, des visionnaires, des fous. Ainsi, dans son cabinet, l'a décidé M. Richet. Il est très convaincu que

Dieu ou la Nature ne peut avoir de secrets pour lui, et se garderait bien de faire une chose que lui, M. Lélut et M. Moreau auraient *a priori* déclarée absurde. S'abaisser jusqu'à l'étude des phénomènes est au plus bon pour des aliénés. Or, le nombre des hommes supérieurs qui tombent dans le cas pathologique que nous venons de mentionner est considérable. M. Richet cite Pascal, Goethe, Socrate, Byron, Malebranche, Descartes, Pope, Walter Scott, Cromwell, Bernadotte, lord Castelreagh, Mozart, Constantin, Mahomet, sainte Thérèse, saint Augustin, saint Chrysostome, saint Ignace de Loyola, Luther, sainte Geneviève, Jeanne D'Arc. Et il est loin d'avoir épuisé la liste ! puisqu'il n'a pas même parlé du Christ et de saint Paul, qui ont certes autant de droits que tout autre d'y figurer.

Eh bien ! alors même que l'assertion de M. Richet serait vraie, cela ne prouverait nullement en faveur de sa thèse, attendu que les visions et le commerce avec les Esprits ont été, à toutes les époques, sans en excepter la nôtre, considérés, non comme un privilège des hommes de génie ou de talent, mais, tout au contraire, comme étant plus particulièrement le fait du vulgaire et des ignorants. Tous les saints de la légende catholique n'ont pas été des saint Augustin ou dessale Chrysostome. Le plus grand nombre n'a brillé ni par le génie, ni même par le talent. On peut en dire autant des saints des autres religions. Pourtant tous ou presque tous ont eu des rapports avec le monde invisible. Et les sorciers qu'on a brûlés jadis par milliers et qui sont encore assez nombreux, se sont-ils jamais distingués par les qualités éminentes de l'esprit ?

Aujourd'hui, suivant M. Richet, le nombre de ceux qui, sous le nom de spirités, entretiennent des relations journalières avec les habitants de l'autre monde, s'accroît d'une façon prodigieuse, et s'il y a parmi eux des hommes de talent, c'est précisément encore l'exception. Il devrait donc conclure que le nombre des fous est immense, et que la folie attaque indistinctement les névropathes et les non-névropathes, le génie et surtout, la médiocrité, la science et surtout l'ignorance ; c'est-à-dire juste le contraire de ce qu'il a voulu démontrer.

Qu'il y ait des hallucinations, c'est ce que nous sommes loin de nier. Mais cela ne prouve pas qu'il n'y a pas des perceptions vraies ; pas plus qu'une erreur momentanée de nos sens ne prouve qu'ils nous trompent toujours. Nous avons étudié ces phénomènes chez nous et chez d'autres, et nous sommes arrivés à nous convaincre qu'il suffit d'être un homme réfléchi, capable d'analyser sérieusement ses sensations, pour savoir y distinguer, dans la plupart des cas, ce qui est purement subjectif de ce qui a une réalité objective, ce qui est peut-être tout simplement une image sortie tout à coup et sans cause connue, ou sous une action volontaire ou involontaire de notre part, de ce mystérieux magasin qu'on appelle la mémoire, de ce qui est étranger à nous, chose inanimée ou personnalité vivante ; et, dans les cas douteux, pour suspendre son jugement. A plus forte raison peut le faire un homme de talent et surtout de génie.

Donc, si des hommes de génie, si des sages affirment la réalité de phénomènes dont je pourrais douter et que même je pourrais nier, si le vulgaire seul les affirmait, la raison ne me dit-elle pas que je dois, sinon les croire, du moins examiner ou me taire respectueusement plutôt que de traiter de fous et d'hallucinés ces hommes de génie et ces sages ?

L'oracle proclama Socrate le plus sage des Grecs ; la postérité a ratifié la sentence de l'oracle ; quand on étudie la vie de cet homme de devoir et de sacrifice, il est impossible de ne pas se sentir saisi d'un sentiment de respect religieux, en voyant tous ses actes et toutes ses paroles marqués au coin du bon sens le plus exquis, de la raison la plus sublime ; et parce qu'il affirmait avoir des rapports avec un Esprit, nous le déclarerions fou !

Dans un moment où tout le monde croit la France irrémédiablement perdue, où ses meilleurs capitaines se sentent incapables d'affronter un seul instant l'ennemi, où Charles VII est appelé par dérision, roi de Bourges, une jeune paysanne illettrée se présente et dit qu'elle a pour mission de faire sacrer le roi à Reims et de sauver la France. Devant l'assemblée malveillante des théologiens

qui l'examinent sur la pureté de sa foi, elle étonne et confond ses ennemis par la profonde sagesse de ses réponses ; à la tête des armées, elle se comporte de façon à exciter l'admiration de tous, et elle accomplit sa mission comme elle l'avait prédit. Plus tard, devant l'évêque Cauchon, sa haute raison sait déjouer toutes ses ruses de ses bourreaux et éviter tous leurs pièges savamment tendus, et cette sagesse qu'elle avait montrée dans l'assemblée des premiers théologiens, au début de sa merveilleuse carrière, elle la montre tout aussi éclatante au moment où une mort affreuse va la terminer. Et cet être presque divin, devant lequel tout Français devrait se prosterner en admiration et en reconnaissance, nous le déclarerions également atteint de folie, parce qu'il crut à la mission que des Esprits d'En haut lui annoncèrent et qu'il accomplit !

Il est vrai que M. Richet nous fait la concession de ne pas confondre la vierge de Domrémy avec les *aliénés vulgaires* ! Nous devons lui en être reconnaissants !

Mais la thèse de M. Richet sera tout à fait ruinée, si, sans tenir même compte des résultats de l'expérience qui en démontrent la fausseté, nous prouvons que la croyance à la possibilité de communiquer avec les habitants du monde invisible n'a non seulement rien qui heurte la raison, mais qu'elle est au contraire très rationnelle. C'est ce qui nous reste à faire, et c'est ce que nous espérons pouvoir faire en quelques lignes et sans beaucoup de difficulté.

Croire que nous avons une âme et que cette âme survit au corps, est-ce donner une preuve d'aliénation mentale ? M. Richet n'oserait pas dire oui ; car autrement il faudrait qu'à tous les sectateurs des diverses religions révélées il ajoutât tous les spiritualistes, et le nombre des aliénés atteindrait la presque totalité des humains, le petit groupe des matérialistes étant seul doué d'une raison saine. Mais si l'âme peut exister après la mort du corps, ce n'est qu'à condition d'être quelque chose et de se trouver quelque part.

Croire qu'on peut entrer en relation avec un être réel qui occupe une portion quelconque de l'espace, est-ce tellement absurde qu'on doive le considérer encore comme une preuve d'aliénation mentale ? Évidemment non. Puisque une chose ou une personne est, la raison nous dit qu'il n'est pas absolument impossible d'arriver à constater son existence. Tous les hommes sans doute ne voient pas et n'entendent pas les Esprits ou ne peuvent pas établir des rapports avec eux ; mais tous les hommes ne sont pas organisés d'une façon identique. Il en est dont les sens sont beaucoup plus développés ; qui sont doués d'un odorat plus subtil, d'un goût plus exquis, d'un toucher plus délicat, d'une ouïe plus fine, d'une vue plus étendue. Nous avons connu un homme dont l'œil était assez puissant pour lui permettre de voir des objets à une distance telle qu'un autre homme ne pouvait les apercevoir qu'avec l'aide d'une lunette. Si le microscope n'était pas inventé et qu'il se trouvât quelqu'un dont les yeux fussent conformés de façon à lui permettre de voir distinctement les infusoires, de nous décrire leurs formes et leurs mouvements, faudrait-il le traiter d'halluciné, de fou, parce qu'il verrait ce que nous ne pourrions voir ? Assurément nous pourrions le faire, et peut-être même le ferions-nous ; mais nous aurions tort. Nous avons donc également tort de traiter d'halluciné, de fou celui qui dans toutes ses paroles et dans tous ses actes fait preuve d'une saine raison, par le seul motif qu'il affirme être en communication avec les Esprits, surtout, comme c'est souvent le cas, quand il en donne des preuves irrécusables.

La thèse de M. Richet est donc insoutenable à tous les points de vue.

Quand certains savants qui, sous l'influence de nous ne savons quel mobile, se plaisent à rabaisser le génie au nom du bon sens, dont ils se figurent follement avoir le monopole exclusif, comprendront-ils que le bon sens est précisément, comme l'a dit Marmontel, la première condition du génie ? Quand comprendront-ils qu'en dédaignant d'étudier ces faits qualifiés de merveilleux et en les traitant *a priori* d'absurdes, d'impossibles, ils manquent eux-mêmes à la première loi du bon sens, de la saine et droite raison qui veut que nous examinions avant de juger et que nous ne fassions fi d'aucun fait, parce que le plus vulgaire peut nous révéler une loi

importante ? La chute d'une pomme n'a-t-elle pas mis Newton sur la voie de la découverte de la loi de l'attraction universelle, et un chiffon de papier s'élevant dans un tuyau de cheminée ne nous a-t-il pas donné les aérostats ?

Mais, nous le craignons fort, la science loin d'éclairer certains hommes est pour eux une cause de cécité, et de cécité incurable : la lumière physique n'aveugle-t-elle pas l'œil trop faible pour en supporter l'éclat ?

Le duel

Belges et Français, nous sommes également les descendants des Gaulois ; et si nous avons hérité des brillantes qualités de nos pères, nous avons malheureusement aussi hérité de leurs défauts. Un des plus graves est la passion du duel, qui, depuis quelque temps, semble s'être réveillée, dans les deux pays, avec plus de force que jamais.

Celui qui vient de se terminer d'une façon si fatale sur la frontière de Hollande nous a inspiré les quelques réflexions qui vont suivre :

N'est-ce pas à nous, spirites, doublement convaincus par la raison et par l'expérience, de la réalité d'une vie d'outre-tombe, qu'il appartient de combattre un préjugé barbare qui érige en action glorieuse ce qui n'est, après tout, qu'un crime odieux ?

On a dit que Mgr Affre, interrogé sur ce qu'il ferait si on le souffletait, répondit : « Je sais bien ce que je devrais faire, mais je ne sais pas ce que je ferais. » Cela prouve seulement que Mgr Affre n'avait pas l'orgueil de se croire impeccable et qu'il craignait que, dans une circonstance donnée, la passion l'emportant en lui sur le devoir, il ne fût assez faible pour sacrifier aux idoles et abandonner le vrai Dieu. Quel est celui d'entre nous qui oserait se promettre d'être plus courageux que Mgr Affre ?

Mais là n'est pas la question. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir ce que nous ferions, mais bien ce que nous devrions faire. Et quand on sait ce qu'on doit faire et qu'on ne le fait pas, on n'est pas courageux, on est lâche. L'étourdi, celui qui en faisant le mal croit faire un acte glorieux et s'en vante est coupable sans doute, mais beaucoup moins que l'homme réfléchi qui sait qu'il fait le mal et qui le fait parce qu'il tremble devant cette fausse divinité qu'on appelle l'opinion publique. Les trois quarts au moins de ceux qui se battent en duel ne le font que parce qu'ils ont peur de passer pour des poltrons. Mais est-ce que par hasard le courage qui fait affronter la mort serait l'apanage exclusif des honnêtes gens, et ne voit-on pas de fort mauvais sujets et même de grands scélérats la braver à l'égal des héros les plus vertueux ?

Ce que nous devons nous efforcer de prouver à nos semblables, ce n'est pas que nous ne craignons pas la mort, mais que nous craignons le crime : un honnête homme n'est jamais lâche, et si le devoir lui commande de mourir, il meurt ; mais alors seulement.

« Eh ! ce n'est pas là ce qui est difficile, Athéniens, que d'éviter la mort, disait Socrate, le plus brave comme le plus sage des Grecs, à ceux qui lui conseillaient de sauver sa vie par une lâcheté ; mais il l'est beaucoup d'éviter le crime ; il court plus vite que la mort. » Et ce même Socrate pourtant répondait à ceux qui s'étonnaient qu'il supportât sans rien dire qu'un homme lui eût donné un coup de pied : « Si un âne m'avait donné une ruade, irais-je lui faire un procès ? » Quel petit homme que ce Socrate pour nos duellistes !

Parmi les trois cents Spartiates qui, sous les ordres de Léonidas, moururent tous, aux Thermopyles, pour sauver leur patrie, il ne s'en fût pas trouvé un seul qui, pour venger une injure

reçue ou réparer une injure faite, eût consenti à proposer ou à accepter un duel. Cependant combien parmi nos duellistes seraient capables de les imiter ?

Ah ! c'est que le courage du soldat n'est pas de même nature que celui du duelliste : il prend sa source dans le sentiment du véritable honneur et de l'amour de la patrie. C'est une vérité constatée par l'expérience que les chercheurs de querelles, les spadassins sont ordinairement les plus mauvais soldats. Pour faire un bon soldat, il faut être l'homme du devoir, tandis que pour faire un spadassin il ne faut être que l'homme de la passion.

L'antiquité grecque et romaine ignorait le duel. Qui ne se souvient de ce sujet de narration qu'on nous a donné au 'collège ? Pulvio et Varenus, deux officiers romains, se prennent de querelle. Se provoquent-ils en duel ? Ils n'y songent même pas : ils ont un moyen plus noble de vider leur différend. Ils se défient à celui qui, dans la prochaine bataille, se comportera le plus vaillamment. C'est une singulière façon d'entendre le devoir que de prétendre réparer ses torts envers un homme qu'on a outragé, en lui offrant de lui couper la gorge ! Et pourtant il est des hommes qui se posent en défenseurs de la religion, en même temps qu'en insulteurs et en duellistes ! Mais quelle espèce de religion entendent-ils donc défendre ? Assurément ce n'est pas la religion du Christ, qui prescrit le pardon des injures, l'amour du prochain, et défend de se servir de l'épée.

Quand un honnête homme a eu le malheur de s'oublier au point d'en insulter un autre, nous ne connaissons qu'un seul moyen pour lui de réparer sa faute : c'est de faire des excuses. Ce moyen est sans doute pénible pour l'amour-propre, mais il satisfait la conscience ; et il vaut mieux servir la conscience que l'amour-propre.

La vie est un poste qu'il ne nous est pas permis d'abandonner avant l'heure où on vient nous relever. Tout homme sincèrement religieux sait cela ; le matérialiste seul l'ignore, et, seul aussi, il peut être considéré comme excusable s'il se suicide ou si, chose doublement criminelle, il expose follement sa vie dans un duel et cherche à ravir celle d'autrui.

Autrefois on croyait que la justice de Dieu se manifestait dans les duels et que le coupable seul succombait. Il était alors permis de se dire religieux et de se battre en duel ; aujourd'hui, ce n'est plus possible.

Il est des gens qui s'imaginent encore que le meilleur moyen de prouver la supériorité de l'opinion qu'ils professent est d'insulter et de provoquer ceux qui professent une opinion contraire ; ils se trompent : l'issue d'un duel ne prouve pas plus la légitimité d'une opinion que l'innocence d'un homme.

En vain essaierait-on de comparer le duel à la guerre : il n'y a pas la moindre parité. Si un ennemi attaque mon pays, mon devoir est de le défendre, comme mon devoir serait de lutter contre l'assassin qui, au coin d'un bois, attenterait à mes jours. S'il y avait des tribunaux pour les nations comme pour les individus, la légitimité de la guerre n'existerait que dans les cas exceptionnels où la justice ne pourrait protéger un peuple assailli par un autre.

Nous avons aujourd'hui, il faut le reconnaître, fait d'assez sensibles progrès dans la manière d'envisager le duel. Celui qu'on appelait autrefois *Bourreau des crânes*, *Marchand de morts subites*, le bretteur de profession, en un mot, est généralement considéré comme un monstre antédiluvien égaré dans notre civilisation, qui peut bien exciter encore l'admiration de quelques idiots, mais que l'immense majorité couvre de ses mépris, et l'honnête homme, assez faible pour répondre à ses provocations au lieu de les dédaigner, recueille le blâme et non l'approbation.

Cependant il est des cas où l'on croit le duel nécessaire. Bien plus, on le considère comme une justice supérieure à la justice ordinaire, qu'il supplée dans la répression de certains crimes que celle-ci est impuissante à atteindre. Non seulement il punit le coupable, mais il retient ceux qui seraient tentés de l'imiter.

S'il en était ainsi, nous devrions bénir le duel ; mais nous ne croyons pas qu'il en soit ainsi.

D'abord nous ferons observer que chez les Grecs et chez les Romains les cas dont on parle devaient exister comme chez nous et que pourtant le duel leur était inconnu. Nous n'hésitons pas à penser que cela provenait de ce que ces peuples avaient, dans ces cas particuliers, à un plus haut degré que nous, la notion saine de ce qu'il faut et de ce qu'il ne faut pas faire.

Prenons un de ces cas. Vous avez une sœur qu'un misérable a abandonnée après l'avoir séduite et déshonorée. La justice du duel est la seule à laquelle vous puissiez avoir recours pour punir le coupable. Or il peut arriver que celui-ci refuse de se battre, et dès lors votre justice est tout aussi impuissante que l'autre. Ou bien il se battra et vous tuera ; et si, comme cela se voit, vous étiez, l'unique soutien de votre sœur, vous aurez empiré sa condition au lieu de l'améliorer.

Il peut se faire cependant et c'est le cas le plus favorable, que vous tuiez votre homme. Alors qu'arrivera-t-il ? C'est que votre sœur n'en sera pas moins déshonorée et que, de plus, vous lui aurez enlevé l'espoir qu'elle pouvait conserver, que son séducteur, revenu à de meilleurs sentiments, se décidât un jour à réparer ses torts envers elle. Mais il peut se faire aussi que vous ne soyez pas capable de vous battre en duel ; que vous soyez paralytique, aveugle, ou bien qu'une fille trompée n'ait pas de frère pour la venger.

Alors, je vous le demande, qu'est-ce que cette justice qui n'existe que pour les forts et que les faibles invoqueraient en vain ?

Et ce que nous disons pour ce cas, nous pourrions le dire avec autant de raison pour tous les autres.

Donc le duel est dans tous les cas, et comme nous l'avons dit en commençant, une chose barbare, absurde et criminelle, et un honnête homme ne devrait jamais y avoir recours.

Remarquez, en effet, que ce n'est jamais dans l'intérêt de la justice et pour punir un coupable qu'on a recours au duel, mais bien dans l'intérêt de la passion et pour venger un outrage qu'on a reçu. S'il en était autrement, on ne provoquerait pas seulement ceux par qui on est outragé, mais aussi ceux qui outragent les autres.

Nous sommes condamnés, quoi que nous fassions, à voir dans ce monde bien des crimes impunis. C'est notre épreuve. Le criminel puissant non seulement échappe à la justice, mais encore la voit se courber devant lui et l'encenser ; et pendant que tout le monde l'acclame, l'innocent, le juste est frappé et conspué. Le duel peut-il remédier à cela ? Non. Mais c'est une preuve, ajoutée à beaucoup d'autres, qu'il y a une autre existence où la justice, méconnue dans celle-ci, se réveille terrible et atteint ceux qui croyaient lui avoir échappé pour toujours. S'il n'en était pas ainsi, ce monde ne serait qu'une sinistre plaisanterie.

Et ce monde n'est pas une plaisanterie, c'est une œuvre sérieuse. Tout homme qui voudra sérieusement y réfléchir arrivera à se convaincre que toutes les vérités, mathématiques ou morales, sont de même nature et présentent le même caractère de certitude.

Quand la conscience me dit que trahir est mal, elle me met en possession d'une vérité aussi certaine que l'intelligence quand elle me démontre que tous les rayons d'une sphère sont égaux. Aucun homme sain d'esprit ne pourra nier cela, car cela s'impose invinciblement.

Et pourtant cela ne serait pas vrai si le mal opéré par certains hommes n'avait pour eux que des conséquences avantageuses ; le mal serait un bien pour eux, et la conscience la plus effrontée des menteuses.

Il faut faire crédit à Dieu ; voilà la vraie solution. En dehors de cette solution, on pourra avoir recours au duel ; mais on pourrait, avec non moins de raison, avoir recours à l'assassinat ; car le duel n'est souvent qu'un assassinat, avec la crainte de l'échafaud en moins pour l'assassin.

Les spirites et leurs critiques

Puisqu'on appelle indistinctement spirites tous ceux qui, sérieux ou étourdis, possédant une doctrine philosophique ou n'en possédant aucune, essayent de pénétrer dans l'au-delà, il est incontestable qu'il y a des spirites très ridicules ; mais il ne l'est pas moins que parmi leurs critiques il en est d'aussi ridicules qu'eux. Et les uns et les autres sont ainsi, parce qu'ils méconnaissent les lois qui régissent toutes les actions humaines.

Celui qui veut entrer en relation avec le monde invisible, opérer sa descente aux enfers, comme disaient les anciens, doit suivre l'exemple d'Énée qui, sur le conseil de la sibylle, s'arma d'un rameau d'or, symbole de la raison. Or, la raison commande à tout homme qui veut s'engager dans une région inconnue, de consulter ceux qui l'ont parcourue avant lui, afin que, aidé des conseils de leur expérience, il ne s'égaré pas dans sa route et évite ainsi les dangers pourraient l'atteindre.

On fera donc bien de commencer par lire au moins le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médioms*, d'Allan Kardec. Là, on apprendra que les habitants du monde invisible ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu parmi nous et qui ont conservé leur caractère, leurs qualités et leurs défauts, leurs passions bonnes ou mauvaises ; en un mot, que ce sont des hommes, moins notre corps visible et tangible. S'il y a donc des Esprits sérieux qui peuvent nous donner de sages enseignements, il y a aussi des Esprits légers et des pince-sans-rire qui ne cherchent qu'à s'amuser de notre naïveté. Mais il y a encore, et c'est là le grand danger, des monstres de méchanceté et d'immoralité, grands par l'intelligence et la force de volonté, que le progrès moral irrite et qui, pour l'entraver, emploient, avec une habileté inouïe, tous les déguisements possibles. Ce sont eux qui, en désespoir de cause, prêchent aux médiums honnêtes, trop confiants, une morale pure enveloppée dans différents systèmes philosophiques extravagants ou spécieux, afin de jeter la confusion dans les esprits et provoquer le doute, père du découragement et grand-père de l'incrédulité.

De tout temps, les sages observateurs ont constaté ces faits. Saint Jean disait aux médiums du sien : « Ne croyez pas à tout Esprit, mais mettez les Esprits à l'épreuve pour savoir s'ils viennent de Dieu. » Et saint Paul : « Satan peut se changer en ange de lumière, pour nous tromper. » Et encore « Les Esprits des prophètes (des médiums) sont soumis aux prophètes. » C'est-à-dire, comme l'a bien recommandé Allan Kardec, et comme le pensent tous les spirites éclairés, que nous ne devons accepter les communications des Esprits qu'après les avoir faites nôtres, en les soumettant au contrôle rigoureux de notre raison. L'homme doit toujours tenir le gouvernail, s'il ne veut pas que sa barque aille se briser contre quelque écueil.

Le phénomène spirite nous confirme par des faits l'existence des Esprits et nous révèle leurs divers caractères. Voilà tout. Dans l'ordre philosophique, les Esprits ne nous ont rien appris de nouveau. Tout ce qu'ils nous ont dit a déjà été dit par les philosophes. La croyance à la réincarnation, par exemple, que nous partageons presque tous, est aussi ancienne que l'histoire. Dans mon jeune âge, nous l'appelions la renaissance de l'homme dans l'homme. Et pourtant il y a des Esprits qui nous disent qu'on ne se réincarne pas. Qui sont ces Esprits ? et faut-il les croire, quand notre raison nous démontre le contraire ?

Eh bien ! malgré tous ces avertissements, il y a des spirites qui, parce qu'ils sont médiums, se figurent avoir pris le bon Dieu par les pieds, et croient qu'ils ne peuvent jamais être trompés. Or l'expérience prouve que, précisément, ceux qui croient n'être jamais trompés, le sont toujours ; pauvres victimes d'astucieux Esprits qui exploitent habilement leur vanité. Ils invitent imprudemment à leurs réunions des incrédules qui en sortent plus incrédules qu'auparavant ; ou bien ils encomrent les journaux spirites de communications banales, soit en vers, soit en prose,

signées des plus grands noms, et déconsidèrent ainsi le spiritisme, en se déconsidérant eux-mêmes.

Mais les critiques des spirites sont-ils généralement plus sages ? Evidemment non. Quand on veut critiquer soit des faits, soit des doctrines, on doit les étudier sérieusement et non comme plusieurs le font, avec le dessein bien arrêté de s'en moquer, sans quoi on s'expose soi-même aux moqueries des gens sérieux. Or, comme ces critiques ne sont pas dépourvus d'instruction, ils doivent savoir qu'à toutes les époques il y a eu des faits spirites, et que les plus grands hommes les ont certifiés ou les ont crus possibles. François Bacon, qui fait une assez belle figure parmi les philosophes et les savants, « ne voulait pas qu'on abandonnât entièrement la magie ; il espérait que sur ce chemin il n'était pas impossible de trouver des faits qui ne se trouvent pas ailleurs, faits obscurs, *mais réels*, dans lesquels il importe à la science de porter la lumière et l'analyse, au lieu de les abandonner aux extravagants qui les exagèrent et les falsifient. » (Cousin.) La Bruyère partageait cette opinion. Victor Hugo a dit à ce sujet : « Un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. » Et François Arago : « Celui qui, en dehors des prudence mathématiques pures, prononce le mot impossible, manque de prudence.

Aujourd'hui, des savants de premier ordre, et parmi eu un compatriote de Bacon, qu'on regarde comme l'égal de Newton, ont étudié ces faits et les ont reconnus vrais. Mais, comme la médiocrité se venge de la supériorité du génie en lui donnant la folie pour compagne, il est bon d'ajouter que des hommes de tous les degrés de culture intellectuelle : médecins, jurisconsultes, ingénieurs, professeurs, officiers de tous grades, industriels et ouvriers, dans tous les pays du monde, affirment à leur tour ces faits.

Mais on préfère rire qu'étudier sérieusement. Le rire est une bonne chose, sans doute ; les Italiens disent qu'il fait le bon sang, *il riso fa buon sangue*. Selon Rabelais, *c'est le propre de l'homme* : Il ne faudrait pourtant pas en abuser. S'il y a le rire de Rabelais et de Voltaire, il y a le rire de l'idiot, et entre les deux, le rire des gens d'esprit, qui n'a pas toujours été celui du bon sens. Il n'est pas, en effet, de grand inventeur que les gens d'esprit n'aient poursuivi de leurs sarcasmes. Ceux du temps de Galvani le baptisèrent du nom de maître de danse des grenouilles. C'était, sans doute, fort spirituel, mais les merveilles de l'électricité ont démontré depuis que c'était aussi fort bête.

Que les beaux rieurs du journalisme réfléchissent.

Tours, 9 décembre 1897.

Démons et messies

Les démons deviennent-ils des Messies ?

Plus je vais, plus je suis porté à répondre à cette question par l'affirmative.

Certes, si quelqu'un disait aujourd'hui que le Christ a été un démon, il scandaliserait bien des gens, et il serait traité d'impie et de blasphémateur. Et cependant, en y réfléchissant bien, et en mettant de côté tout préjugé, on s'aperçoit que, si ce n'est pas vrai, c'est au moins très vraisemblable.

Voyons. Nous savons que l'homme, pour s'élever au-dessus de l'humanité et revêtir la nature angélique, doit s'élever très haut en moralité et en intelligence. Or, l'expérience prouve que ces deux facultés ne se développent pas parallèlement en nous. Nous préférons, en général, pousser davantage au développement de celle qui, en nous faisant connaître les lois du monde physique,

peut nous procurer la satisfaction de nos besoins matériels, tandis que l'autre, en nous révélant les lois du monde moral, nous soumet au devoir, maître dont les ordres sont souvent bien pénibles à exécuter. Il est même un certain nombre d'Esprits qui ne se préoccupent que de cultiver leur intelligence ; pour eux, les lois morales n'existent pas ; le devoir n'est qu'un leurre ; leur seule loi est la satisfaction de leurs passions. Ils continuent dans l'au-delà à être athées et matérialistes, ils croient qu'un jour les atomes qui composent leur périsprit se désagrégeront et qu'ils rentreront dans le néant auquel ils aspirent. Car, malgré leur jactance, ils souffrent horriblement dans leur orgueil, de cette rage intérieure qui, d'après Dante, dévore le grand damné Capanée. Ce sont les démons. Ils croient qu'il n'y a aucune puissance au-dessus d'eux, qu'ils sont rois. Ils affirment avoir vaincu les forces, aveugles d'après eux, qui nous forcent à nous réincarner, et qu'ils ne se réincarnent que quand ils le veulent. Le fameux pape Alexandre VI Borgia serait-il de ceux-là ? Quoi qu'il en soit, le progrès moral de l'humanité cause à ces Esprits de ténèbres de vives alarmes, car il diminue leur puissance, en détournant d'eux nombre de ceux qu'ils dominent. Aussi s'efforcent-ils, par tous les moyens, de l'entraver. Ils s'acharnent surtout, aux grandes époques de rénovation religieuse, contre ces grands envoyés d'en haut, que nous appelons des Messies. Socrate n'avait-il pas à lutter contre son mauvais génie qui le poussait constamment au mal ? Jésus ne fut-il pas toute sa vie tenté par le diable ? Et saint Paul ne se plaint-il pas des assauts douloureux que Satan lui livrait ? Mahomet ne dictait les chapitres de son Coran qu'en proie à des espèces de convulsions épileptiques, provoquées par la lutte entre le bon et le mauvais ange. Mais le monde a été fait de façon que les poisons peuvent aussi servir de remèdes. Si les Esprits descendus des régions célestes pour s'incarner dans l'humanité ne subissaient pas, dans une certaine mesure, l'influence des Esprits impurs, ils seraient trop hors de proportion avec nous et ils n'auraient pas cette note tendre et compatissante que leur donne la nécessité de lutter contre les faiblesses auxquelles même ils peuvent avoir un instant succombé. Leur action sur nous aurait moins d'efficacité. Jésus ne dit-il pas à ses compatriotes de Nazareth : « Sans doute que vous m'appliquerez ce proverbe : *Médecin, guérissez-vous vous-même* » (St, Luc, ch. IV, vers. 23.) L'action des mauvais Esprits sur nous, ou celle de leurs prosélytes, a aussi son utilité. En appuyant fortement sur notre clavier passionnel, ils en font résonner plus distinctement les notes fausses et nous portent à réagir avec plus d'énergie. C'est ainsi qu'en voulant empêcher le progrès moral ils en accélèrent la marche.

Cependant un jour vient où, l'humanité ayant assez progressé, leur action n'a plus d'utilité. Alors, les puissances supérieures, qui jusque-là les avaient laissés dans l'illusion de croire qu'il n'y avait rien au-dessus d'eux, interviennent. On les précipite dans une planète inférieure et on les force de s'incarner dans son humanité au début. C'est la chute des anges. Ici encore, leur action est des plus utiles. Cette humanité nouvelle, à peine émergée de l'animalité, serait incapable de vaincre les obstacles que lui oppose une nature ingrate. En vertu de leur puissance acquise, ils surmontent ces obstacles en faisant les premières inventions, et servent de guide à leurs nouveaux compagnons. Mais la chute leur a ouvert les yeux. Ils reconnaissent désormais ce Dieu que jusque-là ils avaient nié, font dans la voie du bien des progrès aussi grands que ceux qu'ils avaient faits dans la voie du mal et s'élèvent aussi haut. C'est la conversion d'Ahrimann.

Mais Ahrimann, devenu ange, n'abandonne pas immédiatement cette humanité à laquelle il a été donné pour conducteur et dont il est, pour ainsi dire, le père. Il ne la quitte, pour remonter au monde d'où il est tombé, que lorsqu'elle a acquis assez de force pour pouvoir désormais marcher sans lisières. Seulement, comme ses épaules ne sont pas encore assez fortes pour soutenir dans son intégralité l'édifice que les grands disparus avaient élevé, cet édifice s'écroule en laissant après lui des fragments tant physiques que moraux qui ont amené nos savants à admettre, à une époque préhistorique, l'existence d'une civilisation très avancée.

D'où viendraient, s'il n'en était pas ainsi, ces maximes qu'on retrouve dans les mystères antiques et dans les Védas, et dont la sublimité confond nos plus hautes intelligences ?

Eh bien ! je le demande, est-il contradictoire de penser que ces conducteurs de nos premiers pas, que ces pères nourriciers aient conservé pour nous un amour de père et que, lorsqu'ils nous voient fourvoyés, ils n'hésitent pas à s'incarner de nouveau et à se sacrifier pour nous remettre dans la bonne voie ! N'est-il pas très vraisemblable que les démons deviennent des Messies ?

Tours, 12 janvier 1898²³.

La parade et la pièce

Dans le *Livre des Médioms*, seconde partie, ch. XXXI, je trouve la communication suivante :

« Mes amis, laissez-moi vous donner un conseil, car vous marchez sur un terrain nouveau et, si vous suivez la route que nous vous indiquons, vous ne vous égarerez pas. On vous a dit une chose bien vraie et que nous voulons rappeler, c'est que le spiritisme n'est qu'une morale, et qu'il ne doit pas sortir des limites de la philosophie, pas ou peu, s'il ne veut tomber dans le domaine de la curiosité. Laissez de côté les questions de science ; la mission des Esprits n'est pas de les résoudre en vous épargnant la peine des recherches, mais de tâcher de vous rendre meilleurs, car c'est ainsi que vous avancerez réellement. » Saint Louis.

L'esprit qui a dicté cette communication a dit vrai : le spiritisme est tout entier dans sa philosophie. Le phénomène a certainement son importance, mais c'est seulement parce qu'il conduit à la philosophie. Il est la parade qu'on joue sur les tréteaux devant la porte du théâtre, au sommet de laquelle j'aperçois inscrits ces deux vers de notre grand Rabelais :

Entrez, qu'on fonde,
Ici, la foi profonde.

Ceux qui n'entrent pas sont des curieux, des savants même, mais ne sont pas des spirites. La preuve, c'est que plusieurs d'entre eux prétendent expliquer les phénomènes autrement que par l'intervention des Esprits et persistent dans leurs convictions matérialistes. On pourrait même risquer de les blesser, en les appelant spirites. C'est donc bien l'adoption de la doctrine qui constitue le vrai spirite.

Mais on m'a objecté que cette doctrine ne contient rien de nouveau ; que sa philosophie et sa morale ont été connues dès la plus haute antiquité. D'accord, seulement on ne réfléchit pas que les salutaires vérités qu'elles contiennent ont subi de nombreuses éclipses ; qu'on les a oubliées, et que chaque fois le monde invisible s'est mis en mouvement pour combattre le matérialisme triomphant. Voilà ce qui est arrivé de nos jours et ce que le P. Lacordaire comprenait très bien, dès l'origine, quand, dans sa lettre à Mme Swetchine, il disait à propos des tables tournantes et parlantes « Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre : le monde des corps et le monde des Esprits. »

²³ Premier article de l'année où Valentin Tournier est mort.

Et cela durera tant que la raison ne sera pas assez développée dans l'humanité pour que chacun ait le bonheur de pouvoir croire sans voir, comme le dit Jésus à Thomas. Et l'éternelle religion, toujours oubliée, réparaitra toujours, et toujours la même, parce qu'il n'y a pas deux vérités morales, jusqu'à ce qu'enfin elle soit définitivement adoptée par tous.

Le Christ n'en prêcha pas d'autre. Il ne venait pas abolir la loi, mais l'accomplir. Il disait aux prêtres de son temps ce que le spiritisme dit à ceux du nôtre : « Vous avez mis la lumière sous le boisseau, je viens la remettre dessus. » Et ce qui prouve qu'il n'entendait pas fonder une religion nouvelle, comme saint Justin et plus tard saint Augustin l'ont reconnu, c'est que, jusqu'à sa mort, il observa les cérémonies et les pratiques du culte juif, tout en ayant soin de dire que tout cela importait peu et que toute la religion était contenue dans les deux commandements de l'amour de Dieu et du prochain, qui renferment toute la loi et tous les prophètes.

C'est ainsi que font les esprits supérieurs qui, sachant que le culte extérieur n'est fait, comme l'a dit, je crois, Fénelon, que pour frapper les esprits grossiers, s'en servent, comme d'un véhicule, pour les amener au culte intérieur, qui est l'essentiel.

Il n'est d'ailleurs pas tout à fait exact de dire que le spiritisme n'a rien apporté de nouveau en morale. Il n'a pas changé la loi, sans doute, mais il lui a donné sa vraie sanction, ce qui a bien son importance. Le paradis, le purgatoire et l'enfer des chrétiens répugnent autant à la raison, que les Champs-élysées et le Tartare des païens ; le monde erratique et le progrès de l'Esprit à travers les diverses incarnations la satisfont au contraire complètement.

Du reste, le phénomène est probablement plus ancien que la doctrine. Toute l'antiquité croyait aux manifestations d'outre-tombe. Ce que nous appelons périsprit s'appelait alors ombre, ou, avec saint Paul, corps spirituel, corps glorieux, corps incorruptible. Quant aux matérialisations – qu'on provoque peut-être trop aujourd'hui, car il paraît qu'elles sont très dangereuses pour la santé des médiums, – on les regardait comme toutes naturelles. Les dieux de l'Olympe, qui n'étaient que les âmes d'hommes illustres, prenaient souvent un corps, se mêlaient aux hommes, mangeaient, buvaient, travaillaient, combattaient comme eux. Ils s'unissaient même aux femmes et en avaient des enfants. Hercule était fils de Jupiter et d'Alcmène, et Achille de Pélée et de la nymphe Thétis. Cela est, sans doute, du domaine de la fable, mais cela indique l'état d'esprit de nos pères, qui était le même chez les juifs que chez les païens, puisqu'il est dit dans la Bible que Dieu venait se promener dans le paradis terrestre ; que les anges s'unirent aux filles des hommes et en eurent les géants ; que deux de ces Esprits célestes apparurent à Sodome, sous la forme de beaux garçons. Et le Christ n'a-t-il pas, après sa mort, mangé et bu avec ses disciples ?

Mais tout cela, je le répète, en terminant, n'est que la parade, c'est-à-dire rien, si l'on n'entre pas, pour voir la pièce et acquérir la foi profonde, qui est tout.

Tours, 5 février 1898.

Spiritisme et socialisme

I

« Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » S. Matthieu, ch. VI, vers. 33.

Les disciples à qui Jésus adressait ces paroles, qu'ils n'entendaient pas, étaient des socialistes ; et comme tous les socialistes, ceux d'aujourd'hui et ceux d'autrefois, se figuraient qu'il suffisait de

bouleverser de fond en comble la société et de l'organiser ensuite d'après leurs idées, pour faire immédiatement régner sur la terre, avec l'abondance de tous biens, la paix et la fraternité.

Dans mon jeune âge, j'ai partagé ces illusions. Sous Louis-Philippe, nous rêvions beaucoup en France. Nous nous grisions à la lecture de *l'Utopie* de Thomas Morus, de *la Cité de Dieu* de Campanella, du *Voyage en Icarie* de Cabet, de *l'Organisation du travail* de Louis Blanc ; de la *Théorie des quatre mouvements* de Charles Fourier. Nous admirions l'idée de Louis Blanc de faire dresser dans chaque atelier un poteau portant cette inscription : *Les paresseux sont des voleurs*. Et, naïvement, nous pensions que cela suffirait pour changer en infatigables travailleurs les plus fainéants. Avec Cabet, nous étions persuadés qu'il suffisait de mettre tous les biens en commun pour guérir l'humanité de tous ses maux. Hélas ! il alla en Amérique expérimenter son *Icarie*, et sa communauté n'eut pas plus de succès que le poteau de Louis Blanc.

Le plus imaginatif de ces réformateurs, celui qui fit tourner le plus de savantes têtes, fut Charles Fourier. Il était tellement convaincu de la merveilleuse efficacité de son système, que, pendant de longues années, chaque jour, il attendit, au lieu et à l'heure indiqués, le capitaliste qui devait lui fournir les fonds nécessaires à la fondation du premier phalanstère, et amener ainsi, par la seule puissance de l'exemple, la transformation rapide et pacifique de la société et le règne de l'harmonie sur la terre.

Nous avions à Carcassonne deux de ses plus ardents sectateurs qui, de communiste que j'étais, firent de moi un phalanstérien. C'était Simon Bernard et l'apôtre Jean Journet. Simon Bernard fonda, ou du moins présida, en 1849, le fameux club du boulevard Bonne-Nouvelle. Pour éviter de purger les nombreuses condamnations à la prison qu'on lui infligea, il passa en Belgique et, plus tard, lors de l'affaire Orsini, se fit une grande popularité en Angleterre, où on ne parlait que du *Doctor Bernard*.

Quant à l'apôtre, il parcourut pendant plusieurs années la France et les pays de langue française, en Suisse et en Belgique, à pied, un bâton à la main, annonçant aux populations la *Bonne Nouvelle*. A Paris, il fut plusieurs fois emprisonné et finalement enfermé à Bicêtre, où on lui administra des douches et des lavements glacés. Ce traitement barbare fut pourtant impuissant à changer en folie l'enthousiasme débordant du meilleur et du plus pacifique des hommes.

Un jour, à Carcassonne, il voulut entreprendre la conversion d'un de ses amis d'enfance, gros gaillard bien renté, grand jouisseur, grand égoïste, et surtout grand paresseux. A tous ses discours enflammés sur le travail attrayant, l'autre répondait : « Non, vois-tu, Jeanou, ne me parle pas de travail attrayant ; je suis paresseux, et le travail ne pourra jamais être que répugnant pour moi. – Mais, reprenait l'apôtre, c'est parce que tu es une nature d'élite et que le travail, dans les conditions actuelles, répugne à de telles natures qui s'y livreraient avec ardeur dans le phalanstère. – C'est inutile, Jeanou, dans le phalanstère ou hors du phalanstère, je serai toujours paresseux. Organise le travail comme tu le voudras, il ne m'attirera jamais. »

Et il avait raison. Quelques années après, Victor Considérant, le plus illustre des disciples de Fourier, alla au Texas expérimenter son phalanstère, comme Cabet y était allé expérimenter son *Icarie*. Le résultat fut le même. Les paresseux étaient restés paresseux ; et, au lieu de l'harmonie, ce fut la discorde qui régna parmi les imprudents fouriéristes.

Chassé de France par les hommes du coup d'État, j'étais alors en Italie. Si mon petit avoir avait été réalisé, je me serais joint à mes coreligionnaires et j'aurais été complètement ruiné.

Je ne pouvais m'expliquer tous ces échecs. L'étude du phénomène spirite m'ouvrit enfin les yeux. Jusque-là, j'avais cru, avec tous les socialistes, que l'homme est essentiellement bon et que c'est la mauvaise organisation sociale qui le rend mauvais. Quelle était mon erreur ! Je retrouvais dans le monde des Esprits, d'où nous venons et où nous allons, les mêmes caractères, les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes luttes des méchants contre les bons que dans le monde des

hommes.

Décidément, nous avons mis, comme dit le proverbe, la charrue devant les bœufs. Ce n'était pas la mauvaise organisation sociale qui rendait l'homme mauvais, mais l'homme mauvais qui, fatalement, suinte sa mauvaise enveloppe sociale, comme le colimaçon, à ce que certains croient, suinte sa coquille. C'est donc surtout et avant tout la réforme de l'individu qu'il faut poursuivre.

Et voilà révélé le sens profond des paroles que le sublime charpentier de Nazareth adressait à ses disciples. Chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice, c'est s'efforcer d'être juste, de tenir en toutes occasions la balance égale entre soi et les autres ; c'est s'efforcer d'aimer son prochain comme soi-même en se purgeant de tous les mauvais instincts qui nous divisent et en développant les bons qui nous unissent. L'humanité actuelle est loin de cet idéal, mais elle l'atteindra. Et alors l'amour de soi et l'amour d'autrui se confondant en un seul et même amour, les hommes ne lutteront plus pour se prendre, mais pour se donner, le tien et le mien n'auront plus de signification, et les rêves les plus hardis des socialistes pourront être réalisés.

Ce sera l'arrivée du règne de Dieu, invoqué dans le *Pater*. Alors le Christ, s'il a réellement prononcé les paroles que l'Évangile lui prête, pourra, en se réincarnant sur la terre, boire avec ses disciples, réincarnés comme lui, le vin nouveau dans le royaume de son père.

« Or je vous dis que je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce jour auquel je le boirai à nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » S. Matthieu, ch. XXVI, vers. 29.

Le spiritisme et le socialisme ont le même idéal, mais ils en poursuivent la réalisation par deux procédés inverses.

11 mars 1898.

II

Nous avons vu que le phénomène spirite, en nous révélant la vraie nature de l'homme, ruine par la base les divers systèmes socialistes, qui tous, sans exception, reposent sur une ignorance complète de cette nature.

Mais le phénomène spirite ne se borne pas là. Sérieusement étudié, il nous fait connaître l'état dans lequel nous nous trouverons après la mort selon la façon dont nous aurons vécu. Plus ou moins heureux, selon que nous aurons plus ou moins observé la loi morale, et plus ou moins malheureux, selon que nous l'aurons plus ou moins méconnue.

Et ici point d'enfer avec chaudières bouillantes, rôtissoires, diables à queue, à corne et à fourche ou paradis béat, où, en peu de temps, on mourrait d'ennui ; toutes choses que la raison grandie a repoussées depuis longtemps. Chacun de nous est l'artisan de sa propre destinée, se punit ou se récompense lui-même ; car, par une conséquence toute logique, chacun de nos actes dans cette vie contribue à former la trame de notre vie future.

Et tout cela n'est pas le produit de l'imagination, ou bien une croyance imposée au nom d'une révélation supérieure, qu'on peut toujours mettre en doute, par des hommes dont on peut suspecter l'intelligence, la bonne foi et les calculs intéressés. C'est le résultat de l'expérience, de l'étude des faits, étude à laquelle chacun peut se livrer, si la question l'intéresse. Il est impossible, en effet, que celui qui voudra s'adonner à ces recherches avec persévérance ne finisse pas par mettre la main sur un bon médium ou par devenir médium lui-même.

Un autre précieux avantage de l'étude du phénomène spirite, c'est qu'il confirme l'antique doctrine de la réincarnation et en donne une explication rationnelle. L'esprit dans ses phases inférieures est comme l'enfant porté à la paresse. Le corps auquel on l'unit, par les besoins qu'il lui crée, l'oblige à l'effort sans lequel il resterait toujours stationnaire. Et le temps des réincarnations dure jusqu'au jour où l'esprit a acquis le degré d'intelligence et de moralité qui le rend apte à remplir dans le

monde un rôle supérieur à celui de l'homme. L'intelligence et la moralité sont les deux ailes sur lesquelles nous nous élevons jusqu'à la nature angélique.

Nous ne devons donc jamais perdre de vue que l'homme n'est qu'une étape dans la marche ascendante de l'esprit immortel qui l'anime et qui constitue sa personnalité vraie, puisqu'il ne la perd jamais, tandis que la personnalité humaine change à chaque incarnation. Il est bon, il est juste, il est raisonnable de nous procurer tous les agréments que cette vie comporte. Je dirai même que c'est notre devoir ; car, pour arriver à ce résultat, il faut travailler, et que le travail est la loi du monde. Mais il est un devoir supérieur : l'observation de la loi morale, dont la violation peut nous procurer un avantage momentané que nous regretterons amèrement plus tard, car elle abaisse notre âme.

Il faut surtout ne pas oublier que les incarnations ne sont pas le fait du hasard qui n'a pas de place dans le monde et, pour me servir d'une expression de Voltaire, « n'est et ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu ».

Il y a quelqu'un au-dessus de nous, qui sait mieux que nous ce dont nous avons besoin et nous fait naître alternativement dans les diverses positions sociales, afin que nous apprenions à résister aux mauvais entraînements auxquels elles nous exposent et à sacrifier toujours la passion au devoir, l'homme périssable à l'Esprit immortel. Si nous naissons dans une situation élevée, si nous avons la fortune et la puissance, nous ne devons pas nous laisser dominer par l'orgueil, nous croire supérieurs aux autres hommes, les mépriser et les fouler aux pieds, car, en rentrant dans l'autre monde, nous éprouverions la suprême humiliation de voir au-dessus de nous beaucoup de ceux que nous aurions crus au-dessous.

Si au contraire-nous naissons dans une basse condition, dans la pauvreté, la misère, nous ne devons pas nous laisser abattre, envier, jalouser, haïr ceux qui sont au-dessus de nous et qui, comme nous, subissent leur épreuve. Au lieu de nous répandre en imprécations vaines contre notre destinée, nous devons essayer d'améliorer notre sort par le travail et l'économie ; et si, malgré tout, nous ne réussissons pas, nous consoler en songeant que les efforts que nous aurons faits auront grandi notre âme ; que toutes les conditions sont égales, puisque dans toutes les conditions on peut faire son devoir, qu'enfin il vaut mieux être grand dans l'autre monde que dans celui-ci.

Quand le spiritisme sera répandu dans les masses, quand les conducteurs des peuples ne le traiteront plus avec dédain, et comprendront enfin la stérilité des doctrines matérialistes et positivistes, un grand apaisement se fera dans la société, on ne sera plus exposé à ces révolutions violentes qui empirent la condition de l'immense majorité des citoyens et ne profitent qu'à quelques ambitieux sans principes et sans scrupules.

C'est à nous, spirites, de hâter cet heureux avènement, par notre persévérante propagande.

Tours, 3 mai 1898.

L'amour du prochain

Dans l'Abrégé de l'histoire ecclésiastique de l'abbé Racine, on lit les lignes suivantes : « Dieu laissa vivre saint Jean jusqu'à une extrême vieillesse. Alors ses disciples étaient obligés de le porter à l'assemblée des fidèles. Comme il n'avait plus la force de parler longtemps de suite, il ne faisait à chaque assemblée que répéter ces paroles : Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. Enfin ses disciples, s'ennuyant de cette répétition, lui dirent : Maître, pourquoi nous dites-vous toujours la même chose ? Il répondit : parce que c'est le commandement du Seigneur, et

pourvu qu'on l'observe, il suffit. »

Cependant Jésus, répondant aux pharisiens, avait résumé ainsi *toute la loi et les prophètes* : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. « C'est là le plus grand et le premier commandement. Et voici le second qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. »

Pourquoi le disciple bien-aimé, celui qui avait dû être le confident de la pensée intime du Christ, négligeait-il de parler du premier Commandement ? C'est que, sans doute, le Christ insistait surtout sur le second. Et saint Jean nous en donne lui-même l'explication dans le verset 20 de sa première épître.

« Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et ne laisse pas de haïr son frère, c'est un menteur. Car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? »

Et saint Jean avait raison. Comment peut-on aimer directement un être qu'on ne voit pas et à l'existence duquel on n'arrive à croire que par un effort de la raison ? Quand Jésus a fait de l'amour de Dieu le premier commandement, tout en insistant plus particulièrement sur le second, l'amour du prochain, il a voulu dire deux choses : 1° que l'amour du prochain est la preuve de l'amour de Dieu ; 2° qu'on n'aime réellement le prochain qu'en l'aimant en Dieu, c'est-à-dire dans la justice. Si un homme, pour l'amour d'un autre, est injuste envers un troisième, ce n'est pas le prochain qu'il aime, parce que le prochain, c'est tout le monde, et qu'il faut aimer tous les hommes d'un égal amour, si l'on veut accomplir la loi.

Quant à ces saint, dont l'Église romaine a encombré son paradis, comme saint Alexis, sainte Elisabeth de Hongrie et tant d'autres qui, se détachant de toutes les affections terrestres, ont prétendu concentrer tout leur amour sur Dieu, ils n'étaient au fond que d'affreux égoïstes. Jugeant Dieu d'après eux-mêmes, ils se figuraient qu'on pouvait le gagner par des flatteries et se procurer ainsi une bonne place au ciel.

Il faut donc aimer le prochain et l'aimer en Dieu. Mais l'amour est un sentiment auquel la volonté ne commande pas. Quelque effort que nous fassions, nous ne pouvons aimer que ce qui est aimable. Or, il faut le reconnaître, nous ne sommes pas aimables. Je puis, par un effort de raison et de volonté, pardonner à un homme, quelque injure, quelque tort qu'il m'ait fait, mais l'aimer ! et l'aimer comme moi-même !!!

Et il en est des peuples comme des particuliers. Une province arrachée par la force à ceux avec qui elle était heureuse de vivre unie peut-elle aimer ses oppresseurs ? Or, les peuples mettent leur gloire et leur grandeur à opprimer les autres peuples. Et voilà pourquoi les peuples, au lieu de s'aimer, se détestent.

On m'objectera peut-être qu'on a vu des hommes qui ont aimé leurs semblables jusqu'à vouloir mourir pour eux. Je répondrai que ces hommes n'avaient de l'homme que le corps. L'Esprit qui les animait venait de plus haut que notre humanité ; nous étions pour eux des enfants. Un père pardonne toujours à son fils ingrat et ne l'en aime pas moins ; une mère dont le nourrisson a mordu le sein ne le presse qu'avec plus d'amour contre ce sein qu'il a inconsciemment blessé. Pardonnez-leur, ô mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font, dit le Christ, du haut de sa croix, en parlant de ses bourreaux. Socrate fait l'éloge du sien ; et, en quittant ses juges qui viennent de le condamner à mort : Nous allons nous séparer, dit-il, vous pour vivre, moi pour mourir. Lequel de nous est le mieux partagé ? Dieu seul le sait. » Ce ne sont, certes pas là des paroles de haine. Mais combien y a-t-il en de Socrates et de Jésus dans l'humanité ?

Que faut-il donc faire pour arriver à aimer le prochain comme, soi-même ? Le rendre aimable.

Or, comme chacun de nous est le prochain pour les autres, il faut que chacun de nous s'efforce de se rendre aimable. Et pour cela nous devons nous appliquer à extirper de notre cœur toutes les mauvaises passions qui, comme autant de dards, ne nous permettent pas de nous approcher de

nos semblables sans les blesser.

Tâchons donc de ne plus être ni envieux, ni jaloux, ni injustes, ni cupides, ni désireux de dominer les autres, ni vaniteux, ni orgueilleux, ni emportés, ni intempérants, ni débauchés ; en un mot, d'être tout à fait honnêtes, et nous pourrions nous aimer. Ce sera long sans doute ; mais le temps ne nous est pas mesuré, et c'est le seul moyen.

Tours, 2 juin 1898.

L'antisémitisme

Sommes-nous à la fin du XIXe siècle, après Voltaire et la Révolution française, ou bien sommes-nous en plein moyen âge ?

C'est une question qui vient tout naturellement à l'esprit, en présence de cette croisade que d'aucuns prêchent contre les juifs.

Pauvres enfants d'Israël ! n'ont-ils pas assez souffert pendant tant de siècles, pour qu'on leur permette de jouir du repos que le progrès des lumières leur a enfin procuré ?

Ils ont été très méprisables. J'en conviens. Mais c'est parce qu'on les a méprisés, avilis, foulés aux pieds, traités plus mal que des bêtes de somme. Les anciens disaient que, quand un homme est réduit en esclavage, Jupiter lui ôte une partie de son âme. C'est ce qui est arrivé aux juifs. Mais dans les pays où on leur a donné les mêmes droits qu'aux autres citoyens, ils sont devenus comme les autres citoyens. Est-ce qu'en France on distingue un juif d'un catholique, d'un protestant ou d'un libre penseur ?

En Algérie, il paraît que ce n'est pas la même chose. Mais c'est parce que depuis que, grâce à leur coreligionnaire, le bon, le généreux, le grand patriote Crémieux, ils ont été affranchis, par la naturalisation, il s'est écoulé trop peu de jours. Laissez faire le temps, et vous verrez qu'ils seront comme ceux de France.

Mais voilà, le traître Dreyfus était juif. Par conséquent, mort aux juifs. Oui, mais le traître Bazaine était catholique. Par conséquent, mort aux catholiques.

La vérité est qu'il y a des scélérats dans toutes les communions et qu'il ne faut pas faire peser sur toute une société le crime d'un de ses membres.

Il y a, dit-on, des juifs colossalement riches. Oui, mais c'est l'exception : l'immense majorité nous offre le spectacle de la plus affreuse, de la plus dégoûtante misère.

D'ailleurs, si ceux qui ont des fortunes colossales les ont acquises honnêtement, par leur travail intelligent et leur économie, il n'y a rien à dire. Si, au contraire, ils les ont acquises frauduleusement et que la loi puisse les atteindre, frappez-les et faites leur rendre gorge. En tout cas, efforcez-vous de faire des lois qui empêchent tout homme, quel qu'il soit, juif ou chrétien, d'arriver à la fortune autrement que par le travail et l'économie. Voilà le seul remède.

Les dévots chrétiens reprochent aux juifs d'avoir fait mourir Jésus-Christ. Ils devraient au contraire leur en être reconnaissants, car, s'ils ne l'avaient pas fait, les prophéties n'auraient pas été accomplies et le christianisme ne serait pas né. D'ailleurs il est faux que les juifs aient fait mourir Jésus. Est-ce que nous ne célébrons pas chaque année le dimanche des Rameaux ? Et n'est-ce pas la commémoration de l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem, aux acclamations enthousiastes d'un peuple en délire, qui criait Hosanna ! jetait devant ses pas ses habits et des branches de palmier ?

Ce n'était pas là des cris de haine et des menaces de mort. Et cependant cette manifestation de

l'amour du peuple fut la cause de sa perte.

Les prêtres se dirent : Qu'est-ce que cet homme qui soulève à ce point l'enthousiasme de la populace ? Il pratique, il est vrai, les cérémonies du culte, mais en disant que cela n'est rien, et que toute la loi et les prophètes sont contenus dans les deux commandements de l'amour de Dieu et du prochain. S'il triomphe, c'en est fait de nous. Et les prêtres de Jérusalem, et non le peuple, firent mourir Jésus, comme ceux d'Athènes avaient fait mourir Socrate, et comme, plus tard, les prêtres catholiques brûlèrent Jeanne D'Arc, Jean Huss, Jérôme de Prague et tant d'autres !

En définitive, pour tout homme raisonnable, il en est aujourd'hui du mot juif comme de celui de gascon. Il indique plutôt un caractère qu'une race d'hommes : il y a des gascons dans tous les pays et des juifs dans toutes les religions.

Mais d'où vient ce caractère particulier qui distingue les diverses races d'hommes et que des esprits plus subtils que le mien ont de tout temps constaté ?

Les matérialistes l'expliquent par l'influence du climat, de l'alimentation, des institutions ; enfin par la qualité du sang que les parents transmettent aux enfants.

Or, les juifs conservent ce trait distinctif sous toutes les latitudes et dans toutes les formes de société. Puis, d'un homme vertueux naît parfois un scélérat et réciproquement.

Ce n'est donc pas là la véritable explication.

Nous seuls, spirites, par notre doctrine sur les origines de l'âme et la réincarnation pouvons la donner.

Les âmes, au début, sont toutes identiques. Ce sont des pages blanches sur lesquelles il n'y a rien d'écrit. C'est dans leur ascension à travers les règnes minéral, végétal et animal que se forme le caractère que chacune d'elles possède en entrant dans l'humanité. Ce caractère dépend des impressions reçues, des habitudes prises. Or, on comprend, par exemple, qu'il n'est pas indifférent d'avoir séjourné dans le corps d'un tigre ou dans celui d'une colombe, dans le corps d'un renard ou dans celui d'un bouc.

Voilà l'origine du caractère dominant des diverses races d'hommes, et même des particuliers dans la même race.

Mais comment ce caractère se conserve-t-il ? Selon toute probabilité, parce que, de l'autre côté, nous nous groupons par affinité de caractère et que généralement – car toute règle a ses exceptions – nous nous réincarnerons dans la même race.

Ces différences continueront-elles toujours à exister ? Pour les hommes, probablement ; pour les âmes, non : identiques au début, elles seront identiques à la fin.

Tours, 8 juillet 1898.

La mémoire

Toutes nos facultés sont pour nous d'impénétrables mystères. Elles fonctionnent, mais nous ne savons pas comment. Pour le savoir, il nous faudrait connaître le siège de ces facultés, l'être dont elles sont les manifestations, l'âme. Or, l'âme est nécessairement simple ; et comme le monde est un composé d'êtres simples et, par conséquent, identiques, connaître l'âme, ce serait connaître l'être en soi, ce serait connaître tout. C'était un profond métaphysicien celui qui le premier a dit : Connais-toi toi-même. Mais connaître, c'est embrasser, voir dans son entier, comment puis-je donc me connaître si, seule, une très faible partie de moi-même émerge à peine des ténèbres dans lesquelles tout le reste est plongé ?

Je n'aurai donc le mot de l'énigme que quand je serai complètement développé. Jusque-là, j'en serai réduit à des conjectures.

Conjecturons donc.

Dans notre état d'incarnation, nous savons, par expérience, que chacune de nos facultés a besoin pour s'exercer d'un organe particulier. Nous voyons par les yeux ; nous entendons par les oreilles. Le cerveau sert à la manifestation de toutes nos facultés intellectuelles, et chaque faculté, et même chaque subdivision de faculté y a son organe spécial. Si l'organe est malade, la faculté subit une éclipse ; si tout le cerveau était paralysé, le plus beau génie de la terre serait réduit à l'état de crétin. C'est de cela que les matérialistes triomphent, en mauvais métaphysiciens qu'ils sont.

La mémoire est la faculté maîtresse, le magasin où les autres vont puiser les éléments nécessaires à leur fonctionnement. C'est pourquoi les anciens appelaient les muses *filles de Mémoire*. C'est de plus elle qui fait l'identité de notre personne.

Mais si la mémoire est la plus importante de nos facultés, elle en est aussi la plus bizarre, la plus capricieuse, une vraie boîte à surprises, qui nous cause souvent beaucoup d'ennuis. Le mot ou le nom le plus familier disparaît tout à coup, au moment où vous en auriez le plus de besoin. Et vous avez beau vous efforcer, fouiller, solliciter, rien, rien. Puis, quand il ne vous est plus nécessaire, que vous n'y pensez plus, voilà votre phare à éclipse qui se remet à tourner et le mot vous apparaît en pleine lumière. Il est des personnes chez qui la mémoire subit d'étranges éclipses : on cite un personnage consulaire de l'ancienne Rome qui avait oublié jusqu'à son nom ; et M. Guizot, s'il faut en croire les journaux, dans sa dernière maladie, perdait complètement la mémoire pendant une moitié de la journée et la reprenait dans l'autre. Par contre, il est des hommes, bien rares, à la vérité, qui n'ont jamais rien oublié ni de ce qu'ils ont vu, ni de ce qu'ils ont lu, ni de ce qu'ils ont entendu.

Dans la jeunesse, la mémoire est généralement excellente ; dans la vieillesse, au contraire, elle s'affaiblit tous les jours ; mais, particularité remarquable ! le vieillard qui oublie un instant après ce qui vient de le frapper, se souvient tout à coup, et très clairement, des choses de son enfance, qu'il avait complètement oubliées.

Voilà comment les choses se passent de ce côté-ci. Comment se passent-elles de l'autre ?

A l'état d'Esprit, avons-nous besoin, comme dans l'Incarnation, d'organes pour l'exercice de nos facultés ? Il est bien entendu que je ne parle que des Esprits complètement sortis du trouble, plus ou moins long, qui suit la mort de l'homme, et en pleine possession de leur personnalité. Ils nous disent qu'ils voient et entendent par tout leur être. Mais s'il en est ainsi pour la vue et l'ouïe, pourquoi n'en serait-il pas de même pour les autres facultés ?

Cependant la majorité des spirites, après Charles Fourier, croient que toutes les impressions que nous recevons, tous les actes que nous accomplissons, tous les détails de notre vie, viennent se graver sur notre périsprit, et que c'est là que la mémoire en prend connaissance.

Il m'est impossible d'admettre une telle théorie qui anéantit la mémoire, en en faisant une simple vision : ce n'est pas se souvenir que de lire dans un carnet. Nos facultés sont dans l'âme et non dans le périsprit.

Si les médiums voyants apercevaient les caractères dont on parle sur les périsprits, je m'inclinerais, quoique je ne comprisse pas. Mais je ne crois pas que cela soit jamais arrivé. C'est donc une pure spéculation qui entraîne après elle cette conséquence monstrueuse, que l'Intelligence souveraine, directrice du monde, serait privée de mémoire, n'existerait pas. Car enfin on ne peut pas enfermer Dieu dans une enveloppe quelconque. Nous ne comprenons pas le simple, et pourtant c'est lui seul qui existe ; et tout l'univers n'en est que les multiples manifestations.

Alors, me dira-t-on, comment nous souvenons-nous ?
Je répondrai que je n'en sais rien. Nous nous souvenons comme nous imaginons, comme nous jugeons, comme nous calculons. Vouloir tout expliquer, c'est s'exposer à dire des sottises.
Tours, 26 juillet 1898²⁴.



V. TOURNIER sur son lit de mort (15 septembre 1898.)

²⁴ Dernier article écrit avant sa mort (15 septembre 1898) par Valentin Tournier.

SOUVENIRS, COMMUNICATIONS ET POÉSIES SPIRITES

Souvenirs spirites

Je remonterai un peu haut dans ces souvenirs ; pas cependant jusqu'avant la naissance du monde, comme l'avocat des *Plaideurs* de Racine, mais bien jusqu'à la seconde moitié du règne de Napoléon 1^{er}. A cette époque, dans nos villages de l'Aude, on parlait beaucoup du *Fouillet* – Esprit follet – et des malins tours qu'il jouait aux gens.

Un jour, ce lutin – que nous savons, aujourd'hui, n'être que l'âme de quelqu'un de ceux qui ont vécu parmi nous – choisit pour théâtre de ses exploits la maison où je suis né et qu'habitaient alors mon grand-père, ma grand-mère, ma mère et sa sœur.

La chambre qu'occupaient les deux sœurs communiquait avec une pièce de décharge. Or, une nuit, comme elles se disposaient à entrer au lit, elles entendirent tout à coup, dans la pièce voisine, un grand bruit comme de la ferraille qu'on remuait – et il y avait, en effet, de la ferraille, – de forts battements de mains et des rires éclatants. On se figure aisément leur surprise, qui se changea bientôt en épouvante, quand, une bouche invisible ayant soufflé leur chandelle, elles reçurent quelques tapes bien appliquées. Entrer promptement au lit, se serrer étroitement l'une contre l'autre, appeler à la fois par leurs cris le père qui était dans une chambre à côté, fut l'affaire d'un instant.

Le père vint et comme ses filles lui disaient qu'il y avait quelqu'un de caché dans la chambre, il fouilla partout avec soin et, ne trouvant personne, il les traita de folles et alla se coucher en grommelant. Le lendemain et les jours suivants, mêmes faits, mêmes recherches infructueuses. On finit par s'y habituer.

Mais le père vint à mourir, laissant ma grand-mère clouée dans son lit par la paralysie. Comme il fallait se lever la nuit pour lui prodiguer les soins que son état réclamait et qu'on avait peur, on fit coucher dans la maison un paysan dont la famille était au service de la nôtre depuis de longues années. J'ai connu cet homme. Il était brave et d'une impétuosité de caractère qui lui avait fait donner le surnom de *lé bén* – le vent – par les habitants du village. Il m'a raconté bien des fois qu'il lui arrivait souvent de passer une partie de ses nuits à disputer son traversin, ses draps, ses couvertures, avec un être insaisissable.

– *Foulézos ! béirén qui n'aoura* – morbleu ! nous verrons qui en aura – s'écriait-il en colère.

Nos armées étaient alors en Espagne. Un de mes oncles avait été tiré au siège de Cadix. Un autre, officier d'administration, ne donnait pas depuis longtemps de ses nouvelles, et l'on était fort inquiet à son sujet. Un jour, ma tante, tout en pleurs, alla trouver ma mère et, lui montrant une croix de cire, lui dit :

– Notre frère est mort ; notre frère est mort. Pendant que j'étais à la fenêtre, cette croix est venue tout à coup s'appliquer contre une vitre.

Deux ou trois jours après, on recevait la nouvelle que lui et son escorte avaient été surpris par un parti espagnol, et tous massacrés. Ma tante mourut à son tour, et tous les phénomènes cessèrent. J'en conclus aujourd'hui que c'était elle qui était le médium. Mais alors il en était autrement. Lorsqu'il arrivait parfois à ma mère d'affirmer ces faits, mon père, vieux soldat de la République, et par conséquent voltairien, se moquait d'elle ; et moi, très irrespectueusement, je faisais comme lui. Cependant, quand j'ai connu le phénomène spirite, j'ai compris que c'était ma mère qui aurait eu le droit de se moquer de nous ; car je n'ai pas connu de femme d'une raison plus saine, d'un

bon sens plus exquis et d'un esprit moins porté à la superstition. Elle disait ce qu'elle avait vu : voilà tout.

Vers l'âge de dix ans, il se passa en moi une chose que je crois devoir mentionner parce qu'il me semble bien difficile de l'expliquer autrement que par la suggestion d'un invisible.

Pendant quelques mois, je ne pouvais pas voir passer une charrette lourdement chargée, sans me sentir poussé par une force presque irrésistible à mettre le pied sous la roue. Il me semblait qu'en me sentant broyer le pied j'éprouverais un plaisir indicible. Mais ma petite raison me disant que ce serait le contraire qui arriverait, pour ne pas succomber à la tentation, je m'enfuyais à toutes jambes.

Environ cinq ans plus tard, des faits d'un autre ordre, mais non moins curieux, se produisirent.

J'avais été jusque-là un fort mauvais élève. Au lieu d'étudier mes leçons, je lisais passionnément la Bible avec les explications des saints Pères, les philosophes du XVIIIe siècle : Voltaire, Rousseau, Diderot, etc. Mais alors l'amour-propre s'éveilla en moi, et comme je voulais me présenter à l'École de Saint-Cyr, je me mis à étudier sérieusement mes mathématiques.

En peu de temps, je fis des progrès rapides et devins un des meilleurs élèves de la classe. Mais là n'est pas le curieux. Le curieux, c'est qu'il se manifesta tout à coup en moi une singulière faculté pour la solution des problèmes. Il arrivait parfois au professeur de nous en donner qu'aucun élève ne pouvait résoudre. Moi, j'avais immédiatement la solution. Seulement, comme le professeur ne comprenait rien à mon raisonnement, il me demandait comment j'avais pu faire pour la trouver. Je lui répondais que je ne comprenais pas plus à mon raisonnement que lui, mais que j'avais essayé d'en faire un, parce qu'il l'exigeait de nous. Quant à la façon dont j'avais trouvé la solution, je ne pouvais lui dire qu'une chose : c'est que, à peine il avait prononcé le dernier mot de sa dictée, il se produisait en moi une clarté subite, un raisonnement rapide comme la pensée, au bout duquel se trouvait cette solution. Puis, tout rentrait dans les ténèbres, et je faisais de vains efforts pour ressaisir les termes de ce raisonnement.

Ce fait l'étonnait grandement et fit sur son esprit une telle impression que, près de quarante ans après, le retrouvant principal du Collège de Béziers, il me le rappela et me dit qu'il en parlait souvent aux parents des élèves comme du fait le plus étrange qu'il eût vu pendant sa carrière de professeur.

Mais cela ne dura pas longtemps : quelques mois au plus ; car je fus tout à coup atteint dans l'organe de la vue d'un mal que les médecins qualifièrent d'amblyopie et qu'ils n'ont jamais pu ni guérir ni même soulager. Dès ce moment, je pus bien encore un peu lire, mais il me fut impossible d'étudier. Et aujourd'hui, je ne puis ni l'un ni l'autre.

Un grand désespoir s'empara de moi, quand je me vis ainsi dans l'obligation d'abandonner tous mes projets d'avenir. Mais ce qui me causa encore la plus grande douleur, ce fut de voir que je ne pourrais pas écrire un livre de philosophie. Et comme je manifestais ce regret, une voix s'éleva en moi, qui me dit : – A quarante ans.

Chose étonnante ! c'est à quarante ans que, pour la première fois, s'est présenté à mon esprit le système métaphysique que j'ai développé.

Il m'est encore arrivé une fois de voir en rêve deux de mes connaissances accomplir un acte qu'elles accomplirent, en effet, le lendemain. Ceci ne semble-t-il pas indiquer que, pendant le sommeil, mon Esprit avait causé avec ceux de ces deux connaissances et qu'ils lui avaient fait part de leur projet ?

Enfin, un matin, comme je venais de m'éveiller, j'entendis tout à coup un grand cri de douleur poussé au pied de mon lit. Je me demandais si ce n'était pas une illusion, lorsque j'entendis la porte de la chambre de ma mère s'ouvrir. Ma mère, en effet, venait me demander ce que j'avais, pour avoir poussé un si grand cri. Il fallait que ce cri fût assez fort, car la chambre de ma mère

était séparée de la mienne par la pièce de décharge dont j'ai déjà parlé.

Maintenant, faisons une grande enjambée, et arrivons à 1852.

Chassé de France par les hommes du coup d'État, je me trouvais à Gènes lorsqu'on parla des tables qu'à Paris on faisait danser, tourner et parler. Tout le monde, peu ou prou, essaya. Je fis comme les autres ; notamment, avec un avocat de Florence ; chassé de son pays comme moi du mien. Nous parvînmes à faire tourner un chapeau, car on faisait tourner toute espèce de choses. Puis nous laissâmes là l'amusement. Et je le laissai d'autant plus volontiers que j'entendais dire autour de moi :

« Voyez ces Français ! quel peuple léger ! Après avoir, dans l'espace de trois ans, fait une révolution et subi un coup d'État, les voilà qui se mettent à faire danser des tables ! »

Ces paroles, sortant de la bouche d'un compatriote, m'eussent laissé très indifférent, mais, sortant de bouches étrangères, elles avaient quelque chose d'amer qui me fit prendre en grippe le phénomène des tables.

Je l'avais complètement oublié, lorsque, rentré à Carcassonne, en octobre 1859, je fus un jour accosté par une de mes anciennes connaissances, nommé Doux, qui me lut des vers que je trouvais beaux. Comme je l'en félicitais, il me répondit que ce n'était pas lui qui les avait faits, mais un guéridon qui les avait dictés. Je regardais mon homme d'un air à la fois surpris et fâché.

– Comment, lui dis-je, vous, un vieux républicain, quand je rentre en France, après avoir supporté huit ans d'exil pour la République, vous m'accueillez en vous moquant de moi ?

– Je ne me moque pas, me dit-il, je parle très sérieusement. C'est un guéridon qui a dicté ces vers ; et si vous voulez voir comment cela se fait, venez à la veillée chez M. Jaubert.

Le lendemain, quand je fus assuré que ma visite ne déplairait pas à M. Jaubert, que je ne connaissais alors que de vue, je me rendis chez lui à l'heure indiquée. Doux et lui s'assirent en face l'un de l'autre et posèrent leurs mains sur un guéridon. Le guéridon frappa des coups, pendant que l'un deux récitait l'alphabet, et l'on écrivit successivement les lettres sur lesquelles il s'arrêtait. Les lettres s'ajoutant aux lettres formaient des mots ; les mots ajoutés aux mots formaient des phrases, et le résultat fut une belle pièce de vers.

M. Jaubert travaillait alors à son livre : *Fables et Poésies diverses dictées par un Esprit frappeur*.

Je regardais alternativement Doux et M. Jaubert. Je me disais qu'assurément ils n'étaient fous ni l'un ni l'autre. Doux était un gros gaillard, fort comme un hercule, dont l'esprit était plus porté aux spéculations commerciales qu'aux envolées de l'imagination. M. Jaubert, jurisconsulte estimé, dirigeait avec beaucoup d'habileté les séances de la police correctionnelle.

Comment, me disais-je, ces messieurs composeraient-ils dans la journée une pièce de vers pour se la dicter ensuite le soir par un moyen aussi incommode ?

Je demandai à M. Jaubert depuis combien de temps ils faisaient ainsi parler le guéridon. Il me répondit : « Environ cinq ans. »

Seulement, ils n'avaient pas toujours obtenu des vers. On leur avait fait même, en prose, des dictées sur la physique, et on les avait grandement mystifiés, en leur faisant fabriquer une machine électrique qui, placée sur une des tours de la vieille ville, devait éclairer à *giorno* toute la ville basse. La machine fut fabriquée, portée pendant la nuit sur la tour indiquée et pas une étincelle de lumière n'en jaillit.

Je lui demandai alors comment il avait été amené à s'occuper de ces phénomènes.

Voici, en substance, le récit qu'il me fit et qui intéressera, je pense, mes lecteurs.

« En 1852, le tribunal civil de Carcassonne, dont je faisais partie comme juge d'instruction, fut appelé à faire une descente sur lieux dans la commune de Conques. Le juge de paix du canton, M. Polère, avait deux charmantes jeunes filles qui faisaient parler la table. Elles avaient obtenu des

communications que tous ceux à qui elles les avaient montrées, y compris l'évêque de Carcassonne, avaient trouvées fort belles²⁵.

M. Polère nous proposa de faire une séance. Nous acceptâmes.

– Allons, me dit le président, monsieur le juge d'instruction, instruisez l'affaire.

Un esprit se présenta comme étant un moine du moyen âge.

– S'il en est ainsi, lui dis-je, tu dois savoir le latin.

– Mieux que toi, me répondit-il.

Nous engageâmes une assez longue conversation dans cette langue que les jeunes demoiselles Polère ignoraient complètement.

Ce fait m'impressionna fortement, et je résolus de l'étudier.

Je passai bien longtemps sans pouvoir même obtenir le mouvement de la table ; mais je m'obstinaï, et vous voyez où je suis arrivé. »

Je lui demandai si je pourrais obtenir moi-même. Il me répondit qu'il n'en savait rien, et qu'en tout cas je pouvais essayer.

J'essayai avec Doux, en posant pour condition que j'évoquerais en italien – langue qu'il ignorait – l'Esprit d'une personne que j'avais connue intimement à Gênes.

– Évoquez en hébreu, si vous le voulez, me dit-il.

J'obtins, en italien, des réponses à toutes mes questions. Cela me frappa et je me demandai si, par hasard, je ne me mystifiais pas moi-même. Connaissant les réponses qu'on devait me faire, j'aurais, en effet, pu instinctivement arrêter le guéridon sur la lettre qu'on devait indiquer. Je m'appliquai donc à ne toucher qu'à peine et du bout des doigts le guéridon. Les réponses continuèrent avec la même facilité.

Je sortis tout troublé.

Le lendemain, j'allai trouver un de mes bons amis, le pharmacien Bernard.

– Croyez-vous, lui dis-je, aux tables parlantes ?

– Pas le moins du monde, me répondit-il. Je n'ai jamais voulu m'en occuper, parce que j'ai toujours considéré cet amusement comme tout à fait ridicule.

– Jusqu'ici, ajoutai-je, j'ai eu la même opinion que vous ; mais aujourd'hui je suis fortement ébranlé.

Et je lui racontai ce qui m'était arrivé chez M. Jaubert.

Je lui proposai d'essayer ; ce que nous fîmes. Son père, sa mère, mon père, ma mère vinrent tour à tour et nous parlèrent comme ils l'auraient fait de leur vivant. Une grande émotion nous gagna et nous pleurions comme deux enfants.

A compter de ce jour, tantôt chez M. Jaubert et tantôt chez Bernard, je continuai mes expériences. Personnellement, je n'obtenais presque rien.

Aussi, fus-je quelque peu embarrassé lorsque M. B..., qui avait bien voulu se charger de gérer ma petite fortune pendant mon exil, et à qui, par conséquent, je ne pouvais rien refuser, me pria de l'accompagner, lui et sa fille, chez une vieille dame, veuve d'un de ses amis.

Cette dame, qui ne pouvait sortir de chez elle, avait entendu parler du phénomène et désirait vivement avoir une séance. J'objectai en vain que je ne pourrais lui rien faire voir de concluant : il fallut me rendre.

Arrivés, la dame et moi nous nous mîmes au guéridon, et nous obtînmes des réponses banales et tout à fait inconcluantes, aux questions qu'elle fit.

– C'est vous, me dit Mlle B..., qui poussez le guéridon.

J'eus beau protester ; elle insista. J'en ressentais un vif dépit, lorsqu'une voix intérieure me dit :

²⁵ Plus tard, ces demoiselles furent obligées de cesser parce qu'elles n'obtenaient plus que des grossièretés (V. T...).

– Dis-lui qu'elle ne fera pas ce que tu vas faire.

J'avoue en toute humilité que je crus que j'allais faire quelque chose d'extraordinaire.

– Eh bien ! dis-je, Mademoiselle, vous ne ferez pas ce que je ferai.

– Je le ferai.

– Vous ne le ferez pas.

J'étais commodément assis dans un fauteuil. Tout à coup, sans que je sentisse aucune force extérieure agir sur moi, je fus lancé hors du fauteuil, en décrivant une grande courbe, et j'allai tomber sur mon derrière, au milieu du salon. A la rigueur, un saltimbanque habile aurait pu exécuter un semblable tour.

Je me relevai plein de confusion. J'avais trente-neuf ans et, je le répète, je me trouvais, pour la première fois, dans le salon de cette dame très respectable.

Voilà le premier mauvais tour que m'ont joué les Esprits. Ils devaient m'en jouer d'autres ! Car je ne pouvais me faire à l'idée qu'il y eût des Esprits méchants. Ancien disciple de Charles Fourier, je croyais que tous les hommes étaient naturellement bons et que, s'ils devenaient mauvais, c'était le milieu social, dans lequel ils vivaient, qui ne permettait pas à leurs passions de prendre un essor normal. Une fois rentrés dans le monde aromal, ou erratique comme nous disons aujourd'hui, tous les Esprits, selon moi, devaient être bons. Que d'expériences douloureuses il a fallu pour me faire changer d'opinion !

Un soir, chez M. Jaubert, au cours d'une communication, je fus pris d'un mouvement d'enthousiasme et je m'écriai : « Quoi ! vous ne vous servez de ce phénomène que pour obtenir des vers ! Ne voyez-vous donc pas qu'il y a là de quoi ruiner toutes les vieilles superstitions et changer la face du monde religieux ! »

Ces paroles furent recueillies par quelqu'un d'invisible qui, comme on va le voir, tâcha d'en faire son profit.

Le lendemain, en effet, une voix intérieure, comme cela m'était déjà arrivé et devait m'arriver souvent, me dit :

– Hier, tu as parfaitement parlé. C'est une grande révolution religieuse qui se prépare et c'est toi qui dois être le nouveau Messie. Commence par distribuer ton bien aux pauvres, et, après que tu te seras livré à de grandes austérités, qui attireront sur toi l'attention du monde, tu commenceras ta prédication.

Ces paroles m'étonnèrent fort. Je répondis que je ne distribuerais pas mon petit bien aux pauvres, parce qu'ils n'en deviendraient pas plus riches pour cela, et que, moi, tombé dans la misère, je pourrais me laisser entraîner à commettre des sottises. Quant aux grandes austérités, je croyais, avec Voltaire, qu'elles prouvent beaucoup plus d'orgueil que de sainteté chez celui qui s'y livre, et, avec Montaigne qu'il est plus difficile et plus glorieux d'user convenablement des biens que de s'en priver tout à fait. Quant à ma messianité, je ne pouvais pas l'accepter, parce que je connaissais trop bien l'immense distance qu'il y avait entre moi et ces géants qui ont porté dans l'histoire les noms de Moïse, de Socrate, de Jésus et de Mahomet.

La voix insista en disant qu'il ne fallait pas m'enorgueillir du rôle qu'on voulait me faire jouer ; que je n'étais, en somme, qu'un instrument, et que Dieu pouvait se servir des instruments quels qu'ils fussent qu'il lui plaisait d'employer. Je répondis encore que tout instrument n'est pas propre à tout travail, et que l'instrument doit toujours être en rapport avec l'œuvre que l'on veut accomplir.

L'Esprit, voyant qu'il ne pouvait pas me convaincre, finit par me dire que j'étais un grand philosophe et qu'il avait seulement voulu m'éprouver.

Mais ce n'était pour lui que partie remise.

Quelques jours après, comme je sortais un soir de chez mon ami Bernard et que je me dirigeais

vers mon domicile, je sentis tout à coup quelque chose qui entraînait en moi, comme une épée entre dans son fourreau, et aussitôt une force intérieure me poussa doucement dans un sens opposé à celui que je voulais prendre ; la chose, me parut si étrange, si merveilleuse, que j'obéis avec joie et je fus ainsi conduit jusqu'à la porte de M. Jaubert. J'entraî tout heureux de pouvoir annoncer ce nouveau phénomène qui devait cependant me causer beaucoup d'ennuis.

Le lendemain et les jours suivants, j'obéis encore avec plaisir à cette force qui me fit faire plusieurs promenades assez longues dans la campagne. Cependant elle grandissait toujours et finit par pouvoir se servir de mes membres presque aussi bien que moi. Alors, l'Esprit me dit qu'il fallait affirmer le phénomène par un fait tellement éclatant que nous convaincions les plus incrédules. Il s'agissait de me faire jouer du violon aussi bien que Paganini, moi qui n'avais jamais touché un instrument de musique. Il pouvait se servir de mes membres aussi bien que moi, donc, cela lui était facile.

Le raisonnement me parut juste et la chose possible. De là à croire qu'elle se réaliserait, il n'y avait qu'un pas. Ce pas, je le franchis vite, et j'eus la sottise d'annoncer que je jouerais du violon comme Paganini. Voilà où peut quelquefois nous conduire la logique.

Je me procurai un violon. On me fit faire toutes sortes d'exercices les plus extravagants, ce qui n'était pas difficile, vu mon extrême ignorance de tout ce qui touche à la musique. Les jours se passaient ; les exercices continuaient mais Paganini n'arrivait pas, et l'Esprit prenait de plus en plus possession de mes membres. Il arriva au point qu'il était chez moi aussi maître que moi-même.

Je finis alors par comprendre qu'il y avait des Esprits méchants et que j'étais le jouet de l'un d'eux. J'eus peur et je me demandai avec effroi s'il ne pourrait pas me faire commettre quelque mauvaise action. Je rentraî donc un soir chez moi, avec la ferme détermination de chasser cet hôte dangereux ou de me jeter par la fenêtre et de me briser le crâne sur le pavé. Je luttai toute la nuit avec toute l'énergie, de volonté dont j'étais capable, et je finis enfin par me dégager. Alors, comme si j'étais sorti d'un brouillard épais, les choses m'apparurent sous leur vrai jour et je compris avec douleur toutes les sottises que j'avais dites et faites.

Je partis bientôt pour Pau, en me promettant bien de ne jamais plus m'occuper de ce dangereux phénomène.

Mais il était écrit sur le grand rouleau, comme dit Jacques le Fataliste, que cette promesse ne serait pas tenue. Je fis, en effet, la connaissance d'un capitaine du 68^e de ligne, qui me fit lire le *Livre des Esprits* et la *Revue spirite*. Ce fut une grande joie pour moi : ce que j'avais rêvé se réalisait. Je résolus donc de m'occuper de nouveau du phénomène. Seulement il fallait trouver un médium, et le hasard, si toutefois il y a un hasard dans ce monde, me servit à souhait.

Nous étions au commencement de l'année 1861. J'avais pris une chambre chez une veuve Destrade dont la fille, âgée d'environ vingt cinq ans, exerçait la profession de sage-femme. Cette jeune personne était fort intelligente, mais encore plus sceptique. Toutes les fois que je lui proposais de faire des évocations avec moi, elle me répondait par d'impitoyables railleries. Cependant je ne me décourageai pas, et, sa mère ayant joint ses instances aux miennes, elle finit par céder. Mais dès la première fois nous obtînmes une communication d'une nature telle que, dans l'esprit de Mlle Destrade, le scepticisme fut remplacé par la peur, et une peur si grande qu'elle n'osa plus continuer. J'avais beau lui dire que ces Esprits n'étaient pas très dangereux, puisque, pour remuer la chaise – car c'était d'une chaise que nous nous servions – il nous fallait mettre les mains dessus ; rien n'y faisait.

Avoir trouvé un médium et le perdre aussitôt, c'était dur pour moi. Aussi je persistai et, comme j'avais vaincu le scepticisme, je finis par triompher de la peur.

Nous obtînmes des communications avec la plus grande facilité. Tantôt c'était un Esprit qui se

disait médecin et nous prouvait qu'il avait, en effet, des connaissances médicales ; une autre fois, c'était un ramoneur ; puis un savetier ; enfin un tambour-major.

Nos communications, je dois le reconnaître, n'étaient pas d'un genre très élevé. C'étaient presque toujours des plaisanteries bouffonnes qui excitaient notre rire, mais auxquelles parfois une note grave venait se mêler. On nous invitait, en quelques mots, à être prudents ; conseil que nous ne suivîmes pas toujours.

Ces Esprits semblaient être sans cesse autour de nous et surveiller tous nos actes. Il arrivait, en effet, que dans leurs communications ils nous parlaient souvent de ce que nous avions dit ou fait dans la journée. Quelquefois aussi, quand nous causions, si Mlle Destrade s'appuyait sur le dossier d'une chaise, cette chaise se mettait en mouvement. Je comptais les coups : c'était un Esprit qui se mêlait à la conversation.

Le médecin leurra pendant longtemps Mlle Destrade de l'espoir de lui dicter un livre sur les maladies des enfants, livre qui devait la rendre illustre, mais qui ne fut jamais dicté.

Je m'exerçais quelquefois dans ma chambre à obtenir seul, au moyen d'une assiette, comme je l'avais vu faire à M. Jaubert. Mais je ne parvenais jamais qu'à avoir une phrase ou deux. Seulement, il arrivait que l'Esprit m'annonçait le sujet qu'il allait traiter, quand je serais avec Mlle Destrade. Et j'avais beau lui demander de le traiter sur le champ, il refusait obstinément, petit-être parce qu'il ne le pouvait pas. Cela, cependant, avait pour moi un avantage, qui était d'être sûr que Mlle Destrade ne se jouait pas de moi.

La prose que l'on nous prodiguait ne m'enthousiasmait nullement. C'est pourquoi, comme j'avais vu M. Jaubert obtenir des vers, je désirais en obtenir aussi. J'en demandai. On me répondit que je n'avais qu'à en faire moi-même, et que les Esprits ne se souciaient pas de travailler pour les paresseux.

Malgré cela, quelques jours après, on nous dicta un quatrain ; puis l'épithaphe du général Foy, qu'on nous déclara être de Mme de Girardin, ce qui était vrai. Ensuite, ce furent deux charmantes pièces bien inédites et de l'Esprit : *le Saule du Sage et la Mélancolie*.

J'étais ravi. Mais ce ravissement dura peu. On nous donna, en effet, comme de l'Esprit, une fable que je savais : *la Feuille, d'Arnault*. Dès lors, tout le reste me devint suspect. Pourtant, comme il en était arrivé autant, au début, à M. Jaubert, je ne repoussai pas un Esprit qui nous proposa un recueil de fables de son cru. Il ne nous dicta cependant qu'un Avant-Propos, qui n'est pas mauvais, et deux fables : *l'Eglantier et les Passants et l'Ane et le Chien*. Puis, plus rien.

J'ai trouvé plus tard dans Ducis le *Saule du Sage, et la Mélancolie*, dans Xavier Marmier. Quant à l'Avant-Propos et aux deux fables, ce pourrait bien être l'œuvre de l'Esprit, car aucune des personnes à qui j'ai montré ces pièces ne s'est souvenue de les avoir lues. Peut-être en est-il ainsi de deux ou trois autres.

Les dictées poétiques ayant cessé, je me retournai vers les phénomènes physiques.

Pendant longtemps mes tentatives furent infructueuses. Mais, un jour, comme nous tenions les mains au-dessus d'une chaise, sans la toucher, elle se mit tout à coup à marcher par petits mouvements brusques. Cela dura environ deux minutes. C'était peu, mais enfin c'était un phénomène physique. De nouvelles tentatives n'amènèrent aucun résultat. Bien plus, pendant près d'un mois nous ne pouvions obtenir, par la typtologie, que le mot de Cambronne. J'en demandai la raison. On me répondit que si on voulait nous écouter, nous resterions tout le jour le nez sur la chaise, et que cela nous faisait du mal. Nous cessâmes donc.

L'été touchant à sa fin, j'allai passer un mois à Carcassonne. J'y suivis assidûment les séances de M. Jaubert, qui obtenait toujours de belles poésies. Ce fut alors que se produisit le fait, que j'ai déjà relaté, de l'Esprit qui me suggéra mon système métaphysique.

Quand je rentrai à Pau, une nouvelle médiumnité se manifesta en moi : la médiumnité parlante.

J'en fus enchanté, ne soupçonnant pas alors les ennuis cuisants qu'elle me causerait un jour. Cette médiumnité, du reste, fut toujours contenue dans d'étroites limites. L'Esprit ne pouvait se servir que des mots que je connaissais ; seulement il le faisait avec plus de facilité et d'éloquence.

J'essayai de nouveau si je pourrais avoir des phénomènes physiques. Cette fois, et dès le début, j'obtins un plein succès. A peine eûmes-nous mis nos mains sur la chaise, qu'elle se souleva avec force et se renversa violemment. Nous nous servîmes alors d'une grande table de cuisine. A peine touchée, elle s'éleva rapidement vers le plafond, avec des mouvements semblables à ceux d'un oiseau qui bat des ailes. Je la plaçai ensuite au milieu de la cuisine et lui commandai diverses évolutions qu'elle exécuta parfaitement. Nous continuâmes en touchant du bout de nos doigts un gros meuble en chêne dans lequel Mme Destrade tenait sa vaisselle. Il s'agita lourdement, et ne cessa qu'un instant après que nous nous fûmes éloignés.

J'avais enfin des phénomènes physiques bien frappants, bien concluants. Dans mon enthousiasme, j'aurais voulu que tout le monde fût admis à les voir, afin de pouvoir démontrer à tous la réalité du phénomène spirite. Mais Mme Destrade ne l'entendait pas ainsi. Elle ne voulut jamais admettre personne à nos expériences, parce qu'elle craignait que, si l'on venait à savoir en ville que sa fille s'occupait de spiritisme, elle ne perdît ses pratiques. Nous ne fûmes donc jamais que quatre à en être témoins : les dames Destrade ; une jeune paysanne d'Oloron qui vivait dans la famille, et moi.

Ces phénomènes allèrent en augmentant d'intensité et se produisirent de façons diverses : on frappait des coups sur les portes, sur les murs, sur les meubles et sur le plancher ; ceux-ci imitant parfaitement des appels à l'escrime. Tout à coup, un objet s'agitait ou se déplaçait. Au moment où je m'y attendais le moins, à tous ces phénomènes vint s'en joindre un nouveau : l'écriture directe.

J'étais dans ma petite chambre, assis devant ma table à écrire, le dos tourné à la fenêtre, le visage vers la porte. J'avais mon couteau à papier posé devant moi. Je lisais la réponse aux sermons du R. P. Letierce contre le spiritisme, par un jeune officier du génie à l'École d'application de Metz, M. Tibulle Lang. Quand je posai ma brochure, je vis, fraîchement écrite au crayon et en beaux caractères, la phrase suivante : Sois plus calme.

La recommandation n'était pas hors de propos ; car, tout à mes expériences, j'avais oublié l'Esprit obsesseur qui en profitait pour s'introduire de nouveau en moi, s'emparait sournoisement de mon appareil vocal et de mon cerveau, et m'exaltait beaucoup.

Pourtant, au lieu de me calmer, la lecture de cette phrase m'agita davantage. Tout transporté, j'allai montrer mon couteau à ces dames. En le voyant :

– Ça, me dit dans son patois la jeune paysanne d'Oloron, c'est un mort qui l'a écrit.

Étonné, je lui demandai comment elle le savait.

– Oh ! ajouta-t-elle, chez nous, quand il y a du bruit dans une maison et que nous pensons que c'est un mort qui le fait, nous mettons sur une table du papier, de l'encre et une plume et nous le prions d'écrire ce qu'il veut. Ou bien, si nous supposons que le mort ne sait pas écrire, nous mettons un tas de grains de maïs et nous le prions de séparer du tas autant de grains qu'il veut de prières.

Et voilà comment les grandes vérités, celles qui éclairent notre destinée, sont connues des humbles qui ouvrent les yeux, tandis qu'elles sont ignorées des malins qui les ferment. Les paysans d'Oloron savent depuis longtemps que les morts peuvent se communiquer à nous, et, par conséquent, ne sont pas morts, tandis que beaucoup de savants ne le sauront peut-être jamais.

Le Succès m'encourageant, je voulus tenter une autre expérience. Mlle Destrade, comme moi du reste, mais à un plus haut degré, était médium psychographe. Sans la prévenir de mon dessein, je la priai de prendre la plume et de laisser aller sa main, curieux de voir si elle répondrait à une question mentale.

La main, pendant quelques instants, marqua la mesure à quatre temps, ce qui impatientait fort sa propriétaire. Puis elle se mit à écrire avec une rapidité extrême, au milieu des exclamations de surprise de celle-ci. Quand elle s'arrêta, je pris la feuille et j'y lus la réponse à une question mentale, adressée à un Esprit, mentalement évoqué.

Qui avait fait cette réponse ! Ce n'était pas Mlle Destrade qui ne connaissait pas la demande ; ce n'était pas moi non plus, par suggestion, puisque je ne la connus qu'après l'avoir lue. C'était donc l'Esprit évoqué, ou un autre, si l'on veut, mais, en tout cas, c'était un Esprit : Je défie qu'on puisse expliquer le fait autrement.

Mlle Destrade, qui, au début, avait tant de peur des Esprits, finit par se familiariser un peu trop avec ces invisibles. Il s'engageait quelquefois, entre elle et eux, de véritables querelles, au cours desquelles elle ne ménageait pas toujours ses expressions. Un jour qu'elle dialoguait ainsi avec un Esprit parlant par ma bouche, je ne me souviens plus de quelle expression un peu vive elle se servit ; mais l'Esprit piqué la menaça, si elle continuait sur ce ton, de l'en faire repentir. Elle lui répondit qu'elle se moquait de lui. Au même instant, elle fut renversée, avec la chaise sur laquelle elle était assise, mais avec tant de violence qu'elle se blessa assez grièvement au coude.

Une autre fois, dans une semblable querelle, à peine l'Esprit eut proféré sa menace que Mlle Destrade, saisissant, pour l'empêcher de tomber, son chignon à deux mains, s'écria avec désespoir qu'on lui avait coupé les cheveux. Or, elle allait se marier et elle avait une plantureuse chevelure. Je tâchai de la rassurer, en lui disant que ce n'était probablement qu'une plaisanterie de l'Esprit. Elle se décida enfin à détacher ses mains et, à sa grande joie, ses cheveux ne tombèrent pas, comme elle l'avait redouté. Et il y avait de quoi, car elle avait senti des ciseaux passer dans sa chevelure et la lui couper.

Enfin, un jour, j'entendis un bruyant soufflet que je crus qu'on lui avait appliqué, mais qui avait seulement éclaté à côté de sa joue.

Ce que je ne pouvais, pas bien m'expliquer, c'est que l'action des Esprits sur Mlle Destrade, quoique très énergique, était absolument extérieure, tandis que chez moi, elle n'était qu'intérieure. Ainsi, une seule fois, j'ai vu le pan de ma redingote soulevé un instant et faiblement secoué.

Je dois ajouter que tous ces faits se passaient en plein jour.

Les incidents que je viens de raconter, tout en rendant Mlle Destrade plus prudente, n'empêchaient pourtant pas ses conversations avec les invisibles de continuer. Un jour que son prétendu était allé en Auvergne, son pays, pour se procurer les papiers nécessaires à la célébration du mariage, un Esprit lui dit par ma bouche :

– Tu as reçu ce matin une lettre de ton futur ? Ce que j'ignorais.

– Oui.

– Veux-tu que je te dise ce qu'elle contient ?

– Oui.

Et, par la typtologie, il nous dicta toute la lettre, sans en omettre un seul mot.

– Maintenant, poursuivit-il, veux-tu que je te dise la réponse que tu lui as faite ?

– Oh ! pour cela, non.

Et me regardant d'un air inquiet :

– Nous n'avons donc rien de secret ? dit-elle.

– Oh ! ne t'alarme pas, reprit l'Esprit, nous sommes discrets et ne disons que ce qu'il faut dire.

Le jour du mariage approchait, et, comme on avait besoin de ma chambre, je devais quitter la maison. Je me hâtai donc de tenter une nouvelle expérience, qui fut la dernière. Je touchai du bout des doigts les épaules de mon médium, et aussitôt elle s'éleva dans l'air à une hauteur d'environ 30 centimètres, et s'y soutint pendant quelques instants, après que je me fus retiré.

Que n'aurais-je pas obtenu avec une personne aussi richement douée, – mais qui, du reste, mourut

quelques années après, – si j'avais pu continuer !

Je perdis mon médium ; mais malheureusement je ne perdis pas mon Esprit obsesseur. Bien loin de là ! Il s'était de nouveau si fortement établi chez moi, grâce à mon imprudent désir d'obtenir des phénomènes remarquables, qu'il brouillait toutes mes idées, m'inspirait les passions les plus mauvaises, et était parvenu à parler par ma bouche, presque malgré moi. Quand j'étais en présence de quelqu'un, la peur de passer pour fou aiguillonnant ma volonté, je le contenais, quoique avec une peine extrême ; mais quand j'étais seul, je lâchais la bride, et alors c'était un torrent d'injures et de menaces dont il m'accablait.

Un jour, j'allai faire une visite de condoléances à une dame qui venait de perdre sa fille. Or, pendant que cette mère en pleurs m'exprimait toute la douleur qu'elle ressentait de cette perte, voilà que tous les muscles de mon visage sont tout à coup vivement excités, et je sens que je vais éclater de rire. On comprend ma situation. Par un effort suprême de volonté, je parvins à contenir le rire et à garder une attitude convenable. Mais au prix de quelle souffrance ! Et cette fois, ce ne fut pas, comme au début, une lutte d'une nuit, mais une lutte de plus de deux années qu'il me fallut soutenir, pour reprendre la tranquille possession de moi-même

A de certains moments, j'étais si fortement découragé que je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux lâcher les rênes et devenir fou.

Mais je me répondais que ce suicide moral serait encore plus criminel que le suicide physique ; et je ramassais mes forces pour continuer la lutte.

Un soir, au moment de me coucher, j'étais tellement las que je fis comme le noyé qui s'attache à toutes les branches ; quoique je n'aie jamais accordé aucune importance aux prières de mots, je me jetai à genoux sur un fauteuil et je commençai à réciter l'oraison dominicale.

Aussitôt, j'entendis une voix forte qui la récitait auprès de moi. J'écoutai. Arrivé à « Ainsi soit-il », la voix ajouta avec une énergique expression de mépris : *imbécile*.

– Allons, me dis-je, cela signifie que la meilleure prière est l'action.

Je me remis donc à lutter avec une nouvelle énergie et, pour offrir moins de prise à l'ennemi, je supprimai tout exercice de la médiumnité.

Je ne cessai pourtant pas de fréquenter les réunions où l'on s'occupait de spiritisme.

Un soir, dans une de ces réunions, des dames me prièrent d'écrire médianimiquement, comme venait de le faire un jeune homme que j'avais amené. Je répondis que je devais m'abstenir, à cause de l'Esprit obsesseur. Elles insistèrent. Je dus céder. Mais à peine avais-je pris le crayon que j'éprouvai comme si un violent ouragan était entré en moi et que je me sentis possédé d'une fureur insensée. Mon visage prit une expression tellement épouvantable que les dames me dirent le lendemain qu'elles n'avaient pas pu dormir de la nuit, tant l'impression que cette vue leur avait faite avait été grande.

On demanda quel était cet Esprit, et aussitôt le crayon traça convulsivement ces mots :

– Je suis Colas.

On voulut savoir quel était ce Colas. Je répondis que j'avais souvent entendu parler, à Carcassonne, d'un jeune homme de ce nom, appartenant à des parents riches et qui, il y avait quarante à cinquante ans, avait été condamné et exécuté pour avoir assassiné son père.

Alors le crayon écrivit de nouveau :

– Oui, j'ai assassiné mon père et j'ai emp... ma mère.

Je n'ai jamais entendu dire qu'il eût empoisonné sa mère, mais M. Jaubert, à qui, plus tard, j'en parlai, me dit qu'il en avait été gravement soupçonné, mais qu'on n'avait pas pu le prouver.

Déjà cet Esprit avait, deux ou trois fois, essayé de se communiquer chez M. Jaubert ; mais l'ami Doux, qui était d'un caractère assez brusque, l'avait chaque fois rudement éconduit.

Plus tard, le 8 octobre 1876, à Carcassonne, où j'étais revenu, nous l'évoquâmes, chez mon ami

regretté, le capitaine Azerm. J'étais seul au guéridon. Voici en quels termes il s'exprima :

– Dieu m'a maudit ; je m'en f... Misérables ! Vous ne comprendrez jamais, comme moi, ce qu'il y a de haine dans ce maître courroucé contre sa créature. Triple c... ! un Dieu qui ne pardonne jamais ! La loi des hommes m'a frappé, mais elle ne m'a pas poursuivi avec acharnement ; mais Dieu me poursuit depuis plus de cinquante ans ! Cela prouve que Dieu est inexorable. Ce tyran, ce monstre est implacable. Ce coquin veut me faire souffrir des tourments éternels.

La mère de mon ami Azerm, Madeleine Benin, était du même village que Colas et avait beaucoup connu lui et ses parents. Son Esprit nous dit alors :

– L'Esprit de Colas vous remerciera de l'avoir évoqué. Il faut le faire quelquefois : vous parviendrez à faire pénétrer la lumière dans ses ténèbres.

Nous suivîmes ces conseils ; nous évoquâmes Colas et nous finîmes par lui faire comprendre que sa peine ne serait pas éternelle, mais qu'elle cesserait le jour où, reconnaissant l'énormité de son crime, il en témoignerait un sincère repentir et en demanderait pardon à Dieu.

Et voici les deux dernières communications qu'il nous donna, l'une le 7 janvier 1877, l'autre le 28 du même mois.

7 janvier 1877. – Merci, mes chers amis, de votre bon cœur. Je me trouve de mieux en mieux. Dieu a eu pitié de l'assassin de son père et de sa mère. Je demanderai à ce bon maître de me donner la force de réparer ce double crime, en me réincarnant dans la famille de ceux que j'ai assassinés, afin de venir à leur aide. Ta mère (la mienne) demande à me diriger dans ma nouvelle existence, comme l'Esprit protecteur. Ton père (le mien) m'a fait du bien : il m'a fait sortir de mes ténèbres, pour me faire entrer, dans la lumière de la vérité morale.

Ma mère donne de bons conseils à celui qui a été son assassin. Elle s'est montrée à moi depuis dimanche. Du vicaire de Jésus-Christ la religion est fausse : l'enfer ne dure pas éternellement, puisque j'en sors ; mais l'absolution du prêtre n'en préserve pas le criminel.

– Dieu est la justice et non le caprice et la faveur. Ma destinée dépend entièrement de ma conduite future. Je ferai tous mes efforts pour devenir un homme de bien, et de cette façon je monterai un à un les degrés qui conduisent au ciel.

28 janvier 1877. – Ma mort fut dans Carcassonne un événement très grave. Le peuple me maudissait hautement ; toutes les bouches s'ouvraient pour jeter des malédictions contre le meurtrier de son père. Ce fut le commencement de mes douleurs ; car j'entendais ce concert de malédictions. La peine s'aggrava cependant ; ma conscience se réveillant après ma longue léthargie, devint le bourreau chargé de me tourmenter. Elle excita mon imagination, et celle-ci enfanta des fantômes que tu as décrits si bien dans ta poésie : *le Parricide*, mais avec cette différence que je ne faisais que voir des fantômes de mon invention, tandis que les fantômes de ta pièce de poésie sont de la tienne. Je me trouvais dans l'espace immense, enveloppé de ténèbres ; et ces ténèbres étaient remplies de spectres effrayants. La terreur m'envahissait, et je fuyais épouvanté, sans pouvoir fuir ces spectres menaçants. Voulez-vous que je vous donne une idée de mon supplice ? rappelez-vous un de ces songes effrayants que tout homme a faits au moins une fois ; une figure de monstre vous apparaît et vous faites de vains efforts pour vous dérober à son terrifiant regard. Si cela durait cinquante ans, quel terrible supplice ! C'a été le mien !!! Ta voix est venue me retirer du fond de cet abîme. A Pau, déjà, je me communiquai à toi, poussé par une force dont je ne me rendais pas compte, et dont je connais aujourd'hui la nature ; c'était mon Esprit protecteur qui me conduisait au port. – Revenons à Pau.

Nous étions en 1863. Je reçus de Bordeaux le premier numéro d'un journal littéraire *l'Atelier*. Le rédacteur en chef était un Carcassonnais qui avait fait à Carcassonne un autre journal auquel j'avais quelque peu collaboré. Je supposai que c'était un nouvel appel à ma collaboration qu'il me faisait, et je me dis que je ferais bien d'en profiter pour répandre dans les masses la doctrine

spirite.

Je résolus donc d'écrire des lettres aux ouvriers sur le spiritisme, lettres qui ne parurent pas dans ce journal, parce qu'il mourut avant leur naissance, mais que je publiai en brochure l'année suivante sous ce titre : *Lettres aux Ignorants*.

Je me mis à l'œuvre. Mais, à mon grand étonnement et à mon grand ennui, lorsque j'entendais écrire en prose, ce furent des vers qui sortirent de ma plume. J'eus beau faire, il fallait écrire en vers. Exposer en vers toute une doctrine philosophique ! Cela m'effrayait. Et d'autant plus que je ne me souvenais que très imparfaitement des règles de la versification. Cependant, je me résignai. J'avais écrit trois ou quatre lettres, quand, selon mon habitude, j'allai voir un avocat spirite et je les lui montrai. C'était un homme qui aimait à se rendre compte de tout. Il compta les vers, et, en trouvant trente-deux à chacune, il me fit observer que, si je voulais continuer ainsi, ce serait bien difficile. Je ne sus que répondre, car j'ignorais qu'il y eût trente-deux vers à chacune, ne les ayant pas comptés.

Mais, en sortant, une voix intérieure me dit :

– Nous voulons faire par trente-deux. Si ta volonté se met d'accord avec la nôtre, ce sera plus facile.

– Va pour trente-deux, me dis-je.

Je composais mes lettres pendant mes promenades de l'après-midi : seize vers un jour, seize vers le suivant. La quatorzième commença, comme je franchissais le pas de ma porte, par les deux vers suivants, qui tout à coup tombèrent – l'expression est exacte – dans mon cerveau :

Je lis dans un poète aux chants harmonieux :

« L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ».

Ce second vers m'éblouit, tant je le trouvai beau. Mais je me demandai quel était ce poète aux chants harmonieux. L'idée me vint aussitôt que c'était Lamartine ; mais je n'en étais pas sûr.

Mon avocat, à qui j'en parlai, n'en savait pas plus que moi. Il regarda dans un dictionnaire, au mot « tombé ». Nous y vîmes que le vers était, en effet, de Lamartine, mais le dictionnaire ne nous apprit pas dans quelle partie de l'œuvre du grand poète il se trouvait. Ce ne fut que longtemps après que je le découvris dans l'épître à lord Byron.

A la vingtième lettre, il me semblait que j'arriverais au moins à cent. Les bras m'en tombaient de découragement ; car ce travail était très pénible pour moi. J'étais donc fort ennuyé, lorsque, me promenant au parc avec le médium écrivain dont j'ai déjà parlé, il me dit tout à coup :

– Savez-vous combien vous ferez de lettres ?

– Non.

– Vous en ferez trente-deux !

– Quoi ! trente-deux par trente-deux ?

– Vous en ferez trente-deux.

Et j'en fis trente-deux.

Avant de quitter définitivement Pau, je citerai encore trois faits.

1° Quand le facteur m'apportait une lettre et que je n'étais pas chez moi, les personnes qui me logeaient la plaçaient sur ma table. Un jour, rentrant après le passage du facteur et ne voyant pas de lettre, j'allai à la bibliothèque de la ville, où je voulais consulter un livre. A peine avais-je ouvert ce livre qu'une voix me dit :

– Tu as une lettre à la maison.

– Mais c'est impossible, puisque j'en viens et qu'il n'y en avait pas.

– Tu as une lettre à la maison ; tu as une lettre à la maison.

Et cette scie continua jusqu'à ce que, impatienté et ne pouvant pas lire, je rentrai chez moi. Je

m'approche de la table, je regarde attentivement : pas de lettre.

– Ah ! coquin, m'écriai-je, voilà encore un de tes tours !

A peine avais-je prononcé ces mots, qu'une lettre apparut à mes yeux. Comment l'Esprit l'avait-il d'abord cachée, puis montrée ? Je n'en sais rien. Je n'explique pas, je constate.

La lettre avait été déposée chez moi plus tard que de coutume parce que, mes logeuses étant sorties, le facteur l'avait laissée à une autre locataire chez qui elles l'avaient prise à leur rentrée.

2° J'étais chez une parente. Dans la même pièce que moi se trouvaient une de ses filles, âgée de dix ans, et le petit garçon d'un voisin, ouvrier relieur, qui n'en avait pas encore tout à fait trois. Ces enfants jouaient et je ne m'en occupais pas, quand tout à coup mon attention fut attirée par une altercation singulière qui s'éleva entre eux. Le petit garçon soutenait, en se fâchant tout rouge contre la petite fille, qui refusait de le croire, qu'il se souvenait d'avoir été soldat et d'avoir été tué. Il donnait des détails et citait des lieux. Je crus devoir intervenir. Je lui fis demander ce qu'était son père à l'époque dont il parlait. Il répondit qu'alors son père n'était pas son père ; que c'était lui qui était père. Et comme j'insistais pour qu'il m'expliquât pourquoi ayant été tué il était de nouveau vivant et petit après avoir été grand :

– Je n'en sais rien, dit-il. J'ai été soldat et j'ai été tué ; j'étais grand et je suis petit. C'est Dieu qui l'a voulu ; c'est Dieu qui l'a voulu.

Et il frappait de son petit pied avec colère, parce que nous refusions de croire à ses paroles.

Le lendemain, je voulus reprendre avec lui la même conversation. Il me regarda d'un air étonné, et ne comprit pas plus que si je lui avais parlé grec.

Comment supposer qu'un enfant de cet âge voulût plaisanter sur un tel sujet ? Et n'est-il pas plus raisonnable de penser que le voile qui nous cache notre passé s'était un instant soulevé pour lui, pour s'abaisser aussitôt ?

3° Il y avait, à cette époque, à Pau, un grand bazar tenu par un Autrichien de Prague, nommé Réac. C'était un endurci sceptique qui raillait journellement deux de ses employés que j'avais faits spirites. Et voilà qu'un beau jour il devint à l'improviste médium auditif. Il faillit, pendant quelques jours, en perdre la tête. Enfin, il s'y habitua.

Un jour que, par son intermédiaire, je causais avec un Esprit, je lui demandai comment le phénomène se produisait. Il me répondit :

– Mon oreille s'échauffe, s'enfle et j'entends.

Quelque temps après, rentré à Carcassonne, une jeune couturière, devant laquelle je parlais de faits spirites, ne dit qu'elle avait entendu deux fois son grand-père, mort, et que, prise de peur, elle s'était bouché les oreilles et s'était enfuie en courant.

Je lui demandai comment la chose s'était produite, et elle me répondit que son oreille était devenue chaude, qu'elle s'était enflée et qu'elle avait entendu, exactement comme avait dit M. Réac.

Voilà donc deux personnes : un négociant de Prague, en Bohême, et une jeune fille de la vieille cité de Carcassonne, qui ne s'étaient certainement jamais vus, et qui pourtant me répondent de la même manière. Ils étaient donc bien tous les deux médiums auditifs.

Je serais bien curieux de savoir si le phénomène se produit ainsi chez tous les médiums auditifs. J'ai bien entendu une fois, comme je l'ai dit, mais ce n'était pas de la médiumnité auditive, une susurration dans le tuyau de l'oreille, mais une voix vibrante que toute autre personne aurait entendue comme moi. Quant à la voix intérieure, que je puis encore entendre, c'est une médiumnité tout à fait différente.

Je rentrai à Carcassonne, à la fin de mai 1865. Mon ami Bernard m'avait souvent parlé dans ses lettres d'une jeune demoiselle, médium à effets physiques. A la première visite que je lui fis, cette jeune personne se trouvait chez lui. On me proposa de faire une séance, et l'on me pria de passer

au salon. A peine avais-je mis le pied sur le pas de la porte que je fus assailli par une grêle de dragées, lancées avec force du plafond et du côté opposé à la porte. Or, M. et Mme Bernard et le médium étaient derrière moi. Donc, alors même que j'aurais pu soupçonner mes amis d'être capables d'une mystification à mon égard, le phénomène se produisant dans de telles conditions, le doute ne m'eût pas été permis, comme, du reste, pour ceux qui suivirent quelques moments après.

Nous nous approchâmes d'une lourde table à dessus de marbre. A peine le médium l'eût touchée du doigt qu'elle se mit en mouvement et se renversa. Après que ce fait se fut renouvelé plusieurs fois, nous repassâmes dans la pièce qui précédait le salon et nous nous assîmes dans l'ordre suivant : j'étais près de la porte ; Mme Bernard à environ 60 centimètres à ma droite, et en face d'elle le médium, derrière lequel se tenait debout M. Bernard. J'avais ma main droite fermée sous ma jambe gauche, croisée sur la droite. Nous causions. A un moment donné, je sentis qu'on m'introduisait quelque chose dans la main droite. Je la retirai vivement. C'était un bonbon que je croquai.

Devais-je attendre qu'une académie quelconque se fût prononcée, pour reconnaître qu'un invisible seul avait pu me faire cadeau de ce bonbon ? Je ne le crois pas.

Cette jeune fille n'était pas seulement médium à effets physiques ; l'Esprit pouvait encore la plonger instantanément dans le sommeil cataleptique, qu'elle ne simulait pas, puisqu'on pouvait la pincer fortement et approcher de ses yeux grands ouverts une bougie allumée, sans qu'elle donnât le moindre signe de sensibilité. Dans cet état, les Esprits s'emparaient de ses organes et se manifestaient par la parole, avec la plus grande facilité.

Un soir, un de mes amis, homme d'un âge avancé, voulut évoquer sa femme qu'il avait perdue depuis de longues années. Il y réussit au-delà de ses espérances. La conversation fut d'abord très intéressante ; mais l'Esprit lui adressa tout à coup cette question :

– Te souviens-tu de ce grand jour qu'étant seuls dans notre chambre il s'éleva entre nous une querelle au cours de laquelle je t'appliquai un bon soufflet ?

– Oui, dit notre vénérable ami, en piquant, comme on dit, un soleil ; mais tu avoueras que je ne l'ai pas rendu.

– C'est vrai, mais enfin je te l'ai donné.

La preuve d'identité, pour être assez bonne, n'en était pas moins embarrassante.

Cependant ma faculté de médium typtologue se développa au point que j'arrivai à obtenir tout seul, résultat important, car il me donnait la certitude de ne pouvoir pas être mystifié. Pendant les vingt et une années ininterrompues que je passai à Carcassonne, j'obtins un grand nombre de communications et j'eus affaire à beaucoup d'Esprits très différents entre eux par la nature, la situation, le caractère, la moralité, l'intelligence, le style. L'étude de ces manifestations, en me faisant connaître que l'état de notre âme dans le monde où nous devons tous revenir dépend entièrement de la façon dont nous vivons dans celui-ci, m'a montré la justesse des observations faites par Allan Kardec.

Je me contenterai de dire quelques mots de ces communications²⁶ dont quelques-unes ont déjà paru, soit dans *le Messenger*, soit dans d'autres journaux spirites, notamment celles publiées sous le titre : *les Esprits matérialistes*²⁷. Pour plus de clarté, je les diviserai en catégories, dont je m'occuperai successivement.

1° Les évocations faites mentalement, par des personnes désireuses de s'assurer de la réalité du

²⁶ Voir plus loin ces *Communications*, p. 505.

²⁷ Voir plus loin *Les Esprits Matérialistes*, p. 548.

phénomène. Quant aux autres, je n'en parlerai qu'au point de vue de leur nature et de leur valeur. Ici, comme toujours, j'ai eu beaucoup d'échecs ; mais j'ai eu aussi quelques réussites bien frappantes. Je n'en citerai qu'une.

Un jour, chez mon ami, le capitaine Azerm, une de nos connaissances nous présente un étranger, récemment arrivé à Carcassonne, et qui, ne croyant pas au phénomène, désirait, comme épreuve, faire une évocation.

Selon mon habitude, je dis à ce monsieur que je ne pouvais répondre de rien, mais qu'il évoquât mentalement quelqu'un et que j'essaierais.

Au bout de quelques instants, le guéridon se mit en mouvement et voici, en substance, ce que nous obtînmes :

L'Esprit, après quelques mots affectueux à l'adresse de l'évocateur, déclara qu'il avait été tué au siège de Belfort, et que la mitraille l'avait broyé.

– C'est bien cela, me dit l'inconnu. C'est mon cousin que j'ai évoqué et qui me répond. Nous savions qu'il avait disparu au siège de Belfort ; mais c'était tout. A présent je comprends pourquoi on n'a pas pu constater son identité parmi les morts.

2° Comme je viens de le dire, dans ma longue pratique du phénomène j'ai eu affaire à des Esprits de diverses natures et de divers degrés d'intelligence et de moralité, et, par conséquent, j'ai dû recevoir des communications bien diverses. Les unes étaient graves, sérieuses, sensées, morales ; d'autres, au contraire, et en plus grand nombre que je ne l'aurais désiré, légères, bouffonnes, extravagantes, immorales et même ordurières. Parmi ces dernières, que je n'ai pas conservées, il y en avait d'une réelle valeur littéraire. Au point que pendant que j'en recevais une, non sollicitée, chez M. Jaubert, un magistrat, très instruit, ne put s'empêcher de s'exclamer :

– Mais c'est du Rabelais tout pur !

Dans cet ordre de communications, j'en ai eu de si extravagantes que je me suis souvent demandé s'il n'y avait pas parmi les Esprits, comme parmi les hommes, des fous et des idiots. A une certaine époque, un de ces Esprits s'était attaché à moi comme une de ces mouches qu'on chasse et qui reviennent toujours. Aussitôt que je me mettais au guéridon, c'était lui qui se présentait. Ses dictées étaient ordinairement en rimes, mais toujours dépourvues de raison. Pourtant il y en avait quelquefois de si drôles qu'on ne pouvait s'empêcher de rire. Il prétendait avoir été une espèce de courtier marron de ma connaissance, vieux bonhomme ridicule et qui visait toujours au bel esprit. S'il disait vrai, il avait singulièrement progressé en extravagance et en galimatias, en mourant. Qu'on en juge plutôt par les six vers suivants qu'il me dicta un jour et qui sont restés dans ma mémoire :

La toute-puissance divine
A fait de ce monde
Le port,
Dans lequel la farine
Est l'onde
Qui donne la mort.

Tout d'abord, je ne m'apercevais pas que c'étaient des rimes. Je lui demandai ce qu'il entendait dire par là. Il me répondit qu'il voulait montrer la misère de l'humanité.

Mais est-il possible de faire un accouplement d'idées plus extravagant et n'est-on pas autorisé à penser qu'il y a des Esprits fous, quand on reçoit de telles dictées ?

De toutes les communications sérieuses, la plus belle, à mon avis, est celle que l'Esprit d'Armand Barbés me donna le 14 novembre 1880 et qui parut dans les colonnes du *Messenger de Liège*. Seulement, les directeurs d'alors crurent devoir supprimer la phrase suivante :

« J'ai bien souffert de l'abaissement de cette chère France que j'adore encore, car, malgré ses défaillances momentanées, c'est toujours la nation élue de Dieu. »

Ils pensèrent que cette phrase pourrait blesser les spirites des autres nations et que, d'ailleurs, il n'y a pas de nation que Dieu préférât aux autres. Mais ils ne savaient pas que cette phrase caractérisait admirablement l'Esprit qui la dictait et n'impliquait pas du tout que Dieu eût des préférences pour tel ou tel peuple, mais qu'il se servait tantôt de l'un et tantôt de l'autre pour l'accomplissement de ses desseins. Il s'était servi autrefois de Rome, d'Athènes, de Jérusalem ; il se servait aujourd'hui de la patrie de Jeanne D'Arc, de la France que Shakespeare, du reste, si je ne me trompe, appelait le soldat de Dieu.

Barbès croyait, à tort ou à raison, que la mission actuelle de la France était de conduire les peuples à la terre promise de l'universelle fraternité. Et voilà pourquoi il l'adorait.

Je priai mon ami, le sénateur Marcou, alors député, de montrer cette communication à Louis Blanc qui, après l'avoir lue, dit :

– Ce sont bien là les idées, les sentiments et le style de Barbès.

Or, quand le 14 novembre 1880 j'évoquai l'Esprit d'Armand Barbès, je n'avais qu'un bien faible espoir de réussir, car j'avais déjà fait plusieurs tentatives infructueuses.

Eh bien je le demande à tout homme non prévenu, est-il possible, sans en avoir la moindre conscience, en posant ses mains sur un guéridon, de composer un écrit où un homme comme Louis Blanc reconnaisse les idées, les sentiments, et surtout le style de Barbès, qui portait l'empreinte inimitable de son âme héroïque ?

3° En 1869, dans la maison d'un boulanger, à Malves, village distant de quelques kilomètres de Carcassonne, éclatèrent tout à coup des faits étranges, mystérieux, inexplicables. Les dévots disaient que la jeune fille du boulanger était possédée du démon. Le Malin lui apparaissait sous les formes les plus effroyables. Mais il ne s'en tenait pas là : il lui jouait toutes sortes de mauvais tours, et même la maltraitait, la renversant et la frappant. Un jour entre autres, on la trouva dans la gloriette, étendue par terre, râlant, un bâton enfoncé dans le gosier.

Comme d'habitude, les sceptiques se moquaient et les malveillants insinuaient que tout cela n'était qu'un calcul intéressé du boulanger dont les affaires, prétendaient-ils, étaient en mauvais état.

Cependant la chose était vraie ; et comme le bruit s'en répandit dans le département, la presse s'en occupa, je n'ai pas besoin de dire dans quel sens.

Je crus devoir intervenir. J'écrivis dans la *Fraternité de l'Aude*, qui venait de paraître après une éclipse de vingt années, un article où j'expliquais ces faits au point de vue spirite. Cet article me valut la visite du grand-père maternel de la jeune fille, notre seul abonné dans cette commune. C'était un vieux républicain, libre penseur, mais qui, malheureusement pour lui, avait pu constater la réalité de ces phénomènes fâcheux. Il me remercia chaleureusement et m'exprima la douleur qu'il éprouvait de voir qu'au malheur qui frappait sa famille venaient se joindre les moqueries des uns et les insinuations malveillantes des autres. La mère pourtant avait eu recours à l'autorité ecclésiastique, qui avait envoyé des capucins exorcistes. Ceux-ci avaient conduit la jeune fille à l'église et l'avaient attachée solidement, avec des cordes, aux balustres de la sainte table, pour que le Diable, en sortant de son corps, ne l'emportât pas avec lui. Mais le Diable n'était pas sorti, probablement parce qu'il n'était pas entré, et continuait de plus belle ses tracasseries désolantes.

Ce fut alors que la mère, accompagnée de sa sœur, qui habitait Carcassonne, amena sa fille chez M Jaubert où je m'étais rendu. M Jaubert évoqua l'Esprit obsesseur, lui fit de la morale, et finit par obtenir de lui la promesse de ne plus tourmenter la jeune fille. L'Esprit tint parole, car dès ce jour tous les phénomènes cessèrent.

Quelques années plus tard, des phénomènes analogues se produisirent sur le territoire de Pezens,

autre commune des environs de Carcassonne, au lieu-dit : le Pont d'Alzau, chez un jardinier. Inutile de dire qu'ils excitèrent dans la population le même émoi et provoquèrent les mêmes commentaires.

Des pierres lancées par des mains invisibles cassaient les vitres de la maison ; on déchirait le linge ; on ôtait le douzil du tonneau et le vin se répandait ; on déchirait les habits des visiteurs, sans que jamais ils pussent découvrir le coupable ; enfin on jouait toutes sortes de vilains tours à la malheureuse famille.

L'invisible auteur de tous ces méfaits, dont l'instrument inconscient était une fillette de quatorze ans, ne dédaignait pas quelquefois d'amuser les gens par des tours de passe-passe. Ainsi, un jour, un gendarme, voulant s'assurer de la réalité des faits, demanda à l'Esprit de se manifester devant lui. Aussitôt les bas de la petite fille lui furent enlevés, sans que ses pieds sortissent de ses sabots. Comme toujours, on s'adressa à l'Église, qui, cette fois encore, resta impuissante. Bien plus, un jour, le curé causant avec la mère et l'enfant, les jupes de cette dernière se détachèrent tout à coup, et elle serait restée nue devant lui, si la mère ne s'était empressée de les retenir.

Pensant que le changement de lieu pourrait rompre le charme, les parents envoyèrent la fillette chez sa grand-mère, au village voisin de Villegailhenc. Mais là les diableries continuèrent de plus belle et un spirite de nos amis, riche propriétaire qui habitait ce village, put les constater.

La grand-mère ne voulut pas garder l'enfant qui dut retourner chez elle.

La chose faisant beaucoup de bruit à Carcassonne, mon ami, le capitaine Azerm, me proposa d'aller faire une visite au jardinier, ce que nous fîmes, en compagnie du spirite dont je viens de parler.

Assis devant une longue table rectangulaire, et ayant la petite fille en face de moi, j'évoquai l'Esprit. Il me dit que c'était à *cette coquine* de mon vis-à-vis qu'il en voulait ; que, dans une autre existence, elle lui avait joué *un mauvais tour*, et qu'il se vengeait. Et comme je cherchais à lui démontrer ce que la vengeance a de mauvais, même pour celui qui l'exerce, il m'interrompit, en me disant :

– Je te vois venir ; mais je suis un vieux rat... un rat, et tu ne me prendras pas.

Alors s'engagea entre nous un dialogue dans lequel je m'efforçai de le convaincre que c'était autant dans son intérêt que dans celui de sa victime que je lui parlais. J'ajoutai que je savais qu'il souffrait ce dont il convint – et que sa souffrance durerait tant qu'il ferait souffrir lui-même. Il finit par me dire que je lui étais sympathique, qu'il avait confiance en moi ; et il me promit de ne pas continuer. Comme l'Esprit de Malves, il tint parole.

Ce succès, me valut un échec. Le bruit s'en étant répandu dans le département, deux dames de Castelnaudary, la mère et la fille, vinrent un beau dimanche chez mon ami Azerm, où l'on savait que nous nous réunissions, demander notre aide contre un invisible qui leur causait les plus douloureux ennuis. Il avait commencé par les retenir par leur robe, quand elles montaient un escalier. Ces dames croyaient d'abord que la robe s'était accrochée à un clou ; mais le clou était toujours introuvable. Puis ce fut le lit qu'on agita, des coups qu'on frappa sur le châlit.

C'étaient des marchandes de grains et elles avaient beaucoup de poules. Un beau jour, elles les trouvèrent toutes plumées ; et comme cela se renouvela, elles se résolurent à n'en plus tenir. Dès ce moment elles furent poursuivies par les gloussements d'une poule et les piaulements de poussins qui se promenaient sur le plafond de leur chambre. Enfin, chose bien plus pénible, la demoiselle sentit, de temps à autre, comme si on lui appliquait des moxas sur les diverses parties de son corps. Et, en effet, elle avait la figure couverte de marques de brûlures.

Nous évoquâmes cet Esprit, qui se montra de très bonne composition et promit facilement de cesser ses poursuites.

Ces dames partirent donc pleines d'espoir. Mais, hélas ! elles revinrent bientôt nous annoncer que

tout avait continué comme par le passé.

Nouvelle évocation, nouvelles promesses, qui ne furent pas plus tenues que les premières.

Quand je fus bien convaincu que nous avions affaire à un Esprit qui se moquait de nous et que je dépensais inutilement mon éloquence, j'engageai fortement ces dames à ne pas, de leur côté, dépenser inutilement leur argent en voyages et à chercher un autre moyen de se débarrasser des persécutions de leur invisible ennemi.

Les coquins de l'autre monde sont comme les coquins de celui-ci : il en est qu'on peut amener à de meilleurs sentiments, d'autres sur lesquels notre influence est nulle.

4° Il ne me reste plus qu'à parler de la possession.

L'obsession devient possession et engendre la folie, lorsqu'un Esprit mauvais parvient à dominer complètement un incarné. Je pourrais, sans trop exagérer, dire que j'ai été à même d'étudier cet état sur ma propre personne. Le lecteur sait, en effet, ce qui m'arriva à Carcassonne d'abord, à Pau ensuite. La seconde fois, je touchai de bien près à la folie : un seul instant de défaillance de ma volonté et j'étais perdu. J'avais eu, je dois l'avouer, la témérité présomptueuse de faire comme le médecin qui s'inocule une maladie pour mieux l'étudier, et la maladie faillit m'emporter.

Mais j'ai eu aussi l'occasion de constater chez d'autres la folie due à une semblable cause, et même l'heureuse chance de la guérir, par l'évocation de l'Esprit. Ces cas sont sans doute plus rares qu'on ne le croyait autrefois et que quelques personnes ne le croient encore aujourd'hui ; mais enfin ils existent, et les médecins feraient bien d'en tenir compte.

Ce fut vers le mois de juin 1883 que, pour la première fois, on me sollicita de m'occuper d'un cas de folie qu'on croyait être une possession. Comme je ne le croyais pas du tout, je fis beaucoup de difficultés d'abord, mais enfin je finis par céder. La folle, bru du solliciteur, était enfermée à l'asile de Limoux. Or, il faut croire que le cas était vrai, puisque, au moment même où l'Esprit évoqué nous promit de cesser son action malfaisante, la folie cessa.

Ce cas de guérison fut rapporté, à l'époque, par le journal le *Spiritisme*, de Paris. Mais ce qu'on ne pouvait pas dire alors et ce que l'intérêt de la vérité exige que je dise aujourd'hui, c'est que, l'an passé, c'est-à-dire six ans après, le beau-père m'écrivit pour me dire que la malade avait tout à coup rechuté. J'eus la douleur de ne pouvoir lui venir en aide, ma faculté ayant depuis longtemps disparu. Et puis, était-ce bien encore une possession ?

Ce qui m'en ferait douter, c'est la communication suivante que nous donna, le 11 mai 1884, l'Esprit obsesseur évoqué par le beau-père :

« Julie ne mérite pas des excuses de la part de celui à qui je dois la lumière.

Merci, cher B..., de penser à celui qui a donné tant de peine à toute votre famille. J'ai, vous le voyez, tenu ma parole. Maintenant, dites à votre belle-fille de ne pas craindre. La folie est parfois la suite de l'obsession de l'Esprit, mais elle peut provenir d'émotions fortes. Votre belle-fille est d'une constitution délicate. A ce point de vue, il faut qu'elle évite toutes les émotions. »

Cette guérison, à laquelle je fus le dernier à croire, fit grand bruit dans le pays et m'amena beaucoup de clients ; beaucoup plus que je n'en aurais voulu. Bien des gens se figurèrent que leurs maladies, celles de leurs parents et amis étaient causées par des Esprits et vinrent me demander de faire des évocations. Et comme je refusais et les renvoyais aux médecins, ils m'accusaient d'y mettre de la mauvaise volonté.

Un jour qu'un paysan insistait fort pour que je vinsse en aide à son enfant malade, qu'il assurait être poursuivi, je le fis s'expliquer en détail sur cette maladie et je finis par découvrir que c'était une hernie inguinale ! Je crois, Dieu me pardonne, que si j'avais été moins ferme, on serait venu me trouver pour des cors aux pieds ! Qu'on ne dise donc pas que ce sont les prêtres qui font la superstition. Ils en vivent et l'entretiennent, sans doute, mais c'est la superstition qui les fait, comme la saleté engendre la vermine et la nourrit après.

Tout cela, il est facile de le comprendre, me causait beaucoup d'ennuis. Mais ces ennuis furent largement compensés par la guérison de deux nouveaux cas de folie. Je n'en citerai qu'un, parce que, n'ayant pas gardé de notes, c'est le seul qui, à cause de sa singularité, soit resté assez gravé dans mon esprit pour que je puisse en parler sans crainte de me tromper. Il s'agit d'un enfant d'une douzaine d'années, qui était sujet à des accès de folie intermittente. Dans ces accès, il voyait un vieillard à mine effrayante, qui, armé d'un bâton, le menaçait et même le frappait. Alors, il poussait des cris d'effroi et de douleur, se livrait à toutes sortes de contorsions, se renversait la tête en bas et les pieds en l'air. Chose étrange ! c'est le père qui nous l'affirmait, le corps de l'enfant, était couvert d'ecchymoses, comme s'il avait réellement reçu les coups de bâton du vieillard.

Nous évoquâmes l'Esprit qui, après beaucoup de difficultés, promit enfin de laisser l'enfant tranquille. Il nous dit qu'il aurait encore une crise, mais que ce serait la dernière.

Le père vint quelque temps après nous annoncer que tout s'était passé comme l'Esprit l'avait dit. Il était apparu encore une fois à l'enfant, l'avait assuré qu'il ne le tourmenterait désormais plus ; et l'enfant était guéri.

Mais je m'aperçois, en finissant, que je n'ai pas parlé de la médiumnité au verre d'eau, médiumnité à la fois très intéressante, très commune, et que nous avons pu tant de fois étudier, soit chez M. Jaubert, soit chez le capitaine Azerm, soit chez mon jeune et malheureux ami, Armand Tiffou, dont les journaux spirites ont parlé, il y a deux ou trois ans.

Ici le contrôle est facile, à cause du nombre des médiums. Il nous arrivait souvent d'en avoir deux ou trois, et parfois même davantage chez mon ami Azerm, où les réunions étaient nombreuses. Alors, après avoir évoqué, nous demandions aux médiums de regarder tous en même temps dans le verre ; ils nous disaient ensuite, chacun en particulier, ce qu'ils avaient vu, et leurs dires concordait toujours. Le doute ne nous était donc pas possible.

Puisque j'ai nommé Armand Tiffou, je veux dire quelques mots de cet intéressant jeune homme. Il fut enlevé, à la fleur de l'âge, par une terrible maladie. Ses membres, lentement, mais progressivement, se desséchaient et s'ankylosaient. Ami, dès l'enfance, de la famille de sa mère, je m'intéressais vivement à lui, et j'allais le voir presque tous les jours. Je lui parlai du phénomène spirite et de ses conséquences philosophiques. Étant devenu lui-même médium typtologue, il crut. De là, une foi profonde dans l'immortalité de son âme, une résignation plus grande à supporter ses atroces douleurs et, chose étrange ! le développement de la faculté poétique, au point qu'il remporta des prix dans divers concours, notamment aux Jeux Floraux de Toulouse.

Il s'occupait de typtologie avec les camarades qui venaient le voir. Un jour, il me montra une feuille de papier où il y avait toute une ligne de lettres de l'alphabet, et me dit qu'ayant essayé d'avoir une communication avec un de ses amis, ils avaient cessé, parce que les lettres obtenues ne formaient aucun sens. J'examinai, et, à ma grande surprise, je vis que c'était le commencement d'une communication en anglais, langue qu'ils ignoraient tous les deux. Qui avait dicté ce commencement de communication, ô savants négateurs

J'ai écrémé mes souvenirs spirites et j'ai offert le produit de cette opération à mes lecteurs, dans l'espoir que je pourrais un peu les intéresser, et peut-être même être utile à quelques-uns d'entre eux. Si j'ai réussi, j'en serai très heureux.

Communications spirites

J'ai dit, dans mes souvenirs, que j'avais obtenu, par la typtologie, des communications très nombreuses et très variées. Presque toutes celles que j'avais conservées ont paru dans divers

journaux, quelques-unes sans indication d'origine.

Je comptais m'en tenir là, lorsque certains spirites me témoignèrent le désir d'en avoir d'autres. J'écrivis donc aux fils de mon défunt ami, le capitaine Azerm, de vouloir bien m'envoyer les cahiers dans lesquels leur père écrivait chaque communication à mesure qu'elle était dictée. Je me suis fait lire ces communications, et j'ai fait choix de celles qui m'ont paru les plus intéressantes.

J'ai toujours éprouvé une grande répugnance à évoquer les morts illustres, mais il m'a été quelquefois impossible de ne pas le faire. Et c'est précisément par trois évocations de Lamartine, George Sand et Planche que je débiterai.

Le 1^{er} mars 1877, nous étions réunis chez mon ami Azerm et l'on causait de la seconde partie de la *Légende des siècles* qui venait de paraître. Je n'avais pas plus lu la seconde que la première partie ; mais on m'en avait lu quelques passages.

Mon ami Azerm manifesta le vif désir d'évoquer l'Esprit de Lamartine, pour lui demander son appréciation sur l'œuvre de Victor Hugo. J'hésitais un peu, lorsqu'il me montra un portrait lithographié du grand poète qui le lui avait donné en 1848, avec une dédicace de sa main. Cela me décida, et nous obtînmes une communication que, comme nous, on trouvera sans doute fort belle.

Mis en goût, par ce succès, Azerm, le 11 mars, voulut évoquer George Sand et lui demander son opinion sur le même sujet.

J'adhérai de nouveau à son désir.

Enfin, le 18 du même mois, un rédacteur de la *République française*, de passage à Carcassonne, voulut assister à une de nos séances. On lui lut les communications signées Lamartine et George Sand qu'il trouva belles. A son tour, il désira avoir l'opinion de Gustave Planche qu'il disait avoir connu.

Après cette communication, il resta incrédule comme avant, et prétendit que c'était moi qui les avais faites toutes les trois, ajoutant que j'étais plus fort que je ne voulais le paraître. C'était, sans doute, très flatteur pour moi, mais ce n'était pas vrai : les communications pouvaient ne pas être de Lamartine, de George Sand et de Planche, mais ; assurément, elles étaient d'êtres invisibles.

Communication d'Alphonse de Lamartine

Mon cher ami, de la planète terre, je me fais un vrai plaisir de répondre à tes désirs.

La deuxième série de la *Légende des siècles* prouvera au monde que le vieillard a plus de force dans l'imagination que n'en avait le merveilleux jeune homme.

Victor Hugo grandit en vieillissant. Lorsqu'il devrait, selon la loi de la nature, se courber, il se redresse plus fort que jamais. Son œuvre actuelle dépassera de beaucoup tout ce qu'il a fait jusqu'à ce jour. La forme emporte le fond, il est vrai, mais ce fond n'en constituera pas moins le poème le plus gigantesque que l'esprit de l'homme ait jamais conçu et enfanté.

Ma gloire a été de vivre à côté de ce géant et d'avoir mérité son amitié.

La *Légende des siècles* mettra son auteur au-dessus de Dante, d'Homère et de celui qu'il admire tant et qu'il a été, William Shakespeare.

Victor Hugo ne connaît pas le temps au-dessus duquel il plane ; il ne connaît que l'éternité dans laquelle il se meut comme dans son domaine.

Ma pensée ne peut pas se communiquer dans toute sa plénitude, à cause de la lenteur de l'instrument, mais je la résumerai de façon à la faire suffisamment comprendre.

L'œuvre que vous me demandez d'apprécier est une montagne dont la cime se perd dans les cieux et dont les fondements arrivent aux demeures infernales. La cime porte un phare dont la lumière a la splendeur du soleil et éclaire de ses éblouissants rayons l'humanité entière. Le fond est plongé dans la nuit obscure, image de la création qu'elle raconte.

Le poète, fait lui-même d'ombre et de lumière, est le créateur et l'image de l'œuvre.

Communication de George Sand

Ma vie a été, comme celle de Victor Hugo, ardue et familière avec la muse de la fiction. Je faisais des œuvres de facile, très facile fabrique. J'en étais, comme lui, fière. Mais, maintenant, je vois le néant de tout cela.

Pauvre Victor Hugo ! Il se croit un Dieu, et il n'est qu'un homme, grand par le génie de l'antithèse, mais fort petit par la raison.

Lamartine, avec sa faconde ordinaire, a donné, l'autre jour, une appréciation fantaisiste de la *Légende des siècles*.

La *Légende des siècles* est sans doute une composition remarquable. De là, il ne faut pas conclure que c'est le poème le plus gigantesque que l'esprit de l'homme ait jamais conçu et enfanté.

Ce poème ne mettra pas son auteur au-dessus de Dante, d'Homère et de William Shakespeare, que Victor Hugo a été, à la vérité, mais qu'il ne fait que répéter. Je me fais un devoir de vous dire que cet auteur manque de la qualité la plus essentielle, la mesure. La mesure produit la beauté. Seule, elle imprime sur toute composition littéraire ou artistique le cachet d'immortalité.

Communication de Gustave Planche

je pense de ce gigantesque poème que Victor Hugo a fait dans sa puissante tête ce qu'en pense celle qui se manifesta l'autre jour. Cependant, je dois faire quelques réserves sur la forme de cette appréciation : elle est beaucoup trop dure. George Sand, au lendemain de sa mort, se trouve dans un état de désillusion qui explique cette dureté envers elle-même et envers son ami. La tombe a des lumières éclatantes devant lesquelles vos plus grandes lumières pâlissent. La grande romancière voit des poèmes autrement gigantesques que ceux que le plus grand écrivain de notre humanité puisse composer, et cela lui fait prendre en dégoût, ce qu'elle a fait, ce qu'ont fait les autres. Mais elle a le tort de ne pas tenir compte de la gêne dans laquelle le corps tient l'esprit. S'il n'en était pas ainsi, elle apprécierait plus justement l'œuvre de la *Légende des siècles*. Ce vaste effort de l'esprit humain a certainement de nombreux défauts ; mais ses qualités, encore plus nombreuses, le placeront à la hauteur de tout ce qui a été écrit de plus admirable.

11 janvier 1877

Communication de l'esprit d'un de nos amis M..., mort, récemment et qui avait été, de son vivant, à la fois très honnête et très matérialiste.

Son beau-frère G... nous avait donné, le 26 décembre 1876, une communication, dans laquelle il disait : M... ne peut pas encore revenir de l'étonnement de se trouver en vie.

– Ma belle-sœur demande à savoir de mes nouvelles ? Je suis disposé à lui en donner. G..., au fait, en a donné.

Je me trouve assez bien dans ma nouvelle existence, quoique je ne la désirasse pas. Ma foi, j'en ai pris mon parti : on n'est pas mal dans ce monde, quand on n'a pas été un cafard dans le vôtre. Dites à ma femme que je l'attends, mais qu'elle n'a pas besoin de se presser ; je peux attendre encore.

Ma belle-sœur me voudrait savoir en Paradis. Hélas ! je ne suis qu'en Purgatoire ; mais on n'y est pas trop mal ; pas de diables à cornes, ni à queue ; on voit les amis ; on parle avec eux de ceux qu'on a laissés ; on les va visiter ensemble ; enfin on étudie pour préparer sa nouvelle incarnation. Donc, on passe bien son temps.

Marie (sa fille) me prie de dire à sa mère qu'elle veille sur elle, que son épreuve, un jour, finira, et que plus elle est douloureuse, plus elle lui sera profitable, si elle la supporte avec patience et

résignation. Elle me charge aussi de toutes ses affections pour sa bonne tante, ainsi que pour tous les autres membres de la famille qui lui sont également chers, et pour vous aussi, mon cher ami Tournier qui nous procurez le bonheur de communiquer avec ceux qui nous sont si chers. Ma femme ne croit pas que je l'aime, cependant elle se trompe. J'ai voulu plaisanter pour me faire connaître, voilà tout.

18 janvier 1877

Évocation de l'Esprit de M. F..., avocat, ami de M. Jaubert et le mien. Il s'adresse à Mme Jaubert qui l'avait évoqué.

– Madame, je me fais un plaisir de vous servir. De vos bontés, je me sens fier. Mon cœur à la félicité toujours s'entrouvre, quand je peux me communiquer à vous.

Je me nommais F..., maintenant je me nomme Esprit. Mon tout, depuis la mort, est l'inconnu. La trop fameuse Camarde nous enlève notre personnalité d'hier et ne nous donne qu'une personnalité d'Esprit. Impossible à vous de comprendre ; votre manie d'évoquer les hommes est ridicule. Il n'y a pas d'hommes dans ce monde ; il n'y a que des Esprits.

Misérable condition que la vôtre ! Vous êtes esclaves de vaines apparences, mais les réalités vous échappent.

Madame, pardon de cette philosophie ; ma langue a fourché. Je n'aurais dû que vous dire des choses aimables ; mais l'ami Jaubert se serait fâché ; Tournier m'aurait anathématisé.

Je finis ; le rhéteur doute de sa morale.

Pour l'intelligence des deux communications suivantes, il faut savoir que le capitaine Louis Azerm, étant l'incarnation même de l'honnêteté et de la franchise, était trop porté à croire à l'honnêteté et à la franchise des autres, hommes ou Esprits. Quand sa bonne, Marie, était en transe, un Esprit qui se donnait pour celui de sa femme regrettée, Mme Lucile Azerm, lui contait que cette fille était à sa seconde incarnation, après laquelle elle aurait franchi tous les degrés qui séparent l'humanité de la nature angélique ; et ce, dans le but évident de lui inspirer une confiance aveugle dans tout ce qui lui serait dit par l'intermédiaire de ce médium et pouvoir ainsi plus facilement te tromper.

C'est pour le mettre en garde contre ces tentatives de mystification que son père d'abord, sa mère ensuite, se communiquèrent.

25 janvier 1877 - Communication du père Azerm, empêchée au début par une communication fantaisiste d'un mauvais Esprit

– Ton fils se trouve très bien dans le monde où il est ; la seule préférence qu'il donne au vôtre, c'est qu'on y grandit par l'effort que les besoins du corps nous obligent à faire. C'est pour cela que je regrette d'être mort si jeune...

– Le fatal Major est encore intervenu. Je suis le père d'Azerm ; je lui dirai qu'il doit ne pas plus s'en rapporter à ce que dit Marie dans l'état somnambulique, qu'à ce que dit la table. Le Major peut tromper dans les deux cas avec la même facilité. Il faut toujours être sur ses gardes.

Le Major est le chef d'une bande de mauvais Esprits, et nous ne sommes pas toujours en force pour le vaincre. Voilà l'explication de tous les succès que vous éprouvez parfois.

27 janvier 1877- Communication de la mère de M. Azerm

– Ma préoccupation la plus forte est mon fils Louis. Il ne comprend pas comment l'Esprit de l'abîme peut arriver à le tromper. Je voudrais le prémunir contre ces attaques subtiles et dangereuses ; mais son aveuglement est grand. Je l'avertirais en me communiquant par Marie,

mais ce médium est envahi depuis quelques jours par le Major qui prend la figure de Lucile et son langage, pour le tromper. Il est fort habile et n'attaque pas les gens en face ; il commence d'abord par flatter ce qu'il y a de bons sentiments en eux ; mais avec le temps il se fait connaître à ceux que n'aveugle pas la passion, par sa trop vive ardeur à leur dicter des choses extravagantes. Par exemple, ce qu'il dicta à propos des deux incarnations de Marie, qu'il montra comme un exemple unique depuis la création, c'est-à-dire depuis toujours. Cela est absurde ; car, dans ce cas, Marie serait la fille la plus prodigieuse qui eût jamais vécu. C'est en donnant d'elle cette idée à Louis qu'il voulait arriver à lui faire accepter avec confiance et sans examen tout ce que sa malice inventerait pour le rendre ridicule et même odieux.

De cette façon, au lieu de servir, comme il le désire, la cause de la nouvelle révélation, il deviendrait un empêchement à sa divulgation, en la ridiculisant dans sa personne.

Qu'il écoute la voix de la raison qui se fait entendre par l'Esprit de sa mère, et il comblera de joie celle qui l'aime et qu'il aime.

15 novembre 1877 - Communication spontanée du major

– Je pourrais dire que Mac Mahon se démettra, mais tu ne le croirais pas. Ta radicaïlle l'emportera ; Mac Mahon n'est pas de taille à la vaincre.

Vous serez bientôt en possession du pouvoir. La France, malheureusement, fondera la République.

Radicaïlle maudite ! tu me combattras ; mais je vivrai encore assez longtemps pour essayer de prendre ma revanche.

La papauté périlite. Je le regrette profondément, car c'était le boulevard de ma puissance. Un jour cependant j'espère la rétablir. Ce sera avec le concours des spirites de l'avenir, comme j'ai rétabli le pontificat de Jérusalem, avec le concours des successeurs de ceux qui le détruisirent.

31 janvier 1878 - Communication de la mère de Azerm

– Vous ne savez pas tout ce qui se passe dans le monde des Esprits. Si votre regard pouvait plonger dans ce monde, vous y constateriez des luttes acharnées entre ses habitants, luttes que celles dont votre monde est le théâtre ne peuvent que très imparfaitement représenter.

Les Esprits du mal n'entendent pas céder le terrain à ceux qui veulent pousser l'humanité dans les voies du progrès moral. Ils comprennent que le jour où le bien serait le plus fort sur la terre, elle deviendrait un séjour inhabitable pour eux. Alors, il leur faudrait forcément ou faire de douloureux efforts pour devenir bons comme les autres, ou se retirer volontairement dans une autre planète inférieure, de crainte d'y être précipités.

Le médium. – Nous désirerions, cher Esprit, quelque chose de plus complet. Est-ce trop vous demander ?

– Le complément n'est pas difficile à trouver. Pour retarder le plus possible ce jour douloureux de leur défaite, les Esprits mauvais cherchent à détourner les hommes de la vérité. Voilà pourquoi ils font tant d'efforts pour empêcher vos amis de répondre à votre appel, et voilà pourquoi vous éprouvez tant de difficultés à obtenir d'eux les communications que vous leur demandez.

Le médium. – Comment se fait-il que nous obtenions parfois de bonnes communications et qu'à certaines périodes elles soient toutes mauvaises ?

– Cela vient de ce que les Esprits chargés de vous diriger veulent que vous sachiez comment est composé le monde invisible. Si vous n'obteniez que de bonnes communications, vous seriez portés à croire qu'il n'y a que de bons Esprits ; et il est bon que vous sachiez, par expérience, qu'il y en a de mauvais. Il faut aussi, pour des raisons que vous connaîtrez plus tard, qu'on laisse aux mauvais Esprits l'illusion de croire qu'ils peuvent lutter, avec des alternatives de succès et de

revers, contre les bons, et qu'ils sont égaux en force. Ils ne voient pas les Esprits supérieurs qui, par leur intervention, pourraient anéantir leurs efforts, et ils ne croient pas à leur existence. De cette façon, leur libre arbitre n'est point gêné, leur raison trouve l'occasion de s'exercer. Et il faut que le libre arbitre soit respecté et que la raison s'exerce. Le progrès de l'Esprit, la grande loi, peut seulement ainsi avoir lieu.

3 mars 1878 - Communication de l'Esprit de M. G..., pharmacien, évoqué par son ami, M. B..., capitaine au 15^e

– B..., mon ami, je te remercie de ce que ta bonne amitié t'a fait faire à l'occasion de l'enterrement de mon corps.

Voici ce que ton ami de l'erraticité te dira le jour de ta mort « Je n'ai pas pu rendre à ton corps ce que tu fis pour mon corps, je t'accompagnerai à ton entrée dans ce monde. »

Les Esprits débarqués nouvellement ne se reconnaissent pas tout d'abord ; ils ont besoin de l'aide de quelqu'un pour se diriger dans cette nouvelle existence ; je serai heureux d'être ce quelqu'un-là.

Rappelle à G... ce que je le chargeai de dire à ma sœur.

Voulez-vous m'évoquer quelquefois ? J'ai été évoqué déjà trois fois chez Tiffou, ici, jeudi et aujourd'hui.

Demande. – Chez Tiffou, la première fois, il vous semblait que vous étiez à la pharmacie. Vous ordonniez à l'élève de préparer certaines ordonnances.

– La première fois, je me croyais encore vivant ; mais cela me fit apercevoir de la séparation de mon âme d'avec mon corps.

La seconde fois, A... me posa des questions comme à un aspirant au baccalauréat ès sciences. Je répondis d'abord sérieusement, ensuite je me moquai de lui.

Demande. – Comment se peut-il que les Esprits, immédiatement après leur mort, puissent connaître la manière de communiquer par le guéridon ?

– Les Esprits s'entraident, dans ces circonstances. Ce n'était pas moi qui faisais mouvoir le guéridon. C'était le père de celui qui se trouvait au guéridon. Dans ce cas, celui qui fait mouvoir le guéridon ne fait que traduire la pensée de l'Esprit évoqué.

Demande. – Vous êtes-vous aperçu, dès l'abord, qu'un autre Esprit transmettait votre pensée, par le moyen des coups frappés ?

– Je me suis aperçu de ce fait, à la fin de la conversation.

7 avril 1878 - Autre communication du même Esprit

Demande. – Explique-moi, cher Esprit G..., la différence qui existe entre ta communication au Dr J... et celle au Dr S... ?

– Tu dois comprendre, mon cher interlocuteur, que je devais m'exprimer différemment quand je parlais devant un auditoire nombreux, dans lequel se trouvait un tout jeune garçon, et quand, avant-hier, je parlais devant S..., mon ami, L..., mon confrère, très disposés à me pardonner des expressions un peu colorées, et toi dont la philosophie m'assurait le pardon. Donc, je dis à J... que je regrettais d'avoir abrégé ma vie par mon imprudence, mais je crus devoir taire la nature de cette imprudence. Chez L..., je n'avais pas les mêmes raisons de me taire.

Je dis à J... que j'étais heureux, et cela est vrai, si je compare mon existence actuelle à celle de ma vie d'homme, de laquelle j'ai conservé, il est vrai, la passion honteuse que je me suis donnée et dont je souffre. Mais cela n'empêche pas que cette existence est de beaucoup préférable, car elle n'est pas soumise aux mille nécessités douloureuses de l'autre.

Vous ne pouvez pas vous faire une idée, même affaiblie, des splendeurs au milieu desquelles

nous vivons. Dieu, je l'ai dit et je le répète, est juste et ne nous punit que par les conséquences inévitables de nos fautes. Je souffre donc de la privation des plaisirs coupables auxquels je me suis, hélas trop abandonné ; mais, comme je comprends aujourd'hui toutes les conséquences, toute la criminalité de ces plaisirs et tout l'intérêt que j'ai à me débarrasser du mauvais germe qui me les a fait rechercher, je bénis la souffrance qui contribuera à me débarrasser de ce germe funeste. Donc, tu peux comprendre que j'ai pu dire devant une nombreuse assemblée que j'étais heureux, et devant trois amis que je souffrais, sans me contredire.

Demande. – Veux-tu dire quelque chose à MM. J... et S... ?

– Dis-leur que je me suis amusé en disant à ce fou de S... qu'ils devaient me piquer la veine à la jambe droite. R... et E... m'ont très bien soigné. Vive la médecine !

13 mai 1878

Les deux communications suivantes ont été données par l'Esprit d'une jeune fille, évoquée par sa mère, personne très dévote, mais très tolérante.

– Ma chère mère, c'est avec bonheur que je peux communiquer avec toi. Si tu pouvais comprendre le bonheur dont je jouis, au lieu de pleurer ma mort, tu t'en réjouirais. Dieu sait ce qu'il fait quand il donne un enfant, et quand il le reprend. D'ailleurs la mort ne nous a séparés que pour un temps. Oh ! avec quels transports de joie je te verrai lorsqu'à ton tour Dieu te délivrera de cette obscure prison de la chair, pour te faire entrer dans la lumière et la liberté ! Constance, espoir et foi en celui qui a fait le monde et qui le dirige d'après les règles de la souveraine sagesse voilà, chère maman, ce que doit faire tout bon chrétien.

Ma chère maman, tu pleures quand je te dis que nous nous reverrons ; que ferais-tu si nous ne devions pas nous revoir ?

Ma maladie était une obsession ; mais ô maman, au nom de Dieu, n'en dis rien, à cause de ce cher papa qui m'aimait bien, mais qui a le malheur de ne pas croire. Il faut compatir aux faiblesses des autres, surtout lorsqu'ils sont bons, et papa est bon.

Demande. – Que penses-tu des dispositions de ton frère ? Réussira-t-il dans sa vocation ?

– Paul est venu sur la terre, comme tous les autres hommes, pour subir son épreuve. Qu'il consulte sa raison et elle le guidera dans la voie du bien plutôt que dans celle de l'intérêt. Qu'il l'écoute et il sera heureux.

Demande. – Il voudrait entrer dans les forêts.

– Qu'il entre dans les eaux et forêts, si c'est sa vocation ; il trouvera là le moyen de faire son devoir comme ailleurs. C'est ce qui importe à Dieu, chère maman.

23 mai 1878

– Table de la Sibylle, je te bénis. Que tes pieds soient sacrés ! ils me procurent la joie ineffable de communiquer avec ma douce maman. Sa richesse d'âme sera portée à l'opulence dans ce glorieux monde où je l'ai précédée et où je la recevrai avec bonheur, le jour de sa délivrance de la chair.

Ah ! ma chère maman, Dieu est bien bon de nous réunir ainsi ; et toi aussi, bien cher frère, je te recevrai dans le palais splendide de la grande existence, quand tu auras parcouru avec sainteté la carrière que la Providence t'a tracée. Vitesse n'est pas promptitude. Donc, pas d'impétuosité dans ta marche ; réfléchis avant de te déterminer. Il importe peu de s'élever dans le monde où tu es ; ce qui importe, c'est de s'élever dans le monde où je suis. Et on monte dans ce monde d'autant plus que l'on a fait avec plus d'exactitude le devoir, tel que nous l'a tracé la conscience. Donc, consulte cette conseillère divine et obéis-lui ; et la conscience bien consultée te dira que nul ne peut rester dans l'oisiveté, mère du vice, mais qu'on doit viser à être utile plutôt qu'à briller.

1^{er} août 1878 - Communication de Madeleine Roan (mère de M. Azerm)

– Nos désirs ne concordent pas toujours avec la volonté de Dieu. Raisonnez donc un peu, chers enfants, et vous comprendrez que la loi des phénomènes spirites est la libre manifestation des Esprits de toutes les catégories. Donc, vous devez vous attendre à entrer en relation avec les Esprits de toutes les catégories. Mais les Esprits légers sont toujours disposés à jaser ; les Esprits sérieux, au contraire, ayant des occupations graves, comme les hommes de leur qualité, sont beaucoup moins disposés à répondre à votre appel, non qu'ils le dédaignent, mais parce qu'ils manqueraient à leur devoir. Mes chers enfants, ne vous plaignez pas de cela ; c'est la conséquence des lois qui président au développement de l'Esprit.

Sans efforts, sans études, sans travail, les hommes ne progresseraient pas, et il faut qu'ils progressent. Ici, nous avons, comme dans votre monde, les moyens d'étudier. Les enfants et les vauriens s'amusent, mais les Esprits raisonnables étudient pour préparer leur incarnation nouvelle.

Si donc vous n'obtenez pas que nous répondions fréquemment à votre appel, dites-vous il est occupé.

11 août 1878 - Communication d'un ancien proscrit de décembre, mort député de l'Aude, à un paysan, son frère de lait

– Que pourrais-je dire à ce bon frère de lait ?

Je le regarde de la sphère que j'habite et le trouve bien heureux d'être très bon, car les hommes bons sont accueillis avec bonté par le souverain Maître de l'univers.

Les méchants doivent subir de terribles épreuves. Donc, cher frère, réjouis-toi d'être bon. Cela vaut mieux que d'être puissant, ou riche, parce que la bonté est le lien qui réunit les hommes entre eux et les unit à Dieu.

Vous ne saurez jamais, tant que vous vêtirez la chair, l'importance de la bonté. Votre cœur devrait être constamment ouvert aux bonnes pensées. De la bonté découle tout ce que l'on fait de grand dans le monde. Je dirai à votre raison d'étudier sérieusement la bonté ; elle y découvrira la vraie doctrine de Christ. Tous les vrais chrétiens sont bons.

La République triomphera par l'effort des bons et les méchants seuls s'attristeront de ce triomphe. Mon cher Tournier, nous avons combattu et souffert ensemble pour elle. Réjouissez-vous des souffrances passées et de celles qui pourraient encore vous atteindre.

Ici, toutes les douleurs se changent en joies inénarrables. Mais l'exil ne vous sera plus infligé et ce ne sera plus que des douleurs morales qui vous atteindront dans la pénible entreprise de répandre l'idée régénératrice du spiritisme. Les vieux préjugés, unis à la meute tenace des intérêts cléricaux, vous poursuivront de leurs calomnies et de leurs mensonges ; mais l'amitié des gens de bien vous récompensera et vous soutiendra.

22 août 1878 - Évocation d'un suicidé

On comprendra facilement que je ne mette pas même les initiales comme je le fais quand je crains de déplaire aux personnes intéressées.

– Mon ami X... de X... demande à revenir sur la terre pour tenter de nouveau la redoutable épreuve de la vie. Il mit fin à ses jours dans un accès d'hypocondrie, causé par la fatale influence d'un Esprit de vengeance. Il voulait le tenir dans sa possession pendant le court instant qui sépare la mort de la renaissance à la vie spirituelle ; il a réussi. J'avais blessé cet Esprit dans une autre existence.

Ma mère a beaucoup souffert de ma mort, mais elle aura beaucoup plus à souffrir de la vie de mon frère.

Mes amis, c'est une terrible chose que le suicide. La punition est immédiate et bien douloureuse. Cependant j'ai moins souffert que d'autres, car je ne me suis pas détruit pour fuir la justice humaine ou la honte ; j'ai cédé seulement à la pression de ce méchant Esprit.

J'ai été faible, mais il importe que nous acquérions la force. C'est pourquoi je demande à Dieu de me laisser tenter une nouvelle épreuve dans des conditions identiques.

Le médium. – Réfléchis bien avant de demander à te réincarner ; tu as déjà succombé sous la funeste influence d'un mauvais Esprit. Prépare-toi à de nouvelles luttes ; il vaut mieux attendre quelque temps encore que de trop se presser.

– Je te remercie.

Le médium. – Qu'entends-tu par le court instant qui sépare la mort, etc. ?

– Les Esprits du mal, pendant ce court instant, se jouent de leurs victimes, en leur persuadant qu'elles sont condamnées à l'enfer éternel.

La douleur est immense. Cet instant est court pour ceux qui n'ont pas été de grands criminels. J'aurais dû dire : le court instant qui devait séparer ma mort de ma renaissance spirituelle.

Le médium. – En mettant fin à tes jours, le mauvais Esprit qui te poursuivait ne t'aurait-il pas fait croire que tu faisais une action héroïque ?

– Je n'étais pas en pleine possession de cet Esprit, mais je subissais seulement son influence. Je me suis détruit par ennui de la vie.

Septembre 1878

Évocation, avant l'enterrement du corps de l'Esprit d'une jeune dame que j'avais vu naître et que j'aimais beaucoup. C'est l'Esprit de Mme Azerm mère qui lui sert d'interprète.

– Mme C... est ici, je lui servirai d'interprète.

Cher ami de mon enfance (à moi), j'éprouve la difficulté la plus grande à me reconnaître en ce nouvel état. Ma famille désolée me pleure comme si j'étais morte, et pourtant je vous affirme que je ne le suis pas. Mais je ne comprends pas comment je suis. Vous m'avez souvent dit que nous devenions des Esprits ; pourtant je suis toujours la même. Seulement, j'ai deux corps : celui qui est chez moi, et celui qui est ici. L'autre est mort, mais celui-ci est plus vivant que celui que j'avais ne l'était.

Figurez-vous que je suis venue chez M. Azerm avec la vitesse de la pensée, quand cet ange est venu m'appeler.

Tous ceux que j'aime me pleurent ; la pauvre petite se demande où est allée celle qui la chérissait par-dessus tout, et je suis à côté d'elle.

Mes parents du ciel sont près de moi : mon cher père, ma chère grand'mère F... et d'autres que je ne puis vous nommer.

Votre cher père est venu des premiers ; il m'a dit que vous l'aviez envoyé, et sa chère femme m'a vivement embrassée. Quelle chose curieuse ! ma pauvre enfant et ce bon Eu... (son mari) m'appellent, et je les vois d'ici. Quels déchirements ! je ne puis me faire entendre d'eux. Cher monsieur Tournier, dites-leur que ce n'est pas ma faute : Dieu m'a séparée d'eux.

Je ne sais pas comment je remercierai cet ange de vous dire ce que j'ai à dire. Je veux étudier ce moyen, et, après, je vous parlerai moi-même. Pauvre enfant ! pauvre Eu... ! pauvre maman ! pauvre frère ! pauvre Mariannou ! (la bonne), adieu, je vais à ma maison.

17 août 1878 - Évocation de l'Esprit d'un vieux prêtre par un de ses paroissiens

– Mon cher enfant, me voici à ton appel. Ta mère a dû te dire bien des fois combien je t'aimais. Ta mère a été la chère pénitente de son pasteur. J'ai pu apprécier toute la pureté de son âme et toute l'élévation de ses sentiments chrétiens. L'affection que je lui portais se devait naturellement

déverser sur son fils. Vieillard, je sentais, en voyant les grâces charmantes de ton enfance, revivre la fraîcheur de la mienne. Si ta jeunesse a dévié des principes chrétiens que j'avais fait pénétrer dans ta jeune intelligence, j'espère que l'étude des manifestations des Esprits t'y ramènera et te les fera comprendre d'une façon plus large et plus élevée.

La mort a des lumières que j'ai pu apprécier : aujourd'hui je développerais les enseignements contenus dans les Évangiles d'une autre façon.

Ma carrière de prêtre a duré bien longtemps. J'appartenais à l'ancien clergé gallican qui était animé de sentiments plus chrétiens que le clergé actuel. Cependant, je ne comprenais pas la religion du Christ comme je la comprends actuellement. La religion de cet Esprit céleste est en entier contenue dans ce sage précepte : « Aimer Dieu au-dessus de toute chose et le prochain comme soi-même ? »

Vous ne comprendrez Jésus que lorsque vous aurez dépouillé le vieil homme catholique, pour revêtir l'homme éternellement jeune que Jésus était ; c'est-à-dire lorsque vous aurez compris que la conscience doit être en toute circonstance votre unique guide. La religion de la conscience est l'éternelle religion ; par conséquent la plus jeune à la fois et la plus vieille.

Mon cher enfant, tu devrais demander à Dieu la grâce de comprendre son divin envoyé ; ta pensée se reposerait en lui comme en une riche table bien fournie de mets les plus savoureux. La richesse morale est plus volontiers accordée à l'effort de l'homme que la richesse matérielle ; car Dieu n'accorde pas facilement la richesse matérielle qui perd le plus souvent celui qui la demande.

Maintenant, à ma chère paroisse de S. D...

Son curé actuel est bien plus occupé des intérêts de la politique que de ceux de la religion. Il devrait comprendre que la mission du prêtre chrétien est de réunir, non de désunir. Mais, hélas !... Il y a un mot d'ordre général auquel doivent obéir les prêtres, et auquel ils obéissent avec trop d'empressement.

17 novembre 1878

Je ne donne cette communication qu'à cause de sa singularité. L'Esprit qui se communique est celui d'un ancien cafetier dont la vie avait été des plus immorales. J'ajoute que de son vivant il se plaisait à jouer de mauvais tours aux gens et à les mystifier. Si c'est bien son Esprit, il pourrait bien avoir conservé ses anciennes habitudes et s'être encore joué de nous.

– Vie de peine est celle que je mène en ce monde. Je me communiquai jeudi dernier à vous d'une manière peu convenable ; je vous injuriai, mes chers amis, mais ce n'était qu'une manière de me faire connaître.

Ton père, cher Tournier, a daigné se montrer à moi et il a fait pénétrer un rayon de lumière dans mon âme. Je commence à croire en la bonté de Dieu à laquelle je n'avais pas cru jusqu'ici.

Ta mère, cher Louis, avec la bonté qui la distinguait, est venue aussi me faire croire au pardon, hélas ! peu mérité. Vous m'avez bien soulagé, en appelant sur moi l'attention de vos bons parents. Merci.

Le médium. – Connais-tu la manière de communiquer par la table ?

– Votre science m'est tout à fait inconnue ; mais je viendrai désormais dans vos réunions et j'écouterai vos observations.

Le médium. – Nous vois-tu et nous entends-tu ?

– Je ne peux entendre qu'en étant à côté de toi, et je ne peux voir qu'en regardant par tes yeux.

Le médium. – Si tu ne vois que par mes yeux, comment as-tu fait pour venir ?

– Une force invisible m'a conduit ici.

Le médium. – Comment fais-tu pour te conduire ?

– J'ai prié l'Esprit de ma femme de me diriger.

Le médium. – Où est-elle.

– Elle est dans ma catégorie, mais plus clairvoyante. Nous sommes nombreux dans ce monde, mais il y en a de plus clairvoyants que d'autres.

Le médium. – Où étais-tu avant de venir ici ?

– J'étais dans la maison que j'habitais.

Le médium. – Comment le sais-tu puisque tu n'y vois pas ?

– Aux objets que je distingue par le contact.

Le médium. – Comment fais-tu pour y voir par mes yeux et entendre par mes oreilles ?

– Je l'ignore. Adieu, je dois partir.

17 novembre 1878 - Dictée spontanée

– Tenez pour certain, mes chers amis, que Dieu a regardé la vérité comme la pierre angulaire de la doctrine de rénovation que les Esprits vous apportent, donc, efforcez-vous de démêler dans les communications ce qu'elles contiennent de vrai et de faux. La vérité doit être conquise et non obtenue par la faveur : Si les Esprits d'erreur ne pouvaient pas se communiquer, vous arriveriez à croire qu'ils n'existent pas, et vous n'auriez ainsi qu'une science incomplète de ce que le monde invisible renferme.

Ne gémissiez pas sur votre lot qui est composé de tout ce que le monde invisible renferme d'Esprits de toutes catégories. C'est là le lot le plus riche, et cependant vous n'êtes pas contents.

Mes chers amis, le jour de la récompense approche. Ceux qui auront été les plus éprouvés seront les plus heureux et les plus triomphants. Le spiritisme a deux aspects : le matériel, que le phénomène constitue, et le moral dont la prédication est la fille sainte. La prédication ne peut être faite que par ceux qui possèdent le phénomène dans son intégrité et dans sa signification la plus complète. Vous pouvez être de ceux-là si, au lieu de perdre votre temps en lamentations stériles, vous acceptez les communications comme elles se font, et si, en les étudiant, Vous savez conquérir la vérité sacrée qui s'en dégage.

Un Esprit

24 novembre 1878 - L'Esprit du fils d'un pauvre ouvrier à son père

– Bon père, Dieu, avec bonté, a décidé de me laisser communiquer avec toi. J'ai vu avec bonheur celle que tu pleures. Nous sommes bien contents d'être ensemble. Le jour viendra bientôt d'être tous ensemble. Ne te désole pas : Dieu réserve de grandes joies à ceux qui ont confiance en lui.

Que le ciel est beau ! quand on a été bon, on y arrive. Donc, toi si bon, tu y viendras ; mais il faut supporter avec patience la douleur d'avoir perdu ceux qu'on aimait. La douleur est nécessaire à notre épuration. J'ai appris cela dans ce monde où les plus pauvres sont quelquefois les plus heureux, et les plus ignorants sont inondés de lumière et de science. Ah ! si tu voyais, tu serais ébloui, et tu seras un jour comme nous, car tous les bons sont dans la lumière. Les méchants seuls sont dans les ténèbres.

Père, écoute la voix de celui qui devait, selon la règle ordinaire, te suivre dans la vie glorieuse et qui, par un sage décret de Dieu, t'y a précédé.

8 décembre 1878 - Évocation de l'Esprit d'un savetier ivrogne

– Mes amis, me voici. Dieu a permis à l'Esprit de Cancot de se communiquer à vous.

J'ai beaucoup bu dans ma vie de savetier ; maintenant j'ai soif et je ne peux plus boire. Que cela est dur ! Mais c'est ma faute et ma très grande faute. Dieu nous punit par où nous avons péché ; donc, je ne me plains pas. Vienne une autre incarnation et je ferai en sorte de ne plus boire autant.

Si je pouvais boire encore un coup ! j'en serais heureux pourtant, car je meurs de soif. Mais, cependant, cela ne me viendrait pas en aide. Il vaut mieux souffrir et se corriger, que jouir et demeurer dans la fange du vice honteux de l'ivrognerie.

Vous verrez, quand vous viendrez, que ce monde est un vrai purgatoire : les vices y suivent les hommes comme des chiens attachés à leurs corps et ils les mordent d'autant plus qu'ils les ont mieux nourris et qu'ils leur ont donné ainsi plus de force. Ah ! mes amis, corrigez-vous de vos vices dans le monde de la vie corporelle, si vous ne voulez pas en être mordus dans celle-ci.

Pour qu'on puisse bien apprécier les communications qui vont suivre, signées Millet, je crois utile de donner quelques mots d'explication.

La maison du capitaine Azerm, où nous nous réunissions, est située près des remparts de la vieille Carcassonne, que nous appelons la Cité, et qui n'est guère aujourd'hui habitée que par de pauvres gens. La porte étant ouverte à tout venant, nos réunions étaient souvent très nombreuses et, généralement, composées en majorité d'habitants de la Cité. Les personnes d'un certain âge avaient connu le vieux Millet, tisserand, qui avait laissé une grande réputation d'honnête homme et d'homme d'esprit. Aussi, la première fois qu'il se communiqua en se servant de sa formule habituelle de salut : Votre serviteur Millet, tous le reconnurent avec transport.

24 novembre 1878 - Communication spontanée

– Votre serviteur Millet.

Vous me permettrez de dire deux mots. Si jamais Dieu se communiquait à l'homme, il ferait bien de ne pas se montrer, car autrement vous le prendriez pour le Diable. La vérité éblouit quand elle se montre à vos faibles yeux sans la précaution de se voiler.

Rarement l'homme croit ce que les Esprits élevés lui disent. Il faut que les Esprits bons, mais en rapport avec sa faible intelligence, lui manifestent la portion des vérités qu'ils possèdent. Alors il accepte parce qu'il la comprend.

Le médium. – Pourquoi as-tu commencé par *votre serviteur Millet* ?

– Parce que, quand je vivais, je me servais de cette expression.

Le médium. – Si tu as quelque chose à nous dire, nous sommes disposés à t'écouter. Ces messieurs font l'éloge de tes bonnes qualités.

– Je les remercie.

Le médium. – Plus rien ?

– Dieu a fait l'homme pour être heureux.

Le médium. – Quelles-sont les conditions ?

– Pour être heureux, il faut devenir bon.

Le médium. – Celui qui n'est pas bon, qu'est-il ?

– Un enfant.

Le médium. – Il y a donc des enfants qui ne sont pas bons ?

– Il y a des Esprits enfants.

Le médium. – Comment change-t-on de catégorie ?

– En devenant bon.

Le médium. – Mais pour le devenir ?

– Il est nécessaire que l'enfant change souvent d'habit, avant de devenir homme ; de même, il est nécessaire que l'Esprit enfant change souvent de corps, pour devenir un Esprit homme. En un mot, comme l'enfant ne développe pas l'homme dans le premier habillement dont on le revêt, de même l'Esprit qui débute dans la vie ne peut développer les énergies qui feront de lui un Esprit bon, que dans plusieurs existences corporelles.

22 décembre 1878

L'Esprit s'adresse à un pauvre tisserand, médium et fils de médium.

– Ta doctrine, cher Estieu, est exacte ; seulement elle est confuse dans ton âme et a besoin d'être éclaircie. Je vais essayer de le faire.

Dieu a créé les âmes ignorantes également, et leur a donné pour tâche de tout apprendre dans le vrai et dans le bien. Le vrai consiste plus particulièrement dans ce qu'on appelle la science, et le bien dans ce qu'on appelle la morale. De là la nécessité pour l'Esprit de devenir à la fois savant et honnête. Ce n'est que lorsqu'il est arrivé à posséder toute la science et toute l'honnêteté qu'il a atteint le but pour lequel il a été créé. Mais, pour réaliser ce but, il y a des moyens qu'il importe au plus haut degré de connaître clairement. Donc, voici ce que la raison bien consultée nous dit à ce sujet.

Pour connaître, il faut étudier avec persévérance et avec effort. La paresse est le grand obstacle à notre développement ; il faut donc lui déclarer une guerre à mort.

Dans l'ordre moral, c'est bien plus fort encore.

L'homme est invinciblement porté à se considérer comme le centre et le but unique de la création. De là, l'égoïsme aveugle et féroce qu'il faut détruire avant de songer à faire le moindre pas en avant, la vie de l'individu se confondant avec la vie universelle.

Voilà le grand commandement que le Christ a admirablement formulé, quand il a dit que la loi et les prophètes consistaient à aimer Dieu et le prochain. Aimer Dieu, c'est aimer le prochain, car Dieu, étant partout, est dans le prochain. Aimer le prochain, c'est aussi aimer Dieu, par la même raison.

Vie de travail et de peine est celle de l'Esprit, dans la période de ses incarnations, car il faut qu'il combatte à la fois la paresse qui le détourne de la science et l'égoïsme qui le détourne de l'amour. La pénitence est absurde si elle ne porte pas l'homme à acquérir la science et la bonté. Donc faire pénitence signifie, dans la langue de Dieu, s'imposer de douloureuses épreuves, afin d'arriver à être savant et bon.

Ton bien dévoué serviteur Millet, cher Estieu.

Mes chers amis, adieu.

29 décembre 1878 - A un jeune homme qui évoquait sa mère

– Mon cher enfant, Dieu a fait la terre pour être le lieu de vos épreuves ; vous ne restez dans ce lieu que pour vous épurer. Lorsque votre âme a acquis le degré de perfection que l'Esprit doit avoir pour exercer dans le monde les fonctions attribuées à cet Esprit que vous appelez ange, Dieu le dispense de l'incarnation et l'élève à ces hautes fonctions. Mais l'ange revient quelquefois, lorsqu'il y a une grande mission à accomplir. Cela arriva à l'époque célèbre de la fin de la première moitié du siècle qui suivit la mort de Jules César.

Voyez la vie de Christ et vous reconnaîtrez en lui un de ces envoyés d'en haut. Jamais plus grande pureté, jamais plus grand détachement de ces biens matériels après lesquels le vulgaire court avec une ardeur si fébrile.

Rien de ce qui flatte la vanité ou les autres basses passions du cœur de l'homme ne le domina. Il ne connut que la seule passion de faire ce que le devoir lui commandait. L'amour des hommes le dominait au point que, pour leur montrer la voie qu'ils devaient suivre, il se soumit à toutes les humiliations et à toutes les souffrances.

Mes amis, vous êtes appelés à voir une révolution religieuse aussi importante que celle à laquelle Christ contribua si puissamment. S'il ne se montre pas aujourd'hui à vos sens matériels, comme il se montra jadis à ceux des hommes de cette époque, cela n'empêche pas que c'est lui qui dirige

encore ce mouvement divin. Ouvrez les yeux de votre âme et vous l'apercevrez à la tête des célestes phalanges, combattant les Esprits du mal qui s'efforcent de vous retenir sous le joug des vieilles superstitions.

Mes chers amis, il faut que vos cœurs s'élèvent à la hauteur des circonstances sublimes dans lesquelles vous vous trouvez. Il y aura beaucoup à combattre, beaucoup à souffrir ; le ridicule vous poursuivra de ses sarcasmes ; la puissante ligue des intérêts coalisés vous poursuivra ; vous pourrez être atteints dans vos intérêts matériels et dans vos affections les plus chères ; mais ne faiblissez pas. Il y a dans l'espace, au-dessus de vos têtes, des amis qui vous contemplent et qui préparent de brillantes couronnes pour les vainqueurs.

Mon cher enfant, car dans une autre existence tu fus le mien, pardonne-moi d'avoir pris la place de celle que tu évoquais ; le moment de vous dire ces choses était venu ; c'était mon devoir de le faire, et je l'ai fait.

Ta mère est là, elle te bénit. Adieu.

Votre serviteur Millet.

19 janvier 1879

Ma destinée a été, dans ma dernière existence d'homme, d'être tisserand de linge de table ; mais j'avais été dans ma précédente existence un homme de savoir étendu. Ma destinée actuelle est de prêcher à ces braves gens de la Cité, que j'ai vus naître, la belle doctrine de la réincarnation dans différentes situations.

L'avancement de l'âme vers la perfection ne peut se faire qu'en se débarrassant de toutes les mauvaises passions, grandes ou petites, sérieuses ou ridicules. Vainement l'Esprit voudrait s'élever vers cet état de calme joie et de bonheur céleste, s'il conservait la jalousie, la cupidité, l'ambition, la vaine distinction entre ceux qui se trouvent au sein de l'opulence et ceux qui se trouvent dans la misère. Il faut que l'homme supporte la pauvreté sans en rougir et la fortune sans en tirer vanité. Quand l'Esprit est arrivé à ce degré, il est bien près de devenir ce que vous appelez un ange.

O mes amis, ne murmurez jamais contre Dieu, quelle que soit la position inférieure où il lui a plu de vous placer. Toujours l'Esprit sérieux trouve moyen d'avancer, même dans les positions en apparence les plus défavorables, tandis que l'Esprit léger reste stationnaire dans toutes ; car dans les malheureuses il perd son temps à murmurer, au lieu de faire des efforts qui l'amélioreraient ; dans les favorables, il s'endort, ou, ce qui est pire, il se laisse gagner par la vanité, l'orgueil, la luxure et, en un mot, par tous ces poisons de l'âme qui la retiennent éloignée de Dieu.

Si dans la Cité il y a de la pauvreté, qu'il y ait de la foi raisonnée, de la force à mépriser ce qui passe et à s'attacher à ce qui dure. Cela vaut tous les trésors. Ce qui passe, ce sont les biens du corps, la fortune matérielle ; ce qui dure, ce sont les vertus, richesses de l'âme, qui la suivent dans sa marche éternelle vers Dieu. Adieu.

23 février 1879

Voici l'époque des plaisirs du carnaval, mes chers amis de la vieille cité. Il faudra que la volaille paye les frais de vos amusements. Pauvre volaille ! je te plains. Mais je ne dédaignais pas de te mettre à la broche, quand j'étais de ce monde de voracité. Ta vie ressemble à celle de l'homme de bien que la canaille dévore.

Rappelez-vous, chers amis, vos prophètes. Ne les a-t-on pas mis à mort, et, après, l'humanité ne s'est-elle pas nourrie de la chair de la vérité ? C'était la substance même de ces envoyés de Dieu. Maintenant à la vraie destinée de l'homme il faut consacrer quelques mots. Le carnaval a ses attraits, mais il ne doit pas vous attirer tout à fait. Il devrait céder un peu de place à l'âme. Cette

place, je m'en empare avec bonheur. Mes amis, vous êtes les descendants de ces Albigeois qui, déplorant les égarements de la Rome des Papes, se séparèrent d'elle, afin de reprendre la tradition de la primitive Eglise. Ils furent persécutés et brûlés par les vicaires du pape. Aujourd'hui vous n'avez pas à craindre le pape ni ses bourreaux. Donc, levez de nouveau l'étendard de la vraie religion chrétienne. Les Esprits vous y conviennent et promettent de vous assister dans cette entreprise.

Courage, amis ! Adieu.

9 mars 1879 - Évocation de l'Esprit D... par son fils

Mon cher enfant, de la demeure de ce monde de lumière, je t'entends et je te vois. Ma félicité serait bien grande de te voir marié.

Le médium. – D... est marié ; tu n'es donc pas l'Esprit évoqué ?

– Je suis un Esprit léger qui se moque de vous.

Le médium. – Tout en te moquant de nous, tu n'as pas l'air d'être un mauvais Esprit. Voyons, faisons-nous connaître ta situation !

– Je me trouve dans une situation d'Esprit rejeté de Dieu. Je me vois dans les ténèbres avec de nombreux compagnons. Nous souffrons de ne pas pouvoir nous amuser. Dieu nous punit d'avoir été pauvres de moralité ; tous les jours de notre existence s'écoulent dans l'ennui. Vous devriez demander à Dieu de nous pardonner ; cela nous ferait du bien.

Le médium. – Nous voulons bien ; mais il faut que tu te corriges.

– Je te comprends.

Le médium. – Si nous ne nous étions jamais corrigés d'une partie de nos nombreux défauts, nous serions enfants comme toi et comme toi dans les ténèbres.

– Ta parole est de celles qui font réfléchir.

Le médium. – Vois-tu quelquefois Millet de la Cité ?

– Non, Millet était un homme de bien il est dans le ciel.

Le médium. – Désires-tu le voir ?

– Oui.

Le médium. – Hé bien, nous allons l'évoquer.

Esprit Millet :

– Mes amis, j'étais là ; j'attendais que cet enfant eût parlé. Vous avez bien fait de le moraliser ; il n'est que léger. De cet Esprit nous ferons ensemble un Esprit de bonnes résolutions. Dieu, à vos efforts, répondra en le recevant dans ses bras de père.

Mes amis, la route de l'éternité est semée de pièges pour chaque Esprit. Il ne se peut pas que les Esprits, au commencement de cette route, évitent ces pièges. Vous comprenez bien qu'il y a une enfance pour l'Esprit comme pour l'homme. L'enfant a besoin d'apprendre pour bien se diriger dans votre monde ; à plus forte raison, l'Esprit enfant a besoin d'apprendre pour se diriger dans cette immense carrière qu'il a à parcourir avant d'arriver à Dieu.

Aimez les Esprits enfants qui souvent viennent vous troubler en vous débitant des contes bleus, ou même en vous disant des injures et quelquefois des obscénités. Ce sont des sujets d'étude en même temps que des occasions d'exercer votre charité, en les moralisant.

23 mars 1879

– De la question de la réincarnation je désire vous entretenir.

Jésus a déclaré à ses apôtres que certaines vérités étaient au-dessus de leur intelligence et que, plus tard, il enverrait le consolateur qui les développerait. La réincarnation était de celles qu'il consentit à indiquer, mais que sa divine intelligence réservait à l'Esprit consolateur.

Les hommes de son temps étaient trop grossiers pour ne pas abuser d'une semblable doctrine ; il fallait une raison plus développée pour en retirer les bons fruits qu'elle contient. La doctrine en question a le tort, aux yeux de l'esprit peu avancé, de vouloir ramener au bon chemin celui qui en est sorti, en le condamnant à revenir au point où il était, lorsqu'il a dévié. Cette peine eût été insignifiante.

Pour des Esprits peu avancés, il fallait laisser planer au-dessus de leurs têtes la menace de l'enfer éternel. Cela seul était capable de les empêcher de commettre des crimes. La raison a fait aujourd'hui de tels progrès que les peines éternelles la révoltent au lieu de l'intimider, de sorte que cette menace, au lieu d'empêcher le crime, le favorise, parce qu'on n'y croit plus. Il faut donc substituer à ces peines, devenues non seulement inefficaces mais absurdes et, par conséquent, nuisibles, en détruisant toute espèce de pénalité, il faut, dis-je, leur substituer une peine plus juste et que la raison accepte.

La réincarnation est le moyen le plus approprié à l'avancement de l'Esprit qui l'oblige à refaire ce qu'il avait mal fait ; la réincarnation est la vérité. J'ajoute à cela que, dans ce monde de l'âme délivrée du corps, l'Esprit est puni ou récompensé selon qu'il a bien ou mal agi pendant sa vie d'homme. Mais les peines ou les récompenses sont toujours en proportion exacte avec la criminalité ou le mérite. Il serait donc injuste d'appliquer à un délit temporaire une peine éternelle ; de même que la douceur de la récompense doit être limitée, puisque le mérite a des limites.

Dieu, mes chers amis, a de bonnes raisons pour faire ce qu'il fait. Dans tous les cas, ne murmurez jamais contre lui, s'il a voulu, dans une circonstance, faciliter à votre prochain la rude tâche de la vie corporelle. Savez-vous si dans une autre existence, précédente ou postérieure, vous n'avez pas été ou vous ne serez pas plus favorisés encore ?

La route de chacun de nous est de la même longueur. Il y a des existences de luttés et des existences de repos. Tantôt nous sommes dans celle de lutte, pendant que le prochain est dans celle de repos, et vice versa.

Donc, au lieu de jalouser celui qui se repose pendant que vous luttez ou de le dédaigner quand il lutte pendant que vous vous reposez, tendez-vous fraternellement la main, car vous êtes, riches et pauvres, puissants et faibles, heureux et malheureux, les enfants d'un même père. Millet.

8 novembre 1879

On avait demandé à un Esprit quelconque s'il y avait avantage d'évoquer le 2 novembre, jour de la fête des morts.

– Votre serviteur Millet.

L'âme des morts jouit de voir que les hommes qu'elle a aimés se souviennent d'elle. Le jour est indifférent, l'affection est tout. Des sphères célestes, elle descend à l'appel de celui qui pense à elle ; mais il arrive quelquefois que des Esprits de malice l'empêchent de se communiquer. De ce fait n'allez pas conclure que les Esprits de malice sont plus forts que les Esprits de bonté. Dieu a voulu que ces malheureux puissent se communiquer à vous, afin de vous les faire connaître et que, par vos instructions, ils deviennent meilleurs. Votre influence sur ces Esprits est plus grande que vous ne le pensez. Vous devriez les évoquer pour les moraliser. L'homme a le devoir d'agir sur l'homme et sur l'âme de l'homme, séparée du corps, dans le but de le faire progresser vers Dieu.

O mes amis, ne vous plaignez pas lorsqu'au lieu de l'Esprit évoqué il se présente un Esprit de malice. Votre devoir alors est de le moraliser. Tous les bons ont été méchants, et tous les méchants deviendront bons. Mais, pour cela, il faut qu'ils comprennent l'intérêt que toute créature a de devenir bonne. Les bons étant les aînés des méchants, ils doivent agir envers eux comme

d'autres ont agi dans le temps envers eux-mêmes, alors qu'ils étaient méchants eux-mêmes. Tenez ceci pour assurer : Il faut faire aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît.

15 janvier 1880

– Vous êtes, chers amis, les pionniers des progrès à venir de l'humanité. De là, pour vous, la nécessité de la patience, de la persévérance, de la résignation et de la confiance en Dieu et dans les bons Esprits.

Il est nécessaire que vous soyez éprouvés, comme il est nécessaire que les armes soient éprouvées avant de les livrer à ceux qui doivent les employer.

Réfléchissez à ce que la raison prescrit à l'homme de courage et de combat. Elle veut qu'il se prépare à la lutte par des exercices longs et pénibles. Le soldat recrue n'a jamais la solidité du vétéran éprouvé. Votre Cœur s'affermirait dans les déceptions que les Esprits méchants ou légers vous font éprouver.

Tous les médiums n'ont pas la même tâche à accomplir ; celle qui paraît la plus brillante est généralement la moins utile. Dieu ne demande pour le servir efficacement que des hommes auxquels le vain bruit de la renommée est indifférent et qui n'ont d'autre but et d'autre jouissance que l'accomplissement du devoir. Il vaut mieux être utile et ignoré qu'être inutile et connu de tous. Que la vanité ne vous enfle pas de ses fumées légères ! Que le désir d'être utiles soit votre unique passion !

Mes amis, tous les rideaux tomberont un jour ; la vérité apparaîtra aux yeux de tous ; mais, pour atteindre ce résultat, il faudra beaucoup de peines et d'efforts. Bien heureux ceux qui auront peiné et se seront efforcés pour la vérité ! Vous pouvez être de ceux-là, si vous le voulez. Ne perdez pas votre temps en doléances inutiles, lorsque vous passez longtemps sans obtenir ce que vous désirez, mais dites-vous : puisqu'il en est ainsi, c'est qu'il faut qu'il en soit ainsi. Dieu sait mieux que vous ce que vous devez obtenir et ce que vous ne devez pas obtenir. Adieu. Millet.

11 mars 1880

– Mourir, c'est à la fois vivre et toujours marcher dans la voie de la perfection, car l'Esprit avance toujours, alors même qu'il vous semble reculer. Le méchant est une étape vers le bon ; il est impossible de débiter par la bonté. La bonté est la chose qui est bien faite. Or, l'apprenti commence toujours par mal faire ; ce n'est qu'après beaucoup d'études et d'efforts qu'il arrive à faire bien. Le plus grand apprentissage est celui de la bonté ; donc, c'est le plus long.

Si Dieu a voulu que les Esprits fussent punis des crimes commis dans l'incarnation, c'est uniquement pour les corriger des erreurs commises dans cet état.

Tremblez, hommes, quand vous jetez la pierre au coupable, car c'est à vous-mêmes que vous la jetez. Le coupable est un apprenti qui a mal fait sa tâche. Or, vous êtes tous des apprentis ; donc, vous êtes exposés à mal faire votre tâche. Ceux qui font le mieux sont les plus indulgents. Imitez-les !

Jésus pardonnait à la femme adultère parce qu'il savait qu'elle avait été faible, mais que le repentir sincère la corrigerait et la rendrait forte.

Tous les prophètes ont annoncé l'avènement du pardon universel, parce qu'ils prévoyaient la repentance et l'amendement universels. Tous les hommes sont enfants de Dieu, et un père ne peut vouloir la perte d'aucun de ses enfants ; le dogme des peines éternelles est la plus monstrueuse des impiétés. Serai-je compris de vous, chers amis ? Millet.

1er août 1880

Vous avez la mauvaise habitude d'évoquer sans préparation aucune ; vous devriez prier

auparavant Dieu et les bons Esprits de vous assister.

Mes chers amis, la fête de Saint-Nazaire (fête de la Cité) m'inspire des réflexions que je tiens à vous communiquer. Les fêtes commémoratives de personnages aimés à cause de leurs vertus sont d'excellentes choses. Vous devriez témoigner de votre foi spirite en en instituant de telles, dans lesquelles vous honoreriez les véritables bienfaiteurs de l'humanité et non ces prétendus saints, dont toute la sainteté a consisté dans l'observance de pratiques ridicules. Si au lieu d'un saint vide de mérites civiques, comme Alexis, par exemple, mais plein d'égoïsme extravagant et de mépris pour les devoirs sacrés de la famille, vous honoriez des hommes tels que Socrate, Marc-Aurèle, Épictète, Jeanne D'Arc, Franklin et d'autres moins illustres, mais qui par leurs inventions et leur dévouement ont fait avancer l'humanité dans la voie du progrès matériel et surtout moral, vous auriez trouvé le vrai culte.

Le jour de la fête de ces personnages illustres serait l'occasion d'instructions fort utiles. Vous raconteriez la vie de ces bienfaiteurs de l'humanité, et vous les offririez en exemple à vos auditeurs. Une semblable pratique constituerait la forme de culte la plus raisonnable et, par conséquent, celle qui contribuerait le plus puissamment à l'amélioration des hommes. Millet.

Il y avait à la Cité un jeune vicaire, l'abbé C..., que nos réunions contrariaient beaucoup. Pour en détourner ses paroissiens, il s'efforçait de leur persuader que l'Esprit Millet n'était autre que le Diable. Un jour, il nous expédia une Espagnole qu'il chargea de mettre son chapelet sur le guéridon, affirmant que Satan serait ainsi dans l'impuissance de le faire mouvoir, affirmation un peu téméraire, comme on va le voir.

C'est à cet abbé que l'Esprit Millet s'adresse dans les trois communications suivantes :

13 janvier 1881

– Chers amis, Dieu a fait le monde, mais le clergé catholique le déferait si Dieu, après l'avoir fait, ne veillait pas à sa conservation. Si vous m'en croyez, vous repousserez ces gens de ténèbres, et vous vous adresserez directement à Dieu qui est la source de toute lumière. Vous ne serez vraiment chrétiens que lorsque vous aurez cessé d'être catholiques romains. Ce pauvre chapelet, témoin de l'abrutissante superstition à laquelle le clergé soumet ceux qui le suivent, me remplit de tristesse, car il témoigne, par son antiquité, de la difficulté avec laquelle le progrès vers Dieu se fait dans l'humanité. Le chapelet existait dans l'Inde, il y a plusieurs millions d'années. Tant qu'il subsistera, il sera la preuve éclatante que l'humanité n'aura pas cessé d'être idolâtre. Ah ! chers amis, que la vérité a de peine à se faire accepter par l'homme

Mes compliments à l'abbé C... Il ferait mieux de réfléchir aux paroles suivantes qu'il trouvera dans l'Évangile, s'il se donne la peine de le lire : « O aveugles ! conducteurs d'aveugles ! Si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous les deux dans la même fosse. »

Je dis qu'il ferait mieux de réfléchir à ces paroles que de porter des défis à Satan, avec son chapelet. Votre serviteur Millet.

23 janvier 1881

– Si l'abbé C... désire avoir une conversation avec le diable, je suis à sa disposition.

Mon cher abbé, tu me méprises quand tu devrais me porter au pinacle, car je suis le plus grand ami de ton Eglise. Sans moi, les messes seraient inutiles et la plus grande source de tes revenus disparaîtrait.

Je pousse les femmes au mal, et je procure ainsi de très agréables distractions à ces bons confesseurs dont tu fais partie ; je chasse la canaille du Paradis, de telle sorte qu'il n'y entre que des gens comme il faut, c'est-à-dire des gens bien rentés, qui ont pu laisser de beaux deniers pour

se faire dire des prières en latin, langue qui a le don d'arriver à l'oreille de Dieu et de le disposer à l'indulgence. Je fais donc votre affaire en ne vous donnant aucun pouilleux dans votre royaume qu'il empesterait.

Ma chère Église catholique devrait me placer sur ses autels, à la place de ce maudit charpentier qui vécut gueux comme un peintre et mourut comme un païen, sans se confesser à aucun prêtre.

Sacrebleu cher abbé, soyez un peu reconnaissant.

Satan

13 février 1881

– Chers amis, serais-je importun de demander comment l'abbé C... a pris la communication Satan ?

Dites-lui, à ce cher abbé, que sa raison vacille, tandis que Satan raisonne dûment quand il se donne comme la pierre angulaire de l'édifice catholique. Sa rigueur à l'endroit de ce personnage puissant n'a pas sa raison d'être. Mépriser le Diable quand on ne vit que par lui, c'est se montrer à la fois ingrat et insensé. Si le Diable était susceptible et se piquait au jeu, il pourrait bien se convertir ; et alors adieu le purgatoire ; adieu messes ; adieu confession ; adieu pouvoir de délier ; adieu prêtrise. Tout cela disparaîtrait avec le père de tout mal et de toute tentation. Ce serait dans la sphère catholique une révolution analogue à celle qui se produirait dans la sphère médicale, si le principe de tout mal physique cessait d'exister. Pauvres médecins ! Pauvres curés !

Millet

17 février 1881 - Communication spontanée

– Les communications que Dieu permet ne sont utiles qu'à la condition qu'on les étudie avec soin. Chers amis, ne craignez pas de faire un examen de conscience. Si vous trouvez que la communication d'un Esprit renferme des vérités pénibles, ne fermez pas votre cœur à ces avertissements divins ; mais ne vous laissez pas aller au découragement si vous-vous reconnaissez coupables.

Jésus pardonna à la femme adultère parce que, lisant au fond de son cœur, il y vit le repentir qui, comme le feu, purifie tout. « Allez en paix, lui dit-il, et ne péchez plus. »

Se corriger, voilà l'important. Celui qui s'est corrigé d'un défaut est comme celui qui ne l'a jamais eu. Tous nous avons été pécheurs : les anges ont été des démons. La loi du progrès continu est la loi de la création, et le progrès consiste à aller du mal au bien. Donc, ne nous complaisons pas dans nos vices. Reconnaissons les quand on nous les montre ; mais ne nous laissons pas aller au désespoir, parce que nous sommes pécheurs. L'homme a commencé par être enfant. Or, les pécheurs sont des enfants qui deviendront des hommes, en se corrigeant.

Millet

15 décembre 1881 - Communication obtenue après la lecture de la Satire des systèmes de Voltaire

– Chers amis, ma raison a été frappée à l'audition de cette belle poésie de Voltaire. Sa finesse satirique a parfaitement rendu ce que vous devez faire envers ceux que leur raison porte à combattre votre manière de voir sur les origines et sur la fin des choses.

Si Dieu voulait punir les fausses doctrines professées de bonne foi, il traiterait les hommes comme la roue du moulin traite le grain qui ne veut pas passer entre elle et la pierre de trituration. La roue, indifférente à la forme de ce grain, l'écrase parce qu'il ne fut pas fait pour passer dans un espace aussi étroit ; mais Dieu, qui a fait l'homme, ne peut pas agir comme la roue de moulin qui n'a pas fait le grain. Il sait ce que peut faire et, ce que ne peut pas faire l'homme, et ne lui

demande pas l'impossible. Soyez de bonne foi, chers amis, et espérez en Dieu : la créature humaine est faite pour progresser. Si vous étiez parfaits, vous ne vous tromperiez jamais ; mais vous ne seriez pas des hommes, vous seriez des dieux.

Roue de moulin, arrière ! tu es le fanatisme et l'hypocrisie, et le pape infallible et l'inquisition détestable.

Serrez vos rangs, libres penseurs déistes. Roue de moulin, tu disparaîtras lorsque la raison de l'homme sera assez avancée pour comprendre qu'elle est faillible ; mais il faudra encore quelques jours de fatigue et d'efforts.

Millet

10 janvier 1884

La route de la vie est semée de pierres et de ronces, mais il s'y rencontre quelques fleurs très belles. Cueillez les fleurs quand elles se rencontrent sous vos pas, mais ne murmurez pas si vos pieds se meurtrissent aux pierres et se déchirent aux ronces Dieu qui a tracé la route y a semé les fleurs, les pierres et les ronces, pour vous réjouir et pour vous éprouver. Joies pour vous délasser et épreuves pour vous fortifier, tout a été calculé avec science et amour par ce père éclairé et tendre.

Chers amis, quand vous serez débarrassés de ce voile de chair qui obscurcit votre vue, vous bénirez cet Esprit parfait, éternel, immense qui a créé par sa puissance infinie les mondes innombrables qui peuplent l'espace et qui les gouverne par son infinie sagesse. Si jamais la douleur vous poussait au blasphème, arrêtez-vous, enfants ! la douleur est votre éducatrice ; vous le reconnaîtrez plus tard.

Faites crédit à Dieu ; c'est le débiteur le plus exact à tenir ses engagements ; il ne laisse jamais protester ses billets ; il verse au contraire dans la caisse de son créancier plus de valeurs qu'il n'en avait reçues. Venez avec confiance dans ce monde où il paye ses dettes, vous qui avez eu confiance en lui, et pour un de douleur il vous donnera cent de félicité. Croyez-en celui qui porta dans votre monde le nom de Millet et qui vous souhaite, à l'occasion du nouvel an, toutes sortes de félicités. Adieu.

13 janvier 1879 - Esprit Jaubert, mort à l'âge de 2,mois, à 5 heures du matin. Il s'est communiqué à moi le même jour, à 3 heures du soir

– Ta prière a été entendue, cher ami de ma faible et éphémère enfance.

J'ai quitté ce monde où je n'ai fait qu'apparaître un instant.

La ténébreuse destinée a voulu que ma pauvre et tendre mère, ainsi que ce bon père, fussent éprouvés. Dieu a ses bonnes raisons, devant lesquelles il convient à l'homme de s'incliner avec résignation et respect.

L'épreuve a été aussi douloureuse pour celui qui a vu se rompre si promptement les liens qu'il avait eu tant de peine à former. Mais je m'incline devant cet arrêt de la Providence, car je la sais juste autant que bonne. Que mes bons parents me donnent la consolation de suivre mon exemple ; ils adouciront ainsi la douleur que je ressens de les avoir sitôt abandonnés. Ah ! s'ils savaient qui je suis. Mais Dieu ne permet pas que je leur découvre ce mystère. Va, cher ami, qui m'ignore aussi et que j'aime comme un bon père, va, et dis-leur que celui qui se résigne à la volonté de Dieu est encore le plus heureux des hommes, même au milieu des afflictions les plus amères, car de grandes récompenses l'attendent. Adieu.

19 février 1879

A la table, il se produit le nom d'A...

Au verre d'eau, on voit A... couché au fond du verre, enveloppé de son suaire, les yeux à peine entrouverts, plongé dans un demi-sommeil. Il se lève brusquement, le regard fixe et effaré, un bras en l'air. Il fait apparaître les lettres suivantes :

– Digos a mous parénts qué souffrici pla, pla, pla, è qué pénsoun pla a iéou (Dis à mes parents que je souffre beaucoup, beaucoup, beaucoup, et qu'ils pensent beaucoup à moi).

Le lendemain, 20 février, le même Esprit donne par la table la communication suivante :

– Je demandé à Dieu de me pardonner mes crimes.

Le médium. – Vous devez exagérer vos fautes ; je ne vous crois pas criminel.

– J'ai été hypocrite.

Le médium. – C'est un vice et non un crime.

– Ma femme a demandé à Dieu de me recevoir dans le ciel, mais Dieu me défend de sortir de la nuit de l'enfer.

Le médium. – Il n'y a qu'un moyen pour en sortir, c'est de vous corriger du vice qui vous y a conduit.

– Je demande à Dieu le pardon.

Le médium. – Faites ce que je vous dis et il vous l'accordera.

– Merci.

Le médium. – Nous demandons à un Esprit bienveillant de nous expliquer la situation de l'Esprit A.

Réponse. – Ce pauvre Esprit a demandé à Dieu de le faire sortir des ténèbres ; Dieu lui a répondu par ta bouche de faire l'effort sans lequel nul progrès ne peut avoir lieu.

Cet Esprit a dans sa vie d'homme accumulé des ténèbres sur son âme, afin de cacher à ses semblables ses pensées. C'était ce que vous appelez un hypocrite. Or, l'hypocrite, vivant de ténèbres, est dans les ténèbres qu'il a formées lui-même. Il est puni par sa propre création. Pour sortir des ténèbres qu'il a amoncelées sur son âme, il faut, comme tu l'as bien dit, qu'il détruise son propre ouvrage, et ce ne peut pas être l'œuvre d'un jour.

Ainsi, mes amis, est fait le monde : nous sommes toujours punis par les conséquences de nos fautes.

20 mars 1879 - Évocation d'un tisserand de la Cité, de son vivant messenger des âmes, c'est-à-dire médium, par son fils Estieu, également tisserand.

– Ta volonté de savoir ce que ton père voyait dans ce monde où il t'a laissé, après t'y avoir mis, sera satisfaite.

Je voyais des morts qui quelquefois me disaient des choses bonnes et quelquefois des choses mauvaises. Ils se moquaient souvent de moi et de ceux à qui j'en parlais. Les *set-sans* (sept psaumes de la pénitence)²⁸ allaient bien et même les messes ; les *ritous* (les prêtres) n'y perdaient rien. A présent, je vois que vous autres vous changez ça. Vous faites bien. Dieu n'a pas besoin de messes ni de *set-sans* ; il demande de bonnes actions.

Je m'étais imaginé d'être le messenger des âmes bonnes, et j'étais le bouffon des âmes coquines qui aiment à se moquer des braves gens. Il y en a beaucoup ici. Prenez-y garde !

30 mars 1879

L'Esprit qui se communique est celui d'un jeune homme, d'environ dix-huit ans, qui, par accident,

²⁸ Il y avait des gens qui allaient, de maison en maison, dire pour les morts sept psaumes de la pénitence, moyennant une petite rétribution.

se noya dans le Fresquel. Il était tout à fait illettré et sa première communication fut donnée en patois.

Vous devez à Dieu de le prier, ma chère mère, et toi, ma chère sœur. Dieu a permis à l'âme de celui qui a trouvé dans le Fresquel une mort inattendue de se communiquer durant la période de trouble, où le mort n'est déjà plus l'homme et n'est pas encore l'Esprit. Aujourd'hui je suis en pleine possession de ma personnalité d'Esprit. Je sais donc beaucoup de choses que j'avais oubliées pendant ma courte existence d'homme. Ne vous étonnez pas donc, si je vous parle en bon français.

Ma vie actuelle est pleine de lumière et de ravissements. Si vous pouviez deviner les délices de cette existence, lorsque l'homme a été bon, vous ne pleureriez jamais à la mort de celui qui l'a été. Ma félicité est complète. Venez à la tombe de mon corps porter des fleurs, j'en serai heureux, parce que cela me démontrera votre affection ; mais pensez à moi et cela me fera autant de plaisir, car le corps n'est rien et l'âme tout.

Vous vous demandez ce que Dieu a fait de moi. Il en a fait ce que sa justice fait de ceux qui n'étaient pas méchants. J'étudie dans le grand livre de la création ; je regarde ce que ma nature a de défectueux, afin de le corriger et de pouvoir faire, quand je reprendrai un corps, une incarnation supérieure à ma dernière. Je ne peux vous dire rien de mieux. Adieu.

8 mai 1879 - Communication spontanée

– Ma raison, docile au rauque son de la trompette de l'ange des réincarnations, se réjouit de venir à l'épreuve de la chair, dans le corps de la fille des misères, qui naîtra dans quelques semaines, dans l'échoppe d'un savetier. Je me réjouis des misères qui m'attendent, parce qu'elles serviront à mon avancement dans la voie de la perfection. Je serai battue par mon ivrogne de père et par une méchante femme de mère.

Plus tard, mariée à un jeune homme de ma condition, je le perdrai après avoir eu de lui quatre enfants : deux filles et deux garçons. Je ne devrai à personne la volupté de nourrir ces chères créatures. Par un travail de forçat, je parviendrai à subvenir à leurs besoins, et j'en serai récompensée par la plus noire ingratitude. Devenue vieille et impotente, ils m'abandonneront à la plus affreuse misère ; j'en serai réduite à mourir à l'hôpital. Eh bien ! je ne cesserai pas de bénir Dieu, du moins je compte en avoir la force. Mes chers amis, adieu.

Le médium. – Peux-tu nous dire ce qui te porte à demander une si redoutable épreuve ?

– Dans ma précédente existence d'homme, j'ai été très riche et très égoïste, de telle sorte que j'ai perdu cette incarnation, et je souffre beaucoup de cette perte ; car, en rentrant dans le monde de la véritable existence, j'ai été cruellement humilié, en me voyant au-dessous de ceux que j'avais écrasés de mon dédain. Je veux, coûte que coûte, réparer le temps perdu. Il est bien dur de se voir dépassé par ceux qu'on avait considérés follement comme au-dessous de soi, parce qu'ils étaient pauvres, tandis qu'on était riche et instruit. Richesse, poison de l'âme, je te maudis !

Le médium. – La richesse n'est pas plus un poison que la pauvreté ; c'est le mauvais usage que l'on fait qui la rend telle. Socrate et Jésus n'étaient pas plus aigris par la pauvreté que Marc-Aurèle enorgueilli par la fortune et la puissance.

– Pardonne à un pauvre fou ! Tu lui as parlé la langue de la pure raison ; il en fera son profit. Merci et adieu.

1^{er} juin 1879 - Un lycéen évoque mentalement un ami

– Mes chers amis, devant Dieu et les hommes, je vous proteste que jamais je n'ai demandé la bourse ou la vie, cependant je souffre beaucoup.

Ma cervelle ne fut jamais bien solide dans mon crâne ; je fis bien des sottises ; j'aimais les

femmes avec trop de passion. Telle a été ma conduite dans le monde du corps, que j'ai ruiné celui que Dieu m'avait donné. Je mourus d'épuisement.

Depuis ma mort, ce corps, pâle et décharné, me poursuit comme un spectre. J'ai beau vouloir le fuir, il s'attache à moi avec une persévérance infatigable. Vous ne parviendriez jamais, par les efforts de l'imagination la plus féconde, à comprendre l'effarouchement que ce corps obstiné me cause. Oh ! que ce supplice est affreux ! Ta volupté, matière, se change en cruel tourment. Des vies de ténébreuse obscurité seront la peine de ceux qui se laissent éblouir par tes splendeurs criminelles.

O chair ! si ma destinée a été de jouir des plaisirs des sens dans ma dernière incarnation, ma destinée actuelle est de souffrir de ces jouissances coupables.

Ma mère me pleure. Je te remercie des bonnes paroles que tu m'as dites. Mes amis, adieu.

6 juillet 1879

– Mes très chers frères de la Cité, je viens des voûtes célestes pour vous bénir. Je fus dans le temps votre curé. Je m'appelais Cr... Tu m'as deviné, Bouscatier, qui m'as aidé dans la célébration de la messe.

Tous les jours de ma nouvelle existence, je pense à mes anciens paroissiens. Votre douceur de caractère, la très grande humilité de vos âmes me charmaient quand j'étais parmi vous. Vous ne m'avez pas oublié ; je le vois avec bonheur. Maintenant, je prie Dieu de vous conduire dans le chemin de la vérité nouvelle.

Ce que les hommes de science tournent en dérision sous le nom de spiritisme n'est, en réalité, que le Christianisme tel que Jésus-Christ l'avait apporté sur la terre. Je l'ai prêché de la manière que je le concevais ; mais, aujourd'hui, éclairé par une lumière divine, je vois que je le comprenais fort mal, avec toute l'Église de Rome qui s'en éloigne tous les jours davantage, surtout depuis que les Jésuites la dominant.

Mes chers enfants, Dieu a proclamé cette dévotion des pharisiens une hypocrisie, par la bouche de son céleste Messie, lorsqu'il a appelé les prêtres de tous les temps des aveugles, conducteurs d'aveugles. Je fus un aveugle de bonne foi ; voilà pourquoi il a eu pitié de moi. Mais les aveugles par orgueil sont de plus en plus nombreux dans le clergé catholique, et le plus aveugle de tous, c'est ce pontife de Rome qui a la folle et impie prétention de l'infailibilité divine.

Éloignez-vous de ces insensés, et rapprochez-vous du Charpentier de Nazareth, qui voulait, avec raison, que les hommes adorassent Dieu en Esprit et en vérité, et qui faisait consister la religion dans l'amour de Dieu et du prochain. *Aimez-vous les uns les autres et aimez Dieu par-dessus toutes choses et vous aurez accompli la loi.* Adieu, mes chers amis.

15 février 1880 - Évocation de l'Esprit d'une cantinière, par son mari

– Mon cher mari, de ce côté-ci nous vous entendons et nous vous voyons. Quand tu viendras, tu verras ça. Ma foi ! c'est drôle de voir sans être vu.

N'aie pas de regrets à la vie ; la mort vaut mieux, quand on n'a pas trop de boulettes sur la conscience. Tu n'en as pas beaucoup quoique un peu *chiffard*. Ne te presse pas pourtant de venir me rejoindre ; je t'attendrai.

De ce côté, Dieu a arrangé les choses mieux que du vôtre. Il y en a qui sont généraux et qui étaient de simples soldats : la bonté, voilà ce qui fait monter en grade, et non la naissance et la protection.

Ma position actuelle est bonne, car tu sais que je n'étais pas bien méchante. Adieu, mon bon.

22 février 1880 - La même cantinière évoquée par son fils

– Mon cher fils, de la mort il ne faut pas dire du mal. Pour les braves gens, c'est la récompense ; pour les coquins, c'est le châtement salutaire qui les force à se corriger et à devenir bons, c'est-à-dire heureux.

Nous avons, à la vérité, tous des défauts à corriger. Donc, nous souffrons tous un peu. Mais cette souffrance est de celles dont on est bien aise, parce que l'on voit la guérison au bout. Dieu est à la fois un bon père et un bon médecin.

Enfant, comprends bien ceci, : moins nous avons de linge sale à nettoyer, moins la lessive dure. Donc, tâche d'arriver ici avec le moins de linge sale à laver, et ta lessive durera d'autant moins. Adieu.

L'évocateur. – Vois-tu ma petite sœur ?

– Sache qu'ici nous nous retrouvons tous, à condition pourtant, que nous ne soyons pas trop éloignés par la différence de moralité ; les scélérats ne vont pas avec les honnêtes gens.

24 juin 1880 - Communication de mon jeune et infortuné ami, Armand Tiffou, qui, ainsi que quelques jeunes gens que j'avais initiés à la doctrine spirite, avait coutume de m'appeler maître.

– Ma chère maman, Dieu m'a reçu dans la sphère de ceux qui ont supporté une épreuve douloureuse sans trop murmurer. Ma joie est grande de me voir enfin délivré de ce corps qui m'enchaînait dans sa rude prison. Ta douleur de m'avoir perdu doit être tempérée par la certitude que je te donne de ma félicité actuelle. Vous ne pouvez pas comprendre, chers parents, ce lien terrible qui unit à ce corps matériel l'Esprit qui a besoin de s'épurer par l'épreuve. J'avais besoin de développer certaines facultés de patience, de modération et de support qui me manquaient complètement. D'un autre côté, ta vie et celle de ce cher papa avaient besoin de cette cruelle épreuve d'avoir un enfant dans cette triste situation.

Ne nous plaignons donc pas si nous avons eu chacun ce qu'il nous fallait pour notre avancement. Je vis aujourd'hui dans la lumière, et je vois que ce cher maître avait bien raison, lorsqu'il me disait que je serais d'autant plus heureux que j'aurais plus souffert avec résignation.

Maintenant, cher oncle, dis à mon frère que j'ai fait ce que je devais d'après le conseil de ce cher maître (au sujet de sa sépulture) qui en sait plus de la vie d'outre-tombe que beaucoup de ceux qui y sont, ma foi ! Retenez bien ceci, chers amis : Dieu se cache aux yeux de l'orgueilleux et se montre aux yeux de celui qui le cherche avec simplicité. Ton épreuve, chère maman, a été bien dure. Combien de regrets j'ai de tous ces mouvements de colère et d'impatience dans lesquels je te traitais si durement, ainsi que ce bon papa. Vous me les avez pardonnés, parce que le cœur d'un père et d'une mère pardonne tout ; mais moi je ne me les pardonne pas, et ce souvenir seul jette un nuage dans mon ciel. Adieu.

30 septembre 1880 - Encore une communication où le Major s'est substitué à un Esprit évoqué

– Mon cher Ch..., riez de ma déconvenue. Je m'étais figuré que le néant me recevrait dans son sein doux et désiré ; la vie agrandie démesurément m'a ouvert ses horizons détestés. Mais cependant ma douleur a été de courte durée ; j'ai compris vite la loi qu'il faut accepter. Quelque véritable que soit la maxime de Christ que les pauvres d'esprit verront Dieu, je confesse ne l'avoir pas encore vu. J'espère que je finirai par le voir, en m'appauvrissant encore. Sa face ne se montre qu'aux aveugles, et je suis encore clairvoyant.

Sacré farceur de Tournier ! Il sait admirablement jeter de la poudre aux yeux des imbéciles qui l'écoutent. Hier, j'étais à côté de lui au cimetière. J'ai bien ri en voyant pleurer ces idiots de femmes. La morte se tenait les côtes, en l'entendant affirmer qu'elle irait au-devant de lui à son

arrivée dans notre monde. Elle se f... de lui comme d'un melon pourri. Jamais cet Esprit d'élite ne consentira à s'avancer vers un pisseur de phrases morales comme lui.

Malade ! vois ta maladie. Tu t'es figuré faire beaucoup de prosélytes. Tu n'as réussi qu'à donner la diarrhée à deux ou trois femmes, et la constipation à quatre hommes. Voilà le résultat de ton éloquence. – Le Major.

6 octobre 1880 - Deux communications d'un évêque à un abbé, très intelligent et très libéral, qui l'avait beaucoup connu

– Mon cher abbé, Dieu a eu pitié de celui que vous avez connu. Mon Dieu a considéré que j'étais homme et, par conséquent, faible. Ce titre de Monseigneur, que ce bon médium veut bien me donner encore, est ma condamnation.

Celui qui fut mis à mort par les Monseigneurs de Jérusalem avait bien recommandé à ses disciples de ne pas reconnaître de Monseigneurs parmi eux. Mais l'orgueil, ce grand ennemi de la religion, les a rétablis, hélas ! Je fus de ceux qui se sont affublés de ce vain titre ; mais, vous le savez, je n'étais pas bien vain ni surtout bien méchant. Vous ne savez pas toutes les douleurs que j'ai éprouvées en pensant à ma condition d'évêque, quand je réfléchissais à ce qu'ont été ceux qui, les premiers, ont porté ce titre, alors redouté. La persécution, la misère, l'abaissement et le mépris : voilà quelle était leur condition. Ah ! ils n'étaient pas des Monseigneurs ; c'étaient de vrais chrétiens, c'est-à-dire les défenseurs et non les dominateurs de leurs frères.

Cependant, comme je vous l'ai dit, Dieu a eu pitié de moi, en considération de mon peu de vanité et de ma bonté relative. Je ne suis donc pas malheureux ; mais je regrette de n'avoir pas vu clairement que toute la religion consiste dans l'amour, comme a dit le divin charpentier de Nazareth.

Mon cher abbé, adieu. Pensez à celui qui n'est plus Monseigneur, mais qui vous aime.

– Etes-vous toujours de la même opinion sur la question de l'infaillibilité ?

– Ce que j'ai dit peut vous indiquer ce que je pense de cette impiété abominable qui s'appelle l'infaillibilité.

L'Abbé. – Pensez-vous que notre collègue prospère ?

– Nous ne pouvons pas généralement répondre à de semblables questions.

L'Abbé. – N'avez-vous pas d'observations à faire sur l'ouvrage qui va paraître ?

– Dites à L... (l'auteur, un des membres les plus distingués du clergé) que je l'engage à bien méditer les Évangiles.

L'Abbé. – Que dois-je dire aux membres du clergé qui s'intéressent à vous et qui vous aiment ?

– Dites à cette famille que je pense à eux et que je suis bien heureux de voir qu'ils pensent à moi. J'ai le regret de ne pas pouvoir dire davantage : Dieu ne me le permet pas, cher abbé.

7 octobre 1880

La confession au prêtre est contraire au plus haut point à l'enseignement de Jésus. Qu'on me montre un seul passage du Nouveau Testament d'où il résulte clairement que les apôtres entendaient en confession les fidèles ou se confessaient eux-mêmes, je reconnaitrai que Jésus a institué ce sacrement ; car, s'il l'a institué, les apôtres ont dû se conformer à ces prescriptions ; mais personne ne me montrera ce passage.

Jésus vint pour purifier le culte intérieur de toutes les adjonctions que les prêtres y avaient faites ; donc il dut surtout repousser la plus dangereuse, car, mes amis, vous ne devez pas ignorer qu'on se confessait dans l'antiquité. Les païens avaient leurs confessionnaux que le christianisme naissant renversa et que le catholicisme, son fils illégitime, a relevés.

La confession auriculaire a cela de particulièrement dangereux que, par le pouvoir d'absoudre du

prêtre, elle met la casuistique à la place de la morale et le prêtre à la place de Dieu. Repoussez cette pratique nuisible, mais soyez prudents. Ce n'est pas le général téméraire qui remporte la victoire, mais le circonspect et celui qui calcule et sait attendre.

Cher abbé, vous êtes dans une situation délicate ; la place que vous devez emporter vous compte au nombre de ses défenseurs. Vous vous trouvez dans la position du médecin qui doit employer la ruse pour faire à son malade une opération douloureuse mais salutaire.

Consultez votre conscience. Fermez l'oreille également à la voix de l'intérêt sordide et à celle de la *Donquichotterie* qui, sous les apparences de l'héroïsme, cache le plus souvent les calculs de la folie orgueilleuse.

Le médium. – Pouvez-vous fournir à l'abbé des preuves de votre identité ?

– La seule manière de constater l'identité des Esprits est celle que vous avez indiquée. Cher abbé, de L... ne peut se faire reconnaître de vous que par ce moyen.

L'Abbé. – Monseigneur de L... simple, libéral et de l'ancienne Église était, au Concile, contre l'infailibilité papale.

– Cher abbé, vous me vantez trop ; cependant je dois reconnaître qu'il y a un peu de vrai dans ce que vous dites de moi.

Le médium. – Quelle est votre situation exacte ?

– Je dis hier que Dieu avait eu pitié de moi ; j'ajoute aujourd'hui que je suis heureux.

11 novembre 1880 - Communication spontanée

– Si dans la série des existences des Esprits Dieu a rudement vérifié la parole de Jésus : *Bienheureux ceux qui souffrent*, je devrais bien me réjouir, car je souffre horriblement.

Ma situation, dans ce monde, est vraiment des plus déplorables. Sous ma calotte de prêtre, ma pauvre tête éclate. Je vois des lueurs effrayantes ; la voûte de ma prison me paraît de feu, mais d'un feu sombre et menaçant. Par instants, je croirais être dans l'enfer ; mais je n'aperçois aucun démon. Je suis seul, bien seul. Les seules personnes que j'ai aperçues depuis ma mort sont celles qui se trouvent ici. Ta bonté, homme, qui, je ne sais comment, me sert de moyen de manifestation, me remplit de reconnaissance.

Je suis venu ici poussé par une force inconnue.

J'étais curé de Ta..., il y a bientôt cent ans. Je séduisis plusieurs femmes, et même je violai des petites filles. De plus, j'empoisonnai le mari d'une femme que j'adorais. Maintenant je paie tous mes forfaits.

Mes amis, si un curé aussi coupable peut avoir des amis, ayez compassion de moi. Priez Dieu de ne pas détourner éternellement son regard d'un criminel bien grand, mais qui se repent bien sincèrement..

Le médium. – Qu'entends-tu par *voûte de ma prison* !

– Dans la prison de ma vue, je ne vois qu'une voûte au-dessus de moi. Cette voûte est d'un sombre menaçant...

24 mars 1881 - Évocation, par le capitaine Azerm, du général O..., son ancien colonel

– Cher capitaine, votre appel affectueux me touche ; je viens à vous plein de joie. Le général O... n'existe plus ; c'est son Esprit qui vous répond, ce qui n'est pas la même chose. Tous les hommes, lorsque la mort les frappe, se trouvent changés d'une étonnante façon. L'âme se retrouve de nouveau, après une éclipse plus ou moins longue. Tous les hommes donc ignorent qui ils sont, jusqu'au moment de la délivrance du corps. Si j'ai été un chef rigide, c'est que dans mon existence antérieure j'avais été un soldat indiscipliné. Si j'ai été plus souvent juste que bon, c'est que j'avais été trop faible dans ma précédente existence. Commandant de place pendant la guerre de Cent

ans, j'ai, par faiblesse, désobéi à mes chefs et supporté la désobéissance de mes inférieurs. De ce fait est résulté la perte de la place que je commandais. Rentré dans le monde des Esprits, le souvenir de ma faute m'y a cruellement poursuivi. J'en ai beaucoup souffert, et j'ai, en conséquence, pris la résolution ferme de me montrer à l'avenir plus soumis à mes chefs et plus ferme envers mes inférieurs. Voilà le secret de ma dernière existence de soldat.

Maintenant, cher capitaine, laissez-moi vous dire combien le souvenir de mes camarades de tous grades m'est cher. Vous pouvez écrire à vos amis qui vous ont prié de m'évoquer que je suis bien sensible à cette marque de sympathie et de véritable camaraderie ; car, vous le savez, dans l'armée, tous, depuis le chef suprême jusqu'au simple soldat, sont des camarades. Si dans le cours de ma carrière j'ai fait par ma trop grande sévérité murmurer bien des officiers, je ne crois pas avoir été jamais injuste envers aucun. Vous me rendrez cette justice de dire que j'aimais le soldat. J'ai déjà vu ici beaucoup de ceux qui ont été sous mes ordres, et pas un ne m'a tourné visage. Je dois ajouter, pour votre instruction, que j'en connais qui, aujourd'hui, sont au-dessus de moi : le général de votre monde n'est pas toujours le général de celui-ci : la grandeur morale se cache quelquefois sous la capote du simple soldat.

21 avril 1881

Communication d' un Esprit mystificateur à l'abbé X... qui avait évoqué un de ses amis. Il est probable que les noms que cite l'Esprit sont de pure invention. Pourtant je ne mets que les initiales, parce que je crois qu'il existe des personnes qui portent ces noms.

– Cher abbé, je viens à votre aide. Votre ami est là.

Cher abbé, si ma religion est trop rigide, tenez pour assuré que souvent la neige recouvre un feu ardent. Selon Socrate, la religion est la conscience ; selon Christ, c'est l'œil intérieur, c'est-à-dire la conscience ; car il a dit : *Prenez bien garde que cette lumière intérieure ne se convertisse en ténèbres, car alors quelles ténèbres !*

Socrate et Christ ont prêché la même doctrine de salut. Ne vous semble-t-il pas que la doctrine de salut se trouve dans la conciliation de la philosophie de Socrate et de la religion du Christ ? Je me déclare partisan de cette conciliation. Dans ma dernière existence, mon Esprit, trop raffiné par les subtilités de la casuistique, n'a pas pu découvrir ces rapports simples en même temps que sublimes. Roue de voiture cinquième que cette théologie que vous avez, comme moi, étudiée pendant hélas ! trop de temps. Si Dieu a voulu se manifester à l'homme, ce n'est pas certainement à un théologien.

Mlle de Par... a parfaitement compris cela quand elle a dit à l'abbé de Pra... que Dieu était trop simple d'esprit pour comprendre ce que les théologiens disent de sa nature. Pie IX a fait les papes infaillibles. Donc, Pie IX a été plus fort que Dieu.

L'Abbé. – Ton nom ?

– J'ai dit Mlle de Par... Donc, mon nom est écrit dans la communication.

L'Abbé. – Qu'est Mlle de Par... ?

Elle a été, dans sa dernière existence, la pénitente de l'abbé Poud... qui s'est communiqué par elle.

L'Abbé. – Cela ne me paraît pas trop sérieux.

– Je me f... de vous. Vous ne comprenez pas que nous nous amusons.

L'Abbé. – Et pourquoi ?

– Pour intriguer.

L'Abbé. – Tu me connais ?

– Dans une autre existence nous avons été bons amis.

L'Abbé. – Dans quel monde ?

– Nous étions chefs des Rarois, dans la planète Mercure.

L'Abbé. – Les Rarois étaient peut-être une troupe de voleurs ?

– Une bande de théologiens. Ta question est impertinente.

L'Abbé. – Connais-tu la famille de laquelle tu me parles ?

– Je connais M. de Par..., je connais beaucoup de familles.

L'Abbé. – M. de Par..., qu'est-il ?

– Ce M. de Par... est un grand idiot.

L'Abbé. – Pourquoi ?

– Parce qu'il croit en Dieu et en l'immaculée conception.

L'Abbé. – Je demande encore : pourquoi ?

– Parce que Dieu ne peut pas avoir fait la sottise de s'enfermer, durant neuf mois, dans le sein d'une femme, immaculée ou non.

3 juillet 1881

M... était un menuisier, vieux républicain. Il mourut paralysé. Je prononçai quelques paroles sur sa tombe. Je donne sa communication, faite trois jours après sa mort, à cause de cette singularité, qu'il dit souffrir encore de la partie droite.

– Merci des paroles d'éloge que vous avez, cher ami, prononcées sur ma tombe. Je ne méritais pas autant ; mais j'étais content de vous entendre et de voir tant de monde à ma sépulture. Si elle avait eu lieu aujourd'hui, il serait venu deux cents habitants de Tr... (son village) ; et tous les ouvriers de Carcassonne y auraient assisté, plus beaucoup de citoyens de la bourgeoisie.

Je me trouve assez bien. Cependant je souffre encore un peu de la partie droite. La paralysie a cessé, mais je ressens une gêne de ce côté. Ma maladie a été amenée par la débauche. Je dois expier mes fautes ; c'est justice. De ce côté-ci, tout ce qu'on a fait de mal du vôtre doit être expié. Je ne fus pas méchant ; donc je ne suis pas mal. Mais je fus étourdi, et je dois payer mes étourderies.

Ma mort a causé des colères aux cléricaux. On vous injurie, cher ami. Méprisez ces injures ; ici on vous estime et on vous aime. Adieu.

4 juin 1881

A peine les journaux nous eurent-ils appris la mort de Garibaldi que quelques membres de notre groupe voulurent l'évoquer. Je crus devoir accéder à leur désir. J'avais eu l'honneur de serrer la main de l'illustre patriote italien, à Gênes, vers 1853 ou 1854; de plus, j'étais l'ami de quelques émigrés italiens qui étaient les siens. Cela me donna un faible espoir qu'il pourrait répondre à notre appel. En tout cas, voici ce qu'il nous fut répondu :

– *Coscienza val più che scienza. La coscienza è la voce d'Iddio. La scienza è come la luce, che illumina coloro che hanno buoni occhi e che abbaglia coloro che hanno occhi deboli. Repubblicani ! ascoltate sempre la coscienza, ma non disprezzate la scienza, perchè aiuta la coscienza, quando l'uomo fortifica l'occhio interno, la ragione, sbarrazzandola affatto dai pregiudizii, che sono i suoi mali più dannevoli che tutte le oftalmie per li occhi del corpo.*

Vostro Giuseppe Garibaldi, che vi ringrazia d'averlo chiamato, e che è morto da troppo poco tempo per estendersi molto. Addio.

Traduction

– Conscience vaut plus que science. La conscience est la voix de Dieu. La science est comme la lumière qui éclaire ceux qui ont de bons yeux et qui éblouit ceux qui ont les yeux faibles. Républicains ! écoutez toujours la conscience, mais ne méprisez pas la science, parce qu'elle aide la conscience, quand l'homme fortifie l'œil intérieur, la raison, en la débarrassant complètement

des préjugés qui sont ses maladies plus préjudiciables que toutes les ophtalmies, pour les yeux de corps.

Votre Joseph Garibaldi, qui vous remercie de l'avoir appelé, et qui est mort depuis trop peu de temps pour pouvoir s'étendre beaucoup. Adieu.

17 juin 1882 - Encore l'évocation d'un homme illustre, à laquelle je me suis prêté. Je la donne parce qu'elle est, il me semble, très intéressante, qu'elle soit de Zoellner ou d'un autre.

Evocation de l'Esprit de Zoellner

– La raison de l'homme a de tout temps également été attirée et repoussée par ces faits qualifiés de merveilleux. Sa tâche est d'examiner avec soin ces faits voués à l'admiration des uns et au mépris des autres, pour les dégager de l'alliage impur de la charlatanerie et de la crédulité idiote qui, malheureusement, les rendent inacceptables à la plupart des hommes.

Pendant ma dernière existence, je fus assez heureux pour constater la réalité des phénomènes produits par le médium Slade. Les savants, mes confrères, me conspuèrent comme fou ; mais ma conduite, conforme à celle de Crookes et de quelques autres vaillants disciples de la vérité autant que de la science ; aura produit ce résultat de fournir aux propagateurs de l'idée spirite un puissant argument en faveur de leur doctrine. Ce résultat est suffisant pour me récompenser de toutes les douleurs que mon affirmation m'a values.

Chers spirites, ne vous découragez pas. Si vous pouviez soupçonner la plus faible partie des joies dont la vérité inonde ceux qui l'ont servie, vous béniriez les peines que vous éprouvez à défendre sa cause. Je fus un savant astronome ; mais toute ma science n'a pas la centième partie de la valeur de mon courage à proclamer une vérité méprisée. La force qui fait découvrir le vrai est d'une nature beaucoup moins élevée que celle qui donne le courage de le proclamer, au risque de provoquer la moquerie et même la persécution et la mort. Christ est le plus grand, parce qu'il servit avec plus d'éclat et de courage que tous la vérité.

20 avril 1882 - Sur la prière. Communication spontanée

La prière à Dieu ne peut avoir la même forme ni le même esprit que la prière à l'homme ou à l'Esprit.

Dieu est l'être absolument parfait ; donc il sait ce dont nous avons besoin et il nous l'accorde sans que nous ayons besoin de le lui demander. Mais cela n'empêche pas que la prière à Dieu n'ait son efficacité ; seulement il faut qu'elle revête une forme particulière. Lorsque nous nous adressons à des créatures imparfaites comme nous, nous avons l'espoir de nous les rendre favorables et, par conséquent, d'obtenir d'elles ce qu'elles peuvent nous accorder.

La créature imparfaite ne se montre favorable qu'à celui qu'elle connaît et qui lui inspire un sentiment d'affection. Si nous n'appelons pas l'attention de l'homme ou de l'Esprit sur nous, lorsque nous avons besoin de lui, il ne peut pas deviner notre besoin. Dieu, au contraire, sait tout ce dont nous avons besoin et, comme il veille constamment sur tous les hommes, il fait pour eux ce qu'il doit faire, mais seulement ce qu'il doit faire. S'il devait intervenir chaque fois que nous avons un besoin à satisfaire, il nous annihilerait ; il ferait de nous des poupées. L'ordre de l'univers est tel que vous devez, ô hommes, vous aider les uns les autres ; et j'entends par hommes tous les êtres raisonnables, qu'ils soient ou non revêtus d'un corps.

La prière aux Esprits est un devoir parce qu'il faut que les liens entre les deux mondes se fortifient de plus en plus. Dieu veut que ses enfants s'aident et s'aiment. Il répond à celui qui le prie : Si tu veux être heureux, car le désir du bonheur est au fond de toute prière, aime. Le bonheur est dans l'amour, ne le cherche pas ailleurs.

Il est permis de prier Dieu, à condition que la prière se résumera toujours ainsi :

Que votre volonté soit faite et non la mienne.

La communication suivante est de l'abbé A. B..., évoqué par sa sœur. Elle porte un tel cachet d'identité qu'il est impossible à ceux qui ont connu l'abbé de ne pas le reconnaître. Or, j'ai connu l'abbé dès ma plus tendre enfance. Il avait une dizaine d'années de plus que moi. Nous l'avons toujours tous considéré comme un cerveau fêlé. Mais la plus grande de ses extravagances fut d'entrer au grand séminaire, à l'âge de quarante ans. Il eut une cure qu'il ne put pas garder longtemps ; et il revint se fixer à Carcassonne, comme prêtre habitué.

En vieillissant, il était devenu très avare. Il comprenait, comme il me le confessa une fois, tout ce que cette passion avait d'odieux, mais il ne pouvait se vaincre.

Il prit pendant quelque temps sa pension chez sa sœur, mariée et mère de famille ; mais il était tellement insupportable à tous, qu'il fut impossible de continuer cette vie en commun. Plus tard, il voulut la reprendre, mais sa sœur refusa.

Quelque temps avant sa mort, il se décida à prendre une bonne, à laquelle il légua presque toute sa fortune, uniquement pour jouer un tour à sa sœur.

5 avril 1883

– Tous les prêtres m'ont abandonné ; vous l'avez vu, cher Monsieur Tournier. Il n'y avait que quatre prêtres à mon enterrement, et encore c'était par force ; car c'eût été une honte pour le clergé s'il n'en était venu aucun.

Mon cher Monsieur Tournier, vous avez raison de les combattre. J'ai bien ri en lisant votre réponse à l'évêque. Tout est bien dit dans ce petit livre, surtout ce que vous dites de la situation de l'Église catholique. C'est une boutique d'épicier ; on y débite toute espèce de drogues, excepté celle du Christ.

J'ai été un vrai avare, mais je n'ai pas été un hypocrite. Je disais la messe comme je l'avais apprise ; je ne cherchais pas à tromper les gens. Je m'étais fait prêtre parce que j'avais le cerveau un peu dérangé. Mais j'étais de bonne foi.

Toi, J... (sa sœur), tu devrais me plaindre au lieu de me blâmer. Si tu ne m'as pas voulu, tu as bien fait. J'étais extravagant. Ton mari a un meilleur cœur que toi ; il m'aurait accepté, et il aurait eu tort, car vous n'auriez pas pu me supporter.

Sa sœur. – Des étrangers ont hérité.

– Je me fiche de mon héritage. Qu'est-ce que tu en aurais fait ? tu es assez riche.

– Ils le boiront.

– Ils le boiront ! eh bien, ils feront mieux que moi qui me suis laissé mourir de faim, au milieu de l'abondance. Quant à toi, qu'as-tu fait pour gagner mon bien ? Rien ! Tu en as déjà trop. Refuse si tu n'es pas contente. Ta richesse est assez grande. Vivras-tu cent ans ?

Ta famille se trouve ici : j'ai vu notre chère mère, notre cher père et les enfants. Nous nous sommes pardonnés ; fais-en autant. La fortune n'est pas le bonheur ; je le sais à présent. J'étais extravagant parce que j'étais malade. Serais-tu sans défauts ? Si Dieu me donne la grâce de revenir sur la terre, dans un corps bien conformé et doué de santé, je ferai mieux. Sache qu'il faut être indulgent.

La dévotion à saint-Joseph menace, depuis quelque temps, de remplacer complètement, chez nos dévotes, la dévotion à la Vierge. C'est à lui qu'elles s'adressent pour obtenir ce qu'elles désirent, par exemple, un logement agréable et à bon marché, comme c'est le cas actuel. Si le saint fait la sourde oreille, on lui passe au cou une corde portant une pierre, et on le menace de la lui laisser

jusqu'à ce qu'il ait exaucé la prière.

C'est à une dame, qui l'avait menacé de cette punition, on l'évoquant, que la communication suivante est adressée par un Esprit farceur.

Mai 1883

– Malédiction ! avoir été le père du sauveur du monde et se voir passer une corde au cou par une dévote, gentille ou non, n'y aurait-il pas là de quoi jeter la sainteté par-dessus les moulins et descendre du ciel, armé d'un rabot, pour lui rifler le cerveau ?

Mesdames, quoique saint, je n'ai jamais méconnu les droits du beau sexe à mon égard. Mais, tudieu ! pas de corde, autrement je serais capable de vous embrasser sur les deux joues. Pensez-vous donc que les saints soient des momies ? Corbleu ! Dieu, en nous recevant dans le ciel, ne nous a pas fait déposer notre cœur à la porte, comme un vieux parapluie mouillé. Sacrebleu ! c'est tout le contraire. Ici, les cœurs se développent, et je me sens capable de faire *entrer dans le mien au moins trente mille vierges*.

27 avril 1884

L'Esprit de Mlle R... se montra dans le verre d'eau et témoigna le désir de se communiquer à moi par la table. Mlle R... était spirite. Nous l'avions enterrée la veille, et j'avais prononcé un discours sur sa tombe.

– Cher médium, la cérémonie de l'enterrement de mes pauvres restes m'a vivement touchée. Je vous remercie bien d'avoir voulu prendre part à cet acte de piété fraternelle. La foi que j'avais dans l'immortalité n'a pas été déçue. Je suis aujourd'hui pleine de vie et de force ; la vieillesse et les infirmités ont disparu pour faire place à la jeunesse rayonnante de vigueur et à une santé dont les incarnés ne peuvent se faire une idée.

L'espace immense s'ouvre devant ma volonté de tout voir et de tout comprendre, et je le parcours avec ravissement. Oh ! que la création est belle ! Tous les Esprits de l'espace seront touchés de la manifestation de la bonté de leur père le jour, où, tous éclairés de la lumière céleste, ils comprendront la magnificence du plan d'après lequel le monde a été fait. Ils connaîtront la signification de la douleur qui, dans les parties basses de ce monde, nous aiguillonne, afin de nous faire sortir des ténèbres et monter vers la lumière qui inonde de sublimes rayons les régions élevées.

Ma dernière existence fut celle d'une pauvre femme illettrée. J'avais besoin d'acquérir certaines vertus d'humilité et de patience que j'avais trop négligé d'acquérir dans ma précédente existence. Dans cette existence, en effet, j'avais beaucoup brillé par l'esprit et par une culture intellectuelle dont j'avais été un peu trop fière.

L'âme de l'homme a besoin de l'épreuve de la pauvreté, comme l'acier a besoin de la trempe. On s'amollit dans la fortune : on se fortifie dans l'adversité. Il y a des vérités morales dont vous doutez toujours un peu, parce que vous ne les voyez qu'à travers une épaisse nuée de préjugés et de couardise. Ici, nous voyons les vérités dans toutes leurs sublimes beautés. Cette vue nous ravit et nous enflamme. Voilà pourquoi nous descendons dans le corps avec un courage héroïque, pour marcher à la conquête des qualités qui nous manquent et que nous savons être les degrés pour monter à des sphères plus élevées. Mais le corps s'interpose entre l'âme et ces divines vérités, et le désir perd de sa force en proportion de la perte de la clarté. Cependant, la marche en avant, quoique plus lente que nous ne l'avions espéré, se fait, et nous rentrons dans le monde de la lumière, avec une force nouvelle et sur un degré plus élevé.

Ne vous découragez pas, chers amis, l'effort n'est jamais perdu. Adieu !

Pour répondre au désir d'un spirite de Châtellerault, nous évoquâmes deux sœurs de la charité, dont une était morte à l'hôpital de Carcassonne. Comme les deux communications, sans être identiques, ont de nombreux points de ressemblance, je me contente de donner la seconde qui me paraît offrir un peu plus d'intérêt.

14 mai 1885

– Tous les Esprits des célestes sphères ne communiquent pas entre eux. « *Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste,* » a dit le Christ. Les élus les habitent ; chacun selon le degré de son avancement se trouve dans une de ces demeures. Le Christ habite une des plus élevées. On peut s'élever aux yeux des hommes sans cependant atteindre à la hauteur de ce divin envoyé. C'est mon cas comme celui de ma sœur de M... Nous avons été sans doute de braves filles, mais notre esprit manquait de cette force qui fait qu'on pense par soi-même et qu'on puise les éléments de sa foi dans sa conscience et dans sa raison au lieu de les accepter de la main des hommes.

Recevoir directement l'inspiration de Dieu, voilà le signe le plus certain de l'élévation de l'esprit ; voilà ce que le Christ faisait. Il dédaigna les prêtres asservis à la lettre qui tue et, brisant cette entrave, il s'élança dans les régions célestes pour s'y emparer de l'esprit qui vivifie. Jésus fut grand par le caractère rationnel et raisonnable de son enseignement. Il le fut surtout parce qu'il fut en même temps cet enseignement vivant.

L'exagération, l'enthousiasme aveugle sont les signes très certains d'une infériorité relative. Les religieux pèchent par ces deux côtés.

Le Christ vécut comme le reste des hommes, il ne chercha pas à se distinguer d'eux par la singularité de son costume ou par la rigueur excessive de sa vie. Il mangeait et buvait comme tout le monde. Il travaillait pour gagner son pain quotidien. Il ne demandait à ceux qui le suivaient ni austérités ni jeûnes. Il leur demandait seulement d'être bons et de ne jamais faire à autrui ce qu'ils n'auraient pas voulu qu'autrui leur fit. Toute sa religion consistait, vous pouvez le lire dans les Évangiles, dans l'amour de Dieu et du prochain.

J'ai aimé Dieu et le prochain, mais catholiquement, quand j'aurais dû le faire raisonnablement. Voilà le motif de mon infériorité relative. Chers amis, adieu !

28 mai 1885 - T..., architecte, évoqué par son frère

– Ma chère femme a vu la communication que j'ai donnée. Elle se trouve combattue entre ses vieilles croyances qui lui défendent de croire et son affection pour moi qui l'y entraîne.

Elle désire connaître l'état dans lequel je me trouve. Je lui dirai qu'ici chacun expie ses fautes, ses péchés ou ses crimes. Je n'ai jamais commis de crimes, elle le sait, mais j'ai des fautes et des péchés à me reprocher. Donc, j'ai à les expier. Seulement, ce n'est pas un diable à cornes ; à queue et à fourche qui est chargé de cette besogne. C'est quelqu'un de plus respectable ; c'est ma conscience élargie et éclairée par le développement donné à mon intelligence par la mort. N'ayant d'autre bourreau que moi-même, je ne suis pas, vous le comprenez, bien à plaindre.

Chère femme, quand tu viendras me rejoindre, tu ne me trouveras donc pas dans une chaudière d'eau bouillante, cuisant comme un pois dur, mais tu me trouveras comme un ami heureux de se réunir à toi.

Cher frère, que j'ai méconnu, et voilà mon plus gros péché, cher frère, pardon et mille fois merci pour ce que tu as fait pour moi et pour ce que tu continues à faire en la personne de ma chère femme. Adieu !

11 juin 1885 - Évocation, par le capitaine Azerm, de l'Esprit d'un de ses amis B..., grand

matérialiste et grand réactionnaire

– Cher Louis, je reconnais à présent mon erreur. Si de l'homme le corps meurt, il n'en est pas de même de l'âme : B... est encore de la catégorie des vivants. De ce côté de la tombe, je suis plus frais et plus gaillard que de l'autre ; mais ma raison a besoin de se développer, car je ne comprends rien à ce qui se passe ici. Dieu est, je ne sais où ; je ne vois que des Esprits comme moi. Ta foi en Dieu est bien grande. Eh bien ! la mienne l'est moins. Si Dieu existe, pourquoi ne se montre-t-il pas ? Ni les Esprits ni les hommes ne le voient. Sais-tu ce que je pense ? c'est que Dieu, c'est nous tous.

Malgré cela, je crois que la République est un mauvais gouvernement ; il faut à tout un chef. Eh bien ! il n'y a pas de chef dans le monde, et voilà pourquoi il marche si mal. Si ta République était le meilleur des gouvernements, il faudrait s'en aller de ce monde.

Je ne dis pas qu'il n'y ait pas de Dieu ; je crois comme le médium. Je n'ai pas créé le monde, mais nous l'avons créé.

26 février 1886 - Communication du commandant T..., ami du capitaine Azerm

– Chers amis, T... autrefois ne croyait pas au phénomène spirite ; aujourd'hui il est bien forcé d'y croire, puisqu'il le produit lui-même.

Ma position dans ce monde est bien drôle : je n'ai jamais cru à l'enfer ni au ciel, et cependant je suis dans l'un ou dans l'autre ; il y a des Esprits heureux et des Esprits malheureux. Si c'est là l'enfer et le ciel, alors l'enfer et le ciel sont aussi sur la terre ; car vous avez aussi des heureux et des malheureux. Mais la différence consiste en ceci : ici les braves gens sont heureux et les coquins malheureux. Selon moi, Dieu règne ici, le diable chez vous. Si Dieu se cache chez vous, il se montre ici. Tous les Esprits se trouvent placés dans des catégories différentes. Les bons voient les méchants et n'en sont point vus. Voici la raison de ce fait : les bons ont une enveloppe extrêmement subtile et les méchants, une enveloppe extrêmement grossière. Mais nous sommes cependant dans le même monde. Si ma femme a été si soucieuse de mon salut, elle peut se tranquilliser, je ne suis pas mal. J'ai bien quelques peccadilles à me reprocher et je me les reproche. Mais ce n'étaient pas des crimes, et la douleur que j'éprouve d'avoir été trop faible est ma seule peine. Adieu !

Ces communications ont été pour moi un sujet d'étude. C'est comme sujet d'étude que je les donne aux lecteurs.

Tours, 30 Juin 1891

Les Esprits matérialistes

Un Esprit matérialiste semble une contradiction. Je l'ai cru pendant bien longtemps et, sans nul doute, la plupart des spirites avec moi. Cependant il faut bien se rendre à l'évidence, et les faits sont là pour nous démontrer l'existence de ce que nous croyions impossible.

La première fois que je me trouvai en présence d'un Esprit manifestant des opinions matérialistes, j'en fus tout bouleversé. Le médium était un jeune homme que j'avais initié au phénomène spirite, sur la sincérité duquel je ne pouvais avoir aucun doute, et que je savais d'ailleurs incapable d'émettre aucune opinion philosophique.

Plus tard, j'ai eu bien souvent, trop souvent, l'occasion de me convaincre de cette étrange vérité,

par les manifestations d'un Esprit très méchant et très intelligent que j'ai tout lieu de croire acharné à me tourmenter, depuis ma naissance. Il a pris le nom de Major, prétend avoir été le pape Borgia, et assure que mon père et moi nous avons été ses deux fils et que, s'il me tourmente, c'est parce qu'il m'aime et voudrait m'empêcher de suivre une autre voie que la sienne et me conserver auprès de lui. Mais comment ajouter foi aux animations d'un menteur ?

Cela, du reste, importe peu. Ce qui importe, c'est de savoir qu'un tel Esprit peut, comme je m'en suis convaincu, par une longue et douloureuse expérience, prendre tous les déguisements et se changer, comme dit saint Paul, en ange de lumière pour nous tromper.

Que de médiums – l'amour-propre aidant – croient jouir du privilège de n'être jamais trompés ! Ce sont ordinairement ceux qui le sont toujours. Pour moi, je l'ai été au moins neuf fois sur dix, et, quoique ce soit très pénible, je ne m'en plains pas, parce que j'ai ainsi beaucoup appris.

Mais revenons à notre Major. Je retrouve une conversation qu'il eut, il y a déjà bien longtemps – moi étant son médium – avec deux hommes bien connus dans le monde spirite, feu mon cher cousin, le capitaine Bourgès, alors lieutenant, et M. T. Jaubert. Je la donne, pensant qu'elle pourra intéresser les lecteurs.

C'était à Carcassonne, vers 1865. Nous étions réunis, MM. Jaubert, Bourges et moi, chez un de mes amis, mort depuis environ cinq ans.

Nous ne pouvions obtenir que peu de chose et avec une extrême difficulté. Comme nous en demandions la cause, un Esprit nous répondit :

« Votre Major est là qui empêche, et comme nous ne sommes pas en force, nous ne pouvons le chasser. »

Alors Bourges, parlant avec beaucoup d'animation, me dit que je ne priais pas assez pour cet Esprit ; que, par la prière et les bons conseils, je finirais par le ramener dans la bonne voie ; qu'aucun Esprit ne pouvait résister à l'action de la prière.

Mais le Major le traita d'imbécile, ajoutant qu'il se moquait de lui et de ses prières. Et comme Bourges insistait, un Esprit, qui dit être celui de mon père, et qui, je crois, disait vrai, lui adressa ces paroles :

« Tu ne le feras pas revenir. C'est un de ces Esprits qui ne se convertissent pas par les conseils qu'on leur donne. Il faut quelque chose de plus fort.

Ce quelque chose de plus fort, je ne puis guère te l'expliquer. Mais c'est comme qui dirait un coup de foudre.

Dieu a toujours en réserve des moyens de faire revenir les Esprits les plus obstinés.

Ne vous flattez pas de connaître des procédés qui puissent indistinctement s'appliquer à tous les cas qui se présentent. Soyez sobres d'axiomes, parce qu'il vous arriverait souvent de vous tromper et d'éprouver la douleur de reconnaître que vous vous êtes trop hâtés de croire que vous possédiez tous les secrets de la création.

Prudence ! mon cher neveu, prudence ! Hâte-toi un peu moins de poser des règles générales. Ni toi ni bien d'autres n'êtes encore en mesure de vous prononcer sur le phénomène d'une manière catégorique. Il y a autant de cas particuliers qu'il y a de natures d'Esprits. »

Bourges reprend la parole et, après avoir remercié l'Esprit de mon père, s'adressant de nouveau au Major, il le blâme vivement de ce que, étant de notre famille, il se comporte envers nous d'une façon aussi mauvaise et tient si peu de compte des conseils affectueux qu'on lui donne.

Le Major, vivement piqué, veut répondre ; mais comme je sens qu'il dira quelque grossièreté et qu'il y a une dame, je mets pour condition à mon concours qu'il s'exprimera convenablement.

« Je parlerai donc, dit-il, avec la plus grande convenance, devant cette auguste assemblée. Je répondrai à l'honorable lieutenant Bourgès : Je ne suis point de votre famille ; je suis de celle de votre cousin, son père a dit vrai l'autre jour. Il y a longtemps, bien longtemps de cela, dans ma

dernière incarnation, ils étaient tous deux mes enfants. Je les ai aimés ; j'aurais voulu les conserver toujours avec moi, mais ils ont abandonné celui qui les aimait tant. »

Moi. – Mais puisque tu m'aimes, pourquoi me tourmentes-tu ?

L'Esprit. – Et toi, je t'aimais et tu n'as pas répondu à mon amour. Tu m'as quitté.

Bourgès. – Tu devrais penser à préparer ta réincarnation.

L'Esprit. – Je ne me réincarne plus. Si je voulais, je le pourrais ; mais je ne veux pas, et nul n'est assez puissant pour m'y obliger.

Bourgès. – Mais tes deux fils que tu aimais t'aimaient aussi. Pourquoi donc t'es-tu séparé d'eux ?

L'Esprit. – Ils m'ont aimé sur la terre, mais ils n'ont pas voulu marcher sur mes traces. Ils ont pris une voie différente : voilà tout.

Bourgès. – Pourtant tu dois voir que mon cousin te plaint.

L'Esprit. – Je demande qu'il ne me plaigne pas, parce que mon sort est digne d'envie et non de pitié.

Bourgès. – Mais il ne te plaint pas seulement, il t'aime.

L'Esprit. – Je le sais. Mais il ne m'aime pas comme je le voudrais. Je voudrais qu'il devînt comme moi un Esprit robuste, c'est-à-dire qu'il sût héroïquement lutter contre les misérables qu'il veut servir, ces Esprits qui veulent me chasser de la Terre, mon domaine. Et si Bourgès veut que je m'explique plus clairement ; je voudrais qu'il eût le mâle courage de combattre ce ridicule fantôme que vous appelez Dieu.

M. Jaubert. – Mais s'il n'y a pas de Dieu, qui t'a créé ?

– Ne comprendrez-vous jamais ô aveugles que vous êtes, que Dieu est un mot vide de sens ? Il y a des atomes qui, en se combinant de diverses façons, sous l'impulsion d'une force inhérente à leur nature, font tout ce qui existe. Voilà le Dieu dont tu parles. Il n'y en a pas d'autre.

Si ce Dieu existait, pourquoi moi, qui ne veux pas me courber sous ses prétendues lois, ne suis-je pas forcé d'obéir ? C'est que la vérité est celle-ci :

Par des raisons que ni toi ni moi ne savons, les diverses combinaisons de ces atomes dont je t'ai parlé donnent naissance à des êtres qui diffèrent entre eux de manière de voir. Les uns se prétendent bons, parce que, piqués de je ne sais quelle tarentule morale, ils résistent stupidement à leurs penchants dont la satisfaction peut seule vous rendre heureux. D'autres, plus éclairés, comprennent que l'existence ne doit pas être consacrée à la mutilation de notre être, mais bien à son développement intégral et harmonique. Je suis de ces derniers, et je combats les autres, parce qu'ils veulent m'obliger à suivre leur exemple, c'est-à-dire à me mutiler.

Insensés ! ils ne voient pas que la sagesse consiste à goûter le plus de plaisirs que l'on peut dans cette existence qui, certainement, finira un jour. Adieu !

Deuxième séance

Bourgès. – Nous venons tous sur cette terre pour progresser, mais, d'après les discours que tu nous as tenus l'autre jour, tu ne sembles pas, toi, vouloir faire comme les autres.

L'Esprit. – Je ne suis pas venu pour progresser, attendu que j'ai progressé mille fois plus qu'aucun de vous. Je suis roi, tandis que vous n'êtes que des niais.

Bourgès. – Depuis quand agis-tu sur Tournier ?

L'Esprit. – Depuis la naissance de ton cousin. Et je suis là, non pour le faire progresser, mais pour le tourmenter.

Et si je le tourmente, c'est parce que c'est un imbécile qui veut lutter contre moi et qui s' imagine bien faire en allant vers cette lubie que l'on appelle Dieu.

Bourgès. – Mais enfin, quel est le vrai motif qui t'a porté à tourmenter mon cousin ?

L'Esprit. – Je me suis senti poussé par le désir d'empêcher ton cousin de faire ce qu'il se proposait de faire en s'incarnant.

Bourgès. – Qui sait si tu n'as pas obéi sans t'en douter, à une force supérieure dont le but était de faire progresser mon cousin, en le soumettant à cette épreuve ?

L'Esprit. – Sois sûr qu'il n'y a pas un être dans le monde assez fort pour me pousser à faire ce que je ne veux pas. Je l'ai dit que je suis roi. Je suis de ceux qui commandent et non de ceux qui obéissent. Ah ! si vous saviez les joies que l'on goûte dans mon royaume, vous abandonneriez la sotte idée de monter, comme vous le dites.

Bourgès. – Puisque tu es si puissant, que tu es roi, pourquoi t'acharnes-tu contre un être aussi infime que mon cousin ?

L'Esprit. – Ce n'est pas un être aussi infime que vous pouvez le supposer. Quelqu'un qui peut me résister, même avec le secours d'autres Esprits, n'est pas un être infime. D'ailleurs, m'abaisserais-je à combattre un être faible ? Non, mille fois non !

Moi. – Je ne sais si tu te moques de moi en parlant ainsi ; mais, quoi qu'il en soit, il est certain que je me suis dégagé suffisamment de ton étreinte.

L'Esprit. – Oui, par ta volonté et avec l'aide de ce...

Moi. – Ah ! tu allais dire une grossièreté et quelqu'un t'a arrêté.

L'Esprit. – Oui, corbleu ! c'est ton père qui m'a empêché ; mais n'importe, qu'il réfléchisse, le lieutenant.

M. Jaubert. Voyons, encore quelques mots ; mais là, sérieusement, sans injures, comme gens qui n'ont d'autre but que de découvrir une vérité qui nous importe à tous également. Nous croyons, nous, que, pour arriver au bonheur, il faut combattre ses passions, suivre les enseignements de la raison, obéir à la voix de la conscience, aimer nos semblables afin qu'ils nous aiment et que la paix règne enfin parmi les hommes et les Esprits, la paix sans laquelle il ne peut pas y avoir de vrai bonheur.

Comment peux-tu penser autrement ?

L'Esprit. – Eh bien ! causons.

Quant à moi, je crois tout le contraire. Je m'efforcerai de le prouver.

L'Esprit, avant d'arriver dans la région sereine où je vis, a des luttes nombreuses et pénibles à soutenir. Des fantômes l'assiègent : il croit voir des crimes là où il n'y a que le développement de sa nature. La conscience, voilà ce qui tourmente les Esprits encore dans l'enfance, et voilà la chose dont il faut se débarrasser si l'on veut arriver au bonheur. Pas de scrupules sans quoi, pas de tranquillité. Puis il y a des secrets dans la nature qu'on ne peut découvrir que par des études profondes et longtemps continuées. Vous dire comment on arrive à maîtriser certaines forces aveugles ne m'est pas possible parce que je parle à des incarnés qui ne peuvent voir clair dans le monde où vivent les Esprits. Mais sachez que le trouble qui suit la mort n'est qu'une chose comparable aux maladies qui accompagnent le développement de tout être qui vient de naître. Par l'effort, par l'étude, par le développement de nos énergies, on arrive à vaincre ce trouble. On arrive même à de plus grands résultats : on se soustrait complètement à la réincarnation ; et pourtant on peut se procurer, en se servant des organes des réincarnés, tous les plaisirs que ces réincarnés peuvent goûter eux-mêmes. Voilà pourquoi j'ai dit : je suis roi !

M. Jaubert. – D'après ton système, si pour te procurer une somme de cent mille francs, par exemple, tu devais assassiner un ami, tu le ferais ?

L'Esprit. – Oui et non, je le ferais si j'aimais plus les satisfactions que pourrait me procurer la possession de ces cent mille francs que la conservation de l'ami.

M. Jaubert. – Il n'y a donc, selon toi, ni bien ni mal ?

L'Esprit. – Il y a un bien et un mal. Le bien est tout ce qui me fait éprouver un sentiment de

plaisir ; le mal, ce qui me fait éprouver un sentiment contraire.

M. Jaubert. – Si pour te procurer un plaisir tu devais broyer un monde et que tu le pusses, tu le ferais donc ?

L'Esprit. – Oui, je le ferais. Pourquoi ne le ferais-je pas ? Où est le mal que je ferais à ce monde ? Est-ce un mal que de ne plus souffrir ?

M. Jaubert. – Quoi ! tu le ferais sans remords et sans que le spectacle des douleurs de tous ces êtres que tu broierais t'émût un seul instant ?

L'Esprit. – Je le ferais. Le remords, je l'ai dit, est une faiblesse ; or, je suis fort. Si, en broyant tous les êtres dont tu me parles, je me sentais ému, je cesserais incontinent de les broyer.

M. Jaubert. – Tu penses donc sérieusement que le plaisir doit être notre seule règle de conduite ?

L'Esprit. – Je le pense. Et que pensent ceux qui trouvent leur satisfaction à faire du bien aux autres ? Ils le font parce qu'ils y trouvent leur plaisir. Suppose qu'il arrive un moment où ils n'y trouvent plus de plaisir, ils cesseront à l'instant.

J'ai dit hier que les diverses combinaisons des atomes créateurs faisaient des êtres de natures diverses. Est-ce que j'ai demandé à être fait comme je suis ? Si vous êtes organisés différemment, suivez votre route et laissez-moi suivre la mienne. Mais ne trouvez pas mauvais que je vous combatte. Vous vous efforcez de me faire plus de mal que vous ne pensez, et il n'existe pas un seul être qui ne repousse ceux qui veulent lui faire du mal.

M. Jaubert. – Si j'avais suivi tes principes ; si, au lieu de combattre mes passions, je leur avais lâché la bride ; si je n'avais, en un mot, recherché que le plaisir, au lieu d'obéir au devoir, je serais aujourd'hui très malheureux. Ainsi, par exemple, j'avais à un haut degré la passion du jeu ; mais lorsque j'entrai dans la magistrature, comprenant que cette passion me serait funeste, je résolus de la vaincre. J'y parvins et je n'ai eu qu'à m'en féliciter.

Tu vois que je suis un exemple de la fausseté de tes doctrines.

L'Esprit. – En te sevrant de la passion du jeu, que tu prévoyais devoir t'être funeste, tu as bien fait, car il faut toujours chercher le mieux. C'est ce que je fais. Seulement, le bien est relatif : pour toi, c'est de te sevrer du jeu ; pour moi, c'est de m'être débarrassé de tous les ridicules scrupules que vous appelez conscience. Je ne trouve pas mal que vous suiviez vos instincts, ne trouvez pas mal que je suive les miens. Les poiriers donnent des poires et les noyers des noix. Pourquoi ?

M. Jaubert. – Parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, ne sachant pas même qu'ils existent, et par conséquent, n'ayant ni conscience, ni volonté, ni liberté. Nous, au contraire, nous sommes libres. Nous avons en nous une faculté, la raison, qui nous dit que tous les hommes sont solidaires, que le bonheur de l'individu ne peut être complet que dans le bonheur de l'espèce ; que le mal est dans l'égoïsme qui nous isole et le bien dans l'amour qui nous réunit. La passion aveugle, au contraire, nous pousse à nous concentrer en nous-mêmes, et, nous faisant rechercher le plaisir éphémère, nous éloigne du bonheur durable. Nous pouvons choisir entre la passion et la raison. Et voilà en quoi nous différons des noyers et des poiriers.

L'Esprit. – Très bien. Le jour où ces idées me paraîtront justes, je les adopterai. Et, corbleu, je marcherai dans votre voie aussi vite et j'arriverai aussi haut que dans celle où je suis entré.

Si vous pouvez réussir à me convaincre de ce que vous dites, je ferai comme vous.

M. Jaubert. – Et tu feras bien. Car, enfin, si les matérialistes parmi les hommes se trompent en niant le monde des Esprits, parce qu'ils ne le voient pas, ne peux-tu pas te tromper, toi, lorsque, par la même raison, tu nies l'existence d'un monde des Esprits, supérieur au tien, où l'on jouit d'un bonheur qui nous est inconnu et où l'on n'arrive qu'après avoir vaincu les passions et assuré à tout jamais en nous le triomphe exclusif de la raison ?

L'Esprit. – C'est f... vrai. J'ai dit : c'est vrai. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce que tu dis, puisque des Esprits dont je ne nie pas la grandeur suivent cette voie. Enfin, je verrai.

Tu me parles en homme, toi. Mais je n'aime pas les cafards. J'aime la logique, et, si tu le veux bien, nous causerons quelquefois.

Troisième séance

M. Jaubert. – Tu me dis, hier, cher Esprit, que tu aimais la logique et que, si je voulais bien, nous causerions quelquefois. Eh bien ! je te demanderai, aujourd'hui, au nom de cette logique, comment il peut se faire que toi, si intelligent, tu ne croies pas en Dieu. Si Dieu n'existe pas, c'est le hasard aveugle qui a fait le monde. Or, est-il possible qu'une force aveugle ait fait toutes ces admirables choses dont le monde est rempli et auprès desquelles les œuvres les plus sublimes du génie humain ne sont qu'un pur néant ? Tu le vois, tout y est étudié, calculé, mesuré, pondéré, disposé en vue d'un but à atteindre. C'est ce qui a fait dire à Newton que celui qui a fait l'œil devait connaître les lois de l'optique.

Voyons, écoute et réponds-moi. Qu'est-ce que ce hasard infiniment plus intelligent que les plus grands parmi les Esprits que nous connaissons ? Ne serait-ce pas la suprême intelligence que nous désignerions par des noms différents ?

L'Esprit. – Accorde-moi un moment de réflexion, et je me fais fort de te prouver que Dieu n'est pas et que pourtant le monde n'est pas le produit du hasard.

Au bout de quelque temps, l'Esprit donna la communication suivante :

Que Dieu n'est pas et que, pourtant, le monde n'est pas le produit du hasard.

La triomphante objection que vous nous faites, vous autres déistes, à nous athées, est celle-ci :

Le monde est-t-il le produit du hasard ? Et dans le cas où il le serait, le hasard ne serait-il pas le plus intelligent et le plus puissant de tous les êtres ? Ne serait-il pas, en un mot, ce Dieu que vous niez ? De sorte que tout se réduirait entre nous à une dispute de mots.

A première vue, cette objection paraît irréfutable ; mais en l'examinant attentivement, on s'aperçoit bientôt qu'elle n'est que spécieuse et ne repose sur rien de solide. C'est ce que j'ai la prétention de démontrer si vous voulez me prêter un moment d'attention.

Mais pour résoudre de semblables questions, j'avertis qu'il faut un cœur hardi et un œil qu'aucune lumière ne trouble. Arrière donc la fantasmagorie des préjugés puérils et en avant vers la vérité !

Qu'est-ce que Dieu ? Ceux d'entre vous qui en ont la plus haute idée ont répondu pour moi. Dieu est celui qui est : voilà tout ce qu'on peut en dire. Ajouter autre chose, a dit Fénelon, c'est en amoindrir l'idée. Il ne peut pas y avoir deux moments ni deux états en lui. Il est et, doit être toujours le même, sous peine de n'être pas Dieu. Il n'a jamais eu et ne peut jamais avoir eu qu'une volonté. S'il voulait changer quelque chose aux lois qui régissent le monde, il ne le pourrait pas, car il ferait moins bien que ce qui est, et il ne peut faire que ce qu'il faut, étant l'omniscient ; le parfait. Priez-le, suppliez-le ; ouvrez-lui votre cœur plein de douleurs, tournez vers lui vos yeux pleins de larmes : tout cela est en vain ; il ne vous entend pas, ou il ne doit pas vous entendre, ce qui revient au même. Car, ou vous demandez une chose conforme à sa volonté, et alors vous êtes exaucés sans prière ; ou vous demandez une chose contraire, et alors il ne vous exaucera pas. C'est-à-dire qu'il faut que sa volonté, sa volonté seule toujours et partout, s'accomplisse. Toujours lui, rien que lui, tout pour lui.

Et remarquez que ce n'est pas chez lui un amour déréglé du pouvoir autocratique qui le fait agir ainsi. Non ; c'est une nécessité de sa nature. Il est condamné à être le plus égoïste et le plus personnel de tous les êtres, parce qu'il en est le plus parfait. De telle sorte que cet égoïsme, que vous me reprochez-comme une monstruosité, est en Dieu poussé au suprême degré et constitue sa suprême vertu.

Eh bien ! ce Dieu qui est insensible ; car qu'est-ce qu'être sensible ? sinon s'émouvoir, changer

d'état, former de nouvelles résolutions ; ce Dieu qui n'a pas de volonté ; car il ne peut pas vouloir deux fois, et il n'a jamais commencé de vouloir, c'est-à-dire qu'il n'a jamais voulu ; ce Dieu qui ne sent, ni ne veut, ni ne pense, ni n'aime, ni ne hait ; car, je le répète, tout cela c'est changer d'état ; ce Dieu, dis-je, ne vous semble-t-il pas être ce que j'appellerai la raison des choses, leur nature ? Et la raison des choses, la nature des choses n'est certes pas le hasard. C'est ce qu'il y a de plus réellement existant, puisque c'est la substance même du monde avec ses innombrables propriétés. Et j'ajoute de plus que cette substance, qui, par le jeu de ses combinaisons, donne naissance à tout ce qui a vie ne doit pas être elle-même un être dans l'acception que nous donnons ordinairement à ce mot. Elle qui produit la sensibilité, la passion, la pensée, la volonté, ne doit être ni sensible, ni passionnée, ni pensante, ni voulante, sous peine d'être variable comme tous les êtres doués de ces qualités, et de rendre par cela même le monde impossible en ébranlant les bases. C'est ce qu'ont compris ceux qui, après avoir affirmé la personnalité de Dieu, l'ont anéantie en en faisant un être immuable, c'est-à-dire insensible, impersonnel.

L'immuable et insensible destin, la loi impersonnelle, les rapports nécessaires des choses : voilà le seul et unique Dieu des anciens ; celui devant qui tous les autres s'inclinaient, et Jupiter, roi de l'Olympe, et Pluton, roi des Enfers. J'ai pour moi tout le monde grec et romain et il valait bien le vôtre, ce monde-là.

Vous le voyez donc, votre objection n'est pas sérieuse, et l'on peut parfaitement ne pas croire en Dieu sans pour cela croire au hasard. Ne me dites donc plus d'un air triomphateur : Le monde est-il le produit du hasard ?

Maintenant, quelle différence y a-t-il entre vous et moi ? Aucune. Vous suivez vos instincts comme je suis les miens ; vous m'appelez méchant parce que je contrarie vos plans, et je pourrais vous adresser avec autant de raison le même reproche.

Je sais bien que par la volonté on peut modifier sa nature. Mais qu'est-ce que la volonté ? sinon la résultante de toutes les forces vives qui sont en nous. Et peut-on se donner des volontés ? c'est-à-dire peut-on vouloir vouloir ? Poser une semblable question, c'est la résoudre, et je ne vous ferai pas l'injure d'une démonstration.

Que la volonté de faire ce que vous appelez le bien naisse en moi ; qu'il me soit démontré que j'ai intérêt à le faire ; que toute ma nature m'y porte, et alors je serai des vôtres, soyez-en sûrs. Et vous ni personne n'aurez à m'en remercier, car je n'aurai pas changé de manière de voir : j'aurai toujours recherché mon plaisir.

Mais cela est-il possible ? et sommes-nous tous faits pour parcourir à même carrière ? Je l'ignore. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a bien longtemps que je vis. J'ai essayé, moi aussi, de faire le bien, et je n'ai retiré de toutes mes tentatives que des souffrances. Alors je me suis retourné de l'autre côté, et j'y ai trouvé, sinon le bonheur, du moins des jouissances quelquefois bien grandes.

Quand viendra l'heure de la grande mort ? Quand les atomes qui me composent se désagrègeront-ils ? Oh ! je saluerai cette heure avec bonheur.

Moi. – Ah ! tu n'es donc pas heureux, puisque tu aspiras à une mort impossible. Et cependant tu as dit : « Je suis roi ! » Triste royauté que la tienne !

Là, je crois finirent ces entretiens, car je n'en retrouve pas la suite dans mes papiers. Nous comprîmes, probablement, l'inutilité de nos efforts pour dessiller les yeux à cet Esprit, et qu'il fallait, pour cela, le coup de foudre dont on nous avait parlé.

Quant à son système, je crois l'avoir victorieusement réfuté dans ma conférence : *l'Homme, le Monde, Dieu.*

Vie de Jésus

Dans le *Bon Sens*, M. V. Tournier avait publié, le 7 avril 1877, l'article suivant sous la signature Jacques Devine. *La mort du Christ racontée par un témoin oculaire.*

C'était le jeudi 29 mars, il y a aujourd'hui huit jours, dans l'après-midi, je me promenais dans la campagne avec mon ami Joseph Hichard. Mon ami est très porté aux réflexions philosophiques et religieuses. Il me dit tout à coup : « C'est donc demain, si les calculs sont exacts, le jour anniversaire de la mort de Celui que Dieu avait envoyé pour replacer sur le boisseau la lumière que les prêtres avaient mise dessous, et qui fut immolé au Moloch du cléricalisme. S'il revenait, on ne le crucifierait pas sans doute, car on ne crucifie plus aujourd'hui, mais il se verrait, comme autrefois, en butte à la haine des prêtres et des dévots, et qui sait tout le mal qu'ils pourraient encore lui faire ! Que sa mort dût être douloureuse ! et combien je donnerais pour pouvoir en entendre le récit de la bouche d'un témoin oculaire ! »

Tout à coup, un bruit de pas se fit entendre derrière nous. Nous nous retournâmes, et quel ne fut pas notre étonnement en apercevant un homme vêtu à la façon des anciens juifs. Il avait une grande barbe, et son regard vitreux était d'une fixité telle qu'il nous fit frissonner et nous contraignit à baisser les yeux.

« Je rappelle, dit-il, sans préambule, mes souvenirs de la douloureuse journée où le Christ fut crucifié, Le peuple était en émoi. Le soleil n'était pas encore levé lorsque Jésus fut conduit devant le grand prêtre ; les apôtres étaient absents : la terreur les avait fait se cacher. Pierre seul osa aller chez Caïphe ; mais là le cœur lui manqua : il renia celui que la foule maudissait. Le chant du coq est une fable, mais le reniement est vrai. J'étais parmi la foule, j'ai crié comme les autres : « Que ce maudit démon soit crucifié ! »

Des dévots avaient soulevé contre celui que Dieu avait envoyé, toute la populace. J'ai vu ce grand crime de la vérité sacrifiée au mensonge. La foule disait : « Cet homme voulait détruire la religion de nos pères ; le faux prophète a mérité la mort. Dieu a fait éclater sa puissance au Sinai, et celui-ci viendrait défaire ce que Dieu a fait ! Il faut que la religion soit sauvée ! »

Jésus fut accablé de toutes sortes d'injures et sa marche à travers la ville ressembla au cortège du plus grand des criminels. Le vrai coupable dans ce jour néfaste était l'ignorance. Le grand prêtre croyait naïvement, dans son orgueil, être inspiré de Dieu. La conséquence de ces prémisses devait être la criminalité de Jésus, car, en fait, c'était contre Dieu que Jésus luttait en luttant contre le grand prêtre. Le cortège arriva enfin au Calvaire. Là, devant le peuple accouru, on lut la sentence qui condamnait le blasphémateur, l'ennemi de Dieu et de la religion à être crucifié entre deux assassins. Le bon larron est encore une fable ; la présence de la mère de Jésus également. Il marcha au supplice bien seul. Nul, excepté les soldats romains, ne le consola d'un regard de pitié et de compassion. Le fait du soldat lui donnant à boire avec l'éponge imbibée d'eau vinaigrée est de toute vérité. Le Christ, du haut de la croix, pardonna à ceux qui l'avaient condamné, en disant que ces malheureux étaient bien à plaindre, car ils auraient beaucoup à expier dans la Géhenne.

Le soleil était bien resplendissant et ne se voila pas ; la terre demeura impassible en recevant le sang du juste ; le voile du temple ne se déchira point et aucun mort n'apparut. La ville était en fête, se sentant délivrée d'un grand danger, par la mort d'un ennemi de Dieu. Lorsque ceux qui étaient chargés d'enterrer les cadavres des condamnés vinrent, ils emportèrent le corps de Jésus avec ceux des deux autres suppliciés, le déposèrent dans le lieu destiné à ces inhumations, et il y resta. Ce qui a donné lieu à la fable de Joseph d'Arimathie et à la résurrection, c'est sa présence au milieu de ses disciples, à leur première réunion. Mais c'est avec le corps glorieux dont parle saint Paul, avec le périsprit comme on dit aujourd'hui, qu'il leur apparut et non avec le corps dont il avait été revêtu pendant sa vie.

Après la mort de Jésus, j'ai beaucoup connu plusieurs de ses disciples, et par eux j'ai appris ce fait ; mais j'en riais. Comme il ne disait plus mot, nous levâmes les yeux, et nous nous disposions à lui adresser quelques questions. Il avait disparu.

– Quel malheur, s'écria mon ami, que de choses il aurait encore pu nous dire !

I

Je suis de ceux qui pensent qu'on ne doit accorder qu'un intérêt de pure curiosité aux communications des Esprits, quand ces communications affichent la prétention de résoudre quelqu'un des grands problèmes qui préoccupent l'esprit humain, les problèmes historiques comme les autres. Nous sommes sur le terrain de l'épreuve, et ce serait nous faire manquer cette épreuve que de nous épargner l'effort indispensable à notre développement. Je tiens donc pour certain que, seuls, les Esprits étourdis, vaniteux ou mystificateurs, sont les auteurs des communications dont le résultat le plus clair est d'engendrer la division parmi les spirites.

Quand j'ai voulu savoir ce qu'était Jésus, j'ai étudié et longuement médité les livres du Nouveau Testament et les écrits des premiers temps de l'Église. Et cependant j'avais, sur ce sujet, des communications dictées par un Esprit qui prétendait avoir été Madeleine la pécheresse. Si je ne m'en suis pas servi et si je ne les ai pas publiées jusqu'ici, c'est parce que je ne leur ai jamais accordé que l'importance dont j'ai parlé plus haut. En les faisant connaître aujourd'hui aux lecteurs, je n'ai pas changé d'avis, car je n'ai d'autre but que de leur prouver combien ma manière de voir est juste. Qui peut, en effet, prononcer que ces communications sont meilleures ou plus mauvaises que celles, bien différentes, obtenues par d'autres médiums ? Ceci dit, et bien entendu, j'aborde mon sujet.

Donc, c'était le 20 avril 1877. J'étais chez un de mes jeunes amis que j'avais initié au phénomène spirite. Je posai mes mains sur le guéridon, tandis que lui, la plume à la main, s'appropriait à écrire. Le guéridon frappa les trois mots suivants : Madeleine la pécheresse.

Bon, dis-je en souriant à mon ami, nous pourrions avoir, si l'Esprit veut bien répondre à nos questions, d'intéressantes révélations sur la vie de Jésus. L'Esprit dit qu'il le ferait volontiers ; et je donne par ordre chronologique, après la première communication qu'il fit spontanément, les réponses aux questions que nous lui adressâmes, au hasard et sans plan préconçu.

II - Madeleine la pécheresse

Ma vie fut consacrée à la prière, après avoir été dix ans adonnée à la débauche. Ma première rencontre avec celui que les chrétiens adorent décida de ma résurrection ; car passer du mal au bien, c'est ressusciter.

Jésus me frappa par la grandeur de sa morale et par sa divine pureté : il était impossible de se trouver en présence de cet homme sans se sentir remué jusqu'au fond du cœur.

La femme des voluptés charnelles ressentit donc cette influence, en contemplant le noble et doux visage de cet envoyé de Dieu. Ma destinée changea tout à coup ; à l'amour des plaisirs charnels succéda la honte de m'y être livrée et l'ardent désir des voluptés morales ; tous mes sens furent changés d'autres qui, vivifiés par la parole du Christ, : n'aspirèrent plus qu'à Dieu.

Vos âmes, comme la mienne, seraient changées par de telles influences. Si Jésus apparaissait à vos regards éblouis, elles en ressentiraient, un choc semblable et agirait comme j'ai agi moi-

même.

D. – Quels étaient les moyens d'existence de Jésus ?

R. – Jésus travaillait de son métier de charpentier. Comme il était fort habile, gagnait beaucoup plus d'argent que les autres ouvriers de sa profession, et comme il était fort économe et fort sobre, il pouvait consacrer à la prédication les jours de repos que ses économies lui permettaient de prendre souvent.

D. – Parle-nous des rapports de Jésus avec sa famille.

R. – La mère de Jésus, comptant sur lui pour l'aider à élever et à établir ses autres enfants, fut désolée quand elle le vit entrer dans la dangereuse carrière de son apostolat. Elle le crut fou et le maudit, après l'avoir longtemps poursuivi de ses incessantes prières.

D. – Combien Jésus avait-il de frères et de sœurs ?

R. – Il avait quatre frères dont les noms se trouvent dans les Évangiles, et deux sœurs qui se nommaient Elisabeth et Magdeleine.

D. – La résurrection de Jésus-Christ a-t-elle eu lieu ?

R. – La résurrection telle qu'elle est racontée dans les Évangiles est une fable ; le Christ s'est montré plusieurs fois à nous, mais en Esprit.

D. – Et Lazare ?

R. – Lazare était mort à Dieu, Christ le ressuscita, en le lui faisant connaître.

D. – Quelle est l'origine de la fable de cette résurrection ?

R. – Les chrétiens des premiers temps étaient des hommes et, par conséquent, amoureux du merveilleux. Ils interprétèrent dans le sens matériel ce qu'on leur avait dit dans un sens spirituel.

D. – Quel était à vos yeux, premiers chrétiens, le plus grand des apôtres ?

R. – C'était d'abord Jean, et ensuite ce fut Paul. Pierre avait sans doute une grande autorité, mais cependant il était considéré comme moins éclairé que les deux autres.

D. – On ne le reconnaissait donc pas comme infaillible ?

R. – Non, non ! L'infailibilité est le produit de l'orgueil des papes, et leur punition sera la ruine de l'édifice catholique. Cette ruine approche.

D. – Que penser des femmes qui, d'après l'Évangile, fournissaient à Jésus des moyens d'existence ?

R. – Ce fait est complètement faux.

D. – Les paroles : ce que vous liez sur la terre, etc., ont-elles été prononcées ?

R. – Non.

D. – Comment ont-elles été introduites dans les Évangiles ?

R. – Le désir de domination de la part des prêtres.

20 avril 1877

D. – La sœur de Jésus, qui s'appelait Magdeleine, s'appelait-elle ainsi parce qu'elle était née à Magdala ?

R. – Magdeleine était en effet de Magdala ; mais cependant le nom de Magdeleine était donné à des enfants qui n'étaient pas de Magdala. Ta question a des rapports avec la question de l'origine des noms en général. La mère de Jésus donna ce nom à l'une de ses deux filles, parce qu'elle avait habité Magdala avec Joseph, et que cette fille y était née.

Je suis Marie de Magdala, et si j'ai connu Jésus, c'est parce que j'avais connu sa famille à Magdala. Nous avons joué ensemble avec cette sœur. Plus tard, lorsque la renommée de Jésus-Christ se répandit dans la Palestine, je voulus voir le frère aîné de ma compagne d'enfance, que je connaissais peu, à cause de la différence d'âge.

D. – Quel âge avais-tu ?

R. – Vingt-cinq ans.

D. – Et le Christ ?

R. – Trente-neuf ans.

D. – Son âge quand il mourut ?

R. – Le Christ avait, lorsqu'il fut crucifié, cinquante-deux ans.

D. – Où est-il. né ?

R. – A Bethléem, dans sa maison. Joseph était de Nazareth ; cependant il habitait Bethléem lorsque Jésus naquit. Joseph a beaucoup voyagé et a habité diverses villes. Il alla même en Égypte, où il demeura dix ans. Lorsqu'il en revint, il alla à Nazareth et y mourut.

Dien ne fil éclater aucun prodige à la naissance de Jésus, si ce n'est la prédiction d'une vieille femme qu'on considérait comme inspirée de l'esprit de prophétie, et qui annonça à Marie que ce fils serait la gloire d'Israël. La mère interpréta ce pronostic dans le sens de ses désirs de fortune et de vanité ; mais elle fut cruellement déçue.

D. – A quel âge la Vierge est-elle Morte ?

R. – A l'âge de quatre-vingt-deux ans. Elle a survécu dix ans au Christ. Elle est morte à Jérusalem.

21 avril 1877

III

D. – La multiplication des pains et des poissons a-t-elle ou réellement lieu ?

R. – Jésus a multiplié dans le désert de l'incrédulité le pain de la foi. Le peuple qui le suivait dans le désert est l'image de la foule des incrédules, et le pain et les poissons représentent la futile nourriture des prêtres, que ce peuple recevait et que Jésus vint rendre forte en développant le peu de vérité qui s'y trouvait renfermée. Vous ne pourrez comprendre l'Évangile qu'en vous pénétrant de ceci :

Les chrétiens des premiers temps étaient des évocateurs d'Esprits comme vous. Lorsque, comme vous, ils désiraient connaître ce que le Christ avait fait dans une circonstance donnée, ils l'évoquaient, et des réponses obtenues ainsi, mêlées à ce que la tradition leur avait appris, se sont formés les récits, évangéliques.

Vous pouvez dès lors comprendre que la vérité s'y mêle à l'erreur, puisque, alors comme aujourd'hui, des Esprits de mensonge se communiquaient avec des Esprits de vérité.

D. – La multiplication des pains que tu nous donnes comme une figure appartient-elle à la tradition, ou est-elle une réponse d'un Esprit ?

R. – La multiplication des pains et des poissons a été mise dans les Évangiles par la tradition. On avait dit que le Christ avait nourri abondamment la foule, en développant la vérité de la vie, c'est-à-dire la vérité morale ; et cela donna naissance à cette belle figure.

24 avril 1877

IV

D. – Comment eut lieu le mariage de Joseph et de Marie ?

R. – Joseph était à Nazareth, quand il fit la connaissance de Marie. Marie était de Nazareth,

comme Joseph. Ils étaient voisins. Le père de Marie était charpentier, et Joseph se destina à ce métier à l'âge de douze ans, et entra comme apprenti chez le père de Marie. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il alla à Bethléem chez un oncle qui y exerçait le même métier. Voulant ensuite remplacer cet oncle dans sa boutique, il demanda Marie en mariage à ses parents. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-sept ans, Marie lui fut accordée. Elle avait alors dix-huit ans. Ils demeurèrent à Bethléem treize ans et le quittèrent pour aller habiter à Magdala où les attiraient de grands travaux. Là naquit celle des deux filles qui s'appela Magdeleine. Durant leur séjour à Bethléem, ils avaient eu quatre enfants, trois garçons et une fille. Les deux autres garçons naquirent l'un à Magdala et l'autre en Égypte. Joseph y alla après être resté six ans à Magdala. Les trois garçons qui naquirent à Bethléem furent Jésus, Joseph et Simon. Jude naquit à Magdala. Le cinquième, Jacques, naquit en Égypte.

D. – Jésus était-il le parent de Jean-Baptiste, et quels furent ses rapports avec lui ?

R. – Jean-Baptiste était cousin de Jésus par sa mère. Il avait vingt ans de plus que lui. Il commença à prêcher la venue du Messie, à l'âge de trente-cinq ans.

D. – De quel pays était Jean-Baptiste ?

R. – De Nazareth.

D. – Parle-nous des noces de Cana.

R. – Les noces de Cana sont vraies. La mère de Jésus y alla avec ses sept enfants. Le Christ avait déjà commencé son apostolat. Sa mère, qui ne pouvait s'en consoler, cherchait toutes les occasions de tourner en ridicule celui qu'elle considérait comme fou. Le nombre des conviés était fort grand. Le vin vint à manquer ; alors elle dit à Jésus en ricanant : « Voilà le moment de faire éclater ta puissance. Donne à boire à tout ce monde. » Alors Jésus se leva, et, prenant la parole, il prononça un discours si élevé sur la tempérance que personne ne songea plus à demander du vin. C'est ainsi que l'eau acquit les qualités du vin, puisqu'elle les satisfit.

D. – Était-ce un parent de Jésus qui se mariait ?

R. – C'était le cousin germain de Jésus, étant le fils du frère de sa mère.

D. – Quelle était la profession du père de Joseph ?

R. – La profession de tanneur.

D. – Jésus a-t-il réellement dit à sa mère ces dures paroles : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? »

R. – Marie ne croyait pas à la mission de Jésus ; donc elle était partisan des prêtres, et il n'y avait rien de commun entre sa croyance et celle de son fils. La vérité n'a rien de commun avec le mensonge.

Mais il ne faudrait pas inférer de ces paroles que Christ détestait sa mère : il l'aimait et la plaignait.

28 avril 1877

V

D. – Si Jésus a été en Égypte, comment y a-t-il vécu ?

R. – Jésus demeura dix ans en Égypte. Pendant ce temps, il exerça sa profession de charpentier. Mais comme il était porté par sa nature à l'étude des problèmes religieux, il se lia avec un disciple de la vérité indienne, de là cette connaissance des livres consacrés à la propagation de cette vérité. Il est facile de retrouver dans les Évangiles les traces de cette initiation. Mais la haute raison du Christ lui fit rejeter l'ivraie qui, dans ces livres, se mêlait trop abondamment au bon grain. Mais vous ne devez pas induire de cela que le Christ était aussi savant que quelques-uns se

sont plu à le dire. Sa vie de travail ne lui permettait pas de faire des études suffisantes pour le devenir. Sa grandeur est toute dans sa haute raison et dans sa sainteté. Il devait donner au monde l'exemple de toutes les vertus et lui apporter encore une fois la vérité religieuse perdue ; vérité qui n'a pas besoin de la science pour être retrouvée, mais de la raison seule.

D. – A-t-il eu de bonne heure l'intuition de sa mission ?

R. – Jésus, dans la vingtième année de son âge, commença à entrevoir qu'il devait combattre les prêtres et rétablir la religion dans sa vérité. Il eut une vision dans laquelle l'ange de Dieu lui annonça que sa destinée était de révéler au monde les vérités obscurcies par les prêtres. Il ne crut pas d'abord, pensant que c'était une hallucination. Alors commença entre lui et l'ange une lutte que sa modestie rendit longue, mais qui finit par le triomphe de l'ange, à l'époque du retour d'Égypte.

30 avril 1877.

VI

D. – Que faut-il penser du jeûne de Jésus dans le désert et de la tentation de Satan ?

R. – Jésus se retira dans la solitude du désert des passions, afin d'étudier avec plus de tranquillité la doctrine des Védas qui avait frappé sa haute raison. Après cela, il commença à prêcher. En peu de temps, il devint célèbre dans la Palestine. Le clergé s'émut et le fit circonvenir par des émissaires, qui le tentèrent en lui offrant des richesses et l'espoir de devenir le protégé des prêtres. Il repoussa ces offres en disant qu'il aimait mieux vivre pauvre et innocent que riche et coupable ; que, d'ailleurs, Dieu avait en réserve des récompenses bien supérieures à ce qu'on lui offrait, s'il écoutait sa voix.

Le diable alors comprit qu'il avait affaire à un serviteur de la vérité, et dès ce moment il jura de le perdre. Le diable était l'ordre des prêtres qui se sentait menacé par ce champion de Dieu.

Le jeûne représente l'action de l'Esprit obsesseur qui, voulant plus aisément s'emparer de lui, lui suggéra de jeûner, disant que l'envoyé de Dieu devait être nourri directement par lui, sans avoir besoin de recourir à la nourriture matérielle.

Jésus repoussa ce conseil, disant à l'Esprit de mensonge que l'envoyé de Dieu ne devait se distinguer des autres hommes que par la pureté de sa vie et la morale élevée de ses enseignements. L'Esprit comprit qu'il avait affaire à quelqu'un venu de haut pour le combattre, et, dès ce moment il s'acharna contre lui, unissant ses efforts à ceux des prêtres.

1er mai 1877.

VII

D. – Qu'est-ce que cette lumière intérieure dont parle Jésus au chapitre XI, versets 34 et 35 de saint Luc ?

R. – Jésus a recommandé à ses disciples de veiller à la conservation de la lumière intérieure qui est la raison. La raison vient de Dieu ; il a voulu que celle d'entre ses créatures qui en serait douée s'en servît pour l'adorer, l'aimer, le servir, en accomplissant la loi de progrès qui fait monter vers lui toute la création. Les chrétiens entendaient ainsi ces paroles du Christ. Saint Paul, le plus grand des apôtres, n'a jamais enseigné autre chose. Dans son épître aux Romains, parlant de ceux qui voulaient qu'on s'abstînt de certaines viandes, il dit que le royaume de Dieu. ne consiste pas

dans le boire ni dans le manger, mais dans la justice. Il ajoute que ceux qui croient cependant devoir s'abstenir de ces viandes pèchent s'ils en mangent, car ils n'obéissent pas à la conscience ; et cela constitue le plus grand des péchés, car ne pas obéir à la conscience, c'est désobéir à Dieu. Il faut donc prendre le plus grand soin de tenir cette lumière intérieure dans un état de grande pureté, afin qu'elle nous montre clairement ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter. La raison et la conscience ne font qu'un. Donc saint Paul était l'apôtre de la raison qui, à son plus haut degré de perfection, est Dieu même. Vouloir attenter à la raison, en la contraignant à accepter ce qu'elle ne comprend pas, c'est, en réalité, attenter à Dieu même. Le pontife du Vatican, donc, est le plus grand des impies, lorsqu'il prétend au droit de penser pour tous les chrétiens, et de forcer ainsi leur conscience à accepter ses décisions en matière de foi et de mœurs. La conscience est dans l'homme progressive, comme tout ce qui est dans la création ; mais elle a besoin de l'effort pour ce que la loi de progrès réclame d'elle. Vouloir la forcer à demeurer inactive, en lui imposant des croyances qu'elle n'a pas acquises, c'est la condamner à demeurer dans la mort. Il vaudrait mieux ne pas croire à Dieu, en raisonnant, que d'y croire en ne raisonnant pas. L'athée qui raisonne est dans la voie qui conduit à Dieu. Vos facultés se développent par l'exercice ; la paresse morale est fatale à l'âme, comme la paresse physique est fatale au corps. Dieu a donné à l'homme la faculté de le chercher, et celui qui le nie le cherche en réalité, tandis que celui qui croit en lui parce qu'un autre lui dit d'y croire ne croit en réalité qu'à cet autre homme, et montre pour sa recherche une indifférence stupide et coupable.

Tâchez de m'évoquer de temps en temps, et je serai heureuse de vous donner toutes les explications que je pourrai, sur Jésus et sa doctrine. Ma tâche est d'expliquer aux spirites la doctrine du Christ et de la montrer dans sa vérité première. Déjà nous, ses disciples immédiats, nous l'altérâmes un peu, à cause de notre infériorité morale, qui ne nous permit pas de la comprendre complètement. Paul, qui le seul parmi les apôtres n'avait pas connu le Christ de son vivant, le continua plus intelligemment que les autres. Cependant il y a de profondes différences entre sa pensée et celle du Christ.

5 mai 1877.

VIII

D. – Que faut-il croire des miracles du Christ ?

R. – Vos esprits pleins des récits évangéliques et éblouis par les vives splendeurs de la légende ne peuvent pas admettre facilement la vérité nue, lorsqu'on la leur présente. Voulez-vous savoir ce que vous ignorez au sujet des miracles attribués au Christ ? Voici la pure vérité.

J'étais à Jérusalem quand Jésus y opéra ce miracle dont il est parlé dans l'évangile de Jean, l'aveugle qui recouvra la vue en allant se laver à la piscine de Siloé. Le fait est vrai. Jésus était doué d'une fort grande puissance magnétique ; il opérait par ce moyen des cures remarquables ; mais la légende, comme cela arrive toujours, a beaucoup grossi le caractère de ces miracles. Jamais, par exemple, il n'a chassé des démons, pour les faire entrer dans les corps d'un troupeau de cochons. Ce miracle doit être entendu de cette façon :

Le démon est l'Esprit impur qui veut prendre possession de l'homme ; mais l'homme demande à Dieu de l'en délivrer. Dieu chasse le démon qui se réfugie dans la nature inférieure, représentée par l'animal immonde que les juifs regardaient avec horreur.

Votre intelligence se persuadera facilement de cela, si vous réfléchissez que le troupeau de cochons vient à point pour donner asile aux Esprits chassés du corps de l'homme ; mais, dans un

pays où la viande de porc était en horreur, est-il croyable qu'il se trouvât des troupeaux de 10.000 cochons ? La critique a beaucoup ri de ce miracle et elle a eu raison. Et cependant elle eût mieux fait de comprendre que c'était une allégorie que la crédulité grossière du peuple a prise pour un fait réel.

Le démon, en quittant le corps de l'homme, demande à Dieu de lui permettre d'entrer dans le corps d'un porc, parce que l'Esprit bas a besoin d'organes charnels pour satisfaire ses passions matérielles. Le corps est d'autant plus nécessaire à l'Esprit, qu'il est plus étranger aux jouissances morales ; sa nature le porte à la recherche des basses voluptés qui ne peuvent être obtenues qu'à la condition d'être revêtu d'un corps matériel.

L'Esprit bas souffre de la privation de cet instrument : donc il cherche à s'introduire dans celui de l'homme ; de là les possessions qui étaient plus fréquentes à l'époque du Christ, parce que les Esprits de la terre étaient d'une nature moins élevée que ceux de votre époque ; car ce sont les mêmes, mais purifiés par l'effort accompli dans diverses incarnations.

D. – Ce que l'Évangile dit de ta présence au sépulcre est-il exact ?

R. – Je n'allai pas au sépulcre par la raison que le corps du Christ fut enterré, avec les corps des deux autres suppliciés, dans le lieu destiné à ceux qui étaient crucifiés ; et ce lieu était un champ dans le voisinage de Jérusalem, où on entassait, dans une fosse commune, tous les suppliciés. C'est encore un récit légendaire que celui de l'Évangile de Jean. Les Évangiles ont été écrits plusieurs années après la mort du Christ, et ce ne sont pas ceux dont ils portent le nom qui les ont écrits. La légende s'est formée comme se forment toutes les légendes ; et vous pouvez comprendre facilement que le vrai s'y trouve mélangé avec le faux. Jean a écrit une partie de l'évangile qui porte son nom ; mais à cette époque les copies se faisaient à la main, et chacun y ajoutait ou y retranchait selon qu'il avait recueilli de la tradition des faits qui complétaient ce qui était écrit ou qui le démentaient.

D. – Combien y a-t-il eu de récits évangéliques ?

R. – Cinquante-quatre.

D. – Y a-t-il eu un Évangile primitif d'où les autres avaient été tirés ?

R. – Non.

6 mai 1877

IX

D. – Que penser de ces paroles : Pierre, tu es pierre, etc. Pais mes agneaux ; pais mes brebis, etc. ?

R. – Ces paroles du Christ à Pierre n'ont pas été prononcées telles que vous les lisez dans les Évangiles. Jésus avait pour Pierre une complaisance particulière ; cependant il connaissait la faible intelligence de cet apôtre, qui vivait plus par le cœur que par la raison. Il savait que sa doctrine aurait de plus raisonnables défenseurs.

Paul ne lui était pas connu ; mais il présentait sa venue. Quand il parla à Pierre au sujet de sa nature et que celui-ci lui dit qu'il était le Messie, il ne put pas en témoigner une grande admiration, puisque nous le disions tous et que la foule l'acclamait comme tel. Jésus maniait, comme Socrate, admirablement l'arme de l'ironie, et il en faisait quelquefois usage contre ses disciples les plus aimés. Ainsi fit-il, en cette occasion, contre Pierre, en lui disant cette parole : « Tu as appris cela de mon père céleste, autrement tu ne l'aurais pas trouvé tout seul. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Car, n'oubliez pas que Céphas, en hébreu, veut dire Pierre, et que le jeu de mots y est mieux qu'en latin. Ce jeu de mots était amical, car je dois vous

dire que le Christ aimait la douce gaieté et il détestait la gravité hypocrite des dévots pharisiens. Quant aux paroles : « Pais mes agneaux, pais mes brebis, » dites à Pierre, après sa résurrection, c'est-à-dire dans une de ses apparitions, elles ne furent pas prononcées telles que les Évangiles les donnent. Voici le texte exact: « Le Christ demandait à Pierre s'il l'aimait ; Pierre répondit avec enthousiasme qu'il l'aimait jusqu'à mourir pour lui. Alors le Christ lui dit : Je crois à ton affection ; donc je compte sur toi pour paître les brebis qui composent déjà mon troupeau. Instruis les dans la doctrine que je vous ai prêchée. Je serai à tes côtés jusqu'à ta mort, invisible. Démêle avec soin ce que mon Esprit dictera à ta raison, d'avec ce que le démon pourrait te dicter. Ceux qui agiront ainsi seront sûrs de m'avoir avec eux jusqu'à la fin des siècles. » L'Église de Rome a inventé la version des Évangiles, quand elle voulut établir son infaillibilité ; mais, hélas ! ce n'est pas possible, car s'il fallait prendre au pied de la lettre tout ce qui est dans les Évangiles, il y aurait bien des passages qui contrediraient ceux sur lesquels elle prétend fonder ses prétentions. N'oubliez jamais qu'il y a eu cinquante-quatre récits évangéliques, au moins, et que c'est l'Église de Rome qui, en vertu d'une infaillibilité qu'elle devait faire sortir de ceux qu'elle a désignés pour être considérés comme dictés par le Saint-Esprit, voulut que ces Évangiles eussent le privilège de l'autorité que leur conférait cette origine.

La Religion du Christ est dans ce précepte :

Prenez grand soin que la lumière que vous avez en vous ne devienne de vraies ténèbres. Le Christ en consultant cette lumière en a fait sortir ces deux commandements : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. L'homme qui désire être le disciple du Christ doit l'imiter, en consultant la lumière intérieure, il en obtiendra la même réponse. Mais cela ne fait pas l'affaire des prêtres ni celle des dévots. Les premiers n'y trouvent pas de quoi fonder leur domination et les seconds de quoi pouvoir satisfaire leurs basses passions, en ne perdant pas l'espoir de gagner le ciel. Il leur faut une autorité capable de les absoudre des péchés commis contrairement à ces deux commandements, en donnant à Dieu des compensations. Leur aveuglement volontaire aura des conséquences terribles auxquelles ils ne s'attendent pas.

D. – Peux-tu nous dire où Pierre est mort ?

R. – Pierre est mort à Jérusalem. Des chrétiens fanatiques de la primauté de l'évêque de Rome inventèrent ce roman de la venue de Pierre à Rome. Jamais cet apôtre des juifs n'est allé dans cette ville. La raison de sa demeure à Jérusalem est dans sa mission même. Mais ceux qui voulaient établir la suprématie de l'évêque de Rome sur toutes les Églises chrétiennes avaient besoin que Pierre allât à Rome et ils l'y firent aller : voilà l'explication de cette fausseté.

Je connais un livre où il y a la preuve de ce que j'avance ; ce livre est le Nouveau Testament. Paul ne mentionne jamais Pierre, soit qu'il écrive aux chrétiens de Rome, soit qu'il écrive de Rome aux chrétiens des autres parties de l'empire. Ce fait est la démonstration la plus claire de ce que j'ai dit.

La Mort de Pierre a été pour moi une grande douleur. Je regrettai cet ami du Christ. Sa vie vous est inconnue ; comment voulez-vous connaître sa mort ? Donc, demandez à Dieu de vous faire connaître l'une et vous connaîtrez l'autre. Je te dirai que Pierre a vécu à Jérusalem et que, par conséquent, il y est mort. Puisqu'il était l'apôtre des juifs, il devait rester à Jérusalem, capitale de la Palestine, de même que Paul qui était l'apôtre des gentils devait aller à Rome, capitale du monde païen.

10 mai 1877.

D. – Peux-tu nous donner quelques renseignements sur les relations du Christ avec saint Jean-Baptiste ?

R. – Jean-Baptiste n'a connu le Christ qu'à l'époque du retour de celui-ci d'Égypte. Joseph alla, s'établir à Nazareth, liés de sa naissance. Jean habitait alors cette bourgade, il vécut donc dans la familiarité de Joseph, son oncle, et de Jésus, l'aîné de ses enfants. Il avait alors cinquante ans et Jésus trente. Un jour qu'ils causaient ensemble des visions du Christ, il lui dit : « Tu es le Messie annoncé par les prophètes. » Jésus trembla à cette annonce. Les visions étaient confirmées par les paroles d'un homme que tout le monde autour de lui regardait comme inspiré de Dieu. De ce moment, il devint pensif et rêveur ; il évitait la foule et se retirait dans la solitude pour méditer et prier ; il était saisi de terreur à la pensée de l'immensité du rôle qu'il aurait à jouer ; sa modestie luttait contre la force de son génie. Un pauvre ouvrier charpentier entrer dans l'arène pour combattre contre le génie du mal représenté par les prêtres et les puissants était à ses yeux une entreprise téméraire et il craignait d'obéir à un sentiment d'orgueil en s'y livrant. Mais Jean l'encourageait et déjà annonçait aux juifs son apparition prochaine. C'était un rude homme que ce Jean ; son éloquence hardie et sauvage remuait les foules. Violent dans ses discours contre Hérode, ce tyran le fit emprisonner et quelque temps après le condamna à avoir la tête tranchée. Il put cependant, de sa prison, avant de mourir, apprendre avec joie que le Christ enfin s'était décidé à entrer dans la lice. Il envoya vers lui deux de ses disciples, non pour lui demander qui il était, mais pour le féliciter de sa décision.

D. – Jean a-t-il réellement baptisé Jésus ?

R. – Le baptême du Christ par Jean est une vérité. Il eut lieu lorsque Jean avait commencé depuis déjà quelque temps sa prédication. Jésus voulut se faire recevoir comme son disciple et Jean saisit cette circonstance pour le désigner à la foule comme le Messie qu'il lui annonçait. Le Saint-Esprit descendant des cieux, sous la forme d'une colombe, est une pure invention du naïf enthousiasme des premiers chrétiens, de même que la voix qui se fit entendre du haut des cieux.

D. – Parle nous de Jésus enfant, disputant avec les Docteurs du temple.

R. – Jésus, de bonne heure, montra de brillantes dispositions pour les questions de la religion. Du moment qu'il fut admis, avec les jeunes enfants de Bethléem, dans la synagogue pour y recevoir l'instruction religieuse, il étonna ses maîtres par la promptitude de sa conception et la vive pénétration de son esprit.

D. – Que faut-il penser de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem ?

R. – Le jour que vous appelez *dimanche des rameaux* fut, hélas ! le triomphe qui précipita le dénouement fatal de la vie de Jésus. Ce jour-là le peuple enthousiasmé par des cures miraculeuses et récentes du Christ le reçut comme le Messie annoncé et l'acclama roi ; car, dans l'esprit de la foule ignorante, le Messie devait être un roi conquérant, qui le délivrerait de la domination de Rome et soumettrait la terre entière au peuple élu de Dieu. La ville fut en joie et les rues jonchées comme à l'entrée d'un véritable roi. Alors les prêtres, qui cherchaient l'occasion de le perdre, allèrent trouver le gouverneur et le dénoncèrent à lui comme un ennemi de l'empereur et un fauteur de révoltes. Ils obtinrent ainsi la permission de l'arrêter, ce qui eut lieu quelques jours après, lorsque l'effervescence du peuple fut calmée. Cependant on prit des précautions parce que Pilate voulait éviter une lutte qui aurait pu le faire blâmer par l'empereur.

D. – La trahison de Judas est-elle vraie ?

R. – La trahison de Judas est, hélas ! vraie. Ce malheureux, écoutant les conseils d'une vile passion de lucre, vendit celui qu'il aurait dû aimer comme un père. Le misérable alla trouver les prêtres et leur indiqua le lieu et l'heure favorables pour s'emparer du Christ sans danger de tumulte.

11 Mai 1877

XI

D. – As-tu assisté à l'arrestation du Christ ?

R. – A vrai dire, je ne me trouvais pas à Jérusalem, quand le Christ fut arrêté ; cependant voici ce que j'ai appris de la bouche de ceux qui se trouvaient là, lors de cette arrestation :

Jésus, avec quatre de ses apôtres, se cachait dans le jardin des Olives. Ils priaient Dieu de les mettre à l'abri de la colère des prêtres, lorsque entra Judas, accompagné de soldats envoyés par le grand prêtre. Judas alla droit au Christ et, le désignant de la main à ces satellites des prêtres, dit : « Voilà celui que vous cherchez. »

Il ne le baisa pas au front comme rapportent les Évangiles.

Les soldats, alors, se précipitèrent sur lui. Pierre, qui portait une épée, la tira du fourreau et se disposait à frapper, lorsque le Christ lui dit : « Pierre, remets ton épée au fourreau ; la tirer en ce moment est une folie. La volonté de Dieu doit s'accomplir. Je suis venu pour sauver et non pour faire mourir. L'homme que Dieu charge de porter sa parole doit savoir mourir et non faire mourir ceux à qui il l'annonce. Donc, malheur à ceux qui répandront le sang pour propager la vérité ! ils en seront cruellement punis. Vous êtes, dit-il alors aux soldats, venus à moi comme à un criminel dangereux. Vous n'aviez pas besoin de tant de précautions. J'étais au milieu de la foule quand le grand prêtre me voulut arrêter. Il aurait pu le faire alors. Je n'aurais pas plus résisté qu'à présent. Marchons donc. En vous suivant, je fais acte de soumission aux lois de mon pays, comme doit faire tout bon citoyen. Et toi, je te plains, car tu as bien à expier. Ton amour du lucre t'a perdu. Ta conscience deviendra ton bourreau. »

Les soldats étaient émus visiblement. Cependant, ils l'emmenèrent..

D. – Pourquoi Pierre portait-il une épée ?

R. – Pierre portait cette arme pour défendre sa vie contre les malfaiteurs qui abondaient alors en Judée. Tout le monde était armé ; à cette époque, la police ne se faisait pas comme aujourd'hui. Dans les contrées de l'Orient, elle est encore impuissante à protéger le voyageur, qui va armé comme autrefois.

D. – Comment est mort Judas ?

R. – Judas, après l'arrestation du Christ se sentit pris de violents remords ; il alla trouver le grand prêtre pour le supplier de ne pas le faire mourir. Le grand prêtre le menaça de le faire mourir lui-même, s'il continuait à implorer en faveur de ce grand criminel. Judas alors jeta dans le Temple l'argent qu'il avait reçu et alla se pendre à un figuier qui se trouvait sur le bord de la rivière de Jérusalem, et, la corde venant à se rompre, il tomba dans le lit de cette rivière et, rencontrant, dans sa chute, la pointe aiguë d'un rocher, son ventre s'ouvrit et ses entrailles se répandirent, ce qui a donné lieu à deux versions en apparence différentes de cette mort. Pierre dit qu'il se précipita, tandis que l'Évangile dit qu'il se pendit ; mais la vérité est qu'il se pendit et se précipita.

12 mai 1877.

XII

D. – Le Christ s'est-il donné pour Dieu à ses disciples et ses disciples le considéraient-ils comme tel ?

R. – Le Christ jamais ne se donna pour l'incarnation de la Personnalité divine. Il ne comprenait

Dieu que comme le créateur de toute chose, et il se considérait lui-même comme la créature de Dieu. Il avait, à la vérité, sur la nature de Dieu, des idées qu'il n'a jamais complètement développées à ses disciples, parce qu'il craignait de leur donner une nourriture trop forte pour leur estomac ; mais, en réfléchissant à certains de ses discours, il est facile, aujourd'hui, de pénétrer sa doctrine entière. Il a dit : « Vous êtes en moi ; je suis en mon père, et mon père est en nous. » De là, on peut légitimement déduire qu'il croyait à l'identité de nature des hommes et de Dieu. Croyait-il à l'identité de nature entre tous les êtres ? Cela est probable, mais moins que le reste. Cependant, en réfléchissant à la doctrine indienne dont il était imbu, Dieu pouvait être pour lui l'être devenu, avec le temps et l'effort, actuellement Dieu, tandis que chaque être est Dieu virtuellement.

D. – Comment devons-nous interpréter ce début de l'Évangile selon saint Jean : Au commencement était le Verbe, etc., etc. ?

R. – L'Évangile de Jean appartient à l'école d'Alexandrie. Jean l'a écrit lorsqu'il était déjà avancé en âge et que la doctrine de cette école lui était devenue familière. Nous considérons tous le Christ comme le porte-parole de Dieu ; de là à le considérer comme la parole de Dieu, c'est à dire le verbe, il n'y avait qu'un pas. C'est pourquoi Jean, dans son enthousiasme de disciple Bien-Aimé, en vint à le considérer comme l'incarnation de Dieu même. Voilà l'origine de la croyance à la divinité de Jésus.

2 juin 1877.

XIII

D. – Le Christ était-il de la race de David ?

R. – La croyance des juifs était que le Christ devait appartenir à la race de David ; donc, les chrétiens se devaient prouver que le Christ était de cette race, pour en faire le Messie annoncé et attendu. Voilà pourquoi les Évangiles de Mathieu et de Luc donnent la généalogie du Christ et le font descendre de David. Mais, hélas ! ceux qui ont composé ces généalogies, non seulement ne s'accordent pas entre eux, mais de plus ils donnent cette généalogie par Joseph qui, d'après les Évangiles, n'était pas son père.

Cela démontre jusqu'à la dernière évidence que ceux qui ont composé ces généalogies n'ont pas écrit les Évangiles et qu'ils les y ont introduites après coup, sans réfléchir à la contradiction. La famille de David était éteinte depuis longtemps, quand le Christ naquit.

Je désire dire ce que le Christ a fait à l'époque de ma conversion. J'allais le trouver à Jérusalem le jour de la fête des azymes, avant que les apôtres l'eussent entouré, c'est-à-dire à l'heure de son lever. Il demeurait à la troisième maison de la rue de Bérin, du faubourg de Meiraudie. La maison se trouvait à main droite, en venant de la campagne. Je me fis annoncer comme une amie d'enfance de Magdeleine, sa sœur. Lorsque Christ apprit qui j'étais, il s'empressa de venir à ma rencontre. Je me jetai à ses pieds en lui disant « Voici une grande pécheresse qui n'ose pas regarder celui que Dieu a chargé de porter sa parole au monde. Sa pitié fera peut-être que tu m'accueilleras avec bonté : mais je sens que ton pardon doit n'être accordé qu'à ceux qui se repentent de leurs fautes et je me repens amèrement de ces débauches auxquelles, depuis dix ans, j'ai abandonné ma personne. » Le Christ me releva avec bonté et me dit : « A la femme de la débauche criminelle, il faudra bien des souffrances pour expier cette conduite coupable ; mais à celle qui se donna par amour il sera plus facile de rentrer en grâce avec Dieu ; car il est beaucoup pardonné à celle qui a beaucoup aimé. Vienne la résipiscence et Dieu ouvrira les bras à la femme

de l'amour désintéressé. Si ta conscience t'a jugée digne de me suivre, laisse tes habitudes coupables et suis-moi. »

7 juin 1877.

XIV

D. – Pourquoi Jésus défendait-il à ses disciples de dire qu'il était le Christ ?

R. – La défense faite par le Christ à ses disciples de dire qu'il était le Christ venait de la crainte que le Christ avait que les prêtres ne le fissent arrêter. Jésus ne voulait pas compromettre par trop de précipitation le succès de la cause sacrée qu'il défendait ; mais le ciel devait se charger de le faire connaître à la terre ; les miracles curieux de sa royale puissance devaient le trahir ; les disciples le voyaient ranimer par sa parole la foi chancelante des hommes. La foule vivait dans l'admiration des guérisons nombreuses que sa seule présence opérait. Tous se demandaient quel était cet homme qui parlait avec tant d'autorité et qui faisait tant de miracles. Vous ne pouvez pas comprendre ce qu'excitait d'admiration le Christ dans l'âme de ceux qui le voyaient et quelle rage en concevaient les prêtres.

D. – Saint Marc, ch. II vers. 8, dit que Jésus connaissait, par son esprit, les pensées de ceux qui l'approchaient. Qu'entend-il par-là ?

R. – Jésus avait un Esprit inspirateur qui, comme celui de Socrate, le prévenait de ce qui devait arriver et de ce que pensaient ceux qui l'entouraient. C'est ce que signifie le passage de Marc.

D. – Saint Matthieu, ch. X, vers. 5 et 6, nous dit que Jésus défendit à ses disciples d'aller vers d'autres peuples que les brebis perdues d'Israël. Comment expliquer cette défense ?

R. – La recommandation de limiter l'apostolat à la population du royaume d'Israël indique que le Christ a cherché sa voie et que d'abord il ne se croyait pas appelé à réformer le monde entier, mais seulement le pays auquel il appartenait. Il faut bien comprendre ce que devait avoir d'effrayant pour un pauvre ouvrier charpentier la mission de convertir la terre entière à la vraie religion. Vous ne pourrez jamais comprendre la grandeur de la lutte que le Christ a eu à soutenir. J'en fus un des témoins les plus touchés et les plus émus, car j'ai vécu depuis ma conversion dans la plus grande confiance avec ce puissant esprit.

14 juin 1877.

XV

D. – Comment doit-on comprendre ces paroles de Jean-Baptiste aux pharisiens et aux sadducéens : « Dieu peut faire naître de ces pierres même des enfants à Abraham » ?

R. – Jean-Baptiste, par ces paroles, voulait dire que Dieu a fait tous les êtres de la substance unique qui est Dieu même. Donc il doit non seulement pouvoir faire naître des hommes des pierres, mais encore il ne peut pas laisser dans le règne de la mort les Esprits qui le composent. Ce serait, de sa part, une injustice criante et une radicale faute, parce que la création serait immédiatement arrêtée dans sa marche vers lui.

D. – Qu'entendait Jésus par la fin du monde ?

R. – Je peux dire que sur ce point le Christ avait des idées qu'il ne manifestait qu'avec beaucoup de réserve, pour ne pas épouvanter ceux qui l'écoutaient ; mais je crois pouvoir dire aussi que

jamais il n'a prédit la fin du monde comme devant avoir lieu dans l'espace de quelques années. Ce qui a donné lieu à la croyance à la fin du monde, chez les disciples, c'est qu'il disait souvent : « Que voulez-vous, mes enfants, la fin approche et le fils de l'homme viendra dans le ciel, avec Élie, vous visiter. » La fin était la mort du Christ et de Jean-Baptiste. Le ciel, c'était le monde erratique d'où il devait apparaître à ses disciples, en compagnie de Jean-Baptiste.

Jean-Baptiste se manifesta du vivant même du Christ, dans cette scène que l'on appelle la transfiguration. Depuis, il inspira plusieurs apôtres ; mais cela n'a pas été relaté. Dieu voulait que les Esprits bons fussent confondus sous le nom de Saint-Esprit, et les Esprits mauvais sous celui de démon. Les temps du spiritisme n'étaient pas encore arrivés.

20 juin 1877.

XVI

D. – Jésus, dans saint Matthieu, dit que Jean-Baptiste était Élie, tandis que celui-ci, dans saint Jean, dit qu'il ne l'était pas. Comment expliquer cette contradiction ?

R. – Jean-Baptiste ignorait ce qu'il avait été ; Jésus, au contraire, le savait. Jean-Baptiste ne connaissait de la mission du Christ que ce que les véritables prophètes connaissaient, c'est-à-dire que le Christ était chargé de porter la parole de Dieu à la terre. Rendre, à celui que Dieu avait envoyé, témoignage de sa mission, voilà ce que Jean-Baptiste avait à faire.

D. – Pourquoi Jésus s'enfuit-il quand il sut que la foule voulait venir pour l'enlever et le faire roi ?

R. – La foule, avec ce sentiment que les hommes du peuple éprouvent en présence de celui qui possède des facultés élevées, ne voyait dans le Christ que le Messie conquérant prédit dans plusieurs endroits des Écritures. Donc elle voulait faire le Christ roi, afin de prendre entre les peuples le premier rang auquel elle aspirait, comme tous les autres. Le Christ se déroba à leur poursuite, car il comprenait déjà la grandeur de sa royauté toute morale. Il n'avait pas multiplié, comme la lettre de l'Évangile le dit, la nourriture matérielle, mais la nourriture morale. Je l'ai dit déjà.

Le peuple avait de Jésus l'idée qu'il relèverait de sa chute la race d'Abraham, et que, sous la conduite de ce chef, il conquerrait le monde. Tant que dura cet espoir, le Christ eut beaucoup de partisans ; mais lorsqu'on fut convaincu de son impuissance à atteindre ce résultat, il fut abandonné. Ceux qui trouvèrent la doctrine du Christ vraie persévérèrent, et cependant, à l'époque de sa chute, ils l'abandonnèrent, épouvantés et ébranlés dans leur foi. Cependant il apparut à eux après sa mort, et ce miracle ranima leur foi et leur donna ce courage indomptable dont ils donnèrent des preuves si éclatantes.

21 juin 1877.

XVII

D. – Quelle est l'origine de la croyance à la virginité de Marie ?

R. – Les premiers chrétiens, désirant que le Christ eût une origine miraculeuse, trouvèrent dans la légende de Christna le vrai modèle à suivre. Il y avait à cette époque, en Palestine, comme dans tous les pays d'Orient, des apôtres de la religion apportée au monde par le révélateur indien. La conformité des noms et des doctrines fit que, de très bonne foi, les chrétiens reportaient au Christ

ce qui était dit de Christna. Voilà la seule explication vraie que l'on puisse donner de la croyance à la virginité de Marie.

D. – Jésus a-t-il réellement marché sur les eaux, en y soutenant saint Pierre ?

R. – Jésus était un médium puissant ; il lui est arrivé de s'élever en l'air plusieurs fois ; donc il a pu marcher sur les eaux ; mais il n'est pas à ma connaissance qu'il ait soutenu Pierre sur cet élément. L'exagération est dans les habitudes de l'esprit humain.

D. – Comment expliques-tu ce que dit l'Évangile des soupçons de Joseph, quand il connut la grossesse de Marie ?

R. – La légende étant donnée, il est difficile de donner l'explication de la formation de chacun de ces détails. Les soupçons de Joseph découlent tout naturellement de l'état de grossesse dans lequel il trouva sa fiancée ; il était naturel qu'on fît intervenir un messager du ciel pour les calmer. C'est ce qui eut lieu.

D. – Pourquoi l'Évangile fait-il descendre Jésus de David, par Joseph qu'il nie pourtant avoir été son père ?

R. – Les chrétiens ont, de bonne foi, et sans réfléchir, donné la généalogie du Christ par Joseph, parce que, dans les premiers temps, la fable de génération miraculeuse n'était pas crue. Plus tard, on a rédigé les Évangiles, en mêlant le vrai au faux, sans s'en apercevoir : voilà la seule explication vraie de ce fait.

D. – Qu'est-ce que ce blasphème contre le Saint-Esprit, dont Jésus dit qu'il ne sera point pardonné ?

R. – Le Saint-Esprit, pour le Christ, était la lumière de laquelle il disait qu'il fallait veiller avec soin pour qu'elle ne devînt pas de vraies ténèbres. La raison toujours reconnue comme la voix de Dieu, voilà le fond de la doctrine du Christ. Blasphémer contre lui, c'était blasphémer contre un homme, tandis que blasphémer contre la raison, c'était, en réalité, blasphémer contre Dieu même. Vous ne devez pas prendre au pied de la lettre ces paroles : *Il ne lui sera point remis*. Je puis assurer que le Christ n'admettait pas de peines éternelles. S'il a dit ces paroles, c'est pour donner une plus haute idée de la grandeur du crime de celui qui blasphème contre la raison. Ces exagérations de langage sont communes à l'homme, lorsqu'il parle avec animation. La figure de rhétorique qu'on appelle hyperbole tient une large place dans les Évangiles. Il est donc à peu près certain que le Christ n'a pas dit : point, mais que les rédacteurs des Évangiles le lui ont fait dire. Les Évangiles peuvent avoir dit vrai, mais ils peuvent avoir exagéré.

26 juin 1877.

XVIII

D. – Comment les dévots et les prêtres accueillirent-ils d'abord la prédication de Jésus ?

R. – Les dévots et les prêtres, en Palestine, accueillirent la Prédication, du Christ d'abord avec colère et nièrent que ce fils de charpentier, charpentier lui-même, fut ce Messie prédit par les prophètes. Ils disaient que Dieu ne pouvait avoir choisi, dans un état si humble, celui que sa Providence destinait à faire triompher la nation chère à son cœur, de tous ses ennemis, et la placer à la direction de toutes les autres. Les prêtres ajoutaient que Dieu n'aurait pas choisi le Messie, sans en avoir prévenu le grand prêtre. J'étais à Jérusalem lorsque le grand prêtre manda le Christ devant lui, pour la première fois. C'était deux ans avant sa mort. Il le pressa de questions au sujet de sa mission. Il le déclara en état de démence. Il le menaça de le faire arrêter, s'il continuait à prêcher une doctrine contraire à celle de l'Église. Mais le Christ le menaça à son tour de la

Géhenne s'il continuait à s'opposer aux desseins de Dieu qui l'avait envoyé. Le menu peuple était enthousiasmé par les guérisons que le Christ opérait en grand nombre. Il disait : « Comment celui qui fait les œuvres de Dieu ne serait-il pas l'envoyé de Dieu ? » Les dévots répondaient, excités par les prêtres, que Satan était le maître du Christ et que c'étaient les œuvres de Satan que le Christ accomplissait. La lutte était ardente et se produisait dans toute la Palestine. Les uns disaient que le Christ était de Dieu et les autres qu'il était de Belzébuth. Ma petite bourgade de Magdala se distinguait entre toutes par l'ardeur avec laquelle ses habitants se mêlaient à ces disputes, à cause du séjour de la famille du Christ dans ses murs. A la vérité, je me montrai d'abord très éloignée d'y prendre part. La vie de courtisane que je menais me les rendait assez indifférentes. Mais un jour, allant à Jérusalem pour y exercer ma profession indigne, je rencontrai le disciple Jean qui me fit honte de mener une semblable existence et m'engagea à aller voir le Christ qui s'y trouvait. L'amitié que j'avais eue pour la sœur du Christ me décida à aller le trouver, et je vous ai déjà raconté notre entrevue chez le corroyeur Thomas.

D. – Sais-tu ce qui se passa entre le Christ et la Samaritaine ?

R. – La femme de Samarie était connue de moi, car nous exercions la même profession et nous nous étions rencontrées à Jérusalem, lorsque j'allai dans cette ville pour la première fois, c'est-à-dire deux ans avant ma rencontre avec le Christ. La femme de Samarie donna à boire au Christ ; cet envoyé de Dieu allait de Judée en Galilée, avec quelques disciples. D'abord elle fit des difficultés à cause de la crainte que lui inspirait ce juif qu'elle croyait orthodoxe. En conséquence, elle lui fit observer qu'elle adorait sur le Garizim, tandis que lui adorait à Jérusalem. Alors le Christ lui répondit : « Femme, apprends que j'ai été envoyé aux hommes pour leur apprendre que Dieu ne veut être adoré ni à Jérusalem ni sur le Garizim, mais dans le cœur de ceux qui le connaissent. Ta vie a été jusqu'à ce jour bien coupable, mais espère. Je suis la source d'eau vive dans laquelle on peut laver toutes les fautes. Écoute ma parole et change de vie ; tu gagneras en échange la vie éternelle. »

28 juin 1877.

XIX

Ici finirent ces communications ; soit que je n'aie pas voulu les continuer, soit qu'on ne m'ait plus répondu. Il y a douze ans de cela !

Je ne sais ce qu'en penseront les lecteurs. Quant à moi, je crois que si elles contiennent des choses très vraisemblables, elles en contiennent aussi qui me paraissent tout à fait erronées. Mais ce qui est certain pour moi, c'est que l'Esprit qui les a dictées a essayé de capter ma confiance en manifestant des croyances philosophiques conformes à celles que je professais déjà depuis longtemps.

D'ailleurs, je me méfie de ces Esprits qui s'attribuent la grande mission d'apporter la vérité religieuse aux spiritistes. Je les crois plutôt des exploiters de la vanité des médiums.

Lettres aux ignorants

« Je parle sans prétendre à réformer le monde, Trop heureux, servant peu, que je ne nuise à rien. »

Extrait d'une note manuscrite de l'auteur, janvier 1897

... En 1864, je publiais, sous le titre *Lettres aux ignorants*, une brochure de trente-deux lettres, de trente-deux vers chacune, où j'exposais une doctrine philosophique complète. Je la fis en vers malgré moi et à mon grand déplaisir, et trente-deux par trente-deux, sans le moindre dessein de ma part... A cette époque, je ne connaissais le *Livre des Esprits* que comme beaucoup de spirites, c'est-à-dire très superficiellement. La doctrine que j'exposais ne m'était pas non plus aussi familière qu'aujourd'hui. De sorte donc que je procédais avec appréhension, craignant toujours de me trouver en contradiction avec ce que les Esprits avaient déjà dit et ne me sentant pas qualifié pour une telle audace. Mais une voix intérieure me rassurait toujours en me disant que je ne faisais qu'exposer les principes de la philosophie spirite, d'après le *Livre des Esprits*.

Cette voix ne me trompait pas, comme le montre le compte rendu suivant qu'Allan Kardec fit de cette brochure dans la *Revue spirite* de mai 1864 : « L'auteur, spirite fervent et éclairé, a reproduit en vers les principes fondamentaux de la doctrine spirite selon le Livre des Esprits. Nous le félicitons sincèrement de l'intention qui a présidé à son travail ; sous quelque forme que la doctrine se présente, c'est toujours un indice de la vulgarisation de l'idée, et autant de semences répandues qui fructifient plus ou moins selon la forme dont elles sont revêtues ; l'essentiel est que le fond soit exact, et c'est ici le cas. »

A Monsieur T. Jaubert,

Vice-président du Tribunal de première instance de Carcassonne.

Il y a quatre ans passés, j'ai pu, pour la première fois, chez vous et par vous, constater la réalité d'un phénomène à l'existence duquel je n'avais pas cru jusque-là.

Vous savez ce qui s'en est suivi. Vous connaissez l'épreuve longue et redoutable à laquelle j'ai été soumis. C'est de là qu'est né ce livre. Daignez en accepter la dédicace comme un témoignage de ma vive gratitude et de ma respectueuse affection.

V. Tournier

Pau, 20 février 1864

Aux ignorants

Ignorant comme vous, c'est à vous que je veux
Adresser, aujourd'hui, ma pensée et mes vœux.
Un docte sourirait, à ma pauvre harangue,
De pitié : Je ne sais m'exprimer dans sa langue.
Il ne m'entendrait pas. Mais vous m'écouteriez,
Car je parle la vôtre, et vous me comprendrez.
Ma pensée est, amis, que chacun, dans ce monde,
Devrait, savant ou non, savoir sur quoi se fonde
La foi qui l'illumine, ou l'incrédulité
Qui répand dans son cœur la triste obscurité ;
Et mon vœu le plus cher est de vous faire entendre
Que chacun de nous peut examiner, comprendre,
Bien qu'il ait le malheur de n'être point savant,
Ce dont la connaissance à l'homme importe tant.
Les savants, dites-moi, sont-ils d'accord ensemble ?
– Non, c'est connu de tous. Et pourtant, ce me semble,

Pour se laisser par eux aveuglément guider,
 Il conviendrait au moins qu'on les vît s'accorder.
 Est-ce trop exiger ? et faut-il qu'on s'apprête
 A tourner à tout vent comme une girouette
 Pour le simple plaisir de croire à tout grand nom ?
 Quand Bossuet dit : oui, Voltaire répond : non.
 L'un me dit : « Le hasard tout seul a fait le monde. »
 Un autre « C'est de Dieu la parole féconde. »
 Un troisième reprend : « Tout est illusion,
 Erreur, fausse apparence en la création :
 Dieu seul est ; et l'on rêve alors que l'on croit vivre ! »
 Pour moi, sur ce terrain, je ne saurais les suivre :
 Mon esprit trop étroit et pauvre à tous égards
 Suit du simple bon sens les humbles étendards.
 Mais le bon sens peut-il résoudre le problème
 Lui seul ? – Nous le verrons dans l'épître deuxième.

II

Que diriez-vous si, plein d'une savante envie,
 Curieux de scruter les secrets de la vie,
 Je commençais ainsi : « Suis-je ou ne suis-je pas ?
 Le monde existe-t-il, ou bien n'est-il, hélas !
 Que pure illusion ? » – Vous diriez : « Le pauvre homme
 A perdu la raison. C'est pitié. Voilà comme,
 Lorsque l'on ne sait pas prudemment s'arrêter,
 On en vient à nier l'évidence, à douter
 De ce que tout enfant qui tête encor sa mère
 Sait d'une certitude inébranlable, entière. »
 C'est le bon sens qui parle, et vous voyez qu'il vaut
 Plus que le savoir même, en ce cas, et qu'il faut
 Que les savants aussi le prennent pour leur guide
 Dans leurs travaux, de peur que l'ennemi perfide,
 Qui se nomme amour-propre et qui veille auprès d'eux,
 Ne les fasse tomber dans ses pièges honteux.
 Premier point de gagné. – Mais maintenant, de grâce,
 Pouvez-vous concevoir qu'une montre se fasse
 Par le hasard tout seul et sans un horloger ?
 – C'est encor le bon sens qu'il faut interroger.
 Il nous répond tout court : non ; sans une parole
 De plus ; car il est bref et n'aime point le rôle
 D'un bavard qui se perd en de longs arguments
 Et fatigue l'esprit de vains raisonnements.
 Il craindrait d'ennuyer, et toujours il proteste
 Contre qui veut prouver ce que nul ne conteste.
 Or quel homme de sens oserait me nier

Qu'on ne peut concevoir l'œuvre sans l'ouvrier ?
Encore un point d'acquis. – Voyons, faisons nos sommes :
Nous savons que le monde existe, que nous sommes,
Et que nous connaissons la cause par l'effet.
C'est tout ce qu'il me faut pour démontrer mon fait.

III

Que suis-je ? Comment suis-je ? et comment est le monde ?
– C'est une question sérieuse, profonde,
A laquelle il nous faut répondre cependant,
Si nous voulons pouvoir faire un pas en avant.
Essayons. – Comprit-on jamais qu'un bloc de pierre,
Ou de fer, ou de marbre, ou bien d'autre matière,
Sans nulle impulsion, seul se puisse mouvoir ?
– Non, personne jamais ne le put concevoir.
Tout corps est donc pour nous inerte par nature,
Quels que soient son aspect, sa forme, sa structure.
Mais alors qu'il se meut d'où vient le mouvement ?
– Ici nous constatons un nouvel élément
Réel quoique invisible, et que nous nommons force ;
Un être bien distinct et qu'en vain l'on s'efforce
De nier, le bon sens inexorable a dit
Qu'un effet quel qu'il soit est toujours le produit
D'une cause, et qu'enfin cette cause doit être
Puisqu'il est, car de rien jamais rien ne put naître.
Et la force est partout : dans l'animalité,
Dans l'astre, dans la plante et dans l'humanité,
Sous divers noms : instinct, simple force, pensée,
Ou raison ! don divin qu'une foule insensée
Repousse comme un piège, et sans lequel pourtant
L'homme ne serait pas ce monarque puissant
Qui gouverne la Terre, à qui rien ne résiste.
Le bon sens dit encor que la cause persiste
Quand l'effet est produit, ou bien qu'il nous faudrait
Croire qu'à tout instant une cause naîtrait
Pour produire un effet ; et qu'ainsi de la cause
L'effet serait le père : et voilà comme on ose
Abuser quelquefois du plus précieux don,
Et comment l'amour-propre égare la raison

IV

Nous avons constaté l'agent mystérieux
Répandu dans le monde, invisible à nos yeux :

Dans l'ombre de la nuit a brillé la lumière,
 Et nous savons enfin que tout n'est pas matière.
 L'âme à nous se révèle, et du corps qui périt
 Sous la faux de la mort, s'envole et lui survit !
 Mais ce corps, qui l'a fait ? – D'admirable structure,
 En lui tout est calcul, harmonie et mesure.
 Et le monde où partout éclate un art divin,
 De l'étoile qui brille à l'herbe du chemin,
 Quel est donc son auteur ? – La réponse est facile
 Pour qui de la raison est l'élève docile ;
 Pour qui, sans parti pris, a su l'interroger,
 Attendre sa réponse et ne rien préjuger ;
 Car le présomptueux, le sot, le fanatique
 N'en obtinrent jamais qu'un discours ironique.
 – Voyons si par ma bouche elle voudra parler :
 Des causes que les sens ont pu nous révéler,
 La plus grande, pour nous, est l'homme. A-t-il pu faire
 Et le monde et lui-même ? – En voyant sa misère,
 Oserait-on dire oui ? – Portons plus haut nos yeux ;
 Cherchons un ouvrier plus grand, plus glorieux.
 A l'œuvre on reconnaît l'artisan : le proverbe
 A raison ; et l'auteur de cette œuvre superbe
 Est plus puissant que l'homme et plus grand. Mais peut-on
 Connaître sa nature et lui donner un nom ?
 Le trouver, le montrer à notre âme inquiète ?
 Et quels sont nos moyens pour une telle enquête ?
 Est-il un ?... Sont-ils deux ?... Mille ?... Dans quels rapports
 Avec l'homme affranchi des entraves du corps ?
 S'ils sont plusieurs, sont-ils dépendants d'un seul maître ?
 – C'est l'étude qui doit nous le faire connaître.

V

La nature partout nous apparaît régie
 Par une grande loi, la loi d'analogie.
 C'est le fil conducteur de l'esprit à travers
 Ce labyrinthe immense appelé l'univers.
 Sans elle, à chaque instant, hésitante, incertaine,
 La pensée errerait dans sa recherche vaine.
 Invoquons son appui ; voyons, à la clarté
 Du flambeau qu'elle tient, si la difficulté
 Qui trouble nos esprits pourrait être éclaircie.
 Du Globe où nous vivons quand la croûte durcie
 Permet d'y placer l'homme et de l'y faire agir,
 Quel y fut son destin ?... tout le dit : le régir,
 Le parfaire, l'orner. Pour cette tâche immense

Un seul don lui suffit, le don d'intelligence.
 Dans la lutte, toujours c'est ce qui le rend fort :
 Il voit, il réfléchit : tout cède à son effort.
 Et l'effort vers un but défini nous révèle
 Un être intelligent dont la valeur réelle
 Se mesure à l'effet obtenu ; mais l'agent
 Est toujours, quel qu'il soit, un être intelligent,
 C'est-à-dire soumis à l'effort, loi suprême
 Qu'on retrouve partout, sur la Terre, au Ciel même.
 Un monde qui se forme et le moindre hameau,
 Tous deux également sont marqués à son sceau.
 Ce qui diffère ici, ce n'est point la nature,
 C'est la proportion, le degré, la mesure,
 Indices du progrès, du progrès qui me dit
 Que celui qu'on voit grand autrefois fut petit.
 L'architecte du monde est plus puissant, plus sage ;
 Sur celui du hameau, c'est son seul avantage.
 – Les mondes seraient donc l'œuvre d'hommes grandis
 Invisibles pour nous, et que j'appelle Esprits !

VI

J'admire des Esprits la savante manœuvre :
 La matière est fournie, ils la mettent en œuvre ;
 Elle cède vaincue, et des mondes nouveaux
 Sortent tout rayonnants de leurs puissants travaux.
 Mais d'où provient l'Esprit et qui fit la Matière ?
 Ni l'un ni l'autre n'est une cause première,
 Et nous voyons trop bien qu'ils ont au-dessus d'eux
 Quelqu'un de plus puissant qui les créa tous deux.
 Or, quel est ce quelqu'un ? – Autre poursuite à faire ;
 Car sans Lui le désir ne se peut satisfaire.
 A quel signe certain pourrons-nous l'affirmer ?
 Comment le reconnaître et comment le nommer ?
 – Il faut qu'il se présente avec le caractère
 D'un être indépendant, absolu, nécessaire.
 A ces indices seuls, nous pourrons dire enfin :
 Nous avons reconnu l'arbitre souverain,
 L'Être par excellence, et de la destinée
 Une explication peut nous être donnée.
 Le temps m'est démontré par la succession,
 L'espace également : une sensation
 Unique ne saurait me les faire connaître :
 Elle peut seulement me révéler mon être.
 Mais mon être connu, j'en connais à l'instant
 Un autre dont je viens, par lui-même existant ;

Car il faut que quelqu'un existe par lui-même.
Et pour moi ce quelqu'un est la cause suprême
Que j'ai tant poursuivie et que je trouve enfin.
Jusqu'ici la raison m'a conduit par la main.
Mais pourra-t-elle encor pénétrer la nature
De l'Etre, l'expliquer et peindre sa figure ?....'
Non, son œil ébloui ne peut le contempler ;
Elle le sent, s'incline et ne sait qu'adorer !

VII

Sans prétendre de Dieu pénétrer le secret,
Je puis dire qu'il est immuable, parfait,
Tout-puissant ; qu'il sait tout ; enfin qu'il est unique.
A ces assertions il n'est point de réplique ;
Et quelque effort qu'on fasse, il le faut concevoir
Avec ces attributs, sous peine de le voir
Aussitôt, à nos yeux, perdre le rang suprême
Où la raison le place : elle dit elle-même
Qu'arrivé jusqu'à Lui tout progrès doit finir
Et l'esprit satisfait ignorer le désir.
Si donc il ne m'est point donné de le connaître,
De savoir ce qu'il est, je sais ce qu'il doit être.
Je sais qu'il est celui qu'il me faut invoquer ;
Que seul inexplicable, il doit tout m'expliquer.
Le Monde, les Esprits et le Temps et l'Espace,
Sortis de Lui, ne sont que par Lui : tout s'efface,
Cesse d'être s'il veut ; tout rentre dans son sein ;
Et de ce qu'on connaît il ne reste plus rien
Que lui seul le Grand Tout et l'unité féconde,
Mère des éléments qui composent le monde.
Il est partout, dans tout, et de tout le support,
La substance, le fond : c'est pourquoi le rapport
Seul est connu de nous, et le fond nous échappe.
Dans l'être le plus vil quelque chose me frappe
Et me force au respect. Cette chose, c'est Dieu !
Devant Lui je me sens en tout temps, en tout lieu :
Il me voit, il me parle, il m'indique la route,
Celle qui mène au but. Heureux si je l'écoute !
Mais je peux rester sourd et lui désobéir,
Car il veut qu'on soit libre et qu'on puisse choisir.
Seulement la douleur, monitrice fidèle,
Est là qui vers la voie aussitôt nous rappelle.

VIII

Je veux à la douleur consacrer cette épître.
 A ma reconnaissance elle a le plus beau titre :
 En dissipant en moi les ténèbres du cœur,
 Elle m'a révélé des plans du Créateur
 La profondeur, l'éclat, la beauté, l'harmonie,
 La grandeur, la bonté, la sagesse infinie !
 Mère au robuste amour, grâce à son lait amer,
 J'ai pu, fortifié, triompher de l'Enfer :
 D'invisibles assauts j'ai repoussé la rage.
 Sa voix, en l'éclairant, soutenait mon courage.
 Croyez-en ma parole, ô vous tous qui souffrez !
 Seule elle nous fait grands ! et quand vous murmurez,
 C'est que vous ignorez sa mission sublime,
 Ses rapports, sa raison, son but, son sens intime !
 Elle est la voix de Dieu qui dans ma chair gémit
 De mes égarements, de Dieu qui m'avertit,
 Et qui, pour me sauver, partageant ma misère,
 S'incarne !... Ce n'est pas seulement au calvaire
 Qu'il souffre sur la croix, dans le Christ Homme-Dieu !
 Mais dans tout ce qui vit, en tout temps, en tout lieu !
 Jusqu'à ce qu'arrivé dans la céleste sphère,
 L'Esprit, vainqueur du mal, salue enfin le père
 Dans celui qui d'abord ne fut qu'un Dieu jaloux,
 De vengeance altéré, cruel, plein de courroux ;
 Qui plus tard apparaît comme un juge inflexible,
 Au cœur de fer, et dont la sentence terrible
 Nous révolte en vouant à l'éternel malheur
 L'homme qu'il créa faible et qui devint pécheur.
 Enfance de l'Esprit ! qui voit dans la souffrance
 Un châtement d'En Haut, et non la conséquence
 De cette Liberté que chacun reconnaît
 Comme le plus beau don que le ciel nous a fait.

IX

Dieu qui peut ce qu'il veut ne veut que ce qu'il faut.
 Retenons bien ceci : quand nous serons plus haut,
 Nous pourrons pénétrer le sens de bien des choses
 Qui, jusqu'ici, ne sont, pour nous, que lettres closes.
 Et déjà nous avons compris que la douleur
 Est de la liberté la compagne et la sœur ;
 Compagne inséparable et sœur qui fut conçue
 Dans le même moment : nous ne l'avions reçue
 Que comme un châtement, lorsque nous ignorions
 Sa vertu, ses effets ; que nous considérions

Dieu comme un maître dur et prompt à la colère,
 Frappant et punissant par plaisir, non un père
 Dont les bras sont toujours ouverts au repentir,
 Qui frappe quelquefois, mais ne sait point punir.
 Quelle idée avons-nous de la toute-puissance
 Dans un être parfait ?.. Quelle est la conséquence
 Qui doit en découler forcément ? – C'est qu'Il peut
 Faire tout ce qu'il veut ; mais aussi qu'il ne veut
 Et qu'il ne peut vouloir que le bon, que le juste.
 Nous l'avons dit plus haut, jamais cet être auguste
 Ne concevra l'absurde, ou l'injuste, ou le faux,
 Misérables produits de nos faibles cerveaux.
 Il ne peut faire mal ; mais non par impuissance.
 C'est parce qu'il voit tout, sait tout : l'omniscience
 En lui ne saurait être alliée à l'erreur.
 En créant, peut-il faire un autre créateur ?
 Non, ce serait absurde : il faut qu'il soit unique ;
 L'unité du Grand Tout n'admet point de réplique.
 Il fallait donc qu'il fît un aveugle instrument,
 Sans personnalité, privé de sentiment,
 Ou bien un être libre, intelligent, sensible,
 Partant, comme au plaisir, à la peine accessible.

X

Enfin de la douleur le rapport est connu :
 C'est sous son aiguillon que l'homme est parvenu
 A franchir les degrés de la Sauvagerie,
 De l'État Pastoral et de la Barbarie,
 Et que d'un progrès double excitant la lenteur,
 En ornant son esprit il amollit son cœur.
 Sans elle, croupissant dans les phases limbiques,
 Gardant son ignorance et ses instincts iniques,
 Il n'eût pas été l'homme, il n'eût pas même été
 Au plus bas échelon de l'animalité.
 Car l'animal aussi souffre, et c'est la souffrance
 Qui l'avertit à temps lorsque son existence
 Est de quelque danger menacée ; autrement
 Il pourrait vers la mort courir à tout moment.
 Gardienne incorruptible, active, vigilante,
 Elle veille sur nous : quand l'âme chancelante
 Incline vers le mal, aussitôt sa clameur
 S'élève, retentit et lui montre l'erreur.
 Instrument du progrès, dans sa poursuite ardente,
 Rien ne peut l'arrêter : on ne la voit contente
 Que le jour où l'Esprit s'est enfin dépouillé

Des imperfections dont il était souillé.
 Suivons donc ses leçons ; Dieu le veut, il l'ordonne ;
 Et pour nous diriger son amour nous la donne.
 Mais comment de l'Esprit s'accomplit le progrès ?
 Jusqu'où va-t-il ?... Peut-il s'arrêter pour jamais ?
 Quand la mort, de sa faux ayant brisé la trame
 Qui retient l'âme au corps, elle s'envole, flamme
 Invisible à nos yeux, va-t-elle dans l'enfer
 Où le crime est puni sous des verges de fer ?
 S'élève-t-elle aux cieus, la demeure éternelle
 Où sa vertu reçoit une palme immortelle ?...

XI

On nous parle souvent des supplices qu'endurent
 Les damnés dans l'enfer : ils sont affreux, ils durent
 Toujours, toujours, toujours !... ils ne cessent jamais !...
 Jamais ! entendez-vous ? – Vous entrez ! Désormais,
 Derrière vous, maudit, laissez toute espérance !
 Pendant l'éternité, dans ce lieu de souffrance,
 Vous vivrez blasphémant, hurlant et maudissant
 Le Dieu qui vous créa, cet être tout-puissant
 Que vous prierez en vain ; la prière est bannie
 De l'Enfer ; à quoi bon prier quand on vous nie
 Tout droit au repentir ; que vos cris de douleur
 Vont, portés vers le ciel, accroître le bonheur
 De l'Élu qui se plaît au spectacle sauvage
 De vos tourments ? – Horreur ! blasphème atroce ! outrage !
 Outrage à Dieu le père, aux Esprits glorieux
 Comme vous ses enfants ; qui n'ont conquis les cieus
 Que par de longs travaux et des luttes pénibles ;
 Qui vous aiment et, loin qu'à vos maux insensibles
 Ils sentent à les voir leur bonheur s'augmenter,
 Viennent, comme Jésus, parfois les partager.
 Non l'Enfer éternel n'est point ! et la souffrance
 Ne peut avoir pour but de punir une offense
 Impossible envers Dieu, trop haut pour être atteint,
 Trop bon pour se venger ; qui nous aime, nous plaint,
 Et qui, se respectant dans son plus noble ouvrage,
 Ne veut point par la force obtenir notre hommage.
 Mais si l'Enfer n'est pas tel qu'on nous l'a dépeint,
 Si l'on peut en sortir, l'esprit se voit contraint,
 Par une induction forcée, à reconnaître
 Que tel qu'on nous le dit, le ciel ne saurait être.
 – Que sont le Ciel, l'Enfer, ces éternels sujets
 D'espérance, d'amour, de crainte, de regrets ?...

XII

Dans le monde, on le sait, il n'est point de lacune ;
Tout est transition, progrès lent ; dans aucune
De ses divisions nul œil n'a constaté
Une solution de continuité.
Pas de chaînon brisé : tout se tient, tout se lie :
Toujours d'un règne à l'autre un être qui relie ;
Être incertain, douteux, qu'on ne saurait classer ;
Moule hybride où toujours *la force* doit passer
Pour franchir un grand pas et changer de nature.
C'est un fait qui s'impose ; et si, par aventure,
La raison y puisait de quoi nous expliquer
L'origine de l'âme, il faudrait s'incliner.
Un sage nous l'a dit : Quand on veut d'une phase
S'élever, il convient de faire table rase
De tous les préjugés qui troublent le cerveau,
Et d'user hardiment de l'*Organe Nouveau*,
L'induction, flambeau dont la vive lumière
Guide notre raison dans sa noble carrière.
Si de Dieu tout provient, on ne doit mépriser
Rien, puisqu'il est dans tout, et qu'on ne peut puiser
Qu'en Lui ! tout : être, vie, instinct, intelligence.
Ce ne sont, en effet, pour nous, de l'existence,
Que les degrés divers. L'induction le dit
Clairement ; malgré nous, l'impose à notre esprit.
Le progrès autrement ne se pourrait comprendre.
Par ce mot, en effet, que devons-nous entendre ?
Si ce n'est que, parti de l'échelon plus bas,
Un par un, au plus haut un jour tu parviendras ;
Qu'homme, brute jadis, un jour tu seras ange !
Et qu'alors, abaissant ton regard vers la fange,
Tu chériras, rempli d'un sentiment nouveau,
D'un amour fraternel, l'insecte et le pourceau !

XIII

Toute âme avant d'être âme est une simple force
Qui reçoit divers noms. C'est en vain qu'on s'efforce
De vouloir pénétrer le pourquoi. C'est le fond
Qui pour nous est encore un mystère profond.
Pourra-t-on quelque jour le découvrir ? – Peut-être.
Dieu fixa-t-il un terme au besoin de connaître
Qui dévore nos cœurs ? – Nous le saurons plus tard.

En attendant, portons un attentif regard
 Sur l'histoire, et voyons si, bien interrogée,
 Elle ne fournit point à l'âme, déagée
 De tout scrupule étroit, un nouvel argument
 Qui de l'induction prouve l'enseignement.
 Les anciens, on le sait, avaient compris que l'homme
 Est comme un abrégé du monde, un microcosme ;
 Et, par l'analogie, un moderne a fait voir
 Qu'en lui tout se reflète ainsi qu'en un miroir.
 Ce *tout* est l'alphabet dont nous sommes le livre.
 Chaque être est une lettre, un mot ; il n'est qu'à suivre
 Cette étude avec soin pour être convaincu
 Qu'en chaque mot le livre a tour à tour vécu ;
 Que ce qui pense en nous, réfléchit et raisonne,
 Et pose sur nos fronts cette noble couronne
 Qui nous établit rois du monde où nous vivons.
 De l'être a parcouru les plus bas échelons :
 D'abord liant des corps les diverses parties ;
 Puis des plus belles fleurs émaillant nos prairies,
 Ou bien d'arbres couvrant nos champs et nos coteaux ;
 Ensuite gémissant au cœur des tourtereaux,
 Rugissant dans le tigre ; et dans ce long voyage
 De la raison enfin conquérant l'avantage.
 – Pourquoi, pour arriver, cet immense trajet ?
 Des hautes régions c'est encor le secret.

XIV

Je lis dans un poète aux chants harmonieux :
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieus.
 Sondons cette pensée ; elle est grande, elle est belle,
 Et répand sur notre œuvre une clarté nouvelle.
 Si nous venons de Dieu, s'il est un, il s'ensuit
 Que nous fûmes tous Dieu !.. le poète l'a dit,
 Et le fait est certain, quoique incompréhensible.
 La logique a parlé puissante, irrésistible.
 Elle impose la foi. Mais si nous fûmes Dieu,
 Nous le redeviendrons : le monde est le milieu
 Qu'il nous faut, dieux tombés, dans une immense course,
 Parcourir pour pouvoir remonter vers la source.
 Dès lors, on le comprend, la chute, c'est l'oubli ;
 Et la mémoire n'est que l'être rétabli,
 Par le temps et l'effort ; dans son omniscience,
 Son unité féconde et sa toute-puissance.
 Socrate avait raison : c'est se ressouvenir
 Que d'apprendre. D'où peut la science venir,

Sinon de Dieu caché dans le fond de notre âme,
Qu'il nous faut dégager ? – Un tel penser m'enflamme.
Je sens confusément qu'il porte le secret
De l'effort, de la lutte auxquels on nous soumet.
C'est là ce que du Christ la grande âme inspirée
Annonçait quand il dit cette phrase sacrée
Que l'on ne comprit point : – Le royaume des cieux
Est dans chacun de nous. – Le séjour ténébreux
Doit aussi s'y trouver : c'est une conséquence
De tout ce qu'on a dit : l'enfer, c'est l'ignorance,
Puisque dans la science est le ciel. Nous savons
Enfin d'où vient le mal et pourquoi nous souffrons.
Nous connaissons de plus qu'un triomphe infaillible.
Doit couronner un jour notre lutte pénible.

XV

L'Enfer nous a livré ses noirs secrets ; il dure
Jusqu'au jour où l'Esprit pur de toute souillure,
Par la lutte grandi, de lui-même vainqueur,
Se soumet sans réserve aux lois du Créateur,
Dont il découvre enfin la profonde sagesse.
Plus grand que nous, exempt de l'humaine faiblesse,
Il n'est plus l'homme, il est l'ange, l'Esprit heureux
Destiné désormais à vivre dans les cieux,
A gravir les degrés du séjour de lumière
Pour rentrer de nouveau dans le sein de son père.
Nous avons donc encore une fois constaté
De la loi du progrès l'universalité.
Tout la subit, hormis Dieu, la cause première.
Elle régit l'esprit et régit la Matière.
Les mondes ont aussi leur route à parcourir,
Leur échelle à monter, leurs degrés à franchir.
Des hommes, des Esprits ils sont la résidence.
Ceux-ci, par leur travail, affinent leur substance :
Il faut qu'elle réponde à leurs besoins nouveaux.
Tous les jours nous pouvons d'intelligents travaux
Admirer les effets. Sous leur effort tout cède :
La laideur disparaît, la beauté lui succède.
Charles Fourier l'a dit : Le travail changera
La Terre en paradis ; et l'homme y régnera
Dans la paix, l'abondance et la douce harmonie.
Il disait vrai ; pourtant cet homme de génie
Fut bafoué, tant l'homme avec difficulté
Dans tous les temps a pu saisir la vérité !
Autre point à traiter. – Dans quel état se trouve

Notre âme après la mort ? – Sait-on ce qu'elle éprouve ?
Et ces degrés divers qu'il lui faut parcourir
Pour arriver au Ciel, peut-on les définir ?

XVI

Le sens du mot enfer est : bas, inférieur ;
Et celui qui dit ciel, dit : haut, supérieur.
Un monde à son début ne peut nous apparaître
Qu'au degré le plus bas : dès lors l'homme y doit être
Au plus profond enfer : le monde et l'habitant
L'un avec l'autre sont dans un rapport constant.
Tout le dit ; et l'histoire et la géologie,
Sur ce point, sont d'accord avec l'analogie.
Mais s'il est entre l'homme et son monde un rapport
Qui se soutient toujours, de ce fait il ressort
Qu'il existe entre l'homme et l'Esprit qui l'anime
Un semblable rapport, exact, étroit, intime :
Le Hottentot stupide et l'homme intelligent
Nous révèlent en eux un Esprit différent.
Entre ces deux Esprits d'où vient la différence ?...
Sans hésiter, je dis : l'un est à sa naissance,
Tandis que l'autre vit déjà depuis longtemps.
On le nierait en vain, les faits sont concluants.
– Conséquence : l'esprit doit, à son origine,
Animer un sauvage, un homme qui confine
A l'animalité d'où nous venons. Plus tard,
S'éloignant lentement de son point de départ,
Et montant pas à pas, tour à tour, avec peine
Les divers échelons de l'existence humaine,
Il se transforme enfin en l'Esprit glorieux
Dont nous avons parlé, l'ange habitant des cieux !
– Donc ces divers degrés qu'une âme est obligée
De monter pour atteindre au sublime apogée
De force, de vertu, de science où finit
La nature de l'homme et naît le pur Esprit,
Sont l'incarnation, mystérieux voyage
Répété, qu'en tout temps pressentit plus d'un sage.

XVII

Quand l'homme sage meurt, l'Esprit qui se dégage
Est un Esprit ayant la sagesse en partage.
La perd-il aussitôt qu'il quitte sa prison ?
Cela ne saurait être : il est donc Esprit bon.

Meilleur qu'il n'apparut ; car sa force réelle,
 N'ayant plus à dompter la matière rebelle,
 Peut prendre son essor en toute liberté
 Et se montrer, dès lors, dans son intégrité.
 Mais lorsque du méchant sonne l'heure dernière,
 Son Esprit affranchi du poids de la matière,
 Par la même raison, plus libre, plus hardi,
 Dans sa méchanceté, doit paraître grandi.
 Retournons l'argument. Alors qu'un Esprit quitte,
 Pour s'incarner encor, le monde qu'il habite,
 Il emporte avec lui défauts et qualités
 Qui gardent dans le corps leurs virtualités.
 Si l'Esprit était bon, il fait un homme honnête ;
 S'il était vicieux, quelque corps qu'il revête,
 L'homme sera toujours un homme vicieux,
 Capable cependant, par l'effort sérieux,
 De devenir meilleur. Mais quand vous jugez l'homme,
 Rappelez-vous toujours qu'on ignore la somme
 Des obstacles qu'il trouve à vaincre dans son corps ;
 Que la vertu soumise à de puissants efforts
 Peut nous sembler moins grande, et parfois apparaître
 Sous un aspect trompeur. C'est ainsi que le Maître,
 Aux hommes de son temps, disait : Ne jugez pas,
 De crainte d'être un jour pris dans vos propres lacs.
 – Ceci nous fournira la clé de bien des choses
 Qu'on ne peut expliquer sans ces métamorphoses ;
 L'histoire apparaîtra sous un jour tout nouveau
 Et dira le secret de plus d'un quiproquo.

XVIII

Du méchant quelquefois naît un homme de bien,
 Et l'homme le plus digne a pour fils un vaurien.
 De toutes les vertus, le sage Marc-Aurèle,
 A l'univers charmé, présente le modèle ;
 Il engendre Commode ; et deux jumeaux souvent
 Montrent, spectacle étrange ! entre eux, presque en naissant,
 Un contraste frappant de goûts, de caractère :
 Ils ont pourtant communs et le père et la mère !
 Jusqu'ici, nul savant n'a su nous expliquer
 Ces contradictions qui viennent nous choquer.
 Car si l'on n'admet point que le père ne donne
 Que le corps à l'enfant, à bon droit on s'étonne
 Que du bon le mauvais puisse naître ; et ce fait
 Demeure inexplicable à l'homme stupéfait.
 Cependant chacun voit que notre théorie

Détruit facilement cette bizarrerie.
 – Mais de combien encor d'autres difficultés
 Les esprits, en tout temps, ont été tourmentés !
 L'Orient fut jadis le berceau des lumières.
 Parmi les nations les siennes les premières
 Se montrent à nos yeux avec l'étoile au front !
 C'est sur les bords du Nil que les Grecs trouveront
 Les premiers éléments de leur grandeur future :
 L'Égypte adoucira leur sauvage nature.
 Plus tard, Rome, à son tour, en Grèce ira puiser
 L'art d'écrire qui, seul, peut tout éterniser.
 De l'extrême occident enfin l'heure est venue !
 C'est chez lui que l'on voit et l'étoile et la nue !
 Il marche et, fils pieux, reporte la clarté
 A son père immobile en son obscurité.
 Pourquoi ces changements ?... Difficiles problèmes !
 Mais que nous résoudrons tous sans efforts extrêmes.

XIX

Voyons si l'histoire offre aux esprits attentifs
 De s'étonner encor d'autres puissants motifs
 Que ceux que j'indiquai dans l'épître dernière.
 La marche du progrès nous parut singulière :
 Semblable à ce flambeau qu'autrefois dans les jeux
 Les hommes, en courant, se transmettaient entre eux,
 Il va d'un peuple à l'autre, et toujours les ténèbres
 Suivent ses pas, couvrant de leurs voiles funèbres
 Les nations qu'il quitte ; enfin son étendard
 Par nous est reporté vers son point de départ.
 On pourrait croire aussi quelquefois qu'il s'arrête ;
 Voyez le moyen âge ! Avec sa nuit il prête
 Un argument à ceux qui croient pouvoir nier
 Qu'il existe un progrès continu, régulier ;
 Disant : les mêmes faits se répètent sans cesse ;
 Notre humanité tourne et jamais ne progresse.
 Et pour confondre mieux nos esprits éperdus,
 Ils nous montrent Moïse, et Socrate, et Jésus !
 – Que sont dans le passé ces sublimes figures ?
 Hommes des temps présents, par quelles conjectures
 Pourrons-nous éclaircir cette difficulté
 Sans nier le progrès dans notre humanité ?
 – Mais la matière n'est nullement épuisée !
 Reste une question encor plus malaisée ;
 En apparence au moins. D'où vient que nous voyons
 Sur la Terre, aujourd'hui, des populations

Qui semblent au début de l'existence humaine ?
Pourquoi le Hottentot qui se distingue à peine
De l'Orang, s'il est vrai qu'avec leurs habitants
Les globes sont partout dans des rapports constants ?
S'il existe, en effet, entre eux cette harmonie
Que nous semble indiquer la loi d'analogie ?

XX

Constatons tout d'abord que l'on ne vit jamais,
Dans la science et l'art, un degré de progrès
A celui que l'on voit aujourd'hui comparable.
C'est, je le dis sans crainte, un fait indiscutable.
Nos procédés, en tout, nous offrent des moyens
Qu'en vain l'on chercherait chez les peuples anciens.
Le livre ne meurt plus, grâce à l'imprimerie.
Nous avons la vapeur et la télégraphie ;
Le daguerréotype, et mille inventions
Que ne connurent point les vieilles nations.
L'Amérique est trouvée ; et la famille humaine
Se voit maîtresse enfin de son vaste, domaine.
Nous ne redoutons plus ces terribles retours
Qui du monde romain assombrirent les jours.
Des peuples policés la force incomparable
N'aperçoit nulle part d'ennemi redoutable..
Le triomphe est certain ; et les beaux jours prédits,
Où la Terre sera changée en paradis,
Avancent à grands pas. Dans l'ordre moral même,
Disons-le hardiment, le progrès est extrême.
Ce qu'autrefois Moïse, ou Socrate, ou Jésus
Aux hommes annonçaient, ne nous surprendrait plus.
Pour la première fois, quand la foule pressée,
Au théâtre entendit cette belle pensée :
Je suis homme : tout homme est un ami pour moi.
Tous les cœurs étonnés furent en grand émoi.
Térence révélait une chose nouvelle
Qui n'est qu'un lieu commun pour l'époque actuelle.
On ne peut donc nier le progrès continu,
Et par tout homme sage il sera reconnu.
Expliquons maintenant sa marche irrégulière
Et l'apparition des hommes de lumière !

XXI

Prétendre expliquer tout jusqu'au moindre détail

Serait une folie ; et pour un tel travail,
De la Terre il faudrait consultant les archives
Pouvoir interroger les sources primitives,
Franchir l'ère historique et les temps fabuleux,
Et nous plonger enfin dans ces jours ténébreux
Où l'homme se trouva faible et nu, dans l'enfance,
Contre les éléments conjurés, sans défense.
Qui nous dira combien cet état a duré ?
Qui dira les combats, l'effort désespéré,
La marche douloureuse et les chutes sans nombre
De notre humanité durant cette nuit sombre?
Les empires détruits par d'autres remplaça,
Les pays tour à tour barbares, policés ?...
De ces convulsions fréquentes, meurtrières,
L'histoire nous apprend seulement les dernières.
Notre raison ne peut le comprendre autrement.
Et dès lors il est clair que ce grand mouvement
De l'orient vers nous perd de son importance.
C'est un des mouvements d'un monde dans l'enfance,
Où l'on ne saurait voir se fonder un progrès
A l'abri des retours et vainqueur désormais
Dans tout combat, que lorsqu'une grande partie
De la foule d'Esprits qui lui fut départie,
Par le temps et l'effort grandie, en s'incarnant,
Est capable de faire un peuple assez puissant
Pour dompter et guider les races nouveau-nées
Dans l'accomplissement des mêmes destinées.
Et ces puissants mortels, êtres mystérieux
Dont plusieurs furent mis par l'homme au rang des dieux,
Sont des Esprits mandés des sphères élevées
Aux planètes qu'on voit dans leur marche entravées.

XXII

Un fait nous vient encor prouver la vérité
Du rapport entre un globe et son humanité.
Je le vois dans l'accord et dans l'analogie.
Des révolutions que la géologie
Nous révèle au début du monde où nous vivons,
Avec les mouvements et les convulsions
Qui de l'espèce humaine ont signalé l'enfance,
On en voit en tous lieux décroître la puissance.
Il n'est plus aujourd'hui de ces débordements
De barbares cherchant des établissements ;
Mais il n'est pas non plus de ces affreux déluges
Contre lesquels en vain on cherchait des refuges :

Et dans les éléments comme chez les humains,
On voit poindre le jour de plus calmes destins.
Spectacle surprenant ! à mesure qu'en l'homme,
Grâce à son propre effort, un progrès se consomme,
Ce progrès, quel qu'il soit, par de secrets rapports,
Soudain se fait sentir, se reflète au dehors.
De la Terre la paix a permis la culture,
Et sous cette action l'atmosphère s'épure.
L'appareil trop grossier de l'être inférieur
Bientôt n'y trouvant plus le gaz réparateur,
Cet être disparaît : une race nouvelle
Survient ; ainsi l'apprend l'histoire naturelle.
On dit que l'éléphant s'en va ; que l'Indien,
Le Peau-Rouge cruel, le Polynésien
S'en vont aussi. Pourquoi ? – La réponse est aisée,
Et d'elle-même naît : l'harmonie est brisée
Entre les éléments et ces types grossiers
Auxquels ils n'offrent plus de germes nourriciers
Tels qu'ils puissent en eux entretenir la vie,
Elles les forcent ainsi de mourir d'atrophie.

XXIII

Mes efforts désormais tendront tous à prouver
Qu'on peut savoir comment l'Esprit doit se trouver
Quand il est dégagé du corps qui l'emprisonne.
Tout nous dit qu'à la mort, quand l'âme l'abandonne,
L'homme perd à jamais sa personnalité.
Mais au même moment l'Esprit ressuscité
Sent renaître la sienne ; et bientôt la mémoire
Viendra de son passé lui retracer l'histoire.
Mais être personnel, c'est être limité,
Circonscriit, et subir la corporéité.
L'Esprit a donc un corps, même après la rupture
Du lien qui l'unit à l'humaine nature.
Et ce corps qu'on appelle un corps spirituel
Par opposition à notre corps charnel,
N'abandonne jamais l'Esprit ; et sa matière
Plus fine, plus subtile, est l'intermédiaire
Entre l'Esprit lui-même et le corps plus grossier
Où Dieu, pour quelque temps, le voulut prisonnier.
C'était l'opinion de Fourier : il appelle
Celui que la logique à sa raison révèle,
Corps *éther-aromal*, et l'autre *terre-aqueux*.
Le premier de saint Paul est le corps glorieux ;
Glorieux pour celui qui fut bon, charitable,

Mais non pour le méchant que le remords accable.
C'est le mur qui s'élève entre l'Esprit et Dieu,
L'en sépare et le tient dans un autre milieu ;
Celui du relatif et de la contingence.
Mais l'empêchement cède et perd de sa puissance
Sous la lente action du progrès que partout
Nous retrouvons toujours, par qui tout se résout,
Et dont le but final, en levant tout obstacle,
Est de nous faire entrer au suprême Habitacle !

XXIV

Si l'Esprit n'était point empêché, circonscrit
Par ce corps que l'on nomme aujourd'hui périsprit,
On comprend qu'il pourrait, libre dans sa carrière,
Dominer en tout temps les lois de la matière
N'occupant plus d'espace, il serait en tout lieu,
Verrait tout, saurait tout, enfin il serait Dieu !
Je sens que je pourrais m'envoler à l'étoile
Brillante au firmament, sans le corps, pesant voile,
Qui me fixe à la Terre et m'y retient captif.
Il n'existe point d'homme un peu méditatif
Que ne doive saisir d'un tel fait l'évidence.
Pour lors, du périsprit plus la matière est dense,
Et plus il donne ainsi prise à l'attraction,
Moins le vol est léger et libre l'action
De l'Esprit qu'il entoure : un premier avantage
Qui des Esprits grandis doit être le partage,
Est de pouvoir plus haut s'élever dans leur vol !
Les Esprits les plus bas n'abandonnent le sol
Qu'avec difficulté : je vois en eux ces mânes
Qu'à Rome on honorait par des rites Profanes.
On leur donne aujourd'hui le nom d'Esprits frappeurs.
Ils se montrent parfois, causant d'horribles peurs.
Au fluide épuré comme ils sont insensibles,
Les Esprits élevés pour eux sont invisibles.
Les anciens le savaient les dieux inférieurs
Ne peuvent, disaient-ils, voir les supérieurs.
Les plus méchants d'entre eux sont ces anges rebelles
Qu'on nous montre vaincus par leurs frères fidèles.
Ceux-ci, les punissant de leurs iniquités,
Des mondes qu'ils troublaient les ont précipités.
Leurs attaques, pour nous, sont d'autant plus à craindre
Qu'ils sont savants, jaloux et grands dans l'art de feindre !

XXV

La raison sur des faits doit toujours s'appuyer.
C'est juste. Mais, quatre ans, quand on dut essuyer,
Comme moi, les assauts incessants, effroyables
D'Invisibles, les uns cruels, impitoyables,
Les autres moins méchants, mais taquins et moqueurs ;
Quand on put, au milieu d'indicibles douleurs,
Distinguer une voix qui vous criait : – Courage !
De tous ces ennemis tu déjoueras la rage.
Crois en Dieu qui t'éprouve, et lutte, et ne crains pas ;
Mais implore son aide et tu triompheras.
Lorsque l'on put, d'un mot, faire bondir des tables ;
Qu'en grand nombre l'on vit des faits inexplicables
Sans l'intervention d'invisibles agents,
Sans hésiter, je crois, on peut le dire aux gens.
Si quelqu'un s'écriait : – Tu racontes un rêve ;
Sois prudent ; tu crus voir ; à ces discours fais trêve
De peu que tu ne sois pris pour un insensé !
Eh quoi ! lui répondrais-je, auriez-vous donc pensé
Que seul vous distinguez le sommeil de la veille ?
Il faut être prudent aussi quand on conseille ;
Car je pourrais très bien, rétorquant l'argument,
Dire que vous rêvez vous-même en ce moment.
Serait-ce le moyen d'arriver à s'entendre ?
Non. – Dès lors au bon sens cessez seul de prétendre.
Et quand, prouvant le mien, je vous dirai : j'ai vu ;
Ne me répondez pas : mais non, vous l'avez cru.
Faut-il déclarer fous le Christ et ses apôtres ?
Socrate, Mahomet, Jeanne D'Arc et tant d'autres
Des plus grands, des plus forts ? – Vous ne l'oseriez pas !
Et pourtant dans leur vie on voit d'étranges cas
Nier fut de tout temps une chose facile,
Mais un sage examen me paraît plus utile.

XXVI

Les Esprits avancés sont les éducateurs,
Les guides, les soutiens de leurs frères mineurs ;
Ils les jugent aussi ; mais toujours la sentence
A pour but d'amener en eux la repentance
Et d'améliorer plutôt que de punir !
D'ailleurs aucun arrêt ne se peut maintenir
Que s'il est approuvé par le juge suprême
Qui réserve pour lui toujours l'appel extrême.
Or, tout Esprit grandit, s'épure et devient fort

Par l'incarnation qui l'oblige à l'effort.
 Sans corps, point de besoins ; et dès lors la paresse
 Dans ses perfides bras nous berce, nous caresse,
 Et nous engourdirait si l'Esprit directeur,
 De ce péril instant juste appréciateur,
 N'accourait nous forcer à rentrer dans l'épreuve,
 A redevenir homme, en buvant l'eau du fleuve
 Que l'on appelle oubli. Mais le *corps* et l'*état*
 Sont d'un calcul profond toujours le résultat.
 Tel Esprit a besoin de subir la richesse,
 La santé, les talents ; tel autre la détresse.
 D'un sceptre un autre aura le dangereux honneur...
 Mais heureux seul celui qui mettra son bonheur
 A remplir son devoir, quelle que soit sa place !
 Bientôt il pourra voir combien faible est l'espace
 Que cette vie occupe en celle de l'Esprit,
 Et que c'est du vrai bien, en effet, qu'il s'éprit.
 Pourtant il vient un temps où l'Esprit raisonnable
 De sentir le besoin de l'épreuve est capable.
 On le laisse choisir alors en liberté ;
 Mais un choix imprudent est toujours regretté.
 Qu'il craigne de brûler à la flamme brillante,
 Comme le papillon, son aile étincelante !

XXVII

Une transition est toujours un moment
 De crise, de faiblesse et d'engourdissement.
 Cet état n'est point fixe ; et l'on comprend qu'il dure
 Selon l'avancement de l'être et sa nature.
 Quand un homme, ici-bas, est frappé par la mort,
 De sa prison de chair alors qu'un Esprit sort,
 Plus de ses sens grossiers puissante était la chaîne,
 Plus à se dégager il éprouve de peine.
 L'Esprit d'un scélérat que poursuit le remords,
 Que la terreur assiège, au sortir de son corps,
 En voyant le néant tromper son espérance,
 Doit se sentir soudain saisi d'un trouble immense
 Il erre dans la nuit de l'épouvantement !
 Son crime devant lui se dresse à tout moment !
 Le poursuit en tous lieux ! – Chaque être qu'il rencontre,
 Chaque homme qu'il entend, chaque Esprit qui se montre
 Lui semblent les bourreaux que Dieu mande vers lui !
 Une sombre clarté dans sa mémoire à lui !
 Il voit les châtiments annoncés aux coupables,
 Châtiments qu'il traita de ridicules fables,

Et se croit dans l'enfer, dans ce terrible lieu,
Le théâtre éternel des vengeances de Dieu !
– Qui fixera son terme à l'horrible souffrance ?...
Elle dure longtemps ! Par une expérience
Qu'il me fut plusieurs fois donné de répéter,
Au milieu des douleurs je l'ai pu constater !
Tombé de l'échafaud, l'Esprit d'un parricide,
Depuis un demi-siècle, est errant dans le vide.
En l'évoquant en moi, j'ai connu son tourment,
Son désespoir, sa rage et son aveuglement.
Des amis le prêchaient, heureux de pouvoir faire
Pénétrer dans sa nuit un rayon de lumière.

XXVIII

Hors Dieu, rien d'éternel ! – L'épouvantable état,
Dans lequel est plongé l'Esprit d'un scélérat,
Doit finir quand d'En Haut l'amour prudent et ferme
A jugé le moment venu d'y mettre un terme.
Dès ce jour, lentement, avec difficulté,
L'Esprit voit dans sa nuit pénétrer la clarté :
La mémoire renaît et de ses existences
Lui peint confusément toutes les circonstances.
Il cesse d'être l'homme à l'enfer condamné,
L'esclave de Satan, le maudit, le damné !
Il se retrouve enfin quand cesse la souffrance.
Mais aussitôt, pour lui, le danger recommence !
Des Esprits plus pervers et grandis dans le mal
Cherchent à l'entraîner dans leur sentier fatal.
Il voit autour de lui ces vétérans du crime,
Ces héros de l'orgueil, ces rois du sombre abîme,
Soumis, sans le savoir, à l'éternel décret,
Dont bientôt j'essaierai de dire le secret.
Ils font luire à ses yeux leur trompeuse science,
Cherchant à lui prouver que par l'expérience,
La fermeté, l'Esprit qui lutte peut un jour
De l'état dont il sort empêcher le retour ;
Que Dieu n'est point, ou bien que, tyran exécration,
Il poursuit tous les forts d'une haine implacable ;
Que les lâches vont seuls sous sa loi se ranger,
Mais qu'on doit les combattre et sur eux se venger.
Invisible pourtant son ange gardien veille ;
Il est à ses côtés et sa voix le conseille.
Comment se décider dans ce conflit ardu ?
L'Esprit flotte longtemps incertain, éperdu.
Il gravit du devoir enfin la rude cime,

Ou reprend le chemin qui descend vers l'abîme!

XXIX

La liberté s'affirme et ne peut se prouver.
C'est un fait d'évidence ; et nul n'a su trouver
Aucun bon argument démontrant l'axiome.
Elle est un don que Dieu fit à l'Esprit, à l'homme ;
Don en vertu duquel nous pouvons nous buter,
Repousser son appel et contre lui lutter !
Des Esprits obstinés la foule qui résiste
Quelquefois dans le mal bien des siècles persiste ;
Plus que nous ne saurions jamais le découvrir.
Mystère qu'en tremblant on doit approfondir !
A d'étranges assauts longtemps je fus en butte.
Je soutins, je l'ai dit, une terrible lutte,
Qui même encor n'a pas complètement cessé,
Car l'ennemi rugit quoiqu'il soit terrassé.
Quand je pense à la ruse, aux savants stratagèmes,
A l'effronté cynisme, aux horribles blasphèmes
De cet Esprit impur, à son impiété
A la fois fière et sûre, à la variété
Des rôles qu'il joua pour tromper ma faiblesse,
Cette chose confond ma raison qu'elle blesse.
Aurais-je le secret de sa sécurité ?
Et pouvais-je compter sur sa sincérité
Alors qu'il me disait : « Je domine l'épreuve :
Dans les eaux du Léthé, jamais je ne m'abreuve.
J'ai triomphé de tout ; Dieu ne peut rien sur moi ;
Dans le monde où je vis, je règne, je suis roi ! »
A l'incarnation l'ange a pu se soustraire
Par l'effort vers le bien ; par un effort contraire,
Pourrait-on arriver au même résultat,
Et comme lui changer de nature, d'état ?
Secret de Dieu ! veut-il, dans sa sagesse étrange,
Qu'on devienne démon, comme l'on devient ange ?...

XXX

Combien sont grands les maux auxquels on est soumis
Par l'assaut clandestin des Esprits ennemis !
Leur haine contre l'homme en tout temps est extrême !
Dans quel dessein profond Dieu, l'arbitre suprême,
Permet-il un tel fait ? – Est-ce pour nous punir
Ou pour nous éprouver qu'il nous laisse envahir

Par ces êtres légers, jaloux, méchants, terribles,
 Pour les faibles cerveaux trop souvent invincibles ?
 Je crois pouvoir, après mûre réflexion,
 Dire que c'est l'épreuve et la punition.
 Et la punition est toujours une épreuve !
 Ce n'est pas seulement le méchant qu'il abreuve
 De ce breuvage amer, mais le grand et le fort !
 Car, excepté lui, tous ont besoin de l'effort.
 L'histoire est là qui vient à l'appui de ma thèse :
 D'abord j'aperçois Job, saint homme sur qui pèse,
 De tout son poids, l'Enfer contre lui déchaîné !
 Il se sentit ému, mais non pas entraîné.
 Puis je vois d'Abraham le sacrifice étrange !
 Ensuite de Jacob la lutte contre l'ange !
 Le prophète agissant ainsi qu'un possédé,
 Dans l'inspiration, me paraît obsédé.
 Jésus même, l'Esprit entre tous adorable,
 L'Évangile le dit, fut tenté par le Diable,
 Qui plus tard à saint Paul appliquait un soufflet !
 Luther, toute une nuit, contre lui disputait !
 Et de nos jours on vit un curé de village,
 Plus grand qu'on ne l'a cru, poursuivi de sa rage !
 Qu'on y songe ! chacun de nous est exposé,
 Souvent sans qu'il s'en doute, aux assauts du rusé
 Faut-il s'en plaindre ? Non. Car ce serait folie :
 Dieu ne fait jamais mal, surtout s'il m'humilie !

XXXI

Résumons. Dieu seul est ; il est un, absolu.
 Si les corps, les Esprits sont, c'est qu'il l'a voulu.
 Ou mieux, c'est qu'il le veut. Car, ainsi que l'Espace,
 Le Temps n'est pas pour Lui : devant Lui tout s'efface ;
 Il ne reste plus rien qu'un point et qu'un moment !
 Il ne connaît de fin ni de commencement.
 Mais il est le principe et la fin de tout être.
 A moins que d'être Lui, nul ne peut le connaître.
 Or, la création jamais ne commença.
 Dieu ne fit point le monde, ainsi qu'on le pensa ;
 Mais à l'Esprit, son fils, fournissant la matière,
 Il lui donne pour tâche, en sa longue carrière,
 De le faire, voulant qu'il en soit le seul roi ;
 Que l'animer, l'orner, le régler soit sa loi.
 Et l'Esprit, au début, n'est qu'une simple force
 Que la matière étreint avec sa rude écorce.
 Mais il fut Dieu ! qu'il doit un jour redevenir,

Après de longs combats qu'il lui faut soutenir.
Dans sa marche, il emporte avec lui sa planète ;
Mais si de Dieu, rebelle, il détourne la tête,
Il peut être entraîné dans l'abîme profond
Dont nul sans frissonner n'interrogea le fond !
Le progrès semble aller parfois en sens inverse,
Et d'une humanité quelquefois le char verse.
Illusion ! ce sont des Esprits nouveau-nés,
Par le nombre, un instant, accablant leurs aînés.
Nous avons, pour grandir, tous besoin de l'épreuve.
Richesse ou pauvreté, qu'importe qu'on m'abreuve
De nectar ou de fiel : l'homme n'est pour l'Esprit
Qu'un degré, qu'une étape. Heureux qui le comprit !
Jugeant à leur valeur les choses actuelles,
De l'ange, après la mort, il déploiera les ailes !

XXXII

J'entrepris ce travail sans plan et craignant fort
De ne pouvoir jamais le conduire à bon port.
Pourtant en peu de jours l'œuvre entière fut faite.
A de tels résultats, ma surprise est complète ;
Car quelle qu'en puisse être à tes yeux la valeur,
Ce livre est au-dessus de mes forces, lecteur.
Mon seul mérite ici, si mérite s'y trouve,
Est celui qu'on accorde à l'homme qui réprouve
Le faux, le ridicule, et s'efforce à saisir
Le meilleur des objets qu'on lui donne à choisir.
Quand j'écris, je ressens une bonne influence
Qu'un ennemi caché toujours contrebalance.
Il cherche à me contraindre à des efforts fâcheux,
En mettant à côté du propre un mot douteux.
Atteint d'un mal cruel dans mes yeux dès l'enfance,
Ne pouvant contenter mon désir de science,
Et de tout pénétrer toujours fort curieux,
J'offre un accès facile au sens insidieux.
Pourquoi, me dira-t-on, écrire en vers ?... Je n'ose
Le dire ce pourquoi... Je ne le pus en prose.
Si je le fis en vers, ce fut bien malgré moi,
Et je devins rimeur non sans un grand émoi.
Je ne connaissais point les règles de la rime,
Et me trouvais fort gauche en ce genre d'escrime,
Quoique j'eusse rimé parfois depuis deux ans.
Il fallut donc apprendre à régler mes élans.
Or c'était le labeur pour moi le plus pénible.
Aurai-je réussi ? – La chose est infaillible

Si j'ai pu, par mes vers, convaincre un ignorant.
Ils auraient à mes yeux un mérite bien grand.
Que m'importe qu'un docte alors y trouve à dire,
Si ce n'est pas pour lui que je voulus écrire ?

17 décembre 1863. 20 février 1864.

Poésies spirites

La conscience²⁹

Quel est l'être dont la présence
Au fond des cœurs se fait sentir,
Que l'on appelle *Conscience*,
Et qu'on ne saurait définir ?

Qui, dans le doute, nous conseille,
Et qui pleure ou se réjouit
Selon qu'on lui ferme l'oreille,
Ou qu'on écoute ce qu'il dit ?

Qui suit en tous lieux, à toute heure,
Et le monarque et l'indigent ?
Qui s'installe en l'humble demeure
Comme au palais d'or et d'argent ?

Dont la voix est celle d'un père,
Quand il faut nous encourager ;
Ou bien celle d'un juge austère
Alors qu'il faut nous corriger ?

Voix terrible, tendre, inquiète,
Dont le timbre est doux et puissant ;

²⁹ Ces poésies parurent pour la première fois en 1862 dans le *Courrier de l'Aude*, précédées des lignes que voici : « M. V. Tournier, qui se qualifie de médium, nous envoie et nous autorise à publier trois pièces de vers qu'il prétend tenir directement de son Esprit familial : la Conscience, la Mort, et le Moyen d'être heureux. M. Tournier appartient à la grande famille des spirites si répandus dans le Nouveau Monde et dont une petite colonie a pris racine parmi nous. Il est toutefois une particularité à noter à l'égard de M. Tournier. Notre compatriote serait un médium de nature spéciale et tout à fait exceptionnelle. Tandis que les autres se servent d'une table ou même écrivent directement sous l'impulsion de l'Esprit, sans avoir conscience des mots, des phrases, des idées qui leur sont transmises, chez lui le phénomène est bien différent : l'Esprit joue simplement le rôle d'*inspirateur*, et, grâce à cet aide puissant, l'écrivain trouve des idées, des rapprochements, des formules qui lui eussent certainement échappé. Je discute avec lui, nous disait dans une lettre M. Tournier à propos de cette collaboration, mais quand il insiste j'ai pour suprême loi de m'incliner. » A. G.

Qui chante au cœur de l'homme honnête,
Et qui tonne au cœur du méchant !

Que l'on peut bien rendre insensible
Par les forfaits, pour un moment ;
Mais qui se réveille terrible,
Après la mort, au jugement !

Voix étrange, que la science
Ne définit en aucun lieu !
Cette voix, c'est la *Conscience*...
Mais la *Conscience*... , c'est *Dieu*...

La mort

Pourquoi craindre la mort ? Pourquoi la dernière heure
Serait-elle pour nous un moment plein d'effroi ?
Pourquoi tant se troubler de ce qu'il faut qu'on meure ?
Pourquoi tant regretter cette triste demeure,
Si Dieu de la quitter nous a fait une loi ?

Quand tout autour de nous change et se renouvelle,
Quand tout meurt pour renaître et pour mourir encor,
Quand tout puise en la mort une force nouvelle,
Pourquoi voudrions-nous, prisonnière immortelle,
Enchaîner pour toujours notre âme à notre corps ?

Eh ! qu'est donc cette mort que si fort on redoute ?
C'est l'Esprit affranchi du joug matériel ;
Qui par le repentir, par la foi, par le doute,
Par la douleur s'élève en parcourant la route
Qui du plus bas degré nous conduit jusqu'au ciel.

Notre existence est double, et la mort, la naissance,
Sont, pour celui qui sait, un seul et même mot.
Lorsque l'on meurt ici, là-haut on recommence,
Et l'Esprit qui s'en va, c'est l'homme qui s'avance
Et qui vient pratiquer ce qu'il apprit là-haut !

Tour à tour homme, Esprit : voilà la Loi sacrée ! ...
Jusqu'à ce que lavé des souillures du cœur,
Par la lutte grandi, l'être vers l'empyrée
S'élève sans effort, sur l'aile diaprée
De l'ange, *pur Esprit*, messenger du Seigneur.

Le moyen d'être heureux

Un homme avait au cœur le désir d'être heureux.
Ce désir est commun à toute notre espèce.
Pour atteindre le but il s'agitait sans cesse
En mille efforts divers, et tous infructueux.
Il avait tout d'abord poursuivi la richesse,
Et sur terre et sur mer, du pôle à l'équateur,
Pensant qu'elle pourrait lui donner le bonheur ;
Mais, comblé de ses dons, il trouva la tristesse.
Alors il demanda la gloire et les honneurs ;
Tout lui fut accordé. Mais, monté jusqu'au faite,
Notre homme ne sentit qu'un grand bruit dans sa tête,
Dans son cœur un grand vide et dans ses yeux des pleurs.
Puis vinrent les plaisirs, la gaîté, la folie ;
Mais dans l'entraînement du plus joyeux festin,
Dans les enivrements des femmes et du vin,
En chaque coupe, au fond, que trouva-t-il ? – la lie !
Éperdu, plein de trouble, en proie au désespoir,
Il voulut essayer d'une vie isolée,
Et se souvint à point d'une aimable vallée,
Au milieu de laquelle il avait un manoir.
Là, nouvel Ixion, il vit encor la nue
Fuir et se dérober à ses embrassements ;
Du monde il regretta les applaudissements
Et les plaisirs bruyants, et sa grandeur perdue.
« Fils trompeur du désir, fantôme décevant,
S'écria-t-il enfin, j'ai tout fait pour t'atteindre ?
Et maintenant vaincu, brisé, las de me plaindre,
De m'agiter en vain, j'invoque le néant,
A moins qu'un Dieu jaloux... » – « Blasphémateur, arrête !
(Lui cria tout à coup quelqu'un qu'il ne put voir)
Le moyen d'être heureux ?... il est *dans le devoir*,
Non dans ces vains désirs qui germent dans ta tête. »
Janvier 1862

A La science aveugle

Pourquoi vouloir, ainsi que ce roi de Castille
Dont la science avait troublé l'entendement,
Réformer du Très-Haut l'œuvre sublime où brille,
Du prévoyant amour le sage arrangement ?
Pourquoi devant un fait dont ton intelligence

Ne peut saisir le sens, t'écrier aussitôt :

« C'est injuste ; c'est mal ; et la Toute-Puissance,
Pour cette fois au moins, est surprise en défaut ? »
Pourquoi, dans ton orgueil, follement te complaire
A critiquer Celui devant qui tu devrais
Humblement te courber, adorer et te taire,
Et, soumis, confiant, accepter ses décrets ?
Tu ne peux de ton corps comprendre la structure,
Savoir comment l'œil voit, la main prend, le pied va,
Et tu voudrais juger l'immense architecture
De ce vaste univers et l'art qui l'éleva !
De ta raison, crois-moi, fais un meilleur usage.
Si toute œuvre, pour nous, exige un ouvrier,
L'univers en veut un, le plus grand, le plus sage !
Insensé qui le blâme au lieu de le prier !

4-5 juillet 1862

Les biens d'ici-bas

L'or peut-il prolonger d'un instant notre vie ?
Les honneurs, le pouvoir, les titres qu'on envie
Ont-ils jamais été pour aucun être humain
Des garants qu'il vivrait encore au lendemain ?
Ainsi que le berceau, nous subissons la tombe.
Quand le moins on y pense, elle s'ouvre, on y tombe ;
Et le vrai se montrant à nos regards surpris,
Des choses d'ici-bas nous connaissons le prix.

8 mars 1808

En route vers Dieu

Qui jamais ici-bas comprit Dieu ? Qui jamais
Sonda ses profondeurs ? Vains efforts, je le sais.
Et cependant, toujours, une force secrète
Me pousse à de nouveaux essais. L'âme inquiète
A soif de le connaître, et sent que, pour trouver
Le repos, il lui faut jusqu'à lui s'élever.
En route, Ahasvérus ! si longue est la distance,
Le temps fut fait pour toi. Courage ! une existence,
Quand on sait l'employer, abrège le chemin.
Marcher est ton devoir ; arriver est ta fin.

22 juin 1863

Dieu

L'on sent, l'on voit, l'on touche et l'on ne peut comprendre.
Ici tout est obscur et tout est radieux.
La contradiction, le cercle vicieux
Veillent sur ces hauteurs, sans se laisser surprendre.

Homme, en vain on te voit entasser pour t'y rendre
Ossa sur Pélion ; efforts infructueux !
Lorsque tu crois atteindre au but, géant piteux,
Le vertige te prend et te force à descendre.

L'instinct se transformant, chez toi devient raison,
Et conquiert, par ce fait, un plus vaste horizon.
Une autre faculté de la raison doit naître.

Le progrès, loi du monde, en est le sûr garant.
Fais éclore en toi l'ange, et tu pourras connaître
Celui que, jusqu'ici, nul de nous ne comprend.
29 août 1864

Suite de huit dessins médiumniques









« Le Calvaire »





Après la mort

Ces poésies parurent pour la première fois en novembre 1871 dans la *Fraternité de l'Aude*, précédées des lignes que voici : nous offrons à nos lecteurs la primeur d'une série de tableaux représentant l'état des âmes après la mort, d'après les données de la doctrine spirite. Cette œuvre, due à la plume d'un philosophe, emprunte à la forme poétique un charme de plus. M. Valentin Tournier, un des rédacteurs de l'ancienne *Fraternité*, s'adonne depuis longues années à l'étude de la philosophie spirite, et le résultat de ses longues méditations se trouve consigné dans plusieurs ouvrages déjà parus et dans cette série poétique : *Après la Mort*. A l'élévation des sentiments le poète joint l'élégance de la forme.

Le tyran

Eh quoi ! j'existe encore, et pourtant, sur ma couche,

Je me vois sans vie étendu.
Oui, c'est bien moi, mes yeux sont clos, froide est ma bouche.
O spectacle inouï, réveil inattendu !

Néant que j'invoquai, tu trompes mon attente,
Tu fuis celui qui crut en toi.
Le rêve a disparu ; terrible, menaçante,
C'est la réalité qui se présente à moi.

A vivre condamné, quelle sera ma peine ?
Dans quels tourments le Dieu vengeur
Voudra-t-il me plonger, pour assouvir sa haine.
Lui que j'ai constamment bafoué dans mon cœur ?

Mais qu'entends-je ? Que vois-je ? Une immense cohue
M'entoure de ses flots pressés.
Quels cris ! Quelles clameurs ! On me raille, on me hue,
Moi qui les voyais tous à me plaire empressés.

Moi dont on mendiait les faveurs, le sourire,
Que comme un Dieu l'on encensait,
On me méprise, moi qu'on chantait sur la lyre ;
On menace celui devant qui l'on tremblait.

Honneurs, pouvoir acquis au prix de tant de crimes,
Vous me quittez et pour jamais !
O terreur ! faible et nu, j'aperçois les victimes
Que, pour vous conserver, chaque jour j'immolais.

Ces morts marchent vers moi, dans leurs sanglants suaires,
Les yeux farouches, pleins d'éclairs.
Un pouvoir inconnu me livre à leurs colères,
En me tenant captif dans d'invisibles fers.

Et, suprême douleur ! dans cette tourbe atroce,
Parmi ces dogues ameutés,
Au sarcasme poignant, à la rage féroce,
Je vois de vils flatteurs, de mes faveurs comblés.

Pendant l'éternité durera ma souffrance !
L'éternité ! quel mot affreux !
Pour des crimes d'un jour, l'implacable vengeance
De là-haut à jamais poursuit le malheureux.

Pas de pitié pour moi, pas d'espoir ! le délire
M'entraîne dans son tourbillon,
Dieu qu'un jour je niai, sois maudit, tyran pire

Que moi qui quelquefois ai connu le pardon !

Le ciel s'illumina d'une clarté soudaine. Un ange apparut, rayonnant.

Son aspect était doux, sa face était sereine ;
Il regardait l'Esprit d'un œil compatissant.

« Espère, lui dit-il, Dieu par moi te l'ordonne :
Désespérer, c'est l'outrager.
Le repentir toujours le désarme ; il pardonne
A qui voit ses erreurs et veut s'en corriger.

Il ne se venge point ; la vengeance l'offense.
Il est père, il n'est point bourreau.
Son amour éclairé ne voit dans la souffrance
Qu'un remède pour l'homme et non pas un fléau.

Tu fus ambitieux, cruel, impitoyable ;
Tu fus sans scrupule et sans frein.
La peine qui t'atteint était inévitable.
Une épreuve nouvelle un jour y mettra fin.

Le corps est un creuset ; il faut y redescendre
Jusqu'à ce que, purifiés,
Sur l'aile du devoir, notre âme puisse prendre,
Esprit vainqueur, son vol vers les cieux enviés.

Telle est la loi pour tous, la loi que j'ai subie.
Par ma constance dans l'effort,
J'ai vaincu ; tu vaincras ; ne blasphème point, prie :
Le blasphème affaiblit, la prière rend fort. »

L'ange, à ces mots, se tait ; le tyran l'envisage
Et pour lui cruel souvenir !
Dans l'envoyé céleste, il reconnaît un sage
Qu'au temps de sa puissance il avait fait mourir.

Le pharisien

Le corps est comme un mur derrière lequel l'âme
Se dérobe à l'œil scrutateur.
Tartufe, grâce à lui, tranquille, ourdit sa trame
Et tend son piège à la candeur.

C'est un masque riant sur un visage sombre ;

Sur la pâleur, c'est le carmin.
C'est le buisson fleuri qui cache dans son ombre
Le noir serpent et son venin.

De la virginité, c'est la blanche couronne,
De l'impudique ornant le front ;
Le mirage trompeur qui dans les cieux rayonne
Et t'égare au désert profond.

C'est du pharisien le triomphe et la joie ;
Triomphe, hélas ! de peu d'instant ;
Que la mort vient bientôt troubler et qu'elle noie
Dans le flot des regrets cuisants.

Car, ô pharisien, la mort, c'est la lumière
Pénétrant les replis obscurs,
Et dévoilant ainsi de l'âme qu'elle éclaire
Les défauts, les vices impurs.

Tu vis enveloppé d'ombres et de mystères.
Comme on trompe l'homme, tu crois
Que l'on peut tromper Dieu. De ton erreur grossière,
Tu sentiras un jour le poids.

Tu prétends acheter les cieux comme on achète
Un hôtel, un parc, un jardin.
Tu caresses le prêtre et poursuis le prophète,
Comme on poursuit un assassin.

C'est que le prêtre a l'art de calmer les scrupules
Des pécheurs riches, *pratiquants*.
Il possède pour eux d'efficaces formules,
De commodes équivalents.

Tout ce qui peut enfin t'exempter de la peine
De lutter contre les penchants
Qui t'entraînent au mal, comme l'orchestre entraîne
Dans un bal les couples dansants.

Te voilà donc absous par notre sainte Église,
Muni de tous ses sacrements,
Et sûr, par ce moyen, de voir ton âme admise
Parmi les élus triomphants.

Mais le prophète a dit, de sa voix inspirée :
« L'âme que le vice alourdit,
Souffrante, rampera, loin du ciel empyrée,

Dans les bas-fonds et dans la nuit.

Nul ne peut s'élever aux sphères éternelles
Où Dieu réside avec ses saints,
S'il n'épure son cœur et ne conquiert les ailes
D'azur et d'or des séraphins. »

Mais le prophète a dit vrai : quand un jour l'heure sonne,
L'Esprit, sorti de sa prison,
Croit monter, il descend ; il se trouble, il s'étonne ;
Son regard sonde l'horizon.

Il n'aperçoit qu'Esprits aux étranges allures,
Aux sinistres ricanements ;
N'exprimant dans les traits de leurs sombres figures
Que cyniques contentements.

Des noms de bienheureux, de saint on le salue :
Tous le raillent amèrement.
« Gloire au triomphateur ! crie en chœur la cohue,
Du ciel il sera l'ornement

Gloire à qui sut gagner, par d'habiles pratiques,
Sans rien refuser à ses sens,
La palme réservée aux martyrs héroïques,
Aux rudes lutteurs, aux vaillants !

Gloire au vil, sycophante, au trafiquant, au fourbe,
A l'extérieur affecté,
Qui des plus vils plaisirs se vautrant dans la bourbe,
Prit de grands airs d'austérité !

Nous fûmes, il est vrai, coupables, mais sincères.
Arrière, hypocrite honteux.
Fuis loin de nous, descends dans de plus basses sphères,
Ton aspect nous est odieux.

Tu nous trompas longtemps ; mais dans ton âme noire
Nous pouvons lire maintenant.
Va, tes efforts sont vains ; tu ne feras point croire
Que l'on te frappe injustement. »

Et le pharisien s'agite, se démène,
Désolé de ne pouvoir plus
Cacher à tous les yeux de son cœur la gangrène,
Sous le fard des fausses vertus.

Il accuse le prêtre, et l'Église, et Dieu même.
Trompeur, il cherche à se tromper.
Mais de la conscience alors la voix suprême
Se réveille pour l'accabler.

Il voudrait l'étouffer ; plus puissante, elle tonne.
Contre elle tout combat est vain,
Car c'est la voix de Dieu. Plein d'horreur, il frissonne,
Le coupable pharisien.

Pendant ce temps, l'encens emplit la basilique,
L'orgue pleure sur son cercueil ;
Un prêtre bien payé fait son panégyrique
Devant un auditoire en deuil.

Le suicidé

L'air me manque, j'étouffe et je ne puis mourir.
Combien de temps ainsi me faudra-t-il souffrir ?
Quand verrai-je la fin des tourments que j'endure ?
Je cherchais le repos, j'ai trouvé la torture !
Les barbares ! ils m'ont, dans leur empressement,
Trompés par l'apparence, enterré tout vivant !
Je voulais m'écrier, mais ma langue glacée
Se trouvait impuissante à servir ma pensée.
J'entendis, plein d'effroi, les derniers chants du deuil,
Et le bruit des cailloux roulant sur mon cercueil.
Le fossoyeur siffla, l'œuvre étant consommée ;
A tout jamais, sur moi, la tombe fut fermée.
Et la mort ne vint point ; et déjà, dans mes chairs
En putréfaction, je sens grouiller les vers.
Oh ! que le temps est long lorsque le mal vous ronge !
Si tout cela n'était qu'un cauchemar, qu'un songe
Horrible, le produit d'un pénible sommeil
Qu'on voit se terminer par un joyeux réveil ?
Non, je n'en puis douter, je ne dors point, je veille !
Est-il à ma douleur une douleur pareille ?
Un ver fouille mon cœur, un autre mon cerveau.
Accomplissez votre œuvre, ouvriers du tombeau ;
Vous êtes mon unique et dernière espérance.
De vous seuls désormais j'attends ma délivrance.
Quand tout sera détruit, il faudra bien, Ô mort,
Que tu m'ouvres enfin tes bras où tout s'endort.

Le néant ! quel doux mot et quelle douce chose !
Là, plus de soins jaloux, de tourments, on repose.

Mais un doute obstiné torture mon esprit.
Peut-être ont-ils raison ces hommes dont on rit ;
Peut-être suis-je mort, et mon âme enchaînée
A mon corps qui pourrit subit la destinée
Réservée à celui qui dans son propre sein
Plonge, pour fuir la vie, un poignard assassin.

Oui, c'est bien là le nœud de cet horrible drame
Le corps seul fut atteint et ce qui vit, c'est l'âme !...
A quoi sert de fermer les yeux à la clarté ?
Pourquoi me refuser à voir la vérité ?
Spirites, j'ai toujours dédaigné vos doctrines ;
Elles me paraissaient absurdes, enfantines.
J'avais tort, j'en conviens ; j'ai méconnu la loi.
Mon Dieu, si j'ai mal fait, pitié, pardonnez-moi.
Vous savez que pour moi l'épreuve était cruelle,
Que mon intention ne fut pas criminelle.
Pouvais-je vous braver, ne vous connaissant pas ?
Je n'avais qu'un seul but, en cherchant le trépas,
Fuir la douleur. Je souffre, et vous êtes mon père.
Hélas ! mes yeux étaient fermés à la lumière.
Je le vois maintenant, je fus ce vil soldat
Qui fuit, jetant son arme, au milieu du combat.
Mais quand viendra le jour d'une lutte nouvelle,
A suivre votre loi vous me verrez fidèle.
Je veux mettre ma gloire à réparer mes torts.
Je vaincrai cette fois, par de vaillants efforts.
Vous, toujours accessible au repentir, sincère,
O Dieu, je me repens, exaucez ma prière,
Brisez mes fers... Mais quoi ! j'ai quitté mort tombeau !
Je monte dans l'espace !... oh ! que le monde est beau. !

L'avare

Quel état que le mien depuis un an ! j'enrage,
J'écume, je suis furieux ;
Ma maison, chaque jour, est livrée au pillage,
Par mon coquin de fils, et cela sous mes yeux,

A ma barbe. J'ai beau crier comme un aveugle,
Prier, menacer, tout est vain ;

De ses vauriens d'amis la bande avec lui beugle,
Danse et se réjouit en dissipant mon bien.

Nul pour moi n'a d'égards ; on passe, ou me méprise ;
Je ne suis plus maître au logis ;
Mon argent, mes papiers, tout est de bonne prise,
Tout coule entre les mains de ce coquin de fils.

Quel supplice cruel ! cette épargne amassée
Au prix de jeûnes douloureux
Et longs, la voir ainsi follement dispersée,
Stupidement jetée aux quatre vents des cieux !

Oh ! mais il n'est donc pas de justice en ce monde,
Puisque tout cela s'accomplit
En plein jour, devant tous et que nul ne seconde
Un père qu'on dépouille et que l'on avilit ?

Un complot est formé pour troubler ma cervelle,
En me montrant que je suis mort.
Si j'entre, on est aveugle ; on est sourd si j'appelle.
Moi trépassé ! Morbleu ! le tour est un peu fort.

Je sais qu'on m'enterra, qu'on dit une grand'messe,
Qu'un prêtre empocha mes jaunets ;
Que puis vint la neuvaine, et qu'ils sortaient sans cesse,
Mes jaunets, de ma caisse et que je le voyais ;

Ainsi tu commenças, lugubre comédie,
Fait incroyable, monstrueux,
Trame que l'on croirait par l'enfer même ourdie,
Crime que l'on perpète à la face des cieux !

Misérables ! Je vois, j'entends, je me sens vivre,
Conséquence : je suis vivant !
A moins d'avoir perdu l'esprit, à moins d'être ivre,
Un homme ne saurait raisonner autrement.

Une chose pourtant me confond et me trouble :
Ce cadavre, c'était le mien !
Il pourrit dans la fosse. Ainsi je serais double ?
Ou bien serais-je une âme ?... Une âme, ce n'est rien !

Et le rien ne vit point. Je suis donc quelque chose,
Oh ! conçoit-on de tels tourments !
Car, que suis-je, grands dieux ? Sombre énigme, je n'ose
L'approfondir, de peur d'en découvrir le sens.

Bon, voici, furetant, mon vaurien qui me semble
Être en recherche de mon trésor.
C'est mon cœur, c'est ma vie ; enfant, pitié, je tremble.
Hélas ! il l'a trouvé. Pour le coup, je suis mort.

L'infortuné subit longtemps encor sa peine
Qui finit quand, désabusé
Des biens matériels, il eut brisé la chaîne
Par laquelle, dans l'ombre, ils le tenaient lié.

L'Esprit alors pleura sur les erreurs de l'homme,
Et prépara par ses regrets
Une incarnation nouvelle où l'économe
De l'avare odieux fit oublier les faits.

La dévote

Que se passe-t-il donc ? Où suis-je ? Dans quel lieu ?
Je ne vois ni les saints, ni les anges, ni Dieu ;
Ni les blonds Chérubins et leurs brillantes ailes.
Je n'entends pas les sons des harpes éternelles.
Je ne vois rien ; je suis dans la profonde nuit.
Pour éclairer ma route aucun flambeau ne luit.
Je m'avance à tâtons au milieu des ténèbres.
O mon Dieu ! j'aperçois des visages funèbres ;
D'autres qui semblent rire et se moquer de moi.
Vierge sainte, à mon aide ! ou je mourrai d'effroi.
Hélas ! j'appelle en vain ; je suis abandonnée,
Quel trouble ! A quelle épreuve es-tu donc condamnée,
O mon âme ! Voici, des cornes à leurs fronts
Et de fourches armés, d'effroyables démons.
Vade retro. Je suis une pieuse fille.
Voyez mon scapulaire et cette croix qui brille.
J'ai droit au paradis : vos efforts seront vains ;
Mon confesseur l'a dit ; allez-vous-en, vilains !...
Ils avancent toujours ! Eh quoi ! tant de prières,
Tant de saints invoqués et tant de sanctuaires
Visités et dotés, tant de confessions,
Tant de cierges offerts, tant d'absolutions
Ne me sauveraient point ? Non, je ne puis le croire.
Vous êtes, n'est-ce pas, démons du purgatoire ?
Avec trop de faveur nul ne doit se juger ;
Je pourrais bien avoir quelque faute à purger.

J'en conviens, j'en conviens, j'eus aussi mes faiblesses ;
 Mais je m'en confessais et j'ai laissé des messes.
 Oyez, on en dit une à mon intention.
 A genoux, à genoux : la bénédiction !
 Ils ne m'écoutent point : d'épouvante j'expire.
 Bon ! voilà maintenant qu'ils éclatent de rire.
 On dirait, après tout, qu'ils ne sont pas méchants ;
 Qu'ils veulent m'éprouver, comme font les enfants.
 C'est drôle, j'en vois un, à la rouge calotte,
 Qu'il me semble... – Je suis le sacristain Carotte,
 Le bon vieux, tu sais bien, celui qui te surprit
 Dans l'église, un beau soir... – Chut, chut, cela suffit.
 Nous fûmes tous pécheurs. – Oui, tu fus pécheresse.
 – Sans doute ; mais j'allais tous les jours à confesse.
 Cela compense tout. – Ça ne compense rien.
 – Fi ! le vieux mécréant. – Tu le vois pourtant bien.
 Crois-moi, quitte ces airs ; ils ne sont pas de mise
 Ici. – Mais les pouvoirs de notre sainte Église ?
 – Expirent à la mort, – Je suis donc à jamais
 Condamnée à souffrir ? – Pas aussi longtemps, mais,
 Comme nous, tu devras faire ta pénitence.
 Tiens, du vieux mécréant écoute la sentence.
 Dans ce monde je suis déjà depuis longtemps.
 Les yeux de mon Esprit sont dessillés. J'entends
 Des choses qui pour toi sont encor fort obscures :
Lorsque l'on veut au Ciel, dans les régions pures ;
Pouvoir entrer, il faut que soi-même on soit pur ;
Il faut se nettoyer ; c'est le seul moyen sûr.

Le parricide

Dans la profonde nuit et dans l'immense espace,
 La fureur, comme un vent impétueux, le chasse
 Sans trêve ni repos, et les remords vengeurs
 En lui font retentir leurs sinistres clameurs.
 L'épouvante le suit et l'horreur le précède ;
 Le désespoir l'étreint et la terreur l'obsède.
 Il se croit dans l'enfer, ce théâtre éternel
 Des supplices que Dieu réserve au criminel.
 La rumeur qui s'élève ou la lueur qui passe
 Porte en son cœur le trouble et l'agite et le glace.
 Tel, dans le moindre bruit, le cerf, longtemps encor,
 Quand la chasse est rentrée, entend le son du cor.

A chaque heure qui fuit, passe dans ses ténèbres
 Une procession de fantômes funèbres.
 Ils vont enveloppés chacun dans son linceul,
 Pâles, sombres, hagards, taciturnes ; un seul,
 D'une main inflexible entrouvrant son suaire,
 Montre son flanc qui saigne, et dit : je suis ton père.
 Dans sa course effrénée, il a devant les yeux
 Un quadruple cadran, énorme, monstrueux.
 Quatre horribles serpents aux gueules enflammées
 Y marquent, en tournant, heures, jours, mois, années.
 Le parricide ainsi suit la marche du temps.
 Sur le cadran fatal il a compté cent ans
 Depuis que dans la nuit et l'épouvante il erre.
 Pour la centième fois, voici l'anniversaire
 Qui ramène toujours la même vision.
 Autour de lui tout change ; il est dans sa prison.
 Il se croit encore homme. Une cloche résonne.
 Il écoute anxieux. C'est un glas que l'on sonne.
 C'est le sien ! Un bruit sourd arrive à son cachot.
 C'est un marteau qui frappe on dresse l'échafaud.
 Il frissonne. Bientôt la figure sinistre
 Du bourreau, de la mort impassible ministre,
 La porte s'entrouvrant, apparaît sur le seuil.
 Il porte en sa main gauche un long voile de deuil
 Et la main droite tient des ciseaux. Il s'apprête
 A faire au condamné sa suprême toilette.
 L'œuvre est finie. On sort. Le tintement du glas
 Lent, solennel, lugubre, accompagne ses pas.
 La foule accourt nombreuse, impatiente, avide
 De voir comment mourra l'odieux parricide.
 Oh ! comme le bourreau marche rapidement !
 On approche ; il est là le terrible instrument
 Rouge, sombre, implacable, attendant sa victime.
 Le criminel se sent accablé par son crime.
 Il pâlit. Vers la foule il tourne un œil hagard ;
 Mais il n'est pas un cœur qu'émeuve son regard.
 Le parricide est seul : quel homme sur la terre
 Peut compatir au sort de qui tua son père ?
 Il inspire l'horreur et chacun le maudit.
 Il le voit ; il l'entend et de rage il frémit.
 Il monte lentement les degrés de l'échelle,
 L'acier du couperet à ses yeux étincelle.
 Il voudrait respirer un instant. Le bourreau
 Le pousse sur la planche et sous l'affreux couteau.
 Aussitôt le ressort part et dans la coulisse
 La mort impatiente avec la lame glisse.
 Il sent comme un éclair le contact de l'acier

Et sa tête bondit dans le fond du panier.
L'Esprit au même instant, lancé dans les ténèbres
Y retrouve, effaré, ses visions funèbres.
Doit-il rester encor longtemps dans ce milieu ?
Quand viendra le pardon ? C'est le secret de Dieu !

L'enfant

Sur la tombe de ton enfant
Tu pleures, pauvre mère !
Mais si tu me voyais glorieux, triomphant,
A ta douleur amère
Succéderaient la joie et le ravissement.

Pourquoi pleurer un mort, une âme
Qui s'élance dans l'air
Libre comme l'oiseau, vive comme la flamme,
Prompte comme l'éclair
Qui parcourt d'un seul bond l'horizon qu'il enflamme ?

Sais-tu ? je suis l'ange gardien
Rayonnant de lumière ;
Celui que dans ses maux invoque un cœur chrétien,
L'objet de ta prière,
Le céleste envoyé, ton appui, ton soutien.

De l'ombre de mon aile blanche,
Mère que j'aime tant !
Je te couvre et sur toi doucement je me penche
Anxieux, frémissant,
Comme la fleur qui pend sur ta tête, à la branche.

Mon regard plonge dans ton cœur.
En voyant ta tristesse,
Je voudrais y verser, baume consolateur,
Le miel de ma tendresse ;
Et tu t'obstines, sombre, à garder ta douleur !

Accueille ma douce influence.
Tes regrets me sont chers ;
Mais je souffre en voyant cette douleur immense
Et tant de pleurs amers !
Pourquoi fermer ainsi ton âme à l'espérance ?

Bientôt finiront tes ennuis,
Mère, sois confiante.
Bénis Dieu qui t'éprouve en te prenant ton fils :
Courte sera l'attente
Et grand notre bonheur d'être enfin réunis.

Le libre penseur

C'était un ouvrier, un honnête homme, un sage.
Il n'eut point en naissant la richesse en partage,
Et pendant les longs jours que sur terre il resta
Contre l'adversité constamment il lutta.
Par de rudes labeurs et par l'économie,
Quelquefois il dompta la fortune ennemie
Et put croire qu'enfin, ayant fléchi le sort,
Navigateur heureux, il entra dans le port.
Mais toujours un revers s'empressait de détruire,
Ce que par tant d'efforts il venait de construire.
Il ne murmurait pas cependant il disait :
« Le murmure est absurde et Dieu sait ce qu'il fait. »
Car il croyait en Dieu cet ignorant, sans preuve,
Par instinct ; et pour lui la vie était l'épreuve
Que l'Esprit doit subir dans un corps, jusqu'au jour
Où, vainqueur, on l'accueille au céleste séjour.
Le public ne sachant d'où lui venaient ces choses,
Rieur, le poursuivait de ses malignes gloses ;
Car croire que l'on vit au-delà du trépas
Et qu'il existe, un Dieu, c'est bête, n'est-ce pas ?
Mais le rire sur lui n'avait aucune prise.
Il allait, et voyait sans la moindre surprise
Que plus ardents que tous les prêtres se montraient.
Ceux-ci ne riaient point, mais ils le dénigraient,
Disant que sa vertu n'était qu'hypocrisie.
Ils l'appelaient athée, ils le traitaient d'impie,
Ignorant, orgueilleux et sot, à tout propos ;
Ameutaient contre lui la tourbe des dévots.
Il ne pratiquait point !
Quel crime abominable !
Il croyait plus en Dieu qu'au prêtre ! Misérable !
Homme à l'esprit pervers, au cœur atrophié,
Du temps du bon Caïphe on l'eût crucifié.
Ainsi ne pensaient point de lui quelques spirités
Qui dans sa pauvreté découvrant ses mérites,
Comme dans l'ombre on voit briller le diamant,

L'aimaient, le respectaient, l'admiraient hautement.
 La mort, que le méchant dans ses succès redoute
 Et qui mêle à son vin l'amertume du doute,
 Vint enfin le frapper. Ce fut un jour heureux
 Pour ce juste éprouvé : sur son front, dans ses yeux,
 On vit alors briller la joie et l'espérance !
 La mort, n'était-ce pas pour lui la délivrance ?
 Le moment attendu par le vaillant soldat
 Certain qu'il va cueillir les lauriers du combat ?
 Comme l'oiseau captif échappé de sa cage
 Pointe, ivre de bonheur, au-dessus du nuage,
 Son Esprit affranchi des entraves du corps
 S'élança vers les cieux, libre dans ses essors.
 Des Esprits rayonnants d'une pure lumière
 L'accueillent, empressés, dans leur sublime sphère.
 Ce sont les serviteurs du devoir triomphants,
 Heureux de recevoir un frère dans leurs rangs.
 On l'acclame, on l'entoure, on le presse, on l'embrasse.
 De ses accords divins l'amour remplit l'espace.
 De nouveaux horizons sont ouverts devant lui.
 Il voit plus loin et mieux ; plus de lumière a lui
 Pour son intelligence avide de connaître.
 Il plonge plus avant dans les secrets de l'être.
 Maintenant que sans voile il voit la cause, il sait
 Pourquoi sans murmurer on doit subir l'effet.
 Ses croyances d'instinct deviennent certitudes.
 Il ressent au sortir de ses épreuves rudes
 La satisfaction de se trouver grandi
 Et de pouvoir aimer d'un cœur plus élargi.
 Car savoir, c'est aimer : plus on sait, plus on aime,
 Et plus on est heureux. Amour, bonheur suprême !
 Désormais il est fort, et, céleste envoyé,
 Aux grandes missions il peut être employé.
 Il ne faiblira point, ayant vaincu la bête,
 Bridé l'instinct. On peut déchaîner la tempête,
 Préparer la ciguë ou dresser l'échafaud,
 Faire briller d'un trône à ses yeux l'oripeau.
 Tes traits les mieux forgés, Satan, roi de la fange,
 Viendront tous impuissants tomber aux pieds de l'ange !

L'Esprit follet

Satan même se transforme en ange de lumière. Saint Paul
 Moi que l'on appelait le joyeux La Tulipe,

Pilier d'estaminet,
 Qui préférerai toujours la plus vilaine pipe
 Au plus beau chapelet,
 Me voilà devenu, quelle étrange aventure !
 D'église fondateur
 Et des faveurs du ciel, à toute créature,
 Puissant dispensateur !
 J'ai fait, sans le savoir, jaillir une fontaine
 Aux merveilleuses eaux,
 Qui guérit du scorbut, des cors, de la migraine
 Et de mille autres maux !
 La chose n'est pas neuve et pourtant elle étonne.
 Quel drôle d'animal
 Que l'homme ! Il est des gens qui disent qu'il raisonne.
 Peut-être ! mais bien mal.
 Voilà ! je m'ennuyais ; j'avise une bergère
 Au loin, sous un ormeau.
 Elle était à genoux et disait son rosaire
 En gardant son troupeau.
 D'une foi simple et vive, elle avait à Marie
 Une dévotion
 Ardente ; elle implorait de sa vierge chérie
 Une apparition.
 Elle était médium : je pouvais satisfaire
 Un désir si pieux,
 Et voulant à la fois m'amuser et lui plaire
 J'apparus à ses yeux.
 Empruntant les atours et les traits d'une reine,
 J'avais le sceptre en main,
 Une couronne au front, des cheveux noir d'ébène,
 Des lèvres de carmin.
 A peine elle me vit qu'elle fut transportée.
 Moi d'un ton solennel,
 L'appelant par son nom, je lui dis : Dorothee,
 Je t'attends dans le Ciel !
 Soudain je disparus. La bergère innocente,
 – Elle avait quatorze ans ! –
 Accourut raconter l'histoire édifiante,
 D'abord à ses parents.
 Ensuite on se rendit ensemble au presbytère.
 Le curé radieux
 Dit : Il faut en ce lieu bâtir un sanctuaire
 A la reine des cieux.
 Sa Grandeur approuva. L'église fut bâtie.
 Une source jaillit,
 Assure le bedeau, près de la sacristie.
 C'est cette eau qui guérit !

Pour moi, je n'en crois rien. Les malins du village
Pensent tous comme moi ;
Qu'importe ? l'or afflue, et ce pèlerinage
A ravivé la foi !

Le voluptueux

Il se crut un grand sage et traita de folie
Le sacrifice et le devoir.
Il disait que jouir est le but de la vie
Et qu'aveugle est celui qui' ne sait point le voir.

Placer son espérance au-delà de la tombe,
Plaindre le vice triomphant,
Admirer, envier la vertu qui succombe,
C'était pour lui descendre au niveau de l'enfant.

Il ne comprit jamais de l'âme chaste et pure
L'effarouchement vertueux,
Et son idéal fut le pourceau d'Épicure
Qui se vautre et qui vit dans le ruisseau fangeux.

Il connaît aujourd'hui combien était grossière
Et dangereuse son erreur ;
Il n'a point à la mort vu finir sa carrière ;
Lui, le voluptueux, il vit pour la douleur !

Le plaisir a passé comme une ombre légère
Et le besoin seul est resté ;
Besoin matériel que l'âme prisonnière
Dans le corps contracta par l'acte répété.

C'est ainsi que toi-même, ô sagesse mondaine,
Tu prépares ton châtiment ;
Tu poursuis le plaisir et tu forges la chaîne
Que tu devras un jour traîner pour ton tourment.

Car l'Esprit sans les sens ne saurait satisfaire
Au penchant qui des sens naquit ;
A ce penchant grossier qui l'attache à la terre,
Longtemps après la mort, esclave, il obéit.

Gourmand ! il rode autour des tables bien servies ;

Buveur, il court les cabarets ;
Invisible témoin des nocturnes orgies,
Il pense au corps absent et s'épuise en regrets.

Tantale infortuné, l'eau fuit sa lèvre ardente,
Le fruit se dérobe à sa faim ;
Il se sent consumé d'une fièvre brûlante,
Il Cherche le repos, mais il le cherche en vain !

Le besoin, créancier implacable, le presse,
Le mord comme un taon furieux
Qui s'attache au coursier et de son dard le blesse,
Ardent à s'abreuver de son sang généreux.

Ah ! l'homme n'est point fait pour vivre dans la fange
Du vice et des plaisirs honteux ;
Sorti de l'animal, il doit aller à l'ange,
Et, de la terre enfant, escalader les cieux.

Telle est sa loi : grandir, monter vers la lumière,
Vaincre les ténèbres du corps,
Dompter l'aveugle instinct, dominer la matière,
Et suivre la raison dans ses nobles essors.

C'est ainsi qu'il arrive à la volupté pure,
Aux célestes enivrements,
Aux plaisirs sans retours que le devoir procure,
Le fort qui s'est soustrait à l'empire des sens.

Pourquoi donc t'épuiser en regrets inutiles ?
Si tu veux être heureux un jour,
De la sainte douleur suis les leçons viriles,
Voluptueux, combats, et sois fort à ton tour.

Le vidangeur

Vous évoquez l'Esprit du pauvre vidangeur
Qui ne s'attendait pas, Messieurs, à cet honneur.
Je me trouve, il est vrai, dans un groupe spirite
Où l'or et les grandeurs ne sont pas le mérite.
Ici ne régnant pas l'aveugle préjugé,
Sur sa condition l'homme n'est pas jugé.
Pour vous un empereur portant couronne en tête,
Vicieux, ne vaut pas un vidangeur honnête.

C'est pourquoi, confiant dans l'accueil fraternel
 Que vous me réservez, je viens à votre appel.
 Je désire parler, vous désirez m'entendre.
 Je vais donc expliquer ce qu'on ne put comprendre,
 Mon grand air contrastant avec ma pauvreté,
 Qui fit que les railleurs m'appelaient Majesté !
 Eh bien ! cet air royal n'était qu'une habitude
 Prise autrefois ; malgré mes soins et mon étude,
 Il persista toujours ; car, retenez ce fait,
 Dans l'abject vidangeur un grand roi revivait !
 J'étais, réincarné, Louis le Grand lui-même !
 Maint royaliste va me crier : Anathème !
 Je dis vrai cependant : on peut, telle est la loi,
 Renaître vidangeur après être mort roi.
 Ah ! sans doute l'orgueil n'y trouve pas son compte ;
 Mais il fait tant de mal qu'il faut bien qu'on le dompte ?
 Et c'est pour le dompter que, comme une faveur,
 A Dieu je demandai de naître vidangeur
 Après avoir été le puissant roi de France.
 Le choix était hardi : ma dernière existence
 Fut longue, douloureuse, et nul n'a soupçonné
 Tout ce que j'ai souffert du combat acharné
 Que se livraient en moi deux puissants adversaires,
 L'impassible raison, l'orgueil plein de colères.
 Dans mon cœur, j'entendais les sourds rugissements
 D'une rage jalouse et sentais pour les grands,
 Les riches, les heureux une terrible haine
 Que je ne parvenais à calmer qu'à grand peine.
 Je me disais : – Pourquoi tous ces honneurs pour eux,
 Pour toi tous ces dédains ? Pourquoi sont-ils heureux
 Quand tu souffres ? Le Ciel a donc des préférences ?
 Hélas ! pour augmenter encore mes souffrances,
 La nuit je me voyais en rêve couronné,
 Le sceptre en main, de vils flatteurs environné ;
 Tous se courbant, chacun s'empressant à me plaire ;
 J'étais le roi, le dieu qu'on craint et qu'on révère,
 De qui tout dépendait ; au réveil, rat d'égout
 Et pour tous un objet de mépris, de dégoût.
 La chute était profonde et la lutte terrible.
 Souvent je faiblissais ; mais quelqu'un d'invisible
 A mon aide accourant, son appel entendu
 Soutenait, relevait mon courage abattu ;
 J'ai lutté ; j'ai souffert, mais j'ai vaincu ; j'éprouve
 La satisfaction de l'homme qui retrouve
 A sa mort son Esprit par l'épreuve épuré,
 Et se voit vers le ciel élevé d'un degré.
 Qu'importe d'être roi ? Qu'importe d'être esclave,

Riche ou pauvre ? Le mal, l'adversité qu'on brave
Elève ; et trop souvent la fortune fait choir.
Un homme est toujours grand quand il fait son devoir.

La voix

Lorsque ton âme en proie à la tristesse amère
S'effraie en regardant vers le sombre avenir,
Quand ton cœur sous les coups du malheur se resserre
Et que le désespoir est près de t'envahir,

Si ton oreille entend, dans l'ombre et le mystère,
S'élever une voix qui te fait tressaillir,
Jeune homme, écoute-la, c'est la voix de ta mère
A ton aide accourue, en te voyant faiblir.

Elle est à tes côtés : inquiète, tremblante,
Anxieuse, elle suit ta pensée hésitante
Et vers le droit sentier cherche à guider tes pas.

Car, en sortant du corps, l'âme emporte avec elle
Ses saints attachements, dans sa phase nouvelle,
Et les morts bien-aimés ne nous délaissent pas.

Le matérialiste

Vous le savez, jamais on ne put me convaincre
Que l'âme fut du corps distincte, et, pour me vaincre
Moi-même sur ce point, je fis de vains efforts ;
Je conclus toujours : tout meurt quand meurt le corps.
J'étais de bonne foi : je ne pouvais comprendre,
Que ce que l'on ne peut sentir, voir, toucher, prendre
Existât. Aujourd'hui, je vois que j'avais tort.
De tous les arguments un fait est le plus fort,
Et j'existe ; je suis cette âme inexplicable,
A tous vos instruments toujours insaisissable ;
Je monte, je descends, je vais, je viens dans l'air,
Plus léger que la plume et plus prompt que l'éclair ;
Je suis auprès de vous, je vous vois, je vous touche,
Et, fait plus surprenant, vous parle par la bouche
De ce bon Augustin qui, sans se souvenir

De mes lardons d'hier, me laisse m'en servir.
 La mort, dans tous les temps en surprises féconde,
 Me fit, sans m'avertir, sortir de votre monde.
 Chacun de vous connaît ce fait vieux de huit jours :
 Une maison brûlait ; je volais au secours ;
 Quand un grand cri soudain de la foule s'élève :
 – il est mort ! Je me tourne et je vois qu'on relève
 Un homme qui venait de tomber. Médecin,
 Je cours lui prodiguer mes soins ; je prends sa main.
 Le pouls ne battait plus ; mais étrange surprise !
 Cet homme est mon portrait : son front, sa barbe grise,
 Sa taille, son costume et tous ses traits... c'est moi !
 Et j'entendais des gens dire dans leur émoi :
 – Hélas ! ce bon docteur, sa perte est regrettable,
 Car c'était un brave homme, un homme charitable.
 J'avais beau m'enquérir, nul ne me répondait
 Et, bien que près de moi nul ne me regardait,
 J'étais tout ahuri. Cependant on emporte
 L'homme sur un brancard. Quand on est à la porte
 De ma maison, ma femme, et ma fille, et mon fils
 Arrivent en pleurant et poussant de grands cris.
 Devant moi, tous les trois ; sans un regard ils passent ;
 Courent tout droit au mort qu'ils baisent, qu'ils embrassent.
 Leurs transports douloureux me déchirent le cœur ;
 Mais en vain je voudrais dissiper leur erreur,
 Ils ne m'entendent pas, et cette scène achève
 De troubler ma raison : je doute si je rêve
 Ou si je deviens fou ; car, admettre un instant
 Que mon corps étant mort mon Esprit est vivant,
 C'est au-dessus de moi. Le lendemain j'assiste
 A mon enterrement et, malgré tout, persiste
 Dans mon aveuglement fatal, lorsque je vois
 Mon père que j'avais perdu depuis vingt mois.
 Il était rayonnant d'une beauté céleste ;
 Tout était imposant en lui, sa voix, son geste,
 Son maintien, son regard. – On n'aime point, enfant,
 Quand, comme toi, dit-il, on ne croit qu'au néant.
 Quoi ! tes enfants, ta femme, et ta mère, et ton père,
 Et tes amis ne sont à tes yeux que poussière !
 Socrate, Jésus-Christ, Marc-Aurèle, Newton,
 Bayard, La Tour-d'Auvergne et Jeanne ! illusion !
 Le génie et l'amour, ce qui souffre et qui pense.
 Ce qui combine et veut n'aurait pas d'existence
 Tandis que, seul, l'atome inconscient serait !
 Lui, l'aveugle, le sourd éternel durerait !
 Mort, il enfanterait la vie, et la lumière
 Sortirait de la nuit et lui dirait : ma mère !

Entends ma voix ; secoue enfin cette torpeur ;
Si ta raison se tait, laisse parler ton cœur –
Mon cœur parla : l'amour dissipa la nuit sombre
Qui me tenait captif, depuis ma mort, dans l'ombre ;
Je me vis tout à coup inondé de clarté
L'Esprit s'éveilla dans la réalité.

Le prodigue

O supplice cruel ! ô détresse ! ô famille
Si tendrement aimée ! ô ma femme ! ô ma fille !
O mes fils ! la misère et ses entraînements
Perfides, dangereux, ses hontes, ses tourments,
Le front baissé, la marche hésitante, incertaine,
Et la protection insultante, hautaine
De gens que l'on voyait autrefois empressés
Près de soi, c'est l'état où je vous ai laissés.
Insensé ! je riais d'un voisin honnête homme.
Je l'appelais avare, il était économe.
Et maintenant je vois chaque jour ses enfants
Passer auprès des miens, heureux et triomphants.
Il fut sage ; il jouit des fruits de sa sagesse.
Pauvreté pour les miens et pour les siens richesse !
O mon Dieu, c'est justice, et bien à tort on dit
Que c'est ton bras vengeur qui frappe, qui punit.
Non, c'est le délinquant qui se frappe lui-même ;
Toi, tu nous avertis en père qui nous aime,
Et ta voix qui s'élève au for intérieur
Des deux chemins à prendre indique le meilleur.
Mais nous la repoussons et nous aimons mieux suivre
La passion, Sirène au chant qui nous enivre.
C'est là ce que j'ai fait ; et lorsque follement
Je dissipais mon bien et le jetais au vent,
Lorsque j'accomplissais, épouse, ta ruine,
J'entendais les accents de cette voix divine
Dont l'avertissement ne me manqua jamais.
La trouvant importune, hélas ! je l'étouffais.
Je nourrissais toujours quelque espoir chimérique.
J'attendais d'un parent parti pour l'Amérique
Que sa succession remît ma barque à flot.
Au tirage prochain je gagnais le gros lot.
J'avais réduit ainsi la folie en système
Et je comptais sur tout excepté sur moi-même.
Aujourd'hui que la mort, du tranchant de sa faux,

Interrompant le cours de tous mes calculs faux,
M'a fait, en dissipant ces chimères brillantes,
Voir les réalités cruelles, désolantes,
L'amour, puissant lien qu'elle ne détruit pas,
M'attache, femme, enfants, à chacun de vos pas ;
Et pendant que je suis le témoin invisible
De vos maux, le remords, ce tourmenteur terrible,
Me poursuit, acharné, sans trêve ni repos :
Sa redoutable voix s'élève à tout propos.
Et que faire ? Rien ! rien !... Quelle horrible souffrance
De se sentir ainsi réduit à l'impuissance,
En présence des maux dont on se sait l'auteur,
Lorsque soi-même on a plongé dans le malheur
Les êtres les plus chers et qu'une larme amère
Sort de l'œil de l'enfant et tombe sur le père !

L'infaillible

Infaillible ! grand Dieu ! je l'avais cru ! pardon ;
Pardon, mon Dieu, l'orgueil me perdit. Ce démon,
Qui livre à l'homme faible une si rude guerre,
M'avait persuadé que moi seul, sur la terre,
Je pouvais posséder l'auguste vérité ;
Que j'incarnais en moi votre divinité.
Tous les fronts se courbaient devant mon front superbe.
L'homme à mes yeux semblait un insecte sous l'herbe,
Tant m'avait porté haut ma folle illusion !
Je damnais, je sauvais, selon ma passion.
En vous ne siégeait plus l'immuable justice ;
Elle flottait sans cesse au gré de mon caprice.
Le bien devenait mal, si je le décidais,
Et le mal était bien, quand je le commandais.
Du jour où je sortis triomphant du Conclave,
Vous n'étiez plus mon Dieu, vous étiez mon esclave.
J'ordonnais ici-bas, et vous deviez là-haut
Exécuter : chacun de nous avait son lot.
Dans ce rêve insensé se déroula ma vie ;
Mais vint le jour fatal qu'elle me fut ravie.
Alors, ô châtement, hélas ! trop mérité,
Tout à coup m'apparut l'horrible vérité.
Seul, faible, dépouillé, dans des sentiers funèbres,
J'avançais, à tâtons, au milieu des ténèbres.
Des spectres ricaneurs me heurtaient en passant.
Ils s'écriaient : « Oh ! oh ! l'infaillible, il descend,

Alors qu'il croit monter : il a perdu sa route.
 Lui, l'affirmation, il est en proie au doute.
 Sainteté, par ici ; Vous vous égarerez.
 Le paradis est loin ; vous ne le trouverez
 Qu'avec peine. Il faudra faire un peu de lessive,
 Vaincre le sot orgueil, tailler dans la chair vive ;
 Laisser l'aveugle foi ; cultiver la raison ;
 La purger, par l'effort, de tout honteux poison...
 C'est la loi : nul ne prend, dans la salle royale,
 Place-au festin qu'avec la *robe nuptiale*.
 Vous nous aviez promis le ciel, et nous voici
 Dans l'enfer avec vous, pour vous avoir suivi.
 La parole du Christ, hélas ! n'était point fausse :
 Les aveugles, *tous deux*, sont tombés dans la *fosse*,
 Mais vous saurez bientôt, heureusement pour vous,
 Que Dieu n'est pas le Dieu de l'éternel courroux.
 Quoi que vous ayez dit, au repentir sincère,
 Il n'a pas un seul jour fermé ses bras de père.
 Nous sortirons d'ici ; mais il faudra *payer*
 Un simple *absolvo* le ne saurait délier.
 Le monde n'est point fait selon nos fantaisies :
 Par d'immuables lois les choses sont régies.
 La religion vraie est de leur obéir ;
 Il n'est de sacrement qui puisse en affranchir.
 Le rêve fut brillant, mais le réveil est sombre.
 Cherchez-vous par hasard les clés du ciel dans l'ombre ?
 On vous les déroba ? Vous vous en désolerez ?
 Allez, ne pleurez pas c'étaient de pauvres clés
 Qui n'ouvrirent jamais. »
 Et sous ces moqueries.
 J'allais, Courbant le front.
 Mes paupières tarries
 Ne versaient plus de pleurs déjà depuis longtemps,
 Lorsque, levant les yeux, j'aperçus, rayonnants
 De sublimes clartés, dominant nos abîmes,
 Les heureux habitants des glorieuses cimes,
 O spectacle navrant pour mon orgueil, je vis,
 Dans le nombre, des juifs, des Indous, des parsis,
 Des Turcs, des protestants, des penseurs solitaires
 Qui suivirent toujours, ô raison, tes bannières.
 Tous avaient été bons ; tous étaient accueillis
 Par vous, Dieu de bonté, dans votre paradis.
 Et j'appris, infaillible, un peu tard, ô misère !
 Combien de mes décrets l'erreur était grossière.

La naine

Ne vous moquez jamais d'un pauvre infirme ;
ayez pour lui des sentiments fraternels et soyez
Son appui, son soutien, son protecteur, son guide.
Le corps est la demeure où notre Esprit réside,
Qu'il quitte et qu'il reprend : un bel homme renaît
Plus souvent qu'on ne croit dans un corps contrefait,
Je veux vous raconter, pour appuyer ma thèse,
Ce qui m'est arrivé. J'étais fort à mon aise
Dans un beau corps de femme, et les adorateurs
M'entouraient, m'enivrant de leurs propos flatteurs.
Je me laissai glisser sur cette douce pente
Que la vanité forme et l'égoïsme augmente,
Tant et si loin qu'enfin je crus de bonne foi
Que Dieu n'avait créé le monde que pour moi.
Des souffrances d'autrui je ne tenais nul compte.
Je cherchais mon plaisir, et je n'avais pas honte
De le trouver souvent dans le sarcasme amer
Qui pénètre plus froid et plus dur que le fer
Au cœur de l'avorton, difforme créature
Qu'en un moment d'erreur enfanta la nature.
J'en fus cruellement punie ; après la mort,
Je compris, mais trop tard, combien j'avais eu tort.
Ainsi que pour le corps, il existe pour l'âme
Des beautés, des laideurs, et la plus belle femme
Qui nourrit dans son cœur des penchants vicieux,
Morte, n'est comme Esprit qu'un bamboche odieux.
Un tel sort m'attendait ; et ce fut le supplice
Que m'infligea d'abord la divine justice.
Mais ce n'était pas tout : après le châtement
Vient l'épreuve qu'il faut subir patiemment
Si l'on veut qu'à notre âme elle soit profitable
Et qu'elle en sorte un jour plus forte et plus aimable.
C'est ce que l'on me fit comprendre en me montrant,
Bien loin dans ma pensée, un pauvre être souffrant,
Cacochyme, courbé, difforme, une nabote
A grand-peine atteignant la hauteur d'une botte.
Il me prit un frisson en la voyant. C'était
Mon incarnation future. Elle disait :
– Il faudra m'animer ; c'est une rude épreuve ;
Mais quelque amer que soit le fiel dont on t'abreuve,
Résigne-toi, sois forte, et montre que tu sais,
Après avoir raillé les êtres contrefaits,
Supporter les mépris dont tu fus si prodigue.
C'est le plus sûr moyen d'opposer une digue
Au penchant qui t'entraîne au mal, à la laideur.

Ne reviens point Esprit haineux, jaloux, rageur,
Mais humble, bienveillant et doux. Allons, courage !
Qu'il naisse un bel enfant de notre mariage.
L'union m'effrayait, mais je m'y résignai
Et, quoique en rechignant, au contrat je signai.

Dans la rustique Sparte et l'élégante Athène,
Le lutteur désireux de vaincre dans l'arène,
Par un long exercice auquel il se pliait
Assouplissait son corps et le fortifiait.
Ainsi je préparai mon âme par l'étude,
La réflexion grave et par la certitude
Acquise que l'on doit se résoudre à souffrir
Pour se purifier, progresser et grandir.

Je renaquis ; je fus celle que j'avais vue,
Riche d'infirmités mais de bien dépourvue.
Orpheline à dix ans, je mendiais mon pain.
De l'homme le plus grave au dernier galopin,
Nul ne pouvait jamais me rencontrer sans rire.
Je vous laisse à penser quel était mon martyre !

Les enfants me huaient.

J'eus cinquante ans.

Un jour,

Autour d'un beau palais, délicieux séjour
Qu'habitait une femme aussi bonne que belle,
Je fuyais de gamins une troupe cruelle.
Elle me vit ; son cœur s'émut ; je rencontrai
Dès ce moment chez elle un asile assuré.
Pour me faire oublier mon ancienne détresse,
Elle me prodigua ses soins et sa tendresse
Jusqu'au jour où la mort vint me frapper. Alors
Mon Esprit dégagé des ténèbres du corps
Reconnut, étonné, dans cette bienfaitrice
Un bossu qu'autrefois poursuivit ma malice,
Quand j'étais belle femme.

Oh ! puissé-je à mon tour,

A qui me fut cruel rendre un semblable amour !

L'Esprit frappeur

Je suis l'Esprit frappeur : je porte l'épouvante.
Dans toute la maison ; Thérèse la servante
Tremble comme la feuille, et sans elle pourtant

A me manifester je serais impuissant.
 Son maître ne sait plus où donner de la tête.
 C'est un homme entendu, mais il deviendra bête
 A force de vouloir lui prouver qu'un Esprit
 N'est rien et ne peut donc produire tout ce bruit.
 Les savants quelquefois, il faut le reconnaître,
 Égalent en bon sens l'enfant qui vient de naître.
 Jamais ils ne croiront que Jean, le savetier,
 Est l'auteur de ces bruits qui troublent le quartier.
 Et c'est moi cependant, moi que la mort traîtresse
 Surprit en juin dernier dans les bras de l'ivresse.
 On ne boit point ici : je m'ennuie à mourir.
 Or, puisque, grâce à toi, je puis me divertir,
 Thérèse, je saisis l'occasion propice.
 Mon vœu, cher médium, est que Dieu te bénisse,
 Te fasse prospérer et vivre longuement,
 Et me conserve ainsi mon divertissement.
 Quel charme ! Quand je vois mon savant en colère
 Jurer qu'il saura bien découvrir le compère
 Qui vient ainsi troubler le repos de ses nuits,
 Comme si je buvais un litre, je jouis.
 Une chose surtout l'afflige et l'embarrasse :
 Parmi tous ses amis se trouve un savantasse ;
 Aussitôt qu'il paraît, je me tais ; ce docteur
 N'a jamais entendu la plus faible rumeur.
 Aussi depuis longtemps conclut-il en vrai sage
 Que son ami, Thérèse et tout le voisinage,
 Même les habitants de l'entière cité,
 Sont fous et que ces bruits sont sans réalité.
 Il a sur ce sujet écrit un gros volume,
 Et le monde apprendra par sa savante plume
 Comment un peuple entier peut perdre la raison,
 Comment seul il est sage et d'entendement bon !
 Le maître de Thérèse à ses traits est en butte
 Et c'est plaisir royal qu'entendre leur dispute.
 De sa fille l'un plaint la superstition,
 L'autre de son ami l'hallucination,
 Tandis que dans son cœur la servante Thérèse
 Se rit de ces savants qui l'appellent niaise ;
 Et, fait le plus étrange et le plus amusant,
 Le plus sensé des trois c'est le plus ignorant.
 Voilà comment je vis ; et pourtant, le dirai-je ?
 A de certains moments un noir souci m'assiège.
 Des Esprits élevés, qui m'aiment, bien souvent
 Disent que ma conduite est celle d'un enfant ;
 Qu'il vaudrait mieux pour moi, laissant cette aventure,
 Par de fermes propos disposer ma nature

A l'épreuve prochaine. Ils ont, je crois, raison,
Mais ne surmonte pas qui veut sa passion.

La soeur

Il restait à la mère une enfant, une fille
Qui dormait au berceau
Comme l'on voit l'été dans l'épaisse charmille
Dormir le jeune oiseau.

L'autre, l'aînée, avait, joyeuse tête blonde,
Charmante et frêle fleur,
Comme un rêve doré, passé dans notre monde
Et comme le bonheur !

La mère de sa perte était inconsolable,
Et de son cœur meurtri,
Pour maudire l'arrêt du ciel inexorable,
Toujours sortait un cri !

La douleur la rendait aveugle, folle, impie.
Elle avait oublié,
Dans son égarement, que l'homme en cette vie
A l'épreuve est lié ;

Que le bien sort du mal ; que la mort est l'absence
Qui dure peu de temps ;
Qu'on se retrouve un jour et qu'une joie immense
Suit les pleurs déchirants.

Tout à coup elle entend comme un léger murmure
Du berceau s'élevant.
Il semblait que l'enfant, fragile créature,
Conversât en rêvant ;

Qu'il parlât, comme on dit, aux anges. Incertaine,
Contenant les élans
De son cœur maternel, retenant son haleine,
Marchant à pas prudents,

Elle va vers la porte ; elle ouvre. O d'une mère
Indicible transport !
La chambre resplendit d'une pure lumière
Et sur l'enfant qui dort

Un ange radieux et souriant se penche ;
Il dépose un baiser
Sur ses lèvres de rose et de son aile blanche
Semble le caresser !

C'est la sœur de là-haut ! qui vient rendre visite
A sa plus jeune sœur !
Les bras tendus, la mère, ivre, se précipite,
Croyant dans son ardeur

Pouvoir la retenir. Hélas ! vapeur légère
Qu'emporte un vent du soir,
L'ange adoré s'envole en lui disant : – Ma mère,
Dieu m'appelle, au revoir !

L'égoïste

– Défunt Larroque, êtes-vous là ?
– Que me voulez-vous ? Me voilà.
– Dites-nous l'état où vous êtes,
Vos sentiments, ce que vous faites.
– Messieurs, vous m'embarrassez fort :
Je suis vivant et je suis mort !
Mon état est fait pour surprendre ;
Pour moi, je n'y puis rien comprendre.
Je suis comme un homme alourdi
Par le vin ou tout étourdi
D'un grand coup reçu sur la tête.
Je vais, je viens comme une bête,
Sans savoir comment ni pourquoi.
– Souffrez-vous ?
– Oui, beaucoup.
– De quoi ?
– D'un mal que je ne puis connaître
Et qui s'étend dans tout mon être.
– Et vous éprouvez ce tourment ?
– Depuis le jour du jugement.
– Quel jugement ?
– De Dieu. J'ignore

Si je devrai longtemps encore
Ainsi souffrir.

– Que faites-vous tout le jour ?
– Je reste chez nous,

Près de ma femme ou me promène
Au hasard, comme une âme en peine.
– Dites, voyez-vous vos parents ?
– Non, je ne vois que des vivants,
Des hommes dont je n'ai que faire.
– Savez-vous bien que votre frère
S'est enrichi rapidement !
Vous devez en être content ?
– Nullement. Pourquoi le serais-je ?
Quel avantage en retiré-je ?

La vengeance

Cet homme est là, malade, étendu dans son lit
Depuis bientôt dix ans ; atteint dans son Esprit
Aussi cruellement que dans son corps ; la vague
Des pensers délirants : il extravague.
Les docteurs ont en vain essayé de guérir
Ce mal mystérieux qu'on ne peut définir.
L'invasion en fut effrayante, soudaine.
Après un duel fatal, c'était un an à peine.
Il avait raide mort, d'un coup dans le côté,
Couché sur le terrain un rival détesté.
Il allait épouser une femme adorée
Et la vie à ses yeux s'offrait toute dorée.
Que d'espoirs sont ainsi dans ce monde trompés !
Que de rêves brillants tout à coup dissipés !

Le malade souvent se parlait à lui-même.
Sa bouche proférait l'injure et le blasphème.
Il avait des cris sourds et des ricanements
Et son regard semblait menacer ses parents.
Quel mal étrange ! Hier, un cousin, un spirite
Absent depuis quinze ans, vient leur rendre visite.
Dès l'abord, il soupçonne une possession
Et, médium, procède à l'évocation.
L'infortuné s'agite aussitôt sur sa couche
Et le discours suivant s'échappe de sa bouche :
– « Que me veux-tu ? Je suis celui qu'il a tué.
Ah ! ah ! depuis longtemps à vaincre habitué,
Il croyait que pour moi l'heure de la vengeance
Ne sonnerait jamais. Dans plus d'une existence
Nous nous sommes heurtés : mais je le tiens enfin !

– Il saura ce que c'est que souffrir, le coquin.
– Le voilà ce beau fils cité pour ses prouesses !
Oh ! sa mère aura beau faire dire des messes
A Marie, à Joseph ou bien à Cupertin,
Je me... ris du curé comme du médecin.
Vengeance ! le plaisir le plus doux que l'on goûte !
Je veux lui distiller la douleur goutte à goutte,
Et toi, laisse-moi faire ; épargne tes discours.
Ils ne seraient pour lui, crois-moi, d'aucun secours.
Que viens-tu me parler de pardon ? Sais-tu comme
Il s'est toujours conduit à mon égard, cet homme,
Ce scélérat, ce chien, ce lâche et vil Esprit
Qui râte dans ce corps ? Sais-tu qu'il me surprit
Plus de vingt fois déjà par ses ruses atroces ?
Il ne s'attendait pas à de semblables noces !
Et cela durera, je l'espère, longtemps.
Oh ! puisse-t-il au moins vivre jusqu'à cent ans ! »

Aux parents consternés en voyant cette rage,
Il faut, dit le cousin, ne point perdre courage ;
Prier et vous montrer envers lui bienveillants.
On dompte ainsi parfois des Esprits plus méchants.

Le pronostic

Il me disait : – Ma mère était depuis dix ans
Maladive, mais rien n'indiquait que le temps
De sa mort fût prochain. J'étais avec ma femme
Près de l'âtre où brillait une joyeuse flamme.
Nous causions. Tout à coup j'eus un ravissement !
Dans un nuage d'or je vis distinctement
Une sœur, le dernier oiseau de la couvée,
Compagne que la mort nous avait enlevée.
De joie et de bonheur son front s'irradiait
Compatissante et douce elle me souriait
Avec amour. Enfin ! – Que veux-tu, me dit-elle ?
Il faut se résigner. Sans doute elle est cruelle.
La séparation que cause le trépas ;
Mais, ami, tu le sais, elle ne dure pas.
La douleur dont on voit le terme est moins amère.
Demain, tiens, c'est le jour qui me rendra ma mère.
La vision soudain disparut. – Qu'as-tu donc ?
Dit ma femme, en voyant se rembrunir mon front.
Pour la tranquilliser, j'essayai de sourire,

Et puis je me levai ne sachant que lui dire,
 Car j'étais tout troublé. Mais bientôt la raison
 Prononça le grand mot : Hallucination !
 Et je fus rassuré. Grands mots ! fausse monnaie
 Dont l'irréflexion trop aisément se paie,
 Et qu'un mûr examen fait rejeter souvent.
 Tout fut vite oublié d'ailleurs. Le jour suivant,
 Au théâtre j'étais allé pour leur complaire
 Avec mes deux enfants, et la sœur et le frère
 Enchantés de la pièce et du jeu des acteurs,
 Riaient et trépassaient. Moi, je sentis de pleurs
 Tout à coup se noyer mes yeux. Une tristesse
 Étrange m'envahit, et je trouvais la pièce
 Ennuyeuse à mourir. Sans trop savoir pourquoi,
 J'étais impatient de retourner chez moi.
 La toile tombe ; on sort. En arrivant, je trouve
 Ma mère avec ma femme. Elles causaient. J'éprouve
 A les revoir ensemble un grand soulagement.
 Il était donc trompeur ce noir pressentiment,
 Pensai-je, et ma terreur était prématurée.
 Hélas ! l'illusion fut de courte durée.
 Dix minutes au plus ! Comme je savourais
 Un livre et qu'aux enfants curieux j'en montrais
 Les gravures, ma femme à son aide m'appelle
 Par un cri déchirant. – Émile, me dit-elle,
 Vite, vite, au secours ; je ne puis soutenir
 Maman qui dans mes bras vient de s'évanouir.
 J'accours ; je prends sa main que je trouve glacée.
 J'appelle, mais en vain : elle était trépassée.
La Fraternité de l'Aude, 6 février 1873.

La chute des anges

Premier Esprit

Quelle chute profonde, horrible, inattendue !
 Hélas ! Il est bien vrai que nous t'avons perdue,
 O planète, et qu'il faut abandonner l'espoir,
 Si doux à notre cœur, de jamais te revoir.
 Si belle ! et si longtemps tu fus notre domaine !
 Notre bande sur toi régnait en souveraine ;
 Tout pliait devant nous, et les grands envoyés
 D'en haut, vaincus, rentraient chez eux humiliés.
 Notre orgueil se berçait de la ferme espérance

De pouvoir conserver toujours cette puissance,
 Et pourtant chaque jour de nouveaux adhérents
 Allant de l'ennemi battu grossir les rangs,
 La défaite pour nous était inévitable.
 Sans cet aveuglement fatal, inexplicable,
 Nous l'aurions tous pu voir. Et maintenant chassés
 Dans un monde au début, nous nous voyons forcés,
 Par le réveil soudain de l'occulte puissance
 Dont nous pensions avoir détruit toute influence,
 De nous réincarner dans des conditions
 Affreuses, au milieu de populations
 Stupidés, dans un monde où règnent la détresse,
 Le dénuement, l'horreur, où l'homme doit sans cesse,
 Faible et nu, sans outils, sans armes, disputer
 Sa vie aux éléments, aux bêtes, et lutter,
 Sans avoir un instant de tranquille assurance,
 De sommeil non troublé, de calme jouissance.
 La défaite est venue et non la grande mort ;
 La mer nous ressaisit, nous voyons fuir le port.
 Si tu n'es point, néant, l'âme est donc immortelle ;
 Nous nous sommes trompés, et sous ta main cruelle,
 O Dieu que nous avons nié, nous nous trouvons.
 Ta vengeance commence et nous en éprouvons
 Les terribles effets. Mais quels sont donc nos crimes ?
 De l'erreur, après tout, nous sommes les victimes ;
 Et si, comme les bons, nous sommes tes enfants,
 Pourquoi les fis-tu bons et nous fis-tu méchants ?
 Est-ce ma faute à moi si mon penchant m'entraîne
 Du côté de l'orgueil, des plaisirs, de la haine,
 Au lieu de me porter vers cette humilité,
 Cet amour du prochain et cette austérité
 Qui, comme on le prétend, ont seuls le privilège
 De te plaire ? Pourquoi dans mon cœur mettre un piège ?
 Pourquoi toi, juste et bon, trouves-tu ton plaisir
 A provoquer le crime afin de le punir ?
 O justice ! ô bonté ! quand tu veux perdre un être,
 Tu l'aveugles, dit-on. Mais cet acte est d'un traître !
 Et tu nous frappes, nous, qui sur toi nous réglons
 Tu devrais nous aimer, car nous te ressemblons.

Second Esprit

Pourquoi nous obstiner à faire fausse route ?
 Ami, de ma pensée a disparu le doute :
 Le devoir, je le vois aujourd'hui clairement,
 Seul peut de nos efforts nous payer largement.
 La passion aveugle et conduit à l'abîme ;

La servir est honteux, la dompter est sublime.
 C'est elle qui nous fit jadis croire au néant ;
 C'est elle qui te fait croire en un Dieu méchant.
 Le néant est absurde et Dieu parfait nous aime.
 Libre, de ton malheur n'accuse que toi-même ;
 Dieu ne fit ni méchants ni bons : l'être, éternel,
 N'a d'autre créateur que lui-même ; il est tel
 Qu'avec le temps, l'effort il se fait, il s'enfante.
 Par une volonté ferme et persévérante.
 Si nous l'avions voulu, nous aurions été bons,
 Et nous le deviendrons un jour, si nous voulons.
 Nous avons combattu toujours cette doctrine
 Que tout bas nous prêchait en nous la voix divine.
 Il faut, à la lumière enfin ouvrant les yeux,
 Comprendre que l'amour peut seul nous rendre heureux ;
 Car l'amour est forcé, tout être étant partie
 De l'être universel dont il reçoit la vie.
 Que s'aimer dans autrui soit donc pour nous la loi :
 On se déteste, au fond, quand on n'aime que soi.
 L'égoïsme nous a conduits au précipice,
 Et nous n'en sortirons que par le sacrifice.
 Nous sommes dans un monde où tout est au début ;
 De l'améliorer proposons-nous le but.
 Soyons les conducteurs de ces races nouvelles ;
 Comme on souffrit pour nous, sachons souffrir pour elles
 Faisons pour être bons des efforts aussi grands
 Que nous en avons fait pour devenir méchants,
 Et nous pourrons un jour, quand notre âme, épurée
 De tout mauvais levain, sera transfigurée,
 Espérer de nous voir triomphants, glorieux,
 Par nos vainqueurs d'hier accueillis dans leurs Cieux.
Le Bon Sens de l'Aude, 26 mars 1873

Le matérialiste
Monologue

Être étrange que l'homme ! insondable mystère !
 Abîme où l'œil se perd ! dérision amère !
 Qui te fait naître en moi, scrupule puéril ?
 Que me veut cette voix qui m'accuse ? y a-t-il
 Quelque chose de vrai dans ce qu'elle prononce ?
 Qu'est-ce donc que le bien, le mal ?... Pas de réponse.
 J'ai beau prier la terre et supplier les cieux,

Du brin d'herbe au soleil, tout est silencieux.
 Serions-nous le jouet d'une occulte puissance.
 Dont la suprême joie est dans notre souffrance ?
 Il est de ces moments où moi qui ne crois pas
 En Dieu, je crois en toi, Démon, tant je suis las.
 Pourquoi, vers le plaisir, cette ardeur qui m'entraîne,
 Si le remords jaloux en fait sortir la peine ?
 Conscience, qu'es-tu ? Pourquoi, de ta clameur,
 Me poursuivre et porter le trouble dans mon cœur ?
 Es-tu la voix d'en haut, comme on dit, qui m'inspire
 Ou le triste produit de mes sens en délire ?
 Que t'ai-je fait ? Réponds. Me tourmenter ! Pourquoi ?
 Et comme un dogue ardent t'acharner après moi ?
 Si du moins chez tout homme on te voyait semblable !
 Mais non, chez l'un facile et chez l'autre intraitable
 Tartufe avec toi joue, et, grâce à tes faveurs,
 Du vice il goûte en paix les pieuses douceurs.
 Pourtant, il dit qu'il croit, lui. La foi serait-elle,
 Pour savourer sans peur les plaisirs sous son aile,
 Un moyen assuré ? Non ; si j'ouvre les yeux,
 Les preuves du contraire éclatent en tous lieux.
 Et là, du moins, on est conséquent. Si l'on souffre,
 C'est pour gagner le ciel, pour éviter le gouffre
 De l'enfer qui punit le méchant ; mais, chez moi,
 C'est stupide ; je souffre et je ne sais pourquoi.
 Mon ami le spirite aurait-il raison ? L'âme,
 Agent mystérieux, souffle, monade, flamme,
 Est-elle un voyageur, en route pour les cieux,
 Parti des profondeurs du chaos ténébreux ?
 Sur son chemin, l'obstacle, à chaque pas, se dresse.
 Tour à tour, homme, Esprit, il doit lutter sans cesse.
 La lutte, c'est sa loi. Mais la lutte rend fort :
 Il repousse l'obstacle et grandit sous l'effort.
 Si ce n'est vrai, c'est beau, c'est simple, c'est logique,
 La conscience, ainsi, facilement s'explique.
 Elle dit la valeur de l'Esprit, son progrès.
 C'est Dieu qu'on entend mieux, quand on en est plus près.
Messenger de Liège, juin 1894.

Erreurs des matérialistes et des théologiens
 Sur l'âme, tant des bêtes que de l'homme

Médium, M. F. R. P. Traduit des *Annali dello Spiritismo*, numéro d'avril 1876

On ne prononça jamais une erreur plus grave que quand on dit être la pensée un simple effet de l'organisme visible ; de telle sorte qu'à la destruction, ou, pour mieux dire, à la décomposition de cet organisme, la pensée elle-même fût annulée, la source en étant tarie. A cette erreur répondent surabondamment la conscience de l'humanité, la pensée indépendante des vicissitudes de l'organisme, et la supériorité des conceptions idéales de l'esprit sur les fantômes que lui fournissent les organes des sens. Et si d'autres preuves étaient nécessaires, les expériences magnétiques les fourniraient. Par ces expériences, on voit que l'intelligence du magnétisé est beaucoup plus limpide et beaucoup plus vive dans le complet assoupissement du corps ; qu'elle reçoit toute espèce de sensations pendant que les sens sont engourdis, et erre même loin de son propre organisme visible, tout en faisant connaître, par son moyen, les lieux qu'elle parcourt. Si les études magnétiques sont honnêtement et loyalement cultivées, le matérialisme, comme on l'entend aujourd'hui, sera bientôt vaincu et réduit au silence.

Mais il faut dire que cet absurde système est une conséquence naturelle de l'erreur des métaphysiciens et des théologiens qui, afin de mieux assurer, à leur façon, l'immortalité de l'âme, réduisirent celle-ci à n'être qu'un pur point mathématique, sans aucune espèce de dimension, pensant qu'elle ne pouvait être immortelle, si elle avait la plus petite étendue, si elle n'était pas une pure et simple idée. A cette erreur qui rendait, non seulement inexplicable, mais absurde l'influence de l'esprit sur le corps et du corps sur l'âme, ou leur mutuel commerce, il s'en ajouta une autre qui consistait en ce que, quoiqu'on donnât le nom d'animaux aux bêtes et qu'on leur accordât quelque chose que l'on appelait âme, pourtant on leur attribuait une âme d'une nature particulière, qui pût expliquer les faits de l'intelligence animale et qui ne fût pas, comme l'âme humaine, immortelle. Or, si, d'après leurs théories, une âme ne pouvait être immortelle absolument inétendue, c'est-à-dire, dans leur langage, spirituelle, si les bêtes, avec leur âme matérielle, donnaient pourtant des preuves d'intelligence et même de jugement, quoique imparfait, il était raisonnable que les matérialistes en vinsent à dire : *Si cette âme des bêtes, qui est matérielle et mortelle, comme vous le dites, comprend néanmoins et juge, pourquoi celle de l'homme ne pourrait-elle pas être, elle aussi, matérielle et mortelle ? Et si l'homme, en jugement et en intelligence, surpasse les bêtes, cela ne peut-il pas dépendre d'une plus grande perfection de son organisme ? La distinction de deux espèces d'âmes, spirituelle et matérielle, ne peut être qu'une assertion gratuite, quand leurs opérations diffèrent par le degré et la perfection et non par la nature ? Décidez-vous : ou l'une et l'autre immortelles, ou mortelles toutes les deux.* Mais les métaphysiciens et les théologiens, qui n'auraient su quelle destinée assigner à l'âme des bêtes, s'obstinèrent à maintenir la séparation arbitraire et détruisirent ainsi eux-mêmes l'immortalité de l'âme humaine.

Aux erreurs de vos pauvres esprits vint en aide la Divine Bonté, et, après avoir fait disparaître les barrières entre l'ordre supérieur et l'ordre inférieur des créatures animées, elle vous fit enseigner par les bons Esprits que l'âme des bêtes et l'âme de l'homme ont une même origine ; que, de sa première entrée dans la vie animale jusqu'au plus haut degré des Esprits élus, l'âme progresse continuellement en se dématérialisant et en se spiritualisant toujours plus, et qu'il n'existe rien d'absolument inétendu ; mais toutefois, comme aucun atome de la matière inintelligente ne peut se détruire et seulement se transformer, de même l'atome fondamental de l'âme est indestructible et immortel et, avec la force inhérente à sa perfection relative plus grande, tient indissolublement unis à lui tous les autres atomes qui, lui étant subordonnés, l'accompagnent, coopèrent avec lui et développent en le suivant leurs ineffables propriétés.

Nous nous permettrons de faire, au sujet de cette excellente dictée médianimique, quelques courtes observations que nous serions heureux de pouvoir soumettre à l'appréciation de l'Esprit Tumma.

Il est pour nous hors de doute que l'âme des bêtes et celle de l'homme sont de même nature, et que les métaphysiciens et les théologiens, qui ont fait la première matérielle et, par conséquent, périssable, ont fourni aux matérialistes l'argument le plus redoutable contre l'immatérialité et l'immortalité de la seconde.

Mais, à notre avis, ce n'est pas en faisant l'âme inétendue que ces métaphysiciens et ces théologiens ont rendu inexplicables, absurdes ses rapports avec le corps ; c'est en lui attribuant une nature différente. Comment comprendre, en effet, que deux êtres de nature absolument différente puissent agir l'un sur l'autre ?

Seulement, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'êtres de nature absolument différente. Est-ce que, par exemple, la matière composée, divisible, n'est pas formée d'éléments nécessairement simples, indivisibles, et, par conséquent immatériels, qu'on les appelle atomes ou monades ? Et puisqu'ils sont immatériels, ne sont-ils pas de même nature que l'âme et ne peuvent-ils pas agir sur elle et recevoir son action ?

Que les atomes soient inétendus, cela nous paraît évident ; car s'ils étaient étendus, ils seraient divisibles : ils seraient de la matière et non de l'élément de la matière, des composés et non des composants.

Nous ne comprenons pas, à la vérité, un être inétendu ; mais nous ne comprenons pas davantage un être éternel, et pourtant la raison nous l'impose, invinciblement. Si nous n'admettions que ce que nous comprenons, nous n'admettrions pas précisément ce qui est le plus important, l'absolu, le nécessaire, la substance, ce sans quoi rien n'existerait. Infirmité de notre esprit ! Nous ne comprenons pas ce qui ne peut pas ne pas être, la substance, tandis que nous comprenons ou croyons comprendre ses manifestations, qui ne sont après tout qu'un néant.

L'Être contient très certainement en puissance l'étendue, comme il contient tout ; mais il n'est pas lui-même étendu. Vous figurez-vous Dieu mesuré au mètre ou à la toise ! Cela ne veut pas dire pourtant que l'Être soit un point mathématique, car un point mathématique n'est rien, tandis que l'Être est tout : cela veut dire seulement que l'Être absolu, le simple est incompréhensible.

Il est vrai qu'on pourra contester qu'il ne puisse pas y avoir d'êtres de nature absolument différente et dire que, quoique simple, l'élément des corps n'est pas le même que la substance spirituelle. A cela, nous répondrons qu'il n'est pas possible d'être, dans le sens absolu du mot, sans avoir la plénitude de l'être, ni plus ni moins. Peut-on être moins un tiers, moins un quart, ou bien plus un tiers, plus un quart ? Évidemment non : on est tout à fait ou on n'est pas du tout. L'idée d'être ne souffre ni augmentation, ni diminution ; elle est inextensible et irréductible. Les combinaisons sont changeantes, mais l'être est toujours et partout le même. Donc il ne peut y avoir entre deux substances simples, entre deux êtres simples, entre l'âme et l'atome qu'une différence d'état et non de nature. L'équation Être = Être est d'une rigueur incontestable.

L'atome, pour nous, est la mort de l'être, dont l'Esprit est la résurrection.

Revue spirite, 1^{er} juin 1876V. Tournier.

Les illusions de la magie

Que de gens portent en eux, sans s'en douter, le germe d'un magicien ! Il m'est souvent arrivé, et il doit être arrivé souvent à ceux qui, comme moi, se sont longtemps occupés de l'étude du phénomène spirite, d'entendre quelqu'un dire qu'il faut dominer les Esprits, leur commander avec autorité, les forcer à nous obéir.

A cela, le bon M. Jaubert avait coutume de répondre : « Eh ! mais, s'il en était ainsi, nous les ferions labourer ! »

A cette époque, quoique même le mot de spiritisme nous fût inconnu, nous pensions, comme le dit *le Livre du Esprits*, que les Esprits ont leur libre arbitre tout comme les hommes. Il serait, en effet, fort étrange que l'Esprit d'un homme supérieur, par le seul fait qu'il serait dégagé du corps, tombât incontinent sous la domination du premier incarné venu.

Sans doute les hommes peuvent exercer une influence sur les Esprits, comme sur les autres hommes, et dans les mêmes conditions. Les Évangiles nous apprennent que Jésus gourmandait les démons et les forçait à sortir du corps des possédés. Mais Jésus était un grand Esprit, et les démons lui obéissaient comme les hommes obéissent à ceux qui les dominent par leur supériorité intellectuelle et la grandeur de leur caractère. D'ailleurs, il était doué d'une grande puissance magnétique, ce que démontre la guérison de l'hémorroïsse. Et pourtant, il ne réussissait pas toujours. Et c'est, sans doute, quand il avait affaire à un de ces Esprits grandis dans le mal, vrais anges de ténèbres, qui nient Dieu et ne reconnaissent aucune puissance au-dessus d'eux. Voilà ce diable qui tenta le Christ et tourmenta Paul sans qu'il pût jamais s'en délivrer.

Pour tout homme sensé, les Esprits ont donc évidemment leur libre arbitre. Et pourtant, à toutes les époques et dans tous les pays, chez les peuplades les plus sauvages, comme chez les nations les plus civilisées, il s'est trouvé des gens qui ont prétendu pouvoir soumettre à leur volonté tout le monde invisible, et même toutes les forces de la nature. Il est si flatteur pour l'amour-propre de commander et pour la convoitise de conquérir !

Pour atteindre le but, et sous l'inspiration probable d'Esprits mystificateurs ; on imagina toutes sortes de cérémonies bizarres, d'opérations étranges, de pratiques ridicules ; on créa un rituel d'incantations, de conjurations, d'évocations, d'exorcismes ; on composa des charmes, on eut tout un arsenal de pierres et d'herbes aux vertus surnaturelles. Et tout cela composa cette prétendue science qu'on appelle la magie.

La magie florissait dès la plus haute antiquité chez les Indiens, les Perses, les Chaldéens et les Égyptiens. De ces peuples, elle passa chez les Grecs et chez les Romains, qui, à leur tour, nous la transmirent.

Et les magiciens de l'antiquité ne prétendaient pas seulement se faire obéir des Esprits des morts, mais des dieux eux-mêmes. Ils avaient des formules qui faisaient trembler les cieus et les enfers, et contraignaient Proserpine à monter et la Lune à descendre sur la terre. Je défie les magiciens de nos jours d'en faire autant. Ils peuvent bien, à ce qu'ils assurent du moins, exciter ou apaiser les tempêtes, comme leurs devanciers, mais contraindre Proserpine ou la Lune, c'est autre chose.

Toutefois, chez les anciens, tout le monde ne croyait pas à la puissance de la magie que Lucien, dans plusieurs de ses écrits, poursuit de ses impitoyables sarcasmes. Il raille avec infiniment d'esprit les extravagantes cérémonies des magiciens et leurs ridicules prétentions. A celui qui affiche le pouvoir de guérir la fièvre en récitant une formule, il répond qu'il le croira quand on lui aura montré que la fièvre a des oreilles pour entendre. Seulement, il ignore que la guérison peut avoir lieu, non par la vertu de la formule, mais par la puissance magnétique que le magicien possède sans le savoir. A ceux qui lui parlent des prodiges opérés par un autre magicien de sa connaissance, il dit, avec une plus complète raison, qu'il s'étonne qu'un homme doué d'une si

grande puissance soit en peine de son pain. On ne comprend pas, en effet, que des hommes, qui pouvaient à leur gré bouleverser toute la nature, aient été toujours poursuivis, arrêtés, emprisonnés, fouettés, torturés, pendus, décapités, brûlés, sans qu'aucun ait échappé à la poigne de l'infime agent qui lui mettait la main au collet.

Cependant, tout ne devait pas être mensonge et imposture chez les magiciens, comme Lucien le prétendait ; autrement on ne pourrait pas s'expliquer que tant d'hommes éclairés et même illustres aient cru en eux. Qu'il y eût des charlatans, exploités de la crédulité des foules ignorantes, cela est probable ; mais il y avait aussi des hommes de bonne foi, des médiums capables d'opérer des faits merveilleux, comme les médiums de nos jours. Quoi d'étonnant alors que quelques-uns d'entre eux, sous l'influence d'Esprits obsesseurs, crussent accomplir des opérations miraculeuses qu'ils n'accomplissaient pas du tout, et se dupassent eux-mêmes avant de duper les autres ? Est-ce que cela ne se voit pas encore aujourd'hui ?

J'ai connu, il y a quelque trente ans, un jeune officier, très intelligent pourtant, à qui un Esprit avait persuadé qu'il pouvait ressusciter des morts. Il opéra, par l'imposition des mains et la prière, des cures remarquables, mais il crut, bien à tort, avoir ressuscité une femme.

Quant à la vertu des formules, si la raison ne nous disait pas qu'il est puéril de croire qu'un assemblage de mots, quelque baroques qu'ils soient, ne peut pas nous donner l'empire sur le monde visible et invisible, l'expérience pourrait nous l'apprendre, en nous en montrant la complète inutilité.

En 1860, nous étions quelques-uns qui nous réunissions tous les soirs chez M. Jaubert, pour étudier le phénomène spirite. L'un des assistants nous parla d'une expérience assez curieuse que nous tentâmes et qui est la suivante :

L'un de nous s'étendait tout de son long, sur le parquet. Quatre autres se plaçaient, à sa droite et à sa gauche, deux à la tête et deux aux pieds. Ceux qui étaient à la tête appliquaient le bout de leur index sous ses épaules et les autres appliquaient les leurs sous ses talons.

Nous devons réciter l'un après l'autre, et les unes après les autres, les quatre parties de la formule en patois, que je traduis mot à mot en français : « Ici, nous avons un homme mort ; – sec comme un os ; – léger comme une paille. Que Dieu nous préserve de la vierge des Carmes ! »

Et alors, tous à la fois, il fallait crier : « Enlevez ! »

Si aucun de nous ne riait, nous enlevions notre homme, quelque gros qu'il fût, sans sentir le moindre poids sur nos doigts ; et lui montait dans l'espace, sans sentir la moindre poussée, Dans le cas contraire, échec complet.

Le père d'Henri, l'anarchiste, assistait régulièrement à nos réunions. C'était un homme de beaucoup d'esprit. Il eut l'idée de substituer à la formule une formule à peu près équivalente. Le résultat fut le même.

Ce n'était donc pas par la vertu de la formule que le phénomène se produisait. Mais pourquoi n'avait-il pas lieu quand quelqu'un des quatre ne pouvait pas garder son sérieux jusqu'à la fin, et quel était l'agent ? C'est ce que je ne me chargerai pas d'expliquer.

Tours, 19 janvier 1896.

Enterrement civil

Nous donnons le discours suivant comme spécimen des nombreuses allocutions que M. Tournier fut appelé à prononcer en qualité de président de la *Libre Pensée de Carcassonne* :

Mesdames, messieurs, sœurs et frères en croyance,

« Quel est celui qui, en présence d'une tombe ouverte, n'est pas invinciblement porté à s'adresser cette redoutable question : Qu'est-ce que la mort ?

Est-ce la fin de toute chose ? la porte fermée à toute espérance ? un démenti cruel à nos plus saintes aspirations ? la rupture éternelle des liens les plus puissants et les plus sacrés ; l'affreux néant dévorant l'être ?

Ou bien n'est-ce qu'une étape dans la vie de l'homme ? l'entrée de l'âme dans un monde nouveau, où, sous une forme et dans des conditions différentes, elle poursuit sa marche incessante vers le progrès, la lumière, la liberté, Dieu ?

Selon que l'on adopte l'une ou l'autre de ces solutions, la mort change complètement d'aspect. Elle est triste, bien triste pour celui qui croit qu'il n'y a rien après elle, que tout espoir est à jamais perdu de revoir l'être aimé qu'elle nous a ravi. Mais si, au contraire, on croit, comme je le crois, comme j'en suis sûr, parce que les faits et la raison me l'attestent, que la mort est la continuation de la vie ; que le mort n'est qu'un voyageur parti avant nous pour un pays où nous irons le rejoindre, alors la douleur qu'elle nous cause n'est plus que ce regret que l'on éprouve au départ d'un être aimé pour un voyage plus ou moins long ; et l'espérance, cette vertu des forts, nous fait patiemment attendre le jour de la réunion.

Ce jour viendra pour vous, épouse et fille qui pleurez un époux et un père bien-aimé. Et vous devez l'attendre avec d'autant plus de patience et de calme que vous avez la certitude que cet époux, que ce père est heureux dans le monde où il vous a précédés.

Jacques Marty était un honnête homme, et pour les honnêtes gens la mort est une délivrance ; c'est l'entrée dans le monde de la récompense, de la lumière et de la liberté. Et Marty n'était pas seulement un honnête homme ; c'était encore un homme à convictions fortes, un esprit élevé qui ne se courbait pas lâchement devant les menteuses idoles qui gouvernent le monde ; c'était un serviteur dévoué de la conscience ; et il ne repoussait le prêtre que pour pouvoir mieux contempler Dieu.

C'est pourquoi moi, républicain, je viens avec vous dire adieu à ce républicain ; C'est pourquoi moi, libre penseur, je viens avec vous dire adieu à ce libre penseur, qui a eu le courage, rare encore, de mourir dans sa foi.

Ne la pleurons pas : il ne faut pleurer que les lâches et les méchants ; et en lui disant adieu, ajoutons avec confiance : au revoir, car nous le reverrons.

26 juin 1883.

Fragment d'un discours à une distribution de prix

A une école laïque de garçons , août 1880

« ... Vous êtes dans nos écoles de six à sept cents. Vous appartenez aux diverses classes de la société. Il en est parmi vous qui sont pauvres, très pauvres ; d'autres sont dans l'aisance, d'autres enfin appartiennent à des familles riches. Eh bien ! mes chers enfants, oubliez toutes ces distinctions ; ne voyez dans vos camarades que des égaux, des amis, des frères. Pénétrez-vous bien de cette pensée, qu'il n'y a aucun mérite à naître riche, comme il n'y a aucune honte à naître pauvre. Celui qui s'enorgueillit d'une fortune qu'il n'a pas acquise par le travail, l'économie et la bonne conduite est un sot ; et celui qui a honte d'une pauvreté qu'il n'a pas méritée par sa paresse et son inconduite ne l'est pas moins. Tout cela, comme l'a dit un grand écrivain, Michel de Montaigne, est autour de nous et non en nous ; cela ne nous appartient pas en propre. Ce qui nous

appartient, ce sont nos défauts et nos qualités. La terre, mes chers enfants, est un lieu d'épreuve où nous venons pour augmenter les dernières et diminuer les premiers. La sagesse souveraine qui préside aux naissances fait naître l'un pauvre et l'autre riche, parce que l'un a besoin de l'épreuve de la pauvreté et l'autre de l'épreuve de la richesse. Efforçons-nous de les supporter également bien. Surtout que ceux d'entre vous qui sont riches se gardent bien de mépriser les pauvres ; c'est la plus grande faute qu'ils pourraient commettre. Dieu, lui-même, nous a commandé le respect de la pauvreté, en faisant naître dans cet état les plus grands des enfants des hommes. Socrate n'était-il pas le fils d'un tailleur de pierre ; le Christ le fils d'un charpentier ; et Jeanne D'Arc, l'Ange de la France, celle qui la sauva, alors que les plus grands capitaines, comme Napoléon 1er, par exemple, la perdirent, n'était-elle pas née dans une pauvre famille de paysans ?

Les païens, pour inculquer dans les esprits ce respect de la pauvreté, avaient imaginé une fable que nous ne saurions trop admirer :

Cérès, la déesse des moissons, a perdu sa fille Proserpine. Voyant que ses efforts pour la retrouver sont vains, elle rejette loin d'elle sa divinité inutile. Elle parcourt la terre, soumise à toutes nos faiblesses.

Un jour, exténuée de fatigue, mourante de faim, elle frappe à la porte d'une cabane. Une vieille femme en a pitié et lui donne un plat de bouillie. La déesse mange avec avidité. Un enfant, le jeune Stellio se moque d'elle et la contrefait. Pour le punir de sa méchanceté, une puissance supérieure changea l'enfant en lézard.

Notre grand historien Michelet, en reproduisant cette fable, dans sa *Bible de l'Humanité*, la fait suivre des mots suivants qui seront la fin de mon discours, peut-être trop long :

Enfant, ne ris jamais du pauvre ; qui sait si ce n'est pas un Dieu !

A saint-Jean à la cité

Avec les vieilles croyances, les vieilles fêtes s'en vont. Il en est pourtant dont on ne s'explique pas la disparition ! celle de l'âne, par exemple, et celle des fous. Est-ce qu'il n'y aurait plus assez de gens capables de les célébrer dignement ? Quand viendront les nouvelles ?

La Saint-Jean était autrefois une des plus populaires. On la célébrait avec pompe dans les villes et dans les campagnes, à Paris comme à Lespinassière. Je me souviens que dans mon enfance il n'y avait pas un coin de rue dans la ville basse qui, dans la soirée du 24 juin, n'eût son feu de joie.

Aujourd'hui, la ville haute seule, la vieille Cité, a conservé cette habitude, et elle a bien fait. Saint Jean-Baptiste est un saint selon mon cœur, un de ces hommes dont le nom grandira à mesure que les peuples avanceront dans la voie du progrès et de la moralité. Cousin de Jésus-Christ, il se montra digne d'une telle parenté.

Quel rude homme, et combien peu disposé à se courber servilement devant les puissants de la terre ! Il savait regarder en face les prêtres et les rois, et leur reprocher leurs iniquités. Ce n'est pas lui, ô villageois qui le fêtez encore, qui aurait cédé à la pression du maire, du curé ou du garde champêtre, et voté pour le Candidat officiel. Il préférerait obéir à la voix de la conscience qu'aux basses suggestions de l'intérêt ou de la peur. C'était enfin une mauvaise tête ; et que de gens bien-pensants et accomplissant scrupuleusement tous leurs devoirs religieux seraient désolés d'avoir un tel fils !

Pour lui rendre hommage, je suivis la foule qui, avant-hier, 24, se dirigeait, contre l'ordinaire, de Carcassonne à la Cité. C'était la fille qui allait faire visite à sa mère.

Nous étions nombreux. Le feu de joie, le fougairou, ne devait être allumé qu'au moment où la nuit aurait étendu sur nous son dernier voile. Entre temps, les fusées lancées dans l'espace y

décrivait leur courbe brillante ; les serpenteaux traçaient, en crachotant leurs étincelles, des lignes capricieuses ; les artichauts, puisque artichauts on les nomme, poussaient dans l'air leurs globes colorés, et les bruyants pétards, lancés par les mains des jeunes amoureux dans les groupes des jeunes filles, procuraient à ces dernières la volupté de la peur et le charme des cris d'effroi.

Tout à coup, la boîte, ce canon pacifique, fait entendre sa bruyante détonation ; le tambour bat ; la musique joue ; la Société de Saint-Jean arrive et la flamme, si impatientement attendue, s'élance joyeuse et éclaire de magiques reflets les arbres, la foule immense qui couvre le *Pradel* et les champs environnants, et montre à nos regards ébahis les vieilles tours narbonnaises et les antiques murailles émaillées de têtes d'hommes, de femmes et d'enfants.

Que de cris ! que de trépiglements ! que de bonds ! que de bousculades !

La lune elle-même semble vouloir prendre part à la fête et, se dégageant des nuages qui la couvrent, nous montre sa face débonnaire.

Vraiment la Cité est un théâtre plus convenable pour les fêtes que notre ville basse. Figurez-vous l'effet que produiraient les feux d'artifice si, au lieu d'être tirés sur l'Esplanade où peu de personnes peuvent jouir complètement de leur vue, ils étaient placés sur la tour Magne, la tour de l'Evêque, la tour de l'Inquisition ! Et l'illumination des tours et des remparts, quelle féerie ! – Et tout le monde pourrait voir !

Mais j'oublie peut-être le quart d'heure de Rabelais. Maudit quart d'heure !

Vers neuf heures et demie, le feu de joie étant éteint, la fête se termina, et chacun dut reprendre le chemin de sa chacunière.

Quelques pétards obstinés nous poursuivirent bien encore jusqu'en ville, témoignage bruyant du regret qu'éprouvaient ceux qui les lançaient.

O saint Jean-Baptiste, inspire un peu de ton esprit aux paysans qui te fêtent sans te bien connaître ; c'est le meilleur vœu que je puisse faire en finissant !

26 juin 1869.

Lou seermou dal curat de cucugna

Avez-vous lu *Lou Sermon dal curat de Cucugna* ? Si non, lisez-le ; si oui, relisez-le. *Il riso fa buon sangue*, – le rire fait le bon sang, d'après le proverbe italien. Rions, si nous voulons nous bien porter. Il n'y a, du reste, que les méchants qui ne rient pas. Guiseppe Giusti, le poète toscan, dit que les Français sont, tout compté et rabattu, les meilleures gens du monde, parce qu'ils sont les plus gais.

Or le félibre Achille Mir et le peintre N. Salières sont Français et du bon coin : ils ne se contentent pas de rire, ils font rire les autres. Voilà pourquoi je vous recommande leur œuvre nouvelle qui, ce n'est pas peu dire, a toutes les qualités de ses aînés. Elle vous dilatera la rate, vous pacifiera le cœur et vous rafraîchira le cerveau.

Ce n'est pas un prêtre ordinaire que ce curé de Cucugnan. Il descend en droite ligne du bon curé de Meudon qui croyait que *le rire est le propre de l'homme*, et qui faisait rire ses contemporains pour qu'ils ne s'égorgeassent pas. Aujourd'hui, nous nous égorgeons peu, mais nous nous insultons, nous nous calomnions, nous nous menaçons et nous nous haïssons beaucoup trop. Faites-nous rire, amis Salières et Mir, et vous aurez servi Dieu mieux que tous ces prêtres qui du haut de leur chaire soufflent la haine et la guerre, au lieu de prêcher l'amour et la paix, comme c'est leur devoir.

Il a une bonne figure, ce cher curé de Cucugnan, une figure de bon gaillard, comme il y en avait

beaucoup, du temps de ma jeunesse, dans ce clergé que le souffle du XVIIIe siècle avait pénétré. C'est évidemment dans ses souvenirs que mon ami Salières l'a trouvée, car aujourd'hui, hélas ! ce type a disparu. Et la *Marianno* ? Tous ceux de mon âge l'ont connue aussi. C'est bien ça ; poète et dessinateur sont ici également dans le vrai et dignes l'un de l'autre. Pauvre chère *Marianno* ! un peu renfrognée et grognonne d'habitude, mais lâchant sans réserve les écluses de son rire gargantuique, à la vue des provisions apportées par les paroissiens et destinées à satisfaire l'ouverture de dessous le nez. Ah ! aujourd'hui, il n'en est plus ainsi : on jeûne aux yeux des gens et l'on bâfre en cachette. On tient sa contenance en règle, et l'on envoie sa conscience... le mot de Montaigne est trop cru. Que voulez-vous ? tel maître, tel valet. Et morbleu, Messieurs les pharisiens modernes, elle faisait bien, l'ancienne *Marianno*, de manger et de boire à sa faim et à sa soif.. Est-ce que les pharisiens du temps du Christ ne lui reprochaient pas d'être venu mangeant et buvant ? Il avait eu une fois la faiblesse de jeûner, et le diable le tenta ! aussi, on ne l'y reprit plus. Nourrissons le corps convenablement, et l'esprit ne s'en portera que mieux. Pas d'excès : – qui veut faire l'ange fait la bête – *in medio stat virtus*. Ne soyez pas plus sage qu'il n'est nécessaire, de peur que vous n'en deveniez stupides, dit l'Ecclésiaste.

C'est ainsi que pensait *Batisto lou Budel*. Encore un type disparu et qui me rappelle l'Andurou, comme la *Marianno* me rappelle la *Jacinto*, la bonne vieille *Madono* de mon grand-oncle, le curé B ... Voyez son rire goguenard, derrière la chaire, du haut de laquelle *Moussu Marty* fait le récit à ses paroissiens ébahis à la fois et terrifiés, de son voyage au Paradis, au Purgatoire et à l'Enfer. Il s'applaudit, le cher *Batistou*, du succès de sa ruse ; et s'il rit comme un coffre, c'est qu'il a l'espoir, grâce à ce succès, de pouvoir boire *coumo un trauc*. Car *Moussu Marty* n'était pas ingrat.

Ah ! par exemple, je ne sais pas pourquoi mon ami Salières a eu la pensée de me fourrer en enfer, car j'y suis bel et bien, avec mon chapeau et mes lunettes, en corps et en âme, comme saint Amadou. S'appuyant sur Horace, peintres et poètes se permettent toutes sortes de libertés. Et il m'a mis au milieu des flammes, sans égard pour mes pauvres yeux malades. Tout d'abord, j'ai été terrifié. – En Purgatoire, passe. Avec quelques messes bien payées, on peut en sortir. Mais en Enfer, grands dieux ! De là, le pape lui-même ne peut pas me tirer.

Ce qui m'a tranquillisé cependant, c'est qu'on m'a fait observer que je n'y étais qu'en visiteur. Je suis *Moussu Marty* comme autrefois Dante suivait Virgile. La proportion est gardée, et j'aurais mauvaise grâce à me fâcher.

D'ailleurs, si je suis en enfer, Mir n'est-il pas dans un nid, présentant au lecteur, avec sa bonne face réjouie, l'œuf qu'il vient à l'instant de pondre ? C'est encore un petit chef-d'œuvre du crayon de Salières. C'est égal, on ne m'ôtera jamais de l'esprit que notre félibre *majoural* est la réincarnation d'un ancien troubadour. Il en a l'esprit, les goûts, les habitudes et la mine.

Mais pourquoi Salières ne s'est-il pas fait sa place dans l'œuvre ? Elle était pourtant tout indiquée. N'est-il pas assez avantage de nez pour faire un saint Pierre ? Affaire de modestie, sans doute.

J'allais oublier notre jeune poète, Achille Bouquet, l'auteur de la *Tambourinado*. Encore un vainqueur, celui-là, et dont la tête ploie sous le poids des couronnes. La *Tambourinado* est une ballade en charmants vers français dans laquelle il invite les gens de toute qualité, de tout sexe et de toute humeur à lire *le sermon mirifique du bon curé de Cucugnan*, et à se réjouir la vue, en parcourant les dessins dans lesquels

Un crayon magique,
Incomparable talisman,
A fait revivre la mimique,
Du bon curé de Cucugnan.

Il méritait bien aussi celui-là que le crayon magique se servit de son facies qui n'est pas commun. Pourquoi n'en avoir pas fait le portier du Purgatoire ? Je garantis qu'il aurait laissé entrer les cagots dans son pénitencier, mais je ne suis pas également sûr que la pression des messes eût eu sur lui assez d'efficacité pour le décider à les laisser sortir.

Un chapon découpé d'après les règles de la grammaire

Il y avait autrefois à Pietra-Santa, village du territoire de Lucques, un homme dont le nom était Vital. C'était, pour le pays, un paysan aisé et honorable. Sa femme étant morte en lui laissant un fils âgé de vingt-ans et deux filles, l'une de sept et l'autre de dix ans, il lui vint la pensée de faire étudier en droit ce fils qui était déjà bon grammairien, et il l'envoya à Bologne. Et pendant qu'il était à Bologne, ledit Vital prit femme. Quelque temps après ce nouveau mariage, notre homme commença à avoir des nouvelles de son fils qui devenait très habile. Tantôt il fallait de l'argent pour les livres et tantôt pour l'entretien du jeune étudiant, et le père envoyait tantôt quarante, tantôt cinquante florins : et la maison se vidait fort d'espèces. La femme de Vital voyant ces fréquents envois et pensant que cela diminuait sa prébende, commença à murmurer et dit à son mari :

– Allons, jette ton argent par la fenêtre ; envoie-le sans savoir à qui.

Le mari répondit : – Ma chère femme, qu'est-ce que tu dis là ? Oh ! ne sais-tu pas tout ce que cela nous vaudra, et l'honneur et le profit ? Si mon fils un jour est juge, il pourra ensuite être docteur à bonnet et ce sera pour nous une gloire éternelle.

– De quelle gloire me parles-tu, dit la femme ? Je crois, quant à moi, que tu es mystifié et que celui à qui tu envoies tout ce que tu as n'est qu'un corps mort, et que tu te consumes en vain pour lui.

Et de cette façon, la femme avait tellement pris l'habitude de dire : ce corps mort, que toutes les fois que le mari envoyait ou de l'argent ou autre chose, aussitôt elle entraînait en campagne, s'écriant :

– Envoie, envoie, consume-toi bien pour donner ce que tu as à ton corps mort.

La chose continuant sur le même ton, le jeune homme qui étudiait à Bologne finit par apprendre comment sa marâtre, dans ces querelles de ménage, l'appelait corps mort. Il le garda dans sa mémoire, et, après être resté quelques années à Bologne et avoir fait de grands progrès dans l'étude du droit civil, il revint à Pietra-Santa voir son père et le reste de la famille. Et le père, en le voyant, se sentant plus joyeux que long, fit tirer le cou à un chapon³⁰, ordonna qu'on le fit rôtir et invita le curé à souper. L'heure étant venue, on se mit à table ; à la place d'honneur, le prêtre ; à côté de lui, le père ; puis la marâtre, ensuite les deux jeunes filles, qui étaient en âge d'être mariées, le jeune étudiant s'assit à une petite table à côté. Quand le chapon parût, la marâtre, qui regardait son beau-fils de travers, en tordant la bouche, commença à chuchoter tout bas au mari, en disant :

– Que ne lui demandes-tu de découper ce chapon d'après les règles de la grammaire, et tu verras : s'il a appris quelque chose ?

Le mari benêt dit alors : – Tu es, mon fils, à la petite table, c'est à toi de découper ; mais j'exige une chose, c'est que tu découpes d'après les règles de la grammaire.

³⁰ En Italie, on n'égorge pas les volailles : on les étouffe en leur tirant le cou.

– Très volontiers, dit le jeune homme qui avait presque compris le fait.

Il place aussitôt le chapon devant lui, et, prenant le couteau, il lui coupe la crête, la met sur une assiette et la donne au prêtre en disant : « Vous êtes notre père spirituel et vous portez la tonsure ; c'est quoi je vous donne la tonsure du chapon, c'est-à-dire la crête. » Puis il coupe la tête et, de la même façon, la donne à son père, en disant : « Et vous, vous êtes la tête de la famille, c'est pourquoi je vous donne la tête. » Puis il coupe les pattes et les pieds et les donne à sa marâtre : « C'est vous, lui dit-il, qui devez veiller à tout ce qui se fait dans la maison. Il faut que vous la parcouriez constamment dans toute ses parties. Or, cela ne peut se faire sans jambes. C'est pourquoi je vous les donne pour votre part. » Il coupe ensuite le bout des ailes, les offre à ses sœurs et dit : « Celles-ci devront bientôt sortir de la maison et s'envoler au dehors ; c'est pourquoi je leur donne les ailes dont elles auront besoin. Quant à moi, je suis un corps mort ; cela est ainsi je l'avoue. Je prendrai donc pour ma part ce corps mort. » Et il se aussitôt à trancher et mange gaillardement.

Et si la marâtre l'avait d'abord regardé de travers, maintenant elle le regardait d'un air furieux, en disant :

« Voyez le beau bijou ! » et tout bas, elle disait au mari : « A présent tu rentres dans la dépense que tu as faite. »

Et on murmura beaucoup ; car tous auraient mieux aimé qu'il eût découpé avec moins de science, et particulièrement le prêtre, qui semblait atteint du mal caduc, en se mirant dans cette crête.

Au bout de quelques jours, le jeune homme étant sur le point de repartir pour Bologne fit gaiement savoir à tous pourquoi il avait ainsi découpé le chapon. Et sur un ton demi-plaisant, il démontra à sa marâtre l'erreur dans laquelle elle était à son égard et se sépara des autres et d'elle avec amour. Je crois pourtant qu'elle disait intérieurement : – Va, et puisses-tu ne plus revenir.

Traduit de Franco Sachetti, florentin contemporain de Boccace

ARTICLES POLITIQUES

Voici quatre échantillons choisis parmi les nombreux articles électoraux qu'écrivit M. V. Tournier :

Les trésors du candidat officiel

« Les Muses et Apollon, qui lance au loin ses traits, font naître sur la terre les chantres et les musiciens ; mais les rois viennent de Jupiter. » Ainsi parle Hésiode dans sa théogonie.

Si le génie du poète, déchirant le voile qui cache les choses futures, s'était élancé jusqu'à notre époque, il eût assurément ajouté : et les candidats officiels viennent du gouvernement de l'empereur Napoléon III.

Je ne crois pas, en effet, que depuis le fameux jour où le *fiat lux* fut prononcé pour la première fois, et où la terre, la mer et les étoiles qui brillent aux cieux et racontent la gloire de leur créateur sortirent tout à coup du néant, un *fiat* comparable à celui qui a donné l'être au candidat officiel ait fait parler les échos de l'univers.

C'est là, ou je ne m'y connais pas, une vraie création ; une création sans toute l'étendue métaphysique du mot ; une création qui raconte aux regards surpris de la foule la gloire et la puissance du second Empire ; car c'est toujours du rien que le candidat officiel est tiré. Et le candidat officiel a cela de commun avec l'empereur Napoléon III qui, il nous l'a déclaré tout récemment lui-même, a été fait de rien, ce qu'il est, par la seule puissance du souvenir de son oncle.

Mais le gouvernement de l'empereur Napoléon III ne s'est pas borné à créer le candidat officiel ; comme le dieu du *Désespoir* de Lamartine, il ne l'a pas d'un pied dédaigneux lancé dans l'espace pour rentrer dans son repos et ne plus s'occuper de lui ; non, il a voulu l'orner de tous les dons les plus variés, lui accorder tous les trésors possibles matériels et spirituels.

Grâce à la prévoyante sollicitude et, à l'amour de son auteur, le candidat officiel est la fusion en une seule personne de la Pandore de la fable et du Pandore de la chanson : c'est Pandore androgyne. Avec cette différence pourtant que, s'il est aussi obéissant aux ordres de son brigadier, le ministre d'État, que son homonyme mâle l'est à ceux du brigadier de gendarmerie, et que si en ouvrant son vase il a répandu presque autant de maux sur la France que la fille de l'illustre Vulcain en répandit sur la terre, il s'est bien gardé de laisser comme elle au fond l'espérance !!

O Vulcain, que tu dois jalouser le gouvernement de l'empereur !

Si Dieu le père, par intermédiaire du gouvernement de l'empereur, a fait Pandore, Dieu le Saint-Esprit, par le même intermédiaire, a soufflé sur lui, et cet acte a prouvé, mieux que tous les raisonnements des prédicateurs, que la divinité est tout entière dans chacune de ces deux personnes, que leur puissance est égale.

L'Esprit, dit saint Paul, souffle où il veut, quand il veut et comme il veut. Pandore l'officiel n'en est-il pas la preuve la plus éclatante ? Qui jamais sans ce souffle de l'Esprit eût soupçonné son existence ? Qui eût découvert ses mérites cachés ? Même après ce souffle, ses concitoyens, aveuglés par la jalousie, s'obstinent à ne pas les voir. Mais le préfet, organe de l'organe de l'Esprit, a prévu le cas ; il a fait venir, on ne sait d'où, une plume vaillante et désintéressée, tenue par on ne sait qui. Cette plume, qui ignore même de qui il s'agit, vous prouve, en vous couvrant de fleurs de rhétorique, que Pandore est réellement Pandore et que ses mérites sont si grands, si grands qu'on n'ose pas même en parler.

Comme elle se transporte surtout cette plume harmonieuse quand elle parle des trésors matériels

de Pandore ! Là, rien ne l'arrête : son vol est plus audacieux que celui de l'aigle qui se perd dans la nue, et son chant a des notes qui feraient pâlir les accents divins du cygne prêt à rendre le dernier soupir.

A l'entendre, à côté de Pandore, Crésus ne serait qu'un mendiant, et l'officiel ne voudrait pas du baron de Rothschild pour son brosseur. C'est par erreur que l'on a dit que le diamant vient de Golconde, du Bengale ou du Brésil : la plume nous apprend qu'il mûrit dans l'ombre de l'heureux Pandore. Elle nous fait encore savoir que c'est dans cette ombre féconde et non dans le golfe Persique ou dans celui de Manaar, pas plus que sur les côtes de l'Arabie heureuse ou du Japon que la Pintadine élabore la perle tant recherchée des dames.

Où est *l'El Dorado* ? où sont les mines du Brésil et de la Californie ? toujours dans l'ombre de Pandore.

Et il faut bien qu'il en soit ainsi. Jugez-en plutôt :

Répare-t-on un clocher d'église ? c'est Pandore. Travaille-t-on à la sacristie ? fait-on sculpter un autel ou peindre une chapelle ? c'est Pandore. Construit-on une maison d'école ? Pave-t-on une rue ? c'est Pandore. Creuse-t-on un port ou un canal ? c'est Pandore. Perce-t-on une montagne pour faire passer un chemin de fer ? c'est encore Pandore. Accorde-t-on une pension, deux pensions, trois pensions ? Pandore toujours. Répand-on l'eau à flots dans les lieux où elle manquait, ou la promet-on seulement ? Pandore sans cesse. Que de trésors à ce Pandore, ce candidat chéri des dieux immortels et des dieux mortels aussi ! Ce n'est pas Aladin, c'est lui qui possède la lampe merveilleuse.

Mais nul n'est prophète dans son pays ; les envieux s'écrient que tout ceci n'est que brides à veaux, lanternes, moqueries, poudre jetée yeux des pauvres gens. Ils prétendent que Pandore n'est pas plus riche que vous et moi, et demandent d'où il peut, du jour au lendemain, avoir fait sortir tant de trésors.

Le souffle de l'Esprit, répond la plume, le souffle de l'Esprit.

Et les envieux de s'obstiner – Pour qui nous prenez-vous, ô plume ? Ne savons-nous pas que l'argent qu'on répand au nom de Pandore sort des coffres de l'Etat, et que les coffres, c'est nous qui les remplissons. Ce n'est point un don qu'on nous fait ; c'est une restitution, et une restitution bien incomplète ; car, si nous donnons cent et si l'on nous rend trente, les soixante-dix restant servent à faire vivre Pandore et les siens dans le luxe et à payer les folles expéditions qu'on lui fait voter. Ce n'est donc pas Pandore qui nous donne, c'est nous qui lui donnons.

Et la plume alors s'irrite, se fâche, s'emporte ; elle vous appelle brouillon, homme subversif, artisan de discordes civiles et inciviles, communiste, partageux, fainéant, ravisseur de filles, ennemi de la famille et de la religion.

Et pendant ce temps que fait Pandore ? Il rit de la bêtise humaine et de celle des électeurs de son arrondissement en particulier.

O bienheureux Pandore, priez pour nous.

O saint Pandore, ayez pitié de nous !

La Fraternité de l'Aude, 8 mai 1869

Il y a des gens qui semblent ne pas comprendre la prose : il faut leur parler en vers. C'est à leur intention que je me suis battu les flancs pour composer la fable suivante. Je la leur offre.

Le sanglier et le verrat

Un jour le fier Sanglier dit au Verrat, son frère :

« Pourquoi servilement sous l'homme te courber ?... »

– Pour manger tout mon saoul, répondit le compère,
 Et puis sur la paille ronfler.
 – O honte ! – Pauvre sot ! La honte, c'est de vivre
 En souci de son lendemain.
 Crois-moi, mon exemple est à suivre :
 Mieux vaut servir que de mourir de faim
 – Mais la vertu, l'honneur, la liberté ?... – Chimères !
 De cerveaux détraqués pauvres inventions...
 Le sage pense à ses affaires
 Pendant que le fou court après les fictions... »
 A quelque temps de là, sur la paille, le sage,
 Loin de ronfler, geignait.
 Le sanglier, de passage,
 L'entend, s'approche et reconnaît
 Qu'il vient d'être fait porc... Il s'indigne, il l'adjure
 De secouer, enfin, ce joug avilissant.
 – Joins, dit-il, ton groin à ma hure
 Et marchons contre le tyran !...
 – Ma douleur, dit le porc, est chose passagère.
 M'insurger ! quand je sais le bien qui s'ensuivra.
 Ami, j'engraisserai... – Bien, dit l'autre en colère,
 Vil cochon ; mais après, l'homme t'égorgera...

9 juin 1869

Un homme d'ordre !

Je l'ai connu. Je plains ceux qui n'ont pas eu ce bonheur. C'était un homme de petite taille, courbé ou plutôt déjeté, comme ces arbres qui, après s'être penchés d'un côté, sous l'influence d'une force quelconque, se redressent tout à coup et prennent l'attitude d'un cheval qui se cabre.

Dieu, pour l'éprouver, l'avait fait naître dans une condition infime. Il n'avait rien, pas même un nom. On l'appelait tout simplement Louis, comme s'il eût été roi ou évêque.

Il n'avait connu sa mère qu'un instant. Quant à son père, nul, pas même cette dernière, n'avait jamais pu le désigner. Non qu'il fût venu au monde d'une manière miraculeuse et que sa conception eût été immaculée. Bien au contraire !

Il fut nourri et élevé par sa grand-mère, qui lui fit prendre avec les aliments matériels une nourriture morale propre à en faire l'homme éminent que la génération à laquelle j'appartiens a pu apprécier. Aussi conserva-t-il toute sa vie de cette femme, que Cornélie, la mère des Gracques, n'aurait sans doute pas désavouée pour sa sœur, le plus tendre et le plus religieux souvenir.

Il exerçait avec conscience la noble profession de *pétassou*, en français savetier. Sa boutique consistait en un panier sans anse, que la Providence avait un jour fait jeter sur sa route, par un mendiant qui ne pouvait plus s'en servir.

Mais la nature avait doué Louis d'un génie inventif. D'un coup d'œil, il vit le parti qu'il pouvait tirer du panier si dédaigneusement abandonné, et un morceau de ficelle, trouvée quelques instants auparavant, eut vite remplacé l'anse absente.

Le panier renfermait ses outils et sa marchandise. Une pierre qui lui servait de marteau ; un

morceau de bois dans lequel il avait fixé un clou finement aiguisé, faisant les fonctions d'alène ; une vieille lame de couteau, de la même provenance que son panier et figurant le tranchet ; ajoutez à cela une vieille corde pour tire-pied, quelques brins de fil qu'il décorait du nom de ligneul, et des rognures de cuir, le tout ramassé au coin des rues, dans les tas d'ordures, et vous aurez une idée assez exacte du bagage avec lequel notre héros marchait, sans hésitation, à la conquête du pain et surtout du vin quotidien.

Quant à son logement, il était des plus modestes ; si modeste qu'il ne vint jamais à la pensée d'aucun contrôleur de soumettre Louis à la cote mobilière. Cela le contrariait fort, car il était bon citoyen et aurait voulu contribuer comme un autre aux charges de l'État. S'il eût vécu jusqu'à l'époque où l'on fit payer aux chiens la cote personnelle, il en serait mort de désespoir ; car, hélas ! à sa grande confusion, on n'avait pas même daigné lui demander cette contribution.

Si vous allez de Carcassonne à Charlemagne, Ô lecteur, découvrez-vous en apercevant la maison située à l'angle que forme la route en se bifurquant, pour aller d'un côté à Cazillac et de l'autre à Cavanac ; car c'est là que pendant sa vie terrestre ce grand homme a logé.

Le propriétaire, qui avait, apprécié ses mérites, lui permettait de venir toutes les nuits s'étendre sous le juchoir des poules. Nouveau Saint Alexis, recevait dans cet étroit espace les visites du doux Morphée, qui ne refuse jamais ses pavots aux consciences pures. On n'exigeait de lui pour le loyer que le rapiécetage des souliers de la famille.

Le matin, il se levait, joyeux comme l'alouette au printemps, et parlait pour ne revenir qu'à la nuit tombante.

Il allait tantôt dans un village et tantôt dans un autre ; mais il ne s'arrêtait jamais dans la ville. Ce séjour lui était odieux. Il lui fallait l'air pur de la campagne et la société des paysans dont l'innocence le charmait. Au milieu d'eux, il respirait plus à l'aise.

En politique, il était aristocrate, royaliste, et professait un profond mépris pour la populace. Il supportait Louis-Philippe, parce que c'était un roi ; mais s'il eût été possible, sans révolution violente, de rendre le trône à la branche aînée, il en eût été ravi.

Quant au grand Napoléon, il avait pour lui une admiration sans bornes, et s'il ne se découvrait pas toutes les fois qu'il entendait prononcer son nom, c'est par une raison bien simple ; il n'était jamais couvert. Un chapeau, une casquette étaient pour lui des objets de toilette aussi inconnus qu'une chemise.

Il appartenait enfin au grand parti de l'ordre, avant même que ce parti eût eu l'occasion de se constituer. On le vit bien en 1848.

Ses opinions religieuses ne m'ont jamais été bien connues. Il était très réservé sur ce sujet. J'ai pourtant lieu de croire, d'après certaines phrases échappées dans l'épanchement d'une conversation intime, que, comme la plupart des hommes de son parti, il était matérialiste et pensait qu'après la mort il n'y a plus rien. Mais il croyait qu'une religion est nécessaire pour contenir les basses classes, et que, par conséquent, il faut bien se garder de médire des prêtres, pour ne pas affaiblir leur autorité, quelque opinion d'ailleurs qu'on ait d'eux.

Pour ses mœurs, elles n'étaient pas, à en croire certaines mauvaises langues, d'une pureté irréprochable ; mais il avait de l'extérieur, et c'est tout ce qu'il faut pour un homme d'ordre.

Quand la révolution de février éclata, il en fut tout bouleversé. « hélas ! se disait-il, voilà les révolutionnaires qui arrivent, que deviendrons-nous ? » Il craignait surtout pour nos finances.

La création des ateliers nationaux fut pour lui un coup mortel.

D'autant plus mortel qu'il venait alors tous les jours à Montlegun et devait traverser un de ces ateliers établi sur l'ancien chemin des salins des comtes de Carcassonne.

Les ouvriers qui y travaillaient et qui connaissaient ses opinions politiques le plaisantaient à ce sujet et lui faisaient prendre des colères rouges.

Un jour qu'ils avaient quelque peu dépassé les bornes, il s'avança vers eux, et se campant fièrement sur la jambe gauche, la tête haute, l'œil en feu, son pseudo tranchet à la main, dans l'attitude d'Aragan provoquant l'armée des Croisés, il les appela canailles, gens de rien, pouilleux, mendiants, et enfin communistes et partageux.

L'idée de la communauté et du partage le faisait sortir des gonds et il détestait profondément les socialistes. Il ne parlait d'eux qu'en français, preuve incontestable de l'état d'agitation de son âme. Quand il était calme, il ne se servait que du patois de Carcassonne, pour exprimer ses idées.

Il avait de singulières théories sur l'emploi de l'argent. M'étant permis une fois de lui demander combien il gagnait par jour, il me répondit : « Que voulez-vous, Monsieur Tournier, tous les jours ne sont pas les mêmes. Ordinairement, je gagne quinze sous, – il ne comptait jamais par francs et centimes, – mais quelquefois j'en gagne vingt, vingt-cinq et même trente.

– Et quand vous ne gagnez que quinze sous, vous vivez ?

– Sans doute, il le faut bien.

– Mais alors, pourquoi, vous qui êtes un homme d'ordre, quand vous gagnez vingt, vingt-cinq et trente sous, ne vous contentez-vous pas d'en dépenser quinze et n'en mettez-vous pas cinq, dix, quinze de côté, pour parer aux jours mauvais et pour vous habiller et vous loger un peu mieux ?

– Et non, Monsieur Tournier. Quand je gagne quinze sous, j'en bois quinze ; quand j'en gagne vingt, j'en bois vingt ; quand j'en gagne vingt-cinq, j'en bois vingt-cinq ; quand j'en gagne trente, j'en bois trente. »

Et comme j'insistais, il me répondit que d'ailleurs, s'il gardait de l'argent, on le lui volerait. Et il avait les voleurs en horreur !

Il possédait quelques connaissances médicales qui lui venaient de sa grand-mère, et il les mettait volontiers au service de ceux qui pouvaient en avoir besoin. Mais sa pharmacopée n'était pas trop chargée ! Elle se composait d'une unique recette, qu'il appliquait, selon les cas, à des doses variées. C'étaient les lentilles et le vin.

Un jour, une veuve de Montlegun, qui lui permettait de s'installer dans son écurie, avait son fils atteint de la rougeole. Il la pressa d'employer sa recette, mais ne put parvenir à la décider. Il s'en montra fort attristé, car son cœur était bon, et il aurait voulu guérir l'enfant.

« Catherine, me dit-il, avec des larmes dans les yeux, ne veut pas m'écouter. Mon remède est pourtant souverain. J'en ai fait l'expérience sur moi-même. Dans mon enfance, je fus atteint de la même maladie. Croyez-vous que ma grand-mère eut recours à un médecin ? Point. Elle les connaissait trop bien, et disait qu'ils sont tous des ânes. Que me donna-t-elle ? Des lentilles et force coups de vin. Aucune maladie- n'est capable de résister à cette médication. Aussi, au bout de six mois, je n'avais plus rien. »

L'hiver, il allait clans les villages du Narbonnais, où il y a, comme on sait, beaucoup de distilleries. Il couchait derrière la chaudière d'un alambic et s'endormait à sa douce chaleur.

Hélas ! C'est là que la mort vint le frapper, à la suite de libations un peu trop abondantes.

J'étais alors en exil depuis quelque temps. On me l'écrivit, et j'éprouvai une vive douleur de n'avoir pu me trouver auprès de lui pour recueillir sa dernière pensée et lui fermer les yeux. Car il avait pour moi de l'affection, quoique nous fussions dans deux camps opposés. On m'a même assuré qu'en me voyant frappé, sans motif aucun, d'une peine aussi terrible que l'exil à perpétuité, il avait été un instant ébranlé dans sa foi ; qu'il avait compris que l'étiquette est souvent trompeuse ; et que le grand parti des *honnêtes et modérés* pouvait bien contenir quelque alliage impur.

Cependant s'il eût vécu jusqu'à aujourd'hui, il est certain que l'urne de la section d'outre-rivière aurait reçu, dimanche dernier, un oui de plus.

La Fraternité de l'Aude, 14 mai 1870

Les trois songeurs

Ils étaient trois. Commodément installés dans de moelleux fauteuils, après un repas délicat et abondant ; ils venaient de savourer une tasse d'un exquis moka dont l'arôme embaumait autour d'eux l'atmosphère. Ils voyaient au-dessus des vapeurs bleues qui montaient au plafond, se balançant sur ses ailes dorées, l'Espérance, divinité au sourire plein de promesses. Ils se livraient au doux travail de la digestion, auquel ils venaient en aide par une conversation aimable et enjouée.

Peu à peu, les paupières de M. le curé se fermèrent et le sommeil, comme une bienfaisante liqueur, se répandit dans tous ses membres. Le candidat officiel le suivit de près, et le préfet fût le dernier sur lequel le vieux Morphée secoua ses divins pavots.

Bientôt leurs trois physionomies prirent des expressions diverses. Celle du curé respirait une béatitude céleste ; celle du candidat officiel, une fière et noble satisfaction ; celle du préfet, une désolation immense.

Au bout d'une heure, leurs six yeux se rouvrirent à la fois.

– Quel rêve divin ! s'écria le curé.

– Quel songe ravissant ! ajouta le candidat officiel.

– Quel affreux cauchemar ! termina le préfet.

– A peine, commença le curé, le sommeil, avec la grâce de Dieu, s'était-il emparé de moi, que je crus entrer dans le paradis terrestre. Les candidats officiels l'avaient emporté partout ; l'hydre de la Révolution et de la libre pensée était définitivement terrassée. Comme par un coup de baguette magique, le bon vieux temps était revenu avec tout son cortège de bienfaisantes institutions. Le roi, les nobles les prêtres gouvernaient la France, sous l'autorité suprême de notre saint-père le pape, rétabli dans tous ses droits de souverain temporel.

J'étais dans un magnifique presbytère qu'entourait un vaste jardin où les fleurs, les fruits, les légumes et le jardinage venaient en abondance. Mes greniers et ma cave étaient spacieux, et les dîmes les remplissaient de denrées de toutes sortes que les paysans me payaient, sans obérer, comme dit le *Lys sans tache*, leurs modestes revenus. Cependant ils ne paraissaient pas contents. Les paysans ont l'esprit si mal fait ! .

Ma gouvernante, Marianne, un digne cordon bleu ! rentrait chargée de provisions. Je voyais le moment heureux où un succulent dîner allait m'être servi. O regrets ! mon rêve a fini, et mon bonheur s'est évanoui avec mon rêve »

« – Le mien a beaucoup de rapports avec celui de M. le Curé, dit le candidat officiel. Comme lui, aussitôt endormi, je me suis trouvé en plein bon vieux temps. Seulement, ce n'était pas parce qu'il était revenu, mais bien parce qu'il durait toujours. En un mot, nous étions encore avant cet odieux 1789, que force nous est de louer tout haut, en le maudissant tout bas, si nous ne voulons pas soulever toute la paysandaille contre nous.

Par un phénomène que je ne puis pas bien comprendre, je me trouvai tout à coup être mon grand-père ! J'étais seigneur de Clic, de Clac, de Cloc et d'une foule d'autres lieux. j'habitais toujours le même château. Mais quelle différence avec aujourd'hui ! Je n'avais pas alors, à subir les exigences et les insolences des paysans. Ces gens-là ne veulent travailler qu'en se faisant payer, et cher encore ! Ils ne comprennent pas leurs devoirs envers nous, petits-fils de leurs anciens seigneurs, et toujours leurs seigneurs de droit. Ils prétendent nous traiter comme des égaux et se croient de la même race

Quelle différence dans mon rêve ! Tout le monde s'inclinait devant moi, et les corvées suffisaient pour que je fisse travailler mes terres et entretenir mes chemins, sans bourse délier. Sans bourse

délié, entendez-vous.

Ah ! il a bien raison de dire, ce bon *Lys sans tache*, que les prestations en nature, qui ont remplacé la corvée, sont un impôt bien plus dur. Tout le monde, aujourd'hui, dans mon village, moi compris, hélas ! paye les prestations en nature, tandis que, alors, non seulement j'étais exempt de la corvée, mais c'était à moi que les autres la payaient !

Je jouissais d'une foule de privilèges qu'il serait trop long d'énumérer. J'avais seul le droit de chasse et le droit de colombier. Mes pigeons mangeaient en grain les récoltes du paysan ; les lapins les mangeaient en herbe, et moi je mangeais les pigeons et les lapins. Quelle douce chose ! A mon mariage avec la charmante fille du seigneur de Pillegens, je doublai, comme c'était mon droit, l'impôt de mes sujets. A la naissance de chaque enfant, j'en faisais autant, comme c'était encore mon droit. Et comme ma femme était féconde, cela se renouvela chaque année pendant douze ans. Mais, au moment où je percevais le douzième doublage, pour mon malheur, je me suis réveillé, et je me trouve réduit à solliciter les suffrages de ces rustres auxquels je commandais e, maître. »

« – Votre réveil est venu à propos, dit le préfet, en souriant, sans quoi vous n'auriez laissé à ces pauvres paysans que les yeux pour pleurer, comme on a coutume de dire.

Je n'ai pas rêvé d'or, comme vous, Messieurs. Tout d'abord je me suis trouvé sur la place publique d'un village. Le maire imposé, le carillonneur et le curé avaient répondu à mon appel. Je vous montrais à cette foule, Monsieur le candidat. Je faisais admirer votre bonne tenue et les grâces de votre personne. A mon commandement, vous tourniez à droite, vous tourniez à gauche, vous ôtiez votre chapeau, vous le remettiez.

Tout à coup, comme par enchantement, la place se remplit. Tout le monde est là, jeunes, vieux, femmes et enfants. Je suis ravi ; c'est le moment de vous montrer dans tout votre éclat. Je me tourne vers vous, horreur ! vous aviez disparu. A votre place, que vois-je ? un ours que je tiens par une chaîne ! Moi-même, je suis complètement transformé. Mon brillant uniforme a fait place à de sales haillons ; un feutre crasseux et immense couvre ma tête. Je suis montreur d'ours ! Vous comprenez mon ahurissement, ma confusion et ma douleur. L'un me donnait un morceau de pain, un autre, une paire de vieux souliers, un autre, une pièce de cinq centimes. Je prenais sans comprendre.

Tout à coup une affiche frappa mes yeux. Elle était signée Jules Grévy, président de la République, et contresignée Léon Gambetta, ministre de l'Intérieur.

Que s'était-il passé, et en quelle année étions-nous ! J'allais l'apprendre, en lisant la date de l'affiche, quand mes yeux se sont heureusement ouverts, et me voilà encore préfet.

Seulement, je crains que ce ne soit pas pour longtemps ; j'ai eu plusieurs rêves dans ma vie, et tous se sont vérifiés. »

– Songe, mensonge, dit le candidat officiel.

– Espérons, dit le curé, en la Providence qui envoya Baruch à Ezéchiel, dans la fosse aux lions. Elle nous sauvera aussi des griffes et des dents de ces horribles radicaux, en faisant triompher nos chers amis, les candidats officiels. Il y a pourtant une chose qui m'embarrasse, ce sont les électeurs.

– Avec votre permission, Monsieur le Curé, dit le candidat, c'est Habacuc que Dieu envoya à Daniel et non Baruch à Ezéchiel.

– Qu'importe ? répliqua le curé.

(*Le Bon Sens*, 12 octobre 1877.1

CORRESPONDANCE

Un fait remarquable d'hypnotisme

Carcassonne, 15 février 1873,

Mon cher Marcou,

La *Fraternité*, comme les autres journaux de Carcassonne, a parlé du duel forcé que j'ai eu mardi dernier, 11 du courant, avec une vache enragée.

Permettez-moi de vous raconter les faits dans leur exactitude, non pour rectifier ou compléter le récit des journaux, – cela a peu d'importance, – mais pour appeler votre attention et celle des physiologistes qui pourront me lire, sur un fait physiologique des plus curieux qui s'est produit pendant le combat.

Je revenais de Charlemagne par le Pont-Neuf. J'avais dans ma main gauche une bouteille d'eau et dans ma main droite une canne en buis. Je m'arrêtai un instant sur le trottoir qui court le long de la balustrade de la place Sainte-Cécile, et je me disposais, selon mon habitude, à considérer pendant quelques minutes les travaux que vous faites exécuter sur cette place. Il n'y avait en ce moment près de moi qu'une petite fille. Tout à coup une vache furieuse, venant du côté de la prison, se précipite sur nous. Son front, comme celui du monstre du récit de Thérémène, était armé de cornes menaçantes, et il n'y avait pas de temple voisin où nous pussions chercher un asile. Je me décidai donc à lui appliquer sur le mufle un prosaïque coup de canne.

C'était, hélas ! tout ce que je pouvais faire. Le coup dut être assez violent, puisque le bec de ma canne fut cassé. Mon adversaire cornu recule, décrit un grand demi-cercle, et va se camper fièrement à quelques pas de moi, dans l'attitude de qui s'apprête à recommencer l'attaque.

Je n'ai jamais rien vu de plus beau que la tête de cet animal. Elle était noire ; les yeux brillaient d'un éclat que je ne puis comparer qu'à ces jets de lumière fulgurante qui s'élancent des métaux en fusion, et que les chimistes appellent, je crois, *l'éclair* ! Un instant le sentiment de l'admiration faillit étouffer en moi l'instinct de la conservation, qui reprit pourtant bientôt le dessus.

Je m'avançai vers la bête, la menaçant du regard, comme font sans doute les dompteurs, la canne levée, et... Une traction exercée sur mes deux bras rappelle dans mon corps mon Esprit, qui sans doute était allé faire l'école buissonnière ; je me sens revivre ; je relève mon visage qui barbotait dans le sang ; j'ouvre les yeux et j'aperçois un militaire qui me tirait par le bras gauche, et un bourgeois qui me tirait par le bras droit. Après quelques efforts infructueux pour seconder les intentions bienveillantes de ces messieurs, je parvins à me remettre sur mes deux pieds.

Le commandant de Lagny, – on m'a dit depuis son nom, – me prend affectueusement par le bras et me conduit dans son salon, où je reçois des dames de Lagny les soins les plus empressés.

Je m'arrête là pour revenir en arrière.

Je vous ai dit, quand vous êtes venu me voir avec l'ami Fourès, que je ne savais comment expliquer qu'au moment où je m'apprêtais à repousser le second assaut de la vache, j'avais tout à coup cessé de la voir. Je supposais que le capuchon mobile que je portais et qui est d'une étoffe très légère s'était en ce moment rabattu sur mes yeux.

Eh bien ! cette explication que je vous donnais ne me satisfaisait pas au fond. Je sentais que ce n'était pas la vraie. J'en avais une autre, mais si extraordinaire, que, quoiqu'elle me parût indubitable, je n'osais pas la produire avant d'en avoir parlé avec un homme compétent. C'est ce que je fis le lendemain, quand le Dr Rigail me fit l'amitié de venir me voir.

Le docteur, qui, vous le savez, est un homme très intelligent et très instruit, me leva toute espèce

de doute en me disant que mon explication n'était pas seulement probable, mais qu'elle était certaine, ce qui s'était passé ne pouvant se comprendre autrement.

Cette explication, la voici :

Quand j'ai marché la seconde fois vers la vache, la regardant dans les yeux et espérant ainsi pouvoir lui imposer, l'éclat de son regard m'a fait tomber tout à coup dans le sommeil hypnotique. Vous savez que dans cet état la sensibilité est complètement anéantie.

Or, vous avez vu les marques des coups violents que j'ai reçus ; ma tête, mes bras, mes jambes, mon dos, tout mon corps est contusionné. J'ai une large ecchymose qui s'étend depuis la *région sacrée* jusqu'au pli de l'aîne, en contournant la crête de l'os iliaque, et qui est due à l'action violente d'une corne et du front de l'animal, tandis que l'autre corne a labouré la colonne vertébrale de bas en haut, jusqu'à la région dorsale ; les trous de mon pardessus, de ma redingote, de mon pantalon et de mon caleçon, l'indiquent clairement, comme vous avez pu le voir.

De la fenêtre de son salon, la famille de Lagny m'a vu lancé en l'air, et je suis retombé à plat ventre de façon à me contusionner fortement le nez, ce qui a provoqué une abondante hémorragie.

Eh bien ! je ne me souviens de rien de tout cela, parce que je n'ai rien senti. Et, toutes les suites de cet accident n'ont été pour moi qu'une enflure peu douloureuse du bras droit, une difficulté à plier la jambe droite, difficulté qui semble toucher à sa fin, et un accroissement d'appétit.

Vous comprenez que le capuchon, en s'abattant sur mes yeux, pouvait bien m'empêcher d'y voir, mais non me rendre insensible à la douleur en m'endormant !

On pourrait, il est vrai, attribuer la perte de la sensibilité à une commotion cérébrale, mais, en tout cas, elle n'aurait pu être que consécutive.

Donc, la seule chose vraie, c'est qu'ayant cru pouvoir dompter la vache par la fascination de mon regard, qui malheureusement ne lui arrivait qu'à travers des verres de lunettes fumés, c'est elle qui m'a vaincu.

Ce n'est pas flatteur pour mon amour-propre, mais c'est ainsi.

Tout à vous.

V. Tournier.

Sur la mort de l'écrivain russe Soltykoff Chtchédrine

Tours, mai 1889.

Mon cher poète,

Comme vous l'avez sans doute vu dans les journaux de Paris, mon beau-frère Soltykoff n'est plus de ce monde. C'est donc à sa veuve et à ses enfants qui seront chez nous dans quelques jours que nous lirons la traduction du *Bélier qui a perdu la mémoire*.

Cette mort nous a été d'autant plus sensible que Soltykoff avait témoigné, en février dernier, le plus vif désir de venir nous voir.

C'est le vendredi 10 mai que, vers les 6 heures du soir, la nouvelle nous fut annoncée par un télégramme de son fils. Le mercredi 8, sa santé semblait lui être tout à fait revenue, quand il fut tout à coup, frappé d'une attaque d'apoplexie qui lui paralysa la langue et tout le côté droit. De ce moment jusqu'à sa mort, il ne put communiquer avec les siens que par le regard.

Cette mort a été pour la Russie un deuil national. J'ai compris par la lecture des journaux russes, qu'on nous a envoyés, que les journaux de Paris, qui le comparaient à Rabelais, à Paul-Louis

Courier n'exagéraient pas.

C'était, disent-ils, le colosse de la littérature russe, le fondateur d'une nouvelle école littéraire, le créateur d'une nouvelle langue, une source où les générations futures viendront puiser sans jamais la tarir ; la Russie avec lui, enterre la force littéraire la plus puissante de notre époque ; et il est descendu dans la tombe dans l'armure complète de son génie.

A peine la nouvelle de sa mort s'était-elle répandue qu'un nombre tellement considérable de visiteurs envahissaient la maison qu'ils remplissaient l'escalier et refluaient jusque dans la rue. Des télégrammes de condoléance, venus de tous les points du vaste empire, arrivaient à sa veuve. Ses funérailles ne peuvent être comparées qu'à celles de Victor Hugo ou de Gambetta. Les rues étaient bondées de monde ; on y vendait ses photographies. Sur la Perspective Nevsky, qui est si large pourtant, on ne pouvait presque pas se mouvoir. Sans la protection énergique d'un neveu du défunt, sa veuve aurait été étouffée. Plus de deux cents couronnes, dont dix en argent, reposant sur des coussins de velours noir ; étaient portées sur un char qui précédait le cercueil. Celle des étudiants de Pétersbourg portait cette inscription : *Au grand écrivain de la terre russe*. Celle des avocats, sur un ruban : *A l'immortel Nicolas Chtchédrine*³¹, et sur un autre ruban : *Avec une atroce douleur, au défenseur de la vérité*.

Nous avons relevé celle d'un humble instituteur qui avait écrit sur la sienne : *Un maître à son maître*.

A l'approche du cimetière, les étudiants ont enlevé le cercueil et l'ont porté jusqu'à sa tombe, placée, comme il en avait manifesté le désir, entre celles de Tourgueneff et de Kavéline.

Les journaux ont raconté beaucoup d'anecdotes de son enfance ; en voici une que je crois parfaitement inédite. Tout jeune, il avait la passion de faire des vers, et des vers satiriques. Il les cachait dans ses bottes. Un jour, un professeur l'ayant fouillé se disposait à lui faire donner le fouet, lorsque le jeune élève lui dit, avec une énergie qui excluait toute espèce de doute, que si on voulait le soumettre à une telle humiliation, il se jetterait du haut d'un escalier très élevé auprès duquel il se trouvait. Le professeur recula.

Il a laissé une lettre à l'adresse de son fils dans laquelle il lui recommande d'être toujours honnête, sans restriction aucune, d'aimer par-dessus tout la littérature de son pays et de préférer le titre de littérateur à tout autre titre.

C'est en 1848, à l'âge de vingt-deux ans, qu'il fut interné à Viatka pour le punir d'avoir publié une nouvelle intitulée : *l'Affaire embrouillée*. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, quoique en disgrâce, il occupait auprès du gouverneur un emploi qui lui donnait la supériorité sur le chef de la police, chargé pourtant de le surveiller. Mon beau-père était alors vice-gouverneur à Viatka ; et c'est ainsi que Soltykoff fit connaissance de ma belle-sœur, qu'il épousa quelques années après.

Nos compliments aux familles Salières, Maure, Tiffou, à M. Mir et à tous nos amis.

A vous et aux vôtres nos sincères amitiés.

V. Tournier

Le capitaine X..., dans sa lettre à ses parents, écrite au bord d'un vaisseau allant aux colonies, disait : « C'est donc avec ardeur que je potasse mes propres œuvres, et j'ajoute celles du voisin Tournier. N'oubliez pas, je vous prie, de lui faire part de ma sincère admiration pour ses idées qui sont vraiment grandes et philosophiques. Cet homme a une grande valeur. J'en suis au regret de ne l'avoir pas fréquenté, il m'aurait spiritualisé ; je suis donc bien loin de croire comme maman que le XIXe siècle ne comporte pas de telles bétamies et je vous charge de lui dire que je suis

³¹ Chtchédrine est le pseudonyme littéraire de Soltykoff.

grand admirateur de ses vues et de ses idées, sauf sur quelques points de détail qui, il est vrai, ne sont pas minces. Par exemple, je crois que les enfants tiennent de leurs parents les qualités de l'esprit comme celles du corps. M. Tournier soutient le contraire, et il cite quelques exemples, Commode, fils de Marc-Aurèle, par exemple, mais il ne remarque pas que ces exceptions peuvent être mises au compte de fantaisies extra-conjugales. Ne manquez pas de lui faire mon observation – qui du reste n'a rien de grave».

Tours, 15 octobre 1886.

Je suis heureux qu'un homme tel que le capitaine X..., ait trouvé quelque intérêt à lire mes brochures. J'en suis heureux, non pour moi mais pour la grande vérité qui depuis des siècles frappe à la porte de l'esprit humain et à laquelle on commence à l'ouvrir. Témoin Abraham Lincoln, William Crookes, Richard Wallace, Th. Varley, Gladstone, C. Flammarion, Zoellner, Butlerow, Massimo d'Azeglio et tant d'autres hommes éminents de tous les pays.

Seulement, je ne puis accepter les trop grands éloges que m'adresse M. X... Mon seul mérite est d'être un serviteur désintéressé de la vérité et d'oser la dire quand je la trouve.

Quant à la ressemblance physique et morale des enfants avec leurs parents, ce fait, très ordinaire, et qui souffre cependant de bien nombreuses exceptions, est dû à deux causes. La ressemblance physique vient évidemment des parents ; mais la ressemblance morale s'explique par l'affinité qui existe entre les Esprits de même nature et qui les porte à se grouper et à s'incarner dans les mêmes milieux. Mais les Esprits ne sont pas toujours libres de s'incarner où ils le veulent et pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, et que d'ailleurs je ne prétends pas connaître toutes, on les incarne dans des milieux qu'ils auraient soigneusement évités, s'ils l'avaient pu, C'est alors qu'on voit un monstre naître dans une famille vertueuse, ou un honnête homme chez des vauriens.

La théorie matérialiste qui, avec tant d'autres mauvaises choses, nous vient aujourd'hui d'outre-Rhin, prétend tout expliquer par des combinaisons chimiques, les phénomènes moraux comme les phénomènes physiques. D'après ces messieurs, on peut, par un système d'alimentation approprié, faire à volonté des hommes vertueux ou des scélérats, des hommes de génie ou des idiots ; absolument comme on élève des bœufs pour l'abattoir ou pour le labour ; de sorte qu'il ne nous reste plus qu'à jeter au feu les traités de morale et à les remplacer par des livres de cuisine ! Nourrissez-vous de lentilles, par exemple, et vous deviendrez un Socrate ! nourrissez-vous de haricots, vous deviendrez un Dumolard !

Non, le bon sens français ne pourra pas accepter longtemps ces lourdes absurdités tudesques.

Que le corps ait une influence sur l'esprit, cela ne peut se nier, mais que le corps fasse l'esprit, c'est autre chose. Ce serait alors l'outil qui, au lieu de bien ou mal servir l'ouvrier, en serait le créateur !

Croyez-vous que Newton, Napoléon 1er, Jeanne D'Arc, Mahomet, Jésus aient été le produit d'une *fantaisie extra-conjugale* ? Quel serait alors le grand homme qui décora le front du mari de leur mère ?

Que Monsieur le capitaine X... veuille bien excuser mon trop long babillage et croire à mes sentiments les plus affectueux.

V. Tournier.

Au même

Tours, 16 mai 1891.

Mon cher commandant,

« Avant de répondre à votre lettre, j'aurais voulu prendre connaissance de votre plaquette sur Paris, dont vous m'annoncez l'envoi. Mais la plaquette ne venant pas, je me décide.

Vous me dites que vous êtes toujours fou de géographie, et vous ajoutez : « C'est une folie moins dangereuse que d'autres qui m'ont précédemment hanté. »

J'ignore ce qu'étaient ces autres folies ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il est des folies qui ressemblent, à s'y tromper, à de la sagesse, et que celle qui vous hante en ce moment est de ce nombre.

Érasme a dit que tous les hommes sont fous. Sous peine donc de n'être pas homme, il faut que j'aie aussi ma folie. Vous la connaissez. Elle m'a poussé irrésistiblement, dès mon enfance, à chercher la solution du problème de notre destinée. Et, vous le savez mieux que moi, pour pouvoir résoudre un problème, il faut en avoir toutes les données.

Or, jusque vers la fin de ma trente-huitième année, je ne connaissais que la vie actuelle. Je croyais bien à l'autre, mais je n'avais sur les conditions dans lesquelles elle se poursuit que des vues bien incertaines, bien confuses, bien indécises.

Ce fut alors que j'entrevis la possibilité de passer de l'autre côté ; de faire, ni plus ni moins qu'un héros de poème épique, ma descente aux enfers.

Je ne me dissimulai point les dangers de l'entreprise ; mais, armé du rameau d'or de la Sibylle, la raison, je m'y engageai résolument.

Je franchis donc cette barrière que Dieu a placée entre l'homme et la vérité religieuse, comme entre l'homme et toutes les autres vérités, non pour qu'il ne les franchisse pas, mais pour qu'il ait le mérite de les avoir franchies.

« Éprouvez tout et approuvez ce qui est bon, » dit l'apôtre Paul.

Dans sa première épître aux Corinthiens, il décrit, sous le nom de dons du Saint-Esprit, tous les genres de médiumnité, et il avertit le chrétiens, grands évocateurs d'Esprits, que Satan peut se changer en ange de lumière pour nous tromper. De son côté, saint Jean leur dit : « Ne croyez pas à tout Esprit, mais mettez les Esprits à l'épreuve pour savoir s'ils viennent de Dieu. »

Et ce mouvement spirite, commun, du reste, à toutes les religions et même à bien des philosophies, témoin l'école d'Alexandrie, ce mouvement, dis-je, a duré longtemps chez les chrétiens. Des Pères de l'Église ont même considéré comme hérétiques ceux qui niaient la possibilité de communiquer avec les morts. Je n'en veux pour preuve que le passage suivant du *Traité du discernement des Esprits*, du cardinal Bona, le Fénelon de l'Italie :

« Il nous reste maintenant à parler des apparitions des âmes, soit des Bienheureux qui règnent avec Dieu, soit des damnés, soit de ceux qui sont détenus dans le purgatoire, dont on a tant de témoignages dans l'Écriture sainte, et tant d'histoires rapportées par des saints et de très graves auteurs, et même par des païens, lesquelles sont entre les mains de tout le monde, qu'on a sujet de s'étonner qu'il se soit pu trouver des hommes de bon sens qui aient osé les nier tout à fait, ou les attribuer à une imagination trompée. Ces personnes incrédules, selon le reproche que saint Jérôme en fait à l'hérétique Vigilantius, imposent une loi à Dieu, et retiennent, selon l'expression de ce Père, les apôtres enchaînés dans une prison jusqu'au dernier jour du jugement, sans qu'ils en puissent sortir pour apparaître à qui ils veulent avec la permission de Dieu. »

Maintenant, vous me demandez : « Qu'avez-vous retiré de là ? »

Le voici : Ma croyance à l'immortalité de l'âme s'est affermie, en se posant sur une base inébranlable, l'expérience.

J'ai appris qu'en vertu d'une loi inéluctable, que personne n'a faite, qui résulte de la nature même des choses, nous nous trouvons bien ou mal dans l'autre monde, selon que, dans celui-ci, nous avons été les serviteurs dévoués du devoir ou les esclaves de la passion.

J'ai appris d'une façon certaine que l'égoïsme est aveugle et l'altruisme clairvoyant. Comme nous devons renaître bien souvent et, que nous ne savons pas dans quelle condition nous renaîtrons, ce n'est pas seulement l'amélioration de notre condition actuelle qui doit être le but de nos efforts, mais bien et surtout l'amélioration de toutes les conditions.

J'ai appris enfin que notre personnalité d'homme n'est qu'une personnalité éphémère que nous quittons en entrant dans la tombe, comme fait l'acteur qui rentre dans la coulisse ; qu'il importe peu d'être riche ou pauvre, puissant ou misérable ; que ce qui importe, c'est, comme dit le philosophe Épictète, c'est de bien jouer le rôle que le souverain Maître nous a départi, car c'est le seul moyen de grandir notre personnalité d'Esprit, qui est la seule qui dure, la seule vraie.

Croyez-vous que, quand ces idées auront pénétré les masses, il ne se fera pas un grand apaisement, et que les revendications sociales ne prendront pas un autre caractère ?

Voilà un long sermon ! Mais vous l'avez voulu.

Je félicite vos parents de terminer leurs jours comme Philémon et Baucis.

Quant à votre mariage, si vous trouvez une femme comme Madame votre mère, prenez-la tout de suite.

A vous tous mes plus affectueuses salutations.

V. Tournier.

Au même

Tours, 26 octobre 1891.

Mon cher commandant,

Que s'est-il donc passé en vous ? Autrefois, vous étiez plein d'enthousiasme pour le phénomène spirite, et voilà qu'aujourd'hui vous devenez de plus en plus sceptique. Et cela, précisément au moment où, dans tous les pays, le monde savant s'émeut et commence à étudier sérieusement ces faits qu'il avait jusqu'ici traités avec le plus absolu dédain.

Vous me parlez d'action réflexe, et croyez que, sans m'en douter, je me suis dicté les communications du prétendu Esprit Millet. J'avoue que, si cela était, je le trouverais bien plus difficile à expliquer que l'intervention de l'Esprit. D'ailleurs, si cette explication pouvait avoir une ombre de vraisemblance, lorsqu'il s'agit d'un Esprit qui, comme Millet, a les mêmes idées que moi et, jusqu'à un certain point, la même tournure d'esprit, comment expliquer par l'action réflexe les communications d'Esprits matérialistes, à moi qui ne crois pas à l'existence de la matière ? Comment expliquer aussi les réponses à des questions mentales ?

Il y a plus : il m'est arrivé quelquefois d'avoir des communications qui me contrariaient fort et que j'aurais bien voulu ne pas avoir. C'est quand l'Esprit évoqué disait des choses désagréables à l'évocat. Je ne citerai qu'un exemple.

Le général C..., que je connaissais peu alors, voulut, un jour, chez M. Jaubert, évoquer son oncle, l'abbé C..., que je n'avais jamais vu. Cet abbé C..., – ce que j'ignorais – lui avait servi de père. C'était grâce à lui qu'il avait pu s'instruire, son père, le général, vrai panier percé et qui n'avait jamais le sou, l'ayant complètement négligé.

Je me mis au guéridon. La communication commença par une mercuriale fort vive, adressée par l'Esprit au général. J'étais sur des épines, et j'aurais mieux aimé ne pas continuer, car je craignais que le général ne crût que c'était moi l'auteur ; mais je fus bien vite rassuré quand je l'entendis

s'écrier : c'est bien mon oncle ! C'est bien sa manière de me parler !

Je respirai.

Alors s'engagea entre l'Esprit de l'oncle et le neveu une conversation que je résumerai ainsi :

– Mais, mon oncle, vous voyez pourtant bien que j'ai fait quelque chose : je suis général. Et vous me disiez toujours que je ne ferai jamais rien. – Il était alors général de brigade.

– Oui, sans doute, tu es général. Mais ce n'est pas dans le monde où tu es qu'il importe de l'être, c'est dans celui où je suis ; et tu te comportes de façon à ne l'y être pas.

Ce que je ne savais pas alors, c'est que le général, comme son père, était un dissipateur et que, malgré son âge, il courait les femmes.

Vous me demandez si je suis franc-maçon. Non, je ne le suis pas, et n'ai jamais voulu l'être, parce que je considère la franc-maçonnerie comme un anachronisme.

Mais est-il nécessaire d'être franc-maçon pour comprendre que, quand la religion enfante un corps sacerdotal, elle se suicide ? Le Christ, que Voltaire a justement appelé *l'ennemi divin des scribes et des prêtres*, n'était pas, que je sache, franc-maçon, et pourtant il l'avait bien compris. Aussi passa-t-il sa vie à combattre les prêtres qu'il accusait de détruire le commandement de Dieu, parler tradition – le commandement de l'Église. Il les poursuivait de ses invectives, les appelant : hypocrites, conducteurs aveugles qui ferment aux hommes le royaume des cieux, sépulcres blanchis, serpents, race de vipères, etc., etc.

Ce sublime libre penseur, qui fut mis à mort comme tel par les prêtres de Jérusalem, recommanda expressément à ses disciples de ne pas instituer un corps sacerdotal parmi eux. Tant qu'ils restèrent fidèles à cette recommandation, – environ trois siècles, – la religion fut florissante, tandis qu'avec la réapparition du prêtre elle se corrompit vite, et, après avoir enfanté des martyrs, elle enfanta des bourreaux.

Tertullien, mort en 245, oppose avec fierté, dans son *Apologétique*, à la pompeuse hiérarchie sacerdotale des païens, l'absence totale des prêtres chez les chrétiens. – Nous nous assemblons, dit-il, pour lire les saintes Écritures... Des vieillards président : ils parviennent à cet honneur, non par l'argent, mais par le témoignage d'une vertu éprouvée.

Et pourquoi le prêtre corrompt-il la religion ?

Parce qu'il tue en l'homme le sens du divin, le sens moral, la raison, ou pour le soumettre aveuglément à ses dogmes ; parce qu'il met le pape l'Église infallible à la place et au-dessus de Dieu. Et cela, en opposition aux enseignements formels de Jésus qui recommande de garder avec soin la lumière intérieure, comme on peut le voir au chapitre de l'Évangile selon saint Luc.

Un jour à Gênes, je dînais chez un de mes amis, l'avocat Angelotti, de Florence, avec un Romain nommé Grandi et un Sicilien nommé Speranza, l'un sujet de Pie IX, l'autre d'un pays où le clergé dominait autant qu'à Rome. C'étaient des gens instruits. Eh bien le croiriez-vous ? nous ne pûmes jamais les amener à reconnaître qu'assassiner un homme pour se venger d'une injure faite à soi-même ou à un parent était mal !

Quant aux mœurs, demandez à ceux qui ont vécu dans les États romains, quand le pape était roi. On connaît l'arbre à ses fruits, a dit le Christ, qu'il faut toujours citer en ces matières.

Voyez-vous, mon cher commandant, il faut remonter le fleuve jusqu'à sa source, si nous voulons trouver l'eau pure ; il faut revenir au Christ. Il n'apporta pas une religion nouvelle, comme il le disait lui-même, et comme le diront plus tard saint Justin, martyr, et saint Augustin. Il prêcha la religion qui seule est vraie, l'éternelle religion de la conscience. Il combattit le culte extérieur qui ne se développe qu'aux dépens du culte intérieur ; qui peut faire des dévots, mais qui ne peut pas, comme ce dernier, faire des hommes justes.

C'est l'œuvre que nous poursuivons, nous spirités, avec l'aide des bons Esprits. La tâche est rude, sans doute, mais le devoir nous commande : la route est longue, mais c'est une raison de plus

pour marcher résolument.

Maintenant, que je vous dise que, comme vous, je trouve un peu trop rude le passage où je compare le prêtre à la vermine qui se nourrit de la saleté qui l'a produite. Mes *souvenirs* ont été faits un peu à la hâte. Quand, j'ai revu cette expression, je l'ai regrettée, mais il était trop tard. Au demeurant, ce n'est pas l'individu prêtre que j'ai en vue, ni le prêtre catholique en particulier, mais le prêtre en général, l'institution sacerdotale. Les prêtres, à Carcassonne, l'avaient si bien compris que j'étais avec eux dans les meilleurs termes. Ils disaient que je connaissais mieux les Écritures qu'eux. Un jour, comme on parlait de ma réponse à l'archevêque de Toulouse, l'aumônier du lycée s'écria : « Que voulez-vous ? Tournier est un homme antique ! il a la foi ! »

C'est qu'en effet je suis une nature d'apôtre comme vous êtes une nature de héros.

Quant au livre de M. Denis, il est depuis quelque temps à son quatrième mille.

Mais il est temps de terminer cette lettre trop longue pour vous et pour moi.

Nous avons été bien peinés de la mesure qui vous sépare de vos chers parents que nous vous prions de saluer affectueusement et dont nous déplorons toujours la perte. Ma femme, du reste, se dispose à écrire à Madame votre mère.

Votre tout affectionné,

V. Tournier.

Lettres à M. Ernesto Volpi, rédacteur du journal *Il Vessillo Spiritista*

Carcassonne, le 31 mai 1884.

Monsieur et cher coreligionnaire,

Vous me mettez dans un grand embarras en me demandant mon opinion sur les articles publiés par M. Benedetto Castiglia, dans les *Annali*. Ces articles sont au-dessus de ma portée. M. B. Castiglia est un savant et parle la langue des savants ; moi, je ne suis qu'un ignorant, et ne comprends que la langue des ignorants. Comment voulez-vous donc que je puisse bien apprécier ce que je ne puis pas bien comprendre ? Cependant, il me semble que vous êtes dans le vrai, en disant que les théories émises par l'auteur sont contraires à l'idée spirite. Comme vous, je crois que la religion ne peut se conserver pure qu'en gardant un caractère laïque ; toute constitution d'un sacerdoce doit nécessairement la corrompre. Le prêtre est par essence le jaloux de Dieu et, par conséquent, son ennemi. Il veut accaparer pour lui toutes les adorations. Voilà pourquoi, aujourd'hui comme autrefois, le commandement de l'Église est placé par celle-ci avant le commandement de Dieu. C'est ce que le Christ reprochait aux prêtres de son temps, quand il leur disait : Par votre tradition, vous détruisez le commandement de Dieu. Une simple lecture des livres du Nouveau Testament suffit pour nous convaincre que le Christ voulait une religion sans prêtres.

Si, comme le dit M. Castiglia, le catholicisme est d'essence italienne, plutôt que d'essence humaine, ce que j'ai de la peine à croire, ce n'est pas une gloire pour l'Italie, car je crois que, loin d'être supérieur au christianisme, il n'en est qu'une corruption. Y a-t-il rien de plus universel que la raison, que la conscience ? Et le triomphe de la raison, de la conscience, ne doit-il pas, mieux que toute hiérarchie sacerdotale, amener la constitution de la famille humaine ?

Le Christ n'a jamais prêché d'autre religion que celle-là et c'est en quoi il s'est montré supérieur à tous ceux qui sont venus après lui et qui ne l'ont pas compris.

Aujourd'hui la pensée du grand Crucifié renaît, et ce sera la gloire du spiritisme de la montrer

dans toute sa pureté. Il n'a pas voulu qu'il y ait des distinctions entre ses disciples ; ne le voulons pas davantage. Comme vous le dites très bien, avec notre croyance spirite, aucune nation ne doit primer sur les autres. Que celui qui veut être le premier soit le serviteur de tous, a dit Jésus. Il ne doit y avoir de supériorité que la supériorité du dévouement.

Voilà ce que je pense. Mais je ne donne mon opinion que comme mienne, et ne trouve nullement mauvais qu'on en professe une autre. Il est inévitable que diverses manières de voir se produisent parmi les spirites, parce que nous ne sommes pas des intelligences de même degré. Mais il ne faut pas qu'il y ait là une cause de division pour nous. Que chacun prenne de la vérité ce qu'il peut et qu'il ne regarde pas de mauvais œil celui qui en prend une quantité différente. Ce n'est qu'en agissant ainsi que nous pourrons nous dire les vrais disciples de l'Esprit de Vérité.

Mon cher secrétaire se joint à moi pour vous prier d'accepter le témoignage de notre fraternelle affection.

V. Tournier

Tours, 13 juin 1896.

Monsieur et cher coreligionnaire,

Afin de pouvoir m'étendre un peu plus, j'emprunte la main de ma femme.

« *Les portées* » sono le righe su cui si scrivono le note.

Ma femme s'assied devant son piano, place le papier à musique sur le pupitre, et les notes apparaissent en pointillé sur les portées. Quelquefois, s'il en est une qui ne soit pas bien distincte, il lui arrive de l'entendre résonner clairement à son oreille.

Mais le phénomène ne se produit ainsi que depuis quelque temps. Autrefois, la main courait inconsciemment sur le clavier et faisait sonner des notes, des mesures, qu'il fallait écrire. Ce procédé était plus long et plus fatigant.

Nous avons, depuis plus de deux ans, reçu ainsi plusieurs compositions qui toutes ont un caractère différent. Cent pages ! dont un opéra, écrit pour piano seul. C'est un opéra symbolique : le *Soir d'une existence*.

Je dis *nous*, puisqu'il faut que je sois présent, quoique absolument nul en musique.

A présent, l'Esprit est en train de dicter une œuvre qui semble devoir être longue et que je serais tenté d'appeler un poème musical.

Voici, du reste, pour que vous puissiez en juger, les titres des diverses parties déjà écrites :

Hymne à Dieu. – Ténèbres. – Clarté. – Apparition de la vie. – Annonce de la délivrance. – Force vitale. – Désir d'action. – Union des forces. – Tentations physiques. – Travail forcé. – Contestations.

C'est l'Esprit lui-même qui a dicté ces titres ; mais il l'a fait en russe. Il a donc fallu traduire, ce qui n'est pas toujours facile, pas plus qu'il ne l'est de lui faire donner des explications.

In quanto a quello Spirito, non era un amico dell' imperatore Giuseppe secondo, ma un professore dell' Accademia di musica di Vienna.

Cette musique devient de plus en plus difficile ; et ma femme est obligée de l'étudier longuement pour la jouer.

Nous avons entièrement approuvé la note dont vous faites suivre l'article *Occultismo e Spiritismo* ; ma femme surtout en a été ravie.

D'ailleurs, la prétention des occultistes à être les continuateurs de la doctrine des initiations antiques est-elle justifiée ? Il me semble que notre ami Palazzi a tout à fait crevé cette vessie. Les théosophes et les occultistes n'ont jamais étudié les phénomènes spirites, et ils ne connaissent pas le premier mot de notre philosophie, qu'ils traitent pourtant avec dédain et vont même jusqu'à

nier. Ils proclament, à la vérité, au milieu d'un fatras de rêveries absurdes, de sublimes spéculations des sages de l'antiquité. Mais ces spéculations, nous les connaissons tous, car on les trouve dans les histoires des peuples anciens, dans Cantù, par exemple, et dans les livres de philosophie. Je crois en avoir démontré la légitimité dans ma *plaque* « *Le Dieu de la République* » que je crois vous avoir envoyée et à propos de laquelle le professeur Vespasiani m'adressait, il y a quelques jours, une lettre des plus élogieuses.

Quand je l'écrivis, j'étais encore en activité de service ; mais aujourd'hui je ne puis pas même faire partie de la réserve de la territoriale de l'armée spirite. Tout chez moi, le cerveau surtout, à besoin de repos. Voilà pourquoi je ne suis d'aucune société.

Ni me femme, ni Mme Bose, ni moi ne voyons de difficulté à ce que vous parliez dans le *Vessillo* de la médiumnité que Mme Bose a développée chez ma femme. Elle a, du reste, par le même procédé, rendu une autre dame médium voyant.

Ces dames se joignent à moi pour vous adresser nos plus affectueuses salutations.

P. S. – Les Bose quittent, sous peu de jours, Tours, pour aller se fixer à Paris.

Valentin Tournier

Tours, 7 juin 1897.

Monsieur et cher coreligionnaire,

Il y a longtemps que je voulais vous écrire ; mais une lettre est pour moi un travail d'hercule, et je dois y consacrer plusieurs séances. L'appel du Dr Paravicini m'a décidé.

Vous avez sans doute lu – avantage que je ne puis avoir – le gros volume du savant Aksakof. Un ami m'a signalé ce qu'il dit des filles jumelles de M. Boltinn, à propos des phénomènes de télépathie. Je suis en mesure de vous affirmer l'authenticité du fait dont il parle : l'une des deux sœurs est ma femme ; l'autre est la veuve du grand écrivain russe, Michel Soltykoff – Chtchédrine. – Quoique cette faculté de communiquer à distance, qui n'est pas très rare chez les jumeaux, s'affaiblit, dit-on, avec l'Age, il arrive encore quelquefois à ma femme de dire : « Lise doit éprouver quelque chagrin : je me sens triste. »

Mais c'est d'un phénomène plus rare que je veux vous entretenir aujourd'hui.

Ma belle-sœur, qui habite Pétersbourg, vient nous voir chaque année. En septembre 1892, elle était chez nous. Un jour, après le déjeuner, ma femme descendit à notre petit jardinet. Elle y était à peine qu'elle entendit le pas de quelqu'un qui descendait après elle. C'était sa sœur qui, s'approchant et la regardant d'un air de compassion, lui dit en russe : « Pauvre Anna ! » L'air et les paroles dépitèrent ma femme. Elle lui répondit : « Pourquoi m'appelles-tu pauvre ? Je ne suis pas pauvre. – Je veux dire que tu es à plaindre. Du reste, nous sommes toutes les deux vieilles et à plaindre. » Et elle s'en retourna. Son pas se fit entendre et sur le sable et sur l'escalier.

Un instant après, ma femme remonta elle-même et trouva sa sœur causant avec la bonne, dans la salle à manger. Elles sortirent et allèrent s'asseoir dans le jardin public qui est sous nos fenêtres.

– Pourquoi, dit ma femme, es-tu venue dans notre jardin me dire d'un air de compassion : Pauvre Anna !

– Moi, j'ai été dans le jardin et je t'ai dit : Pauvre-Anna ! Mais je- suis restée tout le temps dans la salle à manger où tu m'as trouvée, causant avec la bonne !

Quoi ! tu n'es pas descendue au jardin et tu ne m'as pas parlé et je ne t'ai pas répondu ? Pourtant je t'ai bien vue et bien entendue.

– Alors, dit, avec effroi, ma belle-sœur, c'est un grand malheur qui nous menace !

Ma belle-sœur avait-elle raison de s'effrayer, et les paroles de son sosie étaient-elles une

prédiction ? Ce qui survint quelque temps après me porterait à le croire. Ma femme éprouva quelques troubles dans la vue dont elle ne se préoccupa pas tout d'abord, les considérant comme chose passagère et de peu d'importance. Cependant, avec le temps, ces troubles augmentèrent, et l'année dernière, peu de jours après celui où je vous écrivis au sujet des compositions musicales que lui dictait un Esprit, elle s'aperçut qu'elle ne distinguait plus de l'œil gauche les notes en pointillé qu'il faisait apparaître sur les portées. Effrayée, elle cessa ses compositions et diminua nos lectures. Après trois voyages à Paris, où elle a consulté plusieurs des oculistes en renom, elle suit un traitement prescrit par le Dr Panas. Le savant académicien lui garantit la conservation de l'œil droit, qui présentait quelques signes inquiétants, mais craint de ne pouvoir pas faire disparaître la tache qui est sur la choroïde de l'œil gauche et que tous ces docteurs ont constatée.

Vous comprenez mes cruelles inquiétudes.

Et maintenant, comment expliquer ce phénomène ?

Par l'hallucination ? Les fous seuls prennent leurs hallucinations pour des réalités.

Par la bicorporéité ? Mais ma belle-sœur était parfaitement éveillée et causait avec la bonne.

A mon avis, la seule explication possible, c'est qu'un Esprit a voulu et pu prendre les apparences de ma belle-sœur, et, pour des raisons que nous ne connaissons pas, se montrer ainsi et parler à ma femme.

Rentrées à la maison, les deux sœurs descendirent au jardin et se placèrent exactement comme lors de l'apparition. En examinant bien attentivement, ma femme constata que le fantôme était un peu moins grand et un peu plus clair.

Du reste, il y a une trentaine d'années, ma femme eut une apparition semblable. Seulement, au lieu de sa sœur, c'était sa mère. Ils habitaient alors, elle, son père et sa mère, leur propriété située dans un village du gouvernement de Nijni-Novgorod. -

Un jour, ma femme, passant devant la chambre où était la bibliothèque, vit sa mère lisant un livre. Sa surprise fut grande, parce que ce livre avait un format et une couleur qui lui étaient inconnus, et aussi parce que la serrure de la bibliothèque s'étant dérangée, elle ne comprenait pas comment sa mère avait pu l'ouvrir. Cependant elle passa sans rien dire. Or, elle trouva dans une autre pièce sa mère qui fut tout aussi étonnée qu'elle de ce qui venait d'avoir lieu. Chose étrange ! trois ans après, le père étant mort, elle vit entre les mains du diacre, qui lisait les prières auprès du corps, le livre qu'elle avait vu dans celles de l'agénère.

Votre tout dévoué.

V. Tournier

CONTES ET NOUVELLES PHILOSOPHIQUES

Le curé et la mort

Il y a longtemps de cela. C'était bien des années avant la funeste évolution de 1789 qui a corrompu le peuple, en l'enrichissant ;

Qui a fortement ébranlé les fondements de la propriété, en provoquant la mise en culture de vastes terrains demeurés jusqu'alors improductifs et en créant plusieurs millions de propriétaires ;

Qui a ruiné la morale en introduisant la justice dans les relations sociales ;

Qui a enfin porté un coup fatal à la religion, en proclamant à la face du vieux monde scandalisé les grands principes de liberté, d'égalité et de fraternité pour lesquels le Christ mourut sur la croix.

Le règne de Louis-le-Grand était dans sa seconde moitié. L'édit de Nantes avait été révoqué. Des milliers de protestants, assez criminels pour ne pas vouloir reconnaître l'autorité paternelle du pontife de Rome et de son Église, s'étaient vus contraints de quitter la France. Ils étaient allés porter chez les nations étrangères leur maudite industrie et leurs trésors non moins maudits. Les Dragonnades avaient abreuvé du sang impur des Camisards des montagnes des Cévennes. L'œuvre infernale de Henri IV et celle de Colbert étaient enfin détruites. Les jésuites triomphaient. La dîme et la corvée, ces deux sœurs jumelles, s'épanouissaient dans tout l'éclat de leur beauté céleste, et prospéraient comme des plantes dont les racines plongent dans un sol meuble et richement fumé. Les paysans étaient maigres et réduits souvent, pour contenter leur faim, à manger de l'herbe comme des bœufs ou des ânes ; mais, par une large compensation, les membres des premiers ordres de l'État, du clergé et de la noblesse, étaient gras à faire plaisir, fleuris comme des rosiers en mai, et frais comme le cresson dans le courant d'un clair ruisseau.

C'était le bon vieux temps, l'âge d'or, celui dont les royalistes nous parlent avec tant d'enthousiasme, mais que, par une inconséquence dont l'homme seul, parmi tous les êtres de la création, est capable, ils ne voudraient voir revenir à aucun prix, c'est du moins ce qu'ils assurent.

Par une inconséquence non moins grande, le peuple de l'âge d'or se montrait mécontent et maudissait son sort. On entendait parfois de sourds grondements dans les couches inférieures de la société et des craquements dans les murs de cet édifice social admirable ; sinistres avant-coureurs de la tourmente révolutionnaire qui devait emporter à la fois le trône et l'autel, faire disparaître les privilèges aux quels le temps avait imprimé un caractère sacré et égaliser un industriel, un marchand, un ouvrier, un homme de travail enfin à un marquis fier, à juste titre, de n'avoir jamais rien fait.

L'esprit de Satan soufflait évidemment sur la France. Son influence se faisait même sentir chez les classes privilégiées dont quelques membres commençaient à douter de la légitimité de leurs privilèges et poussaient même le délire jusqu'à croire, comme le dit l'Évangile, que tous les hommes soit frères et ont, par conséquent, des droits égaux et des devoirs identiques.

Tels étaient les sentiments de M. H. de la Blanchetterie, curé de C..., village du diocèse de Carcassonne.

M. de la Blanchetterie était un octogénaire haut et droit de stature, ni maigre ni gras, vigoureux et ingambe comme s'il n'avait pas encore atteint sa soixantième année. Ses yeux abrités sous des arcades fortement accusées et ombragées par d'épais et blancs sourcils avaient une expression de douceur magnétique qui, au premier abord, lui gagnait les cœurs. Son front était large et ridé plus par l'habitude de la méditation sévère que par l'âge. Une abondante chevelure argentée recouvrait

sa tête et encadrait son noble visage. Son nez était fort et un peu aquilin. Sa bouche aux angles sensiblement fuyants et ses lèvres plutôt épaisses que minces trahissaient un léger penchant à la volupté qui disparaissait noyé dans une expression immense de bonté. Avec un peu plus de vigueur dans les traits et de décision dans l'allure, celui qui, pour la première fois, se serait trouvé en sa présence, aurait pu s'écrier : Voilà un apôtre ! On se contentait de dire en le voyant : Voilà homme bon !

Notre bon curé remplissait avec la plus scrupuleuse exactitude toute les fonctions de son ministère. Mais un œil exercé s'apercevait vite, et l'observant, qu'il accordait peu d'importance aux cérémonies extérieures du culte. Toute la religion pour lui était dans ces deux grands commandements de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain dans lesquels le Christ trouvait toute la loi et tous les prophètes. Aussi, au tribunal de la pénitence, quand un de ses pauvres paroissiens s'accusait d'avoir manqué la messe ou d'avoir mis un peu de graisse dans ses choux, le vendredi, avait-il l'air de n'avoir pas entendu. Par contre, il était très sévère pour le mensonge et terrible pour la haine, la jalousie, l'envie, pour tous les mauvais sentiments qui portent l'homme à nuire à son semblable ou à lui désirer du mal.

Il visitait journellement ses paroissiens, mais plus particulièrement les plus pauvres, et il ne sortait jamais d'une maison sans y avoir laissé de quoi soulager les misères physiques ou quelque bonne parole de réconfort pour les douleurs de l'âme. Rarement on le voyait entrer au château. Il pensait que là sa visite était à peu près inutile, puisqu'on n'avait pas besoin de secours matériels et que les remèdes moraux qu'il aurait offerts n'auraient pas eu, dans la plupart des cas, la chance d'être acceptés ; car on n'accepte de remèdes que lorsqu'on se croit malade. Et au château on ne se croyait pas malade.

Avec une semblable conduite, depuis cinquante ans qu'il était curé de C..., il avait inspiré aux pauvres gens un sentiment qui approchait de l'adoration. Quant aux nobles de la contrée, ils le considéraient généralement comme un cerveau fêlé, un esprit extravagant. Quelques-uns même allaient plus loin et le traitaient d'homme dangereux, de mauvais exemple ; et si l'épithète de communard avait été alors inventée, ils ne se seraient pas fait faute de la lui appliquer.

Et il le méritait bien. Car enfin il était noble et il appartenait à une très grande et très ancienne famille qui datait de bien avant les croisades ; un de ses ancêtres avait été chef de bande du temps des Ecorcheurs, avait pillé et égorgé sans pitié le pauvre peuple des campagnes ; un autre avait eu la tête tranchée pour cause de rébellion ; presque tous s'étaient distingués par leur turbulence et leur férocité à l'époque de nos guerres civiles et avaient ainsi conquis une grande renommée et une grandie situation.

Il aurait donc pu, s'il l'avait voulu, s'élever jusqu'aux plus hautes dignités de l'Église, devenir évêque, archevêque et même cardinal. Il aurait, tout au moins, pu faire comme les prêtres de sa classe, qui dépensaient joyeusement dans les grandes villes le revenu de leurs cures, tandis que de congruaires, fils de paysans, les géraient moyennant un maigre salaire, tout juste de quoi ne pas mourir de faim.

Mais non, il préférait vivre avec le pauvre, l'aider, le consoler, que de mener joyeuse vie. Ce n'était évidemment pas un homme sérieux. Il obéissait plus volontiers au devoir qu'à l'intérêt. Pauvre homme !

La révocation de l'édit de Nantes et les massacres des Cévennes, ces deux grands actes qui, aux yeux de tout catholique éclairé, suffisent pour illustrer à jamais le règne du grand roi, l'avaient profondément indigné. Cent fois, il avait été sur le point d'élever la voix pour protester contre ce qu'il appelait une monstrueuse barbarie, un odieux outrage à la conscience et à la religion. Mais, après réflexion, il s'était dit qu'il ne parviendrait pas à se faire entendre, ou que si, par hasard, il y parvenait, loin de pouvoir sauver une seule de ces malheureuses victimes, il ne ferait qu'en

accroître le nombre, en attirant sur lui-même et sur ceux de ces paroissiens qui l'auraient suivi les vengeances des persécuteurs.

D'ailleurs, faut-il le dire ? M. de la Blanchetterie était peureux, il craignait la mort ! C'était là son tourment, sa désolation. Il avait beau lutter de toutes ses forces contre ce sentiment, hautement condamné par sa raison, il ne pouvait le vaincre. Dans ce combat obstiné de tous les jours, il avait toujours le dessous.

Cependant s'il avait été placé dans la douloureuse nécessité de choisir entre une mort certaine et un acte criminel à commettre, si même il avait dû en mourant sauver la vie à quelque pauvre père de famille bien nécessaire à ses enfants, ou à quelque enfant, seule espérance de ses parents, il aurait souffert, mais il serait mort. Car, il faut le reconnaître, ces hommes de devoir que les gens sérieux traitent de fous peuvent être peureux ; ils ne sont jamais lâches. M. de la Blanchetterie n'était pas homme à courir au-devant du martyr, mais à le subir s'il était venu le trouver. Il lui manquait pour être un apôtre l'activité du courage ; il n'en avait que la passivité.

Mais un événement étrange devait, au moment où il allait descendre dans la tombe, lui donner cette vertu, après laquelle il avait tant soupiré et pour la conquête de laquelle il avait tant combattu.

C'était par une rude soirée de janvier, le mois des colères de la nature. Une neige épaisse couvrait la campagne et se soulevait en furieux tourbillons, sous la violente impulsion d'un vent impétueux qui chantait, criait, sifflait, hurlait, tempêtait aux portes, aux fenêtres aux cheminées, et secouait parfois les maisons mêmes, comme s'il eût voulu les renverser.

M. de la Blanchetterie était installé dans un solide et commode fauteuil, auprès du feu flambant de sa cuisine, et son corps, par certaines concentrations voluptueuses, semblait se congratuler de ne pas se trouver au milieu des champs, par une semblable rigueur de temps. Son petit chien, *Moussu*, – c'est ainsi qu'il l'appelait, – gagnait vaillamment son souper en courant résolument dans une roue fixée au côté droit de la cheminée et à la hauteur du manteau. Cette roue en tournant faisait exécuter un mouvement semblable de rotation à une forte broche passée au travers du corps d'un gros et gras chapon que Jeannette, la *madone* du curé, – après avoir dressé le couvert, – s'apprêtait à flamber.

Tout à coup, on entend frapper à la porte. Jeannette descend et remonte quelques instants après. A travers le guichet, elle avait pu s'assurer que le coup avait été frappé par un homme assez mal vêtu, un étranger qui demandait un abri pour la nuit.

Le presbytère adossé à l'église se trouvait un peu éloigné du village. Jeannette inclinait pour ne pas ouvrir au voyageur inconnu qui pouvait être un assassin. M. de la Blanchetterie n'était pas très rassuré. Le frisson de la peur parcourait ses membres. Mais cet homme pouvait mourir de froid si personne ne lui donnait un asile par un aussi horrible temps. Cet homme était une créature de Dieu, un frère, et un frère malheureux.

– Allez ouvrir, Jeannette, dit le vieux curé, il ne sera pas dit que j'aurai refusé ma porte à un étranger qui demande l'hospitalité d'une nuit. Il vaut mieux s'exposer à être assassiné que de s'exposer à être assassin soi-même ! Dieu me demanderait compte un jour de la vie de mon frère, s'il venait à mourir par ma faute, et que pourrais-je lui répondre ?

Jeannette obéit. – Elle rentra bientôt accompagnée d'un homme de haute stature ; barbe grisonnante et inculte, chevelure longue, tombant en désordre sur ses larges épaules, et sortant de dessous un immense feutre crasseux. Sa figure était ridée, ses traits durs, son regard farouche. Il portait en sautoir un violon, et un escabeau pendait à sa ceinture. Quant à son costume, il était à l'avenant, c'est-à-dire très délabré. Pour compléter ce tableau, il faut ajouter qu'il tenait dans sa main droite un énorme bâton noueux et qu'il semblait qu'un large coutelas fit des efforts pour se dissimuler derrière son dos et sous sa mauvaise houppelande.

Jeannette se mourait de peur. Elle lança à son maître un regard qui semblait dire : Nous-y sommes. Vous l'avez voulu.

– Asseyez-vous, mon ami, et chauffez-vous. Vous devez en avoir besoin, dit M. de la Blanchetterie à l'étranger, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée. Et vous, Jeannette, mettez un couvert pour Monsieur.

– Monsieur le Curé, dit l'homme, je ne puis accepter un tel honneur. Je ne vous demande qu'un morceau de pain et une place dans votre pailler pour passer la nuit. C'est tout ce à quoi peut prétendre un pauvre malheureux tel que moi. La misère peut-être me donne l'air de ce que je ne suis pas. Mais je connais, croyez-le bien, toute la distance qui nous sépare et tout le respect que je vous dois.

– L'honneur est pour moi, mon ami. Les pauvres et les malheureux sont des hôtes que Dieu nous envoie ; et nous devons l'honorer en eux. Je reconnais volontiers que la société a mis entre nous une grande distance ; mais je sais aussi que nous sommes tous les enfants d'un même père et que, par conséquent, nous sommes frères. C'est ce que nous a enseigné notre divin maître et ce que, malheureusement, on oublie trop souvent.

Allons, mon ami, Jeannette va servir la soupe, mettons-nous à table. Me refuser serait me causer un grand déplaisir. Et vous ne le ferez pas.

L'homme était ému, bouleversé, fasciné, tremblant. Deux larmes, silencieuses, tombant de ses rudes paupières, coulèrent sur ses joues ridées et allèrent se perdre dans sa barbe épaisse.

Il obéit machinalement et s'assit en face de M. de la Blanchetterie.

Jeannette respirait. En le regardant de nouveau, elle lui avait trouvé l'air moins sauvage, sa physionomie lui semblait même avoir pris une expression de bonté.

– Dieu soit loué, se dit-elle ; je me serai trompée.

Elle s'était trompée, en-effet. Les haillons du passant étaient la livrée de la misère et non celle du crime ; et son regard farouche n'était que timide. O prévention ! terrible magicienne ! •

Le souper fini, la veillée passée, on alla se coucher. L'hôte, qui n'aspirait qu'à un peu de paille, n'osa refuser un excellent lit et y dormit profondément jusqu'au lever du soleil.

Au moment de partir, enhardi sans doute par l'accueil inespéré qu'on lui avait fait et par l'immense bonté du curé, il lui exposa qu'il avait un bien long voyage à faire ; qu'il était très important pour lui d'arriver à jour fixe ; que la vie de trois êtres aimés, et comme conséquence, la sienne, pouvait en dépendre ; mais qu'il ne le pourrait, s'il n'avait pas une certaine somme d'argent, indispensable pour s'en procurer les moyens. Il suppliait donc M. de la Blanchetterie de la lui donner, lui offrant en échange son violon, son escabeau et deux mauvaises boîtes en carton, contenant l'une une poudre noire, l'autre une poudre blanche.

Ces objets réunis valaient bien, en apparence, trois livres douze sols ; Et encore ! La somme demandée était au moins quarante fois plus forte. Mais, chose singulière ! et qui étonna fort le vieux curé, c'était juste, pas un denier de plus pas un denier de moins, ce qu'il avait dans son tiroir.

S'il accordait la demande de l'étranger, il se trouvait sans un sol chez lui. Mais celui-ci avait l'air si malheureux, si désolé ! D'ailleurs, s'il refusait, la vie de quatre créatures humaines était compromise.

La prudence et la bonté se livrèrent dans son âme un rapide combat qui se termina par le triomphe de la dernière.

Il alla chercher la somme et la donna à l'étranger, en lui disant qu'il pouvait prendre son violon, son escabeau et ses boîtes, dont il saurait, sans doute, faire un meilleur usage que lui-même ; que, du reste, il était trop heureux de contribuer au salut de quatre personnes et que c'était la seule compensation qu'il ambitionnât pour son léger sacrifice.

– Ces Objets, Monsieur le Curé, ont plus de valeur que vous ne le pensez, dit l'homme, et je tiens essentiellement à vous les laisser.

Et, prenant son violon, il promena rapidement l'archet sur les cordes.

Aussitôt le vieux pasteur, poussé par une force irrésistible, se mit à danser une danse échevelée. Tous les efforts de sa volonté étaient impuissants à contenir ses membres qui, comme les coursiers d'Hippolyte, méconnaissaient sa voix et résistaient au frein.

Jeannette ouvrait de grands yeux, levait les mains au ciel et se désespérait, pensant que son maître devenait fou.

L'archet enfin s'arrêta et M. de la Blanchetterie put se jeter tout essoufflé dans son fauteuil.

– Que voulez-vous, dit-il, après avoir repris haleine, que je fasse de votre infernal violon ? Je n'ai aucune envie de forcer mes paroissiens à danser. Il me serait donc parfaitement inutile.

– Aussi n'est-ce pas pour que vous fassiez danser vos paroissiens que je vous le laisse,

– Pourquoi donc alors ?

– Pour que, lorsque la mort se présentera à vous, vous la mettiez dans l'alternative de vous accorder dix ans de plus d'existence. On ne peut obtenir davantage – ou de danser malgré elle, et de ne pouvoir continuer son œuvre. Bien des gens l'ont déjà fait, depuis que ce violon existe. Moi-même j'y ai eu recours. Mais la même personne ne peut le faire qu'une fois. C'est pourquoi il ne me serait plus d'aucun usage à l'avenir.

Le curé tout joyeux accepta.

– Et l'escabeau, dit-il ?

– Donnez-vous la peine devons asseoir dessus.

Le curé s'assit.

– Essayez de vous lever, maintenant.

Il essaya, mais en vain. Il était cloué à son siège.

Autre moyen de prolonger de dix ans votre vie, dit l'homme. Vous inviterez la Mort à s'asseoir, et elle ne pourra plus se relever qu'avec votre consentement.

Passons à présent aux poudres. Veuillez prendre une prise de la noire, c'est un excellent tabac.

A peine le curé avait-il reniflé sa prise qu'il se passa en lui un étrange phénomène. Il se sentit devenir léger, léger, de telle sorte qu'il perdit bientôt terre et s'éleva dans l'air à la hauteur de 5 ou 6 pieds. Arrivé à ce point, il s'arrêta tout à coup et se mit à tourner comme autour d'un axe qui aurait traversé ses flancs à la façon de ces petits gymnasiarques de bois qui font la joie des enfants à qui on les donne pour étrennes.

Une prise de la poudre blanche suffit pour le remettre dans son premier état, sans que cette gymnastique extravagante laissât après elle aucun trouble fâcheux.

Troisième et dernier moyen de renouveler pour dix ans le bail, dit l'inconnu. Il y a dans la poudre comme dans l'escabeau un charme tel que la Mort ne pourra se refuser ni à s'asseoir sur l'un, ni à prendre l'autre.

Vous voyez que mon violon, mon escabeau et mes boîtes ont plus de valeur que vous ne l'aviez pensé. C'est par leur moyen que j'ai pu prolonger de trente ans ma vie. J'avais cinquante ans quand je me servis du violon. Il y a de cela vingt-huit ans. Je devrais donc avoir septante-huit ans. Je n'en ai pourtant toujours que cinquante, et dans deux ans, quand je mourrai, je n'en aurai pas davantage.

On reste toujours à l'âge qu'on avait quand la Mort se présenta pour la première fois. Ce n'est pas un mince avantage.

Le curé était émerveillé, transporté, ravi ! Tant craindre la Mort, et trouver le moyen de l'éloigner pendant trente ans, quand elle se présenterait à lui. Pouvait-il lui arriver une plus heureuse aventure ?

Il n'était pourtant pas au bout de ses étonnements.

Quelques minutes après le départ de l'étranger, on vint lui apporter quelque argent pour des messes. Comme il ouvrait son tiroir pour l'y renfermé, ses yeux aperçurent et purent compter jusqu'au dernier denier la somme qu'il avait donnée au pauvre homme.

Troublé, alarmé, il envoya Jeannette à sa poursuite. Mais celle-ci revint sans avoir pu le trouver. Elle avait eu beau interroger tous les gens du village pour savoir quelle direction il avait prise, personne ne l'avait vu.

Que penser d'une chose aussi extraordinaire ?

Dans l'opinion de Jeannette, ce pauvre était un ange qui avait voulu mettre à l'épreuve la charité de son maître, et, pour le récompenser, lui avait donné le moyen de prolonger sa vie. Car enfin, si l'homme avait disparu, le violon, l'escabeau et les boîtes étaient toujours là. On pouvait les voir, les toucher.

M. de la Blanchetterie n'osait se prononcer.

Deux ans se passèrent, Il venait d'entrer dans sa quatre-vingt sixième année, lorsqu'un soir, après son souper, la Mort se présenta inopinément devant lui armée de sa redoutable faux.

– Curé, lui dit-elle, le moment est venu, il faut me suivre. Je sais que tu ne m'aimes guère. Mais quand tu auras appris à me connaître, tu changeras de sentiment à mon égard. D'ailleurs, telle est la loi.

– Et je ne prétends pas m'y soustraire, répondit le vieillard. Je sais que c'est tout au plus si l'on peut obtenir quelque répit. On finit toujours par tomber en ton pouvoir. Je ne te demande donc que de me permettre, avant de partir, de jouer un petit air favori sur ce violon.

Le violon, outre la propriété de forcer les gens à danser, en avait une autre non moins remarquable : c'était de se dérober à la mémoire de la Mort aussitôt qu'il avait cessé d'agir sur elle. C'est pourquoi, confiante, elle accorda volontiers le sursis demandé ; ce qu'elle fait, du reste, plus souvent qu'on ne semble le croire ; car la Mort est bonne personne, quoi qu'on en dise. Si elle nous frappe, c'est qu'elle y est forcée, et toujours dans notre intérêt. Nous le saurons plus tard. Pourtant l'archet fatal avait à peine touché aux cordes qu'un son criard en sortit, et aussitôt la grande niveleuse se vit forcée, à son grand déplaisir, d'exécuter des gambades extravagantes.

– Curé, s'écria-t-elle, d'un ton irrité, qu'est-ce que tout ceci signifie ? Tu as surpris ma bonne foi ; tu m'as trompée. Est-ce ainsi que l'on se comporte ? Une telle plaisanterie n'est digne ni de toi ni de moi. Que dirait-on si l'on voyait un personnage de mon importance se livrer à des exercices aussi ridicules ? Personne n'aurait plus pour moi de respect. Je t'en Supplie, cesse ton affreuse musique, je suis prête à t'accorder tout ce que tu me demanderas et qui ne dépassera pas mon pouvoir.

– Jure-moi que tu me laisseras encore pendant dix ans sur cette terre, je cesse à l'instant.

– Je te le jure ; et je n'ai jamais manqué à ma parole.

L'archet s'arrêta. La Mort délivrée disparut aussitôt.

Dix ans après, elle revint, ayant complètement oublié la scène du violon et ne se méfiant de rien.

Ce fut le tour de l'escabeau. A peine l'eut-elle aperçu, qu'un frisson parcourut tous ses os qui résonnèrent en s'entrechoquant. Elle ne put se refuser à l'invitation du curé et s'assit en faisant la grimace.

Ah ! fatal escabeau ! fatal escabeau, s'écria-t-elle, combien de vilains tours tu m'as déjà joués ! Que maudit soit celui qui te fit et mit en toi un aussi détestable pouvoir !

Voyons, curé, qu'exiges-tu de moi ? Dépêchons-nous, car des affaires importantes, m'appellent ailleurs.

– Tu le sais, dix ans de plus de vie et je te délivre immédiatement.

– Je le sais, à présent que tu me l'as dit. J'aurais, du reste, pu le deviner, car c'est toujours dix ans

que l'on me demande, dans une semblable occurrence. Eh bien ! tes dix ans sont accordés.

– Et tu peux partir, si bon te semble.

– Adieu, et dans dix ans, Mais je crains bien que ce ne soit dans vingt seulement que je puisse t'emmener. Tu dois avoir aussi la poudre. Ces objets magiques ne vont jamais l'un sans l'autre. Qu'y faire ? C'est sans doute ainsi qu'on le veut là-haut où l'on peut tout ce que l'on veut. Il n'y a qu'à se résigner.

Les seconds dix ans passèrent comme les premiers. Le curé avait vécu cinq ans de plus qu'un siècle, quand, grâce à la poudre, il obtint encore un renouvellement de bail.

Cependant, il faut le dire, ce fut avec moins de joie que les deux premières fois. Un moment même, il hésita et faillit abandonner son avantage, pour suivre la Mort. Elle lui paraissait depuis quelque temps moins redoutable et la vie commençait à lui peser.

Jeannette, sa bonne Jeannette, qu'il avait à son service depuis plus de cinquante ans, était morte, et il avait fallu la remplacer par une autre plus jeune et dont le caractère et les habitudes ne concordaient plus avec son propre caractère et ses propres habitudes. Tout le personnel de sa paroisse était renouvelé. Tous ses neveux et ses petits neveux avaient passé l'un après l'autre. Il n'y avait plus de rapports affectueux entre lui et ceux qui l'entouraient. Le sentiment qu'il inspirait devenait de plus en plus de la curiosité mêlée d'un certain effroi. Car quelques-uns commençaient à croire qu'il y avait du surnaturel dans cette longévité si étonnante, et si le surnaturel attire, il effraye aussi.

Il était, en un mot, au milieu de ces nouvelles générations, comme une vieille tour au centre d'une ville renouvelée. On va la visiter par curiosité, mais nul ne se soucie de l'habiter.

D'ailleurs, une des lois de l'être, qu'on n'a pas assez aperçue et dont par conséquent on ne tient pas assez de compte, c'est de ne pas pouvoir rester dans le même état au-delà d'un certain temps sans se sentir envahir par l'ennui, l'ennui plus terrible à lui seul que tous les maux réunis, l'ennui, secret peut-être tant cherché de la création, explication et excuse de ce mal contre lequel tant d'âmes plus généreuses que réfléchies se sont élevées dans tous les temps.

Est-il possible, en effet, de comprendre Dieu dans l'inaction ? Dieu peut-il agir autrement qu'en créant, et créer autre chose que l'imparfait qui entraîne après lui, comme conséquence nécessaire le mal ?

L'ennui donc avait commencé à le gagner et, pendant les dix dernières années, il s'accroissait en suivant la loi qui préside à ce mouvement appelé en physique le mouvement accéléré. Aussi, quand la Mort vint pour la quatrième fois, l'accueillit-il avec des transports de joie. Ce n'était plus ce squelette hideux, enveloppé d'un funèbre linceul et armé d'une faux menaçante ; c'était l'ange de la délivrance, aux brillantes ailes et au sourire céleste.

Il lui tendit les bras avec amour et s'évanouit dans l'ivresse causée par son baiser de feu.

Quand il revint à lui, il éprouva un bien-être indéfinissable. Il se sentait plus léger que les gaz les plus impondérables. Une lumière à la fois vive et douce l'inondait. Sans savoir comment cela s'était fait, il se trouvait monté dans les couches supérieures de l'atmosphère, en abaissant son regard, il apercevait, étendu dans son lit, ce corps dans lequel il était resté si longtemps emprisonné et que depuis quelque temps il traînait comme le galérien traîne son boulet.

Tout à coup, ô joie ineffable ! ô indicible transport ! il se voit entouré d'Esprits lumineux, au sourire bienveillant, à l'accueil tendre et empressé, parmi lesquels il reconnaît ceux qu'il avait le plus aimés sur la terre ; son père, sa mère, une sœur adorée et d'autres encore, vieux amis d'existences antérieures. Ils viennent tous à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue et le recevoir dans leurs bras comme on voit dans un port de mer toute une famille réunie sur le môle, à l'arrivée d'un navire qui ramène d'un pays lointain un de ses membres absent depuis de longues années.

Puis, les premières effusions passées, le calme revenu, il jette un regard en arrière et aperçoit, spectacle sublime ! toutes ses existences antérieures formant une échelle progressive et ascendante. Il se voit au début émergeant à peine de l'animalité, entrevoyant le bien et le mal comme deux lumières faibles, indécises, vacillantes au milieu des ténèbres épaisses. Ensuite, son intelligence et sa raison se développant à travers les épreuves successives et variées ; commence une lutte terrible entre le devoir et la passion , lutte qui se termine enfin par la défaite de celle-ci. Il ne lui restait plus pour être un esprit supérieur qu'à vaincre cette crainte puérile de la mort qui souvent empêche l'homme bien intentionné de satisfaire entièrement aux exigences de sa conscience. Ce dernier échelon, il venait de le franchir.

Enthousiasmé, il s'écria tout à coup, d'une voix forte :

– O Mort, que tu es belle ! Pourquoi t'ai-je si longtemps méconnue ?

– Eh ! qu'avez-vous, Monsieur le Curé, lui dit Jeannette en le secouant doucement ? Je vous dis toujours que ça finira par vous faire du mal de vous endormir ainsi au coin du feu. Allons, mettez-vous à table ; la soupe est servie.

– Comment, dit M. de la Blanchetterie en s'éveillant, c'est vous, Jeannette, vous que je croyais morte depuis vingt ans. Et moi donc, je ne suis pas mort non plus.

– Morte, Monsieur, je ne le suis pas, Dieu merci, et n'ai nulle envie de l'être. Ni vous non plus, je suppose ?

– Mais alors ce passant, il y a trente ans ; son violon, son escabeau, ses poudres, la Mort, tout cela n'est qu'un rêve ? Qu'en dites-vous, Jeannette ?

– Tout ce que je sais, Monsieur, c'est que vous avez fermé les yeux au moment où je commençais à flamber le chapon, et que je finis à peine.

– Est-ce possible ? N'importe, Jeannette. Dieu soit loué ! désormais, je n'aurai plus peur de la Mort.

Grégoire Guignon de Trèbes ou la mort dans une gourde

C'était par une splendide nuit du mois de juillet de l'an 1694, le ciel souriait à la France qui, hélas ! n'avait pas la force de lui rendre son sourire. Deux Esprits stationnaient dans l'espace, l'un au-dessus de la ville de Carcassonne, l'autre au-dessus du village de Trèbes. Le premier était un Esprit grave, sérieux, réfléchi. Il étudiait constamment son passé dans le but d'en faire sortir avec certitude son avenir. Il avait compris cette grande loi qui veut que l'être soit à lui-même son propre créateur, par l'effort intelligent, persévérant, que toutes ses qualités sans exception intellectuelles ou morales, brillantes ou solides, petites ou grandes, soient sa propriété légitime et incontestable, étant le résultat de ses travaux antérieurs. Le second, au contraire, était un Esprit léger, frivole, étourdi. Il oubliait facilement le passé, songeait nullement à l'avenir et, se concentrant tout entier dans le présent, ne recherchait que les occasions de se divertir. C'était un Esprit encore enfant, tandis que l'autre était un Esprit adulte.

La dernière incarnation de l'Esprit adulte avait été pénible. L'homme qu'il avait animé s'était vu forcé de lutter, pendant une existence assez longue, contre la misère et ses dangereux entraînements, et de supporter les maux physiques qui, d'ordinaire, l'accompagnent. Abreuvé de mépris par des hommes qu'il sentait souvent ne pas le valoir, victime d'injustices criantes ; écrasé par d'iniques privilèges, atteint parfois dans ses plus chères affections par la prépotence de ceux que le hasard de la naissance avait placés dans une position élevée, il avait dû bien souvent comprimer les insurrections intérieures de son âme blessée, pour ne pas succomber à la tentation de réparer par le crime les maux que le crime lui avait causés. Il avait sans doute fléchi bien des

fois, mais il n'était jamais tombé. Aussi, la mort venue, sa joie, en rentrant dans le monde des Esprits, avait été ineffable. Il s'était trouvé grandi et avait vu bien au-dessous de lui la plupart de ces grands de la terre dont les ineptes mépris l'avaient accablé. Il était grand de la vraie grandeur, de celle qui ne se perd pas, tandis qu'ils ne l'avaient été que d'une grandeur fautive et éphémère. Aussi ne désirait-il rien tant que de recommencer dans des conditions analogues ; car la passion de s'élever sur l'échelle spirituelle le dominait entièrement.

Tels, on le comprend, n'étaient pas les sentiments de l'Esprit enfant. Sa dernière incarnation à lui avait été des plus douces, des plus heureuses. Femme du monde, riche, puissante, honorée, elle avait en plus de peine à former de nouveaux désirs qu'à en obtenir la satisfaction. Placée au sommet de l'échelle sociale, elle avait vu bien bas, bien loin, de pauvres êtres semblables, quant aux formes extérieures, à ceux de sa classe, mais qu'elle avait considérés de très bonne foi comme n'appartenant réellement pas à l'humanité. Elle était allée si loin dans cette naïve croyance, qu'il lui était parfois arrivé de se déshabiller devant des paysans ou des domestiques, sans éprouver plus d'embarras que si elle eût eu autour d'elle des chiens, des chats ou des chardonnerets. Au demeurant, bonne envers ses inférieurs, c'est-à-dire incapable de leur faire du mal sans nécessité. A sa rentrée dans le monde de l'expiation et de la préparation, comme aussi de la récompense, le désappointement de cet Esprit avait sans doute été bien grand et son dépit bien vif, en voyant les rôles renversés : bas, la plupart de ceux qui, comme lui, avaient été haut, et haut quelques-uns de ceux qu'il avait vus bien bas et qu'il avait méprisés. Mais, au bout de quelque temps, cette pénible impression s'était effacée, et il ne concevait pas pour lui de chance plus avantageuse que de rentrer dans l'humanité avec la possibilité d'y mener une vie en tout semblable à la précédente. La grandeur morale ne le touchait en aucune façon, et il était encore incapable de soupçonner tout ce qu'elle procure de jouissances sublimes à ceux qui la possèdent, alors même que nous les croyons les plus malheureux.

Or, tout à coup, au même instant, ces deux Esprits se sentirent saisis de ce trouble qui précède la réincarnation et qui est en tout semblable à celui qui s'empare de l'homme au moment de la mort, et que nous appelons l'agonie. Ils abaissèrent leurs regards vers la terre et aperçurent deux femmes qui, sans en avoir conscience, les attiraient fortement vers elles et semblaient se les disputer. L'une était la femme d'un homme noble, riche, puissant, de Carcassonne ; l'autre, l'humble compagne d'un pauvre paysan de Trèbes.

Le moment était critique ; ils allaient perdre connaissance. Leur choix fut bientôt fait. L'Esprit léger, qui planait sur Trèbes, s'élança vers la grande dame, tandis que l'Esprit sérieux, qui se trouvait sur Carcassonne, s'élança vers la paysanne. Or, comme ils étaient à une hauteur égale, que leur force d'impulsion était la même, qu'ils se mouvaient dans un même plan, il arriva qu'ils se rencontrèrent à moitié route, alors qu'ils n'étaient plus que des forces inconscientes. Un choc s'ensuivit dont la conséquence fut une déviation telle que chacun d'eux alla aboutir juste au point opposé à celui qu'il avait visé.

Était-ce un pur effet du hasard ? nous ne le pensons pas : le hasard n'a pas de place dans l'œuvre de Dieu. Tout y est prévu, calculé, pesé, mesuré, combiné ; et c'est lorsque la main directrice est moins visible qu'elle agit peut-être avec le plus d'efficacité. Nous sommes d'avis que les Esprits supérieurs chargés de veiller aux réincarnations furent les véritables auteurs de ce fait en apparence fortuit. Si l'Esprit léger n'avait pas compris la nécessité de l'effort, l'Esprit grave, dans son désir trop ardent de progresser, avait oublié qu'un effort trop fréquemment répété engendre la lassitude et l'impuissance, et que nous avons quelquefois besoin de repos. Il fallait fournir à l'un et à l'autre l'épreuve qui lui convenait, puisqu'ils n'avaient pas su eux-mêmes la choisir.

Et l'épreuve de l'Esprit léger allait être dure, bien dure, mille fois plus dure que son incarnation précédente n'avait été douce. Ne devait-il pas, en effet, faire sa rentrée dans le monde des

hommes et en France, au mois d'avril 1695 ? dans celle année où Fénelon disait au roi Louis XIV : « Vos peuples meurent de faim... les villes et les campagnes se dépeuplent... La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provisions. »

A une époque où, dit E. Bonnemère, le roi, les intendants, les Soldats, les maltôtiers, chacun pillait, la France était devenue une caverne, et le paysan ne pouvait faire un pas sans être dévalisé.

Et il allait naître paysan ! vil paysan ! comme on le disait alors ; être méprisé de tous, honni, conspué ; espèce de bête de somme dont le lot était le travail écrasant et le jeûne, pour que d'autres, du produit de ses sueurs et de ses souffrances, pussent vivre dans l'abondance et l'oisiveté.

Écoutez et jugez, paysans d'aujourd'hui, qui vendez bien votre vin, gagnez de bonnes journées, vous bâtissez de commodes demeures, envoyez vos enfants au lycée, et marchez, comme le veut la justice, les égaux des autres citoyens ; écoutez et jugez si la Révolution de 1789, qui vous a faits ce que vous êtes, mérite les anathèmes que ne cessent de lancer contre elle les prêtres et les royalistes.

Avant cette Révolution, le paysan avait de nombreuses charges à acquitter : envers les prêtres, envers les nobles, envers le roi.

Aux prêtres, il lui fallait payer les dîmes : *dîme de clos, dîme du charnage, dîme domestique, grosse dîme, menue dîme, dîme du haut et du bas, dîme du hautain, dîme insolite, dîme novale, dîme sacramentaire, dîme de suite, dîme surnuméraire*, etc..., etc... pour les fruits des jardins, pour le bétail gros et menu ; pour les poulets, les dindons, les canards, les oies ; pour le blé, le seigle, l'orge, le maïs, et toutes les céréales ; pour les pois, les lentilles, les fèves et tous les menus grains ; pour les fruits qui rampent sur la terre et pour ceux qui grimpent sur les arbres ; pour les vignes ; enfin pour tout ce que son travail pouvait faire sortir du sein de la terre.

Aux seigneurs, il devait les redevances féodales ou droits féodaux. Nous ne les énumérerons pas tous ; ce serait trop long. Nous nous contenterons de mentionner les principaux. S'il achetait un champ, les *lods et ventes* lui réclamaient une somme égale à la sixième partie du prix ; et ce, sans préjudice des droits du roi. En outre, et sous le nom *de cens*, ce champ devait payer au seigneur une rente annuelle. Puis venait le *Chevage*, la *rente albergue*, le *bordelage*. Avant d'enlever les récoltes, en même temps que le décimateur venait prélever la dîme pour le prêtre, les agents du seigneur se présentaient et emportaient une part encore plus considérable, sous le nom de *terrage, agrier, tasque* ou *champart*. Enfin, sous le nom de *corvée seigneuriale*, il devait au seigneur jusqu'à un jour de travail par semaine, sans aucun salaire. Il ne pouvait vendanger qu'après que le seigneur avait vendangé ; vendre son vin qu'après que le seigneur avait vendu le sien. Il était forcé d'aller moudre son grain au moulin du seigneur ; de cuire son pain au four du seigneur et de presser son marc au pressoir du seigneur. Le droit de chasse étant un droit seigneurial, comme le droit de colombier et de garenne, malheur au paysan qui aurait tendu un collet aux lapins ou aux pigeons qui dévastaient ses récoltes ! tandis que le noble pouvait en toute saison traverser son champ, avec ses chiens et ses chevaux. Ce n'était pas tout, il devait encore, le pauvre souffredouleur, dans certaines circonstances, payer au seigneur, sous le nom de *taille seigneuriale*, de *doublage*, le double du *cens* : pour les noces, pour les couches de madame, pour certains achats de terre.

Maintenant, arrivons au roi, au père de la nation, comme disent les royalistes. Singulier père ! qui ne nourrit pas ses enfants, mais se fait nourrir par eux. Et il a bon appétit ! un appétit vorace ! Il lui faut, à lui, les impôts, impôts directs, impôts indirects : la *Taille, la capitation, les vingtièmes, la gabelle, les aides* et l'impôt du sang, *les milices*. Tout cela, établi et perçu avec l'arbitraire le plus monstrueux. Le clergé qui possède à lui seul le tiers des terres ne veut pas payer ; la

noblesse, pas davantage ; les employés hauts et bas, tous ceux qui ont quelque charge publique, même les domestiques de bonne maison trouvent le moyen de se faire décharger et de rejeter tout le poids sur les épaules de celui qui se trouve en bas, au fond, qui n'a l'appui de personne, que tout le monde méprise, le pelé, le galeux, le vil paysan ! qui produit tout et ne doit jouir que d'un seul privilège, celui de mourir de faim, dans cette société où règnent l'arbitraire, la faveur, le privilège et d'où la justice est bannie.

Plusieurs fois dans l'année les agents du roi viendront se saisir de lui, le pousseront sur les routes, à cinq, six lieues de son domicile. Là, il travaillera, bien portant ou malade, sans salaire, depuis l'aube jusqu'à la fin du jour. Il aura, il est vrai, la faculté, aux heures des repas, d'aller mendier son pain, s'il n'a pas pu en apporter. Il faut bien satisfaire à la corvée royale !

Et si le roi, qui, en définitive, appartient à l'humanité, hésite, comme cela arriva à Louis XIV, vers 1710, en voyant son peuple expirer, hésite, disons-nous, à donner, sous le nom de *dîme royale*, un dernier tour au pressoir ; si sa conscience se révolte, il se trouve aussitôt un homme, le jésuite Le Tellier, son confesseur, qui se hâte de le rassurer. Pour cela, il lui apporte une consultation des plus savants, des plus sages, des plus infaillibles docteurs de Sorbonne, dans laquelle on lui démontre par a plus b que ses scrupules ne sont pas raisonnables ; que tout lui appartient en France, personnes et biens ; qu'il peut tout prendre, pourvu qu'il ne touche pas aux biens de l'Église et de la Noblesse, bien entendu ; que s'il laisse quelque chose; c'est pure bonté de sa part.

Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Et la conscience, cette importune qui, après tout, n'est que Dieu, vaincue par le prêtre, se tait ; et le front du roi-soleil, un instant obscurci, rayonne de nouveau ; et le paysan voit s'ajouter à toutes ses autres charges la dîme royale !

C'est dans une société ainsi organisée que, le 12 avril 1695, un sixième enfant naît de la femme de Pierre Guignon, paysan du village de Trèbes. Cet enfant, qui s'appellera Grégoire et sera le grand-père maternel du joyeux improvisateur aubergiste, *Tchartou dé Laformo*, est, vous le savez déjà, notre Esprit léger qui a cru aller se loger dans la maison d'un grand seigneur. Pauvre Esprit ! comme le nom de Guignon semble avoir été tout exprès réservé pour toi ! et comme si on ne s'en tenait qu'aux apparences, on serait tenté d'adopter l'opinion du père de Tristram Shandy qui voulait que les noms exerçassent une influence sur les destinées de ceux qui les portent ou qui doivent les porter.

Le même jour et à la même heure naissait, à Carcassonne, dans la maison d'un grand seigneur qui, jusque-là, n'avait eu que des garçons, une fille, objet de tous les vœux, de tous les désirs, de toutes les espérances, de toutes les prières des parents et des grands-parents. Son entrée dans la vie fut accueillie par des transports de joie qui touchaient au délire. C'était l'Esprit qui, bien malgré lui, avait pris au malheureux Guignon une place tant convoitée. Comme son existence, toute de repos, n'offrirait aucun événement capable d'intéresser le lecteur, nous la passerons sous silence et ne nous occuperons que de celui dont le nom forme le titre de la présente histoire.

Mais nous ne raconterons pas en détail toutes les péripéties d'une vie qui ne fut qu'une suite continuelle de douleurs et de cruelles déceptions. Nous nous bornerons à en indiquer rapidement les faits les plus importants.

A peine le petit Grégoire commença-t-il à fouler le sol d'un pas hésitant et à gazouiller quelques mots, que tout le monde fut frappé de son air et de ses manières en contraste étrange avec son humble condition. Au milieu de ses frères et de ses camarades grossiers et patauds, où eût dit, à voir sa mignardise et ses mouvements gracieux, une charmante colombe introduite au sein d'une

couvée d'ignobles canards. S'il n'avait pas la mémoire formelle de sa condition antérieure, il en avait, pour ainsi dire, la mémoire latente, une espèce de vague sentiment, résultat de l'empreinte, difficile à s'effacer, qu'elle avait laissée dans son être moral, de la constitution, passagère sans doute, mais forte, qu'elle lui avait faite.

Plus il grandissait et plus ces discordances s'accusaient et devenaient choquantes. Il ne se mêlait qu'avec répugnance aux jeux des autres petits paysans, auxquels il témoignait parfois un mépris qui lui attirait de leur part de fortes rebuffades, d'ironiques sobriquets et même de rudes houspillements. Comme il n'avait pas pour le travail un goût bien prononcé et qu'il n'était guère moins fier envers ses frères et ses sœurs qu'envers les autres enfants du village, tout le monde dans sa famille était contre lui, excepté sa pauvre mère qui l'accueillait d'autant mieux qu'on le repoussait davantage, et dont l'amour se nourrissait de ce qui précisément engendrait l'éloignement, la haine même chez les autres. Aussi que de larmes il allait verser dans son sein ! et quel affreux malheur ce fut pour lui lorsque, à peine âgé de onze ans, une fatale maladie vint la lui enlever !

Alors il se trouva seul, sans appui, sans protection, sans refuge, dans un milieu où aucun des penchants de sa nature ne pouvait prendre son essor, sans se sentir aussitôt douloureusement refoulé. Il lui fallait prendre part aux rudes labeurs auxquels son père et ses frères se livraient pour soutenir leur misérable existence et supporter les mauvais traitements que lui attirait son invincible paresse. Sa vie était triste, bien triste.

Il atteignit dix-huit ans. Un jour qu'il se trouvait au marché, à Carcassonne, il entendit un bruit de tambour et vit la foule se diriger de ce côté. Il suivit. Un homme agitait au bout d'une perche cinq ou six poulets et faisait savoir au public que le service du roi était le pays de Cocagne ; qu'une fois engagé, on avait tout à gogo : table toujours bien servie, vin, tabac, rien ne manquait. Quant à l'argent, on n'avait que la peine de se baisser pour en prendre. Et, pour preuve, il en montrait des poignées. Il engageait finalement ceux qui désiraient avoir de plus amples explications à entrer au cabaret à la porte duquel il se trouvait. Grégoire ne put résister à la tentation ; il entra dans ce lieu de délices, à la suite du sergent racoleur. Quand il en sortit, il était soûl comme une grive, et soldat du roi, en vertu d'un engagement que le sergent lui avait fait signer.

Le réveil fut douloureux. Le service du roi n'était pas chose aussi agréable que l'avait dit le recruteur. De l'avis de paysans qui le savaient par expérience, il valait encore mieux trimer au village. On y jouissait au moins de quelques heures de liberté. Tandis qu'au régiment !

Grégoire se désolait, maudissait sa gourmandise et sa paresse, et aurait bien voulu ne pas partir. Mais la maréchaussée survint : il fallut rejoindre.

Quelles années de douleur ! D'abord notre conscrit eut à endurer les brutalités des instructeurs et les moqueries des camarades. Puis il fallut faire campagne, supporter le froid, la faim, la fatigue. Il fut blessé, mal soigné. Enfin, pour une légère infraction à la discipline on le condamna à passer par les baguettes, supplice aussi humiliant que douloureux. Les épaules nues, il dut s'avancer lentement entre deux rangées de soldats armés de fortes baguettes qui tombaient sur lui dru comme grêle et faisaient couler son sang avec abondance.

Enfin le temps de son service expira et il put rentrer au village. S'il avait bien souffert, il s'était un peu amélioré. Il était devenu plus souple, plus liant ; il avait mis de côté cette fierté ridicule, cause de tant d'antipathies, de révoltes de la part des autres paysans. Il avait pris un air martial, une désinvolture qui lui attirait les regards des jeunes filles. L'une d'elles, qui avait un peu de bien, s'éprit de lui si fortement que le père dut la lui donner en mariage. La fortune, pour la première fois, semblait vouloir lui sourire.

Cela ne dura pas. Si Marguerite, sa femme, avait apporté en dot quelque terre, elle était, par compensation, douée d'une fécondité désolante. En neuf ans, elle le rendit père de douze enfants.

Les loustics du village, ne l'appelaient plus que le patriarche Jacob, et la misère le tutoyait plus que jamais. Pourtant, comme il aimait beaucoup sa famille, il souffrait, mais ne se plaignait pas. L'amour paternel avait produit sur lui un effet aussi heureux qu'inattendu : il avait vaincu sa paresse et son insouciance, et en avait fait un des ouvriers les plus laborieux et les plus rangés du pays. Tout le monde émit émerveillé d'un tel changement, et, contrairement à ce qui jusque-là lui était arrivé, chacun s'était pris à l'estimer et même à l'aimer.

Hélas ! un nouveau coup du sort allait l'atteindre. Aujourd'hui, chacun de nous, riche ou pauvre, ne paie l'impôt indirect qu'en proportion de la consommation qu'il fait des denrées soumises à cet impôt, et cette consommation est toujours facultative. A cette époque bénie, il n'en était pas ainsi. Tout Français ayant atteint l'âge de sept ans devait, par exemple, consommer par an sept livres de sel. C'était ce qu'on appelait le *sel du devoir*. Mais ce sel ne pouvait servir qu'aux besoins journaliers ; il était détendu de l'appliquer aux besoins extraordinaires.

Guignon, à force de sueurs et de privations, avait pu acheter un porc. Or, quand le moment de l'égorger fut venu, il crut ne pas commettre un grand crime en employant pour la salaison ce qu'il avait économisé sur le *sel du devoir* de sa nombreuse famille. Il fut surpris, poursuivi, condamné. On lui confisqua son porc, et il dut payer une amende de trois cents livres, ce qui était alors une forte somme, surtout pour un pauvre paysan.

Ce fut pour lui la ruine. Il vendit, pour satisfaire le fisc, l'unique pièce de terre qu'il avait, et il ne lui resta plus qu'une mauvaise mesure située sur le bord du canal du Midi, à deux portées de fusil du village.

Il avait alors environ quarante ans. Le désespoir faillit le jeter de nouveau dans les bras de la paresse et de l'imprévoyance ; mais de nouveau l'amour paternel le sauva.

D'ailleurs, il avait un parent de sa femme, curé congruaire d'une paroisse voisine, qui, dans les moments critiques, le soutenait de ses fortifiantes exhortations. C'était un prêtre selon l'Évangile qu'il lisait et méditait de préférence à son bréviaire. Il y avait découvert des choses que l'Église s'obstine à ne pas y voir, parce qu'elles contrarient ses plans de domination. Pauvre comme les paysans au milieu desquels il vivait et des rangs desquels il était sorti, loin de se croire élevé au-dessus d'eux par son titre de prêtre, il n'y puisait qu'un plus puissant motif de les servir, de les aimer, de les encourager, en prenant sa part de toutes leurs misères et de toutes leurs humiliations. Quand Guignon ulcéré par la souffrance, rendu fou par quelque nouveau coup du sort, maudissait sa cruelle destinée et proférait des paroles de haine et de vengeance contre les nobles, les riches, les puissants, qui non seulement le couvraient de leur insultant mépris, mais encore le forçaient d'entretenir leur luxe insolent du produit de ses sueurs, qu'il aurait voulu consacrer, comme c'était justice, à nourrir et à vêtir sa famille, le bon curé trouvait toujours le moyen de le calmer, en versant dans son âme le baume salutaire de son éloquence chrétienne.

– Méditez bien, lui disait-il, ces paroles consolantes de notre divin maître : *Bienheureux ceux qui souffrent*. La souffrance, mon ami, est notre mère, notre éducatrice. Bénissons-la, au lieu de la maudire, car, c'est elle qui nous fait grands, en nous obligeant à l'effort qui développe. Si l'homme physique, destiné à périr, ne peut être enfanté qu'en causant à sa mère les douleurs les plus vives, combien l'enfantement de l'homme moral, fait pour vivre toujours, ne doit-il pas être plus laborieux ? N'enviez ni ne haïssez les riches et les puissants qui font un mauvais usage de leurs richesses et de leur puissance ; plaignez-les plutôt, car ils ne peuvent pas plus que vous, disposer avec certitude, même d'une minute d'existence, et qu'à tout instant le réveil terrible de la mort peut les surprendre. Qui sait, d'ailleurs, si vous n'avez pas été riche et puissant comme eux, et si comme eux vous n'avez pas abusé, dans une précédente vie, de votre richesse et de votre puissance ? Le Christ n'a-t-il pas dit que Jean-Baptiste était Élie ? Mais si cette parole de N.-S. est vraie, et qui oserait en douter ? Élie s'était réincarné dans le sein d'Elisabeth, et la

réincarnation est la loi à laquelle l'homme est soumis. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste. C'est encore l'Evangile qui nous l'apprend. Eh bien ! pour s'élever de plus en plus dans ces demeures, ne sentez-vous pas que la condition indispensable est de nous débarrasser des mauvais penchants qui alourdissent notre âme et la retiennent captive dans les *lieux bas, les enfers* ?

Qu'importe donc la situation dans laquelle Celui qui préside aux naissances a cru devoir nous placer, dans sa sagesse ? Dans toutes, nous pouvons trouver l'occasion de nous améliorer. C'est ce qui importe. Riches, résistons à l'orgueil et à l'attrait des jouissances coupables qui énervent l'âme ; pauvres, à la jalousie, à la haine et au lâche découragement. Écoutons toujours la voix du devoir et non celle de la passion ; et plus tard nous nous en applaudirons. Pourquoi ne ferions-nous pas à Dieu crédit de quelques jours ? C'est un débiteur, soyez-en convaincu, qui ne manque jamais à ses engagements et paie avec usure ceux qui ont eu confiance en lui.

Guignon sortait toujours de ces entretiens troublé, ahuri, mais réconforté.

Parfois il s'ouvrait comme une échappée dans son âme, et il lui semblait apercevoir confusément, dans le lointain de ses souvenirs, quelqu'un qui était lui, dans une brillante position, encensé, adoré, fier, dédaigneux, méprisant le pauvre et le faible. Alors il se demandait si quelque extraordinaires que lui parussent les doctrines exposées par le curé, elles ne seraient pas vraies. Mais ces moments passaient vite, et il retombait de nouveau dans son état habituel de doute et de murmure.

Il appelait souvent la Mort, comme le remède souverain à ses maux. Mais c'était à la façon du bûcheron de la fable, prêt à la prier, si elle s'était présentée, de lui aider à recharger le fardeau de la vie.

Ainsi lui advint-il un jour. Une longue maladie de sa femme et d'un de ses enfants lui ayant occasionné de grandes dépenses, il s'était trouvé dans l'impossibilité de payer l'impôt. Le collecteur venait de faire enlever ses meubles, les contrevents de ses fenêtres, la porte d'entrée de sa maison et les tuiles qui recouvraient le toit. En voyant autour de lui sa famille éplorée, sans pain, sans abri, saisi d'un violent désespoir, il s'écria : – O Mort, cruelle Mort, que t'ai-je fait pour rester ainsi sourde à mes appels répétés ? Ne viendras-tu donc jamais me délivrer de mes insupportables maux ?

A peine avait-il achevé que, cette fois, la Mort, qui l'avait entendu, se présenta à lui. – Me voici, lui dit-elle, partons.

Cette apparition soudaine et ce brusque langage troublèrent Guignon, qui frissonna dans tout son corps. Il regretta son imprudent appel, car la Mort lui apparaissait tout autre qu'il ne l'avait crue. Sa vue le remplissait d'épouvante, et il restait immobile comme une statue de marbre.

– Eh bien ! lui dit la Faucheuse, qu'est-ce à dire ? m'aurais-tu appelée, vilain, pour te moquer de moi, que tu restes là planté comme un terme ?

Une idée traversa le cerveau de Guignon, et la peur le rendant hardi :

– Je veux bien te suivre, répondit-il, puisque je t'ai appelée. Seulement ton apparition, que je ne croyais pas devoir être aussi subite, m'a un peu troublé. J'aurais voulu, avant de partir, réciter un *Pater*, pour tâcher d'obtenir de Dieu qu'il me pardonne les fautes que je puis avoir commises et me reçoive dans son paradis. Je te prie de m'en donner le temps.

– Ta demande est juste, et je te l'accorde.

– Tu me jures au moins que tu me la laisseras achever ?

– Je te le jure !

Guignon se jeta aussitôt à genoux, ouvrit la bouche et dit : *Pater*.

Puis il baissa la tête et ne souffla plus mot.

– Que fais-tu donc, s'écria la Mort impatientée ? As-tu perdu la parole ?

– Non, répondit Guignon ; mais je dirai *Noster* l'an prochain. C'est ainsi que je prie, moi : un mot par année. Tu as juré de me laisser finir ; tu ne peux pas manquer à ta parole.

– Tu as raison ; je n'y manquerai pas. Mais sache, maroufle, qu'on ne se joue pas ainsi deux fois de moi, et que le jour d'*Amen* venu, rien ne te sauvera du tranchant de ma faux.

Et elle partit pleine de dépit.

Le premier sentiment de Guignon, en la voyant disparue, fut un sentiment d'ineffable satisfaction, le second de cuisant regret. Il se retrouvait, en effet, en présence de la plus affreuse réalité, et n'entrevoyait pas d'issue à sa désolante situation. Il se disait qu'il avait eu tort de tromper la Mort et de la laisser partir seule, et qu'il aurait dû la suivre. S'il avait osé, il l'aurait rappelée ; mais, très certainement, pour la renvoyer encore.

Enfin il reprit son collier de misère, et bientôt, grâce à quelques secours fournis par les parents de sa femme, à son travail et à celui de ses enfants, il put rétablir sa maison de façon à la rendre habitable, et vivre comme devant.

Deux ans après, sa femme hérita d'une jolie pièce de terre située dans la paroisse de Rustiques. Ce fut pour lui un événement des plus heureux, et il en pensa devenir fou de joie. Enfin il allait pouvoir vivre, non dans l'opulence, sans doute, mais dans un état qui ne serait plus la misère, et qui serait presque l'aisance.

Pauvre Guignon ! comme sa joie allait être de courte durée ! Le ciel ne semblait s'être un instant éclairci pour lui qu'afin que les ténèbres dont il allait bientôt se couvrir lui parussent plus noires et le plongeassent dans une plus profonde désolation.

Le vin à cette époque était cher comme aujourd'hui et les vignes donnaient un bon revenu. Il voulut en avoir une. En conséquence, il planta une partie de son champ. Hélas ! il ignorait ou il avait oublié que les seigneurs féodaux et le clergé, propriétaires de presque toutes les vignes de France, et jaloux de conserver pour eux seuls cette culture lucrative, avait sollicité et obtenu, en 1731, un arrêt du conseil *qui défendait de faire de nouvelles plantations de vignes, à peine de mille écus d'amende*. C'est ainsi que cela se pratiquait sous les rois légitimes, sous les ancêtres de cet Henri V que M. Cazenove de Pradines ne veut pas que l'on fasse attendre à la porte du septennat. Entendez-vous, braves gens ?

Guignon fut encore poursuivi et condamné. L'héritage suffit à peine à payer l'amende, et notre homme retomba de nouveau dans la misère, cette fois d'autant plus amère qu'il avait connu un peu l'aisance.

Et pourtant, quand le jour d'*Amen* vint, il se sentit, envahi par les mêmes terreurs qu'il avait éprouvées avant de dire *Pater*.

Il ne songea plus qu'au moyen d'éviter la mort, de l'empêcher d'arriver jusqu'à lui. A cet effet, il réunit tous ses enfants dans sa mesure. Là chacun se mit en devoir, après avoir fermé la porte et les fenêtres, de boucher avec soin tous les trous, et jusqu'aux moindres fissures.

Une fois ce travail accompli, notre homme respira. Il pensa que la Mort, voyant l'impossibilité d'entrer et pressée d'ailleurs par ses nombreuses affaires, passerait outre et l'oublierait.

Il se trompait. A un certain moment, un petit sifflement, comme d'un vent coulis, se fit entendre, et l'on vit une légère fumée se répandre dans la pièce où l'on se trouvait. Peu à peu, cette fumée, s'épaissit, se condensa et finit par prendre une forme qui était celle de la Mort.

– Ah ! ah ! vilain, dit-elle, en ricanant, tu croyais m'empêcher d'arriver jusqu'à toi. Sache qu'il n'est pas de puissance au monde capable de m'éviter toujours. On peut bien, par la ruse, comme tu l'as déjà fait, m'éloigner pendant quelque temps, mais le jour vient où il faut inévitablement me suivre. Ce jour est arrivé pour toi. En route !

– Je suis prêt, dit Guignon, d'un air résigné. Seulement, je ne puis pas comprendre que tu aies pu entrer, même en te changeant en fumée, – ce qui est fort merveilleux, – tant j'avais

minutieusement bouché jusqu'aux moindres fissures. A ce compte, tu serais capable, avec ta faux et le linceul qui te sert de manteau, d'entrer et de contenir dans ma gourde ?

Le plus aisément du monde, s'empressa de répondre la Mort qui se laissait aller à un petit mouvement de vanité ; rien ne m'est impossible !

– Oh ! maintenant tu en dis trop, répliqua le paysan rusé ; Dieu seul peut tout. Je commence à croire que tu te vantes. Non, il n'est pas possible qu'avec tout cet attirail tu contiennes dans un aussi petit espace. Jamais, jamais je ne le croirai.

– Ouvre, paysan, s'écria la Faucheuse piquée au vif, ouvre ta gourde et tu verras.

Guignon, voyant que son attrape allait réussir, s'empressa d'ôter le bouchon, en ayant bien soin de dissimuler sa joie.

La Mort se réduisit de nouveau en fumée et, petit à petit, entra dans la gourde.

A peine le dernier flocon avait disparu que l'autre, par un mouvement rapide, remit le bouchon qu'il s'empressa d'assujettir avec une bonne ficelle et de bien enduire de cire.

Pour cette fois, la Mort était prise. Il n'y avait pas moyen pour elle de s'échapper. O vanité ! voilà où tu nous conduis !

Guignon, tout ému, tout tremblant, ne savait plus que faire de sa gourde. Il redoutait qu'en quelque lieu qu'il la plaçât un fâcheux accident ne vint la briser et ne délivrât la terrible prisonnière.

Dans son trouble, il ne trouva rien de mieux que d'y attacher une pierre et de la jeter dans le canal. Ce n'était pas un sage parti.

Quoi qu'il en soit, la Mort, comme on peut le penser, n'était pas à son aise dans son étroite prison. Elle souffrait surtout dans son amour-propre et maudissait sa sottise vanité qui l'avait fait prendre à un aussi grossier trébuchet. – Que va devenir le monde sans moi, se disait-elle ? Que va-t-il devenir, ce pauvre monde ? – Et elle se trémoussait comme une possédée.

En effet, il ne se passa pas longtemps sans que le monde se ressentît d'une façon lamentable de l'absence de la Mort. Les agonisants se désolaient d'agoniser toujours et de ne pas pouvoir Mourir. Leurs héritiers se désolaient aussi. De quoi ? Décide-le, lecteur. Les pendus s'étouffaient, s'agitaient convulsivement et faisaient naître la pitié, même dans le cœur des bourreaux. Les champs de bataille se couvraient de blessés, de mourants, jamais de morts. Sabres, fusils et canons étaient ébahis. Les médecins eux-mêmes, malgré tout leur art, ne réussissaient plus à tuer leurs malades. Les fossoyeurs se désespéraient : ils ne pouvaient plus ni gagner ni perdre leur vie. Ce n'est pas tout : on était forcé de se nourrir de fruits, de légumes et d'herbes ; car les animaux étaient devenus immortels comme les hommes, et on ne pouvait les manger vivants. Les insectes pullulaient et causaient d'affreuses démangeaisons à tout le règne animal qui ne pouvait plus jouir des douceurs du sommeil. Le monde enfin était sens dessus dessous, l'absence de la Mort rendait la vie insupportable, et un misérable paysan de Trèbes était la cause de cette incroyable révolution !

Lui-même, tourmenté tout à coup par d'affreuses coliques, il mêlait sa voix à celle de la terre entière pour appeler la Mort qui, hélas ! ne pouvait venir, les recherches qu'on avait faites dans le canal, sur ses propres indications, étant restées infructueuses.

Et la malheureuse Mort entendait tous ces cris du fond de sa gourde et se donnait au diable d'être la Mort et de ne pouvoir mourir. Elle s'agitait, se démenait, se trémoussait plus que jamais, et s'efforçait, mais en vain, de briser les parois de son cachot.

Cependant ses efforts n'avaient pas été sans résultat. Ils avaient poussé la gourde dans le sillage tantôt d'une barque, tantôt d'un bateau. Ainsi elle marcha, marcha, descendit des écluses et arriva enfin à Béziers.

Il lui avait fallu longtemps pour faire ce chemin. Mais qu'importe le temps pourvu qu'on arrive ?

Et la prisonnière était arrivée au moment tant souhaité de la délivrance !

En franchissant la dernière écluse, la corde à laquelle la pierre était attachée se rompit et la gourde put remonter à flot. Un tonnelier l'aperçut, la saisit, la déboucha et... la Mort délivrée le saisit à son tour. Ce fut par lui qu'elle commença la rude campagne qu'elle entreprenait pour réparer le temps perdu. Pendant quelques jours, elle joua de la faux à tort et à travers, sans rime ni raison, sans poids ni mesure, en vraie folle, et sans avoir égard à rien. On n'avait jamais vu semblable épidémie ; tout le monde mourait, jeunes et vieux, bien portant et malades, sages et fous, femmes et hommes, bêtes et gens. Les fossoyeurs étaient rendus, et à force de gagner de quoi vivre, ils finissaient par perdre la vie. Nous ne parlons pas de Guignon : on comprend qu'il ne fut pas oublié.

Les plaintes recommencèrent, mais en sens inverse. On avait supplié la Mort de venir, à présent on l'implorait pour qu'elle s'en allât. Tant notre pauvre espèce est difficile à contenter ! Ce que voyant la Mort, elle résolut de se boucher les oreilles, pour ne plus entendre nos cris et de n'en faire plus désormais qu'à sa guise.

C'est pourquoi, lecteur, si vous nous en croyez, ne l'appellez ni ne la repoussez, mais recevez-la, sans faire la grimace, quand elle viendra. Vous ferez ainsi acte de sagesse et vous vous épargnerez un tourment inutile. C'est la grâce que nous vous souhaitons. *Adésiat*.

Moussu 'N Canaulo (Monsieur en Canaule)

Aux époques sombres qui précédèrent le lever du soleil de 1789, quand la misère s'étendait sur le pays comme un chancre rongeur ;

Quand quelques rares privilégiés jouissaient seuls d'un bien-être que le spectacle de la détresse générale aurait dû rendre amer ;

Quand le désespoir rôdait sans cesse autour de l'âme du peuple et menaçait de s'en emparer ;

A ces époques terribles, que les royalistes s'obstinent à nous représenter comme l'âge d'or, il semble que la Providence, prenant en pitié toutes ces souffrances, intervint pour les adoucir. Il naissait alors, en effet, sur tous les points du territoire et au sein des masses déshéritées, des hommes doués d'une invincible gaîté, capables de rire au milieu des tortures, et dont l'épidémique bonne humeur jetait de joyeux éclairs dans les ténèbres qui obscurcissaient les âmes, et soutenait les courages prêts à fléchir sous le poids de destinées trop lourdes à porter. C'étaient les bouffons des pauvres ; et tandis que ceux des rois leur coûtaient de grosses sommes, Dieu envoyait ceux-ci gratis, parce qu'il savait qu'on n'aurait pas pu les payer.

Il n'est pas de contrée en France où l'on ne conserve le souvenir de quelqu'un de ces chevaliers de la bonne humeur et où l'on ne raconte leurs joyeux tours qui firent tant rire nos pères.

Notre pays en compte plusieurs ; mais le plus illustre, celui dont la mémoire est la plus vivante et la plus chère au peuple, est incontestablement M. En Canaule, dont nous allons essayer d'esquisser l'histoire, à laquelle il pourra peut-être se mêler un peu de légende.

Comme maître François Rabelais, M. En Canaule était prêtre. Avait-il aussi commencé par être moine ? C'est ce que nous ne saurions dire : il est plus facile de connaître les particularités de la vie de ceux qui ont fait pleurer que de ceux qui ont fait rire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il était loin d'avoir le génie dominateur et l'universel savoir de l'immortel curé de Meudon, il lui ressemblait parfaitement par le caractère et la manière de voir. Son orthodoxie catholique était fort suspecte ; mais il était profondément chrétien, ce qui vaut bien mieux. Il professait peu d'enthousiasme pour les cérémonies extérieures du culte et pour les commandements de l'Église, cette mère un peu trop jalouse de mener et de retenir ses enfants à la lisière, et il le laissait

facilement deviner. Cela lui valut, comme nous le verrons, beaucoup de tracasseries ; mais, grâce à la fertilité de son génie, il sut toujours se tirer d'embarras.

Il naquit dans un petit village des environs de Castelnaudary. Ses parents étaient de pauvres paysans. Sa naissance fut, assure-t-on, précédée de quelques prodiges, comme cela arrive quelquefois pour les hommes destinés à jouer un certain rôle dans le monde. Ainsi, pendant que sa mère était enceinte de lui, mille petites niches étaient faites aux gens de la maison et aux visiteurs. On vous tirait par les cheveux, ou par la blouse, ou par la jupe ; on vous donnait une chiquenaude ; on vous murmurait à l'oreille des mots ridicules ; on enlevait tout à coup aux enfants leurs tartines de confitures ; on poussait le coude au buveur qui arrosait de liquide sa chemise au lieu d'en humecter son gosier. Et des rires éclataient dans l'air à la suite de chacun de ces tours, sans que jamais on parvînt à en découvrir l'auteur. On pensait généralement que c'était le Follet qui hantait la maison. Mais qu'était ce Follet ? N'était-ce pas l'Esprit destiné à prendre un corps dans le sein de la femme En Canaule, qui annonçait ainsi son arrivée et préludait à sa vie d'homme et de bouffon ? C'est l'explication la plus probable, à notre avis. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quelque temps avant l'accouchement, – à l'époque, sans doute, où l'Esprit est définitivement emprisonné dans le fœtus, – toutes ces manifestations cessèrent.

Cet accouchement fut laborieux, à cause de la dimension peu commune de la tête de l'enfant. On allait même avoir recours au forceps, lorsque, ô prodige ! bien digne d'être noté, la mère fut prise d'un fou rire, et pendant une des fortes secousses qu'il imprima à son corps, le petit En Canaule fit son entrée dans notre monde, en riant lui-même comme un fou, au rebours des autres enfants qui tous pleurent comme de petites Madeleines. Les assistants, le médecin compris, ne purent s'empêcher de prendre part eux-mêmes à cette gaîté surnaturelle, et la chambre retentit pendant quelque temps de si bruyants éclats que les passants s'arrêtaient ébahis dans la rue.

Cela vous paraîtra incroyable, ô lecteur, et nous-même nous nous surprendrions quelquefois à en douter, n'était la gravité des témoignages que nous en avons recueillis. Après tout, il est de très honnêtes gens qui croient, sans trop y regarder, des choses bien plus fortes.

En quelle année s'accomplit ce grand événement ? Nous croyons pouvoir dire que ce fut en 1715 ou en 1716, un vieux prêtre, notre grand-oncle, qui avait connu M. En Canaule, nous ayant assuré, dans notre jeunesse, qu'en 1789, époque voisine de sa mort, il avait de soixante-treize à soixante-quatorze ans.

Son enfance se passa comme celle de tous les enfants des villages : à barboter dans les mares, avec les canards et les oies ; à faire des châteaux avec de la boue ; à poursuivre les chiens et les chats ; à arracher des crins de la queue des chevaux et des mules ; à dénicher des oiseaux au printemps ; à voler des fruits en été et en automne ; se battre à coups de boule de neige en hiver ; enfin, à faire donner au diable dix fois par jour et en toute saison ceux qui lui avaient donné l'être. Dans tous les jeux, il se distinguait de ses compagnons par sa force, son adresse et son entrain.

Son intelligence était des plus précoces, et il avait à peine atteint sa dixième année que déjà il s'était acquis une petite célébrité par ses bons mots, ses fines réparties et les joyeux tours qu'il jouait. Il portait cette disposition à la plaisanterie jusqu'au tribunal de la pénitence, et le vieux curé de son village n'entendait jamais en confession le petit drôle, sans faire, comme l'on dit vulgairement, une bosse de rire.

Un jour que se confessant de s'être battu avec un de ses camarades, le curé le blâmait sévèrement :

– Mais, mon père, lui dit-il, c'est lui qui a commencé. Voilà, *flabutabi*, je flûtais, quand il m'a tout à coup arraché la flûte des mains et l'a jetée au loin. Alors je lui ai donné un coup de poing : il m'en a donné un autre. Je lui ai flanqué un coup de pied : il me l'a rendu. Et pim et pam, je l'ai fourré par terre et je lui ai écorché le nez. Avais-je donc bien tort ?

– Oui, mon enfant. Tu aurais dû tranquillement aller ramasser ta flûte et te remettre à flûter, au lieu de te venger comme un païen.

– Un bon vié... mon père. Il me l'avait jetée dans un... Est-ce que vous en auriez joué, vous, après ?

– Non, mon enfant, non, je l'avoue. Mais enfin il ne fallait pas te battre.

Et le bon curé de rire à se tenir les côtes ; et le petit En Canaule de s'applaudir de sa plaisanterie.

Comme on le voit, le vieux curé n'était pas un esprit morose. Il ne regardait pas la gaîté comme criminelle, et il préférait de beaucoup un franc rieur à un cafard au dehors sévère. Aussi se prit-il d'une vive affection pour le petit En Canaule, qu'il s'attacha comme enfant de chœur. Il le faisait, la plupart du temps, manger à sa table et l'habillait de vieilles soutanes. Toutes ces démonstrations éveillèrent un peu la jalousie, et les mauvaises langues, – car alors aussi il y avait de mauvaises langues, – prétendirent..., mais que nous importe ce qu'elles prétendirent ? Ce qui nous importe, c'est que le curé enseigna assez de latin à son enfant de chœur, pour le mettre à même d'entrer au séminaire et d'avoir la prêtrise.

Le jeune En Canaule, en quittant son bienfaiteur, entra-t-il tout d'abord au séminaire ou bien n'y arriva-t-il qu'après avoir passé quelque temps, en qualité de frère quêteur, dans un couvent de capucins ? C'est un point que nous n'avons pas pu bien éclaircir, mais qui, du reste, n'offre qu'un très faible intérêt. Ce qui intéresse, c'est de le voir installé dans sa cure, théâtre de ses joyeux exploits.

Cette cure fut celle de Laurabuc. Ainsi du moins, si notre mémoire ne nous trahit, nous l'affirmait une vieille grand-tante, belle-sœur du grand-oncle cité plus haut, qui habitait Villasavary et à qui M. En Canaule avait fait faire sa première communion.

A peine installé, comme les canons exigeaient que la gouvernante d'un prêtre fût âgée d'au moins quarante ans et qu'il professât toujours un saint éloignement pour les visages ridés, il eut recours, pour tourner la difficulté, à un expédient où brille son génie inventif et qui a donné naissance à ce dicton populaire : *Entré dos coumo Moussu'n Canaule*. – Entre deux comme M. En Canaule. Il prit deux sœurs jumelles, âgées de vingt ans et tellement ressemblantes au physique et au moral qu'on les confondait aisément, et qu'elles paraissaient n'en faire qu'une. Il prétendait, en conséquence, que c'était une seule et même servante en deux personnes, et qu'il était en règle avec les canons.

Il y a pourtant dans le pays une autre version un peu différente de celle-ci, quant aux détails. Nous croyons devoir la donner, par respect pour la tradition, et aussi parce qu'elle pourrait être la vraie.

D'après cette version, M. En Canaule aurait commencé par prendre pour gouvernante (madono) une fraîche jeune fille, ce dont se seraient fort scandalisés quelques vieux curés du voisinage. Sur leur rapport, l'évêque lui aurait enjoint de renvoyer cette jeune fille, en le menaçant, s'il n'obéissait immédiatement, d'une suspension *a divinis*.

M. En Canaule s'exécuta ; mais un jour qu'il savait que l'évêque devait passer près du cours d'eau où avaient coutume d'aller laver la lessive les femmes du village, il s'y rendit avec un paquet de linge qu'il se mit vaillamment à savonner, et à battre bruyamment avec son battoir.

L'évêque, fort scandalisé de voir un prêtre en train de faire la blanchisseuse, fit arrêter sa voiture, l'appela et lui adressa de vifs reproches de ce qu'il compromettait ainsi son caractère et la dignité du sacerdoce. M. En Canaule lui fit observer très respectueusement que le travail n'est pas une honte ; que Notre Seigneur Jésus-Christ, revêtu d'un caractère plus élevé que le sien et d'une dignité infiniment plus grande, avait manié la varlope et la hache, sans croire, pour cela, se déshonorer. Mais l'évêque ne se montrant pas convaincu par ces excellentes raisons, il finit par lui dire que, puisqu'il l'avait obligé de renvoyer sa servante, force lui était de se servir lui-même.

Ce à quoi Sa Grandeur répondit qu'il ne lui avait nullement interdit d'avoir une fille de service, mais que seulement il exigeait qu'elle eût au moins quarante ans, afin de ne pas prêter à la critique, toujours prête à s'exercer sur les gens d'Église.

Ce serait à la suite de cette conversation que, comme plusieurs le racontent, il aurait eu recours au stratagème dont nous venons de parler, et fourni ainsi l'occasion de naître au fameux dicton cité plus haut.

Un autre dicton, non moins populaire dans nos contrées et auquel il a aussi donné naissance, est celui-ci : *Al santus t'aténdi*. – Je t'attends au *Sanctus*.

Comme il se rendait un jour à l'église pour y célébrer la messe, il aperçut un moineau fraîchement sorti du nid et volant avec quelque difficulté. Courir après lui et le prendre fut l'affaire d'un instant. Il le met provisoirement dans son sein, en attendant, la messe dite, de pouvoir le mettre en cage. Mais le moineau n'imita pas l'époux du Cantique des Cantiques et ne se comporta pas à la façon d'un bouquet de myrrhe. Sa sombre et étroite prison lui déplaisait fort et il se mit, au bout de quelque temps, à jouer des griffes avec fureur, pour essayer d'en sortir. M. En Canaule, se sentant ainsi déchirer la poitrine, n'était pas fort à son aise ; mais, la messe étant commencée, force était de prendre patience. Pourtant, à un coup de griffe plus accentué que les autres, il ne put s'empêcher de dire assez haut pour être entendu :

Al santus t'aténdi, couqui.

Et, en effet, le *Sanctus* étant arrivé, l'officiant se battit la poitrine avec tant de force, que le pauvre moineau fut mis à tout jamais dans l'impossibilité d'égratigner personne.

Au tribunal de la pénitence. M. En Canaule, prêtre, recevant la confession des autres, n'était pas plus porté aux idées sombres que le petit En Canaule ne l'avait jadis été en faisant la sienne. Il ne pouvait pas souffrir ces dévotes ennuyeuses, – pégousos, comme il les appelait, – qui sont pleines de scrupules puérils, passeraient plus volontiers leur temps à se confesser qu'à travailler, et dont l'œil complaisant aperçoit très distinctement un moucheron, tandis qu'il ne peut voir un bœuf. Il se plaisait à leur imposer des pénitences aussi extravagantes que leur confession, et se vengeait ainsi de l'ennui qu'elles lui causaient. Nous citerons un fait entre mille.

Une de ces scrupuleuses ridicules ne pouvait un jour se décider à nommer le péché dont pourtant elle convoitait l'absolution. Inutile de dire qu'elle se confessait en patois. Après beaucoup de soupirs, de hélas ! de suspensions, de je ne puis..., je n'ose..., ô mon père !... M. En Canaule la menaçant de la flanquer là, si elle n'accouchait au plus vite, elle finit par dire qu'elle avait fait *béntori* dans l'église. Le curé entendit *bénto d'oli*, vente d'huile.

Avez-vous fait au moins bonne mesure ? lui dit-il ?

– Hélas ! tout plein, mon père.

– Enfin, c'est une atténuation. Mais comment diantre, alliez-vous choisir l'église pour vendre de l'huile ?

– Vendre de l'huile ! mon père. Mais je n'ai pas vendu d'huile. Vous avez mal entendu. J'ai dit : *béntori*.

M. En Canaule comprit enfin que la pénitente avait fait ce que les religieuses du temps de Rabelais appelaient un sonnet et ce que l'empereur Claude, par un décret qui n'a pas encore été rapporté, permit à tous ses sujets de faire en tout lieu et en toute circonstance, même devant lui. Il ne contint qu'à grand-peine une violente envie de rire. Puis, prenant son air le plus sévère :

– Vous avez commis là, ma fille, lui dit-il, un bien grand péché, un péché qui pourrait vous mener loin, si nous ne nous hâtions d'y porter remède. Vous avez manqué du respect que tout bon chrétien doit au temple de Dieu, et vous l'avez souillé par votre impureté. A poison, contrepoison ; à puanteur, encens. Je ne vois que ça qui puisse vous sauver des marmites de Satan. Vous direz, soir et matin, douze *Pater* et cinq *Ave* ; et, pendant six dimanches consécutifs,

vous viendrez vous agenouiller auprès de l'autel, au moment de la messe où j'encense, et là, devant toute la paroisse, je vous purifierai.

Le dimanche suivant, notre dévote ne manqua pas de se rendre, au moment précis, auprès de l'autel et de s'y agenouiller, humble et résignée. M. En Canaule, plus solennel que Calchas se préparant à sacrifier Iphigénie, promena quelque temps son encensoir autour des régions criminelles, au grand étonnement des fidèles qui ne pouvaient comprendre le motif d'une cérémonie aussi inusitée. L'émoi était surtout grand dans la partie féminine qu'une semblable distinction remplissait de jalousie. Aussi, quand la pénitente regagna sa place, les interpellations pleuvaient-elles sur elle, aigres comme vinaigre et drues comme grêle. On voulait à tout prix savoir à quels grands mérites un tel honneur était dû. Mais à toutes les questions, elle répondait invariablement :

– Mon derrière le sait, mon derrière le sait.

Et elle baissait la tête d'un air confus.

Les imaginations travaillèrent longtemps dans le village pour découvrir le sens de ces quatre mots ; enfin un malin le trouva, et la pauvre fille en éprouva tant de honte qu'elle jura de ne plus faire béntori dans l'église, pour n'avoir plus à s'en confesser et à en faire pénitence. Et elle tint parole. Puissent toutes celles qui fréquentent l'église faire un tel serment et le tenir comme elle !

M. En Canaule allait très souvent à Castelnaudary. Chaque fois, il disait la messe au collège, et, chaque fois, les deux élèves qui la lui servaient étaient punis. Ces pauvres enfants ne pouvaient pas retenir le rire en contemplant la mine et les mouvements hétéroclites du célébrant.

Dans cette ville, et même dans un rayon assez étendu, il s'était fait une grande réputation comme prédicateur ; car ce n'était pas un vulgaire bouffon, mais un homme d'une intelligence peu commune et d'une éloquence de beaucoup au-dessus de l'ordinaire. Aussi était-ce une bonne fortune pour une église qu'un sermon débité par lui. Ce jour-là, on était sûr d'avoir un auditoire nombreux et choisi. Mais n'avait pas M. En Canaule qui voulait. Témoin, les efforts longtemps infructueux que firent dans ce but certaines religieuses cloîtrées.

M. En Canaule n'aimait pas la claustration. Il la considérait comme aussi nuisible à la santé de l'esprit qu'à celle du corps. Il aurait voulu pour tout le monde le grand air. Aussi, il suffisait que ces religieuses eussent exprimé le désir de l'avoir chez elles, pour qu'il se refusât obstinément à y aller. Mais ce que femme veut, et, à plus forte raison, ce que nonne veut, Dieu le veut. Ces dames y mirent tant de persistance, firent jouer tant de ressorts, agir tant d'influences, que notre orateur fut enfin obligé de se rendre. Seulement, en se rendant, il jura de se venger, et il tint parole.

Le jour venu, l'église du couvent était bondée de monde. Toute la haute société de Castelnaudary s'y trouvait, les dames surtout. Ah ! c'est qu'on savait qu'on allait être servi d'un morceau friand. Aussi l'attente était-elle grande, et l'office paraissait-il affreusement long.

Enfin M. En Canaule monta en chaire, et toutes les poitrines se dilatèrent, comme tout à coup soulagées d'un poids étouffant. Chacun s'arrangea commodément sur sa chaise et fixa son regard sur le prédicateur. Celui-ci, en rigoureux observateur des règles, tira son mouchoir, toussa, cracha et se moucha. Puis, après avoir fait le signe de la croix, il prononça d'une voix sonore et assurée, la citation latine de rigueur *Ossa arida, audite verbum Domini*. Et se tournant vers les religieuses : *Vieilles carcasses*, dit-il, traduisant librement le latin, *écoulez la parole de Dieu*. Ceci est extrait du chapitre XXXVII, verset 4 du prophète Ézéchiël, continua-t-il. Le saint prophète, etc. Et il développa son thème avec une éloquence qui ravit l'auditoire, à l'exception pourtant, on le devine, de ces pauvres nonnes, qui eussent mieux aimé être ailleurs et se promettaient bien, dans le fond de leur cœur, de ne plus faire tant de démarches à l'avenir pour avoir un sermon du terrible curé de Laurabuc.

M. En Canaule, au besoin, faisait des miracles. C'est, vous le savez, le plus sûr moyen d'entretenir

et, à l'occasion, de raviver la foi dans les âmes. Et pourtant les livres saints nous apprennent que les miracles ne prouvent rien, car on ne sait jamais d'une façon certaine si c'est Dieu ou le Diable qui les opère, Satan pouvant se changer en ange de lumière, pour nous tromper. Ainsi, est-ce la Vierge, Astaroth, Cagaroth ou toute autre puissance infernale qui guérit à Lourdes, si l'on y guérit ? Plus fin que nous ne saurait répondre à une semblable question.

Quoi qu'il en soit, l'église de Laurabuc possédait, convenablement installé dans une niche, un saint de bois très dur, fort pesant et fort ancien. Cette idole ou statue jouissait dans le pays d'une grande réputation. On assurait que quiconque lui témoignait de sa dévotion par des actes répétés ne manquait pas tôt ou tard d'obtenir d'elle ce qu'il désirait. On la disait surtout fort sensible aux cadeaux. C'est pourquoi chacun s'empressait, comme les Babyloniens du temps de Daniel, à l'idole de Bel, de lui apporter les prémices de ce qu'il y avait de meilleur. Mais comme le saint catholique n'avait pas plus la faculté de manger que ne l'avait le dieu babylonien, M. En Canaule prenait pour lui, comme firent jadis les prêtres de ce dernier, tout ce qu'on déposait aux pieds de la statue. Il partageait, il est vrai, fort généreusement, avec le carillonneur.

Or, il arriva qu'une année l'ardeur des habitants à faire des offrandes au saint de bois se ralentit, nous ne savons pourquoi. C'était justement à l'époque des fèves et des petits pois, légumes que M. En Canaule appréciait fort. Il appela le carillonneur en consultation. Celui-ci était tout aussi désappointé que lui, mais ne savait suggérer aucun moyen pour faire cesser cette calamité. M. En Canaule, dont l'esprit était plein de ressources, en avait déjà trouvé un qu'il considérait comme infaillible, seulement il avait voulu, avant de le faire connaître, voir si son compère n'avait pas par hasard dans son bissac quelque chose de meilleur.

– Vois-tu, lui dit-il, En Pierre, après avoir constaté son incapacité, il n'y a pour nous qu'une voie de salut. La foi s'en va ; il faut la ramener. Et pour cela, je ne connais qu'une chose : le miracle ! Il faut que nous en fassions un.

En Pierre regardait, la bouche grande ouverte, comme quelqu'un qui ne comprend pas.

– Ce soir, à 10 heures, quand tout le monde sera couché, continua le curé, nous nous rendrons ensemble à l'église et là je te ferai comprendre.

Ce qui fut dit fut fait. Dix heures venaient à peine de sonner que nos deux hommes étaient au rendez-vous. Ils enlevèrent de sa niche le saint, qui n'en parut pas fort contrarié. Ils le portèrent au milieu d'un champ de fèves, lui frottèrent les lèvres avec ce légume abhorré des pythagoriciens et lui en mirent quelques gousses dans la main droite, en guise de palme.

Le lendemain, un peu avant l'aurore, En Pierre se pendit aux cloches et sonna un carillon furieux qui eut bientôt attiré dans l'église toute la population du village. Chacun se demandait tout troublé ce qui pouvait être arrivé d'extraordinaire .

M. En Canaule parut en chaire. On désirait et on redoutait à la fois de l'entendre. D'un geste solennel, il indiqua la niche vide. Enfin, ouvrant la bouche :

– Où est le saint, s'écria-t-il ? où est-il ? Qui me le dira ? Quel grand crime a été commis parmi nous, pour qu'il se soit tout à coup décidé de s'enfuir, lui qui était là depuis des siècles ? Il faut le prier, le supplier de revenir ; aller au-devant de lui en procession, et, si nous avons le bonheur de le retrouver, lui promettre d'être à l'avenir envers lui pleins de respect, de soumission et d'empressement. Allons, enfants, il n'y a pas de temps à perdre ; sortons, de peur que quelque grande calamité ne vienne fondre sur nous. Surtout ne rentrons qu'avec le saint.

Et toute la paroisse sortit, croix et bannière en tête, tous chantant à plein gosier les hymnes les plus appropriées.

On erra quelque temps, en apparence à l'aventure, et, en réalité, vers le lieu où se trouvait le saint. Bientôt deux enfants de chœur qui couraient en avant, faisant fonctions d'éclaireurs, revinrent en criant :

– Le saint ! le saint ! il est là-bas, dans un champ de fèves.

Ce fut une joie universelle, aussi grande que la joie d'une mère retrouvant son enfant qu'elle avait cru perdu à jamais. On court ; on arrive. On saute ; on danse ; on s'agenouille ; on pleure ; on rit ; on s'embrasse. Ces braves paysans ne savent plus s'ils rêvent ou s'ils sont éveillés. Le saint ne souffle mot, mais M. En Canaule se charge de parler pour lui.

Dans un discours, bref mais énergique, il leur montre combien grande doit être leur honte d'avoir réduit, par leur oubli coupable, ou leur criminelle avarice, le saint à se faire voleur. On avait vu déjà des voleurs devenir saints, – témoin saint Moïse, – mais des saints devenir voleurs ! Non, à Laurabuc seul cette ignominie était réservée ! Il faut au plus vite réparer le mal, si tant est qu'il soit réparable. Il faut replacer le saint dans sa niche, et, désormais, ne pas oublier les offrandes qui lui sont dues.

A compter de ce jour, le saint réinstallé vit les fèves et les petits pois arriver en abondance, et M. En Canaule put se féliciter, avec son carillonneur, des bons effets produits par son miracle.

Cependant des rapports arrivèrent à l'évêché sur la conduite de notre héros. On le représentait comme un prêtre extravagant, ne remplissant en aucune façon les devoirs de son état et compromettant par ses actes et ses discours la dignité du sacerdoce. On allait jusqu'à dire qu'à l'église même et pendant la célébration du saint sacrifice de la messe son attitude était loin d'être convenable et scandalisait souvent ses rustiques paroissiens.

Nous devons le reconnaître, ces rapports, quoique un peu exagérés, comme cela arrive toujours en pareil cas, étaient vrais dans le fond.

Et cependant M. En Canaule n'était ni un athée ni un impie. Il reconnaissait lui-même que, dans la voie de la plaisanterie, il dépassait parfois la limite, et que son caractère de prêtre aurait dû lui imposer un peu plus de retenue. Il prenait souvent la résolution de changer de manière d'agir ; mais, le moment venu, la circonstance se présentant, la nature reprenait le dessus et, quelque chose de semblable à une force extérieure et irrésistible venant s'y ajouter, le ressort partait et le prêtre disparaissait pour faire place au bouffon.

Il n'était pas, du reste, tout à fait sans excuse. Au début de sa carrière de prêtre, il avait été le vicaire de M. Nérie, ou de Nérie, curé d'Alzonne. Or ce M. Nérie a laissé dans le pays une réputation de penseur très indépendant. Il appartenait, à ce qu'il paraît, à cette catégorie de prêtres qui, au XVIII^e siècle, s'étaient laissés envahir par les idées philosophiques que Voltaire et les encyclopédistes répandaient avec tant d'ardeur, et d'éclat. Il n'observait guère les lois de l'Église, et l'on raconte encore à Alzonne qu'il ne faisait jamais maigre le vendredi et le samedi, pas plus que pendant le carême. Et comme il arrivait quelquefois à sa gouvernante d'en murmurer, il lui donnait pour raison qu'ayant les vicaires à sa table, sa conscience lui faisait un devoir de les bien nourrir, attendu qu'ils le payaient pour cela. Il ajoutait que le Christ, notre maître à tous, a dit que ce qui souille le corps n'est pas ce qui y entre, mais ce qui en sort, c'est-à-dire les mauvaises paroles.

A une semblable école, le jeune abbé En Canaule n'apprit pas, on le conçoit, à réfréner sa nature qui l'emportait dans une direction tout à fait opposée à celle de la dévotion mystique et de l'austérité extérieure du pharisien.

Mais l'évêque, son supérieur, ne pouvait pas entrer dans ces considérations. Aussi s'émut-il des rapports qu'on lui faisait, et prit-il la résolution de le faire surveiller.

Il chargea de cette mission un père capucin, qui l'accepta avec joie, On sait qu'il y a toujours eu entre le clergé séculier et les moines une rivalité jalouse qui a parfois provoqué des luttes ardentes.

Notre mendiant partit donc un beau dimanche et s'arrangea de façon à arriver à Laurabuc pendant la messe. Il entra furtivement dans l'église, se glissa derrière la porte et s'y tapit de telle sorte qu'il

croyait fermement ne pas pouvoir être aperçu de M. En Canaule. Mais celui-ci était doué d'une vue qui, comme celle du lynx, aurait percé un mur. En se retournant donc pour dire *Dominus vobiscum*, il vit clairement notre frocard – c'est ainsi qu'il avait coutume d'appeler les moines – et devina vite le motif de sa présence.

Si M. En Canaule n'aimait pas les moines en général, il détestait tout particulièrement les mendiants. Et cela pour deux raisons principales :

1° Parce que, à son avis, ils corrompent la société et la poussent dans une voie funeste, en donnant comme idéal religieux à l'homme la mendicité et la paresse, alors que Dieu a formellement déclaré, dans la Bible, que l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front ;

2° Parce qu'ils semblent prendre à tâche de faire le contraire de ce que le Christ a prescrit et de professer une doctrine entièrement opposée à la sienne. Jésus, en effet, a dit, d'après saint Paul (Actes, ch. XX, vers. 35) *qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir*, et eux veulent, au contraire, qu'il y ait plus de bonheur à recevoir qu'à donner.

Aussi, à peine eut-il découvert notre espion, qu'avec cette spontanéité d'invention qui le caractérisait il trouva le moyen de le faire repentir amèrement d'avoir accepté une semblable mission. Il monta en chaire et prêcha sur le mystère de la Sainte-Trinité. Il dit à son auditoire que ce mystère n'était pas aussi impénétrable qu'on le croyait généralement, et qu'on en avait en ce moment même, dans l'église, une image vivante et frappante.

Tournez-vous tous, s'écria-t-il tout à coup, vers le fond de l'église, et regardez derrière la porte. Qu'y voyez-vous ? Un personnage déchaux comme un loup, sanglé comme un âne et barbu comme un bouc. Ce sont donc trois bêtes : un loup, un âne et un bouc qui n'en font qu'une seule, qui est un capucin. Vous le voyez, le mystère de la Trinité peut aisément être pénétré, comme je vous le disais, il n'y a rien qui choque la raison dans cette affirmation que trois peuvent ne faire qu'un. L'auditoire était enchanté, mais non le capucin qui aurait mieux aimé être en ce moment au réfectoire avec les autres Pères que derrière la porte de l'église de Laurabuc.

Cependant le temps des rogations était arrivé. M. En Canaule, *in pontificalibus*, portant le saint Sacrement à deux mains, parcourait la campagne, à la tête de ses paroissiens des deux sexes, du troupeau dont, disait-il, il était le bélier, les femmes en étant les brebis et les hommes les moutons. Les jeunes gens, les hommes mûrs, les vieux et surtout les vieilles chantaient dévotement le beau *Te rogamus, audi nos*, et les gamins étourdis s'étudiaient à faire enrager les traînardes, en répondant malicieusement : *Sé l'éscanos jèto l'os* – si tu t'étrangles, jette l'os. Le chemin devint tout à coup impraticable, à cause de l'abondance et de la profondeur des boues. Le bélier conducteur monta sur un champ et y entraîna à sa suite tout le troupeau. Malheureusement ce champ était ensemencé. Le propriétaire ne trouva pas de son goût cette promenade de tout le village sur sa récolte. Il vint se poser en face de M. En Canaule et lui enjoignit, au nom du droit sacré de propriété, de rétrograder. M. En Canaule répondit que le droit de la religion primait celui de la propriété et qu'il continuerait. La dispute s'échauffa au point que M. En Canaule, cédant à un mouvement d'impatience, posa tout à coup le saint Sacrement « Mon Dieu, lui dit-il, ne tiens ni pour l'un ni pour l'autre, et tu verras ce butor bientôt mis à la raison. » Et, avec cette force herculéenne qui était son apanage, saisissant notre homme à bras le corps il le flanqua dans le borbier et continua triomphalement sa marche.

Pourtant la malveillance, toujours acharnée contre lui, se présenta de nouveau à l'évêché et le dépeignit à Sa Grandeur sous les couleurs les plus noires. Sa Grandeur le fit appeler et lui reprocha vivement toutes les extravagances dont on l'accusait.

– Enfin, Monsieur le Curé, lui dit-elle, on va jusqu'à dire que vous êtes complètement fou ; que, dans l'église même et pendant la célébration du saint sacrifice de la messe, vous commettez des actes, indices d'un cerveau troublé.

– Cela ne m'étonne pas, Monseigneur, et cela ne vous étonnera pas davantage, quand j'aurai appris à Sa Grandeur que tous mes paroissiens sont fous. Comment pourrait-il se faire qu'un homme sain d'esprit ne parût pas fou à une assemblée de fous ? Ce serait un vrai miracle !

L'évêque ne parut pas convaincu et refusa de croire que tous les habitants d'un village, sans exception, eussent perdu l'esprit. M. En Canaule lui proposa, pour l'en convaincre, d'envoyer le dimanche suivant, un grand vicaire à Laurabuc, l'assurant que celui-ci pourrait, en voyant l'attitude de ses paroissiens, pendant la messe, se persuader de la vérité du fait qu'il annonçait, quelque invraisemblable qu'il fût.

L'évêque accepta, et le grand vicaire, le dimanche d'après, fut fidèle au rendez-vous.

Les gens de Laurabuc se trouvèrent naturellement fort flattés de voir à la messe, installé dans le chœur de leur église, ce haut dignitaire. Ils ne pouvaient se rassasier de le regarder. On eût dit, à voir leurs yeux tendus et leur bouche ouverte, qu'ils avaient envie de l'avalier. Tout cela ne laissait pas que de causer quelque inquiétude à M. le grand vicaire, qui pensait involontairement à ce que M. En Canaule avait dit de leur folie.

– S'ils allaient devenir furieux, se disait-il tout bas, se précipiter sur moi et me déchirer à belles dents ! Dieu, quel sort !

Mais la présence de M. le Curé le rassurait.

Celui-ci, cependant, le moment venu, se dirigea vers la chaire, dont il gravit lentement et avec solennité les degrés. Cette chaire était vieille et, du côté qui regardait le fond de l'église, il y avait un grand trou circulaire, à travers lequel on pouvait aisément voir la partie du corps du prédicateur qui s'étend depuis le pli du genou jusqu'à la ceinture.

On était au mois de juillet, et M. En Canaule, qui avait son plan, était venu pourvu d'un sermon très émouvant et dépourvu de chaussettes, comme un cordelier.

Aux passages les plus pathétiques, il se tournait vers le chœur et, joignant à la parole un geste d'une irrésistible puissance, il arrachait des larmes de tous les yeux, même, ô prodige ! de ceux du grand vicaire qui, quoique blanchi sous le harnais, faisait de vains efforts pour se soustraire à la magique influence de cette éloquence passionnée. Mais, en même temps qu'il agissait ainsi, d'un mouvement rapide de sa main gauche il troussait sa soutane et montrait son derrière à la partie de l'auditoire qui occupait le fond de l'église. De telle sorte que, pendant que ceux qui le voyaient par-devant pleuraient comme des ruisseaux après un orage, ceux qui le voyaient par derrière riaient à se démancher les mâchoires et à se donner la colique.

Le grand vicaire n'en pouvait croire ses yeux, et il se demandait s'il n'était pas dans une succursale de Charonton plutôt que dans l'église de Laurabuc. Il lui tardait que la messe finît.

Rentré au presbytère :

– Curé, dit-il à M. En Canaule, expliquez-moi ce mystère, plus difficile à comprendre pour moi que celui de la transsubstantiation. Comment est-il donc possible que la moitié de votre paroisse, pendant votre beau sermon, se répandît en larmes abondantes, tandis que l'autre moitié éclatait en rires extravagants ?

– C'est la chose du monde la plus simple, Monsieur le grand vicaire : Mes paroissiens sont fous, comme j'eus l'honneur de le dire à Monseigneur. Voilà la vérité. Et encore ce que vous avez vu aujourd'hui n'est rien auprès de ce que je suis condamné à voir le plus souvent. Quelquefois ils dansent, ils sautent, ils font la cabriole, hommes et femmes ; ils miaulent comme des chats, aboient comme des chiens, braient comme des ânes, sifflent comme des merles, hurlent comme des loups. Et c'est au milieu de ce tintamarre que je suis obligé de célébrer la Messe. Ah ! je vous assure qu'il me faut beaucoup de patience. Et puis pour récompense, la calomnie, les faux rapports.

Le grand vicaire ne put, en effet, s'empêcher d'admirer la grande patience de M. En Canaule et il

lui promit de faire, à ce sujet, le rapport le plus favorable à Monseigneur.

A peine avait-il doublé ce dangereux cap, que son indomptable penchant à la bouffonnerie le lança dans une aventure des plus périlleuses. Il sut que l'évêque devait passer à quelque distance du village, allant rendre visite à un seigneur des environs, et qu'il avait avec lui dans son carrosse une grande dame fort renommée pour sa beauté et même aussi pour sa galanterie. Il sella aussitôt et brida son ânesse, et, passant devant la maison du *fauré* – maréchal ferrant, – lui demanda, sans préambule, de lui prêter sa femme, ajoutant, pour le rassurer, qu'il la lui rendrait telle qu'il la lui aurait prêtée, sans, plus ni moins.

Le *fauré* consentit en rechignant, et M. En Canaule après avoir monté en croupe la belle, s'en alla trotinant sur la route, à la rencontre du carrosse de Monseigneur.

Jamais surprise n'égala celle du prélat quand, mettant la tête à la portière, il vit venir vers lui ce couple étrange. Un instant il crut à une illusion des sens ; mais il fut bientôt forcé de reconnaître la réalité du fait, et alors son indignation éclata en reproches sanglants et en menaces terribles à l'adresse de son extravagant subordonné.

– Curé, lui dit-il, ce dernier trait a comblé la mesure. Désormais n'espérez plus pouvoir vous disculper auprès de moi, puisque moi-même je suis le témoin de votre criminelle folie. Eh quoi ! parcourir ainsi la campagne sur une ânesse et avec une femme en croupe ! Comment pouvez-vous vous oublier à ce point ? et quel spectacle donnez-vous à ceux qui vous rencontrent ?

La grande dame se tenait les côtes de rire. M. En Canaule répondit humblement, selon sa coutume :

– Hélas ! Monseigneur, je ne puis comprendre votre colère et je ne croyais pas être un si grand criminel. Je croyais, au contraire, dans ma simplicité, qu'il n'y avait pas de monture plus noble que l'ânesse, puisque ce fut celle que Notre-Seigneur choisit pour faire son entrée dans Jérusalem. Quant à porter en croupe cette brave femme, comment pouvais-je faire autrement, n'ayant pas, comme vous, un carrosse à ma disposition ? Je le demande à Madame qui, j'en suis sûr, n'est pas moins bonne que belle et voudra bien intercéder pour moi auprès de vous et apaiser votre colère.

La grande dame intervint, en effet, et, comme son influence était toute-puissante auprès de Monseigneur, M. En Canaule, par ce moyen, sut encore une fois détourner la foudre de sa tête.

Mais elle devait bientôt l'atteindre. Pour nous ne savons pas quelle nouvelle incartade, plus forte sans doute que les précédentes, il fut cité devant le tribunal ecclésiastique, qui le condamna à huit jours de prison. Ce coup fut rude pour un homme qui aimait passionnément le grand air et trouvait que de toutes les odeurs la plus insupportable était l'odeur de renfermé.

Il ne se laissa pourtant pas abattre, et, comme toutes les âmes bien trempées, puisant, au contraire, dans son malheur des forces nouvelles, il résolut de sortir de cette cruelle épreuve, plus triomphant et plus glorieux que jamais.

Le moyen qu'il employa pour arriver à ce résultat est celui qui fait le plus grand honneur à son génie inventif. Il commanda à son tailleur une très ample soutane, avec huit grandes poches intérieures. Le jour de se constituer prisonnier étant venu, il fourra dans chaque poche un pain, un gros morceau de viande convenablement préparée et une bouteille d'un vin très généreux.

Ainsi approvisionné, après un souper copieux, il se rendit, à la nuit tombante, à sa prison. Le geôlier le reçut avec les égards, que ne manque jamais de commander une grande renommée, et il l'installa sans se douter de rien.

Le lendemain et les jours suivants, chaque fois qu'on lui apportait sa nourriture, il refusait net de rien prendre et exigeait qu'on remportât tout, disant que, puisqu'il avait eu le malheur d'encourir la disgrâce de Monseigneur et d'être condamné à la prison par le tribunal ecclésiastique, il se condamnait, lui, au jeûne le plus absolu, pendant tout le temps de son incarcération. Il ajoutait qu'il mettait toute sa confiance en Dieu, qui lit au fond des cœurs et trouve toujours le moyen de

faire triompher l'innocence.

Le premier jour, l'évêque, à qui on rapporta le fait, pensa que c'était une boutade et que le lendemain, vaincu par la faim, il prendrait la nourriture qu'on lui apporterait. Mais deux ou trois jours s'étant écoulés sans ébranler en rien la résolution du prisonnier, Sa Grandeur ne pouvait revenir de sa surprise, surtout quand, demandant s'il était pâle et défait, on lui répondit qu'il était frais comme un épinard et rouge comme un coq.

Notre rusé avait soin, en effet, un peu avant l'heure où l'on avait coutume d'apporter ses repas, de manger son pain et sa viande et de donner une vigoureuse accolade à la bouteille contenant le vin généreux que vous savez et dont l'effet immanquable était de colorer fortement les pommettes des joues.

Chaque nouveau jour qui s'écoulait augmentait l'étonnement de Monseigneur et de toute la cour épiscopale. Les chanoines surtout étaient dans la stupéfaction.

– Passe pour ne rien prendre du soir au lendemain matin, disaient-ils ; mais ne rien manger de vingt-quatre heures ! de quarante-huit heures ! de trois jours !... et toujours se bien porter !

A leur avis, cela tenait du prodige, et ils n'étaient pas éloignés d'y voir le doigt de Dieu. La fin de cet emprisonnement était aussi impatiemment attendue par les juges que par le condamné.

Le jour de sa sortie, quand l'évêque, en présence de tout le chapitre assemblé et des grands vicaires, lui demanda comment il se pouvait qu'après avoir passé huit longs jours sans manger ni boire sa santé fût aussi florissante que jamais, M. En Canaule lui répondit que c'était le secret de Dieu, qui, sans doute, avait voulu ainsi faire éclater son innocence et confondre ses calomniateurs. Et on ne put lui faire ajouter autre chose, sinon qu'il pardonnait à ses juges dont la bonne foi avait été surprise par la ruse infernale des méchants.

Tous restèrent confondus d'admiration et d'étonnement. Ils regardaient M. En Canaule comme on regarde les êtres surnaturels, avec un sentiment de terreur religieuse, et plus d'un lui demanda sa bénédiction. Quant à lui, plus les marques de respect qu'on lui prodiguait étaient grandes et plus s'accroissait son apparente humilité, qu'il avait beaucoup de peine de ne pas laisser paraître sous un immense éclat de rire.

Enfin, le miracle s'ébruita dans le public, et le curé de Laurabuc rentra dans sa paroisse au son des cloches lancées à toute volée, au chant des cantiques de ses paroissiens venus processionnellement à sa rencontre, et précédé d'une odeur que beaucoup jugèrent être celle de la sainteté.

Cependant la vieillesse était venue pour M. En Canaule, qui ne s'en montrait pas fort alarmé. Il fut assez heureux pour voir l'aurore de notre grande Révolution. Il la salua avec transport, comme fit la grande majorité des membres du bas clergé, – ce que semblent ignorer leurs successeurs d'aujourd'hui, – parce qu'il y voyait l'application des principes du vrai christianisme aux relations sociales, dans l'abolition des privilèges impies dont jouissaient les hautes classes, et dans le relèvement du pauvre, ce temple de Dieu.

A partir de cette époque, il cessa d'être bouffon, sans cesser d'être gai. Tout le monde s'aperçut avec étonnement du changement qui s'opéra dans toute sa personne. La physionomie prit une certaine teinte grave, qu'on n'aurait jamais cru pouvoir s'y accommoder, tant elle avait semblé en être l'antipode ; sa démarche même devenait parfois quelque peu solennelle, et ses manières, tout en restant familières, furent plus réservées. Il riait toujours, mais son rire était moins bruyant, moins désordonné.

Ah ! c'est que les préoccupations patriotiques s'étaient emparées de son esprit et en avaient un peu modifié la nature. Il suivait avec anxiété les événements, se réjouissait de nos succès et s'affligeait de nos revers.

Enfin, peu de jours après le 19 décembre 1793, ayant réuni à sa table quelques amis, pour fêter le

succès de nos armes, qui venaient de s'illustrer par la prise de Toulon, au dessert, quelqu'un ayant raconté une histoire plaisante, notre bon vieillard, redevenu tout à fait l'homme d'autrefois, donna dans un éclat de rire si formidable et ouvrit si démesurément la bouche, que sa mâchoire s'enclava de telle sorte, qu'il fut impossible à aucun des assistants de la remettre en place.

On alla vite chercher un médecin, mais, avant que l'homme de l'art arrivât, cette âme joyeuse, qui commençait à s'ennuyer dans ce vieux corps, qu'elle ne traînait plus qu'avec peine, profita de la circonstance pour s'envoler dans l'espace, et M. En Canaule eut cessé de vivre parmi les hommes. C'est ainsi qu'au moment où Bonaparte, l'homme qui devait faire tant pleurer, faisait son apparition sur la scène du monde, celui qui avait fait tant rire en disparaissait.

Quatorze de la trivalle

Histoire aussi merveilleuse que véridique

L'histoire que je vais raconter trouvera parmi mes lecteurs beaucoup d'incrédules. Je m'y attends. Le contraire me surprendrait fort. L'homme est ainsi fait qu'il ne croit aux événements extraordinaires que lorsqu'ils se sont accomplis depuis des siècles et dans des pays éloignés. Il en est du merveilleux comme de la noblesse et du vin : le temps lui est favorable. Telle dame de Carcassonne qui n'hésite pas à croire que Josué arrêta, sans figure, le soleil, sous les murs de Gabaon, n'admettra jamais qu'un habitant de Cavanac ou de Lespinassière ait pu, il y a dix ans, arrêter la lune, dans la commune de Montirat. Et pourtant la dernière opération semble devoir exiger moins d'efforts que la première, et Montirat ne doit pas offrir moins de facilités que Gabaon.

Quoi qu'il en soit, j'entre en matière, fort du témoignage de ma conscience et bien décidé à n'avancer, dans ce récit, aucun fait qui puisse en aucune façon éveiller les susceptibilités délicates de la Vérité. Car, il faut que le lecteur le sache, j'ai voué toute ma vie un culte absolu à cette vierge amoureuse de la nudité et du fond des puits, où je n'hésiterai jamais à aller la chercher, dussé-je y rester avec elle.

Donc, le Carcassonnais qui, il y a quarante ans, passait le Pont-Vieux et parcourait le faubourg la Trivalle, apercevait à sa droite, un peu après avoir dépassé la rue de la Gaffe, une boutique à porte cintrée. Une énorme clef, supportée par deux tringles de fer fixées dans la partie médiane et supérieure du cintre, s'avancait dans la rue et avertissait de loin le passant que la boutique était celle d'un serrurier.

Ce serrurier, – il me semble le voir encore, – était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, blanc de cheveux, frais et gai de visage, carré d'épaules, large de poitrine, rond de ventre et supporté par deux jambes aux puissants mollets, que terminaient deux pieds d'une largeur à faire mourir de chagrin une Chinoise, si, par malheur et malgré tous les soins maternels, la nature ennemie lui en avait fait pousser de semblables.

Notre homme s'appelait Quatorze.

– Pourquoi Quatorze, me dira-t-on, et non pas Treize ou Quinze ? A cela, je répondrai que je n'en sais rien. C'était probablement le nom que son père lui avait transmis. Il est des noms bien plus drôles.

Ainsi, par exemple, j'ai connu un fort honnête homme qui s'appelait *Anus*, ce qui ne l'empêchait pas de jouir d'une excellente santé et d'être un des meilleurs officiers de son régiment. Car c'était un officier. A la bataille de Magenta, pendant qu'il se baissait pour ramasser son mouchoir, la balle d'un Tyrolien lui pénétra dans le corps par son homonyme. Il mourut regretté de tous ses

camarades.

Mais revenons à Quatorze qui ne voulut jamais quitter le costume de sa jeunesse et que j'ai toujours vu en culottes courtes, souliers à boucles, chapeau à cornes et queue.

Il avait en toutes choses, excepté en fait de costume, des opinions assez flottantes, et il se laissait bercer dans les bras d'un doux scepticisme. En politique, il prétendait qu'il faut laisser couler l'eau sous le pont ; et en morale, que Dieu est bon et ne peut exiger de sa créature des efforts capables de nuire à sa santé. En religion, son orthodoxie n'était pas sans reproche et il développait parfois des théories qui en d'autres temps lui auraient fait sentir le roussi. Il fréquentait plus volontiers le cabaret que l'église, et professait pour la dive bouteille une estime qui ne connaissait pas de limites. Il justifiait cette espèce de culte en disant que ce n'était pas sans motifs que le Christ avait choisi le vin pour représenter son sang précieux dans le mystère de l'Eucharistie, et qu'il y avait en effet dans cette liqueur quelque chose de divin. Il ajoutait, en prenant un air grave et solennel, que tout honnête homme et tout bon chrétien doit aimer le vin et s'en arroser largement l'estomac. C'était, d'après lui, le moyen le plus sûr de développer en soi les pensées édifiantes et les sentiments pieux.

Comme mari, sa conduite laissait souvent à désirer. Mais si ses torts envers sa femme étaient fréquents, par compensation il les oubliait vite, et c'était dès lors comme s'ils n'avaient jamais existé.

Quant à ses enfants, il ne s'en occupait pas plus que de ceux du Grand Turc. C'était pour lui un crime que de gêner en rien la nature dans son développement, et à son avis il faisait preuve d'une grande impiété celui qui avait l'audace de vouloir modifier l'œuvre de Dieu.

Pour le travail, comme, d'après la Bible, c'est un signe de déchéance, il s'y livrait le moins possible, pensant très judicieusement se rapprocher ainsi de l'état d'innocence dans lequel se trouvaient nos premiers parents avant la manducation de la fatale pomme.

Avec de semblables principes, on comprend aisément que notre héros était en grand danger de ne jamais faire fortune ni dans ce monde ni dans l'autre.

Heureusement pour lui, sa femme était fort vaillante et fort intelligente, et ses enfants – deux garçons et une fille – ressemblaient à leur mère. Aussi ne manqua-t-il jamais de rien et put-il, jusqu'à son dernier jour, fréquenter le cabaret et courtiser la dive.

Au demeurant, et à ces défauts près, c'était le meilleur homme du monde, et tous l'aimaient, même sa femme et ses enfants.

Aussi quand la mort vint frapper à sa porte et l'avertir qu'il fallait déloger, il se répandit sur toute la Trivalle comme un voile de deuil. Femmes, enfants, vieillards, jeunes gens et hommes mûrs, tous regrettaient Quatorze et accusaient le sort jaloux qui venait leur enlever cette perle de bon vivant. Lui regarda la Camarde, – c'est ainsi qu'il avait coutume d'appeler la Mort, – sans la moindre émotion. Il se rassurait en pensant au chapitre XXVI de saint Matthieu, où le Christ promet à ses disciples de boire avec eux du vin dans le royaume de son père : « Qu'importe d'être ici ou là-bas, se disait-il, pourvu qu'on boive ? »

Il recommanda à sa femme et à ses enfants de ne pas trop s'affliger et de considérer que, puisque jusqu'à lui tout le monde était mort, il était très naturel qu'il mourût aussi. Il refusa net les services du confesseur, en lui disant qu'il verrait le bon Dieu avant lui et qu'il préférerait lui remettre en mains propres son paquet.

La seule chose qu'il exigea de sa famille, ce fut qu'on mit avec son corps, dans la bière, une paire de tenailles qu'il avait depuis l'époque de son apprentissage et qu'il affectionnait beaucoup. On verra plus tard l'usage qu'il en fit.

Voilà donc notre homme parti pour le grand voyage.

Tout d'abord une large route s'ouvrit devant lui, qui bientôt se divisa en trois. Au début de

chacune de ces divisions se dressait un poteau portant un écriteau. Sur l'écriteau de droite, on lisait en caractères azur : *Route du Paradis*. Sur celui du milieu, en caractères orange : *Route du Purgatoire*. Sur celui de gauche, en caractères rouges de feu : *Route de l'Enfer*.

La route de l'enfer était unie, bien entretenue, bordée d'arbres magnifiques et de fleurs aux couleurs brillantes et variées exhalant des parfums exquis. La fascination qu'elle exerçait sur le voyageur était si grande qu'il semblait à celui-ci qu'il n'avait qu'à s'y engager et qu'elle se chargerait elle-même du soin de le porter, sans aucun effort de sa part, au terme de son voyage.

Celle du purgatoire apparaissait moitié gaie, moitié triste, un côté bien bordé et bien entretenu, l'autre complètement nu et abandonné.

Quant à celle du paradis, jamais rien de plus effrayant, de plus désolé : pas un arbre, pas une fleur, pas une herbe, cailloux aigus, fondrières, casse-cou. On voyait bien qu'aucun cantonnier n'avait jamais passé par là. Avec tout cela, montante, tortueuse, escarpée et bordée de précipices à donner le vertige. C'était le découragement, le désespoir fait route.

De plus amoureux de la fatigue que Quatorze auraient reculé. Aussi se trouva-t-il fort perplexe. Sa passion le poussait vigoureusement à prendre la route de l'enfer, mais sa mémoire l'effrayait en lui rappelant tout ce qu'on lui avait dit dans son enfance des dangers de suivre ce chemin aisé et fleuri. Les joies du paradis, surtout à cause du chapitre de saint Matthieu, cité plus haut, lui plaisaient plus que les marmites et les chaudières bouillantes de Lucifer. Mais aussi, quelle route ! Il regardait son gros ventre et soupirait. Enfin il se décida en gémissant à grimper vers le séjour des bienheureux. Pour la première fois, – dois-je dire de sa vie ? – il se soumettait à l'effort pénible. Et pourtant quel désappointement l'attendait en haut de la côte !

Ce qui le frappa en arrivant tout essoufflé, ce fut une porte de pauvre apparence, mais solide. Il tira un vilain cordon. Une sonnette fêlée se fit entendre. Aussitôt un guichet s'ouvrit. Un gros et long nez se montra, auquel était attachée une figure à la fois bonasse, refrignée et ennuyée. C'était le portier du paradis, c'était saint Pierre !

– Qui es-tu ? et que veux-tu ? lui demanda l'ex-pêcheur de Galilée.

– Je suis Quatorze, de la Trivalle, et je voudrais entrer.

– Quatorze, de la Trivalle ! Hum !

Et chaussant ses besicles, l'apôtre se mit à feuilleter quelques instants un grand registre. Puis il reprit « Ah ! çà, mais tu n'y penses pas, mon brave Quatorze ? tes notes sont des plus mauvaises, et je ne comprends pas que tu aies eu l'audace de te présenter ici. Tu n'observas jamais les commandements de l'Église !

– C'est vrai, mais j'observais les commandements de Dieu.

– Ta, ta, ta, ta, quand cela serait, cela ne te servirait de rien. Ce sont ceux de l'Église surtout qu'il faut observer. Les autres ne viennent qu'en seconde ligne.

– Mais qui gouverne donc ici ? N'est-ce pas Dieu ?

– Non, mon pauvre ami, c'est le pape ; et nous lui sommes tous soumis. Ses décrets sont infaillibles. Or, comme tu ne te confessas pas, même au moment de ta mort ; que tu n'allas jamais à la messe, que tu n'observas pas les jours maigres, les jeûnes et rien, en un mot, de tout ce qu'ordonne celui qui se dit mon successeur, il est inutile d'insister ; je ne pourrais t'ouvrir, quelque bonne envie que j'en eusse. Je suis lié.

Cependant tu es bien entré, toi qui ne te confessas jamais ; qui n'allas jamais à la messe ; qui n'observas pas les jours maigres ; qui ne jeûnas pas.

– Mon Dieu, tu as raison. Seulement, tu devrais savoir qu'alors c'était la loi du Christ qui régnait, tandis qu'aujourd'hui c'est celle du pape. Je te l'ai déjà dit : C'est la terre qui commande au ciel. Là-bas ils font les lois, et ici nous n'avons qu'à courber la tête et à nous y conformer. (S'animant.) Corbleu ! crois-tu que je sois bien content de me voir cloué pour toujours derrière cette porte et

condamné à tirer le cordon et à recevoir les rebuffades de ceux à qui, bien malgré moi, je refuse de l'ouvrir ? Quand donc aura-t-on assez de bon sens sur la terre pour revenir aux pures doctrines de mon divin Maître ? Alors je serai délivré ; et toi aussi, mon pauvre Quatorze !

– Mais que fait-on dans le paradis ?

– Ce qu'au Vatican on décrète : on chante !

– Des chansons ?

– Y penses-tu ? Des cantiques. Hosanna!

– Toujours ?

– Toujours.

– Mais y boit-on, au moins ?

– Jamais. Il est strictement défendu de laisser entrer du vin. Aussi les quelques gens d'église qui, par extraordinaire, sont introduits, regrettent-ils vivement d'avoir ainsi réglé les choses.

– Pourtant saint Matthieu, chapitre XXVI...

– Que me parles-tu de saint Matthieu ? Parle-moi du pape. Ne t'ai-je pas dit que c'est lui qui gouverne ?

– Dans ce cas, je crois qu'il peut être préférable d'aller en enfer ?

– Eh ! eh ! si ce n'était les brûlures. Mais on finit par s'y habituer. Surtout toi, un serrurier.

– Tu me conseilles donc...

– Je ne te conseille rien, seulement je ne puis t'ouvrir.

– Eh bien ! adieu ! je te plains plus que je ne t'en veux. Je vais en enfer. Quant au purgatoire, je le dédaigne, son nom seul me le ferait fuir.

– D'ailleurs on ne t'y recevrait pas. Adieu et bonne chance ! Et saint Pierre referma son guichet, après avoir prononcé ces mots.

Quatorze descendit rapidement la côte qu'il avait eu. tant peine à gravir, gagna la splendide route de l'enfer et la parcourut résolument jusqu'au bout.

Arrivé devant, la porte, il fut stupéfait de sa magnificence. Les portes du baptistère de Florence, que Michel-Ange admirait tant, ne sont rien en comparaison de celle-ci, et leur auteur Ghiberti n'est qu'un gâcheur à côté de l'artiste sublime qui en a imaginé et exécuté les sculptures. Ajoutez à ce prodige de l'art l'or, l'argent, les diamants, les rubis, les perles, les turquoises, les émeraudes qui l'ornent avec une profusion habilement calculée et vous comprendrez quelle est la puissance de ce Satan qu'on maltraite si fort en chaire. Le marteau seul vaut un royaume, et Quatorze ébloui n'osait, par respect, y toucher. Enfin il se décide et frappe timidement un faible coup.

– Le diable, qui, ce jour-là se trouvait de garde, crie :

– Qui est là ?

– Quatorze, de la Trivalle.

Quatorze à la lois d'un seul faubourg de Carcassonne, se dit joyeusement le diable, un jeune novice, quelle bonne aubaine !

Et ouvrant aussitôt, il se précipita rapide comme la foudre, pour saisir sa proie.

– Mais Quatorze encore plus rapidement, à peine la porte étant ouverte, avait parcouru de son œil de faucon le sombre royaume et vu en bloc tous les supplices : chaudières, rôtissoires, marmites, et les affreux cuisiniers occupés à accommoder de toutes façons les pauvres damnés. Il avait pu apercevoir les affreuses grimaces de ces infortunés et entendre leurs hurlements de douleur. Sa résolution fut vite prise. Saisir avec ses bonnes tenailles M. le diableteu, par son nez en virgule, et le tirer sur la route fut l'affaire d'un instant.

Et le pipelet infernal, étourdi par une attaque aussi subite et aussi inattendue, plus habitué d'ailleurs au feu qu'à de telles étreintes, de crier en gambadant et de supplier Quatorze de le lâcher, lui promettant, foi de diable d'honneur, de le laisser tranquille à l'avenir. – Tu me

déshonores aux yeux de mes camarades, disait-il, lâche-moi, je t'en supplie, lâche-moi. Tu en seras récompensé.

Mais Quatorze restait sourd à cette voix suppliante et tenait ferme. Il avait déjà formé dans sa tête un plan magnifique. Il voulait rentrer à la Trivalle avec sa conquête : – Je montrerai, disait-il, ce diable dans les foires, pour de l'argent. Tout le monde voudra voir. Quelle fortune je vais faire !

Hélas ! pendant qu'il se laissait un instant absorber par la pensée de ses richesses futures, M. du diable donne une forte saccade, se dégage et, en trois sauts et quatre cabrioles rentre dans l'enfer dont il referme vite la porte.

Plus maté que Perrette à la chute de son pot au lait, Quatorze reprend tristement et l'oreille basse le chemin de la Trivalle.

Il entra chez lui à la nuit tombante. Sa femme était seule dans la cuisine, occupée à raccommoder quelque vieux linge. On peut facilement comprendre la surprise et l'effroi de la pauvre vieille en le voyant tout à coup apparaître devant elle.

– Si tu es une bonne âme, parle, lui dit-elle, d'une voix tremblante, ou sinon que le bon Dieu te conduise ! Et elle accompagna ses paroles de force signes de croix.

Quatorze ne pouvait retenir le rire.

Il y avait sur la table une bouteille de vin. Il s'en saisit et la vida d'un trait. A cet acte, sa femme ne conserva plus de doute. C'était bien son mari ! Quel miracle ! Comment, avait-il pu revenir de l'autre monde ?

Elle l'accabla, à ce sujet, d'un déluge de questions qui tombaient dru comme grêle sur le pauvre ressuscité, sans que l'une attendît la réponse à la précédente.

Enfin elle sortit pour annoncer au voisinage la grande nouvelle, et en un instant la maison fut pleine de curieux. Toute la Triviale y vint. Le lendemain, ce fut Barbecanne, la Cité, la Ville. Les jours suivants, les gens du département et des pays les plus éloignés accoururent, car, la nouvelle s'étant répandue, chacun voulait voir le ressuscité, causer avec lui, le toucher, le palper. On l'invitait, on le fêtait. Quatorze n'avait jamais tant bu ! Il était en Paradis !

Seulement ce paradis devait être de courte durée.

Deux ans à peine ! Et au milieu de l'étourdissement, de la joie des festins, Quatorze, pas plus que dans sa précédente existence, ne songea à fréquenter l'église et le confessionnal. Aussi quand la mort vint comme la première lois le saisir à l'improviste, le trouva-t-elle inconfès et, par conséquent, dans l'impossibilité de se faire ouvrir par saint Pierre.

Aussi ne se donna-t-il pas la peine de gravir la route escarpée, et, dédaignant toujours le purgatoire, alla-t-il tout droit à l'enfer, comptant bien se faire respecter, au moyen de ses bonnes tenailles, de tous les diables coalisés.

Ce qui le porta à prendre cette détermination, c'est que la route s'était fermée cette fois derrière lui d'une façon absolue et qu'il n'y avait plus moyen de revenir à la Trivalle.

Pourquoi, me demandera-t-on, avait-il pu une première fois repasser, comme on le dit, les sombres bords et reparaître parmi les vivants, après être descendu chez les morts ?

Je répondrai à cette interrogation quand on me dira pourquoi Hercule, Thésée, Ulysse, Enée, et quelques autres héros des temps passés ont pu en faire autant.

Peut-être que Dieu veut que de loin en loin quelqu'un puisse aller dans l'autre monde et en revenir, pour confondre ceux qui en nient l'existence.

– Qui sait, après tout, se disait Quatorze, en poursuivant lentement sa route, si ces flammes et ces supplices que j'ai vus l'autre fois ne sont pas une pure fantasmagorie derrière laquelle se cache une aimable réalité ? Dieu est bon et il ne peut pas vouloir condamner sa créature à d'affreux et éternels supplices. Ce sont peut-être des épreuves que l'on fait subir au récipiendaire avant de l'admettre, comme chez les francs-maçons. Ce qui me porterait à le croire, c'est que généralement

ceux qui sur terre tonnent tant contre l'enfer se comportent de façon à devoir inévitablement y aller après leur mort.

Essayons.

Et arrivé à la porte, il se saisit du marteau et frappa un coup résolu.

Le hasard voulut que, le même diableteau fût encore de garde.

– Qui est là ? s'écria-t-il d'une voix que notre voyageur reconnut.

– Quatorze, de la Trivalle.

A ce terrible nom, l'épouvante s'empara du diableteau dont le nez se contracta comme sous l'action d'une formidable étreinte :

– Lors même que tu serais Quinze, je ne t'ouvrirais pas, serrurier maudit, hurla-t-il enfin, de toute la force de ses poumons infernaux. Tu peux aller partout où tu voudras, je n'y mettrai pas d'obstacle ; mais au diable jamais ! Regarde bien cette porte ; tous les camarades sont avertis ; elle ne s'ouvrira pas pour toi.

Quatorze eut beau prier, supplier, jurer qu'il ne se servirait plus de ses tenailles ; rien n'y fit, le diable resta sourd à sa voix.

Sa position était critique. On ne le voulait pas au paradis ; on ne le voulait pas à l'enfer ; pour rien au monde il n'eût consenti à entrer au purgatoire : il fallait qu'il reste dehors !

Pour la première fois, il se sentit sérieusement troublé, et un mal jusqu'alors inconnu pour lui, le souci du lendemain, lui fit sentir sa terrible, morsure.

– Que vais-je devenir, se dit-il, exposé ainsi pour toujours aux intempéries des saisons ; sans un abri pour ma tête et une goutte de vin pour me rincer le gosier ?

Si du moins je pouvais rentrer chez moi ! Mais non ! La route n'est pas précisément fermée ; ce qui est plus fort, elle a disparu. Si je veux tenter de retourner en arrière, je ne rencontre plus que les ténèbres et une force mystérieuse, invincible, me repousse. Que faire ? que faire ? grands dieux !

C'est à l'endroit même où les trois routes prennent leur naissance que Quatorze se répandait ainsi en lamentations ; car il avait pu rétrograder jusque-là, après le refus du diable portier.

Tout à coup, il voit émerger des ténèbres et s'avancer vers lui un homme qu'il lui semble reconnaître. Son cœur bat et sa joie ne se contient plus quand il reconnaît, en effet, Pigibét, le maçon de la Cité, son plus intime ami, son plus fidèle compagnon de cabaret.

Il court à lui, le salue, l'embrasse avec transport. Pigibét, non moins joyeusement, lui rend son salut et ses embrassades

Un dialogue s'engage entre les deux amis, dans lequel Quatorze n'a pas de peine à démontrer à Pigibét que l'ascension pénible du paradis serait pour lui une fatigue inutile. Quant à l'enfer, il lui en fait une description telle qu'il lui ôte toute envie d'y entrer. Ils vont seulement en admirer la porte. Du purgatoire, Pigibét n'en veut pas plus que Quatorze.

Que faire donc ?

Quatorze, toujours fertile en inventions, propose de bâtir une maisonnette pour se mettre à l'abri du mauvais temps ; de planter une vigne, et d'offrir un moment de repos et un verre de vin aux voyageurs pour les trois destinations, moyennant une rétribution convenable, bien entendu. Aux cagots seuls, l'entrée est interdite, car Quatorze déteste les cagots.

Ce qui fut dit fut fait. Et nous sommes chargé de faire savoir aux voyageurs pour l'autre monde qu'ils trouveront à l'entrée des routes du Paradis, du Purgatoire et de l'Enfer une guinguette à l'enseigne suivante :

AU REPOS DES VOYAGEURS

—

QUATORZE E.T COMP^{ie}

SERT A BOIRE

—

Les Cagots sont exclus

Les gens de Carcassonne et en particulier, ceux de la Trivalle, de Barbe canne et de la Cité, y sont accueillis avec empressement et traités gratis.



V. TOURNIER (1882).

APPENDICE

Souvenirs inédits sur la 32^e

Comme je tiens à ce que ce livre³², si je ne l'offre pas de mon vivant à la bibliothèque de Carcassonne, lui soit offert après ma mort, j'y ajouterai quelques pages qui pourront peut-être intéresser le lecteur carcassonnais.

Et d'abord, que je relève une omission que l'auteur a faite et qui me touche de près. Le nom de mon père figure bien parmi les décorés du champ de bataille, mais je l'ai en vain cherché aux actions d'éclat. Pourtant il devrait s'y trouver, comme on pourra s'en convaincre, en lisant ses états de services que j'annexe à ce volume. C'est au Bogaz de Damiette ou de Lesbeh, c'est-à-dire à la bataille de Lesbeh, qu'il fut cité à l'ordre du jour et qu'il lui fut promis une récompense, ainsi qu'à son chef de demi-brigade, Darmagnac. Celui-ci l'obtint, parce que, sans doute, il la réclama. Mon père ne l'eut pas, parce que, homme de devoir et esprit fier, il ne la réclama jamais.

Ce qui m'étonne, c'est que le lieutenant Piéron, en parlant, à la page 110, de cette bataille de Lesbeh, cite le colonel Darmagnac et le sergent-major Bésiès et ne cite pas le fourrier Tournier. Cependant, c'est ce dernier qui, pour secourir son ami Frézar, de Maraussan, auquel un janissaire s'apprêtait à faire sauter la tête, revint le premier contre les Turcs, dont le choc violent et la grande masse avaient un instant fait reculer les Français. Il ne put pas sauver Frézar, mais il détermina le retour offensif de ses camarades et décida ainsi de la victoire.

Ce n'est pas seulement comme fils, mais aussi comme Carcassonnais, que je relève cette omission, qui ne doit pas être la seule. En effet, je ne vois pas figurer, même parmi les décorés du champ de bataille, un intime ami de mon père, que j'aimais beaucoup Fouquier, de Béziers. Et pourtant il devrait y être.

Je ne comprends pas non plus que Michel-Jean-Louis soit tout simplement cité parmi les décorés du champ de bataille : le célèbre maître d'armes du 32^e de ligne méritait, ce me semble, une mention spéciale. C'était un mulâtre de haute taille, à l'air un peu niais, ce qui lui valut plus d'un duel. Il sortit toujours vainqueur de ces rencontres, excepté une fois. « Celui qui m'a blessé, me disait-il, un jour, ne me connaissait pas, autrement il en aurait été bien fier. »

Il était mousse sur la flotte qui fut détruite à Aboukir, avec Pioch et non Pioche, de Cette, qui fut le bouche-trou ou aide-porte-aigle de mon père. Après ce désastre, on répartit dans les régiments les marins qui purent se sauver, et Jean-Louis et Pioch entrèrent dans la 32^e.

Jean-Louis prit sa retraite à Montpellier, sous le règne de Louis Philippe. Il était alors maître d'armes dans un régiment du génie, en garnison dans cette ville.

Il y établit une salle d'armes et un tir. Il était, du reste, aussi habile au pistolet qu'à l'épée.

Il avait avec lui une charmante jeune fille, qu'il avait adoptée et qu'il maria.

Elle appartenait à un cantinier, son ami et chargé de famille. Toute petite, elle était hydropique, et les médecins l'avaient abandonnée. Or, Jean-Louis était marié et sans enfants. – Donne-la-moi, dit-il au père. *Je la ferai mettre en garde*, et peut-être que ça la guérira.

Le père la donna. Elle guérit et devint d'une habileté remarquable, une élève digne d'un tel maître.

³² *Histoire d'un Régiment. La 32^e Demi-Brigade (1775-1890)* par le lieutenant Piéron (1^e édition).

Armes d'honneur décorés du champ de bataille

RICHE était un intime ami de mon père, qui n'en parlait qu'avec enthousiasme. Il disait que c'était l'officier le plus distingué du régiment ; un homme plein d'honneur jusqu'au bout des ongles. Quelques jours après le beau fait d'armes qui, en 1809, lui valut d'être cité à l'ordre du jour de l'armée, il fut tué en duel par un officier, un spadassin, qui était loin, bien loin de le valoir, disait mon père.

On est tout surpris de voir qu'un aussi vaillant soldat ne fut que sous-lieutenant, à l'âge de trente-sept ans. Cela ne peut s'expliquer que par ce fait que, comme mon père, et presque tous ceux de 1791, il avait sans doute voté contre le Consulat à vie et contre l'Empire. On sait que Napoléon les tint systématiquement dans les bas grades. Et pourtant, comme le dit le général Foy, ils étaient la force et l'honneur de l'armée. Aussi, ce n'est pas sans un saisissement douloureux que j'ai lu, page 54, dans sa dédicace à l'homme du 2 décembre, le général vicomte Darmagnac lui dire, en parlant des glorieux morts de la 32^e : « Je vous acclame, comme ils vous acclameraient tous. »

Non, Monsieur le vicomte, les soldats de 1791, les fils de la liberté n'auraient pas acclamé celui qui l'égorgea dans le nocturne guet-apens de décembre. Mon père, qui appréciait votre courage, mais qui n'estimait pas votre caractère, vota, en 48, pour Ledru-Rollin, et fut président d'un comité formé pour envoyer une adresse aux soldats du département de l'Aude et les engager à voter pour l'illustre orateur républicain.

CASSÉ. C'est le capitaine Cassé de Saint-Hilaire, que tous ceux de ma génération ont connu, à Carcassonne. Il n'était pas lieutenant quand il reçut son sabre d'honneur, en 1796, puisque, quelques années plus tard, au camp de Boulogne, il était sergent-major, en même temps que mon père. C'est encore une erreur du lieutenant Piéton.

Le capitaine Cassé n'était pas seulement un homme d'une grande bravoure, c'était encore le plus fécond conteur que j'aie jamais connu : les contes naissaient dans son esprit avec une spontanéité et une abondance incroyables, et nous étions persuadés qu'il finissait par les croire lui-même, tant il les soutenait avec assurance. Comme il nous a amusés !

GINIEZ. Ici, je me sens un peu embarrassé. Je trouve, en effet, à la page 365, un Gimié, décoré en 1864, et je me demande si, par hasard, ce ne serait pas le même nom différemment orthographié. Je tiens de mon père que lorsque le 129^e, qui concourut à la formation de la 32^e, était à Nice, il arriva beaucoup de volontaires de l'Aude et de l'Hérault, dont plusieurs furent incorporés dans ce régiment. De ce nombre étaient trois Gimié, de Béziers, le père et les deux fils. Le père, qui avait été nommé capitaine, fut tué, dès le début, et un de ses fils fut nommé capitaine à sa place. Bientôt un des deux frères fut tué aussi, et l'autre, que j'ai connu à Béziers, se retira, à la chute de l'Empire, avec le grade de commandant. On parlait beaucoup patois à la 32^e. L'erreur est donc possible, car, en patois, on disait Gimiès.

LIBES était aussi de l'Hérault. En Égypte, les Turcs et les Français se disputant un village, il fut entouré par les premiers dans un cul-de-sac, et il avait reçu cinquante coups de sabre sur la tête et sur les épaules, quand un retour offensif des siens le délivra.

PLANQUES. C'est, sans doute, Planques de Bédarieux ; dont m'a souvent parlé mon père et qui se retira sergent.

MAYNAUD. Celui-ci, par exemple, je l'ai bien connu. Il dut s'engager, dans Médoc, à peu près à la même époque que mon père.

C'était un berger du village de Cavanac. Il était complètement illettré, quand il entra au service, où il apprit à déchiffrer avec peine la lettre moulée. Il devint maître d'armes, et il donna les premières leçons à Jean-Louis. Sa taille n'était pas élevée, mais il était, comme Pioch, doué d'une force herculéenne. Tout son corps était couvert de poils épais et longs. Son humeur était toujours égale et ne se démentait pas, même dans les circonstances les plus pénibles. Mon père disait de lui : « Nous avons été près de vingt-quatre ans ensemble ; nous avons souffert la faim, la soif, le froid, le chaud, les fatigues de toutes sortes ; jamais je ne l'ai vu un seul instant de mauvaise humeur. »

Il mourut vers 1838. Le commandant Sarrant, dont je parlerai plus loin, prononça sur sa tombe un discours où il rappela de lui un fait d'armes, accompli en Espagne, analogue à celui qui valut, à Riche d'être cité à l'ordre du jour.

Il était sous-lieutenant, quand les Bourbons licencièrent l'armée.

La mort de ce vieux compagnon d'armes fut une grande douleur pour mon père qui l'aimait beaucoup et qui, tous les après-midi, se rendait de Montlegun au haut de la rue Saint-Jean (au coin de l'artichaut), où il demeurait, pour faire une partie de piquet.

Je veux citer, ici, un fait qui montrera dans tout son jour le caractère heureux de Maynaud.

C'était vers la fin de la campagne d'Espagne. Le général Aymard était encore colonel du 32^e. Le régiment faisait halte dans une forêt. Une pluie continue tombait depuis plusieurs jours. Les soldats juraient, sacraient, blasphémaient. Au milieu de ce concert de malédictions, une seule voix s'élevait, joyeuse, chantant une chanson. Le général Rey, abrité dans son fourgon, avec le colonel Aymard, demande quel est celui qui chante, par un temps pareil. On lui dit que c'est le sergent Maynaud. Il ordonne qu'on le lui fasse venir.

– Qu'as-tu à chanter, lui dit-il quand tout le monde enrage ?

– Que voulez-vous, général ? quand même je me mettrais en colère, ça ne ferait pas venir le beau temps.

– C'est égal, tu dois avoir trouvé quelque chose à manger ?

– Oui, mon général, j'ai des vesces que je fais cuire.

– Eh bien ! tu les apporterás, et nous les mangerons ensemble. J'ai du bon vin.

Et le sergent Maynaud mangea ses vesces et but le bon vin, en compagnie de son général et de son colonel.

PIOCH. C'était en 1806. Le 32^e était à Düsseldorf. Un jour, Pioch était allé à une fête de village. Il se trouvait attablé, dans une chambre d'auberge, avec un chirurgien.

Tout à coup, on entend un grand bruit dans l'escalier, et un soldat français se précipite dans la chambre, poursuivi par une foule furieuse. Pioch, sans lui demander d'explications, le saisit par le fond des chausses et le lance par la fenêtre, peu élevée, sur un tas de fumier. Le soldat se sauve, pendant que Pioch fait face à ceux qui le poursuivent. L'un de ceux-ci, furieux, lui tire un coup de fusil et lui fait sauter une épauvette. Pioch, avec sa force herculéenne, bouscule tous les assaillants dans l'escalier, et arrive dans la rue. Mais il se trouve au milieu de gens armés de bâtons, contre lesquels il se défend avec son sabre, en ayant soin de ne frapper que du plat. Enfin, grâce à son habileté de maître d'armes, il se dégage. Mais voilà qu'au détour d'un chemin un homme lui lance à la tête une grosse pierre qui, heureusement, ne l'atteint pas. Furieux cette fois, il frappe, mais du taillant, et étend mort son agresseur sur le sol.

Effrayé de ce qu'il vient de faire, il rentre au camp, la tête basse et la douleur peinte sur la figure. Le premier qu'il rencontre est mon père ; alors sergent-major, et qui, voyant son air atterré, lui

demande ce qu'il a.

– Major, je suis perdu, dit-il, j'ai tué un homme.

– Oh ! mais je te connais, lui répond mon père. Si tu as tué un homme, c'est qu'il t'a attaqué. Et Pioch lui raconte son aventure.

Alors mon père le met à la garde du camp et va raconter le tout à son capitaine. Celui-ci se rend chez le colonel, le colonel chez le général, et ce dernier, enfin, chez le prince Murat, commandant en chef. Je n'ai pas besoin de dire que chacun plaidait la cause de Pioch, excellent soldat et très honnête homme.

Murat, qui savait que la guerre allait éclater, répondit :

– Comment, un seul homme a battu tout un village ! C'est de bon augure. Faites-moi sortir cet homme.

J'ai connu Pioch, à Cette, où il était, vers 1840, chef de l'abattoir.

Ici, je veux citer deux faits qui montreront combien les Prussiens ont été, de tout temps, insolents et provocateurs.

J'ai dit que Prussiens et Français occupaient ensemble le même pays. Un jour, dans un village, des soldats français étaient attablés dans un cabaret. Dans la même salle, et à une autre table, se trouvaient des soldats prussiens, Les Français venaient de recevoir des vestes neuves. Les Prussiens disaient en les regardant d'un air goguenard :

– Ce sera nous qui les userons.

Or, parmi ces Français, se trouvait un Alsacien qui traduisit ces propos à ses camarades. Ceux-ci se levèrent aussitôt et tombèrent sur les Prussiens.

On sortit dans la rue où, le combat continuant, allait se généraliser par l'adjonction de nouveaux combattants des deux côtés, quand les chefs intervinrent et le firent cesser.

Une autre fois, mon père, toujours sergent-major et décoré, le seul, je crois, de sa compagnie, passait devant un corps de garde occupé par des conscrits français et où l'on accédait par trois marches en pierre. Sa curiosité étant éveillée par de bruyants éclats de voix, il monte et trouve un caporal Prussien qui haranguait, dans sa langue, à laquelle ils ne comprenaient rien, nos conscrits ébahis.

A peine le Prussien aperçoit-il mon père, qu'il marche à lui, d'un air provocateur, et lui applique la main sur sa décoration. Or mon père n'était pas doué à un très haut degré de la vertu d'endurance. Aussi, le Prussien reçut-il incontinent un vigoureux soufflet et un coup de pied dans le ventre, qui l'envoya se casser les reins sur les marches de pierre.

SARRANT non SARRAUT, décoré le 1er octobre 1807. Il sortait de l'école.

Il dut arriver au régiment vers 1806 puisqu'il y était à l'affaire de Halle.

Mon père, alors sergent-major, portait le drapeau. Il voulut que ce drapeau fût sur le pont avant celui du 18^e qui, comme le 32^e, avait été lancé à l'attaque. Il y réussit, et fut heureux de voir à côté de lui un Carcassonnais, le jeune sous-lieutenant Sarrant.

M. Sarrant était commandant dans le 2^e à Waterloo, où il reçut une blessure au genou, qui le rendit boiteux. En 1830, il fut, après M. Besaucèle, commandant de la garde nationale, et plus tard maire de Carcassonne.

LODOYER était d'un département voisin. Il reprit du service en 1830. Il revint peu de temps après d'Alger, avec un œil emporté par une balle.

AYMARD, colonel du 32^e, pendant plusieurs années, était de Lézignan. C'était un chef d'une grande sévérité, mais aussi juste que sévère. C'est sous lui que mon père fit son avancement,

longtemps retardé par le colonel Darricau, qui ne se décida à le faire passer sergent-major qu'à la suite d'une démarche collective des capitaines du régiment, étonnés de ses refus continuels. Avant de venir au 32^e, comme colonel, Aymard y avait été chef de bataillon, à ce qu'il me semble bien que mon père m'a dit.

Il reprit du service en 1830, et devint aide de camp du roi Louis-Philippe. Il mourut vers 1861, dans sa propriété de l'Espitalet – qu'il appelait la Gatimèle – sise dans la commune de Villemoustaussou. C'était le père du général Aymard, mort gouverneur de Paris.

RIVIERE, qui se retira capitaine, était de Puylaurens. A la bataille de Toulouse, quand l'affaire était à peu près terminée et qu'on n'entendait plus que quelques coups de fusil, un groupe de capitaines, dont faisaient partie Rivière et mon père, causaient tranquillement. Mon père engagea Rivière à chanter une des nombreuses chansons de son pays, qu'il savait si bien. – Rivière commence : – *Aïe, aïe, aïe qu'un nas pounsul que' n'an aquélos fillotos...* Tout à coup, il pousse un aïe plus fort : une balle venait de lui traverser la cuisse ; *Acabo lé couplèt*, lui dit mon père. Il ne l'acheva pas.

J'ai entendu parler, soit par mon père, soit par ses amis, d'autres soldats du 32^e dont le nom se trouve dans ce volume, mais mes souvenirs ne sont pas assez précis à leur sujet pour que je me hasarde à en parler à mon tour. Mais il est un Carcassonnais dont le nom ne s'y trouve pas, que j'ai connu quand j'étais tout petit, et que je tiens à nommer. Il s'appelait Pit. Il était portier du palais, quand le palais était où sont la bibliothèque, le musée et les écoles. Il était boiteux, par suite d'une blessure reçue au passage du pont d'Arcole. C'était un ami d'enfance de mon père.

Je tiens à signaler quelques erreurs, de peu d'importance, du reste, qui se trouvent dans ce document. D'abord, il y est dit, *aux actions d'éclat*, qu'il fut cité à l'ordre du jour le 8 brumaire an VIII, tandis que c'est le 10. C'est, en effet, le 10 qu'eut lieu la bataille de Lesbeh et qu'il reçut un coup de feu dans le bras droit.

Aux états de services de mon père, il est dit qu'il fut blessé d'un coup de feu à la tête, le 28 fructidor, sous Mantoue (bataille de la Favorite). Or, il eut la tête fendue, les dents brisées et un coup de baïonnette à la joue droite. On trouva, sans doute, plus commode et plus court de dire blessé d'un coup de feu.

L'attaque de la 32^e, acclamée par l'armée, à son arrivée sur le champ de bataille, fut si impétueuse, qu'il s'ensuivit une mêlée confuse. Les Autrichiens s'enfuirent en déroute vers Mantoue. Mon père s'engagea dans un chemin creux qu'il croyait devoir le conduire vers les siens. Arrivé sur un tertre, qui le terminait et lui cachait la route, il se trouva en présence d'une colonne d'ennemis qui se hâtait vers la ville. Espérant qu'il pourrait, par son audace, comme cela leur était souvent arrivé, les arrêter jusqu'à ce que les siens arrivassent, il s'élança au milieu d'eux, croisa la baïonnette et leur cria, de se rendre. Ils s'arrêtèrent, en effet, un instant ; mais bientôt, voyant qu'il était seul, ils lui tombèrent dessus à coups de crosses. Il se défendit de son mieux ; mais il fut terrassé et fait prisonnier.

Dans Mantoue, on le confia à un soldat pour le conduire dans un hôpital. En traversant une place, une femme se détacha d'un groupe de commères et, marchant vers lui, en brandissant un maillet, elle allait lui en asséner un coup sur la tête, quand le soldat, d'un coup de crosse dans le ventre, l'envoya tomber jambes en l'air.

Une dame qui passait, le voyant tout en sang et les vêtements en lambeaux, en eut, au contraire, pitié et demanda au soldat de le lui confier, promettant d'en avoir bien soin.

Elle le fit entrer dans la boutique d'un cordonnier, et appela un médecin du voisinage. On le lava ;

on lui banda la tête et les lèvres, qui étaient toutes fendues, après quoi la dame le conduisit dans une église où se trouvaient enfermés des prisonniers français. Les hôpitaux étaient encombrés de malades et l'on y était très mal soigné. La dame partit, mais revint lui prodiguer ses soins jusqu'à complète guérison.

Cependant, il s'assit dans un coin et, fouillant dans la poche de son habit, il en retira un volume de Voltaire, qu'il essaya, mais en vain, de lire. Alors un soldat s'approcha de lui et lui dit :

– Camarade, je vois que tu ne peux pas lire, veux-tu me prêter ton livre ? Puis, le regardant attentivement : – Tiens, c'est toi, Tournier !

C'était un nommé Delmas, de Carcassonne, son camarade d'enfance, qui mit aussitôt l'argent qu'il avait sur lui à sa disposition, car les habits de mon père étaient tout en lambeaux et il n'avait pas même de cravate.

Les blessures à la tête, quand on n'en meurt pas, guérissent vite. Aussi mon père fut-il bientôt guéri.

Un aide de camp de Wurmser, persuadé que tous les fourriers et sergents-majors étaient des nobles qui n'avaient pas voulu émigrer ou des fils de riches bourgeois, – il se trompait dans ce cas, – venait souvent causer avec lui. Il ne pouvait pas comprendre que la 32^e eût pris part, pendant trois jours de suite, à trois batailles, sur des terrains si éloignés les uns des autres. Il demandait à mon père comment ils avaient pu faire. Et comme mon père lui répondait : – Nous nous sommes battus le jour et nous avons marché toute la nuit, il s'écriait : – Mais nos soldats ne pourraient pas faire cela ! Certes, votre général est un grand général ; mais avec de tels soldats que ne peut-on pas faire ?

Enfin la campagne de Suisse, qu'il fit sous Brune, n'y est pas mentionnée. Il n'en parlait, du reste, que comme d'une promenade militaire et d'une fête continuelle.

Fourrier, quand il entra dans le canton de Vaud, en avant du régiment et pour faire les billets de logement, les premières personnes qu'il rencontra furent un monsieur et une charmante demoiselle. A sa vue, le monsieur s'écria : – Ma sœur, voici nos libérateurs ! Je veux que tu embrasses le premier que nous rencontrons.

Il commença donc la campagne sous d'heureux auspices.

Quant aux billets de logement, ils étaient tout à fait inutiles : on les déchirait, et chacun voulait avoir le plus de soldats possible. On sait que cette campagne fut faite en faveur du canton de Vaud.

Particularité touchante ! la 32^e défila devant la maison du général Laharpe, – qui l'aimait tant et qui en était tant aimé, – en saluant sa veuve et sa fille qui se trouvaient, en grand deuil, sur le balcon.

Carrière militaire de mon père

Maintenant, je, prendrai la carrière militaire de mon père, du commencement jusqu'à la fin, en glanant, chronologiquement, dans ce qui est resté dans ma mémoire de ses conversations et de celles de ses amis.

Il s'engagea, le 3 mars 1791, dans le régiment d'infanterie de Médoc, alors en garnison à Carcassonne, en même temps que les dragons de Noailles.

Comme il n'avait pas encore tout à fait atteint sa dix-septième année, le colonel, le trouvant trop jeune, le refusa d'abord ; puis, se ravissant, il le fit écrire sous sa dictée, et trouvant qu'il avait une belle plume, l'accepta enfin. Il entra donc dans la caserne de Médoc.

C'étaient de rudes gaillards que ces soldats de la vieille année, des enragés, – ce que nous

appelons, dans notre patois : *dé sacré moun amos*. Pour la moindre parole un peu vive, il fallait se battre en duel.

Aussi, mon père était-il à peine depuis quinze jours au régiment, qu'ayant eu une légère altercation avec un camarade, à propos du baquet à vider, opération pour laquelle il ne se sentait pas une vocation très prononcée, des vieux intervinrent et il fallut se battre.

Comme, il n'avait pas encore de sabre, le duel eut lieu à la baïonnette, et il fut assez heureux pour blesser légèrement son adversaire.

La France était alors divisée en deux partis également ardents : celui de la révolution et celui de la contre-révolution. L'infanterie était révolutionnaire et la cavalerie contre-révolutionnaire. Aussi y avait-il des rixes fréquentes entre Médoc et les dragons de Noailles. Le capitaine de la compagnie de mon père, M. de la Chivière, noble breton, une tête brûlée, se faisait remarquer par son emportement révolutionnaire. Cependant, plus tard, trouvant sans doute qu'on allait trop loin, il émigra.

Dans les rixes qui avaient lieu, dans les cabarets de la Trivalle et de la Barbacanne, entre fantassins et cavaliers, les habitants étaient pour les fantassins.

Un jour, – c'est la légende qui parle, – un certain Rigaud – *Toco tout nul* – armé d'un fusil sans chien, se campa au milieu du pont et arrêta le régiment entier des dragons qui accouraient au secours de leurs camarades. Pour être dans la vérité historique, il est évident qu'il faut remplacer le mot régiment par quelques dragons.

Cependant, Médoc ne tarda pas à partir pour Perpignan, d'où il fut peu après dirigé sur Nice. A Perpignan, les sous-officiers s'habillaient en bourgeois et, allaient dans les autres casernes faire de la propagande révolutionnaire.

A Nice, il arriva beaucoup de volontaires et, parmi eux, un certain nombre de Carcassonnais. Mon père citait des noms des premières familles de la bourgeoisie ; mais il y a si longtemps que je les ai oubliés. Deux cependant me semblent surnager : Rivals et Dupré. C'étaient, je crois, des fils de riches fabricants de draps. Ce dont je me souviens bien, c'est que, pendant qu'on banquetait dans une prairie, on vint annoncer à l'un d'eux que sa compagnie venait de le nommer capitaine et qu'il reçut ce message avec la plus parfaite indifférence. A cette époque héroïque, une seule ambition animait les citoyens : défendre la patrie et la liberté.

Cependant la guerre était commencée. Mon père faillit être arrêté, au début de sa carrière, par une blessure au genou droit, qu'il reçut au camp des fourches, le 12 juin 1793, et qui l'obligea à marcher pendant quelque temps avec des crosses. Chose singulière ! dès mon enfance, j'ai ressenti une douleur, qui me revient encore quelquefois, au genou droit, à l'endroit même où mon père fut blessé.

On sait que cette campagne de la Ligurie fut une des plus rudes pour nos soldats. Sans pain, sans chaussures, en haillons, mal armés, ils eurent à combattre des ennemis plus nombreux et pourvus de tout. Il y eut des actes d'un héroïsme incroyable. Carlo Botta, dans sa continuation de l'histoire d'Italie, dé Guicciardini, rapporte des faits d'armes si extraordinaires que la postérité, à son avis, ne voudra pas les croire, car lui-même, qui en a été témoin, se prend quelquefois à en douter.

La Marseillaise surtout leur inspirait un enthousiasme qui tenait du délire. J'ai entendu dire à mon père qu'à l'assaut d'une forteresse, Rocca Barbena, je crois, comme il était fort important de la prendre et que des moyens étaient insuffisants, on fit placer toutes les musiques derrière les colonnes d'attaque ; on leur ordonna de jouer la *Marseillaise*, et, disait-il, nous nous trouvâmes dans la place, sans qu'aucun de nous pût se dire comment il y était arrivé.

∴

L'élection et l'ancienneté avaient rapidement élevé aux grades supérieurs des jeunes gens et de vieux sous-officiers. Si tous ne furent pas des chefs de premier ordre, tous furent des hommes d'une indomptable énergie. Parmi eux se trouvèrent des types très curieux. Ainsi, par exemple, mon père parlait d'un vieux sous-officier, devenu tout à coup général, dont le nom m'échappe, mais qui pouvait bien être ce général Flavigny, dont on lit, à la page 73, une drôle de lettre adressée au général en chef. Quand l'ordre vint de se tutoyer, si un soldat s'adressait à lui en lui disant vous, il croisait les mains derrière son dos et se promenait en chantant :

J'ai le trou du c...
Gros comme une pomme ;
J'ai le trou du c...
Rond comme un écu.

Et cela jusqu'au moment où le soldat, comprenant enfin, le tutoyait. Alors, se tournant vers lui : – C'est bien, lui disait-il. Mais la première fois qu'il t'arrivera de me dire vous, je te f... à la garde du camp.

Un jour mon père et un Auvergnat de ses amis nommé Bastide, poussés par la faim, entrèrent dans un champ de fèves et se mirent à en cueillir. Tout à coup survint un jeune homme qui avait sa veste sur le bras gauche et la main droite cachée sous la veste.

– Que faites-vous là, dit-il, en s'adressant d'abord à mon père ?

– Vous le voyez, lui répondit-il, nous mourons de faim, et nous nous sommes permis à tort, c'est vrai, de prendre quelques fèves.

Le jeune homme ne dit rien, mais allant à Bastide qui, un peu plus loin, continuait tranquillement à picorer, il retira vivement sa main droite de dessous sa veste, lui tira, à bout portant, un coup de pistolet et le manqua. Il s'enfuit alors, à toutes jambes, vers une cabane. Bastide, suivi de mon père, y entra presque aussitôt que lui, et lui arrachant des mains un fusil à deux coups dont il s'était armé, lui asséna sur la tête un coup de crosse qui l'étendit mort. Bastide était d'une force herculéenne et, dans son emportement, il n'avait pas pu bien mesurer son coup. Les deux amis furent consternés d'un pareil résultat. Des paysans, qui avaient vu la scène de loin, allèrent les dénoncer à l'autorité militaire, et ils auraient été fusillés, si ces paysans avaient pu les reconnaître ; mais heureusement pour eux, au milieu de leurs camarades, ils ne le purent pas.

Un jour, mon père, alors caporal, dut placer deux sentinelles, l'une au milieu d'un torrent à sec, l'autre au pied d'un mamelon dont le sommet était occupé par l'ennemi. La seconde était un conscrit auvergnat. Quand il lui dit ce qu'il devait faire au cas que l'ennemi avancerait, il lui demanda, tremblant comme la feuille, s'il avançait souvent. – Imbécile, lui répondit mon père, je n'en sais rien. Mais tu feras ainsi s'il avance.

Peu de temps après, ce trembleur était devenu un des plus intrépides soldats. Son courage alla jusqu'à la témérité, et il se fit tuer mal à propos.

Masséna les commandait. Cet homme de fer ne connaissait pas la fatigue. Il ne dormait jamais. La nuit, – c'est toujours mon père qui parle, – un gros bâton à la main, il visitait les postes, comme un simple sergent. Les soldats l'appelaient *Tourmente*.

Un jour que nous lisions dans un journal qu'on allait publier les discours que les généraux de la République adressaient aux troupes, mon père me dit :

– Si on les donne tels quels, ceux de Masséna ne tiendront pas beaucoup de place. Comme il commandait à des affamés, il nous disait : – Allons, mes bougres, ils en ont ; il faut le leur prendre. – Et il marchait le premier.

Il ne pouvait pas supporter de ne pas vaincre, et la rage qu'il en éprouvait le mettait quelquefois hors de lui. Un jour, il voulait emporter une redoute située au haut d'un mamelon dont les pentes étaient couvertes de gazon. Il tombait une pluie fine. Les soldats, lui à leur tête, glissaient et tombaient. Plusieurs fois, il revint à l'assaut, mais toujours inutilement. Furieux, il s'adressa à un colonel de dragons, à la tête de son régiment. – Chargez, dragonnaille, lui cria-t-il. – Mais, général, tu vois que les fantassins ne peuvent pas monter. – Chargez donc, sacrée dragonnaille. – Et il s'éloigna en frémissant de rage.

Il y avait des compagnies d'élite qu'on appelait les tirailleurs réunis. C'étaient les plus braves entre les plus braves. On y était difficilement admis. Quand un homme avait obtenu cet honneur, à la première affaire, tous les yeux étaient attachés sur lui. S'il montrait un seul instant d'hésitation, après le combat, les camarades se saisissaient de lui, lui appliquaient la savate et le chassaient de la compagnie. Les chefs laissaient faire.

Mon père parlait surtout, avec enthousiasme, de deux hommes. L'un était un paysan des environs de Béziers, simple soldat, nommé Bénazet. Son courage était au-dessus de tout danger, et ne se démentait jamais. Rien n'était capable de l'arrêter. Si on l'avait fait caporal, avec quatre hommes, il aurait attaqué une armée. Mais, dans les moments critiques, c'était un homme précieux qui pouvait entraîner les plus hésitants et déterminer le gain d'une affaire. Aussi Masséna, qui l'avait distingué, l'aimait-il beaucoup, et, quoique peu tendre, les larmes lui vinrent aux yeux, quand on lui annonça qu'il venait d'être tué.

L'autre était un gentilhomme audois, M. Lombard de Toureilles. Il avait préféré s'engager comme simple soldat et combattre pour son pays que d'émigrer. Son intelligence égalait sa grande intrépidité, et mon père était convaincu qu'il serait devenu maréchal de France, s'il avait vécu. Mais il ne vécut pas longtemps. Étant lieutenant, ils se défièrent avec un autre lieutenant de ses amis, nommé Toiré, à qui, dans le premier combat, accomplirait l'acte le plus éclatant. Ils furent tous les deux tués, Lombard au moment, où il s'élançait sur un canon pour s'en emparer.

En 92, il avait environ vingt-cinq ans. Il était grand, blond et d'une complexion athlétique. Il était le sergent-major de mon père. On sait qu'à cette époque la discipline n'avait pas cette régularité automatique que lui imprima plus tard Napoléon devenu empereur.

L'initiative des soldats était grande, et ils entraînaient quelquefois leurs généraux à la victoire. L'imprévu de leurs attaques irrégulières déconcertait souvent la tactique savante et classique de l'ennemi.

Lombard de Toureilles brillait au premier rang de ces intrépides irréguliers. Il avait choisi parmi les plus agiles une douzaine d'hommes dont mon père faisait partie, et avec eux il exécutait journellement les entreprises les plus hardies, les coups les plus audacieux.

Le soir d'une bataille, quand la nuit était venue, il rassemblait ses hommes, et, à leur tête, il marchait du côté de l'ennemi. Quand il avait atteint les dernières colonnes, qui se retiraient brisées de fatigue, il continuait jusqu'à ce qu'il eût dépassé deux à trois cents hommes. Alors, il se jetait tout à coup, avec les siens, au milieu d'eux, en criant : Rendez-vous ! Le plus souvent, ces hommes, à moitié endormis et croyant être attaqués par des forces considérables, se rendaient, et il les emmenait prisonniers. Il arrivait parfois, cependant, qu'on ne se rendait pas. Bénazet aurait lutté quand même, et se serait fait tuer, lui et ses hommes ; mais Lombard, aussi prudent qu'audacieux, battait en retraite, « et, disait mon père, nous nous recommandions à Notre-Dame des jambes. »

Les jours où on ne se battait pas, ils allaient, en se dissimulant de leur mieux, jusque derrière le camp ennemi, enlever les hommes de corvée, qu'on fut obligé de faire escorter par des hommes armés. Dès lors, ces entreprises devinrent plus difficiles, et il fallut souvent céder devant des

forces trop supérieures.

Un jour que, dispersés, ils revenaient sans avoir pu réussir, mon père s'entend appeler. Il se retourne et voit un officier assis sur une petite éminence, qui lui fait signe d'approcher, en lui donnant sa parole d'officier qu'il n'y avait rien à craindre pour lui. Mon père approche, et alors s'engage entre eux une conversation au cours de laquelle le capitaine, car c'était un capitaine, lui manifeste la surprise et le désarroi dans lesquels les plongent leurs attaques insolites et imprévues. Il ajoute que le général a juré de ne rendre qu'à la fin de la guerre ceux d'entre eux qui seraient faits prisonniers. Mon père, à son tour, lui témoigne son étonnement d'entendre un Allemand parler si bien français. – Je suis au service de l'Autriche, lui répond le capitaine, mais je ne suis pas Autrichien : je suis de la Suisse française. – Alors, lui dit mon père, c'est avec nous que vous devriez venir, au lieu de rester avec les Autrichiens. – Le capitaine branla la tête d'un air indécis, et mon père alla rejoindre ses camarades.

Cependant Lombard, dont l'esprit était toujours en éveil, était parvenu à savoir qu'un fortin, situé dans l'intérieur des lignes autrichiennes et occupé seulement par quelques hommes, à cause de sa position, se gardait fort mal. Il conçut le projet de s'en emparer. Par une nuit, obscure, il part donc avec ses douze fidèles, surprend la petite garnison et, sans brûler une amorce, réussit son coup de main.

Le lendemain, jour de bataille, qu'on se figure l'état d'esprit de l'ennemi qui, se voyant canonné par le fortin, se crut trahi.

Lombard, peu de temps après, fut fait officier, et, comme je l'ai dit, presque aussitôt tué, certainement avant la formation de la 32^e. Mais son esprit ne cessa pas d'animer ses camarades qui continuèrent à agir comme ils l'avaient fait avec lui.

En Lombardie, mon père et quelques-uns de ses amis conçurent un jour le projet d'aller déjeuner dans un village situé à égale distance des deux armées, et où celles-ci poussaient leurs reconnaissances. Les gens du pays étaient favorables aux Français et les avertissaient, au besoin. Ils arrivent donc à une auberge et commandent le déjeuner. Pendant qu'on le préparait, il vint à l'un d'eux la pensée qu'il serait bon d'avoir deux Autrichiens pour les servir à table. Les voilà aussitôt partis, et, peu de temps après, ils sont assez heureux pour revenir avec deux Croates faits prisonniers.

Mais le fait n'était pas passé inaperçu. Le déjeuner n'était pas encore terminé que l'aubergiste vint, tout effaré, les avertir qu'une forte troupe d'ennemis arrivait et qu'ils avaient à peine le temps de se sauver. L'auberge était située sur une place. – Laissez-les arriver devant la maison, lui répondent-ils, et quand ils se disposeront à entrer, vous nous préviendrez. – Ce qui fut dit, fut fait. Pendant que les Autrichiens entraient par la porte, les Français sautaient par une fenêtre qui donnait dans la campagne, et se sauvaient, en emmenant leurs deux Croates avec eux.

Je voudrais maintenant dire quelques mots du commandant Vauquet, dont le nom se trouve dans le livre du lieutenant Piéron. Ancien capitaine de dragons, c'était un des types les plus curieux que la vieille armée royale eût légués à la jeune armée républicaine. Je regrette vivement de n'avoir pas gardé dans ma mémoire les nombreuses anecdotes que se rappelaient, à son sujet, les trois amis Fauquier, Cassé et mon père, quand ils étaient réunis chez nous, et qui les faisaient tant rire.

En somme, le papa Vauquet – c'est ainsi que les soldats l'appelaient – était un Bénazet, avec plus d'instruction, mais guère plus de prudence. Il ne connaissait que la charge, et n'obéissait qu'avec une extrême répugnance à un ordre de battre en retraite. Il était sourd comme une bécasse, tandis que le commandant Mas était atteint de blépharite, ce qui était pour eux une source de quolibets

récioproques.

Il arrivait parfois au papa Vauquet de prendre la canonnade pour la fusillade. – Ces bougres-là, disait-il, ne sont pas loin, j'entends la fusillade. – Et cela faisait rire les soldats qui, du reste, l'aimaient beaucoup. Il vivait avec eux dans une très grande familiarité, et ne permettait jamais à aucun de payer, s'il arrivait qu'on bût ensemble.

Dans un conseil de guerre, il était toujours pour l'acquiescement. Si un soldat, dans une rixe, en avait tué un autre : – Sacré nom de Dieu, disait-il, d'un malheur il n'en faut pas faire deux, C'est bien assez d'un _de mort.

Le soir de la bataille d'Arcole, à la nuit, mon père et deux de ses camarades rentraient au camp, portant une oie. Le papa Vauquet, qui les aperçoit, leur crie : – Vous avez une oie, vous autres. Vous ne la mangerez pas seuls, entendez-vous ? Et s'adressant à mon père :

– Toi, demain matin, quand elle sera cuite, ne manque pas de venir me chercher, autrement, tu sais, je te fous des coups de canne.

– Sois tranquille commandant, je n'y manquerai pas, lui répond mon père.

Le lendemain, quand l'oie fut cuite, mon père, fidèle à sa parole, se met en devoir de trouver le papa Vauquet. Il visite tous les bivouacs ; personne ne peut lui en donner des nouvelles. Or, il y avait près du pont d'Arcole un tas de paille couvert de cadavres.

– Ce diable d'homme, se dit-il, est bien capable d'être allé se coucher là. – Il s'y rend, et, en effet, il trouve notre vieux commandant couché entre deux cadavres et ronflant comme un bienheureux. Il le réveille, et ils vont manger l'oie.

Après la campagne de Suisse, sous Brune, la 32^e partit pour l'Égypte, laissant en Italie le bataillon commandé par le papa Vauquet. Alors les trois amis Fauquier, Cassé et mon père furent séparés. Fauquier resta en Italie et devint le secrétaire du papa Vauquet ; Cassé, tombé malade, resta à Malte, où il se distingua pendant le siège ; mon père, seul, arriva en Égypte.

Un jour, nous racontait Fauquier, dans le royaume de Naples, le papa Vauquet passait la revue de son bataillon. Une vieille femme se présente à lui et lui adresse la parole. – Que me veut cette vieille bougresse ? demande-t-il. – Commandant, elle se plaint que des grenadiers lui ont volé des poules. – Ce n'est, pas vrai. Mes grenadiers ne sont pas capables de ça. Qu'est-ce que c'est ? Accuser mes grenadiers ! Foutez-moi cette vieille bougresse au diable.

Le papa Vauquet n'admettait pas qu'on pût accuser ses soldats d'aucun méfait. Ils étaient, pour lui, impeccables.

Pour mon père, la campagne d'Égypte était la plus pénible de toutes celles qu'il avait faites. Il avait d'ailleurs eu la mauvaise chance d'être blessé trois fois en quatre années et d'être atteint chaque année de l'ophtalmie, maladie excessivement douloureuse. Mais la plus horrible souffrance était celle de la soif. Un jour, dans une marche dans le désert, le tourment qu'il en ressentit fut si fort que, pris de vertige, il se mit à courir vers les Arabes pour se faire tuer. Il était déjà loin des siens, quand il s'entendit appeler. C'était un cavalier qui accourait pour l'avertir qu'il allait tomber entre les mains de l'ennemi, et qui, lorsqu'il eut appris le motif de sa résolution, l'engagea à le suivre au camp de la cavalerie, où il y avait de l'eau. Mon père le suivit, et, se plaçant entre deux chevaux que l'on abreuvait, but tellement qu'il faillit en mourir.

Il fit la campagne de la Haute Égypte sous Desaix. Il préférait de beaucoup ce général à Kléber, peut-être parce qu'il avait été plus directement sous ses ordres. Le sentiment d'admiration qu'il lui inspirait avait un caractère presque religieux, comme celui qu'il professait pour le général Laharpe. Il était certes très enthousiaste de Masséna ; mais, ici, il y avait, l'expression est juste, la sainteté en moins.

Tous ses soldats, du reste, adoraient Desaix, que, comme on sait, les Arabes avaient surnommé le Sultan juste.

Une anecdote, qui n'est probablement pas connue et que je tiens toujours de mon père, montrera comme ce grand homme était simple et bon.

Un jour qu'il se baignait dans le Nil, avec son aide de camp, des soldats arrivent portant des bidons. Comme ils ne reconnaissent pas le général : – Tiens, lui dit l'un d'eux, camarade, remplis-moi ces bidons. – Desaix les remplit, puis en vient un autre, puis un autre. Desaix remplit toujours jusqu'à ce que, fatigué, il dit au survenant : – Mais tu pourrais bien descendre et les remplir toi-Même. – Tiens, dit celui-ci, ce bougre-là... – L'aide de camp ne le laissa pas achever. Sortant de l'eau :

– Sais-tu à qui tu parles, lui dit-il ? Ne vois-tu pas que c'est au général en chef ?

Le soldat, désolé, se confondit en excuses, disant qu'il croyait avoir affaire à un camarade.

– C'est bien, lui dit Desaix, donne-moi tes bidons ; je te les remplirai. Mais une autre fois, entends-tu, même avec un camarade, il faut être poli.

Mon père avait toujours eu des mœurs très sévères. Aussi ses vieux camarades lui témoignaient-ils une affection mêlée de respect. En 1843, j'allai à Paris, porteur d'une lettre de lui pour le commandant Roche qui venait de prendre sa retraite. – Je n'aurais jamais cru, me dit-il, mériter que votre père se souvint de moi. Quand j'arrivai au régiment, j'étais bien jeune. Votre père, qui avait une dizaine d'années de plus que moi, était déjà un vieux soldat. Sans ses sages conseils, j'aurais fait bien des sottises, et peut-être manqué ma carrière. Il nous enseignait même, à nous, conscrits, à éviter les balles qu'il appelait *des foutreaux*. Son moyen était de se porter toujours en avant, parce que les balles, décrivant une courbe, n'atteignent que ceux qui restent en arrière.

J'ai dit cela surtout pour faire comprendre la conduite de mon père dans la circonstance suivante : L'histoire nous apprend que le général Bonaparte avait pour maîtresse, en Égypte, la femme d'un officier de gendarmerie, qu'il envoya en France, pour être plus libre. Or, cette dame – que mon père et ses amis appelaient : *La Fouréséto* , – était de Carcassonne et avait fait sa première communion avec lui. Un jour qu'il traversait le jardin du quartier général, la Fouréséto l'aperçut : – Tu es bien fier, lui dit-elle, tu passes sans me rien dire. – Que veux-tu ? lui répondit-il, tu es trop dans les grandeurs pour que j'ose t'aborder. – Viens me voir, je te ferai entrer dans les guides. Mon père ne répondit pas à cette invitation, pour deux raisons : la première, c'est qu'il n'aurait pas voulu avancer par un semblable canal ; la seconde, c'est qu'il aimait mieux être fourrier dans la 32^e avec ses camarades, que d'être officier dans un autre corps.

On était gai à l'armée d'Égypte, malgré les dangers, les fatigues, les souffrances sans nombre. Pour charmer les courts loisirs que leur laissait la guerre, les soldats avaient organisé des représentations théâtrales. C'était surtout Voltaire que l'on jouait. Mais, la plupart du temps, la pièce la plus amusante était jouée dans la salle. Les loustics abondaient. Dang la 32^e, le plus remarquable était un sous-officier, ami de mon père, mais dont le nom m'échappe. J'ai retenu deux de ses joyeuses interruptions.

On jouait la mort de César. Quand l'acteur qui remplissait le rôle de Brutus prononça ces paroles : – Tu dors, Brutus. – *Et les fabols se rumoun* ³³, – s'écria une voix dans la salle. C'était celle de notre sous-officier. On conçoit le rire des spectateurs, auquel Brutus lui-même ne put s'empêcher de prendre part.

Une autre fois, l'acteur chantait une ariette, quand, tout à coup, notre farceur se met à chanter sur le même air :

Je n'aime pas le vin chaud

³³ Et les fèves se brûlent.

Surtout quand il y a de l'eau
Et peu de sucre.

On s'amusait donc à l'armée d'Égypte et il y avait parmi ces intrépides soldats de la glorieuse 32^e les types les plus curieux. J'en citerai deux qui sont fidèlement restés gravés dans ma mémoire. L'un s'appelait Pierré Bounouro, de Toulouse ; l'autre Maximoun, Languedocien également. Je dis ces noms en patois, parce que je ne les ai entendu prononcer qu'ainsi. On ne parlait guère que patois à la 32^e. Aussi, quand, de retour d'Égypte, ils allèrent tenir garnison à Paris, les Parisiens disaient : – Quel dommage que cette demi-brigade si célèbre ne soit pas française !

Pour comprendre ce que je vais dire de Pierré Bounouro, il faut savoir qu'on avait beaucoup d'argent à l'armée d'Égypte et qu'on y jouait beaucoup. Après une bataille où mon père avait été blessé, ses camarades vinrent le voir à l'ambulance et, sans rien lui dire, mirent sous son traversin une bonne quantité de douros, pour sa part de butin. L'infirmier venant, quelque temps après, le soulever, les douros roulèrent sur le sol. – Voilà comme vous tenez votre argent, vous autres, lui dit-il ; et après vous nous accusez d'être des voleurs.

On jouait, donc beaucoup, et Pierré Bounouro se distinguait entre tous par son acharnement. Mon père, que la passion n'emportait guère, lui dit un jour : – Mais où diable entends-tu arriver avec cette rage de jouer ? – Je veux jouer, répondit-il, jusqu'à ce que j'aie gagné *uno barcado dé loudors*. – Et quand tu auras gagné *ta barcado dé loudors*, que feras-tu ? – Je chercherai quelqu'un qui en ait une autre *barcado*, et je jouerai la mienne contre la sienne. – Et si tu gagnes ? – Alors je me retirerai. J'irai m'établir à Bordeaux. Je me ferai habiller tout de taffetas. Tous les matins, je me promènerai sur la place du marché. Les pans de mon habit feront, flac, flac. Je ne parlerai à personne, et tout le monde dira : – Quel homme d'esprit ce doit être : il ne parle jamais ! Et voilà, quel était le rêve d'un héros !

Le cas de Maximoun est un peu plus difficile à raconter. J'ai même hésité quelque temps. Ce qui m'a enfin décidé, c'est la pensée que saint Augustin, dans ses confessions, raconte un cas analogue, et qu'on ne peut pas mal faire en imitant un si grand saint.

Donc, Maximoun était fils d'un pauvre jardinier. Complètement illettré, il était, par contre, doué d'une étrange faculté dont il se montrait assez fier : il pouvait commander aux antipodes de son nez autant de sons qu'il voulait. – Mes parents, avait-il coutume de dire, ne m'ont pas fait instruire. Ils étaient trop pauvres, et je ne leur en veux pas. Aussi, je ne sais ni A, ni B ; mais, pour péter, il en peut venir un autre !

C'était un excellent soldat, non seulement comme courage, mais aussi comme régularité de conduite. Un jour cependant que son lieutenant, homme d'un caractère emporté, faisait faire l'appel de sa compagnie, par extraordinaire, il arriva juste au moment où l'on venait de prononcer son nom et de le porter absent.

L'appel terminé, il va trouver le lieutenant, lui expose son cas et le prie de vouloir bien l'excuser. Le lieutenant ne veut rien entendre. – Eh bien ! lui dit-il, si tu veux, je te ferai cinquante pets. – Il est traité de cochon et menacé de la prison. Il ne se décourage pas : il en offre cent, puis deux cents et le 5 pour 100 pour le sergent-major. Le lieutenant cède, enfin, – Eh bien ! j'accepte, lui dit-il ; mais si tu ne les fais pas, je te f... au cachot avec les Arabes. – Oh ! quant à cela, lieutenant, tu peux être sûr qu'il n'en manquera pas un. Allons, major, prends ton crayon et marque.

Et voilà notre Maximoun qui commence sa musique, forçant le ton à chaque vingtième, en disant au sergent-major : – Celui-ci est pour toi, major. – Après soixante, le lieutenant n'y tint plus : – Va-t'en au diable, lui dit-il ; je te pardonne. – Mais Maximoun ne l'entendit pas ainsi. Il était homme de parole et, aux applaudissements de la galerie, il arriva aux deux cents, n'oubliant

jamais d'accentuer plus énergiquement la part du sergent-major.

Même au milieu des dangers, Maximoun éprouvait le besoin de faire montre de sa remarquable faculté. Un jour, on attaquait un village qu'il fallut emporter maison par maison. Maximoun et quelques camarades, s'abritant de leur mieux derrière l'angle d'un mur, se fusillaient avec l'ennemi-barricadé dans une maison. Tout à coup, notre farceur s'avise de changer de fusil. Il place avec prudence l'arme, dont il se sert si bien, au coin du mur et commence sa fusillade. L'ennemi surpris, s'arrête. Mais bientôt une voix fait entendre ces mots : – Porco fotuto ! – *Qu'es aco*, dit Maximoun, dits *qué soun un porc ? Demoro t'y ba bau fa bésé*. – Et, se retournant brusquement, il lance son coup de fusil dans la fenêtre. Et le combat recommence.

A sa rentrée d'Égypte, la 32^e alla tenir garnison à Paris. Là, elle retrouva le commandant Vauquet, colonel d'un régiment, espèce de garde nationale, que l'on appelait, je crois, *des rouges*. Napoléon, qui l'aimait beaucoup, l'avait d'abord nommé Commandant de place dans une ville du Midi. Mais il n'avait pas voulu y rester, parce que, disait-il, il n'y avait pas même de tambour. Et il lui fallait du bruit !

Il aurait bien voulu commander la 32^e mais Napoléon le trouvait trop vieux et trop casse-cou pour lui confier un tel commandement.

Cela ne faisait pas son affaire. – Qui vous a-t-on donné pour colonel, disait-il à ses anciens soldats ? Darricau, Darricau, c'est un mauvais légume. Il faut venir avec moi. Je vous montrerai les statuts du régiment. Il y a de grands privilèges. – Tous lui promettaient ; mais aucun ne tenait sa promesse. Pauvre papa Vauquet ! lui qui aurait voulu les avoir tous !

Un jour, mon père se promenait dans Paris. Un monsieur, qui allait en sens inverse, s'arrête tout à coup devant lui et se met à le considérer attentivement, Peu patient de sa nature, mon père levait le bras pour lui appliquer un soufflet, quand, le pardessus de l'inconnu s'entrouvrant, il voit un grand crachat briller sur sa poitrine. Il s'arrête.

C'était le prince Charles d'Autriche, qui lui dit : – Vous êtes de la 32^e. Savez-vous que vous avez bien maltraité mes grenadiers, au Tagliamento ! – Et, après un court dialogue, le prince et le sous-officier se séparèrent, chacun allant de son côté.

De Paris, la 32^e alla au camp de Boulogne.

Quand le capitaine Cassé et mon père dînaient chez le général Aymard, à Villemoustausou (Espitalet), le général ne manquait jamais, au dessert, de dire à mon père : – Il me semble, Tournier, que vous avez fait avec Cassé, au camp de Boulogne, une chasse remarquable. Racontez-nous donc ça.

Or voici ce qui s'était passé. Les deux amis étaient alors sergents-majors. Un jour, Ils sont commandés pour conduire deux canonnières d'un point de la côte à un autre. Pendant que les canonnières longeaient la côte, ils suivaient par terre. Ils avaient chargé leurs fusils avec du petit plomb et s'amusaient à chasser aux oiseaux. Arrivés à un moulin, ils aperçoivent, dans un creux à fumier, une nuée de bergeronnettes. Mon père s'apprêtait à tirer, quand Cassé le prie de le laisser tirer lui-même. Or, il était aussi mauvais tireur qu'intrépide soldat. – Tire, lui dit mon père, mais, au moins, ne manque pas. – Il tire, et pas un oiseau ne reste : – Foutu maladroit, lui dit mon père furieux, en fermant les yeux, j'aurais voulu en tuer une quantité. – Et Cassé, avec son rire bon enfant : – Tu n'as-donc pas vu ?

– Quoi ? qu'est-ce que je n'ai pas vu, sinon que tu es un foutu maladroit ?

– Allons, je vois que tu n'as pas vu !

– Mais, sacrebleu, explique-toi donc. Que n'ai-je pas vu ?

– Tu n'as pas vu que, quand j'ai donné le coup de doigt, toutes ont baissé la tête !
Et Cassé, au grand amusement du général, soutenait mordicus que cela s'était passé ainsi. Et il avait fini par le croire !

Du camp de Boulogne, ou des côtes de l'Océan, la 32^e demi-brigade, devenue 32^e régiment de ligne, partit pour la campagne d'Austerlitz. Elle fit partie de la division Dupont, qui se couvrit de gloire.

Mon père était alors sergent-major. De ses conversations sur cette campagne, il ne me reste dans la mémoire que l'anecdote suivante :

A son premier logement, avec un de ses camarades, Toulousain, nommé, je crois, Locamus, il manifestait à ce dernier l'ennui qu'ils éprouveraient de ne pouvoir se faire comprendre de gens qui ne parlaient que l'allemand. – Sois tranquille, lui répond l'autre, je me ferai bien comprendre, moi.

– Et s'adressant à la vieille femme qui les logeait :

– Digos, biello, baillomé d'ioous. – La vieille fait signe qu'elle ne comprend pas. – Té disi dé mé bailla d'ioous. – Nouveau signe négatif. – Que fout, dit-il à mon père, i parli patoués dé Toulouso é mé coumprén pas ! Démoro. – Alors se saisissant d'une pomme de terre et s'accroupissant dessus, il fait cacaracaca, et, montre la pomme de terre à la vieille qui, incontinent, va lui chercher des œufs.

Mon père vantait le caractère des Allemands d'Autriche, bien meilleurs que les Prussiens, grossiers et arrogants.

Après la campagne d'Autriche, la campagne de Prusse et Pologne dont j'ai déjà un peu parlé, à propos de Pioch et du commandant Sarrant.

Pendant une partie de cette campagne, mon père, toujours sergent-major, portait toujours le drapeau. De ses deux bouche-trou, l'un avait coutume de saluer, comme on dit, le canon. Un jour que le régiment marchait dans un brouillard tellement épais qu'on n'y voyait pas à deux pas devant soi, le temps tout à coup devint clair et l'on se trouva en présence d'un régiment russe, marchant en sens contraire, avec, en tête, une pièce de canon. Mon père, qui vit lever la lance à feu, eut à peine le temps de se tourner vers son bouche-trou salueur et de lui dire : C'est le moment de baisser la tête. Le coup partit, et notre homme eut un lambeau de cuir chevelu emporté par une mitraille. S'il avait salué, ce fût son salut.

On fondit à la baïonnette sur les Russes, qui furent culbutés.

Après une affaire, les bottes de mon père étant en très mauvais état, il aperçut, sortant de la neige, deux jambes au bout desquelles se voyaient d'excellentes bottes qui lui semblèrent pouvoir très bien chausser son pied. Il pensa qu'un mort pouvait bien se passer de chaussure, et se mit en devoir d'en débarrasser le soldat russe, car c'était un Russe. Mais voilà qu'à la première traction, celui qu'il croyait mort se dressa sur son séant. Pourtant, une division de cavalerie lui était passée dessus. Il n'insista pas.

La nuit venue, un groupe de soldats, dont mon père faisait partie, avaient allumé un grand feu et se tenaient auprès. Tout à coup, ils voient, du côté opposé, s'avancer, en rampant sur la neige, un être qu'ils ne pouvaient pas bien distinguer. Ils s'apprêtaient à tirer dessus, quand une tête humaine se dressa. C'était un malheureux soldat russe, criblé de blessures. Il s'approcha du feu, ôta son habit et découvrit une poitrine ensanglantée, où pendaient des médailles, bénites, sans doute, et destinées à le protéger contre les balles. Comme on lui demandait, par signes, ce que c'était que ces médailles, il les arracha de son cou et les jeta dans le feu, avec colère.

Pendant toute la nuit, il se tournait et retournait, pour sécher ses blessures. Quand le jour vint, il

expira.

Enfin, mon père passa adjudant. Le colonel Darricau promu général, avait été pris de remords et l'avait nommé en partant.

Mon père, croyant que c'était le nouveau colonel Aymard, alla le remercier. Mais quand celui-ci lui dit que ce n'était pas lui qu'il fallait remercier, mais l'autre, comme il ne savait pas dissimuler ses impressions, il salua brusquement et s'en allait, quand le colonel le rappela.

– Je sais, lui dit-il, que vous avez justement à vous plaindre de celui que je remplace. Mais, avec moi, il n'en sera pas de même. Continuez à faire votre devoir comme vous l'avez fait jusqu'ici, et il vous sera rendu justice.

Six ans après, en effet, il était capitaine. Mais c'était tard.

On se demandera peut-être quelle était la cause de cette inimitié entre le colonel Darricau et le sous-officier Tournier. La voici :

La 32^e était au Caire. Mon père, alors fourrier, fut envoyé, pour affaire de service, à Alexandrie. Son capitaine le pria de voir si des caisses qu'il attendait étaient arrivées. Ce qu'il fit. Mais, à son retour, le capitaine lui ayant dit pourquoi il ne les avait pas apportées, mon père, très fier de caractère et très vif de tempérament, lui répondit en lui montrant ses galons de fourrier – Est-ce que tu as des domestiques avec des galons sur le bras ?

Le capitaine ne répondit rien, mais se promit de se venger. Comme il avait de l'influence sur l'esprit du colonel, il lui représenta mon père comme une mauvaise tête, un querelleur, etc., etc. Il l'empêcha ainsi, pendant longtemps, de passer sergent-major, et il ne fallut rien moins que la démarche collective, dont j'ai parlé, de plusieurs capitaines, auprès du colonel, pour le décider à le nommer.

Cependant les injustices continuelles dont il était victime avaient fortement aigri mon père, au point, qu'un jour, à propos de je ne sais plus quelle mauvaise querelle que son colonel lui faisait, celui-ci l'ayant menacé de le casser : – Eh bien lui répondit-il, les morceaux seront bons.

Enfin vint l'affaire du pont de Halle. Le soir, des camarades de mon père, officiers depuis longtemps, vinrent lui serrer la main, en lui disant que le colonel avait beaucoup vanté sa brillante conduite et donné sa parole qu'il passerait sous-lieutenant. – Il l'a dit, répondit mon père, c'est une preuve qu'il ne veut pas le faire.

Cette parole imprudente parvint aux oreilles du colonel qui, changeant tout à coup de disposition, voulait le faire passer devant un conseil de guerre, pour avoir exposé le drapeau du régiment. Mais, après réflexion, il se contenta de ne pas le proposer pour le grade de sous-lieutenant.

A peine adjudant, il eut un honneur auquel il était loin de s'attendre et qu'il n'ambitionnait pas. Le 32^e était cantonné dans les environs de Berlin. Le colonel Aymard, revenu de cette ville, dans un carrosse à six chevaux, proposa à mon père, qui devait s'y rendre, de profiter du retour de ce luxueux véhicule, ce qu'il accepta. Arrivé à Berlin, il dut passer devant une place où la garde noble faisait l'exercice. En voyant un tel équipage, et dedans un militaire dont on n'apercevait sur la poitrine – les épaules étant cachées par le manteau – que la croix, rare alors, ces nobles personnages crurent que c'était quelque haut dignitaire, et, vinrent, l'un après l'autre, saluer de leur sabre à la portière. Mon père rendait gravement le salut, se disant, tout bas : – Si vous saviez que je ne suis qu'un simple sous-officier, vous ne me feriez pas tant d'honneur.

Un autre honneur, plus grand, très envié alors, l'attendait quelque temps après, quand il fut proposé pour le grade de sous-lieutenant. Où, pourquoi et dans quelle circonstance, je ne m'en souviens pas ; mais le colonel le présenta à l'empereur qui, s'apercevant qu'il n'avait pas de dents, lui dit : – Où as-tu perdu tes dents ?

– A la bataille de la Favorite, Sire. – On te servait là une mauvaise salade !

Et mon père dit tout bas : – Si tu avais goûté du vinaigre !

Je ne veux pas quitter la Prusse sans dire que mon père ne parlait qu'avec enthousiasme de la bataille de Friedland. C'était, disait-il, la plus jolie bataille à laquelle il eût assisté. Les manœuvres de l'artillerie légère avaient surtout excité son admiration.

Après la campagne de Prusse et Pologne, la campagne d'Espagne. Ce fut, comme celle d'Égypte, une des plus rudes pour mon père, officier de voltigeurs, et qui y fut aussi blessé trois fois.

Un jour, nous allions à Saint-Hilaire. Dans la diligence, se trouvait avec nous le commandant Bax, de Verzeille. Il avait fait la campagne d'Espagne comme officier de grenadiers. Je me souviens de ces mots qu'il dit à mon père : – Vous autres, voltigeurs, vous avez tout fait. Nous, grenadiers, nous ne faisons rien.

En effet, dans cette guerre, les grenadiers ne donnaient que dans les batailles rangées et dans les assauts. Les voltigeurs, au contraire, étaient constamment occupés à poursuivre les guérillas, qui fuyaient toujours devant eux. Aussi mon père, la Catalogne exceptée, connaissait la carte d'Espagne mieux que celle du département de l'Aude.

Une anecdote qu'il racontait toujours avec complaisance est la suivante :

Il avait été commandé pour disputer aux Anglais le passage d'une rivière. Après plusieurs jours d'une lutte incessante, contre des troupes souvent renouvelées, ses soldats étant harassés de fatigue, on les remplaça enfin par d'autres.

Il était assis sur un tertre d'où il voyait la continuation du combat, lorsqu'un général s'approcha de lui et une conversation s'engagea entre eux. Mon père lui faisait surtout observer que les Anglais lui semblaient plus logiques que nous, par ce fait qu'ils renouvelaient plus souvent leurs tirailleurs. Et le général approuvait. Or, c'était le général Foy !

– Si j'avais su alors, ajoutait mon père, que c'était un si grand orateur, je n'aurais pas osé lui parler avec tant d'aplomb.

Le 32^e traversait une forêt de chênes. Un cochon passa dans ses rangs, au moment même où le Maréchal Masséna passait dans sa voiture. Par respect pour le maréchal, les soldats laissaient en paix le compagnon de saint Antoine. Masséna, s'en apercevant, s'écria tout à coup : – Soldats du 32^e, je ne vous reconnais plus ! Vous laissez passer l'ennemi dans vos rangs, sans lui rien dire !

Je laisse à penser si la bête fut bientôt expédiée.

Le matin de la bataille de Vittoria, mon père se sentit pris d'un rhumatisme général. Il ne pouvait bouger. Or, il savait qu'il y aurait bataille, et il était lieutenant porte-drapeau ! Quel désespoir pour un vieux soldat comme lui !

Il s'excita, se remua, s'agita, se secoua et parvint enfin à se dresser sur ses jambes. L'ennemi était de beaucoup supérieur en nombre. L'affaire fut rude ; une des plus rudes auxquelles il eût assisté. Il fallut battre en retraite. Il aurait été inmanquablement fait prisonnier, sans l'aide de son bouche-trou, Pioch, dont j'ai déjà parlé. Celui-ci, quand il fallait franchir un fossé, le franchissait le premier ; puis, quoique blessé à l'épaule gauche, il lui tendait de la main droite la hampe du drapeau, et l'enlevait à la force de son poignet d'hercule.

C'est au début de cette bataille que fut tué le major Conscience, qui venait d'être nommé colonel, en remplacement du colonel Aymard, nommé général.

Une première balle lui traversa la main. – Soldats du 32^e, dit-il, en étendant le bras, voyez comme on pare les balles avec la main !

Aussitôt une seconde le frappa mortellement.

∴

Quelques jours après la bataille de Vittoria, mon père fut nommé capitaine. Une grande douleur vint le frapper alors. Il dut faire partie, comme accusateur, d'un conseil de guerre qui avait à juger un conscrit d'un village de notre Montagne-Noire. Ce pauvre garçon, qui, le jour de cette terrible bataille, voyait le feu pour la première fois, pris de peur, avait fui et avait été arrêté par la gendarmerie. Ah ! c'est qu'en 1813 ce n'était plus le saint enthousiasme de 1792 qui animait les cœurs. La France était lasse. Il ne s'agissait plus de défendre le sol sacré de la patrie contre l'étranger envahisseur, mais de servir l'ambition effrénée d'un despote. Les jeunes gens ne parlaient plus aux applaudissements des parents, mais baignés des larmes de leurs mères. Aussi les réfractaires et les déserteurs étaient-ils nombreux.

Dans le but d'arrêter ce mouvement, on avait ordonné d'être d'une impitoyable sévérité. Aussi les efforts de mon père pour sauver notre malheureux montagnard furent-ils stériles. D'ailleurs il avait beau lui suggérer en patois, langue que le président du conseil de guerre ignorait, les réponses aux questions de ce dernier, l'infortuné, tout ahuri, ne le comprenait pas et s'accusait lui-même.

Il fut condamné à mort ; et, cruauté du sort ! mon père fut forcé d'assister à son exécution.

– Ma maïré ! Ma maïré ! – criait-il, au moment où les fusils s'étaient braqués sur lui.

– Je ne me suis jamais senti déchirer les entrailles, à ce point, disait mon père, en racontant ce fait.

Il avait pour lieutenant un jeune homme plein d'amour-propre, M. de Souillard, qui lui envoyait ses nombreuses blessures, et qui, enfin, en reçut une au talon, le même jour que mon père fut blessé au bas-ventre. Il plaignait mon père d'avoir été grièvement atteint, tandis que lui, disait-il, – et c'était vrai – n'avait eu qu'une égratignure, mais l'égratignure amena le tétanos et la mort !

Quand mon père fut blessé au bas-ventre, sa blessure à l'épaule n'était pas encore tout à fait guérie. Mais il savait sa compagnie entre les mains de jeunes officiers inexpérimentés et qui n'avaient pas la confiance des soldats. Aussi, quoiqu'on ne l'attendît au régiment qu'au bout de deux mois environ, y reparut-il quelques jours après. – Vous en faites trop capitaine, lui dit le nouveau colonel Branger.

A la bataille d'Orthez, qui fut très meurtrière, il commandait un bataillon. On lui tua trois trompettes derrière lui, et son manteau, tout neuf, fut tellement criblé de balles, qu'il le vendit pour cinq francs à un juif.

Il se fit panser à Lescar, et continua à marcher à la tête de ses hommes.

Cependant, le général Rey, de Puylaurens, qui n'avait pas confiance dans les jeunes officiers, le voulait toujours à l'arrière-garde, poste très fatigant, où il y avait pourtant quelques compensations.

Ainsi, tous les jours, la nuit venue, quand chacun de son côté avait posé ses sentinelles, les officiers anglais, espagnols et portugais, contre lesquels il s'était battu, venaient l'inviter à trinquer avec eux, et cette fraternisation lui valut, de ne pas être fait prisonnier, avec sa compagnie.

Voici comment le fait se passa. Un soir, au moment de se séparer, un jeune officier portugais le prit à part. – Capitaine, lui dit-il, j'ai de l'affection pour vous et je veux vous épargner un ennui. Je ne crois pas en cela trahir mon pays, car l'issue de la guerre, que tout le monde voit prochaine, n'en sera pas changée.

Et là-dessus, il lui révéla qu'un corps d'alliés, des Bavares, je crois, passait de leur côté et que, le laissant isolé, il serait infailliblement fait prisonnier, le lendemain.

Mon père remercia l'officier et, trompant la vigilance de ceux avec qui il venait de fraterniser, mais qui n'auraient pas manqué de s'emparer de lui, il s'échappa pendant la nuit, avec tous ses

voltigeurs.

A Agen, mon père fut commandé pour défendre le pont.

A peine installé, un ancien grenadier de la garde, qui avait conservé son uniforme, arriva, armé d'un fusil. – Capitaine, lui dit-il, je viens faire le coup de feu avec vous. – Il fut accepté de grand cœur.

Puis vint un riche bourgeois, au gros ventre, sur lequel brillait une riche breloque.

– Que venez-vous faire ici, lui dit mon père ? Vous vous exposez et vous ne m'êtes d'aucune utilité. Je vous engage fortement à vous retirer.

– Je voudrais voir un peu, et je pense que je n'ai encore rien à craindre.

– Vous vous trompez grandement. Voyez-vous ces deux pièces de canon que les Anglais traînent ? A l'instant ils vont les mettre en batterie, et alors il ne sera plus temps.

Le monsieur s'obstina. Un coup de canon partit, et le boulet le coupa en deux.

Or, vers 1840, nous eûmes pour curé, à Montlegun, un ancien bénédictin du couvent de Lagrasse, M. Blanchet, le moins prêtre des prêtres et le plus chrétien des chrétiens. Le bourgeois d'Agen tué à côté de mon père était, son ami.

Après la bataille de Toulouse, il ne restait plus à mon père que vingt-cinq voltigeurs. J'ai vu leurs noms dans un carnet qu'il avait conservé et qui fut perdu quand, pendant mon exil, on vendit ma maison.

La paix se fit. Le 32^e alla tenir garnison à Paris.

A cause de ses blessures, mon père avait un cheval. On lui permit de ne pas suivre le régiment. Il partit donc, en compagnie de l'aide de camp du général Bonnet.

Arrivés à Souillac, ils firent la rencontre, au bas d'une côte, de cinquante grenadiers à cheval de la garde, commandés par un lieutenant, qui se disposaient à la monter. En sens contraire, venait un bataillon anglais, avec deux pièces de canon.

– Nous allons voir du nouveau, dit mon père à son compagnon. En effet, le commandant anglais envoya un officier dire à nos grenadiers de se ranger.

Pour toute réponse, le lieutenant, se tournant vers ses cavaliers, leur cria d'une voix forte : – Grenadiers, mettez vos jugulaires, enfoncez vos bonnets et le sabre à la main. – Et ils se mirent en devoir de charger.

Les Anglais se rangèrent.

On sait qu'en 1814 les Bourbons renvoyèrent à la demi-solde une bonne partie des officiers. Mon père s'attendait à un pareil sort. Il n'en fut pourtant pas ainsi.

Le général Dupont, qui avait longtemps commandé avec éclat la division dont le 32^e faisait partie, était alors ministre de la Guerre. En passant la revue des officiers de la garnison de Paris, il les interrogeait et prenait des notes qui devaient décider de leur sort. Arrivé à mon père, le hasard voulut qu'il le reconnût.

– Vous êtes des anciens du 32^e, lui dit-il. Qu'avez-vous pensé de moi, à Baylen ?

– J'ai pensé – ce qui était vrai – que vous aviez été malheureux.

– Oh oui, bien malheureux ! – Et, les larmes aux yeux, il ajouta : – Je n'avais que des conscrits, harassés de fatigue, épuisés, qui tiraient la langue. Ah ! si j'avais eu le 32^e avec moi, cela ne me serait pas arrivé !

– Vous commandez la première compagnie de voltigeurs ; vous continuerez à la commander.

C'est ainsi que mon père apprit, contre tout espoir, qu'il était conservé, Peut-être aussi que ses notes, qui le montraient comme ayant continué de marcher à la tête de sa compagnie, de Bayonne à Toulouse, malgré deux blessures ouvertes, y furent pour quelque chose.

Quoi qu'il en soit, quatre capitaines de la garde qui, comme lui, savaient qu'ils étaient conservés, vinrent le féliciter, et ils allèrent dîner ensemble chez le maréchal Serrurier, gouverneur des

Invalides, qui les fit inviter.

Un jour, mon père étant de conseil de guerre avec des officiers d'un autre régiment dont le gros major devait les présider, deux cris de surprise partirent à la fois, quand celui-ci se présenta.

– Comment, Tournier, tu n'es que capitaine !

– Et toi, tu es gros major !

Voici ce qui explique cette double surprise.

La veille de la bataille de Dégo, le commissaire des guerres prit pour son secrétaire mon père, alors fourrier. Mais le lendemain, quand mon père entendit le canon, il ferma le magasin, prit son fusil, et, remettant la clef à une personne de confiance, il la chargea de dire au commissaire qu'il était allé rejoindre ses camarades.

Un autre sous-officier le remplaça et resta. Il s'éleva en grade dans l'administration, et plus tard, quand on forma les cohortes italiennes, il y entra avec le grade équivalent à celui qu'il avait. Dans ces cohortes, les Français avançaient plus vite que dans nos régiments. Il arriva donc assez facilement au grade d'officier supérieur. Enfin il permuta et entra dans un régiment français. Et voilà comment celui qui avait fait une bonne partie de son service dans les riz-pain-sel se trouvait être gros-major, tandis que mon père n'était que capitaine.

Pendant les Cent jours, le 32^e fit partie de l'armée de l'Est, sous le commandement du général Rapp. Il était donc à Strasbourg lors de la révolte du général Garnison.

Contrairement à ce que je lis dans le livre du lieutenant Piéron, mon père disait que le général reçut très bien la délégation des officiers, mais qu'il leur exprima les regrets qu'il éprouvait d'être personnellement impuissant à satisfaire à leurs légitimes réclamations.

En sortant, ils trouvèrent les sous-officiers rangés en bataille dans la cour. L'un deux, Dalouzi, sans doute, s'avança et leur demanda respectueusement quel avait été le résultat de leur démarche. Et comme il lui fut répondu qu'il avait été tout à fait infructueux, il ajouta : – Seriez-vous contrariés si nous faisons, à notre tour, une tentative ? – Enchantés, au contraire, surtout si vous pouvez réussir.

Une députation de sous-officiers succéda donc à celle des officiers, et cette fois fut fort mal reçue. Le général s'emporta, se plaignant amèrement de leur conduite envers lui, énuméra ses services, et comme il parla de ses nombreuses blessures, un vieux sous-officier lui répondit que lui aussi était couvert de blessures et qu'il ne demandait que ce qui lui était dû.

On sait ce qui s'ensuivit.

Je ne raconte le fait suivant que pour montrer que, pendant les quelques jours que dura l'insurrection, les soldats ne cessèrent pas de témoigner le plus grand respect aux officiers.

Il était défendu d'entrer chez les trésoriers, et une garde veillait à leur porte. Mon père ayant besoin de voir son ami, le capitaine trésorier du régiment, la garde voulut l'empêcher d'entrer ; mais il força la consigne, et les soldats n'osèrent pas employer la force. Seulement, l'un d'eux fut envoyé prévenir l'autorité. Quelque temps après, on entendit battre la générale. – Voilà, lui dit son camarade, tu as commis une imprudence. Ces diables-là marchent contre toi.

Mon père sortit et alla à leur rencontre. C'étaient les soldats de sa compagnie qui étaient en tête.

– Eh bien ! leur dit-il, c'est ainsi que vous marchez si nombreux contre un seul homme ? Est-ce que vous me prenez pour un voleur ? et croyez-vous que j'allais enlever la caisse ? N'avez-vous pas honte de vous comporter ainsi envers un vieux soldat comme moi ?

Les soldats balbutièrent quelques mots de regrets, et tout fut fini.

L'armée fut payée et le licenciement eut lieu. Mon père se mit en route avec deux capitaines du 32^e, comme lui du Midi, et un sous-lieutenant dont il ne m'a jamais parlé, mais que, comme je le dirai plus loin, je rencontrai longtemps après sa mort.

A Lyon, la maîtresse de l'hôtel où ils étaient descendus voulut, à leur départ, trinquer avec eux.

– Messieurs, leur dit-elle, je vous plains : Vous quittez la France. Dieu veuille qu'il ne vous arrive rien de mal !

Cette femme avait raison. A Avignon, ils trouvèrent une population profondément hostile. Au café, ils n'entendaient que des propos injurieux pour l'empereur et pour l'armée. Ils ne disaient rien, se promettant de vendre chèrement leur vie, si l'on s'adressait directement à eux.

A un certain moment, mon père se trouvant seul dans la rue, un garde national l'accosta.

– Capitaine, lui dit-il, vous allez passer devant la halle. Vous serez insulté et peut-être assassiné. Permettez-moi de vous accompagner. Avec moi, on ne vous dira rien. – Si c'est votre chemin, j'accepte. Dans le cas contraire, je vous prie d'agréer mes remerciements.

On passa devant la halle. Les regards étaient loin d'être bienveillants, mais il n'y eut pas de provocations.

A Nîmes, les assassins avaient établi un corps de garde à l'entrée de la ville, et ils visitaient toutes les voitures. Quand celle qui contenait mon père et ses amis passa, par un hasard providentiel, la sentinelle qui se tenait à la porte était entrée un instant. En entendant le bruit des roues, elle sortit et cria : – Ount allé-vous coumé-ça ? – Mais le postillon, jeune homme de dix-huit ans, pris de peur, fouetta vivement ses chevaux et l'on arriva sans encombre à l'hôtel de la poste, dont on ferma aussitôt les portes.

La veille, au corps de garde dont je viens de parler, on avait assassiné un soldat. En fouillant dans son sac, on trouva un papier constatant qu'il était le frère d'un de ses assassins !

A Carcassonne, mon père et ses amis, Casé et Maynaud, allaient souvent voir leur ancien colonel, le général Aymard, à l'Espitalet, commune de Villemoustaussou. C'est là que mon père fit la connaissance de la nièce du curé, qu'il épousa en 1817, et qui me donna le jour, à Montlegun, le 24 mars 1821.

Il me reste à dire, pour finir, comment j'appris qu'à leur départ de Strasbourg mon père et les deux capitaines, ses amis, avaient pour compagnon de route un jeune sous-lieutenant dont mon père ne m'a jamais parlé.

Vers 1863, je revenais de Castres à Pau. J'étais sur l'impériale de la diligence. A Revel, un vieux monsieur, la boutonnière ornée de la rosette d'officier de la Légion d'honneur, monta à côté de moi. Une conversation s'engagea, au cours de laquelle il critiqua le caractère des Carcassonnais qu'il accusait de versatilité et de donner toujours dans les excès. Je protestai. Je dis que Carcassonne, au contraire, dans nos époques troublées, avait montré plus de modération et de calme que d'autres villes. Pour appuyer mon dire, je racontai ce qui était arrivé à mon père et aux deux capitaines, ses camarades, à Avignon et à Mines.

– Comment ! me dit-il, mais je connais fort bien ce que vous me racontez là. Comment s'appelait donc votre père ? – Tournier. – Tournier ! le capitaine de la compagnie de voltigeurs ! Et il ne vous a pas parlé d'un jeune sous-lieutenant qui était avec eux ? Ah ! voilà, alors un capitaine de compagnie d'élite était un personnage, et moi je n'étais qu'un petit sous-lieutenant, à peine sorti de l'école. Il m'aura oublié.

Alors il me parla avec enthousiasme des vieux officiers qui avaient refusé de quitter le 32^e pour aller dans la garde du colonel Branger, et surtout d'un lieutenant de notre pays, officier de la Légion d'honneur, et dont je regrette d'avoir oublié le nom.

Ce vieillard était le colonel Sol, alors conseiller général de l'Aude.

Valentin Tournier.
Tours, 1892.

ÉTAT DES SERVICES, CAMPAGNES ET BLESSURES

de **M. TOURNIER** (Vitalis), fils de **BERNARD** et de **MARIE NÈGRE**, né le 10 avril 1774, à Carcassonne (1)
(Département de l'Aude)

DÉTAIL DES SERVICES

Soldat le 3 mars 1791.
Caporal le 1^{er} messidor an 2.
Fourrier le 8 brumaire an 3.
Sergent le 9 brumaire an 11.
Sergent-major le 14 vendémiaire an 12.
Adjudant sous-officier le 9 mars 1807.
Sous lieutenant par décret impérial le 11 septembre 1808.
Lieutenant par décret impérial du 11 mai 1811.
Capitaine par décret impérial du 18 septembre 1813.
Prend rang du jour de sa nomination provisoire le 9 juillet 1813.
Membre de la Légion d'honneur le 14 brumaire an 13, n° 13832.

CAMPAGNES ET BLESSURES

A fait les campagnes des années 1792, 1793, an 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10. Egypte et Italie, 12, 13. Côtes de l'Océan, vendémiaire an 14; à Ulm, 14, 1806 et 1807. Autriche, Prusse et Pologne, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813, 1814, jusqu'au 10 juin. En Espagne, 1814. Aux Pyrénées, 1815, à l'armée du Rhin.

BLESSURES

Blessé d'un coup de feu à la jambe droite le 12 juin de 1798 au camp des Fourches.
Blessé d'un coup de feu à la tête le 29 fructidor, sous Mantoue.
Blessé d'un coup de feu aux testicules le 7 thermidor an 7, à Aboukir.
Blessé d'un coup de feu au bras droit le 10 brumaire an 8, à Damiette, Egypte.
Blessé d'un coup de feu au côté gauche le 30 ventôse an 9, sous Alexandrie, Egypte.
Blessé d'un coup de feu au bras gauche à Almonacil, en Espagne, le 11 août 1809.
Blessé d'un coup de feu qui lui a traversé l'épaule gauche, le 28 juillet 1813, à Pampelune.
Blessé d'un coup de feu au bas-ventre, du côté droit, à Sarre, près Bayonne, le 13 octobre 1813, à la prise de la redoute Sainte-Barbe.

ACTIONS D'ÉCLAT

S'est particulièrement distingué à l'affaire du 8 brumaire an 8, au bougas de Damiette, en Egypte, où il reçut un coup de pistolet dans le bras droit. Il fut cité avec honneur dans l'ordre du jour de l'Armée, et il lui fut promis une récompense.

Vu par M. Prieur, sous-inspecteur aux revues.

Signé.

Pour copie conforme à l'original qui vous a été représenté à Carcassonne le 26 janvier 1816.

Signé: DE VIOLET.

Paraphé à la mairie de Carcassonne ce 7 novembre 1816.

DAVID.

Mairie de Carcassonne

Certifié par Nous, Membres composant le Conseil d'administration du susdit régiment,

Fait à Strasbourg, le 5 septembre, 1815.

Le colonel président : le chevalier BRANGER; PERRASSIER, chef de bataillon; JOUVER, chef de bataillon; ESTRABE, capitaine.

Pour ampliation :

Le Sous-Inspecteur aux revues, adj.
Employé dans le département de l'Aude.

MONTAZON-BRACHEL.

(1) Mort le 20 octobre 1850, à sept heures du matin, à Montlegun, commune de Carcassonne. V. TOURNIER, fils.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| PRÉFACE PAR HORACE HENNION | 4 |
| LETTRE DE M. N. SALIÈRES A Mme V. TOURNIER | 14 |
| EN MÉMOIRE DE MON VIEIL AMI REGRETTÉ | 18 |
| LETTRE DE M. JULES SIMON A M. V. TOURNIER | 21 |
| LE SPIRITISME DEVANT LA RAISON..... | 22 |
| Première partie – Les faits..... | 22 |
| Deuxième partie – Les doctrines..... | 48 |
| CONFÉRENCES | 78 |
| Le dieu de la république | 78 |
| L’infailibilité papale..... | 95 |
| Qu’était Jésus ?..... | 107 |
| POLÉMIQUE RELIGIEUSE..... | 122 |
| Réponse au mandement de Mgr l’archevêque de Toulouse..... | 122 |
| Réponse à la lettre pastorale de Mgr Billard, évêque de Carcassonne (1883)..... | 133 |
| Les moines..... | 139 |
| Saint Roch | 145 |
| Les prêtres et la religion | 154 |
| L’autorité de l’Eglise..... | 157 |
| De la confession et ses effets..... | 160 |
| Enterrement, enfouissement | 161 |
| Du miracle et de sa signification | 162 |
| Lourdes..... | 168 |
| Une visitie à Lourdes..... | 169 |
| La vierge Marie d’après les Evangiles | 170 |
| DU LIBRE ARBITRE | 176 |
| Du libre arbitre | 176 |
| Del libero arbitrio | 181 |
| Fatalismo e liberta | 185 |
| SOLILOQUES | 190 |
| Poésie | 190 |
| I. De la loi éternelle | 195 |
| II. Matérialistes d’une rare élévation de caractère | 196 |
| III. Opinion des spirites sur la réincarnation | 197 |
| IV. De la prière..... | 198 |
| V. Spirites et philosophes nos destinées futures | 200 |
| VI. Supériorité du spiritisme sur le matérialisme..... | 201 |
| VII. Ce que doit être le saint spirite | 202 |

| | |
|---|-----|
| VIII. La vie est une nécessité | 203 |
| IX. Qui avons-nous été ? | 204 |
| X. Dompter la bête en nous pour dégager le Dieu | 205 |
| XI. Hommes supérieurs dans l'humanité | 206 |
| XII. Aimer la patrie dans l'humanité | 208 |
| XIII. Le corps fluidique..... | 209 |
| XIV. L'homme a fait Dieu à son image | 210 |
| XV. Ce que doit croire le spirite | 211 |
| XVI. Les lois physiques et morales sont indépendantes | 213 |
| XVII. Le mouvement chrétien fût spirite | 214 |
| XVIII. Libre arbitre | 216 |
| XIX. L'âme et le corps..... | 218 |
| XX. L'âme indépendante du corps..... | 219 |
| XXI. Le livre de Job..... | 220 |
| XXII. Réunions de savants pour étudier les médiums | 221 |
| XXIII. Diverses étapes de l'âme | 223 |
| XXIV. Le positivisme et les positivistes..... | 224 |
| XXV. Le nouveau, c'est ce qui a été dit autrefois..... | 226 |
| XXVI. Le devoir | 227 |
| XXVII. Jugeons nos semblables avec prudence | 228 |
| XXVIII. Influence du corps sur l'esprit et vice-versa..... | 229 |
| XXIX. Les casuistes..... | 230 |
| XXX. Jeanne D'Arc médium et inspirée | 231 |
| XXXI. Les occultistes et leur doctrine cachée | 233 |
| XXXII. Les occultistes et leur doctrine publique..... | 234 |
| XXXIII. Le lien de famille et la réincarnation | 236 |
| XXXIV. Amour de la patrie et la réincarnation | 238 |
| XXXV. Loi qui préside aux réincarnations..... | 240 |
| XXXVI. L'étude de la cause première..... | 241 |
| XXXVII. L'injustice des idées anarchistes et socialistes..... | 242 |
| XXXVIII. Les miracles et les religions..... | 244 |
| XXXIX. Avides et dissipateurs..... | 245 |
| XL. Conférence de M. Richard à Londres | 247 |
| XLI. Deux faits spirites arrivés à deux capitaines..... | 249 |
| XLII. Deux faits spirites arrivés à deux paysans..... | 250 |
| XLIII. Les spirites ne devraient pas chercher à devenir magiciens | 252 |
| XLIV. Proudhon et Jeanne D'Arc..... | 253 |
| XLV. Spiritisme ; développement du Christianisme | 255 |
| XLVI. Mme Blavatsky et le spiritisme | 256 |
| XLVII. L'analyse d'un proverbe russe | 259 |
| MÉTAPHYSIQUE..... | 261 |
| I. Infini. – Éternité..... | 261 |
| II. Le monde invisible. – L'âme..... | 263 |
| III. Les systèmes matérialistes | 265 |
| IV. Les systèmes des déistes | 267 |
| V. Les Védas ; loi du retour | 269 |

| | |
|--|------------|
| VI. L'identité de nature entre l'homme et Dieu | 271 |
| VII. L'idée védique dans le Livre des Esprits | 273 |
| Un curieux état d'esprit | 275 |
| Qu'est-ce que le moi supérieur ? | 276 |
| D'où venons-nous ? Où allons-nous ? | 277 |
| Les deux Abraham | 279 |
| Voltaire et l'âme | 280 |
| Le centenaire de Voltaire et de Rousseau | 284 |
| Dieu, l'âme, M. Littré..... | 285 |
| Le génie et la folie | 288 |
| Le duel..... | 294 |
| Les spirites et leurs critiques | 297 |
| Démons et messies | 298 |
| La parade et la pièce..... | 300 |
| Spiritisme et socialisme..... | 301 |
| L'amour du prochain..... | 304 |
| L'antisémitisme | 306 |
| La mémoire | 307 |
| SOUVENIRS, COMMUNICATIONS ET POÉSIES SPIRITES..... | 310 |
| Souvenirs spirites | 310 |
| Communications spirites..... | 328 |
| Les Esprits matérialistes..... | 360 |
| Vie de Jésus..... | 367 |
| Lettres aux ignorants | 382 |
| Poésies spirites | 408 |
| Suite de huit dessins médiumniques..... | 412 |
| Après la mort..... | 418 |
| Erreurs des matérialistes et des théologiens..... | 451 |
| Les illusions de la magie | 454 |
| Enterrement civil..... | 455 |
| Fragment d'un discours à une distribution de prix..... | 456 |
| A saint-Jean à la cité..... | 457 |
| Lou seermou dal curat de cucugna..... | 458 |
| Un chapon découpé d'après les règles de la grammaire | 460 |
| ARTICLES POLITIQUES..... | 462 |
| Les trésors du candidat officiel | 462 |
| Le sanglier et le verrat..... | 463 |
| Un homme d'ordre !..... | 464 |
| Les trois songeurs..... | 467 |
| CORRESPONDANCE..... | 469 |
| Un fait remarquable d'hypnotisme..... | 469 |
| Sur la mort de l'écrivain russe Soltykoff Chtchédrine..... | 470 |
| Au même | 473 |
| Au même | 474 |

| | |
|--|-----|
| Lettres à M. Ernesto Volpi, rédacteur du journal <i>Il Vessillo Spiritista</i> | 476 |
| CONTES ET NOUVELLES PHILOSOPHIQUES | 480 |
| Le curé et la mort | 480 |
| Grégoire Guignon de Trèbes ou la mort dans une gourde | 487 |
| Moussu 'N Canaulo (Monsieur en Canaule) | 496 |
| Quatorze de la trivalle | 507 |
| APPENDICE | 514 |
| Souvenirs inédits sur la 32 ^e | 514 |
| Armes d'honneur décorés du champ de bataille | 515 |
| Carrière militaire de mon père | 519 |